32 655/c

B II
7/c

HISTOIRE
de la
MEDECINE.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,

Où l'on voit l'Origine & les Progrès de cet Art, de Siècle en Siècle; les Sectes, qui s'y ſont formées; les noms des Médecins, leurs découvertes, leurs opinions, & les circonſtances les plus remarquables de leur vie.

Par DANIEL LE CLERC,

Docteur en Médecine.

Nouvelle Edition, revuë, corrigée, & augmentée par l'Auteur en divers endroits, & ſur tout d'un Plan pour ſervir à la Continuation de cette Hiſtoire depuis la fin du Siècle II. juſques au milieu du XVII.

XVI.

PREMIERE PARTIE.

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT.

M. D. CCXXIX.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MONSIEUR BOURDELOT,

Conseiller & Médecin Ordinaire du Roi, & Premier Médecin de Madame la Ducheſſe de Bourgogne.

MONSIEUR,

LEs Médecins Payens, dont je fais l'Hiſtoire, offroient leur encens & conſacroient leurs ouvrages à des hommes, que l'on avoit mis au rang des Dieux; parce qu'ils avoient exercé la Médecine avec quelque ſuccès pendant leur vie. Nous ne reconnoiſſons plus aujourd'hui ces faux Dieux; & la Médecine n'a que faire de chercher entre les morts des Patrons qu'elle peut trouver entre les vivans. Ces Patrons, dont elle ſe glorifie, ſont les Médecins des Rois; c'eſt à eux qu'appartient légitimement le droit de préſider à ce noble Art. Les Lois, qui les appellent Archiatri, *c'eſt à dire, Chefs des Médecins, les font encor les Arbitres de la Médecine, & l'on ne ſauroit trop honorer ceux qui ſont appellez à des emplois de cette importance. Convaincu de la néceſſité de ce devoir, à qui devois-je plûtôt donner des marques de mon reſpect qu'à Vous,* MONSIEUR, *qui tenez un rang ſi conſiderable entre les Médecins du premier de tous les Monarques? Pouvois-je m'addreſſer à un autre, après avoir reçu des témoignages ſi ſenſibles de Votre bonté? Vous avez bien voulu jetter les yeux ſur le petit Eſſai que je donnai il y a quelques années, & Vous ne vous êtes pas contenté de m'encourager à continuer ce travail, en me faiſant conoître que Vous approuviez mon deſſein; Vous m'avez encore généreuſement offert tous les livres dont j'avois beſoin. Je ſerois le plus ingrat de tous les hommes, ſi je ne cherchois à publier les obligations que je vous ai à cet égard. Il y va méme de mon interét; car enfin en déclarant ici qu'il n'eſt rien que je ne vouluſſe faire pour Vous marquer ma juſte reconoiſſance, je trouve en méme temps un moyen de rendre publique l'approbation que Vous avez donnée à la premiere Partie de ce Livre, & qui en rehauſſe ſi fort le prix. Tout*

ce que je crains, c'eſt que la ſuite ne réponde pas au commencement, & que je ne me ſois flatté mal à propos de la continuation de votre indulgence. Je ne me ſerois pas expoſé de cette maniere, ſi j'avois gardé mon manuſcrit juſques à ce que j'euſſe pu profiter du bel Ouvrage que Vous êtes prêt d'achever, & qu'on attend avec tant d'impatience. Quelles lumieres n'aurois-je pas tirées de ce Catalogue exact que Vous avez fait de tous les Ecrits des Médecins, & particulierement des ſavantes remarques que vous y joignez? J'avois d'autant plus beſoin d'un tel ſecours, que l'on n'a juſques à preſent rien vu de complet ſur cette matiere, que peu de gens pouvoient auſſi bien traiter que Vous; parce que peu de gens ont, comme Vous, avec une très-nombreuſe & très-belle Bibliotheque, les talens propres pour s'en bien ſervir. Mais n'étant pas allé fort loin, j'eſpere que j'aurai encore le temps d'apprendre à conoître, par Votre moyen, les Auteurs dont j'aurai à parler ci-après. Que nous Vous ſommes redevables, MONSIEUR, *tous tant que nous ſommes de Médecins, de ce que Vous voulez bien encore travailler pour notre inſtruction, ſans que les grandes affaires qui Vous occupent d'ailleurs, & dont tout autre ſeroit accablé, Vous en puiſſent détourner? Je n'entre point dans les éloges que Votre mérite Vous attire par tant d'autres endroits. Quand je dirois ici que Vous poſſedez dans un haut degré toutes les plus belles connoiſſances, & qu'il ne Vous manque aucune des qualitez que l'on eſtime le plus dans le commerce de la vie, je ne dirois rien qui ne ſoit connu de tout le monde. Mais je ne ſaurois me diſpenſer de réfléchir ſur le choix que* LOUIS LE GRAND *a fait de Votre perſonne, pour veiller, avec l'Illuſtre Monſieur Fagon, à la conſervation de la précieuſe ſanté de S. M. & pour avoir l'œuil ſur celle d'une Princeſſe qui doit être un jour Reine de France. On ne peut rien penſer de plus glorieux pour Vous, puiſque ce choix ne peut être qu'un effet du diſcernement toûjours juſte de ce grand Prince. Chacun le voit aiſément, mais je vous prie d'être perſuadé que perſonne n'y prend plus de part que moi, & que je me ſerai, toute ma vie, beaucoup d'honneur de Vous témoigner que je ſuis avec un profond reſpect,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

LE CLERC.

PREFA-

PREFACE.

ON trouve dans un Livre posthume de *Vossius*, intitulé *de Philosophia*, diverses choses concernant les Médecins anciens, les Ecrits qu'ils ont laissez, & le temps auquel ils ont vécu. Mais il semble que ce ne soit là qu'un plan, & même un plan fort défectueux d'un plus grand ouvrage; quoi que son Auteur lui donne 1 en un endroit le titre d'*Histoire de la Médecine*, en termes exprès. On a cru que *Meiboimus* & *Reinesius*, savans Médecins Allemands, & connus par leurs Ecrits, avoient travaillé à cette même Histoire; mais je doute que ce fût préciſément leur dessein. Je trouve du moins que le premier appelle, en quelque endroit, l'ouvrage qu'il avoit entrepris 2 *magnum Opus de Vitis Medicorum*; & que le dernier, dans une lettre à Vorstius, dit avoir écrit l'*Histoire des Médecins*, *Historiam Medicorum*, quoi qu'il semble promettre ailleurs l'Histoire de la Médecine, *Historiam Medicam*. Feu M. *Ménage* a aussi composé une *Histoire des anciens Médecins*, qui est encore manuscrite chez Monsieur l'Abbé Bignon. Mais il y a bien de la difference entre faire l'Histoire des Médecins, ou écrire leurs vies, c'est à dire, recueillir tout ce qui regarde leur personne, & le titre, ou le nombre de leurs Ecrits: & faire l'Histoire de la Médecine, ou rechercher l'origine de cet Art, & voir quels ont été ses progrès de siècle en siècle, quels changemens il y a eu dans les systemes, & dans la méthode des Médecins, à mesure qu'ils ont fait de nouvelles découvertes &c. qui est ce que j'ai entrepris.

Pierre Castellanus, Professeur en Grec à Louvain, avoit fait auparavant la même chose, ou avoit eu le même dessein que les Auteurs dont j'ai parlé. Nous avons de lui un petit Livre intitulé *des Vies des Médecins tant anciens que modernes*, imprimé en 1618. mais il en a omis plusieurs des uns & des autres, & n'a presque dit qu'un mot de chacun en particulier. *Brunsfelsius* avoit fait avant lui un *Catalogue des illustres Médecins*, encore plus abregé. *Champerius*, *Remaclus Fuchsius*, *Peucerus*, & d'autres ont aussi écrit sur le même sujet; pour ne point parler de ceux qui ont écrit les vies de quelques particuliers, ou des modernes seuls, ni de *Wolfgangus Justus*, qui

1 *Capit.* 11. *Paragraph. ultimo*

2 *Vide Meibom. in Cassiodor. de Archiatris.*

qui a fait une 1 *Chronologie des Médecins*, qui eſt aſſez rare, mais peu exacte, ni de *René Moreau*, 2 qui a auſſi marqué le temps auquel ont vécu divers Médecins, ni des Auteurs qui ont donné des Catalogues des Livres en Médecine. Entre ces Auteurs, *Van der Linden* & *Mercklin*, ſavant Médecin de Nuremberg, qui l'a augmenté, ſont les derniers qui ont paru; mais Mr. *Bourdelot* va bien-tôt rendre public un grand ouvrage ſur la même matiere, qui effacera tout ce qui a precedé, & où il ajoûtera ſon jugement ſur une bonne partie des livres, & ſes conſeils ſur le choix de ceux qui doivent compoſer la Bibliotheque d'un ſavant Médecin.

Néander, Médecin de Breme, a compoſé un Livre, imprimé en 1623. où il traite de l'origine de la Médecine, de ſon antiquité, & de ſon excellence, des Sectes qui s'y ſont établies, des intervalles pendant leſquels elle a été négligée, de ceux où elle s'eſt relevée, & enfin de la Vie & des Ecrits des Médecins qui y ont contribué. 3 Mais outre qu'il n'a preſque fait autre choſe que copier *Caſtellanus*, & même *Adamus*, qui avoit écrit un peu avant lui les vies des Médecins Allemands, & qu'il a d'ailleurs erré groſſierement à divers égards, il s'en eſt tenu à des généralitez trop vagues, & n'eſt point entré dans le detail que demande l'Hiſtoire de la Médecine. *Doringius*, autre Médecin Allemand, qui a fait imprimer en 1611. un petit Livre touchant *la Médecine & les Médecins, l'origine & le progrès de cet Art* &c. n'a rien, non plus que Néander, que de fort général & de fort ſuperficiel. A peine a-t-il mis trois pages d'un in 8. de gros caractere, dans tout ce qu'il dit d'Hippocrate, par où l'on peut juger ſi ſon livre répond bien au titre qu'il lui donne. 4 *Martin Fogelius*, fameux Profeſſeur de Hambourg, avoit auſſi promis une Hiſtoire des Médecins qui ont été omis par ceux qui ont traité la même matiere. 5 *Welſchius*, autre Médecin des plus ſavans d'Allemagne, a pareillement voulu faire cette Hiſtoire. 6 Il s'eſt même trouvé, entre les *Arabes*, des Auteurs qui ont travaillé à la même choſe. Je dois encore mettre au rang des Auteurs qui ont travaillé pour l'Hiſtoire des Médecins, le celebre Juriſconſulte *Tiraqueau*, qui en traitant la queſtion, *Si l'Art de la Médeci-*

ne

1 J'ai appris que M. *Francus*, fameux Médecin du Roi de Danemarc, avoit deſſein de faire imprimer cette Chronologie, revuë & augmentée, mais je ne ſache pas qu'il l'ait fait.

2 *Vide Lib. de Vena Sectione in Pleuritide, Renati Moreau.*

3 *Vide Fabri Centuriam Plagiariorum.*

4 *Ibidem.*

5 *Ibidem Vide & Morhof Polyhiſtor.*

6 *Vide Fabri Centur. Plagiar.*

ne déroge à la Nobleſſe? Après avoir conclu pour la négative, fait voir que les perſonnes des conditions les plus relevées ont exercé cet Art: Qu'il y a eu un grand nombre de Médecins qui ont été mis au rang des *Saints*: Que pluſieurs *Pontifes*, *Empereurs* & *Rois* ont pratiqué la Médecine; auſſi bien que pluſieurs *Reines*, & autres *Dames* de qualité, & même pluſieurs *Dieux* & *Déeſſes*: Que preſque tout ce qu'il y a eu de *Philoſophes* & de *Poëtes* parmi les Anciens, ont poſſedé ce même Art. Après quoi, il donne, outre les liſtes particulieres de ceux de chaque condition, un Catalogue général de preſque tous les Médecins connus, rangez ſelon l'ordre de l'Alphabet.

Je ne dois pas non plus oublier ici un M. *Bernier*, qui a écrit, il y a dix ou douze ans, un Livre intitulé, *Eſſais de la Médecine, où il eſt traité de l'Hiſtoire de la Médecine & des Médecins; du devoir des Médecins à l'égard des malades, & de celui des malades à l'égard des Médecins; de l'utilité des remedes, & de l'abus qu'on en peut faire.* L'Auteur de ce Livre m'a fort maltraité dans une Lettre imprimée, parce que je n'avois point parlé de lui dans la préface de la premiére Partie de mon Livre que je donnai il y a cinq ans. Je puis dire que je ne connoiſſois pas alors le ſien; & que je n'avois vu que le commencement du titre dans un Catalogue de Libraires, où il y avoit ces mots: *Eſſais de Médecine, par Bernier*; ce qui fit que je ne le demandai pas, croyant qu'il n'y avoit rien là qui regardât l'Hiſtoire de la Médecine, à laquelle je donnois toute mon attention. Ce Livre contient trois parties, dont il n'y a que le premièr qui appartienne à l'hiſtoire dont je viens de parler, en ce que l'on y trouve une liſte des noms de la plûpart des Médecins, tant anciens que modernes & quelque choſe touchant leur vie, le temps auquel ils ont vécu, & les titres de quelques-uns de leurs Livres. Les Savans, qui auront lu cette prétendue Hiſtoire de la Médecine de M. Bernier, en feront le jugement qu'il leur plaira, auſſi bien que du rapport qu'il y a entre les matieres qu'il a traitées, & celles que je traite. Je dirois quelque choſe de plus, ſi cet Auteur vivoit encore, & que je n'euſſe pas ſujet de me plaindre de ſon procédé à mon égard. Je pourrois le redreſſer en bien des endroits, mais on ne ſe bat pas avec les morts.

Il y a d'autres Auteurs, qui ont écrit quelque choſe, qui approche de plus près de l'Hiſtoire de la Médecine. M. *Lionardo di Capoa*, docte Médecin & Philoſophe Napolitain, eſt de ce nombre. Tous les Auteurs, que j'ai citez, ont écrit à l'avantage de la Médecine, & ont laiſſé les Médecins, tant anciens que modernes, jouïr

paiſi-

paisiblement de l'honneur qu'ils se sont acquis. M. di Capoa est le seul, qui dans un Livre Italien, qu'il a mis au jour depuis onze ou douze ans, & où il traite *de l'Origine & du Progrès de la Médecine*, ait eu pour but d'en faire voir l'incertitude. Il s'est proposé de renverser les systèmes de presque tous les Médecins, particulierement des Anciens; car pour ce qui est des Modernes, qui suivent la Philosophie *Cartésienne*, & les principes des *Chimistes*, expliquez selon son sens, il se range de leur côté, ou du moins il convient que c'est sur ces deux fondemens que la veritable Médecine doit être établie. Mais comme le nombre des Médecins qui reglent là-dessus leur pratique est fort petit, particulierement en Italie, cela fait conclurre à cet Auteur, que la Médecine a été jusques à présent fort incertaine. On peut dire que M. di Capoa a travaillé pour l'Histoire de la Médecine, parce qu'il en a recherché, assez au long, l'origine & le progrès. Mais outre qu'il quitte le caractere d'Historien, en s'attachant plûtôt à réfuter les sentimens qui ne sont pas de son goût, qu'à les mettre dans tout leur jour, il omet un grand nombre de choses importantes à l'Histoire dont il s'agit. Le principal usage que son Livre peut avoir, c'est de donner matiere à faire des réflexions, à ceux qui sont trop prévenus pour les Anciens; en quoi M. di Capoa a fait quelque chose de fort utile, sur tout par rapport à son pays, où toutes les nouveautez sont presque indifferemment condamnées.

L'Introduction à la Médecine par *Conringius* doit aussi être mise au nombre des Livres qui appartiennent à notre Histoire. Elle sert beaucoup à faire connoître le Caractere d'une bonne partie des Médecins, tant anciens que nouveaux, & l'on y trouve une judicieuse critique de leurs Ecrits. Ce livre est encore devenu beaucoup plus utile, depuis que M. *Schelhammer*, célebre Professeur de l'Université de Kiel, y a joint son savant commentaire.

Mais quoi que tous les Auteurs que j'ai nommez, fournissent des lumieres pour écrire l'Histoire de la Médecine, il n'y en a aucun qui l'ait écrite, ni qui en ait même eu le dessein, du moins autant que j'en puis juger. Le premier d'entre ceux dont je n'ai pas encore parlé, qui soit proprement entré dans le projet dont il s'agit, c'est M. *Dodart*, Médecin de M. le Prince de Conti. J'avois ci-devant appris que ce savant homme travailloit à une Histoire de la Médecine, par ce qu'en dit M. *Lantin*, dans sa préface sur le Livre de Saumaise *de Homonymis Materiæ Medicæ*, sans en savoir rien de plus particulier. Mais il m'est revenu d'ailleurs quelques circonstances de son dessein, que l'on m'a dit regarder principalement les chan-

changemens qui ſont arrivez de temps en temps dans la pratique de la Médecine, ce qui eſt un des points eſſentiels de l'Hiſtoire dont il s'agit. J'apprens auſſi que M. *Almeloveen*, qui a déja donné au public un Livre intitulé, *Inventa Nova-Antiqua*, *id eſt*, *Brevis enarratio ortûs & progreſſûs Artis Medicæ*, &c. médite une Hiſtoire complete ſur le même ſujet.

1 On dit enfin que M. *Caponi* a promis une *Hiſtoire univerſelle de la Médecine*, dont la premiere partie traitera de l'ancienne Médecine; la ſeconde de la nouvelle, comme elle ſe pratique aujourd'hui chez toutes les nations; la troiſième regardera les Sectes des Médecins; la quatrième les Médecins eux mêmes; la cinquième renfermera une Bibliothe de tous les Livres en Médecine, tant manuſcrits qu'imprimez. Ce deſſein eſt très-beau, & il eſt à ſouhaiter que nous en voyions bien-tôt l'exécution; mais je crains qu'elle ne ſoit trop retardée par le grand travail que cela demande, & pour lequel, comme l'a remarqué 2 un Savant, la vie d'un homme ſemble trop courte.

Il paroît, par tout ce que je viens de dire, que perſonne n'a encore mis au jour l'Hiſtoire de la Médecine, quoi qu'elle ait été promiſe; & que le livre, que je donne aujourd'hui, eſt le premier où l'on ait préciſément traité cette matiere. Je ne dis pas ceci pour faire valoir mon travail, mais pour engager mes Lecteurs à avoir plus d'indulgence pour moi, en enviſageant ceci comme un eſſai. Je reconois qu'il falloit, pour l'entreprendre, plus de ſavoir que je n'en ai; mais je me flatte que les honnêtes gens ſeront aſſez équitables pour me tenir compte de mes foibles effors. *Quintilien* en uſe à peu près de cette maniere à l'égard d'un 3 Auteur qu'il met au rang des médiocres. Il mérite, dit-il, que l'on croye qu'il a ſu tout ce qu'il faut ſavoir pour entreprendre d'écrire de tant de choſes differentes, quand il n'y auroit que cette raiſon, qu'il a oſé en former le deſſein, *dignus, vel hoc propoſito, ut illum ſciſſe omnia illa credamus.* Je ſai qu'on pourra me dire que je me ſuis trop hâté, & que les découvertes des Modernes étant beaucoup plus conſiderables que celles des Anciens, ce n'etoit pas la peine de faire rouler la preſſe pour ſi peu de choſe. Je répons à cela qu'il ſeroit à ſouhaiter que les Savans que j'ai citez, & ceux que je puis avoir omis, qui ont eu un deſſein ſemblable au mien, n'euſſent pas attendu que

1 *Vide Morhof. Polyhiſtor. & Fabri Centur. Plagiar.*
2 *Morhoſius in Polyhiſtor.*
3 Celſe. *Voyez la fin de la ſeconde Partie de cette Hiſtoire, où l'on explique ce paſſage de Quintilien.*

leurs ouvrages fuſſent complets pour en faire part au Public. Ce délai nous prive de diverſes pieces, qui enrichiroient beaucoup l'Hiſtoire de la Médecine, & qui demeureront peut-être enſevelies pour toûjours dans la poudre des cabinets, ſans être d'uſage à perſonne. Je dis en ſecond lieu, que la Médecine ancienne, quelque imparfaite qu'elle nous paroiſſe, ne laiſſe pas d'éclairer, à divers égards, la Médecine moderne. Si ma ſanté & mes affaires me le permettent, j'acheverai ce que j'ai commencé; mais quand je n'en ferois pas davantage, on me devra néanmoins tenir quelque compte de ce que j'ai creuſé le plus avant que j'ai pu, pour jetter des fondemens ſur leſquels d'autres pourront bâtir.

Je ne m'arrêterai pas à marquer ici tous les uſages qu'on peut tirer de l'*Hiſtoire de la Médecine*; le titre ſeul fait aſſez conoître ce qu'on en doit attendre. Je remarquerai ſeulemeut que l'on voit, pour ainſi dire, d'un coup d'œuil, par le moyen de cette Hiſtoire, les principaux *raiſonnements*, & les *expériences* les plus conſiderables, qui ſe ſont faites depuis le commencement du Monde, pour prévenir les maladies, pour les conoître, & pour les guérir. Les Livres que les Médecins écrivent tous les jours, ſont pleins de leurs expériences propres, ou de leurs raiſonnemens particuliers, ou de ceux d'autrui; auxquels ils tâchent de donner un nouveau tour, ſuppoſé qu'ils les approuvent; mais on y trouve rarement ceux qui ne ſont pas de leur goût, ou du moins on ne les y voit pas toûjours par leur beau côté. Il n'en eſt pas de même de l'Hiſtoire de la Médecine. Cette Hiſtoire doit entrer dans l'eſprit de chaque ſiècle, & de chaque Auteur; rapporter fidellement les penſées des uns & des autres; conſerver à chacun le ſien. Elle doit ſur tout ſe garder bien de donner aux Modernes ce qui appartient aux Anciens, ni à ces derniers ce qui eſt du partage des premiers; laiſſant à tout le monde la liberté de faire les réflexions convenables ſur les faits qu'elle rapporte. C'eſt du moins là l'idée que je me ſuis faite de l'Hiſtoire dont il s'agit, & le but que j'ai eu en commençant de l'écrire. Je me ſuis défait en cette rencontre, autant que je l'ai pu, de tout préjugé, & j'ai examiné les Auteurs qui me ſont venus en main, par leurs propres Ecrits, & non pas par ce que d'autres ont écrit ou dit de ces Auteurs, ou de leurs ouvrages. J'ai été convaincu, particulierement quand il s'eſt agi d'*Hippocrate*, qu'il étoit dangereux de s'en tenir au témoignage d'autrui. Cet ancien Médecin s'étant attiré l'eſtime de tout le monde, comme il la mérite veritablement à divers égards, & preſque tous ceux qui ſont venus après lui l'ayant regardé comme un modele achevé, chaque Auteur lui a

fait

fait honneur de ſes propres découvertes. S'il y a eu quelcun qui ait voulu s'attribuer ce dont il a cru être l'inventeur, il s'eſt d'abord élevé un parti oppoſé, qui a fait tous ſes efforts pour montrer qu'Hippocrate avoit dit ou vu la même choſe; ce qui eſt une foibleſſe, dont on ne s'eſt point encore défait à l'heure qu'il eſt. J'ai auſſi évité de prendre parti, ou de me déclarer pour ou contre les ſentimens que j'ai rapportez; ou ſi j'en ai uſé quelquefois d'une autre maniere, ç'a été très-rarement.

Quant à la diſpoſition de mon Ouvrage, la premiere Partie contient principalement la Médecine d'Hippocrate. C'eſt du moins ce qu'il y a de plus important; le reſte qui regarde l'état de la Médecine, avant & après lui, n'étant pas à peu près ſi conſiderable, quoi que tout cela faſſe à l'Hiſtoire. Le premier Livre ſemble ne renfermer que des choſes, ou fabuleuſes, ou fort incertaines. On y découvre néanmoins, parmi les fables d'*Eſculape*, & des autres Dieux Médecins, & parmi les experiences que les premiers hommes ont faites pour ſe garantir, ou ſe délivrer des maladies; on y découvre, dis-je, des traces des remedes principaux, tels que ſont la *ſaignée* & la *purgation*, dont l'antiquité ſe trouve établie par-là. On voit auſſi, dans le ſecond Livre, qu'il n'eſt pas abſolument vrai qu'il y ait eu dans la Médecine une eſpece d'interregne depuis Eſculape & ſes fils, juſqu'à *Hippocrate*; & que l'eſpace de ſix ou ſept cens ans, qui ſe ſont écoulez entre le premier & le dernier, n'a pas été un temps tout-à-fait perdu, comme quelques-uns l'ont cru. On fait voir, au contraire, qu'il s'eſt trouvé, pendant cet intervalle, des gens qui ont jetté les fondemens de la Médecine *raiſonnée*, en commençant les premiers à *diſſéquer des animaux*, & à *rechercher les cauſes des maladies*, d'une autre maniere qu'on ne l'avoit fait auparavant. C'eſt à *Pythagore*, à *Alcmæon*, à *Démocrite*, & aux autres Philoſophes dont je parle, à qui on en a l'obligation. Pour ce qui s'eſt paſſé depuis *Hippocrate* juſqu'au période où finit le quatrième Livre, & ce que j'appelle la premiere Partie de l'Hiſtoire de la Médecine, on n'y trouve preſque rien de nouveau, parce que le terme eſt aſſez court. On y remarque ſeulement que les Philoſophes qui vivoient alors, dont les principaux ont été *Platon* & *Ariſtote*, ont imité les précedens, & qu'ils ont pouſſé un peu plus avant les découvertes *Anatomiques* particulierement *Ariſtote*. D'ailleurs on ne voit pas que le fondement poſé par Hippocrate, & par ſes prédeceſſeurs, en ce qui concerne la pratique, ait beaucoup varié pendant ce temps-là. A l'égard de la Médecine d'*Hippocrate*, que j'ai dit être ce qu'il y a de plus conſiderable dans cette premiere Partie,

ſi quelcun trouve que je n'ai pas épuiſé ce riche fonds, j'en conviendrai facilement. Mais je puis aſſurer que je n'ai, au moins, rien fait dire à cet Auteur, autant que j'ai pu l'entendre, qu'il n'ait effectivement dit; & que je n'ai rien omis de ce que j'ai cru être le plus eſſentiel dans ſes raiſonnemens & dans ſa méthode. Je n'ai autre choſe à faire remarquer ſur ce ſujet, ſi ce n'eſt que la Médecine d'Hippocrate roule toute ſur l'*Obſervation*. Ce Chef des Médecins s'eſt plus attaché à faire des experiences, qu'a pouſſer fort loin ſon raiſonnement, quoi qu'il ſoit l'un des premiers qui ont rendu la Médecine raiſonnée, ou qui ont établi la Médecine que l'on a appellée *Dogmatique*, ou *Rationelle*.

La ſeconde Partie fait voir la Médecine ſous une face toute autre que celle qu'elle avoit auparavant. On y trouve, premierement, des Médecins, dont le Chef s'appelloit *Chryſippe*, qui à force de raiſonner, ou de philoſopher, ont condamné la *ſaignée* & la *purgation*, deux remedes que l'expérience de tous les ſiècles précedens avoit confirmez. On y découvre, en ſecond lieu, un grand progrès de l'*Anatomie*, par les ſoins d'*Hérophile* & d'*Eraſiſtrate*, qui ont eu pluſieurs Sectateurs, & qui ont auſſi abandonné la pratique des Anciens. Enſuite viennent des Médecins qu'on a appellez *Empiriques*, qui fatiguez des grands raiſonnemens des autres, affectent de ne ſuivre que l'expérience, ſans vouloir rendre raiſon d'aucune choſe, ni rechercher en aucune maniere les cauſes des maladies, ou de l'effet des remedes. Les choſes ayant duré quelque temps en cet état, *Aſclépiade* paroît ſur la ſcene, qui introduit de nouveau la Philoſophie dans la Médecine, mais une Philoſophie qui n'avoit point encore ſervi à cet uſage. C'eſt celle de *Démocrite*, ou d'*Epicure*, par laquelle le même *Aſclepiade* renverſe tous les principes d'*Hippocrate*, en même temps qu'il terraſſe les Empiriques. Les malades n'entendent alors parler que d'*atomes* & de *pores*, de *petits corps* de differente groſſeur, de *paſſages bouchez*, ou *reſſerrez*, de paſſages trop *ouverts* ou *relâchez*. Mais cette maniere de traiter la Médecine n'ayant pas été de la portée de tout le monde, *Themiſon*, diſciple d'*Aſclépiade*, entreprend de la rendre plus aiſée. Il ne retient de tout le ſyſtème de ſon Maître, que ce qui concerne le reſſerrement & l'ouvertute des paſſages. Il réduit toutes les maladies à deux genres ſeuls, le genre *reſſerré*, & le genre *relâché*, & ne reconnoît par conſequent que deux ſortes de remedes, les uns pour reſſerrer, les autres pour relâcher, ſans vouloir raiſonner ſur la maniere, ou ſur les cauſes de ce reſſerrement, ou de ce relâchement, qu'il ſe contentoit de connoître par leurs effets. Cette nouvelle

velle Médecine, qu'on nomma la Médecine *Méthodique*, & qui tenoit un milieu entre l'Empirique & la Rationelle, ſe trouva du goût d'un grand nombre de Médecins, par la facilité qu'il y avoit à l'apprendre. Je me ſuis beaucoup attaché à expliquer, ou à développer le ſyſtème & la pratique de ces *Méthodiques*, parce que c'eſt une choſe peu connuë dans les Ecoles. On dira, ſans doute, que j'ai pris inutilement cette peine, & que je pouvois me paſſer d'entrer dans un détail ſi ennuyeux. Mais outre qu'un Hiſtorien ne doit taire aucun des faits qui ont un rapport néceſſaire à ſon Hiſtoire, je ne ſuis pas dans la penſée que la connoiſſance de la pratique des Méthodiques ne ſerve de rien. Cette connoiſſance peut donner matiere à diverſes réflexions qui ſont d'un grand uſage, comme je le ferois voir aiſément, s'il étoit néceſſaire. Au reſte la Secte Méthodique en produiſit quelques autres, dont je fais auſſi l'Hiſtoire à la fin de la ſeconde Partie.

Dans la troiſième je reprens la ſuite des temps, qui avoit été interrompue par l'Hiſtoire des Méthodiques, & je reviens aux Médecins contemporains de Thémiſon, Chef de ces Méthodiques, qui vivoit ſous Auguſte. Après cela j'introduis ſucceſſivement tous les autres Médecins qui ont vécu ſous les Empereurs ſuivans, juſqu'au temps de Severe, qui finit le ſecond ſiècle de N. S. J. C. Je rapporte ce que chacun d'eux a fait pour la Médecine, & je traite quelques queſtions qui regardent l'état de cet Art pendant ce temps-là. Je prens occaſion, par exemple, de parler des *Eſclaves* qui ont exercé la Médecine, au ſujet d'un Médecin d'Auguſte, nommé *Muſa*, qui avoit été de condition ſervile. J'examine, au ſujet d'*Andromachus* qui a eu ſous Néron le titre d'*Archiater*, ce que ſignifie ce titre, ſur lequel il y à eu diverſes diſputes entre les Savans. Le même Andromachus, à qui l'on a attribué l'invention de la Thériaque, me donne occaſion de parler de toutes les ſortes de médicamens qui étoient alors en uſage, & de l'état de la *Pharmacie* dans ce même temps.

Ce qu'il y a de plus conſiderable dans cette troiſième Partie, c'eſt la Médecine de *Galien*, qui a vécu juſqu'au regne du dernier des Empereurs que j'ai nommez, & peut-être quelque peu au delà. Chacun ſait que *Galien* a été regardé comme ayant amené la Médecine à ſa derniere perfection, en ajoûtant ce qui manquoit à celle d'*Hippocrate*, qu'il a rétablie ſur les ruines, de celle des Méthodiques, & des autres Novateurs dont on a parlé. Je n'entreprens pas de faire ici le parallele d'*Hippocrate* & de *Galien*, ni d'examiner le rapport qu'il y a entre leurs ſentimens; on peut voir, dans le dernier

nier Livre de la troiſième Partie, les remarques que j'ai faites là-deſſus. Je dirai ſeulement un mot touchant l'extrait que je donne de la Médecine de *Galien*. C'eſt un extrait fort abrégé,

Pellibus exiguis arctatur 1 *Claudius ingens.*

J'ai réduit à peu de pages pluſieurs gros volumes; d'un côté parce que je n'ai pas voulu repeter ce que j'avois déja dit en parlant d'*Hippocrate*, que *Galien* a ſuivi; de l'autre, parce que je n'ai pas cru devoir entrer dans un trop grand détail ſur ce que ce dernier a de particulier, de peur de me rendre ennuyeux, en m'étendant beaucoup ſur des choſes dont tous les livres des Médecins ſont remplis. Je ne crois pas néanmoins avoir laiſſé en arriere rien de fort eſſentiel, touchant les principes généraux, & la méthode de cet Auteur. J'aurois pu d'ailleurs beaucoup groſſir mon Extrait, ſi j'avois voulu faire une analyſe, quelque courte qu'elle eût été, de ce que contiennent tous les livres du même Galien, pris les uns après les autres; mais je me ſuis contenté de donner un catalogue de ces Livres. Au fond, je ne me ſuis pas propoſé d'écrire l'Hiſtoire des Ouvrages des Médecins; ma principale vuë a été d'écrire celle de la Médecine; des changemens qui y ſont arrivez, & des découvertes qui s'y ſont faites; en ſorte que je dois peu m'arrêter à ce qui eſt hors de ce plan, ou qui paſſe les bornes de l'idée générale que j'ai deſſein de donner.

Je n'ajouterai rien touchant la méthode que j'ai ſuivie dans tout cet Ouvrage, ſi ce n'eſt que j'ai obſervé autant que j'ai pu, l'ordre des temps, & que je ne l'ai interrompu que quand il s'eſt agi de quelques innovations conſiderables, dont j'ai cru devoir faire une Hiſtoire détachée, afin que l'on pût voir, ſans interruption, quel en a été le ſuccès depuis le commencement juſqu'à la fin. En ce cas-là j'ai anticipité ſur la ſuite des temps, pour n'être pas obligé de venir à des répetitions. Ayant commencé, par exemple, de parler des Auteurs qui ont fondé la Secte *Empirique*, dans le trente-ſeptième Siècle du Monde, j'ai ſuivi les progrès de cette Secte jusques au Siècle quarante-quatrième, ou juſques au quatrième Siècle de Jeſus-Chriſt. J'en ai uſé de même à l'égard de la Secte *Méthodique*. Cette Secte a commencé par *Théméſon*, qui vivoit, comme on l'a dit, ſous Auguſte, un peu avant la Nativité de Jeſus-Chriſt, & elle ſubſiſtoit encore ſous Valentinien ſecond, vers la fin du quatrième Siècle

cle

1 *Galien avoit le prénom de Claude.*

cle de Jesus-Christ, & même plus tard. J'ai fait l'Histoire particuliere de chaque Médecin Empirique, & Méthodique, en faisant celle de leurs Sectes; c'est-à-dire, que j'ai rapporté ce que l'Antiquité nous a laissé touchant les circonstances de la vie, des sentimens particuliers, & de la pratique de chacun de ces Médecins, depuis le premier jusqu'au dernier. Après cela, je suis revenu au temps où les premiers ont vécu, pour reprendre le fil de l'Histoire, & pour voir ce que leurs Contemporains, qui n'étoient pas de ces Sectes, ont fait de leur côté. Et comme il n'y a eu que trois principales Sectes dans la Médecine ancienne, la Secte *Dogmatique*, ou Rationele, l'*Empirique*, & la *Méthodique*, j'ai supposé que les Médecins, de qui les Anciens ne nous ont pas appris qu'ils eussent embrassé l'une de ces deux dernieres Sectes, ou dont les Ecrits ne marquent rien de semblable, devoient être rangez sous la premiere; où j'ai simplement touché ce qu'ils ont contribué à l'avancement de la Médecine, sans le considerer par rapport à aucune Secte. Il y a enfin un autre ordre de Médecins, dont la Secte n'est marquée nulle part, dont on n'a point les Ecrits, dont on ne sait pas même le temps auquel ils ont vécu, & qui ne sont connus que de nom. J'ai pris occasion de parler de quelques-uns de ces Médecins, ou de les indiquer, lorsqu'il s'en est trouvé qui ont eu le même nom que ceux que j'introduis dans cette Histoire, comme étant d'un temps connu. Les autres, qui sont citez, en assez grand nombre, par Pline, par Galien, & par divers autres auteurs, n'entrent point dans le corps de l'Histoire que je donne; mais il me sera facile d'en faire un catalogue à part, que l'on mettra après celui des Médecins dont j'ai parlé dans cet Ouvrage. Au reste, si je ne me suis pas fait un bon plan, ou si je me suis trompé à d'autres égards, mon travail ne laissera pas d'être de quelque utilité en ce qu'il pourra faire naître à quelcun la pensée de faire mieux, & d'ajoûter plusieurs choses que je puis avoir omises. Je suis d'ailleurs tout disposé à recevoir, avec une parfaite docilité, les avis que l'on voudra bien me donner, & à faire mes efforts pour en profiter à l'avenir.

AVERTISSEMENT.

IL y a long-temps que j'ai ſu qu'on ne trouvoit plus d'exemplaires de mon Hiſtoire de la Médecine chez les Libraires, & que quelques-uns de ceux de Hollande avoient réſolu, par cette raiſon, d'en donner une nouvelle édition. Cependant perſonne ne l'avoit encore entrepris juſques à préſent, que l'on vient de m'écrire de ce pays là, qu'on s'y diſpoſoit à exécuter inceſſamment ce deſſein, & même qu'on avoit déja commencé d'y travailler. L'Ami, qui me donne cet avis, dit qu'il auroit bien voulu que ces Meſſieurs m'euſſent auparavant fait ſavoir leur réſolution, pour aprendre de moi ſi je ſouhaitois ajoûter ou changer quelque choſe à mon Ouvrage. Mais, dit-il, comme il manque entierement, & qu'on le leur demande tous les jours, ayant d'ailleurs été avertis que l'on étoit ſur le point de l'imprimer en France, ils ſe ſont hâtez de le mettre ſous preſſe tel qu'il eſt. J'avoue que ſi j'avois eu deſſein d'y faire pluſieurs changemens, & de grandes additions, j'aurois été fâché qu'ils euſſent ainſi preſſé cette affaire; mais il s'eſt trouvé que je n'avois pas grand' choſe à leur fournir à cet égard & que quand ils m'auroient donné plus de tems, cela n'auroit peut-être de rien ſervi, mon âge avancé, & mes incommoditez ne me permettant pas de m'apliquer comme autrefois. Tout ce que j'ai pu faire en cette occaſion, c'eſt de leur envoyer le peu que j'avois de prêt, & qu'ils ont par bonheur reçu aſſez tôt pour pouvoir inſerer chaque choſe en ſon lieu, parce qu'ils en étoient encore aux premieres feuilles, lorſque mon paquet leur eſt parvenu. Je dois dire de plus. que quand je ſerois mieux en état de travailler que je ne le ſuis, je ne vois pas qu'il y eût beaucoup de néceſſité de groſſir cet Ouvrage, parce que je crois avoir ci-devant à peu près épuiſé ce qu'il y a d'eſſentiel pour établir les fondemens de l'ancienne Médecine, & que ce que je pourrois ajoûter, après ce que j'ai déja dit, ſeroit peut être ennuieux pour peu qu'il fût long. Il ſuffit que j'aye indiqué les ſources, où ceux qui voudront être inſtruits plus à fond pourront puiſer, s'ils le trouvent à propos.

AVERTISSEMENT.

Ce même Ouvrage eut à peine commencé de paroître que j'apris de divers endroits, qu'on auroit ſouhaité qu'il fût plûtôt en Latin qu'en François, & je conviens que cela auroit été mieux. La première de ces langues peut être regardée comme une eſpece de monnoie qui a cours parmi tous les Gens de Lettres, & qui leur eſt d'une grande commodité pour avoir enſemble un commerce qu'ils auroient difficilement ſans cela. C'eſt par ce moien qu'ils peuvent s'entrecommuniquer leurs penſées, de quelque nation qu'ils ſoient, quoique châcun d'eux ait ſon langage particulier, & qui n'eſt point entendu des autres. Quand la Langue Latine ne ſerviroit à autre choſe, on ſeroit obligé de la conſerver avec ſoin, puiſque ſi elle ſe perdoit, il faudroit neceſſairement en trouver une autre qui ſervît au même uſage, ce qui ſeroit difficile. Il y aura peu de gens qui ne conviennent de ce que je viens de dire, cependant cela n'a pas empêché que pluſieurs Auteurs modernes, particulierement dans le ſiécle dernier, & dans celui-ci, n'ayent donné au public des ouvrages concernant les Sciences, écrits en leur langue maternelle, ſans ſe faire là-deſſus aucun ſcrupule. Ils ont eu leurs raiſons pour en uſer de cette maniere & peut-être que la facilité que châcun a d'écrire plus aiſément en ſa langue qu'en aucune autre, a été la principale J'avoue, pour ce qui me regarde, que c'eſt là le motif qui m'a déterminé.

Il y a long-tems auſſi qu'on s'eſt plaint d'une autre choſe, & qui eſt plus importante, c'eſt de ce que je ne continuois pas cette Hiſtoire de la Médecine, ne l'ayant pouſſée que juſqu'au tems de Galien. J'ai déja raporté en peu de mots, dans l'Epitre dédicatoire, qui eſt au-devant de la troiſiéme Partie de cette même Hiſtoire, les principales raiſons qui m'empechoient d'aller plus loin ; & par-là j'ai laiſſé le champ libre à quiconque auroit voulu entreprendre d'achever ce que j'ai commencé. J'ai dit prémierement, que je ne pouvois pas faire la dépenſe qu'il faudroit neceſſairement que je fiſſe pour acheter tous les livres que je ſerois obligé de parcourir, ſi je voulois pouſſer l'Hiſtoire dont il s'agit juſques à nos jours, & que je n'étois pas dans un lieu où il y ait des Bibliotheques de Médecine aſſez bien aſſorties pour pouvoir y trouver ces livres á emprunter. J'ai dit en ſecond lieu, qu'immediatement après que j'aurois achevé ce qui regarde la Médecine des Grecs qui ont ſuivi Galien, il faudroit parler de celle des Arabes, ce que je ne pouvois faire, faute d'entendre les Auteurs qui en ont traité. A la verité nous en avons des traductions Latines, mais fort mauvaiſes ; & quand elles ſeroient meilleures, cela ne ſuffiroit peut-être pas pour être bien ſûr de mon fait. J'ai vu par experience, que je ſerois ſouvent nombé dans l'erreur ſi, dans quelques paſſages d'Auteurs Grecs, que j'ai cité dans mon Livre, j'avois toûjours ſuivi les Interpretes Latins, ſans jetter les yeux ſur les Originaux. Une troiſiéme raiſon que j'ai aujourd'hui, & qui eſt ſans replique, c'eſt que mon âge, & d'autres occupations me mettent deſormais hors d'état, de penſer à un auſſi grand travail que ſeroit la continuation de l'ouvrage dont il s'agit.

Cependant, pour ſatisfaire en quelque ſorte au deſir de ceux qui voudroient encore voir cette ſuite, j'eſſaierai d'en tracer ici une eſpece de plan, pour donner une idée générale de la maniere dont je conçois que l'on pourroit s'y prendre pour réüſſir le mieux dans l'exécution d'un pareil deſſein. On trouvera ce plan immédiatement après la troiſiéme & dernière Partie de cette Hiſtoire. Je n'ai pas autre choſe à re-

AVERTISSEMENT.

remarquer dans cet Avertissement, si ce n'est que j'ai laissé la Préface de la premiere Edition telle qu'elle étoit, n'ayant rien à y ajoûter. J'ai aussi laissé les Epitres dédicatoires, quoique Monsieur Bourdelot, à qui la premiere étoit adressée, soit mort depuis quelque tems. Il seroit à souhaiter que ceux qui ont hérité de la belle Bibliotheque, & des écrits de ce savant homme, missent au jour un Catalogue *qu'il avoit fait* de tous les Livres en Médecine, *qui étoit beaucoup plus étendu, & plus exact qu'aucun de ceux qui ont paru jusques à présent. Il y avoit même joint une espece de Critique fort abrégée pour faire connoître plus particulierement, qu'on ne le peut apprendre par les titres, ce qu'il y a de meilleur dans une partie de ces Livres. Cet Ouvrage étoit déja fort avancé il y plus de vingt ans, comme l'Auteur m'avoit fait l'honneur de me l'écrire, en sorte que depuis ce tems-là il pourroit l'avoir achevé. C'est dommage qu'un piece de cette nature demeure ensevelie dans la poussiere d'un cabinet.*

LE CLERC.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
PREMIER PARTIE,
LIVRE PREMIER.

L'ORIGINE DE LA MEDECINE, ET SES PROGÈS PENDANT LES XXVIII. PREMIERS SIECLES DU MONDE, OU DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'AU TEMPS DE LA GUERRE DE TROYE INCLUSIVEMENT.

CHAPITRE I.

Raiſons qui ont obligé les hommes à la recherche de la Medecine & leur premier procedé en cette occaſion.

SI les corps des hommes, auſſi bien que ceux de tous les autres animaux, pouvoient toûjours ſubſiſter dans leur état naturel, ſans aucun changement, en ſorte que toutes les parties dont ils ſont compoſez, puſſent toûjours faire leurs fonctions, on jouïroit perpetuellement de la *ſanté* & de la *vie*. Mais cet admirable ouvrage eſt ſujet, auſſi bien que tout ce qu'il y a d'ailleurs dans le monde, à être enfin diſſout. Il n'eſt point même de moment, qui n'y apporte quelque alteration, ou ſenſible ou inſenſible. Les reſſorts, qui font mouvoir notre corps, étant compoſez d'une matiere ſi tendre & ſi ſuſceptible de toutes les impreſſions des corps étrangers, qu'il ne faut pas beaucoup de temps pour les uſer, & étant d'ailleurs ſi ſubtils & ſi déliez, qu'ils ne peuvent qu'être fort fragiles; il s'enſuit neceſſairement que cette merveilleuſe machine doit être ſouvent détracquée, & qu'elle ne ſauroit durer fort longtemps, par rapport aux corps plus ſolides, & que par conſéquent il eſt impoſſible que nous puiſſions éviter la *mort*, qui en fait la totale diſſolution, & les *maladies*, qui nous y acheminent. *Des xxviij. Siecles.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Nous avons donc ſujet, bien loin de nous étonner de ce que nous mourons, d'être ſupris comment nous pouvons encore ſubſiſter ſi longtemps, & comment les maladies & la mort ne viennent point plus ſouvent & plûtôt. Cela arriveroit effectivement ainſi, ſi entre ce nombre infini de reſſorts qui font agir notre machine, & qui ſont tous néceſſaires pour ſon entretien, il n'y en avoit de plus & de moins déliez, & de plus & de moins néceſſaires. Il y en a quelques uns qui ſont comme la maîtreſſe roüe, ou comme le grand reſſort d'une montre d'horloge, qui donnent le branle à tout le reſte, & qui par conſéquent ne peuvent ſouffrir, ſans que toute la machine s'en reſſente; mais il y en a d'autres moins eſſentiels, qui peuvent recevoir de grandes atteintes, & même manquer entierement, ſans cauſer la perte du tout.

Nous ſentons bien que toutes les fautes que nous faiſons, par rapport à l'uſage des choſes neceſſaires à notre conſervation, comme ſont le boire, le manger, l'exercice, le repos &c. auſſi bien que les divers accidens auſquels nous ſommes tous les jours expoſez à d'autres égards, ne vont pas toûjours à l'entiere deſtruction de notre corps, & ſouvent n'y cauſent pas même un déſordre ou un dérangement ſenſible. Mais ſuppoſé que cela arrive, cette machine eſt ſi admirablement diſpoſée, qu'elle peut ſouvent d'elle même ſe dégager de ce qui empêche ſes organes d'agir, & ſe rétablir dans l'état où elle étoit auparavant; ou, ſi elle a beſoin d'un ſecours étranger, & que les moyens, qui ſervent à la conſerver lors qu'elle va ſon train ordinaire, lui deviennent inutiles, comme entre les corps qui ſont hors d'elle, & qu'elle n'a point accoûtumé d'employer, il s'en trouve qui ont le pouvoir de lui nuire, il en eſt auſſi d'autres dont elle peut tirer un nouveau ſecours dans ſes beſoins extraordinaires. Nous voyons que les bêtes, avec le ſeul ſecours des ſens, ou, comme on le croit, par un *inſtinct* naturel, ſavent s'abſtenir & ſe garantir de ce qui leur fait du mal par rapport à leur ſanté, & rechercher ce qui leur fait du bien au même égard. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner ſi tout ce que l'on dit communément de cet inſtinct eſt veritable ou non, on en parlera 1 ci après, il ſuffit pour le préſent de remarquer que les hommes, qui ont la raiſon de plus que les bêtes, n'ont pas manqué de ſe prévaloir de cet avantage, pour le choix & pour la recherche dont il s'agit.

Le penchant qu'ils ont eu pour leur conſervation les a portez, depuis le commencement du monde, à s'attacher avec ſoin à diſcerner les choſes qui ſont utiles pour l'entretien de la vie & de la ſanté, d'avec celles qui peuvent détruire l'une & l'autre. Ils ont particulierement fait tous leurs efforts pour ſe garantir des dernieres, mais ayant remarqué que nonobſtant toutes leurs précautions ils étoient quelquefois ſurpris, & qu'il ne dépendoit pas toûjours d'eux d'éviter les cauſes des maladies, leur derniere reſſource a été de prendre garde de bien près à la conduite, que tenoient ceux qui étoient tombez malades.

Voyant donc que ceux qui mouroient, avoient fait, ce ſembloit, telle ou telle faute qui pouvoit avoir rendu la maladie mortelle, & au contraire que ceux qui guériſſoient, s'étoient conduits dans leur maladie de telle ou de telle maniere, & s'étoient ſervis de certaines choſes dont ils n'uſoient pas en ſanté, & auxquelles on pouvoit attribuer leur convaleſcence, ils ont évité dans la ſuite

1 *Voyez les Chapitres* 2. *&* 18.

te ce qui leur avoit paru nuire aux premiers, & eſſayé ſur d'autres perſonnes, en de ſemblables maladies, les mêmes choſes qui leur avoient ſemblé apporter du ſoulagement aux derniers; continuant d'en faire uſage, après en avoir vû un heureux ſuccès en diverſes rencontres. C'eſt proprement le réſultat & la pratique des Obſervations dont nous venons de parler, appuyées de l'expérience, que l'on a appellé du nom de MEDECINE.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE II.

Si la Médicine eſt venue immédiatement de Dieu, & comment on a pu trouver les premiers remedes.

ON vient de voir quelles ont été les raiſons, qui ont porté les premiers hommes à la recherche de la Médecine, & quel a dû être, en géneral, leur premier procedé á cet égard. Si l'on demande maintenant qui leur avoit enſeigné à recourir, lors qu'ils étoient malades, à des choſes dont ils ne faiſoient aucun uſage tant qu'ils ſe portoient bien? je répons que preſque tous les peuples ont cru que la Divinité avoit communiqué aux hommes les premieres conoiſſances que l'on a euës ſur ce ſujet, & cela immédiatement, ou par une eſpece de révelation.

Toute l'Antiquité Payenne a été dans la créance que les Dieux étoient les auteurs de la Médecine: 1 *l'Art de la Médecine*, dit Ciceron, *a été conſacré à l'invention des Dieux immortels*, c'eſt à dire, qu'on a regardé cet art comme quelque choſe de ſacré, pour avoir été inventé par les Dieux. L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, que l'on trouve parmi les œuvres de Galien, nous apprend ſur le même ſujet, *que les Grecs attribuoient l'invention des Arts aux fils des Dieux, ou à quelques uns de leurs proches parens, qui avoient été inſtruits par eux.* Et Hippocrate fait Dieu auteur de la Médecine: 2. *Ceux*, dit-il, *qui ont les premiers trouvé la maniere de guerir les maladies, ont jugé que c'étoit un art qui méritoit qu'on en attribuât l'invention à Dieu;* 3 *ce qui eſt*, ajoûte-t-il, *le ſentiment commun.* Ceux qui n'ont pas été préciſément de cet avis 4 ont du moins mis au rang des Dieux les hommes qui avoient inventé les arts, & en particulier la Médecine. Ce dernier ſentiment a été un effet ou de l'admiration qu'on a euë pour ceux qui introduiſoient des choſes ſi néceſſaires à la ſocieté, ou d'une reconnoiſſance publique pour le bien que l'on avoit reçu de ces mêmes perſonnes. On verra 5 dans la ſuite des autoritez & des exemples, qui confirmeront ce que l'on vient de dire, & qui feront voir de quelle maniere les Payens croyoient que les Dieux communiquoient aux hommes les ſecours dont ils avoient beſoin dans leurs maladies, & les lumieres néceſſaires pour l'exercice de la Médecine. Les

1 Deorum immortalium inventioni conſecrata eſt Ars Medica. *Tuſculan. Quæſt. Lib* 3.
2 *De Priſca Medicina.*
3 Ὡς καὶ νομίζεται. *Voyez ci après Liv. 2. Chap. 6.*
4. Dus primùm inventores ſuos aſſignavit Medicina, cœloque dicavit. *Plin. Lib. 29. Cap. 1.*
5 *Voyez ci après les Chapitres 5. 6. 19.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Les Docteurs Juifs, & pluſieurs d'entre les Chrétiens, ont inferé de ce qu'il eſt dit, dans la Geneſe, *que Dieu fit venir tous les animaux devant Adam, afin qu'il leur donnât des noms*, que ce premier homme avoit reçu en même temps une conoiſſance parfaite de toutes leurs qualitez, auſſi bien que de celles des autres creatures; d'où il ſenſuit qu'il n'ignoroit pas les uſages qu'elles devoient avoir, par rapport à la Médecine. On dira encore un mot ſur ce premier homme, quand il s'agira des 1. *Inventeurs de la Médecine.* Le ſecond argument pour prouver que la Médecine eſt d'origine céleſte, ſe tire des paſſages de *l'*Eccléſiaſtique, où il eſt dit, *que Dieu a créé le Médecin, & la Médecine*, ou les médicamens; *qu'il a donné la ſcience aux hommes, que c'eſt lui qui guérit l'homme* &c.

La néceſſité de la Médecine étant une fois ſuppoſée, ceux qui n'admettent pas ici la Révelation, peuvent dire que *le raiſonnement* & *le hazard* ont pu mettre aux mains des premiers hommes les premiers remedes dont ils ſe ſont ſervis. Les plus anciens exemples que nous trouvions, de la maniere dont on a découvert les vertus de quelques plantes, font voir que l'on en a l'obligation au ſeul hazard. 2. La Fable nous dit que *Glaucus* fils de *Minos*, Roi de Crete, étant tombé, en jouant, dans un tonneau plein de miel, on le chercha long-temps ſans pouvoir le trouver. Enfin un Devin, nommé *Polyidus*, que l'on avoit fait venir d'Argos, découvrit où il étoit. Minos le voyant ſi habile homme, crut qu'il pourroit bien encore redonner la vie à ſon fils; & pour l'y obliger fortement, le fit enfermer dans le même tonneau. Comme ce Devin étoit auprès du cadavre ſans ſavoir à quoi ſe réſoudre, il apperçut un ſerpent qui s'en approchoit, & le tua. Peu après il vint un autre ſerpent, qui ayant vu le premier ſans vie, ſortit promtement, & rentrant enſuite, apporta d'une certaine herbe dont il couvrit tout le corps du ſerpent mort, ce qui le fit auſſitôt revivre. Polyide ayant aſſayé ce remede ſur Glauque, & le ſuccès ayant été le même, il appella quelques paſſans, qui en allerent porter la nouvelle au Roi, qui fit mettre auſſi-tôt le Devin en liberté.

Une autre hiſtoire, qui paroit moins fabuleuſe, c'eſt celle de *Mélampe* & des *filles de Prœtus.* Mélampe étoit un Berger qui ayant remarqué que ſes chevres étoient purgées, lors qu'elles avoient mangé de *l'Ellebore*, s'aviſa de donner de leur lait, peu de temps après leur avoir fait manger de cette herbe, aux Dames dont on vient de parler, qui croyoient être devenues Vaches, par l'effet d'une maladie dont les Médecins rapportent divers exemples, & que la Fable attribue à la colere de Bacchus, ou à celle de Junon qu'elles avoient prétendu ſurpaſſer en beauté, ce qui reuſſit, & les guérit de leur fantaiſie. Mélampe étoit du même pays de Polyide; on parlera encore de l'un & de l'autre 3 dans la ſuite.

On démandera qui avoit enſeigné au ſerpent de Polyide; & aux chevres de Mélampe l'uſage des herbes dont on a parlé? Ceux qui croyent que c'eſt immédiatement de Dieu, que les hommes ont appris la Médecine, diront que Dieu a eû le même ſoin des bêtes, en leur donnant ce qu'on appelle l'inſtinct, dont

1 *Voyez le Chap.* 4.
2 *Hyginus Lib.* 1. *Apollodor. Lib.* 3.
3 *Liv.* 1. *Chap.* 9. *&* 10.

dont elles avoient d'autant plus de besoin qu'elles n'ont point de raison. Si ce qu'on dit de cet instinct est veritable, ce sera quelque chose de plus fort que la raison même, qui ne découvre aux hommes qu'après bien des détours, ce qu'il montre d'abord aux bêtes. 1. On aura lieu de parler encore des effets du hazard pour la découverte des remedes, & de ce que les bêtes ont contribué à cela, à l'occasion de la *Saignée*.

Des xxviij. premiers Siécles du Monde.

On pourra dire en second lieu, que ce qu'on a rapporté des effets du hazard, pour la découverte de certains remedes, ne paroit appuyé que sur des fables; mais outre que la plûpart des fables de cette nature sont fondées sur de veritables histoires, & que rien n'empêche que celle de Mélampe ne soit particulierement de ce genre, on n'a besoin de recourir ni aux fables, ni aux histoires pour établir la vérité de ce que l'on a dit du hazard. Chacun est convaincu par sa propre experience, & par celle d'autrui, qu'il nous arrive tous les jours ou du bien ou du mal, par rapport à notre santé, pour avoir usé de certaine nourriture, ou pour avoir pris de certaines choses, sans y penser, dont nous ne faisions pas un usage ordinaire. Si l'on ne peut pas disconvenir que le hazard n'ait fait découvrir divers poisons, on ne doit pas nier non plus que le même hazard n'ait fait conoitre plusieurs choses salutaires. Je ne crois pas qu'on doive s'arrêter davantage à le prouver.

Le *raisonnement* n'a pas moins contribué à la découverte des remedes, que le hazard. Il a fallu, sans doute, raisonner sur les cas que le hazard présentoit, pour en tirer les usages convenables. Mais ce n'est pas seulement de cette maniere que le raisonnement a servi; si le hazard seul a montré la vertu de quelque médicament, le raisonnement seul a conduit les premiers Médecins dans la recherche de divers remedes, sans que le hazard s'en soit mêlé; & ils n'ont eu besoin que de comparer premierement les maladies les unes avec les autres, & en second lieu d'examiner la nature des remedes conus, pour en trouver par cette voye un grand nombre d'autres, que l'on ne conoissoit pas encore. On verra dans la suite quelques exemples de cette maniere d'agir, quand on examinera la pratique des Médecins *Cnidiens*, qui sont des plus anciens que l'on conoisse.

Mais quelques effets qu'ayent produit le hazard ou le raisonnement pour la découverte des remedes, cela n'exclud pas le concours de la *Providence*, & il sera toujours vrai de dire que, quand la Médecine ne seroit pas venue de Dieu par une révelation immédiate, elle auroit toujours la même origine dans le sens que tout ce que nous avons de bien procede de la même source.

CHAPITRE III.

De quelle maniere la Médecine a été pratiquée chez les plus anciens Peuples, & comment il faut entendre ce qu'on dit des commencemens ou de l'invention de la Médecine.

IL y a de l'apparence qu'au commencement chacun se mêloit de faire le Médecin, & que l'on a été longtemps avant que la Médecine fût une profession.

a *Voyez Liv. I. Chap. 18.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

sion distinguée. Celui qui avoit fait quelque experience sur soi même ou sur autrui, la réiteroit en semblable occasion, & la communiquoit à ses amis ou à ses voisins. Nous apprenons d'Hérodote, que les *Babyloniens* en usoient encore de la sorte de son temps. 1. *Les Babyloniens*, dit cet Auteur, *font porter les malades dans les places publiques, (car ils ne se servent point de Medecins) afin que les passans qui les voyent, & qui ont eu une maladie semblable à la leur, ou qui en ont vu quelcun malade, leur donnent conseil, & les encouragent à pratiquer ce qu'eux mêmes ou d'autres ont pratiqué, avec succès, en de semblables cas.* Le même Auteur ajoûte, *qu'il n'étoit permis à personne de passer auprès des malades, sans s'informer de leurs maladies.* Strabon dit la même chose, non seulement des Babyloniens, mais encore des Portugais, & des Egyptiens. 2. *Les Portugais*, dit-il, *suivant une ancienne coutume des Egyptiens, placent leurs malades dans les rues ou dans les chemins, afin que les passans qui ont eu le même mal leur donnent conseil.*

Si l'on fait réflexion sur l'antiquité des Babyloniens, ou des Assyriens, & des Egyptiens, qui sont les premiers peuples dont on ait conoissance, ce qui se pratiquoit chez eux peut être cité comme un exemple de la plus ancienne maniere de traiter les malades. La simplicité de cette méthode semble d'ailleurs être une preuve de son antiquité, & que c'est par où l'on doit avoir commencé.

Mais outre que tout le monde n'est pas capable de faire de justes expériences, le nombre de ces mêmes expériences s'étant extrémement augmenté, il a fallu nécessairement se décharger de ce soin sur quelques particuliers, qui s'occupassent entierement de cela seul.

Il faut donc bien distinguer, dans la recherche de l'antiquité ou des commencemens de la Médecine, entre la Médecine qu'on peut appeller. 3. *Naturelle*, que nous supposons avoir été celle des premiers hommes, & en particulier celle des Babyloniens, & entre la Médecine *considerée comme un Art.* La premiere a commençé dès qu'il y a eu des hommes, elle a été de tout temps en usage parmi toutes les nations; & l'on peut dire avec Pline, 4 *que s'il y a eu quelques peuples qui se soient passez de Médecins, ils n'ont pas été pour cela, sans Médecine.* Toute la difficulté consiste à marquer le temps auquel la seconde espece de Médecine s'est établie, c'est à dire, quand l'on a eu, ou l'on a cru avoir un assez grand recueil d'observations ou d'expériences, pour pouvoir donner des regles touchant la connoissance & le discernement de la plûpart des maladies, & des préceptes touchant le choix & l'administration des remedes, du régime de vivre, &c. Que ces regles fussent fausses ou non, & ces préceptes bons ou mauvais, ce n'est pas de quoi il s'agit. Si l'on demandoit en quel temps cet Art est venu à sa perfection, on répondroit qu'il s'en faut beaucoup qu'il n'y soit même présentement. On veut seulement savoir quand on a commencé à donner ces regles & ces préceptes, qui ont mis la Médecine au rang des Arts.

Lors

1, *Herodot. Lib.* 1.

2. *Strab. Lib.* 3. *&* 16.

3. Illud admonere satis est, omnia quæ *Ars* consummarit à *Natura* initia duxisse: aut tollatur Medicina, quæ ex observatione salubrium atque his contrariorum reperta est, atque, ut quibusdam placet, tota constat experimentis. Namque & vulnus deligavit aliquis antequam hæc ars esset, & febrem quiete & abstinentia, non quia rationem videbat, sed quia id valetudo ipsa coëgerat, mitigavit. *Quintilian. Lib.* 2. *Cap.* 17.

4. *Lib.* 29. *Cap.* 1.

Lors que nous liſons, dans l'Hiſtoire ou dans la Fable, que 1 *l'invention de la Médecine* eſt attribuée à quelque particulier, il ne faut pas croire que cela veuille dire que cet homme ait été le premier qui a donné des remedes ; ce qu'on vient de remarquer touchant la Médecine Naturelle réfute cette penſée. Il eſt beaucoup plus probable que ceux, à qui l'Antiquité a fait cet honneur, étoient des perſonnes qui s'étoient attachez en particulier à la Médecine, & qui s'étoient diſtinguez par cet endroit, ſoit qu'ils fuſſent effectivement les premiers qui s'en fuſſent mêlez; ſoit qu'ayant excellé dans cette étude, par rapport aux lumieres de leur temps, ils euſſent effacé tous ceux qui les avoient précedez, & paruſſent être venus à quelque perfection, par rapport à l'établiſſement de cet Art, dont ils auroient donné un ſyſteme entier; ſoit enfin qu'ils euſſent commencé les premiers à rendre raiſon des préceptes de ce même Art, en examinant de plus près le ſujet de la Médecine, qui eſt notre corps, & en recherchant avec plus de curioſité les cauſes des maladies, & celles des effets que produiſent les remedes. L'expérience ſeule a preſque ſuffi à ceux qui ont inventé la Médecine au premier de ces trois ſens, & il ne leur a pas fallu de raiſonnement plus recherché que celui que fournit le ſens commun. Les ſeconds ont été obligez de pouſſer le raiſonnement un peu plus loin, appuyez d'ailleurs ſur la même expérience. Les troiſiémes ont dû non ſeulement raiſonner, mais joindre encore l'étude de la *Phyſique* à celle de la Médecine.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE IV.

Le premier Homme a été, en un certain ſens, le premier Médecin. Les Patriarches qui ont vécu avant le Déluge, ont inventé quelques Arts, entre leſquels on a mis la Médecine.

APrès avoir vu ce qui a porté les hommes à la recherche de la Médecine, ce qu'ils ont fait pour cela, & la maniere dont ils ont pu s'y prendre dans les commencemens, il s'agit maintenant d'entrer plus particulierement en matiere, & de voir, de ſiecle en ſiecle, ce que l'Hiſtoire, vraye ou fabuleuſe, nous fournit ſur ce ſujet. On ne peut pas, ce me ſemble, ſe tromper en diſant que le premier Homme a été le premier Médecin, ou qu'il a, le premier, eu conoiſſance de la Médecine 2 Naturelle. La même loi qui l'a aſſujetti à la mort, l'ayant auſſi rendu ſujet aux maladies, ou du moins à diverſes incommoditez qui ſont attachées à la nature humaine, comme on l'a remarqué ci-devant; il ne faut pas douter qu'il n'ait fait ce qu'il a pu, pour s'en garantir, ou pour s'en délivrer.

Quand Adam n'auroit rien appris par la Révelation, concernant le bien ou le mal que lui pouvoient faire, par rapport à ſa ſanté, les plantes, les fruits, & toutes les autres choſes que la terre & les autres élémens produiſent; l'Hiſtoire Sainte nous apprend qu'il a vêcu aſſez longtemps, pour pouvoir faire à cet égard pluſieurs expériences ſur lui-même, ou ſur ſes enfans. Mais comme

1 *Voyez ci après, Liv. I. Chap. 15. d'autres réflexions ſur l'invention de la Médecine en général.*
2 *Voyez le Chapitre précédent.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

me la maniere de vivre ſimple & uniforme de ces temps là (telle du moins qu'on la ſuppoſe ordinairement) & la bonne & forte conſtitution du corps de ces premiers hommes, qui ſortoit, pour ainſi dire, des mains du grand Ouvrier qui l'avoit formé, devoit rendre les maladies plus rares qu'elles n'ont été dans la ſuite, il n'y a pas apparence que le premier de tous ait eu aſſez d'occaſions pour pouſſer bien loin la Médecine, ou pour la réduire en Art.

1 On lit dans Joſeph, *que les fils de* SETH *ayant appris d'Adam que le monde périroit par l'eau & par le feu, la crainte qu'ils eurent que la Science de l'Aſtrologie, qu'ils avoient acquiſe par leur travail & par de longues obſervations, ne ſe perdît avant que les hommes en fuſſent inſtruits, les porta à bâtir deux colomnes, l'une de brique & l'autre de pierre; ſur leſquelles ils graverent les connoiſſances qu'ils avoient, afin que s'il arrivoit qu'un déluge ruinât la colomne de brique, celle de pierre demeurât, pour conſerver à la poſterité la mémoire de ce qu'ils y avoient écrit.* Joſeph ajoute, *que leur prévoyance réuſſit, & que l'on aſſuroit que cette colomne de pierre ſe voyoit encore de ſon temps dans la Syrie.*

On ne trouve pas cela dans l'Ecriture; mais on y apprend d'ailleurs 2 que l'on avoit déja inventé quelques Arts avant le Déluge, comme *l'art de nourrir le bétail, l'art de jouër de quelques inſtrumens de muſique, l'art de forger les métaux.* Quoi qu'il ne ſoit point parlé de l'invention de la *Medecine*, il y a bien de l'apparence que l'on avoit déja fait alors pluſieurs obſervations à cet égard; mais il n'y en avoit ſans doute pas aſſez, pour que la Médecine pût être regardée comme un Art.

Néanmoins on n'a pas laiſſé de faire honneur à ces premiers hommes du monde de l'invention de ce dernier Art, auſſi bien que de celle des autres. Et c'eſt apparemment ſur une ancienne tradition qui attribuoit cette découverte, & toutes les autres dont on a parlé, aux Patriarches qui ont vécu avant le Déluge, que les Aſſyriens, les Phéniciens, & les Egyptiens ont forgé les fables de leurs Dieux & de leurs premiers Rois auxquels ils ont attribué la même choſe. Si l'on examine ce qu'ils ont dit de leur *Hammon*, de leur *Zoroaſtre*, de leur *Thoüt*, & de quelques autres, on verra que ce n'eſt là qu'un déguiſement de l'hiſtoire de ces mêmes Patriarches, qu'ils avoient appriſe des Chaldéens.

Les *Grecs* ayant adopté les fables des Egyptiens, ont auſſi, à leur tour, fait leurs Dieux ou leurs anciens Héros les auteurs des mêmes arts & des mêmes ſciences. C'eſt ce que l'on verra plus particulierement dans les Chapitres ſuivans.

CHAPITRE V.

BACCHUS; HAMMON; ZOROASTRE; & THOTH, ou HERMES, Inventeurs de la Medecine, ou les plus anciens Medecins. On dit auſſi un mot de Moïſe qui a été confondu par quelques uns avec Hermes.

BACCHUS, Roi d'Aſſyrie, de Libye, & des Indes, a été regardé chez ces peuples comme le premier auteur de la Médecine, ſoit pour avoir découvert

1 *Hiſt. des Juifs, Liv. 1. Chap. 2.*
2 *Geneſe, Chap. 2.*

couvert les vertus du *lierre*, ſoit pour avoir enſeigné l'uſage du *vin* ; ce qui a fait croire qu'il étoit le même que Noé. Voyez Plutarque, Sympoſ. Lib. 3 Quæſt. 1 D'autres veulent que Noé fût le même que Saturne, comme on le verra ci-après dans ce même Chapitre. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Hammon, 1 qui eſt compté entre les Rois de la premiere Dynaſtie d'Egypte, & qui eſt le même que 2 Cham fils de Noé, a paſſé pour entendre la Médecine, comme on le recueille de ce que dit 3 *Silius Italicus* d'un Médecin dont on parlera 4 ci-après ; *qui ſavoit*, dit ce Poëte, *faire ſortir le fer d'une playe, & aſſoupir les ſerpens par des enchantements, ſcience qu'il tenoit de Hammon.* Hermes, dont on va parler, dédia auſſi un de ſes livres à Hammon. Les Grecs repreſentoient Hammon avec une corne de *belier* à la tête, comme cela ſe voit dans une médaille raportée par Mr. de Spanheim dans ſon livre *de l'Uſage & de l'Excellence des Médailles*, avec cette inſcription, ΘΕΟC AMMΩN. Zoroastre, Roi des Bractiens, que l'on fait ordinairement contemporain de *Ninus*, Roi d'Aſſyrie, mais qui eſt auſſi, ſelon Beroſe, le même que *Cham*, dont on vient de parler, n'a pas moins paſſé pour Médecin ; comme on le peut inferer des Livres qu'on lui a attribuez, entre leſquels il y en avoit qui traitoient *de la Nature*, & *des Pierres precieuſes*, & qui ſont citez par Pline. Il paroit même que ces Livres ſe trouvoient encore du temps de Suidas. On fait d'ailleurs Zoroaſtre inventeur de la *Magie*. Or la Magie avoit tant de part dans la Médecine ancienne, comme on le verra dans la ſuite de ce chapitre & dans les ſuivans, que cette derniere ſcience de Zoroaſtre peut ſeule le faire ranger entre les Médecins. Ce n'eſt pas que les Patriarches euſſent penſé à ces vanitez, on ne trouve rien de ſemblable dans l'Ecriture ; mais ceux qui s'y ſont adonnez depuis, leur ont attribué leurs propres livres. Zoroaſtre, à ce que dit 5 Pline ſur l'autorité d'Eudoxe & d'Ariſtote, vivoit ſix mille ans avant Platon. A ce compte il auroit vêcu long-temps avant Adam. On verra ci-après que cette erreur de Chronologie eſt fondée ſur les fables des Egyptiens, qui faiſoient le Monde beaucoup plus ancien qu'il n'eſt. Il nous eſt reſté quelques livres d'un Zoroaſtre qui a écrit de la *Véterinaire*, ou de la *Médecine des Bêtes*, mais il doit être different du premier ; car les Anciens ont cru qu'il y avoit eu pluſieurs hommes de ce nom.

Après Zoroaſtre ou Cham, vient Thot, ou Thoüth, que les Grecs ont nommé Hermes, & les Latins Mercure, & qui eſt le même que Chanaan fils de Cham, ſelon la conjecture de 6 quelques Savans. Quand leur conjecture ne ſeroit pas bien fondée, je veux dire quand Hermes & Chanaan auroient été deux differentes perſonnes, ils auroient du moins vêcu en même temps, & Hermes auroit même été le plus vieux. Mr. Bochart, dans ſon Phaleg, a prouvé que *Cronos*, ou *Saturne*, étoit le même que *Noe*. Or nous apprenons de Sanchoniaton, que Hermes, ou Thoth, ou Taautus (comme les Phéniciens & les Egyptiens l'appelloient) étoit l'un des Conſeillers de Saturne,

1 *Euſeb. Chronic. Canon, Lib.* 1.
2 *Voſſius de Idololatria.*
3 *Lib.* 5.
4 *Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 2.
5 *Liv.* 30. *Chap.* 2.
6 *Vide Borrich. de Ortu & Progreſſu Chymiæ.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Saturne; & Diodore de Sicile dit qu'Hermes étoit Secretaire *d'Oſiris* & *d'Iſis*, les plus anciens Roi & Reine d'Egypte, qui ſe diſoint l'un & l'autre 1 enfans ou petits-fils de Cronos. Sanchoniaton fait Hermes Phénicien, & fils de *Miſor*, qui vivoit auſſi dans le temps qu'on vient de marquer. Clement Alexandrin le fait natif de *Thébes*, en Egypte; & d'autres ont dit qu'il étoit fils de *Philon*, & de *Proſerpine* fille de ce dernier. 2 Ciceron veut, *qu'il y ait eu cinq hommes, qui ayent porté le nom de Mercure* (qui eſt le même qu'Hermes) *le premier*, ajoute-t-il, *eut pour pere Cœlus, & pour ſa mere Dies, il lui arriva quelque choſe de peu honête à la vuë de Proſerpine. Le ſecond, qui fut fils de Valens & de Phoronis, demeure ſous la terre, & c'eſt le même que Trophonius. Le troiſième fut fils du troiſième Jupiter & de Maia, duquel & de Pénélope nâquit Pan. Le quatrième, que les Egyptiens ſe font un ſcrupule de nommer, eut Nilus pour pere. Le cinquième, que les Phénéates ſervent, & qui tua Argus, s'enfuit pour ce ſujet en Egypte, où il enſeigna les lettres aux Egyptiens, & leur donna des Lois. Les Egyptiens*, continue Ciceron, *appellent celui-ci Thoth, & le premier mois de l'année eſt nommé chez eux du même nom.*

Si Ciceron eût conſulté la tradition des Egyptiens plûtôt que celle des Grecs, 3 deſquels il avouë qu'il a tiré tout ce qu'il dit ſur ce ſujet, il auroit fait Thoth le plus ancien de tous les Mercures; ou il auroit attribué au premier, qu'il dit être fils de Cœlus, d'avoir apporté d'Egypte la conoiſſance des Lettres & des Lois; puiſque ſi Mercure étoit venu chez les Egyptiens du pays d'Argus, qui étoit la Grece, il s'enſuivroit que les Egyptiens auroient appris des Grecs, ce que les Grecs eux mêmes ont appris des Egyptiens, comme les propres Auteurs des premiers l'avouënt en cent endroits. De cette maniere Mercure, ou Thoth, ſe trouveroit toûjours fils de Cham, puiſque Cœlus eſt le même que Jupiter, & Jupiter le même que Cham, ou Hammon, comme les Grecs l'ont appellé.

Nous apprenons d'Euſebe 4 qu'Artapanus avoit écrit que *Moïſe* ayant enſeigné aux Egyptiens à bâtir des vaiſſeaux, à faire des machines pour élever de grandes pierres pour les bâtimens; à faire des pompes pour tirer de l'eau; des aqueducs, & divers inſtrumens pour la guerre; & ſur tout ayant inventé la Philoſophie, cela lui attira l'amour des peuples, & obligea même les Sacrificateurs à lui rendre des honneurs ſemblables à ceux que l'on rend aux Dieux. Il ajoûte, que les mêmes Sacrificateurs donnerent à Moiſe le nom d'Hermes parce qu'il ſavoit expliquer les Ecritures ſacrées.

Ce qui peut avoir donné lieu de croire que Moïſe & Hermes n'étoient qu'une même perſonne, c'eſt que quelques Auteurs Grecs ont écrit que Moïſe étoit contemporain *d'Inache*, pere *d'Io*, qui a été confondue avec *Iſis*, de laquelle Hermes avoit été le Conſeiller. Artapanus ayant rencontré ſi à propos ces deux grands hommes, je veux dire Moïſe & Hermes, vivans, comme il le croyoit, en même temps, des deux il n'en a fait qu'un, pour faire plus d'honneur au premier.

Cepend

1 *Voiez la Bibliotheque Univerſelle & Hiſtorique de Mr. Le Clerc, mon frere, Tom.* 3.
2 *De Natura Deorum, Lib.* 3.
3 Atque hæc quidem ex vetere Græciæ fama collecta ſunt. *Ibidem.*
4 *Præparat. Evangel. Lib.* 9.

Des xxviij. premiers Siecles du monde.

Cependant si Hermes est l'Auteur de la Médecine chez les Egyptiens, comme on le verra tout à l'heure, il faut qu'il ait été longtemps avant Moïse, puisque Moïse lui-même nous apprend qu'il y avoit déja des Médecins, en Egypte, quatre cens ans avant lui, c'est à dire du temps de Joseph, qui 1 ordonna à ses Médecins d'embaumer le corps de son pere, comme porte le Texte Sacré. Mais outre qu'Eusebe reconnoit lui-même qu'Inache étoit plus ancien que Moïse de quelques siecles, l'Ecriture est encore contraire au fait que pose Artapanus, en ce qu'elle nous dit 2 *que Moïse possedoit toute la sagesse, ou la science des Egyptiens*, ce qui marque qu'il avoit appris d'eux, & non pas eux de lui. 3 Philon Juif particularisant les sciences que Moïse avoit appriſes des Egyptiens, ne fait mention que de *l'Arithmetique*, de la *Geometrie*, de la *Poësie*, de la *Musique*, & de la *Philosophie Symbolique*, qui étoit écrite en *caracteres sacrez*; & il ajoute *que les Grecs enseignerent à Moïse les autres Arts Liberaux; qu'il fit venir des Assyriens, qui l'instruisirent dans leurs lettres, & des Chaldéens, de qui il apprit la science des Astres.* Mais Clément Alexandrin dit expressément, 4 *que Moïse avoit été instruit dans la Médecine par les Egyptiens.*

Quoi que l'erreur d'Artapanus soit toute évidente, & que par cette raison l'on ne dût pas parler ici davantage de Moïse, néanmoins on remarquera, par occasion, qu'il se peut que ce Prophete eût conoissance de la Médecine. On vient d'ouïr là dessus le témoignage de Clément Alexandrin, & l'on verra dans la suite, que les Grands d'Egypte s'attachoient à cette étude, que Moïse pouvoit y avoir appriſe. Les Chimistes prétendent même qu'il entendoit parfaitement leur Art, & qu'il en donna une preuve en réduisant en cendre, ou en *calcinant*, comme ils parlent, le *Veau d'or*, pour en répandre ensuite la poudre dans l'eau, & la faire boire aux Israëlites. A la verité cet exemple conclud qu'il étoit très-expert dans la Métallique, supposé qu'il n'y eût point là de miracle. Mais on verra ci-après que ce n'est pas par cet endroit qu'on peut justifier que Moïse fut Médecin, la difference étant grande, selon nous, entre la *Chimie Métallique*, & la *Chimie Médicinale.*

Pour revenir au Thoth, ou au Mercure des Egyptiens, il est certain que ces peuples, & après eux tous les autres Payens, ont cru qu'il avoit inventé tous les Arts & toutes le Sciences, comme on peut en être éclairci par 5 les Auteurs citez au bas de la page, dont les derniers lui attribuent même l'invention de la Médecine en particulier. Et c'est sans doute pour cela que les Anciens représentoient souvent Mercure accompagné de la Deesse *Hygiea*, c'est à dire de la *Santé*, que l'on prétendoit qu'il eût apportée aux hommes avec la Médecine.

On a vu ci-dessus ce que Joseph dit des colomnes que les fils de Seth avoient fait bâtir, & sur lesquelles ils avoient écrit ce qu'ils savoient concernant l'*Astrologie.*

1 Præcepit Ioseph ministris suis Medicis, ut aromatibus condirent patrem. *Genes.* 50.

2 *Act. Apostolor. Cap.* 7.

3 *De Vita Mosis.*

4 *Stromat. Lib.* 1.

5. *Diodor. Sicul. Lib.* 1. *Julius Cæsar de Bello Gallico, Lib.* 6. *Jamblichus de Mysteriis Ægyptiorum. Galeni Oratio Suasoria ad Artes. Martianus Capella, de Arte Grammatica, Lib.* 3. *Clem. Alexandrin. Stromat. Lib.* 6.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

trologie. Mercure avoit pris les mêmes mesures, pour laisser à la posterité des monumens de son savoir. 1 Eusebe fait mention, sur la foi de *Manethon*, Prêtre Egyptien, de certaines colomnes sur lesquelles *Thoyt*; ou *le premier Mercure*, avoit écrit plusieurs choses en langue & en caracteres sacrez; ajoûtant que *Agathodæmon*, ou le second Mercure pere de *Tot*, avoit traduit ces écritures en Grec après le Déluge, & en avoit composé des livres en lettres sacrées, que l'on conservoit dans le lieu le plus secret des Temples d'Egypte. Voila ce que disoit Manethon; on ne s'arrêtera pas à examiner si ce second Mercure est different de ceux dont parle Ciceron, cela ne servant de rien à notre dessein.

Jamblichus dit aussi 2, *qu'il y avoit des colomnes en Egypte toutes remplies d'écritures qui contenoient la doctrine de Mercure.* Le même Auteur remarque encore ailleurs, *que Pythagore & Platon avoient tiré de grandes lumieres de ce qu'ils avoient lû dans les livres du même Mercure.* Platon lui-même parle, en deux endroits, des Colomnes sur lesquelles les Egyptiens & d'autres anciens peuples avoient écrit leurs Loix, l'Histoire de leur temps, & les choses les plus considerables qu'ils eussent inventées. (*Voyez le Timée & le Critias de Platon.*)

Que tout ce qu'on vient de rapporter touchant ces colomnes & touchant les extraits, que les Prêtres d'Egypte disoient en avoir fait, soit veritable ou non; il suffit que ce qu'on en publioit donna occasion à la production de quantité d'écrits ou de livres, qui se débiterent comme des copies de ces extraits, & qu'on prétendit faire passer pour des ouvrages légitimes de Mercure. Jamblichus compte jusqu'à trente-six mille cinq cens vint-cinq de ces livres; mais quoi que les Livres des Anciens fussent ordinairement assez courts, il est visible qu'il y a ici de l'exaggeration, & quelques Savans ont eu raison de réduire ces livres à autant de versets.

De tous ces prétendus livres de Mercure, il n'y en a pas beaucoup dont le titre se soit conservé, & il y en a moins encore de ceux qui sont venus tout entiers jusqu'à nous. On en a imprimé une partie. Les autres sont encore Manuscrits dans les Bibliotheques, comme dans celle de Vienne, sur quoi l'on peut consulter Lambecius, Morhofius (*Polyhist. Cap.* 11. *Lib.* 1.) & d'autres Auteurs. Il s'y trouve diverses choses concernant la Chimie, desquelles on aura occasion de parler, aussi bien que de la fameuse *Table d'Emeraude d'Hermes*, dans la suite de cette Histoire, où l'on fera voir que si Hermes est Inventeur de la *Chimie*, ce n'est pas de la *Chimie Medicinale.*

Entre les livres de Mercure dont les Anciens ont fait mention, & qui concernent la Médecine, il y en avoit plusieurs qui passoient déja pour fort suspects du tems de Galien. 3 Tel étoit celui dont parle cet Auteur, & qu'il dit être du nombre de ceux que l'on attribuoit au *Mercure Egyptien.* Ce livre traitoit *des trente-six Herbes des Horoscopes*, pures bagatelles, qui ne servoient, selon la remarque du même Galien, qu'à faire perdre du tems à ceux qui s'amusoient à les lire.

L'on

1 *Chronicon Lib.* 1.
2 *De Myster. Ægyptior. Lib.* 1.
3 *De Simplic. Medicament. Facultat. Lib.* 6. *in Princip.*

L'on a parlé ci-devant des *livres ſacrez* de Mercure, qui étoient gardez avec un grand ſoin dans les Temples des Egyptiens. C'étoit ſans doute ſur un de ces livres, que 1 Diodore appelle en ſingulier *le livre ſacré*, ſans nommer l'Auteur, que ceux qui pratiquoient la Médecine en Egypte, étoient obligez de ſe regler; en ſorte que ſi, en ayant ſuivi les préceptes de ce livre, ils ne pouvoient pas ſauver leurs malades, ils étoient exempts de blâme; mais, s'ils s'en étoient dévoyez de quelque maniere que ce fût, & que le malade fût venu à mourir, on les condamnoit comme des meurtriers. Clément Alexandrin va beaucoup plus loin que Diodore. *Il y a*, dit-il, *quarante-deux livres d'Hermes qui ſont les plus conſiderables; trente-ſix deſquels contiennent toute la Philoſophie Egyptienne, & qui ſont ceux que l'on fait lire aux Sacrificateurs & aux Prophetes. Pour les ſix autres on les fait apprendre aux* 2 Paſtophores, *comme appartenans à la Médecine. Le premier de ceux-ci traite de la Conſtruction du Corps; le ſecond, des Maladies; le troiſième, des Inſtrumens néceſſaires; le quatrième, des Médicamens; le cinquième, des Maladies des yeux; & le dernier, des Maladies des femmes.* *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Si ces livres étoient veritablement de Mercure, on ne ſauroit nier qu'il n'eût réduit la Médecine en Art. Il débutoit par la *Conſtruction du Corps*, ou par *l'Anatomie*, ſuppoſant qu'on doit commencer par la conoiſſance du ſujet ſur lequel on veut travailler. Après cela il décrivoit les *Maladies*, ou les *Changemens* qui arrivent à ce même corps. En troiſième & en quatrième lieu, il traitoit des *Inſtrumens*, & des *Médicamens* néceſſaires pour guerir ces maladies; c'eſt à dire, de la *Chirurgie*, & de la *Pharmacie*. Il prenoit enſuite *l'Oeuil* à part, pour en examiner les maladies, qui ſont en très-grand nombre, & qui demandent une étude particuliere. Enfin il avoit auſſi compoſé ſéparément un livre des *Maladies des femmes*, parce qu'elles ſont en partie differentes de celles des hommes, & qu'elles ſe guériſſent differemment.

Il ne ſe peut rien de plus exact, 3 mais il y a bien de l'apparence que ces livres avoient été compoſez pluſieurs ſiecles après Hermes, dans un temps que la Médecine étoit déja fort avancée; & l'on ne ſauroit douter que les Prêtres Egyptiens n'euſſent fait paſſer ſous le nom de leur Hermes, leur propre ouvrage, ou celui de quelque habile Médecin. Quand la choſe ne parleroit pas d'elle-même, Jamblichus, que l'on a déja cité, feroit naître ce ſoupçon, en nous apprenant, *que les Ecrivains Egyptiens, dans la penſée où ils étoient que Mercure avoit tout inventé, lui faiſoient ordinairement honneur de leurs productions*, ou ſe faiſoient honneur à eux mêmes, *en mettant ſon nom à la tête de leurs livres.*

Comme il ne reſte aujourd'hui ni traces ni veſtiges des livres, dont parle Clément Alexandrin, on n'apprend, par ce moyen, de la Médecine d'Hermes que les generalitez qu'on a touchées. Si quelques autres livres qu'on lui a at-

1 *Lib.* 1. *Cap.* 82.

2 C'étoit une eſpece de Prêtres, ainſi appellez, parce qu'ils portoient de longs manteaux, ou parce qu'ils ſervoient à porter le lit de Venus, en certains jours de cérémonies. Ces Paſtophores étoient principalement ceux qui pratiquoient la Médecine en Egypte.

3 *Vide Conringium, de Hermetica Medicina, Cap.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

a attribuez, & qui ſont parvenus juſqu'à nous, étoient veritablement de lui, on en recueilliroit clairement, que la Médecine Hermetique étoit fondée une grande partie ſur l'*Aſtrologie* & ſur la *Magie*. On trouve un paſſage qui juſtifie ce qu'on vient de dire, dans le livre intitulé *Aſclepius*, que l'on a regardé anciennement comme un ouvrage d'Hermes, dont la verſion Latine que nous avons, eſt attribuée à Apulée. Il eſt fait mention dans 1 ce paſſage, de certaines *ſtatues* qui *donnoient des maladies*, & qui *les guériſſoient*, qui *prédiſoient l'avenir*, & faiſoient d'autres choſes prodigieuſes. Hermes eſt appellé dans ce même paſſage, *Triſmégiſte*, c'eſt à dire, *trois fois très-grand*, ſurnom que l'Antiquité lui a donné.

Le livre *des trente-ſix Herbes ſacrées des Horoſcopes*, cité par Galien, & dont on a déja parlé, quoi qu'il pût être ſuppoſé, eſt du moins une preuve que l'on étoit prévenu que Mercure ne s'en tenoit pas à la Médecine ordinaire, autrement on ne lui auroit pas attribué de ſemblables livres. Le titre de ce livre a beaucoup de rapport avec ce 2 qu'Origene écrit; *que les Egyptiens diſoient qu'il y a trente-ſix Démons ou trente-ſix Dieux de l'air, qui ſe ſont partagez le corps de l'homme, qui ſe trouve diviſé en autant de parties.* Il ajoûte, *que les Egyptiens ſavoient le nom de ces Démons en la langue du pays, & qu'ils croyoient que les invoquant chacun, ſelon la partie qui étoit malade, ils étoient guéris.* Il y a 3 quelques autres livres qui portent le nom de Mercure, qui prouvent auſſi que l'*Aſtrologie* avoit beaucoup de part dans ſa Médecine.

Au reſte il eſt vraiſemblable que Mercure employoit auſſi quelques uns des remedes ordinaires, ou des remedes naturels; mais l'Antiquité ne nous a pas appris grand' choſe ſur ce ſujet. L'Herbe nommée 4 *Moly*, dont Mercure fit preſent à Ulyſſe pour réſiſter aux charmes de Circé, eſt encore dans le rang des remedes ſuperſtitieux. Mais celle qui porte le nom de 5 Mercure, & qui eſt d'un uſage très commum, ſemble marquer que ſon Inventeur s'en eſt ſervi comme nous faiſons aujourd'hui. On peut joindre à la *Mercuriale* le *Corail*, que Mercure diſoit être bon contre le venin des ſerpens, étant mis en poudre & délayé dans du vin pur. L'Auteur de l'Hymne à Mercure, qu'on a attribué à Orphée, & qui rapporte ce qu'on vient de dire du Corail, parle encore d'une *grotte de Mercure*, où étoient cachez *toutes ſortes de biens*; ajoûtant, que dans cette grotte *les maladies ne régnoient point*; que l'on y ſavoit remedier à la *morſure des Serpens*, & guerir les *Lunatiques*, & les *Lepreux*. Voila ce que dit Orphée, mais il n'indique pas les moyens que Mercure employoit pour cela.

Je

1 *Voici le paſſage entier corrigé par Selden (de Diis Syris, Syntagm. 1.)* Ita humanitas ſemper memor humanæ naturæ & originis ſuæ, in illa Divinitatis imitatione perſeverat, ut ſicut pater ac dominus, ut ſui ſimiles eſſent, Deos fecit æternos, ita humanitas Deos ſuos, ex ſui vultûs ſimilitudine, figuraret. *Aſclep.* Statuas dicis, ô Triſmegiſte? *Triſmegiſt.* Statuas, ô Aſclepi, videsne quatenus tu ipſe diffidas? Statuas animatas, ſenſu & ſpiritu plenas, tantaque facientes & talia, ſtatuas futurorum præſcias, ea quæ fortè omnis vates ignoret, in multis & variis rebus, prædicentes, imbecillitates hominibus facientes, eaſque curantes, triſtitiam lætitiamque pro meritis, &c.

2 *Contra Celſum, Lib.* 8.

3 Ἰατρομαθηματικὸν *Liber, ad Hammonem*, & alii.

4 *Voyez l'Odyſſée d'Homere.*

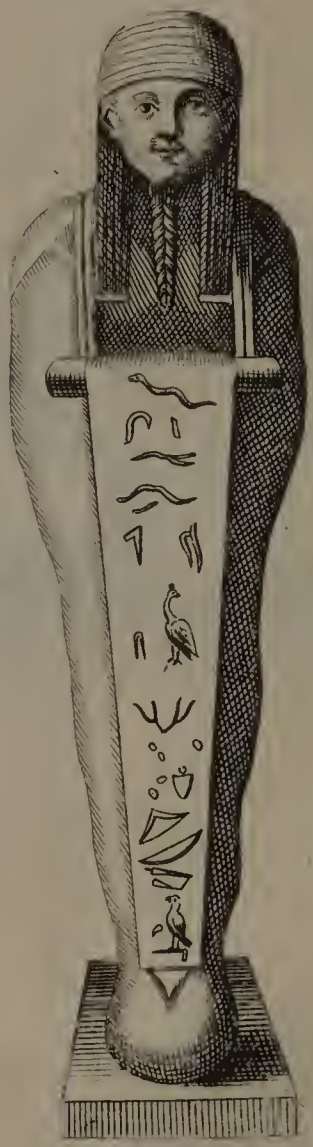
5 La *Mercuriale.*

Isis & Anubis,

ex Caſalio.

Isis

Apis conditus



Osiris

Ex Caſalio

Je ne trouve pas d'autres particularitez de la Médecine d'Hermes, à moins qu'on ne voulût le faire paſſer pour l'Auteur de tout ce qui ſe faiſoit anciennement en Egypte, par rapport à cette profeſſion. 1 Ariſtote parle d'une ancienne loi des Egyptiens, par laquelle *il étoit défendu aux Médecins de remuer les humeurs*, (c'eſt à dire du *purger*; comme on le verra dans la pratique d'Hippocrate) *avant le quatrième jour d'une maladie, à moins qu'ils ne vouluſſent le faire à leurs périls & riſques* Il ſemble que ceci a du rapport avec ce qu'on a dit ci-deſſus, que les Medecins de ce pays-là étoient obligez de ſe régler par un livre qu'on appelloit *Sacré*, & il ſe peut que cette loi fût contenuë dans ce livre que l'on a attribué à Mercure. 2 Diodore remarque auſſi que la Médecine Egyptienne rouloit toute ſur le *Jeûne* ou ſur l'*Abſtinence*, ſur les *Lavemens*, & ſur les *vomitifs*; mais on n'a point de preuves qu'Hermes eût établi cet uſage en particulier. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

On n'a plus rien à remarquer ſur ſon ſujet, ſi ce n'eſt qu'il fut mis au rang des Dieux, après ſa mort, exemple qui ſe multiplia dans la ſuite, comme on le verra dans les Chapitres ſuivans,

Anubis, ou Hermanubis, étoit le même que Hermes, ou Mercure. Le Caducée que le premier porte, dans quelques medailles, en eſt une preuve; & Diodore de Sicile l'aſſure. On le repréſentoit avec une tête de Chien, parce que cet animal eſt un emblême de la *ſagacité*. On le joint, dans les médailles, à Iſis, dont nous allons parler, parce qu'il étoit ſon Precepteur, ou ſon Conſeiller. D'autres Auteurs prétendent, que Mercure & Anubis étoient deux differens hommes, comme on le recueille d'un paſſage que nous citerons au Chapitre huitiéme.

CHAPITRE VI.

OSIRIS, ou APIS, ou SERAPIS: & ISIS, ont auſſi inventé la Médecine.

3 On voyoit anciennement dans la ville de *Nyſa*, que quelques uns placent en Arabie, & d'autres en Egypte, les inſcriptions ſuivantes, écrites ſur deux Colomnes, en caracteres ſacrez; la premiere étoit en ces termes; *Mon pere eſt* Cronos, *le plus jeune de tous les Dieux. Je ſuis le Roi* Osiris, *qui ai porté mes armes par toute la terre, juſqu'aux contrées inhabitables des Indes; juſqu'à celles qui ſont ſous l'Ourſe; juſqu'aux ſources du Danube, & ailleurs juſqu'à l'Ocean. Je ſuis le fils aîné de Cronos, & le rejetton d'une belle & noble race; je ſuis parent du jour; il n'y a point de lieu au monde où je n'aye été, & j'ai rempli tout l'univers de mes bienfaits.* La ſeconde contenoit ces paroles, *Je ſuis* Isis, *Reine de tout ce pays, qui ai été inſtruite par* Thoüt. *Il n'eſt au pouvoir de perſonne de délier ce que je lierai; je ſuis la fille aînée de* Cronos, *le plus jeune des Dieux. Je ſuis la femme & la ſœur du Roi* Oſiris. *C'eſt moi la premiere qui ai en-*

1 *Politicor. Lib.* 3. *Cap.* 15.
2 *Lib.* 1.
3 *Diodor. Lib.* 1.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

enſeigné aux hommes l'Agriculture. Je ſuis la mere du Roi Horus. *C'eſt moi qui brille dans la Canicule. C'eſt moi qui a bâti la ville de Bubaſtus. Adieu, Adieu, Egypte, où j'ai été élevée.*

On peut recueillir de ces deux Inſcriptions, premierement, qu'Oſiris & Iſis, qui ont paſſé pour les plus anciens Roi & Reine d'Egypte, étoient contemporains de *Thoüt*, ou *d'Hermes*; & ſi la conjecture que l'on a avancée au Chapitre précedent, étoit bien fondée, ils ſe trouveroient encore être de la même famille. D'autres ont écrit que Thoüt étoit Conſeiller ou Secretaire de ce Roi & de cette Reine, ſans marquer s'ils étoient parens.

On apprend, en ſecond lieu, de l'inſcription qui regarde *Oſiris*, *qu'il avoit rempli tout l'univers de ſes bienfaits.* Le même Auteur qui a rapporté ces inſcriptions dit dans le même livre, *que les Prêtres Egyptiens aſſuroient qu'Hermes avoit été l'inventeur des Arts & des Sciences en general, & que les Rois* (c'eſt à dire le Roi Oſiris & la Reine Iſis) *avoient inventé ceux qui étoient néceſſaires à la vie.* Entre ces derniers arts il n'y en a point de ſi utile que *l'Agriculture*; auſſi voit-on qu'Iſis ſe glorifie de l'avoir inventée. L'on attribue la même choſe à Oſiris, & ce n'eſt pas la ſeule invention qui leur eſt commune; on a dit de plus qu'ils avoient inventé la Médecine. Ou l'a dit premierement d'Oſiris, entant qu'on l'a dit *d'Apis*, qui ſe trouve être une même perſonne. *Apis*, dit Clément Alexandrin, *Egyptien naturel, a inventé la Médecine avant qu'Io vînt en Egypte.* Cyrille, qui étoit de la même ville que Clément, dit auſſi, *qu'Apis, Egyptien, l'un des plus conſiderables d'entre ceux qui ſervoient dans les temples de ce pays là, & qui entendoit la Philoſophie naturelle, fut le premier qui inventa l'art de la Médecine, ou qui l'exerça avec plus de ſuccès que ceux qui l'avoient précedé, l'ayant enſuite enſeigné à Eſculape.*

Il ſemble que cet Apis doit être different d'Oſiris, qu'on a dit avoir été Roi, au lieu que celui-ci n'étoit qu'un Prêtre d'Egypte. Mais il y a de l'apparence qu'Apis étoit Prêtre & Roi tout enſemble. Et cela eſt d'autant plus vraiſemblable, que nous apprenons de Plutarque 1 qu'Apis & Oſiris étoient, ſelon la tradition des Egyptiens mêmes, deux noms differens d'une même perſonne, & Strabon le confirme, auſſi bien que 2 Theodoret.

Le même Auteur veut encore que *Sérapis* fût un troiſième nom d'Oſiris. D'autres ont dit que Sérapis étoit le même qu'Eſculape, comme nous le verrons ci après, (*Chap.* 20.) 3 Voſſius a cru que les Egyptiens avoient donné ce nom à *Joſeph*, auquel ils rendoient des honneurs divins, en reconoiſſance des bienfaits que leur nation en avoit reçus; mais ſi Sérapis eſt le même qu'Oſiris, il ſe trouvera beaucoup plus vieux. On parlera du temple de Sérapis 4 en même temps que de ceux d'Eſculape.

Quant à Iſis, voici ce qu'on en apprend de Diodore; *les Egyptieus*, dit cet Auteur, *aſſurent qu'Iſis a inventé divers médicamens, & qu'elle a été très-experte dans la Médecine. Ils ajoutent, que c'eſt pour cela qu'étant maintenant élevée au rang*

1 *Lib. de Iſide & Oſiride.*
2 *De Cura affectuum gentilium.*
3 *De Idololatria, Lib.* 1.
4 *Voyez ci après Liv.* 1. *Chap.* 19.

rang des Dieux, elle prend encore ſoin de la ſanté des hommes. De là vient que ceux qui implorent ſon ſecours, ſe ſentent viſiblement ſoulagez de leurs maux. Ils diſent encore, que ce n'eſt pas ſur de vaines fables, telle que ſont celles des Grecs, que la réputation d'Iſis eſt établie, mais ſur l'évidence des faits. Et ils implorent ſur cela le témoignage de tout l'Univers, qui honore cette Déeſſe pour l'aſſiſtance que l'on en reçoit, par rapport à la Médecine. Iſis, continuent les Egyptiens, *indique des remedes aux malades en ſonge, dans le temps qu'ils dorment; & ces remedes ne manquent point d'avoir leur effet, en ſorte que l'on voit tous les jours des malades, même de ceux dont les Médecins ont entierement deſeſperé, qui recouvrent par ce moyen leur ſanté.*

Des xxviij. premiers Siécles du Monde.

Le témoignage de Diodore eſt appuyé par pluſieurs autres Auteurs. Quant aux ſonges qu'il dit qu'Iſis envoyoit aux malades, ou par leſquels elle leur indiquoit des remedes, on étoit fort prévenu parmi les Payens, que les Dieux ſe ſervoient de cette voye pour aider les hommes dans cette occaſion. 1 *Une femme*, dit Pline, *ſongea qu'on lui donnoit ordre d'envoyer à ſon fils, qui étoit à la guerre en Eſpagne, des racines de roſier ſauvage. Il arriva dans le même temps, que cet homme ayant été mordu d'un chien enragé, & ayant reçu une lettre de ſa mere, qui lui faiſoit part de ſon ſonge, & l'exhortoit d'uſer de ces mêmes racines, en uſa effectivement, & fut garanti de la rage; ce qui ſervit auſſi à pluſieurs autres, qui pratiquerent dans la ſuite ce remede.* Le peuple n'étoit pas ſeul qui donnoit là dedans; les Médecins eux-mêmes étoient prévenus de la même opinion, comme on le verra ci-après dans la vie de Galien. On verra auſſi, quand il s'agira d'Eſculape, que les malades alloient coucher dans ſes temples, afin qu'il leur envoyât des ſonges, qui leur indicaſſent les remedes qu'ils devoient faire.

Au reſte on avoit déja du temps de 2 Platon quelques Poëmes, qui portoient le nom d'Iſis. On lui attribue auſſi un petit Ecrit que l'on appelle *la Table d'Iſis*, qui eſt en caracteres Egyptiens & chargé de *Hieroglyphes*, c'eſt à dire, de figures ou d'emblêmes ſacrez. 3 On dit que cette Table, qui eſt une piece très-curieuſe & très-ancienne, ſe void dans le Cabinet du Duc de Savoye. Nous en parlerons encore, en même temps que de la Table d'Hermes, dans la ſuite de cette Hiſtoire. Il ſe trouve, dans les anciens recueuils de médicamens, de certaines compoſitions qui portent le nom 4 d'Iſis; mais il y a plus d'apparence qu'on leur avoit donné ce nom pour les faire valoir, qu'il n'y en a qu'Iſis elle-même les eût décrits. Les *Vautours* étoient conſacrez à Iſis, comme on l'aprend d'Elien, & on ornoit ſa tête des plumes de cet oiſeau, dont on voyoit auſſi les aîles peintes au faîte du veſtibule des temples de cette Deeſſe;

1 *Lib.* 25. *Cap.* 2. Les Dieux s'expliquoient auſſi quelquefois par des énigmes. Une femme qui avoit une inflammation à l'une des mammelles, ſongea qu'un agneau la tettoit. Le lendemain elle prit du *plantain.*, qu'on appelle en Grec *Arnogloſſon*, c'eſt à dire *Langue d'agneau*, & l'applica ſur ſon ſein, ce qui la guérit. *Voyez Artémidore*, Liv. 4. Chap. 24. Cet Auteur dit que c'eſt une choſe ſi conue que les Dieux font des ordonnances comme les Médecins; pour toutes les maladies, qu'il n'eſt pas beſoin de le prouver.

2 *De Legib. Lib.* 2.

3 *Vid. Kirkeri Oedip. Ægyptiac. & Borrich. de Ortu & Progreſſu Chymiæ.*

4 *Vid. Galen. de Compoſit. Medicament. per genera. Lib.* 2. *& alibi ſæpius.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

se; apparemment parce que les Vautours servoient aux augures & aux divinations, qui ont du raport aux pronostiques des Médecins. Isis étoit aussi representée avec un serpent autour de sa tête, plié en forme de Diadéme. Ce serpent étoit une espece d'Aspic sacré, qui ne nuisoit à personne, ou du moins qui n'attaquoit que les méchans, & ne faisoit aucun mal aux gens de bien. Voyez Elien, *Hist. Animal. Lib.* 10 *Cap.* 22. 31.

Osiris & Isis étant morts, avoient été mis tous deux au rang des Immortels, aussi bien que Mercure. Si l'on demande pourquoi les Anciens ont fait des Dieux de ces personnes-là qui étoient dans la condition de tous les autres hommes? Ciceron répond, 1 *que c'étoit une coutume établie dans le monde, d'élever au Ciel*, ou de déifier, *les personnes qui avoient rendu à la societé des services considerables, comme ont fait*, dit il, Hercule, Castor & Pollux, Esculape, Bacchus, &c. 2. Sanchoniaton remarque aussi, sur le même sujet, *que les Phéniciens & les Egyptiens sont les plus anciens, ou les premiers, qui ont tenu pour de grands Dieux les inventeurs des choses nécessaires à la vie, & ceux qui passoient pour avoir fait quelque grand bien au genre humain.* Il ajoûte, *que c'est de ces peuples que la coutume en a passé chez tous les autres.* Clément Alexandrin remarque aussi, *que la même chose a été pratiquée par les habitans de l'Arabie heureuse, & de la Palestine, par les Persans, & généralement par tous les Barbares.*

CHAPITRE VII.

HORUS, *ou* APOLLON, *ou* PÆON; & ARABUS, *autres Inventeurs de la Médecine.*

L'Invention de la Médecine a aussi été attribuée à HORUS, ou à APOLLON, fils d'Isis. *Cette Déesse*, à ce que dit Diodore, *ayant trouvé dans l'eau son fils Horus, qui avoit été tué par les Titans, lui redonna la vie & le fit de plus immortel.* Cet Auteur ajoute, *que l'on a rendu le nom d'Horus par celui d'Apollon, & que l'on a cru que ce fils d'Isis avoit appris l'art de la Médecine, & l'art de deviner, de sa mere, & qu'il avoit été d'une grande utilité aux hommes par ses oracles & par ses remedes.* Il semble, par ce qu'on vient de dire, qu'Horus ne doit pas passer pour avoir inventé la Médecine, puisque sa mere la lui avoit enseignée; mais s'il est le même qu'Apollon, comme l'étymologie de son nom, que l'on tire d'un mot Hebreu qui signifie *brûler*, ou *éclairer*, semble le prouver, on vera par la suite, que ce dernier a eu la reputation d'avoir lui-même été l'inventeur de cet Art. Pline (*Liv.* 30. *Chap.* 15.) attribue l'invention de quelque médicament à *Horus*, Roi d'Assyrie. Je ne sai si c'est le même que le fils d'Isis. Galien parle d'un *Horus Mendesius* le jeune. (*Voyez ci-après, Part.* 3. *Liv.* 2. *Chap.* 1. *sur la fin.*) 3 Ciceron, qui, comme on l'a vu ci-dessus, a multiplié Mercure, veut aussi qu'il y ait eu quatre Apollons, entre

1 *De Natura Deorum, Lib.* 2.
2 *Euseb. Præparat. Evangel. Lib.* 1.
3 *De Natura Deorum, lib.* 3.

APOLLO.

Généalogie des Aſclépiades.

Arſinoë Meſſeniene, de la race de Pieries Roi de Meſſenie; ou Coronis. — Un Inconnu, ou Apollon, comme on l'a cru

Eriopis. — Eſculape. — Epione, fille d'Hercule; ou Lampetié; ou Coronis.

Diocles Roi de Phere. — Anticlea.

Damæthus Roi de Carie. — Syrna.

Machaon, Roi de Phere, d'Ithome & d'Oecalié. — Hygeia. — Jaſo. — Aceſo. — Panacea. — Æglé. — Romé. — Podalire, Roi de Carie.

Nicomachus I. Roi de Phere, qui a écrit. — Gorgaſus, Roi de Phere. — Alexanor, qui a eu des temples à Sicyone. — Sphyrus, qui dédia un temple à Eſculape dans Agros. — Polemocrates, qui eut des honneurs divins.

De toute la poſterité du Roi Nicomachus on ne trouve perſonne juſqu'à Nicomachus pere d'Ariſtote, qui nacquit environ ſept cens ans après.

* * *

Hermias Tyran de Atarnites. — Nicomachus II. Médecin d'Amyntas II. Roi de Maced. — Phæſtias, iſſue des Aſclépiades.

Pythias — Ariſtote né la premiere année de l'Olymp. 99. — Herpylis. — Arimneſte. — Arimneſtus.

Un Inconnu, ou Nicanor. — Pythias — Nicomachus III.

Eraſiſtrate de Julias Médecin de Seleucus.

Hippolochus. — Soſtrate I. — Dardanus. — Cléomytidée I. — Criſamis I. — Theodore I. — Soſtrate II. — Criſamis II. — Cléomytidée II. — Theodore II. — Soſtrate III. — Nebrus.

Gnoſidicus, qui a écrit. — Chryſus, Médecin. — Elaphus, Médecin. — Hippolochus, Gouverneur de la Republ. de Cos, avec Cadmus.

Hippocrate I. — Athenes. — Podalire II.

Un Scythe Gouverneur de la Republ. de Cos. — Phænarete. — Cadmus, Gouverneur de la Républ. de Cos. — Praxi. — Heraclides.

Une fille qui n'eſt pas nommée. — Hippocrate II. — Soſander.

Theſſalus. Médecin du Roi Archelaus. — Draco I. — Une fille qui n'eſt pas nommée. — Hippocrate IV. Médecin de Roxane, femme d'Alexandre.

Gorgias. — Hippocr. III. — Draco II. — Draco III Médecin de Roxane.

* — Polybe; gendre d'Hippocrate III.

On compte divers autres Aſclépiades, outre les précedens; mais nous ne ſavons pas la ſuite de leur Généalogie. Nous trouvons entr'autres les ſuivans.

* Thymbræus — Hippocrate. V. — Praxianax. — Hippocrate VI.

Anchitus. — Pauſanias.

Il ne faut pas non plus exclure de cette famille, ceux dont parlent Dioſcoride & S. Epiphane; ſavoir *Julius Baſſus*, *Niceratus*, *Petronius*, *Niger*, & *Diodotus*. On doit pareillement leur joindre *Praxagoras*, *Critodemus*, Médecin d'Alexandre le Grand, & *Xenophon*, Médecin de l'Empereur Claude, qui étoient tous de la race des *Aſclépiades*.

éntre leſquels il ne ſemble pas comprendre Horus, à moins qu'on ne voulût dire que c'eſt le même qu'il appelle *le plus ancien de tous les Apollons, qui étoit fils du premier Vulcain, & le Patron d'Athenes.* Si Mercure & Vulcain, qui, ſelon Ciceron, ſont tout deux fils de Cœlus, ſe trouvent être Chanaan & Mitsraim deux petits-fils de Noé, comme le croit 1 Mr. Borrich; & ſi Oſiris & Iſis ſont de ce temps-là, Horus, fils de cette Reine, pourra avoir été contemporain du fils de Vulcain; mais ſi l'on ſuit l'Auteur de la Bibliotheque Univerſelle, que nous avons cité ci-deſſus, c'eſt à dire, ſi l'on met Oſiris en la place de Mercure, l'Apollon de Diodore & celui de Ciceron ſeront du moins fils des deux freres, s'ils ne ſont pas une même perſonne. *Des xxviij. premiers Siécles. du Monde.*

Ovide introduit Apollon diſant de lui même, 2 *La Médecine eſt de mon invention, & la vertu des plantes m'eſt aſſujettie.* On peut dire que cet Apollon, & celui des autres Poëtes, eſt un perſonnage feint, par lequel on a voulu déſigner le *Soleil.* L'on a fait cet Aſtre auteur de la Médecine, ou plutôt on lui a attribué le pouvoir de faire *vivre* & *mourir* les hommes, de donner *la peſte*, & de la guerir, parce que le Soleil ou ſa chaleur ſont regardez comme le principe de la *generation* & de la *corruption* de toutes choſes, & que *la ſanté* & *les maladies* dépendent beaucoup de la maniere, dont le Soleil agit ſur les corps des animaux, & ſur ceux qui les environnent.

3 Hyginus y entend bien plus de fineſſe, lors qu'il dit, *qu'Apollon a été le premier Médecin Oculiſte*; faiſant alluſion à la clarté du Soleil, & à ce que les Poëtes l'appellent l'œil du monde. C'eſt par la même raiſon qu'on a fait Apollon le Dieu des *Devins*, parce que la clarté ou le jour mettent en évidence ce qui étoit caché pendant la nuit. On peut même dire que ce dernier métier a rendu Apollon plus fameux que le premier; d'où vient que ſes temples étoient plutôt frequentez par ceux qui vouloient ſavoir l'avenir, que par ceux qui avoient beſoin de ſanté. D'autres ont cru que l'on a joint l'art de deviner à celui de guérir les maladies, en vuë du *pronoſtic* des Médecins, ou de ce qu'ils prédiſent quelquefois ce qui doit arriver à un malade dans la ſuite de ſa maladie, qui eſt ce qui fait le plus d'honneur à leur profeſſion.

Il ſemble que ſi l'on avoit recours à Apollon en cas de maladie, l'étymologie de ſon nom, qui vient d'un mot Grec qui ſignifie 4 *perdre* ou *faire périr*, marque que l'on s'adreſſoit à lui autant à cauſe de ſes qualitez malfaiſantes que des ſalutaires, dans le même eſprit que l'on élevoit des autels à la *Fievre*, pour le prier qu'il ne fit point de mal, ou de remedier au mal qu'il avoit cauſé. Pour une fois qu'Homere appelle Apollon *Sauveur des peuples*, il dit cent fois, qu'il *bleſſe* ou qu'il *frappe de loin.* On lui donnoit auſſi le ſurnom de *Alexicacos*, c'eſt eſt á dire, *qui chaſſe le mal*, mais on ne le trouve pas dans Homere.

On l'appelloit encore Pæon, d'un verbe qui ſignifie, ſelon quelques-uns, 5 *guérir*, mais

1 *De Ortu & Progreſſu Chymia.*

2 Inventum Medicina meum eſt, opiferque per Orbem Dicor.; & herbarum ſubjecta potentia nobis, *Metamorphos. Lib.* 1.

3 *Fabular. Lib.* 1.

4 Ἀπόλλυμι, *je perds*, ou *je détruis.* Cette étymologie ſemble mieux fondée que celle qui tire ce mot de ἀπελαύνω, *je chaſſe*; ἀπολλὼν, *quaſi* ἀπελαύνων, *quod expellat morbos.*

5 On fait venir ce mot de παύειν, *faire ceſſer, appaiſer*, parce que Pæon *appaiſoit les maladies* ou *les douleurs.* Il paroit venir plus naturellement de παίειν, *frapper.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

mais qui se prend plus ordinairement pour *frapper*. 1. Eustathe remarque du moins que le *Pæon* qu'Homere introduit comme *le Médecin des Dieux*, étoit Apollon lui-même. C'est d'ailleurs une chose conue, qu'on donnoit à Apollon le surnom de *Pæan*, Apollon *Pæan*; & que ceux qui chantoient des hymnes à sa louange, y mettoient ce refrein, *Iö Pæan*. Servius, sur le 12 de l'Eneïde, remarque que Pæan étoit un mot Dorique, dans lequel, selon l'usage de cette Dialecte, l'o étoit changé en a, Pæan pour Pæon. Mais le Scholiaste de Nicandre n'est pas de ce sentiment. 2. *Pæon*, dit cet Auteur, *est le même qu'Esculape* Il y a aussi un passage dans le *Plutus* d'Aristophane, où l'on donne à Esculape le sornom de *Pæon*. Il se peut que cette épithete ait appartenu proprement & premierement à Apollon, mais qu'on l'ait aussi donnée à Esculape, & conséquemment à tous les Médecins que l'on a cru habiles. C'est dans ce sens-là qu'Homere dit, *que les Médecins sont de la race de Pæan*. De cet usage, qui a été introduit pour honorer davangage la Médecine, sont venus les mots suivans, παιώνιος, *medicabilis*; παιωνία χεῖρ, *medica manus*; & dans Virgile, *Pæonium in morem*, *à la maniere d'un Medecin*.

3 Un Savant Italien, qui a écrit depuis quelques années, refute le Scholiaste de Nicandre, disant *qu'Esculape n'étoit pas encore déifié du temps d'Homere*; mais on verra dans la suite, que son apotheose avoit été faite longtemps auparavant. On peut encore soûtenir le Sholiaste, dont on vient de parler, par la maniere dont Virgile s'énonce en parlant de la résurrection d'Hippolyte, qu'il attribue à la vertu des herbes de *Pæon*, désignant clairement par ce nom *Esculape*, qu'il appelle plus bas *le fils de Phœbus*.

4 Artémidore confond de même en un endroit Esculape avec Pæon. *Si vous songez*, dit-il, *qu'Esculape se remue ou qu'il s'approche de quelque lieu, ou qu'il entre dans une maison, c'est un présage de peste ou de maladie; car c'est dans ces occasions qu'on a le plus affaire de ce Dieu. Mais si un malade fait le même songe, c'est signe de guérison*; 5 *car*, ajoute-t-il, *ce Dieu s'appelle Pæon*. Voila ce que dit Artémidore; mais on peut répondre qu'en cet endroit *Paon* se prend aussi pour *Médecin*, comme dans un autre passage du même Auteur, où il donne pareillement le nom de Pæon à Apollon.

Lucien, au contraire, distingue formellement Esculape de Pæon; 6 lors qu'il introduit Hercule menaçant Esculape de le traiter d'une maniere que Pæon lui même ne pourroit pas le guérir. Ciceron distingue aussi Esculape de *Pæon*, ou de *Pæan*, comme il l'appelle, dans sa quatrième Oraison contre Verres; accusant ce dernier d'avoir fait enlever une statue de *Pæan*, du temple d'Esculape; & ajoutant que les Siciliens faisoient des sacrifices anniversaires à ce Pæan, en même temps qu'à Esculape. Comme on parloit la langue Dorique dans la Sicile, ils disoient *Pæan* pour *Pæon*, selon la remarque que nous avons faite ci-dessus.

Ces differentes autoritez font voir que les Anciens ont été fort partagez sur

1 *In Iliad* 1.
2 *Schol. in Nicandri Theriaca.*
3 *Mr. Lionardo di Capoa.*
4 *De Somnior. interpretat.* Lib. 2. Cap. 42.
5 Παίωνα γὰρ ὁ θεὸς λέγεται.
6 *Voyez les Dialogues des Dieux.*

ſur ce ſujet. Au fond ſi le Pæon d'Homere, qui, ſelon lui, étoit le *Médecin des Dieux*, a été une perſonne differente d'Apollon & d'Eſculape; ce Poëte ne nous ayant point dit de quelle famille étoit ce Pæon, je ne vois pas qu'il nous importe beaucoup de démêler ſa généalogie. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Je n'ai rien lu touchant Arabus, autre Inventeur de la Médecine, que ce qu'en dit Pline, 1 *que les Egyptiens veulent que la Médecine ait été trouvée chez eux; mais que d'autres en attribuent l'invention à Arabus, fils de Babylone & d'Apollon.*

CHAPITRE VIII.

Esculape *Egyptien*, & Promethe'e, *autres Inventeurs de la Médecine.* Athotis, & Tosorthros, *anciens Rois d'Egypte, qui ont été Médecins.* Cinningo, & Hoamti, *anciens Rois de la Chine, qui ont auſſi exercé la Medecine.*

Les Egyptiens, qui ont, comme on l'a vu; attribué l'invention de la Médecine à Hermes, ont regardé Esculape comme ſon éleve. Le livre que l'on a cité ci-devant, intitulé *Aſclepius*, qui eſt le même nom que *Æſculapius*, le ſuppoſe, introduiſant Hermes & Eſculape qui s'entretiennent enſemble comme un maître & un diſciple. Et Julius Maternus 2 dit, ſur la tradition Egyptienne, *que le Dieu Mercure avoit confié les ſecrets de l'Aſtrologie & des Mathématiques à Eſculape & à Anubis;* d'où l'on peut inferer qu'il n'avoit pas non plus caché au premier ce qu'il avoit de conoiſſances dans la Médecine.

Il eſt d'autant plus probable que Mercure, ou Hermes, avoit inſtruit Eſculape, que celui-ci ſe trouve avoir été ſon couſin germain 3 *Siduc*, ou *Sadoc*, frere de Miſor, pere d'Hermes, eut premierement ſept fils, qu'on nomma *Dioſcures*, *Cabires*, ou *Corybantes*, & un huitième qui fut *Eſculape*, dont la mere étoit une des ſept ſœurs Titanides, leſquelles *Saturne* avoit eu de ſa femme *Aſtarté*. L'Auteur, dont on a tiré ce qu'on vient de dire, ajoute, *que les Cabires eurent des enfans qui trouverent des herbes ſalutaires, des remedes contre la morſure des animaux venimeux, & qui ſe ſervirent* 4 *d'enchantemens.*

Voila quelle étoit la tradition des Egyptiens & des Phéniciens touchant Eſculape, qui, ſelon eux, auroit été auſſi ancien & de la même famille que les autres inventeurs de la Médicine dont on a parlé juſques-ici. Clément Alexandrin eſt le ſeul qui, après avoir parlé d'Eſculape, qu'il dit avoir été de Memphis, & avoir amplifié la Médecine, qui avoit été inventée par Apis, ſemble le faire plus nouveau, lors qu'il dit ailleurs, *qu'Eſculape avoit été déifié peu de temps*

1 *Lib. 7. Cap. 18.*
2 *De Petoſiri & Nicepſo, Lib. 3. Cap. 1.*
3 *Sanchoniaton apud Euſebium.* P. E. Lib. 1. *Cap. 10.*
4 *Voyez ci après, Chap. 12.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

temps avant la guerre de Troye, par où il ſemble qu'il a confondu l'Eſculape Egyptien avec l'Eſculape Grec dont on parlera ci-après.

En effet les Grecs ne faiſoient pas Eſculape ſi vieux. Ciceron, qui en parle après eux, 1 dit, *qu'il y a eu trois Eſculapes, dont le premier, qui eſt*, dit-il, *celui que les Arcadiens ſervent, étoit fils d'Apollon. C'eſt lui*, ajoute Ciceron, *qui a inventé* la ſonde, *pour ſonder les playes*; *& qui a montré à les* bander *Le ſecond, qui étoit frere du ſecond Mercure, fut foudroyé par Jupiter, & enſeveli à Cynoſures. Le troiſième étoit fils d'Arſippus & d'Arſinoé. Il inventa* la purgation, *& fut le premier*, Arracheur de dents.

Si le premier de ces trois Eſculapes, que Ciceron dit être fils d'Apollon, ſe trouve le même que celui dont parlent Pauſanias & Pindare, qui étoit fils d'Apollon & de Coronis, comme on le verra ci-après, il ne ſera pas fort ancien; ayant été inſtruit par le Centaure Chiron, qui vivoit peu avant le ſiege de Troye, ayant eu des fils qui furent à ce ſiege. Mais tous ces Eſculapes peuvent, à mon avis, ſe reduire à un ſeul; en ſorte que, s'il y a eu un Eſculape au monde, il doit avoir été Phénicien ou Egyptien; &, s'il ſe trouve multiplié comme les autres dont on a parlé ci devant, c'eſt par un artifice des Grecs, qui ont habillé à la Grecque, ſelon leur coutume, une hiſtoire ou une fable Egyptienne, dans la vuë d'honorer leur pays, en le faiſant le patrie d'un perſonnage ſi extraordinaire; de là vient que leur Eſculape eſt ſi nouveau. Il n'y auroit eu de cette maniere, que deux Eſculapes, un Egyptien, & un Grec; mais le même interêt qui avoit porté le pays en géneral à naturaliſer ce Médecin, obligea quelques Provinces ou quelques Villes en particulier à le faire leur citoyen, à l'envi l'une de l'autre, chacune de ces villes prétendant en tirer de l'avantage excluſivement aux autres.

Les Grecs ont ſi mal réüſſi à trouver, dans leur langue, l'étymologie du nom d'Eſculape, que cela ſeul ſuffiroit preſque pour faire voir que ce mot n'eſt pas originairement Grec. Nous allons rapporter 2 au bas de la page ce qu'ils ont dit là-deſſus, & nous y joindrons d'autres étymologies tirées de la langue Phénicienne, afin que le Lecteur puiſſe juger leſquels ons le mieux rencontré.

Il y a bien de l'apparence, pour le redire encore une fois, 3 qu'il n'y a eu, qu'un Eſculape inventeur de la Médecine, qui a été Phénicien, ou plûtôt qui a été

1 *De natura Deorum, Lib.* 3.

2 Ἀσκλήπιος, ab *a* privativo, & σκέλλεσθαι, id eſt *ſiccari*; quòd impedíret quominus homines *ſiccarentur* vel *morerentur*. Ou, ſelon le grand Etymologicum, ὁ μὴ ἐῶν τὰ σκέλη ἐσκληκέναι, καὶ ξηραίνεσθαι: ἀπὸ μέρους δὲ τὸ ὅλον σῶμα δηλοῖ: ἢ παρὰ τὸ ἄσκειν ἠπίως τοὺς νοσοῦντας, πρότερον γὰρ ἤπιος ἐκαλεῖτο. Ou, ſelon Tzetzes, parce qu'il avoit gueri *Aſclé* Tyran d'Epidaure, on joignit ce nom au ſien; en ſorte qu'au lieu de *Hepius*, ou *Apius*, on l'appella *Aſclepius*. Bochart fait venir *Aſclepius* (dont les Latins ont fait *Æſculapius*) du Phénicien *Is Calabi*, *Vir Caninus*, fondé ſur ce qu'on tenoit des chiens dans les temples d'Eſculape par les raiſons que l'on verra dans la ſuite. D'autres font venir ce nom de *Ez* & de *Keleb*, dont le dernier ſignifie *un Chien*, & le premier, *une Chevre*, parce qu'Eſculape avoit été alaité par une chevre, pendant qu'un chien le gardoit, comme on le dira ci-après. Junius, beau-pere de Voſſius, tiroit Asclepius de *Aſcalapho* qui ſignifie *changer*, (Voſſ. de Philoſophia.) Mais la même langue fournit, dans les mots, *Is Calaphot*, *Homme de couteau*, une étymologie qui paroit la plus juſte de toutes, ou du moins qui exprime parfaitement la profeſſion d'Eſculape, dont le principal talent étoit *la Chirurgie*.

3 *Voyez ci-après, Chap.* 19.

a été un neveu de *Chanaan*, que nous avons dit être le même qu'Hermes. Ou, s'il y a eu un autre homme du même nom & de la même profeſſion, chez les Grecs, ce dernier à emprunté du premier & ſon nom & tout ce qui y étoit attaché L'Eſculape des *Cyreniens*, dont on dira encore un mot ci-après étoit auſſi ſans doute le même que celui de Phénicie. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Quoi qu'il en ſoit, l'Antiquité ne nous ayant rien laiſſé touchant cet Eſculape Phénicien que le peu qu'on en a rapporté, nous ſerions obligez de voir maintenant ce que les Grecs ont dit du leur, n'étoit que l'ordre des temps veut que nous parlions auparavant de quelques autres Médecins contemporains du premier, ou qui ont précedé le dernier.

Promethée ſera de ce nombre, s'il eſt vrai qu'il ſoit le même que Magog, fils de *Japheth*, de qui les *Scythes* ont tiré leur origine, comme le prétend Mr. Bochart. On lui a auſſi attribué l'invention de la Médecine. Voici comme Eſchyle le fait parler : *Vous ſerez ſurpris quand je vous aurai raconté les artifices & les ſubtilitez que j'ai inventées. Ceci eſt le principal ; c'eſt que ſi quelcun étoit tombé malade, il n'y avoit aucun ſoulagement pour lui, rien qu'il pût manger, rien qu'il pût boire, rien dont il pût s'oindre ; il falloit qu'il périt, faute de remedes, avant que j'euſſe montré aux hommes la préparation des médicamens adouciſſans, par le moyen deſquels ils puſſent guérir toutes les maladies.* Il avoit dit auparavant, *qu'il avoit* 1 *tiré du Ciel* le Feu, *qui eſt le maître de tous les Arts, pour en faire part aux hommes ; qu'il les avoit rendus intelligens & ſages ; qu'il leur avoit enſeigné à bâtir des maiſons, afin qu'ils ne demeuraſſent plus dans des cavernes comme auparavant ; à diſtinguer les ſaiſons, à obſerver le lever & le coucher des Aſtres ; à joindre les lettres enſemble pour en former des mots ; à mettre les bêtes ſous le joug, & les attacher à la charrue ; à domter les chevaux ; à conſtruire les vaiſſeaux ; & à faire des voiles.* Il ajoute, *qu'il a appris aux hommes à deviner ; à expliquer les ſonges, & les Oracles ; à prédire l'avenir par le vol des oiſeaux, par les entrailles des animaux, & par les ſignes qui paroiſſent au Ciel ; à tirer de la terre l'airain, le feu, l'argent, & l'or, en un mot, que tous les Arts ſont venus de Promethée.*

Mais il eſt aiſé de voir que le Promethée d'Eſchyle & des autres Poëtes eſt un perſonnage imaginaire, auſſi bien que l'Apollon dont on a parlé ci-devant ; & que *Promethée* n'eſt autre qu'un emblême ou une proſopopée de *l'eſprit*, & de *l'induſtrie* de l'homme, ou de ſa 2 *prévoyance*, qui lui a fait découvrir tout ce qui étoit utile pour la vie & pour la ſocieté. On ne s'arrêtera pas à rapporter ici ce que les Grecs ont dit d'ailleurs touchant Promethée ; qu'ils n'ont pas cru ſi ancien, qu'on l'a ſuppoſé au commencement de cet Article.

Outre

1 La Fable a voulu marquer par là l'invention du *fuſil*. La *férule* dont Promethé ſe ſervit en cette occaſion, & qu'il appliqua contre les rouës du char du Soleil, eſt une plante approchante du *fenouil*, dont la mouëlle étant ſeche peut être ſuſceptible des étincelles qui ſortent du fer ou de deux cailloux batus l'un contre l'autre. Ce que la Fable ajoûte, *que Promethée enſeigna aux hommes le moyen de conſerver le feu, au lieu qu'auparavant ils étoient obligez d'en demander aux Dieux, à chaque fois qu'il leur manquoit*, confirme cette explication. D'où vient encore que *la ferule* eſt appellée, *le lit du feu*, dans une ancienne épigramme, νάρθηξ πυρικοίτης ; & c'eſt ce qu'Heſychius explique en ces termes, νάρθηκι ἐχρῶντο πρὸς τὰς ἐκζωπυρήσεις τοῦ πυρός. *On ſe ſervoit*, dit-il, *de la ferule pour allumer le feu.*

2 Προμήθεια.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Outre les Rois d'Egypte dont on a fait mention ci-deſſus, & auxquels on a dit que ces peuples avoient attribué l'invention de la Médecine, ils en comptoient encore deux autres, qu'ils diſoient avoir été fort experts dans cet Art. 1 Le premier eſt ATHOTIS, Roi de la premiere Dynaſtie des *Thinites*, qui avoit non ſeulement entendu la Médecine, mais compoſé même des livres *d'Anatomie.*

2 Le ſecond eſt TOSORTHROS, ou SESORTHROS. Roi de la troiſième Dynaſtie des *Memphites*, qui n'étoit pas moins habile Médecin que l'autre; enſorte qu'on le confondoit avec l'Eſculape Egyptien. S'il falloit s'en tenir à la ſupputation de Manethon, Auteur de ce pays-là, & qui a rapporté ce qu'on vient de lire touchant ces deux Rois, quoi qu'ils ne fuſſent pas ſi anciens, au compte de cet Auteur, qu'Oſiris ou Hermes, ils auroient néanmoins vêcu pluſieurs ſiecles avant *Adam.* L'on a déja vu ci-devant, que Zoroaſtre paſſoit pour avoir vêcu ſix mille ans avant Platon, c'eſt à dire environ deux mille ans avant le commencement du monde. Cette erreur de Chronologie vient de ce que les Egyptiens faiſoient le monde beaucoup plus ancien qu'il n'eſt, ſelon la revelation de la Sainte Ecriture. Quelques uns d'entr'eux, à ce que dit Diodore, comptoient vint-trois mille ans depuis le regne du Soleil, juſqu'au temps d'Alexandre le Grand, & ceux qui en comptoient le moins, en comptoient pourtant plus de dix mille, calcul qui excede d'un grand nombre de ſiecles l'antiquité ou le commencement du monde.

Un autre fait, concernant l'antiquité de la Médecine, qu'il faudroit éclaircir, c'eſt ce que l'on trouve dans les Archives des *Chinois* touchant leurs premiers Rois, qui vivoient, à ce qu'ils prétendent, quelques ſiecles avant le Déluge, & qui par-là ſe trouveroient auſſi anciens qu'aucun de ceux dont on a parlé juſques à preſent. L'un de ces Rois, qui s'appelloit CININGO, ou XIN-NUM, & qui a, diſent ils, ſuccedé à *Fohi*, Fondateur de leur Monarchie, avoit fait diverſes expériences pour découvrir les bonnes & les mauvaiſes qualitez des plantes. Mais ſon ſucceſſeur, qu'ils nomment HOHAMTI, étoit allé beaucoup plus loin; il avoit écrit pluſieurs livres en Médecine qu'ils ont encore aujourd'hui, & où l'on trouve particulierement des obſervations fort étendues touchant les ſignes que l'on peut tirer du *pouls*, pour conoître & pour diſcerner les maladies & l'état des malades.

3 Ceux, de qui nous tenons ce que nous venons de dire, croyent les Annales des Chinois aſſez ſûres; & ils ſe fondent principalement ſur ce qu'elles contiennent des obſervations fort anciennes, concernant les éclipſes, & les conjonctions des Aſtres, qui ſont aſſez juſtes; d'où ils tirent cette conſéquence, que les Chinois modernes, ou ceux qui ont vêcu il y a quelques centaines d'années, n'ayant pas été aſſez ſavans pour faire les ſupputations néceſſaires, pour marquer de ſi loin le temps auquel ces éclipſes avoient dû arriver, cette découverte ne peut avoir été faite à la Chine dans le temps même que ces éclipſes ont paru; en ſorte que ce doit plûtôt être un effet de l'obſervation, que du calcul Aſtronomique des Chinois.

Mais

1 *Euſeb. Chronic.*
2 *Ibidem.*
3 *Voyez ce qu'ont écrit, là deſſus, les Peres Martini, Kirker, Couplet, le Comte, &c.*

Mais il se peut que ces peuples, qui aiment l'Astronomie, & qui s'y étoient déja beaucoup attachez avant l'arrivée des premiers Mathematiciens de l'Europe, qui sont allez en ce pays-là, ayant tiré des *Caldéens* les premieres connoissances de cette Science, eussent aussi copié leurs livres, qui pouvoient être fort anciens. On peut aussi dire, touchant l'histoire des premiers Rois de la Chine, ce que l'on a dit ci-dessus des derniers Rois d'Egypte, que c'est un déguisement de celle des Patriarches de l'Ecriture, dont les Chinois ont pu avoir quelque conoissance par la tradition des mêmes Caldéens. Ce qui paroit vraisemblable en ce que les uns & les autres, je veux dire les Egyptiens & les Chinois, ont également attribué à leurs anciens Rois l'invention des Arts, qui ne peut être venue, du moins à l'égard de ceux qui sont les plus nécessaires à la vie, que des premiers hommes dont il est parlé dans l'Histoire Sainte, ou de ceux qui ont vêcu depuis Adam jusqu'à Noé. *Des premiers Siecles du Monde.* *xxviij.*

Pour ce qui est de la conoissance de l'état du *pouls*, en particulier, & de son usage dans la Médecine, il est difficile de croire que l'on en sût, du temps du Roi *Hoamti*, tout ce que l'on prétend qu'il ait écrit sur ce sujet. On verra ci-après qu'Hippocrate, qui n'est venu que plus de deux mille ans ans après ce Roi, ne dit pas encore grand' chose du pouls, & que ce ne fut que du temps d'Hérophile, Médecin Grec, qui exerçoit la Médecine en Egypte, cent cinquante ans après Hippocrate, que l'on commença à raffiner sur cette matiere.

On répondra que cela ne prouve rien contre les Chinois; & que si ces peuples ont bien eu, à ce qu'on dit, l'*Imprimerie*, & la *poudre à canon* avant les Européens, ils ont pu avoir depuis fort longtemps d'autres conoissances qui leur ont été particulieres, & que ni les Grecs ni les Egyptiens n'ont pas euës aussi-tôt qu'eux. J'avouë que cela peut être; mais ne se peut-il pas aussi que les Chinois ayent tiré des peuples qu'on vient de nommer, leurs principes concernant le pouls. Ils ont du moins eu assez de temps pour cela, depuis deux mille ans qui se sont écoulez depuis Hérophile jusqu'à aujourd'hui. Il n'en est pas de la Chine, ni des Indes Orientales, comme des Occidentales. Ces derniers pays étoient inconus aux Anciens, parce qu'ils n'avoient pas poussé l'Art de la Navigation assez loin pour entreprendre de semblables voyages par mer; mais il en est autrement des premiers, c'est à dire des Indes Orientales. On peut s'y rendre même par terre, & l'on sait qu'ils ont été conus anciennement; de maniere que les Grecs, les Egyptiens, qui ont été les peuples les plus savans de l'Antiquité, & particulierement les Phéniciens, qui étoient de grands voyageurs, & qui entendoient même la Navigation mieux que les autres, sont allez [1] jusques à la Chine, & par conséquent ont pu communiquer à cette nation leurs conoissances, & celles de leurs voisins.

On repliquera que le Systeme des Chinois, concernant le pouls, & celui des Grecs sont si differens, qu'ils ne paroissent point avoir été pris l'un de l'autres; mais ne peut-on pas dire que les Chinois, ayant une fois su en géneral que le

1 Les anciens Géographes ont conu les *Chinois* sous le nom de *Sinæ*, ou sous celui de *Seres*, comme le prètend le savant Isaac Vossius, qui prend le pays des premiers pour le Royaume de *Siam*.

Des xxviij. premiers Siécles du Monde.

le pouls indiquoit l'état de quelques maladies, ils ont pu bâtir à leur fantaisie sur ce fondement, & donner carriere à leur imagination autant qu'il leur a plu? On peut ajoûter que ce qu'ils débitent là-dessus est si subtil & si étendu, que cela seul est un indice que cette doctrine n'est pas du temps des Patriarches qui vivoient avant de Déluge. Et il est probale que les Chinois modernes, ou si l'on veut, ceux qui ont vêcu depuis deux mille ans, prévenus que leurs premiers Rois avoient inventé la Médecine, leur ont attribué toutes les découvertes qui concernent cet Art, & qu'ils ont mis, par cette raison, les noms de ces Empereurs au devant des livres de Médecine qui avoient été composez par d'autres; comme on a vu ci-devant que les anciens Egyptiens en ont usé à l'égard de leurs premiers Rois, ou Docteurs.

On n'en dira pas davantage sur cette matiere, laissant au Lecteur la liberté d'en faire le jugement qu'il lui plaira, Ceux qui auront envie d'être instruits plus particulierement sur la Médecine des Chinois, peuvent lire le Recueil de *Cleyer*, qui est intitulé *Specimen Medicinæ Sinicæ*. Mais on doit les avertir qu'ils auront bien de la peine à en tirer quelque chose de bon ou d'intelligible. Il est fait mention dans ce Recueil d'une certaine *Circulation* du sang & des humeurs. Je ne sai si le Traducteur est fidèle; mais comme que ce soit, il faut bien se garder de confondre cette circulation avec celle qui a été découverte dans le siecle où nous sommes, ou pour le plûtôt, comme quelques uns le croyent, dans le siecle précedent. Au reste, quand nous en serons à la Médecine de notre temps, nous pourrons dire encore un mot de celle des Chinois, en parlant de celle des Indiens modernes, & des autres peuples qui sont hors de l'Europe.

CHAPITRE IX.

MELAMPE, ancien Poëte, Berger, Devin, & Médecin, THYODAMAS son fils. On parle aussi par occasion, des DRUIDES, anciens Docteurs des Gaulois, & des GYMNOSOPHISTES.

L'Esculape Egyptien, & tous les autres inventeurs de la Médecine, dont nous avons parlé jusques à present, ont vêcu environ le temps du Déluge, qui arriva sur le milieu du dix-septième siecle du monde. Entre cet Esculape & celui dont nous parlerons dans la suite; il s'est écoulé à peu près onze siecles, qui est l'espace qu'il y a eu entre le temps du *Déluge*, & celui de l'Expédition des *Argonautes*, qui se fit au commencement du vint-huitième siecle, environ cinquante ans avant le siege de Troye. Le dernier Esculape fut de cette expédition, & ses fils se trouverent à ce siege, comme on le verra ci-après.

Pendant tout le grand intervalle dont on vient de parler, comme on ne trouve rien concernant la Médecine dans les Annales des Egyptiens, & qu'elles fourniſſent même très-peu, à cet-égard, dans la suite des temps, cela nous oblige à recourir à celles des Grecs, qui ne sont pas si anciennes, & qui ne commencent qu'avec le regne des *Argiens*, l'an du Monde deux mille quarte-vint dix,

dix, environ quatre cents ans après le Déluge. L'on n'y trouve même presque rien jusqu'au temps de l'Expedition des Argonautes, où l'on a dit qu'Esculape se rencontra ; mais on en tire beaucoup de matiere, pour les siecles suivans. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Le seul Médecin, d'entre ceux qui peuvent avoir vêcu dans la Grece avant cet Esculape, dont on sache quelque chose, c'est *Melampe*, qui vivoit cent cinquante ans auparavant. On parlera de lui dans ce Chapitre, aussi bien que des *Druides*, qui ont été les Docteurs des anciens Gaulois ; & dans le suivant, on fera l'histoire du *Centaure Chiron*, qui étoit contemporain d'Esculape, mais plus âgé que lui ; ayant été son précepteur, aussi bien que des principaux *Heros* de ce temps-là, dont on parlera aussi en même temps, après quoi on viendra à Esculape lui même.

Melampe étoit d'Argos. Il étoit fils *d'Amithaon* & *d'Aglaïde*, ou *d'Idomené*, fille *d'Abas*. C'est un des plus anciens *Poëtes* dont on ait conoissance, & dont Homere lui même fait mention. Il avoit écrit plusieurs milliers de vers sur le deuil de *Céres* à l'occasion du rapt de Proserpine fille de cette Déesse, & sur d'autres sujets.

Il entendoit aussi l'Art de *deviner*, & celui de la Médecine, qui étoient deux arts inséparables en ce temps-là. Il nous est resté quelques livres qui portent le nom de Mélampe, & qui enseignent à deviner par *les palpitations* & par *les taches*, ou *marques naturelles du corps*, mais ce sont des pieces qui ont été anciennement supposées. Mélampe étoit aussi *Berger*, selon la coûtume de ces temps-là, que les fils des Rois, & les Dieux eux mêmes gardoient quelquefois leurs troupeaux.

Ce fut sa profession de Berger, qui lui donna occasion de faire le *Médecin*. L'on a parlé, au Chapitre second, de la maniere dont il s'y prit pour guerir les filles de Prœtus, qui étoient devenues folles ; & l'on a remarqué en cet endroit, qu'il les purgea avec de 1 l'*Ellebore*, ou avec du lait de ses chevres, qui avoient auparavant mangé de cette herbe. C'est ici le plus ancien exemple, que nous ayons de la *Purgation* ; & l'on pourroit croire que c'est ce qui lui fit donner 2 un surnom, qui semble marquer qu'il a été le premier qui ait donné des *purgatifs*.

Mais il y a bien autant d'apparence qu'il eut ce surnom, parce qu'il étoit des premiers qui eussent mis en usage, du moins dans la Grece, les prétendus moyens de *purger*, c'est à dire, de *purifier* ceux qui étoient tombez dans quelque maladie de corps ou d'esprit, ou qui s'étoient *souillez* par des crimes. Ce qui se faisoit non par les purgations des Médecins, mais par des cérémonies superstitieuses, qui consistoient à faire des sacrifices à quelques Divinitez, à reciter de certains *vers* ou de certaines *paroles* sur les personnes, à leur appliquer, ou à leur faire user de quelques *herbes* cueillies en certain temps, & avec des circonstances particulieres, ou enfin à les laver dans des *bains* propres pour cela.

Mélam-

1 Cette plante fut appellée, à cause de cela, *Melampodium*. Voyez Dioscoride, Liv. 4. Chap. 181. Galien parle aussi de cette cure de Mélampe, dans son livre *de Atra Bile*, Chap. 7. & Pline, Liv. 25. Chap. 5.

2 Servius, sur le 3. des Georgiques, dit que Mélampe étoit appelé καθάρτης ; c'est à dire, *qui purge*, ou *purifie*.

Des trois premiers Siecles du Monde.

Mélampe mit tous ces moyens en uſage, pour guerir les filles de Prœtus. Il ne leur donna pas ſeulement de l'Ellebore, il employa encore 1 *les Vers*, ou *les Charmes*, & enfin il les fit *baigner* 2 dans une fontaine d'Arcadie, qu'on appelloit la fontaine *Clitorienne*, où elles acheverent de ſe purifier. La Fable ajoûte, que depuis ce temps-là ceux qui buvoient de l'eau de cette fontaine, perdoient le goût du vin. 3 Si cette cure fut belle, la recompenſe que Mélampe exigea fut auſſi bien conſiderable ; puis qu'il obligea le pere de ces Princeſſes à lui donner un tiers de ſon Royaume, & un autre à ſon frere Bias, enſuite de quoi ils épouſerent chacun une de ces Dames.

Mais pour revenir au premier remede, dont nous avons dit que Mélampe s'étoit ſervi, quelques autres Auteurs prétendent 4 que la plante appellée Ellébore a été trouvée en premier lieu par un homme d'*Anticyre*, qui en fit l'eſſai ſur Hercule, qui étoit devenu furieux, & le guérit par cette voye-là. Il y avoit deux villes du nom d'*Anticyre*, l'une dans la *Phocide*, & l'autre auprès du Golfe *Maliaque*. C'eſt dans cette derniere que croiſſoit l'Ellebore, & c'eſt là où l'on envoyoit les fous, ou ceux qui avoient beſoin d'être purgez avec de l'Ellebore. Voyez Strabon, L 9.)

On trouve un autre exemple des cures de Mélampe, qui ne mérite pas moins d'être rapporté que le précedent. 5 *Iphiclus*, l'un des Argonautes, fils de *Phylacus*, ne pouvant avoir d'enfans, Mélampe fut prié de lui indiquer quelques remedes pour cela, ce qu'il fit de cette maniere. Ayant immolé deux taureaux, & ayant coupé leurs entrailles en pluſieurs petites pieces, il attira par cet artifice les oiſeaux pour en tirer quelque augure. Il vint donc un vautour, 6 duquel il apprit que Phylacus ayant autrefois ſacrifié des beliers, il laiſſa le couteau, dont il les avoit égorgez, tout ſanglant auprés de ſon fils, qui étant fort jeune en fut épouvanté, & courut planter ce couteau dans un chêne ſacré, dont l'écorce l'avoit enſuite couvert. Le vautout ajoûta, que ſi Iphiclus alloit chercher ce couteau, & qu'il en râclat la rouille qu'il boiroit dans du vin pendant dix jours, il auroit bientôt des enfans. Mélampe ayant donné conſeil à Iphiclus, il ne manqua pas de le ſuivre & d'en voir l'effet. Pline (*Liv.* 10. *Ch.* 49.) dit que des *Dragons* avoient apris à Mélampe à entendre le langage des oiſeaux, en lui léchant les oreilles.

Voila auſſi le premier exemple qu'on trouve d'un médicament *mineral* pris interieurement. On verra ci-après quelle conſequence on en peut tirer pour la *Chimie*. Il ſe peut que ce remede put ſervir en cette occaſion, quoi que Dioſcoride lui attribue une qualité toute oppoſée ; 7 *La rouille de fer*, dit cet Auteur, *empêche que les femmes ne conçoivent ;* mais ce qu'il y a ici de particulier c'eſt qu'Iphiclus la prenoit lui même, & non ſa femme. Une autre remarque qu'il faut faire ſur cette fable, c'eſt que Mélampe, qui vivoit, comme nous

1 *Voyez ci-après, Chap.* 12.
2 *Voyez les Métamorphoſes d'Ovide.*
3 *Apollodor. Lib.* 2.
4 *Ptolemæus Hephæſtionis filius, apud Photium. Stephanus Byzantinus, in voce Anticyra.*
5 *Apollodor. Lil.* 1.
6 Mélampe étant devin, il entendoit le langage des oiſeaux.
7 *Lib.* 5.

nous l'avons dit, cent cinquante ans avant le voyage des Argonautes, devoit être mort 1 du temps d'Iphiclus, qui fut de ce voyage, comme on a auſſi remarqué; mais la plûpart des Anciens ne ſe piquoient pas d'être fort axacts dans la Chronologie, & nous verrons bien d'autres exemples d'anachroniſme dans la ſuite. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Au reſte Mélampe fut auſſi regardé comme un Dieu après ſa mort. On lui bâtit des temples, & on lui ſacrifia en quelques endroits de la Grece. 2 Thyodamas ſon fils hérita ſon ſavoir.

Les Druides étoient les Sacrificateurs, les Juges, les Docteurs, & les Médecins des anciens Gaulois. Pline remarque, touchant leur Médecine, qu'ils faiſoient beaucoup d'eſtime du *gui de chêne*, & qu'ils le regardoient particulierement comme un remede aſſuré contre la ſterilité, & contre tous les venins. Les céremonies ſuperſtitieuſes qu'ils pratiquoient en le cueillant, font voir que leur Médecine avoit du rapport avec celle de Mélampe, & des autres dont on a parlé ci devant. Le même Auteur dit que les Druides recommandoient beaucoup une herbe appellée *Selago*, qui reſſemble à la Sabine. On ne conoit pas aujourd'hui cette herbe. On recueille d'ailleurs du ſixième livre des Commentaires de Jules Céſar, que ceux d'entre les Gaulois qui étoient attaquez de quelques grande maladie, faiſoient vœu d'immoler des hommes, dans la vuë de recouvrer leur ſanté, & que les Druides étoient les miniſtres de ces abominables ſacrifices. On ne ſait pas quand ces Druides ont commencé. Aventinus, dans ſes Annales, veut qu'il y eût déja un College de Druides du temps de *Herman* ou *Hermion*, Roi des Allemands; que l'on fait contemporain du Patriarche *Jacob*; mais tout cela eſt fabuleux. Ce qui nous a obligez de parler ici de ces anciens Médecins Gaulois en même temps que de Mélampe, c'eſt le rapport que l'on a dit qu'il y a entre leur maniere de faire la Médecine & parce que les Druides peuvent être d'ailleurs fort anciens, quoi qu'on n'ait rien de certain touchant leur origine. Ils finirent du temps de 2 Tibere & de Claude, ou du moins ces Empereurs donnerent des arrêts pour les chaſſer & pour les exterminer, parce qu'ils étoient regardez comme des Magiciens, & des gens qui ſe ſervoient d'arts illicites.

Je joindrai aux Druides cette eſpece de Gymnosophistes, dont parle Strabon (*Liv.* 15.) qui ſe mêloient de la Médecine, & en particulier, ſe vantoient de pouvoir faire par leurs remedes, que l'on eût beaucoup d'enfans; & que l'on eût des garçons, ou des filles, ſelon qu'on le ſouhaitoit. L'origine des Gymnoſophiſtes eſt auſſi très-ancienne.

1 Une autre fable dit que Mélampe ayant dérobé les bœufs d'Iphiclus, celui-ci le fit mettre en priſon; ce qui ſuppoſeroit auſſi que ces deux hommes ont été contemporains. *Voyez Properce, Liv.* 2. *Eleg.* 2. *& les Mythologiſtes.*

2 *Statius, Lib* 8.

3 *Voyez Pline & Suetone.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE X.

Le Centaure CHIRON; les HEROS qu'il a enſeignez; & les autres grands hommes de ce temps-là, qui ſe ſont mêlez de la Médecine.

CHIRON *le Centaure* étoit fils de *Saturne* & de *Philyra*. Ce que nous avons dit ci-devant que Saturne, ou Cronos étoit le même que Noé, pourroit faire croire que Chiron étant ſon fils, ſeroit du temps *d'Hermes*, *d'Oſiris*, & des autres dont on a parlé. Mais il faut ſavoir que les Grecs, dont les Annales n'étoient pas ſi anciennes que celles des Egyptiens, comme on l'a remarqué au Chapitre précedent, ne regardoient pas auſſi Saturne comme étant ſi ancien. Saturne, qui, ſelon eux, avoit été Roi d'une partie de l'Italie, vivoit ſeulement ſur le milieu du vint-ſeptième ſiecle du monde; en ſorte qu'il pouvoit naturellement être le pere de Chiron, qu'ils font vivre du temps du voyage des Argonautes, qui fut entrepris, comme on l'a dit ci-deſſus, au commencement du vint-huitième ſiecle.

1 La raiſon pour laquelle Chiron étoit moitié homme & moitié cheval, (qui eſt ce que les Poëtes ont appellé *un Centaure*) c'eſt, dit la Fable, que Saturne ayant apperçu ſa femme *Rhea*, qui venoit pour le ſurprendre comme il étoit avec Philyra, il prit incontinent la forme d'un cheval, pour n'être pas conu. D'autres veulent qu'on ait attribué à Chiron un corps demi-homme & demi bête, parce qu'il entendoit la Médecine de l'une & de l'autre eſpece, c'eſt à dire, la Médecine des bêtes auſſi bien que celle des hommes; & Suidas dit que ce Centaure avoit compoſé un livre intitulé; 2 *la Médecine des Chevaux*. Mais il eſt plus probable que Chiron n'a été mis au rang des Centaures, que parce qu'il étoit de *Theſſalie*. L'on a feint que ce pays étoit la patrie de ces monſtres, parce que les Theſſaliens, ayant été les premiers qui ſe ſont appliquez à domter des chevaux, ceux qui les virent de loin à cheval, ſe figurérent que l'homme & le cheval ne faiſoient qu'un même corps.

3 Quelques uns ont dit ſimplement que Chiron avoit inventé la Médecine, ſans ſpécifier quelle ſorte de Médecine. D'autres lui ont attribué d'avoir trouvé, le premier, des *Herbes* & des *Médicamens* pour la guériſon des maladies, & particulierement des *playes* & des *ulceres*. 4 Les *Magnéſiens*, ſes compatriotes, lui offroient pour ce ſujet, les prémices des herbes, & ils ſoutenoient qu'il étoit le premier qui eût écrit de la Médecine. L'on prétend qu'il ait donné ſon nom à la Centaurée, plante conue, & à quelques autres. L'on ajoute même que Diane lui avoit enſeigné les vertus de quelques autres ſimples. 5. D'autres enfin ne l'ont fait inventeur que de la Chirurgie ſeule. Ce dernier ſentiment

1 *Pindar. Pythior. Od. 6. Hyginus, Fabular. Cap.* 138. *Apollon. Rhod. Argonauticor. Lib.* 1 &c.
2 Ἱππιατρικον.
3 *Germanicus Cæſar in Arati Phænomena.*
4 *Plutarch. Sympos. Lib.* 3. *Quæſt.* 1.
5 *Hyginus. Cap.* 27.

Chiron Centaurus.

HERCULES.

ment eſt fondé ſur l'étymologie du nom de ce Centaure, qui vient manifeſtement d'un mot Grec, qui ſignifie 1 *la main*, & duquel celui de *Chirurgie* ſe trouve tiré. *Des xxviij. premiers Siecles du monde.*

La Chirurgie ou la Médecine n'étoient pas les ſeules ſciences de Chiron. Il poſſédoit de plus *la Philoſophie*, *la Muſique*, *l'Aſtronomie*, l'Art de *la Chaſſe*, celui de la *Guerre*, & divers autres. 2 Sa demeure étoit dans une grotte du Mont Pélion, où tous les grands hommes de ſon temps venoient le trouver, pour apprendre ces arts & ces ſciences. Les Héros qu'il a inſtruits, ſans compter Eſculape, dont on parlera au chapitre ſuivant, ſont, *Hercule*, *Ariſtée*, *Théſée*, *Telamon*, *Teucer*, *Jaſon*, *Pelée*, & *Achille*.

Entre les ſciences & les arts que Chiron enſeigna à Hercule, on ne compte pas ſeulement *l'Art Militaire* & l'*Aſtronomie*; on met encore au même rang la Médecine, dans laquelle Plutarque prétend que ce Héros ait excellé. Et ce que rapporte Euripide, qu'Hercule ayant appris qu'Alceſte avoit voulu mourir pour Admete ſon époux, il combattit la mort & lui arracha par force cette Princeſſe, ne ſignifie autre choſe, 3 ſelon quelques uns, ſinon qu'Alceſte étant ſi mal qu'on déſeſperoit de ſa guériſon, Hercule vint lui rendre la ſanté par ſes remedes. On prétend de plus, qu'il ait été appellé *Alexicacos*, du même ſurnom qu'Apollon, par les mêmes raiſons qui ont fait donner cette épithete à celui-ci, c'eſt à dire, parce qu'il *chaſſoit les maladies*. Mais il eſt plus probable qu'on appelloit Hercule de ce nom, pour avoir délivré le monde de divers monſtres, & de divers voleurs, & autres mêchans hommes ou animaux, comme on le peut voir dans la Fable.

On tire auſſi un argument, pour prouver qu'Hercule entendoit la Médecine, de ce que diverſes plantes Médicinales ſe trouvent appellées de ſon nom. Théophraſte, Dioſcoride, & les autres anciens Herboriſtes, parlent d'une eſpece de *Pavot*, qu'on nommoit *Pavot Héraclien*, c'eſt à dire, Pavot d'Hercule. Il y avoit encore une autre plante nommée *Héraclion*. La plante nommée *Nymphæa*, s'appelloit auſſi *Heraclia*, ſelon Pline, qui ajoûte *que cette herbe nacquit ſur le tombeau d'une Nymphe qu'Hercule aimoit, & qui étoit morte de jalouſie, parce qu'il s'étoit attaché à une autre Dame.* On a enfin une eſpece de *Panax* qui s'appelle *Panax Héraclien*, & quelques autres plantes qui portent le nom d'Hercule. Mais rien n'empêche qu'on ne puiſſe leur avoir donné ces noms depuis, pour marquer la force ou la vertu de ces herbes, qu'on prétendoit avoir du rapport avec celle d'Hercule; à peu près comme on a appellé le *haut mal*, ou le *mal caduc*, la *maladie d'Hercule*; non qu'Hercule en ait été atteint, comme on l'a cru, ou qu'il fût guérir cette maladie, mais parce qu'on a ſuppoſé qu'il falloit les forces d'Hercule pour la ſurmonter.

Ce Héros eut une fille nommée 4 Hepione, qui entendoit auſſi la Médecine. On verra ci-après une autre *Hépione*, femme d'Eſculape. On a dit quelque choſe d'Hercule dans le chapitre précedent, & on en dira encore un mot dans le reſte de celui-ci.

Aris-

1 χεῖρ, de ce mot vient celui de *Chirurgie*, qui ſignifie mot à mot *Operation de la main.*
2 *Clem. Alexandrin. Stromat. Lib.* 1.
3 *Vid. Mureti Var. Lectiones.*
4 *Epiſtol. Abderitanor. ad Hippocratem.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

ARISTE'E, Roi d'Arcadie, & fils 1 *d'Apollon* & de *Cyrene*, 2 fut remis par ſon pere au Centaure Chiron, qui lui enſeigna la *Médecine*, & l'Art de *deviner*. On a dit d'Ariſtée qu'il avoit montré aux hommes de ſon temps à *faire l'huile*, à *faire cailler le lait*, à *recueillir le miel*, & pluſieurs autres choſes utiles à la ſociété. On lui a auſſi attribué d'avoir, le premier, découvert les vertus du *Silphium*, ou du *Laſer*, plante dont le ſuc ou la gomme étoit d'un très-grand uſage parmi les anciens Médecins, mais qu'on ne conoit pas bien aujourd'hui, 3 comme on le verra dans la ſuite.

THESE'E fut auſſi inſtruit dans la même Ecole. 4 Theophraſte parle d'une plante nommée du nom de ce Héros, d'où l'on infere qu'il en avoit découvert les qualitez, qui conſiſtent principalement à lâcher le ventre.

TELAMON, & ſon fils TEUCER, autres diſciples du Centaure, n'ont pas eu moins de part que les précedens à la conoiſſance de la Médecine. 5 Philoſtrate l'aſſûre du premier ; & le *Teucrium*, plante conue, qui porte le nom de celui-ci, eſt auſſi, ſelon la commune tradition, une marque qu'il l'a découverte.

JASON a de même paſſé pour un grand Médecin, comme l'étymologie de 6 ſon nom ſemble le prouver.

PELE'E a été dans la même reputation, auſſi bien que ſon fils ACHILLE. Celui-ci allant au Siege de Troye, y porta une lance, qui lui avoit été donnée par le Centaure, & qui avoit la vertu de guérir les bleſſures qu'elle faiſoit, ce que *Téléphe* expérimenta heureuſement. 7 *Quelques uns*, dit Pline, *prétendent qu'Achille guérit Téléphe avec la plante nommée* Achillea, *qui eſt une eſpece de* Millefeuille. *Les autres veulent qu'il ait inventé le* vert de gris, *qui eſt d'un grand uſage pour les emplâtres ; & ils ajoutent que c'eſt pour cela qu'on peint Achille râclant le vert de gris (qui eſt une eſpece de rouille du cuivre) de la pointe de ſa lance, & le faiſant tomber ſur la playe de Téléphe.*

8 *Homere* nous apprend auſſi qu'Euripile ayant été bleſſé, prioit Patrocle, ami d'Achille, *de lui faire part des excellens remedes qu'il avoit appris de ce Héros, diſciple de Chiron, le plus juſte des Centaures.* On pourroit joindre au témoignage d'Homere celui de pluſieurs autres Poëtes, qui attribuent tous à Achille d'avoir appris la Médecine du Centaure Chiron.

On ne peut pas douter, après ce qu'on vient de dire de PATROCLE, qu'il n'entendît auſſi la Médecine, & particulierement la Chirurgie, puiſqu'Eurypile ajoute, dans l'endroit qu'on a cité, *qu'il le prie de lui faire une inciſion à ſa cuiſſe, pour en tirer le dard qui l'a bleſſé, & après avoir lavé la playe avec de l'eau, d'y appliquer un médicament qui appaiſe la douleur.*

Voila quels ſont les Héros que Chiron avoit enſeignez. Les autres grands hommes

1 L'Apollon des Grecs n'étoit pas ſi ancien que celui dont on a parlé ci-devant. Voyez ce que nous avons dit de *Saturne* au commancement de ce Chapitre.

2 *Apollon. Rhod. Argonauticor. Lib.* 2.

3 *Part.* 3. *Liv.* 2. *Chap.* 3.

4 *Hiſtor. Plantar. Lib.* 7. *Cap.* 11. *& alibi.*

5 *In Heroicis, dum de Chirone.*

6 *Jaſon* vient de ἰάομαι, *je guéris.*

7 *Lib.* 25. *Cap.* 5.

8 *Iliados.* Λ.

hommes de ces temps-là entendoient auſſi preſque tous la Médecine. 1. Palamede n'étoit pas moins expert à cet égard. Ce fut lui qui empêcha, par ſa bonne conduite, que la peſte, qui ravageoit l'Helleſpont & Troye même, n'attaqua perſonne dans le camp des Grecs, qui étoit devant cette ville, quoique le lieu où étoit ce camp fut fort mal ſain. Palamede avoit prévu cette peſte ſur ce que pluſieurs loups deſcendoient du Mont Ida, & ſe jettoient ſur le bêtail, & même ſur les hommes, Le moyen qu'il employa pour la prévenir, ou pour en empécher les effets, fut d'ordonner que l'on mangeât peu, & particulierement que l'on s'abſtint de chair, & que l'on fît beaucoup d'exercice. Avec tout cela, il ne prétendoit pas être Médecin; & l'Auteur qu'on cite au bas de la page, dit que Palamede refuſa d'être inſtruit dans la Médecine par Chiron, parce qu'il regardoit cette profeſſion comme ennemie de Jupiter & des Parques, & que le ſupplice d'Eſculape, qui avoit été foudroyé, lui faiſoit peur. Le même Auteur ajoûte, que ſi Palamede, qui en ſavoit plus que Chiron, avoit cru la Médecine utile, il l'auroit inventée, auſſi bien que tant d'autres belles choſes dont on lui a attribué l'invention. Mais cet Auteur ne prend pas garde que la Médecine avoit déja été inventée, ou du moins pratiquée par Chiron & par Eſculape, de l'aveu même de Palamede. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Ulysse peut auſſi être mis entre les Médecins, lui qui ſe ſervit ſi utilement du *Moly*, que Mercure lui avoit indiqué, pour ſe garantir des charmes de Circé.

2 Autolycus, qui étoit grand-pere d'Ulyſſe, entendoit pareillement la Médecine, auſſi bien que ſes fils. Ce furent eux qui arrêterent, par des 3 enchantemens, le ſang qu'Ulyſſe perdoit, ayant été bleſſé par un ſanglier.

L'on étoit anciennement ſi fort prévenu que les Héros de la guerre de Troye devoient tous être Médecins, qu'on a attribué à quelques uns de guérir des maladies, même après leur mort. Voyez ce que Philoſtrate dit de Protesilaus.

4 On a parlé ci-devant de Polyide. On ajoutera ſeulement, qu'il étoit petit-neveu de Mélampe, ſi c'eſt du moins de ce Polyide dont parle Pauſanias. Ce qui fait croire qu'il ne parle pas d'un autre, c'eſt qu'il dit qu'on fit venir Polyide de Mégare, pour purifier un homme qui avoit commis un meurtre; ce qui étoit le métier des Devins, tel qu'étoit Polyide, & des Médecins de ces temps-là.

5 Phocus, fils *d'Ornytion*, & petit-fils de *Siſyphe*, peut auſſi être compté entre les Médecins du même temps, pour avoir guéri *Antiope*, qui étoit devenue furieuſe, après quoi il l'épouſa.

Orphe'e n'a pas moins été Médecin. Il fut du voyage des Argonautes, auſſi bien qu'Eſculape; ce qui prouve qu'ils étoient contemporains Les Grecs ont cru qu'Orphée étoit de Thrace, & l'ont fait paſſer pour un homme à peu près

1 *Philoſtratus in Heroicis.*
1 *Odyſſ.* Tau.
3 *Voyez ci-après, Chap.* 12.
4 *Voyez le Chap.* 2.
5. *Pauſanias in Beoticis.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

près du caractere de Mercure Trismégiste, c'est à dire, pour un homme universel. On sait ce qu'ils ont dit de la *Musique*, de ses connoissances par rapport aux *Astres*, aux *Cérémonies Religieuses* &c. Mais ce qui sert à notre Histoire, c'est qu'ils le regardoient comme un des 1 Inventeurs de la Médecine, & comme très-expert dans la science d'expier les crimes, & d'appaiser la colere des Dieux, qui est la même chose que l'on a dite de Mélampe.

Il nous reste un Poëme, qui porte le nom d'Orphée, dans lequel il décrit l'expédition des Argonautes, dont on a dit qu'il avoit été. L'on a aussi de lui quelques autres pieces de Poësie, dont on a rapporté ci-dessus 2 des passages qui regardent les vertus de certains simples, & la guerison de certaines maladies. Mais on a reconu, il y a longtemps, que ces ouvrages sont supposez, quoi qu'ils soient assez anciens; puisqu'on les attribuoit déja à Orphée du temps de Ciceron, qui nous apprend qu'ils étoient d'un autre Poëte nommé *Cercops.*

Pline remarque, 3 *qu'Orphée, le premier de tous ceux qu'on connoissoit, avoit écrit touchant les plantes, quelque chose d'un peu trop curieux.* La curiosité, dont cet Auteur veut parler, n'est autre chose que ce qu'on peut appeller, à plus juste titre, vanité & superstition. C'étoit là le génie de ces anciens temps; & l'on apprend 4 d'ailleurs qu'Orphée avoit passé pour un habile *Magicien.*

Galien parle aussi d'un *Orphée*, auquel il donne le surnom de *Théologien*, 5. qui avoit écrit des livres touchant la maniere de composer divers *poisons.* Ce surnom semble marquer le même Orphée dont nous faisons l'histoire; soit que ces livres fussent veritablement de lui, soit qu'on eût emprunté son nom, ce qui est plus probable.

6 D'autres ont écrit qu'Orphée étoit *Egyptien*; & il y a de l'apparence qu'il étoit plus ancien, que les Grecs ne croyoient.

MUSE'E, autre ancien Poëte, fut disciple du précedent. 7 On lui attribue aussi d'avoir enseigné aux hommes des remedes pour les maladies. Pline le joint à Orphée, pour la connoissance des plantes, remarquant que Musée étoit le dernier des deux qui avoit écrit sur cette matiere. Mais ses ouvrages passoient déja anciennement pour supposez, aussi bien que ceux d'Orphée, & Pausanias les donne à *Onomacritus* Athenien.

LINUS étoit aussi Poëte. On a dit qu'il avoit été précepteur d'Orphée & d'Hercule; & on le met au rang des Médecins, pour avoir écrit de la nature *des fruits* & *des arbres*

ERIBOTES, fils de *Téléonte*, étoit Médecin ou Chirurgien. Il fut du nombre des Argonautes, aussi bien qu'Orphée; & ce fut lui qui pensa *Oilée*, pere d'Ajax, que des oiseaux monstrueux appellez *Stymphalides*, avoient blessé à l'épau-

1 *Pausanias, ibidem.*
2 *Voyez le Chap.* 5.
3 Primus omnium, quos memoria novit, Orpheus de herbis curiosiùs aliqua prodidit. *Lib.* 25. *Cap.* 2.
4 *Pausanias in Eliacis posterioribus.*
5 *De Antidotis, Lib.* 2. *Cap.* 7.
6 *Pausanias in Eliacis posterioribus.*
7 *Aristophan. in Ranis, Act.* 4. *Scen.* 2.

l'épaule. 1 Apollonius de Rhode, de qui nous tenons cette hiſtoire, remarque qu'Eribotes détacha, en cette occaſion, ſon baudrier, ou ſa ceinture, pour en tirer une boëte où il tenoit apparemment ſes médicamens, qui eſt ce que nos Chirurgiens appellent *un boëtier*. Hyginus fait auſſi mention d'Eribotes, avec cette particularité, qu'il périt au retour de la fameuſe expedition où il étoit allé.

Des xxviii. premiers Siecles du Monde.

Iapis n'eſt pas tout-à-fait ſi ancien que les précedens. C'eſt le Médecin que Virgile introduit penſant *Enée* de ſes bleſſures, & duquel 2 il dit qu'Apollon, qui l'aimoit beaucoup, avoit voulu lui communiquer la ſcience des Augures, & l'art de jouër de la Lyre, & de bien tirer de l'Arc; mais, qu'il aima mieux, pour pouvoir prolonger la vie à ſon pere, qui étoit mourant, apprendre de ce Dieu les vertus des herbes, & la méthode de guérir les maladies (ce que Virgile appelle *un Art muet*) quoi qu'il y eût moins de gloire pour lui.

Les Commentateurs de ce Poëte ſont fort en peine de ſavoir pourquoi la Médecine eſt ici appellée *un Art muet*. Elle ſeroit fort mal nommée, ſi elle avoit été du temps d'Enée ſur le pied où elle eſt aujourdhui; mais alors les Médecins laiſſoient parler pour eux leurs mains & leurs médicamens. Au temps de Virgile il n'en étoit pas tout-à-fait de même, & l'on ne raiſonnoit déja que trop. Je crois que pour bien expliquer ce paſſage, il faut ſuppoſer que le mot *mutas* a du rapport à celui de *inglorius*, & que Virgile a regardé la Médecine comme un art qui ne fait pas grand bruit, & qui n'apporte pas une grande gloire à ceux qui l'exercent; ſur tout étant comparé à la *Muſique*, & à *l'art de bien tirer de l'Arc*, ou aux autres arts de cette nature, qui ſervoient à remporter des couronnes dans les jeux publics, & à ſe diſtinguer à la guerre. Il en eſt de même des *Augures*, dont la conoiſſance relevoit extraordinairement ceux qui la poſſedoient.

Un certain Ptolomée, fils d'Hépheſtion, Auteur d'un livre dont 3 Photius nous donne l'extrait, qui contient divers éclairciſſemens concernant la Mythologie, joint aux diſciples de Chiron dont on a parlé, un nommé Cocyte, qui lava les plaies d'Adonis, bleſſé par un ſanglier. C'eſt ce que cet Auteur recueilloit d'un paſſage du Poëte Euphorion, qui avoit dit dans une Tragédie intitulée *Hyacinthe*, *que Cocyte fut le ſeul qui lava les bleſſures d'Adonis*. Mais il eſt bien permis de douter que ce fût là le ſens de ce vers d'Euphorion, qui peut être expliqué beaucoup plus naturellement. On ſait qu'auſſitôt que les Héros d'Homere ont été bleſſez, cet ancien Poëte introduit d'abord quelcun qui commence la cure par laver les plaies avec de l'eau. C'eſt apparem-

1 *Argonauticor Lib.* 2.

2 Jamque aderat Phœbo ante alios dilectus *Iapis*
Jaſides, acri quondam cui captus amore
Ipſe ſuas artes, ſua munera, lætus Apollo
Augurium, citharamque dabat, celeresque ſagittas.
Ille ut depoſiti proferret fata parentis,
Scire poteſtates herbarum, uſumque medendi
Maluit, & *mutas* agitare *inglorius* artes.
Æneid. Lib. 12.

3 *Voyez la Bibliotheque de Photius, Sect.* 190.

Des xxviij. premiers Siécles du Monde.

paremment à cela qu'Euphorion faiſoit alluſion, lors qu'il diſoit [1] que les plaies d'Adonis ne furent lavées que *par Cocyte*, ou plûtôt *par le Cocyte*, qui étoit un des fleuves de l'Enfer; ce qui eſt la même choſe que s'il avoit dit, *qu'Adonis*, (qui mourut ſur le champ) *n'aiant pu recevoir aucun ſecours des Médecins l'eau du Cocyte avoit ſervi de premier appareil à ſes playes* Cette penſée me paroit plus naturelle que celle de l'Auteur que j'ai cité, duquel Photius ne fait pas d'ailleurs grande eſtime, & qui n'a point de garant de ce qu'il allegue touchant ſon prétendu diſciple de Chiron.

Pour revenir à Chiron lui-même, on lui a attribué d'avoir rendu la vuë à *Phœnix*; à qui ſon pere *Amyntor* avoit fait crever les yeux par un effet de jalouſie. Galien veut que les Grecs ayent appellé les ulceres malins & qui ſont comme incurables, *ulceres Chironiens*, parce que Chiron a été le ſeul qui ait ſu les guérir. Mais il y a plus d'apparence qu'on leur a donné ce nom pour une raiſon toute oppoſée, qui eſt qu'un ulcere de cette nature avoit réduit au déſeſpoir cet habile Chirurgien. Voici comme la choſe ſe paſſa. La Fable dit qu'Hercule ayant bleſſé Chiron, ſans y penſer, avec une fleche trempée dans le ſang de *l'Hydre de Lerne*, cette bleſſure cauſa une ſi grande douleur au Centaure, que tout ſon chagrin étoit d'être immortel. Sur quoi Hercule, pour remedier de ſon mieux au mal qu'il avoit fait, s'en alla délier Promethée de deſſus le Caucaſe, & celui-ci ayant conſenti d'être fait immortel en la place de Chiron, ce dernier mourut comme il le deſiroit, & enſuite alla prendre place au rang des Aſtres. D'autres ont dit que Chiron ſe guérit avec l'herbe appellée Centaurée, dont on a parlé ci-deſſus.

Ce Centaure eut, entr' autres enfans, deux filles ſavantes. L'une, qui s'appelloit *Hippo*, ſe rendit célebre par la ſcience de la Phyſique qu'elle poſſedoit. L'autre étoit nommée OCYROE', de qui Ovide dit, qu'elle ſavoit le mêtier de ſon pere. La mere de celle-ci s'appelloit *Chariclo*, elle étoit fille d'Apollon.

CADMUS, qui étoit à peu près contemporain de Chiron, paſſoit auſſi chez les Tyriens, pous avoir inventé la Médecine; & ils lui offroient toutes les années les prémices des *plantes*, comme au premier qui en avoit enſeigné les uſages. *Plutarch. Sympoſiac. Lib.* 3. *Quæſt.* 1.

CHAPITRE XI.

ESCULAPE Grec, le plus fameux, ou le plus generalement conu, de tous les Inventeurs de la Médecine. Sa naiſſance, & ſa methode en genéral.

ON ne répetera pas ici ce que l'on a dit ci-deſſus touchant la maniere dont *Eſculape* a été dépayſé par les Grecs. On viendra d'abord à ce qu'ils ont dit de lui.

Galien

[1] Il ſemble que Properce ait eu une penſée approchante, dans les vers ſuivans, tirez de la derniere Elegie de ſon ſecond Livre:

Hæc etiam docti confeſſa eſt pagina Calvi,
Quum caneret miſeræ funera Quintiliæ.
Et modò formoſa qui multa Lycoride *Gallus*
Mortuus infernâ vulnera lavit aquâ.

ÆSCULAPIUS.

Asculapius ex Casalio.

Des xxviij. premiers Siecles du monde.

1 Galien ſuppoſant qu'Eſculape, c'eſt à dire l'Eſculape Grec, à été celui qui a, le premier, amené la Médecine à ſa perfecton, veut que tous ceux qui l'ont précedé, entre leſquels il compte le Centaure Chiron lui-même, & les autres Heros de ce temps là, n'euſſent qu'une ſimple conoiſſance des vertus de quelque peu de ſimples. A la verité il eſt contraint d'avouer, que l'on trouvoit déja auparavant en Egypte d'autres médicamens que des herbes, comme Homere le témoigne; & que la coûtume qu'avoient ces peuples d'ouvrir les corps morts, pour les embaumer, pouvoit leur avoir apris diverſes choſes, particulierement concernant la Chirurgie; mais il croit que toute leur conoiſſance ne conſiſtoit qu'en une *expérience* ſans *raiſonnement*, au lieu que, ſelon lui, Eſculape avoit rendu la Médecine *parfaite*, & il appelle cette Médecine d'Eſculape une *Médecine divine*, dans la ſuppoſition qu'il la tenoit du Dieu Apollon qui étoit ſon pere. Voila ce que dit Galien; mais on vera dans la ſuite qu'Eſculape lui même n'en ſavoit guere plus que ceux dont on vient de parler.

Eſculape étoit fils 2 *d'Apollon* & de *Coronis*, ou, ſelon d'autres, *d'Arſinoé*, fille de Pieries, Roi de Meſſénie. Voici quelle fut ſa naiſſance, ſelon 3 Pauſanias. Coronis enceinte du fait d'Apollon, allant avec ſon pere au Peloponneſe, accoucha d'un fils ſur une montagne du territoire d'Epidaure, où elle le laiſſa. Un Berger du voiſinage s'étant apparçu que ſon chien & une de ſes chevres manquoient au troupeau, fit tant qu'il les trouva auprès de cet enfant; la chevre lui donnant la mammelle, & le chien faiſant le guet. Et comme, avec cela il vit cet enfant environné d'un feu celeſte, il conçut pour lui un trés-grand reſpect.

5 Pindare compte la choſe autrement. Il dit que Coronis étant groſſe d'Apollon, & n'ayant pas laiſſé d'accorder des faveurs à un jeune Arcadien nommé *Iſchies*, Apollon en fut ſi irrité, qu'il envoyât la Déeſſe Diane ſa ſœur à *Lacérie*, ville de Theſſalie ou demeuroit Coronis, pour y faire venir la peſte, dont Coronis elle-même mourut. Mais comme on l'eut étendue ſur le bucher, le Dieu ſe ſouvenant du pretieux gage qu'elle portoit dans ſon ſein, y accourut, & avant tiré l'enfant du milieu des flammes, le porta au Centaure Chiron, & le pria de l'élever.

L'on a dit auſſi qu'Eſculape étoit né à *Tricque*, ville de la même Province. 5 Lactance veut que le pere & la mere d'Eſculape fuſſent incertains. On l'expoſa, dit cet Auteur, incontinent aprés ſa naiſſance, & des Chaſſeurs, qui le trouverent auprès d'une chienne qui le nourriſſoit, allerent le remettre á Chiron qui lui apprit enſuite la Médecine. Lactance ajoûte qu'Eſculape étoit *Meſſénien*, mais qu'il avoit demeuré à *Epidaure*. D'autres ont dit qu'Apollon lui-même l'avoit inſtruit. On a une médaille frapée par les Abontichites, où l'on voit deux ſerpens, dont l'un, qui eſt le plus gros, léche les oreilles de l'autre. Mr. de Spanheim (*De Praſtant. & Uſu Numiſm. Lib.* 3.) croit que ces peuples

1 *Galeni Introductio, ſeu Medicus.*
2 *Voyez ce que l'on a remarqué touchant Apollon dans le Chapitre précedent.*
3 *In Laconicis.*
4 *Pythior Od.* 3.
5 *De Falſa Religione, Lib.* 1. *Cap.* 10.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

peuples ont voulu repréſenter Apollon inſpirant à ſon fils Eſculape la Science de prédire l'avenir. Voyez ci-deſſus ce qui a été dit de Mélampe.

Quoi qu'il en ſoit il profita ſi bien des préceptes qu'on lui donna, qu'il guériſſoit de toutes ſortes *d'ulceres*, de *bleſſures*, de *fievres*, & de *douleurs*, tous ceux qui s'adreſſoient à lui; & cela par de 1 *doux enchantemens*, par des *potions adouciſſantes*, par des *inciſions*, ou par des remedes *qu'il appliquoit extérieurement.*

Ces *enchantemens* ſe pourroient entendre de l'effet des inſtrumens de Muſique, dont l'harmonie eſt d'un grand ſecours en diverſes maladies. Apollon, pere d'Eſculape, & le Centaure Chiron, ſon précepteur, n'ayant pas moins été Muſiciens que Médecins, il ne ſe pouvoit qu'il ne fût grand maître dans l'un & dans l'autre Art. Il y a même 2 un paſſage dans Galien, qui pourroit ſervir de Commentaire à celui de Pindare. *Nous avons guéri*, dit cet Auteur, *diverſes perſonnes dont les paſſions de l'eſprit rendoient le corps malade, en calmant ces mouvemens déreglez, & en remettant leur eſprit en ſon aſſiette naturelle. S'il falloit*, continue-t-il, *appuyer cette méthode de quelque autorité, nous en citerions une bien conſiderable, qui eſt celle d'Eſculape, le Dieu de notre patrie. Ce Dieu avoit accoûtumé de ſoulager ceux à qui les mouvemens violens de l'eſprit rendoient le temperament du corps plus chaud qu'il ne faut, avec des chanſons, & par le moyen de la mélodie & des farces.*

Voila ce que dit Galien; mais la pratique générale de tous les contemporains d'Eſculape, ou de ceux qui l'ont précedé, & dont on a parlé ci-devant, prouve que les enchantemens dont parle Pindare, ſont de veritables enchantemens, & le mot dont il ſe ſert, ne ſauroit être expliqué d'une autre maniere. C'eſt le même qu'Homere amploye pour déſigner le moyen qu'on tint pour arrêter le ſang d'Ulyſſe, comme on l'a vu au Chapitre précedent. Nous parlerons dans le ſuivant de cette maniere de traiter les maladies, & nous examinerons dans les autres ce qu'Eſculape ſavoit faire de plus par rapport à la Médecine.

CHAPITRE XII.

Des Charmes, *& de la maniere dont ils ſe ſont introduits dans la Médecine. Eſculape s'en eſt ſervi, auſſi bien que toute l'Antiquité. On parle auſſi des* Amuletes.

NOus avons dit ci-devant, en parlant d'Hermes, de Zoroaſtre & des autres que les Payens ont regardé comme les inventeurs de la Magie & des remedes ſuperſtitieux, que ces perſonnages pouvoient être les mêmes que les fils de Noë, dont on avoit déguiſé les noms; & nous avons remarqué en même temps, que l'Ecriture ne leur ayant rien attribué de ſemblable, il n'y a point de néceſſité de croire que ces Patriarches euſſent donné dans ces vanitez ou dans ces Arts illicites, que la Tradition Payenne ait publié à cet égard. Ce n'eſt pas que ces mêmes Arts ne ſoient fort anciens; & ſi l'Hiſtoire Sainte ne nous

1 Μαλακαῖς ἐπαοιδαῖς. Voyez le Chapitre ſuivant.
2 *De Sanitate tuenda, Lib.* 1. *Cap.* 8.

nous apprend pas qu'ils fuſſent en uſage dans ces premiers ſiecles du monde, elle nous fait remarquer qu'il y avoit déja des Magiciens du temps de Moïſe. Et comme l'idolatrie avoit commencé long-temps auparavant, il eſt probable que ces vaines Sciences, qui en ſont une ſuite, étoient nées à peu près en même temps que les hommes avoient abandonné le ſervice du vrai Dieu; & par conſequent il eſt auſſi difficile de trouver l'origine de la Magie & des Charmes, que celle de l'Idolatrie. On ne s'attachera donc pas à cette recherche qui eſt de trop longue haleine, renvoyant ceux qui s'en voudront inſtruire plus particulierement aux Auteurs qui ont traité exprès cette matiere.

Des premiers Siécles du Monde. *xxviij.*

Pour s'éloigner moins de notre ſujet, il ſuffit de ſavoir que ces moyens illégitimes que la fauſſe Religion a fait naître, & que la crédulité des peuples a entretenus, ſe ſont pratiquez, & ont été joints à la Médecine longtemps avant l'Eſculape Grec, comme ce qu'on a dit ci-devant & ce que l'on vient encore de dire, le juſtifie, en ſorte qu'il eſt vraiſemblable, que lui même les pratiquoit auſſi, ſelon ce que témoigne l'Auteur que nous avons cité au Chapitre précedent.

Quant à la maniere dont cet abus s'eſt introduit dans la Médecine, & aux raiſons qui ont fait que l'on s'en eſt laiſſé prévenir, il y a de l'apparence que les hommes voyant que les autres moyens naturels qu'ils avoient de ſe tirer de leurs maladies ou de conſerver leur ſanté & leur vie, étoient ſouvent inutiles, ils s'attacherent à tout ce qui ſe préſenta, & crurent le premier fourbe qui voulut leur impoſer. On ſe laiſſa d'autant plus facilement perſuader à admettre les moyens ſuperſtitieux, que l'on s'imagina que s'ils ne faiſoient point de bien, du moins ne feroient-ils point de mal; & quoi qu'ils fuſſent d'eux mêmes ſans force & ſans vertu, il a ſuffi, pour en établir l'uſage, que quelques perſonnes cruſſent en avoir reçu du ſoulagement. Il a pu même arriver que ce ſoulagement a été effectif, la force de l'imagination ayant ſuppléé à celle qui manquoit aux remedes, & l'impreſſion que ces remedes avoient faite ſur l'eſprit ayant pu ſe communiquer au corps & changer l'état de ſes parties. Si l'on ajoûte à cela deux autres conſiderations, l'une que ces remedes n'étoient ni rebutans ni douloureux comme les remedes ordinaires; la ſeconde, que la Religion (qui a un très-grand pouvoir ſur tous les hommes) les autoriſoit, on conviendra qu'il n'en a pas fallu davantage pour déterminer les peuples à s'en ſervir, ſur quelques exemples qu'ils prétendoient avoir vus de leurs bons effets.

Si outre l'artifice & la fourberie des hommes, il y avoit quelque choſe de plus, c'eſt ce que je laiſſe à part & que les Théologiens décideront. Quoi qu'il en ſoit, *les charmes* ou *les enchantemens*, ſe ſont ſi bien introduits dans la Médecine, que toutes les nations du monde les ont pratiquez de temps immémorial. Les Payens ne ſont pas les ſeuls, qui s'en ſont mêlez; les peuples mêmes, qui ont été honorez de la conoiſſance de Dieu, ſe ſont laiſſé entrainer par le mauvais exemple des Idolatres; & quelques uns de ceux qui ont paſſé pour les plus ſages, de quelque Religion qu'ils ayent été, n'ont pas moins donné là dedans que la ſimple populace; quoi qu'il y ait auſſi eu de tout temps, même parmi les Payens, des gens qui s'en ſont mocquez. Nous allons voir maintenant en général ce que c'étoit que ces charmes & en quoi ils conſiſtoient.

On charmoit quelquefois les maladies par de ſimples *paroles*, ou par de certains

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

tains *mots* qu'on prononçoit à l'oreille du malade, ou même loin de lui, dans l'intention de le guérir, & qu'on accompagnoit de diverſes cérémonies. On a appellé ces paroles ou ces mots ἐπαοιδαὶ en Grec, & *Incantamenta*, ou *Carmina*, en Latin; à quoi répond & d'où eſt dérivé le François, *Enchantemens*, ou *Charmes*; comme qui diroit des *Vers*, ou une eſpece de *Chanſon*, qu'on prononçoit ſur quelcun, parce que ces paroles étoient ordinairement en vers, ou qu'on les recitoit comme en chantant. Ce n'eſt pas qu'on ne ſe ſervît auſſi de la proſe, & même qu'on n'emploiât des mots barbares; ou qui ne ſignifioient rien, & que, ceux qui les prononçoient n'entendoient pas mieux que ceux pour qui la cérémonie ſe faiſoit. On verra ci-après un exemple de cette derniere ſorte d'enchantement, qui ſe faiſoit par des paroles inintelligibles, quand nous en ſerons à la Médecine de 1 *Caton*. On pourroit en rapporter divres autres, ſi cela ſervoit à quelque choſe.

D'autres fois on écrivoit ces mots ſur de certaines choſes, que l'on attachoit au corps du malade, ou qu'on lui faiſoit porter. C'eſt ce que les Latins ont apellé des *Amuletes*, *Amuleta*, qui vient du verbe *amovere*, *ôter*, *éloigner*. Ils les appelloient encore *Proëbia*, ou *Proëbra*, de *prohibêre*, *garantir*, *defendre*. Les Grecs les ont appellez, dans le même ſens, *Apotropæa*, *Phylacteria*, *Amynteria*, *Alexiteria*, *Alexipharmaca*; parce qu'ils croyoient que ces remedes *defendoient*, ou *garantiſſoient*, non ſeulement contre les maladies provenantes de cauſes naturelles, mais contre les charmes ou les enchantemens qui pouvoient avoir été faits par d'autres 2 en vuë de nuire.

La matiere de ces Amuletes étoit tirée des *pierres*, des *métaux*, des *ſimples*, des *animaux*, & generalement de tout ce qu'il y a au monde. On gravoit ſur les pierres, ou ſur les metaux, & ſur le bois, des *caracteres*, ou des *figures*, ou des *mots*, qui devoient étre diſpoſez en un certain ordre, auſſi bien que ceux que l'on écrivoit ſur du papier.. Tel eſt le remede que Serenus Samonicus indique pour guérir une eſpece de fievre que les Médecins appellent *hémitritée*; ce remede conſiſte à écrire le mot *Abracadabra* ſur du papier, & répeter cette écriture en diminuant toûjours la derniere lettre, juſqu'à ce qu'on vienne à la premiere, en ſorte que cela faſſe comme un cone, de cette maniere.

Abracadabra
Abracadabr
Abracadab
Abracada
Abracad
Abraca
Abrac
Abra
Abr
Ab
A

Il falloit porter ce papier pendu au col, avec un fil de lin. 3 Les Juifs ont attribué

1 *Voyez ci-après, Part. 2. Liv. 3. Chap. 1*
2 *Voyez ci-après, Part. 3. Liv. 2. Chap. 1.* où il eſt parlé de *Xénocrate.*
3 *Vide Buxtorf. Synagogam Jud.*

attribué la même vertu au mot *Abracalan*, prononcé de la même maniere. On pourroit mettre ces mots au nombre de ceux dont nous avons dit qu'ils ne ſignifioient rien; mais le Savant 1 Selden prétend qu'ils expriment à peu près le nom d'une Idole des Syriens. On trouve dans Marcellus Empiricus, dans Trallian, & ailleurs, divers exemples d'amuletes faits par des caracteres rangez en certain ordre, & gravez ſur des metaux, ſur des pierres &c.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Quelquefois on n'écrivoit, ni on ne marquoit rien ſur les matieres propres à faire des amuletes; mais on employoit je ne ſai combien de cérémonies ſuperſtitieuſes dans leur preparation & dans leur application; ſans compter la peine qu'on ſe donnoit pour obſerver que les Aſtres fuſſent diſpoſez favorablement. Les Arabes ont donné à cette derniere ſorte d'amuletes, dont la vertu dépend principalement de l'influence des Aſtres, le nom de *Taliſmans*, c'eſt à dire Images.

On faiſoit des amuletes de toutes ſortes de formes, & on les attachoit à toutes les parties du corps, d'où vient qu'on les appelloit encore *Periapta*, & *Periammata*, d'un verbe Grec qui ſignifie *attacher autour de quelque choſe*. Quelques uns reſſembloient à *une piece de monnoye*, qu'on perçoit pour les pendre au col avec un filet. D'autres étoient fait en 2 *anneaux*, pour être mis aux doits ou ailleurs; d'autres comme des *braſſelets* ou des *coliers*, qu'on portoit aux bras, ou autour du col; ou comme des couronnes, dont on entouroit la tête.

On peut joindre aux amuletes, ou aux charmes tous les autres remedes ſuperſtitieux. On ſait que l'Antiquité y ajoûtoit beaucoup de foi, & en employoit un grand nombre. Il y avoit, par exemple, certains ſimples que l'on ne cueilloit, que l'on ne préparoit, & que l'on n'appliquoit point ſans pratiquer en même temps de certaines choſes qui, d'elles mêmes, ne pouvoient point faciliter l'effet du remede, ni augmenter ſa vertu, en un mot qui ſembloient tout-à-fait indifferentes; mais ſans leſquelles on prétendoit néanmoins que le remede étoit inutile. Les livres des anciens Médecins contiennent pluſieurs deſcriptions de ſemblables remedes, qui ſont encore pratiquez aujourd'hui par des Empiriques & par des femmes, ou d'autres perſonnes credules. On en trouvera ci-après un exemple dans la troiſième Partie, Liv. 3. Chapitre dernier; & un autre approchant dans la premiere Partie, Liv. 2. Chap. 3. où il eſt parlé de la racine de *Bara*.

Mais pour revenir aux amuletes, il faut remarquer qu'il y en avoit auſſi où ni les charmes, ni la ſuperſtition n'avoient point de part; quoique perſonne ne pût rendre raiſon des effets qu'on leur attribuoit, ni de la maniere dont ils agiſſoient. Cette derniere ſorte d'amuletes eſt encore aujourd'hui approuvée par divers Médecins, quoi que d'autres n'y veuillent pas ajoûter foi. On aura occaſion dans la ſuite de cette Hiſtoire, de parler plus amplement ſur cette derniere matiere.

1 *De Diis Syris.*
2 *Voyez ci-après, Part. I. Liv. 2. Chap. 3.*

Des xxviij. premiers Siécles du Monde.

CHAPITRE XIII.

Esculape embrassoit aussi le solide de la Médecine. On l'a fait Auteur de la Médecine Clinique. *On lui a attribué de merveilleuses cures, & même d'avoir fait revivre des morts.*

CE n'étoit pas par les charmes seulement qu'Esculape pratiquoit la Médecine. Ce que nous avons dit aprés Pindare, qu'il donnoit *des breuvages adoucissans*, qu'il faisoit *des incisions*, & *qu'il appliquoit des remedes extérieurement*, fait voir qu'il ne négligoit pas d'ailleurs le solide de l'art. On verra dans la suite s'il est vrai qu'il l'ait amené au point de perfection, que quelques-uns ont prétendu. Galien, dans l'endroit que nous avons cité, où il dit qu'Esclape guérissoit les maladies *par la Musique*, &c. ajoûte, *qu'il ordonnoit à plusieurs d'aller à cheval, de prendre de l'exercice étant armez, & qu'il leur marquoit les sortes de mouvemens qu'ils devoient faire, & la maniere dont ils devoient s'armer.* On parlera ci-après plus amplement de cette maniere de traiter les malades, lors qu'il s'agira de la Médecine 1 *Gymnastique*, qu'il semble qu'Esculape ait inventée.

Il a aussi été l'inventeur de la 2 Médecine *Clinique*, ou du moins il en a eu la réputation. Ce nom vient d'un mot Grec qui signifie 3 *le lit*, & quand on dit qu'Esculape a le premier pratiqué la Médecine Clinique, c'est à dire, qu'il a été le premier qui ait visité les malades *en leur lit*; ce qui suppose que les Médecins ne le faisoient point avant ce temps-là. Cela est confirmé par ce qui a été dit ci-dessus de la maniere d'agir des Babyloniens, qui faisoient porter leurs malades dans les carrefours, pour recévoir les avis des passans. Le Centaure Chiron se tenoit peut-être aussi dans sa grotte, attendant qu'on l'y vint consulter. Et pour les Médecins de moindre importance, il y a de l'apparence qu'ils couroient les foires & les marchez pour débiter leurs remedes, comme font ceux qu'on appelle aujoud'hui *Empiriques*, sans qu'ils s'avisassent d'aller voir fréquemment les malades, comme on a fait depuis pour observer les changemens qui leur arrivent.

Cette coûtume introduite par Esculape, fit que les Médecins qui l'imiterent furent appellez *Cliniques*, pour les distinguer des *Empiriques*, ou des *Coureurs de marchez*. Quant à lui sa méthode lui réussit si bien, qu'on ne parla plus que de la Médecine d'Esculape. 4 Les jumeaux Castor & Pollux le voulurent avoir avec eux au fameux voyage des Argonautes; & quelques cures surprenantes qu'on publia qu'il avoit faites de certaines maladies, que le peuple regardoit comme desesperées, firent que l'on crut que non seulement il guérissoit les malades, mais qu'il ressuscitoit même les morts.

La

1 *Voyez. Part.* 1. *Liv.* 2. *Chap.* 3.

2 *Hygin. Cap.* 274.

3 Κλίνη. De ce mot a été formé celui de κλινικὸς, qui étoit d'ailleurs un nom commun aux malades & aux Médecins; signifiant également *un malade allitté*, & *un Médecin qui visite les malades au lit.* Voyez encore d'autres significations de ce mot, ci-aprés, *Part.* 1. *Lib.* 3. *Chap.* 1. & *Part.* 3 *Liv.* 1. *Chap* 2.

4 *Hyginus, Fab. Cap.* 14.

La Fable ajoûte 1 que ſur la plainte que fit Pluton, que ſi on laiſſoit faire ce Médecin, perſonne ne mourant, les Enfers ſeroient bien-tôt vuides, Jupiter tua Eſculape d'un coup de foudre, & avec lui Hippolyte, que celui-ci avoit reſuſcité. Mais à la priere de ſon pere Apollon, il fut mis au rang des Aſtres, ſous le nom d'*Ophiucus*, qui eſt une Conſtellation qu'on voit au deſſous du *Scorpion*. Sur quoi il faut remarquer que s'il eſt vrai qu'Eſculape ait été effectivement frappé du tonnerre ou de la foudre, il ne falloit que cela pour lui procurer l'apothéoſe: on ne manque pas, dit Artémidore, (*de Inſomn. Lib.* 2. *Cap.* 8.) d'honorer ceux qui ont été frappez de la foudre, & de les regarder comme des Dieux. *Voyez le Chapitre ſuivant.* *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Pindare aſſûre qu'Eſculape fut porté à reſſuſciter Hippolyte, par une grande ſomme qu'on lui promit; ce qui a fait dire à 2 quelques uns, qu'Eſculape aimoit l'argent. Mais ce n'eſt pas le ſentiment d'un Auteur cité par Suidas, qui dit, *que ce Dieu de la Médecine auroit traité Pauſon & Irus, & quelqu'autre pauvre que ç'eût été.* Si Eſculape étoit ſi charitable, il étoit bien juſte que les riches le payaſſent pour les pauvres. D'ailleurs ſi aujourd'hui on ne laiſſe pas de payer les Médecins, lors même qu'on croit qu'ils ont tué leurs malades, je ne vois pas pourquoi celui-ci auroit reſſuſcité les gens gratis. 3 Un autre Auteur a dit qu'Eſculape avoit été foudroyé pour avoir guéri les filles de Prœtus, qui eſt ce qu'on a attribué ci-devant à Mélampe, & non pour avoir rendu la vie à Hippolyte. Mais celui-ci n'auroit pas été le ſeul qu'Eſculape eût reſſuſcité, s'il en falloit croire la Fable qui joint à Hippolyte un *Capanée*, un *Lycurgue*, un *Eriphile*, 4 un *Tyndarée*, un *Hymenée*, & même *Glauque*, fils de Minos, dont on a rapporté l'hiſtoire, au Chapitre II.

CHAPITRE XIV.

Si toute la Médecine d'Eſculape ſe reduiſoit preſque à la Chirurgie, *comme l'ont cru quelques uns? Sentiment de Platon ſur cette Médecine.*

ON vient de voir ce que la Fable dit de la Médecine d'Eſculape; mais Celſe & Suidas en parlent bien plus naturellement. S'il en faut croire le dernier de ces Auteurs, Eſculape ne donna pas la peine à Jupiter de le foudroyer; 5 *il mourut d'une inflammation de poumon, la Médecine humaine*, dont il étoit l'inventeur, *lui ayant manqué au beſoin.* Celſe nous apprend auſſi que la grande

1 *Pindar. Pythior. Od.* 3. *Virgil. Æneid.* 3. *& alii.*

2 *Clemens Alexandrinus.*

3 *Polyanthus de Cyrene*, dans un livre qu'il avoit fait de l'origine des Aſclépiades. *Voſſ. de Hiſtoricis Græcis, Lib.* 3.

4 On le fils de Tyndare, comme le dit Pline.

5 Ὁ δὲ ἀθλίως νόσῳ (περιπνευμονίαν καλέσιν ἀσκληπιαδῶν παῖδες αὔτην) πιεζόμενος, τὰ μὲν πρῶτα ἐδεῖτο τῆς ἀνθρώπων ἰατρικῆς. Certe maladie dont Eſculape mourut, donna ſans doute occaſion de croire qu'il avoit été frappé de la foudre; parce que ceux qui meurent d'une inflammation de poumon ou d'une pleuréſie, ont quelquefois les côtez livides & meurtris comme les ont ceux que la foudre a atteint en ces endroits. *Voyez ci-après, Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 8. *au mot* Pleuréſie.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

„ grande reputation d'Eſculape lui a beaucoup moins coûté qu'on n'a dit. 1
„ Il n'y a point de lieu, *dit-il*, où la Médecine ne ſe trouve; puiſque les peu-
„ ples les moins éclairez ont eu conoiſſance des herbes, & de divers autres
„ remedes familiers, pour la guériſon des playes & des maladies. Mais il eſt
„ conſtant que les Grecs l'ont cultivée un peu mieux que les autres nations,
„ quoi qu'ils n'ayent pas commencé à s'en ſervir dès leur premiere origine,
„ mais ſeulement peu de ſiecles avant nous; Eſculape étant le plus ancien Au-
„ teur, que l'on ait ſur cette matiere. Cette homme ayant cultivé un peu plus
„ ſubtilement cette Science, qui avoit été jusques-là entre les mains du vul-
„ gaire, qui la traitoit d'une maniere fort groſſiere, fut mis au rang des Dieux.
„ Podalire & Machaon, ſes deux fils, ayant enſuite accompagné Agamemnon
„ à la guerre de Troye, furent d'un grand ſecours à l'armée. Cependant Ho-
„ mere ne dit pas qu'ils ayent été employez dans la peſte, ou dans aucune au-
„ tre ſorte de maladie qui regnât dans le camp; mais ſeulement qu'ils guériſ-
„ ſoient les bleſſures, en ſe ſervant du fer & des médicamens; d'où il paroit
„ qu'ils ne ſe méloient que de cette partie de la Médecine, qui eſt veritable-
„ ment la plus ancienne de toutes.

„ *Pline eſt dans le même ſentiment.* 2 La Médecine, *dit-il*, a augmenté ſon
„ credit par un menſonge; ayant feint qu'Eſculape avoit été foudroyé pour
„ avoir redonné la vie au fils de Tyndare; & n'ayant ceſſé de raconter que
„ d'autres avoient été reſſuſcitez par ſon ſecours, qui fit du bruit au temps
„ de la guerre de Troye, depuis lequel on a eu plus de certitude des faits
„ hiſtoriques; mais il ſe trouve que la Médecine d'Eſculape ne conſiſtoit alors
„ qu'à ſavoir guérir des bleſſures. Sextus Empiricus remarque auſſi que le
mot Grec, ἰατρὸς, Médecin, vient de ἰὸς, qui ſignifie une fléche, ou un
dard, parce que les premiers Médecins étoient Chirurgiens.

On pourroit ajoûter, que ſi Eſculape & ſes fils avoient été Médecins, ils
auroient ſu mieux regler la nourriture de leurs malades, ce qui eſt un des prin-
cipaux ſoins d'un Médecin, & n'auroient pas ſouffert qu'Eurypyle, qui avoit
été bleſſé, eût pris un bruvage fait avec du *vin*, où l'on avoi mêlé un peu de
farine & de *fromage*; & Machaon lui même, étant bleſſé à l'épaule, n'au-
roit pas bu du vin, qui, au ſentiment des Médecins, eſt tout-à-fait contraire
aux playes.

La reponſe que Platon fait à cette objection, donne en même temps une idée
ſi particuliere de la Médecine d'Eſculape & de ſes fils, que nous ne ſaurions
nous empêcher de rapporter tout au long ce qu'il en dit. 3 „ C'eſt une cho-
„ ſe abſurde, dit ce Philoſophe, que les hommes ayent beſoin de Médecins,
„ non ſeulement pour les playes, & pour les maladies que cauſent l'intemperie
„ de l'air & la bizarrerie des ſaiſons, mais auſſi pour celles qui viennent de la
„ pareſſe & de la gourmandiſe, & qui rempliſſent les perſonnes *d'eaux* & de
„ *vents*, comme ſi leur corps étoit un *lac*, ou une *cloaque*, ont obligé les ſuc-
„ ceſſeurs d'Eſculape d'inventer les noms nouveaux de *ventoſitez*, de *fluxions*,
„ &

1 *Celſi Præfat. Lib.* 1.
2 *Liv.* 29. *Chap.* 1.
3 *De Republica Lib.* 3. On trouve le même diſcours abregé dans Maximus Tyrus, *Sermon.* 29.

„ & de *catarrhes*, dont on ne parloit point auparavant. Du moins ce qui me
„ fait conjecturer, qu'on ne conoiſſoit point ces maladies du temps d'Eſcu-
„ lape, c'eſt qu'au ſiege de Troye ſes fils n'improuverent point un breuvage
„ qu'une femme préſentoit à Eurypyle bleſſé, quoi qu'il y eût de la farine
„ dèfaite dans du vin de Pramnos & du fromage broyé, qui ſont toutes
„ choſes propres à augmenter la pituite. Vous direz, ſans doute, que la
„ compoſition de cette boiſſon étoit mal imaginée, & qu'elle ne convenoit nul-
„ lement à un bleſſé. Mais il faut ſavoir que les Médecins Sectateurs d'Eſ-
„ culape n'ont point conu, avant 1 *Herodicus*, la Médecine d'aujourd'hui,
„ qui eſt, pour ainſi dire, commme *le Pédagogue* des maladies. Cet homme
„ étant Maître d'une Académie, où la jeuneſſe venoit s'exercer, & ſe voyant
„ valétudinaire, s'aviſa de faire entrer 2 *la Gymnaſtique* (c'eſt à dire *l'Art de*
„ *s'exercer le corps*) dans la Médecine, & ſe procura par ce moyen un grand
„ ennui, comme il le procura auſſi à pluſieurs autres qui l'ont imité dans la
„ ſuite. Comment cela, direz vous? C'eſt qu'il ſe procura une longue mort;
„ car en ſuivant ou en traitant avec trop d'exactitude une maladie qui de ſoi
„ étoit mortelle, & dont il ne pouvoit par conſéquent guérir, il s'applica ſi
„ fort à y chercher des remedes, que quittant toutes autres affaires, il employa
„ toute ſa vie à mignarder ſon corps; en ſorte que ſe trouvant mal, pour peu
„ qu'ils s'écartât de la maniere de vivre qu'il avoit choiſie, & ayant cependant
„ de la peine à mourir, il atteignit la vieilleſſe, ſans ſe guérir, par cette con-
„ duite que nous avons appellée *Pédagogue*, ou, ſi vous voulez, *Gouvernante*,
„ ou *Mere nourrice* des maladies plutôt que des malades. O le beau prix qu'il
„ remporta de ſon art! Certes il le remporta tel que méritoit un homme qui
„ ne ſavoit pas que ce n'étoit point par ignorance, ou faute d'expérience,
„ qu'Eſculape n'avoit pas enſeigné à ſes deſcendans cette pénible méthode;
„ mais parce qu'il étoit perſuadé que dans une ville, ou une ſocieté, bien ré-
„ glée, chacun avoit ſa tache aſſignée qu'il falloit néceſſairement faire, &
„ qu'il ne devoit reſter à perſonne aſſez de loiſir, pour être valétudinaire tou-
„ te ſa vie, & pour n'avoir ſoin que de ſon corps.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

„ Si vous voulez être convaincu de la juſtice du procedé d'Eſculape, vous
„ n'avez qu'à faire réflexion ſur la difference qu'il y a entre la maniere d'agir
„ des artiſans, & celle des perſonnes riches. Si un Maſſon, ou un Charpen-
„ tier tombe malade, il exige d'abord du Médecin qu'il le guériſſe, ou *en le*
„ *faiſant vomir*, ou *en le purgeant*, ou en lui faiſſant quelque *operation de la main*,
„ par le moyen *du fer*, ou *du feu*. Que ſi on lui ordonne d'obſerver un long
„ régime de vivre, il vous dira d'abord, qu'il n'a pas le loiſir d'être malade ſi
„ long-temps, & que ce n'eſt pas ſon affaire de trainer une vie languiſſante,
„ ou d'être perpétuellement dans les remedes, ſans pouvoir travailler. Sur
„ cela il congedie ſon Médecin, & retournant à ſa maniere de vivre ordinaire,
„ s'il vient en convaleſcence il vacque à ſon ouvrage; ou, ſi ſon corps ne
„ peut plus ſoûtenir le mal, il ſe trouve enfin délivré en même temps de la
„ vie & de toutes les affaires du monde. Il ſemble veritablement qne c'eſt là
„ l'uſage

1 *Voyez ci après Part.* 1. *Liv.* 2. *Chap.* 8.

2 Cet Art, comme, on le verra ci-après, régloit auſſi bien la maniere de vivre & de ſe nourrir, que celle de s'exercer.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

„ l'uſage que doit faire de la Médecine un Artiſan, à qui le travail eſt ſi né-
„ ceſſaire que quand il ne peut plus s'y appliquer il lui eſt avantageux de mou-
„ rir. Mais, dira-t-on, il n'en eſt pas de même d'un homme riche, ou d'un
„ homme qui vit de ſes rentes, puis qu'il n'eſt jamais ſi preſſé de faire ce qu'il
„ a à faire, que lorsqu'il eſt empêché d'y travailler il faille néceſſairement qu'il
„ meure. Vous ne prenez pas garde que de quelque condition ou profeſſion
„ qu'on ſoit, il eſt du bien de la ſocieté qu'on ne ſoit pas oiſif, & que cha-
„ cun travaille à l'emploi auquel il eſt appellé; ce qui ne peut être, pendant
„ qu'on eſt toûjours à s'écouter; &, qu'à force d'être attentif à ſa ſanté, on
„ ſe croit preſque inceſſamment malade. De ſorte que cette nouvelle Méde-
„ cine eſt préjudiciable non ſeulement à tous les particulieres, mais encore à
„ toute la ſocieté en general.

„ Je penſe qu'Eſculape, convaincu de ces veritez, s'eſt contenté d'enſei-
„ gner aux hommes d'un bon contemperament, & qui avoient eu une bonne édu-
„ cation, des moyens de ſe tirer des maladies qui leur ſurvenoient par des cau-
„ ſes étrangeres, en prenant quelques remedes, ou en ſouffrant quelques in-
„ ciſions; ſans qu'il fût beſoin de changer leur maniere de vivre acoûtumée,
„ pour ne pas les diſtraire de leurs occupations. Mais pour les corps qui étoient
„ valétudinaires par une corruption intérieure il ne les a point voulu entrepren-
„ dre, & il n'a point tâché de prolonger leur vie par artifice; de peur qu'étant
„ affoiblis & épuiſez par cette méthode, ils n'engendraſſent des enfans valétu-
„ dinaires comme eux; eſtimant qu'il n'étoit ni du bien d'un homme, qui ne
„ pouvoit pas vivre comme les autres, ni de celui de la ſocieté, qu'il fût au
„ monde. Les fils d'Eſculape eſſuyerent le ſang des bleſſures de Ménélaus,
„ bleſſé par Pandare, & lui appliquerent des onguens adouciſſans, mais ils ne
„ lui preſcrivirent, non plus qu'à Eurypyle, aucune loi touchant le manger,
„ & le boire; dans la penſée que les médicamens devoient ſuffire pour guérir
„ des hommes qui, avant d'être bleſſez, étoient d'une bonne conſtitution,
„ & acoûtumez à vivre ſobrement, quoi que dans cette occaſion ils buſſent
„ même du vin. Et à l'égard des hommes qui étoient ſujets à des maladies,
„ ou naturellement, ou par leur intemperance, ils ne croyoient pas, comme
„ on l'a dit, qu'il fût expédient ni à eux, ni aux autres, qu'ils vécuſſent, ou
„ que la Médecine fût pour eux, ni qu'on dût les guérir, quand même
„ ils auroient été plus riches que Midas.

Voila ce que dit Platon. Cette maniere de traiter les malades a beaucoup de rapport avec la condition des *Lacédémoniens*, qui plongeoient dans du vin leurs enfants, en venant au monde, quoi qu'ils ſuſſent bien que cela faiſoit mourir Epileptiques ceux qui ſe trouvoient d'une conſtitution délicate. Ils croyoient qu'auſſi bien auroient-ils perdu leur peine à les élever, & que leurs ſoins n'étoient bien employez que lors qu'ils nourriſſoient des enfans forts & robuſtes. On dit que c'eſt dans la même vuë que cette eſpece de Voleurs qu'on appelle *Bohemiens*, lavent leurs enfans qui viennent de naître, dans la fontaine la plus proche, pour éprouver s'ils pourront ſupporter la fatigue que leur métier demande. 1 Virgile diſoit la même choſe des anciens Latins.

Sur

1 Durum à ſtirpe genus natos ad flumina primùm Deferimus, ſævoque gelu duramus & undis.

Sur ce pied-là le bon Eſculape n'auroit été guere propre pour être Médecin des Dames, ou de ceux qui ſont ſujets à la maladie des *hypochondres*. Mais il eſt bien permis de douter du ſentiment que Platon lui attribue. Il y a plus d'apparence qu'Eſculape & ſes fils n'en ſavoient pas davantage, & l'on verra dans la ſuite qu'en ce temps-là cette partie de la Médecine *qui regle la nourriture des malades*, n'étoit pas connue. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Il faut enviſager ces Anciens comme nos payſans d'aujourd'hui, qui ne connoiſſent point d'autre nourriture que le pain, ou celle dont ils uſent à l'ordinaire; & qui ne prennent rien du tout dès qu'une fievre continue, ou quelqu'autre maladie, les met hors d'état de manger comme auparavant. Galien, ou le Médecin 1 Herodote, ont beau nous dire que la Médecine d'Eſculape étoit *parfaite* & *divine*. Cet Art ne pouvoit pas être fort avancé de ce temps-là, & la Médecine d'Eſculape & de ſes fils ne pouvoit qu'être aſſez groſſiere, comme l'a remarqué Celſe. Il y a même de l'apparence, comme le dit cet Auteur & Pline avec lui, dans les paſſages que nous avons citez, que leur ſcience ne paſſoit guere les bornes de la *Chirurgie*. La plus conſiderable des cures d'Eſculape, & qui a fait dire qu'il rendoit la vie aux morts, étoit Chirurgicale; puiſqu'elle fut faite ſur Hippolyte, à qui des chevaux avoient déchiré ou fracaſſé tous les membres; & nous ne voyons pas qu'on en attribue aucune autre ni à lui, ni à ſes fils, où ils ayent employé des remedes internes.

A la verité l'on peut dire que ces raiſons ne ſont pas ſuffiſantes pour dégrader ces Médecins, puis qu'ils ont pu exercer plus d'une profeſſion, & que l'argument qui ſe tire du ſilence d'Homere ſur leurs autres cures, ne prouve pas néceſſairement qu'ils n'ayent jamais traité que des bleſſez. La gravité du Poëme Epique ne permettoit pas de produire ſur la ſcene des Héros malades de la *Colique* ou de la *Diarrhée*. Et à l'égard des *peſtiferez* du camp d'Agamemnon, il ne faut pas s'étonner s'il n'eſt pas remarqué que *Podalire* & *Machaon* les ayent ſecourus; la cure de cette maladie ayant paru à ces Anciens ſi fort au deſſus des forces de l'art humain, qu'ils n'attendoient, en cette occaſion, point d'autre ſecours que celui qui venoit immediatement du Ciel. Cela étoit du moins conforme à leurs principes, puis que la colere des Dieux leur ſembloit être la cauſe immédiate de la peſte, comme Homere s'en explique clairement.

Mais ſi l'on ne doit pas nier qu'Eſculape & ſes fils ayent été *Médecins*, parce qu'on n'a pas d'exemples de maladies internes qu'ils ayent traitées, on ne doit pas non plus l'aſſurer ſans des témoignages ſuffiſans. Celui de Galien, qui parle, comme on l'a vu, des cures qu'Eſculape faiſoit par le moyen de la *muſique*, par *l'éxercice à pied & à cheval* &c. peut être ſuſpect, parce que cet Auteur étant d'une ville conſacrée à Eſculape, il étoit obligé de parler avantageuſement du Dieu de ſa patrie, comme il l'appelle lui-même. Outre qu'il ſe peut, & qu'il y a même plus d'apparence, que Galien parle en cet endroit des cures d'Eſculape déifié, ou des conſeils que ce Dieu donnoit par ſes Prêtres, auxquels on devoit plutôt les attribuer, comme nous le verrons ci-aprés. L'autorité de Pindare, que l'on a cité, ni celle de tous les autres Poëtes qui peuvent avoir parlé de cette affaire, n'eſt pas non plus aſſez forte, l'exaggeration étant

1 *Auteur du livre intitulé l'Introduction, attribué à Galien.*

Des xxviij. premiers Siecles du monde.

étant inſéparable de la Poëſie. Le conſentement preſque univerſel de l'Antiquité, qui a réconu Eſculape pour le premier Auteur de la Médecine en général, & qui lui a ſacrifié comme au Dieu de la ſanté, eſt d'un beaucoup plus grand poids.

CHAPITRE XV.

Conciliation de ſentiment commun qui fait Eſculape Auteur de la Medecine en général, avec celui qui ne lui attribue que la conoiſſance de la Chirurgie. On fait voir en même temps l'antiquité & la néceſſité de cette partie de la Médecine; & l'on examine juſques où Eſculape pouvoit l'avoir pouſſée.

POur concilier le ſentiment géneral avec celui de Celſe & de Pline, il faut ſuppoſer que du temps de Chiron & d'Eſculape, la Chirurgie étoit la partie la plus recherchée de la Médecine, ou qu'on regardoit comme la plus néceſſaire; les autres pouvant être exercées par toutes ſortes de perſonnes indifferemment, ou ne paroiſſant pas d'une égale utilité.

Ce n'eſt pas que les gens de ce temps-là euſſent des corps autrement faits que les nôtres, pour être exemts des maladies qu'on appelle *internes*, quoi qu'on les ait ſuppoſez plus robuſtes ou moins ſujets à être malades que nous ne le ſommes Mais lors qu'ils étoient attaquez d'une *fievre*, par exemple, ou d'une *pleuréſie*, ou ils prenoient le parti de la patience, attendans ce que feroit la nature; ou s'ils prenoient quelques remedes, c'étoit quelque choſe de familier, & que leur propre experience, ou celle de leurs proches, qui ne faiſoient point profeſſion de Médecine, leur fourniſſoit.

Par là il leur arrivoit aſſez ſouvent de ſe tirer d'affaire; mais il eſt viſible que ſi ces remedes aiſez & communs étoient utiles contre le déreglement des humeurs, ils ne le pouvoient être lors qu'il s'agiſſoit ou d'un *bras caſſé*, ou d'une *épaule diſloquée*. Les maladies de cette nature demandent une experience particuliere & une adreſſe de la main, qui ne peut s'aquerir que par un long uſage; de ſorte qu'il a fallu néceſſairement que quelques particuliers s'attachaſſent à cela ſeul, pour y pouvoir mieux réuſſir; & il eſt arrivé que l'on a donné à ces particuliers le nom de *Médecins*, par excellence, parce qu'ils guériſſoient des maladies dont on ne pouvoit ſe tirer ſans leur ſecours. Il pouvoient, à la verité, guérir auſſi quelques maladies internes, mais ce n'étoit pas là le beau côté de leur art. C'eſt ſans doute par cette raiſon, que Celſe regarde la Chirurgie comme la plus ancienne partie de la Médecine. L'on a pu ſe paſſer en quelque façon des autres parties, mais celle-ci a dû être en uſage preſque auſſi-tôt qu'il y a eu des hommes. Car ſi la bonne conſtitution, & la maniere de vivre ſimple & uniforme des premiers hommes les a rendus, comme on l'a remarqué au commencement, moins ſujets aux maladies que nous, elle ne les a pas rendus invulnerables, ni exempté de ſe caſſer un bras ou une jambe. S'il eſt donc vrai qu'ils n'ont pu ſe tirer de ſemblables accidens, par la ſeule force de la nature, il s'enſuit néceſſairement qu'ils ont eu beſoin de recourir à l'aſſiſtance d'autrui. Il s'enſuit encore, que ceux qui ſe ſont diſtinguez

guez par leur adreſſe en cette rencontre, ont dû être d'abord fort recherchez & fort conſiderez dans la ſocieté, pour le beſoin ſenſible qu'on en a eu. C'eſt ce qui fait dire à Homere, *qu'un Médecin vaut autant que pluſieurs autres hommes.* *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Si l'on joint au beſoin évident que l'on a eu de la Chirurgie le ſecours viſible que l'on en tire, il n'y a pas à douter que cette partie de la Médecine n'ait dû s'établir beaucoup plûtôt que les autres. 1 *Les effets de la Chirurgie*, dit Celſe, *ſont ce qu'il y a de plus évident dans toute la Médecine. Comme la fortune, ou le hazard, ont beaucoup de part au ſuccès des maladies, & que les mêmes choſes ſont tantôt ſalutaires & tantôt ſans effet; on peut douter ſi la ſanté doit être plutôt attribuée à la vertu des remedes qu'à la bonne diſpoſition du corps, ou à la force du temperament. Dans les cas même où l'on ſe ſert le plus de remedes, quoi que le ſecours qu'on en retire ſoit le plus ſenſible, néanmoins on peut dire que ſouvent on cherche en vain la ſanté par leur moyen, & qu'il eſt pluſieurs occaſions où on la recouvre ſans cela. On le remarque particulierement dans les maladies des yeux, dans leſquelles ceux qui ont été longtemps tourmentez par les Médecins, guériſſent quelquefois quand on n'y fait plus rien Mais pour ce qui concerne cette partie de la Médecine qui ſe ſert de la main pour guérir, il eſt viſible que quelque ſecours qu'elle retire d'ailleurs, elle a le plus de part aux guériſons qu'elle opere.*

Voila ce que dit Celſe. Or il n'a pu ſe faire que ce ſecours ſi évident & ſi palpable de la Chirurgie n'ait frappé les peuples les moins éclairez; mais il n'en a pas été de même du reſte de la Médecine. Quelques uns ont cru que l'on pouvoit abſolument s'en paſſer; & ceux qui n'ont pas été de ce ſentiment n'ont pas cru pour cela qu'il falût y apporter tant de façons, ſuppoſant que chacun pouvoit être Médecin à ſoi même, ou pouvoit, en tout cas, prendre conſeil du premier qui ſe rencontroit. Nous voyons encore aujourd'hui la plûpart des payſans, ſur tout ceux qui ſont éloignez des villes, venir à un âge fort avancé, ſans ſe ſervir de Médecins; au lieu que dans les accidens, qui demandent la main du Chirurgien, ils l'appellent auſſi-tôt.

Les Grecs du temps dont nous parlons, devoient être à peu près ſur le même pied; un Chirurgien leur tenoit lieu de tout, par rapport à la Médecine. Il eſt même fort probable que la Chirurgie d'Eſculape & de ſes fils n'étoit pas venue où elle eſt aujourd'hui, ni ſeulement où elle étoit déja du temps d'Hippocrate. L'uſage du *fer* & du *feu* n'étoit apparemment pas ſi commun alors, qu'il l'a été depuis. Lors qu'Eſculape penſoit des *playes*, il ſe contentoit ſans doute des *inciſions* qu'il falloit néceſſairement faire pour tirer, par exemple, une fleche ou un dard d'une partie bleſſée, ſans en faire dans les occaſions où on les croit néceſſaires aujourd'hui. Beaucoup moins encore venoit-il à *cautériſer* ou à appliquer *le feu*, comme on l'a fait depuis, ne ſe ſervant guere dans ces occaſions que de l'application de quelques 2 *herbes ſpécifiques*, ou de quelques 3 *medicamens adouciſſans* ou *qui ôtent la douleur*. C'eſt ce qui a fait dire que Chiron étoit inventeur de cette eſpece de Chirurgie, qui ſe ſert particulierement des *herbes*.

La

1 *Præſat. in Lib.* 7.
2 Ἐπὶ δὲ ῥίζαν βάλε πικρὴν. *Il appliqua d'une racine amere ſur la playe.*
3 Ἤπια, ὀδυνήφατα φάρμακα, *dit Homere.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

La maniere dont les Romains traiterent le premier Médecin, c'eſt à dire, le premier Chirurgien, qui fut entré dans leur ville, confirme encore ce qu'on vient de dire. 1 Sa méthode qui étoit celle de la Chirurgie ordinaire, telle qu'elle ſe pratiquoit dans la Grece, où cet Art étoit déja fort avancé, leur parut ſi cruelle, qu'ils le regarderent comme un bourreau. Il n'y a pas d'apparence que ces peuples-là ſe fuſſent entierement paſſé de la Chirurgie, avant la venue de cet étranger. Les guerres continuelles, où ils étoient engagez, leur rendoient cet Art abſolument néceſſaire; mais comme ils étoient ſans doute accoûtumez à une Chirurgie plus douce, telle que nous ſuppoſons qu'étoit celle d'Eſculape, ils ne purent que trouver la Chirurgie nouvelle extrémement rude.

Le ſavoir d'Eſculape pouvoit s'étendre d'ailleurs à la réduction des *fractures* & des *luxations*; & ils poſſedoit apparemment la conoiſſance de divers ſimples dont il faiſoit application ſur les *tumeurs*, & ſur les *ulceres*, & avec leſquels il guériſſoit toutes les autres maladies extérieures; tout cela ſans beaucoup employer le fer, & ſe ſervant encore moins du feu. C'eſt à quoi ſe bornoit, à mon avis, toute la Chirurgie de ces anciens Maîtres. Mais, dira-t-on, comment ſe peut il faire que des gens d'un ſavoir ſi limité, ayent paſſé pour les Inventeurs de la Médecine? Je répons premierement, que l'on ceſſera d'en être ſurpris, ſi l'on fait réflection que la Chirurgie étant, comme on l'a dit, une partie des plus néceſſaires de la Médecine, & Eſculape & ſes fils l'ayant exercée dans un temps où l'on ne reconnoiſſoit guere d'autres Médecins que les Chirurgiens, ils ont pu fort naturellement paſſer pour les Auteurs d'un Art en géneral dont ils ont exercé la partie qui étoit la plus recherchée. Il faut remarquer en ſecond lieu, qu'encore que l'on ait ſuppoſé qu'Eſculape paroiſſoit plus du côté de la Chirurgie, que de celui de la Médecine, il ne s'enſuit pas qu'il ne ſe mêlât point de cete derniere Science. Il eſt probable, comme on l'a dit, qu'il traitoit auſſi bien les maladies internes que les externes, & qu'il exerçoit toutes les parties de la Médecine, comme l'ont fait tous les Médecins qui l'ont ſuivi juſqu'a Hippocrate, & même long-temps après; quoi que ſon principal talent fût la Chirurgie, & que ce ſoit l'endroit par où il s'eſt diſtingué; ce qui a ſuffi pour lui acquerir une grande réputation par rapport à tout le reſte de la Médecine. Voila, ce me ſemble, comme on doit expliquer les paſſages de Celſe & de Pline que l'on a citez, & concilier leur ſentiment avec celui de tous les autres.

1 *Voyez Part. 2. Liv. 3. Chap. 2.*

CHA-

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE XVI.

Si supposé qu'il y ait eu deux Hommes differens, un Egyptien, & un Grec, qui ayent tous deux porté le nom d'Esculape, on en pourroit inferer ou que le premier a été plus savant que le dernier, ou qu'ils ont tous deux également inventé la Médecine chacun en son pays? On examine aussi par occasion comment cet Art a passé d'un peuple à l'autre.

COmme on a fait mention d'un autre Esculape, qu'on a dit avoir été Egyptien, & avoir inventé la Médecine, quelcun pourroit soupçonner que celui-ci étoit plus habile que le Grec, & qu'il a veritablement possedé cet Art dans toute son étendue. Ces deux Esculapes peuvent bien, comme on l'a vu, être reduits à un. Mais si l'on veut absolument qu'il y en ait eu deux, un Egypien & un Grec, il n'est pas impossible que l'un ait eu un savoir plus étendu que l'autre; mais c'est sur quoi nous n'avons nulle instruction. Il paroit seulement, par ce que nous avons dit du dernier, que la Chirurgie étoit son principal talent.

On peut encore faire cette question: Si, supposé qu'il y ait eu deux Esculapes, l'un en Egypte & l'autre en Grece, ils peuvent tous deux avoir inventé la Médecine chacun en son pays? On répond que rien n'empêche qu'ils ne puissent avoir passé pour les inventeurs de cet Art, chacun chez soi. 1 Les Magnésiens soûtenoient, comme on l'a vu ci-dessus, que *Chiron* étoit le premier des hommes qui eût écrit de la Médecine. Les Tyriens assuroient la même chose de leur Roi Cadmus, à qui ils offroient les prémices des plantes, supposans qu'il en avoit enseigné l'usage dans les maladies. Les Magnésiens & les Tyriens ne pouvoient pas également avoir raison; mais on pouvoit seulement inferer de ce que ces peuples disoient, l'un touchant Chiron, & l'autre touchant *Cadmus*, que ces deux hommes avoient commencé, chacun dans sa patrie, à pratiquer les premiers la Médecine; & la même chose peut être arrivée non seulement aux deux Esculapes, mais à plusieurs autres en differens endroits du monde, soit dans le même temps, soit en des temps differens.

On demandera en troisième lieu, si tous ces Inventeurs de la Médecine, ou qui ont été reputez tels, n'ont rien pris l'un de l'autre? Il se peut que chacun ait commencé de faire parmi les siens ses experiences & ses découvertes particulieres, sans le secours des étrangers, & qu'on s'en soit tenu là, tant que le commerce n'a pas été commun entre les hommes. Mais les peuples s'étant insensiblement unis par cette voye, les connoissances ont en même temps passé d'une nation à l'autre, chacun ayant voulu imiter & introduire chez soi ce que les autres avoient de bon. C'est de cette maniere que la Médecine s'est établie, & qu'elle s'est perfectionnée en chaque pays, c'est à dire, à meture qu'on y a joint aux lumieres qu'on avoit déja, celles qu'on a tirées de dehors. Or quoi que le savoir de ceux qui ont commencé dans chaque lieu ne fût que fort

1 *Plutarch. Sympoſiac. Lib.* 3. *Queſt.* 1.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

fort médiocre, en comparaiſon de celui des Médecins qui ſont venus après; néanmoins comme ils ont jetté les premiers fondemens, & qu'on ne conoiſſoit rien alors de plus parfait, on ne leur a pas moins tenu compte de leurs efforts que s'il n'y avoit rien eu à ajoûter à leurs découvertes.

Voila l'idée qu'on doit avoir de ceux, à qui l'on a attribué *l'invention de la Médecine*. Mais il y aura cette difference entre le premier des Eſculapes & les autres dont les Grecs ont fait mention, que s'il eſt auſſi vieux qu'on l'a dit, il aura non ſeulement tracé les premiers traits de cet Art, dans le pays où il a vêcu, comme ceux dont on a parlé, ont fait dans le leur, mais il pourra encore paſſer pour le plus ancien de tous.

Ce qu'on vient de dire, en dernier lieu, fait naître une quatrième queſtion, ſavoir, quels ſont ceux des peuples dont on a parlé, qui ont les premiers cultivé la Médecine? Il n'y a pas de doute, que ce ſont les Aſſyriens; ou les Egyptiens, & lés Phéniciens qui ſont d'ailleurs les plus anciens des peuples conus. L'Egypte a été appellée *la mere-des Arts*, & les Grecs ont eux mêmes reconu qu'ils en avoient tiré la Religion, & preſque tout ce qu'il y a de Sciences & de beaux Arts. La Phénicie leur avoit auſſi fourni la conoiſſance des *Lettres*; en ſorte que les Grecs tenoient de ces peuples tout ce qu'ils avoient de plus curieux, & qu'ils avoient même reçu aſſez tard, comme les Romains tarderent longtemps avant que d'introduire dans leur République ce qu'ils tirerent à leur tour des Grecs, concernant les mêmes conoiſſances. Pour ce qui eſt des lumieres que les Egyptiens & les Phéniciens eux mêmes avoient pu tirer de l'Aſſyrie & de la Caldée, & qui pouvoient être émanées des premiers hommes du monde, on n'a rien de certain là-deſſus.

CHAPITRE XVII.

1 *MACHAON, & PODALIRE, deux fils d'Eſculape, fameux Médecins ou Chirurgiens; leurs femmes, & leur famille.*

2 QUelques Anciens ont cru que le premier de ces fils d'Eſculape n'étoit que Chirurgien, mais que le dernier étoit Médecin; ce qu'on a dit ci-deſſus ſert à decider cette queſtion. MACHAON étoit l'ainé, comme on le recueille de ce que Q. Calaber fait dire à Podalire au ſujet de la mort du premier, *que ce cher frere l'avoit élevé comme ſon fils, après que leur pere avoit été reçu dans le Ciel, & qu'il lui avoit enſeigné à guerir les maladies.* Quoi qu'Homere mette toûjours Podalire le premier, quand il parle de lui & de ſon frere, ce n'eſt pas une conſequence; & il eſt viſible que ce n'eſt que 3 pour ajuſter ſon vers. Ce que ce Poëte dit d'ailleurs de Machaon, fait voir qu'il étoit le plus eſtimé, & qu'on l'appelloit préferablement à ſon frere, pour penſer les plus grands de l'armée. Ce fut Machaon qui traita *Menelaus* bleſſé par Pan-

1 *Voyez encore le Chapitre* XIX.
2 *Voyez Euſtathe ſur le quatrième de l'Iliade.*
3 Ποδαλείριος, ὁδὲ Μαχάων.

Pandare, en eſſuyant premierement le ſang de ſa bleſſure, (& non pas *en le ſuçant avec les levres*, comme l'ont cru quelques Savans, trompez par la double ſignification du mot qu'Homere employe en cette rencontre) & après avoir eſſuyé la playe, en y appliquant des remedes adouciſſans, comme faiſoit ſon pere. Ce fut auſſi Machaon qui guérit *Philoctete*, qui avoit été rendu boiteux, pour s'être laiſſé tomber ſur l'un des pieds une flêche trempée dans le fiel de l'Hydre de Lerne préſent ou dépôt que lui avoit remis Hercule en mourant. Cette cure marqueroit que Machaon devoit être plus habile en ſon art, que le Centaure Chiron, qui ne put ſe guérir, comme on l'a dit, d'une bleſſure de cette ſorte.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Au reſte les deux freres étoient tous deux ſoldats, auſſi bien que Médecins; & Machaon ſemble avoir été fort brave. 1 Il fut du nombre de ceux qui entrérent dans le *Cheval de bois*, cette fameuſe machine dont les Grecs ſe ſervirent pour prendre Troye. Il fut une fois bleſſé à l'épaule dans une ſortie que firent les Troyens; & il fut enfin tué dans un combat ſingulier, qu'il eut contre Nirée, ou 2 ſelon d'autres, contre Eurypyle, fils de Telephe. Machaon & Podalire ſont auſſi mis au nombre des galans d'Hélene.

3 La femme de Machaon s'appelloit *Anticlea*. Elle étoit fille de *Diocles*, Roi de Meſſénie. Il en eut deux fils, Nicomachus & Gorgasus, qui demeurerent à *Phére*, & poſſederent le Royaume de leur aveul, juſques à ce que les Héraclides, au retour de la guerre de Troye, ſe fuſſent emparez de la Meſſénie & de tout le Peloponneſe, d'où ils les chaſſerent, auſſi bien que quelques autres Pauſanias parle encore de trois autres fils de Machaon; d'un Sphyrus; d'un Alexanor; & d'un Polemocrates. Il y a de l'apparence qu'une partie d'entr'eux furent Médecins, & peut-être même qu'ils ſuivirent tous la profeſſion de leur pere, qui fut conſervée dans la famille avec un grand ſoin, comme on le verra ci-après. Au reſte je ne ſai ſi Machaon étoit Roi par lui même, ou s'il tenoit ſeulement cette dignité de ſa femme, mais Homere l'appelle en deux ou trois endroits *Paſteur des Peuples*, qui eſt le titre qu'il donne à Agamemnon & aux autres Rois Pauſanias, que nous avons cité ci-deſſus, au ſujet du combat ſingulier de Machaon, ajoûte qu'il fut enſeveli dans la Meſſénie, où ſes os furent apportez du camp de devant Troye, par les ſoins de *Neſtor*. Sur quoi il faut remarquer que ce combat de Machaon, qui ſe fit dans le camp dont on vient de parler, & où ce vaillant Médecin fut tué, ne s'accorde pas bien avec ce que l'on a dit, après Hyginus, que Machaon fut du nombre de ceux qui entrerent dans le cheval de bois. On ſait que Troye fut priſe immédiatement après que ceux qui étoient renfermez dans ce cheval en furent ſortis.

Quant à Podalire, 4 comme il revenoit de la guerre de Troye, il fut pouſſé par une tempête ſur les côtes de Carie, où un berger qui le reçut, ayant appris qu'il étoit Médecin, le mena au Roi *Damæthus*, dont la fille étoit tombée du haut d'une maiſon. Il la guérit *en la ſaignant des deux bras*, ce

2 *Hyginus, Fab, Lib.* 1. *Cap.* 81. 108. 113.
2 *Pauſanias in Laconic. & Calaber, Lib.* 6. & 7.
3 *Pauſanias in Meſſeniac. Strabo, Lib.* 8.
4 *Stephan. Byzantin. in voce* Syrna.

Des xxviij. premiers Siécles du Monde.

ce qui fit tant de plaisir à ce Roi, qu'il la lui donna en mariage, avec la *Chersonése*, où Podalire bâtit deux villes, l'une qu'il appella *Syrnum*, du nom de *Syrna*, sa femme; & l'autre *Bybassus*, qui étoit le nom du berger qui l'avoit reçu après son naufrage.

Podalire eut entr'autres enfans un HIPPOLOCHUS, duquel *Hippocrate* se disoit être descendu, comme on le verra ci-après.

CHAPITRE XVIII.

Premier exemple de la Saignée. *Reflexion sur l'antiquité & sur l'invention de ce remede; sur celle de* la Purgation; *& sur ce qu'on a dit que les bêtes ont enseigné aux hommes divers remedes.*

LA Saignée dont se servit Podalire, comme on l'a vu au Chapitre précedent, étant le plus ancien exemple que nous ayions de ce remede, mérite bien que nous y fassions quelques réflexions. Comme on ne sait point où Etienne de Byzance, de qui nous tenons cette Histoire, a pris ce qu'il en dit, & qu'il est le seul qui rapporte ce fait, il peut y avoir lieu d'en douter

1 Un Auteur moderne que l'on a déja cité, croit que le silence d'Homere sur le sujet de la *Saignée* est un fort argument pour prouver qu'elle n'étoit pas conue de son temps; & que si ce Poëte avoit eu conoissance d'un remede de cette nature, il en auroit plûtôt parlé que de cent autres bagatelles dont il charge ses Poëmes. Mais on peut répondre que les œuvres d'Homere n'étant pas des livres de Médecine, son silence sur la Saignée ne peut faire ni pour, ni contre. Si l'on objecte qu'il a bien parlé du *Moly* & du *Nepenthès*, on répond que les loix du Poëme Epique, aussi bien que celles du Sublime, le permettoient. Le *Moly* étant un remede contre les enchantemens, il entroit aussi naturellement dans cette sorte de Poësie que les enchantemens mêmes. Et pour ce qui est du *Nepenthès*, quand ce n'auroit été, comme on le croit, que de l'*Opium*, comme c'est une drogue dont on ne sauroit assez admirer les effets, Homere pouvoit fort bien en parler. Il n'en a pas été de même des remedes, dont Podalire & Machaon se sont servis dans les blessures; ce Poëte s'est contenté de les indiquer sons le nom general de *medicamens adouciſſans*, ou de *racines ameres*, sans les désigner plus particulierement Supposé donc que ces Médecins employassent aussi la Saignée, Homere, par la même raison, n'étoit pas d'obligation d'en parler, & peut-être n'en a-t-il rien dit, parce que ce remede étoit déja très-commun de ce temps là.

En un mot, si le raisonnement de ce savant homme avoit lieu, on en pourroit aussi légitimement inferer que l'on ne *purgeoit* point du temps d'Homere, puisque ce Poëte n'en dit rien; ce qui n'est pas vraisemblable, & qu'on n'oseroit, à mon avis, soûtenir.

On peut fonder une seconde objection contre l'antiquité de la Saignée, sur ce que Ciceron rapportant, comme on l'a vu ci-dessus, ce que le premier & le

1 *Voyez le Parére del S. Lionardo di Capoa.*

le troiſième des Eſculapes dont il parle, ont inventé, il ne fait point mention de ce remede Mais il ſe peut que le ſecond Eſculape, dont Ciceron ne dit rien, ſi ce n'eſt qu'il étoit frere du ſecond Mercure, & qu'il fut foudroyé, ait été celui qui a inventé la Saignée. Ce que Diodore & Hérodote diſent des Egyptiens, ſembleroit encore prouver que ces peuples, que l'on a dit avoir eu, des premiers, conoiſſance de la Médecine, ne mettoient point en uſage la Saignée; les principaux remedes dont ils ſe ſervoient ſe trouvans réduits, ſelon ces Auteurs, à la *Diete*, aux *Lavemens*, & aux *Purgatifs* ou *Vomitifs* Si la Saignée avoit été conue chez eux, il ſemble que c'étoit un remede aſſez conſiderable pour ne le pas oublier. Mais on peut répondre que ces Auteurs parlent de ces remedes comme des plus ordinaires, & qu'on pratiquoit tout les jours, à peu près comme ſi l'on diſoit aujourd'hui que les Anglois ſe ſervent fort de *Vomitifs*, & les Allemands de *Sudorifiques*; ce qui n'empêche point qu'ils ne ſe faſſent quelquefois tirer du ſang, quoi qu'à la verité ils le faſſent plus rarement, particulierement les derniers. Il eſt probable d'ailleurs que l'Egypte, étant un pays beaucoup plus chaud que la Grece, on n'y ſaignoit pas ſi ſouvent.

Des xxviij. premiers Sicles du Monde.

Pour revenir à Etienne de Byzance, ou à ce qu'il dit de la Saignée faite par Podalire, quand on ſuppoſeroit que c'eſt une fable, on peut dire que l'incertitude où l'on eſt touchant le temps auquel on a commencé de ſaigner, eſt une preuve très-certaine de l'antiquité de ce remede. Joignez à cela qu'Hippocrate, qui eſt le plus ancien Auteur que nous ayions ſur la Médecine, & le premier qui ait parlé de la Saignée, ne nous permet pas de croire que de ſon temps ce fût un remede nouveau, ou inventé depuis peu. Et quoi qu'il ne nous fourniſſe pas des preuves bien formelles du contraire, cependant on peut légitimement inferer que la Saignée ſe pratiquoit des longtemps auparavant, de ce que ce Médecin faiſoit déja ouvrir toutes les veines qu'on ouvre aujourd'hui; celles des *bras*, des *pieds*, du *jarret*, du *front*, de la *langue* &c. On étoit même déja aſſez hardi pour oſer ouvrir, couper, ou brûler *les arteres*, par le moyen du fer & du feu. On appliquoit auſſi des *Ventouſes ſcarifiées*. Toutes ces differentes manieres de tirer du ſang ſuppoſent, à mon avis, néceſſairement que la Saignée ſe pratiquoit déja depuis fort longtemps; n'étant pas probable que l'on ait oſé ou pu en venir là, ou faire tant de choſes du premier coup.

Quant aux *Purgatifs*, l'on a vu que Ciceron en attribuoit l'invention au troiſième Eſculape, & Mélampe nous a fourni le premier exemple de ce remede. Mais quand tout cela ſeroient auſſi des fables, on a d'ailleurs des preuves convainquantes de l'antiquité de la Purgation; comme en ce que dit Hérodote, le plus ancien des Hiſtoriens Grecs, & Diodore après lui, de la coûtume des Anciens, qui ſe ſervoient d'un médicament qui les *purgeoit* & les faiſoit *vomir*. 1 On croit que c'étoit une eſpece de *raifort*, ou une herbe qui reſſembloit au *celeri*, ou une compoſition, qui étoit comme une ſorte de *biere*.

On ſoûtiendra encore l'antiquité de la purgation, par la même raiſon que l'on

1 Ils appelloient ce remede, ou cette plante, συρμαῖα, d'où vient συρμαΐζειν, *purger*, & συρμαϊσμος, *purgation*.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

l'on a apportée en faveur de la Saignée; c'eſt à dire, par les divers purgatifs que l'on conoiſſoit déja du temps d'Hippocrate, tels que ſont l'*Ellebore*, l'*Elaterium*, le *Peplium*, la *Coloquinte*, la *Scamonée* &c. Il ſemble que ces médicamens ne peuvent pas avoir été découverts en même temps. On ne peut pas même douter, à l'égard de l'*Elaterium*, en particulier, qu'il ne fût conu dès longtemps auparavant, puis qu'il étoit déja en uſage parmi les Médecins *Cnidiens*, qui avoient précedé Hippocrate. Il y auroit encore moins à douter touchant l'*Ellebore*, ſi l'Hiſtoire de Mélampe, qui a été rapportée, n'étoit point fabuleuſe.

Mais quand on n'auroit pas toutes ces preuves, je ne laiſſerois pas de croire la purgation très-ancienne par une autre raiſon. C'eſt qu'elle ſemble être une conſéquence néceſſaire d'une expérience qu'on n'a pu manquer de faire preſque auſſi-tôt qu'il y a eu des hommes. Car enfin il eſt impoſſible qu'on ait beaucoup tardé à s'appercevoir que l'on ſe portoit mal, lors qu'on avoit l'eſtomac chargé, ou le ventre conſtipé. Cela étant, il eſt vraiſemblable que l'on a d'abord cherché des moyens pour procurer l'évacuation des excremens, lors qu'elle tardoit trop à ſe faire, ou lors qu'on ſe ſentoit trop rempli. Ou plûtôt, quelcun ayant mangé, ſans y penſer, de quelque herbe qui l'avoit purgé, & s'en étant trouvé enſuite plus diſpos & plus ſain, il y a bien de l'apparence qu'on n'a pas manqué auſſi-tôt de profiter de cet effet du hazard; & que la même perſonne, ou d'autres, ont eſſayé la même choſe lorſqu'ils ont cru en avoir beſoin. Ou enfin, quelcun ayant remarqué que les malades ſe tiroient ſouvent d'affaire par des *diarrhées*, l'on a tâché d'imiter la nature, & de l'aider par le moyen des choſes que le hazard avoit fait conoître propres à émouvoir le ventre.

C'eſt apparemment une raiſon ſemblable à celle qu'on a touchée en dernier lieu, qui a fait penſer à la *Saignée*. Les premiers hommes voyant qu'une perte de ſang terminoit ſouvent des maladies, ou que lors qu'on ſaignoit abondamment du nez, on ſe trouvoit ſoulagé du *mal de tête*, & que les femmes ſe portoient mal lors que leurs ordinaires leur manquoient, ils ſe ſont aviſez de vuider par artifice un ſang qui ne pouvoient pas ſortir de lui même.

Mais on peut dire à cela, qu'encore que certaines évacuations de ſang ſoient ſouvent néceſſaires, & ſoulagent les malades, il ne s'enſuit pas qu'on ait pu auſſi aiſément entreprendre d'imiter la nature en cette rencontre, comme lors qu'il s'eſt agi des purgatifs. Ce dernier remede fait vuider des excrémens par les voyes ordinaires, au lieu que par la Saignée nous répandons une liqueur qui paroît ſi néceſſaire à l'entretien de la vie, qu'on ne ſauroit la voir couler ſans quelque horreur, & que cette même liqueur ſort encore par un chemin extraordinaire; outre que les purgatifs ont été trouvez par hazard & ſont entrez dans le corps des premiers hommes, de la même maniere que la nourriture, ce qu'on ne peut pas dire de la Saignée.

Il eſt donc certain que la purgation a été indiquée beaucoup plus naturellement que la Saignée; & qu'il a fallu beaucoup plus de raiſonnement, pour ſe porter a ouvrir les veines, que pour donner des purgatifs, & par cette raiſon je croirois la purgation la plus ancienne.

Je

Des xxviij. premiers Sicles du Monde.

Je sai bien que 1 Pline prétend que nous ayions l'obligation de la découverte de la Saignée à l'*Hippopotame*, ou *Cheval marin*. Cet animal, dit l'Auteur qu'on vient de citer, étant devenu trop gros & trop gras à force de manger, se sert d'un roseau pointu pour s'ouvrir une certaine veine de la jambe; & après en avoir laissé couler une quantité suffisante de sang, bouche la playe avec de la bouë; ce que les hommes n'ont pas manqué d'imiter. Mais il faut mettre ce compte avec celui que le même Auteur nous débite, dans le Chapitre qui suit, touchant l'oiseau appellé *Ibis*, qui a aussi montré aux hommes à se donner des *lavemens*, lors qu'ils ont remarqué que cet oiseau se mettoit avec le bec de l'eau de la mer dans le derriere. On doit dire la même chose de tous les autres médicamens qu'on prétend tenir des bêtes.

Ce n'est pas qu'il ne soit possible que les bêtes ayent fait conoître aux hommes divers remédes; mais ce n'est qu'entant que le hazard les a exposées, aussi bien que les hommes, à en faire l'essai. 2 Ainsi les chevres de Mélampe ayant mangé de l'ellebore, autant ou plûtôt par hazard que par ce qu'on appelle l'*instinct*, & leur maître y ayant pris garde, cela lui valut la découverte d'un grand remede. On peut dire la même chose de ce que rapportent 3 quelques Auteurs, que l'on a appris à guérir la maladie, appellée *Hypochyma*, après avoir remarqué que des chevres, qui avoient cette maladie, avoient recouvré la vuë, pour s'être percé les yeux avec un jonc, ou avec une épine, en paissant dans le bois. Si ce n'est pas ici une fable, c'est encore un effet du hazard qui a beaucoup servi.

Il se peut aussi, sans que le hazard s'en soit mêlé, que les premiers hommes, ayant trouvé quelque simple qui leur étoit inconu, ils ayent fait l'experience sur quelque animal, avant que d'en prendre eux mêmes. En ce cas les bêtes leur en auront enseigné l'usage, mais ce ne sera pas au sens des Naturalistes. On ne s'est pas avisé de dire que les bêtes eussent montré aux hommes *les poisons* que l'on a tiré des entrailles de la terre; cependant ils en ont trouvé de plus de sortes, qu'il ne seroit à souhaiter.

CHAPITRE XIX.

HYGIEIA, ou SALUS, & EPIONE, femme d'Esculape; ÆGLE; PANACEIA; IASO; ROME; ACESO, ses filles; ERIOPIS, sa sœur.

L'Etymologie de tous ces noms fait voir que ce n'est ici qu'un 4 jeu d'esprit, & une continuation de la fiction, par laquelle on a introduit *le Soleil* comme l'Auteur de la Médecine sous le nom 5 d'*Apollon*. En suivant la même allusion *Esculape*, que l'on a dit être fils d'Apollon, se prend pour l'*Air*. *Hygieia*

1 *Lib.* 8. *Cap.* 26.
2 *Voyez ci-dessus. Chap.* 2.
3 *Galeni Introductio.*
4 *Pausanias in Achaïcis.*
5 *Voyez ci-dessus, Chap.* 7.

Des xxviij. premiers Siécles du Monde.

Hygieia ou *Hygeia*, c'eſt à dire la ſanté, eſt appellée ſa femme, ou, ſelon d'autres, ſa fille, parce que notre ſanté dépend de l'air que nous reſpirons, autant ou plus que de toute autre choſe. La Déeſſe *Salus*, que l'on repréſente dans les médailles comme une femme demi nue qui offre de la viande à un ſerpent, dans une coupe, eſt à peu près la même. *Æglé*, c'eſt à dire *la lumiere* ou ſon *éclat*, marque que l'air *illuminé* & *purifié* par le ſoleil, eſt le meilleur de tous. Par *Iaſo*, & *Panacea*, qui ſont la même choſe que *la guériſon*, & *la Médecine univerſelle*, l'on a voulu inſinuer que *le bon air guériſſoit toutes les maladies*. *Romé*, qui ſignifie *la force*, & *Iaſo*, qui eſt la même choſe, qu'*Aceſo*, indiquent auſſi que l'on *ſe guérit*, & que l'on *reprend des forces* en humant un bon air.

La femme d'Eſculape eſt encore appellée *Epione*, par quelques autres, d'un mot Grec qui ſignifie *adoucir*. D'autres, comme on l'a dit, l'ont nommée *Hygeia*; d'autres *Lampetié*, qui a preſque la même ſignification qu'*Æglé*; & d'autres enfin, comme Hyginus, lui ont donné le nom de *Coronis*, que nous avons dit être celui de la mere d'Eſculape. Le Scholiaſte de Pindare parle enfin d'une ſœur du même Eſculape, qu'il appelle *Eriopis*. On parlera dans la ſuite de quelques autres Déeſſes, à qui l'on avoit recours dans les maladies, & de quelques femmes qui entendoient la Médecine.

Ce feint Eſculape & ſa famille imaginaire ſemblent confirmer ce qu'on a dit ci-devant qu'il n'y avoit jamais eu d'Eſculape Grec. Et quant à Podalire & à Machaon qui peuvent avoir été de veritables hommes, & s'être trouvez au ſiege de Troye, en qualité de Médecins ou de Chirurgiens, le Poëte les a faits, à mon avis, fils d'Eſculape, pour leur faire plus d'honneur; dans le même eſprit qu'il a dit des Médecins en géneral, *qu'ils étoient de la race de Paon*, Médecin des Dieux, dont il a été parlé ci-devant.

CHAPITRE XX.

Suite de l'Hiſtoire d'Eſculape, où l'on void la part qu'il a eu dans la Médecine, après avoir été mis au rang des Dieux.

NOus avons vu juſques ici tout ce que l'on a dit d'Eſculape, conſideré comme un homme. L'ordre voudroit que l'on ſuſpendît de rapporter quelle part il a eu dans ce qui concerne la Médecine depuis qu'il a été deifié, & que l'on reſervât chaque particularité pour le temps auquel elle ſeroit arrivée. Mais l'on a cru qu'il valoit mieux, pour éviter les digreſſions, achever tout d'un temps l'Hiſtoire de cet homme, ou de ce Dieu Médecin.

Entre ceux, dit Clément Alexandrin, *qui ont été autrefois des hommes, quoi que l'opinion du peuple en ait fait des Dieux, on compte un Hermes Thébain, & un Eſculape de Memphis.* Le même Auteur, qui fait ici un Eſculape Egyptien, & qui le joint à Hermes, ſemble le confondre avec l'Eſculape Grec, lors qu'il dit ailleurs, *qu'Eſculape n'a été déifié que cinquante-trois ans avant la guerre de Troye*, comme on l'avoit déja remarqué ci-deſſus. Il ſe peut qu'en ce dernier endroit il parlât après les Grecs, qui ne croyoient pas Eſculape plus ancien.

Quoi

Quoi qu'il en soit, 1 Pausanias assûre qu'Esculape fut estimé Dieu dès le commencement, & qu'il n'a pas été de ceux dont la réputation est allée insensiblement en augmentant. Cet Auteur prétend prouver ce qu'il avance, particulierement par un passage de l'Iliade, où Machaon est appellé *homme fils d'Esculape*, ce qui est la même chose, selon Pausanias, que si Homere avoit dit, *homme fils d'un Dieu*. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Esculape ayant été mis au rang des Immortels, on lui bâtit des temples en divers endroits; on lui fit des vœux, & on lui sacrifia comme au Dieu de la Santé. 2 On bâtit même des temples à ses fils, & à ses petits-fils.

Entre ceux que la Grece fit construire à l'honneur d'Esculape, celui *d'Epidaure* tenoit le premier rang. Cette ville étoit consacrée à ce Dieu, ou parce qu'il y étoit né, ou simplement parce qu'il y avoit demeuré: On voyoit dans ce temple, qui étoit à cinq milles de la ville, sa statue composée partie d'or, partie d'yvoire, de la main de *Thrasymede*, fameux Sculpteur. Cette statue étoit d'une grandeur extraordinaire; & elle représentoit le Dieu assis sur un thrône, tenant d'une main *un bâton*, & s'appuyant de l'autre sur la tête d'un *dragon*, avec *un chien* à ses pieds. Pausanias dit que ce chien étoit mis aux pieds d'Esculape, parce qu'un chien l'avoit gardé lors qu'il fut exposé, comme on l'a dit ci dessus; mais ne pourroit-on pas croire que cet animal étant l'emblême de *la sagacité*, si nécessaire à un Médecin, on le placoit aux pieds du Dieu de la Médecine. *Voyez ci-dessus ce qui est dit d'Anubis.*

3 On représentoit autrement Esculape 4 avec une fort longue barbe, habillé en Médecin, & assis; ayant sur ses genoux des boëtes d'onguens, avec les instrumens nécessaires à la profession. De la main droite il tenoit sa barbe, & de la gauche *un bâton entortillé d'un serpent*, 5 pour marquer, que les malades ont besoin, pour se guérir, de faire un corps neuf, ou de quitter leur vieille peau, comme le serpent se dépouille de la sienne. De plus le serpent étant le symbole de *l'attention*, faisoit comprendre que les Médecins doivent se rendre fort attentifs à tout ce qui arrive aux malades. Nous avons vu ci-dessus que les serpens étoient aussi consacrez à Isis. Pour le bâton, il signifioit que ceux qui sortent de maladie ont besoin de beaucoup de ménagement pour ne pas retomber. D'autres ajoûtent que le bâton d'Esculape étoit plein de *nœuds*, pour marquer *les difficultez* qui se rencontre dans l'étude & la pratique de la Médecine. *Festus*, de qui l'on a tiré cette derniere remarque, ajoûte que ce Dieu portoit *une couronne de laurier*, parce que cette plante sert pour divers remedes. On lui faisoit aussi porter une pomme de *Pin*, peut-être pour la même raison. *Voyez Pausanias.*

On void encore aujourd'hui des médailles d'Esculape où il est représenté debout, avec le *pallium*, à la Grecque, qui laisse voir presque la moitié du corps nud, depuis la ceinture en haut, & le bâton dont on a parlé, sur lequel il s'appuye. On void en quelques unes *un cocq* à ses pieds, ce qui insinue que le Médecin

1 *In Corinthiac.*
2 *Idem ibidem, & in Messeniacis.*
3 *Abricus, de Deorum imaginibus.*
4 En quelques endroits on le représentoit aussi sans barbe, comme à Sicyone. *Voyez Pausanias.*
5 *Phornutus, De Natura Deorum.*

Des xxviij. premiers Siécles du Monde.

Médecin doit être *vigilant*. En d'autres on trouve *une chouette*, pour dire qu'un Médecin doit être auſſi *clairvoyant* & auſſi prêt *de nuit*, comme de jour pour ſecourir les malades. La ſtatue d'Eſculape décrite par Caſalius (*De Prophan. Rom. Ritibus*, *Cap.* 7.) a du côté droit un *Aigle*, ou un *Vautour*, à ſes pieds, & du gauche une *tête de Belier*. L'Aigle a la vuë fort perçante, & pouvoit ſignifier qu'un Médecin doit être *clair-voyant*. Cet oiſeau eſt d'ailleurs un emblême de la longue vie, que la Médecine procure, &c. Les Vautours étoient conſacrez à *Iſis*, par la raiſon que l'on en a rapportée ci-deſſus, & qui peut avoir obligé à en mettre auſſi un aux pieds d'Eſculape. La tête de Belier marque pareillement les ſonges, & les divinations. *Voyez Pline*, *Liv.* 37. On faiſoit coucher les malades que l'on avoit portez au temple d'Eſculape, dans des peaux de Beliers, afin qu'ils euſſent des ſonges divins.

Dans pluſieurs médailles Eſculape ſe trouve auſſi accompagné d'une petite figure qui repréſente un jeune garçon couvert d'une robe à capuchon. Mr. Spon vouloit que ce fût un emblême de *la maladie*, qui eſt l'objet de la Médecine, parce que chez les Anciens, les malades prenoient la robe & le bonnet pour ſe couvrir, au lieu que ceux qui ſe portoient bien, alloient tête nue. On appelloit ce jeune garçon, ou ce petit homme, TELESPHORE.

Mr. Patin rapporte une médaille battue à l'honneur de l'Empereur *Adrien*, où l'on voit d'un côté Eſculape avec *Hygieia*, & de l'autre *Teleſphore*, avec cette inſcription autour, ΠΕΡΓΑ. ΕΠΙ ΚΕΦΑΛΑΙΩΝΟΣ. Et tout auprés du Teleſphore, il y a ces lettres OB. Ce ſavant Antiquaire & Médecin explique les premiers mots de cette maniere: *Pergamenorum*, *ſub Cephalione*, ajoûtant en caractere Italique *Teleſphorus*. Il dit enſuite, après Pauſanias, que Teleſphore étoit une Divinité des Pergaméniens, qui avoit été ainſi nommée par le commandement de l'Oracle, & que quelques uns traduiſoient ce mot par celui de *Devin*, ou de *Ventriloque*. Cette explication me faiſoit croire que *Teleſphorus*, & *Ob*, étoient une même choſe; trouvant d'ailleurs ce dernier nom auſſi traduit par celui de *devin*, ou *d'eſprit ventriloque*.

Voici comme en parle Selden: *On traduit ordinairement le mot* OB, *par celui de* Python, *ou de* Magicien. *Mais* Ob *étoit un Eſprit ou un Démon, qui donnoit ſes réponſes comme ſi ſes paroles étoient ſorties des parties que l'honêteté ne permet pas de nommer, ou quelquefois de la tête, & quelquefois des aiſſelles, mais d'une voix ſi baſſe, qu'il ſembloit qu'elle vint de quelque cavité profonde, comme ſi un mort avoit parlé dans le ſepulcre; en ſorte que celui qui le conſultoit ne l'entendoit ſouvent point du tout, mais ſe figuroit ce qu'il vouloit là-deſſus.* Selden ajoute peu après ce qui ſuit: *Voyez l'hiſtoire de Samuel, dont la figure fut repréſentée à Saül par une femme, des parties honteuſes de laquelle* Ob *parloit, ou étoit cenſé parler. L'Ecriture, dans le premier Livre de Samuel, Chapitre* 38. *appelle cette femme* Pythoniſſe, *ou* Ventriloque, *comme traduiſent les Septante*, une femme qui avoit Ob, *d'où vient que Saül lui parle ainſi*, Devine moi, je te prie, par Ob; *ce que les* LXX. *ont traduit*, Devine moi par le Ventriloque. *Ob étoit donc un Eſprit qui parloit du ventre.*

La conjecture me paroiſſoit aſſez bien fondée, mais feu Mr. Patin m'a fait la grace de m'apprendre qu'au lieu de OB, il faut lire TOB, ce dernier étant beaucoup plus frequent dans les médailles. Il croyoit même qu'il falloit ſépa-

rer

rer les deux premieres lettres TO, d'avec le B, & lire TO: B. en deux mots, qui signifient, selon lui, *la seconde fois*; cette seconde fois, pouvant recevoir beaucoup d'interpretations, ou de la ville où la médaille a été frappée; ou du Préteur, ou du Pontife sous lequel elle a été faite. Il remarquoit enfin qu'on trouve ce mot dans des médailles, où il ne s'agit nullement du Telesphore. Si M. Patin ne s'est point trompé, particulierement dans cette derniere remarque, elle renverse toute ma conjecture. Il est juste que je l'en croye sur une matiere, dont il pouvoit parler en Maître. Au reste Pausanias dit que le même que les Pergaméniens appelloient Telesphore, étoit appellé *Acesius*, à Epidaure, & *Evamerion*, dans la Meslenie. *Acesius*, aussi bien que *Aceso*, dont on a parlé au Chapitre précédent, vient d'un mot Grec qui signifie, *je gueris*. On voit dans le revers des deniers de la Famille *Acilia*, un Esculape, sans doute parce que cette famille tiroit l'étymologie de son nom de ce même mot.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Pour revenir à Esculape lui même, de tous les animaux que nous avons dit qu'on représentoit avec lui, il n'y en avoit point qui lui fût plus particulierement consacré que le Serpent. Lors que ce Dieu se faisoit voir, c'étoit toûjours sous la figure de cet animal. Ce fut celle qu'il prit pour venir délivrer la ville de Rome de la peste, l'an CCCL de sa fondation. *Les Romains*, dit Aurelius Victor, *envoyerent à Epidaure, par le conseil de l'Oracle, dix Députez, dont le principal étoit Q. Ogulnius, pour faire venir le Dieu Esculape à Rome. Ces Députez étant arrivez à Epidaure, comme ils admiroient la statue d'Esculape pour sa grandeur extraordinaire, on vit à l'instant sortir de son gîte un Serpent qui imprimoit dans l'esprit de tout le monde plutôt de la veneration que de la terreur, & qui passant par le milieu de la ville au travers de la foule étennée de ce prodige, se rendit au vaisseau des Romains, & s'alla jetter dans la chambre d'Ogulnius. Les Députez ravis d'emporter avec eux le Dieu, se rendirent heureusement à Antium où ils firent quelque séjour. L'agitation de la mer ne leur permettant pas de naviger pendant ce temps-là, le Serpent se glissa dans un temple voisin dédié à Esculape; mais il revint au vaisseau quelques jours après, & continua sa route en remontant le Tibre, jusqu'à ce qu'étant arrivé dans l'Isle que forme cette riviere, il sauta à terre. On lui bâtit un temple dans ce même lieu, & la peste cessa.*

Festus prétend que ce temple d'Esculape fut bâti au milieu de l'eau, pour marquer la coûtume des Médecins qui guérissent leur malades en leur faisant boire de l'eau. 1 Pline rend une autre raison de ce fait. Les Romains, selon lui, ne logerent Esculape dans l'Isle du Tibre, que parce qu'ils ne vouloient pas le recevoir dans l'enceinte de leurs murailles, si grand étoit l'éloignement qu'ils avoient pour l'art sur lequel il presidoit! Mais il n'y a guere d'apparence qu'ils en eussent usé de cette maniere avec un Dieu qu'ils avoient demandé avec tant d'empressement, & qui prenoit la peine de venir de si loin à leur secours. 2 Plutarque semble avoir penetré dans le veritable motif des Romains en cette occasion, lors qu'il dit, qu'ils bâtirent ce temple hors de leur ville, à l'imitation de celui d'Epidaure, qui étoit, comme on l'a remarqué

1 *Lib. 29. Cap. 1.*
2 *Quæstion. Roman. 94.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

qué à cinq milles de cette ville. Le même Auteur ajoûte, *que ces temples avoient ſans doute été placez à la campagne, afin que les malades, qui venoient s'y rendre*, comme dans une eſpece d'hôpital, *jouïſſent d'un air plus libre & plus ſain.*

Si le conte d'Aurelius Victor n'eſt pas faux dans toutes ſes circonſtances, on peut dire que les Serpens d'Epidaure, que l'on apprivoiſoit facilement, & qui ne faiſoient de mal à perſonne, avoient été dreſſez à ce badinage. 1 *Tous les dragons, ou les ſerpens*, dit Pauſanias, *ſont conſacrez à Eſculape, mais principalement d'une certaine eſpece, qui ſont de couleur brune, qui ſe laiſſent apprivoiſer, & qui ne ſe trouvent que dans le ſeul territoire d'Epidaure.* Ce fut d'un de ces dragons que ſe ſervit *Alexandre*, ce fameux impoſteur dont il eſt parlé dans Lucien, & qu'il diſoit être le fils de *Podalire:* On trouve dans le revers d'une médaille de M Aurele, frapée par les Pergaméniens une ſtatue d'Eſculape montée ſur une colomne. Il tient en ſa main un bâton entouré d'un ſerpent; & l'on voit à ſes pieds les fleuves *Selinus*, & *Cetius*, dont le premier couloit au travers de la ville de Pergame, & le ſecond le long de ſes murs. Ces fleuves, ou les divinitez qui les repréſentent, tiennent châcune un bouquet d'Apium aquatique, & au deſſous il y a deux couronnes. Voyez Mr. de Spanheim, *De Uſu & Præſtantia Numiſmatam.* Le même Auteur, dans la derniere Edition du même Ouvrage, raporte deux belles médailles, qui ont châcune au revers un Eſculape trainé, ou porté, par des *Centaures.*

Le même culte qu'on rendoit à l'Eſculape d'Epidaure, fut ſuivi dans toutes les autres villes de la Grece, qui bâtirent des temples à ce Dieu. Pauſanias prétend même que l'Eſculape des *Cyréniens*, dont on a dit un mot ci-deſſus, avoit auſſi été tirée d'Epidaure, quoi qu'il reconoiſſe que le culte des Cyreniens étoit different de celui des Grecs, en ce que les premiers immoloient des *Chevres* à leur Eſculape, ce qui ne ſe faiſoit pas dans la Grece. Mais cet Auteur pouvant être ſoupçonné de favoriſer ſa nation, comme il ſeroit aiſé de l'en convaincre à d'autres égard, il y a bien plus d'apparence que *Cyrene*, qui étoit une ville de Libye, voiſine de l'Egypte, avoit reçu de ce pas-là tout ce qu'elle ſavoit ſur ce ſujet, & qu'elle adoroit l'Eſculape dont on a parlé ci-deſſus. Quelle apparence que ſi les Cyréniens euſſent tiré d'Epidaure la maniere de ſervir ce Dieu, ils ſe fuſſent aviſez de lui ſacrifier un animal ſi different de celui qu'on choiſiſſoit pour cela dans la Grece, où on lui immoloit *des poules*, ſelon la remarque de Feſtus, ou *des Cocqs*, comme on l'apprend de Platon, qui rend une raiſon de ce fait qui mérite d'être rapportée. *Les Anciens*, dit-il, *ont immolé à Eſculape Médecin, fils de Phœbus, un Cocq, oiſeau qui annonce la venue du jour & du ſoleil; voulant marquer qu'ils ſe confeſſoient redevables du jour, ou de la lumiere de la vie, à la bonté divine, qui eſt celle qui nous guerit de tous nos maux.*

Mais avant que nous laiſſions le temple d'Epidaure, il ne faut pas oublier de remarquer que l'on voyoit au dedans de ce temple pluſieurs *Colomnes*, ſur leſquelles étoient gravez les noms de ceux qui avoient été guéris par le Dieu, avec une deſcription de chaque maladie dont on les avoit traitez, le tout en langue Dorique. Pauſanias dit que ſix de ces colomnes ſubſiſtoient encore de ſon

1 *In Corinthiac.*

ſon temps. Il ajoûte qu'il y avoit dans le même lieu une ancienne colomne, ſéparée de toutes les autres, où on liſoit, 1 qu'Hippolyte avoit offert vint chevaux à Eſculape en recompenſe de ce qu'il lui avoit rendu la vie. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Le même Auteur remarque qu'un certains *Archias* ayant été guéri de quelque maladie à Epidaure, tranſporta cette Religion à *Pergame*. Voila ce qui donna occaſion à cette derniere ville de bâtir auſſi un temple à ce Dieu. Ainſi ce ne fut pas pour y avoir eu *ſa boutique*, comme l'ont cru quelques Savans, ſur un paſſage de Lucien mal entendu. Lors que cet agreable railleur introduit Jupiter ſe plaignant que ſes temples étoient devenus déſerts, depuis qu'Apollon avoit établi ſes oracles à Delphes; & Eſculape *ſa boutique de Médecine* à Pergame, il n'a voulu marquer par cette boutique que *le temple de ce Dieu*, où l'on alloit chercher à ſe guérir comme dans les boutiques des Médecins, deſquelles on parlera ci-après. Eſculape, ou ſes Prêtres avoient leur boutique à Epidaure, & dans tous les autres lieux où ils étoient établis, auſſi bien qu'à Pergame. Cette boutique étoit dans le temple, ou dans quelque apartement voiſin, & les Prêtres y tenoient & y préparoient les médicamens qu'ils donnoient aux malades.

Ce temple de Pergame s'étoit apparemment rendu autant ou plus fameux que le temple d'Epidaure, puisque Lucien, dans le paſſage qu'on vient de citer, ne daigne pas faire mention de celui-ci, quoi qu'il fût encore ſur pied de ſon temps. Ce qu'on peut inferer de ce que Pauſanias, qui étoit à peu près contemporain de Lucien, ou qui a vécu après lui, parle du temple d'Epidaure comme l'ayant vu, ajoûtant que l'Empereur *Antonin* avoit fait bâtir une maiſon tout auprès de ce temple, pour y mettre les accouchées & les malades mourans, parce qu'il n'étoit pas permis aux femmes d'accoucher, ni à qui que ce fût de mourir dans l'enclos du temple. Il ſemble d'ailleurs que l'Eſculape de l'Aſie mineure avoit ſu attirer les meilleurs chalans. L'Empereur *Caracalla* fit exprès un voyage à Pergame, pour conſulter le Dieu ſur une maladie; & l'on trouve quantité de médailles des Antonins, où Eſculape eſt repréſenté, qui ont toutes été frappées par les Pergaméniens. Il ſe peut que les Prêtres de Pergame fuſſent de plus habiles gens que ceux d'Epidaure, dans le temps des Empereurs dont on vient de parler; ce qui étoit fort important, comme on le verra par la ſuite.

Il y avoit auſſi un célebre temple d'Eſculape dans l'Iſle de *Cos*, qui fut brûlé du temps *d'Hippocrate*. 2 On y voyoit diverſes *tables*, ou divers tableaux, où étoient décrits les remedes que le Dieu avoit indiquez à pluſieurs malades, qui avoient été guéris par ce moyen, & qui avoient fait pendre ces tableaux dans ſon temple, comme un témoignage public de leur reconoiſſance, & afin que les mêmes remedes puſſent ſervir à d'autres perſones qui auroient les mêmes maladies. On a dit, comme nous le verrons ci-après, qu'Hippocrate avoit copié ce qui étoit écrit ſur ces ces tableaux avant que le temple fut brûlé. Ce même temple fut enſuite rebâti, & il ſubſiſtoit encore du temps de Strabon qui en parle ainſi. *Il y a*, dit-il, *dans le fauxbourg de la ville de Cos un temple d'Eſcu-*

1 *Voyez ci-deſſus, Chap.* 12. *&* 13.

2 Pline, & Galien parlent d'une deſcription de Thériaque qui avoit été gravée ſur la porte du temple d'Eſculape. *Voyez ci-après Part.* 1. *Liv.* 2. *Chap.* 3.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

d'Esculape qui est fort célebre & rempli d'un grand nombre de presens & d'offrandes; entre lesquelles on compte un Antigonus de la main d'Apelles. Il y avoit aussi, ajoûte cet Auteur, *une Venus sortant de la mer, qui a été consacrée de nos jours à Jules César par Auguste, qui a voulu dédier à son pere celle d'où sa famille étoit issue. On dit*, continue-t-il, *qu'à cause de cette peinture l'on a rabbatu cent talens de la somme que ceux de Cos doivent payer pour le tribut annuel. On dit aussi, qu'Hippocrate avoit exercé la Médecine sur ce qu'il en avoit appris par les tablaux consacrez, que l'on y voyoit. Hippocrate*, dit encore Strabon, *a été l'un des plus illustres personnages de cette ville, aussi bien qu'un autre Médecin nommé Simus.* On peut consulter le même Auteur, aussi bien que Pausanias sur les autres temples d'Esculape, qui étoient en grand nombre par tout le monde, & particulierement dans la Grece.

Il seroit à souhaiter que les Anciens eussent pris la peine de ramasser tout ce qu'on trouvoit écrit soit sur les colomnes, soit sur les tables dont on vient de parler. Peut-être l'ont-ils fait; mais leur travail sur ce sujet n'est pas venu jusqu'à nous. Par bonheur, ou par hazard, on a trouvé encore une de ces tables à Rome, dans l'Isle du Tibre, où l'on a dit qu'étoit un temple d'Esculape. Cette table est de marbre; on la void encore aujourd'hui dans le Palais *Mafée*. & on y lit ce qui suit, qui est en Grec.

Le Dieu a rendu, ces jours ici, l'Oracle suivant à Caius, qui étoit aveugle: Qu'il vint à l'autel sacré, & qu'ayant flêchi les génoux il passât de la droite à la gauche. Qu'après cela il mît les cinq doits sur l'autel; qu'il lavât la main, & qu'il l'applicât sur ses yeux. Ce qu'aiant fait il a fort bien vu, tout le peuple étant present, & témoignant la joye qu'il avoit de ce qu'il se faisoit de si grands miracles sous notre Empereur Antonin.

Lucius ayant mal au côté, & étant desesperé de tout le monde, le Dieu lui a rendu cet Oracle: Qu'il vint prendre de la cendre sur son autel, & que l'ayant mêlée avec du vin, il l'applicât sur son côté. Ce qu'ayant fait il a été guéri, & il a rendu graces au Dieu, & le peuple l'a félicité de sa convalescence.

Julien vomissant ou crachant du sang, & tout le monde desesperant de son rétablissement, le Dieu lui a répondu par son Oracle, qu'il vint & qu'il prît des pignons sur son autel, & qu'il en mangeât pendant trois jours avec du miel. Ce qu'ayant fait il a été guéri, & est venu remercier le Dieu en présence de tout le peuple.

Le Dieu a rendu cet Oracle à un soldat aveugle nommé Valerius Aper: Qu'il prît du sang d'un cocq blanc; qu'il y mêlât du miel, & qu'il en fît un Collyre, dont il mettroit sur ses yeux trois jours consécutifs. Après quoi il a vu, & il est venu rendre graces au Dieu publiquement.

Le premier des remedes que ce Dieu ordonne est purement superstitieux, mais les trois autres sont naturels, & assez semblables à ceux que les Médecins ont accoûtumé d'ordonner en pareils cas; à cela près que ceux d'Esculape sont assaisonnez d'un peu de superstition, ce qui aujourd'hui, aussi bien qu'alors, sert à faire trouver les remedes meilleurs à plusieurs personnes. Il y a apparence que les Prêtres d'Esculape n'avoient guere recours aux remedes de la premiere sorte, si ce n'est lors qu'ils vouloient imposer au peuple en lui produisant des personnes qu'ils avoient gagnées pour feindre des incommoditez qu'elles n'avoient point. Mais quand ils avoient à

faire

faire à des gens qui venoient consulter leur Dieu de bonne foi, & qui avoient des maladies guérissables, il étoit de l'interêt de ces bons Prêtres, pour entretenir leur crédit, d'ordonner des remedes qui agissent naturellement, & qu'ils pouvoient apprendre par la lecture des Médecins, & par la pratique; ou qu'ils tenoient d'une ancienne tradition de leurs Prédécesseurs, sans qu'il fût nécessaire que le Démon les leur enseignât, 1 comme le croyoit feu Mr. *Spon.* 2 Ceux qui sont persuadez que les Oracles des Payens étoient un effet de l'artifice & de l'imposture des hommes, ne seront pas en peine sur ce sujet. *Des xxviij. premiers Siecles du monde.*

Il semble qu'il étoit bien aisé à ces Prêtres de faire accroire à leurs malades tout ce qu'ils vouloient. Comme, d'un côté, ces pauvres gens avoient accoûtumé de demeurer plusieurs jours couchez dans le temple, & que d'ailleurs leur imagination étoit prévenue de ce qu'ils avoient ouï dire des cures & des conseils d'Esculape, ils ne manquoient pas de 3 songer la nuit à ce dont leur esprit avoit été rempli pendant le jour, & de prendre ensuite leurs songes comme leur ayant été envoyez immédiatement par le Dieu. Il n'étoit pas même impossible qu'ayant suivi ses avis prétendus, la force de leur imagination, ou la foi qu'ils avoient à l'Oracle, ne contribuât beaucoup à leur gueriſon, lors qu'elle étoit naturellement possible. Ils étoient d'ailleurs si soûmis & si ponctuels a exécuter les ordres qu'ils recevoient, soit en songe, soit autrement, qu'il s'en trouvoit qui s'abstenoient de boire pendant quinze jours entiers, cela leur ayant été ainsi ordonné. Galien, qui fait cette remarque, se plaint que ses malades ne lui étoient pas à beaucoup près si obéissans. Il ne faut pas douter que cette disposition d'esprit de ceux qui recouroient à Esculape, n'avançât beaucoup leur rétablissement, pour peu que les remedes de ce Dieu, ou plûtôt de ses Prêtres, eussent de vertu.

Suidas fait mention d'une ordonnance de l'Esculape d'Athenes, qui est assez particuliere. Ce Dieu étant consulté par un certain Athenien nommé *Plutarque*, & par un Philosophe Syrien appellé *Domninus*, contemporain de *Proclus*, sur deux incommoditez differentes, il leur ordonna à tous deux de manger de la chair de *porc*. Le premier n'en voulut rien faire; & ayant demandé au Dieu, en raillant; quel remede il auroit conseillé à un Juif qui auroit eu sa maladie, il l'obligea de lui ordonner quelqu'autre chose. Mais l'Histoire dit que Domninus, qui étoit effectivement Juif, ne laissa pas, nonobstant les lois de sa nation, de manger du porc, & qu'il s'en trouva si bien qu'il en mangea depuis, tant qu'il vécut. Il arrivoit même que lors qu'il s'en abstenoit un jour entier, il se trouvoit plus mal. Sa maladie étoit un *Crachement de sang*. Ce remede paroît extraordinaire, mais on verra 4 dans la suite quelque exemple d'un semblable conseil donné en pareil cas par des Médecins.

Galien nous apprend aussi certaines particularitez des cures de son Esculape. 5 Un homme

1 *Observations sur les Fievres.*
2 *Voyez ce qu'ont écrit sur ce sujet Mrs. Van Dale, & de Fontenelle,*
3 *Voyez ci-dessus, Chap. 6.*
4 *Voyez Part. 1. Liv 3. Chap. 26.*
5 *De Subfiguratione Empirica. De Simplic. Medicam. Facultatib. Lib. 11.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

homme riche étant venu à 6 Pergame du milieu de la Thrace, pouſſé à ce voyage par un ſonge, Eſculape lui conſeilla de prendre tous les jours d'un remede où il entroit des *viperes*, & de s'en frotter le corps extérieurement. Peu de temps après, cet homme étant devenu *ladre*, ou une maladie qu'il avoit, s'étant changée en *lepre*, il fut parfaitement guéri de cette derniere maladie, par l'uſage du remede que le Dieu lui avoit indiqué. Voila ce que dit Galien. L'homme, dont il parle, tenoit peut-être déja de la *ladrerie*, avant qu'il vint à Pergame; mais comme on ne prend pas plaiſir à publier ces ſortes de maux, il aima mieux qu'on crût qu'il lui étoit venu tout nouvellement, & que le Dieu le lui avoit envoyé pour avoir l'honneur de le guérir. On peut juger par cet échantillon, que les Prêtres de Pergame n'étoient pas ignorans dans la Médecine. On ſait que les Médecins ordinaires ont toûjours compté beaucoups ſur *les viperes*, dans les maladies de cette nature, & l'on en rapportera quelques exemples dans la ſuite. Mais il paroitra ſurprenant qu'Eſculape, qui aimoit ſi fort *les ſerpens* & qui prenoit quelquefois leur forme, commandât qu'on les tuât pour en faire des remedes. On peut répondre à cela que *les viperes* ſont bien differentes des *Couleuvres* d'Epidaure, qui ne faiſoient point de mal. *Tous les Dragons*, dit Pauſanias, (in Corinthiacis) *ſont conſacrez à Eſculape, à la reſerve du Dragon Erichtonien, que l'on repréſentoit aux pieds de Minerve*, comme le même Pauſanias le remarque ailleurs, (*in Atticis.*)

Ces bons Prêtres n'entreprenoient point ceux qui ne joignoient pas aux médicamens un bon *régime de vivre*; témoin 2 le jeune homme *Aſſyrien*, qui étant hydropique ne laiſſoit pas de faire de bons repas & de s'enyver. Il avoit beau conſulter & prier le Dieu, il ne lui envoyoit pas même des ſonges. Enfin, un jour que cet Aſſyrien, après avoir été extremement irrité contre Eſculape, s'étoit endormi, il ſongea que ce Dieu le renvoyoit à *Apollonius de Tyane*, lui promettant qu'il ſe trouveroit ſoulagé, s'il ſuivoit ſon conſeil. Le jeune homme étant venu trouver ce Divin, ou ce fourbe, & ſe plaignant fort d'Eſculape, qui promettoit, diſoit-il, la ſanté, mais qui ne la donnoit pas, Apollonius lui fit comprendre, *que le Dieu n'accordoit la ſanté qu'à ceux qui vouloient bien être guéris, & non pas à ceux qui, vivans comme lui, ſembloient entretenir leur mal par plaiſir.*

Galien dit encore 3 ailleurs, qu'un nommé *Nicomachus*, de Smyrne, étant devenu ſi gros qu'il ne pouvoit plus ſe remuer, fut guéri par Eſculape; mais il ne nous dit point quand, ni comment. On peut joindre à ces conſeils d'Eſculape celui qu'il donnoit, ſelon qu'on l'apprend du même Galien, à ceux que les paſſions de l'eſprit rendoient malades, & que nous avons rapportez 4 ci-deſſus

„ *On y peut auſſi joindre ce que dit 5 Tacite d'un miracle qui ſe fit dans le temple*
„ *de* Sérapis, *à Alexandrie, 6 Sérapis & Eſculape n'étant point differens, ſelon*
„ *cet Auteur.* Veſpaſien, *dit-il*, étant à Alexandrie, un certain homme du
„ peu-

1 C'étoit la patrie de Galien.
2 *Philoſtrat. in Vita Apollonii Tyanæi, Lib. I. Cap. 6.*
3 *De Different. Morbor. Cap. 9.*
4 *Chap. 11.*
5 *Hiſtor. Lib. 4.*
6 *Voyez ci deſſus, Chap. 6.*

„ peuple, connu pour avoir les yeux desſechez & perdus, vint ſe jetter aux
„ genoux de l'Empereur, le priant, avec larmes, de vouloir bien apporter du
„ remede à ſa maladie, de la maniere que le Dieu Sérapis, que cette nation
„ ſuperſtitieuſe adore, le lui avoit indiqué. Ce qu'il demandoit au Prince
„ étoit, qu'il daignât lui oindre avec ſa ſalive les jouës & le tour des yeux.
„ Un autre vint en même temps, qui ne pouvoit pas ſe ſervir d'une de ſes mains,
„ & qui prioit Céſar, par le conſeil du Dieu, qu'il lui mît le pied ſur cette
„ main. Veſpaſien s'en rioit au commencement, & traitoit cela de bagatel-
„ les; mais comme on le preſſoit de tous côtez, tantôt il craignoit de paſſer
„ pour être trop crédule, tantôt, pouſſé par les prieres des uns, & par la fla-
„ terie des autres, il concevoit quelque eſperance que la choſe pourroit réuſ-
„ ſir. Enfin ayant commandé aux Médecins d'examiner ſi l'aveuglement ou la
„ perte de vue dont il s'agiſſoit, étoit guériſſable, ou non, par le ſecours hu-
„ main; les Médecins, après en avoir differemment raiſonné, conclurent,
„ que la faculté de voir n'étant pas entierement perdue, dans le premier de
„ ces hommes, elle pourroit être rétablie, ſi on ôtoit les obſtacles; & que la
„ main du dernier, ayant été ſeulement diſloquée, elle pourroit ſe remettre,
„ ſi l'on employoit en cette occaſion une force ſalutaire. Ils ajoûtoient, que
„ les Dieux avoient peut-être cette affaire à cœur, comme ils y avoient le
„ Prince lui même, qui avoit été choiſi par leur miniſtere. Ils diſoient en-
„ fin, que Céſar auroit la gloire de ce remede, s'il réüſſiſſoit, & que la moc-
„ querie reſteroit à ces miſerables, s'il en arrivoit autrement. Sur cela Veſ-
„ paſien perſuadé que rien n'étoit impoſſible à ſa fortune, & qu'il n'y avoit
„ rien d'incroyable ſur ce Chapitre, commença à donner courage à la multi-
„ tude qui étoit préſente, en montrant un viſage gay; & ayant exécuté les
„ ordres de Sérapis, l'impotent eut d'abord l'uſage de ſa main, & l'aveugle
„ revit la clarté. Ceux qui ont aſſiſté à l'un & à l'autre de ces évenemens,
„ *ajoûte Tacite*, le racontent encore aujourd'hui, que le menſonge ne pourroit
„ plus leur être utile.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Elien parle de pluſieurs autres cures miraculeuſes faites par Sérapis. *Un nommé Ciſſus, qui étoit*, dit-il, *fort attaché au culte de Sérapis, ayant avalé des œufs de Serpent, que ſa femme lui avoit fait prendre, en fut ſi fort tourmenté, & s'en trouva ſi mal, que l'on croyoit qu'il alloit mourir. En cette extremité, le Dieu*, c'eſt à dire Sérapis, *qu'il avoit prié de le ſecourir, lui ordonna d'acheter une Muréne en vie, & de mettre la main dans le vivier où il la renfermeroit. Ayant obéi, la Muréne ſaiſit auſſi-tôt ſa main, & s'y attacha avec les dens. On fit incontinent lâcher priſe au poiſſon, &, au même temps, le mal quitta auſſi cet homme; ce même poiſſon ayant ſervi d'inſtrument pour exécuter la volonté du Dieu.*

Un nommé Chryſermus, qui vivoit du temps de Neron, crachant le ſang, & étant phthiſique, but du ſang de Taureau, par l'ordonance du même Dieu, & fut guéri. Bathylis, Crétois, fut auſſi guéri de la même maladie, en mangeant de la chair d'âne, par ordre du Dieu. (Voyez le Livre II. de l'Hiſtoire des Animaux, Chap. 34. & 35.) *Sérapis guérit auſſi un vigneron, qui, ayant, par mégarde, partagé en deux pieces, avec ſa béche, un Aſpic ſacré, étoit devenu furieux, & croyoit voir, à tout moment, cet Aſpic, qui le pourſuivoit, & le mordoit.* (Voyez le Chap. 32.) Ce Dieu guériſſoit auſſi *les bêtes*, & rendit la vuë à un beau

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

cheval, à la priere de ſon maitre, ordonnant qu'on lui fit des fomentations; mais il n'eſt pas dit de quoi il ſe ſervit pour compoſer ce remede. Voyez le Chap. 31.

Mais ceci n'eſt rien au prix de ce que notre Auteur raconte d'Eſculape lui-même, car on ne voit pas qu'il l'ait confondu avec Sérapis, comme a fait Tacite. Voici l'hiſtoire, ou plutôt la fable, toute entiere *Ce n'eſt pas ici le lieu*, dit Elien, Liv. 9. Chap. 33.) *de parler des bons effets de l'auronne, par rapport à la difficulté de reſpirer, qu'elle guérit, en purgeant le poulmon. Cette même herbe eſt fort contraire à un méchant animal, qui nait dans les entrailles de l'homme, & qui eſt une eſpece de* Ver, *qui croit & s'augmente en longueur d'une maniere ſurprenante. L'auronne le tue, mais non pas toujours, en ſorte que la maladie qu'il cauſe, eſt le plus ſouvent incurable, ou du nombre de celles que les hommes ne peuvent guérir. Hippys, de Rhege, le témoigne, & rapporte ce qui ſuit. Une femme, dit-il, travaillée d'un Ver de cette ſorte, & abandonnée des plus experts Médecins, qui lui avoient fait prendre inutilement les meilleurs médicamens, vint enfin à Epidaure, & pria le Dieu qu'il lui plût de la delivrer de cette maladie. Eſculape étant pour lors abſent, les miniſtres de ſon temple la firent coucher dans le lieu où ce Dieu avoit coutume de faire mettre ceux qui recouroient à lui, & qu'il vouloit guérir; & lui ayant ordonné de ſe tenir en repos, préparérent auſſi tôt l'appareil néceſſaire pour la cure, & l'un deux ayant commencé par couper la tête à cette femme, un autre introduiſit ſa main dans ſon ventre, & tira le ver dont il s'agit, qui étoit une terrible bête, & d'une longueur prodigieuſe. Cela étant fait ils ſe mirent en devoir de lui remettre ſa tête, & de la placer comme elle étoit auparavant, mais ils ne purent en venir à bout. Sur cela le Dieu revint, & ayant cenſuré ſes miniſtres de ce qu'ils avoient entrepris une choſe dont ils n'étoient pas capables, remit lui-même la tête ſur ſon tronc, par un pouvoir invincible & divin, & rendit entierement la ſanté à cette étrangère. Que votre Sageſſe eſt grande, ô Roi, ô Eſculape, vous qui êtes celui de tous les Dieux qui aimez le plus le genre humain! Il faudroit être inſenſé pour mettre en parellele la force des hommes avec la vôtre. J'ai voulu rendre ici un témoignage public à votre bénéficence, & faire ſavoir à tout le monde la merveilleuſe cure, que vous avez faite; comme il eſt hors de doute que l'herbe dont j'ai parlé, eſt auſſi un preſent que nous tenons de vous.*

Je ne ſai ſi tout ce diſcours eſt d'Hippys, ou ſi la fin eſt d'Elien lui-même. Eſculape, comme on le voit par cet exemple, avoit ſes dévots, & ne manquoit pas de gens fort effectionnez à prôner ſes miracles. Ce que Tacite penſoit touchant ceux de Sérapis, ne paroit pas ſi outré, mais on ne laiſſe pas d'entrevoir par ſa concluſion, qu'il y ajoûtoit foi en quelque maniere. Cela ne paroitra pas ſurprenant ſi l'on conſidére que ceux qui ont écrit ceci, étoient des Payens, prévenus, dès l'enfance, en faveur de ces fauſſes divinitez; & il y a bien de l'apparence que ſi tout ce qui a été autrefois débité ſur le compte des cures miraculeuſes d'Eſculape, & des autres Dieux Médecins, étoit venu juſques à nous, nous aurions une belle & ample légende. On donnoit communément à Eſculape le titre de *Sauveur*, auſſi bien qu'à quelques autres Dieux bienfaiſans; (*Voyez Spanhem. de Uſu & Præſt. Numiſ. Diſſert.* 5.) & les Pergaméniens, qui avoient, comme on l'a dit, chez eux un temple conſacré à ſon honneur, & qui étoient fort attachez à ſon culte, avoient coutume de crier à haute

haute voix, pour l'honorer, *Eſculape eſt grand*, comme nous liſons dans les Actes des Apôtres que l'on crioit à Epheſe, *la Diane des Epheſiens eſt grande*, (Voyez Ariſtid. Serm. Sacr. 2.) On venoit de par tout à Pergame, à Epidaure, & aux autres lieux où Eſculape avoit des temples fameux, ſelon que l'on étoit plus à portée de ſe rendre en un lieu ou en l'autre, ou ſelon l'opinion que l'on avoit qu'il ſe faiſoit plus de miracles dans un temple que dans un autre, quoi que ce fût toujours le même Eſculape que l'on alloit chercher. Les grands & les petits, les riches & les pauvres, les hommes & les femmes, tout y couroit, & les Prêtres de ce Dieu faiſoient parfaitement bien leurs affaires. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Ce n'eſt pas qu'il n'y eût d'ailleurs parmi les Payens, des gens de bon ſens qui conoiſſoient l'abus, mais le nombre en étoit petit. On peut compter entre ces derniers, *Polémon*, dont parle 1 Philoſtrate, qui ayant ſongé qu'Eſculape lui diſoit, qu'il s'abſtint de boire frais, s'il vouloit être guéri de la *goutte*, s'écria en s'éveillant, comme s'il avoit parlé à ce Dieu, *Vous n'ordonneriez pas un autre remede, ſi vous vouliez guérir un bœuf*?

Il n'y a qu'à voir auſſi de quelle maniere *Ariſtophane* tourne en ridicule & les Prêtres & le Dieu lui même. Voici comme il fait parler un valet, dans la premiere de ſes Comédies. *Comme la Sacrificateur*, du temple d'Eſculape, *après avoir éteint les chandelles, nous eut dit de* 2 *dormir, ajoûtant que ſi quelcun entendoit* 3 *le ſifflement, qui étoit une marque de l'arrivée du Dieu, qu'il ne bougeât point, nous nous tinmes tous couchez ſans faire de bruit. Pour moi*, continue le valet, *je ne pouvois dormir, parce que l'odeur d'un pot plein de potage qu'une vieille tenoit aſſez près de moi, me frappoit furieuſement les narines. Souhaitant donc paſſionnément de pouvoir me gliſſer juſques là, je levai tout doucement la tête; & ayant apperçu le Sacriſtain qui enlevoit les gâteaux & les figues de deſſus la table ſacrée, & qui faiſant le tour de tous les autels l'un après l'autre, pour voir s'il n'étoit point reſté quelque choſe, mettoit dans un ſac tout ce qu'il trouvoit, je crus qu'il y avoit beaucoup de mérite en ce qu'il faiſoit, & je me levai pour aller vers le pot de la vieille.* Celle à qui ce valet faiſoit ce conte, lui ayant demandé, *ſi étant dans le deſſein de faire une action de cette nature, il n'avoit point peur du Dieu*? il répond, *qu'il en avoit veritablement eu peur, mais que c'étoit dans la crainte qu'il ne le prévint, & qu'il n'arrivât avant lui prés du pot*; *car*, dit-il, *le Prêtre m'avoit donné les preuves de ce que le Dieu ſavoit faire. Peu après il régale Eſculape d'un nom* 4 *fort malhonête.*

Mais on dira peut-être qu'Ariſtophane étoit un Athée; auſſi bien que celui à qui Ciceron fait dire, *que les malades qui guériſſent, tiennent plûtôt le rétabliſſement de leur ſanté, d'Hippocrate que d'Eſculape.* On mettra ſans doute dans le même rang 5 ce Prince qui fit couper à l'Eſculape d'Epidaure ſa barbe d'or diſant, *qu'il n'étoit pas ſeant que le fils eût une ſi longue barbe pendant que le pere* (c'eſt à dire *Apollon*, que l'on repréſentoit par tout comme une jeune homme) *n'en avoit point.*

CHAPI-

1 *In Vitis Sophiſtarum.*

2 Les malades couchoient dans le temple d'Eſculape, comme on l'a remarqué ci-devant.

3 Ce ſifflement étoit celui des ſerpens, qui repréſentoient Eſculape, & dont on a dit qu'il prenoit ordinairement la figure.

4 Il l'appelle σκατοφάγος, Merdivorus.

5 *Denys, Tyran de Syracuſe.*

Des xxviij. premiers Siécles du Monde.

CHAPITRE XXI.

MEDITRINA; JUNON; CYBELE; LATONE; DIANE; PALLAS, ou MINERVE; ANGITIA; MEDE'E; CIRCE'; POLYDAMNA; AGAMEDA, ou PERIMEDE; HELENE; & E'NONE, Deeſſes, ou Héroïnes qui ont eu part à l'invention de la Médecine, ou qui ont eu conoiſſance de cet Art.

NOus finirons ce premier livre, en parlant de quelques Déeſſes, que l'on joindra à celles de la famille d'Eſculape dont nous avons ci-devant raporté les noms, & de quelques Héroïnes, qui ſe ſont auſſi mêlées de la Médecine. A l'egard des Déeſſes, il ſemble que nous aurions pu les introduire un peu plutôt; mais la Tradition Egyptienne que nous avons ſuivie au commencement, & que nous n'avons proprement quittée qu'à l'occaſion du dernier Eſculape, qui a été confondu avec le premier, a empêché que nous ne ſoyions entrez dans tout ce que la Fable Grecque débite ſur notre ſujet, & qui n'a point de rapport, pour le temps, avec ce que les Egyptiens diſent de leur côté; les Dieux de ceux-ci étant beaucoup plus anciens que ceux des Grecs, comme on l'a déja remarqué ci-devant.

Feſtus parle d'une Déeſſe qu'il appelle *Dea* MEDITRINA, & dont la fête étoit appellée *Sacra Meditrinalia.* Cette fête ſe celebroit, par les anciens Latins, au temps que l'on commençoit à boire les vins nouveaux; & l'on avoit coutume de dire ces mots, en les goûtant; *Vetus novum vinum bibo, veteri novo morbo medeor*; c'eſt à dire, *je boi du vin vieux nouveau, pour me guérir des vieilles & des nouvelles maladies:* agréable remede, & pour lequel on laiſſeroit volontiers tous les autres, s'il faiſoit l'effet que ces bonnes gens ſe propoſoient! Je ne ſai ſi d'autres Auteurs que Feſtus ont fait mention de cette Déeſſe *Meditrina.*

JUNON étoit auſſi invoquée par les malades, ſous le nom de *Juno* SISPITA, ou SOSPITA, dans la penſée qu'elle les delivreroit de leurs maux. Ce ſurnom eſt derivé du mot Latin *Soſpes*, ou *Siſpes*, comme parloient les Anciens, qui ſignifie une perſonne *ſaine & ſauve*, ou *qui eſt échapée d'un danger.* Cette Juno Siſpita avoit un temple fort célebre à Lavinium, ou Lanuvium, ville du pays Latin; & l'on voit ſon nom & ſon effigie dans le revers des deniers de quelques familles Romaines, originaires de la même ville. On la repréſentoit avec des cornes de *bouc*, ou de *chevre*; comme on repréſentoit avec des cornes de *belier* une autre Junon, ſurnommée *Ammonia.* Voyez ce qui a été dit ci-deſſus du Dieu *Hammon*, & Spanheim *de Uſu & Præſt. Numiſm.* Il y avoit auſſi un Jupiter *Siſpes*, comme il en conſte d'une inſcription raportée dans le Livre que je viens de citer.

Les femmes groſſes avoient, en leur particulier, une grande dévotion à Junon LUCINA, ainſi nommée du Latin *lux*, c'eſt à dire, la *lumiere*, parce que l'on s'imaginoit qu'elle aidoit les femmes en travail d'enfant, & faiſoit que leur fruit voyoit heureuſement la lumiere. C'étoit peut être la même que l'on honoroit

honoroit auſſi ſous le ſurnom de Prorsa, tiré du mot *prorſus*, qui ſignifioit, en vieux Latin, *droit*, parce qu'on croyoit que, par ſon ſecours, les enfans ſortoient droits du ventre de leurs meres, c'eſt à dire la tête la premiere, ou par les pieds, qui ſont les deux ſortes d'achouchemens les plus naturels, ou les plus aiſez *Vide Aulum Gell. Lib.* 16. *Cap.* 16. *Des xxviij. premiers Sicles du Monde.*

On donnoit encore à Junon le ſurnom de Fluonia, parce, dit Feſtus, que dans le temps de la Conception, ou quand les femmes avoient conçu, elle empêchoit que leur ſang ne s'écoulât. Je croirois plutôt, que les femmes acouchées l'invoquoient ſous ce nom, afin que leurs purgations ſe fiſſent heureuſement, & que c'étoit la même que Februa; or cette derniere étoit cenſée aider les femmes dans cette occaſion; Martianus Capella les joint toutes deux. On donnoit un office aprochant de celui-là à une Déeſſe Mena, qui étoit peut-être auſſi la même que Junon, & qui préſidoit au cours des menſtrues. *Auguſtin. de Civit. Dei Lib.* 7.

Cybele, que l'on regardoit comme la femme de Saturne, & la mere de tous les Dieux, 1 a eu auſſi la réputation d'avoir enſeigné des remedes aux maladies des petits enfans.

Latone, mere d'*Apollon*, & de *Diane*, devoit pareillement avoir conoiſſance de la Médecine, dans laquelle ſes enfans étoient ſi ſavans; auſſi Homere l'introduit-il penſant *Enée* de ſes bleſſures, conjointement avec Diane.

On attribue d'ailleurs à cette derniere l'invention de quelques *herbes*, entre leſquelles on compte l'*Artemiſe*, ou *Armoiſe*, qui porte 2 le nom de cette Deeſſe. Quelques uns ajoûtent 3 qu'elle en enſeigna l'uſage au Centaure Chiron; quoi que d'autres prétendent que c'eſt à *Artemiſe*, Reine de Carie, dont on parlera 4 ci-après, que l'on a l'obligation de la découverte de cette plante.

Pallas a auſſi trouvé ou découvert les vertus de quelques autres herbes. On met en ce rang celle qui eſt appellée *Parthenium*, ou *Matricaire*, & qui eſt d'une grande utilité aux filles, comme étoit Pallas. D'ailleurs 5 Ovide exhorte les Médecins de ſacrifier à Pallas, afin qu'elle les favoriſe de ſon ſecours; & l'on voyoit à Athenes une ſtatue de Pallas, avec le ſurnom de 6 *Higieia*, qui avoit été dreſſée par l'ordre de 7 *Périclès*, à qui cette Deeſſe avoit montré en ſonge l'herbe dont on vient de parler, comme un remede pour un de ſes eſclaves qui étoit tombé du haut d'un temple. On donnoit auſſi à la même Deeſſe le ſurnom de *Sotera*, c'eſt à dire, *qui ſauve*. Le Pere Montfaucon, & Mr. Cuper, ont fait mention de quelques anciens monumens, où l'on voit une Minerve appellée *Minerva Medica*, ou *Minerva Hygia*.

Après avoir parlé de ces Deeſſes, nous voici revenus au temps d'Eſculape & de ſes fils, dans lequel il ſe trouve diverſes Héroïnes qui ont auſſi exercé la Médecine.

Angi-

1 *Diodore, Liv.* 4.
2 Diane s'appelloit autrement *Artémis*. Vegetius appelle l'Armoiſe *Dianaria*.
3 *Apuleius, de Virib. Herbar. Cap.* 13.
4 *Part.* 3. *Lib.* 1. *Chap.* 2. On parle en cet endroit de toutes les autres femmes qui ont anciennement exercé la Médecine.
5 *Faſtor. Lib.* 3.
6 *Voyez ci-deſſus, Chap.* 19.
7 *Plutarque dans la vie des Pericles.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

1 ANGITIA, fille d'*Æëta*, Roi de Colchide, eſt celle de qui *les Marſes*, peuples d'Italie, avoient appris la maniere de *charmer les Serpens*. On lui attribue auſſi d'être la premiere qui a découvert les *herbes venimeuſes*, ou *les poiſons tirez des plantes*. On croit qu'elle s'appelloit autrement *Angerona*; il ſe trouve du moins une 2 ancienne Inſcription où ce dernier nom eſt joint à celui d'*Angitia*, ſans qu'il y ait de point entre deux. 3 Quelques uns ont cru qu'elle s'appelloit *Angerona*, parce que les Romains étant affligez de la maladie qu'on appelle *Angina*, c'eſt à dire, de l'*Eſquinancie*, en furent guéris enſuite des vœux qu'ils lui avoient faits. Verrius Flaccus en rend une raiſon differente. *Voyez encore l'article de Circé.*

On fait auſſi Angitia fille du *Soleil*, & l'on prétend qu'elle eſt la même que MEDE'E, qui paſſe chez d'autres pour ſa ſœur. Les avantures de celle-ci ſont conues. 4 Entre les choſes ſurprenantes qu'elle faiſoit, & qui lui acquirent la réputation de fameuſe *Magicienne*, on diſoit d'elle, qu'elle pouvoit rajeunir les vieillards. Le fondement de cette opinion vint de ce qu'elle conoiſſoit des herbes, *qui teignoient en noir les cheveux blancs*. Elle fut auſſi la premiere qui s'aviſa de faire des *bains chauds*, pour rendre les corps plus ſouples & plus agiles, & pour les guérir de diverſes maladies; ce qui fit que le peuple, qui voyoit tout cet appareil de chaudieres, d'eau, & de bois, ſans en ſavoir l'uſage, publia qu'elle faiſoit *bouillir* les perſonnes qui ſe mettoient entre ſes mains. Le vieillard *Pélias* ayant voulu, nonobſtant ſon âge, eſſayer ce nouveau remede, & y ayant trouvé la mort, fut cauſe que l'on ajoûta encore plus de foi à cette fable.

5 Il y a d'autres Auteurs, qui conviennent auſſi que Médée n'étoit point *Sorciere*, mais ils tournent la choſe un peu autrement. Ils diſent, qu'elle rendoit robuſtes & vigoureux les corps les plus délicats & les plus efféminez, en leur enſeignant de pratiquer divers exercices; ce qui fit que ceux qui voyoient ce changement, dirent qu'elle faiſoit cuire leurs chairs pour les rendre jeunes. Diodore nous apprend d'ailleurs, que Médée avoit guéri, par le moyen de certaines herbes, les bleſſures de *Jaſon*, ſon mari, de *Laërte*, de la guerriere *Atalante*, & des *Theſpiades*.

CIRCE', troiſième ſœur de Médée & d'Angitia, n'eſt pas moins fameuſe. La conoiſſance qu'elle avoit des plantes, la fit paſſer pour *Enchantereſſe*, auſſi bien que Médée. Nous apprenons de Diodore, que Circé avoit fait expérience d'un grand nombre de plantes propres contre les venins. Elle donna ſon nom à celle que les Herboriſtes ont appellée *Circæa*. 6 Quelques Auteurs ont dit qu'elle avoit un fils nommé *Marſus*, de qui *les Marſes*, dont on a parlé dans l'article d'Angitia, étoient ſortis. Telle qu'elle étoit, 7 *les Circeïens* la regardoient comme leur Patronne, & lui rendoient un culte Religieux. Ceux qui

1 *Sil. Italic Lib.* 8.
2 *Reineſ. Inſcript.* 136. *Claſſ.* 1.
3 *Macrob. Lib.* 1. *Cap.* 10.
4 *Palæphat. Fabul. Lib.* 1.
5 *Diogenes apud Strabum.*
6 *Aul. Gell Lib.* 16. *Cap.* 11. *Solin. Cap.* 8.
7 *Cicero, de Natura Deorum, Lib.* 3.

qui voudront ſavoir plus particulierement pourquoi Circé paſſa, chez les Grecs, pour une Magicienne, & le pays *Latin*, où elle habitoit, pour le lieu des *maleſices*, ou des *empoiſonnemens*, peuvent conſulter *le Phaleg de Bochart*. *Des xxviij. premiers Siécles du Monde.*

Polydamna, femme de *Thon*, Egyptien, eſt auſſi miſe entre celles qui ont entendu la Médecine, parce qu'elle avoit conoiſſance de divers remedes que produiſoit ſon pays, ſelon la remarque d'Homere. On parlera tout-à-l'heure de quelques uns de ces remedes, dans l'article d'Helene.

Le même Poëte rend témoignage à Agameda, femme de *Mulius*, *qu'elle conoiſſoit autant de médicamens que la terre en nourriſſoit*. 1 On l'appelloit autrement *Perimede*. 2 Quelques uns croyent même que celle qu'Homere appelle ailleurs *Hecameda*, qui lavoit la playe de Machaon avec de l'eau tiede, étoit la même.

Helene, cette belle Grecque, ſi conue dans la Fable, ne mérite pas moins de trouver ici ſa place, comme ayant eu conoiſſance d'un médicament qu'Homere appelle *Népenthes*, & qu'elle tenoit de *Polydamna*, dont on vient de parler. Ce médicament, comme 3 l'étymologie de ſon nom le porte, étoit ſi admirable, *qu'il appaiſoit tout deuil, & toute douleur*, & qu'il faiſoit oublier tous les maux. *On ne peut pas pleurer*, dit le Poëte, *le jour qu'on en a goûté, quand même on auroit perdu ſon pere & ſa mere, ou la perſonne la plus chere*. Les qualitez de ce Népenthes ont bien du rapport avec celles de l'*opium*, comme on l'a remarqué ci-deſſus. Ce qui peut faire de la peine, c'eſt qu'Helene en fit mêler dans le vin que l'on ſervit aux conviez de Ménélaüs, apparemment pour les rendre plus gais, & non pas pour les aſſoupir. On peut répondre à cela que l'opium fait l'un & l'autre de ces effets en ceux qui y ſont fort acoûtumez, & il faut remarquer que cet admirable ſuc nous vient du pays d'où Helene avoit tiré ſon Népenthes, c'eſt à dire, de l'Egypte. D'ailleurs il faut remarquer que tout ce qu'Homere dit des merveilleux effets de cette drogue, ne doit pas être pris à la lettre, & qu'il lui étoit bien permis d'employer ici l'exaggeration, qui eſt ſi familiere aux Poëtes.

Enone, rivale de la précédente, n'étoit pas moins ſavante qu'elle. 4 *Apollon*, dit celle-ci, dans Ovide, *m'a lui même enſeigné ſon Art. Tout ce qu'il y a d'herbes & de racines dans le monde, pour l'uſage de la Médecine, ſont de ma conoiſſance. Mais helas, malheureuſe que je ſuis! l'amour ne peut ſe guérir par aucune herbe, & toute ma ſcience m'eſt inutile dans cette rencontre.*

5 Au reſte, on ne ſait point quelles preuves Enone donna de ſon ſavoir en Médecine. On ſait ſeulement qu'elle refuſa de venir ſecourir *Paris*, ſon époux, qui avoit été bleſſé au ſiege de Troye; quoi qu'il n'y eût qu'elle ſeule, à ce que dit la Fable, qui pût le guérir. La même Fable ajoûte que Paris étant mort

1 *Voyez Properce, Liv. 2. Eleg. 2. & le Scholiaſte de Théocrite.*
2 *Vide Tiraquell. de Nobilitate.*
3 Ce mot eſt compoſé d'une particule negative, & de πένθος qui ſignifie *deuil*.
4 Ipſe ratus dignam medicas mihi tradidit artes,
Admiſitque meas ad ſua dona manus.
Quæcumque herba potens ad opem, radixque medendi
Utilis in toto naſcitur Orbe, mea eſt.
Me miſeram! quòd amor non eſt medicabilis herbis,
Deſtituor, prudens artis, ab arte mea.
5 *Vide Photii Bibliothecam.*

Des xxviij. premiers Siecles du monde.

mort de ſes bleſſures, Enone eut un ſi grand repentir de l'avoir abandonné, qu'elle ſe tua elle même. La cauſe du refus qu'elle avoit fait de venir au ſecours de ſon époux, c'eſt que celui-ci, après l'avoir quittée pour Helene, avoit encore, par un mouvement de jalouſie & de colere, tué *Corytus*, ſon propre fils qu'il avoit eu d'Enone, & qu'elle avoit envoyé auprès d'Helene, dans la penſée qu'étant plus beau que ſon pere, qui étoit pourtant un fort bel homme, Helene prendroit de l'attachement pour lui, ce qui obligeroit Paris à quitter cette ſeconde femme.

On a parlé ci-deſſus de quelques autres femmes ſavantes en Médecine, comme d'*Iſis*, des filles d'Hercule & de Chiron, & de la femme & des filles d'Eſculape. On peut les joindre à celles dont on vient de faire l'hiſtoire, auſſi bien que celles du même ſexe, & qui ont exercé la même profeſſion, dont nous parlerons auſſi dans notre ſeconde Partie, Livre III. Chapitre III.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE.
PREMIERE PARTIE,
LIVRE SECOND.

Ce qui s'eſt paſſé, par rapport à cet Art, depuis le Siecle XXVIII. juſqu'au XXXVI. ou depuis le temps de la guerre de Troye, juſqu'à celle du Péloponneſe.

CHAPITRE I.

Du vuide qui ſe trouve dans l'Hiſtoire de la Médecine, depuis la guerre de Troye juſqu'à celle du Péloponneſe.

NOus avons rapporté juſques ici à peu près tout ce que nous fournit de conoiſſances l'Antiquité la plus éloignée, touchant la Médecine. Si l'on eſt ſurpris de les voir ſi incertaines & ſi mêlées de fables juſqu'au temps de la guerre de Troye, il y aura bien plus de ſujet de l'être, quand on ſaura que depuis ce temps-là, 1 *la Médecine eſt demeurée couverte de tenebres très-épaiſſes, juſqu'à la guerre du Péloponneſe, qu'Hippocrate l'a remiſe au jour*; ce ſont les paroles de Pline. *Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.*

Depuis la premiere de ces guerres juſqu'à la ſeconde, qui commença l'an du Monde MMMDXVIII, ſur la fin de la premiere année de l'Olympiade LXXXVII, ils s'eſt écoulé ſept cent ſoixante trois ans. Celſe ne deſcend pas tout-à-fait ſi bas que Pline; mais il ne s'en faut qu'environ quatre-vints ans, qui eſt l'intervalle qu'il y a eu entre *Pythagore* & *Hippocrate*; le premier ayant vécu dès la ſoixan-

1 Sequentia ejus (*Medicinæ*) à Trojanis temporibus, mirum dictu, in nocte denſiſſima latuere, uſque ad Peloponneſiacum bellum. Tunc eam in lucem revocavit Hippocrates. *Lib.* 29. *Cap.* 1.

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

soixante Olympiade, & le second dès la quatrevint. Voici de quelle maniere Celse parle de cette affaire : 1 *Après ceux de qui j'ai fait mention*, c'est à dire après les fils d'Esculape, *il n'y a personne de réputation qui ait exercé la Médecine, jusqu'à ce que l'on eut commencé à s'appliquer avec plus de soin à l'étude des Lettres. Et comme cette étude est autant nuisible au corps qu'elle est utile à l'esprit, il est arrivé que ceux qui s'y sont attachez, 2 ayant ruiné leur santé par des méditations assidues & par des veilles continuelles, ont eu plus de besoin de la Médecine que les autres hommes. C'est par cette raison que la Science de guérir les maladies faisoit au commencement une partie de l'étude de la Philosophie; ensorte qu'on peut dire que la Médecine & la Philosophie sont nées ensemble, & qu'elles ont eu les mêmes Auteurs. De là vient que nous apprenons que plusieurs des anciens Philosophes ont été experts dans la Médecine; entre lesquels on peut compter* Pythagore, Empédocle, & Démocrite *comme les plus considerables.*

Ce que cet Auteur dit ici, *que la Médecine n'a commencé qu'avec la Philosophie*, est une suite de ce qu'il avoit dit auparavant, & que l'on a rapporté cidessus, *que toute la Médecine des fils d'Esculape & de leurs contemporains ne consistoit qu'à guérir les playes.* S'il faut rendre quelque raison de ce grand vuide, que ces Auteurs font rencontrer en cet endroit, dans l'Histoire de la Médecine, on peut dire que la science de ceux qui l'ont exercée, pendant tout cet intervalle, ayant été renfermée dans les bornes d'une simple 3 *Empirique*, ils se contentoient de conoître certains remedes, que l'experience leur avoit fait voir être propres à de certaines maladies, sans raisonner ni sur *la cause* de ces maladies, ni sur *l'action des remedes*; de maniere que ces mêmes remedes passant de pere en fils, comme par une tradition manuelle, & ne sortant point de la famille, il n'étoit pas nécessaire de rien écrire sur ce sujet.

Cela supposé, il ne faut pas s'étonner si ces Médecins ne s'étant pas fait conoître par quelques écrits, ce qui est un des principaux moyens de se conserver dans la mémoire des hommes, leurs noms sont demeurez dans l'oubli. Une autre raison de cela, qui n'est pas moins forte, c'est que ceux qui ont succedé à Esculape & à ses fils, quelques habiles gens qu'ils pussent être, n'ayant pas vécu dans le temps des Fables, & n'ayant pas eu occasion de se trouver à un siege aussi fameux que celui de Troye, ils n'ont point eu aussi d'Homere qui ait immortalisé leur nom.

Vixêre fortes ante Agamemnona
Multi &c.

L'on auroit du attendre des Historiens ce qu'on ne pouvoit pas esperer des Poëtes Mais l'Histoire de ces temps-là est géneralement confuse & défectueuse, & les Médecins ne sont pas les seuls qui ayent lieu de s'en plaindre. On ne fait

1 *Celsi Præfat. in Lib.* 1.

2 Il y a plus d'apparence que faisant profession d'étudier la Nature, ils croyoient que la conoissance du corps humain, qui est le plus admirable de ses ouvrages, étoit nécessairement de leur ressort.

3 On expliquera ce terme ci-après; & il se trouve déja expliqué par ce qu'on ajoûte immediatement après.

ſait pas même certainement 1 quand *Homere* a vécu, & l'on ſait encore moins d'où il étoit. Quand on accorderoit donc à Celſe, qu'il n'y a pas eu pendant tout cet eſpace de temps, de Médecins qui ayent fait du bruit, ou dont la mémoire ſe ſoit conſervée, il ne faudroit pas le leur imputer, mais au temps auquel ils ont vécu; & il ne s'enſuivroit pas que la Médecine n'ait point été cultivée, avant le periode qu'il marque. *Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.*

Neanmoins *Iſidore d'Hiſpalis* va encore plus loin que lui. 2 *Apollon*, dit-il, *paſſe, chez les Grecs, pour l'auteur & l'inventeur de la Médecine. Son fils Eſculape a amplifié cet Art, ou du moins il en a eu la réputation. Mais ayant été tué d'un coup de foudre, on dit que dès-lors la Médecine fut interdite, & que l'Art manqua en même temps que ſon Auteur; cet Art ayant été enſeveli, ou caché, pendant près de cinq cents ans, juſques au temps d'Artaxerxes, Roi de Perſe, qu'Hippocrate, fils d'Aſclepius, de l'Iſle de Cos, le remit en lumiere.* S'il en falloit croire cet Auteur, voila la raiſon de l'interruption de la Médecine trouvée; Eſculape étant mort il ne s'eſt plus parlé de cet Art juſqu'à Hippocrate. Mais il y a de l'apparence qu'il étoit auſſi mal informé de ce qui s'eſt paſſé pendant l'eſpace qu'il marque, comme il l'étoit du nom du pere d'Hippocrate, qu'il nomme *Aſclepius*, par une erreur groſſiere, ayant cru qu'on l'appelloit *Aſclepiadès*, comme Homere appelle Achille *Peleiadès*, parce qu'Hippocrate étoit fils d'Aſclepius, comme Achille l'étoit de Pelée; au lieu que le nom d'Aſclepiadès étoit commun à tous les deſcendans d'Eſculape, qui en Grec s'appelloit *Aſclepius*. Ce qu'Iſidore ajoûte immediatement après, touchant les trois Sectes de la Médecine, fait voir encore plus clairement le peu de peine qu'il avoit pris de s'éclaircir ſur cette affaire.

L'Hiſtoire des Aſclepiades, dont on vient de parler, ſera la matiere du Chapitre ſuivant; & l'on y verra plus particulierement en quel ſens on doit entendre ce que les Auteurs que nous avons citez, ont dit touchant le vuide qu'ils prétendent trouver en cet endroit dans l'Hiſtoire de la Médecine.

CHAPITRE II.

Des ASCLEPIADES, & des Ecoles qu'ils ont fondées.

LEs deſcendans d'Eſculape, qu'on a appellé *les Aſclepiades*, ont eu la réputation d'avoir conſervé la Médecine dans leur famille, ſans interruption. Nous en ſaurions quelque choſe de plus particulier, ſi nous avions les écrits d'*Eratoſthenes*, de *Phérécydes*, d'*Apollodore*, d'*Arius* de Tarſe, & de *Polyanthus* de Cyrene, qui avoient pris le ſoin de faire l'Hiſtoire de ces deſcendans d'Eſculape. Mais quoi que les ouvrages de ces Auteurs ſe ſoient perdus, les noms

1 *Voyez ci-apres, Liv. 2. Chap. 3.*

2 Medicinæ autem artis auctor ac repertor, apud Græcos, perhibetur *Apollo*. Hanc filius ejus *Æſculapius* laude vel opere ampliavit. Sed poſtquam, fulminis ictu, Æſculapius interiit, interdicta fertur medendi cura, & ars ſimul cum auctore defecit, latuitque per annos pænè quingentos; uſque ad tempus Artaxerxis Perſarum Regis. Tunc eam ad lucem revocavit *Hippocrates*, *Aſclepio* patre genitus, in Inſula Coo. *Origin. Lib. 4. Cap. 3.*

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

noms d'une partie des Aſclepiades ſe ſont au moins conſervez, comme le juſtifie la liſte des prédeceſſeurs d'Hippocrate, qui ſe diſoit le dixhuitième deſcendant d'Eſculape. La généalogie de ce Médecin ſe trouve encore toute entiere de la maniere ſuivante.

HIPPOCRATE, de qui nous avons les écrits, étoit fils d'HE'RACLIDE, qui fut fils d'un autre HIPPOCRATE, fils de GNOSIDICUS; fils de 1 NEBRUS; fils de SOSTRATUS troiſième; fils de THEODORE ſecond; fils de CLEOMYTIDE'E ſecond; fils de CRISAMIS ſecond; fils de SOSTRATUS ſecond; fils de THEODORE premier; fils de CRISAMIS premier; fils de CLE'OMYTIDE'E premier; fils de DARDANUS, fils de SOSTRATE premier; fils d'HIPPOLOCHUS; fils de PODALIRE; fils d'ESCULAPE. *Etienne de Byzance* donne encore deux autres fils à *Gnoſidicus*, outre celui dont on a parlé; le premier de ces deux s'appelloit ÆNIUS, & le ſecond PODALIRE: *Nebrus* pere de *Gnoſidicus*, avoit encore un autre fils nommé CHRYSUS, dont on parlera auſſi bien que de Nebrus, dans le Chapitre 31. du Livre 3.

2 On dira ſans doute que cette généalogie eſt fabuleuſe; mais ſuppoſé qu'il y eût quelque erreur ou quelque choſe d'inventé en cette ſucceſſion des Aſclépiades, il eſt du moins certain que l'on conoiſſoit avant Hippocrate diverſes branches de la famille d'Eſculape, outre la ſienne, & que celle d'où ce Médecin étoit iſſu, étoit diſtinguée par le ſurnom *d'Aſclepiades* NE'BRIDES, c'eſt à dire deſcendus de *Nébrus*. Celui-ci s'étoit particulierement rendu fameux dans la Médecine, ſur quoi la Prêtreſſe d'Apollon lui avoit rendu un témoignage très-avantageux, ſelon la remarque de l'Auteur qu'on a cité en dernier lieu. Pour ceux qui ſont au deſſus, on avouë que l'on n'en ſait rien.

Il y avoit encore, comme on l'a dit, d'autres branches des *Aſclépiades*, qui étoient répandues en divers lieux. 3 On comptoit même trois célebres *Ecoles* qu'ils avoient établies. La premiere étoit celle de *Rhodes*, qui manqua auſſi la premiere, par le manquement de cette branche des Succeſſeurs d'Eſculape; ce qui arriva apparemment long-temps avant Hippocrate, puis qu'il n'en parle point, comme il fait de celle de *Cnide*, qui étoit la troiſième, & celle de *Cos* la ſeconde. Ces deux dernieres fleuriſſoient en même temps que l'Ecole *d'Italie*, où étoient *Pythagore*, *Empédocle*, & d'autres Philoſophes Médecins, quoi que les Ecoles Grecques fuſſent plus anciennes. Ces trois Ecoles, qui étoient les ſeules qui fiſſent du bruit, avoient une émulation réciproque, & diſputoient continuellement à qui feroit le plus de progrès dans la Médecine. Cependant Galien donne la premiere place à celle de *Cos*, comme ayant produit le plus grand nombre d'excellens diſciples, entre leſquels étoit *Hippocrate*. Celle de *Cnide* tenoit le ſecond rang; & celle d'*Italie* le troiſième.

4 Hérodote parle auſſi d'une Ecole de Médecins, qui étoit à Cyrene, où nous avons dit qu'il y avoit un temple d'Eſculape dont le ſervice étoit different de

1 *Voyez ci-après, Liv. 3. Chap. 31.*

2 On trouvera dans le premier Chapitre du Livre 4. une Table de la généalogie des Aſclépiades, qui va juſqu'aux derniers de leurs deſcendans conus.

3 *Galen. Method. Medend. Lib. 1.*

4 *Lib. 1.*

de celui qui se pratiquoit dans la Grece, ce qui pourroit faire soupçonner qu'il y avoit aussi là des Asclépiades d'une autre sorte. *Depuis la Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.*

Le même Historien fait aussi mention au même endroit, d'une Ecole de Médecine qui étoit à *Crotone*, patrie de Democede, fameux Médecin, qui vivoit en même temps que 1 Pythagore. Ce Médecin, à ce que dit Hérodote, ayant été chassé par la sévérité de son pere, qui s'appelloit *Calliphon*, vint premierement à *Egine*, & ensuite à *Athenes*, où il fut en grande estime. De là il passa à *Samos*, où il eut occasion de traiter & de guerir *Polycrate*, Roi de cette Isle, d'une grande maladie, ce qui lui valut deux talens d'or. Quelque temps après, ayant été pris prisonnier par les Persans, il cachoit sa profession; mais on le découvrit, & on l'obligea de travailler au soulagement du Roi *Darius*, qui n'avoit aucun repos ensuite d'une *dislocation* de l'un des pieds. Il traita aussi la Reine *Atossa*, femme du même Roi, d'un *Cancer* qu'elle avoit au sein. Cet Historien ajoûte, que Démocede ayant réussi en ces deux cures, reçut de très-riches présens, & s'acquit un si grand crédit auprès du Roi, qu'il le faisoit manger à sa table. Néanmoins cela n'empêcha pas qu'ayant trouvé occasion de retourner en Grece, sous la promesse qu'il avoit faite de servir d'espion, il n'y demeurât tout-à-fait, mépriſant tous les honneurs qu'on lui avoit fait en Perse, & se mocquant de ceux qui lui avoient donné cette commission. Il se maria ensuite, & épousa une fille du fameux *Milon*, son compatriote.

On ne sait aucune autre particularité de la Médecine de Démocede, ni de celle des autres Médecins de *Crotone*. On n'a rien à dire non plus de l'Ecole de *Rhodes*. Quant à celle *d'Italie*, il se peut que Polyclete, (Médecin dont il est parlé dans 2 les Lettres de *Phalaris*) en fût; puis qu'il étoit Médecin de ce Tyran d'Agrigente, ville de Sicile, où étoit cette Ecole.

On peut juger de la méthode qu'on suivoit dans celle de *Cnide*, par quelques échantillons qu'on en trouve dans Hippocrate. 3 *Ceux*, dit cet Auteur, *qui ont compilé* les Sentences, *ou les Observations* Cnidiennes, *ont fort bien marqué tout ce que les malades souffrent en chaque maladie, & comment une partie de cela leur arrive, & en un mot tout ce qu'une personne, qui ne sauroit rien de la Médecine, pourroit écrire, après s'être informé des malades de ce qu'ils ont souffert. Mais ils ont oublié la plûpart des choses qu'un Médecin doit savoir, sans avoir ouï le rapport du malade.*

Le même Auteur remarque de plus, *que les Cnidiens mettoient en usage très-peu de médicamens;* l'Elaterium, (qui est un purgatif tiré du concombre sauvage) le lait, & le petit lait faisant presque toute leur Médecine. On recueille de ce que dit ici Hippocrate, premierement, que ces Médecins se contentoient de faire une énumeration, ou une description exacte des accidens qui accompagnent une maladie, sans raisonner sur les causes, & sans s'attacher au prognostic. On en recueille en second lieu, qu'ils ne se servoient que d'un très-petit nombre de remedes, qu'eux & leurs prédécesseurs avoient sans doute expérimentez.

Ces

1 *Voyez ci-après, Chap. 4.*
2 *Voyez ci-après, Part. 2. Liv. 1. Chap. 6. ce que l'on dit de ces Lettres.*
3 *De Ratione Victûs in Acutis, Lib. 1.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

Ces deux remarques ſuffiſent pour faire conoître que les Cnidiens n'étoient guere que des Empiriques, ou pour le moins, qu'ils ne ſe picquoient pas de faire de *grands raiſonnements*. Le plus loin qu'ils allaſſent de ce côté là, c'eſt lors qu'ils avoient recours à *l'analogiſme*, qui eſt une eſpece de *comparaiſon* des maladies & des remedes, comme on le verra par l'exemple que Galien en rapporte. *Les Cnidiens*, dit cet Auteur, *eſſayoient de guérir ceux qui avoient des abſcès dans le poumon, par cette méthode. Comme ils avoient remarqué que la toux fait ſortir ce qu'on a dans le poumon, ils faiſoient tirer la langue à ceux qui avoient un abſcès au poumon, & tâchoient de leur faire entrer quelques gouttes d'eau dans l'âpre artere, à deſſein d'exciter par ce moyen une violente toux, qui leur fît rendre tout ce qu'ils avoient de pus dans la poitrine.* On parlera encore de cette méthode, & de quelques autres manieres, que les Cnidiens avoient de traiter certaines maladies, quand on en ſera à la pratique d'Hippocrate, entre les livres duquel on en a inſeré quelques uns, qui ont paſſé pour être l'ouvrage de ces anciens Médecins.

Le ſeul des Médecins Cnidiens, qui ont vêcu dans l'intervalle dont il s'agit, qui nous ſoit conu, c'eſt EURYPHON, que l'on a cru l'Auteur des *Sentences Cnidiennes*. Nous parlerons encore de lui [1] ci-après.

A l'égard des Médecins de *Cos*, on peut auſſi dire que ſi les *Prénotions Coaques*, qui ſe trouvent parmi les œuvres d'Hippocrate, ne ſont qu'un recueuil d'Obſervations faites par les Médecins de Cos, comme pluſieurs des Anciens l'on cru, il ne paroît pas non plus que ces Médecins fuſſent de grands *raiſonneurs*; & l'on ne voit pas même qu'ils ſe ſoient du tout mis en peine de rendre raiſon de leurs prognoſtics. Hippocrate a été, comme on l'a dit, du nombre de ces Médecins. On n'en conoît pas d'autres, que ſes prédéceſſeurs que nous avons nommez ci-devant.

Tout ce qu'on vient de dire prouve qu'il n'eſt pas ſi abſolument vrai, que Pline & Celſe l'ont cru, qu'on n'ait point eu de nouvelles de la Médecine pendant l'intervalle qu'ils marquent, & encore moins que la Médecine n'ait commencé qu'en même temps que la Philoſophie, comme l'aſſûre le dernier; ſi ce n'eſt qu'il ait entendu parler de la *Médecine Raiſonnée*, c'eſt à dire de celle *qui s'attache particulierement à la recherche des cauſes cachées des maladies, & à rendre raiſon de l'operation des remedes.* A la verité celle-ci ne peut guere avoir commencé qu'avec l'étude des Lettres & des Sciences.

On dira ſans doute que j'oublie de parler ici d'une choſe, qui fait le plus d'honneur aux *Aſclépiades*, & qui renverſe non ſeulement tout ce que Celſe & Pline ont dit, mais ce que j'ai dit moi-même, lors que j'ai ſoûtenu que ces Aſclépiades n'étoient preſque que des Empiriques; c'eſt qu'ils ont paſſé pour de grands *Anatomiſtes*. Il eſt vrai que Galien eſt de ce ſentiment: *Dans le temps*, dit-il, *que la Médecine étoit toute renfermée dans la famille des Aſclépiades, les peres enſeignoient l'Anatomie à leurs enfans, & les acoûtumoient, dès l'enfance, à diſſequer des animaux, en ſorte que cela paſſant de pere en fils, comme par une tradition manuelle, il étoit inutile d'écrire comment cela ſe faiſoit; puis qu'il étoit autant impoſſible qu'ils l'oubliaſſent, que les lettres de l'Alphabet, qu'ils avoient appriſes preſque en même temps.*

On

[1] *Part. 1. Liv. 3. Chap. 33.*

On trouve encore divers autres paſſages dans cet Auteur, par leſquels on void qu'il a cru que les Aſclepiades poſſedoient parfaitement l'Anatomie. Mais on peut premierement lui oppoſer l'autorité d'un ancien Commentateur de Platon, qui attribue au Philoſophe *Alcmæon*, dont on parlera ci-après, d'avoir été le premier homme qui ait diſſequé quelque animal; ce qui détruit tout ce que Galien dit des Aſclépiades, du moins de ceux qui ont précedé Alcmæon, & qui ſont ceux dont il s'agit; car pour ceux qui l'ont ſuivi, ou ils ont été contemporains d'Hippocrate, ou ils ſont venus après lui. Mais quand on tiendroit pour ſuſpect le témoignage de ce dernier Auteur, on peut dire ſecondement, qu'il eſt plus que probable, par le peu de progrès que l'on avoit fait dans l'Anatomie du temps d'Hippocrate même, que l'on n'avoit examiné avant lui le corps des animaux qu'aſſez ſuperficiellement; ce qui eſt bien éloigné de ce qu'aſſure Galien, *que l'Anatomie étoit en ſa perfection du temps des Aſclépiades*. Et quant à ce qu'il ajoûte d'un certain intervalle, qu'il prétend qu'il y ait eu entre les plus anciens Aſclépiades, & Hippocrate, pendant lequel il veut que l'Anatomie ait été négligée, on verra 1 ci-après ce que l'on en doit juger.

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

Ce n'eſt pas qu'on veuille dire que les Aſclépiades n'euſſent aucune conoiſſance des parties du corps. Cette penſée ſeroit abſurde; car ſans cela ils n'auroient pu exercer ni la Médecine en géneral, ni la Chirurgie en particulier, qui eſt ce qu'ils entendoient le mieux. Ils conoiſſoient ſans doute fort bien *les Os*, du moins à l'égard de leur ſituation, de leur figure, & de leur articulation; autrement ils n'auroient pas pu les reduire, lors qu'ils étoient diſloquez ou caſſez. Ils n'ignoroient pas non plus la ſituation des *vaiſſeaux* conſiderables. Il faloit qu'ils ſûſſent où ſont *les veines* & *les arteres* qu'ils ouvroient & qu'ils brûloient tous les jours; car l'on a remarqué ci-deſſus, en parlant de *Podalire*, que ces operations ſe devoient déja faire dans ce premier âge de la Médecine. Il faloit d'ailleurs qu'ils fuſſent bien inſtruits des lieux où ſe rencontrent les vaiſſeaux plus profonds, pour éviter les pertes de ſang, lors qu'ils faiſoient des inciſions, ou lors qu'ils coupoient des membres. Ils devoient enfin être informez des endroits où il y a *des tendons*, & *des ligamens*, & quelques *nerfs* conſiderables; quoi qu'ils confondiſſent ces trois differentes parties, & qu'ils conuſſent peu les dernieres, 2 comme on le verra dans la ſuite. Ils conoiſſoient auſſi en gros les principaux viſceres, comme *l'eſtomac*, *les boyaux*, *le foye*, *la ratte*, *les reins*, *la veſſie*, *la matrice*, *le diaphragme*, *le cœur*, *le poumon*, *le cerveau*, &c. auſſi bien que les humeurs les plus ſenſibles; comme *le ſang*, *la bile jaune*, *verte*, *noire* &c. *le phlegme*, *les ſéroſitez*, ou *les eaux*, & toutes les differentes ſortes d'excremens qui ſortent des diverſes parties de notre corps.

Il ſemble d'abord, que les Aſclépiades ne pouvoient pas ſavoir tout cela ſans être *Anatomiſtes*, ou ſans avoir jamais diſſequé d'animal. Mais il eſt aiſé de faire voir qu'ils avoient pu ſans cela acquerir ces conoiſſances. La premiere & la plus familiere inſtruction étoit celle que leur fourniſſoit ce qu'ils voyoient faire à la *boucherie*, & dans les *ſacrifices*. Et pour ce qui regarde le corps humain en particulier, ils profitoient avec empreſſement de l'occaſion qu'ils avoient

1 *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 3.
2 *Liv.* 3. *Chap.* 3.

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au. xxxvj.

avoient de s'inſtruire lors qu'ils trouvoient ſur les champs des os décharnez par les bêtes, ou par la longueur du temps que ces corps avoient été expoſez à l'air; ou lors qu'ils rencontroient en quelque lieu écarté le cadavre de quelque pauvre voyageur qui avoit été égorgé par des voleurs, ou ceux des ſoldats qui étoient morts de quelques grandes bleſſures dans les combats. Ils conſideroient alors, ſans être obligez de faire d'autres ouvertures que celles qu'ils trouvoient faites, ni de paſſer par deſſus le ſcrupule qui les empêchoit de toucher ces corps, ce que le hazard leur découvroit. Le ſcrupule dont on vient de parler, étoit ſi grand parmi ces Anciens, qu'il conſte par un paſſage d'Ariſtote, qu'on rapportera dans la ſuite, que de ſon temps on n'avoit point encore diſſequé de corps humain: or ce Philoſophe a vêcu plus de quatre-vints ans après Hippocrate.

Il eſt vrai que *les Egyptiens*, comme on l'a déja remarqué ci-devant, ayant une ancienne coûtume d'embaumer les corps morts, étoient obligez pour cela de les ouvrir, ce qui leur fourniſſoit un moyen d'apprendre quelle étoit la diſpoſition de quelque-unes des principales parties de ces corps; & il ſe peut que les Aſclépiades ayent encore profité des découvertes de ces Egyptiens. Mais comme ceux-ci avoient principalement en vûe la conſervation de ces corps qu'ils ouvroient, ils n'alloient pas à peu près auſſi avant qu'il auroit été neceſſaire pour en conoître toutes les parties, & ne ſe donnoient pas tout le loiſir & toute la liberté qu'il auroit falu prendre.

Voilà les principaux moyens, que ces anciens Médecins avoient pour découvrir la ſtructure du corps après la mort des animaux. Mais la meilleure Ecole pour eux, & qui leur ſervoit plus que tout le reſte, c'étoit la pratique de leur métier, qui leur fourniſſoit tous les jours des occaſions de voir ſur des corps vivans ce qu'ils n'avoient pu découvrir ſur les morts; lors qu'ils avoient à traiter des *playes*, des *ulceres*, des *tumeurs*: des *fractures*, des *diſlocations*, & autres maladies dépendantes de la Chirurgie. Et comme la Médecine s'étoit conſervée dans la famille des Aſclépiades pendant pluſieurs ſiecles, & qu'elle y paſſoit du pere au fils, *la tradition*, & *les obſervations* des peres & des ancêtres ſuppleoient au défaut d'expérience de chaque particulier. Ce dernier moyen joint aux premiers, eſt ce que quelques Médecins, dont on parlera ci-après, ont appellé, *une voye douce & naturelle, quoi que longue, d'apprendre à conoître le corps humain*; ſoûtenant que cette voye étoie ſeule ſuffiſante pour la pratique. 1 On verra dans la ſuite quelles étoient leurs raiſons, & ce que les autres Médecins avoient à dire là-deſſus. On parlera auſſi, en ſon lieu, de quelques Aſclépiades qui ſont venus long temps après Hippocrate.

1 *Part. 2. Liv. 2.*

CHAPI-

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

CHAPITRE III.

SALOMON, ATHAN; HEMAN; CHALCOL; DORDA. On parle auſſi des ESSENIENS, & de quelques opinions des Juifs concernant la Médecine. NECHEPSUS, PETOSIRIS; IACHEN; HOMERE; & HESIODE.

PEndant l'eſpace de ſept à huit ſiecles qui ſe ſont écoulez, comme on l'a remarqué, entre les fils d'Eſculape & les derniers de ſes deſcendans dont on a parlé, on ne trouve rien d'ailleurs dans la Grece, par rapport à la Médecine, que ce qu'on tire de quelques Auteurs qui n'ont pas été Médecins de profeſſion, à la reſerve de trois ou quatre. Les uns ſont Poëtes, & les autres Philoſophes. Nous verrons ce qu'ils nous fourniſſent, aprés avoir examiné ce qui s'eſt paſſé en d'autres pays, dans l'intervalle dont il s'agit.

Nous avons ci-devant fait mention de quelques Rois d'Egypte, qui ſe ſont mêlez de la Médecine; il s'en eſt encore trouvé quelques autres, comme nous le dirons dans ce même Chapitre. Les Rois de Judée leurs voiſins s'attachoient auſſi quelquefois à cette conoiſſance, témoin le grand Roi Salomon, qui commença de regner l'an du Monde deux mille cent vint-neuf, environ cent ſoixante & dix ans après le ſiege de Troye. L'Ecriture Sainte dit de ce Prince, 1 *qu'il avoit écrit cinq mille Cantiques*, ou Pieces de Poëſie, *& qu'il avoit prononcé ou compoſé trois mille ſentences remarquables*; *qu'il conoiſſoit depuis le Cedre du Liban juſqu'à l'Hyſſope qui croit ſur les murailles*; *& qu'il avoit écrit touchant les reptiles, les poiſſons, les oiſeaux, & tout les autres animaux.* Entre les autres conoiſſances que Salomon s'attribue dans le Livre *de la Sapience* (Chap. 5.) il aſſure *qu'il étoit inſtruit des differences des plantes & des proprietez des racines.*

„ *Joſeph étendant ce qu'on vient de dire, remarque* 2 que Dieu remplit Salo-
„ mon d'un ſageſſe & d'une intelligence ſi extraordinaire, que nul autre dans
„ toute l'Antiquité ne lui avoit été comparable; & qu'il ſurpaſſoit même de
„ beaucoup les plus capables des Egyptiens que l'on tenoit y exceller. Il com-
„ poſa, *ajoûte Joſeph*, cinq mille Livres de Cantiques & de vers, trois mille
„ de paraboles, à commencer depuis l'hyſſope juſqu'au cedre; & à continuer
„ par tous les animaux, tant oiſeaux que poiſſons, & ceux qui marchent ſur
„ la terre; car Dieu lui avoit donné une parfaite conoiſſance de leur nature
„ & de leurs proprietez dont il écrivit un Livre. Et il employa cette conoiſ-
„ ſance à compoſer pour l'utilité des hommes divers 3 remedes, entre leſquels
„ il y en avoit qui avoient même la force de chaſſer les Demons, ſans qu'ils
„ oſaſſent plus revenir. Cette maniere de les chaſſer eſt encore en grand uſa-
„ ge parmi ceux de notre nation; & j'ai vu un Juif, nomme Eleazar, qui,
„ en la préſence de l'Empereur Veſpaſien & de ſes fils, & de pluſieurs de ſes
„ Ca-

1 *Rois, Liv. 1. Chap. 4.*
2 *Liv. 8. Chap. 2.*
3 Ἐπῳδάς τε συνταξάμενος; *ayant compoſé des enchantemens.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

„ Capitaines & Soldats, délivra divers poſſedez. Il atachoit au nez du poſſe-
„ dé *un anneau* dans lequel étoit enchaſſée une racine, dont Salomon ſe ſer-
„ voit à cet uſage; & auſſi-tôt que le Démon l'avoit ſentie, il jettoit le ma-
„ lade par terre, & l'abandonnoit. Il recitoit enſuite les mêmes 1 *paroles* que
„ Salomon avoit laiſſées par écrit, &, en faiſant mention de ce Prince, dé-
„ fendoit au Démon de revenir. Mais pour voir encore mieux l'effet de ſes
„ conjurations, il emplit une cruche d'eau, & commanda au Démon de la
„ jetter par terre, pour faire conoître par ce ſigne, qu'il avoit abandonné le
„ poſſedé, & le Démon obéit. J'ai cru, *pourſuit Joſeph*, devoir rapporter
„ cette Hiſtoire, afin que perſonne ne puiſſe douter de la ſcience extraordinaire
„ que Dieu avoit donnée à Salomon, par une grace toute particuliere

Joſeph avoit dit immédiatement avant ceci, qu'il y avoit eu du temps de Salomon d'autres Juifs très-entendus dans les mêmes Sciences, quoi qu'ils n'en fûſſent pas autant que ce Prince: *Voici*, dit-il, *les noms de ceux qui étoient les plus celebres*, ATHAN; HEMAN; CHALCOL; & DORDA, tous quatre fils de *Machol*. Leurs noms ſe trouvent auſſi dans le premier Livre des Rois. 3 Les Rabbins diſent *qu'Ezechias* avoit ſupprimé les livres de Salomon, qui traitoient de ces Sciences, *parce que pluſieurs avoient plus de confiance aux vertus des herbes qu'en Dieu.* S'il eſt vrai que Salomon eût décrit dans ſes Livres, des remedes *ſuperſtitieux* ou des *enchantemens*, qui eſt ce que ſignifie préciſément 3 le terme Grec que Joſeph employe, & qui eſt le même dont Homere & Pindare ſe ſervent, comme on l'a vu ci-deſſus, ce ſeroit plutôt par cette raiſon qu'Ezechias auroit ſupprimé ces Livres.

On dira peut-être que le mot Grec dont il s'agit, pourroit auſſi ſignifier une eſpece de *charme innocent*, ſi l'on peut s'exprimer de cette maniere, ou quelque *oraiſon* que l'on recite ſur le malade, & dont les termes n'ont rien que de bon. Mais on ne voit aucun exemple de ſemblables cures dans l'Ecriture Sainte, & ſi les Prophetes & les Apôtres ont prononcé quelques paroles, lors qu'ils ont gueri des maladies, ce n'a été que pour exprimer l'ordre qu'ils avoient reçu de Dieu, ou la puiſſance qui leur avoit été donnée de guérir les maladies; *Au nom de Dieu*, ou *de Jeſus-Chriſt*, diſoient-ils, ſoyez guéris. Ou s'ils ont fait des prieres en cette occaſion, ſoit en public, ſoit en particulier, pour obtenir de Dieu le rétabliſſement des malades, ſelon ce que Notre Seigneur leur avoit enſeigné, que certains poſſedez ne pouvoient être guéris que *par des jeûnes* & *par des prieres*, ces prieres n'avoient rien de commun avec les paroles ou les prétendues oraiſons des ſuperſtitieux, & l'on ne pouvoit pas leur donner le nom que Joſeph donne aux paroles qu'il dit que Salomon avoit compoſées.

Ajoûtez

1 *Voyez ci-deſſus, Liv. I. Chap. 12.*

2 Suidas (*in voce Ezechias*) remarque auſſi que l'on voit gravé dans le veſtibule du Temple de Jeruſalem tout ce que contenoit un Livre de Salomon, intitulé, *Remedes pour toutes les maladies*, βίβλος ἰαμάτων πάθους παντὸς, lequel Livre Ezechias fit effacer, parce que le peuple qui en tiroit des remedes, négligeoit à cauſe de cela de s'addreſſer à Dieu, pour lui demander la ſanté. Suidas ne parle ſans doute de cette affaire que ſur la tradition des Rabbins, qui ſe ſont imaginez qu'on avoit pratiqué la même choſe dans le Temple du vrai Dieu, que les Payens pratiquoient dans les Temples d'Eſculape. *Voyez ci-deſſus Part. I. Liv. I. Chap. 20.*

3 Ἐπῳδὴ & ἐπαοιδὴ ſignifient la même choſe.

Ajoûtez à cela que si les Prophetes, ou les Disciples de Jesus-Christ ont employé quelques matieres, ou fait quelques applications, ç'a été de choses communes & conues, comme *la masse de figues* qui fut appliquée sur l'abscès du Roi Ezechias, & *la bouë* dont Jesus-Christ lui même se servit pour oindre les yeux de l'aveugle; & ils n'ont accompagné ces applications d'aucune cérémonie qui sentît la superstition, ni qui approchât de l'application de 1 *l'anneau* & de *la racine* dont parle Joseph. Si Salomon avoit veritablement rempli ses Livres de tels remedes, ce n'étoit point par la revelation qu'il les avoit appris, mais par le commerce qu'il auroit pu avoir avec les Egyptiens, & les autres peuples Idolatres. *Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.*

Mais les Juifs du temps de Joseph, qui étoient fort superstitieux & ignorans, ou ceux qui les avoient précedez de quelques siecles, avoient sans doute attribué à Salomon des Livres dont il n'étoit point l'Auteur; à peu près comme les superstitieux d'aujourd'hui lui attribuent un Livre, qu'on dit être imaginaire, intitulé *la Clavicule de Salomon*, qui doit traiter de la *Magie*. On peut voir sur ce sujet ce qu'ont écrit les Apologistes de ce grand Roi de Judée.

Au reste la racine dont parle Joseph, & qu'il ne nomme pas, devoit être celle de la plante de *Bara* qu'il décrit 2 ailleurs. Voici ce qu'il en dit: *Dans la vallée qui environne* Macheron, *du côté du Septentrion, se trouve, à l'endroit nommé* Bara, *une plante qui porte le même nom, & qui ressemble à une flamme. Elle jette sur le soir des rayons resplendissans, & se retire lors qu'on la veut prendre. Le seul moyen de l'arrêter est de jetter dessus de l'urine de femme, ou de ce sang superflu dont elles se trouvent de temps en temps incommodées. On ne la sauroit toucher sans mourir, ou si on n'a dans sa main de la racine de la même plante, mais on a trouvé encore un autre moyen de la cueullir sans peril. On creuse tout-à l'entour, en sorte qu'il ne reste qu'un peu de sa racine; & à cette racine qui reste on attache un chien, qui voulant suivre celui qui l'a attaché, arrache la plante, & meurt aussi-tôt; comme s'il rachettoit de sa vie celle de son maître. Apres cela on peut sans peril manier cette plante; & elle a une vertu qui fait que l'on ne craint point de s'exposer à quelque peril pour la prendre. Car ce que l'on nomme des Démons, & qui ne sont autre que les ames des méchans, qui entrent dans les corps des hommes vivans, & qui les tueroient, si on n'y apportoit point de remede, les quittent aussi-tôt que l'on approche d'eux cette plante.* Voilà ce que dit Joseph, *Crédat Judæus Apella, non ego.* Cela étoit bon pour des Juifs credules & superstitieux.

On tire d'ailleurs une preuve de la conoissance que Salomon avoit de la Médecine, ou du moins de la constitution du corps humain, de ces paroles du douzième Chapitre de *l'Ecclesiastique*, où Salomon parle de cette maniere: *Souvenez-vous de votre Créateur pendant les jours de votre jeunesse, avant que le temps de l'affliction vienne, & que les années approchent, desquelles vous direz, elles ne me plaisent point; avant que le Soleil, la lumiere, la Lune, & les Etoiles se rendent tenebreuses, & que les nuées reviennent après la pluye. Ce sera alors que les gardes de la maison seront ébranlez, & que les hommes vigoureux chancelleront. Celles qui servent à moudre seront oisives, & en petit nombre, & ceux qui regardent par des trous seront obscurcis. Les portes seront fermées sur la place, avec abaissement du bruit*

1 Cet anneau étoit une espece *d'amulete*. Voyez ci dessus, *Chap.* 12.
2 *De la Guerre des Juifs contre les Romains, Liv.* 7. *Chap.* 3.

Depuis le Sicle xxviij. juſqu'au xxxvj.

bruit de la meule. On ſe levera au chant de l'oiſeau, & toutes les Muſes, ou Muſiciennes, *ſe tairont. On craindra les lieux hauts, & on tremblera en faiſant chemin. L'amandier fleurira; la ſauterelle s'engraiſſera, & la capre*, ou le caprier, *ſe perdra*; *car l'homme ira dans ſa maiſon éternelle, & ceux qui le plaindront tournoyeront par les places.* Profitez, dis-je, de la leçon que je vous donne, *avant que la petite chaine d'argent ſe caſſe*; *que le bandeau, ou le vaſe d'or retourne en arriere*; *que la conche ſe briſe ſur la fontaine*; *que la rouë qui eſt ſur la ciſterne ſe rompe & que la poudre s'en retourne dans la terre d'où elle eſt venue, & l'eſprit à Dieu, qui l'a donné.*

Il eſt aiſé de voir que c'eſt ici une deſcription énigmatique de la vieilleſſe & de ſes incommoditez, qui ſont enfin ſuivies de la mort, ou de la diſſolution du corps de l'homme. *Le ſoleil, la lumiere, la lune*, & *les étoiles*, marquent *l'eſprit, le jugement, la memoire*, & les autres facultez de l'ame, qui s'affoibliſſent dans les vieillards. *Les nuées* & *la pluye* ſont *les catarrhes* & *les fluxions* familieres à cet âge. *Les gardes de la maiſon* & *les hommes vigoureux* ſont *les ſens*, & *les muſcles*, & *les tendons. Celles qui ſervent à moudre*, ſont *les dents*, *Ceux qui qui regardent par un trou*, ſont *les yeux. Les portes fermées ſur la place*, & *l'abaiſſement du bruit de la meule*, marquent *la bouche*, *qui ne s'ouvre qu'à peine pour parler*, & *la néceſſité de manger lentement & ſans bruit. Le chant de l'oiſeau* marque *le matin*, qui eſt le temps que les vieillards ſe levent, parce qu'ils ne peuvent pas dormir. *Les Muſiciennes*, ou *les Muſes*, *qui ſe taiſent*, ſignifient *qu'on ne chante plus à cet âge*, & *que les ſciences ou les études ne divertiſſent plus. La crainte* & *le tremblement* des perſonnes âgées, & *la peine qu'elles ont à marcher*, & ſur tout *a monter*, eſt exprimée immédiatement après. *L'amandier fleuri*, ce ſont *les cheveux blancs. La ſauterelle engraiſſée*, c'eſt *le corps des vieillards*, qui de mince & décharné qu'il eſt, devient ſouvent enflé & peſant. *La capre qui ſe perd*, marque *la perte de l'appetit*, où *la ceſſation des plaiſirs.* Enfin *la maiſon d'éternité*, c'eſt *le tombeau*; & *ceux qui tournoyent par les places*, ſont *les pleureurs* ou *les pleureuſes de profeſſion*, que l'on employoit anciennement dans les convois des morts.

Le reſte de l'énigme eſt le plus difficile à expliquer, & il faudroit, pour y réuſſir, avoir la même idée des parties du corps qu'en avoit Salomon. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'Auteur Sacré a voulu marquer ſous ces termes couverts la diſſolution des principaux organes de notre corps, & c'eſt tout ce qu'on en peut ſavoir. Ce que l'on a écrit d'ailleurs ſur *la chaine d'argent*, que l'on a priſe pour *la mouelle*, ou pour *les arteres*; ſur *le bandeau*, ou *le vaſe d'or*, qui marque *les membranes du cerveau*, ou *le cœur*; ſur *la cruche*, qui doit être *le crane*; & *la rouë* qui repréſente *le poumon*; tout cela, dis-je, ne ſont que de ſimples conjectures.

Il ſe pourroit qu'il y eût quelque choſe dans les Ecrits des Rabbins, qui ſervît de commentaire à ce paſſage. C'eſt ce que je ne ſai point, & que je laiſſe chercher, à ceux qui les entendent. Je laiſſe de même ce qu'on peut trouver dans les livres de ces Docteurs Juifs, concernant la Médecine. Les lumieres qu'on tire de ce côté-là, ſont fort peu conſiderables, ſi tout ce qu'ils diſent ne vaut pas mieux que la fable de l'os nommé *Luz*, qui ſe trouve, ſelon eux, dans l'épine du dos, & qui eſt la racine & la baſe de tout l'aſſemblage du corps humain;

main; en ſorte que le cœur, le foye, le cerveau, & les parties génitales tirent leur origine de ce merveilleux os; qui a d'ailleurs cette vertu, ou ce privilege, qu'il ne peut être brûlé, ni moulu, ou briſé, mais demeure toûjours le même, étant le germe de la reſurrection, duquel tout le corps pullule derechef, comme les plantes ſortent de leur ſemence. Riolan, de qui j'ai pris ce que je viens de dire, ajoûte que les Rabbins comptoient deux cents quarante-huit os, & trois cents ſoixante-cinq veines, ou ligamens, dans le corps humain. Cela paroît ridicule à ceux qui entendent l'Anatomie; mais quelque peu de conoiſſance que ces Docteurs euſſent à cet égard, il y a de l'apparence que l'on n'étoit pas plus ſavant ſur cette matiere du temps de Salomon, & que ces ſortes de comptes pouvoient déja s'être débitez depuis long-temps parmi les Juifs. *Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.*

Au reſte pendant que nous en ſommes ſur les Docteurs & les Médecins de cette nation, il ne faut pas oublier de remarquer que les Médecins ordinaires n'étoient pas les ſeuls parmi eux qui ſe mêlaſſent de la Médecine. Nous apprenons de *Joſeph* que les Esseniens, qui étoient attachez à une ancienne Secte du Judaïſme, de laquelle cet Auteur décrit au long les regles & la maniere de vivre, exerçoient auſſi cette profeſſion. 1 *Les Eſſéniens*, dit-il, *étudient avec ſoin les écrits des Anciens, principalement en ce qui regarde les choſes utiles à l'ame & au corps, & acquierent ainſi une très-grande conoiſſance des remedes propres à guerir les malades, & de la vertu des plantes, des pierres, & des métaux.* Voilà ce que dit Joſeph. Ces mêmes Eſſéniens étoient autrement appellez *Therapeutæ*, c'eſt à dire, *guériſſeurs*, ou *Médecins*, quoi que ce nom puiſſe auſſi avoir du rapport avec le *culte* que ceux de cette Secte, ou cette eſpece de *Moines*, rendoient à Dieu, d'une maniere plus pure que les autres, à ce qu'ils prétendoient. Quoiqu'il en ſoit, ce que dit Joſeph ne laiſſe pas lieu de douter que ces Eſſéniens n'étudiaſſent la Médecine, par où l'on void que ce n'eſt pas d'aujourd'hui, ou depuis peu de temps, que les Moines ſe ſont ingerez dans cette profeſſion.

Nous finirons ce qui regarde la Médecine Judaïque, en rapportant les noms de trois Anges qui, ſelon les Docteurs Juifs, préſident ſur cet Art. Le premier s'appelle *Sénoï*; le ſecond *Sanſenoï*, & le troiſième *Sanmangelof*, comme on l'apprend du Rabbin *Elias*.

Après avoir parlé de Salomon, qui a donné matiere à la digreſſion que nous venons de faire, nous paſſerons à Nechepsus, Roi d'Egypte, qui vivoit trois cents quarante-quatre ans après lui.

On a attribué à *Nechepſus* des Livres de Magie, d'Aſtrologie, & de Médecine; & 2 Auſone le regarde comme le Maître des Magiciens. 3 Pline le cite ſur des faits d'Aſtronomie; & Julius Firmicus dit que Nechepſus, très-juſte Empereur des Egyptiens, étoit très-bon Aſtronome, & qu'il avoit fait des recueuils ſur toutes les maladies, & trouvé des remedes divins. 4 Galien cite auſſi Nechepſus, en parlant des proprietez du *Jaſpe verd* Ce Roi d'Egypte avoit écrit, que le Jaſpe verd fortifie l'orifice de l'eſtomac, lors qu'on fait

1 *De la Guerre des Juifs contre les Romains, Liv. 2. Chap. 12.*
2 *Quique Magos docuit myſteria vana Nechepſus.*
3 *Lib. 2. Cap. 43. Lib. 7. Cap. 49*
4 *De Simplic. Medicamentor. Facultatib. Lib. 9.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

fait graver sur cette pierre la figure d'un *dragon rayonnant*, & qu'on l'applique sur la partie dont on vient de parler. Mais Galien, qui rapporte cette observation, remarque qu'il a vu le même effet de l'application de ce Jaspe, quoi qu'il n'y eût rien de gravé dessus. On trouve d'ailleurs, dans Aëtius, la description d'un emplâtre, & de quelques autres médicamens attribuez au Roi Nechepsus ou Nechepsos.

PETOSIRIS, autre Egyptien, que Pline & Julius Firmicus joignent au précedent, n'étoit pas moins entendu dans les mêmes sciences. Le dernier de ces Auteurs l'appelle *le grand Pétosiris*. Il devoit être contemporain de Nechepsus, s'il est vrai qu'il eût écrit à celui ci, & que la Lettre qu'on dit avoir de lui, ne soit point supposée. 1 Cette Lettre se trouve dans la Bibliotheque de l'Empereur. Les Livres de Pétosiris étoient recherchez anciennement par ceux qui faisoient dépendre la Médecine de l'Astrologie. 2 Juvenal se mocque des Dames Romaines de son temps, qui étant malades n'osoient point prendre de nourriture sans avoir auparavant consulté Pétosiris sur l'heure la plus propre pour cela; qui est le même entêtement qu'ont aujourd'hui ceux qui ne se conduisent que par l'Almanach.

On parle encore d'un Egyptien nommé IACHEN, qui avoit écrit, à ce que dit Suidas, touchant les remedes tirez des *amuletes*, & des *enchantemens*; qui étoit très-habile Médecin, & qui savoit arrêter le progrès de la *peste*, & temperer l'ardeur de la *Canicule*. C'est pourquoi, dit cet Auteur, on l'ensevelit dans un magnifique tombeau; & lors que quelque maladie Epidémique regnoit, les Prêtres alloient à son temple, où après avoir fait les sacrifices acoûtumez, ils prenoient du feu de dessus l'autel, & en allumoient des buchers disposez en divers endroits de la ville; de sorte que ce feu chassoit la corruption de l'air, & arrêtoit le cours de la maladie. *Iachen* vivoit sous *Senyes*, Roi d'Egypte, dont le temps n'est point marqué. On le joint ici; par occasion, aux autres Egyptiens dont on vient de parler, quoi qu'il puisse être plus ancien.

Le temps auquel HOMERE a vêcu, est incertain, aussi bien que le lieu de sa naissance. Quelques Auteurs disent qu'il nacquit cent soixante-huit ans après la prise de Troye; mais les Marbres d'Arondel marquent sa naissance seulement trois cents ans après le siege de cette même ville, qui est le même temps où vivoit l'Archonte *Diognetus*.

Homere ayant été dans la réputation d'avoir donné des préceptes sur tous les principaux Arts, n'a pas manqué d'être aussi rangé entre les Médecins. Premierement on a cru que ce Poëte entendoit *le Chirurgie*, marquant, comme il fait en divers endroits, les moyens que les Chirurgiens employent pour traiter les playes; comme de tirer les fléches ou les dards qui sont demeurez dans une playe; d'arrêter le sang, de laver la playe avec de l'eau; de l'essuyer; d'y appliquer des médicamens propres; & de la bander. On a dit aussi qu'il entendoit l'*Anatomie*; ayant désigné par leur nom presque toutes les parties du corps. On a dit pareillement qu'il conoissoit les plantes, ayant fait mention du *Moly*, qui

1 *Lambecius, Lib. 7. Labbeus in nova Bibliotheca Libr. Mſ.*

2 Ægra licèt jaceat, capiendo nulla videtur.
Aptior hora cibo, nisi quam dederit *Pétosiris*.

qui ſert contre les enchantemens, comme on l'a remarqué ci-deſſus, en parlant d'*Hermès*, & d'*Ulyſſe*; ayant indiqué les proprietez de quelques plantes, comme celles du *Saule*, dont les feuilles rendent, à ce qu'il dit, les femmes ſtériles. On joint à cela, qu'il conoiſſoit le *Népenthes*, dont on a auſſi parlé ci-devant, au ſujet d'*Helene*. On lui fait d'ailleurs débiter diverſes maximes des Médecins; comme lors qu'il remarque que la peſte ceſſa *le neuvième jour*, dans le camp des Grecs; par où l'on veut qu'il ait eu égard à ce que les Médecins ont enſeigné, que les maladies ſe terminoient dans les jours *impairs*. Il donne enfin des conſeils pour la ſanté, ou pour la guériſon de certaines maladies; comme quand il introduit *Thetys* conſeillant à ſon fils *Achille*, de *voir les femmes pour ſe tirer de ſa mélancholie*, ce qui eſt quelquefois un très-bon remede en cette occaſion.

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

Hesiode, qui a été à peu près contemporain d'Homere, eſt auſſi cité par Théophraſte, par Pline, & par d'autres, comme ayant écrit des proprietez des plantes; par où il tient rang entre les Médecins.

CHAPITRE IV.

THALES; PHERECYDE; EPIMENIDE; TOXARIS; PYTHAGORE; & ZAMOLXIS, les plus anciens des MEDECINS PHILOSOPHES.

JUſques ici il ne paroît pas que l'on ait beaucoup raiſonné dans la Médecine. Les *Philoſophes* ſont les premiers, qui s'étant ingerez de cette profeſſion, y ont introduit en même temps *les raiſonnemens*. Ce ſont eux qui y ont joint cette partie qu'on appelle *Phyſiologie*, qui traite particulierement du corps humain, (qui eſt le ſujet de la Médecine) tel qu'il eſt dans ſon état naturel, & qui cherche à rendre raiſon des fonctions de ce corps en examinant ſes parties, & tout ce qui y a du rapport, par l'*Anatomie*, & par les principes de la *Phyſique*.

Pythagore & ſes diſciples ont été proprement les premiers, qui ont entrepris cette affaire, comme on l'a remarqué ci-deſſus après Celſe. Mais avant que de voir comme ils s'y ſont pris, il faut dire un mot de quelques Philoſophes qui ſont un peu plus anciens, & auxquels on a auſſi attribué la conoiſſance de la Médecine; quoi qu'ils ne l'ayent pas traitée, comme ceux dont on vient de parler.

Thales, *Miléſien*, qui vivoit vers la quarantième Olympiade, qui revient à l'An du Monde trois mille trois cent trente, a paſſé pour le prémier qui ait écrit de la *Phyſique*; d'où l'on peut inferer qu'il avoit quelque conoiſſance de la Médecine, auſſi bien que de ce que dit Diogene Laërce, que ce Philoſophe avoit converſé avec les Sacrificateurs d'Egypte, dont une partie étoient Médecins, comme on l'a remarqué ci-deſſus. On peut tirer la même conſéquence d'un paſſage de Pauſanias, où il eſt remarqué que Thalès avoit expié ou purifié les Lacédemoniens; ce qui étoit la profeſſion des Devins & des anciens Médecins, tels qu'étoient Mélampe, Orphée, & les autres dont nous avons parlé.

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

lé. Mais cette eſpece de Médecine n'a aucun rapport avec la profeſſion de Philoſophe que faiſoit Thalès.

PHERECYDE, Syrien, (ou plûtot de l'Iſle de Scyros) autre Philoſophe, contemporain du premier, paſſoit auſſi apparemment pour Médecin, 1 puiſqu'on lui a attribué un des Livres *de la Diéte*, qui ſe trouve entre ceux d'Hippocrate. A cela près je ne vois pas par quel endroit il peut être aggrégé au corps des Médecins, ſi ce n'eſt auſſi en qualité de Phyſicien, ou parce qu'il avoit écrit *de l'origine des Aſclepiades*, comme on l'a remarqué ci-deſſus, ſuppoſé que ce ſoit le même.

EPIMENIDE, Crétain, n'eſt, à mon avis, mis au rang des Philoſophes, que parce qu'on la compté anciennement entre les *Sages* de Grece; je ne vois pas d'ailleurs que Diogene Laërce en parle comme d'un Phyſicien. Son talent étoit plûtôt, comme on le recueuille du même Auteur, *la Politique*, *la Divination*, & la Science *d'expier les crimes*, & *de régler les Cérémonies religieuſes.* On lui attribue d'avoir fait ceſſer la peſte dans Athenes, en purifiant cette ville d'un crime qu'avoient commis quelques particuliers, & qui avoit attiré la colere du Ciel ſur tous leurs concitoyens. Cela ſuffiſoit, comme on vient de le dire en parlant de Thalès, pour faire mettre Epiménide au rang des Médecins. Mais on peut principalement le regarder comme tel, par la conoiſſance qu'il avoit des plantes; conoiſſance qu'il avoit acquiſe en demeurant longtemps caché dans les montagnes, ce qui donna occaſion à la Fable de feindre qu'il avoit dormi dans une grotte pluſieurs années ſans ſe réveiller. Epiménide vivoit à peu près en même temps que Thalès & Phérécyde. Le Scyte TOXARIS étoit auſſi de ces temps-là. Les Atheniens l'appelloient *le Médecin étranger*, & lui faiſoient toutes les années des ſacrifices, en reconoiſſance de ce que leur ville avoit auſſi été délivrée de la peſte par ſon moyen; ou plûtôt par le moyen d'une femme qui avoit ſongé que *Toxaris*, qui demeuroit à Athenes, lui diſoit que la peſte ceſſeroit ſi on arroſoit toutes les rues avec du vin; ce qui ayant été exécuté, cette maladie ceſſa effectivement.

PYTHAGORE, qui vivoit environ la LX. Olympiade, & qui fonda l'Ecole *Italique* dont on à parlé, eſt, ſelon Celſe, le plus ancien des Philoſophes qui ait joint l'étude de la Médecine à celle de la Phyſique. Ce n'eſt pas que ni lui ni ſes diſciples, qui l'imitérent, fuſſent ce qu'on appelle des Praticiens; ils ne s'appliquerent guere qu'à la Théorie de la Médecine, à la reſerve du ſeul *Empedocle*; ou du moins il n'eſt pas parlé des cures que les autres ont faites. Pour ce qui regarde Pythagore en ſon particulier, il n'avoit rien négligé pour ſe rendre univerſel. Il avoit, pour ce ſujet, voyagé en Egypte, qui étoit le pays des Sciences & des Arts, où il trouva dequoi s'inſtruire dans tout ce qu'il y a de plus curieux. Il y a apparence que c'eſt de là qu'il tira ce qu'il avoit de conoiſſance dans la Médecine; mais il ne nous en reſte que quelques petits fragmens, dont il y en a même une partie qui marquent encore l'eſprit de *ſuperſtition*, que l'on a vu dans les Médecins précedens; le reſte qui concerne la Phyſiologie n'étant pas grand choſe.

2 Il croyoit que dans le temps de la conception il y a une certaine ſubſtance qui

1 *Galen. in Aphoriſm. Hippocr. Commentar. 6.*

2 *Voyez Diogene Laerce; l'Hiſtoire Philoſophique de Galien*, &c.

qui descend du cerveau, & qui contient une vapeur chaude, dont l'ame & tous les sens prennent origine; pendant que la chair, les nerfs ou les tendons, les os, les poils, & tout le corps en général se forment du sang & des autres humeurs qui abordent dans la matrice. Il ajoûtoit, que le corps de l'enfant est formé & solide dans *quarante jours*; mais qu'il faut *sept mois*, ou *neuf mois*, ou le plus ordinairement *dix*, selon les regles de *l'harmonie*, pour le rendre entierement achevé. Et que dès-lors ce qui doit arriver à l'enfant pendant toute sa vie est tout reglé; & qu'il le porte avec soi, dans un ordre ou enchainure proportionée aux lois de la même *harmonie* dont on vient de parler, chaque chose arrivant ensuite nécessairement en son temps. On examinera à la fin de ce Chapitre ce qu'il a voulu dire par là. Il disoit aussi que les veines, les arteres, & les nerfs sont les liens de l'ame. Selon lui l'ame s'étend du cœur au cerveau; & la partie de l'ame qui est dans le cœur, est celle d'où viennent les passions; au lieu que la Raison & l'Intelligence résident dans le cerveau. Cette opinion qui lui est commune avec les Ecrivains Sacrez, venoit peut-être des Chaldéens avec qui il avoit conversé.

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

Quant aux *causes des maladies*, il avoit sans doute appris ce qu'il en croyoit dans la même Ecole, & dans celle des Magiciens qu'il avoit aussi consultez. L'air, disoit-il, est tout plein *d'Ames*, ou de *Démons*, ou de *Héros*, qui sont ceux qui envoyent les songes, & les signes, & les maladies aux hommes, & même aux bêtes, & ce sont ces Démons ou ces Esprits, que regardent 1 *les lustrations*, *les expiations*, & ce que les Devins & autres experts sur ces matieres font à cet égard.

C'est du même lieu que venoit ce qu'il avoit écrit, touchant les vertus *magiques* des plantes; dont il avoit composé un Livre, que quelques uns donnoient à un Médecin nommé *Cléemporus*. Pour ce qui est de leurs proprietez naturelles, Pline nous apprend seulement que Pythagore faisoit un cas tout particulier du *chou*. On verra dans la suite qu'il n'a pas été le seul parmi les Anciens, qui ait estimé cette sorte d'herbage, ou qui l'ait regardée comme un bon remede à diverses maladies.

On trouve encore quelques uns des préceptes qu'il donnoit, touchant la maniere de se conduire par rapport à la santé. *Il faut*, disoit-il, *pour se bien porter, s'acoûtumer à la nourriture la plus simple, & qu'on peut trouver par tout.* C'est pour cela qu'il ne mangeoit point de *chair*, & qu'il ne vivoit que *d'herbages* & *d'eau*. Il défendoit aussi *les féves*, soit parce qu'elles font un sang grossier, soit pour d'autres raisons mystérieuses que les Anciens ont rapportées. Vivant de cette maniere, il lui étoit aisé de suivre le conseil qu'il donnoit, *de ne s'approcher* des femmes que lors qu'on vouloit devenir plus foible. Il disoit enfin, *qu'il ne faut jamais exceder par rapport au travail, & à la nourriture.*

Il faisoit consister *la Santé* en une espece *d'harmonie*, qu'il ne spécifie pas. Il disoit la même chose de *la vertu*, de tout ce qui est *bon*, ou de tout ce qu'il y a de *bien*, & de *Dieu* lui même; en sorte que, selon lui, *toutes choses subsistent par l'harmonie.* Il semble que par cette *harmonie* il pouvoit entendre *un rapport* ou une *juste proportion* que toutes les parties doivent avoir ensemble, ou *l'ordre*

1 *Voyez ce qui à été dit au commencement de ce Chapitre.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au. xxxvj.

l'ordre naturel de toutes choſes. Mais ce qu'on a dit ci-devant de cette même harmonie, que Pythagore trouvoit dans l'ordre des choſes qui arrivent à chaque particulier pendant toute ſa vie, fait croire qu'il y avoit là dedans un plus grand myſtere. Ce myſtere pouvoit bien être de la nature de celui que ce Philoſophe trouvoit dans les *nombres*, qui, ſelon lui, ont chacun leur dignité, les uns étant beaucoup plus parfaits que les autres. Les nombres *impairs*, par exemple, ſont plus conſiderables, & ont plus de force que les nombres *pairs*; les premiers repréſentent *le mâle*, & les derniers *la femelle*. Mais le nombre de *ſept* eſt le plus parfait de tous. On peut voir dans 1 Macrobe & dans 2 Aulu-Gelle, en quoi conſiſte cette perfection.

C'eſt de cette opinion qu'eſt venue premierement la doctrine des 3 années *Climactériques*, dont on attribue la découverte aux Caldéens, de qui Pythagore pouvoit auſſi l'avoir appriſe. On donne ce nom à chaque ſeptiéme année de la vie d'un homme, & on croit que c'eſt en ce temps-là qu'il court le plus de riſque, par rapport à la vie, ou à la ſanté, & même aux biens de la fortune, à cauſe des changemens qui arrivent en ces années.

C'eſt encore, 4 ſelon Celſe, ſur le même ſentiment qu'eſt fondé ce que les Médecins ont cru de la force du nombre *ſeptenaire* dans les maladies, & de la difference qu'ils ont établie entre les jours *pairs*, & les jours *impairs*, comme on le verra 5 dans la ſuite.

Ceux qui ont dit que Pythagore n'avoit point laiſſé d'écrits, & que tout ce que l'on ſait de ſes ſentimens n'a été tiré que des écrits de ſes diſciples, auroient pu nier que ce Philoſophe eût penſé à rien de ſemblable. 6 Galien, qui croit par d'autres raiſons, que par celles qui ſe tirent de la dignité des nombres conſiderez en eux-mêmes, que l'on doit faire attention aux jours *pairs* & *impairs*, s'étonne que Pythagore ait eu cette opinion. *Il eſt ſi facile*, dit-il, *de découvrir l'abſurdité & la vanité de ce qu'on débite touchant la vertu des nombres, qu'il y a lieu d'être ſurpris que Pythagore, cet homme ſi ſage, ait tant donné aux nombres.* Ce Philoſophe avoit eu lieu de les examiner, & d'admirer ce qui réſulte de leurs combinaiſons poſſedant, comme on dit qu'il faiſoit, *l'Arithmétique* & la *Géometrie*; mais ces Sciences devoient plutôt lui donner de l'éloignement pour les bagatelles dont on a parlé.

ZAMOLXIS, que *les Getes* adoroient comme leur Dieu, a paſſé pour l'eſclave & le diſciple de Pythagore; quoi que d'autres l'ayent cru beaucoup plus ancien. On lui a auſſi attribué la conoiſſance de la Médecine. Tout ce qu'on ſait de particularitez ſur ce ſujet, c'eſt qu'il diſoit, *qu'on ne pouvoit pas guérir les yenx ſans guérir la tête, ni la tête ſans tout le reſte du corps, ni le corps ſans l'ame.* Et il prétendoit que les Médecins Gres, qui ignoroient cette maxime, ne réuſſiſſoient point dans la cure de la plûpart des maladies, à cauſe de cela

1 *Lib.* 1. *Cap.* 6.

2 *Lib.* 3. *Cap.* 10.

3 Pericula quoque vitæ, fortunarumque hominum, quæ Climacteras Chaldæi appellant, graviſſima quæque fieri affirmat Ariſtides Samius, ſeptenariis. *Aul. Gell. ibid.* Le mot Climactérique vient du Grec κλίμαξ, qui ſignifie *un eſcalier.*

4 *Lib.* 3. *Cap.* 4.

5 *Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 5.

6 *De Diebus Decretoriis, Lik.* 3. *Cap.* 8.

cela. Le remede qu'il employoit pour guérir l'ame, c'étoit *des enchantemens*, non pas tels, s'il en faut croire Platon, que ceux d'Eſculape. *Les enchantement*, dit ce Philoſophe, *que Zamolxis entendoit, ne ſont autre choſe que les diſcours ou les entretiens honêtes. Ces diſcours produiſent la ſageſſe dans les ames, laquelle étant une fois acquiſe, il eſt aiſé après cela de procurer la ſanté & à la tête & à tout le reſte du corps.* *Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.*

Mais ce que 1 d'autres ont écrit des moyens, que *Zamolxis* employa pour ſe faire paſſer pour un Dieu, fait voir qu'il étoit bien capable de mettre en uſage les enchantemens proprement dits.

CHAPITRE V.

EMPEDOCLE; PAUSANIAS; ALCMÆON; EPICHARME; EUDOXE; & TIMÉE, Diſciples ou Sectateurs de Pythagore. Premier exemple d'Anatomie.

LE plus celebre des diſciples de Pythrgore ç'a été Empédocle. L'on a auſſi cru qu'il joignoit, comme ſon maître, *la Magie* à la Médecine, ou que ſa Médecine étoit *Magique*. Mais il fit bien voir qu'il s'attachoit, du moins qnelquefois, aux agens naturels; lors qu'ayant reconu que *la ſtérilité* & *la peſte*, qui ravageoient ſouvent la Sicile, étoient cauſées par un vent du Sud qui s'inſinuoit par les ouvertures de certaines montagnes, il s'aviſa de faire boucher ces ouvertures; après quoi le pays fut exemt de ces deux fleaux. Il fit encore paroître ſon habileté en remédiant à la puanteur d'une riviere, qui infectoit l'air dans une certaine province, par le moyen des canaux qu'il fit creuſer pour faire entrer deux autres rivieres dans le lit de la premiere.

Si ce Philoſophe acquit une grande réputation par ces endroits, il ne fut pas moins eſtimé pour quelques cures qu'il eut occaſion de faire. Diogene Laërce dit qu'Empédocle fut particulierement admiré, pour avoir guéri une femme que l'on croyoit morte, quoi que ce ne fût, à ce que reconnut le Philoſophe, qu'une *ſuffocation de mere*. Il appelloit cette maladie d'un mot Grec, qui ſignifie 2 *ſans reſpiration*, & il aſſuroit qu'on pouvoit vivre en cet état juſqu'à trente jours. Il aſſuroit auſſi qu'il avoit des remedes contre toutes les maladies, & contre la vieilleſſe, & qu'il pouvoit même faire revivre un homme mort.

Empédocle avoit une opinion aſſez ſinguliere, touchant la maniere dont ſe forment les animaux. 3 Il croyoit que de certaines parties de leur corps étoient contenues dans la ſemence du mâle, & de certaines autres dans celle de la femelle; & que c'étoit de là que venoit l'appetit vénérien dans l'un & dans l'autre ſexe; ſuppoſant que les parties qui étoient ſéparées, cherchoient naturellement à ſe rejoindre.

A l'égard de la *reſpiration*, 4 il croyoit qu'elle ſe faiſoit ainſi. *D'abord*, diſoit-

1 *Voyez Hérodote, & Strabon.*
2 Ἄπνους.
3 *Galen. de Semine; Lib. 2. Cap. 3.*
3 *Galen. ibid. & de Hiſtoria Phlioſophica.*

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

diſoît-il, *que l'humidité, qui eſt fort abondante au commencement de la formation du fœtus, commence à ſe diminuer, l'air ſuccede à cette humidité, en s'inſinuant par l'ouverture des pores. Enſuite de cela la chaleur naturelle voulant ſortir, elle chaſſe l'air dehors, & lors que cette chaleur rentre, l'air la ſuit derechef.* * *Le premier s'appelle* inſpiration, *& le ſecond* expiration. 1 Le fœtus, ou l'enfant dans le ventre de ſa mere, a, ſelon ce Philoſophe, l'uſage de la reſpiration.

2 *L'ouïe*, ſe fait par le moyen de l'air, qui frappe le dedans de l'oreille, qui eſt entortillé en forme de coquille, & attaché au lieu le plus élevé du corps, comme une petite cloche, & qui diſcerne toutes les impulſions de l'air qui y entre.

La chair eſt compoſée d'une égale portion des quatre élemens; *les nerfs*, de feu, de terre, & de deux parties d'eau. *Les ongles* ſe forment des nerfs, qui ſe ſont réfoidis par l'attouchement de l'air. *Les os* lui paroiſſoient être compoſez de parties égales d'eau & de terre, ou du moins ces deux élémens y prédominoient par deſſus les deux autres. *Les ſueurs* & *les larmes* viennent du ſang attenué & fondu.

Les ſemences des plantes ſont comme *leurs œufs*, qui tombent dans le temps de leur maturité.

Empédocle avoit écrit ſur la Médecine, en vers; & il en avoit compoſé juſques à ſix mille ſur ce ſujet. Il avoit une ſi grande eſtime pour cet Art, qu'il prétendoit *que les Médecins* (auxquels il joignoit *les Devins*, & *les Poëtes*) *laiſſoient fort loin derriere eux tous les autres hommes, & approchoient beaucoup des Dieux Immortels.* Il eut un diſciple, nommé PAUSANIAS, qu'il aimoit beaucoup, & qui fut auſſi Médecin. Le pere de ce Pauſanias s'appelloit *Anchitus.*

Empédocle étoit *d'Agrigente*, ville de Sicile, & il floriſſoit, ſelon Diogene Laërce, environ la LXXXIV. Olympiade, qui commence l'an du Monde trois mille cinq cent ſix. Suidas veut qu'il ait auſſi exercé la profeſſion de Sophiſte à Athenes. Sa mort fut extraordinaire. On a dit que voulant examiner trop curieuſement les feux du Mont *Etna*, il s'en approcha de ſi près qu'il en fut conſumé. D'autres ont prétendu que ce fut un effet de ſa vanité, & qu'il voulut bien mourir ainſi, afin qu'étant diſparu tout d'un coup, on le fit paſſer pour un Dieu.

ALCMÆOM, autre diſciple de Pythagore, étoit de *Crotone.* Il étoit particulierement attaché à la Médecine. Son nom a bien dû être conſervé à la poſtérité, s'il eſt vrai, comme l'a écrit 3 un ancien Commentateur de Platon, qu'il ait été le premier qui ait *anatomiſé* des animaux, pour apprendre à conoître les parties qui compoſent leur corps. On s'étonnera que l'Anatomie ait tant tardé à s'introduire dans la Médecine; & l'on aura peine à concevoir qu'on ait pu donner le nom de Médecins, ou même de Chirurgiens, à des gens qui n'avoient jamais diſſequé aucun animal. Pour ceſſer d'en être ſurpris, on n'a qu'à voir ce que l'on a dit ſur ce ſujet 4 ci-deſſus, en parlant des *Aſclépiades.*

Le

1 *Ibidem.*
2 *Ibidem.*
3 *Chalcidius in Platonis Timæum.*
4 *Liv. 2. Chap. 2.*

Le temps nous ayant ravi les écrits d'Alcmæon, on ne ſait touchant ſon Anatomie que très-peu de choſe qu'on en trouve dans quelques Auteurs anciens, & qui regarde même plûtôt la Phyſiologie. 1 Il croyoit que l'ouïe ſe fait parce que les oreilles ſont vuides au dedans; & que tous les lieux vuides reſonnent quand la voix y pénetre. 2 Les chevres, à ce qu'il croyoit, reſpirent en partie par les oreilles. *Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.*

A l'égard de *l'odorat*, il diſoit que l'ame, dont la principale partie eſt, ſelon lui, dans le cerveau, eſt celle qui reçoit les odeurs que l'on attire en reſpirant. Il vouloit que la langue diſtinguât *les ſaveurs* par ſon humidité, par ſa chaleur temperée, & par ſa molleſſe. *La ſemence* eſt une partie du cerveau. *Le fœtus* ſe nourrit dans le ventre de ſa mere, en attirant la nourriture par tous les endroits de ſon corps, qui eſt exterieurement poreux comme une éponge. *La ſanté* dépend, à ſon avis, de *l'égalité* de *la chaleur*, de *la ſechereſſe*, du *froid*, & de *l'humidité*, & même de *la douceur*, de *l'amertume*, & autres qualitez ſemblables. *Les maladies*, au contraire, naiſſent lors que l'une de ces choſes domine ſur les autres, & en rompt par ce moyen l'union & la liaiſon.

Epicharme, de l'Iſle de Cos, fut auſſi auditeur de Pythagore. Il avoit écrit ſur la Phyſique & ſur la Médecine, & il eſt ſouvent cité par Pline, au ſujet des proprietez des ſimples. 3 On dit que ſes écrits ſont encore dans la Bibliotheque du Vatican.

Eudoxe avoit été inſtruit par *Archytas*, fameux Pythagoricien. Il vivoit un peu plus tard, que les précedens. On parlera encore de lui 4 ci-après.

Timée, de *Locres*, autre Pythagoricien, a auſſi été mis au rang des Médecins. 5 Pline cite un autre *Timée*, qui avoit écrit de la *Médecine Métallique*.

CHAPITRE VI.

HERACLITE; DEMOCRITE; & DIAGORAS, autres Médecins Philoſophes.

Les Philoſophes Pythagoriciens ne furent pas les ſeuls, qui ſe mélerent de la Médecine. Heraclite, *Ephéſien*, qui vivoit vers la lxix. Olympiade, c'eſt a dire, preſque en même temps que Pythagore, & qui avoit une Philoſophie toute particuliere, faiſoit auſſi le Médecin.

L'Hiſtoire dit que ce Philoſophe, pouſſé par ſon humeur miſantrope, qui a fait dire qu'il pleuroit toûjours, s'étant retiré dans un lieu écarté, pour fuir le commerce des hommes, & ne vivant que d'eau & d'herbages, tomba dans une

1 *Galen. Hiſtor. Philoſophica.*
2 *Ariſtotel. Hiſtor. Animal. Lib.* 1. *Cap.* 11.
3 *Tiraquell. de Nobilitate, Cap.* 31.
4 *Part.* 1. *Liv.* 4. *Chap.* 3. *& Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 1.
5 *Vide indicem Auctorum, Lib.* 33.

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

une *hydropiſie*. Cet accident l'obligea de ſe rapprocher des lieux habitez, pour avoir plus de commodité de ſe guérir; ſans vouloir pourtant conſulter les Médecins, auxquels il prétendoit au contraire donner de la confuſion, en les rendant les témoins de la cure qu'il croyoit faire.

Il leur demanda donc un jour, en termes obſcurs à ſa manière, 1 *s'il pourroient faire la pluye de la ſechereſſe*, ce qui n'ayant pas été entendu par les Médecins il les congédia. Il s'enferma enſuite dans une étable, & ſe couvrit tout le corps de fumier, dans la penſée qu'il conſumeroit par ce moyen l'humidité ſuperflue qui étoit dans ſes entrailles. C'eſt ce qu'il appelloit *changer la pluye en ſéchereſſe*; mais il ne reüſſit pas dans ſon deſſein, car il mourut quelque temps après. 2 Ariſtote dit que le but de la queſtion qu'Héraclite faiſoit aux Médecins, étoit de leur faire conoître qu'ils doivent tâcher de guérir les maladies des hommes comme Dieu guérit celles de ces grands corps dont le monde eſt compoſé, en rendant égales leurs inégalitez, & en mettant les contraires en oppoſition les uns aux autres. *Car*, diſoit-il, *tout ſe fait dans notre corps de la même maniere que dans le monde. L'urine ſe forme dans la veſſie, comme la pluye dans la ſeconde région de l'air. Et comme la pluye vient des vapeurs qui montent de la terre, & qui en s'épaiſſiſſant produiſent les nuées: de même l'urine ſe produit des exhalaiſons qui s'élevent des alimens, & qui s'inſinuent dans la veſſie.*

D'autres ont dit qu'Héraclite avoit demandé aux Médecins; *s'il étoit poſſible de preſſer les inteſtins de quelcun, en ſorte qu'on en fît ſortir l'eau qui y étoit contenue?* Ce que les Médecins ayant ſoutenu impoſſible, il s'expoſa tout nud au Soleil, & alla enſuite ſe jetter dans une étable pour y faire ce que l'on a dit; dont le ſuccès fut que les chiens le mangerent dans ſon fumier, d'où il n'avoit pu ſe relever par trop de foibleſſe. Il y en a d'autres enfin, qui ont aſſuré le contraire, & ſoûtenu qu'Héraclite étant guéri de ſon enflure, mourut longtemps après d'une autre maladie. Le plus remarquable de ſes ſentimens, par rapport à la Philoſophie, étoit celui-ci; *que le feu eſt l'élement de toutes choſes; que tout vient du feu; & que tout s'eſt fait par le feu* Ce même ſentiment eſt ſoutenu dans un des Livres d'Hippocrate, comme on le verra ci-après.

3 On fait Héraclite Auteur de cette ſentence; *qu'il n'y auroit rien au monde de plus ſot que les Grammairiens, s'il n'y avoit pas des Médecins.* La mauvaiſe opinion qu'il avoit des Médecins paroît, d'ailleurs, dans quelques Lettres qui nous ſont reſtées de lui, où il parle avec un grand mépris de ceux qui exerçoient de ſon temps cette profeſſion: Mais il les redreſſe d'une maniere qui fait voir que ſa Médecine étoit auſſi obſcure que ſa Philoſophie; comme on en peut juger par ſes raiſonnemens, dont les plus clairs ſont ceux que l'on a rapportez, & qui ſont tirez de ſes Lettres.

DE'MOCRITE nacquit ſeulement dans la LXXVII. Olympiade. Il s'attacha à la Médecine, comme à toutes les autres Sciences; & il eut une ſi grande paſſion de s'inſtruire, 4 qu'il conſuma tout ſon patrimoine à voyager, pour voir tout ce qu'il y avoit de gens ſavans dans le monde. Il avoit été en Egypte, en

1 *Diogen. Laërt.*
2 *Problemat. 6. 13. Vide etiam Heraclitii Epiſtolas*
3 *Vid. Athenæum.*
4 *Clem. Alexandr. Pædagog. Lib. 2.*

en Perſe, à Babylone, & aux Indes, où il avoit eu des entretiens avec les Philoſophes, les Géometres, les Médecins, les Sacrificateurs, les Magiciens, & les Gymnoſophiſtes. *Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.*

Diogene Laërce rapporte le titre de pluſieurs Livres de Démocrite, qui concernent la Phyſique, ou la Philoſophie en géneral, & la Géometrie. Il y en a auſſi quelques-uns ſur la Médecine, en particulier. Le premier eſt intitulé *de la Nature de l'Homme*, ou *de la Chair*, qui eſt le titre d'un des Livres que l'on attribue à Hippocrate Il y en a un autre, où ce Philoſophe traite *des Peſtes*, qui eſt auſſi cité par Aulu-Gelle ſous ce titre, *de la Peſte, & des Maladies Peſtilentielles.* Un troiſième traitoit *du Prognoſtic*; un quatrième, *de la Diete*, ou de la maniere de vivre; un cinquième, *des Cauſes des maladies*, & *des choſes qui ſont propres ou contraires au corps, par rapport au temps.* Quelques autres recherchoient *les cauſes des ſemences, des arbres, des fruits*, & *des animaux.* Il y en avoit un enfin, qui étoit intitulé 1 *de la Pierre*, c'eſt à dire, ſelon les Chimiſtes, *de la Pierre Philoſophale.* L'on a même encore aujourd'hui quelques manuſcrits Grecs de *Chimie*, qui portent le nom de Démocrite, & qui ſe trouvent dans la Bibliotheque du Louvre; mais il eſt viſible qu'ils ſont ſuppoſez, comme on le verra plus amplement ci-après.

Pline cite auſſi en divers endroits, des Livres de Démocrite touchant *les Plantes*, dont il ne ſemble avoir particulierement rapporté que les vertus Magiques. *Démocrite*, dit cet Auteur, *le plus attaché aux Magiciens, qu'il y ait eu depuis Pythagore, dit même des choſes plus incroyables & plus prodigieuſes que lui.* On peut voir là-deſſus le Chapitre 17. du vint-quatrième Livre de Pline. On y trouvera entr'autres, un remede ou une compoſition de médicamens *pour avoir de beaux & de bons enfans.* Cette compoſition eſt faite de *pignons*, broyez avec du miel, de *myrrhe*, de *ſaffran*, & de *vin de palmier*; a quoi l'on joint *du lait*, & un ſimple appellé *Theombrotion.* Il faut, ſelon cet Auteur, boire de cela immédiatement avant que de voir ſa femme, & qu'elle en boive auſſi quand elle aura conçu, & même en allaitant ſon enfant.

Pline parle au même endroit d'une herbe, que Démocrite appelloit *Æſchynoméné*, c'eſt a dire, *honteuſe*, qui retire, diſoit-il, ſes feuilles lors qu'on approche la main. Il ſemble que c'eſt la même qu'on appelle aujourd'hui *la Senſitive*, ou *l'herbe chaſte*, & *l'herbe vive*, & qui eſt fort conue. 2 Théophraſte attribue la même choſe aux feuilles d'un arbre qui croît en Egypte. S'il n'y avoit pas plus de Magie ou de ſuperſtition dans ce que Démocrite diſoit d'ailleurs, Pline auroit eu tort de l'en accuſer; mais on ne peut pas douter que les Livres de Démocrite ne fuſſent remplis de remedes ſuperſtitieux, par tout ce qui eſt ajoûté dans le Chapitre que nous avons cité, & par ce que le même Pline en rapporte encore en d'autres endroits.

Tatien, Rhéteur Chrétien diſciple de Juſtin Martyr, remarque auſſi que Démocrite n'avoit écrit que des bagatelles. 3 Columella cite deux Livres de Démocrite, dont l'un étoit intitulé, de *l'Agriculture*, & l'autre *de l'Antipathie.* On peut juger de ce que contenoit ce dernier par ceci. *Démocrite*, dit Colu-

1 Περὶ τῆς λίθου. *Voyez ci-après Part. 2. Liv. 1. Chap. 8.*
2 *Lib. 4. Cap. 3. Hiſtor. Plantar.*
3 *Lib. 11. Cap. 3.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

Columella, *assure, dans son livre de l'Anthipatie, que les chenilles & les autres insectes, qui gâtent les herbes des jardins, tombent & meurent tous, si une femme qui a ses mois, fait trois fois le tour de chaque carreau, à pieds nuds & échevelée.* Mais il faut remarquer que le même Columella nous apprend 1 ailleurs, que les livres qu'on attribuoit de son temps à Démocrite, étoient d'un nommé *Dolus* ou *Bolus* de Mendès en Egypte, & qui peut être le même que 2 Galien appelle *Horus Mendesius.* 3 Cœlius Aurelianus parle de deux autres Livres qui passoient sous le nom de Démocrite, mais qu'il tient aussi pour suspects; l'un traitoit *des Maladies Convulsives*, & l'autre, de *l'Eléphantiase.* On trouvoit, dans le premier de ces Livres, un remede contre *la rage.* Ce remede consiste en une décoction d'*origan*, qui doit être buë dans une coupe ronde en forme de boule. Dans le second, *la saignée* est proposée pour guerir l'élephantiase, avec une herbe qui n'est pas nommée.

On concevra une plus avantageuse idée de Democrite sur ce qu'on a encore à dire de lui. Il arriva à ce Philosophe à peu près la même chose qu'à Héraclite. Il se retira comme lui dans un lieu à l'écart, pour y être plus en liberté: mais la difference qu'il y avoit entr'eux c'est qu'au lieu que le premier pleuroit de la sottise des hommes, celui-ci en rioit incessamment 4 Cette maniere d'agir fit qu'il passa pour fou dans l'esprit des *Abdéritains* ses compatriotes; ce qui les obligea de faire venir Hippocrate, pour le traiter. Ce Médecin étant arrivé le trouva qui s'occupoit à disséquer divers animaux; & lui ayant demandé pourquoi il le faisoit, il répondit que c'étoit pour découvrir la cause de la *folie*, qu'il regardoit comme un effet de la *bile*; par où Hippocrate conut qu'on se trompoit fort, dans le jugement qu'on faisoit de cet homme. Il eut ensuite une longue conversation avec lui dans laquelle celui-ci lui apprit, entr'autres choses, que la vanité de l'homme étoit le sujet pourquoi il rioit continuellement; de maniere qu'Hippocrate le quitta fort satisfait, & vint assûrer les Abdéritains que bien loin que leur citoyen fût fou, comme ils le croyoient, il étoit au contraire le plus sage de tous les hommes

5 On a dit de plus, qu'en présence du même Hippocrate, Démocrite sut discerner que du lait qu'on lui apportoit, étoit d'une chevre noire, & qui n'avoit encore fait qu'un chevreau; & qu'aiant envisagé une certaine fille, il connut qu'elle avoit été déflorée la nuit précedente.

Ces deux grands hommes conçûrent une grande estime l'un pour l'autre, depuis cette entrevuë. 6 Elien remarque qu'Hippocrate écrivit, à cause de Démocrite, tous ses Livres en langage *Ionique*, quoi que ce Médecin fût de l'Isle

1 *Lib.* 7. *Cap.* 5. Divers autres Auteurs ont parlé de *Bolus Mendesius*, qui étoit un des Sectateurs de Démocrite. Aulu Gelle (Liv. 10. Chap. 12.) remarque aussi que l'on a abusé du nom de Démocrite, en le faisant l'Auteur de divers recits fabuleux; & il blâme particulierement Pline d'avoir attribué à ce Philosophe des recits de cette sorte, qui contiennent les choses du monde les plus absurdes & les plus incroyables, telles que sont celle qu'Aulu-Gelle rapporte après le même Pline.

2 *De Antidotis, Lib.* 2. *Cap.* 7. *Voyez ci-après Part.* 3. *Liv.* 1. *Chap.* 3.

3 *Acutor. Lib.* 3. *Cap.* 14. & 16. *Tardar. Lib.* 4. *Cap.* 1.

4 *Voyez les Lettres qui sont à la fin des œuvres d'Hippocrate.*

5 *Diogen. Laërt. in Democrito.*

6 *Variar. Histor. Lib.* 4. *Cap.* 20.

l'Iſle de Cos, où la Dialecte *Dorique* étoit en uſage. Si cela étoit vrai, l'on en pourroit inferer que Démocrite étoit de *Milet*, & non pas *d'Abdere*; la premiere de ces villes ayant été dans *l'Ionie*, au lieu que l'autre étoit dans *la Thrace*. Cependant Juvenal a cru qu'il étoit 1 Abdéritain; & c'eſt ce qui l'a obligé à lui rendre témoignage, que ſa naiſſance dans un pays auſſi groſſier que celui-là, juſtifioit que les grands hommes naiſſent par tout. *Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.*

S'il en faut croire Pétrone, Démocrite avoit tiré des ſucs de toutes les herbes, & il avoit paſſé ſa vie à faire des expériences ſur les pierres, & ſur les arbriſſeaux. Il ſe peut que ces expériences regardaſſent plûtôt, ou du moins autant, diverſes curioſitez naturelles, que la pratique de la Médecine. Ce que Seneque dit, que Démocrite avoit trouvé un moyen *d'amollir l'yvoire*, & *de faire des émeraudes en faiſant cuire des cailloux*, marque que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on a fait des *pâtes* pour contrefaire les pierres fines, & confirme ce qu'on vient de dire de l'uſage que Démocrite faiſoit de ſes découvertes.

Au reſte il croyoit que bien loin qu'il y eût des ſignes, ſur leſquels on pût certainement juger de la mort prochaine d'un homme, il n'y avoit pas même des marques aſſez ſûres, ou ſur leſquelles les Médecins puſſent compter ſûrement, qu'un homme ne vivoit plus: ce qui ſe doit entendre de l'état où eſt une perſonne que l'on croit qui vient d'expirer. Celſe, qui rapporte ce qu'on vient de dire, appelle Démocrite, 2 un perſonnage qui étoit avec juſtice d'une grande réputation. On lui attribue auſſi d'avoir dit, *que le coït eſt une petite épilepſie*, c'eſt à dire, que dans l'acte vénérien l'on eſt comme dans une eſpece d'épilepſie, ou de convulſion. 3 Il faut enfin remarquer que ce Philoſophe avoit un ſentiment bien particulier à l'égard des maladies *peſtilentielles*, & de celles qui paſſent pour *inconnues*, ou *nouvelles*. Il croyoit que quelques-uns des Mondes qui ſont hors de celui-ci, venant à perir, ou à ſe diſſoudre, il tomboit dans le nôtre des corps étrangers, qui étoient les cauſes des maladies dont on vient de parler.

Démocrite mourut âgé de plus de cent ans. 4 On a dit qu'étant ennuyé de vivre, il retranchoit tous les jours quelque partie de ſa nourriture; mais qu'une ſœur qu'il avoit, l'ayant prié de ne pas ſe laiſſer mourir, dans le temps de certaines grandes fêtes qui étoient prochaines, afin qu'elle ne fût pas privée du plaiſir de s'y trouver, il ſe fit apporter du pain chaud, & vécut encore pluſieurs jours, en le flairant ſeulement. D'autres diſent que ce fut l'odeur du miel, qui fit cet effet. On a dit auſſi, qu'il s'étoit lui même rendu aveugle pour être moins diſtrait dans ſes méditations. Tertullien veut que ce ſoit parce

1 Tunc quoque materiam riſûs iuvenit ad omnes
Occurſus hominum, cujus prudentia monſtrat
Summos poſſe viros, & magna exempla daturos
Vervecum in patria, craſſoque ſub aëre, naſci.
Ridebat curas hominum, nec non & gaudia vulgi,
Interdum & lacrymas, cum fortunæ ipſe minaci
Mandaret laqueum, mediumque oſtenderet unguem.

2 Vir jure, magni nominis.

3 *Plutarch. Sympoſiac, Lib.* 8. *Quæſt.* 9.

4 *Athen. Lib.* 2. *Cap.* 7.

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

parce que Démocrite ne pouvoit regarder le ſexe, ſans émotion. Il y a plus d'apparence qu'il devint aveugle par accident, ou par vieilleſſe: mais de quelque maniere que ce ſoit, 1 Ciceron nous apprend, que ce Philoſophe s'en étoit aiſément conſolé; & que s'il ne pouvoit plus diſcerner le blanc d'avec le noir, il ſavoit neanmoins parfaitement bien diſcerner le bien d'avec le mal, la juſtice d'avec l'injuſtice; ne laiſſant pas de ſe trouver heureux, quoi que privé du plaiſir que donne la varieté des couleurs.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler des ſentimens de Démocrite, par rapport à la Philoſophie. Mais on ne peut s'empêcher d'expliquer, par occaſion, un paſſage de Diogene Laërce, & un autre d'Heſychius Mileſien ſur ce ſujet, qui peuvent faire de la peine. Démocrite croyoit, ſelon le témoignage du dernier de ces Auteurs, *que les atomes & le vuide étoient les principes de toutes choſes, & que tout le reſte dépendoit de l'opinion, ou du jugement.* Pour entendre ce qu'il a voulu dire, il faut néceſſairement rapporter le paſſage tel qu'il eſt dans l'original; ἐδόκει δὲ αὐτῷ ἀρχὰς εἶναι τῶν ὅλων ἄτομος καὶ κενὸν, τὰ δὲ ἄλλα πάντα νενομισθαι: ce que l'Interprete Latin a traduit ainſi: *Rerum primordia atomos & inane eſſe cenſuit, cetera omnia ex* opinione *ſtatui poſſe dixit.* On trouve ces mêmes mots dans Diogene Laërce, mais il ajoûte à la fin le mot δοξάζεσθαι, qui n'eſt pas dans le premier; τὰ δὲ ἄλλα πάντα νενομίσθαι δοξάζεσθαι. Le Traducteur rend ces paroles de cette maniere: *cetera omnia legitimum eſſe opinari*, qui ne ſignifie rien, ou tout au plus, qui pourroit être expliqué comme ſi l'Auteur avoit voulu dire, *qu'il étoit permis de croire ce qu'on voudroit du reſte*; comme ſi ces paroles avoient du rapport avec ce qu'il ajoûte immédiatement après, *qu'il y a un nombre infini de mondes*, &c.

Ce n'eſt pas là ce qu'a voulu dire Démocrite, comme on peut le juſtifier par un paſſage de Galien; & il y a de l'apparence que le mot δοξάζεσθαι, qui eſt ſynonyme au premier, & qui a été mis pour l'expliquer, a paſſé de la marge dans le texte. Le paſſage dont on vient de parler, ſervira de commentaire aux deux autres. 2 Démocrite, comme on l'apprend de Galien, diſoit que les atomes, qui étoient des corps *indiviſibles* & *inalterables*, n'étoient ni *blancs* ni *noirs*, ni d'aucune autre *couleur*; qu'ils n'étoient ni *doux*, ni *amers*, ni *chauds*, ni *froids*, & qu'ils ne participoient d'aucune autre *qualité*, de quelque nature qu'elle fût. Il ajoûtoit, que les qualitez qu'on vient de déſigner, exiſtent ſeulement *par rapport à nous qui les ſentons*, & qu'elles varient, *ſelon les diverſes manieres dont les atomes viennent à ſe rencontrer ou à s'unir*; en ſorte qu'à regarder les choſes ſimplement comme elles ſont en elles-mêmes, il n'y a rien de *blanc*, rien de *noir*, rien de *doux*, rien d'*amer*, de *chaud*, de *froid* &c mais toutes ces qualitez dépendent ſeulement du *ſentiment des hommes* & de leur *opinion*, ou de leur *jugement*. Il aſſûroit, dis-je, que *les atomes*, & *le vuide* ſont tout ce qu'il y a de *réel* au monde; mais que le reſte ne ſubſiſte que dans l'*opinion*, ou dans *le ſentiment*. Il ſe ſervoit dans la premiere propoſition du mot ἐτεὸς, qui ſignifie *veritable* ou *réel*; & dans la derniere il employoit le mot νόμος, qui ſignifie *une loi* ou *une coûtume*, mais qui ſe prend auſſi pour *une opinion*, du moins dans le langage de Démocrite; & en ce ſens-là il diſoit que *les*

1 *Tuſculanar. Lib.* 5.
2 *Galen. de Elementis, Lib.* 1. *Cap.* 2.

les atomes ſont ἐτεαὶ, *réels*, mais que *le blanc*, par exemple, eſt blanc νόμῳ, c'eſt à dire, *ſelon l'opinion*, & ainſi des autres qualitez. Ce dernier mot ſe prend au même ſens dans le Livre *de la Nature de l'homme*, (qui eſt parmi les œuvres d'Hippocrate, mais qu'on a dit avoir été attribué à Démocrite.) Dans ce Livre, κατὰ φύσιν, *ſelon la nature*, eſt oppoſé à κατὰ νόμον, *ſelon l'opinion*, κατὰ τὸ πρὸς τῶν ἀνθρώπων νομιζόμενον τε, καὶ δοξαζόμενον, comme l'explique Galien, c'eſt à dite, *ſelon que les hommes jugent ou penſent.* On trouve ici les deux verbes 1 νομίζομαι, & δοξάζομαι joints & expliquez l'un par l'autre, ce qui marque que la conjonction a été oubliée dans Diogene Laërce. *Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.*

Le ſavant *Gaſſendi* avoit bien lu ce paſſage de Galien, & voici comme il l'explique. 2 *Démocrite*, dit-il, *croyoit que toutes les qualitez qu'on void dans les choſes, comme ſont* la couleur, la chaleur, &c. *n'exiſtent que* νόμῳ, lege, *dépendemment d'une certaine* loi; *non qu'elles dependent de quelque* inſtitution des hommes, *comme les Interpretes le prennent*; *mais ce Philoſophe employe ici un mot de ſon pays, ou de ſa province, & il ſe ſert en même temps d'une métaphore, ayant voulu marquer, que comme l'injuſtice ou la juſtice des actions humaines, ce qu'elles ont d'honête, & de deshonête, de louable, ou de blâmable, dépend de ce que* les Loix *ont établi*; *de même la blancheur, ou la noirceur, la douceur, ou l'amertume &c. dépendent de* la diſpoſition, *ou de* la differente ſituation *des atomes.* Ce ſavant homme avoit bien rencontré quand il a dit, *que Démocrite employoit un mot particulier à ſa province*, mais il s'eſt trompé en ce qu'il ajoûte dans la ſuite. Au reſte je n'ai pas remarqué que des Philoſophes un peu plus modernes que Gaſſendi, & qui ſont entrez dans la penſée de Démocrite, lui en ayent fait honneur.

Diagoras, de l'Iſle de *Mélos*, l'une des Cyclades, & non pas de *Milet*, comme quelques Auteurs l'ont écrit, eſt ce Philoſophe conu par ſon athéiſme. 3 Quelcun ayant un jour voulu le convaincre du ſoin que les Dieux prenoient des hommes, en lui montrant les tableaux que divers particuliers qui étoient échapez du naufrage, avoient pendus dans un Temple, pour s'acquitter de leurs vœux, & pour donner un témoignage public de leur reconnoiſſance envers la Divinité qui les avoit ſauvez, on dit que Diagoras répondit, *que ſi c'étoit la coûtume de faire des tableaux où fuſſent repréſentez tant d'autres malheureux qui ont peri ſur mer, nonobſtant leurs vœux, ces derniers tableaux ſeroient en beaucoup plus grand nombre que les premiers.* 4 On rapporte un ſecond trait de ce Philoſophe, qui n'étoit pas moins impie par rapport à ſa Religion, mais qui eſt aſſez gaillard. Etant un jour dans un cabaret où le bois manquoit, il prit une ſtatue d'Hercule, qui ſe rencontra dans la chambre & qui étoit de bois, & la jettant au feu, *Courage*, dit-il, *Hercule, il faut que tu faſſes aujourd'hui bouillir notre pot, ce ſera le treizième & le dernier de tes travaux.* Diagoras étoit venu à douter de la Providence ſur ce que quelcun, chez qui il avoit remis une ſomme d'argent en dépot, l'avoit retenue. Ce Philoſophe croyoit que

1 *Voyez encore l'explication de ce mot dans le premier Livre, Chap. 2. & celle du mot* νόμος, *ci-après, Liv. 3. Chap. 3.*

2 *Gaſſand. in Lib. 10. Diogen. Laërt. titulo*, Unde qualitates rerum concretarum.

3 *Diogenes Laërt. in Diogene. Cicero, de Nutura Deorum.*

4 *Ariſtophan. Scholiaſt. in Nubibus.*

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

que s'il y à une Divinité, elle doit punir les méchans & particulierement les parjures, & faire proſperer les gens de bien; ce qui apparemment n'étoit pas arrivé à ſon égard & à l'égard de ſon débiteur. Pluſieurs bons eſprits d'entre les Payens ſont entrez dans les mêmes ſentimens, par le même principe, & faute de meilleures lumieres, comme il ſeroit aiſé de le prouver par divers exemples, s'il en étoit queſtion.

Diagoras étoit d'ailleurs *Médecin* & *Poëte*. Je ne crois pas du moins que le Diagoras dont Pline, Dioſcoride, & Aëtius font mention, fût different de celui-ci Ce qui confirme que ce Philoſophe pouvoit bien avoir conoiſſance de la Médecine, c'eſt qu'il avoit été 1 Eſclave de Démocrite, qui l'avoit acheté ſur ſa bonne Phyſionomie, & qui avoit aparamment pris ſoin de l'inſtruire auſſi bien dans la Médecine que dans la Philoſophie; Démocrite s'étant appliqué, comme on l'a dit, à l'une & à l'autre de ces Sciences.

On trouve dans Aëtius la compoſition d'un collyre décrit par Diagoras. Je ne ſai rien d'ailleurs de ce qu'il peut avoir écrit concernant la Médecine, que ce que rapporte 2 Dioſcoride; *que Diagoras, à ce que diſoit Eraſiſtrate, avoit condamné* l'Opium ou le ſuc de pavot, *dont on ſe ſervoit dans les douleurs d'oreille, & dans les inflammations des yeux; & la raiſon qu'il en rendoit, c'eſt que cette drogue cauſe un aſſoupiſſement dangereux, & affoiblit la vûe.* 3 Pline dit à peu près la même choſe. On recueuille du paſſage de Dioſcoride, que le Diagoras dont il parle vivoit avant Eraſiſtrate, ce qui prouve encore qu'il peut être le même que le Philoſophe diſciple de Démocrite. On verra 4 ci après en quel temps Eraſiſtrate a vécu.

5 Pline parle encore d'un autre Diagoras de *Botrys*; mais celui-ci n'étoit par apparamment Médecin; il eſt du moins cité ſur des faits qui ne concernent pas la Médecine. Le P. Hardouin remarque qu'il y a une faute dans les éditions ordinaires, & au lieu de *Diagora Botryenſe*, il lit, Diagora, Botrye, en deux mots, comme ſi *Diagoras* & *Botrys* étoient deux noms de deux differens perſonnages. Je ne ſai ſi *Botrys* peut être le nom d'un homme, 6 mais il y avoit dans la Phénicie une ville ainſi nommée. Les habitans de cette ville s'appelloient *Botryeni*, & non pas *Botryenſes*, comme le remarque Etienne de Byzance, mais on peut aiſément avoir changé cette terminaiſon.

1 *Suidas.*
2 *Lib.* 4. *Cap* 65.
3 *Lib.* 20. *Cap.* 18.
4 *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 2.
5 *Vide Indicem Auctorum Plinii, Lib.* 33. 34. *&* 35.
6 *Vide Stephan. Byzant. in voce* Botrys.

CHA

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

CHAPITRE VII.

ACRON eſtimé le Chef des EMPIRIQUES; APOLLONIDES; ANTIGENES; ÆGIMUS; EURYPHON.

IL y eut un fameux Médecin contemporain d'Empédocle, nommé Acron, & qui étoit auſſi d'*Agrigente*, comme ce Philoſophe. 1 *Acron*, dit Pline, *fut Auteur d'une Secte de Médecine qu'on appella* la Secte Empirique, *nom formé d'un mot Grec qui ſignifie* expérience; *parce que cette Secte rejettant* les raiſonnemens, *s'en tenoit uniquement à l'expérience.*

Cet Auteur ajoûte, qu'Acron avoit été recommandé par le Phyſicien Empédocle, que l'on conſideroit beaucoup. Caſaubon a cru que lorſque Pline écrivoit ce qu'on vient de lire, il avoit en vuë l'Epitaphe d'Acron compoſée par Empédocle & rapportée par Diogene Laërce; 2 *Acron Agrigentin, le plus éminent des Médecins, fils d'un pere éminent, git dans ce roc éminent, à l'endroit le plus éminent de ſa patrie éminente.* Mais il eſt ſenſible, par la cacophonie que fait dans le Grec la Lettre r, qui entre dans tous les mots, que c'eſt une pure raillerie, comme 3 Suidas l'a remarqué. Empédocle pouvoit avoir compoſé cette Epitaphe pour ſe mocquer de la vanité de cet homme, qui par une froide alluſion à ſon nom s'appelloit *le plus excellent des Médecins.* Ce qui confirme cette penſée, c'eſt que Diogene Laërce nous apprend, immédiatement auparavant, que ce Philoſophe empêcha qu'Acron n'obtint la demande qu'il faiſoit d'un certain lieu pour y bâtir un tombeau, *parce*, diſoit-il, *qu'il tenoit le premier rang entre les Médecins*, & qu'Empédocle ayant fait un diſcours ſur l'*égalité*, peut-être pour prouver que les Médecins ſont tous égaux, & que l'un ne vaut pas mieux que l'autre, ſe tourna vers Acron, & lui dit: *Quelle Epitaphe voulez-vous que l'on grave ſur votre tombeau? Celle-ci vous agréroit-elle-Acron Agrigentin* &c.

Cette raillerie pouvoit auſſi être un effet de la jalouſie du Philoſophe, qui avoit de la peine à ſouffrir qu'Acron tint le premier rang, dans une profeſſion dont il ſe mêloit lui-même; ſur quoi il y a une réflexion à faire, qui eſt importante à l'Hiſtoire de la Médecine. C'eſt que l'ambition d'Acron, ou la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, renverſe entierement le ſentiment de Celſe que l'on a rapporté ci-devant, touchant la naiſſance ou le commencement de la Médecine; puis que ſi cet Art avoit dû le jour à la Philoſophie, comme le ſuppoſe Celſe, & qu'on n'en eût eu nulle conoiſſance avant les Philoſophes, il n'eſt pas vraiſemblable qu'Acron, qui n'étoit venu qu'après eux, ou du moins après Pythagore, eût été aſſez hardi pour prétendre à la Principauté de la Médecine a leur préjudice. Il eſt certain qu'il y avoit eu des

1 *Lib.* 29. *Cap.* 1.

2 Ἄκρον ἰητρὸν Ἄκρων Ἀκραγάντινον, πατρὸς ἄκρου,
Κρύπτει κρημνὸς ἄκρος πατρίδος ἀκροτάτης.

3 Epigramma τωθάσικον, *dit cet Auteur.*

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au. xxxvj.

des Médecins avant les Philoſophes, mais leur Médecine, comme on l'a remarqué, n'étoit qu'Empirique, non plus que celle d'Acron.

On pourroit même croire que ce Médecin n'a paſſé pour le Chef de la Secte qui prit ce nom, que parce qu'il avoit entrepris de ſoutenir cette ancienne maniere de faire la Médecine, contre celle que vouloient introduire les Philoſophes ſes contemporains. Le paſſage de Pline, que l'on a cité, l'inſinue; mais il y a apparence que cet Auteur s'eſt trompé. La Secte Empirique dont Pline veut parler, n'a commencé que fort long-temps après Acron. On accorde que celui-ci étoit auſſi *Empirique* à la maniere des *Aſclépiades*, & de tous les autres Médecins qui l'avoient précedé; c'eſt à dire, que ſa Médecine rouloit toute ſur l'Experience, ſans beaucoup de raiſonnement ; mais il n'étoit pas pour cela de la *Secte Empirique*; les premiers Médecins ne pouvant pas étre regardez comme des *Sectaires*, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme en cette occaſion. On verra 1 ci-après quelle étoit cette Secte & quels ont été ſes Fondateurs.

Je ne ſai ſi Suidas ne s'eſt point auſſi trompé, ou s'il n'a point confondu Acron l'*Empirique* avec un autre, lors qu'il dit, qu'Acron avoit exercé la profeſſion de *Sophiſte* à Athenes, auſſi bien qu'Empedocle. On ne peut pas douter qu'il n'entende parler du premier, en ce qu'il le joint à Empédocle, & qu'il ajoûte qu'Acron avoit écrit en langue Dorique (qui étoit celle qu'on parloit en Sicile) un Livre intitulé *l'Art de la Médecine*, & un autre qui traitoit *de la maniere de vivre ſainement*. Si notre Acron étoit *Sophiſte* il ne confondoit pas ce métier avec celui de Médecin, autrement il n'auroit pas paſſé pour Empirique ; à moins que ce mot de Sophiſte ne s'explique ſimplement ici par celui de *Rheteur*.

Plutarque fait auſſi trouver Acron à Athenes, lors de la grande peſte qui y vint au commencement de la guerre du Péloponneſe, & il lui attribue d'avoir conſeillé *d'allumer de grands feux par toutes les rues, dans la vûe de purifier l'air*, qui eſt la même choſe que faiſoient les Prêtres d'Egypte, dont 2 il a été parlé ci-deſſus.

Quelques manuſcrits de Pline liſent *Créon*, au lieu de *Acron*, mais la premiére façon de lire eſt la meilleure.

APOLLONIDES, Médecin de *Cos*, n'eſt conu que par une avanture qui le fit perir malheureuſement, & qui ne fait honneur ni à ſa memoire, ni à ſa profeſſion. 3 *Mégabiſe* étant mort, ſa veuve qui s'appelloit *Amytis* (fille de *Xerxes*, & ſœur d'*Artaxerxes Longinus*) qui avoit eu auparavant diverſes galanteries, auſſi bien que ſa mere *Amyſtris*, eut une maladie qui parut d'abord de peu de conſéquence, pour laquelle elle conſulta le Médecin *Apollonides*, qui étoit dans cette Cour. Celui-ci voulant ſe prévaloir du foible de la Princeſſe, lui fit acroire que ſon mal étoit un mal de mere, dont elle ne pouvoit guerir que par le commerce honteux qu'il lui propoſa. Amytis ayant accepté le parti, ne laiſſoit pas de venir tous les jours plus défaite & plus maigre ; ce qui fit que ſon Médecin ceſſa de la voir, & qu'elle eut lieu de faire réflexion ſur la

1 *Part.* 2. *Liv.* 2.
2 *Part.* 1. *Liv.* 2. *Chap.* 3.
3 *Cteſias de Rebus Perſicis.*

la mauvaiſe conduite qu'elle avoit tenue. Elle ne tarda pas aprés cela à en faire confidence à la Reine ſa mere, qui ayant porté ſes plaintes au Roi, fut maîtreſſe du ſupplice d'Apollonides; en ſorte que ce malheureux fut condamné à des tourmens continuels pendant deux mois entiers, & enfin enterré vif le jour qu'Amytis mourut. Apollonides étoit un peu avant Empédocle, Artaxerxes Longimanus, ſous lequel le premier vivoit, ayant commencé à regner dans l'Olympiade LXXIX. dont la premiere année eſt en l'An du Monde trois mille quatre cent quatre-vint ſix. *Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.*

Antigene eſt le nom d'un Médecin dont il eſt fait mention dans une Lettre d'Euripide à Sophocle; mais on croit cette Lettre ſuppoſée. Euripide nacquit dans la LXXV. Olympiade.

Ægimus eſt un ancien Médecin de *Vélie*, ou *d'Elide*, que 1 Galien dit avoir le premier écrit touchant *le pouls*, quoi que ſon Livre ſoit intitulé *des palpitations*; parce qu'en ce temps-là *pouls* & *palpitation* ſignifioient une même choſe. Le temps auquel il a vécu n'eſt pas marqué, mais je préſume par le titre de ſon Livre, qu'il doit avoir écrit avant Hippocrate, qui parle du pouls en divers endroits, quoi qu'il ne paroiſſe pas s'être fort attaché aux indices que les Médecins des Siecles ſuivans en ont tirez, comme on le verra ci-après. 2 Pline fait mention d'un Ægimius, qu'il dit avoir vécu deux cents ans. Je ne ſai ſi c'eſt le même, ou un autre.

On a parlé 3 ci-devant d'Euryphon, Médecin Cnidien. Il doit avoir été plus vieux qu'Hippocrate, ayant paſſé pour être l'Auteur des *Sentences Cnidiennes*, qui ſont citées par ce dernier. Néanmoins 4 Soranus les fait rencontrer enſemble chez le Roi Perdiccas, comme on le verra ci-après. C'eſt apparemment du même *Euryphon* que parloit 5 Platon le Comique, lors qu'il introduiſoit Cinéſias fils d'Evagoras ſe produiſant au ſortir d'une pleuréſie, *maigre comme un ſquelette, la poitrine pleine de pus, les jambes comme un roſeau, & tout le corps chargé des eſcarres qu'Euryphon lui avoit faites en le brulant, en un mot phthiſique ou empyique conſommé.* Il paroît par ce paſſage qu'Euryphon employoit les cauteres dans *l'empyeme*, comme on verra ci-après qu'Hippocrate le pratiquoit On en recueille de plus qu'Euryphon vivoit du temps de Platon le Comique, contemporain d'Ariſtophane, & par conſéquent du temps d'Hippocrate, ce qui n'empêche pas qu'Euryphon ne pût être le plus âgé, comme on l'a ſuppoſé.

1 *Galen. de Different. Puls. Lib.* 4.
2 *Lib.* 7. *Cap.* 8.
3 *Liv.* 2. *Chap.* 2.
4 *Voyez la Vie d'Hippocrate par Soranus.*
5 *Galen. in Hippocrat. Aphoriſm. Comment.* 7.

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

CHAPITRE VIII.

HERODICUS, Inventeur de la Médecine GYMNASTIQUE, & ICCUS, Médecin & Athlete.

NOus finirons ce Livre en parlant des innovations qui ont été introduites dans la Médecine par *Hérodicus*, Auteur de la *Gymnaſtique*, & nous lui joindrons *Iccus*, autre Médecin qui a eu à peu près les mêmes vuës.

HERODICUS, dont nous avons déja fait mention, en rapportant le ſentiment de Platon ſur la Médecine d'Eſculape, étoit de *Sélymbre*, ou *Sélivrée*, ville de *Thrace*, 1 comme veut Plutarque, ou plûtôt de *Lentini* en *Sicile*, & frere du fameux Rhéteur & Philoſophe *Gorgias*. Il vivoit dans le temps des derniers Philoſophes, dont on a parlé. Il étoit Médecin, & de plus Maître d'une Académie où la Jeuneſſe venoit s'exercer; ce qui lui donna occaſion de faire entrer dans la Médecine 2 *la Gymnaſtique*, c'eſt à dire, *l'Art de s'exercer le corps*; ayant lui-même, par le moyen de l'exercice, trouvé un moyen de vivre long-temps, ou de venir aſſez âgé, quoi qu'il eût une maladie incurable 3 comme on l'a remarqué ci-deſſus.

Il ſemble que Galien fait auſſi bien Eſculape Auteur de la Médecine Gymnaſtique, comme du reſte de la Médecine, lors qu'il dit dans le paſſage 4 qu'on a cité ce-devant; *qu'Eſculape ordonnoit à pluſieurs d'aller à cheval, & de s'exercer étant armez, & qu'il leur marquoit les ſortes de mouvemens qu'ils devoient faire, & la maniere dont ils devoient s'armer.* Médée, comme on l'a vu, faiſoit auſſi pratiquer quelque choſe de ſemblable. Mais ſuppoſé qu'ils euſſent déja reconu l'utilité de *l'exercice*, il y a apparence qu'Hérodicus alla beaucoup plus loin, & qu'il fut le premier qui en fit un Art, qu'on appella *l'Art de la Gymnaſtique Médicinale, ou l'Art de s'exercer pour la ſanté.*

On pratiquoit long temps avant Hérodicus pluſieurs manieres d'exercices dans les *Jeux publics*, qu'on célebroit en divers lieux de la Grece avec beaucoup de ſolemnité. Ceux qui avoient inſtitué ces Jeux ne s'étoient propoſé que de divertir le peuple, & de rendre les corps des hommes plus diſpôs, plus forts, & plus propres à la guerre, ou d'obtenir par ce moyen la faveur des Divinitez à l'honneur deſquelles ces mêmes Jeux ſe faiſoient. Et ceux qui s'y exerçoient n'avoient principalement en vuë, que de remporter le prix qu'on donnoit aux vainqueurs.

On apprenoit les exercices néceſſaires pour cela, dans des Académies qu'on appelloit *Gymnaſia*, ou *Palæſtræ*, c'eſt à dire, *Lieux propres pour s'exercer.* On ne ſait pas préciſément quand on avoit commencé de bâtir ou d'établir ces eſpeces

1 *De iis qui ſerò à numine corripiuntur.*
2 Ce mot vient d'un verbe Grec qui ſignifie *s'exercer.*
3 *Part.* 1. *Liv.* 1. *Chap.* 14.
4 *Liv.* 1. *Chap.* 13.

peces d'Académies. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'on a regardé les Grecs, comme les premiers Auteurs de cet établissement. On peut voir là-dessus *Mercurial.* Mais Hérodicus, qui étoit, comme on l'a dit, Maître d'une de ces Académies, ayant remarqué que les jeunes gens qu'il avoit sous sa conduite, & qui apprenoient ces exercices, étoient pour l'ordinaire d'une très-forte santé, il imputa d'abord cela au continuel exercice qu'ils faisoient. Il pousa ensuite plus loin cette premiere réflexion, qui étoit fort naturelle, & jugea qu'on pouvoit tirer de beaucoup plus grands avantages de l'exercice, si on se proposoit pour but principal l'acquisition ou la conservation de la santé. *Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.*

Sur ces principes il laissa 1 *la Gymnastique Militaire*, & *celle des Athletes*, pour ne s'attacher qu'à la *Gymnastique Médicinale*, & pour donner là-dessus les regles & les préceptes qu'il jugea convenables Nous ne savons pas quelles étoient ces regles, mais il y a de l'apparence qu'elles regardoient d'un côté les differentes sortes d'exercices que l'on pouvoit pratiquer pour la santé, & de l'autre les précautions qu'il y avoit à prendre selon la difference des personnes, des temperamens, des âges; des climats, des saisons, des maladies, &c. Outre cela Hérodicus regloit sans doute fort exactement la maniere de se nourrir, ou de faire abstinence, par rapport aux differens exercices que l'on faisoit, & aux differentes vuës que l'on avoit, ou à l'état où l'on se rencontroit, en sorte que la Gymnastique renfermoit *la Diététique*, qui est cette partie de la Médecine qui étoit inconue aux plus anciens Médecins, comme on l'a remarqué ci-devant, & qui fut fort cultivée depuis.

L'expérience que l'on a dit qu'Hérodicus avoit faite de son Art, sur lui-même, semble marquer qu'il dût reüssir heureusement à l'égard des autres; neanmoins Hippocrate, qui avoit été son disciple, ne lui rend pas sur ce sujet un témoignage fort avantageux, lors qu'il dit, *qu'Hérodicus tuoit les febricitans par trop de promenades, par la lutte, & par les fomentations, n'y ayant rien de plus contraire à ceux qui ont la fievre que la faim, la lutte, les promenades, les courses, & les frictions. Hérodicus*, ajoûte Hippocrate, *prétendant surmonter la fatigue que cause la maladie par une autre fatigue, attiroit à ses malades tantôt des inflammations, tantôt des maux de côté &c. Et les rendoit d'ailleurs pâles, livides, & défaits.*

Mais cette censure d'Hippocrate ne l'a pas empêché de se prévaloir lui-même de la Gymnastique en diverses occasions, quoi qu'il ne la crût pas utile dans le cas qu'on a touché. Et tous les autres Médecins qui vinrent après Hérodicus, prirent si bien le goût de cette sorte de Médecine qu'il n'y en eut point qui ne la jugeât une partie essentielle de son Art. Nous n'avons plus les

1 La Gymnastique Militaire étoit celle des jeunes gens, qui s'exerçoient pour se former & se durcir le corps, & pour se rendre propres au métier de la guerre. Celle des Athletes étoit regardée comme *vitieuse*, parce que ces gens-là ne se proposoient d'autre but que leur utilité particuliere, & l'avantage qui leur revenoit de remporter les prix que l'on donnoit; de maniere qu'ils ne pensoient qu'à se bien nourrir, sans se soucier de cultiver leur esprit, *quorum corpora*, dit Seneque, *in sagina, animi in macie & veterno erant.*

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au. xxxvj.

les écrits que 1 *Diocles*, *Praxagore*, *Philotime*, *Eraſiſtrate*, *Hérophile*, *Aſclepiade*, *Theon*, *Diotime*, & pluſieurs autres avoient fait ſur cette matiere. Mais ce qui s'en trouve dans Galien & dans les autres Auteurs qui citent ceux qu'on vient de nommer, ſuffit pour faire voir en quelle eſtime étoit la Gymnaſtique parmi les Anciens.

Les Médecins n'étoient pas les ſeuls qui la recommandoient. Tout le monde étoit ſi fort convaincu de l'utilité qu'on en retiroit, ou du plaiſir que cela faiſoit, qu'il y avoit une infinité de gens qui paſſoient la plus grande partie de leur vie dans les lieux propres pour s'exercer, qu'on bâtit depuis dans toutes les villes de la Grece, d'où cette coûtume ſe répandit enſuite ailleurs. A la verité ces bâtimens ou ces enclos qu'on appelloit *Gymnaſia*, n'étoient pas uniquement deſtinez à la Gymnaſtique Médicinale, ils ſervoient en même temps à pluſieurs autres choſes. On y voyoit divers appartemens pour differens uſages, il y avoit premierement de grandes *Places*, & de grands *Portiques*, ou *Allées couvertes*, fort longues pour ſe promener, ou pour courir. Il y avoit auſſi un lieu particulier pour les *Philoſophes*, pour les *Rheteurs*, & pour tous les *Gens de Lettres*, qui venoient y faire leurs aſſemblées & leurs diſputes. Ainſi l'*Académie*, & le *Lycée*, deux lieux d'exercice d'Athenes, devinrent celebres, ayant été choiſis le premier par Platon, & l'autre par Ariſtote, pour y enſeigner leur Philoſophie. On appelloit cet appartement des Gens de Lettres *Exedra*, d'un mot Grec qui ſignifie *s'aſſeoir*, parce qu'il y avoit des ſieges pour cet uſage. Il y avoit encore d'autres appartemens pour la Jeuneſſe, qui venoit s'exercer ſous des Maîtres appellez *Gymnaſtæ*, qui avoient ſous eux des ſerviteurs qu'on nommoit *Pædotribæ*. Les *Athletes* s'y rendoient auſſi. Les exercices, qu'on y faiſoit conſiſtoient principalement à *jouer au palet*; à *lancer le javelot*, ou de certaines machines peſantes qu'on appelloit *halteres*; *à tirer de l'arc*; à *jouer à la paume*, ou *au ballon*; à *luiter*; à *ſe battre à coups de poing*; à *ſauter* de diverſes manieres; à *danſer*; à *courir*; à *monter à cheval* &c.

Une partie de ces exercices étoient auſſi pratiqués indifféremment par toutes ſortes de perſonnes, pour la ſanté. Mais les appartemens qui étoient plus particulierement affectez à ce dernier uſage, étoient *le lieu du Bain*; celui *ou l'on ſe deshabilloit*; où l'on ſe faiſoit *frotter*, 2 *oindre*, &c. Chacun uſoit de ces exercices comme il lui plaiſoit; les uns ne prenoient part qu'à un ſeul, pendant que d'autres s'occupoient ſucceſſivement à pluſieurs. Les gens de Lettres commençoient par ouïr les Philoſophes & les autres Savans; ils jouoient enſuite à la paume, ou ils s'exerçoient de quelqu'autre maniere, & enfin ils entroient dans le Bain.

Au reſte on peut, avec quelque raiſon, trouver étrange que 3 Platon ſe récrie ſi fort contre la Gymnaſtique & contre ſon Inventeur. Il ſemble qu'il n'y

1 *On parlera ci après de tous ces Médecins.*

2 On appelloit ceux qui oignoient *Alipta*. Ceux qui étoient appellez *Jatraliptæ*, avoient les premiers ſous eux, ou étoient peut être les mêmes. On en en parlera encore dans le premier Livre de la Troiſième Partie.

3 *Voyez ci deſſus, Liv. I. Chap. 14.*

n'y a rien de plus naturel que cette eſpece de Médecine, & que tout homme de bon ſens la devoit préferer à celle qui conſiſte en l'uſage des médicamens, cette derniere étant beaucoup plus fâcheuſe & plus dangereuſe. Mais il faut ſavoir que lors que ce Philoſophe parloit contre la Gymnaſtique, il avoit l'eſprit tout plein des idées de ſa République, ſelon leſquelles voulant que chacun contribuât au bien public, il regardoit ceux qui ne penſoient qu'à leur ſanté, comme des gens inutiles, & qui ne ſont bons que pour eux-mêmes. Et quoi qu'il ait récommandé l'exercice en géneral, il blâmoit néanmoins la Gymnaſtique conſiderée comme un Art, & particulieremeut entant qu'elle renfermoit la Diététique; parce qu'elle avoit de grandes ſuites, & que ceux qui vouloient en obſerver exactement les regles, étoient obligez de vivre d'une maniere trop étudiée, & de pratiquer une eſpece de Médecine continuelle, qui les détournoit preſque entierement des occupations auxquelles ils étoient appellez. *Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.*

Platon fait une autre remarque, touchant Hérodicus & ſes maximes, qui eſt aſſez particuliere. 1 C'eſt que ce Médecin conſeilloit *qu'on pouſſât la promenade d'Athenes juſqu'à Mégare*, qui étoit à plus de vint milles de là, *& que ſitôt qu'on auroit touché les murailles de cette derniere ville, on s'en retournât ſur ſes pas ſans s'arrêter un moment.* Cela eſt viſiblement outré, & il y a apparence que c'eſt un conte qu'on faiſoit à Athenes pour tourner en ridicules les Médecins, & les autres perſonnes qui ſuivoient les regles de la Gymnaſtique.

Les Romains ne commencérent à bâtir des lieux d'exercice, que long-temps après les Grecs; mais dès qu'ils en eurent une fois goûté, ils les ſurpaſſerent de beaucoup, ſoit par le nombre, ſoit par la magnificence des bâtimens, comme on en peut juger par les ruines qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, On en étoit ſi fort entêté à Rome, que, ſelon la remarque de Varron, 2 *quoi que chacun eût le ſien, à peine étoit-on content.*

Ceux qui voudront être inſtruits à fond de tout ce qui regarde la Gymnaſtique Médicinale, peuvent conſulter le ſavant *Mercurial*, qui a épuiſé cette matiere. 3 On trouvera d'ailleurs diverſes choſes ſur ce ſujet dans la ſuite de cette Hiſtoire, & même concernant Hérodicus.

On doit joindre à ce Médecin un de ſes Confreres, qui a vécu un peu avant lui, ou qui pouvoit être un peu plus âgé que lui. C'eſt Iccus, de Tarente, 4 qui floriſſoit vers la ſoixante & dix-ſeptième Olympiade. 5 Platon parle de lui comme d'un homme qui n'étoit plus lors qu'il écrit, au lieu qu'il remarque au même endroit, qu'Hérodicus vivoit encore. Ce même Philoſophe joint Iccus à Hérodicus en ce qui concerne la Gymnaſtique, de laquelle il dit qu'ils ont tous deux fait profeſſion, auſſi bien que de la Philoſophie.

Etienne de Byzance, & 6 Euſtathe diſent expreſſément qu'Iccus étoit Méde-

1 *Platon. Phædr. in Principio.*
2 *Vix ſatis ſingula erant.* De Re Ruſtic. in Lib. 2. proœmio.
3 *Voyez ci-après, Liv. 3. Chap. 13. Liv. 4. Chap. 2. & Part. 3. Liv. 1. Chap. 4. & ailleurs.*
4 *Vide Stephan. Byzant. in voce* Tatas.
5 *In Protagora.*
6 *Commentar. in Dionyſ. Periegeſim.*

Depuis le Sicle xxviij. juſqu'au. xxxvj.

Médecin ; & il ne faut pas croire que Platon, lors qu'il dit [1] ailleurs, que le même Icccus de Tarente avoit été aſſez ſage pour vivre toûjours dans le célibat & pour s'abſtenir de toute débauche, dans la vuë de paroître avec honneur dans les Jeux Olympiques; il ne faut pas, dis-je, croire que Platon ait voulu mettre Iccus au rang des ſimples Athletes. Il y a de l'apparence que comme la Médecine dont il ſe mêloit, rouloit particuliérement ſur la Gymnaſtique, il prenoit plaiſir à s'exercer pour ſa ſanté, & qu'il ſe ſervoit de l'occaſion que les Jeux publics de la Grece lui préſentoient, ſans qu'il dérogeât pour cela à la Médecine. On peut faire le même jugement de ce que dit auſſi [2] Elien; *qu'Iccus, Tarentin, qui s'exerçoit à la lutte, vivoit trés-ſobrement, & gardoit exactement le celibat.* La ſobrieté de cet homme donna lieu à ce proverbe, qui étoit en uſage parmi les Grecs, *le repas d'Iccus*, pour dire un repas où il n'y a rien de ſuperflu. Cette maniere de vivre d'Iccus le diſtinguoit avantageuſement des autres Athletes, dont on a parlé au commencement de ce Chapitre. Et quoi que Platon attribue en un endroit l'invention de la Médecine Gymnaſtique à Hérodicus ſeul, comme ce Philoſophe lui aſſocie ailleurs Iccus, il eſt probable, que celui-ci ayant vécu le premier, il avoit jetté les fondemens de l'Art que l'autre établit dans le ſuite.

CHAPITRE IX.

Reflexions ſur ce qu'il y a de plus eſſentiel dans ces deux premiers Livres de l'Hiſtoire de la Médecine.

ON a rapporté ci-devant tout ce que l'on a pu recueillir de plus conſiderable, touchant ce qu'on peut appeller *le premier âge de la Médecine.* Il ſemble d'abord que tout ce que l'on apprend du progrès de cet Art, pendant le premier & le ſecond période de temps que l'on a parcouru, ſe reduit à très-peu de choſe. Tout y paroît preſque fabuleux ou incertain, ou du moins extremement confus; & les découvertes y ſont en aſſez petit nombre, & fort ſuperficielles, par rapport à celles d'aujourd'hui.

Néanmoins ſi la Médecine conſiſte plûtôt dans les effets, que dans les diſcours; & ſi *l'invention des remedes* eſt plus importante que *tous les raiſonnemens qu'on peut faire ſur les maladies*, [3] comme on le verra ci-après, il ſe trouvera que ces premiers Médecins ont conu ce qu'il y a preſque de plus eſſentiel dans la Médecine, ou du moins ce qui paſſe pour tel encore aujourd'hui dans toute l'Europe; & qu'ils ont pratiqué preſque tous les remedes *fondamentaux*, & ceux ſur leſquels on compte le plus. Tous les Médecins, à la reſerve d'un bien petit nombre, regardent *la Saignée* & *la Purgation* comme les remedes les plus univerſels. Or il paroît par les preuves que l'on en a rapportées, que ces deux remedes ont été mis en uſage dans l'eſpace de temps dont il s'agit.

Les

1 *Octavo de Legibus.*
2 *Variar, Hiſtor. Lib.* 11. *Cap.* 3.
3 *Voyez ci-après, Part.* 2. *Liv.* 2.

Les autres moyens de satisfaire aux vuës ordinaires & génerales de la Médecine ne manquoient pas non plus à ces anciens Médecins. Ils savoient, comme on l'a remarqué, se servir du *lait*, du *petit lait*, des *bains* & *de l'exercice*, qui sont encore aujourd'hui les principales armes dont les Médecins combattent les maladies les plus opiniâtres, du moins dans les pays où l'on ne donne pas tout à la Chimie. Ces mêmes Anciens conoissoient aussi 1 *le pavot*, & même 2 *l'opium*, ce grand & universel adouciſſant. *Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.*

Enfin il est vraisemblable qu'ils possedoient plusieurs 3 remedes *spécifiques*; & peut-être plus que nous, leur principale étude ayant été tournée de ce côté là. On appelle remedes spécifiques des remedes que l'experience a fait voir être propres pour une certaine espece de maladie, quoi qu'il soit difficile & souvent impossible de rendre raison de l'effet qu'ils produisent.

C'est sans doute ce qui faisoit dire à Hippocrate, *que toute la Médecine étoit établie depuis long-temps; & qu'on avoit trouvé le principe & la voye de découvrir, comme on l'avoit déja fait, plusieurs excellentes choses, & qui serviroient encore à en découvrir d'autres, pourvu que celui qui les chercheroit, fût propre à cela, & qu'ayant conoissance de ce qu'on avoit déja trouvé, il suivît la même piste. Celui*, ajoûte-t-il, *qui rejettant tout ce qui a été fait, prend une autre route dans sa recherche, & se vante d'avoir trouvé quelque chose de nouveau, se trompe lui-même & trompe les autres avec lui.* Cette ancienne route étoit celle de *l'Observation*, & des *Expériences*, dont on ne s'est que trop dévoyé depuis.

Mais je prévoi que ceux, qui sont pour l'antiquité de la *Chimie*, ne manqueront pas de dire que j'ai oublié le principal, & ce qui fait le plus d'honneur à la Médecine ancienne; c'est à dire, la conoissance de l'Art que je viens de nommer. Si j'avois été dans leur sentiment, j'aurois eu occasion de l'appuyer, lors que j'ai fait l'Histoire *d'Hermes Trismegiste*, qu'ils reconnoissent pour l'Auteur de la Chimie. Mais j'avouë que je n'ai pas d'assez bons yeux, pour découvrir aucunes traces de cet Art dans ces vieux temps. Je tâcherai dans la suite de répondre aux argumens de ceux qui soûtiennent le contraire. Mais en attendant, & afin que les personnes raisonnables, qui peuvent avoir trouvé dans la Fable ou dans l'Histoire ancienne quelque chose qui semble favoriser le sentiment que je combats, ne se préoccupent pas contre moi, je dirai par avance, qu'il faut bien distinguer entre la Chimie qui enseigne *la mélioration* ou la *transmutation des metaux*, ou *les moyens de faire de l'or*, ou *de l'argent avec quelque matiere que ce soit*; *& celle qui n'a pour but que la preparation des medicamens*, & *dont l'objet est la santé*. Celle-là, que l'on appelle autrement *Alchimie*, peut être assez ancienne. L'amour des richesses est aussi vieux que le monde, & il y a apparence que l'on a tenté, dès le commencement, toutes sortes de moyens d'en acquerir. Mais on fera voir que celle-ci, c'est à dire, la Chimie Médicinale n'a été inventée que depuis peu de siecles.

1 Homere fait mention du *pavot*, Iliad. θ. Vers. 306.
2 *Voyez ci dessus, Liv. 1. Chap. 21.*
3 *Voyez ci-apres, Part. 2. Liv. 2. Chap. 6.*

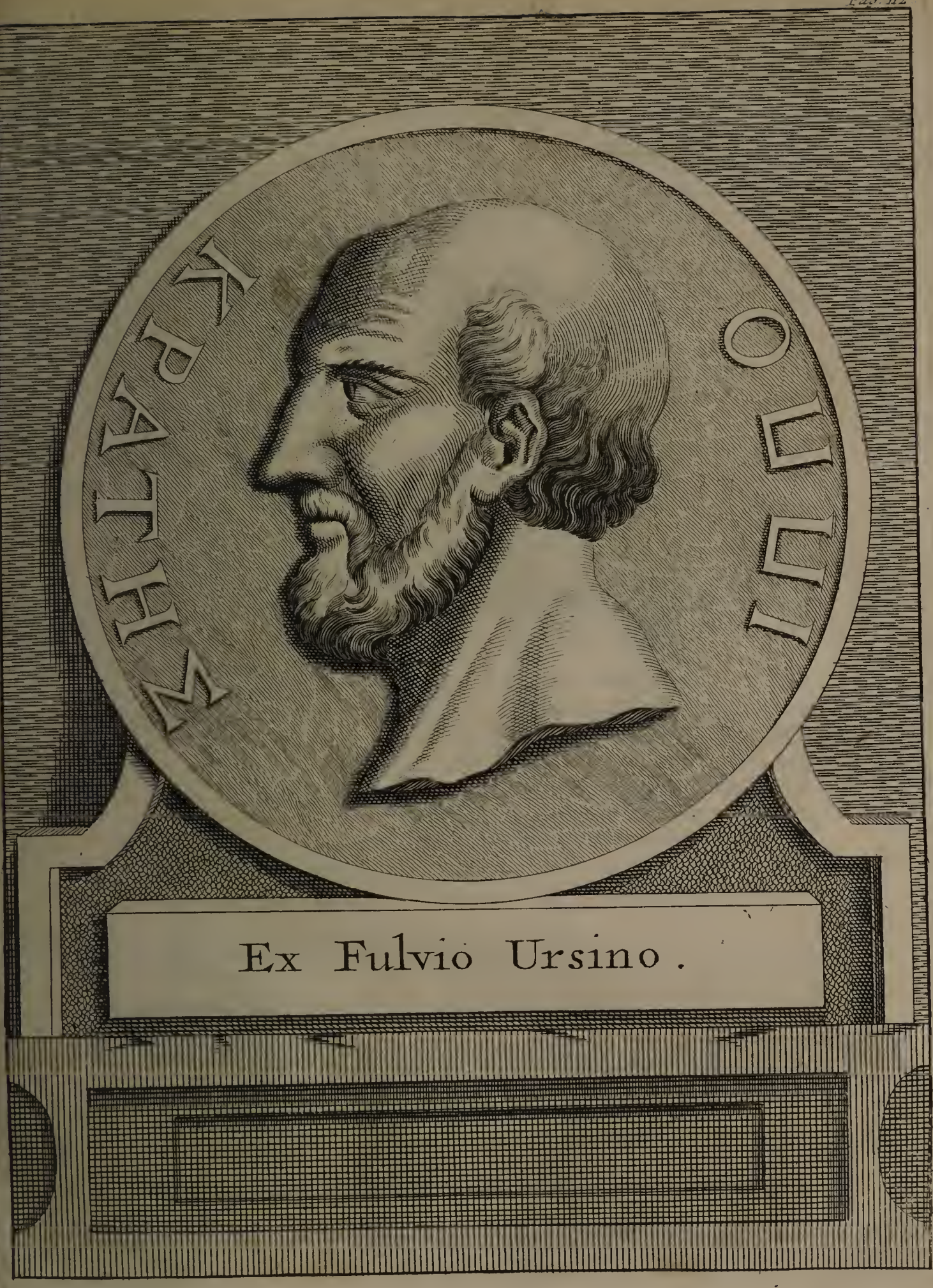
HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
PREMIERE PARTIE,
LIVRE TROISIEME.

Où l'on void juſques où HIPPOCRATE a pouſſé cet Art, dans le temps de la guerre du Peloponeſe & pendant la plus grande partie du Siecle XXXVI. On dit auſſi un mot de quelques Médecins ſes contemporains.

CHAPITRE I.

HIPPOCRATE a ſéparé la Médecine de la Philoſophie, quoi qu'il ait fait ſervir la derniere de ces Sciences à la premiere. Le temps de ſa naiſſance. Son extraction. Ses Maîtres. Il a paſſé pour l'Inventeur de la Médecine en géneral, & de la Médecine Clinique *en particulier. Il a joint* le Raiſonnement *à* l'Expérience.

Siecle xxxvj. NOus venons de voir que la Médecine, qui avoit été pratiquée au commencement, ou par toutes ſortes de perſonnes indifféremment, ou par quelques particuliers qui ne ſe méloient d'aucun autre métier, étoit enfin tombée entre les mains des Philoſophes vers la LX. Olympiade, qui ſe rencontre avec la dixième année du Siecle XXXV. du Monde. Mais la Philoſophie & la Médecine s'étant depuis étendues, par les conoiſſances que l'on avoit acquiſes pendant l'eſpace d'environ cent dix ans, qui s'écoulerent entre le temps de Pythagore & celui auquel commença la guerre du Péloponeſe, il fallut néceſſairement partager ces deux profeſſions, chacune pouvant occuper un homme tout entier.



Ex Fulvio Ursino.

1 Hippocrate a été le premier, qui ait entrepris ce partage. Il ne s'en étoit pas tenu ſimplement à cette ſorte de Médecine qui étoit héréditaire dans ſa famille. Il avoit encore penétré dans la Philoſophie, auſſi avant qu'aucun homme de ſon temps. Mais ne jugeant pas que les ſpéculations de cette derniere Science fuſſent auſſi utiles à la Societé, que la pratique de la premiere, il ne retint de la Philoſophie qu'autant qu'il en falloit pour raiſonner juſte dans la Médecine, dont il fit ſa principale, ou plûtôt ſon unique étude. *Siecle xxxvj.*

2 Il nacquit dans l'Iſle de Cos, la premiere année de l'Olympiade lxxx. ſur la fin du Siecle xxxv. environ xxx. ans avant la guerre du Péloponeſe. Son pere s'appelloit *Héraclide*, & ſa mere 3 *Phénarete*, ou *Praxithée*. 4 Nous avons vu, en parlant des *Aſclépiades*, qui eſt le nom de ſa famille, que du côté de ſon pere il ſe glorifioit d'être le dix-huitième des deſcendans *d'Eſculape*. Il n'étoit pas moins noble du côté de ſa mere, puis qu'il étoit auſſi le dix-neuviéme des deſcendans *d'Hercule*.

Hippocrate ne ſe contenta pas d'apprendre la Médecine ſous ſon pere, il eut encore pour ſon Maître dans cet Art *Herodicus*, dont on a parlé au Livre précedent. Il fut auſſi diſciple du Sophiſte *Gorgias*, frere de ce Médecin; & ſelon quelques-uns, il le fut encore du Philoſophe *Démocrite*, comme on le recueille du paſſage de Celſe qu'on vient de citer. Mais s'il apprit quelque choſe de ce dernier, il y a de l'apperence que ce fut plûtôt par les entretiens qu'il eut avec lui, lors qu'il fut demandé par les Abdéritains, 5 comme on l'a dit ci-devant, pour venir traiter ce Philoſophe. On pourroit auſſi croire qu'il avoit ſuivi *Héraclite*, comme on le verra dans la ſuite.

Si Hippocrate n'a pas tout-à-fait paſſé pour le premier Inventeur de la Médecine, il a, pour le moins, eu, de l'aveu de toute l'Antiquité, la gloire d'être le premier, après Eſculape & ſes fils, qui l'ait *rétablie*; ce qui eſt la même choſe que ſi l'on diſoit qu'il l'a inventée, comme on le peut inferer de ce qui a été dit ci-devant. On peut encore dire que par la grande réputation qu'il s'eſt acquiſe, il a effacé tous ceux qui l'ont précedé, au Dieu de la Médecine près; en ſorte qu'on n'a pas vu où s'arrêter commodément entre ce prétendu Dieu & lui, ou qu'on n'a pu marquer aucune Epoque conſiderable qu'en paſſant tout d'un coup de l'une à l'autre, quoi qu'il ſe fût écoulé plus de ſept cens ans entr'eux deux.

Pline fait Hippocrate Auteur de la Médecine 6 *Clinique*, dont nous avons fait honneur à Eſculape. Il n'y a pas d'apparence que l'on ait tant tardé à viſiter les malades dans leur lit; mais ce qui diſtingua ſi avantageuſement ce Méde-

1 Démocriti autem, ut quidam tradiderunt, diſcipulus *Hippocrates* Cous, primus quidem ex omnibus memoria dignis, ab ſtudio Sapientiæ diſciplinam hanc (*Medicinam*) ſeparavit, vir arte & facundia inſignis. *Celſ. Præfat. Lib.* 1.

2 *Soranus, dans la Vie d'Hippocrate.* Il y a d'autres Auteurs qui font Hippocrate un peu plus ancien, & d'autres qui le font plus nouveau. *Voyez ci après, Chap.* 31.

3 D'autres veulent que Phenarete fût ſa grand-mere.

4 *Part.* 1. *Liv.* 2. *Chap.* 2.

5 *Liv.* 2. *Chap.* 6.

6 *Voyez l'explication de ce terme au Liv.* 1. *Chap.* 13. *& ci après, Part.* 3. *Liv.* 1. *Chap.* 4.

Siecle xxxvj.

Médecin, c'eſt, comme le remarque le même Auteur, 1 *qu'il a été le premier qui ait clairement enſeigné la Médecine.* Il ſe prévalut pour cela des lumieres de ſon ſiecle, ayant fait ſervir la Philoſophie à la Médecine, & la Médecine à la Philoſophie. 2 *Il faut faire entrer*, dit-il lui même, *la Philoſophie dans la Médecine, & la Médecine dans la Philoſophie; car un Médecin, qui eſt Philoſophe, eſt égal à un Dieu.*

C'eſt pour cela que les Médecins 3 *Dogmatiques*, ou *Raiſonnans*, ainſi appellez par oppoſition aux *Empiriques*, dont on a parlé, & dont on parlera encore dans la ſuite, l'ont unanimement reconu pour leur Chef; comme celui qui a le premier joint le *Raiſonnement* à l'*Experience*, dans la pratique de la Médecine. Les Philoſophes, qui s'étoient mêlez de cet Art avant lui, étoient forts en raiſonnemens; mais l'expérience, ou la pratique, leur manquoit. Hippocrate eſt le premier, qui ait poſſedé l'un & l'autre.

Ce qu'on vient de dire ſemble contraire à ce que l'on a avancé d'abord ſur la foi de Celſe, *qu'Hippocrate avoit ſéparé la Médecine d'avec la Philoſophie.* Pour ſauver cette contradiction apparente, il ne faut que ſuppoſer qu'Hippocrate, qui étoit d'une famille où l'on ſuçoit, pour ainſi dire, la Médecine avec le lait, ayant trouvé cet Art entre les mains des Philoſophes, qui s'en étoient ſaiſis depuis peu, au préjudice des Aſclépiades, il crut ne pouvoir pas mieux ſoûtenir l'honneur chancellant de ſa maiſon, qu'en tâchant d'acquerir, outre les conoiſſances qu'il avoit par tradition, celles qui faiſoient valoir ces nouveaux Médecins. Mais dès qu'il les eut acquiſes il déclara ouvertement qu'encore que la Philoſophie fût très-utile pour donner une idée juſte des choſes, & pour conduire méthodiquement ceux qui avoient en vuë de perfectionner les Arts, cependant elle n'étoit pas ſuffiſante d'elle-même pour rendre un homme habile dans toutes les profeſſions, ſi l'on ne deſcendoit dans des particularitez qui n'étoient plus de ſon reſſort; que la Philoſophie avoit pour objet *la Nature* en général, mais que la Médecine s'attachoit en particulier à conſiderer la Nature par rapport à *l'homme*, qu'elle enviſageoit ou comme *ſain*, ou comme *malade.* Qu'il ne s'enſuivoit donc pas que pour être Philoſophe l'on fût Médecin, à moins que d'avoir étudié le corps humain en particulier, & de s'être inſtruit des divers changemens qui y arrivent, & des moyens de le conſerver ou de le rétablir. Que cette conoiſſance ne pouvant s'acquerir que par une longue expérience, il falloit pour cela un homme tout entier, qui devoit quitter le titre géneral de *Philoſophe* pour prendre le nom particulier de *Médecin*, ſans qu'il s'abſtint pour cela de philoſopher dans ſa profeſſion. C'eſt ce qu'Hippocrate appelloit, *faire entrer la Philoſophie dans la Médecine, & la Médecine dans la Philoſophie.*

1 Primus Hippocrates medendi præcepta clariſſimè condidit. *Plin. Lib.* 26. *Cap.* 2.

2 *Libro de Decenti Habitu.*

3 Les Grecs les appeloient λογικοὶ & δογματικοὶ, de λόγος, qui ſignifie *la raiſon*, ou *le raiſonnement*, & δόγμα, *une opinion, un dogme.* Les Empiriques ont auſſi voulu avoir Hippocrate de leur côté. *Voyez ci après, Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 6.

CHA-

Siecle xxxvj.

CHAPITRE II.

Philoſophie d'Hippocrate.

S'Il en faut croire 1 Galien, Hippocrate n'a pas moins tenu le premier rang entre les Philoſophes, qu'entre les Médecins. De plus il aſſure que *Platon* n'a rejetté aucun des ſentimens d'Hippocrate; que les Ecrits d'*Ariſtote* ne ſont que des Commentaires de la Philoſophie de ce dernier, & qu'Ariſtote n'a fait qu'interpreter Hippocrate & Platon. Que c'eſt d'eux qu'il a tiré la doctrine des *quatre qualitez premieres*, le *chaud*, le *froid*, le *ſec*, & l'*humide*. A la verité il ſemble qu'Hippocrate ſe déclare en quelques endroits pour ces qualitez, ou qu'il admet les quatre élemens, *l'air*, *l'eau*, *le feu*, & *la terre*; il combat du moins, dans le Livre *de la Nature de l'Homme*, les Philoſophes qui n'en reconoiſſent qu'un ſeul. Mais il établit un autre ſyſteme dans le premier Livre *de la Diéte*, où il n'eſt fait mention que de deux principes, *le feu*, & *l'eau*, dont l'un donne le mouvement à toutes choſes, & l'autre les nourrit & les fait croître. Ces contradictions, & d'autres qu'on remarquera dans la ſuite, viennent de ce que l'on a mêlé diverſes pieces parmi les œuvres d'Hippocrate, qui ne ſont point de lui, comme on le verra plus particulierement ci-après. Celui que l'on a cité en dernier lieu, eſt du nombre de ceux qui ont paſſé déja anciennement pour ſuppoſez.

Mais ce qu'il y a de plus ſûr, & qui eſt d'autant plus important qu'il regarde de plus près la Médecine, c'eſt qu'Hippocrate fait paroître preſque dans tous ſes Ouvrages, qu'il reconnoiſſoit un *Principe géneral*, qu'il appelloit 2 *la Nature*, auquel il attribuoit un grand pouvoir, & qui étoit par deſſus tous les autres. *La nature*, diſoit-il, *ſuffit ſeule aux animaux pour toutes choſes, ou leur tient lieu de tout. Elle ſait d'elle-même tout ce qui leur eſt néceſſaire, ſans avoir beſoin qu'on le lui enſeigne, & ſans l'avoir appris de perſonne.* Et ſur ce pied-là, comme ſi la Nature avoit été un principe doué de conoiſſance, il lui donnoit le titre de *juſte*. Il lui attribuoit 3 *une faculté*, ou *des facultez* qui ſont comme ſes ſervantes. 4 *Il y a*, dit-il, *une ſeule faculté, & il y en a plus d'une. C'eſt*, ajoûte-t-il, *par ces facultez que tout eſt adminiſtré dans le corps des animaux. Ce ſont elles qui font paſſer le ſang, les eſprits, & la chaleur dans toutes les parties, qui reçoivent par ce moyen la vie & le ſentiment.* Il dit auſſi d'ailleurs, *que c'eſt la faculté qui nourrit, & qui fait croître toutes choſes.*

La

1 *De Naturalib. Facult. Lib.* 1. & 2. *de Decretis Hippocrat. & Platon. Lib.* 5. *Method. med. Lib.* 1. *de Elementis, Lib.* 1.

2 *Lib. de Alimento.* Ce mot ſe prend en divers ſens par cet Auteur. Il entend auſſi quelquefois par là la conſtitution particuliere de chaque être.

3 Δύναμις, *faculté, pouvoir, force, vertu, proprieté.* Ce mot s'employe auſſi en quelques endroits par notre Auteur, pour marquer le plus haut degré de force ou de pointe que les humeurs puiſſent acquerir, comme, par exemple, la plus grande *aigreur* que les humeurs *aigres* puiſſent avoir. On trouvera encore d'autres ſignifications de ce mot dans les écrits des autres Médecins Grecs, qui ſont venus après Hippocrate. *Voyez ci-après, Part.* 3. *Liv.* 2. *Chap.* 1.

4 *Lib. de Alimento.* Ce Livre eſt un de ceux que l'on a unanimément attribué à Hippocrate.

Siecle xxxvj.

La maniere d'agir de la Nature, ou ſon adminiſtration la plus ſenſible par l'entremiſe des facultez, conſiſte, ſelon lui, d'un côté à *attirer* ce qui eſt bon, ou qui convient, à chaque eſpece, à le *retenir*, à le *préparer*, ou le *changer*; & de l'autre à *rejetter* ce qui eſt ſuperflu ou nuiſible, après l'avoir *ſeparé* de ce qui eſt utile. C'eſt ſur quoi roule preſque toute la Phyſiologie d'Hippocrate; auſſi bien que ſur un certain *penchant* qu'il veut que chaque choſe ait de ſe joindre à ce qui a du rapport avec elle, & de s'éloigner de tout ce qui lui eſt contraire; ſuppoſant d'ailleurs une *afinité* entre les diverſes parties du corps, qui fait qu'elles *compatiſſent* reciproquement aux maux qu'elles ſouffrent, comme elles partagent le bien qui leur arrive en commun; ſelon la grande maxime qu'il établit, 1 *que tout concourt, tout conſent, & tout conſpire enſemble* dans le corps, & cela par rapport à l'*économie animale*, comme on le verra plus particulierement dans les Chapitres ſuivans.

Voilà ce qu'Hippocrate appelloit *la Nature*. Il ne décrit pas autrement ce principe de tant de merveilleuſes actions, ſi ce n'eſt qu'il ſemble le comparer à une certaine *chaleur* dont il parle de cette maniere: 2 *Ce que nous appellons*, dit-il, la chaleur *ou* le chaud, *me paroît être quelque choſe* d'immortel, *qui entend tout, qui void & qui conoît autant ce qui eſt preſent que ce qui eſt à venir.* On void du moins un grand rapport entre les effets qu'il attribue à cette *chaleur*, dont on parlera plus particulierement, & ceux qu'il attribue à *la Nature*.

On trouve dans un des Livres d'Hippocrate qu'on vient de citer, & qui eſt intitulé 3 *des Chairs*, ou ſelon d'autres, *des Principes*, quelque choſe d'aſſez ſingulier touchant la formation du Monde univerſel, & des Animaux en particulier. Il ſuppoſe d'abord que *la production de l'homme*, ou *ſon être*, ce qu'il a *une ame*, ce qu'il eſt *en ſanté*, ou ce qu'il eſt *malade*, ce qu'il a de *biens*, ou de *maux*, ce qu'il *naît*, ou ce qu'il *meurt*, tout cela vient des 4 *choſes élevées au deſſus de nous*, ou des choſes *celeſtes*. On pourroit entendre par là les *Aſtres*, dont l'influence peut beaucoup, ſelon cet Auteur, ſur les corps des hommes, comme on le verra ci-après. Mais il s'explique lui-même, lors qu'il attribue tout ce qu'on vient de dire, à cette *chaleur immortelle* dont on a parlé, & que l'on a dit être la même choſe que ce qu'il appelle ailleurs *la Nature*.

La plus grande partie, dit-il, de la chaleur que je viens de décrire ayant gagné le haut dans le temps que toutes choſes étoient 5 en confuſion, elle a formé ce que les Anciens ont appellé *Æther*. Une autre partie de cette chaleur étant demeurée dans le lieu le plus bas que l'on a appellé *Terre*, il s'y eſt auſſi rencontré du froid & du ſec, & une grande diſpoſition au mouvement. Une troiſième partie de cette chaleur, ayant tenu le milieu entre l'æther & la terre, a fait ce qu'on nomme l'*Air*, qui eſt auſſi un peu chaud. Enfin une quatrième partie, la plus voiſine de la terre, la plus épaiſſe, & la plus humide a formé ce qu'on appelle *Eau*. Toutes ces choſes ayant été brouillées par un *mouve-*

1 Πάντα ξύῤῥοα καὶ σύξοα.

2 *Lib. de Carnibus.*

3 Περὶ σαρκῶν, ou περὶ ἀρχῶν; le dernier eſt plus naturel & répond mieux au ſujet qui eſt traité dans ce Livre.

4 Τὰ μετέωρα, les choſes *élevées* ou *ſuſpendues*.

5 C'eſt ce qu'on a appellé *Chaös*.

mouvement circulaire, dans le temps de la confusion dont on a parlé, la portion de chaleur qui étoit demeurée dans la terre, se trouvant repandue en divers endroits & divisée en plusieurs parties, dans un lieu plus & dans un autre moins, la terre fut desséchée par ce moyen; & il s'y forma comme des 1 *membranes* ou des *tuniques*, dans lesquelles les matieres s'étant échauffées, comme par une espece de *pourriture*, ce qui se trouva de plus gras & de moins humide ayant été promtement brûlé, il s'en forma *des Os*. Mais ce qui se trouva plus gluant, & froid en quelque maniere, n'ayant pu se brûler, produisit 2 des *Nerfs*, ou plûtôt des *Tendons*, & des *Ligamens*, qui sont durs & solides. Quant aux *Veines*, elles ont été faites de ce qu'il y avoit de plus froid & de plus gluant en même temps, la partie gluante ayant été rôtie ou desséchée par la chaleur, ce qui a produit les membranes ou les pellicules dont elles sont composées; pendant que la partie qui n'avoit en elle rien de gras ni de gluant, s'étant dissoute a donné origine à la *liqueur* ou à l'*humide* qu'elles renferment. La *Vessie*, avec ce qu'elle contient, a été formée à peu près de la même maniere, aussi bien que toutes les autres cavitez. *Siecle xxxvj.*

Dans les parties, continue Hippocrate, où le gluant surmontoit le gras, il s'est fait des *membranes*; & dans celles où le gras a prédominé sur le gluant, il s'est fait des *os*. Le *cerveau* étant 3 la source ou le propre lieu du froid & du gluant, que la chaleur n'a pu ni dissoudre ni brûler, il s'est premierement formé des membranes en sa superficie, & ensuite des os, par le moyen de quelque petite portion de gras que la chaleur a rôtie. La *Mouëlle de l'épine du dos* s'est faite de la même maniere, étant froide & gluante comme le cerveau, & par consequent fort differente de la *Mouëlle des os*, qui étant simplement grasse n'est point revêtue de membranes. Le *Cœur*, ayant aussi beaucoup de gluant, est devenu une chair dure & gluante envelopée d'une membrane, & creuse. Le *Poumon*, qui est aupres du Cœur, s'est produit de cette maniere. Le Cœur ayant échauffé par sa chaleur ce qu'il y avoit de plus gluant dans l'humide, l'a promptement desseché, & en a fait comme une espece d'*écume*, pleine de *trous* ou de *tuyaux*, l'ayant aussi rempli de plusieurs *petites veines*. Le *Foye* s'est formé d'une grande portion d'humide & de chaud, qui n'ont rien eu de gras ni de gluant parmi eux; en sorte que le froid ayant surmonté le chaud, l'humide s'est coagulé ou épaissi.

Hippocrate raisonne sur ce même pied, touchant la production de quelques autres parties. Ce qu'on vient de rapporter est suffisant pour donner une idée de sa maniere de philosopher en cette rencontre. Sur quoi je fais cette réflexion; qu'il semble que ce systeme d'Hippocrate n'est pas éloigné de celui d'*Héraclite*. La *chaleur*, par le moyen de laquelle le premier veut que toutes choses ayent été produites ou formées, étant à peu près la même chose que *le feu*, qui étoit, selon le dernier, l'élément ou le principe de tous les corps, comme on l'a remarqué au Livre précedent. On peut tirer divers passages du premier Livre *de la Diéte*, qui confirment ce qu'on vient de dire; celui-ci entr'autres est formel: *En un mot*, dit Hippocrate dans un endroit de ce Livre, le

1 χιτῶνες.

2 On verra dans le Chapitre suivant la signification du mot νεῦρον, qui est ici employé.

3 Μητρόπολις, *la métropole* ou *la ville capitale*.

Siecle xxxvj. le feu *a diſpoſé toutes choſes dans le corps à l'imitation de l'Univers.* Ces paroles ſervent de concluſion à tout ce qu'il avoit dit auparavant ſur ce ſujet.

Mais tandis que nous ſommes ſur la Philoſophie d'Hippocrate, il ne faut pas oublier, de peur que les *Alchimiſtes* ne nous en fiſſent une affaire, de rapporter ce qu'il dit dans le dernier Livre qu'on a cité; *que ceux qui travaillent* l'or, *ou qui le mettent en œuvre, le battent, le lavent, & le fondent à un* feu doux, *ou* lent, *parce*, ajoûte-t-il, *qu'un feu* violent *n'eſt pas propre pour le faire prendre.* On prétend que ceci regarde le myſtere de la *Pierre Philoſophale.* C'eſt de quoi on aura occaſion de parler dans la ſuite de cette Hiſtoire.

En voilà aſſez pour la Philoſophie. Paſſons maintenant des principes généraux des corps aux principes particuliers du corps de l'homme, & laiſſons tout ce que la Philoſophie peut conſiderer ſur ce ſujet, pour voir ce que l'*Anatomie* nous y montre, qui eſt ce qui appartient proprement à l'Hiſtoire de la Médecine. Ceux qui voudront ſavoir plus particulierement juſques où Hippocrate a pouſſé ſa Philoſophie, peuvent lire les Livres *de Flatibus*, *de Carnibus*, *de Natura Hominis*, *de Natura Pueri*, & celui *de Diæta*; mais il eſt bon d'être averti que preſque tous ces Livres ont été ſoupçonnez de n'être pas de lui. Son ſentiment, touchant *le ſiege de l'ame*, ſe trouvera dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Anatomie d'Hippocrate.

IL eſt difficile de donner un extrait bien juſte de l'*Anatomie* d'Hippocrate. Trois choſes empêchent que l'on ne ſoit éclairci ſur ce ſujet, comme il ſeroit néceſſaire. Il ſe trouve, en premier lieu, diverſes contradictions en ce qu'Hippocrate en a écrit, ou plûtôt dans les Livres dont on le fait l'Auteur. Secondement, quand on ramaſſeroit tout ce qu'il dit de chaque partie, il n'y auroit preſque rien de complet ou d'aſſez ſuivi. Enfin quand il ne ſe ſeroit pas gliſſé autant de fautes dans le texte qu'il y en a, ou qu'il y auroit moins de varieté dans les manuſcrits originaux, ſon ſtile eſt ſi concis, & il y a quelques endroits ſi obſcurs, & conçus en des termes qui lui ſont ſi particuliers, qu'il n'eſt pas toûjours aiſé de le bien entendre, même à ceux qui poſſedent le mieux la langue Grecque.

On regretteroît fort, par toutes ces raiſons, un Livre de Galien qui étoit intitulé *de l'Anatomie d'Hippocrate*, & qui ne ſe trouve plus aujourd'hui; n'étoit que cet Auteur eſt ſuſpect par la paſſion qu'il témoigne, lorſqu'il s'agit des interêts de cet ancien Médecin, comme on en verra des preuves dans la ſuite, par rapport à l'Anatomie même.

Le ſecours qu'on pourroît attendre en cette occaſion des Traducteurs, ou des Commentateurs modernes, n'eſt pas auſſi fort conſiderable. S'il y a quelques lumieres à en tirer, on doit moins ſe fier à ceux de notre ſiecle qu'à ceux des précédens; parce qu'il eſt à craindre que les premiers, tout pleins de leurs nouvelles découvertes, ne croyent les voir par tout; tombant dans l'erreur de

ceux

ceux qui trouvent dans *Homere*, tout ce que les Arts & les Sciences ont de plus fin & de plus particulier, ou dans celle de quelques autres, qui rencontrent *la Pierre Philoſophale* dans tous les Livres des Anciens, de quelque matiere qu'ils traitent. *Siecle. xxxvj.*

Afin qu'on ne nous accuſe pas nous-mêmes de préjugé, nous rapporterons ici fidellement tout ce que nous avons pu recueillir de plus diſtinct & de plus net des deſcriptions des parties du corps, qui ſe trouvent dans les œuvres d'Hippocrate; & nous prendrons particulierement garde de ne rien omettre de ce qui peut avoir quelque rapport avec les matieres ſur leſquelles les Anatomiſtes des ſiecles ſuivans ont eu de differens ſentimens, ou ont prétendu découvrir quelque choſe de nouveau; afin qu'on puiſſe rendre à chacun ce qui lui appartient, & qu'on ne prive perſonne de la louange qui lui eſt duë.

Nous ne nous attacherons point à obſerver un certain ordre, dans ce que nous avons à dire ſur ce ſujet; nous rapporterons indifferemment ce que nous trouverons deça delà, dans les œuvres qu'on a attribuées à Hippocrate, ſelon que les matieres nous viendront en main, parce qu'il n'y a pas dequoi faire un corps complet d'Anatomie. Ceux qui ſouhaiteront une deſcription ſuivie, ou un plus grand éclairciſſement ſur les termes dont on ſe ſervira, trouveront tout cela dans un Traité que nous donnerons ci-après ſur cette matiere dans la troiſième partie de cette Hiſtoire, quand il s'agira de l'Anatomie de Galien.

1 *La nature du corps*, dit Hippocrate, *eſt le principe, ou le fondement ſur lequel doit être appuyé tout raiſonnement en fait de Médecine.* Il ſemble par ce début qu'il veuille recommander l'Anatomie, comme étant un des principaux moyens que l'on ait pour découvrir la nature du corps. Ce qui confirme cette explication c'eſt qu'immédiatement après il entre en matiere, enſeignant quelle eſt la ſituation, la compoſition & les uſages de quelques parties, ſelon qu'il le concevoit. A la verité Hippocrate vouloit bien qu'on étudiât la nature du corps; mais il paroît par quelques autres paſſages, qu'il jugeoit qu'on n'en pouvoit point avoir de conoiſſance plus certaine ou plus utile, que celle qui s'apprend en pratiquant la Médecine; & il ſe mocquoit de ceux qui ſe croyent grands Médecins parce qu'ils ſavent quelque choſe d'Anatomie. 2 *Quelques Médecins*, dit-il *& quelques Philoſophes diſent qu'on ne peut pas entendre l'Art de la Médecine ſi l'on ne conoit ce que c'eſt que l'homme, quelle eſt ſa premiere formation, & la maniere dont ſon corps eſt compoſé. Tout ce que ces gens-là ont dit ou écrit touchant la nature, me paroit moins appartenir à la Médecine qu'à l'Art de la Peinture; & je ſuis perſuadé qu'on ne peut plus clairement conoître la Nature que par le moyen de la Médecine, comme ceux qui poſſederont bien tout cet Art s'en appercevront aiſement.* Ceci s'addreſſe apparemment aux Philoſophes qui l'avoient précedé & à ceux de ſon temps, qui, comme on l'a vu, s'étoient ingerez de la Médecine, & avoient cherché les premiers à s'inſtruire par l'*Anatomie.* L'on a remarqué ci-deſſus que les Aſclépiades, prédéceſſeurs d'Hippocrate, avoient eu d'autres moyens d'apprendre à conoître le corps humain que par des *deſſections*. A l'égard d'Hippocrate, il eſt probable qu'il n'avoit pas

1 *Lib. de Locis in Homine.*
2 *De Priſca Medicina.*

Siecle xxxvj. pas négligé cette derniere voye qui sembloit attachée à la Philosophie dont il s'étoit aussi fait honneur. Il n'y auroit pas lieu d'en douter si le livret, ou le fragment, qu'on lui attribue, & qui à pour titre, *de l'Anatomie*, étoit veritablement de lui; mais cela n'est pas certain, 1. *Erotien*, qui a donné une liste des Livres d'Hippocrate, ne parlant point de celui-ci. Quoi qu'il en soit on verra par ce qui suit, jusques où il étoit allé de ce côté-là, je veux dire jusques où il avoit pénétré dans la conoissance du corps, soit par l'Anatomie, soit par les autres voyes qu'on a touchées en parlant des Asclépiades. A l'égard de ce qu'on pouroit demander, *si Hippocrate a dissequé des corps humains?* On répondra à cette question 2 ci-aprés, & on parlera en même temps d'un *squelette d'airain* qu'il avoit consacré à Apollon, & que l'on montroit dans le Temple de Delphes.

Origine des Veines *& des* Arteres.

I. Hippocrate reconoît en un endroit 3, *que les Veines viennent du Foye, qui en est l'origine & la racine, comme le Cœur est celle des Arteres.* Ailleurs il soûtient que les Veines & les Arteres viennent également du Cœur. 4 *Il y a*, dit-il, *deux veines caves, ou creuses qui sortent du cœur, dont l'une s'appelle Artere, & l'autre Veine cave.* En ce temps-là l'on appelloit indifferemment du nom de *Veine* tous les vaisseaux qui contiennent du sang, & le mot *Artere* marquoit proprement 5 *l'âpre artere*, ou *la canne du poumon.* Hippocrate donne encore le nom de Veines aux *Ureteres*; & il semble même le donner aussi aux *Nerfs*, comme on le verra dans la suite. Il y a d'ailleurs peu d'endroits où il distingue formellement les autres des veines, & où il les nomme du nom *d'arteres*; 6 ce qui pourroit rendre suspects les Livres, ou du moins les passages, où cette distinction se trouve. *L'Artere*, ajoûte-t-il immédiatement après, *renferme plus de chaleur que la Veine cave, & l'Artere est le reservoir de l'esprit. Il y a encore d'autres veines dans le corps, outre ces deux. Quant à celle qu'on a dit avoir la plus grande cavité, & être attachée au cœur, elle traverse tout le ventre & le diaphragme, & se partage à l'un & l'autre Rein, vers les lombes. De même au dessus du Cœur cette veine se divise à droite & à gauche; & montant à la Tête se distribue à chaque temple. On peut joindre d'autre veines à celle-ci, qui sont aussi fort grandes; mais, pour le dire en un mot, toutes les veines qui sont dispersées par tout le corps, viennent de la Veine cave & de l'Artere.*

Voilà déja deux sentimens sur l'origine des Veines & des Arteres. On en trouve un troisième en trois autres endroits des œuvres du même Hippocrate, soit à l'égard de l'origine des Veines, soit à l'égard de leur distribution. 7 „ Les plus grosses Veines, *dit-il*, qui soient dans le corps sont disposées de „ cette maniere. Il y en a quatre paires en tout. La premiere paire sort de „ derriere

1 Cet Autcur vivoit de temps de Néron, comme on le verra ci-après.
2 *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 6.
3 *Lib. de Alimento.*
4 *Lib. de Carnibus.*
5 Ἀρτηρίη, ἀπὸ τοῦ τὸν ἀέρα τηρεῖν, *parce qu'elle conserve, ou contient de l'air.*
6 *Voyez ci-aprés, Part.* 1. *Liv.* 4. *Chap.* 4.
7 *Lib. de Ossium Natura; Lib. de Natura Humana, & Lib. de Locis in Homine.*

„ derriere la Tête, & descendant par la partie extérieure de la nucque, de *siecle*
„ chaque côté de l'épine, vient à la hanche & aux cuisses, & de là, passant *xxxvj.*
„ par les jambes, aux chevilles externes & à chaque pied. C'est par cette
„ raison que dans les douleurs du dos & de la hanche la saignée de la veine du
„ jarret & de la cheville externe soulage beaucoup. La seconde paire venant
„ aussi de la Tête, descend d'auprès des oreilles le long du col. On lui don-
„ ne le nom de *Jugulaire*, & elle suit l'épine en sa partie intérieure jusqu'à ce
„ qu'elle arrive aux lombes, où elle se partage de côté & d'autre vers les testi-
„ cules, les cuisses, & le dedans du jarret; allant de là par les chevilles inter-
„ nes au dedans des pieds. C'est pourquoi dans les douleurs des testicules &
„ des lombes la saignée des veines du jarret & des chevilles internes est fort
„ utile. La troisième paire sort des Temples, & passant du col vers les épau-
„ les s'en vient au poumon, & de là, croisant d'un côté de la droite à la
„ gauche, va se rendre sous les mammelles, à la rate, & aux reins, & de
„ l'autre côté, passant de la gauche à la droite, vient aussi par dessus les mam-
„ melles jusqu'au foye & aux reins; & ces deux branches se vont enfin termi-
„ ner au boyau rectum. La quatrième paire, sortant du devant de la Tête &
„ des yeux, passe sous le poumon & les clavicules, & de là, par la partie su-
„ périeure des bras, vient se rendre au pli du coude, aux mains, & aux doits.
„ Et derechef elle revient des doits par la paume de la main, par le coude, &
„ par le dessous des bras, pour aller se rendre aux aisselles; & par la partie su-
„ périeure des côtes, d'un côté à la rate, & de l'autre au foye. Ces deux ra-
„ meaux, passant par dessus le ventre, se terminent enfin aux parties hon-
„ teuses.

On peut dire, pour sauver la contradiction qu'il y a entre ce passage & les précedens, que le Livre *de la Nature des Os*, d'où il est tiré, n'est pas d'Hippocrate, mais de *Polybe* son gendre. Ni Galien, ni Erotien n'ont fait mention de ce Livre parmi ceux d'Hippocrate; ils n'en ont du moins pas reconu le titre, quoi qu'ils paroissent avoir expliqué de certains mots, qui se trouvent dans ce même Livre. Il y a aussi un passage 1 d'Aristote, dans lequel ce Philosophe parlant *de l'origine* & *de la distribution des veines*, & rapportant sur ce sujet le sentiment de divers Médecins, cite les propres paroles qu'on trouve dans le Livre *de la Nature des Os*, que nous avons traduites, & les cite comme étant de Polybe. Cette preuve paroîtroit suffisante, mais cela n'ôte pas toute la difficulté, parce qu'on lit les mêmes paroles dans le Livre *de la Nature humaine*, que Galien soûtient fortement être d'Hippocrate; prétendant le prouver par l'autorité de 2 Platon, qui, à ce qu'il dit, en a cité quelques passages, comme étant d'Hippocrate, quoi que d'autres ayent attribué ce Livre à Démocrite. Cependant le même Galien 3 nie que ce dernier sentiment, touchant l'origine & la division des veines, soit d'Hippocrate, ou même de Polybe;

1 *De Generat. Animal. Lib.* 3. *Cap.* 3.

2 *Voyez le Phedrus de Platon.*

3 *De Hippocratis & Platonis Decretis, Lib.* 6. *Cap.* 3. Pélops, précepteur de Galien, étoit d'un sentiment opposé, soûtenant, comme on le verra en son lieu, qu'Hippocrate avoit cru que les veines & les arteres viennent du cerveau, aussi bien que les nerfs, ce que Pelops croyoit aussi.

Siecle xxxvj. Polybe; & il aſſure que cela doit avoir été ajoûté au texte; ce qui n'eſt pas probable, puis qu'on trouve encore ce ſentiment dans le Livre *de Locis in Homine.*

Il y a une autre difficulté à l'égard du Livre des *Chairs*, ou *des Principes*, d'où l'on a tiré ce que l'on a dit en premier lieu, *que les veines & les arteres ſortent du cœur.* Ariſtote, dans le même endroit qu'on vient de citer, après avoir remarqué, *que preſque tous les Médecins s'accordoient avec Polybe à faire venir les veines de la tête*, conclut, *qu'ils ſe trompoient tous, ne ſachant pas que c'eſt du cœur & non de la tête qu'elles viennent.* Si Hippocrate eſt l'Auteur du Livre *des Chairs*, où ce ſentiment d'Ariſtote eſt clairement établi, quelle apparence que ce Philoſophe ne l'eût pas ſu? Et pourquoi n'auroit-il pas lu les Ecrits d'Hippocrate, auſſi bien que ceux de Polybe? On pourroit inferer de ceci, que ce dernier Livre n'eſt pas mieux d'Hippocrate que celui *de la Nature des Os.* Mais il peut ſe faire qu'Ariſtote a plûtôt cité en cet endroit Polybe, ou même un *Syenneſis* de Cypre, & un *Diogene* d'Apollonie, Médecins de peu de réputation au prix d'Hippocrate; qu'il n'a cité Hippocrate lui-même, dont on ne trouve le nom 1 qu'en un ſeul endroit de ſes écrits. Il ſe peut, dis-je, qu'il ne l'ait point cité, par malignité ou par envie, quoi qu'il ſemble en parler avantageuſement dans le paſſage qu'on a indiqué. Platon en a uſé avec plus d'honêteté envers cet ancien Médecin; l'ayant nommé avec des marques d'eſtime, en plus d'un endroit. Il ſe peut auſſi que le Livre en queſtion ne ſoit pas d'Hippocrate. On n'en trouve du moins pas le titre, dans la liſte de ſes Ouvrages que donne *Erotien.*

Deſcription du Cœur.

II. Entre les Livres Anatomiques que l'on attribue à Hippocrate, il n'y en a point qui ſoit écrit avec plus d'exactitude que celui qui eſt intitulé *du Cœur.* Comme il eſt fort petit on va le traduire tout entier. „ Le Cœur, *dit l'Auteur de ce Livre*, a la figure d'une pyramide; ſa couleur eſt d'un rouge fon„ cé. Il eſt enveloppé de tous côtez d'une *tunique* unie, dans laquelle il ſe „ trouve, en petite quantité, une humeur qui eſt ſemblable à l'urine; en ſor„ te que le cœur eſt comme dans une veſſie. Ce qui a été fait de la ſorte, afin „ qu'il ſe conſervât mieux, dans cette eſpece de chaſſe. Quant à l'uſage de „ l'humeur dont on vient de parler, il n'y en a qu'autant qu'il en faut pour „ raffraichir le cœur, ou pour empêcher qu'il ne s'échauffe trop. Cette mê„ me humeur diſtille du cœur, qui attire une partie de la liqueur que le pou„ mon reçoit de la boiſſon. Car lors que quelcun boit, la plus grande partie „ de ce qu'il boit tombe dans le ventre, 2 l'Eſophage étant comme un en„ tonnoir qui reçoit ce qu'on avalle de liquide & de ſolide. Mais le 3 Pharynx „ ne

1 On ne doit pas juger, *dit Ariſtote*, de la grandeur d'une ville, (*ou du rang qu'elle doit tenir par deſſus les autres*) par ſon étendue, ou par le nombre de ſes habitans, mais par ſes forces, & par ſa puiſſance. Autrement c'eſt comme qui diroit qu'un homme plus grand, ou plus haut de taille qu'Hippocrate, ſeroit plus grand Médecin que lui. *Politicor. Lib.* 7. *Cap.* 4.

2 Le canal commun du boire & du manger.

3 La partie ſupérieure de la canne du poumon.

„ ne laisse pas de tirer une petite partie du liquide, qui s'insinue par sa fente, *Siecle*
„ l'épiglotte, qui est comme le couvercle du Pharynx, empêchant que la plus *xxxvj.*
„ grande quantité n'y tombe. On a une preuve de cela si l'on fait boire à
„ quelque animal que ce soit, & particulierement à un pourceau, de l'eau tein-
„ te de bleu ou de rouge, & qu'on lui coupe la gorge en même temps qu'il
„ boit; car alors on trouvera cette eau chargée de la même teinture; mais
„ tout le monde n'est pas capable de bien faire cette expérience Il ne faut
„ donc point faire difficulté de croire ce qu'on vient de dire, que la boisson en-
„ tre en partie dans l'âpre artere. Mais, dira-t-on, d'où vient donc que, lors
„ qu'en buvant trop vîte, il entre de l'eau dans cette fente du Pharynx, elle
„ cause une grande toux? C'est parce que cette eau, qui est en trop grande
„ quantité, s'oppose directement au retour de l'air qui revient du poumon
„ dans le temps de l'expiration; au lieu que le peu qu'il en entre par la fente,
„ coulant doucement le long des parois de l'âpre artere, n'empêche pas l'air
„ de monter; au contraire cela lui facilite le passage en humectant l'âpre artere.

„ Or le Cœur tire cette humidité du poumon, en même temps qu'il en ti-
„ re l'air; & après que l'air a servi à l'usage que le poumon en doit faire, il
„ s'en retourne par où il est venu; mais le cœur absorbe une bonne partie de
„ l'humidité qui passe dans son enveloppe, laissant échaper le reste qui remon-
„ te avec l'air Ce même air étant venu jusqu'au palais, 1 sort par un dou-
„ ble chemin; & il faut bien qu'il sorte & l'humidité aussi, ces choses étant
„ inutiles à la nourriture du corps. Comment, je vous prie, du vent & de
„ l'eau crue pourroient-ils servir de nourriture à l'homme? Ce n'est pas que
„ l'un & l'autre n'ayent d'ailleurs leur usage, car ils servent à soulager le cœur
„ de sa maladie naturelle, (de sa chaleur excessive.)

„ Le Cœur, *poursuit notre Auteur*, est un *muscle* très-fort, non par ses ten-
„ dons, mais par sa chair dure & serrée. Il a deux *ventricules* distincts dans
„ une seule enceinte, l'un deça, l'autre delà, & qui ne sont point semblables
„ l'un à l'autre. L'un est du côté droit, à l'embouchure de la grande veine,
„ & l'autre du côté gauche; & ils occupent le cœur presque tout entier. La
„ cavité du premier est beaucoup plus grande que celle de l'autre, & il est
„ plus mou; mais il ne s'étend pas tout-à-fait jusqu'à la pointe du cœur, ou
„ à son extrémité, qui est toute solide. Il semble qu'il ait été comme cousu
„ ou attaché au cœur par dehors. Le dernier ventricule, ou le gauche, est
„ situé précisément sous la mammelle gauche, à laquelle il répond en droite
„ ligne, & où il se fait sentir par sa pulsation, ou par son battement. Ses
„ parois sont épaisses, & il a une cavité semblable à celle d'un 2 mortier laquel-
„ le va répondre au poumon, qui tempere la chaleur excessive de ce ventri-
„ cule par son voisinage Car le poumon est naturellement froid, & il reçoit
„ encore du raffraichissement par l'inspiration de l'air. Tous ces deux ven-
„ tricules sont raboteux, & comme rongez, par dedans, particulierement
„ le gauche. 3 Le feu naturel, ou la chaleur qui est née avec nous, n'a
„ pas

1 Διαίρει τὸν ἀρανὸν.
2 Εἰκελον ὅλμῳ
3 Εμφυτον πῦρ.

Siecle xxxvj. „ pas ſon ſiege dans le droit; & c'eſt quelquelque choſe de merveilleux que le „ gauche, qui reçoit du poumon un air qui n'eſt pas temperé, ſoit le plus „ raboteux. Auſſi a t-il il été fait plus épais que l'autre, afin qu'il conſervât „ mieux la chaleur dont on vient de parler.

„ Les orifices de ces ventricules ne ſe voyent point, qu'on n'ouvre, ou qu'on „ ne déchire auparavant les oreilles du cœur, & ſa tête, ou ſa baſe. Lors „ qu'on les a déchirées, on découvre deux orifices dans chaque ventricule; mais „ la veine cave qui ſort de l'un de ces ventricules (du ventricule droit) trom- „ pe la vuë lors qu'on l'a coupée. Ce ſont là les *fontaines de la nature humaine.* „ C'eſt *de cette ſource que coulent les fleuves qui arroſent tout le corps.* Ce ſont „ *ces fleuves, qui donnent la vie à l'homme; & lors qu'ils tariſſent, il meurt.* „ Auprès de la ſortie de ces veines (de la veine cave de la grande artere) & „ tout autour de l'entrée des ventricules, il y a de certains corps mous & „ creux, qu'on appelle *les oreilles du cœur.* Ils n'ont pas neanmoins des trous „ comme les oreilles; & ils ne ſervent pas à ouïr les ſons, mais ce ſont des in- „ ſtrumens par leſquels la nature attire l'air. Et certes ils me ſemblent avoir „ été faits par *un Ouvrier bien ingénieux*; lequel ayant conſideré 1 que le cœur „ ſeroit fort ſolide, comme ayant été formé d'un ſang coagulé ou épaiſſi au „ ſortir des veines, & qu'il auroit d'ailleurs la faculté d'attirer, y a attaché „ *des ſoufflets* comme les forgerons en attachent à leurs forges, afin qu'il atti- „ rât l'air par cette voye-là. Une preuve que la choſe va de cette maniere, „ c'eſt qu'on voit d'un côté le cœur s'agiter continuellement, & les oreilles „ en particulier s'enfler & ſe défenfler tour à tour. Je ſuis encore dans cette „ opinion, que 2 les petites veines attirent l'air dans le ventricule gauche, & „ que l'artere l'attire dans le ventricule droit. Je dis d'ailleurs que ce qui eſt „ mou eſt le plus propre à attirer & à s'enfler; & qu'il étoit néceſſaire que 3 „ *ce qui eſt attaché au cœur* fût raffraichi, puis que cela a auſſi ſa part de la cha- „ leur; mais l'inſtrument, qui y apporte l'air, n'a pas dû être ſi ample, de „ peur que ce qui entreroit ne ſurmontât cette chaleur.

„ Je dois encore, continue Hippocrate, décrire *les membranes cachées* du „ cœur, qui ſont d'un ouvrage 4 admirable. Les unes ſont tendues dans les „ ventricules du cœur comme des toiles d'araignée. Elles ceignent les orifi- „ ces de ces ventricules de tous côtez, & envoyent leurs filamens juſques dans „ la ſubſtance du cœur. Elles me ſemblent être 5 les nerfs ou les tendons de „ ce viſcere, & l'origine ou le lieu d'où naiſſent 6 *les Aortes.* Ces membra- „ nes ſont diſpoſées par paires. Car pour chaque orifice la Nature en a fabri- „ qué trois, qui ſont rondes par deſſus en forme de demi-cercle; en ſorte „ que ceux qui conoiſſent ces membranes, admirent comme elles ferment l'ex-

„ tremité

1 On a traduit ces deux lignes comme on a pu, le paſſage étant aſſez obſcur, auſſi bien que divers autres. Si l'on n'a pas bien reüſſi, les Traducteurs ordinaires n'ont pas mieux rencontré.

2 Φλεβία

3 Τὰ ἐπικείμενα τῆς καρδίης βλάματα. C'eſt à dire; comme je penſe, le ventricule droit.

4 Ἀξιαπηγητότατον, *digne que l'on en parle*, ou *qu'on l'admire.*

5 *Voyez ci après dans ce même Chapitre au nombre V. où l'on parle des nerfs.*

6 *La grande Artere*, qui eſt la ſeule que les Anatomiſtes des Siecles ſuivans ont appellée *Aorte, & la Veine artérieuſe.*

„ tremité des Aortes. & ſi quelcun qui ſaura quel eſt 1 l'ancien ordre (ou l'or- *Sicle xxxvj.*
„ dre & la diſpoſition naturelle de ces membranes) en ôte un rang (ou en tient
„ un rang tendu) & baiſſe l'autre, on ne pourra faire entrer ni eau ni vent,
„ dans le cœur.

„ Ces mêmes membranes ſont diſpoſées avec un plus grand artifice, ou avec
„ plus de juſteſſe, du côté gauche que du côté droit. La raiſon de cela eſt
„ que *l'ame de l'homme*, ou *l'ame raiſonnable*, qui eſt 2 *au deſſus de l'autre ame*,
„ a ſon ſiege dans le ventricule gauche du cœur. Cette ame ne tire pas ſon
„ entretien, ou ne ſe nourrit pas des viandes qui viennent du ventre, mais
„ d'une matiere pure & lumineuſe qui ſe ſépare du ſang, en ſorte qu'elle ré-
„ pand ſes rayons de tous côtez; à peu près comme la nourriture naturel-
„ le, qui vient des inteſtins & du ventre, ſe diſtribue à toutes les parties. Et
„ de peur que ce qui eſt contenu dans l'artere, n'arrête le cours de la nourri-
„ ture envoyée par l'ame, & ne la retienne lors qu'elle eſt en mouvement, l'o-
„ rifice de cette artére a été fermé de la maniere qu'on l'a dit. Car la grande
„ artere ſe nourrit, par le moyen du ventre & des inteſtins, & non pas par
„ cette premiere & principale nourriture. Or que la grande artere ne ſe nour-
„ riſſe pas du ſang que nous voyons, c'eſt ce qui eſt ſenſible par l'ouverture
„ du ventricule gauche du cœur d'une animal qu'on a égorgé; car on le trou-
„ ve entierement vuide, & l'on n'y découvre que quelques ſéroſitez, ou un
„ peu de bile, & les membranes dont on a parlé; mais l'artere n'eſt jamais
„ vuide de ſang, ni le ventricule droit. Ce vaiſſeau donc a été l'occaſion,
„ pour laquelle les membranes ont été faites; car la ſortie du ventricule droit
„ eſt auſſi garnie de membranes, mais le ſang ne pouſſe de ce côté-là que foi-
„ blement Ce chemin eſt ouvert du côté du poumon, pour y porter du ſang
„ pour ſa nourriture, mais il eſt fermé du côté du cœur; toutefois en ſorte
„ qu'il reſte quelque paſſage pour l'air, qui doit venir inſenſiblement par là
„ du poumon au cœur; non pas en grande quantité, car la chaleur qui eſt
„ foible en cet endroit, ſeroit ſurmontée par la force du froid; le ſang n'étant
„ pas naturellement chaud non plus que l'eau, mais s'échauffant par le moyen
„ de la chaleur qu'il reçoit d'ailleurs que de lui-même, quoi que la plûpart du
„ monde le croye chaud de ſa nature.

Voilà où finit le Livre *du Cœur*, qui ſeroit la piece la plus propre pour donner

1 Καὶ τὴν καρδίην ἀποθανόντος ἤν τις ἐξεπισάμενος τὸν ἀρχαῖον κόσμον ἀφελὼν, τὸν μὲν ἀποστρήσει, τὸν δὲ ἐπανακλινεῖ, ὥστε ὕδωρ ἂν διέλθοι εἰς τὴν καρδίην, οὔτε φῦσα ἐμβαλλομένη. Foëſius traduit ainſi ces paroles; *Ac ſi quis veteris inſtituti prolè gnarus, mortui animalis corde exempto, hanc quidem dimat, illam verò reclinet, neque aqua in cor penetrare, neque flatus emitti poterit.* Cornarius n'eſt pas fort different; *Et ſi quis veteris, eximendi cor mortui, moris gnarus, aliam auferat, aliam reclinet*, &c. Je ne ſai pourquoi ces Traducteurs ont rendu le mot κόσμος par celui de *mos*, ou *inſtitutum*, qui n'eſt point ce qu'il ſignifie. On doit le traduire par *ordo*, & le rapporter aux membranes. Κόσμος, ſelon Erotien, eſt un mot Attique qui ſignifie *ordre*, ou *rang*, τάξις C'eſt dans le même ſens que Philoſtrate (*in Heroicis, pag.* 642) dit, en parlant des os d'un ſquelete qui étoient dérangez; τὰ μὲν ὀστᾶ οὐκότι ἐν κόσμῳ ἐωράτο. J'explique auſſi ἀρχαῖος, *ancien*, comme s'il y avoit *naturel*; ἀρχαίη φύσις, dit Erotien, πρὸ τοῦ γενέσθαι καὶ κατὰ φύσιν οὖσα Hippocrate prend ce mot au même ſens en divers endroits. Enfin je ſoupçonne qu'au lieu de ἀποστρήσει, *auferat*; il faut lire ἀπιστρίζει, *firmet*; l'égalité de la prononciation ayant pu faire écrire aux Copiſtes le premier pour le dernier, qui me paroit le meilleur.

2 *Voyez ci-après les ſentimens de Platon touchant l'ame, Part.* I, *Liv.* 4. *Chap.* 3.

Siecle. xxxvj.

ner une grande idée de l'Anatomie d'Hippocrate & de ſon exactitude. Mais ce Livre eſt du nombre de ceux, qui ne ſe trouvent citez ni par Erotien, ni par Galien. Ce que l'Auteur dit au commencement du même Livre *du paſſage de la boiſſon dans le poumon*, étant un ſentiment fort ancien, puis qu'il eſt ſoûtenu par Platon, qui ne pouvoit l'avoir pris que des Médecins qui l'ont précedé, entre leſquels Hippocrate étoit le plus conſiderable; il ſemble que l'on en peut inferer que le Livre, où ce ſentiment eſt ſoûtenu, doit être de cet ancien Médecin. Mais rien n'empêche que ceux qui ont ſuppoſé ce Livre, n'ayent affecté d'y inſerer ce ſentiment, comme pour ſervir de garant de ſon antiquité. Il ſe peut auſſi que le veritable Auteur de ce Livre, quoi que different d'Hippocrate, & plus moderne que lui, fût de ſon ſentiment à l'égard du paſſage d'une partie de la boiſſon par la canne du poumon. On verra encore ci après d'autres preuves de la ſuppoſition de ce Livre. Au reſte le ſentiment dont on vient de parler, & qui eſt répeté dans le Livre *de la Nature des Os*, ſe trouve amplement réfuté dans le quatrième Livre *des Maladies*; mais la plûpart des Auteurs ont reconu que ce dernier Livre n'étoit pas d'Hippocrate, non plus que le premier. On trouvera encore quelque choſe touchant les uſages du cœur, quand on parlera des *Fibres*.

Du Mouvement du Sang *& des* Eſprits.

III. On a vu ci-devant qu'on pouvoit tirer des écrits d'Hippocrate trois ſentimens differens, touchant l'origine des veines. Il ſemble qu'on en trouve encore un quatrième; &, ce qui eſt de plus particulier, ce dernier ſentiment ſe rencontre dans le même Livre où le troiſième eſt ſoûtenu, je veux dire dans le Livre *de la Nature des Os*, où l'on fait venir les veines *de la tête*. Voici le paſſage: *Les Veines*, dit cet Auteur, *qui ſont répandues par tout le corps, & qui y portent 2 l'eſprit, le flus, & le mouvement, ſont toutes les branches d'une ſeule veine. J'avouë que je ne ſai point d'où elle tire ſon principe ni où elle finit, mais ſuppoſant* un cercle, *on ne ſauroit trouver de commencement.*

Ceci revient à peu près à ce qu'on lit 3 en un autre endroit. *Il n'y a point de principe, ou de commencement dans le corps; mais toutes les parties ſont également le commencement & la fin, car on ne trouve point de commencement dans un cercle.* Il y a encore d'autres paſſages paralleles. 4 *La nourriture vient des parties du dedans juſqu'aux poils, aux ongles, & à la ſuperficie extérieure. La même nourriture paſſe auſſi des parties du dehors & de la ſuperficie exterieure, aux parties interieures. Tout concourt, tout conſent, & tout conſpire enſemble dans le corps.* Et un peu plus bas; *Le grand principe parvient juſqu'aux extremitez, & les extremitez vont juſqu'au grand principe. Le lait & le ſang viennent du ſuperflu de la nourriture, ou, ſont ce qui reſte après que le corps s'eſt nourri. Les* 5 Circulations *s'étendent*

1 *Part.* 1. *Liv.* 4. *Chap.* 4. *&* *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 3.
2 *Voyez ci-après dans ce même Chapitre, Article* V.
3 *De Locis in Homine, in principio.*
4 *Ibidem.*
5 Περίοδοι. On trouve auſſi le même mot dans le premier Livre *de la Diéte*. On y trouve encore les mots ſuivans; περιφέρεσθαι, *tournoyer*, περιφορὴ, *tournoyement*; & περιφερὲς, *qui tournoye*, qui ſont des termes par leſquels Hippocrate exprime ce qui ſe paſſe dans le corps, par rapport aux ouvrages méchaniques.

tendent fort loin par rapport au fœtus & à la nourriture. Après qu'il s'eſt nourri, ce qu'il y a de reſte remonte, & revient en lait, & fait la nourriture de la mére, & derechef celle du fœtus quelque temps après. Et plus bas, *Le même chemin, qui va enhaut, va auſſi embas*, ou, *il n'y a qu'un ſeul chemin, qui va enhaut & embas.* Siecle xxxvj.

„ 1 Toutes les veines communiquent entr'elles; & coulent les unes dans „ les autres. Car les unes ſont jointes immédiatement enſemble; les autres „ s'entre-communiquent par de petites veines, qui ſont tendues d'un tronc, „ ou d'une grande veine, à l'autre, & qui ſont faites pour nourrir les chairs. „ 2 Il y a un grand nombre de differentes veines qui viennent 3 du ventricu- „ le, *ou* du ventre, par leſquelles la nourriture eſt portée dans toutes les par- „ ties du corps. Cette même nourriture paſſe auſſi des groſſes veines, tant „ internes qu'externes, au ventre & au reſte du corps, & ces veines ſe four- „ niſſent entr'elles de la nourriture; celles du dehors à celles du dedans, & „ reciproquement celles du dedans à celles du dehors. 4 Les chairs tirent „ du ventre; & elles tirent auſſi du dehors. L'on ſent même, ou l'on dé- „ couvre par le ſentiment, 5 que tout le corps eſt tranſpirable du dedans au „ dehors, & du dehors au dedans. *Hippocrate parle encore en quelque lieu du* 6 „ repos du ſang & des eſprits *dans les vaiſſeaux, ce qui ſuppoſe un* mouvement „ *précedent.*

On a rapporté & traduit le plus exactement qu'il a été poſſible les paſſages qu'on vient de lire, qui concernent le mouvement du ſang, des eſprits, & de la nourriture, dans le corps; parce qu'ils paroiſſent avoir du rapport avec la plus conſiderable des découvertes Anatomiques de notre ſiecle. Il n'y a pas de doute qu'Hippocrate n'ait reconu une eſpece de *circulation* du ſang & des humeurs. Les paſſages qu'on a citez ſont formels. Il ſe ſert encore en un endroit d'un terme, par lequel on exprime en Grec 7 *le reflus de la mer*, pour marquer *le retour* des humeurs de la peau au centre du corps.

Mais il eſt néceſſaire, afin qu'on ne prene pas ici le change, en faiſant honneur à Hippocrate d'une découverte qui a été reſervée à notre ſiecle, ou tout au plus au précédent, de faire les remarques ſuivantes. C'eſt qu'il paroît clairement que cet ancien Médecin prétendoit que ce *flus* & *reflus*, ou cette *circulation* dont on a parlé, ſe fiſſent par les mêmes vaiſſeaux, qui portoient & rapportoient également du centre à la circonference, & de la circonference au centre. Et quant à ce qui échappoit aux vaiſſeaux conus, il paſſoit, ſelon lui, par des 8 *canaux inſenſibles*, & par des voyes qu'on ne peut découvrir; mais qui ne laiſſent pas d'être ouvertes, tant que l'animal vit, ſelon les principes

* qu'il

1 *De Locis in Homine.*

2 *De Natura Hominis.*

3 Ἀπὸ τῆς κοιλίης Foëſius dit que tous les manuſcrits qu'il a vus, liſent comme cela. Neanmoins Galien liſoit ἀπὸ τὴν κοίλης, *de la veine cave.*

4 *Epidemic. Lib. 6. Sect. 6.*

5 Ἔμπνοον καὶ ἔμπιοον ὅλον τὸ σῶμα.

6 Στάσις. *De Dieta Acutor. Lib.* 4. On trouvera ci-après (*Chap.* 19.) ce paſſage tout entier qui eſt aſſez remarquable. Nous le rapportons au ſujet de la ſaignée.

7 Ἄμπωτις, *Lib. de Humoribus, in principio.*

8 *De Morbis, Lib.* 4.

Siecle xxxvj. qu'il posoit & que l'on a rapportez, que *tout consent, tout conspire*, & *tout concourt ensemble dans le corps*; ou que *tout y est ouvert & transpirable du dedans au dehors*, & *du dehors au dedans.*

Si ces principes lui servoient en cette rencontre, *l'attraction*, dont on a parlé ci-dessus, & *les facultez, servantes de la Nature*, le tiroient aisément d'affaire pour le reste. C'est à dire, que les mouvemens du sang & des humeurs se régloient, pour l'ordinaire, selon *la nécessité*, & selon que *l'attraction* les déterminoit. 1 *Le sang*, dit-il, *qui dans l'ordre naturel, ne descend qu'une fois le mois vers la matrice, y va tous les jours, lorsque* 2 *la semence*, ou *le fœtus, qui y est contenu, tire ce qui lui est nécessaire selon ses forces & selon que sa respiration est plus ou moins grande. Dans les commencemens la respiration du fœtus étant petite, il vient peu de sang de la mere; mais à mesure que cette respiration se fait plus grande, le fœtus attire aussi d'avantage de sang, & il en descend plus dans la matrice.*

Ce n'est pas le fœtus seul qui tire; toutes les parties le font. 3 *Le ventricule*, dit ailleurs Hippocrate, *est une fontaine qui fournit à tout le corps, lorsqu'il est plein; mais lorsqu'il est vuide, il tire à son tour du corps qui s'épuise. Le cœur, la rate, le foye, & la tête sont quatre fontaines qui fournissent aux autres parties, & qui en tirent aussi à leur tour.* On peut trouver dans Hippocrate divers passages paralleles à ceux-ci, & l'on en rapportera quelques uns dans la suite L'office de *la Nature*, ou des *Facultez*, en cette occasion, c'est, selon lui, de regler *l'attraction*, & de pourvoir à tous les besoins de l'animal. *La Nature*, comme on l'a remarqué, *ou ses Facultez, nourrissent, font croître, & font augmenter toutes choses.*

On ne dira plus qu'un mot, sur le sujet du mouvement du sang dans les veines & dans les arteres, qui fera juger de l'idée qu'Hippocrate en avoit d'ailleurs. *Il y a*, dit-il, dans 4 un des Livres qu'on a citez, *deux autres* 5 *veines entre les temples & les oreilles, qui pressent les yeux & qui battent continuellement. Ces veines sont les seules dans tout le corps, qui ne contiennent point de sang, car le sang se détourne d'elles. Or celui qui se détourne, ou qui revient, a un mouvement contraire à celui qui va de ce côté-là, en sorte que le premier voulant se retirer ou s'éloigner de ces veines, & celui qui vient d'enhaut voulant descendre, ils ne s'accordent pas; mais ils se poussent tour à tour, se confondent & circulent l'un avec l'autre, ce qui produit la pulsation, ou le battement de ces veines.*

On ne parle pas présentement des mouvemens extraordinaires du sang, ni de ceux des humeurs; ce sera pour les Chapitres suivans Je sai que 6 quelques uns des plus grands Anatomistes de ce siecle, grands Médecins, & savans d'ailleurs dans les langues, & en tout genre de litterature, ont cru & croyent encore que les passages qu'on a citez en premier lieu vont plus loin. Nous

1 *De Natura Pueri.*

2 Τὸν.

3 *De Morb Lib.* 4.

4 *Lib. de Locis i. Homine.* Ce Livre est un de ceux dont tous les Anciens ont convenu, comme d'un ouvrage légitime, & non supposé, d'Hippocrate.

5 Il faut se souvenir de ce qu'on a dit au commencement, qu'Hippocrate donne également le nom de *veines*, aux *veines* & aux *arteres*.

6 *Riolan, Drelincourt*, & divers autres qui vivent encore.

Nous aurons occaſion d'examiner leur ſentiment, dans la ſuite de cette Hiſtoire, ſi Dieu nous fait la grace de pouvoir la continuer juſqu'à notre ſiecle. *Siecle xxxvj.*

Du Cerveau.

IV. Le 1 *Cerveau* eſt mis par Hippocrate au rang des *glandes*, parce qu'il lui paroiſſoit *de la même nature que les glandes, étant blanc, friable, & ſpongieux comme elles*; & il croyoit, *que le cerveau ſe charge des humiditez ſuperflues du corps, comme les autres glandes, qui étant toutes d'une nature ſpongieuſe, s'imbibent aiſément de l'humidité.*

Mais il y a ceci de plus, à l'égard du cerveau. C'eſt *que la tête étant creuſe, & d'une figure ronde, elle attire continuellement, comme une eſpece de ventouſe, l'humidité de toutes les parties du corps, qui s'éleve en forme de vapeurs, aprés quoi la tête s'en trouvant trop chargée, elle renvoye aux parties d'embas, & particuliérement aux glandes, ce qu'elle en a de trop; d'où viennent les fluxions & les catharres.*

Quant aux autres uſages du cerveau, Hippocrate le fait, 2 en quelques endroits, *le ſiege de l'entendement & de la prudence*; quoi 3 qu'ailleurs il loge 4 l'*ame*, qui eſt la même choſe que l'entendement, dans le ventricule gauche du cœur, comme on l'a vu ci-deſſus. Hippocrate reconoiſſoit d'ailleurs que le cerveau eſt revêtu de deux 5 membranes, l'une épaiſſe, & l'autre mince. On aura occaſion de dire encore un mot du cerveau & de ſes membranes, lors qu'il s'agira des organes des ſens,

Des Nerfs.

V. Si l'on ne trouve pas grand' choſe dans Hippocrate touchant l'Anatomie du cerveau, on y trouve encore moins pour ce qui concerne *les Nerfs*. Pour entendre ce que l'on a à remarquer ſur ce ſujet, il faut néceſſairement ſavoir que les Anatomiſtes Grecs, qui ſont venus après Hippocrate, ont diſtingué trois ſortes de parties que l'on confondoit auparavant; *les Nerfs*, appellez νεῦρα, qui ſont les canaux des eſprits animaux, qui communiquent le ſentiment & le mouvement à toutes les parties du corps; *les Tendons*, nommez τένοντες, qui ſortent des extrémitez des muſcles, & qui ſervent à fléchir les membres, à les retirer, & à les étendre; & enfin *les Ligamens*, σύνδεσμοι, qui ſervent particuliérement à affermir les articulations des os. Hippocrate a donné le premier de ces noms aux deux dernieres parties indifféremment; en ſorte que le mot νεῦρον, *nerf*, marque également & très ſouvent dans cet Auteur *un tendon* & *un ligament*. Il ſemble qu'il marque auſſi quelquefois *un nerf*, quoi que, ſelon la penſée de Galien, Hippocrate ſe ſerve plus ſouvent du mot τόνος, en cette ſignification.

1 *Lib. de Glandulis.* Galien croyoit ce Livre ſuppoſé.
2 *Lib. de Morbo Sacro.*
3 *Lib. de Corde.*
4 Γνώμη, qui ſignifie *l'ame*, ou *l'eſprit*, & *l'entendement.*
5 *Lib. de Locis in Homine.*

Siecle xxxvj.

Il y a un paſſage dans les *Prénotions de Cos*, où il eſt parlé des 1 *nerfs internes*, & des nerfs *déliez*, par leſquels on peut entendre les nerfs *proprement dits*. Voici un autre paſſage où le premier des noms, dont on a fait mention, paroît auſſi être donné aux veritables nerfs. 2 La ſortie, *dit Hippocrate*, ou l'origine des *nerfs* eſt du derriere de la tête, continuant le long de l'épine du dos, & juſqu'à l'os Iſchium. C'eſt d'où viennent les nerfs qui vont aux parties honteuſes, aux cuiſſes, aux pieds, aux jambes, & aux mains, & qui ſe diſtribuent même aux bras. Une partie va dans les chairs, & l'autre le long du 3 péroné, & au gros doit, pendant qu'il en paſſe d'ailleurs des chairs dans les autres doits. Il en va auſſi aux omoplates, à la poitrine, au ventre, par les os, & par les ligamens. Il en vient d'autres des parties honteuſes, leſquels ſuivans l'anus, tendent vers la cavité de la hanche; & prennent enſuite leur chemin, partie par le deſſus de la cuiſſe, partie par deſſous les genoux, & du genou ſe vont rendre juſqu'au tendon, à l'os du talon, aux pieds, quelques-uns au péroné, & quelques autres enfin aux reins.

Il ſemble, comme on vient de le dire, qu'Hippocrate parle ici des veritables nerfs. Cependant lorſque dans le même Livre il parle de l'uſage des nerfs, qu'il déſigne par le même nom, il les confond avec les tendons. Les *nerfs*, dit-il, *ſervent à fléchir, à retirer,* 4 *& à étendre les membres.* On pourroit dire qu'en ce dernier endroit le mot de *nerf* déſigne *un tendon*, au lieu qu'au premier il ſignifie *un vrai nerf.* Mais ſi Hippocrate connoiſſoit les nerfs, il ſemble qu'il n'en ſavoit pas les uſages, puiſque dans le même paſſage il aſſigne leur propre office aux *veines*. Voici le paſſage tout entier, par lequel on verra ce qu'il penſoit de l'uſage de quelques autres parties. *Les Os*, dit-il, *donnent la force au corps, & le font tenir droit. Les Nerfs ſervent à flechir, à retirer, & à étendre les membres. Les Chairs, & la Peau lient & uniſſent toutes les parties enſemble. Les Veines, qui ſont répandues par tout le corps, portent* 5 *l'eſprit, le flus, ou la faculté de couler, & le mouvement.* Par ces *veines* qui portent l'eſprit &c. il faut entendre *les arteres*, ſuivant ce qui a été remarqué ci-deſſus de l'office qu'Hippocrate donnoit aux arteres. Il y a encore un endroit, dans le quatrième Livre *de la Diéte*, où il eſt parlé *du paſſage des eſprits dans les veines & dans le ſang*, & où il eſt remarqué *que c'eſt là leur chemin naturel.* Les convulſions, la paralyſie, la privation de la voix, les vertiges ſont même regardez en cet endroit, comme un effet de *l'interception des eſprits dans les veines;* & l'apoplexie y eſt indiquée, ſous le nom 6 *d'interception des veines.*

A l'égard du mot τόνος, que l'on a dit qui marquoit le plus ſouvent *un nerf*, il faut examiner les principaux endroits où il ſe trouve, pour en pouvoir mieux juger. Les paſſages ſuivans ſont les plus conſiderables. On propoſera en premier lieu celui où Hippocrate, après avoir marqué quelques-uns des ſignes & des

1 Τὰ ἐντὸς νεῦρα, καὶ λεπτὰ.
2 *Lib de Oſſium Natura.*
3 Παρὰ τὴν περόνην.
4 Νεῦρον.
5 Πνεῦμα, καὶ ῥεῦμα, καὶ κίνησιν.
6 Φλεβῶν ἀπόληψις. *Voyez ci-après le paſſage tout entier, dans le Chap.* 19.

des accidens qui accompagnent, *la diſlocation de l'os de la cuiſſe faite en devant*, Siecle ajoûte, 1 *que dans cette diſlocation l'on ſouffre d'abord une grande douleur, & que* xxxvj. *l'urine eſt ſupprimée, ou retenue; parce que la tête de cet os eſt couchée ſur des nerfs très-conſiderables; en ſorte qu'elle fait une tumeur dans l'aine* &c. Galien, expliquant ce paſſage, dit, 2 *qu'Hippocrate a entendu par ces nerfs conſiderables les nerfs qui paſſent par l'aine, conjointement avec la veine & l'artere, leſquels*, ajoûte-t-il, *ſont appellez* 3 *conſiderables, parce qu'ils ſont voiſins de la mouëlle de l'épine, & qu'ils ſortent du même endroit d'où viennent ceux qui vont à la veſſie; d'où vient que la tête de l'os de la cuiſſe étant disloquée de ce côté-là, la veſſie elle-même en ſouffre, & il y ſurvient de l'inflammation, en ſorte qu'elle ne peut point laiſſer ſortir d'urine. Il arrive peut-être auſſi quelquefois*, continue Galien, *que l'urine s'arrête par la grandeur de l'inflammation, qui s'étend juſqu'au col de la veſſie, où eſt le muſcle nommé Sphincter, & qui bouche par ce moyen le paſſage.*

Si la ſuppreſſion d'urine, dont on vient de parler, venoit de la compreſſion des nerfs déſignez par Galien, il faudroit plûtôt attribuer ce premier accident à un *engourdiſſement*, ou à une *paralyſie* de la veſſie, qu'à *l'inflammation* de cette partie, l'inflammation n'étant pas une ſuite ſi naturelle de la compreſſion des nerfs, que l'engourdiſſement. Mais Hippocrate lui-même ſemble reconoître que cette inflammation eſt une ſuite de la douleur qui a précedé; & cela me feroit ſoupçonner que lors qu'il parle ici des nerfs, il n'a pu n'entendre par là que les parties fibreuſes & tendineuſes de la veſſie & de ſon voiſinage.

On trouve dans le même Livre un autre paſſage, où Hippocrate ſemble déſigner *les nerfs*, par le même nom τόνοι: *Lors qu'on veut*, dit-il, *cautériſer ou brûler la peau qui eſt ſous l'aiſſelle, il faut bien ſe garder d'aller trop avant, ou d'en prendre trop, de peur de bleſſer des nerfs conſiderables qui ſont voiſins des glandes de cette partie.* Galien veut auſſi qu'Hippocrate ait indiqué en cet endroit les nerfs qui vont de la mouëlle de l'épine aux bras, & en effet il ne ſemble pas qu'Hippocrate ait pu entendre autre choſe. Cependant ce qu'il ajoûte un peu plus bas, pourroit faire croire qu'il n'a voulu parler que des tendons des muſcles qui tirent le bras embas ou de ceux qui l'élevent. *Il ne faut pas ignorer*, dit-il, *que lors que vous aurez élevé fort haut l'humerus, ou le bras, vous ne pourrez point prendre de peau ſous l'aiſſelle, du moins que vous puiſſiez tant ſoit peu étendre. Car le bras étant levé, la peau qui étoit ſous l'aiſſelle diſparoit, ou ne peut plus être penſée. Et il faut d'ailleurs prendre garde aux nerfs, qui dans cette poſture s'avancent ou s'étendent beaucoup, leſquels il ne faut en aucune maniere offencer.* Il ſe ſert auſſi en ce dernier endroit du même nom τόνοι.

Le même Livre fournit un troſième paſſage, où l'on rencontre le mot τόνοι repeté pluſieurs fois. C'eſt en parlant de l'articulation des vertebres. Mais il ſemble que tout ce qu'il dit là ſe peut mieux expliquer des *ligamens*, que des nerfs proprement dits.

On trouve enfin, dans 4 un autre Livre d'Hippocrate, le paſſage qui ſuit. *Il y a deux nerfs qui viennent du cerveau, & qui, paſſant au deſſous de la grande ver-*

1 *Lib. de Articulis.*
2 *In Lib. de Articul. Commentar.* 3.
3 Ἐπικαιρότατοι.
4 *De Morb. Epidemic. Lib.* 2. *Sect.* 4.

Siecle xxxvj. *vertebre, tirent du côté d'enhaut vers la gorge ou l'éſophage; & touchant de côté & d'autre à l'artere, viennent ſe joindre comme s'il n'y en avoit qu'un; & ſe terminent où les vertebres & le diaphragme prennent leur origine, ou ſont attachez. Quelques uns*, continue cet Auteur, *ont ſoupçonné que ces nerfs rompant en cet endroit leur ſocieté, ou ſe ſéparant, tirent vers le foye & vers la rate. Il y a*, pourſuit-il *un autre nerf, qui ſort de chaque côté des vertebres ſuivant l'épine, & qui paſſant obliquement ſur les vertebres, vient ſe diſtribuer aux côtes. Et ces nerfs, auſſi bien que les veines* (dont j'ai parlé auparavant) *me ſemblent traverſer le diaphragme & ſe porter au méſentere où ils finiſſent. Ces mêmes nerfs ſe rejoignant derechef; à l'endroit d'où le diaphragme tire ſon origine, & paſſant par le milieu, au deſſous de l'artere, ſe vont rendre aux vertebres, pour venir enfin ſe conſumer dans l'os ſacrum.*

Ce paſſage eſt du nombre de ceux, qu'il eſt impoſſible de bien traduire à cauſe de leur obſcurité. Il eſt tiré d'un petit fragment d'Anatomie, qui paroit comme hors d'œuvre dans le Livre qu'on a cité; n'ayant aucune liaiſon avec ce qui précede, ni avec ce qui ſuit. Galien n'a point laiſſé de commentaire ſur ce Livre d'Hippocrate, quoi qu'il rapporte 1 quelque part les premieres paroles du paſſage qu'on vient de traduire; ce qui prouve que le fragment d'où il eſt pris, étoit déja inſeré de ſon temps au lieu où on le trouve aujourd'hui. Le même Galien ſe contente d'inſinuer en deux mots que dans ce paſſage il s'agit des veritables nerfs, ſans ſe donner la peine de l'expliquer tout entier. Et comme il ſentoit que ce n'étoit pas ici un endroit à faire de l'honneur à Hippocrate, il tâche d'ailleurs de l'excuſer, diſant, *que ce qu'Hippocrate en avoit ecrit n'étoit que pour lui ſervir comme* 2 *d'un mémoire, & non pas dans le deſſein de traiter cette matiere exactement & à fond.* Il ajoûte, pour le mieux perſuader, *que le premier & le troiſième Livre des Epidémiques ſont les ſeuls qu'Hippocrate ait achevez, où qu'il ait écrit à deſſein de les donner au public;* d'où il s'enſuit que le fragment dont il s'agit, étant pris du ſecond de ces mêmes Livres, on ne doit le regarder que comme une eſpece de brouillon que l'Auteur n'avoit pas encore mis au net. Cela peut être, mais il falloit montrer qu'Hippocrate avoit dit d'ailleurs quelque choſe de mieux, ou de plus clair, ſur ce ſujet.

Il ne ſert de rien de ſe tourmenter & de donner la gêne à ſon eſprit, pour trouver dans un Auteur ce qui n'y eſt pas. Quand on accorderoit que cet ancien Médecin, & les Aſclépiades ſes prédéceſſeurs, ont conu ou vu quelque tronc de nerfs des plus conſiderables; comme il eſt difficile que la pratique de la Chirurgie ne leur en ait pas fourni l'occaſion, il ne paroît pas qu'ils les ayent bien diſtinguez des *tendons*, ou des *ligamens*, ni qu'ils en ayent conu le veritable uſage. 3 Le paſſage qu'on a cité, dans lequel Hippocrate aſſigne aux *veines* ou aux *arteres* les fonctions des nerfs, eſt une preuve convaincante de l'ignorance où l'on étoit alors ſur ce ſujet. Mais il n'y a rien qui la prouve mieux, que ce qu'on trouve dans les écrits de cet ancien Médecin touchant la maniere dont il raiſonnoit, avec Alcmæon, & les autres Philoſophes de ce temps-là ſur *l'ouïe*, *l'odorat*, *la vuë*, & les autres ſens; on ne voit pas que ni les uns ni les autres euſſent ſeulement penſé à la part, qu'ont les nerfs dans ces ſenſations.

Des

1 *Commentar. in Lib. de Articulis.*

2 Ὑπομνηματικῶς, & συγγραφικῶς.

3 *Voyez ci-apres dans le Chap. 19. un paſſage qui prouve la même choſe.*

Des Organes des Sens. *Siecle xxxvj.*

VI. On a vu ci-deſſus ce que penſoient ſur ce ſujet les Philoſophes. Voici les deſcriptions, que l'on trouve dans Hippocrate de quelques organes des ſens. „ Les Oreilles, *dit-il*, ont un trou, qui aboutit à un os dur & ſec comme une „ pierre, auquel eſt jointe une cavité fiſtuleuſe, ou une eſpece de canal obli- „ que & étroit. On trouve à l'entrée de ce canal une pellicule fort mince & „ ſeche, dont la ſechereſſe, auſſi bien que celle de l'os, produit le ſon; l'air „ étant réflechi tant par cet os que par cette pellicule. Après cela, ſans faire mention des nerfs, il tâche de prouver que ce qui eſt ſec reſonne le mieux. „ Dans un autre endroit il dit, 1 que les vuides qui ſont autour des oreilles, „ ne ſont faits pour autre choſe que pour ouïr les bruits & les ſons. *Il ajoûte*, „ que tout ce qui parvient au cerveau par la membrane (*qui l'enveloppe*) eſt clai- „ rement entendu; & que c'eſt pour cela qu'il n'y a qu'un trou qui penetre, „ en cet endroit, juſqu'à la membrane qui eſt étendue tout autour du cerveau.

„ *A l'égard de* l'Odorat, *voici ce qu'Hippocrate en dit:* Le cerveau étant hu- „ mide, a la faculté de ſentir, ou de flairer, en attirant l'odeur des choſes ſe- „ ches avec l'air, qui paſſe au travers de 2 certains corps ſecs. Le cerveau, „ *ajoûte-t-il*, s'étend juſques dans la cavité du nez. Il n'y a point d'os en cet „ endroit qui ſe preſente entre-deux, mais ſeulement un cartilage mou comme „ une éponge, qu'on ne peut appeller ni os ni chair.

„ *Il décrit* l'Oeuil *de cette maniere.* Il y a, *dit il*, de petites veines fort dé- „ liées, qui ſe portent dans 3 l'œuil par la membrane qui enveloppe le cer- „ veau. Ces veines nourriſſent la vuë, *ou l'œuil*, d'une humeur très-pure qui „ vient du cerveau; dans laquelle les eſpeces des choſes apparoiſſent aux yeux, „ (*ou qui paroît même dans les yeux.* Ces mêmes veines éteignent la vuë, lors „ qu'elles ſe deſſechent. Il y a auſſi trois membranes, qui environnent les „ yeux. Celle de deſſus eſt la plus épaiſſe; celle du milieu eſt plus mince; & „ la troiſième eſt fort déliée, qui conſerve l'humide, ou l'humeur de l'œuil. „ La premiere étant offenſée l'œil eſt attaqué de maladie; la ſeconde étant „ rompue le met en grand danger, & elle avance au dehors comme une veſſie; „ mais la troiſième qui conſerve l'humeur, eſt celle dont la rupture eſt la plus „ fâcheuſe. *On trouve ce qui ſuit dans* 4 *un autre Livre.* Nous voyons par „ cette raiſon, *ou*, la viſion ſe fait de cette maniere. Il y a une veine qui vient „ de la membrane du cerveau, & qui, paſſant au travers de l'os, entre dans „ chaque œuil. Par cette veine, *ou*, par ces deux veines, le plus ſubtil de „ l'humeur gluante du cerveau diſtille ou coule, comme par une couloire, & „ forme autour de ſoi une membrane ſemblable à ce qu'il y a de tranſparent „ dans l'œuil, laquelle eſt expoſée à l'air & aux vents; ce qui ſe fait à peu „ près comme l'on a dit que les autres membranes ſe forment. Or il y a plu- „ ſieurs

1 *De Locis in Homine,*
2 Διὰ τῶν βρογχίων ξηρῶν ἐόντων; *au travers des bronchies qui ſont ſeches;*
3 Ἐς τὴν ὄψιν; *dans la vuë*, ou *dans l'œuil. Lib. de Locis in Homine.*
4 *Lib. de Carnibus.*

Siecle xxxvj.

„ ſieurs de ces membranes autour de l'œuil, qui ſont ſemblables à ce qui eſt
„ tranſparent au dedans. C'eſt dans ce tranſparent que la lumiere & les corps lumi-
„ nieux 1 ſe réflechiſſent, & c'eſt par cette reflexion que la viſion ſe fait, car
„ la viſion ne ſe fait point par ce qui n'eſt pas diaphane, & 2 qui ne refléchit
„ point. Ce qu'il y a d'ailleurs de blanc autour des yeux eſt une eſpece de
„ chair; & ce qu'on appelle la prunelle paroît noir, parce que cela eſt pro-
„ fond; les tuniques qui ſont autour ſont noires par la même raiſon. Nous
„ appellons, *pourſuit-il*, membrane, ou tunique ce qui eſt comme une peau,
„ laquelle n'eſt nullement noire en elle même, mais blanche & tranſparente.
„ Quant à l'humide qui eſt dans les yeux, c'eſt quelque choſe de gluant; 3 car
„ nous avons ſouvent vu après la rupture de l'œuil, qu'il en ſortoit une hu-
„ meur gluante, qui eſt liquide tant qu'elle eſt chaude, mais qui devient ſolide
„ comme de l'encens quand elle eſt refroidie.

Ceux qui croyent qu'Hippocrate ſavoit tout ce que les Médecins ſavent aujourd'hui, pourront dire qu'il donne ici le nom de *veines* aux *nerfs optiques*. Il eſt vrai que ce nom marque diverſes choſes dans cet Auteur. Il ne le donnoit pas ſeulement aux arteres, comme on l'a vu ci-deſſus. Il ſe trouve même qu'en quelques endroits il nomme *veines* des vaiſſeaux qui ne contiennent point de ſang, comme ſont *les ureteres*; parce qu'ils ſont ronds; longs, creux, & blancs comme les veines. Il eſt encore veritable qu'il diſtingue quelquefois de certaines veines, par une épithete particuliere, les appellant 4 *des veines qui contiennent du ſang*; quoi que ce ne ſoit pas par oppoſition aux *nerfs*, mais à d'autres veines, qu'il appelle des veines 5 *minces* & *qui contiennent peu de ſang*. Il a auſſi parlé d'un *nerf plein de ſang*, qui ſemble ne devoir être autre choſe qu'une veine, ſelon la penſée d'Erotien, quoi que d'autres ayent entendu par là *le panicule charneux*. 6 Un ſavant Commentateur d'Hippocrate prétend que cet ancien Médecin a donné à quelques veines l'épithete de *caves* ou *creuſes*, pour les diſtinguer des veines 7 *ſolides*; mais je ne trouve point ce dernier mot dans Hippocrate, quoi que les veines *creuſes*, dont il eſt parlé à l'endroit qu'il cite, puiſſent effectivement marquer les veines & les arteres en géneral, qui ſont les unes & les autres des vaiſſeaux *creux*. Ce que le même Interprete dit 8 ailleurs, qu'Hippocrate comprend en un endroit ſous le nom de veines des *nerfs*, des *tendons*, & des *ligamens*, ne me paroît pas bien prouvé. Nous apprenons de Rufus Epheſius *que les plus anciens Grecs donnoient aux arteres le nom de nerfs*. S'il eſt vrai qu'Hippocrate ait nommé *les nerfs optiques*, des veines, l'Auteur qu'on vient de citer, auroit dû dire auſſi, que les mêmes Anciens appelloient réciproquement les nerfs du nom d'arteres & de veines.

Que

1 Ἀντανγέει Cet endroit eſt aſſez obſcur.

2 Ce qui eſt diaphane ne doit pas réfléchir. Je ne ſai ſi Hippocrate ne s'eſt pas bien expliqué, ou ſi on ne l'entend pas bien.

3 C'eſt par la pratique de la Médecine ou de la Chirurgie, qu'Hippocrate & ſes prédéceſſeurs avoient appris la plus grande partie de ce qu'ils ſavoient d'Anatomie. *Voyez ci-deſſus, Part. 1. Liv. 2. Chap. 2.*

4 Φλέβες ἐναίμους.

5 Ὀλιγαιμοι, καὶ λεπταὶ, *Lib. de Oſſium Natura.*

6 *Foeſius, in Oeconomia Hippocratis.*

7 Φλέβες τερέαι, *Foeſius ibidem.*

8 In voce φλέβες.

Que peut-on recueillir de tout ceci, si ce n'est que le peu d'exactitude d'Hippocrate, & des Auteurs de ce temps-là à distinguer ces differens vaisseaux, par des noms differens, marque qu'ils ne les conoissoient encore que fort superficiellement? Il y a de l'apparence que le mot de 1 *veine* étoit aussi géneral chez eux que celui de 2 *vaisseau*, qui a marqué parmi tous les Anatomistes des siecles suivans, également *une veine*, *une artere*, & *un nerf*, & qui peut même convenir aux *ureteres*, & à toutes les parties qui servent à conduire des liqueurs, ou des esprits. Cela étant, les Anciens n'ont rien hazardé quand ils ont nommé des veines tous les vaisseaux indifferemment. *Sicle xxxvj.*

Des Fibres.

VII. Avant que de quitter les nerfs, il faut encore examiner le mot Grec ἶς, dont le plurier fait ἶνες, par lequel on prétend qu'Hippocrate ait marqué également *une fibre*, & *un nerf*. *Quelques-uns*, dit Erotien, *veulent que ce mot signifie un nerf; d'autres l'expliquent seulement des fibres dont les nerfs sont composez.* Les Auteurs Grecs, qui ont écrit touchant les plantes, ont appellé de ce nom les nerfs ou les filets qui paroissent au dos des feuilles, & les filamens qui sont à l'extremité des racines. Ceux qui ont traité de la composition du corps des animaux, ont nommé de même *les filets qui sont dans les chairs*, & en d'autres parties, & les Latins ont rendu ce mot par celui de *fibra*. Personne ne nie qu'Hippocrate n'ait aussi employé le même mot en cette signification, comme lors qu'il remarque *que la rate est pleine de fibres;* il a même reconu *les fibres qui sont dans le sang*. Mais on prétend qu'il a aussi par là désigné *les nerfs*. On cite pour le prouver un passage d'Hippocrate, où il est dit, 3 *que le cœur a des nerfs*, ou *des fibres qui viennent de tout le corps*. Il se sert en cet endroit du mot ἰνίας, qu'on ne trouve pas ailleurs; mais Foësius veut qu'on lise ἶνας. On peut aussi bien traduire ce dernier mot par celui de *fibres*, comme par celui de *nerfs*. Ce qui pourroit faire pencher du côté de la seconde signification, c'est ce qui est ajoûté, comme une preuve, ou comme pour confirmer ce qu'on vient de dire du cœur, *que le siege du sentiment est autour du thorax, plutôt qu'en aucune autre partie du corps;* parce que ceci a du rapport avec l'opinion de ceux qui font venir les nerfs du cœur, comme on le verra dans la suite. Mais la conséquence n'est pas juste; car 4 ceux qui reconoissent le cœur pour le principe des nerfs, ne regardent pas pour cela les nerfs comme les organes du sentiment. D'ailleurs il se peut que ni la leçon commune, ni celle de Foësius ne sont bonnes, & qu'il faut lire avec Cornarius, ἡνίας, *habenas*, les rênes, en changeant une Lettre qui ne change rien à l'ancienne prononciation. Voici comme ce dernier Auteur traduit cet endroit: *Le cœur est situé comme au détroit d'un passage, afin de tenir* les rênes *pour la conduite de tout le corps. C'est pour cela que le sentiment est autour du thorax, ou de la poitrine, plûtôt qu'en aucune autre partie. Les changemens de la couleur du visage se font aussi selon que le cœur resserre,*

1 Φλὶψ.
2 Ἀγγεῖον.
3 *Lib. de Ossium Natura.*
4 *Voyez le Chap. 4. du Livre suivant.*

Siecle. xxxvj. *ou relâche les veines. Quand il les relâche, on devient rouge, & l'on prend une bonne & vive couleur; au contraire quand il les reſſerre, on devient pâle & livide.*

Des Muſcles.

VIII. On ne trouve preſque rien dans Hippocrate touchant *les Muſcles*, que leur nom ſeul; le paſſage ſuivant eſt le premier où il en eſt parlé: *Les parties qui ont de la chair tournée en rond*, ou, *tout autour d'elles, qui eſt ce qu'on appelle* 2 un muſcle, *ont toutes un ventre, ou une cavité. Car tout ce qui n'eſt pas* 3 *compoſé de parties differentes, ſoit qu'il ſoit couvert d'une pellicule, ſoit que la chair le couvre, eſt creux; & tant qu'il eſt ſain, il eſt plein d'eſprit; mais dès qu'ils devient malade, il ſe remplit d'une eſpece d'eau, ou de ſang corrompu. Or les bras ont une chair de cette ſorte, les cuiſſes & les jambes en ont de même, auſſi bien que les plus maigres & les plus décharnées.*

On trouve en un autre endroit le mot ξυναγωγέες, qui ne peut, ce ſemble, être que l'adjectif de μύες, qui eſt ſous-entendu; οἱ ξυναγωγέες μύες, *les muſcles* qui ſervent *à relever* ou *à reſſerrer*. Il s'agit là de *l'anus*. Je ne ſai s'il y a quelqu'autre paſſage, où l'action d'un muſcle ſoit touchée. A l'égard des noms, par leſquels les Anatomiſtes des ſiecles ſuivans ont diſtingué les muſcles, il eſt parlé 4 en un endroit, du muſcle nommé *Pſoas*.

De l'Eſophage, *du* Ventricule, *& des* Boyaux.

IX. 5 *L'Eſophage* eſt, ſelon Hippocrate, *un canal qui tient depuis la langue juſqu'au ventricule, qui eſt le lieu où les viandes ſe* pourriſſent, *ou*, ſe cuiſent. On trouve l'une & l'autre de ces deux expreſſions dans Hippocrate. Dans le paſſage qu'on vient de citer, il appelle le ventricule, 6 *ventre pourriſſant*. 7 Ailleurs il ſe ſert du mot ἀκροσαπες, c'eſt à dire, *qui commence à ſe pourrir*, en parlant de la nourriture ou des viandes qui ſont dans l'eſtomac, & qui ne ſont qu'à demi pouries, ou fermentées. Mais on trouve bien plus ſouvent les mots πέψις, *coction*; πέσσειν, *cuire*. Cette coction ſe fait, ſelon lui, par la chaleur du ventricule, *qui eſt*, dit-il, *une partie toute nerveuſe, & qui joint le foye du côté gauche*, d'où lui vient cette chaleur. 8 Au reſte il faut remarquer que les mots ὀισοφάγος, & στομαχὸς, ſignifient la même choſe dans notre Auteur. Le dernier de ces mots Grecs, d'où le Latin *ſtomachus*, & le François *eſtomac* tirent leur origine, marque auſſi bien ſouvent dans Hippocrate *l'orifice*, ou *l'embouchure* de quelque vaiſſeau ou de quelque partie que ce ſoit, comme de la veſſie du fiel, de la matrice &c.

Il

1 *Lib. de Arte.*
2 Ὁ μῦς
3 Ἀ σύμφυτον.
4 *Lib. de Articulis.*
5 *Lib. de Anatome.*
6 Κοιλίη σηπτικὴ.
7 *Lib. de Alimento.*
8 *Voyez l'Oeconomie d'Hippocrate de Foëſius, & les diverſes leçons de Mercurial, Liv. I. Chap. I.*

Il ſemble qu'Hippocrate ne diſtingue que 1 *deux boyaux, dont le premier, qui eſt attaché à l'eſtomac, & qui eſt le plus étroit, a douze coudées de longueur, étant d'ailleurs tout replié. Quelques-uns*, ajoûte-t'il, *l'appellent* Colon. Il remarque 2 en un autre endroit, *que l'homme a ce boyau ſemblable à celui d'un chien, ſi ce n'eſt qu'il eſt plus gros dans l'homme.* Ce même boyau eſt ſuſpendu ou attaché à une partie, qu'il appelle *Méſocolon*, c'eſt à dire, *le milieu du Colon;* & cette partie *eſt attachée elle-même aux nerfs qui viennent de l'épine du dos, & qui paſſent ſous le ventre.* Le ſecond des boyaux eſt nommé 3 *Archos.* Il eſt garni tout autour de beaucoup de chair, & vient ſe terminer à l'anus. Hippocrate dit ailleurs *que ce dernier boyau eſt poreux;* & il ajoûte quelques autres particularitez touchant les inteſtins, que nous rapporterons dans l'Article XII. ou nous parlerons des Reins. Siecle xxxvj.

Du Foye, *& de la* Rate.

X. Hippocrate dit du *Foye*, qu'il eſt *plus abondant en ſang, que les autres viſceres*, & qu'on y trouve *deux éminences* qu'on appelle *portes.* Il veut que le foye ait *cinq lobes* ou ſoit diviſé en cinq parties. On a vu ci-devant qu'il le faiſoit en un endroit *l'origine des veines.* Il marque que pluſieurs 4 *bronchies* paſſent du cœur dans le foye, & avec ces bronchies *la grande veine*, par laquelle tout le corps eſt nourri. Il appelle ailleurs cette veine 5 *la veine du foye.* Enfin il aſſigne au foye l'office de *ſéparer la bile*, ce qui ſe fait par le moyen des veines de ce viſcere, qui attirent ce qu'il y a de bilieux, ou de propre à faire de la bile, dans les alimens. Le foye ſert auſſi à réchauffer le ventricule, comme on l'a remarqué dans l'Article précedent

La *Rate*, commençant à paroître vers la derniere des fauſſes côtes, du côté gauche, s'étend en ſorte qu'elle fait comme la figure de la plante du pied d'un homme, imprimée ſur la terre. Elle reçoit une veine qui ſe diviſe en une infinité de *filamens*, comme des toiles d'araignées, qui ſont pleins de ſang, & répandus dans toute ſa ſubſtance. Elle eſt attachée ou ſuſpendue à *l'omentum*, auquel elle fournit du ſang par diverſes petites veines. Hippocrate remarque que la rate eſt 6 *fibreuſe.* Il dit auſſi ailleurs qu'elle eſt molle & ſpongieuſe, & que c'eſt pour cela qu'elle attire du ventricule, auprès duquel elle eſt placée, une partie de l'humide, qui vient de la boiſſon; le reſte étant enſuite attiré par la veſſie de l'urine.

Du Poumon, *& de la Membrane appellée* Phrénes.

XI. *Le Poumon* a, ſelon Hippocrate, cinq lobes comme le foye; il eſt caverneux, rare, & percé de pluſieurs trous comme les éponges. 7 C'eſt pour cela

1 *Lib. de Anatome.*
2 *De Morb. Epidem Lib.* 2. *Sect.* 4.
3 *De* ἀρχὴ, qui ſignifie *commencement* ou *principe*, parce que ce boyau eſt le premier ou le principe des autres, à commencer par le bas.
4 Βρογχίας.
5 Ἡ παχεῖτις.
6 Ἰνώδες
De Priſca Medicina.

Siecle xxxvj.

cela qu'il attire auſſi des parties voiſines l'humidité qu'elles contiennent, ou qu'il les ſuce.

Le nom qu'Hippocrate donne à la membrane qui ſépare le ventre d'avec la poitrine, eſt le même que celui par lequel les Grecs déſignoient 1 *l'eſprit* ou *l'entendement*. Les plus anciens Médecins avoient ainſi nommé cette partie, dans la penſée qu'elle étoit *le ſiege de l'entendement*, ou de la *prudence*, lui faiſant partager l'office qu'ils attribuoient, comme on l'a vu ci-deſſus, au cœur qui eſt dans ſon voiſinage.

Ce n'eſt pas que cette opinion fût generalement reçue de tout le monde. On la croyoit même fauſſe déja du temps d'Hippocrate, ſi le Livre *de la Maladie Sacrée* eſt de lui. Voici de quelle maniere l'Auteur de ce Livre parle de cette affaire. *La partie*, dit-il, *qu'on appelle* Phrénes, *a été ainſi nommée mal à propos & à l'aventure. Ce nom n'eſt fondé que* 2 *ſur une opinion & non pas ſur quelque choſe de réel; car je ne vois pas en quoi cette partie contribue à la prudence ou à l'intelligence. Tout ce qu'elle fait c'eſt que ſi quelcun eſt ſurpris tout d'un coup d'une grande joye ou d'une grande triſteſſe, cette partie treſſaillit; & cauſe par la quelque eſpece d'inquietude ou de douleur, parce qu'elle eſt plus mince & plus fortement tendue qu'aucune partie du corps; n'aiant aucun ventre, ou, aucune cavité, pour recevoir ce qui eſt bon ou ce qui eſt mauvais, mais étant également troublée de l'un & de l'autre, à cauſe de ſa foibleſſe naturelle. Cette partie*, pourſuit-il, *ſent, ou a du ſentiment, mais elle n'eſt pas le ſiege de la ſageſſe, non plus que le cœur. C'eſt pourquoi le nom qu'on lui a donné, ne lui convient pas mieux, que celui qu'ont* les oreilles du cœur, *leſquelles n'entendent pas pour cela les ſons.*

Hippocrate dit ailleurs de cette membrane, *qu'elle a ſon principe vers l'épine du dos, derriere le foye;* & en un autre endroit, *qu'elle eſt nerveuſe & forte.* Il y a encore un autre paſſage où il dit, *que cette membrane cauſe le délire, & la folie, lors que le ſang y ſejourne ou ſe meut lentement.*

Des Reins; *des* Ureteres; *& de la* Veſſie *de l'urine.*

XII. Notre Auteur parlant des *Reins*, les met au nombre des 3 *glandes*, ou du moins il dit qu'elles en ont, & même de plus groſſes que toutes les autres qui ſont dans tout le reſte du corps. On pourroit croire qu'il a plûtôt voulu parler des glandes de leur voiſinage, quelles qu'elles puiſſent être, que de celles qui ſont dans cette partie. Il avoit dit, dans le même ſens, un peu auparavant, *que les inteſtins ont des glandes plus groſſes que toutes les autres, & que ces glandes attirent l'humidité ſuperflue des inteſtins.* Quoi qu'il en ſoit, il étoit dans la penſée 4 *que les Reins*, par une faculté qui leur eſt particuliere, ou, par les glandes dont on a parlé, *attirent des veines près deſquelles ils ſont ſituez, une partie de l'humidité qui vient de la boiſſon; & que cette humidité ſe filtrant, ou ſe coulant,*

1 Φρένες. Les Anatomiſtes ſuivans ont appellé cette membrane *Diaphragme*, c'eſt à dire *Séparation.*

2 Τῷ νόμῳ, τῷ δὲ ὄντι ϑεῷ, *Opinione, non reipſa. Voyez ci-devant Liv. 2. Chap. 6.*

3 *De Glandulis.*

4 *De Oſſium Natura.*

lant, comme de l'eau, dans la ſubſtance des reins, deſcend dans la veſſie par 1 *les veines qui s'y portent; pendant que l'autre partie de la boiſſon paſſe immédiatement des inteſtins dans la même veſſie; les inteſtins, ou, l'inteſtin, étant ſpongieux & poreux à l'endroit où il la touche.* Siecle xxxvi.

Des Parties qui diſtinguent les Sexes ; *& de la maniere dont ſe fait* la generation.

XIII. On trouve dans Hippocrate le nom des principales parties qui diſtinguent les deux ſexes, mais il ne parle point de la maniere dont elles ſont compoſées. Il y a ſeulement ce mot touchant *les véſicules ſéminales*, par où il ſemble qu'il ait voulu décrire la véſicule, que de grands Anatomiſtes modernes n'ont pas ſu voir. 2 *Il ſe trouve*, dit-il, *de chaque côté de la veſſie, de petites cellules, ſemblables à celles où les abeilles font leur miel, dans leſquelles la ſemence eſt contenue.*

Il croyoit que la ſemence vient de *toutes les parties du corps*, mais particulierement *de la tête*, deſcendant par les veines, qui ſont auprès des oreilles, juſques dans la mouëlle de l'épine du dos, & de là dans les reins. Quant à la maniere dont *la conception* ſe fait, & ce qui regarde *la formation de l'enfant* dans le ſein de ſa mere, il prétendoit, 3 *que les deux ſemences*, celle de l'homme & „ celle de la femme, s'étant mêlées dans la matrice, elles s'épaiſſiſſent & s'é„ chauffent ou ſe ſpiritualiſent; en ſorte que dans la ſuite l'eſprit qui eſt con„ tenu dans leur centre, ſe pouſſe au dehors & attire une portion de l'air que „ la mere reſpire; par le moyen duquel le mêlange de ces deux ſemences re„ cevant du raffaichiſſement, ſe nourrit, ou s'enfle, juſques à ce qu'il ſe for„ me par deſſus une petite pellicule, qui enſuite en contient d'autres ſous elle, „ qui ſont toutes attachées enſemble.

„ Il ajoûte, qu'en ce temps-là le ſang de la mere deſcendant dans la matri„ ce & s'y figeant, ſert à la production d'une eſpece de chair, du milieu de „ laquelle ſort le *nombril*, qui eſt un canal deſcendant de ces mêmes pellicu„ les, par lequel le fœtus reſpire, ſe nourrit, & reçoit de l'accroiſſement. *Ce „ qu'on vient de dire* que le fœtus ſe nourrit par le nombril, *eſt repeté* 4 *en plus „ d'un endroit. Mais cela n'empêche pas qu'Hippocrate n'aſſure* 5 *ailleurs*, que le „ fœtus ſe nourrit par la bouche, & en ſuçant; qu'autrement il n'auroit pas „ des excrémens dans les boyaux en venant au monde, & ne ſauroit pas ſucer „ d'abord la mammelle, s'il n'avoit fait auparavant quelque choſe de ſemblable.

„ *Hippocrate continuant à parler de la formation de l'enfant, dit*, que la chair „ dont on a parlé, ayant été formée, le ſang de la mere qui eſt tous les jours „ attiré en plus grande quantité dans la matrice, par cette chair qui reſpire, „ eſt cauſe que les pellicules s'enflent, & qu'il s'y fait comme des replis, par„ ticulierement dans les entérieures; leſquelles ſe rempliſſant de ce ſang, pro„ duiſent ce qu'on appelle *chorion*. Il arrive enſuite, à méſure que la chair croît, que

1 Il donne ce nom aux *ureteres. Voyez ci-deſſus Article VI.*
2 *Lib. de Oſſium Natura.*
3 *De Natura Pueri.*
4 *Lib. de Alimento. Lib. de Natura Pueri.*
5 *Lib. de Carnibus.*

Siecle. xxxvj. „ que l'eſprit en diſtingue ou en débrouille les parties, en ſorte que chacune „ va vers ſa ſemblable; ce qui eſt épais, vers l'épais; ce qui eſt rare, vers le „ rare; ce qui eſt humide, vers l'humide; chaque choſe allant en ſon propre „ lieu, ou du côté de ce qui eſt de ſa même nature, & d'où elle a tiré ſon „ origine. En ſorte que ce qui eſt procedé de l'épais demeure épais, ce qui „ vient de l'humide demeure humide, & le reſte à proportion; la chaleur „ amenant d'ailleurs les os à la dureté qu'on voit qu'ils ont. Après cela, les „ extrémitez du corps ſe pouſſent au dehors comme les branches d'un arbre. „ Les parties tant internes qu'externes ſe diſtinguent mieux; la tête s'éleve au „ deſſus des épaules & s'en éloigne, comme les bras s'éloignent des côtez, & com- „ me les jambes s'écartent l'une de l'autre Les nerfs, ou les ligamens vont „ aux jointures; la bouche s'ouvre; le nez, & les oreilles s'élevent au deſſus „ des autres parties de la tête, & ſe percent; les yeux ſe rempliſſent d'une hu- „ meur pure; & les marques du ſexe paroiſſent. Les viſceres, *pourſuit notre* „ *Auteur*, ſe diſtinguent ou ſe rangent auſſi. L'enfant commence à reſpirer „ par la bouche & par les narines; le ventre ſe remplit d'eſprit ou d'air, auſſi „ bien que les boyaux, & il y vient auſſi de l'air par le nombril. Enfin les boyaux „ & le ventre s'ouvrent en ſorte qu'il ſe fait un paſſage qui conduit à l'anus, „ comme il s'en fait un autre qui tend de la veſſie au dehors.

Hippocrate, ou l'Auteur du Livre qu'on a cité, ayant raiſonné de cette maniere ſur la formation du corps de l'enfant, fait voir qu'il ſe paſſe à peu près la même choſe dans *la production des plantes*; & il explique ſur les mêmes principes comment elles naiſſent de leurs ſemences. Il tâche même de faire voir que *les oiſeaux* ne ſe forment pas autrement *dans leurs œufs*, mais il ne s'étend pas beaucoup là-deſſus. *Le jaune de l'œuf* eſt, ſelon lui, la matiere dont les oiſeaux ſe produiſent, & *le blanc* eſt celle de leur nourriture. Il conclut enfin de tout ceci, *que la Nature eſt la même*, ou *qu'elle agit d'une maniere uniforme, par rapport à la génération des hommes, à celle des plantes, & à tout ce qui ſort de la terre*, qui eſt le même ſentiment qu'avoit [1] Empedocle.

Ce qu'Hippocrate dit de la maniere, dont il avoit découvert que le mêlange, ou le reſultat des ſemences, dans la matrice, ſe couvre bien-tôt d'une pellicule, eſt aſſez remarquable. *Il eut*, dit-il, *occaſion de s'inſtruire là-deſſus, enſuite d'un conſeil qu'il avoit donné à une eſclave Muſicienne, qui étoit groſſe depuis ſix jours Comme cela portoit un grand préjudice à ſes maîtres, à cauſe de ſa voix, il lui dit de faire pluſieurs ſauts, ce que cette femme ayant pratiqué la ſemence tomba avec bruit. Cela étoit ſemblable à un œuf crud, dont on auroit ôté toute la coquille, & dans lequel il y auroit une liqueur fort tranſparente.* Il ajoûte, *qu'on voyoit des fibres blanches fort ſubtiles ſur la membrane qui contenoit cette liqueur, leſquelles étoient mêlées d'une ſanie groſſiere & rougeâtre; en ſorte que toute la membrane paroiſſoit rouge. Il y avoit dans cette membrane je ne ſai quoi de délié qu'il prenoit pour le nombril, & c'étoit où la membrane commençoit & d'où elle tiroit ſon origine.*

Notre Auteur continuant à examiner ce qui arrive à l'enfant dans la matrice, depuis que ſon corps eſt formé juſqu'au temps de l'accouchement; dit, „ que le corps des femelles a toutes ſes parties formées & diſtinctes au bout de „ quarante-deux jours, pour le plus tard; & celui des mâles, au bout de „ trente;

[1] *Voyez le Chap. 5. du Livre précedent.*

„ trente; ce qui arrive ainſi, premierement, parce que la ſemence d'où ſe „ produit la femelle eſt plus foible & plus humide que celle d'où s'engendre le „ mâle. Il en rend encore une autre raiſon tirée du temps des purgations des femmes après l'accouchement, laquelle on ne rapportera pas ici pour éviter la longueur. „ Il ajoûte, à l'égard de la difference des ſexes, que les mâles ſe „ forment lorſque la ſemence, tant du mâle que de la femelle, ſe trouve forte; & les femelles, lorſque ces ſemences ſont plus foibles, ou plus humides, „ & moins chaudes. *Il remarque auſſi*, que les mâles viennent du côté droit „ de la matrice, qui eſt le plus fort & le plus chaud; & les femelles du côté „ gauche. *Siecle xxxvj.*

„ Le corps de l'enfant ayant été ébauché de cette maniere, s'augmente & „ croît tous les jours, attirant à ſoi ce qu'il y a de plus gras dans le ſang de la „ mere; ce qui fait que ſes os deviennent plus durs; ſes doits ſe ſéparent, & „ il vient des ongles à leurs extrémitez, auſſi bien que des cheveux & des „ poils, à la tête & au reſte du corps. Alors l'enfant commence à ſe remuer, „ le mâle au bout de trois mois & la femelle au bout de quatre, pour l'ordinaire, quoique cela puiſſe quelquefois un peu varier. Enfin l'enfant étant „ venu à ſa juſte groſſeur & grandeur, comme ce qu'il tire de ſa mere n'eſt „ plus ſuffiſant pour le nourrir, il ſe remue avec force, & rompant les membranes qui l'enveloppoient, il ſe procure la ſortie, ce qui arrive ordinairement le dixième mois. Quand il eſt né il ſe nourrit du lait de ſa mere, ou „ de ſa nourrice. La matiere de ce lait ſe tire de ce qu'il y a de plus gras & „ de plus huileux dans les alimens, ce qui ſe fait de cette maniere. La matrice, à meſure qu'elle groſſit, preſſe les parties voiſines, & principalement „ l'omentum & le ventre; & par cette compreſſion les oblige de ſe décharger „ de leur graiſſe, qui eſt auſſi-tôt attirée par les mammelles, dont la ſubſtance eſt ſpongieuſe, & dont les veines ſe dilatent enſuite davantage, à meſure „ que l'enfant ſuce.

Voilà, ſelon notre Auteur, de quelle maniere les enfans ſe forment & croiſſent dans le ſein de leur mere, & comment ils viennent au monde; ce qui ſe doit entendre de ce qui arrive ordinairement, & qui n'exclud pas les cas extraordinaires, dont Hippocrate rend auſſi raiſon, dans quelques Livres qu'il a compoſez ſur cette matiere en particulier.

Des Enfans qui naiſſent à ſept mois; & de ceux qui naiſſent à huit.

XIV. Il y a un de ſes Livres, qui eſt intitulé, *de l'Enfant qui nait à ſept mois*, & un autre qui a pour titre, *de l'Enfant qui nait à huit mois.* Le premier de ces enfans peut vivre & atteindre l'âge le plus avancé, mais non pas le ſecond, qui, ſelon notre Auteur, doit néceſſairement mourir en venant au monde, ou du moins n'y demeurer que très-peu de temps. La raiſon qu'il rend de cette difference eſt que ſept mois après la conception, l'enfant qui eſt dans la matrice étant parfaitement formé, & ſe trouvant déja fort, quoi qu'il ait encore quelques temps à croître, ſe remue plus vigoureuſement, ce qui fait que les membranes qui l'enveloppent, ſe relâchent un peu; de la même maniere qu'on voit que les épics s'entr'ouvrent, quelque temps avant que le grain ſoit mûr.

Siecle xxxvj. Il arrive donc que ce relâchement allant quelquefois plus loin que les membranes ne peuvent porter, elles se rompent, en sorte qu'il faut que la femme accouche; & son accouchement étant prématuré, plusieurs de ceux qui naissent à ce terme-là, meurent aussi-tôt après. Mais comme on a remarqué que l'enfant avoit déja en ce temps-là toutes les parties de son corps bien formées, il ne laisse pas d'y en avoir quelques uns qui échappent, lors qu'on les éleve avec soin.

Quant à ceux qui demeurent encore dans le sein de leur mere après ce terme, ou après le relâchement des membranes, Hippocrate suppose que les grands efforts qu'ils ont faits, les rendent languissans & malades pendant *quarante jours*; en sorte que s'ils naissent dans cet intervalle, les nouveaux efforts qu'ils sont obligez de faire, pour sortir de la matrice, achevent de les abbattre, & les tuent nécessairement; au lieu que ceux qui passent ce terme, & particulierement ceux qui ont quarante autres jours pour se reprendre, naissant avec toutes leurs forces, subsistent très-aisément.

Les deux quarantaines de jours, dont on vient de parler, sont les dernieres des *sept*, qu'Hippocrate prétend qui se passent depuis le moment de la conception, jusqu'à celui de la naissance des enfans, qui viennent selon les loix ordinaires de la Nature. Il prétend du moins que si un enfant n'accomplit pas ces sept quarantaines toutes entieres, ce qui pousseroit le terme de la naissance dix jours au delà de neuf mois; à compter, comme il fait, trente jours pour chaque mois, il doit pour le moins être entré dans la derniere quarantaine; comme cela arrive à ceux qui viennent depuis le commencement du neuvième mois jusqu'à la fin. Il croyoit de même, à l'égard des enfans que l'on a dit qui viennent à sept mois, qu'il suffit pour qu'ils ayent vie, qu'ils soient entrez dans le septième; & c'est pour cela qu'il met ceux qui naissent au bout de cent quatre-vint-deux jours, & une petite partie d'un jour, au rang des enfans venus à sept mois accomplis; quoi que ce nombre de jours ne faille, à son compte, que six mois & deux jours, & qu'il manque dix-huit jours que le cinquième quadragenaire ne soit achevé.

Ce qui avoit engagé Hippocrate dans le sentiment dont il étoit, à l'égard des enfans venus à *sept mots*, qu'il prétendoit devoir plûtôt vivre que ceux qui viennent à *huit*; & à l'égard des *sept quadragenaires* qui s'écoulent, selon lui, depuis la conception jusqu'à l'acchouchement naturel, c'est qu'il supposoit que le nombre de *sept* étoit le plus parfait de tous; & qu'il lui attribuoit un grand pouvoir, non seulement par rapport à la formation du corps des enfans, ou à leur naissance, mais encore par rapport au temps de la vie & de la mort de tous les hommes, & aux maladies auxquelles il sont sujets, selon ce qu'il dit en un endroit, 1 *que l'âge de l'homme, ou sa vie, est de sept jours, ou est reglée par le nombre septenaire, & que tout ce-qui lui arrive, ou tout ce qui regarde l'économie de son corps, est administré par rapport au nombre de sept*, ou *à des periodes septenaires*. En quoi il suivoit l'opinion de Pythagore qu'on a rapportée ci-dessus, & reconoissoit, avec ce Philosophe, les loix d'une certaine 2 *harmonie*, selon

1 *Lib. de Carnibus.*

2 *Lib. de Septimestri Partu.* Voyez encore *la sixième Section du second des Epidémiques.*

Siecle xxxvj.

ſelon laquelle tout l'Univers eſt conduit, & qui ſe rencontre dans la combinaiſon ou dans la jonction de certains *nombres*, dont *le ſeptenaire* eſt le plus conſiderable. Mais quel qu'ait été le fondement ſur lequel Hippocrate s'eſt appuyé, pour décider du ſort des enfans qui naiſſent dans les divers temps qu'on a marquez; c'eſt une choſe remarquable que ſa déciſion ait été ſuivie, s'il faut ainſi dire, de toute la terre, & que ſon autorité ſeule ait été la regle [1] des Juriſconſultes, dans les loix que les Empereurs Romains ont faites ſur ce ſujet.

Il eſt temps de finir ce qui regarde ſon Anatomie, avec cette digreſſion que l'on a faite à l'occaſion des parties qui diſtinguent les ſexes, après avoir remarqué qu'on trouve encore dans les Ecrits d'Hippocrate diverſes choſes concernant *les os*, leur nombre, leur figure, leur aſſemblage, &c. C'eſt la partie de l'Anatomie ſur laquelle il eſt le plus exact, comme étant celle dont la conoiſſance eſt la plus néceſſaire pour l'exercice de la Chirurgie, qu'il entendoit très-bien, comme on le verra en ſon lieu. Cependant on n'a pas cru devoir rapporter ici ce qu'il a dit ſur ce ſujet, parce que Riolan en a déja donné un extrait, & que c'eſt la partie de l'Anatomie ſur laquelle l'on a le moins diſputé dans la ſuite. On trouvera un abregé complet d'Anatomie, où l'Oſteologie ſera jointe, quand on en ſera à Galien. Voilà ce que l'on avoit à dire touchant l'Anatomie d'Hippocrate. On verra encore quelque choſe qui y a du rapport, dans le Chapitre ſuivant, & dans la ſeconde Partie de cette Hiſtoire, Chap 3. & 6.

CHAPITRE IV.

Des Cauſes de la Santé, *& de* celles des Maladies; *de leur* Sujet, *& de leurs principales* Differences.

ON a vu ci-deſſus quels ſont, ſelon Hippocrate, les élémens de tous les corps en géneral. Lorſqu'il s'agit du corps humain, en particulier, ou de celui des animaux, il établiſſoit auſſi trois principes particuliers; *le Solide*, *l'Humide*, & *les Eſprits*; qu'il explique autrement, par [2] *ce qui contient*, *ce qui eſt contenu*, & *ce qui donne le mouvement*.

On ne peut entendre par *ce qui contient*, que *les parties ſolides*; comme les os, les nerfs, ou les tendons, & les ligamens, les cartilages, les membranes, les fibres, & autres parties ſemblables. Par *ce qui eſt contenu*, Hippocrate entendoit principalement quatre ſortes *d'humeurs*, ou de matieres liquides qui ſe trouvent dans le corps; [3] *le ſang*; *la pituite*, ou *le phlegme*; *la bile jaune*; & *la mélancholie*, ou *bile noire*. Par *ce qui donne le mouvement*, il vouloit marquer ce qu'il appelle autrement *Eſprit*, qui eſt, ſelon lui, une matiere qui tient de la nature

1 Septimo menſe naſci perfectum partum jam receptum eſt, propter auctoritatem doctiſſimi viri Hippocratis. *Paulus*, *in Leg.* 3. *Paragr. de Statu hominum.* Hippocrate eſt encore cité d'ailleurs, par les Juriſconſultes anciens, ſur la même matiere.

2 Τὰ ἴσχοντα, τὰ ἐνισχόμενα, καὶ τὰ ὀχεῦντα. *Epid. Lib.* 6. *Sect.* 8.

3 *Lib. de Natura Hominis.*

Siecle xxxvj.

nature de l'*air*, d'où elle tire ſon origine, & qui eſt répandue par tout le corps; on dira quelque choſe de plus particulier, ſur tout cela.

Pour commencer par *les humeurs*, Hippocrate veut que *le ſang* ſoit naturellement *chaud* & *humide*, de couleur *rouge*, & *doux* au goût; *la pituite*, *froide* & *humide*, *blanche*, *gluante*, & *un peu ſalée*; *la bile jaune*, *ſeche*, *gluante*, *amere*, & tirée de ce qu'il y a de plus *gras* dans le ſang & dans les alimens; *la mélancholie*, *noire*, *froide*, & *ſeche*, *très-gluante*, *flatueuſe*, & *facile à fermenter*.

Le corps de l'homme eſt, ſelon lui, compoſé de ces quatre ſubſtances. C'eſt par elles, dit-il, qu'on a *la ſanté*, & qu'on eſt *malade*. On ſe porte bien tant que ces humeurs demeurent en leur état naturel, & qu'elles ſont dans une juſte proportion entr'elles, par rapport à leur quantité, à leurs qualitez & à leur mêlange. Au contraire l'on ſe porte mal, lorſque quelcune de ces choſes eſt en moindre quantité, ou qu'elle eſt plus abondante qu'il ne faut; lorſqu'elle ſe tient ſéparée des autres en quelque partie du corps; & enfin lorſque toutes ces humeurs n'ont pas les qualitez requiſes, & qu'elles ne ſont pas mêlées enſemble, comme elles le doivent être. On peut définir *la ſanté* & *la maladie* ſur ce qu'on vient de dire de l'une & de l'autre; Hippocrate lui-même n'en ayant pas donné de définition expreſſe, ſi ce n'eſt lorſqu'il dit en un endroit, qu'on appelle maladie, 1 *tout ce qui incommode l'homme*; mais cela eſt trop général.

Quant aux uſages de chaque humeur en particulier, il croyoit que *le ſang*, bien conditionné, nourrit les parties, & qu'il eſt la ſource de la chaleur animale; qu'il fait la bonne couleur & la bonne ſanté. Il croyoit auſſi que *la bile jaune* conſerve le corps dans ſon état naturel, empêchant que les petits vaiſſeaux, & les voyes cachées, qui ſont en ſi grand nombre, ne ſe bouchent; & tenant ouverts les conduits par où les excremens s'évacuent. Il lui attribue de plus d'aiguiſer les ſens, & d'aider à la coction des alimens. *La bile noire* eſt, ſelon lui, une eſpece de lie ſervant de ſoûtien & de fondement aux autres humeurs. *La pituite* ſert aux nerfs, aux membranes, aux cartilages, aux articulations, à la langue, & à d'autres parties pour les rendre ſouples, & faciliter leur mouvement.

Outre les quatre premieres qualitez, que l'on a dit qu'Hippocrate attribuoit aux humeurs, qui ſont *l'humidité*, *la ſechereſſe*, *la chaleur*, & *le froid*; outre ces qualitez, dis-je, & quelques autres que l'on a touchées, il paroît par quelques paſſages, qu'il croyoit qu'elles en poſſedoient une infinité d'autres, qui avoient leurs uſages, & qui ne devenoient nuiſibles, qu'entant que l'une venoit à acquerir un plus grand degré de force, à dégenerer, à ſe ſéparer du reſte &c. „ Voici comme il en parle lui-même. 2 Les Anciens, *dit-il*, n'ont „ point cru que le ſec, le froid, le chaud, ou l'humide, ni aucune autre „ qualité ſemblable, cauſât quelque incommodité à l'homme; mais ils ont cru „ que ce qu'il y avoit de plus fort ou d'exceſſif en chacune des ces qualitez, & „ que la nature humaine ne pouvoit pas ſurmonter, étoit ce qui incommode, & c'eſt ce qu'ils ont tâché de corriger ou d'ôter. Or entre les choſes douces, ce qui eſt très-doux eſt le plus fort; comme entre les amers, „ &

1 Ὅ τι ἂν λυπέῃ τὸν ἄνθρωπον.

2 *De Priſca Medicina. Voyez au Livre précedent Chap. 5. le ſentiment d'Alcmæon.*

„ & les aigres, ce qui eſt très-amer & très-aigre; en un mot ce qui tient le plus *Siecle xxxvj.*
„ haut degré en chaque choſe. Ce ſont, *continue Hippocrate*, ces dernieres cho-
„ ſes que les Anciens ont cru qui ſe trouvent dans le corps de l'homme, qui
„ lui ſont nuiſibles. Il ſe rencontre en effet dans notre corps, de *l'amer*, du
„ *ſalé*, du *doux*, de *l'aigre*, de *l'âpre*, de *l'inſipide*, & une infinité d'autres ma-
„ tieres qui ont diverſes qualitez, ſelon qu'elles ſont abondantes ou qu'elles ſont
„ fortes. Ces differentes qualitez ne s'apperçoivent point, & ne font de mal à
„ qui que ce ſoit, tant que les humeurs ſont mêlées, & que par ce mêlange el-
„ les ſe temperent l'une l'autre. Mais s'il arrive que les humeurs ſe ſéparent,
„ & qu'elles demeurent à part, alors leurs qualitez deviennent ſenſibles, & in-
„ commodes en même temps.

On peut recueillir de ce qu'on vient de dire, qu'Hippocrate n'entendoit pas que les matieres, dont on a parlé, agiſſent ſeulement par les qualitez que les Philoſophes ont appellé *premieres*, qui ſont celles qu'on a touchées d'entrée. Bien loin de là il dit peu après, *que ce n'eſt pas* le chaud *qui a une grande force*, *mais* l'aigre, l'inſipide, *&c. ſoit dans l'homme*, *ſoit hors de l'homme*, *ſoit à l'égard de ce qu'il mange ou de ce qu'il boit*, *ou de ce qu'on applique au dehors de quelque maniere que ce ſoit; & il conclut que de toutes* 1 *les facultez il n'y en a point*, *qui ait moins de pouvoir que* le chaud & le froid.

Ce que l'on a dit des humeurs qui ſe ſéparent des autres, a du rapport avec ce qu'Hippocrate remarque en divers endroits, *que les humeurs ſe meuvent*. Il exprime quelquefois ce mouvement qui cauſe diverſes maladies, par un terme qui marque 2 *une impetuoſité*, à peu près ſemblable à celle des animaux, qui entrent en chaleur en certain temps.

Il y a d'autres paſſages par leſquels il ſemble qu'Hippocrate n'accuſe que 3 deux ſortes d'humeurs, *la bile*, & *la pituite*, d'être les cauſes des maladies. Ce qui arrive lors que ces deux humeurs ſe mêlent avec le ſang, & qu'elles pechent ſoit par rapport à la qualité ou à la quantité; ſoit par rapport au lieu où elles doivent ſe rencontrer, ou ne ſe rencontrer pas. Mais comme il parle ailleurs de deux ſortes de bile, ces deux humeurs ſe pourront reduire à trois; & en les joignant au ſang il s'en trouvera toûjours quatre.

4 En d'autres endroits il en ajoûte une cinquième, qui eſt *l'eau*; dont il prétend que la rate ſoit la ſource, comme le foye & le cerveau ſont celles du ſang, de la bile, & de la pituite. Quelques Commentateurs veulent que cette *eau* ſoit la même choſe que *la mélancholie*, à laquelle Hippocrate la ſubſtitue. On ne void pas dabord comment pouvoir accorder leur ſentiment avec l'idée qu'il avoit de cette derniere humeur. Nous avons dit ci-deſſus qu'il regardoit la mélancholie comme une eſpece de *lie* des autres humeurs, en quoi elle n'auroit pas du rapport avec l'eau. Et il ſemble qu'on ne trouve pas mieux ſon compte en faiſant de deux ſortes de *mélancholie*, l'une qui eſt celle qu'on vient de décrire, & l'autre qui doit plûtôt être appellée *bile noire*, qui n'eſt autre

1 *Voyez ci deſſus, Liv. 3. Chap. 2. la ſignification du mot δύναμις.*

2 *Ὀργᾶν, impetu ferri, libidine accendi.* De ce verbe vient le mot *ὀργασμὸς*, qui déſigne cette eſpece de mouvement.

3 *Lib. de Affectionibus; & Lib. 1. de Morbis.*

4 *Lib. 4. de Morbis.*

Siecle xxxvj.

autre choſe que la bile jaune que l'on ſuppoſe qui ſe noircit en s'échauffant & en ſe brûlant par une chaleur exceſſive, parce que celle-ci n'a rien non plus de commun avec l'eau. Néanmoins ce qui appuye le ſentiment dont il s'agit, c'eſt qu'il eſt dit dans le même endroit touchant cette *eau*, qu'elle eſt *la plus peſante des humeurs.* Rien n'empêche auſſi qu'on ne puiſſe dire que c'eſt ici un different ſyſteme, comme [1] l'Auteur du Livre, d'où il eſt tiré, a paſſé anciennement pour être different d'Hippocrate.

Cette eau pourroit encore avoir du rapport avec ce qu'Hippocrate appelle ailleurs *Ichor;* par où l'on a entendu toute ſorte d'humeur *claire* & *aqueuſe*, qui ſe trouve dans le corps d'un homme, ſoit ſain, ſoit malade. Mais il ſemble plûtôt donner ce nom à ce qu'il y a de plus clair dans les humeurs lors qu'elles ſont mal diſpoſées ou corrompues; car il appelle de ce nom cette eſpece de *ſanie* qui coule d'un *ulcere malin*, & qui eſt plus claire que ne doit être *le pus;* il parle auſſi en quelques endroits des *Icheurs acres & bilieuſes*, & des *Icheurs brûlantes.* Mercurial rapporte toutes les ſignifications de ce mot, dans ſes diverſes Leçons, Liv. 4. Chap. 12.

On trouve encore un troiſième ſyſteme ſur les cauſes des maladies dans un autre Livre intitulé, [2] *des Vents, ou des Eſprits*, qui eſt parmi les œuvres d'Hippocrate, mais que pluſieurs ont cru n'être pas de lui. L'Auteur de ce Livre ſe ſert tantôt du mot de [3] *vents*, & tantôt du mot *d'eſprits*, avec cette difference que le dernier marque les eſprits ou l'air, & les vents qui ſont renfermez dans le corps, au lieu que le premier marque ceux du dehors, d'où il prétend neanmoins que viennent ceux de dedans par le moyen de l'air qu'on reſpire, & de celui qui eſt contenu dans les alimens que l'on prend. Il paroît par la lecture de ce Livre, qui eſt un des mieux raiſonnez, ou dont le raiſonnement eſt mieux ſuivi qu'aucun autre de ceux d'Hippocrate, qu'il regarde *l'air*, ou, *les eſprits* comme les veritables *cauſes des maladies* & *de la ſanté*, préferablement même aux *humeurs*, qui ne tiennent lieu en cette rencontre que de cauſes *aidantes*, entant que les eſprits ſe mêlent avec elles. Mais on peut concilier ce dernier ſentiment avec celui que l'on a rapporté, & que l'on a attribué à Hippocrate, touchant les effets des humeurs, en diſant que tout ce que l'on a remarqué qu'elles font, par rapport à la ſanté, ou aux maladies, ſuppoſe l'impulſion des *eſprits*, comme du *premier mobile*, & que c'eſt pour cela qu'Hippocrate les a deſignez, comme l'on a vu ci-deſſus, par *ce qui donne le mouvement.*

Il y a, ſelon Hippocrate, autant de *cauſes externes* de la ſanté & des maladies, qu'il y a de choſes hors du corps de l'homme qui peuvent agir ſur lui, & autant qu'il y a de varieté dans ſa conduite, & dans tout ce qui lui arrive pendant tout le cours de ſa vie. Cela ſuppoſé, il eſt facile de voir que la ſanté & les maladies dépendent en géneral des cauſes ſuivantes; de *l'air*, qui nous environne; de *ce que nous mangeons* & de *ce que nous buvons*, du *ſommeil*, & des *veilles*; de *l'exercice*, & du *repos;* des choſes *qui ſortent de notre corp*, & de

1 Ce Livre a été attribué à Polybe, gendre d'Hippocrate.
2 Περὶ φυσῶν.
3 Φυσαι, & πνεύματα.

de celles *qui y ſont retenues ;* & enfin des *paſſions*. On met auſſi au nombre des cauſes externes de la ſanté & des maladies, *la rencontre des corps étrangers*, qui nous eſt quelquefois utile, mais qui peut auſſi nous nuire ; *les poiſons*, & *les animaux venimeux* ſont dans le rang des dernieres de ces cauſes. On ne s'engagera pas à traiter plus particulierement ce qui regarde les cauſes des maladies, parce que cela nous meneroit trop loin ; & l'on s'en diſpenſera avec d'autant plus de raiſon qu'il faudroit répeter tout cela quand nous en ſerons à Galien, dont le ſyſteme, à cet égard, eſt plus clair & plus méthodique que celui d'Hippocrate, de qui il ſuit neanmoins preſque en tout les principes. *Siecle xxxvj.*

On touchera ſeulement en peu de mots, premierement le rapport qu'Hippocrate trouvoit entre quelques-unes des cauſes externes, & les internes. Il faiſoit, par exemple, comparaiſon des *quatre humeurs* dont a parlé, avec les *quatre âges* de l'homme, avec les *quatre ſaiſons* de l'année, & avec les *climats* & les *lieux*, qui ſont *chauds*, *froids*, *ſecs*, ou *humides*. Il croyoit que *l'enfance*, ou *l'adoleſcence*, le *printemps*, & *les pays temperez* doivent produire *du ſang*, & par conſéquent plus de maladies *ſanguines*, & moins de celles qui dépendent des autres humeurs. *La jeuneſſe*, *l'été*, & *les pays chauds* & *ſecs*, ſon propres, ſelon lui, pour produire de la *bile*, & toutes les maladies qu'elle cauſe. *L'âge viril*, *l'automne* & les lieux dont l'air eſt *groſſier* & *inégal*, contribuent à la formation de la *mélancholie*, & des maladies *mélancholiques*. Enfin *la vieilleſſe*, *l'hyver*, & *les pays froids & humides* engendrent *la pituite*, & les maladies *pituiteuſes*. Il examine de même avec ſoin quels ſont *les alimens* qui produiſent du ſang, de la bile &c. Il traite auſſi des effets du *ſommeil* & des *veilles*, de *l'exercice* & du *repos*, & des autres cauſes externes que l'on a touchées, par rapport aux *quatre humeurs*, & à toute l'utilité, ou tout le dommage qu'on en peut géneralement recevoir.

On remarquera en ſecond lieu, qu'entre toutes les cauſes dont on a fait mention, les deux plus générales ſont, ſelon Hippocrate, *les alimens* & *l'air*, & que ce ſont celles qu'il examine avec toute l'attention poſſible. Premierement pour ce qui regarde *la nourriture*, il a compoſé divers Livres ſur ce ſujet ſeul. Il s'eſt attaché fort exactement à diſtinguer celle qui eſt bonne de celle qui eſt mauvaiſe, ſelon les differens états où l'on ſe trouve. Il y étoit d'autant plus obligé que ſa maniere de traiter les maladies rouloit preſque entierement ſur cet article, je veux dire ſur le choix de la nourriture, ſoit à l'égard de 1 *la qualité*, ſoit à l'égard de *la quantité*, ou du *temps* propre pour la donner, comme on le verra dans la ſuite.

Il faiſoit auſſi une grande conſideration de *l'air*, & de ce qui en dépend. L'on a vu en gros ce qu'il penſoit ſur les quatre ſaiſons & ſur les divers pays. Il examinoit d'ailleurs *les vents*, qui regnent ordinairement ou extraordinairement ; *les déréglemens des ſaiſons* ; & même *le lever*, ou *le coucher* 2 *des Aſtres*, ou le temps de certaines *Conſtellations*, comme de *la Canicule*, de *l'Arcturus*, & des *Pleïades* ; auſſi bien que le temps des *Solſtices*, & des *Equinoxes* ; parce qu'il

1 Ἥδεαι, καὶ πόσον ; *Lib. de Alimento.*

2 *Lib.* 1. *de Diata. Lib. de Aire, Aquis, & Locis. Lib. de Humoribus. Lib.* 4. *de Morbis. Aphoriſm. Lib.* 3.

Siecle xxxvj.

qu'il croyoit que ces jours ou ces temps-là cauſent de grands chagemens dans les maladies, mais il n'explique pas comment cela ſe fait.

On peut inferer de ce que nous venons de dire, qu'Hippocrate regardoit la conoiſſance de *l'Aſtronomie* comme néceſſaire à un Médecin, & qu'il étoit perſuadé que les Aſtres ont quelque influence ſur nos corps. Ceci a du rapport avec ce qu'il dit d'ailleurs des 1 *choſes du Ciel*, qu'il compte entre les cauſes des maladies, & avec ce qu'on a remarqué 2 ci-deſſus, que, ſelon Hippocrate, *notre ſanté, notre vie, notre mort, & tout ce qui regarde notre être, dépend des choſes qui ſont élevées au deſſus de nous, ou des choſes d'enhaut.* Et il y a apparence qu'il a encore entendu quelque choſe d'approchant, quand il parle ailleurs de 3 je ne ſai quoi de *divin*, qu'il reconoiſſoit dans les cauſes des maladies. Quelques-uns de ſes plus anciens Commentateurs avoient cru que lors qu'il parle de cette maniere, il fait alluſion à ce qu'ont dit ſur ce ſujet 4 les Poëtes, & Homere en particulier, qui attribue à *la colore des Dieux* certaines maladies qui arrivent aux hommes. Mais Galien n'eſt pas de leur ſentiment, & il a raiſon de leur faire cette leçon, 5 *que ceux qui commentent ou qui interpretent un Auteur, ne doivent pas écrire tout ce qui leur ſemble être veritable, ou ce que l'Auteur a dû croire, ſelon eux; mais ce qui eſt veritablement, ſelon ſon ſentiment, quand même cela ſeroit faux.* Or Galien ſoûtient, qu'il n'y a aucun des Livres d'Hippocrate, dans lequel il ait attribué aux Dieux la cauſe des maladies. Et il prouve d'ailleurs qu'Hippocrate n'a pas été dans cette opinion, premierement par la raiſon que ce dernier rend des accidens qui arrivent dans une maladie qu'il décrit, & du nom qu'on donnoit en ce temps-là à cette maladie. On appelloit ceux qui en étoient atteints, d'un nom qui ſignifie *frappez* dans la prévention où l'on étoit, 6 ſans doute parmi le peuple, que ces gens-là avoient été *frappez* de cette maniere *par quelque Divinité*, à peu près comme *par la foudre.* Mais Hippocrate remarque expreſſément que les Anciens n'avoient ainſi appellé ceux qui étoient attaquez de cette maladie, que parce que ceux qui en mouroient avoient après leur mort les côtez *livides* & *meurtris*, comme ceux qui ont reçu des coups. Il le prouve, en ſecond lieu, par un des Livres d'Hippocrate qui eſt intitulé, *de la Maladie Sacrée*, c'eſt à dire, *du Haut Mal*. dans lequel Livre cet ancien Médecin s'efforce d'ôter de l'eſprit des peuples l'opinion qu'ils avoient, *que les Dieux envoyoient certaines maladies aux hommes.* On pourroit fortifier les preuves de Galien, par ce qu'Hippocrate dit 7 ailleurs d'une maladie particuliere aux *Scythes*, qui paſſoit de même pour *divine*, & dont on parlera dans la ſuite.

Pour revenir à la ſignification de ce qu'Hippocrate a appellé *divin* dans les mala-

1 Ἢν τὰ ἐκ τοῦ οὐρανοῦ ἀνεπιτήδεια ἴῃ, *ſi les choſes qui dépendent du ciel ne ſont pas favorables.*

2 *Liv.* 3. *Chap.* 2.

3 Θεῖον τι, *Lib. Prognoſtic. Lib. de Natura Muliebri, & Lib. de Morbo Sacro.*

4 Je ne ſai ce que Galien a entendu lors qu'il dit, que ceux qui attribuent les maladies à la colere des Dieux, empruntent, pour le prouver, le témoignage de ceux qui ont écrit *ce qu'on appelle les Hiſtoires*, παρὰ τῶν γεγραφότων τὰς καλουμένας ἱστορίας.

5 Βλητοὶ, *Lib. de Ratione victus in Acutis.*

6 C'eſt du moins la conſequence qu'on doit tirer du raiſonnement de Galien, autrement ſa preuve ne vaudroit rien. On parlera encore de cette maladie ci-après.

7 *Lib. de Aëre, Aquis, & Locis.*

maladies, le même Galien conclud que ce Médecin n'a entendu autre choſe par là que *la conſtitution de l'air qui nous environne*; ce qui eſt équivoque; parce que l'air peut être diſpoſé d'une maniere qu'on pourroit y reconnoître quelque choſe de tout extraordinaire, & que l'on appelleroit *divin* par cette raiſon. C'eſt effectivement là le ſentiment de quelques 1 Commentateurs modernes, qui ont cru que *le divin* d'Hippocrate dépendoit veritablement des qualitez de l'air, mais de certaines qualitez qu'ils ont nommées *occultes*, ou *cachées*; parce qu'elles n'ont aucun rapport avec les ordinaires, ni avec aucune autre qualité que l'on conoiſſe. Ce n'eſt pas cependant ce que Galien veut dire en cet endroit; ni Hippocrate lui-même qui ſemble s'expliquer en faveur du premier ſentiment, lors qu'il dit, 2 *que la maladie qu'on appelle* ſacrée, *tire ſon origine des mêmes cauſes que les autres maladies*; *ſavoir*, *des choſes qui vont & viennent*, *ou qui ſont ſujettes au changement*, *comme ſont* le froid, le ſoleil, les vents, *qui ſouffrent des viciſſitudes perpetuelles. Or quoi que ces choſes*, ajoûte-t-il, *ſoient* divines, *il ne faut pas s'imaginer que cette maladie ſoit* plus divine *que les autres*; *mais toutes les maladies doivent être regardées comme* humaines, *& comme* divines, *tout enſemble.* *Siecle xxxvi.*

On dira peut-être que l'on a douté de l'Auteur de ce Livre. Mais ſi l'on fait reflexion ſur la coûtume conſtante d'Hippocrate, de marquer exactement la conſtitution des ſaiſons, dans leſquelles ou après leſquelles les maladies qu'il veut décrire ont paru, on verra que de quelque ſorte de maladie qu'il veuille parler, même lors qu'il s'agit de maladies *peſtilentielles*, il ne fait mention que des changemens ordinaires de l'air, par rapport au chaud, au froid, au ſec & à l'humide; il obſerve, par exemple, qu'un pritemps pluvieux a été précedé d'un hyver humide, ou ſuivi d'un été brûlant; que tels au tels vents ont ſoufflé &c. ſans dire un ſeul mot des autres qualitez particulieres & cachées de l'air, leſquelles on ſuppoſe cauſer les maladies extraordinaires.

Il eſt vrai qu'on trouve dans ſes Ecrits quelques autres paſſages, ſur leſquels on prétend fonder *les qualitez cachées*, dont on vient de parler, & que Galien admettoit, auſſi bien que les Auteurs modernes qu'on a citez. On y trouve premierement le mot de 3 *cauſe cachée*. Galien ſoûtient que quand Hippocrate parle des maladies 4 *Epidémiques*, qu'il dit venir de l'air, ou de ce que nous reſpirons, qui eſt chargé d'une 5 exhalaiſon mal-ſaine, ou propre à faire des maladies, il prétend que cette exhalaiſon malfaiſante n'agit point par les qualitez ordinaires, mais par une proprieté cachée ou inexplicable de toute ſa ſubſtance. Cependant je ne vois pas qu'Hippocrate ſe ſoit expliqué ſur la nature de cette exhalaiſon, non plus que ſur celle de l'influence des Aſtres, ou ſur la maniere dont ils agiſſent ſur les corps inferieurs, quoi qu'il ſuppoſe, comme on l'a dit, leur action. Il ſemble que cette exhalaiſon eſt la même choſe que ce qu'il appelle 6 *des impuretez*, ou *des infections*. On finira ce qui regarde

1 *Fernel*, *Gorræus*, *& d'autres.*
2 *Lib. de Morbo Sacro.*
3 Αἰτίη ἄδηλος, *Lib. de Alimento.*
4 On expliquera ce terme dans ce même Chapitre.
5 Νοσερὴ ἀπόκρισις.
6 Μιάσματα, de μιαίνω, *je ſouille, je ſalis. Lib. de Flatibus.*

Siecle xxxvj. de les cauſes des maladies, en remarquant que dans le même endoit où Hippocrate fait venir de l'*air* les maladies Epidémiques, il tâche de prouver qu'elles ne viennent point des *alimens*, comme les maladies ordinaires ; & c'eſt par où l'on voit que, ſelon lui, l'air eſt la cauſe la plus génerale des maladies.

Les Humeurs, & les Eſprits étant, comme on l'a vu, les cauſes de la ſanté & des maladies, *les parties ſolides* & *contenantes*, qui ſont la troiſième ſorte de ſubſtance qui compoſe le corps des animaux, devront en être *le ſujet*, puiſqu'elles ſont ſaines ou malades, ſelon la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition qu'y cauſent les humeurs & les eſprits, & ſelon les impreſſions avantageuſes ou fâcheuſes qu'y font les corps étrangers & tout ce qui vient du dehors. C'eſt la conſéquence qu'on peut tirer de quelques paſſages d'Hippocrate, tels que ſont les deux qui ſuivent. 1 *Lors*, dit-il, *que quelcune des humeurs ſe tient à part, ou qu'elle ſe ſepare des autres, il faut néceſſairement que* le lieu *d'où elle eſt ſortie, ſoit atteint de maladie ; & même que* celui où elle ſera coulée *en trop grande abondance ſouffre du mal & de la douleur.* Le ſecond paſſage eſt celui où il dit, 2 *que les maladies qui viennent d'une* partie du corps *qui eſt conſiderable, ſont les plus dangereuſes ; car*, ajoûte-t-il, *ſi la maladie doit* demeurer, *ou* avoir ſon ſiege *dans l'endroit où elle a commencé, lors qu'une partie des plus importantes ſouffre, il faut que tout le corps ſouffre.*

A l'égard des *differences* des maladies, on ne trouve rien de ſuivi, ni de fort étendu ſur ce ſujet dans Hippocrate. Ce qu'on en peut recueillir, c'eſt premierement que les differentes cauſes dont on vient de parler, & les differentes parties du corps font autant de differentes ſortes de maladies, ſelon ce qu'il dit „ dans ce paſſage. 3 Les differences des maladies dépendent des choſes ſuivan„ tes, de la nourriture, de l'eſprit, de la chaleur, du ſang, de la pituite, „ de la bile, & de toutes les humeurs ; auſſi bien que de la chair, de la graiſ„ ſe, de la veine, de l'artere, du nerf, du muſcle, de la membrane, de l'os „ du cerveau, de la mouëlle de l'épine, de la bouche, de la langue, de la „ gorge, ou de l'éſophage, de l'eſtomac, des inteſtins, du diaphragme, du „ ventre, du foye, de la rate, des reins, de la veſſie, de la matrice, de la „ peau.

De ces maladies Hippocrate en regardoit quelques-unes comme *mortelles*, d'autres comme ſimplement *dangereuſes*, & d'autres comme *aiſées à guerir* ; ſelon la cauſe qui les produit, ou ſelon la partie, ou le ſujet malade.

Il fait une autre difference génerale des maladies, par rapport au temps de leur durée ordinaire, lors qu'il les diſtingue en 4 *aigues* ou *courtes* & *violentes*, & en 5 *chroniques* ou *longues* ; & cela encore par rapport aux diverſes cauſes dont on a parlé ; les maladies aigues étant cauſées, ſelon lui, par la bile & par le ſang, & cela dans la fleur de l'âge, au printemps, & en été ; & les longues au contraire étant produites par la pituite, & par la bile noire, dans la

1 *Lib. de Natura Hominis.*
2 *Ibidem.*
3 *Lib. de Alimento.*
4 Οξέες. ἢ βραχέες, λίαν ὀξέες, ναυοξέες, ἐξύτατοι, *aigues*, & *très-aigues.*
5 Χρονίαι, μακραὶ.

la vieilleſſe, & pendant l'hyver. De ces maladies les unes ſont *plus aigues*, les autres *moins*, & il en eſt de même des longues. On verra ci-après quelle eſt la durée des unes & des autres. *Siecle. xxxvj.*

Hippocrate diſtinguoit auſſi les maladies par rapport aux lieux où elles ont cours, ſoit ordinairement, ſoit extraordinairement. Il appelloit les premieres, c'eſt à dire, celles qui ſont *ordinaires* & *familieres* à de certains lieux, des maladies 1 *Endémiques*; & les dernieres, ou celles qui regnent extraordinairement tantôt en un lieu, tantôt en un autre, & dont pluſieurs perſonnes ſe trouvent également atteintes, pendant un certain intervalle de temps, maladies *Epidémiques*, c'eſt à dire, ſelon la même étymologie, maladies *qui ont cours parmi le peuple*; comme *la peſte*, qui eſt la plus terrible des maladies de cette nature. Il faiſoit un troiſième genre de maladies, oppoſé au précedent, & il le marquoit par le nom de maladies 2 *diſperſées*; indiquant par là toutes les maladies de differens caracteres qui attaquent divers particuliers dans une certaine ſaiſon; en un mot les maladies ordinaires, qui ſont l'une d'une ſorte & l'autre d'une autre.

Il diſtinguoit celles 3 *qui naiſſent avec nous*, ou qui nous ſont *héréditaires*, d'avec *celles qui nous viennent d'ailleurs*.

Il regardoit enfin les maladies comme étant 4 *d'une bonne nature*, ou comme étant *d'une nature maligne*. Les premieres ſont celles qui ſe guériſſent aiſément, ou le plus ſouvent; & les ſecondes celles qui donnent une grande peine aux Médecins, & qui ſouvent ne guériſſent point, quoi qu'on y employe tous ſes ſoins.

CHAPITRE V.

Des Changemens remarquables, *qui arrivent dans les maladies*; *& particulierement des* Criſes, *& des* Jours Critiques

Hippocrate enviſageoit les changemens qui arrivent aux maladies, par rapport à quatre differents temps; 5 *le commencement* de la maladie; ſon *augmentation*; ſon *plus haut degré*; & ſont *déclin*. Ce qui ſe doit entendre des maladies dont l'iſſue eſt heureuſe; car dans les autres la mort tient lieu de déclin. Le troiſième temps, ou le troiſième période eſt donc ſuivi du changement le plus conſiderable, car il décide de la vie ou de la mort du malade. Ce qui ſe fait ordinairement, ou du moins très-ſouvent par une *Criſe*.

Hippocrate appelloit *Criſe*, c'eſt à dire, *jugement*, tout *changement ſubit qui arrive*

1 Ἔνδημοι, ἢ ἐνδημίοι, de ἐν, *en* & de δῆμος, *peuple*, ou *nation*, comme qui diroit *maladies qui ſont dans la nation* ou propres à la nation, telles que ſont *la Phthiſie* en Angleterre; *les Scrophules* en Eſpagne.

2 Σποράδες.

3 Σύμφυτοι, συγγενίες, καὶ ἀ συγγενίες.

4 Εὐηθέες, ἢ κακοηθέες, de ἦθος ou ἔθεα, qui ſignifie *les mœurs*. *les coûtumes*; par une métaphore tirée des manieres d'agir ou de l'humeur des hommes, dont les uns ſont *d'un bon naturel*. les autres *malins*.

5 Ἀρχὴ; ἐπίδοσις; ἀκμὴ; κάλατις.

Siecle xxxvj.

arrive dans les maladies, ſoit en mieux, ſoit en pis, ſoit que la guériſon ſuive immediatement, ou peu de temps après. Ce changement ſe fait, ſelon lui, par la Nature, qui *juge* de cette maniere le malade, en l'abſolvant, ou en le condamnant. Pour entendre ce qu'il veut dire, il faut ſe ſouvenir de l'idée qu'il a de la Nature, qu'il regarde comme reglant toute l'économie du corps. Si donc les maladies conſiſtent en un déſordre de cette économie, comme on le recueille de ce que l'on a dit ſur leurs cauſes, la Nature & les maladies ſe doivent toûjours trouver oppoſées. Mais comme dans leur combat, ou dans le different qu'elles ont enſemble, la Nature eſt comme *Juge & Partie*, elle doit avoir le plus ſouvent le deſſus; & c'eſt par cette raiſon que le mot de Criſe ſe prend le plus ordinairement pour un jugement favorable, & qui termine heureuſement la maladie.

La maniere dont la Nature agit, en cette rencontre, pour détruire ſon ennemi, c'eſt en ramenant les humeurs, dont le déſordre cauſe celui de tout le corps, à leur état ordinaire, par rapport à leurs qualitez, à leur quantité, à leur mélange, à leur mouvement, ou aux lieux qu'elles occupent, & à toutes les autres manieres dont elles pechent. Entre les moyens, que la Nature employe pour cela, Hippocrate comptoit particulierement ſur ce qu'il appelle [1] *la coction* des humeurs. C'eſt là le premier but qu'elle ſe propoſe. C'eſt par cette coction qu'elle ſe rend la maîtreſſe, & qu'elle achemine les choſes à une bonne criſe. Les humeurs ayant été amenées à ce degré, ce qu'il y a de ſuperflu & de nuiſible ſe vuide promtement de lui-même, ou du moins il eſt aiſé de le faire ſortir par les moyens dont on parlera quand il s'agira de la cure des maladies, ou des ſoins que la Médecine apporte pour aider la Nature en cette rencontre. Le ſuperflu étant évacué, ce qui ſe fait par *une perte de ſang*; par *un flus de ventre*, ou par *un vomiſſement*; par *des ſueurs*; par *une décharge d'urine*; par *des tumeurs*, ou *des abſcès*; par *des galles*; *des boutons*, *des puſtules*; *des taches* &c. la Nature réduit aiſément le reſte en l'état, où il étoit avant la maladie.

Mais il faut bien remarquer que les évacuation, dont nous venons de parler, ne ſont regardées par notre Auteur comme les effets d'une vraye criſe, que lors qu'elles ſont conſiderables par leur quantité; *les petites vuidanges n'étant point ſuffiſantes*, ſelon lui, *pour faire une bonne criſe*. Elles ſont au contraire une marque que la Nature eſt accablée ſous le fardeau des humeurs, qu'elle laiſſe aller faute de pouvoir les retenir, parce qu'elles l'irritent continuellement. En ce cas-là ce qui ſort eſt *crud*, parce que la maladie eſt encore la plus forte; & tant que les choſes demeurent en cet état, on ne peut eſperer qu'une *mauvaiſe criſe*, ou qu'une *criſe imparfaite*, qui marque ou le triomphe de la maladie, ou que ſes forces égalent celles de la Nature; d'où s'enſuit ou la mort, ou une prolongation de la maladie. En ce dernier cas, la Nature a ſouvent aſſez de terme, pour tenter une nouvelle criſe plus heureuſe que la premiere, après avoir fait de nouveaux efforts pour avancer de ſon mieux la coction des humeurs. On parlera dans le Chapitre ſuivant, des *ſignes de coction*, ou de *crudi-*

[1] Πέψις, ou πεπασμὸς. Hippocrate dit auſſi quelquefois; *que la maladie elle-même ſe cuit*; πέσσεται ἡ νοῦσος; *Lib. de Ratione victus in Acutis.*

crudité propoſez par notre Auteur, & de quelques autres ſignes qui regardent encore les criſes. *Siecle xxxvj*

Ce que nous avons principalement à remarquer ici, c'eſt que la coction ne ſe peut faire, ſelon lui, que dans un certain terme; à peu près comme il faut à chaque fruit un certain temps pour meurir; car il compare l'état des humeurs, que la Nature a cuites, à celui des fruits qui ſont venus à leur maturité. Le temps néceſſaire pour cela ſe regle ſelon les differences des maladies que l'on a déſignées dans le Chapitre précedent. Dans celles qu'Hippocrate a appellées *très-aigues*, la coction eſt parfaite & la criſe ſe fait au *quatrième jour*; dans celles qui ſont ſimplement *aigues*, cela va juſqu'au *ſeptième*, & quelquefois juſqu'à *l'onzième*, & même juſqu'au *quatorzième*, 1 qui eſt proprement le plus long terme qu'Hippocrate donne aux maladies véritablement aigues; quoi qu'en quelques endroits il ſemble le pouſſer juſqu'au 2 *vintième*, ou *vint & unième* jour, & même juſqu'au 3 *quarantième*, & *ſoixantième*.

Toutes les maladies, qui paſſent ce dernier terme, ſont miſes au rang des *chroniques* ou longues; & au lieu que dans celles qui ne paſſent pas le *quatorze*, ou au plus tard le *vint*, chaque 4 *quatrième* jour fait un jour de criſe, ou du moins eſt un jour remarquable, & par lequel on peut juger s'il y aura criſe dans le quaternaire ſuivant, & ſi elle ſera heureuſe ou non; dans celles qui vont de *vint* à *quarante*, Hippocrate ne compte plus que par chaque *ſeptenaire*; & dans celles qui paſſent *quarante*, il commence à compter par *vintaines*; comme il paroît par la progreſſion ſuivante, qui contient les jours marquez expreſſément par Hippocrate; dont le premier eſt le *quatrième*; duquel il paſſe au *ſeptième*; puis à *l'onze*; au *quatorze*; au *dix-ſept*; au *vint*; & de celui-ci au *vint-ſept*; au *trente-quatre*; & enfin de ce dernier aux *ſoixante*; au *cent*; & au *ſix-vint*. Après ce dernier terme, les jours de criſe ne ſe comptent plus, & la choſe ſe réduit à ceci, qu'au lieu que les maladies qui vont juſqu'au *cent vintième* jour, ont leur criſes reglées par le nombre des jours, celles qui paſſent ce terme ne ſont plus regardées que par rapport aux changemens generaux des ſaiſons; en ſorte que les unes ſe terminent, par exemple, vers les Equinoxes, ou vers les Solſtices, les autres dans le temps du lever ou du coucher des Aſtres ou des Conſtellations dont on a parlé. Ou ſi les nombres ont encore lieu, on ne compte plus que par *mois* & par *années* entieres. C'eſt ainſi qu'Hippocrate veut 5 que certaines maladies des enfans ſoient jugées dans le *ſeptième mois* de leur naiſſance; & d'autres ſeulement dans leur *ſeptième*, ou même dans leur *quatorzième année*.

Il reſte une remarque à faire touchant le *vintième* & le *vint & unième* jour. C'eſt que l'un & l'autre ſont également marquez pour des jours de criſe 6 en differens endroits des œuvres de notre Auteur. Voici la raiſon qu'il rend en l'un

1 *Aphoriſm.* 23. *Sect.* 2.

2 *Lib. de Criſibus.*

3 *Lib. de Diebus Criticis.*

4 Il faut pour trouver le compte juſte, compter ce quatrième jour deux fois, au milieu des deux premiers Septenaires, & auſſi deux fois au commencement du troiſième; comme on le verra ci après par la progreſſion de ces nombres, telle qu'on la trouve dans Hippocrate.

5 *Aphoriſ.* 28. *Sect.* 3.

6 *Lib. de Criſibus, & Lib. de Diebus Criticis, item Aphoriſm.* 36. *Sect.* 4. *&c.*

Siecle xxxvj. l'un de ces endroits, pourquoi il préfere le premier de ces jours au dernier, qui feroit le compte juſte des trois ſeptenaires complets; c'eſt, dit-il, que les jours d'une maladie ne doivent pas être comptez entiers, parce que 1 les années ni les mois ne ſont pas non plus compoſez de jours entiers. Cependant cette raiſon n'empêche pas qu'il ne mette ailleurs le *vint & unième* jour pour un veritable jour de criſe, comme preſque tous les autres jours *impairs*, qui paroiſſent tellement affectez pour les criſes, qu'il dit dans un de ſes Aphoriſmes, que les ſueurs qui commencent le troiſième, le cinquième, le neuvième, l'onzième, le quatorzième, le dixſeptième, le vint & unième, le vint-ſeptième, le trente & unième, & le trente-quatrième jour d'une fiévre, ſont bonnes; & que celles qui arrivent en d'autres jours, marquent que le malade ſera beaucoup travaillé, que ſon mal ſera long & ſujet à des rechutes. Il dit encore expreſſement dans un autre 2 Aphoriſme, *que la fiévre qui quitte dans un jour qui n'eſt pas* impair, *eſt ordinairement ſujette à une rechute.* Galien expliquant ce paſſage prétend qu'il faut lire, *un jour de criſe*, au lieu de *un jour impair;* mais il ſe donne de la peine en vain; parce que la même choſe ſe trouve en quelques autres endroits, comme dans le ſecond *des Epidémiques*, où il y a un paſſage parallele à celui qu'on vient de citer, & un autre qui dit, *que ceux qui meurent de maladie meurent néceſſairement dans un des jours* impairs, *& même ſi la maladie eſt longue, dans un mois ou dans une année qui tombent dans le nombre* impair. On peut encore voir ſur ce ſujet le quatrième Livre *des Maladies*, où ce qu'on vient de dire des jours *impairs*, eſt regardé comme un ſentiment *reçu de tout le monde*; en ſorte que quand on objecteroit que ce Livre n'eſt pas d'Hippocrate, mais de Polybe ſon gendre, la preuve n'en ſeroit pas moins forte; car cet Auteur ne débite pas ce ſentiment comme le ſien propre, mais comme un ſentiment géneralement reçu.

Galien étoit obligé de ſe déclarer contre les jours *impairs*, par la même raiſon qu'il rejette tout ce qui concerne la dignité du nombre ſeptenaire, & des autres *nombres*, qui étoient regardez par les Pythagoriciens comme ayant par eux-mêmes un certain pouvoir, ou comme étant plus parfaits les uns que les autres, de la maniere qu'on l'a dit ci-devant. Et quoi qu'il convienne que les criſes arrivent dans les *ſeptenaires*, ce n'eſt pas à la force de ce nombre qu'il attribue cet effet, mais à *la Lune*, qui gouverne *les ſemaines*, leſquelles ſont compoſées de ſept jours. Je ne ſai ſi Hippocrate penſoit à l'influence de la Lune en cette occaſion, mais ce qu'il dit dans un de ſes Livres, qu'on a cité ci-deſſus, 3 *d'une harmonie qui réſulte de la jonction de certains nombres plus entiers & plus parfaits que les autres*, fait bien voir qu'il avoit donné dans le ſens de Pythagore, & c'eſt ce que reconoît Celſe, lorſqu'il dit 4 *que les nombres des Pythagoriciens étoient autrefois fort celebres, ou faiſoient grand bruit, & que c'eſt ce qui avoit fait tomber les anciens Médecins dans l'erreur.* Il eſt viſible que ceci s'adreſſe à Hippocrate.

Au

1 *Lib. de Septimeſtri Partu. Voyez ce qui a été dit ci-deſſus touchant les enfans qui viennent à ſept mois.*

2 *Aphoriſm.* 61. *Sect.* 4.

3 *Lib. de Septimeſtri Partu.*

4 Verùm in his quidem Antiquos, tunc celebres admodum Pythagorici numeri, fefellerunt; *Lib.* 3. *Cap.* 4. *Voyez ci-deſſus Liv.* 2. *Chap.* 4.

Au reſte quelque opinion qu'eût ce dernier, touchant le pouvoir des jours impairs & des autres jours de criſe que l'on a indiquez, il n'a pas laiſſé de reconoître que la choſe varie quelquefois. C'eſt ce qui paroît par l'exemple qu'il rapporte lui-même d'une criſe ſalutaire, arrivée dans le *ſixième* jour d'une maladie, & d'une autre de même nature, qui ſe fit dans un *quinzième*; mais ce ſont des cas rares, qui n'empêchent pas que la regle génerale qu'il poſe ne puiſſe ſubſiſter. *Siecle xxxvj.*

Il faut encore remarquer, avant que de finir ce Chapitre, premierement, qu'Hippocrate ne prétendoit pas que toutes les maladies ſe terminaſſent toûjours pas des criſes, mais il croyoit neanmoins qu'elles ne ſe terminoient jamais bien ſûrement ſans cela: & que quand on guériſſoit ſans qu'il y eût eu criſe, on étoit ſujet à avoir des rechutes. Il faut remarquer en ſecond lieu, qu'outre les changemens que l'on a dit qui arrivent dans les maladies enſuite deſquelles le malade meurt ou guérit, Hippocrate parle ſouvent d'une autre ſorte de changement, qui eſt lors que la maladie, au lieu de ſe terminer, ne fait que 1 *changer d'eſpece*, comme quand *une Pleuréſie* ſe change en *Inflammation de poumon*, ou *une Ophthalmie* en *Phthiſie*, ou un *Cancer des mammelles* en *Cancer de la matrice*, &c ce qui arrive lorſque la cauſe materielle de la maladie quitte une partie, pour ſe jetter ſur une autre.

CHAPITRE VI.

Des autres Accidens qui accompagnent, qui précedent, ou qui ſuivent les maladies, & des Signes *par leſquels Hippocrate les diſtinguoit les unes des autres, & conoiſſoit par avance quel en ſeroit le ſuccès, ou celles qu'on devoit avoir dans la ſuite.*

LA grande réputation qu'Hipocrate s'eſt acquiſe, eſt principalement un effet de ſon application à obſerver juſqu'aux moindres *circonſtances des maladies*, & du ſoin qu'il a eu d'écrire avec une grande exactitude tout ce qui les avoit précedées, & tous les accidens dont elles étoient accompagnées, ce qui ſoulageoit, ou ce qui faiſoit du mal, qui eſt proprement ce qu'on peut appeller faire l'hiſtoire d'une maladie.

Par cette voye il n'apprenoit pas ſeulement à *diſtinguer les maladies* les unes des autres, par *les ſignes* qui ſont particuliers à chaque eſpece, mais il ſe faiſoit encore une habitude, en comparant les mêmes maladies qui attaquoient diverſes perſonnes, & les accidens qui avoient accoûtumé de préceder ou de ſuivre, il ſe faiſoit, dis-je, par ce moyen-là une habitude de prédire les maladies avant qu'elles vinſſent, & d'en déterminer au juſte le ſuccès, quand elles étoient venues. Il ſemble même qu'il veuille inſinuer, 2 en quelque endroit, qu'il eſt le premier de tous les Médecins qui ait mis cela en uſage, ou qui ait enſeigné

1 Hippocrate appelloit μετάστασις, ou, μεταπίπτωσις ce changement, ou le mouvement de la matiere par lequel il eſt cauſé.

2 *Liv. 1. de Diæta, ſub princip.*

Siecle xxxvj. enſeigné la maniere de pouvoir dire par avance à un malade ce qui lui doit arriver, qui eſt ce qu'on appelle *faire le prognoſtique* d'une maladie.

C'eſt par cet endroit, je veux dire par *le prognoſtique*, qu'il s'eſt fait admirer de toute l'Antiquité, qui étoit ſans doute perſuadée de la maxime qu'il débite lui-même; 1 qu'un Médecin qui, ſur quelques ſignes qui lui paroiſſent dans une maladie, dit à un malade tout ce qui lui eſt arrivé, & ce qui lui arrive de jour en jour; & qui aprés avoir été informé de lui, ajoûte ce que le malade a omis, & marque par avance ce qui arrivera dans la ſuite, paſſera toûjours pour conoître parfaitement l'état de ce malade, & fera qu'on s'abandonnera entierement à ſa conduite. Et comme il n'eſt pas toûjours au pouvoir du Médecin de ſauver ceux qu'il traite, le prognoſtique ſervira du moins à le mettre à couvert de tout blâme. Hippocrate poſſedoit ſi bien *la doctrine des ſignes*, qu'on peut dire que ça été ſon fort. Et Celſe remarque, 2 que les Médecins qui étoient venus après Hippocrate, quoi qu'ils euſſent innové pluſieurs choſes, touchant la maniere de traiter les maladies, ils s'en étoient tenus, *pour ce qui eſt des ſignes*, à ce que celui-ci en avoit écrit.

On trouve un très-grand nombre d'Obſervations touchant *les ſignes des maladies* dans tous ſes Ecrits, mais ils ſont particulierement recueillis dans le Livre *des Aphoriſmes*, & dans trois autres Livres qui ne traitent que de cette matiere ſeule; *les Prénotions*, ou *les Prognoſtiques*; *les Prédictions*; & *les Prénotions de Cos*. Galien ne veut pas que les deux derniers ſoient d'Hippocrate, parce qu'ils ſont pleins de fautes. Il ajoûte que ce qu'il y a de bon a été pris des deux premiers, & des Livres *des Maladies Epidémiques*. Cela n'a pas empêché que pluſieurs Savans, tant anciens que modernes, n'ayent commenté ces mêmes Livres, & n'en ayent fait beaucoup d'eſtime.

Pour pouvoir compter en quelque façon ſur un prognoſtique, c'eſt à dire, pour pouvoir dire par avance que telle choſe paroiſſant, telle autre ſuivra néceſſairement, il faut l'avoir remarqué très-ſouvent, ſans que cela ait jamais manqué, ou du moins rarement; une ſeule expérience, ou même deux ou trois n'étant pas ſuffiſantes pour s'en aſſûrer. C'eſt ce qu'on ne peut pas dire de tous les prognoſtiques d'Hippocrate. On jugeroit plûtôt à l'égard de quelques uns, que ce ſont des obſervations faites en des cas ſinguliers, par des gens qui remarquoient exactement ce qui arrivoit à chaque malade depuis le commencement de ſa maladie juſqu'à la fin, & qui comparant ce qu'ils avoient vu les premiers jours avec ce qui ſuivoit, en tiroient des conſequences bonnes ou mauvaiſes.

C'eſt ce qne Galien tâche d'inſinuer, lorſqu'il dit qu'une partie de ces Prognoſtiques a été tirée des Livres *des Epidémiques*. Il ſe peut que quelcun ayant voulu ſe rendre ſavant dans l'art de prédire le ſuccès des maladies, il a cru que le meilleur moyen de réuſſir, c'étoit d'examiner les hiſtoires des maladies rapportées par les plus habiles Maîtres, & d'en tirer des conſéquences qui fiſſent à ſon but. Ce moyen étoit en effet très-bon; mais pour n'être pas en danger de:

1 *Lib. Prænotion. in princip.*

2 Recentiores quoque Medici, quamvis in curationibus mutarint, tamen hæc Hippocratem optime præſagiſſe fatentur. *Lib. 2. Præfat.*

de ſe tromper, il falloit avoir recueilli un nombre infini d'obſervations ſur chaque maladie, pour pouvoir trouver parmi ce grand nombre ſuffiſamment de cas tout ſemblables, dans chaque eſpece de maladie; en ſorte qu'on pût dire ſûrement; *lorſque dans une telle maladie de tels ſignes paroiſſent, le malade meurt; & au contraire lors qu'on en voit tels autres, le malade échappe.* Si de vint malades, par exemple, qui dans des fiévres continues ont rendu quelques gouttes de ſang par le nez, ou qui n'ont que legerement ſué par la tête, ou par la poitrine, il en eſt mort quinze ou dix-huit; & ſi de vint qui ont ſaigné abondamment, & ſué de même par tout le corps, il en eſt réchappé autant qu'il en eſt mort des autres, on peut conclurre en géneral que le premier accident eſt funeſte, & le ſecond de bon augure. Mais il n'y a pas apparence que ceux qui ont recueilli ces prognoſtiques, & particulierement les Prénotions de Cos, ayent toûjours attendu d'avoir autant d'exemples de chaque cas qu'ils propoſent, qu'il en auroit fallu. La vie de l'homme n'eſt pas aſſez longue pour cela: c'eſt ce qu'Hippocrate a reconu lui-même, comme on le verra ci-après. L'avantage que cet ancien Médecin avoit à cet égard c'eſt qu'il pouvoit ſuppléer au défaut de ſa propre expérience, en ſe prévalant de celle de ſes prédeceſſeurs les Aſclépiades, ſuppoſé qu'ils euſſent été gens capables de faire, comme il faut, des expériences, ce qui eſt fort difficile, comme Hippocrate le reconoît auſſi. Ce grande homme étoit ſi fort convaincu de cette difficulté, qu'il n'en fait aucune d'avouër qu'on peut aiſement ſe tromper, particulierement en fait de prognoſtique: *Les prédictions*, dit-il, *qui concernent les maladies aigues ſont incertaines; & l'on ne ſauroit dire au juſte ſi le malade mourra, ou s'il en échappera.* On verra dans la ſuite d'autres preuves de la bonne foi & de la modeſtie de cet Auteur. *Siecle xxxvj.*

Ce n'eſt pas ſeulement de tout ce qui compoſe l'homme, qu'il tiroit des indices pour conoître, & pour prévoir les maladies & leurs ſuites. Les fonctions naturelles, les actions, & les manieres de chaque particulier, ſes geſtes, ſes coûtumes, en un mot toutes les circonſtances qui regardent ce qui arrive ſoit avant, ſoit pendant une maladie, par notre faute ou par celle d'autrui, par la diſpoſition intérieure de notre corps, ou par celle où ſe trouvent à notre égard, les choſes qui ſont hors de nous; tout cela, dis-je, fourniſſoit à ce Pere de la Médecine des *ſignes*, ſur leſquels il jugeoit de l'état où on étoit par rapport aux maladies, préſentes ou à venir.

La premiere choſe qu'Hippocrate conſideroit, ſur tout lorſqu'il s'agiſſoit d'une maladie aigue, c'étoit *le viſage* du malade. C'eſt un bon ſigne, ſelon lui, pour un malade, d'avoir le viſage d'un homme qui ſe porte bien, & tel que le malade lui-même l'a dans ſa ſanté. Autant que le viſage s'éloigne de cette diſpoſition, autant y a-t-il à proportion de danger. Voici la deſcription qu'il donne du viſage d'un homme mourant. *Quand un malade*, dit il, *a le nez aigu, les yeux enfoncez, les temples creuſes, les oreilles froides & retirées, la peau du front dure, tendue, & ſeche, & la couleur du viſage tirant ſur le plombé, on peut aſſurer que la mort eſt à la porte; à moins*, ajoûte-t-il, *que le malade n'eût été épuiſé tout d'un coup par de longues veilles, ou par un flus de ventre, ou qu'il n'eût été long-temps ſans manger.* Les Médecins ont appellé cela, *la face d'Hippocrate*, pour marquer que l'on tient de lui cette obſervation. *Les levres pen-*

Siecle xxvj.

dantes, *relâchées*, *& froides* ſont regardées ailleurs par cet Auteur, comme une confirmation du pronoſtique précedent.

Il tiroit auſſi des indices de la diſpoſition des *yeux* en particulier. Lors qu'un malade ne peut pas ſupporter la lumiere; lors qu'il répand des larmes involontairement; lors qu'en dormant on lui voit une partie du blanc des yeux, à moins que ce ne ſoit ſa coûtume de dormir ainſi, ou qu'il n'ait le flus de ventre, ce dernier ſigne eſt de mauvais augure, & les précedens marquent auſſi la même choſe. Les yeux ternis ſont pareillement un préſage de mort, ou d'une grande foibleſſe. Les yeux étincelans, fixes, & hagards marquent le delire, & la phrenéſie, préſente ou prochaine. Lors que le malade voit quelque choſe 1 de *rouge*, ou comme des étincelles, ou des éclairs qui paſſent devant ſes yeux, on doit attendre *une hémorrhagie*, ou une perte de ſang, & cela arrive ſouvent devant les criſes, qui doivent ſe faire par cette voye-là.

La maniere dont un malade *ſe tient couché* indique auſſi quel eſt ſon état. Si on le trouve couché ſur l'un des côtez, le col, les bras, & les jambes un peu retirées, ce qui eſt la poſture d'un homme en ſanté, cela eſt bon; au contraire ſi un malade ſe tient ſur le dos, les bras étendus, & les jambes pendantes, c'eſt un ſigne de grande foibleſſe, & particulierement lors que le malade *gliſſe*, ou *ſe laiſſe couler embas du côté des pieds*, ce qui marque la peſanteur de ſon corps & la mort prochaine. Lors qu'il ſe couche *ſur le ventre*, à moins que ce ne ſoit ſa coûtume, cela indique le délire, ou la douleur de ventre.

Quand un malade de fiévre ardente 2 *tâtonne* continuellement *des mains* & *des doits*, & les porte devant ſon viſage ou devant ſes yeux, comme pour ôter quelque choſe qui lui paſſe par devant; ou les étend ſur ſon lit & ſes couvertures, comme pour chercher, ou pour ôter quelque ordure, ou pour en tirer de petits flocons de laine, tout cela eſt ſigne de délire & de mort.

Entre les marques du délire préſent ou prochain, Hippocrate met encore celle-ci. Lors qu'un malade, naturellement *taciturne*, commence à *parler plus que de coûtume*; ou lors qu'un *grand parleur* demeure dans le *ſilence*, ce changement tient lieu d'une eſpece de rêverie; ou il ſignifie que l'on ne tardera pas à y tomber.

Le *trémouſſement*, ou le *treſſaillement des tendons qui ſont au poignet* préſage auſſi le délire.

Quant aux differentes ſortes de délire, notre Auteur craint beaucoup plus celui qui roule ſur des ſujets *lugubres*, ou ſur des ſujets *terribles*, que celui dont la matiere eſt *gaye*, & qui eſt accompagné de *plaiſanterie*.

La *reſpiration frequente* ou *preſſée* marque la douleur que le malade ſouffre, ou l'inflammation des parties qui ſont au deſſus du diaphragme. La reſpiration *longue*, ou qui prend beaucoup de temps, eſt une marque de délire; mais la reſpiration *aiſée* & *naturelle* eſt toûjours d'un très-bon augure dans les maladies aiguës. Il paroît que notre Auteur s'attachoit beaucoup à la *reſpiration*, en matiere de *ſignes*, par le ſoin qu'il prend de décrire en divers endroits toutes les diverſes manieres de reſpirer d'un malade; la reſpiration *preſſée*, *rare*, *grande*, *petite*; celle qui eſt *grande* ou *longue en dehors*, c'eſt à dire dans le temps de l'expira-

1 Μυρμηκιαὶ.

2 Καρφολογεῖ, κροκιδίζει.

l'expiration ; celle qui eſt *petite ou courte en dedans*, c'eſt à dire lors qu'on tire ſon haleine ; celle qui eſt *comme doublée* &c. *Siecle. xxxvj.*

Les *veilles continuelles*, dans les maladies aigues, marquent ou la douleur preſente, ou le délire prochain.

Tous *les excrémens*, de quelque nature qu'ils ſoient, qui ſortent du corps de l'homme, fourniſſent auſſi à Hippocrate des ſignes ſur leſquels il comptoit beaucoup. Il ne faiſoit point de difficulté d'examiner l'urine, la matiere fécale, les vents, la ſueur, les crachats, la ſalive, la morve, les larmes, les ordures des oreilles, le pus des ulceres &c. comme des choſes d'où il tiroit les ſignes les plus certains de la diſpoſition des humeurs.

Mais il ne faut pas, pour cela, croire ce que dit 1 un Auteur moderne, qu'Hippocrate étoit ſi ardent à rechercher les occaſions de s'inſtruire dans ſa profeſſion, qu'il n'avoit point de honte de goûter même des excrémens. Si quelcun a écrit cela avant cet Auteur, ce ne peut être que quelque plaiſant, qui, pour tourner ce grand Médecin en ridicule, lui a appliqué l'épithete qu'Ariſtophane donne à Eſculape, & que nous avons rapportée dans le premier Livre. C'eſt ce que l'Auteur que nous avons cité ſemble reconoître, lors qu'il ajoûte, *que d'autres attribuent la même choſe à Eſculape.*

A la verité Hippocrate examinoit toutes ces choſes, par rapport à leurs *qualitez*, c'eſt à dire, à leur *couleur*, à leur *odeur*, à leur *conſiſtence*, aux matieres *étrangeres* ou *extraordinaires* qui s'y rencontrent, à leur *chaleur*, à leur *froid* ; à leur *acreté* &c. auſſi bien que par rapport à leur *quantité*, aux *lieux d'où elles ſortent*, au *temps de leur ſejour*, à *la maniere*, & aux *autres circonſtances de leur ſortie.* On ne peut pas même nier qu'il n'y eût quelques-unes des matieres dont on a parlé, deſquelles il jugeoit par le *goût* qu'elles ont ; mais il comptoit, à cet égard, ſur le goût du malade & non ſur le ſien. Il tiroit, par exemple, de certains indices des 2 *crachats ſalez* ou *doux* ; & de *la ſueur*, ou des *larmes*, ou des *excremens du nez*, qui ont de la *ſalure*, ou de *l'aigreur.* Il n'y a que l'eſſai de 3 *la cire des oreilles*, qui eſt, ſelon lui, *douce* dans les mourans, ou dans ceux qui doivent mourir de quelque maladie, & *amere* dans ceux qui en doivent échapper ; il n'y a, dis-je, que cet eſſai qui ſemble ne pouvoir être fait par le malade dans l'état où il le ſuppoſe ; mais rien n'empêche que le Médecin, qui jugera cela important, ne puiſſe le faire faire par ceux que le malade touche de près, ou par ces ſortes de perſonnes, qu'on employe tous les jours aux plus vils offices.

Il y a un autre paſſage où Hippocrate parlant des *excrémens du ventre*, dit qu'ils ſont 4 *comme ſalez* en de certains cas. Il y a auſſi un endroit où il fait mention d'une eſpece de *fiévre*, qu'il appelle *ſalée.* Sur quoi Galien remarque, qu'encore que *la ſalure* ſe découvre ordinairement par le *goût* & non pas au *toucher*, & au ſentiment, non du malade, mais du Médecin, qui, en lui tâtant le pouls, ſent quelque choſe de rude, ou qui le picque, comme s'il touchoit de la chair ſalée ou qui eût trempé dans de la ſaumure. Je crois qu'on peut

1 *Cal. Rhodigin. in Antiquis Lectionibus.*
2 *Lib. de Humoribus.*
3 *Epidemic. Lib. 6. Sect. 5.*
4 Κοιλίη ταραχώδης τρόπον ἁλμυρώδεα. *Coac. Prænot. Verſ.* 641.

Siecle xxxvj.

peut en effet juger de certaine eſpece de ſalure par *le toucher*, & que celle des excrémens dont il eſt parlé au premier paſſage qu'on a cité, peut ſe conoître par la maniere dont ils picquent l'anus, à leur ſortie; mais en ce cas c'eſt le malade, & non pas le Médecin, qui en juge.

Entre tous les excrémens, *l'urine* & *la matiere fécale* ſont ce qui fourniſſoit à Hippocrate le plus de ſignes, par rapport à preſque toutes les maladies. Voici ce qu'il dit de plus remarquable touchant l'urine. La meilleure urine d'un malade eſt, ſelon lui, celle dont *le ſédiment*, c'eſt à dire, *la craſſe* ou *ce qui va au fond*, eſt *blanc*, *doux* au manier, & *égal*. L'urine continuant d'être telle pendant tout le temps qu'on eſt malade, juſqu'à ce que la maladie ſoit jugée, on ne court aucun danger, & l'on eſt tôt guéri. C'eſt ce qu'Hippocrate appelloit une urine *cuite*, ou qui marque *la coction* des humeurs. Il remarquoit que cette coction ne paroît ſouvent bien entiere que dans les jours de criſe qui terminent heureuſement la maladie. 1 Il faut, diſoit-il, comparer l'urine avec *le pus* qui ſort des ulceres. Comme le pus qui eſt blanc & qui a les qualitez du ſédiment de l'urine, dont on vient de parler, eſt une marque que l'ulcere eſt ſur le point de ſe guérir; au lieu que le pus qui eſt 2 clair, d'une couleur autre que blanche, & de mauvaiſe odeur, eſt un ſigne que l'ulcere eſt malin, & par conſéquent de difficile guériſon; de même les urines, qui ſont ſemblables à celle qu'on a décrite, ſont les ſeules qui ſoient bonnes; toutes les autres ſont mauvaiſes, & ne different entr'elles, à cet égard, que du plus au moins. Les premieres ne paroiſſent que lors que la Nature a ſurmonté la maladie, & elles ſont un indice de la coction des humeurs, ſans laquelle il n'y a point de guériſon ſûre à eſperer, comme on l'a remarqué ci-devant. Les dernieres, au contraire, ſe rendent tant que la crudité ſubſiſte, ou que les humeurs ne ſont pas encore cuites. Entre les urines de cette derniere ſorte les meilleures ſont *les rougeâtres*, dont le ſédiment eſt *doux* & *égal*; celles-ci marquent que la maladie ſera un peu longue, mais ſans peril. Les plus mauvaiſes ſont celles qui ont une couleur *fort rouge*, qui ſont en même temps *claires* & *ſans ſédiment*, ou *confuſes* & *troubles* en les rendant.

Les urines ont auſſi quelquefois un certain 3 *nuage*, qui eſt *ſuſpendu* dans le vaiſſeau où on les a reçues Plus ce nuage s'éleve ou s'éloigne du fond, ou de la couleur que l'on a marquée en parlant du ſédiment, plus il y a de crudité.

Celles qui ſont *blanches* & *claires comme de l'eau*, marquent auſſi une grande *crudité*, & quelquefois un *tranſport de la bile au cerveau*. Celles qui ſont *jaunes* ou *rouſſes* marquent *l'abondance de la bile*. Celles qui ſont *noires* ſont les plus mauvaiſes, particulierement ſi elles ſont *de mauvaiſe odeur*, & qu'elles ſoient ou *tout-à fait épaiſſes*, ou *tout-à-fait claires*. Celles dont le ſédiment eſt ſemblable à *de la farine groſſiere*, ou à *du ſon*, ou à de petites *lames*, ou *écailles*, ſont auſſi de mauvais augure, ſur tout les dernieres; & on juge par là de la mauvaiſe diſpoſition de la veſſie ou des reins. *La graiſſe*, qui ſurnage quelquefois

1 *Lib. de Criſibus.*
2 *Ἐς τὰς ἰχῶρας μεταβάλλῃ.* *Voyez* ci-deſſus Chap. 4.
3 *Ἐναιώρημα.*

quefois ſur les urines, & qui forme comme *une toile d'araignée*, indique *la conſomption* des chairs & des parties ſolides. L'effuſion d'une *grande quantité d'urine* eſt un ſigne de *criſe*, ou fait une eſpece de criſe. *Siecle xxxvj.*

Il faut enfin remarquer qu'Hippocrate comparoit la diſpoſition de *la langue* à celle des *urines*. C'eſt à dire que la langue étant *jaune*, par exemple, & *chargée de bile*, l'urine doit être de la même couleur; & au contraire que la langue étant *vermeille* & *humide*, l'urine eſt pareillement d'une couleur *naturelle*.

La *matiere fécale*, qui eſt molle, rouſſe, qui a de la conſiſtence, & n'eſt pas d'une puanteur extraordinaire, qui répond à la quantité de ce qu'on a pris, & que l'on rend aux heures accoûtumées eſt la meilleure de toutes. Elle doit auſſi devenir plus épaiſſe lors que la maladie eſt prête à être jugée, & l'on doit prendre à bon augure qu'il ſorte en même temps *des vers* ronds & longs. Que ſi la matiere eſt liquide, elle peut apporter du ſoulagement, pourvu qu'elle ne faſſe pas beaucoup de bruit en ſortant, & qu'on ne la rende pas en petite quantité & trop fréquemment, ou en ſi grande abondance & ſi ſouvent que le malade tombe en défaillance. Toute matiere aqueuſe, blanche, d'un verd pâle, rouge, écumeuſe, gluante, eſt mauvaiſe. La noire, celle qui eſt comme de la graiſſe, la livide, celle qui eſt de couleur de vert de gris, ſont les plus funeſtes. Celle qui eſt purement noire, & qui n'eſt autre choſe qu'une décharge de la *bile noire*, eſt toûjours d'un très-mauvais augure; cette humeur, de quelque côté qu'elle ſorte, ne paroiſſant jamais qu'elle ne marque le mauvais état où ſe trouvent les entrailles. La matiere qui eſt de diverſes couleurs, marque la longueur de la maladie, & qu'il y aura en même temps du danger. Hippocrate met au même rang la matiere, qui eſt bilieuſe ou jaune & mêlée de ſang; celle qui eſt verte & noire; celle qui eſt comme de la râclure de boyaux. Il regardoit auſſi les ſelles, qui ne contenoient que de la bile pure, ou de la pituite toute ſeule, comme mauvaiſes.

Les matieres, que l'on rend *par le vomiſſement*, doivent être mêlées de bile & de pituite. Celles, où l'on ne découvre que l'une de ces humeurs ſeule, ſont plus mauvaiſes. Les noires, les livides, les vertes, ou de couleur de porreau, ſont funeſtes. Celles qui ſentent fort mauvais, le ſont auſſi; & lors qu'elles ſont en même temps livides, la mort n'eſt pas loin. Le vomiſſement de ſang eſt très-ſouvent mortel.

Les crachats, qui ſoulagent dans les maladies du poumon & dans les pleuréſies, ſont ceux qui ſortent aiſément & promptement; & il eſt bon qu'ils ſoient d'abord mêlez de beaucoup de jaune; mais s'ils paroiſſent de cette même couleur, ou qu'ils ſoient roux, longtemps après le commencement du mal, ou qu'ils ayent de la ſalure, & de l'acreté, & qu'ils cauſent une grande toux, ils ne ſont pas bons. Les crachats purement jaunes ſont mauvais, & ceux qui ſont blancs, gluans, & écumeux, ne ſoulagent point. La blancheur eſt bien auſſi une marque de coction à l'égard des crachats, mais il ne faut point qu'il y ait de viſcoſité, ni qu'ils ſoient ou trop épais, ou trop clairs. On peut faire le même jugement des *excrémens du nez*, par rapport à la coction, & à la crudité. Les crachats noirs, ou verds, ou rouges, ſont très fâcheux. Dans les inflammations de poumon, les crachats mêlez de bile & de ſang ſont de bon augure, s'ils paroiſſent au commencement; mais ils ſont mauvais s'ils

Siecle xxxvj.

ne viennent qu'environ le ſeptième jour. Mais le plus mauvais de tous les ſignes, dans les mêmes maladies, c'eſt quand les crachats ſont retenus, & que la trop grande quantité de matiere qui ſe préſente pour ſortir par cette voye, cauſe *un bouillonnement*, ou *un râlement*, dans le goſier ou dans la poitrine. Le crachement de ſang eſt ſuivi du crachement de pus, d'où s'enſuit la phthiſie, & enfin la mort.

La bonne *ſueur* eſt celle qui vient dans un jour de criſe, & qui eſt abondante & univerſelle, ou qui vient de toutes les parties du corps en même temps, & qui emporte la fiévre. La ſueur froide eſt mauvaiſe, ſur tout dans les fiévres aigues; car dans les autres elle marque ſeulement de la longueur. Lors qu'on ne ſue que par la tête & par le col, c'eſt un ſigne que la maladie ſera longue & perilleuſe. Une legere ſueur, ou moiteur, de quelque partie, comme de la tête, ou de la poitrine, ne ſoulage point, mais elle marque le ſiege du mal, ou la foibleſſe de la partie. Hippocrate appelle cette eſpece de ſueur *éphidroſe*.

Pendant qu'il s'amaſſe, ou qu'il ſe fait *du pus* en quelque partie, on ſent de la douleur, & la fiévre ne ceſſe point; mais dès que le pus eſt formé ou cuit, la douleur & la fiévre ceſſent. On a vu ci-deſſus les qualitez du bon & du mauvais pus, lors qu'on a parlé de celles de l'urine.

1 Les *hypochondres* & *le ventre*, en géneral, doivent toûjours être mous & égaux, tant du côté droit que du côté gauche & par tout ailleurs. Lors qu'il y a de la dureté, ou de l'inégalité, de la chaleur, & de l'élevation, ou qu'on ne peut ſouffrir qu'on touche ces parties, c'eſt une marque de la mauvaiſe diſpoſition des entrailles, à moins qu'il n'y ait de l'inflammation exterieurement.

Hippocrate examinoit auſſi l'état du *pouls*, ou du *battement des arteres*. Il eſt même, ſelon la remarque de Galien, le premier des Médecins conus qui ait employé le mot de 2 *pouls* dans le ſens où on le prend ordinairement, c'eſt à dire, pour *le battement naturel & ordinaire des arteres*. Car il faut ſavoir que les anciens Médecins, & Hippocrate lui-même entendoient la plûpart du temps par ce mot *la pulſation extraordinaire*, ou *le battement violent qu'on ſent & qu'on apperçoit dans une partie enflammée, ſans y porter même les doits*.

Mais le même Galien, qui rend ce témoignage à Hippocrate, ne laiſſe pas de remarquer en un autre endroit, que la matiere du pouls eſt la ſeule de toute la Médecine à quoi cet ancien Médecin n'a preſque pas touché. 3 Quelques Auteurs Grecs plus modernes que Galien, ont fait auſſi la même remarque. On peut neanmoins recueuillir des Ecrits d'Hippocrate divers préceptes, ſur ce ſujet; comme lors qu'il dit 4 *que dans les fiévres très-aigues, le pouls eſt très-fréquent & très-grand*; & lors qu'il fait mèntion, dans le même endroit, *des pouls tremblans, & qui battent avec lenteur*; & lors qu'il obſerve, en parlant des pertes blanches des femmes, *que le pouls qui frappe legérement & languiſſamment les doits, eſt un ſigne de mort prochaine*. De même dans *les Prénotions de Cos*, il remar-

1 Τὰ ὑπὸ τῶν χόνδρων. C'eſt à dire, *les parties qui ſont ſous les fauſſes côtes.*
2 Σφυγμὸς; *Galen de Different. & Generib. Pulſ.*
3 *Theophilus Protoſpatharius, Lib. de Urinis & Pulſibus.*
4 *Epidemicor. Lib.* 4.

remarque, *que les léthargiques ont le pouls lent & tardif.* Il dit encore 1 en un autre lieu, *que celui de qui la veine* (c'eſt à dire, l'artere) *du coude bat, eſt près d'entrer en fureur, ou bien que c'eſt une perſonne extremement colere.* *Siecle xxxvj.*

Ces citations font voir qu'Hippocrate n'a pas entierement ignoré les ſignes qu'on tire du pouls; mais il faut avouër que s'il a donné quelques préceptes ſur ce ſujet, ils ſont en petit nombre, au prix de ceux qu'il donne avec tant d'exactitude & ſouvent plus d'une fois concernant tous les autres ſignes; & il ne paroît pas d'ailleurs qu'il en ait fait lui-même aucun uſage, ou qu'il ait réduit ſes préceptes en pratique. On ne trouve du moins preſque rien ſur ce ſujet dans ſes Livres *des Maladies Epidémiques*, que les deux paſſages qu'on a citez, quoi que ces Livres ſoient une eſpece de journal, où il rapporte un grand nombre d'hiſtoires de maladies qu'il a traitées. Et il eſt ſurprenant qu'étant d'ailleurs ſi exact à obſerver, juſqu'aux moindres ſignes, & juſqu'aux plus legeres circonſtances d'une maladie, il ne nous diſe rien de l'état du pouls de ſes malades. A quoi peut-on juger qu'il conoiſſoit s'ils avoient de la fiévre, ou non? ou qu'il diſtinguoit les divers degrez de cette fiévre, ne parlant point du pouls? 2 Il y a de l'apparence qu'il ne s'arrêtoit pas beaucoup à ce ſigne, je veux dire à celui que fournit le pouls. 3 Peut-être que les divers degrez de la *chaleur* ou du *froid* que ſouffrent les fébricitans, ou *leur inquietude* plus ou moins grande, & particulierement *leur maniere de reſpirer*, qu'il obſerve à l'ordinaire avec ſoin, étoit ce qu'il croyoit de plus important à examiner, ou même ce qui lui apprenoit s'ils avoient de la fiévre, ou s'ils en étoient exempts, & ſi cette fiévre étoit conſiderable, ou de peu d'importance.

On auroit bien des remarques à joindre aux précedentes, ſi l'on vouloit épuiſer la matiere des *ſignes*. Ceux qu'on a touchez regardent particulierement *le prognoſtique*. On parlera des autres, qui ſervent à *diſtinguer* & à *conoître* les maladies, lors qu'on examinera ces maladies chacune en particulier.

Si Hippocrate rencontroit juſte dans ſes prognoſtiques, c'étoit un effet de ſon jugement, de ſon exactitude, & de l'attention particuliere qu'il faiſoit à chaque cas qui ſe préſentoit; ce qui a fait dire avec juſtice à Galien, 4 *qu'Hippocrate a été le plus ſoigneux & le plus exact de tous les Médecins.* L'application à obſerver tout ce qui arrive à un malade ſemble tellement avoir été de ſon caractere, qu'on ne voit pas que, tout Philoſophe qu'il étoit, il ſe ſoit à peu près autant arrêté à raiſonner ſur les accidens des maladies, comme à les rapporter, fidelement. Il ſe contentoit de bien remarquer quels étoient ces accidens, pour diſtin-

1 *Epidemic. Lib.* 2.

2 *Voyez ci après, Part.* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 2. *Chap.* 4. *ce que dit Celſe ſur le pouls, ou ſur les ſignes que l'on en tire.*

3 Gariopontus remarque qu'Hippocrate, & les autres Médecins de ces temps là, n'avoient point d'autre ſigne pour conoître la fiévre, que *la chaleur* plus grande qu'elle n'eſt dans l'état naturel; *Mutatio enim pulſus*, dit cet Auteur, *febriculæ ſignum confert; ſed ſecundum Veteres non. Hippocrates enim, & Eugenius, & Philoſtonicus ſolum fervorem naturalem moderationem excedentem ſignum febrium poſuerunt.* De Febrib. Cap. 7.

4 *Stephanus Athénien* dit que du temps d'Hippocrate on n'entendoit pas encore bien la maniere d'examiner le pouls; & que ce n'étoit pas par le moyen du pouls, que l'on diſcernoit s'il y avoit de la fiévre ou non; mais en mettant la main ſur diverſes parties du corps, particulierement ſur la poitrine, qui eſt le domicile du cœur, la fiévre étant une affection du cœur. *Paragraph.* 15.

Siècle xxxvj. distinguer par là les maladies, & pour juger de l'issue de celles qu'il traitoit actuellement, en les comparant avec des semblables qu'il avoit euës auparavant en main, & il ne se mettoit, pour l'ordinaire, nullement en peine de rendre raison pourquoi telle chose arrivant, telle autre ne manquoit pas de suivre. Les *Empiriques*, qui étoient une Secte de Médecins qui s'éleva après lui, & dont on parlera 1 ci-après, disputoient par cette raison aux Médecins *Dogmatiques* ou *Raisonnans*, l'avantage d'avoir ce Pere de la Médecine de leur côté; car les premiers prétendoient que la méthode d'Hippocrate n'avoit point été differente de la leur, & ils le regardoient comme un des Auteurs de leur Secte.

Galien a eu quelque raison de se récrier contr'eux à ce sujet. Il n'y a pas de doute qu'Hippocrate n'ait raisonné, & même quelquefois philosophé dans sa profession, comme on l'a vu ci-devant. Mais les Empiriques n'auroient pas eu tort s'ils avoient dit simplement que la Philosophie d'Hippocrate n'est pas ce qu'il a de meilleur; & qu'ils préferoient les descriptions toutes nues qu'il donne des maladies & de leurs accidens, & ses préceptes ou ses remarques sur la maniere de les traiter, à tous les raisonnemens qu'on trouve d'ailleurs dans ses ouvrages, sur les causes de ces mêmes maladies. Il est sûr, du moins, que c'est principalement par cet endroit, je veux dire par celui que les Empiriques devoient regarder comme le plus avantageux, qu'Hippocrate a rendu sa Médecine recommandable à la posterité. C'est par là qu'il s'est fait admirer même de ceux, qui ne convenoient pas d'ailleurs de ses principes, comme on l'a déja remarqué, & comme on le verra dans la suite. On peut ajoûter que les Livres d'Hippocrate, qui sont les plus raisonnez ou qui contiennent le plus de Philosophie, sont ceux qu'on a attribuez à d'autres Auteurs; comme le Livre, *de la Nature de l'Homme;* celui, *de la Nature de l'Enfant;* celui, *des Vents*; le premier, *de la Diéte*, & quelques autres. L'Auteur du Livre intitulé, *de Subfiguratione Empirica*, qui est parmi les œuvres de Galien, a eu une „ semblable pensée, lors qu'il dit, que si Hippocrate s'est acquis, au jugement „ de toute la postérité, une gloire pareille à celle d'Esculape; ç'a été parce „ qu'il guérissoit des luxations, des fractures, & des ulceres que d'autres ne „ savoient pas guérir; & qu'il disoit par avance ce qui devoit arriver à un ma- „ lade, ou ce qui lui étoit déja arrivé, sans que personne l'en eût instruit; & „ non pas pour avoir composé de grands Livres, ou fait des raisonnemens à „ perte de vuë.

Au reste il faut ici remarquer que l'habileté d'Hippocrate, & des Médecins qui sont venus après lui, & qui l'ont imité par rapport au *prognostique*, a fait que le peuple, qui ne savoit pas jusques où pouvoit s'étendre leur conoissance à cet égard, les a régardez comme des *devins*, & a exigé d'eux des choses qui étoient au dessus de leurs forces. Quelques-uns de ces Médecins ont été bien aises d'entretenir le vulgaire dans cette opinion, pour le profit qu'ils ont esperé d'en tirer; *puis que le peuple*, ont-ils dit, *veut être trompé, qu'il le soit.*

Ce qui oblige encore aujourd'hui divers Médecins à suivre cette maxime peu charitable & peu honête, c'est qu'on remarque en effet que le monde veut être trompé; & que l'on voit souvent des Médecins, qui croyans avoir d'ailleurs de quoi satisfaire des malades raisonnables, ne veulent pas faire les devins ni

1 *Part.* 2. *Liv.* 2.

ni les charlatans, ſont ceux qui ont le moins d'emploi, ou que l'on quitte. Et pour qui les quitte-t-on? pour s'adreſſer à des miſerables, qui quelquefois ne ſavent ni lire ni écrire, & qu'on va chercher bien loin, pour apprendre d'eux, ſur la vuë d'un verre d'urine, des nouvelles d'une maladie qu'ils ne conoîtroient point quand même ils verroient le malade. Lors qu'on parle ici du peuple, on ne veut pas marquer ſimplement ce qu'on appelle *la lie*. Le peuple, ou le vulgaire dont on entend parler, eſt également répandu dans toutes les conditions, & fait toûjours le plus grand nombre dans toutes les Societez. Il arrive même, je ne ſai pourquoi, que des gens qui ont d'ailleurs de la pénétration & du bon ſens, & qui ſont très-entendus en d'autres matieres, ſemblent s'être défaits de tout leur ſavoir & de tout leur jugement quand il s'agit des pretendus devins, pour qui ils ont autant d'empreſſement, que le moindre du peuple. *Siecle xxxvj.*

Pour revenir à Hippocrate, c'eſt une choſe remarquable, & qui releve de beaucoup ſon mérite, qu'ayant vécu dans un temps où la Médecine étoit, comme on l'a vu, toute ſuperſtitieuſe, il ne ſe ſoit point laiſſé entrainer au torrent. Ni ſes raiſonnemens, ni ſes obſervations, ni ſes remedes ne ſe ſentent nullement de cette foibleſſe qui avoit été juſqu'alors ſi génerale, & qui a été encore ſi commune depuis, même parmi pluſieurs Médecins. On ne voit point non plus que les prognoſtiques d'Hippocrate ayent d'autre fondement, que les choſes purement naturelles. Il eſt vrai que dans ſon Livre *des Songes*, il parle de quelques ceremonies, ou de quelques ſacrifices, qu'on devoit faire à certaines Divinitez, ſelon la nature des ſonges qu'on avoit faits; mais c'étoit là des devoirs auxquels ſa Religion engageoit néceſſairement. Son bon ſens paroît d'ailleurs en ce que, dans le même Livre, il rend raiſon des ſonges, par les choſes que l'on a faites, ou que l'on a dites; ou il en tire des conſéquences pour juger de l'état auquel ſe trouve le corps, ſelon qu'il eſt chargé de bile, de phlegmes, de ſang, &c. ce qu'il infere des ſujets ſur quoi roulent les differens ſonges, & des circonſtances qui accompagnent ces mêmes ſonges. On dira encore un mot de l'éloigment qu'il avoit pour la ſuperſtition en fait de remedes, lors qu'on en ſera à ſa pratique.

CHAPITRE VII.

Des eſpeces de Maladies *qu'Hippocrate a connues, nommées, ou décrites.*

LEs maladies dont il eſt fait mention dans les Ecrits d'Hippocrate, peuvent ſe réduire ſous cinq *claſſes* differentes. „ La premiere eſt des Maladies „ dont les noms n'ont point changé, & qui ont toûjours été conues depuis par „ les Médecins Grecs, ſous les mêmes noms, & par les mêmes ſignes par leſ„ quels cet ancien Médecin les diſtingue. Cette premiere claſſe eſt la plus conſiderable, & contient elle ſeule un beaucoup plus grand nombre de maladies, que les quatre ſuivantes jointes enſemble. La ſeconde renferme celles „ qui n'ont pas conſervé leurs noms, quoi qu'on les ait reconues par les acci„ dens qu'Hippocrate leur a attribuez. *Je mets dans la troiſième quelques mala-*

 „ *dies*

Siecle xxxvj. „ *ladies* qu'il n'a point nommées, mais qu'il a ſimplement décrites ; *& dans* „ *la quatrième*, *celles* qui bien que nommées & décrites exactement dans les „ ouvrages qu'on lui attribue, n'ont cependant point été reconues depuis ce „ temps-là, ni par leurs noms qui n'ont plus eté en uſage, ni par les deſcrip- „ tions que l'Auteur en donne. *La cinquième enfin eſt de celles* qui ont des „ noms qu'on ne reconoît plus, & qui en même temps ne ſont point décri- „ tes, ce qui fait qu'on n'en peut preſque rien dire que par conjecture.

CHAPITRE VIII.

Liſte des Maladies de la premiére Claſſe, *ou de celles dont les noms Grecs ſe ſont conſervez, & ont toûjours été à peu près les mêmes.*

ON rangera chacune de ces maladies ſelon l'ordre de l'Alphabet, par rapport à leurs noms François, qui ſont une partie formez du Grec, qu'on ajoûte au bas de la page.

A.

1 ABſcès, *ou* Apoſtume, 2 Accouchement fâcheux. *Voyez Arriere-fais, & Purgations. Aines, Tumeurs des Aines, Voyez Bubons.* 3 Alphus, *maladie de la peau.* 4 Alopécie, *maladie de la tête, où les cheveux tombent ou s'éclairciſſent en divers endroits.* 5 Amygdales, *maladies de cette partie, comme Inflammation, Suppuration, Ulceration.* 6 *Anus, Chûte, Relâchement, ou Renverſement de l'Anus. Voyez Hémorrhoïdes, Inflammation de l'Anus.* 7 Ancylé, ou Ancyloſe, *Contraction des jointures.* 8 Aphonie, *Privation de la voix.* 9 Aphthes ; *Ulceres de la bouche.* 10 Apoplexie ; *Privation ſubite du mouvement & du ſentiment.* Appetit, *Manque d'appetit. Voyez Dégoût, Appetit depravé. Voyez Couleur, & Maladie des femmes groſſes.* 11 Arriere-fais retenu. 12 Aſthme, *Eſpece de difficulté de reſpirer. Voyez Dyſpnée.* 13 Avortement.

B.

14 BAillement continuel. 15 Bégayement. *Voyez Langue empêchée.* 16 Boitement ; *l'habitude de boiter.* 17 Boſſe. 18 *Bouche* ; Mauvaiſe odeur de la

1 ἀπόσημα, ἀπόσασις, ἐκπύησις, ἐμπύημα. 2 δυσκία. 3 ἀλφός. 4 ἀλώπηκες. 5 παρίσθμια, ἀντίαδες. Ce ſont des noms communs à la partie & à ſes maladies 6 τῆς ἕδρης ἐκτροπὴ, ἕδρη ἐπιφλεγμαινώσῃ. 7 ἀγκύλη. 8 ἀφωνίη, ἀναυδίη. 9 ἄφθαι. 10 ἀποπλεξίη. Ceux qui étoient atteints de cette maladie étoient appellez βλητοὶ, c'eſt à dire *Frappez.* Voyez *Foudre* & *Pleuréſie.* Hippocrate confond auſſi quelquefois l'apoplexie avec la paralyſie, ou donne le premier de ces noms à ces deux maladies. Il ſemble auſſi qu'il appelle l'apoplexie, φλεβῶν ἀπόληψις, *Interception des veines. Voyez ci deſſus Liv. 3. Chap. 3.* 11 τὰ ὕστερα κατεχόμενα. 12 ἄσθμα. 13 ἀποφθορὴ, ἔκτρωσις, διαφθορὴ, ἔκβολη. Ce dernier mot marque l'action d'avorter, ou de ſe bleſſer. 14 χασμὴ ξυνεχὴς. 15 τραυλισμὸς. 16 χώλωσις, *Prorrhetic. Lib. I.* 17 κύφωσις, κύρτωσις ὀδὸς. Ce derniet mot ſignifie auſſi *un boſſu.* 18 δυσῶδες στόμα.

la bouche. 1 Bouche de travers. Ulceres de la bouche. *Voyez Aphthes.* 2 Branchus, *Enrouëure.* 3 Bras plus courts & plus minces qu'ils ne doivent être 4 Bubons, *Tumeurs des glandes en géneral, & de celles des aines en particulier.* Siecle xxxv.

C.

5 CAchexie; *Mauvais état des chairs de tout le corps, cauſé par la corruption, & par l'abondance des humeurs.* 6 Calcul, *ou* Pierre *des Reins, de la Veſſie; & même de la Matrice*; (*Epidemic. Lib.* 5.) 7 Cancer, *eſpece de tumeur.* 8 Cancer extérieur. 9 Cancer caché. 10 Cancer héréditaire, *ou* qui vient de naiſſance. Cancer de la gorge, de la poitrine, de la matrice, & d'autres parties. Ulcere chancreux. 11 Cardialgie, *Mal de cœur, Douleur d'eſtomac.* 12 Carie, *Pourriture des Os.* 13 Carus, *Eſpece d'aſſoupiſſement profond, & dont on ne peut revenir.* 14 Cataphora, *Autre eſpece d'aſſoupiſſement extraordinaire.* 15 Catharre, *Fluxion ſur quelque parties. Voyez Rheume.* 16 Catarrhe ſalé, nitreux; acre & chaud. 17 Catharres qui tuent ſubitement. 18 Catochus, *Maladie où l'on demeure dans la ſituation où l'on ſe trouvoit auparavant, avec les yeux ouverts, ſans avoir de conoiſſance, ni de mouvement.* Cauſus. *V. Fiévre.* Cerveau enflammé. *Voyez Inflammation.* Cerveau ſphacelé. *Voyez Sphacele.* Cerveau ému. *Voyez Emotion.* Cerveau Hydropique. *Voyez Hydropiſie.* 19 Chairs ſuperflues, *ou Excreſcence de Chairs.* Chute des Chairs. *Voyez Eryſipele.* 20 Charbon, *Eſpece de tumeur.* 21 Chaſſie 22 Chaſſie ſeche. 23 Chauveté. 24 Cholera, *Grande & ſubite décharge d'humeurs par deſſus & par deſſous.* 25 Cholera humide, & ſeche. Chardapſus. *Voyez Ileus* 26 Col de travers. 27 Coma, *Eſpece d'aſſoupiſſement profond.* 28 Coma veillant, *Eſpece d'aſſoupiſſement, ou de ſommeil, où l'on a les yeux ouverts.* 29 Contuſion, *ou Meurtriſſure.* 30 Convulſions, *Contractions involontaires des muſcles.* 31 Corps engourdi. 32 Coryſa, *Eſpece de Catarrhe, Enrhumeure, Enchifrénement.* 33 Couleur mauvaiſe, pâle ou verte, des perſonnes qui par un appetit dépravé mangent de la terre & des pierre. 34 Crachement de ſang. Crane dont les os ſe ſeparent les uns des autres; *Voyez Sphacele.* 35 Crevaſſes à la langue, & aux levres.

D.

36 DArtres. 37 Défaillance. 38 Dégoût de viandes. 39 Dégoût, *ou* Averſion pour les viandes, qui eſt ordinaire aux femmes groſſes, & accom-

1 Στομα ἀνεσπασμένον. 2 βραγχὸς. 3 γαλιάγκωνες, *Bras de belette.* 4 βϐῶνες, nom commun aux glandes des aines, & à leurs maladies. 5 καχηξία 6 λίθος, λιθίασις. 7 καρκίνος, καρκίνωμα. 8 καοκίνος ἀκρόπατος 9 καρκίνος κρύπλος, ὑποβρύχιος 10 καρκινος σύμφυτος.

11 Καρδιαλγία, καρδιογμὸς 12 τερηδὼν. 13 κάρος. 14 καταφορὴ 15 καταῤῥοος, ῥεῦμα.

16 Ῥεῦμα ἅλμηρον, νιτρῶδες, δριμὺ καὶ θερμὸν 17 καταῤῥοι συντόμως ἀπολλυντες 18 κάθοχος, καθοχὴ 19 ὑπερσάρκωσις 20 ἄνθραξ. 21 λημαὶ 22 λημαι ξηραὶ 23 φαλακρώτης. 24 χολέρα. 25 χολέρα ὑγρὴ, χολέρα ξηρὴ. 26 στρεβλοὶ C'eſt ainſi que ſont nommez ceux qui ont le col de travers. 27 κῶμα 28 κῶμα ὀχ ὑπνῶδες. 29 ἐγκύμωμα, ἐγκύμωσις 30 σπάσμοι 31 σῶμα νωθρῶδες 32 κορύζα. 33 χρῶμα πόνηρον, χλωρὸν. 34 αἵματος πλύσις. 35 ῥήγματα, *Voyez Ruptures.* 36 λειχῆνες. 37 ἀψυχία, λειποθυμία. 38 ἀνορεξία. 39 ἄσαι.

Siecle xxxvj.

accompagnée d'envies de vomir. 1 Délire, *ou Réverie.* 2 Démence. *Voyez Folie.* 3 Démangeaiſon. 4 *Dents*, Douleurs de Dents. 5 Dents agacées. 6 Grincement de Dents. 7 Dents ſerrées les unes contre les autres. Dent Sphacelée. *Voyez Sphacele.* Chute des Dents, des machoires, & du palais. *Voyez Machoires, Palais.* 8 Diarrhée, *Cours de ventre.* 9 Douleurs. 10 Dyſenterie, *Grandes douleurs des inteſtins, accompagnées, pour l'ordinaire, d'un flus de ſang*, 11 Dyſpnée, *Difficulté de reſpirer en géneral.* 12 Dyſurie, *Difficulté d'uriner, accompagnée de douleurs. Voyez Strangurie, & Urine retenue.*

E.

13 ECrouëlles, *Maladies des glandes.* Efforts. *Voyez Extenſion.* Elevûres. *Voyez Exanthemes.* 14 Emotion, *ou* Ebranlement du cerveau 15 Emproſthotonos, *Eſpece de convulſion, où le corps ſe plie en devant.* 16 Empyeme, *Amas de pus dans la poitrine.* Enflure. *Voyez Oedeme.* 17 Engourdiſſement. Enrouëure *Voyez Branchus.* Entorſes. *Voyez Luxations.* Ephélides. *Voyez Taches.* 18 Epilepſie, *Haut mal, Mal caduc, Maladie Sacrée, Maladie d'Hercule, Grande maladie, tout cela ſont les noms de la même maladie.* 19 Epilepſie des petits enfans. 20 Epine du dos courbée en dedans. 21 Epine du dos, qui va de travers, ou qui ſe plie à droite ou à gauche. 22 Epinyctides, *Eſpece de puſtules.* 23 Erection empêchée, *ou* Manque d'érection. 24 Eryſipele, *Eſpece de tumeur.* Eryſipele de toutes les parties du corps, du viſage, du poumon, de la matrice. Eryſipele ulcerée & maligne, avec pourriture & chute des chairs. *Voyez ci-après dans les maladies de la troiſieme claſſe.* 25 Eſquinancie, *Maladie de la gorge.* 26 Eſquinancie s'étendant, ou ſe jettant ſur le poumon Eſquinancie qui ſuit la luxation des vertebres du col, faite en dedans, & qui eſt ſuivie de la paralyſie. 27 Etonnement, ou Etourdiſſement ſubit. 28 Exanthemes, *ou Elevûres ſur la peau*, dont voici *les eſpeces.* Exanth. accompagnez de demangeaiſon & de chaleur, comme ſi l'on s'étoit brûlé. Exanth. ou petites marques rondes & rouges. Exanth. ſemblables aux marques qui reſtent après la picquure des couſins. Exanth. qui reſſemblent aux marques que laiſſent les coups de fouët. Exanth. où la peau paroît comme déchirée. 29 Exſtaſe, *Raviſſement, forte alienation d'eſprit.* 30 Exſtaſe mélancholique. 31 Extenſion violente des fibres, *ou Efforts.*

F. Face

1 Παραφροσύνη, παραφορὴ, παρακοπὴ, παράμηκσις, παράληρος 2 παράνοια. 3 κνησμὸς, κνησπότης 4 πρὸς τὰς ὀδόντας ἀλγήματα. 5 αἰμωδία 6 πρίσις τῶν ὀδόντων. 7 συνερισμὸς ὀδόντων. 8 Διαῤῥοίη 9 ἀλγήματα, ὀδύναι 10 δυσεντερίη. 11 δυσπνοίη 12 δυσουρίη. 13 χοιράδες. 14 Ἐγκεφάλου σεῖσμος. 15 ἐμπροσθότονος. 16 ἐμπύημα, ἐκπύησις Ce nom ſe donne à toutes ſortes d'apoſtêmes par Hippocrate, qui deſigne d'ailleurs l'empyeme, ou une maladie approchante par πλεύμων ἔμπυος, *poumon purulent.* Il nomme ceux qui y ſont ſujets ἔμπυοι 17 νάρκωσις. 18 Ἐπιληψίη. 19 νηπίων ἐκλάμψιες. 20 λόρδωσις. 21 ῥάχιος διαστροφή. 22 ἐπινυκτίδες. 23 Hippocrate déſigne ceux qui ſont dans cette impuiſſance, par ces mots; οἷς τὸ ἀιδοῖον ἐπαίρειν ἀδύνατον 24 ἐρυσίπελας. 25 κυνάγχη, & παρακυνάγχη. *Ce ſont deux eſpeces diffrentes.* 26 Κυνάγχη ἐς τὴν πλεύμονα. 27 ἔκπληξις. 28 ἐξανθήματα, ἐξανθίσματα. 29 ἔκστασις. 30 Ἔκστασις μελαγχολικὴ. 31 σπάσμα.

F.

Siecle xxxvj.

1 FAce de travers. 2 Faim, *ou* Famine. Feu. *Voyez Fiévre.* 3 Feu sauvage, *Espece de dartre.* 4 Fiévre. 5 Fiévre intermittente. 6 F. continue. 7 quotidienne. 8 F. tierce. 9 F. hémitritée, *ou tierce & demi.* 10 F. quarte. 11 F. de cinq, de sept, de neuf jours l'un. 12 F. de jour. 13 F. de nuit. 14 F. ardente, *autrement appellée* Causus. 15 F. ardente *nommée* Feu. 16 F. benigne. 17 F. maligne. 18 F. qui a des redoublemens. 19 F. brûlante. 20 F. froide. 21 F. lipyrie, *où le dehors est froid pendant que le dedans brûle.* 22 F. humide. 23 F. seche. 24 F. salée. 25 F. venteuse. 26 F. rouge. 27 F. livide. 28 F. pâle. 29 F. inquiete. 30 F. inconstante. 31 F. longue & lente. 32 Petite Fiévre continue. 33 F. errante. 34 F. aigue. 35 F. hideuse à voir. 36 F. dont la chaleur est douce ou mordante à la main. 37. F. tuante. 38 F. molle ou douce. 39 F. accompagnée de hocquet. 40 F. où la vuë est obscurcie. 41 F. laborieuse, ou lassante. 42 F. moderée ou tiede. 43 F. sans ordre. 44 F. vertigineuse. 45 F. qui tient du caractere de la tierce. 46 F. gluante. 47 F. causée par la bile pure. 48 F. d'hyver. 49 Fistules, *sortes d'ulceres.* Fistule de l'anus. *Voyez Tubercule.* 50 Flus ou perte de sang des femmes, qui dure plus long-temps que leurs menstrues, & dont la couleur est tantôt rouge, tantôt blanche, tantôt rousse, &c. *Voyez ci-après dans la cure des maladies des femmes, Chap. 27. Voyez encore Menstrues.* Fluxion. *Voyez Catarrhe, Rhume, Branchus, Coryza; & ci-après, Chap.* 10. 51 Folie *Foudre*, Maladie où l'on est subitement privé de tous les sens, & abbattu comme si on étoit frappé da la foudre. *Voyez Apoplexie.* Autre maladie où l'on a après la mort les côtez livides, comme si on avoit été meurtri, ou frappé de la foudre. *Voyez Pleuresie.* 52 *Foye*, Inflammation & Douleur de Foye. Foye enflé, dur & abscedé. 53 Fractures des os. 54 Frisson. 55 Froid extrême qu'on ressent en de certaines fiévres, & duquel on a de la peine à revenir. 56 Fureur. 57 Furoncle.

G.

58 GAlle. 59 Gangrene. 60 *Gencives*, Démangeaison des Gencives des petits enfans. 61 Gencives chargées de caroncules rondes, ou de tubercules

1 Παρασρέμμα ἐν προσώπῳ. 2 λίμος 3 πῦρ ἄγριον. 4 πύρετος. *Voyez ci-après Chap. 11. sur la fin.* 5 πύρετος διαλείπων. 6 π. ξυνεχὴς. 7 π. ἀμφημέρως 8 π. τριταῖος 9 ἡμιτριταῖος. 10 π. τεταρταῖος 11 πεμπταῖος, &c. 12 ἀμφημέριος, & ἡμέριος. 13 νυκτέριος. 14 καῦσος 15 Πῦρ. 16 εὔηθης. 17 κακοήθης. 18 ἐπαναδιδων. 19 περικαὴς. 20 ἐπίαλος, περιψύχθεις. 21 Τὰ λειπυρικὰ. 22 νοτιώδης. 23 ξηρὸς. 24 ἀλμυρώδης 25 πεμφιγώδης. 26 ἐξέρυθρος. 27 Πελιὸς. 28 ἔξωχρος. 29 ἀσώδης. 30 ἀκατάσατος 31 μακρὸς, βληχρὸς. 32 πυρέτιον ξυνεχὲς 33 πλανήτης. 34 ὄξυς. 35 ἰδεῖν δεινος. 36 δακνώδης, ἢ πρίνης τῇ χειρι 37 φονώδης. 38 Μάλθακος. 39 λυγγώδης. 40 ἀχλυώδης. 41 κοπώδης. 42 χλίαρος. 43 ἄτακτος. 44 ἰλιγγώδης. 45 τριταιοφύης. 46 γλίσχρος. 47 ἀνορητίχολος. 48 χειμέριος. 49 σύριγγες. 50 ῥῆς γυναικεῖος, ῥόος ἔρυθρος, λευκὸς, πυῤῥὸς. *Le premier se prend aussi quelquefois pour les Menstrues.* 51 Μώρωσις. *On trouve aussi le mot* ἐμῤῥόντητος, *qui répond au François, étourdi, écervelé, & le mot* ἄφρων, *insensé.* 52 ἡπατῖτις, ἧπαρ φλεγμαίνων. *Ceux qui avoient cette malad.e sont appellez* ἡπατικοὶ, *d'un nom qui est commun à tous ceux qui ont le foye mal disposé.* 53 ἀγμοὶ, κατάγματα. 54 Φρίκη. 55 ῥῖγος. 56 μανία. 57 δοθίην. 58 ψώρα 59 τὸ γαγγραινῶδες, σηπέδονες μέλαιναι καὶ ξηραί. C'est à dire, *pourriture noire & seche* σῆψ; *pourriture*, ὁ σφάκελος, σφακελισμὸς 60 ὀδαξισμὸς. 61 κένδιλοι ἄνωθεν τῶν ὅλων.

Siecle xxxvj.

bercules livides & noirs. 1 Gencives noires. Abscès des Gencives. Glandes. *Voyez Bubons, Ecrouëlles.* 2 Glaucosis, ou Glaucoma, *Maladie de l'œuil.* 3 Gouëttre, *Maladie du cou.* 4 Goutte. 5 Goutte avec des matieres dures aux jointures. *Voyez Tubercules.* Gravelle. *Voyez Calcul, Reins.*

H.

6 HE'morrhagie, *Perte de sang en general.* Pertes des femmes. *Voyez Flus.* 7 Hémorrhoïdes, *Tumeurs de l'anus.* Hémorrhoïdes avec chute de l'anus. *Voyez Anus.* 8 Herpes, *Tumeur ulcerée qui s'étend.* 9 Hocquet. 10 Hydropisie de plusieurs especes; generale, & particuliere. 11 Hydropisie appellée *Hyposarcidios.* 12 Hydropisie appellée *Leucophlegmatie*, & *Phlegme blanc.* 13 Hydropisie formée par les vents. 14 Hydropisie seche. 15 Hydropisie du poumon. 16 Hydropisie de la poitrine, causée par la rupture des pustules formées sur le poumon. Hydropisie des testicules; de la matrice; de la tête. Hypochondres (*c'est le nom qu'Hippocrate donne aux parties qui sont sous les fausses côtes, ou immédiatement au dessous*) élevez, tendus, murmurans, &c. *Ce sont de differentes dispositions de ces parties, & des accidens ou des signes qui précedent, ou qui suivent certaines maladies.* Maladies des Hypochondres. *Voyez dans les maladies de la seconde classe.* 17 Hypoglosse, *Tumeur sous la langue.*

I.

18 JAunisse. Jaunisse jaune ou pâle, venant du foye. Jaunisse noire, venant de la rate. Autres especes de cette maladie. *Voyez Ileus.* 19 Ileus, *Maladie des boyaux, qui se bouchent, en sorte que les excremens ne peuvent sortir.* 20 Ileus accompagné de Jaunisse. 21 Ileus sanglant. 22 Inflammation. *Disposition des parties où l'on sent une chaleur & une ardeur extraordinaire, soit qu'il y y ait en même temps tumeur, soit qu'il n'y en ait point.* Inflammation de poumon. *Voyez Péripneumonie.* 23 Inquiétude des maladies. *Impossibilité de demeurer en une place. Intestin*, Gros intestin enflammé. Chute du gros intestin. *Voyez Anus.* Douleurs des intestins. *Voyez Dysenterie, Trenchées.*

L.

24 LAngue empêchée qui fait qu'on hésite en parlant. 25 Volubilité trop grande de la langue, qui fait bredouiller. 26 Lepre, *Maladie de la peau & de toutes les chairs.* 27 Léthargie, *Espece d'assoupissement, avec manque-*

ment

1 Οὐλαι μέλαιναι. 2 γλαύκωτις, γλαύκωμα. 3 γογγῶναι. 4 τὰ πόδαγρα, & ποδαγρικὰ, ἀρθρῖτις. 5 ἀρθρῖτις μετ' ἐπιπωρωμάτων περὶ τοῖσιν ἄρθροῖσιν. 6 αἱμορραγίη. 7 αἱμορροΐδες. 8 ἔρπης. 9 Λύγμος. 10 ὕδρωψ, de ὕδωρ, eau. 11 ὑποσαρκίδιος. *C'est à dire* qui vient sous les chairs. 12 Λευκοφλεγματίη, λεῦκον φλέγμα. 13 ὕδρωψ μετ' ἐμφυσημάτων. 14 ὕδρωψ ξηρὸς. 15 ὕδρωψ πλευμονικός. 16 *Vide Lib.* 2 *de Morbis; & Lib. de Internis Affectionibus.* 17 ὑπόγλωττις. 18 Ἴκτερος. 19 Εἰλεὸς, χορδαψὸς. *Voyez ci-après, Liv.* 4. *Chap.* 5. 20 Εἰλεὸς ἑκτερώδης. 21 Εἰλεὸς αἱματώδης. 22 Φλεγμονὴ, *Phlegmon.* Ce mot marque une espece de tumeur, dans les Auteurs Grecs plus nouveaux qu'Hippocrate. 23 Βλησσισμὸς, ῥιπτασμὸς ἀλύκη, ἀλυσπὸς. 24 Ψελλισμὸς, ἰσχνοφανίη. 25 Ceux qui ont ce défaut sont appellez ταχυγλωσσότεροι. 26 Λέπρη. 27 Λήθαργος.

ment de memoire, fiévre &c. Eſpece de Léthargie où le poumon eſt affecté. *Siecle xxxvj.*
1 Leucé, *Maladie de la peau, qui devient blanche, ou qui eſt remplie de taches blanches en divers endroits.* Leucophlegmatie. *Voyez Hydropiſie. Levres*, Ulceres des Levres. *Voyez Aphthes.* Lichen. *Voyez Partie.* 2 Lienterie, *Maladie où l'on rend des viandes par le bas comme on les a priſes ; ou ſans qu'elles ſoient beaucoup changées.* 3 *Lombes*, Mal ou douleur des Lombes. 4 Luette relâchée. 5 Luette retirée. 6 Luette comme fondue ou pourrie. 7 Luxations, & Entorſes.

M.

8 MAchoire ſphacelée, & qui tombe enſuite d'un mal de dents, & après avoir été chargée d'excreſcences de chair Maladie Sacrée, Maladie d'Hercule, Grande Maladie, Mal Caduc, Haut Mal. *Voyez Epilepſie.* Maladie des Hypochondres, Maladie Corrompante, Maladie Epaiſſe, Maladie des Scythes, Maladie Livide, Maladie Noire, Maladie appellée Souci, Maladie Phénicienne. *Voyez dans les claſſes ſuivantes.* Maladie des Vierges. *Voyez Vierges.* Maladie des femmes groſſes, qui ont l'appetît dépravé. *Voyez Appetit.* Manie. *Voyez Fureur.* 9 *Matrice*, Pluſieurs maladies de la Matrice. 10 Ses Egarements, ou ſes changemens de lieu. 11 Chute de la Matrice. Suffocation de Matrice. 12 Enflure de la Matrice, cauſée par des eaux ou par des vents. *Voyez Hydropiſie.* Excreſcence de chair qui vient à l'entrée du col extérieur de la matrice. *Voyez Parties honteuſes.* Tumeur & dureté de l'orifice de la Matrice. Clôture du même orifice, cauſant la ſtérilité, ou la ſuppreſſion des menſtrues. Repli & Contorſion de cet orifice. Le même orifice trop ouvert. Matrice purulente, enflammée, pleine de pituite, ulcerée, chancreuſe, &c. *Voyez ci-après la cure des Maladies des Femmes, dans le Chap. 27.* 13 Mélancholie, ou Maladies Mélancholiques. 14 Menſtrues trop abondans. 15 Menſtrues en petite quantité. 16 Menſtrues ſans couleur. 17 Menſtrues ſans mélange. 18 Menſtrues retenus. 19 Menſtrues purulents. Menſtrues ſemblables à des membranes, ou à des filets d'araignées, pituiteux, ichoreux, noirs, grumeleux, acres, bilieux, ſalez, qui remontent vers les mammelles &c. *Voyez Flus, & Purgations.* 20 Mole, *Maſſe de chair qui ſe forme dans la matrice.* 21 Mules.

N.

22 NEphrétique, *Maladie des Reins accompagnée de douleurs, ſuppreſſion d'urine & autres accidents.* (*Voyez Calcul.*) *Nez*, Humidité extraordinaire

1 Λεύκη, λέυκαι. 2 Λειεντερίη. 3 Ὄσφυος πόνει. 4 Σταφύλη. 5 Γαργαρέων ἀνεσπασμένος. 6 Κίονες τηκόμενοι. 7 Ἐκπτώσεις, ἐξαρθρήματα, ἐξαρθρώματα, διαρρέμματα 8 Τῆς γνάθου σφακελισμὸς. Vide. Epidemic. Lib. 5. Sect. 7. 9 Τὰ ὑστερικὰ. C'eſt un nom commun à toutes les maladies de la matrice; mais il marque auſſi en particulier *la Suffocation de matrice.* 10 Πλάναι τῶν ὑστερέων. 11 Ἔκπτωσις τῆς ὑστέρης. 12 Πνὶξ ὑστερικὴ. 13 Μελαγχολίη, τὰ μελαγχολικὰ. 14 Καταμηνίαι ἢ τὰ γυναικεῖα πλείονα. 15 Καταμήνια ὀλίγα 16 Καταμήνια ἄχρια. 17 Ἀκαταμήνια ἀκρήτως γινόμενα 18 Καταμήνια ἐκλείποντα. 19 Ἐπιμήνια διάπυα ὑμενώδια, &c. 20 Μύλη. 21 Χίμετλαι. 22 Νεφρῖτις.

Siecle xxxvj.

re du Nez, *Espece de Fluxion. Voyez Coryza.* 1 Nombril enflammé, ulceré & ouvert dès la naissance. 2 Nyctalopic, *Maladie de ceux qui voyent mieux de nuit que de jour.*

O.

3 OEdeme, *Enflure, & Tumeur en général.* (*Voyez Tumeur.*) *Omentum*, Chute de l'Omentum dans l'aine. *Voyez Tumeurs.* 4 Ophthalmie, *Inflammation des yeux*, humide, & seche. 5 Opisthotonos, *Espece de convulsion où le corps se plie en arriere. Oreilles*, Tumeurs derriere les Oreilles. *Voyez Parotides.* 6 Oreilles humides des petits enfans. 7 Douleurs d'Oreilles. 8 Bruit & tintement d'oreilles. 9 Orgelet, *Tubercule, ou petite tumeur qui vient au bord des paupieres.* 10 Orthopnée, *Espece de difficulté de respirer, qui empêche de pouvoir se coucher. Voyez Dyspnée, Asthme.* 11 *Ouïe*, Dureté d'ouïe. *Voyez surdité.*

P.

12 PAlais, Abscès & Ulcere rongeant du Palais. Chute & séparation de l'os du palais & des dents; d'où s'ensuit l'enfoncement du nez. 13 Palpitation de cœur. Palpitation des chairs dans toutes les parties du corps. Palpitation entre le nombril & le cartilage qui est vers l'estomac. 14 Paralysie, *Privation du sentiment & du mouvement, universelle, & particuliere.* 15 Paronychie, ou Panaris, *Abscès à la racine des ongles, qui cause beaucoup douleur.* 16 Parotides, *Tumeurs des glandes qui sont derriere les oreilles. Parties honteuses.* 17 Excrescence de chairs à l'entrée des parties des femmes. Pourriture & Chute

1 Ὄμφαλος φλεγμαίνων &c. 2 Νυκτάλωπες. C'est ainsi que sont nommez par Hippocrate ceux qui ont cette maladie, qu'il ne nomme pas elle-même. 3 Οἴδημα. 4 Ὀφθαλμίη, ὕρχὴ ξηρὴ. 5 Ὀπισθότονος. 6 Ὦτων ὑγρότητες. 7 Ὦτων πόνοι. 8 Βόμβοι ἐν ὠσὶ, ἦχοι 9 Κριθὴ ἐν βλεφάρῳ. 20 Ὀρθοπνοίη. 11 Βαρηκοίη. 12 On trouve la description de cette maladie, au commencement du quatrième & du sixième Livre des Epidemiques. 13 Παλμὸς. 14 Ἀποπλεξίη. Ce nom est commun dans Hippocrate à *l'Apoplexie*, & à *la Paralysie*; ἀποπλεκτὸν τὶ τοῦ σώματος; *quelque partie du corps qui est devenue paralytique, ou qui a perdu le mouvement & le sentiment.* On y trouve aussi le mot παραλύειν, *relâcher*, en parlant des parties qui sont paralytiques, parce qu'elles se relâchent & se laissent aller, n'ayant plus de maintien. C'est de ce verbe qu'est formé le mot παράλυτις, *paralysie*; mais je ne le vois pas dans Hippocrate. Il désigne d'ailleurs cette même maladie, ou une espece de cette maladie par le mot παραπληγίη, *Paraplegie*; par où il semble qu'il ait principalement entendu cette espece de Paralysie particuliere qui arrive à quelque partie du corps ensuite d'une Apoplexie ou d'une Epilepsie. C'est comme l'explique Galien. Le mot παραπληξίη marque aussi la même chose, quoi qu'Hippocrate semble lui donner en un endroit un sens different. *Voyez l'Oeconomie d'Hippocrate, de Foësius.* 15 Παρονυχίη. 16 Τὰ παρ' ὦς φύματα Hippocrate parle aussi d'une maladie des enfans, qu'il appelle σατυριασμὸς, *Satyriasme*, qui semble être la même; & il explique ailleurs ce mot par φύματα παρ' ὦς οἷα τοῖσιν Σατύροισιν. *Tumeurs qui viennent derriere les oreilles comme aux Satyres*; ou plutôt *qui font ressembler aux Satyres*, que l'on peignoit avec les oreilles droites, telles que les ont ceux à qui il vient des tumeurs derniere les oreilles. Il appelle encore ces mêmes tumeurs φήρεα; parce que les Satyres étoient appellez φῆρες, en langage Ionique. On verra ci-après une autre signification du mot *Satyriasme*, dans la Part. 2. Liv. 4. Sect. 1. Chap. 7. 17 Κίων ἐν αἰδοίοις.

te des chairs des parties honteuſes. *Voyez Eryſipele.* 1 Paupieres galleuſes. 2 Paupieres garnies par dedans & par dehors d'excreſſences de chair, en forme de figues ou de verrues. Tubercule des paupieres. *Voyez Orgelet.* 3 Paupieres renverſées. 4 Paupieres dont le poil eſt tourné en dedans. 5 Paupieres collées & jointes enſemble. 6 Peripneumonie, *Inflammation de poumon.* 7 Périrrhée, *Grande décharge d'humeurs, particulierement par les urines.* 8 Peau qui s'enleve par écailles. 9 Peſte, & Maladies peſtilentielles. 10 Peur en dormant, Maladie des petits enfans. Phagédéne. *Voyez Ulcere.* Phlegme blanc. *Voyez Leucophlegmatie.* Phlegmon. *Voyez Inflammation.* 11 Phlyctenes, *ſorte de puſtules ou d'élevûres en la peau, comme celles qui arrivent* quand on s'eſt brûlé. 12 Phreneſie. *Fiévre aigue avec grande réverie & de grands emportemens.* 13 Phthiſie, *Maladie du poumon, avec toux, fiévre lente* &c. 14 Phthiſie Dorſale. 15 Phtiſie Nephrétique, ou *qui vient des reins.* 16 Phthiſie Iſchiadique, ou *qui vient de la hanche.* 17 Phthiſie de toute l'habitude du corps. 18 Picquures par tout le corps, & en particulier au bout de la langue. 19 Pithyriaſe, *Maladie où les cheveux tombent, & où il s'enleve des écailles de la peau de la tête.* 20 Playes. 21 Pleureſie, *Douleur de côté avec fiévre continue, &c.* 22 Pleureſie humide, *où l'on crache.* 23 Pleureſie ſeche, *où l'on ne crache point.* 24 Pleureſie où l'on a après la mort les côtez livides, comme les ont ceux qui ont été frappez de la foudre. 25 *Poils*, Maladie où les poils de tout le corps tombent. *Voyez Alepécie; Chauveté.* 26 Pollutions nocturnes. *Voyez Semence.* 27 Polype, *Excreſſence de chair dans le nez.* Poumon enflammé. *Voyez Péripneumonie.* 28 Lobes du poumon en convulſion. Hydropiſie du poumon. *Voyez Hydropiſie.* Tubercule du poumon. *Voyez Tubercule.* Varice du poumon. *Voyez Varices.* 29 Pourriture des chairs des parties naturelles. Pourriture. *Voyez Gangrene.* 30 Prunelle gâtée. 31 Prunelle blanchatre; de couleur d'argent, de couleur d'eau marine, de couleur bleuë. 32 Prunelle qui a changé de place. 33 Prunelle qui paroît plus petite, ou plus large, & qui a des angles. 34 Prunelle qui avance par l'œuil rompu. 35 Cicatrice ſur la prunelle. 36 Ulcere de la prunelle. *Voyez Vuë, & Yeux.* Pulſation des Hypochondres. *Voyez Palpitation.* 37 Purgations,

Siecle xxxvj.

1 Βλεφάρων ψῶρα. 2 Βλεφάρων ἐπιφύσεις, ἢ σῦκα. 3 Βλεφάρων ἐκτροπὴ 4 Τείχωσις. 5 Βλεφάρων ξύμφυσις. 6 Περιπνευμονίη. 7 Περιῤῥοίη 8 Λοποὶ. 9 Λοῖμος. 10 Φόβοι ἐν ὕπνοις 11 Φλυκταῖναι. 12 Φρενῖτις. Ce mot vient de *φρένες*, qui eſt le nom que les anciens Grecs donnoient au *diaphragme*, & qui ſignifie proprement *l'eſprit*, ou *l'ame*. Voyez ci-deſſus Liv. 3. Chap. 3. Article 11. 13 Φθίσις, φθίη, φθινώδεα νοσήματα, τήξις, de *φθίνειν*, *conſumer*, & de *τήκειν*, *fondre*, parce que dans ces maladies le corps ſe conſume & ſe fond par maniere de dire. Le poumon eſt ordinairement le ſiege de ces mêmes maladies, quoi qu'elles s'attachent auſſi à d'autres parties. comme on le verra par les exemples ſuivans. 14 Φθίσις νωτίας. 15 Φθίσις νεφριτικὴ. 16 Φθίσις ἰσχιαδικὴ. 17 Φθίσις ἕξιος. 18 Κνιδάσις διὰ τὸ σῶμα, &c. 19 Πιθυρίασις. 20 Τρώματα. 21 Πλευρῖτις. 22 Πλ. ὀργὴ. 23 Πλ. ξηρὴ. 24 Ceux qui en étoient atteints étoient appellez *βλητοὶ*, auſſi bien que les Apoplectiques. Voyez *Apoplexie.* 25 Μάδισις. 26 Ὀνείρωγμοι. Ce nom ne ſe trouve pas dans Hippocrate; mais on y trouve le verbe *ἐνειρωσσειν*, *avoir des ſonges vénériens.* 27 Πολύποδες. 28 Ἄρθρα τοῦ πλεύμονος σπασθέντα. 29 Αἰδοίων σηπεδόνες. *Voyez les maladies de la troiſiéme claſſe.* 33 Ὄψιες διῤῥαγμέναι. 31 Κόραι γλαυκώμεναι ἀργυροειδέες, θαλασσοειδέες, κυανέαι, ἠκυανίδες. *Voyez Glaucoma.* 32 Τῆς ὄψιος μετακίνημα. 33 Κόραι αἱ σμικρότεραι φαίνονται, ἢ γωνίας ἔχυσαι. 34 Ὄψιρ διὰ τῆς ῥάγμης ὑπερέχυσα. 35 Ἐλὴ ἐν κόρῃ. 36 Κόρης ἕλκωσις. 37 Δοχεῖα, κάθαρσις κατεχομένη.

Siecle xxxvj.

gations, qui ſuivent l'accouchement, arrêtées. 1 Purgations ou matiere des purgations, montant juſques au poumon, à la tête, & ſortant par la bouche, ou par les narines &c. Puſtules ou Elevûres de diverſes ſortes. *Voyez Exanthemes, Terminthi, Epinyctides.* 2 Puſtules provenantes d'une ſueur acre & mordante, qui ulcere la peau.

R.

3 RAlement. 4 Rate enflammée. 5 Rate élevée, ou enflée. 6 Rate groſſie. Reins. *Voyez Nephritis, & Calcul.* Reſpiration empêchée *Voyez Dyſpnée, Orthopnée, Aſthme.* Rhume. *Voyez Fluxion* Ronflement. *Voyez Râlement.* 7 Rupture de la poitrine ou du dos. 8 Rupture de quelque vaiſſeau, ou de quelque abſcès, au dedans du corps.

S.

9 SAlivation frequente. 10 *Sang*, Vomiſſement de ſang. Grande perte de ſang par les ſelles, dans une fiévre ardente. Perte de ſang. *Voyez Hémorrhagie.* Satyriaſme. *Voyez Parotides.* 11 Sciatique. *Scrotum. Voiez Tumeurs.* 11 *Semence*; Flus de ſemence, ou de quelque matiere qui reſſemble à la ſemence, & qui ſort involontairement. *Voyez Pollutions.* Sommeil profond. *Voyez Carus, Catochus, Coma, Léthargie.* Sphacele, Eſpece de Gangrene. *Voyez Gangrene.* 13 Stérilité. *Voyez Matrice.* Sterteur. *Voyez Ronflement.* 14 Strangurie. *Urine ſortant goutte à goutte avec douleur. Voyez Dyſurie.* Suffocation de matrice. *Voyez Matrice.* 15 Superfœtation. 16 Surdité. *Voyez Oreille, Ouïe.*

T.

17 TAches qui viennent aux jambes, pour s'être tenu près du feu. 18 Taches qui viennent au viſage, pour avoir été au Soleil. Tayes des yeux. *Voyez Yeux.* 19 Teneſme, ou *Epreintes.* 20 Terminthi, *Eſpeces de puſtules.* 21 Teſticule groſſi ou enflé. Varices, & autres tumeurs des teſticules. *Voyez Tumeurs.* 22 Tetanus, *Eſpece de convulſion où tous les muſcles ſont tendus, & tiennent le corps droit.* 23 Tête pointue. 24 Mal ou Douleur de Tête. 25 Tête peſante ou chargée. 26 Douleur de Tête, dans laquelle il ſort du pus par le nez. Douleur de Tête cauſée par de l'eau renfermée dans le cerveau, ou au

1 Ce cas eſt rapporté en quelque endroit par Hippocrate. 2 Ἱδρῶα 3 Ῥ'έργος, κέρχνος. Ce dernier mot ſignifie *ronflement.* 4 Σπληνῖτις. 5 Σπλὴν ἐπηρμένος. 6 Σπλὴν μέγας. 7 Στῆθος, ἢ μεταφρενον ῥαγὲν. On ne ſait pas preciſement ce qu'Hippocrate a entendu par μετάφρενον Il ſemble que c'eſt la partie du dos qui eſt vis à vis du Diaphragme. 8 Ῥ'ῆγμα. De là vient le mot ῥαγματίαι. C'eſt ainſi qu'Hippocrate appelle ceux qui ont quelque vaiſſeau rompu dans le corps, ou quelque abſcès qui s'eſt ouvert interieurement. Voyez *Crevaſſes.* 9 Πτυαλισμὸς 10 Ἔμετος αἱμάτηρες. 11 Ἰσχίας. 12 Τὸ γονοειδὲς διελθὲν. 13 Ἄτοκοι, καὶ ἄφοροι γυναῖκες; *femmes ſteriles.* 14 Στραγγουρίη. 15 Ἐπικύημα. 16 Κώφωσις 17 Φωίδες. 18 Ἐφηλίδες. 16 Τενεσμὸς. 20 Τερμινθοὶ 21 Ὄρχις μέγας. 22 Τετανὸς 23 Φίξει. C'eſt comme on appelle ceux qui ont la tête de cette maniere. 24 Κεφαλαλγίη. 25 Καρηβαρίη. 26 Πύον διὰ ῥινῶν, &c.

au dedans du crane. *Voyez Hydropiſie.* 1 Toux. 2 Tremblement. 3 Trenchées. *Voyez Dyſenterie.* 4 Tubercules, ou *petites tumeurs*, de diverſes ſortes. Tubercule de derriere les oreilles. *Voyez Parotides.* Tubercules ſur les gencives. *Voyez Gencives.* 5 Tubercule crud du poumon 6 Tubercule vers la veſſie. 7 Tubercule dans le canal de l'urine. 8 Tubercules ou petites tumeurs dures qui viennent au viſage. 9 Tubercules durs & pierreux des jointures des goutteux, & qui leur viennent quelquefois à la langue. 10 Tubercules durs vers l'anus, d'où s'enſuit un abſcés, & enfin une fiſtule, qui penetre dans le boyau. 11 Tumeurs & Enflures en géneral. *Voyez Oedeme.* 12 Tumeurs dures. 13 Tumeurs Scrophuleuſes. *Voyez Ecrouëlles.* 14 Tumeurs de l'aine, du ſcrotum, ou des teſticules, cauſées par la chute de l'omentum, ou de l'inteſtin, ou par des varices du teſticule, ou par des eaux ramaſſées dans le ſcrotum. 15 Typhomanie. *Voyez les maladies de la cinquième claſſe.* Typhus. *Voyez celles de la quatrième.* *Siecle xxxvj.*

V.

16 VArices, *Veines enflées ou dilatées extraordinairement.* 17 Varice du poumon. 18 Veines bouchées, ou reſſerrées, qui empêchent le mouvement du ſang. 19 Veines qui vomiſſent du ſang ſur le cerveau. *Voyez dans les claſſes ſuivantes.* 20 Verrues. 21 Vers. 22 Vers ronds & longs. 23 Vers larges & plats. 24 Vers nommez *Aſcarides*, qui ſe trouvent vers l'anus; & quelquefois, dit Hippocrate, dans les parties naturelles des femmes. 25 Vertiges. 26 Vertige tenebreux. 27 Veſſie fermée ou bouchée. *Voyez Urine.* Tubercule de la Veſſie. *Voyez Tubercule.* Calcul de la Veſſie. *Voyez Calcul.* 28 *Vierges;* Maladies des vierges. 29 Ulceres. 30 Ulceres de la tête, qui rendent une humeur de la couleur du miel. 31 Ulceres malins & rongeans. 32 Ulceres fiſtuleux. *Voyez Fiſtules.* 33 Ulceres Scrophuleux. *Voyez Ecrouëlles & Tumeurs.* 34 Urine retenue; Difficulté d'Urine; Urine ſortant goutte à goutte. *Voyez Dyſurie, Strangurie.* 35 *Vuë*, Eblouïſſement ou affoibliſſement de la Vuë. Vuë de ceux qui voyent mieux de nuit que de jour. *Voyez Nyctalopie.* 36 Perte de la vuë, Aveuglement. *Voyez Paupiere, Prunelle, Yeux.*

Y. Yeux

1 Βῆξ. 2 Τρόμος. 3 Στρόφοι, καὶ ἀνειλήσις. 4 Φύματα, κόνδυλοι, συρέμματα. 5 Ω'μὸν φῦμα ἐν πλεύμονι. 6 Φῦμα περὶ τὴν κύστιν. 7 Φῦμα ἐν τῇ ἀρτηρίῃ. 8 Ἰονθοι. 9 Πῶροι, ἢ ἐπιπωρώματα, ἢ συρέμματα, ἢ λιθίδια περὶ τοῖσιν ἄρθροισιν. 10 παρὰ τὴν ἕδρην φῦμα σκληρὸν, &c. οἰδήματα.

12 Σκληρύσματα. 13 φύματα χοιρώδεα. 14 κῆλαι. C'eſt le nom géneral qu'Hippocrate donne à ces tumeurs, dont il rapporte les eſpeces qu'on a marquées. 15 τυφομανίη. 16 κῖρσοι, ἰξίαι.

17 Κῖρσος ἐν πνεύμονι. 18 Φλεγῶν ἀπόληψις. *Voyez Apoplexie.* 19 ὑπερέμετος τῶν φλεβίων περὶ τὴν ἐγκέφαλον. 20 ἀκροχόρδονες. 21 ἕλμινθοι, εὐλαὶ, ἠπία. 22 ἕλμινθοι στρογγύλοι. 23 ἕλμινθ πλατεῖαι. 24 ἀσκαρίδες. 25 ἴλιγγοι. 26 σκοτοδίνη, τὰ σκοτώδεα. 27 κῦσις ἀποληφθεῖσα. 28 Cette maladie eſt décrite par Hippocrate, mais il ne lui donne pas de nom particulier. 29 ἕλκεα.

30 Κηρίαι, ἄχωρ. *Erotian.* 31 ἕλκεα κακόηθεα. Ceux qu'Hippocrate nomme νομαὶ, & φαγεδαίναι, *qui rongent, & qui mangent*, en ſont des eſpeces. 32 ἕλκεα συριγγώδεα. 33 ἕλκεα χοιρώδεα. 34 ὄροι κατεχόμενον, &c. 35 ἀμβλυωγμὸς. 36 τύφλωσις, ὀφθάλμων ἔρεψις.

Siecle xxxvj.

Y.

1 YEux de travers comme ſont ceux des louches. 2 Nuages qui paroiſſent devant les yeux. Tayes & Cicatrices blanches & d'autres couleurs, qui rendent la vuë trouble. *Voyez Prunelle.* 3 Ongle de l'œuil. 4 Ulcere de l'œuil. 5 Oeuil rompu. *Voyez Prunelle.* Yeux enflammez. *Voyez Ophthalmie.* Yeux collez. *Voyez Paupiere.*

Voilà quelles ſont les maladies du premier ordre. On renvoye à en donner des *définitions* ou des deſcriptions plus exactes, & à marquer d'autres circonſtances touchant leur nature, leurs cauſes, & leurs ſignes, quand on en ſera à la quatrième Partie.

CHAPITRE IX.

Maladies de la Seconde Claſſe, *qui n'ont pas conſervé les noms qu'Hippocrate leur donne; quoi qu'on les reconoiſſe par les accidens qu'il leur attribue.*

VOici la deſcription qu'Hippocrate fait de la 6 *Maladie deſſechante.* Ceux, dit-il, qui ſont atteints de cette maladie ne peuvent demeurer ſans manger, ni ſupporter la nourriture qu'ils prennent. Lors qu'ils ſont ſans manger leurs entrailles font du bruit, & l'orifice de l'eſtomac leur fait de la douleur. Ils vomiſſent tantôt d'une ſorte d'humeur, tantôt d'une autre. Ils rendent de la bile, de la ſalive, de la pituite, des matieres acres; & après avoir vomi, il leur ſemble qu'ils ſont mieux; mais lors qu'ils ont pris de la nourriture, ils ſont travaillez de rapports & de rots; ils ont le viſage rouge, & une chaleur brûlante. Il leur ſemble qu'ils doivent beaucoup aller du ventre, mais le plus ſouvent ils ne rendent que des vents. Ils ont mal à la tête; ils ſentent des picqueures par tout le corps, tantôt en une partie, tantôt en l'autre, comme ſi on les picquoit avec des aiguilles. Ils ont les jambes peſantes & foibles, & ils ſe conſument enfin & s'affoibliſſent peu à peu. Cette maladie, ajoûte-t-il, eſt longue; elle ne quitte que dans la vieilleſſe, ſuppoſé que l'on n'en meure pas avant ce temps-là.

Cette deſcription convient aſſez bien à une maladie que l'on a appellée, dans la ſuite, *Maladie des hypochondres.* Celle qu'Hippocrate appelle *Maladie ructueuſe*, c'eſt à dire, où l'on rotte frequemment, en eſt une eſpece, ou une dépendance; auſſi bien que la *Maladie noire*, dont il parle un peu après.

Quant à la maladie qu'ils nomme 7 *Souci*, & qu'il dit être très-fâcheuſe, on la peut ranger ſous les maladies *Melancholiques*, deſquelles Hippocrate lui même parle ailleurs, & qu'on a miſes entre celles de la Claſſe précedente. Dans cette maladie, dit-il, on ſent comme une épine qui picque les entrailles. Ceux qui en ſont atteints ſont extremement inquiets; ils fuyent la lumiere & la compagnie;

1 Ἕλκωσις, ὀμμάτων διαφροφή. 2 νεφέλαι, ἄχλυες, αἰγίδες, ἀργέμων. 3 πτερύγιον. 4 ἐφθάλμου ἕλκωσις. 5 ἐφθαλμὸς ἐρρωγώς. 6 αὐαντὴ. 7 φροντὶς νοῦσος χαλεπὴ; *Souci, maladie fâcheuſe.*

pagnie; ils ſe plaiſent dans l'obſcurité & ils ont peur de tout. La membrane qui ſépare le bas-ventre d'avec la poitrine eſt enflée en dehors; ils ſouffrent & craignent beaucoup quand on les touche; ils ont des ſonges terribles, & ils croyent voir à tout coup des objets épouvantables, ou des morts. *Siecle xxxvj.*

CHAPITRE X.

Maladies de la troiſième Claſſe, *qui ſont celles qui n'ont point été deſignées d'Hippocrate par aucun nom; mais que l'on peut, ou que l'on croit reconoître, ſur la deſcription qu'il en donne.*

HIppocrate parlant des accidens qui arrivent à ceux qui ont la *rate groſſe*, 1 dit, que leurs gencives ſe corrompent, & que leur bouche ſent mauvais. Il ajoûte, que s'il ne leur arrive pas quelque hémorrhagie, & que leur bouche n'ait point mauvaiſe odeur, ils ont de fâcheux ulceres, & des cicatrices, ou des taches noires aux jambes.

On prétend que c'eſt ici une maladie qui eſt aujourd'hui familiere aux peuples du Nord.

Hippocrate faiſant 2 ailleurs une deſcription exacte de divers accidens qui accompagnoient une maladie qui étoit devenue Epidémique, & dont il remarque qu'il mouroit plus de perſonnes qu'ils n'en échappoit, dit que ces accidens „ ſe réduiſoient à ceux-ci, des Eryſipeles ou des Dartres malignes, des maux „ de gorge avec enrouëure, une fiévre ardente avec phrenelie, des ulceres „ rongeans à la bouche, des tumeurs aux parties honteuſes, des ophthalmies, „ des charbons, des émotions de ventre, un grand dégoût, des urines troubles & en quantité, de l'aſſoupiſſement en un temps, des veilles en l'autre, „ point de terminaiſon entiere & parfaite des maladies, du moins qui fût heureuſe, mais un changement qui produiſoit des hydropiſies & des phthiſies.

„ *Après avoir débuté de cette maniere, il ajoûte*, qu'en pluſieurs de ces malades de très-petits ulceres dégeneroient en dartres ou en eryſipeles, qui gagnoient toutes les parties du corps; qu'il en venoit particulierement autour „ de la tête aux ſexagenaires, pour peu qu'ils négligeaſſent leur mal. Dans le „ temps même qu'on faiſoit actuellement des remedes pour ces maladies, il „ ſurvenoit des inflammations & des dartres, qui ſe rendoient fort communes. „ Ces dartres venant à s'abſceder & à ſuppurer, on voyoit tomber à pluſieurs „ les chairs, les tendons, & les os; & ce qui couloit de ces ulceres n'étoit point „ ſemblable à du pus; c'étoit une pourriture toute particuliere, de diverſes „ couleurs, & fort abondante. Ceux auxquels il arrivoit quelque choſe de „ pareil, autour de la tête, avoient cette partie pelée particulierement vers le „ menton, & les os tout-à-fait nuds, qui tomboient même en partie. Ces „ accidens étoient quelquefois avec fiévre, & quelquefois ſans fiévre; & il „ faiſoient pour l'ordinaire plus de peur que de mal; du moins à ceux en qui „ ces

1 *Prorrhetic. Lib.* 2.
2. *Epidemic. Lib.* 3. *Sect.* 3.

Siecle xxxvj. „ ces matieres venoient à ſe cuire ou à produire une bonne ſuppuration; car „ ils en échappoient la plûpart. Mais ceux dont l'éryſipele ou l'inflammation „ ne ſuppuroit point, mouroient preſque tous. En quelque partie que ces éry- „ ſipeles vinſſent, la même choſe arrivoit. A quelques-uns le bras s'écou- „ loit tout entier, c'eſt à dire, ſe dénuoit ou ſe dépouilloit entierement des „ chairs qui les couvroient. A quelques autres les côtez, ou quelque endroit „ du devant ou du derriere du corps étoit expoſé à un ſemblable mal. Il ar- „ rivoit même quelquefois que la cuiſſe entiere, la jambe, ou tout le pied re- „ ſtoient tout-à-fait dégarnies de chair. Mais ceux, dont le bas-ventre, ou „ les parties honteuſes étoient atteintes de ce mal, ſouffroient plus que tous les „ les autres.

J'ai rapporté tout au long la deſcription de cette maladie, afin qu'on puiſſe la conferer avec quelques autres dont on parlera dans la ſuite, & qui ont été regardées comme nouvelles, & comme n'ayant point été conues du temps d'Hippocrate, ni même fort long-temps après lui; quoi qu'elles ſe trouvent accompagnées d'accidens, qui ont du rapport avec ceux qu'on a touchez. Il ſe trouvera encore d'autres exemples de maladies, que l'on a cru nouvelles par rapport à celles qui ſont décrites par Hippocrate, ou que l'on prétend avoir ſeulement commencé en un certain temps. C'eſt ce que nous examinerons à meſure que l'occaſion s'en préſentera; & c'eſt principalement dans cette vuë que nous avons cru devoir rapporter les noms & les deſcriptions des maladies, qui ſe trouvent dans les Ecrits de cet ancien Médecin, afin, comme nous l'avons déja dit, qu'on puiſſe conferer ces deſcriptions avec celles qui ſuivront, & voir les changemens qui peuvent être arrivez, à l'égard de quelques-uns de ces noms.

On peut mettre dans cette Claſſe cette maladie particuliere aux Scythes, de laquelle Hérodote fait mention, & qu'il attribue à la colere de Venus Uranie, dont ces peuples avoient pillé le temple. Voici ce qu'Hippocrate en a écrit. 1 Pluſieurs, dit-il, d'entre les Scythes deviennent eunuques, font tout ce que les femmes ont accoûtumé de faire, & parlent ou diſcourent comme s'ils étoient des femmes, d'où vient qu'on les appelle efféminez. Les habitans du pays, qui rapportent 2 à Dieu, ou à la Divinité, la cauſe de cette maladie, ont de la vénération pour ces perſonnes-là, & leur rendent une eſpece de culte, craignant que pareille choſe ne leur arrive. Pour moi, continue Hippocrate, je crois que ces maladies ſont divines, auſſi bien que toutes les autres, & qu'il n'y a point de maladie qui ſoit plus divine ou plus humaine l'une que l'autre, mais qu'elles ſont toutes divines, que chacune a ſa nature particuliere, & qu'il n'y en a point où la Nature n'ait part. Je dirai donc de quelle maniere je penſe que vient cette maladie. Les Scythes ſont ſujets à de certaines 3 fluxions ſur les jointures, qui ſont fort opiniâtres, & qui durent long-temps; ce qui leur arrive, parce qu'étant inceſſamment à cheval, ils ont toûjours les jambes pendantes. Quand ce mal eſt à ſon période ils deviennent boiteux par la contraction de leurs hanches, & on les traite de cette maniere. Dès le commencement

1 *Lib. de Aere, Aquis, & Locis.*
2 Il y a en cet endroit Θεὸς ſans l'Article.
3 Hippocrate appelle ces ſortes de fluxions, ou l'effet qu'elles produiſent, *κέδματα*.

ment de ce mal, on leur ouvre les veines de derriere les oreilles; & le ſang coulant en grande quantité, ils s'endorment de foibleſſe, & quelques-uns ſe trouvent guéris à leur réveil. Or il me ſemble qu'ils ſe perdent par cette maniere de ſe faire traiter; car les veines de derriere les oreilles ſont d'une telle nature, que ceux à qui on les ouvre deviennent inhabiles à engendrer & c'eſt ce qui arrive aux Scythes. Quand ils s'approchent donc de leurs femmes, & qu'ils voyent qu'ils ne peuvent pas avoir leur compagnie, ils ne s'en mettent pas d'abord fort en peine; mais s'appercevans dans la ſuite que leur foibleſſe continue, alors ils s'imaginent qu'ils ont offencé le Dieu, ou la Divinité, & ils lui attribuent la cauſe de leur diſgrace. Ils prennent l'habit de femme; ils avouëntpubliquement qu'ils ne ſont plus hommes; ils ſe tiennent avec les femmes, & rempliſſent les devoirs de ce ſexe, ou s'attachent aux occupations ordinaires à ce même ſexe. Il faut remarquer qu'il n'y a que les plus riches des Scythes, ou ceux de la plus haute condition qui ſoient ſujets à ce mal, & que les pauvres n'en ſont jamais atteints; ſans doute parce que les premiers ſont preſque toûjours à cheval, au lieu que les derniers n'y vont qu'aſſez rarement. Or ſi cette maladie étoit plus divine que les autres, elle n'attaqueroit pas ſeulement les plus riches, elle ſeroit également commune à tous. Il arriveroit même que les pauvres y ſeroient plus expoſez que les autres, du moins ſi les Dieux prennent plaiſir que les hommes les honorent, & s'ils leur accordent pour cela des graces. Car les riches ſacrifient aux Dieux, leur offrent des victimes, les ſervent, & leur élevent des ſtatues plus ſouvent que les pauvres, parce qu'ils ont dequoi le faire; au lieu que ceux-ci n'en ont pas le moyen, & qu'ils maudiſſent même quelquefois les Dieux de ce qu'ils ne leur ont pas donné des richeſſes; en ſorte qu'il ſeroit plus convenable que les pauvres fuſſent châtiez de leurs crimes par cette maladie, plûtôt que les riches. Cette maladie eſt donc veritablement divine, comme je l'ai dit au commencement, mais toutes les autres le ſont auſſi, & attaquent naturellement tout le monde. *Siecle xxxvj.*

La penſée d'Hippocrate touchant la diſtinction que les Dieux devoient faire des riches & des pauvres, au ſujet des ſacrifices, pourroit faire qu'on l'accuſât de libertinage, par rapport à ſa Religion; mais on auroit autant de raiſon de blâmer Homere, lors qu'il introduit, en divers endroits, Jupiter quittant toutes affaires pour aller prendre un repas, ou pour aller humer la fumée d'un ſacrifice chez les Ethiopiens, avec tous les Dieux à ſa ſuite. Il paroît d'ailleurs par ce qu'Hippocrate dit touchant cette maladie, qu'il n'étoit point ſuperſtitieux, comme on l'a déja remarqué ci-deſſus; & ce qu'il penſe ſur ce ſujet eſt bien digne du ſiecle de Socrate, qui étoit ſon contemporain. Il ſemble au reſte qui cette maladie des Scythes s'attachoit plûtôt aux riches qu'aux pauvres, par la même raiſon qui fait que nous voyons encore aujourd'hui plus de riches *hypochondres*, ou *mélancholiques*, que de pauvres, ce qui n'eſt pas difficile à trouver.

Siecle xxxvj.

CAPITRE XI.

Maladies de la quatrième Classe; *ou qui n'ont point été reconues des Médecins qui sont venus après Hippocrate, ni par la description qu'il en a faite, ni par les noms qu'il leur donne, qui n'ont plus été en usage.*

ENtre les maladies de cette Classe, qui ne sont pas en grand nombre, non plus que celles des deux précédentes, les plus remarquables sont ces deux; 1 *le Typhus*, & 2 *la Maladie Epaisse*; ce sont les noms par lesquels Hippocrate les désigne. Quelques-uns de ses Commentateurs ont cru que la premiere de ces maladies étoit une espece de *Fiévre ardente*, qui cause une aliénation d'esprit, avec étourdissement. On verra par la description s'ils ont rencontré juste.

Il y a, selon notre Auteur, de cinq especes de *Typhus*. La premiere est veritablement une fiévre continue, qui abat toutes les forces; qui est accompagnée de douleurs de ventre, & d'une chaleur dans les yeux, qui empêche le malade de regarder fixement quelque chose que ce soit, ne pouvant d'ailleurs répondre à ce qu'on lui demande, à cause de la grande douleur qu'il souffre; si ce n'est lors qu'il est prêt de mourir, qu'il parle & regarde hardiment.

La seconde espece commence par une fiévre tierce, ou quarte, suivie de douleur de tête. Le malade rend beaucoup de salive, & de vers par la bouche. Les yeux lui font de la douleur; le visage lui pâlit; il lui vient une tumeur ou enflure molle aux pieds, & quelquefois par tout le corps. La poitrine & le dos lui font par fois mal, son ventre fait du bruit, il a les yeux farouches; il crache beaucup, & sa salive s'attache à la gorge, ce qui lui donne une voix de faussêt.

La troisième se distingne par des douleurs très-vives dans les jointures, & quelquefois par tout le corps. Le sang infecté par la bile se caille & s'arrête dans les hanches; & la bile, qui est retenue dans les jointures, se durcissant comme du tuf, on devient boiteux.

On conoît la quatrième à une grande tension, élevation & ardeur du ventre, suivie d'une diarrhée; qui conduit quelquefois à l'hydropisie, & qui est aussi quelquefois accompagnée de fiévre.

Anfin la cinquième a pour signes une pâleur & une transparence de tout le corps, comme si c'étoit une vessie pleine d'eau, sans qu'il y ait pour cela d'enflure. Au contraire le corps est extenué, sec, & foible, sur tout vers les clavicules, & vers le visage. Les yeux sont fort enfoncez, & le corps est même quelquefois noir. Le malade cligne rarement les yeux. Il cherche ou tâtonne avec les mains sur ses couvertures, comme s'il vouloit prendre des poils de laine ou des pailles. Il se trouve plus chargé après avoir mangé, que lorsqu'il se portoit bien. Il aime l'odeur de la lampe éteinte. Il a souvent

1 Τύφος.
2 Παχὺ νόσημα. *Lib. de Intern. Affectionibus.*

vent des pollutions quand il dort, & la même choſe lui arrive auſſi en veillant. *Siecle xxxvj.*

Voilà pour le Typhus. La *Maladie Epaiſſe* n'eſt pas moins particuliere, & il y en a auſſi de plus d'une ſorte. La premiere eſt cauſée par la pituite & par la bile qui ſe jettent dans le ventre, le font enfler, & ſortent par deſſus & par deſſous comme un torrent, Le malade eſt ſaiſi de friſſons & de fiévre. La douleur paſſe du ventre à la tête ; & quand elle deſcend juſqu'aux entrailles, elle cauſe une ſuffocation. Quelquefois le malade vomit de la pituite aigre, & quelquefois de la pituite ſalée. Après le vomiſſement il a la bouche amere ; il lui vient des rougeurs aux côtez, accompagnées de chaleurs, & ſon dos ſe courbe. Il ne ſauroit ſouffrir qu'on le touche en aucun endroit; & la douleur qu'il ſent eſt ſi grande que les chairs lui palpitent, ſes teſticules ſe retirent, & la chaleur & la douleur paſſent en même temps juſqu'à l'anus & à la veſſie. Il rend des urines épaiſſes comme ſont celles des hydropiques ; les cheveux lui tombent de la tête; il a toûjours les pieds froids. Enfin la douleur occupe particulierement les côtez, le dos, & la nucque, & il ſemble au malade que quelque choſe lui court ou lui rampe par toute la peau. Cette maladie donne quelquefois du relâche, & d'autres fois elle n'en donne point. La peau de la tête devient rouge & épaiſſe. Cette meme maladie dure ſix ans, & quelquefois juſqu'à dix. Sur la fin le malade ſue copieuſement, & ſa ſueur eſt fort puante. En dormant il a très-fréquemment des pollutions, & la ſemence qu'il rend eſt ſanglante & livide.

Il ſemble d'abord qu'Hippocrate décrit ici le *Cholera*, ou quelque eſpece de *Colique*, mais la ſuite, comme on voit, n'y a pas grand rapport.

La ſeconde eſpece de *maladies épaiſſes* eſt produite par la bile ſeule, qui ſe jette ſur le foye & dans la tête. Le foye s'enfle & preſſe le diaphragme. La tête & particulierement les temples ſont d'abord ſaiſies de douleurs. Le malade n'entend pas bien, & ſouvent il ne void que fort peu. La fiévre & le friſſon ſurviennent alors ; c'eſt à dire, au commencement du mal, & en ce temps-là on a par fois de grands relâches, d'autres fois on en a de moindres. Plus le mal dure & plus la douleur devient forte ; les prunelles ſe dilatent, & le malade ne void goutte ; en ſorte que ſi vous mettez le doit devant ſes yeux, il ne l'apperçoit point, & ne les cligne point Que s'il lui reſte quelque peu de vuë, il tire inceſſamment avec les doits les petits flocons de laine qui ſont ſur ſes couvertures, croyant que ce ſont des ordures, ou des poux. Mais lorſque le foye s'étend davantage du côté du diaphragme, le malade réve, & s'imagine d'avoir devant les yeux des reptiles, ou des bêtes farouches de toutes les ſortes, ou des hommes armez ; il veut ſe battre contre tout cela ; il s'agite, comme s'il étoit à un combat. Si on ne le laiſſe pas en liberté, il menace ; & ſi on le laiſſe aller, il tombe ; il a les pieds toûjours froids. S'il dort c'eſt avec des treſſaillemens continuels ; il eſt épouventé par des ſonges affreux, & à ſon réveil il raconte tout ce qu'il a fait & vu. D'autres fois il demeure couché tout le jour & toute la nuit, ſans dire un mot, ayant la reſpiration fort preſſée. Son délire paſſe auſſi par intervalles ; il revient à lui ; il répond à toutes les queſtions qu'on lui fait ; il entend tout ce qu'on dit ; mais peu de temps après il retombe derechef dans le premier état. Cette maladie attaque principale-

Siecle xxxvj.

ment les voyageurs, ou ceux qui ayant paſſé par des lieux inhabitez, ont été effrayez par la vuë de quelque ſpectre.

La troiſième eſpece eſt cauſée par la pituite; ce qui ſe découvre par les rapports qu'a le malade, qui ſent comme s'il avoit mangé des raiforts. Cette maladie, ou la douleur qui l'accompagne, commence par les jambes, d'où elle monte juſqu'au ventre; & ſe répandant vers les entrailles y cauſe un grand bruit, qui eſt ſuivi d'un vomiſſement de pituite aigre & pourrie. Mais cette évacuation ne ſoulage point le malade; il tombe au contraire en réverie, & ſent une douleur ſi inquiétante dans les entrailles, & par fois une douleur de tête ſi grande & ſi fixe, qu'il n'entend, ni ne void que fort confuſément. Il ſue beaucoup, & ſa ſueur eſt fort puante, mais il en eſt ſoulagé. Il a la même couleur que ceux qui ont la jauniſſe. Cette maladie eſt moins ſouvent mortelle, que la précedente.

La quatrième eſpece tire ſon origine du 1 *plegme blanc*, & ſuit les fiévres qui ont duré long-temps. Cette maladie commence par la face, qui s'enfle; elle paſſe enſuite au ventre, qui s'éleve. On ſent une douleur comme ſi on avoit fait beaucoup d'exercice, & le ventre ſouffre comme s'il étoit chargé d'un grand fardeau. Les pieds s'enflent auſſi. S'il tombe de la pluye ſur la terre, le malade ne peut ſouffrir cette odeur; & s'il ſe trouve par hazard expoſé à cette pluye, & qu'il ſente l'odeur de la terre, il tombe d'abord. Cette maladie a des intervalles libres; mais elle eſt plus longue que la précedente, ſa durée eſt de ſix ans.

Voilà quelles ſont les eſpeces des maladies qu'Hippocrate décrit ici. On ne trouve point que nos Praticiens modernes, ni même ceux d'entre les anciens qui ſont venus après lui, ayent décrit aucune maladie particuliere qui fût accompagnée de tant d'accidens tout à la fois, qui ayent ſi peu de rapport les uns aux autres. Et ce qu'il y a encore de plus ſingulier, c'eſt qu'Hippocrate, ou l'Auteur du Livre qu'on a cité, fait quatre ou cinq eſpeces de chacune de ces deux maladies, qui ſe trouvent ſi differentes les unes des autres, qu'on ne peut comprendre pourquoi elles ſe trouvent rangées ſous un même genre, C'eſt ce qui a fait que les Médecins des ſiecles ſuivans, qui ont aiſément reconu *l'Hydropiſie*, par exemple, *la Phthiſie*, *la Pleureſie*, aux caracteres qu'Hippocrate leur donne à chacune, ont méconu les deux maladies en queſtion.

On pourroit donc inferer de là, ou que *le Typhus*, & *la Maladie Epaiſſe* ont ceſſé, & n'attaquent plus perſonne aujourd'hui; ou qu'elles n'ont jamais été, & que ce ſont des maladies feintes, dont la deſcription eſt faite à plaiſir. On ne croit pas devoir s'arrêter à la premiere de ces conjectures, quoi qu'il ne ſoit peut-être pas impoſſible que quelques maladies ceſſent, comme on prétend qu'il en naît en de certains temps de nouvelles; cette queſtion ſera traitée ci-après. Il n'y a pas non plus de l'apparence que ceux qui ont décrit ces maladies l'ayent fait pour nous tromper; mais voici de quelle maniere on peut préſumer que la choſe eſt allée.

Premierement il faut ſavoir que 2 la plus grande partie des Auteurs, tant anciens

1 *Voyez ci deſſus, Chap.* 8.

2 Proſper Martianus, Médecin Romain, qui a commenté Hippocrate, ſur la fin du ſiecle paſſé, eſt preſque le ſeul qui ſoit d'un avis contraire.

anciens que modernes, conviennent que le Livre où ces maladies ſont décrites, n'eſt point d'Hippocrate; mais que c'eſt l'ouvrage des Médecins *Cnidiens*, deſquels on a parlé dans le Livre précedent. Ce qui confirme ce ſentiment c'eſt que Galien remarque expreſſément que ces Médecins comptoient quatre ſortes de *Jauniſſes*, trois ſortes de *Phthiſies*, differentes de celles qui ſont ſpécifiées dans la liſte des maladies de la première Claſſe, & qu'ils multiplioient de même, ſans néceſſité, les eſpeces de diverſes autres maladies. Or eſt-il qu'on trouve toutes ces diſtinctions dans ce même Livre, ce qui eſt une preuve qu'il doit être de la façon de ces mêmes Médecins. Et bien loin qu'Hippocrate en uſe comme eux, [1] que lui-même a blâmé les Cnidiens de ce qu'ils avoient diſtingué trop curieuſement les maladies; comme ſi une maladie devoit toûjours avoir un nom different, parce qu'elle differe en quelque petite choſe d'une autre, qui ſe trouve la même quant à l'eſſentiel, ou aux caracteres qui diſtinguent réellement les genres ou les eſpeces des maladies. C'eſt la même erreur dont Galien reprenoit auſſi *les Empiriques*, qui, faute de méthode, s'attachoient plûtôt aux ſymptomes ou aux accidens, dont la varieté peut être infinie, qu'à la maladie elle même, d'où vient qu'ils multiplioient les maladies à l'infini. Le grand nombre d'eſpece de *Fievres*, que l'on trouve dans Hippocrate, & dont nous avons donné la liſte dans le Chapitre VIII. de ce même Livre, doit auſſi être attribué aux mêmes Cnidiens. L'inutilité de la plûpart de ces diſtinctions ayant été reconue par les Médecins des ſiecles ſuivans, ils ont réduit les eſpeces de fiévres à un beaucoup plus petit nombre, comme on le verra ci-après. *Siecle xxxvj.*

Le même défaut de méthode qui faiſoit faire aux Cnidiens des diſtinctions ſans néceſſité, avoit produit l'embarras & la confuſion qu'on trouve dans les deſcriptions du Typhus & de la Maladie Epaiſſe. En un mot la faute de ces Médecins conſiſte en ce qu'ils n'ont pas diſtingué les accidens qui ſont propres à de certaines maladies en particulier, & qui en ſont inſéparables, d'avec ceux qui ſont communs à pluſieurs. Ce qui peut être venu de ce que ces mêmes Médecins ayant obſervé tous les accidens qui étoient arrivez à un particulier, pendant pluſieurs années qu'il avoit été malade, ils ont rapporté tous ces ſymptomes à une ſeule maladie, quoi que ce particulier en eût eu pluſieurs ſucceſſivement, qui étoient toutes differentes. Une preuve de cela eſt qu'ils remarquent eux-mêmes que quelques-unes des maladies qu'ils décrivent, avoient duré juſqu'à dix années. Mais quand ces maladies n'auroient pas été ſi longues, nous voyons tous les jours des perſonnes, qui ont des maladies qu'on appelle *compliquées*, c'eſt à dire, qui ont tout à la fois trois ou quatre maladies differentes. Enfin il ſe peut que la faute vienne des Copiſtes, & que ces pieces anciennes ayant paſſé par les mains d'une infinité de gens, l'ont ait confondu & mêlé des obſervations differentes, ſans que les Auteurs ayent eu de part à ce déſordre.

On peut joindre à ces maladies, celle qui eſt appellée, *grande maladie des veines caves*, & celle qui eſt nommée, *Vomiſſement des veines ſur le cerveau*. Ces noms qui avoient été mal impoſez, ou qui dépendoient de l'idée particuliere que ces anciens Médecins avoient du corps, n'ayant pas mieux été retenus ni reconus que les précedens.

CHA-

[1] *De Diæta in Acutis, Lib. ultimo.*

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XII.

Maladies de la cinquième Classe, *ou qui ont des noms que l'on ne reconoît plus, & qui en même temps ne sont point décrites ; ce qui fait qu'on n'en peut rien dire que par conjecture.*

HIppocrate fait mention d'une maladie qu'il appelle 1 *Maladie Phthinique.* Le rapport qu'il y a entre Phthinique, & Phthisique, a fait croire à quelques Interpretes, qu'il s'agissoit de *la Phthisie* ; mais les plus savans conviennent qu'il y a une faute, & qu'au lieu de φθινικὴ, il faut lire φοινικίη, *maladie de Phénicie.* Ils appuyent leur sentiment sur ce qu'on trouve ce dernier mot dans les anciens Glossateurs d'Hippocrate, qui ajoûtent, *qu'il a entendu par là une maladie commune dans la Phénicie, & dans les autres pays Orientaux, qui semble n'être autre chose que l'Eléphantiase.* Ce qui confirme cette explication c'est qu'Hippocrate traite dans le même endroit de maladies approchantes, comme sont *la Lepre, les Dartres*, & la maladie appellée *Leucé.* Je remarquerai seulement que Galien, qui est l'Auteur du Glossaire qu'on a cité, pourroit s'être trompé à cet égard, en cela seulement qu'il croit que *la maladie de Phénicie* est la même que celle qu'on a appellé *Eléphantiase* ; au lieu qu'il se peut qu'elle y eût simplement quelque rapport, & que par cette maladie de Phénicie Hippocrate eût entendu 2 *la Lepre des Juifs*, qui étoit une espece de *Leucé*, & qui pourroit avoir quelque chose de commun avec *l'Eléphantiase*, sans que ce fût précisément la même chose.

Les Glosses qu'Hippocrate, desquelles on parlera ci-après, fournissent d'autres exemples de maladies, qu'on ne peut non plus conoître que par conjecture ; parce que leurs noms ne sont plus en usage, & que d'ailleurs elles ne sont point décrites. Telle est cette maladie qu'Hippocrate appelle 3 *Tangæ*, que l'on croît être une espece de tumeur. Telle est encore celle qu'il nomme 4 *Hippouris*, par où l'on soupçonne qu'il marque une certaine sorte de fluxion longue & opiniâtre, qui se jette sur les parties génitales de ceux qui vont trop long-temps & trop souvent à cheval, ou une foiblesse, ou quelqu'autre incommodité de ces mêmes parties, provenante de la même cause. Celle qu'il nomme 5 *Anémie*, que l'on croit être un gonflement de veines causé par un sang flatueux, ce qui les met en danger de se crever, est aussi du même rang ; aussi bien que 6 *la Typhomanie*, que l'on prend pour une maladie qui tient de la Léthargie & de la Phrénésie ; & celle qui est appellé 7 *Phréa.*

1 *Prorrhetic. Lib.* 2. *sub finem.*

2 M. Le Clerc doit donner une Dissertation sur la Lepre des Juifs, où l'on pourra s'éclaircir sur cet Article.

3 Ταγγαὶ, *Epidemic. Lib.* 2.

4 Ἵππουρις, *Epidemic. Lib.* 7.

5 Ἀνεμίη, *Ibidem.*

6 Τυφομανίη. *Epidemic. Lib.* 4.

7 Φρῖα, *Epidemic. Lib.* 6. *Sect.* 3. *Voyez ci-dessus, Chap.* 8. au mot *Parotides.*

CHA-

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XIII.

Des moyens de conſerver la ſanté.

APrès avoir vu en quoi conſiſtent la ſanté & les maladies, quel en eſt le ſujet, & quelles en ſont les cauſes & les differences, il faut premierement dire un mot des conſeils qu'Hippocrate donnoit à ceux qui ſe portent bien; après quoi l'on examinera les moyens, qu'il employoit pour guerir les malades.

L'une de ſes principales maximes étoit celle-ci; 1 *que pour entretenir ſa ſanté, il ne faut ni trop ſe charger de nourriture, ni être pareſſeux à prendre de l'exercice, ou à travailler.*

Il diſoit en ſecond lieu, *qu'il ne falloit point s'accoûtumer à un régime de vivre trop exact, ni trop étudié, ni à manger trop peu; parce*, ajoûtoit-il, *que ceux qui ſe ſont fait une fois cette regle, ſe trouvent très-mal pour peu qu'ils s'en écartent; ce qui n'arrive pas à ceux qui vivent un peu plus irrégulierement, ou avec plus de liberté.*

Il ne laiſſe pas néanmoins d'examiner avec ſoin tout ce dont les perſonnes ſaines ſe nourriſſoient en ce temps-là. Sur quoi on ne ſauroit s'empêcher de remarquer qu'ils étoient bien moins délicats que nous; ce qui paroît par le ſoin qu'Hippocrate prend de dire, quelle eſt la qualité de la chair de *Chien*, de *Renard*, de *Cheval*, d'*Aſne*, ce qu'il n'auroit pas fait ſi ces viandes n'avoient été alors en uſage, du moins parmi le peuple. On ne rapportera pas ici ce qu'Hippocrate a écrit touchant les autres ſortes de viandes. Il ſuffit de ſavoir qu'il examine preſque toutes celles dont on ſe ſert aujourd'hui; comme ſont les herbages, le lait, le petit lait, le fromage, les chairs tant de la volaille que des bêtes à quatre pieds, le poiſſon, frais & ſalé, le bled, les legumes, & toutes les ſortes de grains dont on ſe nourrit, auſſi bien que les differentes ſortes de pain que l'on en fait. Il parle auſſi très-ſouvent d'une eſpece de nourriture liquide, ou de bouillon, qui ſe faiſoit avec de la *farine d'orge*, ou d'autre grain, que l'on délayoit & que l'on faiſoit cuire avec de l'eau. Mais comme cet article regarde auſſi la maniere, dont il nourriſſoit les malades, on en parlera plus particulierement dans le Chapitre qui ſuit.

Hippocrate n'eſt pas moins exact ſur la matiere de la *boiſſon*. Il s'attache premierement à diſtinguer les bonnes *eaux* d'avec les mauvaiſes. *Les meilleures*, ſelon lui, *doivent être fort claires, legeres, ſans odeur, ni goût, & puiſées de ſources qui ſoient tournées au Levant.* Les eaux *ſalées*, & celles qu'il appelle *dures*, c'eſt à dire, à mon avis, peſantes, & celles qui ſont *marécageuſes* ſont les plus mauvaiſes, auſſi bien que celles qui viennent des *neiges fondues*. Mais quoi qu'Hippocrate faſſe toutes ces diſtinctions, il conſeille neanmoins à ceux qui ſe portent bien, de boire de la premiere eau qu'ils rencontrent, ce qui a du rapport avec le conſeil qu'il a donné auparavant, de n'être point ſi exact dans le régime

1 Ἄσκησις ὑγιὴς, ἀπορίη τροφῆς, ἀσκηίη πόνων. *Epidemic. Lib. 6. Sect. 4. Aphoriſm. 20.*

Siecle xxxvj.

régime de vie. Il parle auſſi, mais en deux mots, des eaux *alumineuſes*, où qui tiennent de *l'alun*, & de celles qui ſont *chaudes*, ſans s'étendre d'avantage ſur leurs qualitez ou ſur leur uſage. On void ſeulement par là qu'il a eu connoiſſance des *eaux minerales*, quoi qu'il n'en faſſe point mention dans ſa pratique, & qu'il ne les ordonne dans aucune maladie.

A l'égard du *vin*, il conſeille, en quelques endroits, de le mêler avec une égale partie d'eau; & Galien remarque qu'Hippocrate regle par là la juſte proportion qu'on doit garder dans ce mélange, en ſorte, dit-il, que le vin puiſſe chaſſer par ſa force ce qui nuit au corps, & l'eau contribuer à temperer l'acreté des humeurs. Mais je penſe qu'il ne s'agit en ces paſſages que des cas particuliers qui y ſont expoſez, & peut-être que c'étoit la plus grande quantité de vin qu'on bût en ces temps-là, où l'on n'en buvoit preſque jamais de pur. Auſſi voit-on qu'Hippocrate reglant la quantité de vin que l'on doit prendre, par rapport aux differentes ſaiſons de l'année, dit qu'en été on le doit beaucoup tremper, au printemps & en automne un peu moins, & qu'en hyver on doit 1 moins y mettre d'eau qu'en tout autre temps, ce qui préſuppoſe qu'il en faut toûjours mettre. Il n'y a qu'un ſeul endroit, à la fin du troiſième Livre de la Diéte, où Hippocrate conſeille de *boire du vin pur, une fois ou deux*, ou de boire juſqu'à la gayeté, pour ſe remettre de la fatigue qui ſuit un travail pénible. Il ſemble même qu'il conſeille de *s'enyvrer*. C'eſt comme l'ont pris les Traducteurs, & c'eſt ce qui a donné occaſion aux débauchez de dire qu'Hippocrate veut que l'on s'enyvre une ou deux fois par mois. Mais il faut traduire le mot μεθυσθῆναι par, *boire du vin pur*, comme le Tranduit M. Dacier, ou par *boire beaucoup*, ou *boire juſques à la gayeté*, ſans toutefois s'enyvrer, comme on l'explique dans le paſſage du deuxième Chapitre de l'Evangile de S. Jean, où le même mot ſe rencontre. Hippocrate diſtingue d'ailleurs les diverſes ſortes de vins qui étoient alors en uſage, & marque exactement leurs qualitez.

L'exercice qu'il conſeille, tant à ceux qui ſe portent bien, qu'aux valétudinaires, devoit être pris ſelon les regles & avec les précautions qu'il marque, & qui ſont les mêmes qu'on a touchées, en paſſant; lors qu'on a parlé d'Herodicus, que l'on a dit avoir été l'Auteur de la *Médecine Gymnaſtique*, ou de *l'Art de s'exercer pour la ſanté*. Sur quoi il faut remarquer qu'Hippocrate lui même, dans ſes trois Livres intitulez, *de la Diéte*, & dans le Livre *des Songes*, qui eſt une ſuite des précédens, prétend que c'eſt à lui que l'on a l'obligation de la même choſe, je veux dire d'avoir inventé la Gymnaſtique, qui renferme la Diéte. Mais ces Livres ont été regardez, déja du temps de Galien, comme étant d'un autre Auteur, & on les attribuoit alors, ſelon la remarque du même Galien, à *Euryphon*, à *Phaon*, à *Philiſtion*, à *Ariſton*, ou à quelqu'autre des Médecins qui ont vecu à peu près du temps d'Hippocrate. Si j'oſois joindre mes conjectures à celles-là, je dirois que les Livres en queſtion pouvoient être *d'Hérodicus*, qui a paſſé, du conſentement de toute l'Antiquité, pour l'Inventeur de la Gymnaſtique Médicinale, comme on l'a vu ci-deſſus.

Quoi

1 Οἶνος ὡς ἀκρητότατος; c'eſt à dire, *le vin le moins trempé qu'il ſe puiſſe*; ce qui eſt oppoſé à ce qu'il appelle οἶνος ὑδαρέστατος, *du vin extrememens trempé.*

Quoi qu'il en ſoit, les conſeils de l'Auteur de ces Livres, par rapport à l'art dont on vient de parler, roulent ſur les differens temps qu'on doit prendre pour ſe promener, ou pour s'exercer de quelqu'autre maniere, & ſur l'état où l'on doit être avant que de l'entreprendre, ſi ce doit être à jeun, ou après avoir pris de la nourriture, le matin, ou le ſoir, à l'air, au ſoleil, ou à l'ombre, s'il faut être nud, c'eſt à dire, ſans manteau, ou s'il faut être habillé, quand il faut aller lentement, & quand il eſt néceſſaire d'aller plus vîte, ou de courir; le tout par rapport aux differens âges, & aux differens temperamens, & dans la vuë de diminuer le trop d'embonpoint, de diſſiper les humeurs, ou d'en tirer quelqu'autre avantage. *Siecle xxvj.*

La *lutte* même, quoi que ce ſoit un exercice violent, entroit en compte avec les autres. Il eſt encore parlé au même endroit d'un jeu de mains & de doits, que l'on jugeoit utile pour la ſanté, & qui étoit appellé *Chironomie*. Il y eſt auſſi fait mention d'un exercice qui ſe faiſoit autour d'une eſpece de Ballon ſuſpendu qu'on nommoit *Corycus*, & qu'on pouſſoit de toute ſa force avec les mains. On peut conſulter ſur tout cela Mercurial qui traite à fond de ces matieres. Et comme l'on a vu ci-devant que *les Bains* étoient compris dans la Gymnaſtique, auſſi bien que la coûtume de ſe faire froter, & de ſe faire oindre, on trouve dans cet Auteur tout ce qui regarde ces anciennes pratiques. Mais Galien remarque, à l'égard des Bains, qu'ils n'étoint pas encore bien communs du temps d'Hippocrate, ce qu'il recueille d'un paſſage de cet Auteur, où il dit, 1 *qu'il y a peu de maiſons où l'on trouve les choſes néceſſaires pour la commodité du Bain.* On verra dans le Chapitre ſuivant ce qu'Hippocrate penſoit du Bain & de ſes utilitez.

Au reſte, comme la ſanté ne dépend pas ſeulement du bon uſage de *la nourriture*, & de *l'exercice*, ou du *repos*, & qu'il eſt d'ailleurs important d'avoir des regles pour les autres choſes dont on a parlé ci-devant, en traitant des cauſes de la ſanté, comme ſont *le ſommeil*, ou *les veilles; l'air*, & *les autres corps qui nous environnent*; ce qui doit *ſortir de notre corps*, ou y *être retenu*, & enfin *les paſſions*; la conſervation, dis-je, de la ſanté dépendant de toutes ces cauſes, Hippocrate n'a pas manqué de donner des préceptes ſur tout cela.

Pour commencer par les choſes qui doivent ſortir de notre corps, ou y être retenues, il vouloit qu'on eût un grand ſoin de ne pas amaſſer ou garder trop long-temps les excremens. Outre l'exercice dont on vient de parler, & qui en conſume une partie, il vouloit que l'on excitât ou que l'on réveillât la Nature, lors qu'elle ne travailloit pas à l'expulſion du reſte, ou que l'on ôtât les obſtacles qui l'empechoient d'agir. Il employoit premierement pour cela des viandes propres à relâcher; & quand ce moyen ne ſuffiſoit pas, il vouloit qu'on ſe ſervit de *lavemens*, & de *ſuppoſitoires*. La matiere dont il compoſoit des lavemens, pour les perſonnes extenuées & maigres, c'étoit du lait & des choſes onctueuſes qu'on mêloit avec de la décoction de pois chiches; au lieu que pour ceux qui étoient replets, il ſe ſervoit ſeulement d'eau marine, ou d'eau ſalée. On verra dans le Chapitre XVI. d'autres compoſitions de lavemens, & d'autres particularitez touchant ce remede. L'on y parlera auſſi des ſuppoſitoires & de la maniere de les préparer.

1 *De Diæta in Acutis.*

Siecle xxxvj.

Hippocrate conſeilloit encore, comme un grand preſervatif contre les maladies, *les vomitifs*, qu'il faiſoit prendre une ou deux fois le mois, pendant l'hyver & le printemps. Les plus ſimples de ces vomitifs ſe faiſoient avec de la décoction d'hyſſope, y ajoûtant un peu de vinaigre & de ſel. Il faiſoit prendre cette boiſſon à jeun à ceux qui avoient beaucoup d'embonpoint; au lieu que ceux qui étoient maigres la prenoient après avoir ſoupé, ou diné. Mais comme les vomitifs ſont des remedes, qui ſervent auſſi dans les maladies, on en parlera encore ci-après en même temps que des purgatifs.

Le coït eſt utile, ſelon Hippocrate, pourvu que l'on conſulte ſes forces, & que l'on n'aille pas à l'excès, qu'il blâmoit toûjours en toutes ſortes de rencontres; & qu'il vouloit auſſi qu'on évitât, par rapport au ſommeil & aux veilles.

On trouve auſſi dans ſes Ecrits diverſes remarques, touchant le bon & le mauvais *air* Il fait voir que la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition de l'air dépend non ſeulement des divers climats, mais de la ſituation de chaque lieu en particulier, qu'il examine à cet égard avec ſoin. Ce n'eſt pas qu'il prétende inſinuer que l'on doive être trop ſcrupuleux ſur cet article, ou qu'il veuille obliger chacun à quitter ſon lieu natal, ou celui où l'on eſt établi, pour en chercher un meilleur, ce qui troubleroit toute la ſocieté; mais c'eſt pour faire conoître aux Médecins quelles ſont les maladies qui doivent regner en un endroit plutôt qu'en un autre, afin qu'ils tâchent de les prévenir, ou qu'ils s'étudient à y apporter du remede, & qu'ils apprennent à compter ſur la diverſe ſituation des lieux par rapport à la ſanté & aux maladies.

Hippocrate reconoiſſoit enfin le bon & le mauvais effet des *paſſions*, & il vouloit qu'on ſe moderât beaucoup à cet égard.

CHAPITRE XIV.

Pratique d'Hippocrate, ou ſa maniere de traiter les maladies. Maximes générales ſur leſquelles cette Pratique eſt fondée.

SI l'on fait réflexion ſur ce que nous avons dit, ci-devant, du pouvoir qu'Hippocrate attribuoit à la *Nature*, par rapport à l'économie animale, & aux maladies en particulier, dont la Nature eſt, ſelon lui, l'arbitre & le juge; les terminant dans un certain temps limité & par des mouvemens reglez, comme nous l'avons remarqué en parlant des *Criſes*, on en inferera d'abord qu'il devoit ſe contenter d'être ſpectateur des efforts de la Nature, ſans en faire beaucoup de ſon côté, pour l'aider en cette rencontre.

On ſera même confirmé dans cette penſée, ſi l'on conſulte les Livres intitulez *des Maladies Epidémiques*, qui ſont comme les journaux de la pratique d'Hippocrate; car il en réſultera que cet ancien Médecin ne fait le plus ſouvent autre choſe que décrire les accidens d'une maladie, & ce qui eſt arrivé à chaque malade jour par jour, juſqu'à ſa mort ou à ſon rétabliſſement, ſans parler d'aucun remede. Il n'eſt pas neanmoins abſolument vrai qu'il n'en fit jamais point, comme on le reconoîtra par la ſuite; mais il faut convenir qu'il en faiſoit très-peu, par rapport à ce qui s'eſt pratiqué dans les ſiecles ſuivans. On verra

quels

quels ſont ces remedes, après que l'on aura rapporté en abregé les principales maximes, ſur leſquelles ils ſont fondez. *Siecle xxxvj.*

Hippocrate diſoit en premier lieu, *que les contraires, ou les oppoſez, ſont les remedes de leurs oppoſez.* C'eſt à dire que ſuppoſé que de certaines choſes ſoient oppoſées les unes aux autres, il faut les employer les unes contre les autres. Il explique cette maxime dans l'Aphoriſme où il dit, *que l'évacuation guérit les maladies qui viennent de replétion, & la replétion celles qui ſont cauſées par l'évacuation.* Ainſi le chaud détruit le froid, & le froid le chaud &c.

Il diſoit ſecondement, que la Médecine eſt *une addition de ce qui manque, & une ſouſtraction, ou un retranchement de ce qui eſt ſuperflu*; axiome qui ſe trouve auſſi expliqué par celui-ci. *Il y a*, dit notre Auteur, *des ſucs, ou des humeurs, qu'il faut en de certaines rencontres vuider, ou faire ſortir du corps, ou les deſſecher, & d'autres qu'il faut remettre dans le corps, ou faire qu'elles s'y produiſent derechef.*

Quant à la maniere de s'y prendre, pour *ajoûter* ou *retrancher*, il avertit en général, *que l'on doit ſe garder de vuider, ou de remplir, tout d'un coup, ou trop vîte, ou trop abondemment, & qu'il eſt même dangereux de réchauffer, ou de réfroidir ſubitement, ou plus qu'il ne faut, tout ce qui va à l'excès étant ennemi de la Nature.*

Hippocrate reconoiſſoit en quatrième lieu, *qu'il faut tantôt* dilater, *& tantôt* reſſerrer, *dilater ou ouvrir* 1 *les paſſages par leſquels les humeurs ſe vuident naturellement, lors qu'ils ne ſont pas ſuffiſamment ouverts, ou lors qu'ils ſe ferment; & au contraire reſſerrer ou étreſſir les paſſages relâchez, lors que les ſucs qui y paſſent n'y doivent point paſſer, ou qu'il en paſſe trop.* Il ajoûte, *qu'il eſt des occaſions où l'on doit* adoucir, *qu'il en eſt d'autres où il faut* endurcir, *& d'autres où il faut* ramollir; *d'autres où il faut* rendre plus mince *ou* plus ſubtil, *& d'autres où il faut* épaiſſir; *d'autres où l'on doit* exciter *ou* reveiller; *& d'autres enfin où l'on eſt obligé de* rendre engourdi *ou* d'ôter le ſentiment; *le tout par rapport aux humeurs, ou aux parties ſolides du corps.*

Il donne cette cinquième leçon, *qu'il faut prendre garde au cours que les humeurs prennent, d'où elles viennent, où elles vont; & en conſéquence de cela, lors qu'elles vont où elles ne doivent pas aller, qu'on leur faſſe* 2 prendre un détour, *ou qu'on les conduiſe d'un autre côté, à peu près comme on détourne les eaux d'un ruiſſeau. Ou, en d'autres occaſions, qu'on tâche de* 3 rappeller *ou* faire retourner en arriere *ces mêmes humeurs, attirant en haut celles qui ſe portent embas, & embas, celles qui ſe portent enhaut.*

Il remarque en ſixième lieu, *que l'on doit faire ſortir par des voyes convenables ce qu'il faut neceſſairement qui ſorte, & qu'on doit prendre garde que les humeurs, qui ſont une fois ſorties des vaiſſeaux, n'y entrent pas derechef.*

Voici un ſeptième précepte: *Quand on fait*, dit notre Auteur, *quelque choſe ſelon la raiſon, quoi que le ſuccès ne réponde pas toûjours, on ne doit point aiſément ou trop vîte changer de maniere d'agir, tant que les raiſons que l'on a euës au commence-*

1 Αἱ ἔφοδοι.
2 παροχετεύειν, *Derivare.*
3 ἀντισπᾶν, *Revellere.*

Siecle xxxvj.

mencement ſubſiſtent. Mais comme cette maxime peut quelquefois tromper, en voici une huitiéme, qui lui ſert de correctif, ou de limitation. *Il faut*, dit Hippocrate, *faire une grande attention* 1 *à ce qui ſoulage, & à ce qui fait du mal; à ce qu'on ſupporte aiſement, & à ce qu'on ne ſeuroit ſouffrir.*

Le neuviéme conſeil eſt un des plus importans: 2 *Il ne faut rien faire temerairement. Il faut quelquefois ſe repoſer, ou demeurer ſans rien faire. De cette maniere, ſi vous ne faites point de bien au malade, vous ne lui faites du moins point de mal.*

Aux extremes maladies il faut, ſelon Hippocrate, *des remedes extremes. Ce que les medicamens ne gueriſſent pas, le fer le guerit; ce que le fer ne guerit point, le feu le guérit; mais ce que le feu ne peut guérir, doit être regardé comme incurable.* Enfin notre Auteur avertit, *qu'on ne doit pas entreprendre les maladies déſeſperées, cela étant au deſſus des forces de la Médecine.*

Voilà dix ou onze maximes, des plus génerales de la Pratique d'Hippocrate, qui ſuppoſent toutes ce grand principe qu'il a poſé au commencement, *que la Nature guérit elle même les maladies.*

CHAPITRE XV.

Des Remedes qu'Hippocrate mettoit en uſage, & premierement de la Diéte, *ou du* Régime de vivre.

LA Diéte étoit le premier, le principal, & ſouvent le ſeul rémede qu'Hippocrate employoit, pour remplir la plûpart des vuës qu'on a touchées. Par ce moyen il oppoſoit l'humide au ſec, le chaud au froid; il ajoûtoit ou ſuppléoit à ce qui manque; il diminuoit du ſuperflu &c. Et, ce qui eſt, ſelon lui, le point le plus conſiderable, il ſoûtenoit la Nature, il l'aidoit à ſurmonter la cauſe du mal, en un mot il la mettoit en état de faire d'elle-même tout ce qu'il faut pour la guêriſon des maladies.

La *Diéte des malades* eſt un remede qui eſt tellement propre à Hippocrate, qu'il n'a pas moins voulu paſſer pour en être l'Inventeur, que de celle des perſonnes qui ſont en ſanté, dont on a traité ci-devant. Et pour mieux faire voir que c'eſt un remede nouveau, il dit expreſſément, 3 *que les Anciens*, c'eſt à dire tous les Médecins qui l'avoient précedé, *n'avoient preſque rien écrit touchant la Diéte des malades, ayant omis cet article, qui étoit neanmoins l'un des plus eſſentiels de l'Art.* La maniere dont on a vu qu'Eſculape & ſes fils traitoient leur malade, par rapport à cela, eſt une preuve qu'Hippocrate diſoit la verité; & l'on peut joindre à ſon témoignage celui de Platon, qui tâchoit même de juſtifier à cet égard la conduite de ces premiers Médecins, comme on l'a remarqué dans le même endroit. En ſorte que ce que Pline a dit 4 qu'Hippocrate étoit l'Inventeur de la Médecine *Clinique*, ſe peut dire à plus juſte titre, ou peut

1 ἃ ὠφελέει, ἃ βλάπτει, τὸ εὔφορον, τὸ δύσφορον.
2 Epidemic. Lib. 6.
3 *De Diæta in Acutis.*
4 *Voyez ci-deſſus, Chap. I. & Part. I. Liv. I. Chap. 12.*

peut être expliqué de la Médecine *Diététique ;* nom qui fut donné à la plus noble partie de tout l'Art, enſuite du partage qui ſe fit de ce même Art quelques ſiecles après, comme on le verra en ſon lieu ; ce qui marque combien l'on comptoit en ces anciens temps ſur le ſecours que les malades tirent d'une bonne conduite par rapport au boire & au manger. Le ſeul des anciens Médecins, ou de ceux qui ſont venus avant Hippocrate, qui lui pût diſputer, autant qu'il nous paroît, l'invention de la Diététique, c'eſt 1 *Herodicus*, à qui Platon ſemble l'attribuer dans le paſſage qu'on a cité ci-devant ; mais il y a de l'apparence qu'Hérodicus n'avoit fait qu'ébaucher ce qui regarde cet Art, qu'Hippocrate amena enſuite à ſa perfection, du moins ſelon qu'on en a jugé. *Siecle xxxj.*

Dans les maladies *Chroniques*, Hippocrate nourriſſoit ſes malades d'une maniere, & dans les *aigues* d'une autre. Dans ces dernieres, qui ſont celles qui demandent particulierement de l'exactitude par rapport à la nourriture, il préferoit la *liquide* à la *ſolide*, ſur tout quand il y avoit de la fiévre. Il employoit pour cela une eſpece de *bouillons d'orge mondé*, auxquels on donnoit alors le nom de 2 *ptiſane*, qui étoit commun tant à ces bouillons, qu'à la farine du grain dont on les compoſoit. Voici de quelle maniere les Anciens apprêtoient la ptiſane ; ils faiſoient premierement tremper l'orge dans de l'eau, juſqu'à ce qu'il s'enflât ; & ils le faiſoient enſuite ſecher au ſoleil, & le battoient pour en ôter l'écorce. Après cela ils le faiſoient moudre ; & ayant fait long-temps bouillir la farine dans de l'eau, ils l'expoſoient au ſoleil, & quand elle étoit ſeche ils la ſerroient. C'eſt proprement cette farine ainſi préparée qu'ils appelloient *ptiſane*. On faiſoit bien à peu près la même choſe avec du *froment*, du *ris*, des *lentilles* & d'autres grains, mais on nommoit ces ptiſanes du nom de ces mêmes grains, *ptiſane de lentilles*, de *bled* &c. au lieu que la ptiſane d'orge s'appelloit ſimplement *ptiſane*, par excellence. Lors qu'on vouloit s'en ſervir, on en faiſoit bouillir une partie dans douze ou quinze parties d'eau, & quand elle commençoit à s'enfler en cuiſant, on y ajoûtoit un filet de vinaigre, avec un peu d'huile & de ſel, & par fois un peu d'aneth, ou de porreau, pour corriger ce que la ptiſane avoit de gluant, & empêcher qu'elle ne remplît de vents. Hippocrate propoſe ce bouillon pour les femmes, qui ont des douleurs de ventre après l'accouchement. 3 *Faites cuire*, dit-il, *de la ptiſane, avec du porreau & de la graiſſe de chevre, & en donnez à l'accouchée.* On ne trouvera pas ce ragoût fort étrange, ſi l'on fait réflexion ſur ce que nous avons dit ci-devant de la maniere de vivre de ces temps-là.

Il préferoit la ptiſane à toute autre ſorte de nourriture, dans les fiévres ; parce, diſoit-il, qu'elle adoucit & qu'elle humecte beaucoup, outre qu'elle eſt de facile digeſtion. S'il s'agiſſoit d'une fievre continue, il vouloit, qu'au commencement on donnât au malade de la ptiſane qui fût mediocrement épaiſſe ; & qu'on diminuât enſuite peu à peu la quantité de la farine d'orge, à meſure qu'on approchoit des jours où le mal doit être à ſon plus haut période.

Alors

1 *Voyez Liv. 3. Chap. 13. & Liv. 2. Chap. 8.*
2 Πτισάνη, de πτίσσειν, qui ſignifie *broyer*, ou *ôter l'écorce.*
3 *Lib. de Dentitione.*

Siecle xxxvj.

Alors il ne nourriſſoit le malade, qu'avec ce qu'il appelloit 1 *le ſuc de la ptiſane*, c'eſt à dire, *de la ptiſane coulée ;* afin que la Nature étant en partie déchargée du ſoin de cuire les alimens, elle pût plus aiſément ſurmonter la maladie.

Pour ce qui eſt de la quantité de la nourriture & du temps de la donner, il faiſoit prendre deux fois le jour de la ptiſane aux malades, qui faiſoient deux repas par jour dans leur ſanté ; ne jugeant pas qu'ils en dûſſent prendre plus ſouvent étant malades, que lors qu'ils ſe portoient bien. Il n'oſoit pas même d'abord accorder de la nourriture deux fois le jour à ceux qui ne mangeoient qu'une fois le jour en ſanté ; mais il vouloit qu'on y vint peu à peu. Dans les accès de fiévre, il n'en donnoit point du tout ; & dans les maladies où il y a des redoublemens, il ôtoit la nourriture pendant ce temps-là. Il nourriſſoit plus les enfans, & moins les hommes faits, ou les vieillards ; donnant neanmoins beaucoup à cet égard à la coûtume de chaque particulier, ou à celle du pays.

Mais quoi qu'il ne fût pas d'avis de nourrir trop les malades, de peur d'entretenir leur maladie, neanmoins il faut remarquer qu'il n'étoit point du ſentiment de quelques Médecins de ſon temps, qui leur ordonnoient une longue abſtinence, ſur tout au commencement des fiévres. La raiſon qu'il en apportoit, c'eſt que par cette méthode on les affoibliſſoit extrémement pendant les premiers jours de la maladie, ce qui obligeoit enſuite de leur donner plus de nourriture qu'il n'en falloit dans le gros du mal ; qui, ſelon lui, eſt le temps qu'il en faut le moins donner. Il reprochoit aux Médecins qui en uſoient de cette maniere, 2 *qu'ils deſſechoient leurs malades comme des harangs, avant qu'il en fût temps, & qu'ils les faiſoient mourir.*

Hippocrate choiſiſſoit d'ailleurs dans les maladies aigues, & particulierement dans les fiévres, des nourritures qui raffraichiſſent & humectaſſent, & il propoſe entr'autres la *blete*, la *citrouille*, le *melon*, les *arroches*, & la *patience*. Il nourriſſoit de cette maniere ceux qui étoient en état de manger, ou de prendre quelque choſe de plus que de la ptiſane.

3 La boiſſon la plus ordinaire qu'Hippocrate donnoit aux malades étoit faite de huit parties *d'eau* ſur une de *miel* ; dans de certaines maladies, on y ajoûtoit un peu de 4 *vinaigre*. On avoit auſſi alors une autre eſpece de bruvage approchant de celui, dont on a dit ci-devant que l'un des fils d'Eſculape beuvoit étant bleſſé. 5 Ce bruvage étoit plus ou moins compoſé & ſe faiſoit differemment ſelon les maladies. On en trouve 6 une deſcription propoſée pour un Phthiſique, dans laquelle il entre de la *rue*, de *l'aneth*, du *ſéleri*, de la *coriandre*, du *vin rouge âpre*, de *l'eau*, de la *farine de froment*, & de celle *d'orge*, avec du *vieux fromage de chevre*.

Hip-

1 Πτισσάνης χυλὸς. On ſe nourriſſoit auſſi anciennement de bouillons faits avec une eſpece de *grains*, ou de farine formee en *petits grains*, qu'on appelloit en Grec κόνδρος c'eſt à dire, *Grains*, & en Latin *Alica*. Voyez ci-après Part. 2. Liv. 4. Sect. 1. Chap. 7.

2 Il appelloit cela προταριχεύειν τὰς ἀνθρώπους· Il deſignoit auſſi la trop grande abſtinence par les mots de λιμακτονίη, & λιμαγχίη de λιμὸς, *la faim*, & κλίνειν, ἄγχειν, *tuer*, *étrangler*.

3 On appelloit ce breuvage en Grec μελίκρατον, ou Hydromel, & en Latin *Muſſa*.

4 Quand on y ajoûtoit du vinaigre on l'appelloit *Oxymel*.

5 On appelloit cette boiſſon *Cyceon*, qui ſignifie *mélange*.

6 *Hippocr. Lib. de Internis Affect.*

Hippocrate n'approuvoit pas qu'on ne donnât que de l'eau aux malades; & quoi qu'il leur ordonnât ſouvent les boiſſons, dont on vient de parler, il ne leur defendoit pas toûjours 1 le vin. Il en accordoit même quelquefois l'uſage dans les maladies aigues & dans les fiévres, pourvu qu'il n'y eût ni réverie, ni douleurs de tête. La quantité d'eau qu'il vouloit qu'on y mît dans la ſanté, faiſoit qu'il ne le croyoit pas nuiſible aux malades, étant pris de cette maniere. Il diſtingue d'ailleurs avec ſoin les vins propres en cette rencontre, préferant à tous les autres le vin blanc qui eſt clair, qui porte l'eau, & qui n'a ni douceur, ni odeur. *Siecle xxxvj.*

Voilà quelle étoit la Diéte des maladies aigues. Quant à celle des maladies chroniques, on verra en quoi elle differoit de la premiere dans les exemples qu'on rapportera ci-après des cures des maladies. On remarquera ſeulement par avance, que *le lait* & *le petit lait* étoient fort employez en cette occaſion; ſoit qu'ils tinſſent lieu de nourriture, ſoit qu'Hippocrate les regardât comme un médicament.

On a vu ci-devant que *les Rains* & *l'Exercice* entroient dans la Diéte des perſonnes en ſanté; il en étoit de même des malades. Il y avoit pluſieurs maladies, où Hippocrate jugeoit le bain néceſſaire; & il marque toutes les conditions requiſes pour rendre le bain utile, entre leſquelles celles-ci ſont les principales. Que le malade qui ſe baigne ſe tienne en repos dans ſa place, & qu'il ne parle point, mais qu'il laiſſe faire ceux qui le baignent, ou qui lui verſent de l'eau ſur la tête, ou qui l'eſſuyent. Qu'on ſe ſerve d'éponges pour l'eſſuyer, & qu'on n'employe point l'inſtrument appellé *Strigil*, qui ſervoit à racler de deſſus la peau les ordures que les huiles ou les onguens dont on s'oignoit, y avoient laiſſées. Que l'on ſe précautionne contre le froid. Que l'on ne ſe baigne pas incontinent après avoir mangé ou bu; & que l'on s'abſtienne de même de manger & de boire, d'abord au ſortir du bain. Que l'on prenne garde ſi le malade avoit acoûtumé de ſe baigner dans ſa ſanté, & ſi le bain lui faiſoit du bien ou du mal. Enfin que l'on s'abſtienne du bain lors que le ventre eſt ou trop libre, ou trop reſſerré; & ſi on ne l'a pas déchargé auparavant, ou ſi l'on eſt trop foible; ſi l'on a des envies de vomir, ou un grand dégoût, ou que l'on ſaigne du nez.

L'utilité que le bain apporte eſt, ſelon Hippocrate, qu'il raffraichit & humecte, qu'il ôte la laſſitude, qu'il ramollit la peau & les jointures, qu'il fait uriner, qu'il diſſipe la peſanteur de tête, qu'il rend les narines humides, & les autres conduits ouverts. Hippocrate accorde juſqu'a deux bains par jour à ceux qui y ſont accoûtumez dans leur ſanté. On parlera ci-après d'une eſpece de bain particulier, ou du *demi-bain*, 2 quand il s'agira des autres remedes extérieurs.

A l'égard de l'*Exercice des malades*, Hippocrate l'approuvoit dans les maladies chroniques, comme on le verra par quelques exemples de ſes cures que nous rapporterons dans la ſuite; mais il ne jugeoit pas qu'il fût bon dans les maladies aigues, & il blâmoit ouvertement 3 ſon maître Hérodicus, qui fatiguoit

1 *Voyez ci-après, Liv. 3. Chap. 26.*
2 *Voyez le Chap. 24.*
3 *Liv. 2. Chap. 8.*

Siecle xxxvj.

tiguoit même les fébricitans par de violens exercices, comme on l'a remarqué dans le Livre précédent. Ce n'eſt pas qu'il crût qu'un malade dût toûjours demeurer au lit; il n'approuvoit point la pareſſe ou le peu de courage de ceux qui ne peuvent quitter le lit, ou plûtôt qui ne veulent pas, quoi qu'ils le puiſſent. 1 *Il faut quelquefois*, dit-il, *pouſſer hors du lit les timides, & exciter les pareſſeux.*

CHAPITRE XVI.

De la Purgation, *ſous laquelle on comprend tous les moyens de décharger les inteſtins & l'eſtomac.*

LOrſque la Diéte ne paroiſſoit pas ſuffiſante à Hippocrate, pour délivrer la Nature du fardeau des humeurs ou trop abondantes, ou corrompues, il employoit d'autres moyens pour les évacuer, & pour ſatisfaire à l'une des vuës que l'on a touchées ci-deſſus, qui eſt de diminuer ou d'ôter ce qui eſt ſuperflu. Le premier de ces moyens étoit 2 *la Purgation*, qui comprend tous les artifices dont on ſe ſert pour décharger l'eſtomac & les boyaux; quoi que ce mot marque auſſi en particulier l'évacuation des excremens du bas ventre & des humeurs qui viennent de tout le corps, & qui ſe vuident avec les excremens par les ſelles, en ſuite de quelque médicament pris par la bouche. Sur quoi, il ne faut pas oublier de remarquer de quelle maniere notre Auteur concevoit que ce médicament agit. Il croyoit que le médicament purgatif étant entré dans le corps fait premierement vuider l'humeur qui a le plus de rapport à ſa nature, après quoi il attire & purge auſſi les autres. 3 *Tout de même*, diſoit-il, *que chaque plante attire de la terre premierement le ſuc qui a du rapport à ſa nature, & enſuite des ſucs étrangers; ainſi un médicament qui doit purger la bile, tire premierement la bile; mais s'il eſt trop fort, ou ſi ſon action continue trop long-temps, ne trouvant plus de bile à purger, il purge encore la pituite, & après la pituite, la bile noire, & enfin le ſang.* Ce ſentiment eſt conforme à ce qui a été dit 4 de *l'attraction* par le moyen de laquelle notre Auteur veut que ſe faſſent la plûpart des choſes, qui concernent l'économie animale.

Les purgatifs que l'on employoit du temps d'Hippocrate, ont la plûpart la proprieté de purger par les ſelles, & de faire vomir en même temps; ou s'ils ne font pas toûjours ce dernier effet, du moins ils purgent preſque tous violemment. Ces médicamens ſont *l'Ellebore blanc*, & *l'Ellebore noir*, dont le premier eſt un des plus violens médicamens qu'on puiſſe donner pour faire vomir; les *Bayes Cnidiennes*, qui ne ſont autre choſe que la ſemence du *Tymelæa*; le *Cneorum*, qui eſt auſſi un remede tiré du *Tymelæa* ou du *Chamelæa*; le *Peplium*, qui

1 *Epidemic. Lib.* 6.

2 Κάθαρσις, de καθαίρειν, *purger, nettoyer*, ἴνεθμὸς, ἴνεσις, de ἰνέω, *je purge, j'évacue.* Hippocrate ſe ſert auſſi du mot φαρμακεία, qui vient de φάρμακον, *médicament. Voyez ci après, Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 7.

3 *Lib. de Natura Hominis.*

4 *Voyez ci deſſus, Liv.* 3. *Chap.* 2.

qui eſt une eſpece de *Tithymale*, auſſi bien que le *Peplus*; le *Thapſia*; le ſuc de *l'Hippophaë*, eſpece de *Rhamnus*; *l'Elaterium*, qui eſt le ſuc du *Concombre ſauvage*, la *Coloquinte*, la *Scammonée*, & la *Pierre Magnéſienne*, qui eſt une eſpece d'*Aimant*. Hippocrate parle encore du *Cnicus*, qu'on prend pour le *Carthame*, & d'une eſpece de *Pavot*, qu'il appelle 1 *Pavot blanc*, & qu'il met au rang des purgatifs, mais il faut bien ſe garder de le confondre avec le pavot blanc d'aujourd'hui. *Siecle xxxvj.*

Comme ces purgatifs étoient la plûpart fort vigoureux, notre Auteur prenoit de grandes précautions lorſqu'il vouloit s'en ſervir. Il n'en donnoit point dans le temps de la *Canicule*. Il ne purgeoit jamais *les femmes groſſes*, ſi ce n'eſt dans le cas du gonflement des humeurs, dont on parlera dans ce même Chapitre; & il donne cet avis, qu'en cette occaſion il eſt même dangereux de purger avant le quatrième, & après le ſeptième mois de la groſſeſſe. Hippocrate devoit auſſi par la même raiſon s'abſtenir de purger les enfans & les vieillards; ou du moins y venir fort rarement.

Le principal ou le plus fréquent uſage, qu'il fît d'ailleurs des purgatifs, c'étoit dans les maladies *chroniques*. Dans les *aiguës* il étoit beaucoup plus circonſpect à cet égard. De tous les fébricitans, ou autres malades de maladies aigues, dont il fait l'hiſtoire dans ſes Livres intitulez *des Maladies Epidémiques*, il y en a très-peu à qui il diſe avoir donné des médicamens purgatifs. Il remarque même expreſſément 2 que ces remedes ayant été donnez en certains cas, dans les maladies dont il s'agit, avoient produit de très-mauvais effets.

Il ſemble qu'on pourroit conclurre de là qu'Hippocrate rejettoit abſolument l'uſage des purgatifs, dans ces maladies; mais il conſte d'ailleurs qu'il n'étoit pas de ce ſentiment. Il donnoit effectivement des purgatifs dans les maladies aigues, auſſi bien que dans les chroniques, mais non pas ſi ſouvent, comme on l'a déja remarqué. Il croyoit, par exemple, 3 que la purgation étoit utile dans la *pleureſie*, lorſque la douleur eſt au deſſous du diaphragme; & il donnoit, en cette occaſion, de l'Ellebore noir, ou du Peplium, mêlé avec du Laſerpitium. Il déclare d'ailleurs en divers endroits qu'on peut donner des purgatifs dans les maladies aigues, en y apportant les précautions requiſes, qui ſont tirées des regles ſuivantes.

La principale regle qu'Hippocrate donne touchant la purgation, eſt celle-ci; *que l'on doit ſeulement purger les humeurs qui ſont cuites, & non pas celles qui ſont encore crues; & qu'il faut bien ſe garder de purger au commencement d'une maladie;* 4 *ſi ce n'eſt que les humeurs s'enflent ou ſe remuent extraordinairement, ce qui arrive peu ſouvent.* L'intelligence de cette maxime dépend de ce qui a été dit ci-devant, de la *coction* des humeurs. Par *le commencement de la maladie*, Hippocrate

1 *Lib.* 3. *de Morbis.* Voyez *ci-après*, *Chap.* 22.

2 Vide hiſtoriam *Scomphi* pleuritici, *Epidemicor. Lib.* 5. *in princip.* hiſtoriam *Scamandri*, & alias ſequentes.

3 *De Ratione Victûs in Acutis.*

4 *εἰ μὴ ὀργᾷ*, *niſi turgeant.* On ne ſait pas bien ce qu'il a entendu par *ὀργᾷν*, qui eſt un terme qui exprime proprement les mouvemens des animaux, comme on l'a dit ci-deſſus, *Chap.* 4. La plûpart des Commentateurs croyent qu'il a voulu marquer un mouvement ſubit des humeurs, qui ſe gonflent, & cherchent à ſortir de quelque côté, ou à ſe jetter ſur quelque partie. *Aphoriſm.* 22. *Sect.* 1.

Siecle xxxvj.

crate entendoit tout le temps qui ſe paſſe depuis le premier jour juſqu'au 1 quatrième accompli. Il n'avoit pas été le premier qui eût remarqué qu'on ſe trouvoit mal de remuer les humeurs, ou de purger, avant ce temps-là. L'on a vu dans le premier Livre, que les Médecins Egyptiens avoient déja fait la même obſervation. Hippocrate pouvoit l'avoir appriſe de Démocrite, qui avoit long-temps voyagé en ce pays-là, ou de quelque Egyptien, ſuppoſé que les Aſclépiades ſes prédeceſſeurs n'euſſent pas auſſi fait eux-mêmes cette obſervation.

Il y a un autre Aphoriſme, qui paroît diamétralement oppoſé au précedent. C'eſt celui où il eſt dit, 2 *que dans les commencemens des maladies il faut remuer*, c'eſt à dire, purger, *ce que l'on croit devoir remuer.* Cet Aphoriſme a fait de la peine aux Médecins des ſiecles ſuivants, qui ont tâché de le concilier avec le premier. Galien tire Hippocrate d'affaire, en expliquant le mot *remuer*, par *faire tous les remedes* qu'il faut pour le ſoulagement d'un malade, entre leſquels il compte particulierement *la ſaignée*, & *la purgation*, en ſorte que *le remuement* qu'Hippocrate conſeille dans cet Aphoriſme, ſe fait plûtôt, ſelon la penſée de Galien, par le premier de ces remedes que par le dernier; quoi que cet Auteur convienne que le dernier, c'eſt à dire, la purgation, peut auſſi quelquefois avoir lieu au commencement de ces maladies, mais plus rarement. Cette explication de Galien pourroit être admiſe s'il n'y avoit pas un troſième Aphoriſme qui explique celui qu'on vient de citer, & qui paroît contraire au ſens de Galien. C'eſt le vint-quatrième de la premiere Section, qui dit, *qu'il faut rarement purger dans les maladies aigues, & le faire dans le commencement, après avoir ſoigneuſement examiné ſi c'eſt bien le cas.* Galien ſauve la contradiction apparente qui ſe trouve entre cet Aphoriſme & le premier, en diſant, que c'eſt dans les maladies longues qu'il faut toûjours attendre la coction avant que de purger; mais que dans les aigues, on peut le faire dès le commencement, lorſque les humeurs ſe gonflent; & il ajoûte, que le cas étant rare c'eſt ce qui oblige Hippocrate à avertir que l'on examine bien toutes choſes, en cette occaſion, avant que de faire ce remede.

Il paroît effectivement qu'Hippocrate purgeoit quelquefois, au commencement des maladies aigues; & outre ce qu'on trouve dans l'Aphoriſme qu'on vient de lire, il dit ailleurs en termes exprés, *que l'on doit purger au commencement des fiévres, lorſque les urines des malades ſont troubles, mais qu'il faut s'en abſtenir ſi elles ſont claires.* Néanmoins il faut convenir qu'il le faiſoit rarement, comment que les choſes allaſſent. Ce que l'on a dit d'entrée, que ſur un grand nombre de malades de maladies aigues, dont il parle dans les Livres que l'on a citez, il ne s'en trouve que très-peu à qui il ait donné des purgatifs, en eſt une preuve.

Il donne d'ailleurs cet important avertiſſement, qui a du rapport avec le premier des Aphoriſmes que nous avons rapportez. 3 *Ceux*, dit-il, *qui eſſayent de réſoudre, ou de diſſiper, par un remede purgatif, les inflammations qui ſe forment dans*

1 *Lib. de Ratione Victus in Acutis.*
2 *Aphoriſm. 29. Sect. 2.*
3 *Lib. de Rat. Vict. in Acut.*

dans quelque partie, ne tirent rien de cette partie, où eſt l'inflammation, à cauſe de la grande tenſion qu'il y a, & parce que la maladie eſt encore crue; au contraire ils fondent ou corrompent ce qui reſtoit de ſain dans la partie, & qui tenoit encore bon contre le mal. Mais pour revenir aux contradictions veritables ou apparentes des Aphoriſmes que l'on vient de lire, ce ne ſeroit pas une choſe fort ſurprenante que ces Aphoriſmes ne s'accordaſſent pas, s'il eſt vrai, comme Galien lui-même en convient, que dans le recueil qui porte le nom d'Aphoriſmes, il y en ait de ſuppoſez. On pourroit inferer de-là que cette ſuppoſition a eu lieu à l'égard de quelcun de ceux dont il s'agit ici, quoi que Galien ne la reconoiſſe pas. Siecle xxxvi.

Au reſte Hippocrate vouloit 1 qu'avant que de purger un malade, on rendit ſon corps fluide, ou ſes humeurs diſpoſées à s'évacuer, en les détrempant ſuffiſamment, afin qu'elles puſſent ſortir avec plus de facilité.

Il diſoit enfin, à l'égard du choix des purgatifs, qu'il falloit donner aux bilieux, ou dans les maladies bilieuſes, les médicamens qui purgent la bile; dans les pituiteuſes, ceux qui purgent la pituite; dans les mélancholiques, ceux qui purgent la mélancholie ou la bile noire, & dans l'hydropoſie en particulier ceux qui purgent les eaux. Il ajoûtoit que l'on conoit ſi un purgatif a tiré du corps ce qu'il eſt néceſſaire qui en ſorte, ſelon que l'on s'en trouve, ou bien ou mal. Si l'on s'en trouve bien, c'eſt une marque que le médicament a effectivement vuidé l'humeur qui péchoit. Au contraire, ſi l'on eſt plus mal, Hippocrate prétendoit, que l'on n'a point rendu l'humeur qui fait le déſordre, quelque quantité d'humeurs que l'on rende; car il ne jugeoit pas qu'une purgation pût être avantageuſe, par la quantité des matieres qu'elle faiſoit ſortir du corps, mais par leur qualité, & par l'effet qui s'enſuivoit.

2 Le *Vomiſſement* eſt encore une maniere de purgation, qui ſe fait par le haut, & qui tire de plus loin que do l'eſtomac, pour peu que le vomitif ſoit fort. On a vu ci-devant quels étoient les vomitifs, qu'Hippocrate ordonnoit par précaution aux perſonnes qui ſe portent bien. A l'égard des malades il leur en conſeilloit quelquefois de ſemblables, lorſqu'il n'avoit deſſein que de nettoyer leur eſtomac. Mais quand il vouloit rappeller les humeurs des réduits les plus cachez du corps, il employoit des médicamens plus vigoureux; & l'*Ellebore blanc*, que nous avons mis au rang des purgatifs, étoit un de ceux dont il ſe ſervoit le plus ſouvent en cette occaſion. Il en faiſoit particulierement prendre 3 aux *mélancholiques* & aux *fous*; & c'eſt du grand uſage que tous les anciens Médecins ont fait de ce médicament en ſemblable cas, qu'eſt venu le proverbe, *avoir beſoin d'Ellebore*, pour dire, *avoir perdu le ſens*. Il en donnoit auſſi dans les fluxions, qui viennent, ſelon lui, du cerveau, & qui ſe jettent ſur les narines, ou dans les oreilles, ou qui rempliſſent la bouche de ſalive, ou qui cauſent des douleurs de tête opiniâtres, ou une laſſitude & une peſanteur extraordinaire, ou une foibleſſe de genoux, ou quelque enflure de tout le corps. Il en donnoit encore aux 4 *Phthiſiques* avec du bouillon de lentilles;

1 *Aphoriſm.* 9. *Sect.* 2.
2 Ἔμετος, de ἐμέειν, *vomir*, d'où vient le mot *émétique*, qui ſignie vomitif.
3 *De Diæta, Lib.* 1. *Voyez ci deſſus, Liv.* 1. *Chap.* 2, & 9.
4 *De Morbis, Lib.* 2. & *de Intern. Affectionibus.*

Siecle xxxvj.

tilles; à ceux qui étoient malades de l'hydropisie, appellée *Leucophlegmatie*, & en d'autres maladies chroniques; mais on ne void pas qu'il s'en soit servi dans les maladies aigues, si ce n'est dans le 1 *Cholera morbus*, où il dit avoir donné de l'Ellebore avec succès. On ne vomit déja que trop dans cette maladie; mais en ce cas le vomissement fut guéri par le vomissement, ou par un vomitif, comme cela arrive quelquefois.

Quelques uns prenoient ce médicament à jeun, mais la plûpart le prenoient après avoir soupé, de la même maniere qu'on a dit que cela se pratiquoit à l'égard des vomitifs qu'Hippocrate faisoit prendre par précaution. La raison pourquoi il les donnoit le plus souvent après le repas, c'étoit apparemment afin qu'ils se mêlassent avec les viandes, & que perdant par ce moyen un peu de leur acrimonie, ils agissent avec moins de violence sur l'estomac. Il donnoit aussi quelquefois d'une plante nommée *Sesamoides*, dans la même vuë de faire vomir, & quelquefois il la joignoit à l'Ellebore. Il faut enfin remarquer qu'il donnoit en de certains cas de l'Ellebore, qu'il appelle 2 *mol*, ou *doux*. Il se peut que ce fût une préparation particuliere, par laquelle ce medicament avoit été adouci, afin que son action fût moins forte.

Lors qu'Hippocrate vouloit simplement tenir le ventre libre, ou procurer l'évacuation des excrémens contenus dans les boyaux, sans tirer de plus loin, il se servoit premierement de quelques simples propres pour cela, comme de la *mercuriale*, ou du *chou*, dont il faisoit boire le suc & la décoction. Il employoit pour le même effet le *petit lait*, & même le *lait de vache* ou *d'ânesse*, y ajoûtant un peu de *sel*, & le faisant quelquefois bouillir. Il donnoit aussi en quelques occasions le lait d'ânesse seul, en bonne quantité, afin qu'il lâchât le ventre. Il en ordonne, 3 dans un endoit, jusqu'à *seize Cotyles* ou *hémines*; or chaque hémine contenoit *neuf onces Italiques* de liqueur. Je ne sai s'il n'y a point de faute en ce passage. On trouve dans le VII. Livre des Maladies Epidemiques l'exemple d'un jeune homme à qui notre Auteur en fait prendre *neuf hémines* en deux jours, ce qui est beaucoup moins. On pourroit aussi dire que le temps nécessaire pour prendre les seize cotyles, dont il est parlé dans le premier passage, n'étant pas marqué, rien n'empêche qu'on n'entende que cette quantité de lait étoit pour plus d'un jour.

Il semble qu'Hippocrate fait aussi quelquefois mention de certains 4 *demi-purgatifs*, ou d'une maniere de purgation, qui peut tenir le milieu entre les lavemens & les purgatifs proprement dits; mais le terme qu'il employe est équivoque, & il peut également signifier une purgation *incomplete*, comme quelques Commentateurs l'expliquent, & une purgation qui se fait *par le bas*, ou *par dessous*, c'est à dire une purgation ordinaire, ainsi appellée par opposition au vomissement, qui est une purgation *par le haut*.

On a déja remarqué ci-dessus qu'Hippocrate mettoit en usage les 5 *Suppositoires*

1 *Epidemic. Lib.* 5.

2 μαλθακὸς ἑλλέβορος.

3 *De Ratione Victus in Acutis.*

4 ὑποκάθαρσις, & ὑποκαθαίρειν. *Lib. de Ulceribus*, & *de Victus Rat. in Acutis, dum de pleuritide.*

5 Προσθετὰ, βάλανοι.

toires & les 1 *Lavemens* dans le même deſſein de lâcher le ventre. Les ſuppoſitoires étoient compoſez de *miel*, de ſuc de *mercuriale*, de *ſel*, de *nitre*, de poudre de *coloquinte*, & d'autres ingrédiens acres pour irriter l'anus, dans lequel on les introduiſoit en 2 forme *ronde* comme *une balle*, ou *ronde & longue*, à peu près comme le petit doit, ou plus ou moins longue ſelon la néceſſité. On a déja vu ci-devant quels étoient les *lavemens*, qu'Hippocrate ordonnoit aux perſonnes qui ſe portent bien. Ceux qu'il faiſoit pour les malades étoient quelquefois compoſez de la même maniere. D'autres fois il prenoit de la décoction de *bletes*, ou d'autres herbes ſemblables, dans laquelle il délayoit du *miel*, de *l'huile*, & du nitre, ou d'autres ingrédiens, ſelon qu'il vouloit attirer, laver, irriter, adoucir, ou ſelon les maladies dont il s'agiſſoit. La quantité de la liqueur alloit juſqu'à *quatre hémines*, c'eſt à dire, *trente-ſix onces Italiques*; ce qui ſemble marquer qu'il faiſoit donner ces lavemens à diverſes repriſes. *Siecle xxxvj.*

CHAPITRE XVII.

De la Purgation de la Tête *& de celle du* Poumon.

HIppocrate ſe propoſoit auſſi quelquefois de 3 *purger la tête ſeule*. Il pratiquoit ce remede, après avoir purgé le reſte du corps, dans l'apoplexie, dans les douleurs de tête invéterées, dans certaine eſpece de jauniſſe, dans la phthiſie, & dans la plûpart des maladies chroniques. Il employoit pour cela les ſucs de quelques plantes, comme, par exemple, le ſuc de *ſeleri*, auquel il ajoûtoit quelquefois des drogues aromatiques, faiſant tirer ce mêlange par les narines. Il ſe ſervoit auſſi de poudres compoſées avec la *myrrhe*, la *fleur d'airain*, & *l'ellebore blanc*, leſquelles il faiſoit mettre dans le nez pour faire éternuer, & pour attirer de la pituite du cerveau, par cette partie.

Il mettoit encore en uſage pour cet effet un inſtrument, ou une drogue, ou une compoſition qu'il appelle *Tetragonon*, c'eſt à dire, *qui a quatre angles*; mais on ne ſait pas ce qu'il a entendu par là. On ne le ſavoit pas même du temps de Galien, 4 qui conjecture que ce pouvoit être *de l'antimoine*, ou de certaines *tables* ou *lames* qu'on trouve dans l'antimoine. Ne pourroit-on point dire, que c'étoit le nom d'une compoſition ainſi appellée par rapport à la forme extérieure qu'on lui donnoit, à peu près ſemblable à celle des Trochiſques, dont on parlera ci-après? Ce qui me fait croire que cela pourroit être, c'eſt que 5 Galien lui-même, & les autres Médecins de ces temps-là & des ſuivans, ſe ſont

1 Κλύσμοὶ, κλύσματα, κλυσμάτια, κατακλύσματα, de κλύζω, *je lave, je nettoye.* Le mot κλυστὴρ, d'où eſt tiré celui de *clyſtere*, marque dans Hippocrate l'inſtrument avec lequel on donne *le clyſtere* ou *le lavement.*

2 Les ſuppoſitoires ronds étoient ceux qu'on appelloit βάλανοι en Grec, & *Glandes*, en Latin. Ceux qui étoient ronds & longs s'appelloient κολλύρια. Voyez ci-après Part. 3. Liv. 2. Chap. 1.

3 Τὴν κεφαλὴν καθαίρειν. *Voyez ci-apres Part. 3. Liv. 2. Chap. 1.*

4 *Voyez les Gloſſes d'Hippocrate, dans Galien.*

5 *Galen. Method. Med. Lib. 12. Cap. 1. Cal. Aurelian. Tardar. Lib. 2. Cap. 14, Aëtius, & alii.*

Siecle xxxvj.

ſont ſervis d'une eſpece de Trochiſque, qu'ils appellent auſſi *Trigonus*. Il eſt vrai que *le trochiſque trigone* de ces derniers étoit plûtôt aſtringent ou adouciſſant que picquant; mais cela n'empêche pas qu'on n'eût pu donner auparavant le même nom à une autre ſorte de Trochiſques, qui euſſent cette derniere qualité, c'eſt à dire, celle de picquer ou d'irriter.

Hippocrate entreprenoit auſſi de purger ou de nettoyer *le Poumon*, ou *la Poitrine* en particulier, dans la maladie appellée Empyeme. Il ordonnoit pour ce ſujet au malade, qu'il tirât la langue autant qu'il le pouvoit. Cela étant fait, il tâchoit de faire entrer dans la canne du poumon une liqueur qui irritoit cette partie, & qui excitant une violente toux, obligeoit le poumon à ſe décharger des matieres purulentes qui y étoient contenues. Les médicamens, dont il ſe ſervoit pour cela, étoient de diverſes ſortes; quelquefois il prenoit *la racine d'arum*, qu'il faiſoit cuire dans une ſuffiſante quantité d'eau & d'huile, avec un grain de *ſel*, y délayant un peu de *miel*. D'autres fois, lors qu'il vouloit purger plus fortement, il prenoit *la fleur de cuivre*, & *l'ellébore*. Après cela il ſecouoit fortement le malade par les épaules, afin que le pus ſe détachât mieux. Ce remede, qui ſe trouve 1 en deux endrotis des œuvres d'Hippocrate, eſt attribué par Galien aux Médecins *Cnidiens*, dont on a parlé ci-devant. Les Médecins des ſiecles ſuivans ne l'ont plus pratiqué, ſoit qu'il n'y ait pas eu des malades qui l'ayent voulu ſouffrir, ſoit qu'on l'ait jugé inutile ou impraticable. Ces anciens Médecins avoient inventé ce remede pour exciter la toux, ſur ce qu'ils avoient vu que la toux étoit le ſeul moyen, par lequel le pus ſe vuide naturellement de la poitrine, & ſe tire du poumon comme par une pompe. C'eſt ce qu'on a déja remarqué dans le Livre précedent.

CHAPITRE XVIII.

Si Hippocrate a mis en uſage les purgations, *ou les* purifications ſuperſtitieuſes *dont il a été parlé ci-deſſus?*

ON a vu ci-devant que Mélampe, Polyide, & quelques autres, ſe ſervoient de certaines *purgations* ou *expiations* qui regardoient autant les crimes que les maladies. Il ſemble qu'Hippocrate ait auſſi approuvé cette pratique, lors qu'il dit, 2 *qu'un Médecin doit avoir conoiſſance des purgations ou des purifications utiles à la vie.* 3 Cornarius l'a entendu de cette maniere; & en effet on ne ſauroit autrement expliquer ce paſſage ou ce mot; car il ne s'agit point ici des purgations dont on a parlé dans les Chapitres précedens; & les autres Commentateurs, qui l'ont pris en ce dernier ſens, ſe ſont trompez.

Mais on peut dire que comme il ſe rencontre de la variation dans les 4 manuſcrits

1 *De Morb. Lib.* 2. *& de Intern Affectionibus.*

2 Εἰδηναι τῶν πρὸς βίον χρησῶν καὶ ἀναγκαίων καθαρσίων, *Lib. de Decenti Habitu.*

3 Traducteur moderne d'Hippocrate.

4 Quelques manuſcrits liſent καθαρσίης, au ſingulier, ce qui fait entierement varier le ſens, & qui ne ſignifie rien, ſi on le rapporte au mot ſuivant, qui eſt auſſi fort obſcur.

nuſcrits originaux, à l'égard du mot en queſtion, & que tout ce paſſage, y compris ce qui ſuit immediatement, eſt fort obſcur, il ſe peut qu'Hippocrate ait voulu dire tout autre choſe. 1 *L'éloignement pour la ſuperſtition*, qui eſt une des qualitez qu'il requiert en un Médecin, dans ce méme endroit, où il fait un parallele d'un Philoſophe avec un homme de cette profeſſion, paroît contraire à cela; car enfin comment accorder la néceſſité qu'il impoſeroit au Médecin d'entendre *les purificatiens*, qui conſiſtoient en des cérémonies ſuperſtitieuſes, avec *l'éloignement pour tout ce qui eſt ſuperſtitieux*. Il eſt vrai 2 qu'un autre Traducteur d'Hippocrate lit autrement ce dernier mot, & l'entend en un ſens oppoſé. Mais *le penchant à la ſuperſtition*, ou *la crainte ſuperſtitieuſe des Dieux* n'eſt pas ce dont on a accuſé les Philoſophes, non plus que les Médecins, qu'Hippocrate compare ici les uns avec les autres, comme on l'a déja dit. *Siecle xxxvj.*

On n'a d'ailleurs qu'à lire le Livre intitulé, *de la Maladie Sacrée*, pour voir comme Hippocrate ſe mocque ouvertement de toutes les cérémonies ridicules qu'on pratiquoit de ſon temps pour guérir cette maladie, & en particulier des expiations ou des purifications qui ſe faiſoient pour ce ſujet. On ne rapportera pas tout ce qu'il dit là-deſſus. On remarquera ſeulement qu'il met ceux qui ſe mêloient de ces expiations, les Magiciens, & les Bâteleurs dans le même rang, finiſſant un long diſcours qu'il fait ſur cette matiere, par ces paroles, plus dignes d'un Chrêtien que d'un Payen comme il étoit: *C'eſt*, dit-il, *la Divinité qui nous purifie, & qui nous lave de nos plus grands pechez, & de nos crimes les plus énormes. C'eſt la Divinite qui nous protege, & c'eſt en entrant dans les Temples, qui ſont la demeure des Dieux, que nous devons aller chercher à nous purifier de ce que nous avons d'impur.*

Je ſai bien que le Livre qu'on vient de citer a paſſé pour être d'un autre Auteur. Mais on a d'ailleurs une preuve convainquante qu'Hippocrate n'étoit point pour les remedes ſuperſtitieux, en ce qu'il n'en propoſe aucun de cette ſorte dans la pratique, & que ceux dont il ſe ſert ſont purement naturels. On peut encore voir comme il ſe mocque, 3 en un autre endroit, de la coûtume qu'avoient les filles de ſon temps, qui étoient travaillées de la mere, d'offrir à Diane des habits d'un très-grand prix. Il ne fait point difficulté de dire que les Devins ou les Prêtres, qui donnoient ce conſeil à ces pauvres filles, les trompoient miſerablement. Si l'on joint enfin à toutes ces raiſons le jugement que fait Hippocrate, touchant la maladie des Scythes dont il a été parlé ci-devant, il paroîtra clairement qu'il n'étoit rien moins qu'adonné à la ſuperſtition.

Un Savant qui a commencé, depuis peu, de traduire Hippocrate en François, veut que cet ancien Médecin ait entendu par les purgations dont on a parlé, *les purgations de l'eſprit*, qui ſont un effet de la Philoſophie; mais je ne ſai ſi cela n'eſt point trop recherché.

1 Δεισιδαιμονίη.
2 Fabius Calvus trad it comme s'il avoit lu δεισιδαιμονίη.
3 *Lib. de his quæ ad Virginem ſpectant.*

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XIX.

De la Saignée, *& de l'application des* Ventouſes.

LA *Saignée* eſt encore un autre moyen qu'Hippocrate avoit *d'évacuer* ou *d'ôter le ſuperflu* de ce qui eſt dans les vaiſſeaux & dans les parties. Il ſe propoſoit, en ſecond lieu, par là de *détourner*, ou de *rappeller* le ſang qui ſe porte en des lieux où il ne doit pas aller. Un troiſième bût de la ſaignée c'étoit de *procurer un mouvement libre au ſang & aux eſprits*, comme on le recueille du paſſage ſuivant: *Lors*, dit Hippocrate, *que quelcun perd tout d'un coup la parole, ce ſont* 1 *les veines qui ſe bouchent ou ſe ferment, qui cauſent cet accident, ſur tout quand il arrive à une perſonne qui ſe porte bien d'ailleurs, ſans qu'il y ait eu de violence étrangere, ou de cauſe ſenſible. En ce cas-là, il faut ouvrir la veine interne du bras droit, & tirer plus ou moins de ſang, ſelon la conſtitution ou l'âge du malade. Il arrive en même temps à ceux qui perdent ainſi la parole, des rougeurs de viſage; des immobilitez des yeux; des tenſions extraordinaires des bras; des grincemens de dents; des battemens d'arteres, ou des palpitations. Ils ne peuvent deſſerrer les machoires; ils ont les extremitez froides, & les eſprits* 2 *ſont interceptez, ou les paſſages que ces eſprits ont dans les veines ſont bouchez. Que s'il ſurvient des douleurs, c'eſt par l'abord de la bile noire & des humeurs acres. Or les parties internes étant mordues, ou irritées, par ces humeurs, elles ſouffrent beaucoup, & les veines étant pareillement irritées & deſſechées ſe tendent extraordinairement, s'enflamment, & attirent tout ce qui y peut couler; en ſorte que le ſang ſe corrompant, & les eſprits ne pouvant plus paſſer au travers de ce ſang* 3 *par leurs chemins ou par leurs paſſages ordinaires, il arrive que les parties ſe réfroidiſſent à cauſe du ſejour ou du repos des eſprits. De là viennent les vertiges, les manquemens de la voix, la peſanteur de tête & les convulſions, ſi ce déſordre s'eſt fait ſentir juſqu'au* 4 *cœur, au foye, ou à la* 5 *grande veine. De là viennent encore les épilepſies & les paralyſies, ſi la fluxion tombe ſur le voiſinage des parties qu'on vient de nommer, & qu'elles ſe deſſechent par l'impoſſibilité où ſont les eſprits d'y pouvoir paſſer. En ce cas là, après avoir fait des fomentations, il faut d'abord ouvrir la veine, pendant que les eſprits & les ſucs ſont encore* 6 *ſuſpendus ou s'élevent encore.*

Hippocrate avoit une quatrième intention, lors qu'il ſaignoit; c'eſt qu'il prétendoit par ce moyen de *raffraichir*. Ainſi, 7 dans *l'Ileus*, il ordonne la ſaignée au bras & à la tête, *afin*, dit-il, *que le ventre ſupérieur ceſſe d'être échauffé*. Les autres vuës particulieres qu'Hippocrate pouvoit avoir, dans l'adminiſtration de ce remede, paroîtront dans l'examen qu'on va faire des principaux cas

1 Φλεβῶν ἀπολήψιες. Il dit ailleurs dans le même ſens, κῦσις ἀποληφθεῖσα, *la veſſie bouchée.*
2 Πνευμάτων ἀπολήψιες ἀνὰ τὰς φλεβὰς, *Interceptiones Spirituum in venis.*
3 Τὰς κατὰ φύσιν ὁδὰς, *leurs chemins naturels.*
4 *Voyez* ci-deſſus Liv. 3. Chap. 3. Article 2. 5. 6. & 7.
5 Ἐπὶ τὴν φλέβα. Il faut remarquer qu'il n'eſt point fait ici mention du *cerveau* ni des *nerfs.*
6 Μετεώρων ἐόντων.
7 *De Morb. Lib.* 3. *Vide Cal. Aurelian. Acutar. Paſſ. Lib.* 3. *Cap.* 17.

cas où il le jugeoit néceſſaire. On verra en même temps quelles précautions il prenoit en cette rencontre, quelles ſont les veines qu'il ouvroit, la quantité de ſang qu'il tiroit, & d'autres circonſtances concernant la ſaignée. *Siecle xxxvj.*

Il faut premierement remarquer qu'il ſe regloit à peu près de même pour la ſaignée, que pour les purgatifs, par rapport au temps & aux perſonnes. *On doit*, dit-il, *tirer du ſang dans les maladies aigues, lors qu'elles ſont véhémentes ou fortes, & ſuppoſé que le malade ſoit robuſte & à la fleur de ſon âge* Il s'enſuit de là, en premier lieu, qu'il ne ſaignoit ni *les enfans*, ni *les vieillards*; & j'ai été ſurpris de la conſéquence que 1 Riolan tire d'un paſſage de notre Auteur, par lequel il prétend prouver que cet ancien Médecin ſaignoit quelquefois des enfans. On peut voir là-deſſus la note qui eſt au bas de la page.

Hippocrate ne ſaignoit point non plus les femmes groſſes, & il remarque expreſſément que la ſaignée leur cauſe l'avortement; mais il ſaignoit quelquefois au pied celles qui demeuroient trop long-temps au travail d'enfant, ſuppoſé qu'elles fuſſent jeunes, robuſtes, & ſanguines.

Il inſinue auſſi ailleurs, qu'il faut avoir égard au temps, ſoit par rapport à la maladie, ſoit par rapport à la ſaiſon, lors qu'on veut faire une ſaignée.

Il ajoûte, dans le premier paſſage qu'on a cité, comme pour expliquer ce qu'il entend par les maladies, qui ſont *aigues & vehémentes* en même temps. Il ajoûte, dis-je, 2 *que l'on doit tirer du ſang dans les grandes douleurs*, & particulierement dans *les inflammations*; entre leſquelles il compte celles qui attaquent les principaux viſceres, comme le foye, le poumon, la rate; celle qui cauſe que la douleur ſoit plus haut que le diaphragme. En ce cas il veut *qu'on laiſſe couler le ſang juſques à ce que le malade tombe en défaillance*; ſur tout ſi la douleur eſt très-aigue; ou bien il conſeille qu'on ne ferme point la veine *que la couleur du ſang ne change, en ſorte que de rouge il devienne livide, ou de livide rouge.* &c. Dans l'Eſquinancie, il ſaignoit aux deux bras tout à la fois. La difficulté de reſpirer eſt auſſi comptée entre les principales maladies, qui demandent la ſaignée. Hippocrate fait encore mention d'une eſpece *d'inflammation de poumon*, qu'il appelle *enflure* ou *tumeur du poumon cauſée par la chaleur*, dans laquelle il veut que l'on tire du ſang de toutes les parties du corps, & il indique particulierement *les bras*, *la langue*, & *les narines.*

Dans les *douleurs*, il vouloit 3 *qu'on ouvrit la veine la plus proche de l'endroit douloureux*; & il remarque expreſſément, touchant *la pleuréſie* en particulier, 4 *qu'il faut ouvrir la veine interne du bras, du côté de la douleur.* Par la même raiſon il faiſoit ouvrir les veines des *narines*, & celles du *front*, dans les *douleurs de tête.* C'eſt auſſi ce qui l'obligea à ſaigner au pied une eſclave Iduméenne, qui après avoir accouché ſouffroit de grandes couleurs à une hanche & à une

1 Gallimedontis puero, propter tuberculum ad collum, ſecta vena. Epidemic. Lib 5. & 7 Nota, *dit Riolan*, puero detractum ſanguinem Il y dans le Grec τῷ Καλλιμέδοντος, *filio Callimedontis*, & non pas *puero*, comme a traduit Cornarius, ce qui a trompé Riolan, pour n'avoir pas daigné conſulter le texte Grec, qu'il entendoit fort bien. Il n'eſt point dit quel âge avoit ce fils de Callimedon. *Riolan. de Circulat. Sanguin. Cap.* 3.

2 *De Ratione Victus in Acutis.*

3 *Epidemic, Lib.* 6. *Sect.* 6.

5 *De Ration. Victus in Acut.*

Siecle xxxvj. une jambe, ce qui lui cauſoit des convulſions. Lors que la douleur ne preſſoit pas, & qu'il s'agiſſoit de faire des ſaignées pour la prévenir, il vouloit alors 1 *qu'on ouvrît les veines des parties les plus éloignées, afin de rappeller inſenſiblement le ſang qui ſe porte vers le ſiege ordinaire de la douleur.*

Les *fiévres continues* les plus ardentes, où il n'y a pas de la *douleur*, ni des marques *d'inflammation*, ne ſont pas miſes par Hippocrate au rang des maladies aigues qui demandent la ſaignée. Il prétend au contraire que la fiévre elle-même doit empêcher, en certains cas, qu'on ne tire du ſang. 2 *Si quelcun*, dit-il, *a un ulcere à la tête il faut le ſaigner, pourvu qu'il n'ait pas de la fiévre.* 3 *Il faut*, dit-il encore, *ſaigner ceux qui perdent tout d'un coup la parole, ſuppoſé qu'ils ſoient ſans fiévre.*

Peut être craignoit-il la ſaignée dans les fiévres, parce qu'il ſuppoſoit, comme il paroît par quelques paſſages, que la fiévre eſt cauſée par la bile & la pituite qui s'échauffent, & échauffent enſuite tout le corps, ce qui produit la fiévre, & qu'il jugeoit que ces humeurs ne peuvent pas être vuidées par la ſaignée On voit d'ailleurs qu'il regarde la preſence ou l'abondance de la bile, comme un empêchement à ce remede; & qu'il veut 4 *que l'on s'abſtienne de ſaigner, même dans le crachement de ſang, lors qu'il y a pleuréſie, & qu'il y a de la bile*, c'eſt-à-dire, à mon avis, *dans une pleuréſie bilieuſe*, & qui n'eſt pas accompagnée d'une grande douleur.

Il faut ajoûter à cela qu'Hippocrate faiſoit une grande difference entre la fiévre *qui ne ſuccede à aucune autre maladie*, mais qui eſt elle-même *la maladie principale*, ou *l'accident principal*, & entre la fievre *qui ſuit* ou *accompagne les inflammations.* En ce temps-là, ſelon la remarque de Galien, on n'appelloit proprement fiévre que celle de la premiere ſorte; la derniere n'étant point nommée de ce nom, mais de celui de la partie où eſt l'inflammation; comme *pleuréſie*, *peripneumonie*, *hépatitis*, *nephritis* &c. qui ſont des noms qui marquent que *la pleure*, *le poumon*, *le foye*, *les reins* ſont atteints de maladie, mais qui ne déſignent nullement la fiévre qui accompagne cette maladie. Dans ce dernier genre de fiévre Hippocrate ſaignoit toûjours, mais il n'en étoit pas de même du premier.

Cela ſuppoſé, il ne faut pas être ſurpris ſi dans tous les Livres des Maladies Epidémiques, que l'on a dit être des journaux de la pratique de notre Auteur, il eſt ſi rarement fait mention de la ſaignée dans les maladies aigues & particulierement dans les fiévres, quoi que continues & très ardentes, qui y ſont décrites en grand nombre. Dans tout le I. & le III. Livre, qui ſont les plus achevez, on ne trouve qu'un ſeul exemple de ce remede qui fut pratiqué dans une *pleuréſie*; encore Hippocrate avoit-il renvoyé de le faire, juſqu'au huitiéme jour de cette maladie.

Galien rend une autre raiſon de la conduite de cet ancien Médecin, en cette » rencontre: 5 Hippocrate, *dit-il*, n'ayant point parlé de la ſaignée, non » ſeu-

1 *Lib de Natura Hominis.*
2 *Epidemic. Lib. 2. Sect. 6.*
3 *Ibidem.*
4 *Epidemic. Lib. 6. Sect. 3.*
5 *In Lib. 3. Epidemic. Comment. 1.*

„ ſeulement à l'égard de Pythion, mais encore de divers autres malades, qui ſembloient avoir beſoin d'être ſaignez, ſelon ſes propres principes, autant que nous en pouvons juger par ſes Ecrits, il faut néceſſairement conclurre de deux choſes l'une, ou qu'on ne leur a point tiré de ſang, ou qu'Hippocrate a oublié d'en parler dans l'hiſtoire qu'il fait de leur maladie. Or il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ait manqué de ſaigner ceux dont la maladie le requeroit, car ce grand homme aimoit la ſaignée, comme il paroît par ſes Ecrits les plus légitimes & qui ſont reconus de tout le monde pour être veritablement de lui; tels que ſont *les Aphoriſmes*, le Livre *du Régime de vivre dans les maladies aigues*, celui *des Articulations*, & enfin celui que nous avons en main, où il parle de cette maniere. *J'ai ouvert la veine du bras, le huitième jour, & il en eſt ſorti beaucoup de ſang comme cela étoit néceſſaire.* S'il a fait une ſaignée le huitième jour de la maladie dont il parle, il eſt à croire à plus forte raiſon, qu'il a mis en uſage ce remede les jours précedens. D'autre côté, il n'y a pas d'apparence qu'il ait oublié d'en faire mention dans les cas où il l'a pratiqué, d'autant plus qu'il rapporte des remedes beaucoup moins importans, n'ayant pas même omis les ſuppoſitoires. S'il y a donc, *pourſuit Galien*, de la difficulté de part & d'autre à l'égard de ces deux ſentimens, il faut ſe déterminer pour celui où il y en a le moins. Cela ſuppoſé ma penſée eſt que le remede en queſtion a été employé en pluſieurs de ces malades qu'Hippocrate a traitez; mais qu'il a été omis, dans la narration de la maladie, comme ſi cela s'entendoit de ſoi-même. Je tombe d'autant mieux dans ce ſentiment, qu'Hippocrate a marqué expreſſément qu'il a ſaigné au huitième jour; & je crois qu'il n'a fait cette obſervation que parce que c'eſt une choſe, qui ne ſe pratiquoit pas ordinairement, n'ayant point parlé des ſaignées faites les jours précedens, parce que cela étoit de l'uſage commun.

Siecle xxxvj.

Pluſieurs d'entre les Commentateurs modernes d'Hippocrate ſont du ſentiment de Galien. Mais on pourroit leur répondre qu'Hippocrate ayant été fort exact, comme Galien le reconoit lui-même, à rapporter juſqu'aux plus petits remedes dont il s'étoit ſervi, tels que ſont les ſuppoſitoires, il eſt difficile de croire qu'il eût omis ici l'un des plus conſiderables. On peut ajoûter que Galien a ſoûtenu dans un autre endroit, qu'Eraſiſtrate, Médecin dont on parlera ci-après, n'avoit jamais ſaigné perſonne; par cette ſeule raiſon que ce Médecin n'avoit jamais parlé de la ſaignée, en faiſant mention des remedes qu'il avoit employez en diverſes occaſions. Si l'argument eſt bon contre Eraſiſtrate, il le ſera auſſi contre Hippocrate. Il étoit d'ailleurs auſſi important que l'on fût informé des remedes qui avoient été faits aux malades de ce dernier, que du progrés de leur mal; car enfin les accidens qui ſurviennent dans une maladie dépendent quelquefois autant des remedes que l'on pratique, ou que l'on omet, que de la nature de la maladie elle-même. Il y a bien plus d'apparence que ſi Hippocrate ne parle point de la ſaignée, dans la plûpart des cas qu'il a décrits, c'eſt qu'il ne s'en eſt point ſervi; & cela n'eſt point tant contre ſes principes, que Galien le veut inſinuer; il paroît, au contraire, qu'il les ſuit en cela préciſément, comme ce qui a été dit ci-deſſus le juſtifie.

Si Hippocrate avoit fait de bonnes ſaignées à ſes fébricitans, dans les pre-

Siecle xxxvj.

miers jours de leur maladie, comme le prétend Galien, il n'auroit peut-être pas eu occaſion de voir tant de fiévres ſe terminer par des *Criſes*, c'eſt à dire, comme il a été remarqué, par des évacuations naturelles, & qui viennent d'elles-mêmes en de certains jours. Cet ancien Médecin comptoit d'une telle façon ſur le ſecours de la *Nature*, & ſur *le Regime*, qui étoit ſon remede favori, qu'il croyoit qu'en ayant ſoin de nourrir les malades ſelon les regles qu'il donne, on devoit pour le reſte les laiſſer le plus ſouvent en repos. Ce ſont-là ſes veritables principes, & qu'il n'abandonne point; en ſorte que ſes Livres des Maladies Epidémiques ſemblent n'avoir été faits, que dans la vuë de laiſſer à la poſtérité un modelle de la maniere dont il croyoit que l'on doit ſe conduire, par rapport à ces mêmes principes.

Pour revenir aux regles qu'Hippocrate ſe preſcrivoit concernant la ſaignée, 1 on remarque que dans toutes les maladies qui ont leur ſiege *au deſſus du foye*, il ſaigne *aux bras*, ou aux autres veines *ſupérieures*; mais que dans les maladies qui attaquent *les parties plus baſſes*, il ouvre les veines *d'embas*; comme ſont celles *des pieds*, ou *de la cheville*, ou *du jarret*. 2 Si le ventre étoit trop libre, & qu'on jugeât la ſaignée néceſſaire, Hippocrate vouloit qu'on le raffermît avant que de ſaigner.

Les exemples qu'on a rapportez juſques ici des ſaignées, ordonnées par Hippocrate, ne regardent preſque que des maladies *aigues*. On en trouve auſſi pluſieurs concernans les maladies *chroniques*. 3 Un jeune homme ſe plaignoit d'une douleur de ventre, accompagnée d'un grand bruit, lors qu'il demeuroit quelque temps ſans manger, & qui ceſſoit après avoir pris de la nourriure. Cette douleur & ce bruit continuant, les alimens ne profitoient point à ce malade; au contraire il s'amaigriſſoit & devenoit tous les jours plus extenué. On lui avoit inutilement donné divers médicamens, tant purgatifs que vomitifs Enfin on s'aviſa de lui tirer, par intervalles, du ſang de l'une & de l'autre main, 4 juſqu'à ce qu'il ne lui en reſtât preſque plus, ce qui le guérit parfaitement.

Hippocrate ſaignoit auſſi dans l'*Hydropyſie*, & même dans l'*Hydropyſie venteuſe*. Il propoſe dans l'une & l'autre de ces maladies la ſaignée du bras. 5 Dans une maladie où *la rate groſſit*, & où il y a divers autres accidens, il veut que l'on réïtere pluſieurs fois la ſaignée du bras, de la veine qu'il appellé *veine de la rate*. On parlera encore de cette maladie dans la ſuite.

A l'égard de la ſaignée *de la langue*, qu'il pratiquoit 6 dans une eſpece de *Jauniſſe*, il ſe peut que ce fût un reméde Empirique, ou qui étoit uniquement fondé ſur l'expérience, ſans qu'on pût rendre raiſon pourquoi il étoit utile en cette occaſion. Ce qui confirme cette penſée, c'eſt que le Livre, où il eſt fait mention de ce remede, a paſſé pour être un ouvrage des Médecins *Cnidiens*, qui étoient, comme on l'a vu, des Empiriques. Il ſe peut auſſi que ce reme-

de

1 *Galen. Comment. in Aphoriſm. 6. Lib. 6.*
2 *De Ratione Victus in Acutis, ſub finem.*
3 *Epidemic. Lib. 5. ſub princip.*
4 ἕως ἐξαίμος ἐγένετο; *juſqu'à ce qu'il fut ſans ſang.*
5 *Lib. de Affectionibus.*
6 *De Morb. Lib. 2.*

de fût fondé ſur quelque raiſon, que nous ne ſavons point; parce que nous n'avons pas la même idée de la diſpoſition des veines, ou du rapport qu'elles ont avec les diverſes parties du corps, qu'en avoient ces Anciens. Ce qu'Hippocrate dit ailleurs, *que ſi l'on ouvre, ou ſi l'on brûle à quelcun les veines ou les arteres des temples, il ne peut plus engendrer*, ne paroît pas mieux appuyé ſur aucune raiſon, & il y a autant lieu de demander quelle communication particuliere il y a entre les veines des temples & les parties qui ſervent à la generation, comme de rechercher celle qu'il peut y avoir entre le foye ou la rate, qui ſont les parties malades dans la jauniſſe, & les veines de la langue. On ne ſe tireroit pas mieux de l'une de ces difficultez que de l'autre, ſi Hippocrate ne nous avoit appris lui-même 1 que la ſemence, qui vient, ſelon lui, de toutes les parties du corps & particulierement de la tête, deſcend par les veines des temples ou de derriere les oreilles; en ſorte que quand on brûle ces veines, on coupe le chemin de la ſemence. L'on a vu 2 ci-deſſus, que cette ouverture des veines de derriere les oreilles étoit familiere aux Sythes, qui ſe tiroient par là d'une certaine eſpece de *Sciatique*. Au reſte il n'y a pas de doute que la ſaignée, auſſi-bien que la purgation, qui ſont les deux remedes des effets deſquels on peut le plus aiſément rendre raiſon, ne doivent être regardez en diverſes rencontres que comme des remedes Empiriques. Il ſuffiſoit à Hippocrate & aux autres anciens Médecins, de ſavoir que ces remedes avoient été utiles en certains cas, pour les obliger à s'en ſervir le même cas ſe préſentant; quoi qu'ils ne viſſent point pourquoi ces mêmes remedes operoient de telle, ou de telle maniere. *Siecle xxxvj.*

On voit par ce qui a été dit touchant la ſaignée, qu'il étoit des occaſions où Hippocrate ne faiſoit qu'une ſaignée dans une maladie, mais il la faiſoit grande; il la pouſſoit quelquefois juſqu'à ce que le malade tombât en défaillance. D'autres fois il ſaignoit aux deux bras tout à la fois. En d'autres rencontres il faiſoit pluſieurs ſaignées les unes après les autres, en diverſes parties du corps, mais il ne marque pas la quantité de ſang qu'il tiroit à chaque fois.

Les veines qu'il ouvroit étoient celles *des bras*, 3 ou *des mains*, *des chevilles*, en dedans & en dehors; celles *du jarret*, *du front*, *du derriere de la tête*, de *deſſous les mammelles*, *des temples*, *de la langue*, *du nez*, & enfin celles de *l'anus*; ſans compter qu'il en brûloit quelques-unes, & qu'il ouvroit auſſi *les arteres*, comme on le dira en parlant des remedes de la Chirurgie.

Hippocrate appliquoit auſſi *des Ventouſes*, pour rappeller & pour attirer le ſang, ou les autres humeurs qui ſe portoient ſur quelque partie. Quelquefois il ſe contentoit de la ſimple attraction, qu'avoit fait la ventouſe. D'autres fois il *ſcarifioit*, encore, c'eſt à dire, il *découpoit* ou *faiſoit diverſes piqueures*, à l'endroit ſur lequel elle avoit été appliquée. 4 On parlera ci-après plus particuliere-

1 *Voyez ci-deſſus*, *Liv.* 3. *Chap.* 3.

2 *Liv.* 3. *Chap.* 10.

3 Par le mot χεὶρ, *main*, les Grecs entendoient ſouvent *tout le bras*; en ſorte que quand ils vouloient déſigner la main ſeule, ils diſoient quelquefois ἄκρα χεὶρ, *l'extrémité du bras*, ou *la main extrême*. Hippocrate fait particulierement mention de deux veines du bras, l'une qu'il appelle *hepatitis*, & l'autre *ſplenitis*, ſuppoſant que la premiere vient du *foye*, & la derniere de la *rate*.

4 *Voyez Part.* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 2. *Chap.* 4. & 5.

Siecle xxxvj.

lierement des diverſes ſortes de ventouſes dont uſoient les Anciens, & de la maniere dont ils les appliquoient. On parlera auſſi des *Cauteres*, quand on en ſera à la Chirurgie d'Hippocrate.

CHAPITRE XX.

Des Remedes Diurétiques, *& des* Sudorifiques.

QUand la ſaignée & la purgation, qui étoient les deux principaux & plus univerſels moyens dont Hippocrate ſe ſervoit pour diminuer le ſuperflu du ſang ou des humeurs, ne ſuffiſoient pas, il avoit recours aux *Diurétiques*, & aux *Sudorifiques*. C'eſt ce qu'il inſinue dans le paſſage ſuivant, où il n'eſt pas néanmoins fait mention de la ſaignée. 1 *Toutes les maladies*, dit-il, *ſe terminent ou ſe guériſſent par les évacuations qui ſe font par la bouche, ou par le ventre, ou par la veſſie, ou par quelqu'autre ſemblable ouverture; mais la ſueur eſt commune à toutes les maladies, ou les termine toutes également.*

Les remedes 2 *Diurétiques*, c'eſt à dire, *qui font uriner*, ſe faiſoient diverſement, ſelon la néceſſité, ou la diſpoſition des perſonnes. Quelquefois on employoit *le bain* pour cela, d'autres fois on donnoit du *vin doux*. La nourriture que l'on prenoit y contribuoit auſſi. Entre les herbages dont on ſe ſert ordinairement, Hippocrate recommande en cette occaſion l'*ail*, l'*oignon*, le *porreau*, le *concombre*, le *melon*, la *citrouille*, le *ſéleri*, le *cithyſus*, le *fenouil*, l'*adiantum*, le *ſolanum*, auſſi bien que toutes les choſes acres, & qui ont de l'odeur. Il met au même rang le miel mêlé avec de l'eau & du vinaigre, & toutes les viandes ſalées. Mais quand il vouloit pouſſer plus fortement de ce côté-là, il prenoit quatre *cantharides*, auxquelles il ôtoit les ailes & les pieds, & en faiſoit boire la poudre avec du vin & du miel. Il ordonnoit ces divers remedes en diverſes maladies Chroniques, après avoir purgé, lorſqu'il croyoit que 3 le ſang étoit encore chargé de cette eſpece d'humeur qu'il appelle *Ichor*; ou lorſque les urines étoient retenues.

Hippocrate ſe ſervoit auſſi de remedes *Sudorifiques*, ou qui font *ſuer*. Il y a même de certains cas où il veut 4 que l'on provoque les ſueurs, auſſi-bien que les urines, mais il ne dit pas comme il faut s'y prendre pour cela. Il avertit dans un autre endroit, 5 *qu'il faut bien examiner s'il eſt à propos de faire ſuer, & quand, & comment*; mais il n'en indique point non plus les moyens. 6 Il n'y a qu'un ſeul paſſage, que je ſâche, où il parle de provoquer la ſueur, *en verſant ſur la tête du malade une grande quantité d'eau chaude, juſqu'à ce*, dit-il, *que les pieds ſuent*, c'eſt à dire, juſqu'à ce que la ſueur s'étende par tout le corps, ou qu'elle paſſe de la tête aux pieds. Enſuite de cela, il veut *que l'on mange beau-*

1 *De Ratione Victus in Acutis. P. m.* 403.
2 διυρητικα, de διέειν. *uriner.*
3 αἱμα ἰχωροειδες, *Voyez ci-deſſus, Liv.* 3. *Chap.* 4.
4 κρέσσον δὲ διυρέειν καὶ ἰδίειν, *Satiùs urinam & ſudorem provocare. de Morb. Mulier. Lib.* 1.
5 *Epidemic. Lib.* 6. *Sect.* 2.
6 *Epidemic. Lib.* 2. *Sect.* 6. *Vide & Aphoriſm.* 42. *Lib.* 7.

beaucoup de farine cuite ; que l'on boive du vin pur par deſſus, que l'on ſe couvre ou que l'on s'envelope avec des couvertures, & que l'on ſe tienne en repos. Ce qu'il ajoûte immediatement après, *ou que l'on mange deux ou trois bulbes de narciſſes à ſon ſouper*, ne me paroît pas avoir du rapport avec le but d'exciter la ſueur, les narciſſes étant mis au rang des vomitifs par Dioſcoride. Il ſe peut qu'Hippocrate donne le choix au malade de ſuer, ou de vomir. Il ſe pourroit auſſi que le narciſſe dont parle Hippocrate, n'ait plus été conu ſous le même nom, dans la ſuite : comme cela eſt arrivé à l'égard de quelques autres ſimples, dont les noms ont changé. Je ne vois pas dans Hippocrate d'autres médicamens ſudorifiques pris par la bouche. La maladie pour laquelle il propoſe les remedes, dont on vient de parler, c'eſt *une fiévre, qui n'eſt*, dit-il, *point cauſée par la bile ni par la pituite, mais qui vient ou de laſſitude, ou de quelqu'autre cauſe.* On voit par là qu'Hippocrate n'approuvoit pas que l'on fît ſuer ceux qui avoient d'autres fiévres, que celle qu'il déſigne. Siecle xxxvj.

CHAPITRE XXI.

Des Médicamens ſimples qui changent la diſpoſition du corps, & des humeurs, par rapport à leurs qualitez ſenſibles, ſans faire aucune évacuation.

1 *Les médicamens*, dit Hippocrate, *qui ne purgent ni la bile, ni le phlegme*, c'eſt à dire, qui ne ſont pas purgatifs, *agiſſent ou en raffraichiſſant, ou en échauffant, ou en ſechant, ou en humectant, ou en* 2 *reſſerrant & épaiſſiſſant, ou en reſolvant, ou diſſipant.* Il joint à ces remedes *ceux qui procurent le ſommeil*, deſquels on parlera dans le Chapitre ſuivant. Il ne ſpécifie point quels ſont ces médicamens qui raffraichiſſent, qui humectent &c. & il y a de l'apparence que ce qu'il appelle ici un médicament, tenoit auſſi lieu de nourriture. C'eſt ce qu'il ſemble inſinuer, lorſqu'il dit un peu plus bas, *que les viandes & les boiſſons dont les hommes ſe ſervent dans leur ſanté, doivent auſſi leur ſervir quand ils ſont malades, en les choiſiſſant, ou en les préparant ſelon la neceſſité qu'il y a de raffraichir, d'humecter, de deſſecher, ou d'échauffer.*

Comme ceci a du rapport avec la Diéte des malades, on peut voir ce qui a été dit ci-deſſus à cet égard. Pour ce qui eſt des médicamens qui *épaiſſiſſent, réſolvent, attenuent, ramaſſent, fondent, diſſipent*, Hippocrate les employoit extérieurement & intérieurement, ſoit pour faire ramaſſer la matiere d'un abſcès ; ſoit pour réſoudre ou diſſiper une tumeur ; ſoit pour épaiſſir une humeur acre & ſubtile ; ou pour atténuer & ſubtiliſer un ſuc épais & gluant. On parlera de tous ces remedes, dans le Chapitre vint-quatrième, où l'on traitera de la Pharmacie d'Hippocrate.

1 *De Affectionibus*, p. m. 525. Ce Livre a été attribué à *Polybe*. Voyez ci-après Chap. 26. ce qui eſt remarqué touchant les remedes raffraichiſſans.

2 Hⁿ ξυνάγοντα, ἢ διαχέοντα. Le premier ſignifie *ramaſſer, reſſerrer, épaiſſir* ; & le ſecond, *réſoudre, diſſiper. fondre, répandre*, ou *étendre.*

Siecle. xxxvj.

CHAPITRE XXII.

Des Médicamens Somniferes, *ou qui procurent le ſommeil.*

HIppocrate parlant, dans le paſſage qu'on vient de citer, des remedes qui procurent le ſommeil, dit, 1 *qu'ils produiſent cet effet en donnant* 2 *du repos, ou du calme, au ſang*; mais il n'indique point non plus quels ſont ces remedes. Il parle en divers autres endroits d'une plante qu'il appelle 3 *Mécon*, qui eſt le nom que les Grecs donnent au *Pavot*; mais il faut remarquer qu'il attribue ſouvent à cette plante une qualité *purgative*, ce qui fait voir que ce n'eſt pas du pavot qu'il entend parler en ces endroits-là. 4 Galien nous apprend que quelques-uns prenoient le *Peplus*, qu'on a mis au rang des purgatifs, & le *Papaver ſpumeum* pour une même plante; & dans les Gloſſes d'Hippocrate, il dit que *Méconium* & *Peplus* ſignifient quelquefois la même choſe, dans notre Auteur. Je penſe qu'il faudroit lire *Mécon*, & non pas *Meconium*; Pline remarquant que le *Tithymale*, qui eſt la même choſe que le Peplus, s'appelloit autrement *Mécon*; ou du moins Galien auroit dû dire, que le Meconium étoit le ſuc du Peplus, & non pas le Peplus même.

On trouve auſſi dans Hippocrate d'autres paſſages, dans leſquels ces deux mots *Mécon* & *Méconium* ſe prennent dans la même ſignification, que leur ont toûjours donnée les Grecs des ſiecles ſuivans, c'eſt à dire, que le premier marque le *pavot ſomnifére*, & le dernier *le ſuc* qu'on en tire; ce qui fait voir qu'on a appellé d'un même nom, du temps d'Hippocrate, deux choſes fort differentes, le *Peplus*, qui eſt, comme on l'a dit, une eſpece de Tithymale, qui purge, & le *Pavot* qui eſt aſtringent & qui fait dormir. Cet Auteur fait même encore mention d'une troiſième eſpece de *Méconium*, qui n'eſt autre choſe que les premiers excremens, que rend un enfant nouvellement né.

Dans le ſecond Livre *des Maladies de Femmes*, le même Auteur 5 propoſe *le ſuc de Pavot*, pour une maladie de matrice; & une preuve qu'il a bien entendu par là le Pavot qui fait dormir, c'eſt qu'il ordonne quelques lignes plus bas le *Méconium*, qu'il appelle 6 *ſomnifere*, pour le diſtinguer des autres. Il conſte par ces paſſages qu'Hippocrate conoiſſoit la proprieté qu'a le Pavot de faire dormir. Mais il faut remarquer qu'il en uſe très-rarement; & l'on ne void point qu'il propoſe ce remede dans les cas où on l'a donné depuis; comme dans les *veilles* qui accompagnent diverſes maladies, & particulierement dans les *douleurs*.

Il

1 On a remarqué, dans le Chapitre précedent, que le Livre d'où ce paſſage eſt tiré, été attribué à *Polybe*, qui étoit, comme on le verra, plus grand raiſonneur qu'Hippocrate.

2 Ἀτρεμίη.

3 Μήκων.

4 *De Simpl. Medicam. Facult. Lib.* 8.

5 Ὀπὸς μήκωνος. Du mot ὀπός, *ſuc*, a été formé celui de ὄπιον, en Latin *Opium*. On peut voir dans Dio conde la difference que l'on a faite entre *Opium* & *Méconium*.

6 Ὑπνωτικὸν μηκώνιον.

Il propose 1 en un endroit, où il s'agit de *Convulsion*, la racine de *Mandragore*, qui a une qualité approchante de celle du Pavot, ou de l'Opium ; mais il avertit qu'on n'en doit donner qu'une petite quantité, de peur de troubler le cerveau. Il ordonne encore ailleurs, pour une fiévre quarte, la Mandragore, & la semence de *Jusquiame*, qui est d'un effet à peu près semblable. On parlera encore 2 ci-après des remedes somnifères, & de l'usage qu'on en a fait, ou de ce qu'on en a craint, dans ces anciens temps. *Siecle xxxvj.*

Hippocrate parle encore ailleurs du *pavot blanc*, & du *pavot noir*, en ces termes : *le pavot*, dit-il *resserre le ventre, le noir plus que le blanc, quoi que le blanc le fasse, mais il nourrit & il a beaucoup de force.* A la verité nous apprenons de Dioscoride & de Galien que les Anciens mettoient de la semence de pavot dans des gâteaux qu'ils faisoient avec de la farine & du miel, & quelquefois même dans du pain ; mais il ne semble pas que ce fût à dessein de se nourrir de cette semence. 3 Il y a neanmoins des gens qui en font encore aujourd'hui du pain, ou qui en mêlent avec de la farine dont ils font leur pain. Peut-être qu'en le faisant cuire, ou la semence dont il est composé, cela lui ôte sa qualité somnifere & malfaisante.

CHAPITRE XXIII.

Des Médicamens ou Remedes appropriez à chaque espece de maladie, de l'effet desquels on ne rend point de raison.

LEs remedes dont on a parlé jusques à present agissent d'une maniere sensible, & c'est par leur moyen qu'Hippocrate remplissoit les vuës générales, que l'on a dit qu'il se proposoit dans la cure des maladies. Outre ces remedes il en employoit encore d'une autre sorte, sans autre raison, que l'on sache, si ce n'est parce qu'ils avoient accoûtumé d'être utiles, dans les cas particuliers où on les appliquoit. Son expérience, jointe à celle de ceux qui l'avoient précedé, lui pouvoit suffire en cette occasion pour le porter à l'usage de ces remedes, quoi qu'il ne vid pas comment pouvoir rendre raison des effets qu'ils produisoient.

On verra quels étoient ces remedes, dans les exemples que nous donnerons de la maniere dont Hippocrate traitoit quelques maladies particulieres. Mais il ne faut pas oublier de remarquer ici, que ces derniers remedes sont apparemment ceux qu'il avoit tirez de ses prédécesseurs les *Asclépiades*, qui en qualité d'*Empiriques*, qu'ils étoient, se mettoient peu en peine de la maniere dont leurs remedes operoient, pourvu qu'ils guérissent les maladies pour lesquelles ils s'en servoient. Quoi qu'Hippocrate comptât beaucoup sur les premiers remedes, dont on a parlé ci-devant, il ne négligeoit pas néanmoins ceux-ci ; & presque tous les Médecins qui sont venus après lui ont continué de joindre ces deux sortes de remedes, pour la guérison des maladies.

1 *Voyez ci après, Chap.* 26.
2 *Part.* 2. *Liv.* 2. *Chap.* 7.
3 *Vide Mundium de Esculentis*, &c.

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XXIV.

Des remedes qui ſe font par l'application extérieure de certaines matieres ſur diverſes parties du corps. Des Médicamens compoſez en géneral, & de la Pharmacie *d'Hippocrate.*

ENntre les remedes qui s'appliquent extérieurement, 1 les *Fomentations* tiennent le premier lieu. Hippocrate les employoit très-ſouvent, & en faiſoit de diverſes manieres. La premiere étoit celle où il faiſoit 2 aſſeoir le malade pendant quelque temps, dans un vaiſſeau où l'on avoit mis de la décoction d'herbes ou de ſimples appropriez à ſon mal; en ſorte que la partie où étoit le mal trempât dans cette décoction. Cela ſe pratiquoit principalement dans les maladies de la matrice, de l'anus, de la veſſie, des reins, & géneralement de toutes les parties qui ſont au deſſous du diaphragme. On pouvoit auſſi parler de ce remede en même temps que des Bains, dont il eſt une eſpece.

Pour la ſeconde maniere de fomenter, on prenoit de l'eau chaude qu'on mettoit dans un *outre*, ou dans une *veſſie*, ou même dans un *vaiſſeau de cuivre* ou *de terre*; & on appliquoit cela ſur la partie malade, comme, par exemple, ſur le côté, dans la pleuréſie. On ſe ſervoit auſſi d'une groſſe *éponge*, qu'on trempoit dans de l'eau, ou dans quelqu'autre liqueur chaude, & qu'on exprimoit enſuite pour en faire ſortir une partie de l'eau avant que de l'appliquer. On employoit au même uſage de *l'orge*, ou de la ſemence *d'orobe*, ou du *ſon*, que l'on avoit fait cuire avec quelque liqueur propre & que l'on avoit mis dans un *ſac de toile*. On appelloit ces fomentations des *fomentations humides*.

Il s'en faiſoit auſſi de *ſeches*, avec du *ſel* ou du *millet* rôti, que l'on mettoit de même dans des ſachets que l'on appliquoit ſur la partie.

La derniere ſorte de fomentations étoit celle qui ſe faiſoit par le moyen de la *vapeur* qui s'élevoit d'une liqueur chaude. On trouve dans le premier Livre *des Maladies des Femmes*, un exemple de cette eſpece de fomentation. On jettoit à diverſes repriſes dans de l'urine de petites piece de fer qu'on avoit fait rougir au feu, & on faiſoit en ſorte que la perſonne malade recevoit la vapeur qui s'élevoit. Hippocrate ſe propoſoit par les fomentations de réchauffer les parties ſur leſquelles il les appliquoit, de réſoudre, ou diſſiper, ou attirer dehors l'humeur malfaiſante qui y étoit contenue; de ramollir; d'appaiſer les douleurs, & d'ouvrir les conduits, ou même de les fermer, ſelon que les matieres étoient émollientes ou aſtringentes.

3 Les *Parfums* étoient auſſi fort pratiquez par Hippocrate, pour des vuës appro-

1 Πυρίη, πυρίαμα, θέρμαπμα de πῦρ, qui ſignifie *du feu*, & de θερμαίνειν, *échauffer*. On diſoit auſſi χλίασμα, de χλιαίνειν, *échauffer, rendre tiede*. Le dernier de ces noms eſt commun aux *fomentations*, aux *cataplâmes*, & à toutes les applications extérieures *d'huiles*, *d'onguens*, &c. Le Latin *Fomentum* vient de *fovére*, échauffer, tenir chaud.

2 On appelloit cette maniere de fomentation ἐγκάθισμα, de ἐγκαθίζειν, *s'aſſeoir dedans*. *Libr de Superfœtat*, *de Rat Vict. in Acut. de Morbis*. 3.

3 Θυμιάματα, ὑποθυμιάσεις.

approchantes. Ainſi 1 dans *l'Eſquinancie*, il faiſoit brûler de *l'hyſſope*, avec du *ſoufre* & du *bitume*, & l'on en attiroit la fumée dans le goſier avec un tuyau, ce qui faiſoit ſortir beaucoup de pituite par la bouche & par le nez. Ou bien il prenoit pour le même effet 2 du *nitre*, de *l'origan*, & de la ſemence de *creſſon*, qu'il faiſoit cuire avec de l'eau, du vinaigre & de l'huile; & pendant que cela étoit ſur le feu il vouloit qu'on en attirât la vapeur dans la bouche avec une canne. *Siecle xxxvj.*

On trouve particulierement dans Hippocrate la deſcription d'un grand nombre de parfums pour les maladies des femmes, pour leur provoquer leurs mois, & pour arrêter leurs pertes de ſang, pour aider à la conception, pour appaiſer les douleurs & la ſuffocation de matrice &c. Il employoit dans ces occaſions les aromates que l'on conoiſſoit alors; comme *le Cinnamome*, la *Caſia*, la *myrrhe*, & diverſes plantes odorantes, auſſi bien que quelques mineraux, comme le *nitre*, le *ſoufre*, le *bitume*; & il en faiſoit recevoir la vapeur dans l'orifice de la matrice, par le moyen d'un entonnoir.

Les *Gargariſmes*, qui ſont des eſpeces de fomentations de la bouche & de la gorge, étoient pareillement conus d'Hippocrate. Il ſe ſervoit dans l'Eſquinancie d'un gargariſme fait avec de *l'origan*, de la *ſarriette*, du *ſéleri*, de la *mente*, & du *nitre*, le tout cuit avec de l'eau & un peu de vinaigre. Cela étant coulé on y ajoûtoit du miel, & on s'en gargarizoit, c'eſt à dire, on s'en lavoit la bouche & le gozier de temps en temps.

Il faiſoit auſſi un grand uſage des 4 *huiles* & des *onguens*, dans le deſſein de ramollir, d'adoucir, d'appaiſer les douleurs, de meurir les abſcès, de réſoudre les tumeurs, d'ôter la laſſitude, de rendre le corps ſouple, & pour diverſes autres vuës particulieres. On aura encore occaſion de parler de l'uſage & de la préparation des *ouguens*, des *parfums liquides*, & des *huiles*, quand on en ſera à 5 *Prodicus* diſciple d'Hippocrate, & à 6 Andromachus Médecin de Neron; c'eſt pourquoi on ne s'étendra pas beaucoup ici ſur cette matiere. On remarquera ſeulement qu'Hippocrate employoit de l'huile ſimple, c'eſt à dire de l'huile *d'olive*, toute pure, & des huiles plus ou moins compoſées. Celles qui l'étoient le moins ſe faiſoient par le moyen de quelque herbe, ou de quelque fleur; comme, par exemple, *des roſes*, ou des feuilles de *myrte*, que l'on faiſoit infuſer dans la premiere huile dont on a parlé. Celles qui l'étoient le plus ſe faiſoient avec pluſieurs ſortes d'ingrédiens. Il n'y entroit pas ſeulement des feuilles & des fleurs de plus d'une ſorte, on y ajoûtoit encore des aromates & d'autres matieres. Hippocrate parle entr'autres d'une huile ou d'un 7 onguent appellé 8 *Suſinum*, dans lequel il entroit des fleurs de *lis*, avec quelques aromates; d'un Onguent *Narciſſinum*, qui ſe faiſoit auſſi avec des fleurs de *narciſſes*

1 *De Morb. Lib.* 3.
2 *De Morb. Lib.* 1.
3 Ἀναγαργάλιστα, & ἀναγαργάρισμα.
4 Ἔλαιον, ἄλειφα, μύρον. Ces trois noms marquent, dans Hippocrate, tout ce qui eſt propre à joindre.
5 *Voyez ci-après Liv.* 4. *Chap.* 2.
6 *Part* 3. *Liv.* 2. *Chap.* 2.
7 *Voyez au même endroit la difference qu'il y avoit entre les huiles & les onguens.*
8 *Voyez Dioſcoride.*

Siecle xxxvj.

ſes & des aromates infuſez dans de l'huile d'olive. Mais le plus conſiderable ou le plus compoſé de tous les onguens, dont il eſt fait mention dans notre Auteur, c'eſt celui qu'il appelle *Netopum*, dont il ſe ſervoit particulierement dans les maladies des femmes. Nous apprenons d'Heſychius que c'étoit un onguent fort compoſé. Hippocrate parle auſſi d'une huile ou d'un onguent *d'Egypte*, qui ſe compoſoit, comme on le ſait d'ailleurs, avec pleuſieurs ſortes d'aromates, & qui ſemble être le même que le *Netopum*, ou comme Dioſcoride l'appelle *Metopium*. A l'égard d'une autre huile, qui eſt appellée par Hippocrate *huile blanche d'Egypte*, Galien prétend 1 en un endroit, que ce n'étoit que de l'huile d'olive très-pure & très-bonne que l'on tiroit d'Egypte; mais il remarque 2 ailleurs, que c'eſt la même huile, ou le même onguent qu'on appelloit autrement *Mendeſium*.

Hippocrate ſe ſervoit auſſi d'une autre ſorte d'onguent, qu'il appelle 3 un *Cérat*, qui étoit compoſé principalement *d'huile* & de *cire*, le dernier de ces ingrédiens ayant donné ſon nom à ce médicament. Voici la compoſition d'un cérat que notre Auteur recommande pour ramollir une tumeur, & pour nettoyer une playe: *Prenez*, dit-il, *de la mouelle, ou de la graiſſe d'oye, gros comme une noix; de la reſine de lentiſque ou de la térébenthine, gros comme une féve, & autant de cire. Faites fondre cela à feu lent avec de l'huile de roſes, pour en faire un cérat.*

Il joignoit auſſi quelquefois de la *poix* à la cire & à l'huile, & il en faiſoit une compoſition qui avoit plus de conſiſtence, ou qui étoit plus dure que la précédente; & il l'appeloit 4 *Céropiſſus*.

5 Les *Cataplâmes* étoient une ſorte de médicament, qui avoient moins de conſiſtence que les deux précedens. Ils étoient compoſez de poudres ou d'herbes, que l'on délayoit, ou que l'on faiſoit cuire dans de l'eau ou dans quelqu'autre liqueur; & on y ajoûtoit quelquefois de l'huile. Dans l'Eſquinancie, Hippocrate propoſe un cataplâme fait avec de la farine d'orge, cuite dans du vin & de l'huile. Les Cataplâmes s'appliquoient dans le deſſein de ramollir, d'adoucir, de réſoudre une tumeur, de faire meurir un abſcès, à peu près comme les cérats. Il y avoit auſſi des cataplâmes raffraichiſſans, compoſez avec des feuilles de *poirée* cuite dans de l'eau, ou des feuilles *d'olivier*, de *figuier* ou de *chêne*.

Hippocrate préparoit encore une ſorte de médicament qu'il appelloit 6 un *Collyre*. Il étoit compoſé avec des poudres auxquelles on joignoit une très petite quantité d'onguent, ou de quelque ſuc de plante, pour en former une maſſe ſolide & ſeche, dont la figure étoit ronde & longue. On parlera plus amplement de ce remede, dans le premier Chapitre du Livre ſecond de la troiſiéme Partie. On y parlera auſſi d'une autre ſorte de compoſition, qui ne differoit de la précédente qu'à l'égard de la forme; les ingrediens étant à peu près de

1 *De Simpl. Medicam. Facultat. Lib.* 2.
2 *In Gloſſis Hippocr.*
3 Κήρωμα, κηρωτὴ.
4 Κηρώπισσος
5 Καταπλάσματα.
6 Κολλύριον, de Morb. Lib. 2.

de la même nature. C'étoit de certaines 1 *Tablettes*, de la grandeur d'une petite piece de monoye, qui ſervoient à parfumer, en les jettant ſur de charbons allumez, & à d'autres uſages. On y parlera enfin des *poudres*, qui ſont la baſe de divers médicamens. *Siecle xxxvj.*

Voilà preſque toutes les compoſitions, qui ſervoient aux applications extérieures, aux *Peſſaires* près, dont on parlera dans le Chapitre *de Maladies des Femmes*. A l'égard des médicamens compoſez qui ſe prennent intérieurement, on les peut enviſager ou comme *liquides* ou comme *ſolides*. 2 Ceux qui étoient en forme liquide ſe préparoient, en faiſant cuire ou infuſer quelques ſimples dans des liqueurs appropriées, & en gardant la colature pour s'en ſervir au beſoin; ou en délayant dans ces mêmes liqueurs quelques poudres qui ſe prenoient en même temps; ou en joignant diverſes matieres liquides enſemble. On peut voir 3 ci-deſſus la préparation d'un breuvage appellé *Cyceon*, & de quelques autres.

Les médicamens, qui étoient en forme *ſolide*, étoient compoſez de ſucs épaiſſis, de gommes, de reſines, ou de poudres qui étoient liées avec ces matieres, ou avec du miel, ou quelqu'autre choſe propre à donner à cette ſorte de médicament la conſiſtence néceſſaire. On le formoit enſuite d'une maniere & d'une groſſeur commode, pour pouvoir être 4 avallé aiſément.

On peut mettre au rang des médicamens ſolides celui qui eſt indiqué dans le premier Livre *des Maladies des Femmes*, ſous le titre de 5 *Médicament compoſé de ſels*.

Il y avoit une troiſième ſorte de médicament, qui tenoit le milieu entre le ſolide & le liquide, lequel on devoit prendre comme 6 *en léchant*, c'eſt à dire, en mettre un peu ſur la langue, & l'avaller doucement. Ce remede ſervoit à adoucir l'acreté des humeurs qui irritent la gorge, & la canne du poumon, & qui cauſent la toux, & d'autres incommoditez; à inciſer, à atténuer, ou à épaiſſir les matieres qui ſe jettent ſur ces mêmes parties &c. Le *miel* en étoit la baſe, comme on le verra dans quelques deſcriptions qu'on en donnera ci-après, en rapportant quelques exemples de la cure de certaines maladies de la poitrine, ſelon la méthode d'Hippocrate.

C'eſt ce que l'on avoit à obſerver, touchant les médicamens qu'Hippocrate compoſoit. On aura occaſion de traiter plus amplement cette même matiere, je veux dire celle de la compoſition des médicamens, à meſure que l'on avancera dans l'Hiſtoire de la Médecine. Si l'on joint à ceci ce qu'il y a ſur le même ſujet dans la troiſième Partie, à l'endroit que nous avons cité, l'on aura un détail aſſez exact de toute la Pharmacie ancienne.

On voit par tout ce que nous venons de dire, de quelle ſorte étoient les médi-

1 Φθοΐδες, φθόϊσκοι, de φθόϊς, qui ſignifie *un gâteau*, parce que ces tablettes étoient plates & rondes comme un petit gâteau, φθόϊσκοι ὅσον δραχμιαῖοι, *Des tablettes de la grandeur ou du poids d'une dragme. De Morb. Mulier. Lib.* 1.

2 Φάρμακα ποτὰ.

3 *Liv.* 3. *Chap.* 15.

4 On appelloit ces médicamens καταπόσια, de καταπίνειν; *avaller quelque choſe de ſolide.*

5 Τὸ ἀπὸ ἁλῶν ξυντιθέμενον. Les manuſcrits du Vatican lisent ἀπὸ πολλῶν, *de pluſieurs ingrédiens.*

6 On appelloit à cauſe de cela ce remede ἔκλειγμα, ἐκλεικτὸν, de λείχειν, *lécher.* On dit en François *un Eclegme*, en termes de Médecine.

Siecle xxxvj.

médicamens compoſez dont il eſt fait mention dans les Ecrits d'Hippocrate. Si le Livre *de Affectionibus* étoit de lui, on en pourroit inferer qu'il avoit écrit ſur cette matiere en particulier; car l'Auteur de ce Livre en cite d'autres, qui ne traitoient que des médicamens ſeuls. Ces derniers Livres portoient le titre de *Pharmaca*, & de *Pharmacitis*, *ut ſcriptum eſt in Pharmacis*, dit cet Auteur, c'eſt à dire, *in Libris de Pharmacis agentibus.* Quant au mot *Pharmacitis*, c'eſt un adjectif avec lequel on doit joindre le ſubſtantif *Liber*, qui eſt ſous-entendu; *Pharmacitis Liber*, *Livre concernant les médicamens.* Mais le Livre d'où ceci eſt tiré, eſt attribué à Polybe, gendre d'Hippocrate; & il faut remarquer que *ces Livres* ou *ce Livre de Médicamens* n'eſt point cité ailleurs par Hippocrate lui-même. Au reſte Galien remarque que cette ſorte de Livres étoient fort rares en ces anciens temps; parce que les Médecins de ces temps-là avoient accoûtumé de donner la deſcription des médicamens qu'ils employoient, en même temps & dans les mêmes endroits où ils décrivoient les maladies auxquelles ces médicamens étoient propres.

Mais il ne faut pas oublier de faire ici une réflexion très-importante ſur la Pharmacie d'Hippocrate, c'eſt que les médicamens compoſez dont il ſe ſervoit, étoient en très-petit nombre, & qu'il y entroit auſſi très-peu de ſimples, deux ou trois pour l'ordinaire, quatre ou cinq pour le plus, & rarement d'avantage. A la verité, on trouve dans *Actuarius* la deſcription d'un Antidote fort compoſé, qu'il appelle *l'Antidote d'Hippocrate*, *pour lequel*, ajoûte cet Auteur, *il reçut une couronne* des Athéniens; mais il eſt aiſé de voir que c'eſt un conte fait à plaiſir, & qu'Actuarius donne à l'Antidote dont il s'agit, un de ces titres ſpécieux, que les Grecs ſavoient ſi bien donner à leurs médicamens, pour les pouvoir mieux débiter, comme on en verra divers exemples dans la ſuite.

Il faut encore remarquer qu'Hippocrate poſſedoit la *Pharmacie*, ou *l'Art de préparer & de compoſer les médicamens.* C'eſt ce que [1] Galien prétend prouver par un paſſage du ſecond Livre *des Epidémiques*, où il fait parler Hippocrate de cette maniere: [2] *Nous connoiſſons la nature des médicamens ou des ſimples, avec leſquels ſe font tant de choſes differentes; car les médicamens ne ſe compoſent pas tous également, mais les uns d'une maniere, les autres d'une autre. Quelques ſimples doivent être cueuillis tôt, & quelques autres tard. On les prépare auſſi differemment. On ſeche les uns; on broye, ou on pile les autres; on les fait cuire* &c.

Enfin la derniere obſervation, que l'on doit faire ſur la Pharmacie d'Hippocrate, c'eſt qu'il ſavoit non ſeulement comment les médicamens ſe préparent, mais qu'il les préparoit encore lui-même, ou les faiſoit préparer dans ſa maiſon par des ſerviteurs qu'il inſtruiſoit à cela. C'eſt ainſi qu'en uſoient tous les Medecins de ſon temps, & la Pharmacie ne faiſoit pas encore alors une profeſſion particuliere, non plus que la Chirurgie dont on parlera bien-tôt.

1 *Lib. de Theriaca ad Piſonem.*

2 Ce paſſage eſt aſſez obſcur dans Hippocrate. Galien, ou l'Auteur du Livre qu'on cite, rapporte ce même paſſage fort different de ce qu'il eſt dans nos Editions d'Hippocrate.

CHAPI-

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XXV.

Liſte des Médicamens ſimples *dont il eſt fait mention dans les Ecrits d'Hippocrate.*

ABrotanum, Abſinthe, Adiantum, Agnus caſtus, Ail, Airain, Fleurs d'airain, Limaille d'airain, Ecaille d'airain, Airain brûlé, 1 Alica, Althæa, Alun, Alun d'Egypte, Alun ſciſſile, Alun brûlé, Amandes, Ammoniac. Amomum, Anagallis, Anagyris, Anchuſa, Anémone, Aneth, Anis, Anthemus, ou Anthemis, Apariné, Argent, Fleurs d'argent, Ariſtoloche, Armoiſe, Aromates en géneral, Arriere-fais d'une femme, Arroches, Aſne, Fiente d'aſne, Aſpalatum, Aſperges, Aſphodeles, Atriplex, Avoine, Auronne. Voyez *Abrotanum*. Aymant.

Baccharis, Beurre, Bitume, Blettes, Bombylium, 2 *eſpece de Méliſſe*, Bryonia, Bulbe blanc, petit Bulbe qui croît parmi les bleds, Bupreſtis, *nom d'animal, & nom d'herbe.*

Cachris, Calamintha, Calamus aromaticus, Cantharides, Cappres, Carabé, Cardamomum, Caſtoreum, Cedre, Cedria, Centaurée, Cerf, ſes cornes, ſa mouëlle &c. Chalcitis, Chamæleon, Champignons, Chaux vive, Chêne, Chevre, ſon lait, ſa graiſſe, ſa fiente, l'ordure de ſa peau, & ſes cornes, Chien, 3 Chondrus, Chou, Chrethmus, Chryſocolla, Chryſitis, Ciguë, Cinnamome, Cire, Cire blanche, Cneorum, Cneſtrum, Cnicus, Cnidia grana, Coins, Coloquinte, Concombre, Concombre ſauvage, Coryſa, Coriandre, Cormes, Cornes de bœuf, de cerf, de chevre, *râpée & brûlée*, Courges, ou Citrouilles, Cratæogonon, Creſſon, Crinanthemum, Cumin, Cumin d'Ethiopie, Cyclamen, Cyperus Cyprès, Cytiſus.

Daphnoïdes, Daucus, Dictam, Dictam de Crête, Dracontium, Dracunculus.

Eau marine, Ebene, Ecrevices, Elaterium, Ellebore blanc, Ellebore noir, Encens, Manne d'Encens, Epervier, Epine blanche, Epine d'Egypte, Epipetron, Ericé, Erviolum, Ervum, Eryſimum, Eſcarbots, Euanthemum.

Farine de divers grains, groſſiere, fine &c. Fenugrec, Fenouil, Férula, Féves, Fiel de bœuf, de pourceau, de ſcorpion marin, &c. Figuier domeſtique, & ſauvage, leurs bois, leurs feuilles, & leur fruit, Fleurs d'airain, d'argent. *Voyez Airain, Argent.* Frêne, Fromage, Froment.

Galbanum, Galle, Genevre, Glans Ægyptia, Glaſtum, 4 Grains formez avec de la farine. *Voyez Chrondrus & Alica.* Graiſſe de divers animaux, Grenades, Grenouilles.

Herbe appellée *Charien*, Hériſſon, Hériſſon marin, Hippomarathrum, Hip-

1 Voyez *Chondrus*, & *Grains.*
2 *Voyez Erotien.*
3 Voyez *Alica*, & *Grains.*
4 *Voyez ci-deſſus, Liv. 3. Chap. 15.*

Siecle xxxvj.

Hippophaë, Holoconitis, Horminum, Huiles, Hypocyſtis, Hyſſope, Hyſſope de Cilicie.

Indicum ou *Poivre*, Jonc odorant, Irio. Voyez *Eryſimum*. Iris, Iſatis. Voyez *Ilaſtum*, Juſquiame.

Lait de Chevre, d'Aneſſe, de Vache, de Brebis, de Jument, de Chienne, petit Latit, Laitue, Lagopyrus, Laſerpitium, Laurier, Lentilles, Lentiſque, Réſine de Lentiſque, Lie de vin, Lie de vin brûlée, Lierre, Lievre, ſon poil, Lin, Lotus, Lupins.

Malicorium, Mandragores, Mauve, Méconitis, 1 Méconium purgatif, Méconium ſomnifere, Méconium des excremens, Mélanthium, Mélilot, Mente, Mercuriale, Meures, Miel, Miel de Cedre, Millet, Minium, Miſy, Modus, *racine*, Molybdæna, Mouſſe, Moûtarde, Mulet, ſa fiente, Myrica, Myrrhe, Myrrha Stacte, Myrthe, Myrtidanum.

Narciſſe, Nardus, Nitre, Nitre rouge, Noix, Noix Thaſiennes.

Ocymum, Oenanthé, Oeſype, Oeufs, Oignons, Olivier, ſon bois, ſes feuilles, ſa galle, ſon fruit, ſes noyaux, ſon huile, Orge, Orge d'Achille, Origan, Orobe, Orpiment, Ortie, Oye, ſa graiſſe, ſa mouëlle, ſa fiente.

Panax, Parthenium, Paſtenade, Paſſules, 2 Pavot, Pentaphyllum, 3 Peplium, Peplus, Pepons, Perſea, Perſil, Perſil friſé, Peucedanum, Peuplier, Phaſeolus, Philiſtium, Pierre Cyanéenne, 4 Pierre Magnéſienne, Pignons, Pin, Pivoine, Poirée, Poires, Pois, Pois chiches, Poivre. Voyez *Indicum*. Poix, Polium, Polygonum, Pommes, Porreaux, Pourpier, Praſſium, Pſeudodictamnus, Pulegium.

Racine blanche, Raifort, Raiſins, marc de Raiſins, Ranoncule, Rave, Regliſſe, Renard, ſa fiente, Réſine, Réſine du Lentiſque, & du Térébinthe, Rhamnus, Rhus, Ricinus, Ronce, Roquette, Roſe, Rômarin, Rubia, Ruc.

Saffran, Sagapenum, Sandaracha, Sarriette, Sauge, Saule, Scammonée, Scille, Scolopendre, Seche, os de Seche, & ſes œufs, Sel, Sel de Thebes, Séleri, Serpent, Saſame, Seſamoïdes, Seſeli, Siſymbrium, Solanum, Sorbes, ſoufre, Spodium, Staphiſagre, Stœbé, Struthium, Stybis, Styrax, Succinum, Sureau, Suye.

Tæda, Taureau, ſon foye, ſon fiel, ſon urine, Telephium, Terebinthe. Voyez *Réſine*. Terre blanche, Terre d'Egypte, Terre noire de Samos, Tapſia, Thlaſpi, Thym, Tithymale, Tithymalis, Torpedo, *poiſſon*, Tortue, Tragus, *herbe*, Tribulus, 5 Trigonum, Triolet, Tymbra.

Veau marin, ſon poumon, Verbaſcum, Verbena, Vert de gris, Verjus, Vers, Vigne, ſarmens, pampre, tendons, Vins de diverſes ſortes, Vinaigre, Violette blanche, Violette noire, Umbilicus Veneris, Urine.

Xanthium. Yeuſe. Zea.

Voila les noms des ſimples dont il eſt parlé dans Hippocrate, à quelques-uns près

1 *Voyez ci-deſſus, Liv. 3. Chap. 22. & 16.*
2 *Voyez le Chap. 22.*
3 *Voyez le Chap. 16.*
4 *Ibidem.*
5 *Voyez ci-deſſus Liv. 3. Chap. 17.*

prés que l'on peut avoir omis, mais qui ſont en petit nombre. La langue Grecque ayant eu ſes changemens, auſſi bien que la plûpart des autres Langues, & les noms des plantes n'ayant pas moins changé que les autres; il eſt arrivé que quelques-uns de ceux dont Hippocrate ſe ſert, n'ont plus été en uſage dans les ſiecles ſuivans, de ſorte qu'on étoit déja en peine deux ou trois ſiecles après lui, pour deviner quelles plantes il avoit voulu marquer par tel ou tel nom; mais comme cela n'en regarde qu'un très petit nombre, la choſe n'eſt pas de ſi grande importance. De plus il faut remarquer qu'Hippocrate pouvoit conoître pluſieurs autres ſimples, outre ceux dont nous avons rapporté les noms; mais il n'en parle pas dans ſes Ecrits. Ce qui fait croire qu'il en conoiſſoit davantage, c'eſt que Théophraſte, qui vivoit environ cent cinquante ans après lui, en a décrit un beaucoup plus grand nombre, comme on le verra ci-après

Siecle. xxxvj.

CHAPITRE XXVI.

Exemples de la cure particuliere de quelques maladies, tant aigues que chroniques.

ON trouvera ici, outre une application des regles générales, que l'on a données ci-devant, divers remedes particuliers dont il n'a point été parlé. Pour commencer par la cure des *fiévres*, l'on a vu la difference qu'Hippocrate faiſoit entre celles *qui ne ſuccedent à aucune autre maladie, mais qui ſont elles-mêmes la maladie principale, ou l'accident principal de la maladie*, & entre celles *qui accompagnent les inflammations.* On a remarqué en même temps que, dans la premiere ſorte de Fievre, *la Diéte* étoit preſque le ſeul remede qu'il employât; ne jugeant point qu'il fût néceſſaire ni de ſaigner, ni de purger, ni de faire aucune autre choſe ſi ce n'eſt de nourrir le malade de la maniere qu'on l'a marqué. On ne répetera pas ce qui a été dit là deſſus.

On a vu de même à l'égard des *Inflammations*, ou des maladies accompagnées d'inflammation, comme ſont *la pleuréſie*, & *la Péripneumonie*, l'uſage qu'il faiſoit de la ſaignée & de la purgation, & les précautions qu'il prenoit par rapport à ces deux remedes qui ſont les plus conſiderables. Il faut encore remarquer, à l'égard de la premiere de ces maladies, qu'il eſſayoit premierement d'appaiſer la douleur de côté, ou de diſſiper la matiere qui la cauſe, en appliquant des *fomentations* ſur cette partie, comme on l'a vu dans l'exemple que l'on a rapporté ci-devant d'un homme atteint de pleuréſie, qu'il ne ſaigna que le huitième jour de la maladie. Il eſt expreſſément remarqué à l'endroit que l'on a cité, *que les fomentations n'avoient point diminué la douleur*, ce qui ſuppoſe qu'il avoit commencé par ce remede. Les fomentations étoient alors, & ont été pendant long-temps un remede preſque univerſel; & l'uſage des huiles, des onguens, des cataplâmes, & des autres applications extérieures n'étoit guére moins fréquent, comme on le verra dans la ſuite. Hippocrate n'appliquoit pas ſeulement ces remedes ſur la partie malade, dans la pleuréſie; [1] il faiſoit quelquefois oindre preſque tout le corps, & particulierement les lombes & les

1 *De Diæta in Acut's.*

Siecle xxxvj.

& les jambes, quoi qu'il n'y ait proprement que la poitrine qui ſouffre dans cette maladie.

A l'égard des remedes, qu'il donne intérieurement pour le même mal, il paroît qu'il comptoit beaucoup ſur ceux 1 qui font *cracher*. Il propoſe de plus le remede qui ſuit. 2 *Prenez*, dit-il, *de l'auronne, du poivre, & de l'ellebore noir. Faites cuire le tout dans du vinaigre, où l'on aura délayé du miel, & donnez cela au commencement de la maladie, ſi la douleur eſt preſſante.* Il propoſe enfin pour le même mal, auſſi bien que pour les inflammations de foye, & les douleurs qui ſont vers le diaphragme, du *panax* cuit dans la même liqueur; & il inſinue que ces remedes ſervent à lâcher doucement le ventre, & à provoquer les urines; de maniere que l'*ellebore noir*, qu'il ordonne en premier lieu, ne doit pas être regardé comme un veritable purgatif, ce qui auroit été contre ſes principes, mais ſimplement comme un remede qui tenoit le ventre libre.

En quelqu'autre endroit il accorde 3 du *vin* aux pleurétiques, pourvu que ce ne ſoit pas d'un vin violent, & qu'il ſoit fort trempé. Il en accorde même dans une eſpece d'*inflammation de poumon*, & dans la *léthargie*, ce qui fait que l'on doit moins s'étonner qu'il ordonne du *poivre*, dans la pleuréſie, & qui eſt une preuve que l'intention de *raffraichir*, ou la crainte d'*échauffer*, n'étoient pas les plus puiſſans motifs par leſquels Hippocrate ſe déterminoit dans la cure des maladies aigues. Il recommande néanmoins d'un autre côté, à l'égard des pleurétiques, qu'on leur donne ſouvent & beaucoup à boire d'une boiſſon compoſée avec de l'eau & du vinaigre, où on mêloit quelquefois un peu de miel; le tout pour faire cracher, & pour humecter. Il ſe peut auſſi que le remede, où entre le poivre, fût 4 un de ces remedes dont on a parlé ci-devant, que l'on donne parce que l'on en a vu de bons effets en de ſemblables occaſions, ſans raiſonner d'ailleurs ſur la maniere, dont ces effets ſe produiſent.

Dans l'*inflammation du poumon*, il ſe conduiſoit à peu près comme dans la pleuréſie. L'on a vu ci-devant qu'il faiſoit diverſes ſaignées; il faut encore remarquer qu'il cherchoit à dégager le poumon, par le moyen des remedes qui atténuent & inciſent les matieres épaiſſes, & qui facilitent le crachement. Il indique particulierement pour cela 5 un éclegme qui eſt compoſé avec des *pignons*, du *galbanum*, & du *miel d'Attique*.

L'on a vu de même qu'il ordonne la ſaignée à ceux qui perdent tout d'un coup la parole, & qui ont des accidens ſemblables à ceux de l'*apoplexie*, de la *paralyſie*, des *convulſions*, & autres maladies de cette nature. Après ce remede, il veut que l'on faſſe *vomir*, & qu'enſuite on *purge*, en donnant 6 une grande quantité de *lait d'âneſſe* Mais ce dernier remede ſemble plûtôt convenir à ceux qui ſont réchapez de ces maladies, ou du moins qui ſe ſont tirez d'une premiere attaque. Les *fomentations* doivent auſſi avoir été miſes en uſage dès le commencement.

Pour

1 *De Locis in Homine.*
2 *De Diæta in Acutis.*
4 *Voyez ci-deſſus, Liv. 3. Chap. 15.*
4 *Voyez ci-deſſus, Liv. 3. Chap. 23.*
5 *Voyez le Chap. 24.*
6 Juſqu'à douze hémines, & même juſqu'à ſeize. *Voyez ci deſſus, Chap. 16. Liv. 3.*

Pour les *Convulsions* en particulier, après avoir saigné il donnoit du *poivre*, & de l'*ellebore noir*, dans du bouillon de poule. Il faisoit *éternuer*. Il *fomentoit*. Il *baignoit*, & il *oignoit* continuellement. 1 En un autre endroit, il veut *que l'on fasse du feu des deux côtez du lit du malade;* qu'on lui donne de la racine de 2 *mandragore*, en petit quantité, de peur que cela ne trouble le cerveau; & qu'on lui applique *des Sachets* fort chauds sur les tendons de derriere, c'est à dire, aux tendons de la nucque. *Siecle xxxvj.*

Dans l'*Esquinancie*, il ouvroit les veines *des bras*, & celles qui sont *sous la langue*, & *sous les mammelles*. Il donnoit des *éclegmes*, & il vouloit que l'on se *gargarizât* chaudement. On a vu ci-dessus comment il composoit les éclegmes, & les gargarismes, & les *parfums*, dont il se servoit aussi en cette occasion. Il conseilloit de plus que l'on se fît raser la tête; que l'on y appliquât un cérat, aussi bien que sur le col, que l'on fomentât, & que l'on oignît cette derniere partie, & qu'on la couvrit de laine. 3 Lorsqu'il y avoit grand danger de suffocation il introduisoit une cannule ou un tuyau, jusques dans le gosier, afin que l'on pût respirer par là. Enfin quand le mal relâchoit, il purgeoit avec de l'*élaterium* recent, pour prévenir par ce moyen une rechute.

Il commençoit la cure de l'*Ileus*; par un *vomitif*, quoi que dans cette maladie l'on ne vomisse déja que trop, à peu près 4 comme l'on a remarqué qu'il en usoit dans le *Cholera*, qui est aussi une maladie dont le principal accident est le vomissement. Il tiroit ensuite du sang des veines *des bras*, & de celles *de la tête*. Il raffraichissoit les parties du corps qui sont au dessus du diaphragme, à la reserve du cœur; & il échauffoit celles qui sont au dessous Dans cette vuë 5 il faisoit asseoir le malade dans un vaisseau où il y avoit de l'eau chaude, & l'oignoit ensuite continuellement d'huiles, ou lui appliquoit des cataplâmes le plus chaudement qu'il se pouvoit. Il se servoit aussi en cette occasion de 6 *suppositoires*, de la longueur de dix doigts, faits avec du miel seul; & il les enduisoit de fiel de Taureau, à l'une des extrémitez. Ces suppositoires ayant tiré les plus prochains excrémens, il donnoit un lavement. Mais si les suppositoires ne produisoient pas cet effet, il introduisoit dans l'anus *un soufflet de forgeron*, & ayant fait enfler le ventre, & les boyaux en les remplissant de vent, il tiroit le soufflet, & donnoit le lavement. Il avertit que ce lavement doit être composé de choses qui n'échauffent pas beaucoup, mais qui dissolvent les excrémens, & il veut qu'après l'avoir pris, on bouche l'anus avec une éponge, & que le malade 7 s'asseye dans le demi-bain d'eau chaude, retenant le plus longtemps qu'il se pourra son lavement.

En voilà assez pour les maladies *aigues*. A l'égard de celles qu'on appelle *chroniques* ou *longues*, on commencera par la cure de la *maladie desséchante*, qui a été décrite ci-devant, & que l'on a dit être une espece de *maladie des hypochondres*. Pour la guérir Hippocrate proposoit premierement *la promenade, à pied*.

1 *De Locis in Homine.*
2 *Voyez ci dessus, Liv. 3. Chap. 22.*
3 *De Morb. Lib. 3.*
4 *Liv. 3. Chap. 16.*
5 *Voyez ci-dessus; Liv. 3. Chap. 24.*
6 *Voyez ci-dessus, Chap. 16.*
7 *Voyez ci dessus, Liv. 3. Chap. 24.*

Siecle xxxvj.

pied, & *l'exercice*; & ſi l'on étoit trop foible, il conſeilloit que l'on ſe ſervît de quelque voiture, & que l'on fît ſouvent de petits voyages. Il ajoûtoit que l'on devoit ſe *purger*, & même ſe faire *vomir*, de temps en temps; prendre *le bain d'eau froide* en été; & *s'oindre* en automne, & en hyver avec des huiles; boire du *lait d'âneſſe*, ou du *petit lait*; s'abſtenir des viandes *douces*, & *huileuſes*; uſer de choſes *raffraichiſſantes*, & *qui tiennent le ventre libre*, & enfin prendre des *lavemens*.

Hippocrate fait 1 ailleurs mention d'un jeune homme, qui avoit une maladie approchante de celle dont on vient de parler, & qui fut guéri par des ſaignées réïterées.

Il traitoit les *Phthiſiques*, premierement en les purgeant avec d'aſſez violens purgatifs, tels que ſont les bayes de *Thymelæa*, ou de *Tithymale*. Après cela il leur faiſoit boire du lait d'âneſſe, ou du lait de vache, y ajoûtant le tiers d'eau mêlée de miel. Il leur donnoit auſſi du petit lait, & enſuite du lait de toutes les ſortes, du lait de vache, de chevre, d'âneſſe, de jument, ſoit pur, ſoit mêlé de la maniere qu'on vient de le dire; ou bien il y joignoit un peu de ſel lorſqu'il vouloit le rendre purgatif. Il leur 2 brûloit auſſi le dos, & la poitrine en pluſieurs endroits, & il entretenoit ouverts pendant quelque temps, les ulceres qu'avoit fait la brûlure. Enfin il avoit recours à la *purgation de la tête*, qui ſe faiſoit de la maniere qui a été indiquée 3 ci-deſſus. Et pour ce qui regarde le régime de vivre convenable à cette maladie, il ordonnoit aux Phthiſiques de ſe nourrir de chair de *chevre*, & quelquefois de celle de *pourceaux*, qui eſt, comme on l'a vu, le conſeil que donnoit Eſculape dans le même mal. Hippocrate ordonnoit même à ceux qui ne crachoient pas aiſément le pus dont leur poumon étoit plein, de ſe nourrir de viandes *fort graſſes*, & *fort ſalées*, pour aider à rendre ce pus & pour leur nettoyer la poitrine. Il leur permettoit encore l'uſage du *vin*, pourvu qu'il fût en petite quantité, & noir & âpre, tel qu'étoit celui qui entroit dans le 4 *Cyceon*, dont on a parlé, qui étoit auſſi une eſpece de breuvage qu'il ordonnoit pour cette maladie. Il conſeiloit enfin un exercice moderé, & particulierement la promenade.

Dans l'*Empyéme*, qui eſt une maladie cauſée par du pus ramaſſé entre le poumon & les côtes, Hippocrate propoſe *la purgation de la poitrine*, dont il a auſſi été parlé 5 di-devant. On trouve encore une autre cure de l'Empyéme par le moyen de la Chirurgie, comme on le verra ci-après.

Notre Auteur gueriſſoit la *douleur de tête*, premierement en *lavant* ou *fomentant* long-temps cette partie avec de l'eau chaude, & enſuite en faiſant *éternuer*, & en tirant de la pituite, qui eſt ce qu'il appelloit *purger la tête*. Il défendoit le vin, & recommandoit que l'on s'humectât. Si cela ne ſuffiſoit pas il ouvroit *les veines des narines*, & *celles du front*; & ſi nonobſtant ces remedes le mal s'opiniâtroit, il *brûloit les veines* de la tête en divers endroits, & faiſoit diver-

1 *Epidemic. Lib. 5. ſub princip. Voyez ci-deſſus, Liv. 3. Chap. 16.*
2 *Voyez ci après, Chap. 28.*
3 *Voyez Liv. 3. Chap. 17.*
4 *Ibid. Chap. 15.*
5 *Liv. 3. Chap. 17.*

diverſes inciſions ſur cette partie, comme on le verra 1 ci-après, dans ſa Chirurgie. *Siecle xxxvj.*

2 Il remédioit à l'*enflure* ou à la *groſſeur de la Rate*, qui eſt une maladie qui ſuit quelquefois les fiévres, en donnant des purgatifs qui vuident *les eaux*, & 3 de la nourriture qui ſoit propre à diminuer *la pituite* ou à la purger. Si ce n'étoit pas aſſez, il vouloit que l'on brûlât legerement tout autour du nombril en divers endroits, pour tirer par ce moyen des eaux.

Pour une autre maladie de la Rate, Hippocrate conſeille au malade de *fendre du bois*, pendant pluſieurs jours, de *lutter* fortement, & de prendre beaucoup d'exercice. Entre les viandes qu'il ordonne en cette rencontre, il y a de la chair de *chien*.

Il traitoit l'*Hydropiſie*, premierement en preſcrivant un régime de vivre qui tendoit à deſſecher le corps, & à le décharger des humiditez ſuperflues. 4 Il vouloit que l'on ſe promenât, que l'on prît autant d'exercice qu'il eſt poſſible, ou que l'on entreprît quelque travail pénible, que l'on ſe fît ſuer, & que l'on dormît enſuite A l'égard du manger & du boire, il étoit d'avis que l'on mangeât des choſes ſeches & acres, ce qui eſt, diſoit-il, le moyen de rendre beaucoup d'urine, & de ſe fortifier; & que l'on ſe nourrît de pain chaud trempé dans du vin noir, & de l'huile, & de chair de pourceau cuite dans du vinaigre. Il falloit d'ailleurs boire très-peu, & choiſir du petit vin blanc dans les commencemens, & du gros vin noir quand le mal avoit déja fait de grands progrès. Que s'il arrive, ajoûte notre Auteur, que le malade ait de la difficulté du reſpirer, il faut lui tirer du ſang du bras, ſuppoſé que ce ſoit en été, qu'il ſoit à la fleur de ſon âge, & qu'il ait beaucoup de forces.

Dans l'endroit où Hippocrate donne ces conſeils, il ſemble qu'il confonde la cure de l'hydropiſie 5 *hypoſarcidios*, avec celle de l'hydropiſie *venteuſe*, qui ſont les deux eſpeces de cette maladie dont il fait mention dans ce paſſage. *Il y a*, dit-il, *de deux ſortes d'hydropiſie, l'une appellée* hypoſarcidios *que l'on ne peut pas éviter lorſqu'elle commence une fois de venir; & l'autre qui eſt* venteuſe, *dont on ne peut guérir que par un grand bonheur; & qui demande que le malade ſe travaille beaucoup ou qu'il prenne un exercice pénible, qu'on lui faſſe des fomentations, & qu'il vive avec beaucoup de retenue, qu'il mange*, pourſuit Hippocrate, *des choſes ſeches & acres*, &c. qui eſt ce que l'on a dit auparavant Je crois qu'il commence la cure de la premiere eſpece d'hydropiſie, par ces dernieres paroles, & que ce qu'il a dit avant cela en deux mots de l'*exercice*, des *formentations*, & de la *retenue*, ou de la *temperance*, regarde la derniere eſpece, à moins que la même cure ne ſerve pour toutes les deux eſpeces.

Outre ces remedes, Hippocrate propoſe en d'autres endroits des *purgatifs*, qui faſſent vuider par le bas *l'eau*, & *la pituite*, & non pas *la bile*. Et derechef 6 en un autre endroit, où il diſtingue l'hydropiſie qui vient du *foye*, d'avec

1 *Chap.* 28.

2 *De Locis in Homine.*

3 Σιτία τὰ φλεγματωδέστατα. *Voyez l'Oeconomie de Foëſius ſur le mot* φλεγματώδης. Ce que cet Auteur dit en cet endroit vaut mieux que ſa traduction de ce paſſage.

4 *Lib. de Victus Rat. in Acutis.*

5 *Voyez ci-deſſus, Liv.* 3. *Chap.* 8.

6 *De Intern. Affectionib.*

Siecle xxxvj.

vec celle qui vient de la *rate*, il veut que l'on prenne, dans le commencement de la premiere de ces maladies, un remede compoſé avec de *l'origan*, cuit dans du vin, & du *laſerpitium*, gros comme un grain d'orobe. Ce bruvage devoit être ſuivi du *lait de chevre*, dont on prenoit *quatre hémines*, avec le tiers d'hydromel. Il vouloit de plus que l'on s'abſtint de nourriture ſolide les dix premiers jours de la maladie, pendant leſquels il découvroit ſi le mal étoit mortel ou non; que l'on prît de la ptiſane coulée, cuite avec du miel, & que l'on bût d'une ſorte de vin blanc qu'il ſpécifie, & qui n'étoit pas violent. Les dix jours étant paſſez, il accordoit de la chair de *cocq* rôti, qu'il vouloit que l'on mangeât chaude, de celle de 1 *petits chiens*, & quelque ſorte de *poiſſon* qu'il nomme, avec le même vin dont on a parlé Mais lorſque les eaux commençoient à tomber dans le ventre, ou que l'hydropiſie étoit formée, il venoit aux mêmes remedes qui ont été indiquez auparavant, au vin noir, & âpre, à l'exercice &c. Pour l'hydropiſie qui vient de la rate, il donnoit au commencement de l'*ellébore*, dans le deſſein de faire vomir, & il purgeoit enſuite avec du 2 *cneorum*, du ſuc d'*hippophaë*, ou des *grains Cnidiens*; ce qui étoit ſuivi du *lait d'âneſſe*, à la quantité de 3 *huit hémines*, y délayant un peu de miel. Si ces remedes n'étoient pas ſuffiſans, il avoit recours à ceux que la Chirurgie fournit, comme on le verra ci après.

Hippocrate guériſſoit la *fiévre quarte*, premierement en purgeant par le bas. Cette purgation étoit ſuivie de celle de la tête; & après avoir purgé encore une fois comme la premiere, ſi la fiévre continuoit, il laiſſoit paſſer le temps de deux accès, & après cela il venoit au bain d'eau chaude. Au ſortir du bain il donnoit gros comme un grain de millet du fruit de 4 *juſquiame*, autant de *mandragore*, du ſuc de *laſerpitium*, 5 gros comme trois feves, & pareille quantité de *triolet*, le tout délayé dans du vin pur. Que ſi le malade étoit robuſte & paroiſſoit ſe porter bien d'ailleurs, ou qu'une fiévre, venue de laſſitude ou de fatigue, ſe fût changée en quarte, il commençoit par les fomentations, & donnoit enſuite de l'ail, & du meil, & du bouillon de lentilles dans lequel on avoit mis du miel, & du vinaigre. Le malade ayant pris cette nourriture, notre Auteur le faiſoit vomir, & après l'avoir baigné dans un bain chaud, quand il étoit réfroidi, il lui faiſoit boire du 6 *Cyceon*, avec de l'eau; & le ſoir il le nourriſſoit de viandes legeres, lui permettant d'en prendre autant qu'il vouloit. Dans l'accès ſuivant, il le baignoit encore chaudement, & après l'avoir couvert de pluſieurs couvertures pour le faire ſuer, il lui faiſoit boire un bruvage compoſé avec des racines *d'ellebore blanc*, ou plûtôt avec une ſeule fibre longue de troit doigts, une dragme de *triolet*, du *laſerpitium*, le poids de deux féves, & du vin pur. Si le malade vomiſſoit c'eſt ce que notre Auteur demandoit; ſinon, il le faiſoit vomir avec un médicament fait exprès, après lui avoir purgé la tête. Il lui ordonnoit enfin une nourriture legere, & acre en même

1 *Voyez ci-deſſus, Liv. 3. Chap. 15*
2 *Voyez ci-deſſus, Liv. 3. Chap. 16.*
3 *Ibidem.*
4 *Voyez ci deſſus, Liv. 3. Chap. 22.*
5 Je ne ſai s'il n'y a point de faute dans la doſe de ces médicamens.
5 *Epidemic. Lib. 7.*

même temps, & si l'accès prenoit à jeun, il falloit alors s'abstenir de médicament vomitif. *Siecle xxxvj.*

1 Dans une *diarrhée*, & *dysenterie*, avec douleur de ventre, & avec enflure des pieds, Hippocrate remarque que *de la farine délayée dans du lait*, c'est à dire, *de la bouillie*, fut plus utile que n'avoit été *le petit lait de chevre*, qu'on avoit employé auparavant; & il ajoûte, qu'un autre malade de la même maladie s'étoit fort bien trouvé du *lait d'ânesse*, que l'on avoit fait cuire. Il avoit remarqué auparavant que *du petit lait*, & *du lait*, *où l'on avoit éteint des caillous ardens*, avoit soulagé une personne qui se trouvoit dans le même cas. On voit par là qu'Hippocrate ne se servoit presque que du *lait*, dans cette maladie. Il propose en un autre endroit, pour le même mal, *des féves* cuites avec du *rubia tinctorum*, dans un bouillon gras. On trouvera encore une remede bien singulier pour la dysenterie 2 quand on parlera des Ecrits d'Hippocrate.

Au reste il faut remarquer que les exemples des cures, que nous avons rapportées dans ce Chapitre, sont tirez indifferemment des ouvrages qu'on a attribuez à Hippocrate, sans distinction de ceux qui ont passé pour n'être pas de lui, & de ceux que l'on a cru légitimes.

CHAPITRE XXVII.

Des Maladies des Femmes.

Le corps des femmes étant autrement disposé que celui des hommes, elles ont aussi des maladies qui leur sont particulieres. Ces maladies dépendent principalement de la *matrice*, & elles sont en assez grand nombre, comme on a pu voir par la liste que nous en avons donnée ci-dessus. Hippocrate attribuoit une bonne partie de ces maladies aux divers *changemens de lieu* de la partie qu'on a nommée; laquelle il supposoit pouvoir non seulement se relâcher, & tomber en telle sorte qu'elle pende en dehors, mais encore s'élever jusqu'au foye, jusqu'au cœur, & même jusqu'à la tête; ou tourner son orifice à droite, à gauche, en avant & en arriere. De tous ces mouvemens ceux qui produisent de plus terribles accidens, ce sont, selon Hippocrate, ceux par lesques la matrice remonte, & presse le foye, le cœur, & les parties les plus hautes. Les accidens dont il s'agit sont un promt changement de couleur, un grincement de dents, des mouvemens convulsifs, une difficulté de respirer qui va jusqu'à la suffocation entiere, une privation de tous les sens; enfin un froid universel, comme si la personne étoit morte.

Pour tirer d'affaire les femmes qui sont en cet état, Hippocrate veut qu'on leur bande le dessus du ventre avec une bande, & que l'on pousse doucement la matrice embas; qu'on leur ouvre la bouche; qu'on leur fasse avaller de bon vin; & qu'après qu'elles sont revenues à elles on leur donne un médicament purgatif, & enfin du lait d'ânesse.

Si

1 γάλα πεπυράμενον. On trouve dans ce passage, qui est au commencement du Livre qu'on vient de citer, plusieurs autres manieres de se servir du lait.

2 *Voyez ci après Chap.* 30.

Siecle xxxvj. Si le mal eſt plus opiniâtre, après avoir remis la matrice en ſon premier lieu, il faut que la malade boive d'une décoction où il entre du *caſtoreum*, de l'herbe appellée *coryſa*, de la *rue*, du *cumin d'Ethiopie*, de la ſemence de *raifort*, du *ſoufre*, & de la *myrrhe*. Il faut d'ailleurs, pour la reveiller, pour la faire éternuer, & pour faire deſcendre la matrice, lui tenir ſous le nez des choſes puantes, ou lui en faire recevoir la fumée en les brûlant. Notre Auteur choiſiſſoit pour cela de la *laine*, du *bitume*, du *caſtoreum*, du *ſoufre*, de la *poix*, des *cornes*, des *plumes d'oiſeaux*, ou *la mêche d'une lampe nouvellement éteinte*. Pendant ce temps-là il faiſoit oindre d'un autre côté les parties d'embas avec des huiles ou des parfums liquides de la meilleure odeur, tel qu'étoit celui qu'il appelloit 1 *Netopum*.

Il employoit encore divers autres remedes ſoit intérieurement, ſoit extérieurement, entre leſquels il ne faut pas oublier de mettre 2 *les Peſſaires*. On appelloit ainſi une eſpece de ſuppoſitoires, que l'on introduiſoit dans le col extérieur de la matrice. Ils ſe faiſoient avec de la laine ou du charpi, ou du linge, avec quoi l'on mêloit diverſes choſes, comme des poudres, des huiles, de la cire &c. On donnoit enſuite à cela une forme ronde & longue comme celle d'un doigt. L'uſage des Peſſaires étoit anciennement fort fréquent; on en faiſoit un remede preſque univerſel pour les maladies des femmes. On s'en ſervoit dans l'intention de ramollir, d'adoucir, d'ouvrir, d'attirer, d'irriter, de reſſerrer, de purger & nettoyer la matrice, de la deſſecher, de la retenir &c. On employoit pour cela tantôt des huiles & des graiſſes, ou des ſucs d'herbes; tantôt des matieres acres & irritantes, comme le *nitre*, la *ſcammonée*, le *tithymale*, les *cantharides*, *l'ail*, le *cumin*; tantôt des aſtringentes, comme l'écorce & la fleur de *grenades*, le *rhus*, ou le *ſumach*, *l'alun* &c. tantôt des *aromates*, de la *myrrhe*, du *caſtoreum*, & des plantes odorantes. Il n'eſt point, comme on l'a dit, de maladies de matrice où l'on n'employât les peſſaires. On remedioit par ce moyen à la ſuffocation que l'on prétendoit que cette partie cauſât; on provoquoit les menſtrues, ou on les arrêtoit; on apportoit du remede au relâchement, à la chute, à l'humidité ſuperflue, aux ulcerations, & aux inflammations de la matrice, à l'hydropiſie de cette partie, aux fleurs blanches, à la ſtérilité; on facilitoit l'accouchement des enfans morts; on faiſoit ſortir l'arriere-faix, on procuroit les purgations des femmes accouchées &c. ſans compter que l'on ſe ſervoit auſſi de ce moyen pour faire avorter.

Ce n'eſt pas qu'Hippocrate n'employât d'ailleurs divers autres remedes, dans les maladies qu'on vient de nommer. On ne les parcourra pas tous, pour éviter la longueur. On ſe contentera de donner ici un abregé de la maniere dont il traitoit deux maladies des plus conſiderables, quoi que fort communes, & qui ſont oppoſées l'une à l'autre, la *ſuppreſſion des mois*, & leur *trop grand & trop frequent écoulement*. Il commençoit la cure de la premiere de ces maladies,

1 *Voyez ci-deſſus, Liv. 3. Chap. 21.*

2 Πεσσοὶ, προσθετὰ, κολλύρια. On les appelloit encore μετὰ πριαπισκωτὰ, à cauſe de leur figure, mais ce mot ne ſe trouve pas dans Hippocrate. *Voyez ci-après, Part. 2. Liv. 4. Sect. 2. Chap. 5. & Part. 3. Liv. 2. Chap. 1.*

dies, en donnant 1 des purgatifs & des vomitifs. Et après avoir mis en uſage les peſſaires les plus acres, les parfums, les fomentations, & les bains chauds, pratiquez deux fois chaque jour, il faiſoit prendre intérieurement divers médicamens que l'expérience avoit fait conoître propres à attirer, ou à faire ſortir le ſang par les voyes ordinaires. Il ſe ſervoit quelquefois pour cela du *crethmus*. ou crête marine, cuite dans du vin fait avec l'arbre appellé *Tæda*; il y ajoûtoit de la *mercuriale*, & des *pois chiches*. Si ces remedes étoient trop doux; il préparoit une boiſſon avec cinq *cantharides* dont il ôtoit la tête, les ailes, & les pieds, avec du *tribulus marin*, de *l'anthemus*, de la ſemence de *ſéleri* ou de *perſil*, & quinze *œufs de ſeche*, le tout infuſé dans du vin doux. Il prenoit encore des feuilles & des fleurs de *ranoncules*, qu'il faiſoit auſſi tremper dans du même vin, y joignant du *dictam de Crête*, du *peucedanum*, du *panax*, de la racine de *pivoine*, de la ſemence de *violettes blanches*, du *ſuc de chou*, du *laſerpitium*, gros comme un grain d'orobe, & de la ſemence de *creſſon*. Ces deux derniers médicamens devoient être délayez dans du vin ou dans du *lait de chienne*. Hippocrate employoit encore divers autres ſimples pour guérir cette maladie, leſquels on ne rapporte pas. *Siecle xxxvj.*

A l'égard du *flus immoderé*, il recommandoit que l'on ſ'abſtînt 2 du bain, & de tout ce qui peut échauffer, auſſi bien que des viandes & des médicamens qui font uriner, ou qui lâchent le ventre. Il vouloit auſſi que l'on fît le lit plus haut du côté des pieds, & que l'on introduiſit des peſſaires aſtringens. 3 Il vouloit de plus, que l'on fomentât le ventre & les parties d'embas avec une éponge & des linges trempez dans de l'eau froide; que l'on fît boire à la malade d'une boiſſon compoſée avec la ſemence de *perſil* rôtie, pilée & paſſée par le tamis, celle *d'eryſimum* préparée de même, celle de *peplium*, ou de *pavot* paſſée avec de la *farine* groſſiere, celle *d'ortie*, la *galle* ou *mouſſt d'olivier ſauvage*, la *galle*, la *rue*, *l'origan*, le *pulegium*, la farine *d'orge*, la farine de *froment*, & le *fromage de chevre*; le tout accommodé en maniere 4 de *Cyceon*. Voilà les remedes qu'Hippocrate faiſoit au commencement de cette maladie, auxquels il faut joindre 5 *l'application d'une grande ventouſe* ſur les mammelles. Mais dès que la perte de ſang commençoit à diminuer, il pratiquoit les remedes qui ſuivent, pour l'arrêter entierement. Il donnoit des purgatifs & des vomitifs, & il faiſoit des fomentations adouciſſantes & adſtringentes aux parties baſſes; & il y appliquoit enſuite un cataplâme fait avec de la farine *d'épautre* d'où l'on n'avoit pas ôté le ſon, du fruit de *figuier ſauvage*, & des *feuilles d'olivier*. Enfin il venoit au *lait de vache*, cuit ou crud, ſelon l'état de la malade. De plus il recommande *la ſemence d'éryſimum* rôtie, & délayée dans du vin; & il y joint des *parfums* où il entre du *vinaigre*, du *ſoufre*, de *l'épautre*, 6 de la *myrrhe*, & *du fruit de ſerpent*. Ces derniers remedes regardent proprement une eſpece particuliere de perte de ſang, laquelle il dit venir des lieux qui ſont 7 *ſous les articulations*

1 *De Morb. Mulier. Lib.* 1. *& de Natur. Muliebr.*
2 *Lib. de Locis in Homine.*
3 *De Morb. Mulier Lib.* 2.
4 *Voyez ci deſſus Liv.* 3. *Chap.* 15.
5 *Aphoriſm.* 50. *Sect.* 5.
6 Καρπὸς τοῦ ὄφις. Cet *Ophis*, ou ce *ſerpent*; pouvoit être une eſpece de plante.
7 ὑπὸ τῶν ἄρθρων. Cet mot ſignifie diverſes choſes dans Hippocrate; & il n'eſt pas toûjours aiſé de ſavoir ce qu'il entend par là. Voyez ci-deſſus dans la liſte des maladies, Chap. 8. au mot *poumon*.

Siecle xxxvj.

ticulations de la matrice. Dans un autre endroit il met *la ciguë*, priſe intérieurement, entre les remedes qui arrêtent les pertes de ſang. *Prenez*, dit-il, *autant de ciguë que l'on en peut tenir avec trois doigts, & beuvez en la décoction faite dans de l'eau.* On fera 1 ci-après quelques réflexions ſur ce remede.

La cure des pertes de ſang qui ſont accompagnées de douleurs, d'acreté, de mauvaiſe odeur, & autres accidens, ſe faiſoit à peu près de même. Hippocrate donnoit *l'ellebore blanc*, & enſuite quelqu'autre purgatif, & enfin les aſtringens & des adouciſſans dont on a parlé. Mais il ne faut pas oublier de remarquer qu'outre les fomentations, il recommande encore *les clyſteres* ou *les lavemens pour la matrice*, qui étoient employez dans les ulceres & dans quelques autres maladies de cette partie, & qui étoient compoſez des mêmes matieres dont on faiſoit les fomentations, les cataplâmes, & les peſſaires. Notre Auteur employoit auſſi dans cette cure le *lait d'âneſſe*. Et à l'égard du régime de vivre, il conſeilloit que l'on uſât d'herbages cuits, qui n'euſſent rien d'acre, de poiſſons gluants, cuits avec de l'oignon & de la coriandre, dans de la ſaumure douce & graſſe; que l'on mangeât des chairs de porc, d'agneau, de mouton, plûtôt rôties que bouillies; que l'on bût de petit vin blanc avec un peu de miel; que l'on ne ſe baignât pas trop ſouvent, & que le bain ne fût pas trop chaud. Enfin la matrice ayant été aſſez humectée, & l'acreté des humeurs adoucie, il défendoit entierement le bain, & finiſſoit par un régime & des remedes propres à reſſerrer, tels que ſont ceux que l'on a indiquez ci-devant.

CHAPITRE XXVIII.

Chirurgie d'Hippocrate.

2 *CE que les medicamens ne gueriſſent pas, le fer le guérit; & ſi le fer ne ſert de rien, il faut avoir recours au feu.* C'eſt de la *Chirurgie* qu'Hippocrate tiroit les deux derniers remedes dont on vient de parler, ou la maniere de les adminiſtrer, & pluſieurs autres moyens de guérir les maladies. On a vu ci-deſſus qu'il exerçoit lui-même la Pharmacie, il en étoit de même de la Chirurgie. En ce temps-là une ſeule & même perſonne étoit chargée de tout ce qui concerne la Médecine en général; en ſorte que celui qu'on appelloit alors Médecin, ordonnoit les médicamens, les préparoit, & faiſoit tous les remedes & toutes les operations néceſſaires pour la guériſon des maladies, ou du moins faiſoit faire tout cela à des ſerviteurs, qui travailloient ſous ſa main & ſous ſes yeux. C'eſt ce que Galien remarque, & qui paroît d'ailleurs par la ſeule lecture des Ecrits d'Hippocrate, & particulierement par le ſerment qu'il exige de ſes diſciples; auxquels il fait promettre, *qu'ils ne tailleront point ceux qui ont la pierre, mais qu'ils laiſſeront faire cette operation à ceux qui en font une profeſſion*

1 Part. 2. Liv. 2. Chap. 7.
2 *Voyez ci-deſſus, Liv. 3. Chap. 14.*

profeſſion particuliere; ce qui ſuppoſe qu'il leur permettoit l'exercice de tout le reſte de la Chirurgie. D'ailleurs un de ſes Livres, dans lequel il ne traite que de choſes appartenantes à la Chirurgie, eſt intitulé 1 *la Boutique du Médecin*, & non pas *du Chirurgien*, qui eſt pourtant le titre qu'Hippocrate auroit dû donner à ſon Livre, ſi la Chirurgie avoit été alors un Art détaché du reſte de la Médecine. Mais bien loin que cela fût, 2 *la Chirurgie* n'avoit pas même de nom particulier, & l'on ne conoiſſoit pas encore cette partie de la Médecine ſous ce nom, qui ne ſe trouve en nul endroit des Ecrits de notre Auteur, & qui n'a apparemment commencé à être en uſage, que dans le temps du partage de la Médecine dont on parlera 3 ci après. *Siecle xxxvj.*

Mais comme les noms ne changent point les choſes, de quelque maniere que l'on nomme *l'Art qui enſeigne à guérir les maladies par l'operation de la main*, il n'y a pas de doute qu'Hippocrate ne le poſſedât, & même que cet Art n'eût une grande part dans toute ſa pratique de la Médecine priſe en géneral.

On a vu ci-devant qu'Hippocrate brûloit ou cautériſoit la poitrine & le dos des Phthſiques, & le ventre de ceux qui avoient la rate groſſe. Les inſtrumens dont il ſe ſervoit pour cet effet, étoient tantôt 4 *des fers chauds*, tantôt *des fuſeaux de bouis*, qu'il trempoit dans de l'huile bouillante, tantôt une eſpece de *champignon*, qu'il faiſoit brûler ſur la partie, tantôt ce qu'il appelle *du lin crud*. Il faiſoit un grand uſage de ces manieres de brûler, dans toutes les douleurs qui ſont fixes & attachées à une partie. Dans *la Goutte*, par exemple, & dans *la Sciatique*, il brûloit ou cautériſoit les doigts des pieds & des mains, & la hanche, avec *le lin crud*. 5 Un fameux Médecin Anglois, mort depuis peu d'années, comparoit cette maniere de cauteriſer avec celle que l'on pratique aujourd'hui aux Indes, où l'on ſe ſert pour cela d'une mouſſe nommée *Moxa*; mais la comparaiſon qu'il fait n'eſt pas tout à-fait juſte. Elle le ſeroit, ſi par le mot ὠμόλινον, *lin crud*, il falloit entendre *du fil* ou *de la filaſſe de lin*, comme le prennent les Commentateurs d'Hippocrate; au lieu que ce mot Grec ſignifie *de la toile faite avec du fil de lin qui n'a pas été blanchi a la leſſive*. 6 Le ſavant *Mercurial*, qui n'a pas ignoré cette derniere ſignification, n'a pas laiſſé de croire, que dans l'endroit où Hippocrate parle de *brûler avec du lin crud*, il entendoit par ce lin crud *des étoupes* ou *de la filaſſe de lin*. Il y a bien plus d'apparence que l'ancienne maniere de cautériſer avec le lin crud, ou plûtôt avec *la toile de lin neuve*, étoit la même que l'on pratique encore aujourd'hui en Egypte, comme nous l'apprenons de Proſper Alpinus qui en parle ainſi:

Les

1 Ἰητρεῖον.

2 On trouve dans Hipocrate les mots ſuivans, χειρισμὸς, χείριξις, χείρισμα, qui approchent de χειρουργία, mais qui ne marquent pas préciſément la même choſe; les premiers de ces termens n'étant employez que pour déſigner *l'action de manier* ou *de penſer une partie du corps*, ou *d'operer deſſus*, ou pour marquer *la cure d'une maladie par le moyen de la main*; au lieu que le dernier, quoi qu'il ſignifie auſſi *operation de la main*, comme on l'a remarqué dans le premier Livre, au ſujet de *Chiron*, a été donné à l'Art même *qui enſeigne à operer*, & non à *l'action d'operer*, ou à *l'operation*.

3 *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 9.

4 καυτήριον, *Cautere*, c'eſt à dire, *inſtrument dont on ſe ſert pour brûler quelque choſe*.

5 *Mr. Sydenham*.

6 *Voyez le ſixiéme Livre des diverſes Leçons de Mercurial*, 2. *Athenée*, Liv. 9. *Euſtache ſur l'Odyſſée*, Liv. 5. *Heſychius*, *Phavorin*, *& les autres Lexicographes*.

Siecle xxxvj.

1 *Les Egyptiens*, dit cet Autenr, *prennent un peu de cotton qu'ils enveloppent dans une petite piece de toile de lin, roulée en forme de pyramide, & ayant mis le feu du côté pointu de cette pyramide, ils appliquent le côté large sur la partie qu'ils veulent cautériser, appuyant toûjours dessus jusques à ce que toute la pyramide ou la toile soit brûlée.* Voilà ce que dit Alpinus; sur quoi il faut remarquer que dans cette operation ce n'est pas seulement le feu qui brûle, l'huile caustique qui distille le long du linge y contribue beaucoup, & le cotton qui est au milieu ne sert que pour mieux faire brûler le linge.

Le Cautere est si familier à Hippocrate, qu'il n'y a presque point de maladie chronique où il ne le propose. Dans l'hydropisie naissante, il cautérisoit le ventre en huit endroits, vers la région du foye. Dans les douleurs de tête, il appliquoit aussi huit cauteres sur cette partie, deux vers les oreilles, deux sur le derriere de la tête, deux à la nucque, & deux auprès des angles des yeux. Lors que les cauteres ne servoient de rien, il faisoit une incision tout autour du front en forme de couronne, & il entretenoit pendant quelque temps les bords de la playe ouverts & relevez, par le moyen du charpi qu'il mettoit entre deux pour donner issue aux humeurs, & au sang.

Il pratiquoit aussi les mêmes incisions, dans *les fluxions qui se jettent sur les yeux*; & il n'y épargnoit pas non plus les cauteres, qu'il faisoit non seulement à la tête, mais encore au dos. Ceux qui feront réflexion sur la violence & l'opiniâtreté de ces maux, & particulierement ceux qui y sont sujets, ne devront pas trouver étrange qu'on ait tâché de les guérir par des moiens aussi vigoureux, ou aussi cruels; & il n'y aura pas dequoi s'étonner si ces maladies sont presque aujourd'hui au rang des incurables, l'aversion ou l'horreur que l'on a pour des remedes de cette nature étant beaucoup plus grande qu'elle ne l'étoit autrefois.

On faisoit alors si peu de difficulté de se laisser cautériser ou brûler quelque partie, qu'on le pratiquoit même sans être malade. 2 Les *Scythes Nomades* se faisoient brûler les épaules, les bras, la poitrine, les cuisses, & les lombes, pour avoir le corps & les jointures plus fortes & plus fermes, & pour consumer l'humidité superflue des chairs, qui empêchoit, à ce qu'ils croyoient, qu'ils ne bandassent leurs arcs, & qu'ils ne lançassent leurs javelots avec assez de force. Ces mêmes peuples se cauterisoient encore frequemment les arteres des temples, pour prévenir 3 une fluxion qui leur tomboit ordinairement sur la hanche, pour aller trop à cheval. On peut joindre à ces Scythes les Sauromates leurs voisins, dont les femmes, 4 à ce que dit Hipocrate, vont à cheval, se servent de l'arc & du javelot, & font la guerre tant qu'elles sont filles; sans pouvoit se marier qu'elles n'ayent tué auparavant chacune trois de leurs ennemis, & offert un sacrifice à la Divinité selon la coutume de leur pays. Dès qu'elles sont mariées, ajoûte notre Auteur, elles sont exemtes d'aller à la guerre, si ce n'est dans un besoin pressant. Elles n'ont point de mammelle droite, parce qu'on la leur a *brûlée* pendant leur enfance avec *un fer chaud* propre pour cela; afin d'empêcher que cette partie ne croisse, & de faire passer toute la force

1 *Medicina Ægyptiorum, Lib. 3. Cap. 12.*
2 *Hippocr. Lib. de Aëre, Aquis & Locis.*
3 *Voyez ci dessus Liv. 3. Chap. 10.*
4 *Lib. de Aere, Aquis & Locis.*

force au bras & l'épaule du même côté. Voilà ce que dit Hippocrate de ces femmes, que l'on a appellé à cauſe de cela *Amazones*, c'eſt à dire, *ſans mamelles*, & dont on trouve l'hiſtoire, vraye ou fauſſe, dans Juſtin, dans Strabon, & ailleurs. *Siecle xxxvj.*

Hippocrate employoit encore un remede plus conſiderable que les précedens, pour une eſpece de douleur de tête, qu'il croyoit venir d'une eau renfermée dans le cerveau, ou entre le crane & le cerveau. Il faiſoit en cette occaſion une ouverture au crane avec un inſtrument qui emportoit une piece de l'os. C'eſt ce qu'on appelle *trépaner*, qui eſt un mot dérivé du 1 nom Grec de l'inſtrument dont on vient de parler. Cette opération avoit été principalement inventée pour les *fractures du crane*, dans l'intention de faire ſortir par l'ouverture qu'on faiſoit, de petites pieces d'os pointues & raboteuſes, qui picquent en ce cas la premiere des membranes du cerveau; ou pour vuider du ſang, ou du pus, qui par leur ſejour ſur cette partie cauſent divers accidens; ou enfin pour pouvoir relever le crane lors qu'il ſe trouve enfoncé.

Si Hippocrate mettoit en uſage des remedes de la nature de ceux dont on vient de parler, pour des douleurs de tête & pour des fluxions ſur les yeux, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait beaucoup fait valoir la Chirurgie en d'autres maladies plus dangereuſes. Il ouvroit fort hardiment la poitrine de ceux qui avoient 2 *un Empyeme*, lors que les remedes plus doux n'étoient pas ſuffiſans; & il s'y prenoit de cette maniere. Quinze jours après le temps qu'il jugeoit que le pus étoit formé ou extravaſé dans la poitrine du malade, il le faiſoit mettre dans un bain chaud; & l'ayant enſuite placé ſur un ſiege, il lui ſecouoit les épaules, & approchant l'oreille de ſa poitrine, il écoutoit s'il s'y feroit du bruit, & de quel côté cela arrivoit. Il étoit plus avantageux, ſelon notre Auteur, que le bruit ſe fît du côté gauche, & il croyoit qu'on pouvoit faire une inciſion de ce côté-là avec moins de danger. Que ſi l'épaiſſeur des chairs, & la quantité du pus empêchoient qu'on ne pût ouïr du bruit, il choiſiſſoit le côté où il y avoit le plus d'enflûre & de douleur, & il faiſoit ſon inciſion de ce côté-là, plûtôt ſur le derriere que ſur le devant, & le plus bas qu'il pouvoit. Il ouvroit donc premierement la peau ſeule, entre deux côtes, avec un raſoir large; & en ayant pris enſuite un plus étroit & plus pointu, il l'envelopoit avec de la toile, ou quelque autre étoffe; en ſorte qu'il n'y eût que la pointe qui parût, de la longueur de l'ongle du gros doigt, & le pouſſoit dans la partie juſqu'à cette profondeur. Cela étant fait, & le pus étant ſorti en une quantité ſuffiſante, il bouchoit la playe avec une tente de linge attachée à un fil, & pendant dix jours il vuidoit du pus, une fois chaque jour. Le pus étant à peu près tout écoulé, il ſeringuoit dans la playe du vin & de l'huile, & le faiſoit enſuite ſortir après qu'il y avoit demeuré douze heures. Enfin dès que le pus commençoit à devenir clair comme de l'eau, ou un peu gluant, il mettoit dans la playe une tente d'étain creuſe; & à meſure que l'humeur ſe tariſſoit, il diminuoit la tente, & laiſſoit peu à peu conſolider la playe.

3 Il faiſoit la même operation dans *l'hydropiſie du ventre*, ouvrant *auprès du nombril*,

1 Τρυπάνη, ou τρύπανον. *Une tariere, ou autre inſtrement propre à percer.*
2 *Voyez ci-deſſus, Liv. 3. Chap. 26.*
3 *Lib. de Affectionibus.*

Siecle xxxvj. *nombril*, ou ſur le derriere, *vers la hanche*, pour vuider les eaux que s'y rencontroient Mais il remarque expreſſément, *que ceux qui ſe tirent d'affaire par ce moyen ſont en petit nombre.* En un autre endroit il avertit, *qu'il faut promtement venir à cette operation*, avant que le mal ait beaucoup avancé, & qu'il faut bien ſe garder de tirer trop d'eau à la fois, parce que ceux en qui le pus ou les eaux ſe vuident tout d'un coup, meurent infailliblement.

1 Dans *l'hydropiſie de la poitrine*, après avoir préparé le malade comme dans l'empyeme, il découvroit la troiſième côte, en commençant à compter par la plus baſſe; & l'aiant percée avec une eſpece de *trépan*, il tiroit une petite quantité d'eau, & bouchoit la playe avec une tente de 2 *lin crud.* Il mettoit enſuite une éponge molle par deſſus, & bandoit la playe, de peur que la tente ne tombât. Il continuoit après cela de tirer de l'eau pendant douze jours, une fois le jour, & au bout de ce temps-là il tiroit toute celle qui venoit, travaillant d'ailleurs à deſſecher la poitrine par des médicamens, & par un régime de vivre particulier.

A l'égard de *l'enflure* qui ſurvient aux jambes, aux cuiſſes, & au ſcrotum, Hippocrate dit qu'il faut hardiment 3 ſcarifier ces parties, c'eſt à dire, les picquer en pluſieurs endroits 4 avec une lancette pointue. Il faiſoit d'ailleurs les opérations les plus hardies & les plus difficiles de la Chirurgie. Il *ouvroit le dos* pour vuider *les abſcès des Reins.* Il *tiroit les enfans morts* du ventre de leur mere, avec des crochets, ou avec un crochet, auquel il donne le nom *d'ongle*, parce qu'il étoit comme l'ongle d'un oiſeau de proye. Il les tiroit même piece à piece lors qu'il ne pouvoit mieux faire.

Mais il donnoit particulierement des preuves de ſon adreſſe & de ſa dextérité dans la cure de la maladie qu'il appelle 5 *Trichoſis*, qui eſt lors que les poils des paupieres ſe tournent en dedans, ce qui cauſe une douleur & des picqueures inſupportables. Il prenoit une aiguille infilée, qu'il paſſoit par la partie ſupérieure & la plus tendue de la paupiere juſques embas; & il en paſſoit une autre plus bas, au-deſſous de l'endroit où la premiere avoit été paſſée; couſant enſuite, & liant les deux filets enſemble juſques à ce que les poils tombaſſent.

On tailloit auſſi de ſon temps ceux qui avoient *la pierre dans la veſſie*; mais il y a de l'apparence qu'Hippocrate ne ſe mêloit point de faire lui-même cette opération, dont la pratique faiſoit déja de ce temps-là un métier particulier & ſéparé du reſte de la Chirurgie, comme on l'a remarqué au commencement de ce Chapitre. A cela près il exerçoit tout le reſte de la Chirurgie. Il réduiſoit fort bien *les os caſſez* & *diſloquez*, & ſes Livres qui traitent de cette matiere contiennent des leçons qui ſont encore preſque toutes ſuivies aujourd'hui. On ne fera pas un détail des préceptes qu'il donne ſur ce ſujet, ſoit touchant *l'extenſion*, qui ſe doit faire de la partie avant que l'on puiſſe *réduire* les os en leur place, ſoit touchant les inſtrumens ou les machines néceſſaires pour cela, ſoit

1 *Lib. de Intern. Affectionibus.*
2 *Voyez au commencement de ce Chapitre.*
3 κατασχῶν.
4 ὀξυτάτῳ μαχαιρίῳ.
5 *De Vict. Ration. in Acutis.*

soit enfin touchant la maniere de *bander*, ou de *situer* cette même partie, après la réduction faite. *Siecle xxxvj.*

On ne rapportera pas non plus tout ce qu'il enseigne concernant la maniere de *trépaner*, & les précautions que l'on doit prendre avant que d'en venir là; les distinctions des diverses sortes de fractures & de contusions du crane &c. les moiens que l'on a pour *arrêter le sang*, ou pour *rejoindre les bords d'une playe*, & pour la *consolider*, pour *déterger* ou *nettoyer le pus d'un ulcere*; pour le *dessecher*, pour *faire croître la chair*, & enfin *le réduire à cicatrice*. On ne s'attachera pas, dis-je, à tout cela, parce qu'il le faudroit repeter quand nous en serons à 1 *Celse* qui a fait un Traité complet de Chirurgie, tiré une bonne partie d'Hippocrate, duquel Traité on donnera un extrait. On remarquera seulement que la matiere des médicamens Chirurgicaux, dont Hippocrate se servoit, n'étoit pas tirée des *herbes* seules, comme du temps de *Chiron* & *d'Esculape*. On trouve déja dans Hippocrate l'usage de plusieurs sortes de mineraux, comme du *nitre*, de *l'alun*, du *vert-de-gris*, de la *fleur d'airain*, du *cuivre brûlé*, du *plomb*, du *spodium*, du *chalcitis*, & autres de cette nature.

On remarquera enfin qu'outre divers préceptes très-utiles qu'Hippocrate donne sur la Chirurgie, on trouve dans ses Ecrits quelques observations sur ce sujet faites en des cas particuliers, qui servent beaucoup pour l'instruction du Chirurgien, & pour le porter à ne point négliger même les plus petites blessures. C'est dans cette vuë que notre Auteur rapporte quelques exemples de personnes qui sont mortes d'une très-petite playe au front, dont l'os étoit un peu découvert; de quelques autres à qui une simple playe d'un doigt du pied a causé des convulsions, & la mort; d'autres qui ont eu un pareil sort pour s'être froissé un doigt de la main; d'autres qu'un coup donné avec la main sur le devant de la tête, a fait mourir, quoi que ce coup eût été donné en jouant; & d'autres enfin qui, ensuite d'une grande douleur au pouce du pied, & de quelques pustules noires survenues tout d'un coup à une tumeur du talon, ont été emportées en deux jours.

CHAPITRE XXIX.

Sentimens & Maximes d'Hippocrate concernant la Médecine & les Médecins en general.

2 TOute la Médecine est établie depuis long-temps, & l'on a trouvé le principe & la voye pour découvrir, comme on l'a déja fait, plusieurs excellentes choses, qui serviront encore à en découvrir beaucoup d'autres; pourvu que celui qui les cherchera soit propre à cela, & qu'ayant conoissance de ce qu'on a déja trouvé, il suive la même piste. Celui qui rejette tout ce qui a été fait avant lui, & prenant une autre route dans sa recherche, se vante d'avoir trouvé quelque chose de nouveau, se trompe lui-même, & trompe les autres avec lui.

La

1 *Voyez ci-après, Part. 2. Liv. 4. Sect. 2. Chap. 5.*
2 *De Prisca Medicina.*

Siecle xxxvj.

1 La Médecine eſt le plus noble de tous les arts. Mais l'ignorance de ceux qui l'exercent, & de ceux qui en jugent témerairement, fait qu'elle eſt regardée comme le moindre D'ailleurs ce qui nuit à la Médecine, c'eſt qu'elle eſt la ſeule entre les arts où il n'y ait point d'autre peine établie contre ceux qui l'exercent mal, que le deshonneur & la honte; mais c'eſt à quoi ces ſortes de gens ne ſont pas ſenſibles. Ce ſont des eſpeces de Comédiens, qui répreſentent des perſonnages bien differens de ce qu'ils ſont eux-mêmes. Car il y a beaucoup de Médecins de nom, mais peu qui le ſoient effectivement, ou dont les œuvres répondent à la profeſſion qu'ils font.

2 Il en eſt de la Médecine comme des autres arts, il y a de bons & de mauvais ouvriers. 3 L'art eſt long, & la vie eſt courte, l'occaſion échappe, l'expérience eſt trompeuſe, & le jugement difficile. Il ne ſuffit pas que le Médecin faſſe ſon devoir; le malade & ceux qui ſont auprès de lui doivent faire le leur; & il faut que les choſes de dehors ſoient diſpoſées comme il eſt convenable.

4 Pour pouvoir acquerir la ſcience de la Médecine dans un haut degré, les conditions ſuivantes ſont néceſſairement requiſes, la diſpoſition naturelle, les moyens de s'inſtruire, l'étude & l'application dès l'enfance, un eſprit docile & bien tourné, de la diligence, & beaucoup de temps.

5 Un Médecin ne doit pas avoir honte de s'informer des moindres perſonnes du peuple, touchant des remedes que ces perſonnes ont donnez avec ſuccès. C'eſt à mon avis par ce moyen-là que l'art de la Médecine s'eſt établi peu à peu, c'eſt à dire, en ramaſſant, & recueillant une à une les obſervations faites en divers cas particuliers, leſquelles étant enſuite toutes jointes enſemble, ont fait un corps complet.

6 Quelques-uns ſe font un métier de décrier celui d'autrui, ſans obtenir ce qu'ils ſe propoſent, & ſans qu'il leur en revienne d'autre avantage que celui de faire une vaine parade de leur ſavoir. Il y a, à mon avis, bien plus d'eſprit à trouver, ou à inventer des choſes utiles (*comme eſt la Médecine*) & à perfectionner ce qui ne l'eſt pas encore, qu'à s'efforcer par des diſcours peu honêtes de détruire auprès des ignorans, & des gens ſans expérience, des choſes de cette nature, qui ont été établies par d'habiles gens, & que l'expérience à confirmées.

7 Ceux qui tâchent de détruire la Médecine, ſous le prétexte que l'on meurt ſouvent entre les mains des Médecins, n'ont pas plus de raiſon de blâmer la con-

1 *Lex.*
2 *De Priſca Medcina.*
3 *Aphoriſm.* 1. *Lib.* 1.
3 *Lex.*
5 *Præceptiones.*
6 *Lib. de Arte.* On void par ce que dit ici Hippocrate, qu'il y avoit déja de ſon temps, auſſi bien qu'il y en a aujourd'hui, des gens qui ſe mocquoient de la Médecine, & des Médecins. Le Philoſophe Héraclite, dont on a parlé ci deſſus, étoit de ce nombre. Peut-être qu'Hippocrate a auſſi en vuë les Poëtes Comiques de ſon temps, qui n'épargnoient pas ſa profeſſion. La maniere dont on a vu qu'Ariſtophane traitoit le Dieu de la Médecine, fait juger qu'il ne devoit guére mieux parler des Médecins.
7 *Ibidem.*

conduite des Médecins, que celles des malades, comme si les premiers ne pouvoient qu'ordonner mal à propos des remedes, & que les derniers ne fissent point de fautes de leur côté, ce qui leur arrive neanmoins très-souvent! Ou comme si l'on ne pouvoit pas imputer la mort du malade à la violence insurmontable de la maladie, aussi bien, ou plûtôt qu'à la faute du Médecin qui l'a traité! *Siecle xxxvj.*

1 Ce n'est pas que les Médecins fassent jamais de fautes. Ceux qui en font le moins, ou qui en font peu souvent, doivent être fort estimez; car il est impossible que l'on rencontre toûjours aussi juste, qu'il seroit nécessaire.

2 Les plus habiles Médecins sont quelquefois trompez dans les cas qui se ressemblent.

3 C'est plûtôt l'opinion ou la conjecture qui juge des maladies obscures & difficiles à conoître, que l'art; quoi qu'en cette rencontre ceux qui ont de l'expérience, soient préferables à ceux qui n'en ont point.

4 Un Médecin approuve souvent ce qu'un autre Médecin désaprouve. C'est ce qui expose leur art à la colomnie du peuple, qui s'imagine à cause de cela qu'il n'y a rien de plus vain que cet art. Il en est, dit-on, de même du métier des Médecins que de celui des Augures, dont l'un dit, à l'égard du même oiseau, que s'il a paru du côté gauche c'est un bon signe, mais que si on l'a vu du côté droit le présage est mauvais, & l'autre dit tout le contraire.

5 Il ne faut jamais assûrer positivement qu'un tel remede guérira, parce que les moindres circonstances font varier les maladies, & qu'elles se rendent quelquefois plus longues & plus mauvaises que l'on ne pense.

6 Le but de la Médecine est de délivrer entierement les malades de leurs maladies, ou du moins d'en appaiser la violence; mais on ne doit pas entreprendre ceux dont la maladie est incurable par elle-même, ou par la destructrion totale des organes; car la Médecine ne peut pas s'étendre jusques-là.

7 Un Médecin doit souvent visiter ses malades, & prendre garde à tout avec une grande attention.

8 Il importe beaucoup à un Médecin pour établir son crédit, d'avoir un air de santé, & une bonne couleur. On s'imagine quelquefois qu'un homme, qui n'a pas le corps bien disposé, ne sauroit donner d'utiles avis aux autres qui sont dans le même état.

3 Un Médecin doit avoir de la propreté dans ses habits; de la gravité dans ses manieres. Il doit être moderé dans toutes ses actions; chaste & retenu dans le commerce, qu'il est obligé d'avoir avec le sexe. Il ne doit point être envieux, ni injuste, ni aimer le gain deshonête. Il ne doit pas être grand parleur mais il faut neanmoins qu'il soit prêt à répondre à tout le monde, avec douceur.

1 *De Prisca Médecina.*
2 *Epidemic. Lib.6.*
3 *Lib. de Flatibus.*
4 *De Victus Ratione in Acutis.*
5 *Lib. Præceptionum.*
6 *Lib. de Arte.*
7 *Lib. de Decenti Habitu.*
8 *Lib. de Medico.*
9 *Ibidem, & de Decenti Habitu,* item *Lib. Præcept. & Jusjurand.*

Siecle xxxij.

douceur. Il doit encore être modeſte, ſobre, patient, promt à faire tout ce qui eſt de ſon devoir, ſans ſe troubler ; pieux, ſans aller juſqu'à la ſuperſtition, ſe conduiſant avec honêteté dans ſa profeſſion, & dans toutes les actions de ſa vie. 1 En un mot il doit être homme de bien, & avoir en même temps la prudence, & l'induſtrie requiſe pour bien exercer ſon art.

2 Il n'y a point de deshonneur pour un Médecin, lorſqu'il eſt en peine touchant la maniere dont il doit ſe conduire en de certains cas auprès d'un malade, de faire appeller d'autres Médecins, afin d'aviſer, conjointement avec eux, ſur ce qu'il y a à faire pour le bien du malade.

3 Pour ce qui eſt du ſalaire que l'on doit au Médecin, il en uſera en cette rencontre avec honêteté, & avec humanité ; ayant égard au pouvoir, ou à l'impuiſſance où ſe trouve le malade de le recompenſer plus ou moins liberalement. Il eſt même des occaſions où le Médecin ne doit point demander ni point attendre de recompenſe ; comme lorſqu'il a traité un étranger, ou un pauvre, qui ſont des perſonnes que tout le monde eſt obligé de ſecourir. Il y a d'autres occaſions où il peut convenir par avance de ſon ſalaire avec le malade, afin que ce malade ſe remette avec plus d'aſſurance entre ſes mains, & ſoit perſuadé qu'il ne l'abandonnera point.

4 Ceux qui ont les premiers jugé que la Médecine étoit digne que l'on reconût Dieu pour ſon Auteur, ont, à mon avis, raiſonné juſte. 5 La Médecine a une grande veneration pour les Dieux ; & les Médecins ont cela de commun avec les Philoſophes, ou avec ceux qui ſont profeſſion de la ſageſſe, qu'ils ont la conoiſſance de la Divinité fortement imprimée dans leur eſprit.

Voilà quelles ſont les principales maximes d'Hippocrate, & ce qu'il penſoit touchant la Médecine en géneral, & le devoir des Médecins. Il ne ſe peut rien de mieux. On laiſſe au Lecteur à faire là-deſſus les réflexions convenables, & aux Médecins à en faire leur profit. Ceux-ci y apprendront d'ailleurs qu'il y avoit déja du temps d'Hippocrate un grand nombre de Médecins, mais peu de bons. Ils y apprendront encore, que l'uſage des *conſultations* étoit déja établi en ce temps-là, ce qui eſt une remarque importante à notre Hiſtoire. On parlera 6 ci-après du *ſerment*, qu'Hippocrate exigeoit de ſes diſciples, & qui renferme quelques-unes des maximes qui l'on a touchées.

1 *Lib. de Glandulis.*
2 *Lib. Præceptionum.*
3 *Ibidem.*
4 *De Priſca Medicina.*
5 *Lib. de Decenti Habitu.* On peut voir de quelle maniere M. Dacier a traduit ou paraphraſé tout ce paſſage. Ce que j'en rapporte eſt ce qu'il y a de plus clair. La crainte que j'ai euë de faire dire à Hippocrate des choſes, à quoi il ne penſoit peut-être pas, a fait que je m'en ſuis tenu à ces premieres lignes.
6 *Voyez le Chap.* 32.

CHA-

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XXX.

Des Ecrits d'Hippocrate.

IL y a trois remarques principales à faire touchant les Ecrits de notre Auteur, la premiere, qui concerne l'eſtime que l'on en a toûjours faite ; la ſeconde, la diſtinction que l'on doit faire de ſes Ecrits légitimes d'avec ceux qui ſont ſuppoſez ; & la troiſième, ſon langage, & ſon ſtyle. On remarquera donc, en premier lieu, que l'on a eu de tout temps une eſtime & un reſpect tout particulier pour les Ecrits d'Hippocrate. Galien veut *que l'on regarde ce qu'Hippocrate a dit comme la parole d'un Dieu*, & il ajoûte, *que ſi cet ancien Médecin a écrit avec quelque obſcurité, pour être plus court, ou s'il ſemble avoir omis en certains endroits quelque petite choſe, il n'a du moins rien écrit qui ne ſoit très-à-propos. Les Livres d'Hippocrate*, dit Suidas, *ſont très-connus de ceux qui étudient la Médecine, qui en font un ſi grand cas, qu'ils croyent que ce que cet Auteur a dit eſt ſorti d'une bouche divine, & non pas d'une bouche humaine.*

Mais outre ces témoignages, une marque évidente de la conſideration que l'on a toûjours faite des Ecrits d'Hippocrate, c'eſt qu'il y a peu d'Auteurs ſur qui l'on ait fait tant de commentaires. Entre les Anciens qui y ont travaillé, Galien parle d'un *Marinus*, d'un *Aſclepiade*, d'un *Héraclide Tarentin*, d'un *Héraclide Erythréen*, d'un *Zeuxis*, d'un *Métrodore*, d'un *Satyrus*, d'un *Sabinus*, d'un *Rufus Epheſien*, d'un *Pelops*, d'un *Numeſianus*, d'un *Quintus*, auxquels il faut joindre *Galien* lui-même ; *Celſe*, qui a ſouvent traduit Hipocrate mot à mot ; *Polladius*, Auteur Grec plus nouveau que les précedens, & de qui nous avons un Commentaire ſur le Livre des Fractures, & ſur le ſixième des Epidémiques, & enfin *Mnémon*, dont on parlera [1] ci-après, auſſi bien que de la plûpart de ceux que l'on vient de nommer. J'oublois l'Auteur du Commentaire ſur les Aphoriſmes, attribuê à Oribaſe. Cét Auteur joint à quelques-uns des Commentateurs d'Hippocrate dont on vient de parler, un *Soranus*, un *Domnus*, & un *Attalio*. Il y en a eu ſans doute pluſieurs autres parmi les Anciens, ſans compter ceux qui ont expliqué ſes mots obſcurs, comme on le verra dans ce même Chapitre. Le nombre des Modernes n'eſt pas moins grand, comme on le remarquera auſſi en ſon lieu.

Pour venir à la diſtinction que l'on doit faire des véritables Ecrits d'Hippocrate d'avec les faux, on commencera par la liſte que donne *Erotien*. Cet Auteur, qui vivoit ſous Neron, diſtinguant les Livres d'Hippocrate, ou qui paſſoient pour tels de ſon temps, ſelon les matieres dont ils traitent, compte ceux qui ſuivent. Les Livres, dit-il, qui concernent la doctrine des ſignes ſont le Livre intitulé *le Pronoſtique* ; deux Livres *des Prédictions*, leſquels deux derniers, ajoûte-t-il, ne ſont pas d'Hippocrate, comme nous le ferons voir ailleurs ;

[1] *Part. 2. Liv. 1. Chap. 8.* Ce Mnémon paſſoit pour être l'Auteur des caracteres qui ſe trouvent à la fin de quelques Hiſtoires des maladies qu'Hippocrate décrit dans ſon troiſiéme Livre des Maladies Epidémiques. On expliquera ceci à l'endroit que l'on cite.

Siecle xxxvj. leurs; & le Livre *des Humeurs*. Les Livres qui appartiennent à la Phyſique, & qui ſont les plus raiſonnez, ſont le Livre *des Vents*, celui *de la Nature de l'Homme*, celui *de la Maladie Sacrée*, celui *de la Nature de l'Enfant*, celui *des Lieux & des Saiſons* Les Livres concernant la maniere de traiter les maladies, ſont le Livre *des Fractures*, celui *des Articulations*, celui *des Ulceres*, celui *des Playes, & des Dards*, celui *des Playes de la tête*, celui *de la Boutique du Médecin*, celui qui eſt intitulé *Mochlicus*, celui *des Homorrhoïdes & des Fiſtules*, celui *de la Diete*; deux qui ſont intitulez *des Maladies*, celui *de la Ptiſane*, celui *des Lieux, ou des Parties, qui ſont dans l'homme*, deux Livres *des Maladies des Femmes*, un autre *des Femmes Stériles*, un autre *de la Nourriture*, & un autre enfin *des Eaux*. A l'égard des *Aphoriſmes*, & des ſix Livres *des Maladiets Epidémiques*, ils traitent de matieres mêlées. Ceux qui reſtent, concernent l'Art en géneral, le Livre intitulé *le Serment*, celui *de la Loi*, & celui *de l'ancieune Médecine*. Quant à *la Harangue de l'Ambaſſade*, & au *Diſcours prononcé à l'autel*, ces deux pieces ſervent plûtôt pour prouver les bienfaits d'Hippocrate envers ſa patrie, qu'ils ne regardent la Médecine.

Voila ce que dit Erotien. Galien parle d'un *Artémidorus Capito*, & d'un [1] *Dioſcoride*, qui étoient tous deux d'Alexandrie, & qui avoient ramaſſé. & donné au public tous les Ecrits d'Hippocrate joints enſemble. Il ajoûte que cete Edition avoit eu l'approbation de l'Empereur Adrien, ſous lequel ils vivoient, & qui avoit beaucoup de paſſion pour la Médecine. Mais Galien ne laiſſe pas de les cenſurer pour s'être donné trop de liberté, & avoir changé divers mots du texte qu'ils n'avoient pas entendus. On ne peut pas dire ſi le catalogue des Livres d'Hippocrate que ces Auteurs avoient recueillis étoit plus grand que celui que donne Erotien, mais il y a bien de l'apparence qu'il l'étoit, puiſque Galien qui les a ſuivis de près, fait mention de quelques livres comme étant d'Hippocrate, ou comme paſſant pour être de lui, deſquels le nom ne ſe trouve point dans la liſte d'Erotien. Ces Livres ſont celui qui eſt intitulé *des Affections*, celui qui a pour titre *des Affections Internes*, & deux autres Livres *des Maladies*, outre ceux dont Erotien parle. Galien reconoit auſſi une addition au Livre intitulé *Mochlicus*, qui n'eſt autre que le Livre que nous avons aujourd'hui, intitulé *de la Nature des Os*. Il avoit pareillement vu le titre du Livre *des Glandes*, qui paſſoit pour être d'Hippocrate, quoi que Galien le crût ſuppoſé. Il reconoit encore que le Livre intitulé, de *l'Enfant qui naît à ſept mois*, le ſuivant qui eſt *de l'Enfant qui naît à huit mois*, pouvoit ne faire alors qu'un même Livre avec le précedent. Il ſemble auſſi que Galien parle de pluſieurs Livres touchant *la Diéte*, au lieu qu'Erotien n'en cite qu'un. Et quoi qu'il ne crût pas que les *Prénotions de Cos* fuſſent d'Hippocrate, il paroît qu'elles paſſoient communément pour telles du temps du même Galien; & que l'on avoit reçu *le ſeptiéme Livre des Maladies Epidémiques*, quoi qu'il le regardât comme manifeſtement ſuppoſé.

Suidas, qui eſt des derniers Auteurs Grecs, parle de cette maniere des Livres d'Hippocrate, à la fin du paſſage que l'on a cité ci-devant Le premier, dit-il, des Livres d'Hippocrate eſt celui qui contient *le Serment*. Le ſecond renferme *les Prédictions*. Dans le troiſiéme, ſont *les Aphoriſmes*, ouvrage qui ſur-

[1] *Voyez ci aprés, Part. 3. Liv. 2. Chap. 3.*

surpasse l'esprit humain. Le quatrième fait cet admirable recueil qu'on a appellé *Exécontabiblos*, c'est à dire, *composé de soixante Livres*, qui contient tout le reste de ce qui regarde la Médecine & la Philosophie. *Siecle xxxvj.*

Nous en avons aujourd'hui pour le moins autant que Suidas en compte. Ceux dont le titre ne se trouve ni dans Erotien, ni, à ce que je crois, dans Galien, sont les suivans; le Livre intitulé *de la Nature de la Femme*; celui *de ce qui concerne les Vierges*; celui *de la Semence*; celui *des Chairs*; celui *de la Superfetation*; celui *de la Dentition*, ou *de la Naissance des Dents*; celui *du Cœur*; celui *de la Vuë* ou *de la Prunelle*; celui *de l'Anatomie*; celui *de la maniere de tirer les enfans morts du ventre de leur mere*; celui *du Médecin*; celui *de la Bienséance*; & celui *des Préceptes*. Cassiodore (*Divinar. Lect. Cap.* 31.) cite un Livre d'Hippocrate, qui avoit été traduit en Latin, sous ce titre, *De Herbis & Curis*. Ce Livre étoit sans doute supposé.

On trouve de plus à la fin du recueil que nous avons des œuvres d'Hippocrate, de certaines pieces qui paroissent sous le nom de 1 *Pieces étrangeres*, soit parce qu'elles ne sont pas toutes d'Hippocrate, soit parce qu'elles ne traitent pas toutes de la Médecine. Ces pieces consistent en quelques *lettres* que l'on suppose avoir été envoyées ou reçûes par Hippocrate, ou avoir été écrites à son sujet; en un *Arrest* ou *Senatus-Consulte des Athéniens*, en sa faveur; aux deux discours qu'Erotien désigne, comme on l'a vu, sous le nom de *Harangue de l'Ambassade* ou *de la Députation*, & de *Discours prononcé à l'autel*; en *la vie* & *la généalogie d'Hippocrate* écrite par Soranus. On y a joint deux petits livrets, dont l'un traite *des Purgatifs*, & l'autre est intitulé *de la composition du corps humain*, qui est adressé au Roi *Perdiccas*.

On ne rapportera pas ici tout ce que les Critiques ont dit touchant la distinction des veritables Ecrits d'Hippocrate d'avec les faux, ou les supposez. On remarquera seulement qu'il y en avoit déja plusieurs de suspects du temps de Galien & d'Erotien, entre ceux dont ils rapportent les titres. Quelques-uns de ces Livres étoient déja attribuez en ces temps-là aux *fils d'Hippocrate*, les autres à *son gendre*, ou à *ses petits fils*, ou à *ses disciples*, ou à *ses prédecesseurs*; comme celui *des Articulations* & celui *des Fractures*, que quelques-uns ont cru être de son grand-pere, qui portoit le même nom que lui; quoi que d'autres ayent soûtenu que ce *premier Hippocrate*, n'a rien écrit. L'on en a même attribué à d'autres Médecins, qui ont été avant lui, ou à peu près en même temps que lui, & à des Philosophes, comme à *Démocrite*, que l'on a cru l'Auteur du Livre *de la Nature de l'Homme*.

2 Galien impute, avec beaucoup de vraisemblance, cette *supposition de livres & de titres*, qui est si ordinaire a l'égard des Ecrits les plus anciens, à l'avidité que les Copistes & les gens de lettres ont euë pour le gain; & il assure que les sommes considerables que les Rois 3 *Attalus* & *Ptolomée*, qui travailloient

1 Τὰ ἐξωτικὰ. C'est *Foësius* qui leur a donné ce nom.

2 *In Lib. Hippocr. de Nat. Hum. Comment.* 2.

3 Galien ne dit point de quel Roi Attalus ni de quel Roi Ptolomée il entend parler; mais comme il remarque ailleurs (*in Lib.* 3. *Epidemic. Comm.* 2.) que Ptolomée *Evergetes* avoit eu beaucoup d'empressement pour avoir des livres, il semble qu'Attalus *Galatonices* ayant vécu en même temps, ce furent ces deux Rois qui disputerent à qui auroit les meilleurs. Tous les autres Auteurs ont attribué à Philadelphe ce que Galien dit ici d'Evergetes; & ce qu'il dit d'Attalus, Strabon le dit *d'Eumenes*. Voyez ci-après, Part. 2. Liv. 3. Chap. 3.

Siecle xxxvj.

loient à l'envi, à faire chacun une grande Bibliotheque, donnoient à ceux qui leur apportoient des Ecrits d'Auteurs fameux, ont causé cette supposition de noms, & cette confusion qui se trouve dans la disposition des ouvrages anciens.

On vient de dire que l'on ne s'arrêteroit pas à rapporter ici le jugement des Critiques touchant les veritables Ecrits d'Hippocrate. Ceux qui voudront s'éclaircir à fond là-dessus, peuvent consulter *Mercurial* & les autres Auteurs qui ont écrit sur ce sujet. On avertira seulement qu'il est important de remarquer que c'est à cette supposition, dont on vient de parler, que l'on doit attribuer les contradictions qui se rencontrent dans quelques sentimens d'Hippocrate, dont les uns paroissent directement opposez aux autres, comme on a pu le voir par ce qui a été dit ci-devant.

On remarquera en second lieu, que les Livres d'Hippocrate, qui se trouvent les mieux raisonnez, sont ceux dont on a le plus douté, ou que l'on a tenus pour les plus suspects, comme on l'a déja insinué précédemment.

On doit enfin observer que les pieces qu'on a appellées *étrangeres*, & que l'on a dit être jointes à la fin des œuvres d'Hippocrate, sont la plûpart, & peut-être toutes, supposées, comme on le fera voir plus particulierement dans le Chapitre suivant.

Quant au style & au langage d'Hippocrate, qui est la derniere chose que nous avons à examiner, par rapport à ses Ecrits, il ne faut pas trouver étrange que *Capito* & *Dioscoride*, dont on a parlé dans ce même Chapitre, n'entendissent pas toûjours Hippocrate, quoi qu'ils fussent Grecs naturels, ou du moins d'une ville où l'on parloit Grec. Erotien dont on a aussi fait mention, & qui vivoit environ cinquante à soixante ans avant eux, avoit déja fait *un Gloissaire*, c'est à dire, *un Dictionaire des mots obscurs & surannez* dont cet ancien Médecin s'étoit servi, ou du moins de ceux qui n'étoient plus en usage dès long temps dans la langue Grecque.

Nous apprenons même de cet Auteur, dont l'ouvrage est venu jusqu'à nous, que plusieurs autres Médecins ou Grammairiens avoient travaillé à la même chose long-temps avant lui, entre lesquels il nomme les suivans; *Xénocrite*, Grammairien, qu'il dit avoir été le premier qui ait écrit sur ce sujet; *Callimachus*, disciple d'Hérophile; *Bacchius*, *Philinus* l'Empirique, *Apollonius* Cittien; *Apollonius* Opliis; *Dioscoride* Phocas, ou plûtôt *Phacas*; *Glaucias*, autre Empirique; *Lysimachus*, de Cos, *Euphorion*; [1] *Aristarque*; *Aristocles*; *Aristopeas*; *Antigonus* & *Didyme*, tous deux d'Alexandrie; & le dernier aussi Grammairien; *Epiclès*; *Lycus* Néapolitain; *Straton* & *Mnesthæus*. Voilà quels sont ceux qu'Erotien nomme dans ses Glosses, auxquels il faut joindre *Galien*, & *Herodote*, dont les Gloissaires nous sont aussi restez. On parlera d'Hérodote ci-après, *Part. 2. Liv. 4. Sect. 2. Chap. 2.*

On a déja remarqué à l'égard du style d'Hippocrate, qu'il est fort concis, ce qui fait que l'on a peine d'entendre ce qu'il veut dire en divers endroits. On

1 Il y a un Aristarque Médecin, qui étoit de Tarse, & qui est cité par Galien. Je ne sai si c'est le même qui fut Médecin de Bérénice veuve d'Antiochus, & fille de Ptolomée Philadelphe. Voyez *Polyænus*, Liv. 8. Il se pourroit aussi que le fameux Grammairien Aristarque eût travaillé à expliquer les mots difficiles d'Hippocrate.

On peut ajoûter qu'il a d'ailleurs de la gravité; Erotien obſerve que la phraſe d'Hippocrate eſt la même que celle d'Homere. *Siecle xxxvj.*

Son langage ſemble être proprement Ionique; & l'on a vu 1 ci-deſſus que quelques Auteurs ont prétendu qu'Hippocrate avoit écrit en cette Dialecte, ou en ce langage, en faveur de Démocrite, au lieu qu'étant de l'Iſle de Cos il auroit dû écrire en Dorique; mais 2 Galien veut que le langage de cet ancien Médecin tienne quelque choſe de l'Attique; & il ajoûte, que quelque-uns diſoient qu'Hippocrate avoit écrit en *vieux Attique*.

Quoi qu'il en ſoit, il paroît qu'il étoit arrivé un changement aſſez conſiderable dans la langue Grecque, pendant l'eſpace qui s'étoit écoulé entre Hippocrate & quelques-uns de ſes Gloſſateurs, par la peine où étoient ces Auteurs-là d'entendre ce qu'il avoit voulu dire par tel mot, quoi qu'ils fuſſent Grecs auſſi bien que lui. On peut conſulter, touchant les mots de cette nature, Erotien & Galien.

Mais il faut encore remarquer qu'outre l'obſcurité, qui réſulte des mots difficiles à entendre, qui ſe trouvent dans Hippocrate, il y en a une autre qui vient des fautes qui ſe ſont gliſſées, & des diverſes leçons qui ſe trouvent dans les manuſcrits de cet Auteur, dont les ouvrages ont paſſé par tant de mains differentes, qu'il ne ſe peut qu'il n'y ait de grandes variations. On en rapportera un ſeul paſſage dans lequel on verra un exemple de la variation dont on vient de parler, & où l'on trouvera même un mot qui a fait de la peine aux Interpretes, & qui a donné lieu à une équivoque aſſez plaiſante. On lit dans le ſeptième Livre *des Maladies Epidémiques*, ſur la fin, les paroles qui ſuivent: πορνείη ἄχρωμος δυσεντερίης ἄκος. *Fabius Calvus*, Médecin de Ravenne, qui a le premier traduit Hippocrate en Latin ſur un Manuſcrit du Vatican, par ordre de Clement Septième, explique le premier mot de ce paſſage comme s'il avoit lu πόρνη, *meretrix*, au lieu de πορνείη, *fornicatio*; & prenant le nom qui ſuit pour un nom de femme, il traduit ainſi tout le paſſage: *Meretrix Achromos dyſenteriæ medela*; comme s'il y avoit eu, du temps d'Hippocrate, une femme débauchée nommée *Achromos* qui eût un remede pour la dyſenterie.

Cornarius & Foëſius, autres Interpretes modernes d'Hippocrate, traduiſent le même paſſage de cette maniere: *Scortatio impudens, vel turpis, dyſenteriæ medetur.* En effet 3 Aëtius & 4 Paul Eginete remarquent *que le coït a quelquefois été utile pour guérir de veilles diarrhées*, & peut-être font-ils alluſion à ce paſſage. Suppoſé donc qu'il faille lire, avec Cornarius & Foëſius, πορνείη, & non pas πόρνη, le premier de ces mots ſe trouvant dans tous les manuſcrits, il n'y aura plus de difficulté que ſur le mot ἄχρωμος. Voici quel eſt là-deſſus le ſentiment de 5 Mr. Dacier. Il prétend qu'Hippocrate a dit tout autre choſe que ce qu'on lui fait dire, & il traduit ainſi ce paſſage: *La fornication eſt un méchant & déteſtable remede à la dyſenterie.* Il faut, ſelon cet Auteur, lire ἄχρωμον au lieu d'ἄχρωμος, & le rapporter à ἄκος. Ce mot ἄχρωμος eſt, dit-il,

1 *Liv.* 2. *Chap.* 6.
2 *In Lib. Hippocr. de Fracturis, Commentar.* 3.
3 *Tetrabibl.* 1. *Serm.* 3. *Cap.* 8.
4 *Lib.* 1. *Cap.* 35.
5 *Remarques ſur le troiſieme Livre de la Diéte.*

Siecle xxxvj. il, un vieux mot, qui ne se trouve que dans Hippocrate & dans Artémidore, & l'on ne sait pas bien sûrement ce qu'il signifie. Suidas l'explique *impudique, impudent*, c'est à dire, *qui est sans couleur*, qui ne rougit point. C'est la premiere idée du mot, mais il signifie en même temps *méchant, détestable ;* comme ἄχρεον, qui est le même qu'ἄχρωμον, est expliqué par Hesychius πονηρὸν, *méchant*. Par ce seul mot donc Hippocrate fait entendre que ce remede, dont quelques autres Médecins avoient sans doute fait mention, est très-mechant & pour la santé & pour les mœurs, en ce qu'il blesse l'honêteté & la bienséance. Hippocrate n'avertit pas avec plus de soin de ce qu'il faut suivre, que de ce qu'il faut éviter. Cette sentence est du dernier genre. Voilà ce que dit Mr. Dacier, qui, à mon avis, a ouvert le veritable sens de ce passage, sur lequel je m'étois trompé avec tous les autres, quoi que d'une autre maniere. Je ne doute point que la correction que ce savant Critique a faite, en changeant le ς du mot ἄχρωμ& en un ν, & en rapportant ce mot à ἄκ&, ne soit très-juste. Je remarquerai seulement qu'il me semble qu'on peut laisser au premier de ces mots la signification que lui donnent Suidas & Phavorin, ou du moins une qui en approche. Ces deux Lexicographes expliquent ἄχρωμον par ἀναιδὲς, *impudent, qui n'a point de honte*. Je crois, avec Henri Etienne, que le mot αἰσχρὸν, *vilain infame*, seroit plus propre & exprimeroit beaucoup mieux le sens du passage que ces Auteurs rapportent sur le mot ἄχρωμ&, & qui est le même que le passage d'Artémidore dont parle Mr. Dacier, sans marquer le Livre, ni le Chapitre où il se trouve. Ce passage est dans le quarante-quatrième Chapitre du Livre quatrième d'Artémidore. Il s'agit là d'un homme qui avoit songé qu'il voyoit sa femme dans un lieu public, ἐν πορνείῳ. *Il arriva ensuite*, dit le même Auteur, *que cet homme fut fait peager ; & c'est ce que son songe lui avoit marqué, car ce nouveau mêtier qu'il exerçoit est un mêtier infame, ou deshonête ;* ἦν γὰρ αὐτῷ ἡ ἐργασία ἄχρωμ&. La signification du dernier mot est, comme on void, fort claire, par ce qui precede, & sert beaucoup à éclaircir ce qu'a voulu dire Hippocrate quand il s'est servi du même terme. Je traduirois donc simplement le passage dont il s'agit, de cette maniere, en retenant d'ailleurs la correction de Mr. Dacier : *La fornication est un vilain remede à la dysenterie ;* & je ne prendrois pas ceci pour un conseil qu'Hippocrate donne, mais pour une observation d'un fait ou d'un cas arrivé à quelque personne. Il se peut même que cette observation ne soit point d'Hippocrate, étant tirée d'un livre qui n'a point été reconu par les plus anciens Critiques, pour un ouvrage légitime de cet Autçur. Et c'est sans doute par cette raison que le mot ἄχρωμ& ne se trouve point dans les Glossaires d'Hippocrate, ou peut-être parce que ce n'est pas un mot qui fût hors d'usage du temps des Glossateurs, puisqu'Artémidore, qui vivoit sous Antonin le Débonnaire, l'a employé. Pour revenir au passage d'Hippocrate, je ne sai pas même s'il n'y a point quelque plus grande ordure cachée sous le mot πορνείη ; car autrement cet ancien Médecin auroit pu se servir du terme de συνουσίη. En voilà assez, & peut être trop, sur cette matiere.

CHA-

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XXXI.

Des Lettres d'Hippocrate, & autres pieces qui ſont ajoûtées à la fin de ſes Oeuvres, où l'on trouve diverſes circonſtances touchant ſa vie, ſa mort, & les principales occaſions qu'il a euës de paroître dans l'exercice de ſa profeſſion.

APrès avoir parlé des Ecrits de notre Auteur, ou du moins de ceux qui lui ont été le plus généralement attribuez, il faut néceſſairement examiner les pieces que nous avons appellées 1 *étrangeres*. On a déja vu en quoi elles conſiſtoient, & on commencera par les deux diſcours, dont parle Erotien, comme par les plus anciennes de ces pieces. Celui que l'on prétend qu'Hippocrate prononça devant l'autel de Minerve, s'adreſſe aux Villes ou aux Communautez de Theſſalie, auxquelles il ſe plaint de ce que les Athéniens avoient fait deſſein de réduire ſous leur domination l'Iſle de Cos ſa patrie, les priant de la ſecourir dans ce danger preſſant; ce diſcours eſt fort court. Celui que l'on attribue à Theſſalus, qui eſt intitulé *Harangue de la Députation*, eſt au contraire fort étendu. Il eſt addreſſé aux Athéniens, & on les y fait reſſouvenir des bienfaits qu'ils ont reçus des prédeceſſeurs d'Hippocrate, depuis un temps fort éloigné, & d'Hippocrate lui-même, auſſi bien que de ſa famille. Les obligations que l'on ſuppoſe que les Athéniens & les autres Grecs avoient aux Ancêtres d'Hippocrate, conſiſtoient au ſecours que *Nebrus*, ſon triſayeul, dont il a été parlé dans la ſeconde Partie, avoit donné aux Amphictyons. Voici en abregé comme la choſe ſe paſſa. Les Amphictyons ayant aſſiegé la ville de *Criſa*, la peſte ſe mit dans leur camp; ce qui les obligea de conſulter l'Oracle d'Apollon ſur ce qu'ils avoient à faire. L'Oracle leur répondit, *qu'ils continuaſſent le ſiege, qu'ils prendroient la ville, pourvu qu'ils allaſſent inceſſamment à Cos, & qu'ils amenaſſent le fân d'une biche, avec de l'or.* Il envoyerent donc à Cos, où Nebrus, qui étoit de cette ville-là, & grand Médecin, leur expliqua l'Oracle, diſant qu'il étoit lui-même *le fân de biche*, & *Chryſus*, l'un de ſes fils, *l'Or*, 2 ſelon la ſignification de leurs noms. Il ajoûta qu'il équiperoit à ſes dépens, une galere de cinquante rames, fournie de tout l'appareil de guerre & de médecine, qui ſeroit néceſſaire. Il vint effectivement au camp avec ſon fils, & contribua à la priſe de la place, mais par un moyen qui eſt indigne de la profeſſion qu'il exerçoit. Il empoiſonna une fontaine qui alloit dans la ville, ce qui obligea les Criſéens de ſe rendre.

Ce qu'Hippocrate & ſes enfans avoient fait pour les Athéniens & pour les Grecs en général, c'eſt premierement que le pere avoit refuſé d'aller chez les *Illyriens* & les *Pæons*, qui l'avoient demandé, & lui avoient offert de grandes ſommes, pour qu'il vint les délivrer de la peſte qui ravageoit leur pays. La raiſon de ce refus, c'eſt qu'ayant conu par certains vents qui regnoient alors, que cette maladie viendroit enſuite dans la Grece, il crut que ſa préſence & ſes avis

1 *Voyez le Chapitre précedent.*

2 Νεβρὸς ſignifie *un fân de biche*, & χρυσὸς ſignifie *de l'or.*

Siecle. xxxvj.

avis ne ſeroient pas inutiles à ſon pays. En effet il envoya ſes fils, ſon gendre & ſes diſciples par toutes les Provinces, pour donner les conſeils néceſſaires pour ſe garantir de ce mal, & vint lui-même en Theſſalie & peu de temps après à Athénes, où il leur fut d'un grand ſecours; dequoi les Athéniens eurent alors tant de reconoiſſance, qu'ils donnerent à Hippocrate une couronne d'or, & l'initierent, auſſi bien que ſon fils qui parle, dans les myſteres de Cerés & de Proſerpine. On montre, en ſecond lieu, que les Athéniens étoient encore obligez par un autre endroit à Hippocrate, & à Theſſalus lui même; en ce que celui-ci, par le commandement de ſon pere, ſuivit, en qualité de Médecin, la flote qu'Alcibiade mena en Sicile, ayant fait de plus tous les préparatifs pour ce voyage à ſes depens, & ayant refuſé le ſalaire qu'on lui avoit offert.

Voilà les principaux articles, auxquels Theſſalus s'attache, pour faire ſentir aux Athéniens combien ils étoient redevables à ſe maiſon. De ces articles je n'examinerai que celui qui concerne *la peſte* qu'Hippocrate prévit devoir venir dans la Grece, ſur quoi je trouve quelques difficultez. Premierement le temps n'en eſt point marqué, & on ne trouve rien d'ailleurs dans les Auteurs touchant cette peſte venue de *l'Illyrie*. A la verité Aëtius remarque qu'Hippocrate ſe rencontrant à Athénes dans un temps de peſte, conſeilla, *que l'on allumât de grands feux par les rues, afin de purifier l'air, ou de le rendre plus ſec.* Galien attribue auſſi le même conſeil à Hippocrate en pareille occaſion, diſant, *qu'il ordonna que l'on fît de grands feux en divers quartiers de chaque ville de la Grece, & que l'on jettât dans ces feux, des fleurs, des herbes, & des drogues de bonne odeur*; mais il y a cette difference eſſentielle qu'il fait venir cette peſte dont il parle, de *l'Ethiopie*; indiquant par là cette grande peſte qui a été ſi bien décrite par *Thucydide*, & que cet Hiſtorien dit être venue préciſément du même endroit. Or l'Ethiopie eſt directement oppoſée à l'Illyrie, la premiere étant au Midi de la Grece, & l'autre au Septentrion.

On dira à cela qu'il pourroit n'y avoir de l'erreur ou de l'incertitude qu'à l'égard du lieu de l'origine de ce mal, le fait ne laiſſant pas d'être le même. Mais ſi l'on veut qu'il s'agiſſe dans la harangue de Theſſalus, de la grande peſte d'Athenes, il ſe trouvera deux difficultez trés-conſiderables; la premiere c'eſt que l'Auteur qu'on a cité en dernier lieu, & qui eſt des plus dignes de foi, remarque que cette peſte fut ſi terrible, particulierement dans Athénes, qu'on ne peut pas dire que le ſecours de la Médecine y eût fait grand' choſe. Au contraire, le même Hiſtorien aſſûre, *que les Médecins n'y conoiſſoient rien; que l'on mouroit également avec Médecin & ſans Médecin*; *& que les Médecins mouroient eux-mêmes plûtôt que les autres, parce qu'ils avoient plus de commerce avec le malades.* Cela étant, je ne ſai quel honneur Hippocrate pourroit y avoir acquis; outre qu'il n'eſt pas probable que Thucydide eût ômis de parler de ce Médecin, ſi celui-ci avoit été à Athenes & s'y étoit diſtingué.

La ſeconde difficulté conſiſte en ce que ſi l'on veut qu'Hippocrate ait pu ſe rencontrer alors à Athénes, il faudra le faire naître long-temps [1] avant la LXXX. Olym-

1 On ne s'arrête pas à ce que dit Suidas, ſur le mot πύῤῥων, *que Démocrite fut le maître de ce Metrodore, duquel Hippocrate le Médecin & Anaxarque Sectateur de Démocrite furent les diſciples.* Si cela étoit véritable, Hippocrate ſeroit encore moins ancien que ne le fait Soranus; car il auroit été contemporain d'Ariſtote & d'Alexandre le Grand, ce qui ne peut pas être. On pourroit corriger Suidas en mettant *Chryſippe* au lieu de Démocrite, & *Eraſiſtrate*, au lieu d'Hippocrate. Voyez ci-après, part. 2. Liv. 1. Chap. 1.

Olympiade, qui eſt le temps auquel on dit, après Soranus, qu'il vint au monde; car, à ce compte, il n'auroit eu que trente ans la ſeconde année de la guerre du Péloponneſe & de l'Olympiade LXXXVII. que cette peſte s'éleva. Mais quand on ſuppoſeroit qu'à cet âge-là il pouvoit déja s'être rendu fameux dans ſa profeſſion, ce qui ne ſeroit pas impoſſible, il s'enſuivroit toûjours qu'il n'auroit pu avoir alors des fils en état de pratiquer la Médecine, & une fille mariée à un Médecin ſon diſciple. *Siecle xxxvj.*

Pour trouver à peu près ſon compte il faudroit ſuivre *Euſebe*, qui veut qu'Hippocrate ait fleuri dans la LXXXVI. Olympiade; ou *Aulu-Gelle*, qui le range avec *Sophocle*, *Euripide*, & Démocrite, qu'il dit avoir été tous un peu plus âgez que *Socrate*. Or tous les Auteurs conviennent que ce dernier nâquit ſur la fin de l'Olympiade LXXVII. Quant à Démocrite, il n'avoit qu'un an plus que Socrate; mais Euripide étoit né la LXXV. Olympiade, & Sophocle la LXXIII. Il faudroit donc faire Hippocrate du moins auſſi vieux que ce Poëte Tragique, afin que les faits qu'on a poſez touchant la peſte d'Athénes, puſſent être veritables: en ce cas il auroit eu cinquante-huit ans, & par conſéquent il auroit déja pu avoir des fils Médecins. Mais il y a bien plus d'apparence que ce que diſent Aëtius & Galien, ou l'Auteurs du Livre *de la Theriaque*, eſt ſuppoſé, & qu'ils imputent à Hippocrate ce que Plutarque a dit, avec plus de vraiſemblance, [1] *d'Acron*, qui étoit quelque temps avant Hippocrate. S'il y a eu d'ailleurs une peſte qui ſoit venue d'Illyrie en Grece, c'eſt ce que nous ne ſavons pas.

Le *Senatus-Conſulte* des Athéniens, autre piece de la nature des précedentes, mais plus nouvelle, parle auſſi d'une peſte venue des pays Barbares dans la Grece, où Hippocrate & ſes diſciples furent d'un grand ſecours. Il eſt ajoûté que le Roi de Perſe ayant fait appeller Hippocrate, pour venir dans ſes Etats où le même mal faiſoit beaucoup de ravage, & lui ayant promis de le combler d'honneurs & de richeſſes, celui-ci mépriſa ſes offres & refuſa d'y aller, regardant ce Roi comme un Barbare & un ennemi de la Grece. Sur quoi les Athéniens, en recompenſe des utiles avis qu'il leur avoit donnez, & de ſon attachement pour tous les Grecs en géneral, lui avoient fait l'honneur de l'initier dans les grands myſteres, comme autrefois Hercule, lui avoient donné une couronne d'or du poids de mille piece, la bourgeoiſie d'Athenes, & le droit d'être nourri toute ſa vie aux dépens du public dans le Prytanée; accordant d'ailleurs, à ſa conſideration, à tous les jeunes gens de l'Iſle de Cos la liberté de venir à Athénes, pour y être élevez & inſtruits avec la jeuneſſe de la ville.

Voilà ce que porte le *Senatus-Conſulte* d'Athénes L'endroit qui regarde les démarches faites pour attirer Hippocrate dans la Perſe, & le refus qu'il fit d'y aller, eſt encore appuyé par diverſes lettres que l'on a conſervées, & que l'on prétend avoir été écrites à ce ſujet. Les unes ſont des Miniſtres *d'Artaxerxes*, Roi de Perſe, pour donner avis à ce Prince de la grande réputation d'Hippocrate, & pour lui conſeiller de l'appeller; les autres ſont d'Artaxerxes lui-même, qui profite de ce conſeil, & les autres enfin d'Hippocrate, qui répond en ces termes à toutes les offres avantageuſes qu'on lui fait: *J'ai*, dit-il, *dans mon pays le vivre, le vêtement, & le couvert Il ne m'eſt permis de poſſeder les richeſſes, ni les grandeur des Perſans, non plus que de guérir les Barbares, qui ſont ennemis*

[1] *Voyez ci-deſſus, Liv. 2. Chap. 7.*

Siecle xxxvj. *nemis des Grecs.* On a même encore les lettres qui marquent l'indignation qu'eut Artaxerxes du procedé d'Hippocrate, & la terrible menace qu'il fait aux habitans de Cos, au cas qu'ils refuſent de le lui remettre pour le châtier; & la réponſe de ces génereux Inſulaires, qui ne s'épouvantent point pour cela, mais témoignent qu'ils ne livreront jamais leur citoyen, quoi qu'il en puiſſe arriver.

Ce qui peut faire ſupçonner la ſuppoſition de ces letters, quand il n'y auroit point d'autre raiſon pour cela, c'eſt que Theſſalus, qui eſt en ſi belle humeur d'en conter dans ſa harangue dont nous avons parlé, & de faire valoir aux Athéniens les obligations que les Grecs avoient à ſon pere, n'auroit apparemment pas oublié de lui faire honneur de ce qui regarde le ſujet de ces lettres, s'il y avoit eu quelque choſe de véritable.

Mais quand on accorderoit que les pieces que nous avons examinées ne ſont pas toutes ſuppoſées, ce qui eſt pourtant le plus probable, on ne devra pas faire le même jugement des autres lettres qu'on prétend auſſi avoir été écrites ou reçuës par Hippocrate, ou par d'autres à ſon ſujet, & qui n'ont été reconues ni par Erotien, ni par Galien. Elles ſont certainement l'ouvrage de quelque Grec demi-ſavant & fort peu judicieux, qui les a compoſées long-temps après, par un jeu d'eſprit aſſez groſſier, ou pour gagner quelque argent par ce moyen. Ceux à qui Hippocrate écrit, ſont entr'autres un *Philopœmen*, un *Denys d'Halicarnaſſe*, un *Cratevas*, un *Damagetus*, un Roi *Demetrius*, & un Roi *Perdiccas*; ſans compter *Démocrite* & *Theſſalus* fils d'Hippocrate. Quant à *Philopœmen* on aura de la peine à croire que l'Auteur de ces lettres ait entendu le fameux Géneral de l'Achaïe, qui n'a vecu que plus de deux cents ans après Hippocrate. On ne croira pas non plus que le *Dénys*, dont il s'agit ici, ſoit le celebre Hiſtorien d'Halicarnaſſe, qui vivoit ſous Auguſte.. Mais à quel Roi *Demetrius* peut avoir écrit Hippocrate; puis qu'il n'y en avoit point de ſon temps dans le monde, & que le premier qui a porté ce nom, a été *Demetrius Poliorcetes* fils d'*Antigonus*, l'un des Succeſſeurs d'*Alexandre?* On peut dire la même choſe de *Cratevas*[1], qui a vécu dans le ſiecle de *Mithridate* & de *Pompée*, comme on le verra 1 ci-après. L'Auteur de ces lettres ayant ouï parler d'un fameux Herboriſte de ce nom, ou ayant vu ſes ouvrages, crut ſans doute qu'il pouvoit bien lui faire écrire par Hippocrate, ſans s'informer, à l'égard de cet Herboriſte, non plus qu'à l'égard de Demetrius & des autres précedens, s'ils avoient vécu en même temps que cet ancien Médecin. On trouve un exemple auſſi ridicule d'anachroniſme, dans la lettre qui eſt à la tête du livre de Marcellus Empiricus, & que l'on ſuppoſe auſſi addreſſée à *Mécénas* par le même Hippocrate.

Quand on n'auroit pas des preuves auſſi convaincantes de la ſuppoſition de ces lettres, il ne faut que les lire, pour voir qu'elles ne ſont point d'Hippocrate; & je ne crois pas qu'il faille ſe contenter de dire avec un ſavant Médecin moderne, 2 *qu'à peine ſont-elles dignes de paſſer pour des productions du* 3 *divin Vieillard.* 4 On peut aſſurer ſans crainte qu'elles en ſont très-indignes. Qu'y a-t-il

1 *Voyez Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 12.
2 *Vix divino Sene dignas epiſtolas.* Rhodius in Scribon. Larg.
3 C'eſt le titre que l'on a donné à Hippocrate, comme on le verra ci-après.
4 *Vide Scaligeri Epiſtol.* 406.

a t'il de plus impertinent, par exemple, que l'ordre qu'Hippocrate donne à Cratevas, *de lui cueillir toutes les herbes qu'ils pourra trouver*, ſans en ſpécifier aucune, & *de les lui envoyer, parce*, dit-il, *qu'il eſt appellé pour aller traiter Démocrite?* Joignez à cela la ſentence qu'on lui fait ajoûter, *qu'il ſeroit à ſouhaiter que Cratevas plût arracher, auſſi aiſément qu'il arrachera les racines des herbes qu'on lui demande, la racine amere de l'avarice, ou de la cupidité de l'argent, enſorte-qu'elle ne repouſſât plus.* Si Hippocrate étoit auſſi grand babillard dans ſes Ecrits de Médecine qu'il l'eſt dans ſes lettres, on n'auroit garde de ſe plaindre de ſa brieveté. La lettre qu'il adreſſe à *Denys*, eſt la plus plaiſante de toutes. Il prie cet ami de venir dans ſa maiſon, pendant qu'il ſera chez Démocrite, (car toutes ces lettres roulent ſur ce voyage, dont il ſemble vouloir informer par avance toute la terre) & d'avoir l'œuil ſur la conduite de ſa chere moitié, qu'elle ne faſſe quelque fredaine en ſon abſence. *Elle a été*, ajoûte-t-il, *fort bien élevée chez ſon pere, mais le ſexe eſt fragile, & a beſoin qu'on le tienne en ſon devoir, en quoi un ami réuſſit mieux que des perens*, &c. On ſe contentera de ces deux échantillons, par où le Lecteur verra ſi cela ſent bien la gravité d'Hippocrate. *Siecle xxxvj.*

A l'égard des lettres, que Démocrite & Hippocrate ſe ſont écrites l'un à l'autre, il y en a deux du premier qui ſont aſſez courtes; dans l'une il parle du voyage qu'Hippocrate avoit fait pour le venir voir, à deſſein de lui donner de l'ellebore, ayant été appellé pour cela par les concitoyens de Démocrite, qui le prenoient pour un fou, comme on l'a vu ci-deſſus: *vous me trouvâtes*, dit Démocrite, *comme j'écrivois de l'arrangement du Monde, de la diſpoſition des Poles, & du cours des Aſtres; & vous jugeâtes par là que ceux qui vous avoient envoyé vers moi, étoient eux-mêmes des fous, & que je n'étois nullement dans l'état qu'ils penſoient.* Démocrite débite là-deſſus en deux mots ſes ſentimens philoſophiques touchant les *ſimulacres*, ou les *eſpeces*, répandues dans l'air, dont ſes Livres, dit-il, font mention. Il avertit enſuite Hippocrate, qu'il ne faut pas qu'un Médecin juge d'un malade ſeulement par la vuë, qu'en ce cas lui Démocrite auroit couru riſque de paſſer pour un fou dans ſon eſprit; & il finit en diſant qu'il renvoye à Hippocrate un livre que celui-ci avoit compoſé touchant *la Folie*, lequel livre eſt ajoûté immédiatement après cette lettre. Il ne contient qu'une page, & ce n'eſt qu'une répetition de quelques lignes du livre d'Hippocrate, *de la Maladie Sacrée*, qui eſt même cité dans ce dernier.

La ſeconde lettre, ou le ſecond livre de Démocrite adreſſé à Hippocrate, eſt intitulé *de la Nature de l'Homme*, qui eſt le titre d'un livre d'Hippocrate, qui a été attribué à Démocrite, comme on l'a vu ci-deſſus. Ce livre ou cette lettre eſt à peu près le double plus longue que la précedente. L'on y trouve une énumeration des principales parties du corps, & les offices qu'elles ont, ſur quoi il n'y a rien qui vaille la peine d'être remarqué que ce qui eſt dit de la rate, *qu'elle dort*, & *qu'elle ne ſert à rien*, ce qui eſt un ſentiment qu'on verra ſoûtenu 1 dans la ſuite.

Il n'y a qu'une lettre d'Hippocrate à Démocrite, plus courte que les deux dont on vient de parler. Il commence par lui dire, que ſi les Médecins réuſſiſſent quelquefois dans leur art, le peuple en attribue la cauſe aux Dieux; & que s'ils n'ont pas un heureux ſuccès, alors on ne penſe plus à la Divinité, & on

1 *Voyez ci-après, Part. 2. Liv. 4. Chap. 5.*

Siecle xxxvj. on n'accuſe plus que les Médecins. *J'ai acquis*, pourſuit Hippocrate, *plus de blâme que d'honneur, dans l'exercice de ma profeſſion; car encore que je ſois avancé en âge, je n'ai pas atteint à la perfection par rapport à cet art, & Eſculape lui-même, qui l'a inventé, n'en eſt pas venu juſques-là.* Hippocrate parle enſuite en deux mots de ſon voyage vers Démocrite, lui rend témoignage qu'il n'eſt rien moins qu'inſenſé, & le prie de lui écrire ſouvent, & de lui envoyer les livres qu'il a compoſez.

Les lettres d'Hippocrate à Damagetus, ſont celles qui inſtruiſent plus particulierement de la converſation qu'eut Hippocrate avec Démocrite, lors qu'il étoit allé pour le traiter. Il y en a une qui eſt fort longue. Ce Médecin y rend compte à Damagetus de ſon voyage, & de tout ce qui lui eſt arrivé juſques à ſon retour. On a vu dans le Livre précedent le ſujet de ce voyage, & le ſuccès qu'il eut; on n'en dira pas d'avantage, pour éviter la longueur. On remarquera ſeulement que ces lettres n'ont rien du ſtyle d'Hippocrate. Il eſt d'ailleurs aiſé à concevoir qu'on a pu aiſément faire une hiſtoire ſuivie ſur ce que la Tradition débitoit en gros de la folie pretendue du Philoſophe Démocrite, & du voyage d'Hippocrate dans le deſſein de le guérir.

La Lettre écrite au Roi Perdiccas, eſt apparemment auſſi de la nature des autres, c'eſt à dire, également ſuppoſée. On y void, auſſi bien que dans celle qui eſt adreſſée au Roi Démetrius, quelques remarques d'Anatomie, & quelques maximes concernant la Médecine, qui ne valent pas la peine qu'on s'y arrête, à la reſerve de quelques-unes qui ſont tirées des Ecrits d'Hippocrate.

Le petit livret *des Purgatifs*, contient les précautions requiſes pour ſe ſervir utilement de ce remede. Il y a plus d'apparence que c'eſt un recueil des préceptes donnez par Hippocrate ſur ce ſujet, que le propre ouvrage de cet ancien Médecin.

La *vie d'Hippocrate*, écrite par *Soranus*, contient, outre ce qui a été dit au commencement de ce Livre, de la patrie de ce Médecin, de ſon extraction, du temps de ſa naiſſance, de ſes études, & de ſes maîtres, un abregé de ce qui lui eſt arrivé de plus remarquable, par rapport à ſa profeſſion, juſques à ſa mort. *Hippocrate*, dit Soranus, *ayant perdu ſon pere & ſa mere, quitta ſon pays, & vint s'établir dans la Theſſalie.* 1 *Andreas dit malicieuſement dans ſon livre intitulé de l'Origine de la Médecine, que ce fut pour avoir mis le feu à la Bibliotheque de Cnide. D'autres ont écrit qu'Hippocrate n'entreprit ce voyage que pour apprendre ce qui ſe faiſoit en divers lieux, & pour avoir occaſion de s'inſtruire toûjours mieux dans ſon métier; mais* 2 *Soranus de Cos prétend qu'Hippocrate fut porté à s'en aller demeurer en Theſſalie, par un ſonge. Il ſe fit admirer*, pourſuit notre Auteur, *dans toute la Grece, qu'il parcourut en pratiquant la Médecine. Un jour, entr'autres, qu'il fut appellé, conjointement avec* 3 *Euryphon, autre Médecin qui étoit plus âgé que lui, auprès de Perdiccas, fils d'Alexandre Roi de Macédoine, que l'on croyoit atteint d'une fiévre lente, il conut que l'eſprit de ce jeune Prince étoit plus malade que ſon corps; & comme il obſervoit attentivement toutes les actions de ſon malade, ayant pris garde qu'il avoit changé de couleur en regardant Phila, qui avoit été*

1 On parlera de ce Médecin dans *la* 2. *Part. Liv.* 1. *Chap.* 7.
2 Il y a eu pluſieurs Soranus, comme on le verra ci-après, *Part.* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 1. *Chap.* 4.
3 On a parlé d'Euryphon ci deſſus, *Liv.* 2. *Chap.* 7.

été maîtresse du Roi son pere, il jugea que le Prince en étoit amoureux, & trouva moyen de le guérir en faisant savoir à cette belle le mal qu'elle causoit. Il fut aussi demandé par les Abdéritains, pour venir traiter Démocrite d'un espece de folie, & pour délivrer leur ville de la peste, &c. Soranus parle ensuite du refus que fit Hippocrate d'aller en Illyrie, & même à la Cour d'Artaxerxes; de la maniere dont il détourna la guerre, que les Athéniens étoient sur le point de faire à ceux de l'Isle de Cos; & enfin des honneurs qu'il avoit reçus des Athéniens eux mêmes. On omet tout cela, parce qu'on en a déja suffisamment parlé dans ce Chapitre, pour venir au reste du discours de cet Auteur. *Hippocrate*, continue-t-il, *mourut à Larissa, ville de Thessalie, en même temps que Démocrite, âgé de quatre-vient-dix ans, ou de quatre vint-cinq, ou de cent quatre, ou enfin, selon d'autres, de cent neuf. On l'ensevelit entre Gyrtone & Larissa, & l'on montre encore aujourd'hui son sépulchre; où il y a eu pendant fort long-temps un essain d'abeilles, dont on alloit chercher le miel pour guérir les enfans, des aphthes* (qui sont de petits ulceres qui viennent à la bouche) *en leur en frotant les parties malades. On represente Hippocrate dans plusieurs tableaux, avec la tête couverte d'un bonnet comme celui d'Ulysse, ce qui est une marque de noblesse; ou couverte de son* 1 *manteau. Quelques uns disent que c'est afin qu'on ne s'appercoive pas qu'il étoit chauve; d'autres veulent que ce soit parce qu'il avoit la tête foible; d'autres croyent que c'est pour marquer que cette partie, qui est le siege de l'ame, doit être bien conservée; ou pour faire conoître qu'Hippocrate aimoit* 2 *le voyage, ou pour désigner l'obscurité de ses Ecrits, ou pour apprendre qu'il faut éviter, même dans la santé, ce qui peut nuire. D'autres enfin croyent qu'Hippocrate relevoit ainsi le bord de son pallium sur sa tête, afin qu'il ne l'empêchât pas d'operer. Il y a de grandes disputes touchant ses Ecrits légitimes; les uns sont à cet égard d'un sentiment, les autres d'un autre. Plusieurs raisons font qu'il est difficile d'en rien dire de bien certain. Premierement, il y a beaucoup de difficulté touchant les mots dont il se sert; secondement, touchant sa phrase ou son style; car c'est une chose qui change, & l'on écrit quelquefois d'une maniere étant jeune, & d'une autre étant avancé en âge.* Soranus finit en disant, *qu'Hippocrate n'aimoit point l'argent; qu'il avoit les manieres graves & honêtes, qu'il aimoit très-particulierement les Grecs, & qu'il en avoit donné des preuves en délivrant*, comme il a été dit, *des villes entieres de la peste, ce qui lui avoit procuré de grands honneurs.* Il ajoûte, *qu'Hippocrate laissa deux fils*, Thessalus & Draco, *qui furent aussi très-fameux dans la profession de leur pere, & un grand nombre de disciples.*

Siecle xxxvj.

1 C'étoit un *pallium*, ou un manteau long, à la Grecque, comme le portoient les Philosophes.

2 Ce n'étoit qu'en voyage, ou en guerre, ou étant malades que les Anciens avoient la tête couverte.

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XXXII.

Quelques autres particularitez concernant les voyages d'Hippocrate, les éloges qu'on lui a donnez, ſes qualitez perſonnelles; le ſerment qu'il exigeoit de ſes diſciples, & ce qu'on a dit contre lui.

ON a vu ci-devant qu'Hippocrate avoit quitté ſon pays natal, pour aller demeurer en *Theſſalie*. L'Auteur de ſa vie nous apprend d'ailleurs, comme nous venons de le voir, que cet ancien Médecin avoit parcouru la Gréce en exerçant ſa profeſſion. Il paroît par ſes Ecrits qu'il avoit principalement pratiqué dans la *Theſſalie*, & même dans la *Thrace*; & l'on void que les obſervations qu'il nous a laiſſées dans les livres *des Maladies Epidémiques*, ont preſque toutes été faites dans ces deux Provinces, dont il nomme les principales villes, comme *Lariſſa*, *Cranon*, *Ænus*, *Oeniades*, *Phera*, *Elis*, *Perinthus*, *Thaſus*, *Abdera*, *Olynthus*. 1 Galien remarque auſſi qu'Hippocrate avoit ſouvent été à *Smyrne*, mais il prétend que ce fut une autre ville que celle de l'Aſie mineure, qui porte le même nom. 2 Mercurial a cru que cet ancien Médecin avoit voyagé dans la *Scythie*, dans la *Libye*, & à *Délos* (par où Hippocrate marque, ſelon Erotien, les trois parties du monde conues de ſon temps, la premiere étant miſe pour l'*Europe*, la ſeconde pour l'*Afrique*, & la troiſième pour l'*Aſie*,) parce qu'il parle de ces pays en deux endroits de ſes ouvrages, mais la conſéquence n'eſt pas juſte.

Hippocrate avoit ſans doute eu occaſion de voir les diverſes villes dont on a parlé, y ayant été appellé par des malades; comme on a ſuppoſé ci-devant que les Abdéritains l'avoient demandé, pour venir traiter Démocrite leur citoyen. Preſque toutes ces villes étoient fort petites, ou n'étoient que de bons bourgs, en ſorte qu'une ſeule n'étoit pas ſuffiſante pour entretenir un Médecin. C'eſt ce que 3 Galien inſinue, lorſque parlant d'un certain cas de Chirurgie qu'Hippocrate n'avoit point décrit, ou n'avoit jamais vu; & que lui Galien dit avoir vu cinq ou ſix fois, une fois en Aſie, & quatre à Rome, il avouë qu'il n'auroit peut-être jamais eu de ſemblable occaſion s'il n'avoit demeuré en de grandes villes, telles que Rome, *dont un ſeul quartier*, ajoûte-t-il, *contient plus d'habitans que la plus grande des villes où Hippocrate ait jamais été.*

C'eſt apparemment à cette néceſſité où étoient les Médecins du temps d'Hippocrate de courir le pays, pour pouvoir ſubſiſter, ou pour trouver des occaſions d'exercer leur art, qu'il fait lui-même alluſion, lorſqu'il dit dans le petit livre intitulé la Loi, que nous avons cité ci-devant, qu'un Médecin, qui aura toutes les qualitez qu'il déſigne, ou qui ſera dans l'état qu'il marque, pourra 4 *aller de ville en ville*, & ſoûtenir la réputation de Médecin par ſes œuvres auſſi bien que par ſes paroles.

Pour

1 *In Lib de Articul. Comment.* 1.
2 *Variar. Lection. Lib.* 2. *Cap.* 18.
3 *In Lib. de Articul. Comment.* 1.
4 ἀγὰ τὰς πόλιας φοιτᾶν.

Siecle. xxxvj.

Pour venir aux éloges que l'on a donnez à Hippocrate, l'Antiquité eſt allée fort loin de ce côté-là. Il a non ſeulement paſſé, d'un conſentement preſque univerſel, pour *le Prince de la Médecine*, ſes ſentimens ont encore été regardez comme des *Oracles*, & l'on a vu ci-devant l'eſtime particuliere que l'on a faite de ſes Ecrits. Il a partagé avec Platon le titre de *Divin*; il a même eu cet avantage par deſſus ce Philoſophe, qu'on l'a appellé *le divin Vieillard*, par excellence, & ſans le nommer par ſon nom, au lieu qu'on a dit *le divin Platon*.

Mais afin qu'on ne croye pas que les Médecins ſoient les ſeuls, qui en-font tant de conſideration, Seneque l'appelle *le plus grand des Médecins*, & *l'Auteur de la Médecine*. Il eſt, ſelon Pline, *le Pere de toute la Médecine*; & ce qui eſt de plus glorieux pour cet ancien Médecin, ſon autorité ſeule ſuffit [1] dans le *Droit*, pour décider pluſieurs queſtions très-difficiles concernant la Médecine.

Macrobe va plus avant que tous les autres, lors qu'il dit, *qu'Hippocrate ne ſauroit ni tromper autrui, ni ſe tromper ſoi-même*. Mais il faut remarquer ici que cet illuſtre Médecin étoit bien éloigné d'avoir ſi bonne opinion de lui-même. Il ne faiſoit point de difficulté d'avouer ſes fautes. Il diſoit même ouvertement, [2] comme on l'a vu, *qu'il falloit ſi bien apprendre la Médecine qu'on manquât le moins qu'il eſt poſſible*, & il ajoûtoit, *que dans cette profeſſion celui-là eſt fort à louër qui fait le moins de fautes*, ce qui ſuppoſe qu'il n'eſt perſonne qui n'en faſſe. Celſe & Plutarque remarquent qu'Hippocrate a reconu en quelque lieu, *qu'il avoit été une fois trompé en ſondant une playe de la tête, par les ſutures du crane, qui lui avoient fait croire que l'os étoit caſſé*; & [3] Quintilien le loue même de cette ingénuité. On ne void pas non plus que ce grand homme craigne de rapporter des exemples de malades, qui ſont morts entre ſes mains. De quarante-deux malades dont il décrit les maladies, dans le premier & le troiſième livre *des Maladies Epidemiques*, il ne s'en trouve que dix-ſept qui ſe ſoient tirez d'affaire, tout les autres ſont morts. C'eſt pourquoi on l'en doit croire lors qu'il dit, dans le ſecond des livres qu'on vient de citer, en parlant de certaine ſorte *d'eſquinancie*, qui êtoit accompagnée de grands accidens, *que tous en échapperent*; *s'ils étoient morts*, ajoûte-t-il, *je le dirois de même*.

On void dans ce procedé le caractere d'un honête homme; & il paroît qu'il étoit tel par toutes ſes maximes que nous avons rapportées [4] ci-devant, & par celles que renferme [5] le *ſerment* qu'il exigeoit de ſes diſciples, dont voici les principales: *Qu'un Médecin ſera obligé de regarder, comme ſon propre pere, celui qui lui aura enſeigné le Médecine*; *qu'il lui fera part de tout ce qui ſera en ſon pouvoir, par rapport aux choſes néceſſaires à la vie*; *qu'il regardera auſſi les enfans de cet homme-là comme ſes freres, & qu'il leur enſeignera à ſon tour la même profeſſion, s'ils ſont en deſſein de l'apprendre, ſans en exiger de ſalaire*; *qu'il leur communiquera tout ce qu'il ſaura, comme à ſes propres enfans*; *& qu'il en uſera de même à l'égard de tous ceux qui voudront s'engager par le préſent ſerment, mais non pas à l'égard des autres*

1 *Voyez ci-deſſus, Liv. 3. Chap. 3. ſur la fin.*

2 *Liv. 3. Chap. 14.*

3 Nam & Hippocrates, clarus arte Medicinæ, videtur honeſtiſſimè feciſſe, qui quoſdam errores ſuos, ne poſteri errarent, confeſſus eſt.

4 *Voyez le Chap. 29.*

5 *Voyez ci-après, Part. 1. Liv. 4. Chap. 2.*

Siecle xxxvj. *autres. Qu'il ordonnera à ſes malades* 1 *le régime de vivre qu'il jugera leur être le plus convenable, & qu'il empêchera de tout ſon pouvoir qu'on leur nuiſe. Qu'il ne ſe laiſſera jamais perſuader de donner à perſonne un drogue mortelle, ou du poiſon, ni ne conſeillera à un autre de le faire; & que pareillement il ne donnera à aucune femme des remedes pour la faire avorter; mais qu'il exercera ſon art en homme de bien. Qu'il ne taillera point ceux qui ont la pierre dans la veſſie; mais laiſſera faire cela aux perſonnes qui ſe deſtinent en particulier à cette operation. Que dans les maiſons, où il entrera, ce ſera uniquement à deſſein de travailler au bien du malade; & qu'il ſe conduira enſorte que l'on n'ait jamais aucune matiere de ſoupçon contre lui, ou qu'on le puiſſe accuſer d'avoir fait le moindre tort ou la moindre injure à qui que ce ſoit; particulierement d'avoir abuſé de quelque femme, ou fille, ou jeune homme, ſoit libre, ſoit eſclave; enfin qu'il obſervera de tenir ſecret ce qu'il aura vu ou entendu, ſoit en faiſant la Médecine, ſoit autrement, lors qu'il jugera que c'eſt une choſe qui ne doit pas être publiée.* La concluſion eſt *qu'il ſouhaite que toute ſorte de bonheur lui arrive dans l'exercice de ſa profeſſion, s'il tient religieuſement ſon ſerment, & le contraire, s'il ſe parjure.* Celui qui fait ce ſerment jure par *Apollon le Médecin*, par *Eſculape*, par 2 *Hygiæa*, par *Panacæa*, & par tous les autres *Dieux & Déeſſes.*

On a reproché à Hippocrate qu'il avoit lui même violé ce ſerment, en ce qui concerne *les remedes pour faire avorter.* 3 On a parlé ci-devant de ce cas. Tout ce que l'on peut dire c'eſt que le livre, d'où il eſt tiré, a paſſé pour être de *Polybe*, ce qui ſeroit accuſer le gendre pour excuſer le beau pere. Je ne ſai point de quelle autre maniere on peut tourner cette affaire, pour juſtifier Hippocrate.

Ce n'eſt pas la ſeule accuſation, que l'on a faite contre lui. On lui a voulu imputer, comme on l'a vu dans ſa vie, d'avoir mis le feu à la Bibliotheque de *Cnide.* 4 On a encore dit, pour le rabbaiſſer, qu'il ne s'étoit ſervi que des remedes, qu'il avoit copiez dans le Temple d'Eſculape, qui étoit à *Cos*, les ayant fait paſſer pour ſiens, & s'en étant fait honneur avec d'autant plus de facilité que ce Temple brûla, peu de temps après que ce larcin avoit été fait. Il eſt vrai qu'Hippocrate ordonne 5 *des pignons* & *du miel*, à ceux qui ont *la Péripneumonie*, & que c'eſt la même ordonnance qu'Eſculape faiſoit en ce cas-là, comme on l'a vu ci-devant. Il eſt encore vrai qu'Hippocrate faiſoit prendre aux *Phthiſiques* des viandes *graſſes* & *ſalées*, comme Eſculape leur conſeilloit de manger du *lard.* Mais ſi Hippocrate étoit des deſcendans de ce Dieu, il pouvoit fort naturellement avoir ces remedes de ſa maiſon propre, par la tradition de ſes Ancêtres les Aſclépiades, qui étoient tous Médecins, ſans qu'il fût obligé de copier ces mêmes remedes dans les Temples d'Eſculape. Je croirois même, à l'égard des deux ordonnances dont il s'agit, 6 que le Dieu les avoit plutôt priſes d'Hippocrate, que celui-ci ne les avoit priſes de lui; car les perſonnes, pour qui Eſculape ou ſes Prêtres les avoient faites, vivoient pluſieurs ſiecles après Hippocrate.

On

1 Ceci comprend la principale partie du devoir d'un Médecin qui traite un malade ſelon les maximes de notre Auteur. *Voyez ci deſſus Liv.* 3. *Chap.* 15.

2 *Voyez ci deſſus Liv.* 1. *Chap.* 19.

3 *Liv.* 3. *Chap.* 3. *Article* 13.

4 *Plin. Lib.* 29. *Cap.* 1.

5 *Voyez ci deſſus Liv.* 1. *Chap.* 20. *& Liv.* 3. *Chap.* 19.

6 *Voyez ci-deſſus Liv.* 1. *Chap.* 20. *Ce que l'on a remarqué touchant l'adreſſe des Prêtres d'Eſculape.*

On ne met pas au rang des choſes, qui ont été dites contre Hippocrate, ce que les Médecins des ſiecles ſuivans peuvent avoir écrit pour réfuter ſes ſentimens, ou pour décrier ſa méthode. C'eſt ce que l'on examinera à meſure que l'occaſion s'en préſentera. *Siecle xxxvj.*

CHAPITRE XXXIII.

PHÆON; PHILISTION; ARISTON; PHERECYDES; PYTHOCLES; PHILETAS; ACUMENUS; PITTALUS; ARCHIDAMUS; METON; ERYXIMACHUS, Médecins contemporains d'Hippocrate.

IL n'y a pas de doute qu'il n'y eût pluſieurs Médecins, du temps d'Hippocrate; le nombre des Médecins, ou de ceux qui portent ce nom, a toûjours été fort grand. C'eſt ce qu'Hippocrate a remarqué lui-même lors qu'il a dit, *qu'il y avoit pluſieurs Médecins de nom, mais peu qui le fuſſent en effet.*

Galien parle de quatre Médecins, qu'il dit avoir vêcu partie avant Hippocrate, partie en même temps. Ces Médecins ſont *Phæon* ou *Phaon*, *Euryphon*, *Philiſton*, & *Ariſton*. Je ne ſai quel étoit PHAON. Quant à *Euryphon* Cnidien, il en a été parlé 1 ci-deſſus. Pour PHILISTION, il a pu fort bien être contemporain d'Hippocrate, ayant été le maître *d'Eudoxe* Cnidien, qui floriſſoit dans l'Olympiade CIII, & duquel on parlera dans la ſuite. Ce Médecin, je veux dire Philiſtion, étoit de Locres ou de Sicile. On ne ſait rien de conſiderable touchant ſes ſentimens, ſi ce n'eſt qu'il étoit de celui d'Hippocrate, 2 en ce qui concerne le paſſage d'une partie de la boiſſon dans le poumon, & qu'il a paſſé d'ailleurs pour *Empirique*, comme le remarque l'Auteur du livre intitulé *Subfiguratio Empirica*, qui eſt attribué à Galien. Philiſtion croyoit que la reſpiration ſert pour ventiler la chaleur naturelle; & que des quatre qualitez premieres, le chaud, le froid, l'humide, & le ſec, les unes tenoient lieu d'agent, & les autres de patient. Je ne ſai point non plus quel étoit le frere de Philiſtion, que 3 Cælius Aurelianus cite, ſans le nommer autrement. Philiſtion avoit écrit d'ailleurs 4 touchant *la maniere d'aprêter les viandes*, comme le remarque Athénée.

ARISTON a paſſé pour être Auteur du Livre *de la Diéte* qui eſt parmi les œuvres d'Hippocrate. Diogene Laërce parle de ſix hommes qui ont porté ce nom, ſans compter le pere de Platon, mais il ne dit pas qu'aucun d'eux ait été Médecin. PHERECYDES a auſſi été regardé comme l'Auteur du livre dont il s'agit. Je ne ſai ſi c'eſt le Philoſophe, ou un autre. Le Philoſophe eſt avant Hippocrate; on a parlé de lui dans le livre précedent.

Il n'y a que deux ou trois mots, dans le ſeptième livre *des Maladies Epidemiques*, touchant un certain PYTHOCLES; duquel il eſt dit, *qu'il donnoit à ſes*

1 *Liv. 2. Chap. 7. & Liv. 3. Chap. 31.*
2 *Aulu Gelle, Liv. 17. Chap. 11.*
3 *Tardar Lib. 5. Chap. 1.*
4 *Voyez ci-après, Part. 1. Liv. 4. Chap. 5.*

Siecle xxxvj. *ſes malades de l'eau, ou du lait mêlé avec beaucoup d'eau.* Galien parle encore d'un ancien Médecin nommé PHILETAS, auquel on avoit attribué le même livre d'Hippocrate que l'on a cité en parlant d'Ariſton.

On peut joindre aux précedens le Médecin 1 ACUMENUS, ami de Socrate, & de qui Platon & Xenophon parlent avantageuſement. Mais on ne ſait rien touchant ſes ſentimens, ſi ce n'eſt, *qu'il trouvoit meilleures pour la ſanté les promenades faites en plein air, que celles qui ſe faiſoient* 2 *dans les portiques, & autres lieux couverts.*

PITTALUS, ou *Spittalus*, comme l'appelle Suidas, eſt auſſi à peu près du même temps qu'Hippocrate; 3 Ariſtophane ayant parlé de lui, comme d'un Médecin qui étoit ſon contemporain. Le Scholiaſte de ce Poëte dit que ce Pittalus étoit un Médecin d'Athenes, qui avoit eu divers diſciples, c'eſt tout ce qu'on en apprend; car Ariſtophane lui même ne l'introduit qu'à l'occaſion d'un malade, auquel il conſeille de s'adreſſer à Pittalus; ce qui marque néanmoins que ce devoit être un Médecin fameux; ou peut être qui ſe mêloit particulierement de guérir la maladie dont il parle, qui eſt une maladie des yeux.

ACÉSIAS a été auſſi cité par Ariſtophane, au rapport de *Diogenien* (Auteur Grec qui a écrit un recueil de proverbes). Cet Acéſias étoit ſi malheureux dans ſa pratique, que plus il prenoit de ſoin d'un malade & plus le mal empiroit; ce qui donna lieu à ce proverbe, 4 *Acéſias l'a traité*, dont les Grecs ſe ſervoient lors qu'une affaire devenoit toûjours plus mauvaiſe, plus on prenoit de ſoin de la rendre bonne.

ARCHIDAMUS peut être auſſi de ce temps-là, ayant été cité par 5 *Diocles*, qui vivoit peu de temps après Hippocrate. *Archidamus*, diſoit Diocles, *croyoit que l'huile dont on ſe fait oindre & frotter après le bain, durcit & brûle la peau, parce qu'en frottant, l'huile s'échauffe. Il préferoit, par cette raiſon, les frictions ſeches.* Pline nomme dans ſon indice un *Archidemus*, qui pourroit bien être le même; ces noms n'étant differens qu'en ce que le premier eſt Dorique, & le dernier de la Dialecte commune.

METON, ce fameux Aſtronome Athénien, qui vivoit environ la LXXXVI. Olympiade, & qui a parlé le premier de la *grande année*, a auſſi paſſé pour Médecin, à ce que dit Tiraqueau.

ERYXIMACHUS, cité par Platon dans ſon *Feſtin*, étoit encore un fameux Médecin de ce temps-là. Ce Philoſophe lui fait dire qu'il y a trois moyens pour ſe délivrer du hocquet; le premier eſt de retenir quelque temps ſon haleine; le ſecond c'eſt de ſe laver la gorge avec de l'eau; le troiſième de ſe faire éternuer. C'eſt tout ce qu'Erynimachus dit, concernant la pratique de la Médecine. Mais il fait d'ailleurs un diſcours pour prouver que les Médecins doivent avoir conoiſſance de cet *amour Philoſophique*, par lequel toute la Nature ſubſiſte, & ſur lequel ce Dialogue de Platon roule tout entier.

La

1 *Voyez le Phædrus de Platon, & Xenophon, des Faits & Dits de Socrate.*

2 Ἐν τοῖς δρόμοις. C'eſt comme l'explique Mercurial.

3 *In Acharnenſibus.*

4 *Vide Eraſm. Adag.*

5 *Galen. de Simpl. Medicam. Facult. Lib. I. Cap. 5. & ſequent. On parlera de Diocles au Livre ſuivant.*

La Médecine, dit Eryximachus, *eſt une ſcience des choſes qui concernent l'amour ou la diſpoſition amoureuſe du corps, par rapport à la replétion ou à l'inanition.* Il ajoûte que les Médecins doivent s'attacher à reconcilier les choſes qui ſe contrarient, comme le froid & le chaud, l'amer & le doux, l'humide & le ſec; & que, comme la Muſique ſait produire une harmonie en accordant des tons fort differens, de même la Médecine doit s'étudier à entretenir une bonne union entre les humeurs du corps, qui ſont de differente nature. Voilà en abregé ce que dit Eryximachus, par où l'on voit qu'il étoit entierement dans les principes d'Hippocrate, auſſi bien que Platon qui le fait parler. Ce que ce Philoſophe a dit d'ailleurs, touchant la Médecine, ſe trouvera dans le Livre ſuivant. xxxvj. siecle

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
PREMIERE PARTIE,
LIVRE QUATRIEME.

Ce qui s'eſt paſſé depuis la mort d'Hippocrate, juſqu'à Chryſippe excluſivement, ou depuis la fin du Siecle XXXVI, juſqu'au commencement du Siecle XXXVII. inclus.

CHAPITRE I.

THESSALUS, & DRACO, deux fils d'Hippocrate, POLYBE ſon gendre; le reſte de ſes deſcendans, avec toute ſa généalogie, à commencer depuis Apollon & Eſculape.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

HIPPOCRATE laiſſa deux fils, *Theſſalus*, & *Draco*, qui ſuivirent la profeſſion de leur pere; & une fille dont on ne ſait pas le nom, qu'il maria à un de ſes diſciples nommé *Polybe*. Ses deux fils en eurent entr'autres chacun un, à qui ils donnerent le nom de leur pere, & ce nom fut ſi eſtimé dans cette famille; qu'il y eut juſqu'à ſept des deſcendans d'Hippocrate, qui le porterent les uns après les autres, & qui furent tous Médecins, du moins s'il en faut croire 1 Suidas.

THESSALUS, l'ainé des fils d'Hippocrate, a été celui qui a fait le plus de bruit. 2 Il paſſa la plus grande partie de ſa vie dans la Cour d'Archelaüs Roi de Macédoine. On lui a attribué, auſſi bien qu'à ſon frere, & même à leurs enfans, quelques uns des livres qui ſe trouvent dans le recueil des œuvres d'Hippocrate,

1 *Voyez ci-après Chap 6.*
2 *Galen. in Lib. Hippocr. de Natur. Hum. Comment. 1.*

te, déja dès avant le temps de Galien, comme on l'a remarqué ci-dessus. Le même Galien appelle Thessalus *un homme admirable*. Il eut deux fils, outre celui dont on a parlé, un *Gorgias*, & un *Draco*. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxij.*

Quant à Draco, frere de Thessalus, on ne sait aucune particularité de sa vie, si ce n'est qu'il eut, comme on l'a dit, un fils nommé *Hippocrate* qui fut Médecin de *Roxane*, femme d'Alexandre le Grand.

1 Polybe acquit aussi beaucoup de réputation, & continua d'enseigner les disciples de son beau-pere. On a encore aujourd'hui quelques livres, qui portent son nom; dont les uns traitent *des moyens de conserver la santé*; les autres, *des maladies*; & un autre enfin, *de la nature de la semence*; où l'on trouve à peu près les mêmes choses, qui sont dans Hippocrate. Il est fort probable que ce sont des livres supposez. Ceux qui se trouvent parmi les ouvrages d'Hippocrate, & qui ont déja passé anciennement pour être de Polybe, font beaucoup d'honneur à ce dernier; étant, comme on l'a remarqué ci-devant, de tous les livres attribuez à Hippocrate, ceux qui sont le mieux raisonnez, ou dont le raisonnement est le mieux suivi. C'est de l'un de ces livres qui est intitulé, *de la Nature de l'Enfant*, qu'est tirée la plus grande partie de ce que nous avons rapporté touchant *la maniere de la conception*, & *de la formation de l'enfant dans le ventre de sa mere*. On trouve aussi dans le *quatrième Livre des Maladies*, que l'on a attribué d'un consentement presque universel au même Polybe, 2 un systeme assez ingénieux sur les causes des maladies, tirées des quatre humeurs établies par cet Auteur, qui sont *la pituite*, *le sang*, *la bile*, & *l'eau*.

Galien rend témoignage à Polybe, qu'il n'a jamais abandonné les sentimens d'Hippocrate, ou qu'il n'y a apporté aucun changement, non plus que Thessalus; mais cela n'est pas vraisemblable, du moins à l'égard du premier. Et si le livre que l'on vient de citer est veritablement de Polybe, on y voit déja quelque difference, par rapport au systeme dont on a fait mention; mais il se trouve de plus que le sentiment concernant *le passage d'une partie de la boisson dans la trachée artere*, qui est, comme on l'a vu, soûtenu en plus d'un endroit des œuvres d'Hippocrate, est fortement combattu dans ce livre.

On ne sait rien de particulier, touchant les autres descendans d'Hippocrate, que le peu qu'on en a dit, encore est ce quelque chose d'assez incertain; de maniere que la race de cet illustre Médecin finit proprement, du moins à l'égard de l'Histoire de la Médecine, par ses fils & par son gendre. On peut voir ce qui a été dit 3 ci devant, de ses prédecesseurs les Asclépiades. 4 Meibomius a dressé une Table de leur généalogie, que nous insererons ici. Cette Table commence par *Apollon*, & par *Esculape*, les chefs de cette noble famille, & finit par les derniers de leurs descendans conus. Mais il est nécessaire d'avertir que ce savant homme s'est trompé sur la fin, particulierement en deux endroits. Premierement il place mal *Achitus* & 5 *Pausanias*; car, supposé qu'ils fussent de

1 *Ibidem.*
2 *Voyez ci-dessus, Liv. 3. Chap. 4.*
3 *Liv. 2. Chap. 2.*
4 *Vid. Meibomii Comment. in Jusjurand. Hippocr.*
5 Il y a eu un autre *Pausanias* Médecin dont on parlera dans le Chapitre quatrième; mais il n'est pas dit qu'il fut fils *d'Anchitus*, ni de la race des Asclépiades.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

de la race ces Aſclépiades, ce que je ne ſai pas, ils doivent être mis plus haut; le dernier ayant été diſciple d'Empédocle, qui vivoit un peu avant Hippocrate II. ou Hippocrate le Grand, comme nous l'avons vu dans le Livre précedent. La ſeconde erreur de Meibomius, qui eſt pour le moins auſſi conſiderable que l'autre, c'eſt qu'il met *Julius Baſſus*; *Niceratus*, *Petronius*, *Niger*, *Diodotus*, au rang des Aſclépiades, ſur la foi d'un paſſage de Dioſcoride où il y a une faute. Tous ces Médecins avoient été diſciples d'un autre Médecin nommé *Aſclepiadès*, & on les appelloit à cauſe de cela *les Aſclépiadéens*, ce qui a donné occaſion à la mépriſe, comme on le verra clairement 1 ci-après. On devoit auſſi faire entrer dans cette Table généalogique un *ſeptième Hippocrate* dont parle Suidas, & enfin y donner rang à un fameux Hiſtorien & Médecin de la même famille, qui eſt *Ctéſias*, dont nous parlerons au Chapitre ſuivant. On verra ce qu'il y a à dire touchant *Eraſiſtrate*, dans le Chap. 2. du Livre 1. de la Seconde Partie.

Au reſte il ne faut pas confondre les fils de notre Hippocrate avec ceux dont parlent 2 Ariſtophane, 3 Galien, & 4 Athénée. Ces derniers étoient fils d'un certain *Hippocrate* Athénien, qui avoit paſſé pour un homme de néant; & ils étoient eux-mêmes ſi brutaux & ſi malhonêtes, qu'ils furent cauſe qu'on n'appelloit point autrement à Athènes les gens de ce caractere que *les enfans d'Hippocrate*.

Il y a encore un autre Hippocrate, parmi les Auteurs Grecs qui ont écrit de la *Vétérinaire*, ou de la *Médecine des Bêtes*, & que l'on a recueillis en un volume; ou plûtôt ceux qui ont fait ce recueil ont emprunté le nom du grand Hippocrate, & lui ont attribué des écrits auxquels il n'a eu aucune part.

CHAPITRE II.

PRODICUS; DEXIPPUS; & APOLLONIUS, Diſciples d'Hippocrate. CTESIAS ſon parent. THEOMEDON, autre Médecin.

HIppocrate ne ſe contenta pas d'enſeigner ſon art à ceux de ſa maiſon; 5 comme il faiſoit la Médecine par un principe d'humanité, & non pas ſimplement pour en tirer du profit & de la gloire, il voulut bien faire part de ſes conoiſſances à des étrangers. Il fut le premier des Aſclépiades qui en uſa de cette maniere; ce qui fit que la Médecine, qui avoit été comme on l'a dit, renfermée dans une ſeule famille, fut dès lors communiquée à tout le monde, & put être appriſe, du moins dans la Grece, par tous ceux qui voulurent s'y appliquer. On a vu ci-devant quel étoit le ſerment qu'Hippocrate exigeoit de ſes diſciples.

L'un

1 *Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 11.
2 *In Nubibus.*
3 *Lib. quod animi mores ſequ. temperam. corpor.*
4 *Lib.* 3.
5 C'eſt ce que Galien aſſure, & c'eſt ce qu'on recueille auſſi des maximes d'Hippocrate que l'on a rapportées, & qui ſont tirées de ſes Ecrits.

Suite du Sieele xxxvj. & commencement du xxxvij.

L'un des plus conſiderables, après ceux de ſa maiſon, fut un nommé Prodicus, de *Sélymbre* ou *Sélivrée*, 1 qui a eu la réputation d'avoir inventé *la Médecine Onguentaire* qui conſiſtoit à oindre le corps avec divers onguens ou diverſes huiles ſimples ou compoſées, dans la vuë de conſerver la ſanté & de guérir pluſieurs maladies. Mais il eſt viſible que l'on a confondu le diſciple d'Hippocrate, avec le maître de ce dernier; la Médecine Onguentaire étant de la dépendance de la *Gymnaſtique*, c'eſt ſans doute à 2 *Hérodicus*, & non pas à *Prodicus*, à qui l'on a du plûtôt en attribuer l'invention. Ce n'eſt pas à dire que perſonne ne ſe fût aviſé de s'oindre avant le temps d'Hérodicus, mais c'eſt qu'il avoit apparemment donné le premier des regles fort étendues là-deſſus; comme il en avoit donné 3 l'égard de *l'exercice*, qui étoit encore plus ancien que l'uſage des onguens ou des huiles.

Le peu de difference qu'il y a entre *Hérodicus* & *Prodicus*, & particulierement entre le H & le Π, qui ſont les premieres lettres de ces deux noms Grecs, a fait qu'on a ſouvent mis l'un pour l'autre, & que dans les manuſcrits d'Hippocrate le premier eſt tantôt appellé Prodicus, tantôt Hérodicus. 4 Galien ayant ſuivi la premiere leçon, fait mention de deux Médecins du nom de *Prodicus*, dont l'un étoit de *Lentini*, & l'autre de *Sélivrée*, mais il ne dit point duquel il s'agit dans le paſſage qu'il commente, renvoyant à un autre endroit où il dit l'avoir expliqué. Il y a beaucoup d'apparence que le premier avoit été le maître d'Hippocrate, & le ſecond ſon diſciple. A l'égard de leurs noms, comme Platon & Plutarque appellent toujours celui-là *Hérodicus*, on peut, pour les mieux diſtinguer, lui conſerver ce nom, & appeller le dernier *Prodicus*. On aura 5 ci-après occaſion de dire quelque choſe touchant les huiles & les onguens, que celui-ci pouvoit employer, s'il eſt vrai qu'il eût inventé la Médecine Onguentaire, outre ce qui a été dit ſur ce ſujet, quand il s'eſt agi de la Pharmacie d'Hippocrate.

Prodicus avoit compoſé divers ouvrages qu'on trouve citez dans Galien, qui ne paroît pas néanmoins en faire beaucoup de cas. Il l'accuſe de n'avoir pas ſuivi la méthode de ſon maître, ni celle des autres anciens Médecins; mais de s'être arrêté à pointiller ſur des noms ou des mots, ce qui n'eſt jamais le caractere d'un habile homme dans quelque profeſſion que ce ſoit. Galien rapporte un exemple de cette fauſſe exactitude de Prodicus ſur le mot *Phlegme*, qui eſt Grec, & que les Latins ont rendu par celui de *Pituite*. Tous les autres Médecins anciens avoient entendu par là une humeur *froide* & *épaiſſe*, Prodicus lui ſeul vouloit que ce qu'on appelloit *phlegme* fût une humeur *chaude*, fondé ſur l'étymologie de ce mot, tirée d'un autre mot Grec qui ſignifie 6 *brûler*, donnant le nom de 7 *morve* à la premiere ſorte d'humeur que l'on a dit qui s'appelloit autrement *pituite*.

Dexip-

1 *Plin. Lib. 29. Cap. 1.*
2 *Voyez ci-deſſus Liv. 2. Chap. 8.*
3 *Voyez le Chapitre que l'on vient de citer.*
4 *Comment. in Lib. 6. Epidemicorum.*
5 *Part. 3. Liv. 2. Chap. 1.*
6 φλέγειν, d'où le mot φλέγμα doit être tiré. Galen. de Hippocr. & Platon. Decret. Lib. 8. Cap. 6. & de Natural. Facult. Lib. 2. Cap.
7 βλίννα.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

DEXIPPUS, ou *Dioxippus*, autre disciple d'Hippocrate, étoit de l'Isle de Cos comme lui. Suidas remarque qu'il avoit écrit un livre *de la Médecine en général*, & deux autres *des Pronostiques*. Le même Auteur ajoûte que Dexippus ayant été appellé par *Hecatomnus*, Roi de Carie, pour traiter ses fils *Mausolus*, & *Pixodarus*, qui avoient chacun une maladie desesperée, ce Médecin ne voulut y aller qu'à condition qu'Hecatomnus cesseroit de faire la guerre aux *Cariens*. Sur quoi Vossius remarque 1 qu'il faut lire *à ceux de Cos*, au lieu de *aux Cariens*, étant plus vraisemblable que Dexippus voulut détourner la guerre, qui se faisoit contre sa patrie; à quoi on peut ajoûter qu'il n'y a pas de l'apparence que ce Roi attaquât ses propres sujets.

Aulu-Gelle veut que Dexippus, ou Dioxippus, comme il l'appelle, fût aussi pour 2 le passage immédiat de la boisson dans le poumon. Je ne sai rien de sa maniere de pratiquer la Médecine, si ce n'est qu'on les a blâmez, lui & 3 APOLLONIUS, troisième disciple d'Hippocrate, de ce qu'ils donnoient beaucoup à manger à leurs malades, & les faisoient d'ailleurs mourir de soif. Erasistrate disoit d'eux, pour les tourner en ridicules, *qu'ils faisoient douze portions de la sixieme partie d'une cotyle d'eau, qu'ils mettoient chacune dans autant de petites coupes de cire, pour donner une ou deux, tout au plus, à leurs malades dans l'ardeur de la fiévre*; or la Cotyle étoit une mesure qui ne tenoit que neuf onces de liqueur. Mais Galien, de qui nous apprenons cette particularité, prétend que ce soit là un effet de la malignité d'Erasistrate, qui avoit en vuë de faire tomber sur le maître ce qu'il disoit des disciples. On parlera 4 ci-après de divers Médecins, qui ont porté le nom d'*Apollonius*.

CTESIAS, Médecin *Cnidien*, vivoit un peu plus tard, ayant été contemporain de *Xénophon*, qui fleurissoit sur le milieu du trente-sixième siecle, en même temps que Platon. Nous apprenons de Galien 5 que *Ctésias* étoit de la famille des Asclépiades, & parent d'Hippocrate. Le même Galien observe que Ctésias reprenoit Hippocrate, de ce qu'il s'attache à enseigner le moyen de reduire *la dislocation de la cuisse*. C'est en vain, disoit le premier, qu'on entreprend cette réduction, parce que la tête de l'os étant une fois sortie du lieu de son emboîtement, ne peut plus y être contenue, quelque soin que l'on prenne pour cela. Tout ce que l'on sait d'ailleurs touchant Ctésias, c'est qu'ayant été fait prisonnier dans le bataille où *Cyrus le Jeune* fut vaincu par son frere *Artaxerxes Mnémon*, il traita ce dernier d'une blessure qu'il avoit reçue au combat; après quoi il pratiqua la Médecine en Perse, pendant dix-sept-ans, & trouva d'ailleurs le moyen de se rendre aussi célebre Historien que Médecin, en écrivant l'histoire d'Assyrie & de Perse, tirée des Archives de ces Pays-là, & dont il nous est resté quelques fragmens.

THEOMEDON, maître d'*Eudoxe*, dont on parlera au Chapitre suivant, devoit être plus âgé que Ctésias, & précisément du temps des disciples d'Hippocrate. On en pourra juger, par celui auquel Eudoxe a vécu.

CHA-

1 πρὸς Κάῳς, au lieu de πρὸς Κῶρας. *Vossius de Philosophia.*
2 *Voyez ci dessus, Liv.* 3. *Chap.* 3. *Art.* 2. & *Chap.* 33.
3 Il y a eu divers autres Médecin du même nom. *Voyez ci-après, Part.* 2. *Liv.* 2. *Chap.* 7.
4 *Part.* 2. *Lib.* 2. *Chap.* 7.
5 *In Lib. de Articul. Comm.* 3.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

CHAPITRE III.

PLATON, DENYS, Tyran de Syracuſe, NICHOMACHUS, PERIANDER, CRITOBULE, MENECRATE, & EUDDOXE.

C'Eſt encore dans ce même ſiecle que vivoit Platon, qui étoit né dans l'Olympiade LXXXVIII. environ trente-deux-ans après Hippocrate. Ce Philoſophe ſuivant les traces de *Pythagore*, de *Démocrite*, & des autres Philoſophes Médecins, dont on a parlé ci-devant, entreprit, auſſi bien qu'eux, de traiter de diverſes choſes concernant la théorie de la Médecine, & particulierement l'économie du corps humain, & les principes dont il eſt compoſé. *Les Pythagoriciens*, dit 1 Elien, *ſe ſont fort appliquez à la Médecine, Platon s'y eſt auſſi beaucoup attaché, auſſi bien qu'Ariſtote, & divers autres Philoſophes.* On rapportera ici ce qu'il y a de plus conſiderable ſûr ce ſujet, dans les Ecrits de Platon, autant qu'on le pourra entendre, ce qui n'eſt pas toûjours fort aiſé. On a cru même en devoir faire un extrait un peu long, parce qu'il s'y trouve diverſes choſes qui ont du rapport avec quelques ſentimens des modernes, & d'autres qui ſervent à illuſtrer les ſentimens d'Hippocrate.

Platon ayant ſuppoſé deux principes géneraux, 2 *Dieu*, & *la Matiere*, il concevoit que la premiere forme que prend la matiere eſt *triangulaire*; & que de ces *triangles* ſe produiſent enſuite les quatre *élemens* ſenſibles, *le feu*, *l'eau*, *l'air*, & *la terre*, dont tous les corps lui paroiſſent être compoſez.

A l'égard du *corps humain*, il croyoit que *la mouëlle de l'épine du dos* eſt l'endroit par où il commence à ſe former; que cette mouëlle ſe couvre enſuite *d'os*, & que ces os ſe couvrent de *chairs*. Il prétendoit, en conſéquence de ceci, que *les liens qui joignent*, ou *qui attachent l'ame au corps*, ſont dans cette mouëlle qu'il appelloit *le ſiege de l'ame*; car pour *l'ame raiſonnable*, il la logeoit dans *le cerveau*, qu'il dit être *une continuation de cette mouëlle*, & qu'il regarde comme un champ préparé pour recevoir cette *divine ſemence*.

Quant à la partie de l'ame d'où dépendent *la generoſité*, *la valeur*, & *la colere*, il la plaçoit auprès de la tête, entre *le diaphragme* & *le col*, c'eſt à dire, dans *la poitrine*, ou dans *le cœur*, en quoi il ſuivoit Pythagore; & il vouloit que *le poumon* environnât le cœur pour le raffraichir, & pour calmer les mouvemens violens de cette ame qui y eſt logée, par la fraîcheur qu'il reçoit tant de l'air qu'il reſpire, que de la liqueur que l'on boit, laquelle il ſuppoſoit tomber en partie dans le poumon. 3 Ce dernier ſentiment de Platon, concernant le paſſage de la boiſſon, a fait dire à un Ancien, que ce Philoſophe avoit aprêté à rire à le poſtérité pour s'être voulu mêler du métier d'autrui; mais celui qui a dit cela n'avoit pas fait reflexion 4 qu'Hippocrate, & d'autres Médecins, dont on a parlé:

1 *Var. Hiſtor. Lib. 9. Chap. 22.*
2 Θεὸς καὶ ὕλη.
3 *Aulu Gelle, Lib. 17. Chap. 11. Macrob. Liv. 17. Chap. 15. Plutarch. Sympoſiac. Lib. 7. Quaſt. 1.*
4 *Voyez cy deſſus, Liv. 3. Chap. 3. & 33.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

parlé ci-devant, avoient eux-mêmes soûtenu cette opinion, & que Platon ne parloit apparemment qu'après eux.

Notre Philosophe imaginoit encore une autre *partie*, ou *espece d'ame*, qui *recherche*, ou *appete* non seulement *le boire*, & *le manger*, & tout ce qui est nécessaire au corps; mais qui est encore le principe des *desirs*, & de la *cupidité*, en géneral. Cette ame est placée entre *le diaphragme* & *le nombril*. Elle est logée dans la partie la plus basse, & la plus éloignée de la téte, afin qu'elle n'interrompe point par ses agitations & par ses troubles l'*ame raisonnable*, qui est la meilleure partie de nous mêmes, dans ses méditations, & dans les pensées qu'elle a pour le bien commun. Ces agitations ou ces troubles de l'ame inférieure lui sont suscitez per des *spectres*, ou par des *phantômes*, que *le foye*, lui présente. Le *foye*, ajoûte notre Auteur, n'a été fait poli, & reluisant comme un miroir, qu'afin qu'il puisse refléchir les images qu'il reçoit, & qui lui sont communiquées par *l'esprit*, pour produire *du trouble*, ou *de la tranquillité*, & du plaisir dans l'ame inferieure; selon que le foye est lui-même, ou troublé par l'amertume de la *bile*, ou tranquille & calme par la prédomination des sucs *doux*, & opposez à la bile.

Outre ce que l'on vient de dire du *cœur*, & de l'ame qui y est logée, voici ce que Platon pensoit encore touchant ce viscere. *Le cœur*, dit-il, *qui est en même temps*, 1 la source des veines, *& de ce sang qui* 2 tournoye rapidement *dans toutes les parties, a été établi comme* 3 *un Satellite, ou comme un Commandant, afin que quand la colere s'allume par le commandement de la raison, au sujet de quelque injustice qui se commet, ou de la part du dehors, ou au dedans par les desirs, & les passions, d'abord tout ce qu'il y a de sensible dans le corps se dispose, par l'ouverture de tous les pores, à écouter ses menaces, & à obéir à ses commandemens.*

L'opinion de ce Philosophe, touchant la maniere dont se fait la respiration, n'est pas moins particuliere. Il croyoit que n'y ayant point de *vuide* dans le monde, l'air qui sort du poumon, & de la bouche, par l'*expiration*, rencontrant celui qui environne le corps par dehors, le pousse, ensorte qu'il le fait rentrer par les pores de la peau & des chairs. Il arrive après cela que ce dernier air s'insinuant jusques dans le plus profond du corps il vient remplir la place que le premier à quittée; ensuite de quoi se portant du dedans au dehors par la même voye des pores, il pousse aussi à son tour celui du dehors, & le fait rentrer dans la bouche, & dans le poumon par l'*inspiration*. On voit par-là que Platon confondoit la *transpiration* avec la *respiration*, prétendant que l'une & l'autre se fait tout ensemble comme par deux especes de *demi-cercles*.

Il croyoit, à l'égard des *chairs*, qu'il entre dans leur composition *de l'eau*, *du feu*, & *de la terre*, & de plus un certain *levain aigre*, ou *piquant* & *salé*.

Voilà quelques-unes des pensées de Platon, touchant le corps humain tel qu'il est dans son état naturel. Quant aux causes de sa destruction qui sont *les maladies*, *la vieillesse*, & *la mort*, il supposoit premierement, que les corps qui environnent le nôtre, le dissolvent & le fondent continuellement; ensuite de quoi

1 *Voyez ci dessus. Liv.* 3. *Chap.* 3. *Articl.* 1.
2 περιφέρεται. *Voyez ci-dessus au même Chap. Articl.* 3.
3 *Ibidem, Articl.* 7.

quoi chaque ſubſtance qui en ſort, ou qui s'en exhale, retourne au principe d'où elle a été tirée. Il ſuppoſoit, en ſecond lieu, que *le ſang*, qui eſt, ſelon lui, *une matiere fluide, formée des alimens par un artifice particulier de la nature, qui les inciſe, & les réduit en petites parties, par le moyen d'un* 1 feu, *qui s'éleve au dedans de notre eſtomac; & qui ſuit l'eſprit ou l'air.* Il ſuppoſoit, dis-je, que le ſang, dont la couleur rouge marque évidemment l'impreſſion du *feu*, dont on vient de parler, ſert à nourrir les chairs, & géneralement tout le corps, & à rémplir tous les vuides qui s'y trouvent, comme par une eſpece d'arroſement ou d'inondation génerale. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

Cela ſuppoſé, il diſoit que pendant que nous ſommes jeunes, ce ſang étant plus abondant dans les parties, ne ſupplée pas ſeulement aux diſſipations, ou à la diminution des chairs, que l'on a dit qui ſe fait tous les jours, mais après avoir remplacé ce qui manque, il fournit encore dequoi augmenter la maſſe du corps; d'où vient que dans la jeuneſſe nous croiſſons, & nous devenons plus grands & plus gros. Il n'en eſt pas de même, dès que nous ſommes plus avancez en âge; il s'en va plus alors de la ſubſtance de notre corps que le ſang n'en peut remettre, & cela fait que nous diminuons peu à peu.

Il arrive même que les principes de nos corps, ou les *triangles*, dont on a parlé, qui dans notre jeuneſſe ſe trouvoient plus forts que ceux dont les alimens ſont compoſez, & les réduiſoient aiſément en leur ſubſtance, les rendant ſemblables à eux; il arrive, dis-je, que ces triangles viennent à ſe déſunir, & à ſe relâcher, à force d'avoir ſoûtenu ſi long-temps le choc des *triangles étrangers*; & c'eſt ce qui ameine *la vielleſſe*, qui eſt ſuivie de la mort, lorſque les triangles dont *la mouëlle de l'épine* eſt faite, ſe diſſolvent & ſe déſuniſſent; en ſorte que les liens, avec leſquels l'ame y étoit attachée, ſe rompent entierement, & la laiſſent en liberté.

Pour ce qui eſt des maladies qui nous attaquent en tous les âges, & qui avancent le temps ordinaire de la mort, Platon croyoit que nos corps étant d'ailleurs compoſez des *quatre élémens* que l'on a nommez, les déſordres qui ſurviennent à ces élémens, en ſont les principales cauſes. Ces déſordres conſiſtent dans l'excès ou dans le défaut de chacun dés élémens, lorſqu'ils ne conſervent pas la juſte proportion de leur premier mêlange, ou lorſque changeant de place ils paſſent de la leur propre dans une place étrangere.

Il ajoûtoit, pour s'expliquer plus particulierement, que *le feu* venant à exceder, on voit naître des fiévres *continues & ardentes.* Que ſi *l'air* excede, il produit des fiévres *quotidiennes intermittentes.* Si c'eſt *l'eau*, la fiévre *tierce* ne manque point de venir, & ſi c'eſt *la terre*, la fiévre *quarte* ſuit. Comme la terre eſt la plus peſante de tous les élémens, c'eſt ce qui fait qu'il lui faut quatre fois autant de temps qu'au feu, pour ſe remuer, & aux autres élémens à proportion.

Platon ne s'en eſt pas tenu ſeulement à ces géneralitez, il entreprend encore d'expliquer en particulier les changemens qui arrivent dans notre corps, par rapport au *ſang*, & aux *humeurs*, qui ſont les cauſes les plus prochaines des maladies. Pendant que *le ſang* ſe conſerve dans ſon état naturel, ce Philoſophe concevoit, comme on l'a déja remarqué, qu'il ſert à nourrir le corps, &

1 πῦρ αἰωρέμενον ἔντος, καὶ πνεύματι ξυμπίπτον.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

à le conſerver en ſanté. Mais lorſque les chairs viennent à ſe fondre, & à ſe réſoudre, l'humeur qui en ſort rentrant dans les veines y porte cette corruption, & changeant le ſang en diverſes manieres, le rend *jaune* de *rouge* qu'il étoit, & *amer*, ou aigre, ou ſalé; en ſorte que ce qui étoit *pur ſang*, devient en partie *bile*, *phlegme*, ou *ſéroſitez*. Ce qu'on appelle *bile*, continue Platon, ſe produit en particulier de ce qui s'eſt fondu des plus vieilles chairs. C'eſt une humeur qui reçoit diverſes formes, & varie beaucoup, ſoit par rapport à la couleur, ſoit par rapport au *goût*; mais on en diſtingue principalement deux eſpeces, la bile *jaune*, qui eſt *amere*, & la bile *noire*, qui eſt *aigre*, & *picquante*. Quant au *phlegme*, & aux *ſéroſitez*, ou aux *eaux*, il ſemble que Platon les confond, ou qu'il n'en fait qu'une ſorte d'humeur. Le *phlegme*, ſelon lui, ſe produit des nouvelles chairs; & les *ſéroſitez*, ou les *eaux*, qui paroiſſent quelquefois ſous le nom particulier de *ſueurs*, ou de *larmes*, ne ſont que du phlegme *fondu*, ou *réſout*. Il ſemble même qu'il confond en un autre endroit le phlegme & les ſéroſitez avec la bile, lorſqu'il dit que ce qu'on appelle *phlegme aigre*, eſt la même choſe que *la ſéroſité de la bile noire*. Mais dans l'explication des effets de ces humeurs, il ſe retranche aux deux principales, qui ſont 1 *la bile* & *le phlegme*; & il reconoît que ces deux ſucs ſont les cauſes de toutes les maladies, entant qu'ils ſe mêlent avec le ſang.

Lorſque la bile s'évapore au dehors, ou qu'elle ſe jette du côté de la peau, elle cauſe les diverſes eſpeces de *tumeurs accompagnées d'inflammation*, que les Grecs appelloient 2 *des phlegmons*; mais lorſqu'elle eſt retenue au dedans elle produit toutes ſortes de 3 *maladies brûlantes*. La bile devient particulierement nuiſible, lors qu'étant mêlée avec le ſang elle corrompt l'ordre de ſes *fibres*, qui ſont, ſelon notre Auteur, de certains filamens répandus dans le ſang; pour faire qu'il ne ſoit ni trop clair, ni trop épais, afin que d'un côté il ne s'évapore pas, & que de l'autre il puiſſe toûjours ſe mouvoir aiſément dans les veines. Cette même bile continuant ſes ravages, après avoir briſé les fibres du ſang, pénétre juſques a la mouëlle de l'épine, & s'en va rompre les liens de l'ame dont on à parlé, à moins que le corps (*c'eſt à dire*, *les chairs*, venant à ſe fondre, ou à ſe réſoudre, n'ôtent à la bile la force qu'elle avoit. Lorſque cela arrive, la bile vaincue, & contrainte de ſortir du corps, ſe jette par les veines dans le bas ventre, & dans l'eſtomac, d'où elle ſort par les ſelles, & par le vomiſſement, à peu près comme ceux qui s'enfuyent d'une ville émue par une ſédition, & cauſe en paſſant le *flux de ventre*, les *dyſenteries*, ou *diarrhées*, & autres décharges qui ſont le plus ſouvent ſalutaires.

Le *phlegme doux* & *inſipide* produit *les enflures*, & quelques *impuretez de la peau*; & lorſqu'il s'y mêle quelques veſicules d'air, on appelle alors cette maladie 4 *phlegme blanc*. Que ſi ce phlegme ſe mêle avec la *bile noire*, & qu'il pénétre juſques dans les reſervoirs du cerveau, il cauſe l'*Epilepſie*.

Quant au phlegme *aigre*, ou *ſalé*, il eſt la cauſe de toutes les maladies compriſes ſous le nom de *catarrhes*, ou de *fluxions*, & il apporte du déſordre, & de la douleur dans tous les lieux où il ſe jette.

On

1 *Voyez ci deſſus*, *Liv.* 3. *Chap.* 4.
2 *Voyez ci deſſus*, *Liv.* 3. *Chap.* 8.
3 Πυρέκτα νοσήματα.
4 C'eſt le nom d'une eſpece d'hydropiſie dans Hippocrate. *Voyez ci deſſus*, *Liv.* 3. Chap. 8.

On finira ces reflexions de notre Auteur sur les causes des maladies, par l'idée qu'il avoit de la *matrice*, ou de ses proprietez, & de quelques-unes de ses maladies. 1 *La matrice*, disoit-il, *est un animal qui souhaite de concevoir, en sorte que si on le laisse trop long-temps sans porter du fruit, il s'irrite & court deçà delà par tous le corps; il bouche les passages de l'air, il ôte la respiration, il cause de grandes inquiétudes, & une infinité de maladies.* *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

Nous ne nous arrêterons pas à raisonner sur tout ce que nous venons de dire. Nous ferons seulement quelques observations sur le sentiment de Platon touchant l'*aigreur* & *la salure* des humeurs, ceci étant important à l'Histoire de la Médecine, à cause des divers systemes que l'on a bâtis dans la suite sur la même matiere. Hippocrate avoit déja parlé, avant notre Philosophe, de l'*aigre* & du *salé*; mais comme il a plûtôt traité de cette disposition des humeurs, pour montrer quels effets elle produit, que pour en indiquer l'origine, il faut voir ce que Platon aura découvert de plus à cet égard.

On doit premierement remarquer qu'il parle d'une *aigreur* & d'une *salure* qui se trouvent *naturellement* dans le corps, & pendant qu'on est en santé. Telle est l'aigreur & la salure des chairs, qu'il dit être composées d'eau, de feu, & de terre, & outre cela d'un *levain aigre* & *salé*, comme on l'a vu ci-dessus. Il ne dit point d'où vient ce *levain*; mais il semble, de la maniere qu'il en parle, qu'il soit tiré de quelqu'autre matiere que des élémens ordinaires, ou que ce soit quelque chose de different de l'eau, du feu, & de la terre, qui concourent d'ailleurs pour leur part à la formation des chairs.

Notre Auteur reconoît en second lieu, *une salure* & *une aigreur* qui *ne sont pas naturelles*, & qui se trouvent dans les humeurs qui causent les maladies. Il semble d'abord que cette aigreur & cette salure viennent aussi de la source de l'aigre & du salé naturel, c'est à dire, des chairs, qui en se corrompant & se dissolvant infectent, comme il le croyoit, le sang, & le changent en bile & en phlegme. Mais on peut dire que ce dernier aigre ou salé est quelque chose de fort different du premier, quoi qu'ils viennent tous deux des chairs, puisque celui-là est un effet de leur corruption, au lieu que celui-ci est le principe de leur conservation; mais Platon ne s'expliquant pas d'ailleurs là-dessus, on n'en dira pas d'avantage.

Il ajoûte une troisième sorte d'aigreur, qui est celle de la *bile noire*, qui devient, dit-il, aigre, d'amere qu'elle étoit, lors que l'amertume qui lui est naturelle, s'atténue & se subtilise jusqu'à un certain degré On pourroit dire que le mot Grec, que l'on a traduit par 2 *aigre*, pourroit aussi bien signifier, & dans ce dernier passage & dans les autres qu'on a citez, *picquant*, ou *aigu*, qu'*aigre*, les Grecs n'ayant qu'un seul mot pour exprimer l'une & l'autre de ces qualitez. Mais il est clair, par l'opposition que Platon fait de ce mot à celui par lequel il désigne 3 *l'amer*, qu'il faut traduire le premier par *aigre*, & non pas par *picquant*, ce dernier n'étant pas si naturellement opposé à l'amer comme l'aigre.

Platon parle encore ailleurs de *l'aigre*, & de la maniere dont il agit sur la langue.

1 *Ibidem*, & *Chap.* 27.
2 Ὀξὺ.
3 Πικρὸν.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

langue. Il prétend qu'il tire ſon origine des choſes *acres* & *picquantes*, qui ont été ſubtiliſées ou attenuées en ſe pourriſſant, & il lui attribue d'être l'auteur des *fermentations* & des *ébullitions*, qui ſe font lors que des humeurs groſſieres & & terreſtres viennent à ſe mouvoir, & à s'enfler ou à s'élever.

Il faut enfin remarquer, à l'égard de ces mots ὀξὺς, ὀξεῖα, & ἅλμυρ&, ἅλμυρα, *aigre* & *ſalé* ou *ſalée*, qui ſont des adjectifs, que Platon leur joint le même *ſubſtantif* 1 qu'Hippocrate leur avoit joint, qui eſt celui de δύναμις, qu'on peut traduire par les mots de *force*, *puiſſance*, *faculté*, *proprieté*, ou *vertu*, ſelon le ſens d'Hippocrate, auſſi bien que par le mot de *goût* ou *ſaveur*, δύναμις ὀξεῖα, *ſapor acidus*, comme a traduit Serranus.

Au reſte notre Philoſophe croyoit, à peu près comme Hippocrate, que les maladies ont un certain temps fixé pour leur durée. Comme le temps de la vie de chaque animal eſt reglé par le ſort, dès que l'animal vient au monde, & que ce temps ne peut être ni avancé ni differé que par les paſſions, qui viennent auſſi elles même par une eſpece de néceſſité : de même, diſoit-il, les maladies doivent néceſſairement faire leur cours. Cela étant, on doit plutôt les adoucir ou entreprendre d'arrêter leur progrès, par le moyen d'une bonne conduite, par rapport 2 au *boire*, au *manger*, & à *l'exercice*, que par le moyen des *médicamens*; ſur tout de ceux qui ſont 3 *purgatifs*, qui ne doivent être employez qu'en des cas extrémement preſſans; autrement d'un petit mal vous en faites un bien grand, & au lieu d'un ſeul vous en attirez pluſieurs.

On void par ce que nous venons de dire, que Platon ne s'éloigne guere des principes d'Hippocrate; & comme ils ont été contemporains, il y a de l'apparence que celui-là qui a vêcu le dernier, a tiré diverſes choſes des Ecrits de celui-ci; ſur tout témoignant, comme il fait, d'avoir beaucoup d'eſtime pour ce grand Médecin. On peut voir ce qui a été dit 4 ci-deſſus des ſentimens de Platon touchant la Médecine Gymnaſtique. On trouve dans Galien la deſcription de quelques médicamens qui portent le nom de Platon, comme s'il en avoit été l'inventeur; mais ils étoient apparemment de quelqu'autre Platon, ou plûtôt on avoit pris le nom de ce Philoſophe pour les faire valoir d'avantage.

Nous finirons ce Chapitre, par ce que ce même Philoſophe penſoit touchant quelques unes des qualitez néceſſaires à un Médecin. *On doit avoir*, dit-il, *dans une ville, de bons Médecins qui, outre l'étude requiſe pour apprendre leur profeſſion, ayent vêcu dès leur jeuneſſe avec un grand nombre de malades, & ayent eux-mêmes paſſé par pluſieurs ſortes de maladies, étant naturellement infirmes & valétudinaires.* Cette maxime eſt entierement oppoſée à celle d'Hippocrate, 5 qui veut un Médecin qui ſe porte bien. Quelques uns ont encore remarqué que Platon avoit choiſi expres *l'Academie*, lieu le plus mal ſain qu'il y eût à Athenes, pour y demeurer avec ſes diſciples, par cette même raiſon que ce lieu étoit mal ſain; dans la penſée que la mauvaiſe diſpoſition du corps rend l'eſprit meilleur; mais il eſt bien permis de douter que ce Philoſophe eût cette vuë.

C'eſt

1 *Voyez ci-deſſus, Liv. 3. Chap. 2.*
2 *Voyez ci-deſſus, Chap. 15. & 19.*
3 *Ibid. Chap. 16.*
4 *Liv. 1. Chap. 14. & Liv. 2. Chap. 8.*
5 *Voyez ci-deſſus, Liv. 3. Chap. 29.*

C'eſt en ce même temps que vivoit Denys le pere, *Tyran de Syracuſe*, qui pratiquoit la Médecine, & qui faiſoit lui-même diverſes operations, brûlant, taillant, coupant, & faiſant tout ce que cet Art, & celui de la Chirurgie, demandent, comme on l'apprend 1 d'Elien. Denys a été, comme on ſait, contemporain de Platon, & ce Philoſophe a eu de grandes habitudes avec lui. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

Le pere d'Ariſtote, qui s'appelloit Nicomachus, vivoit auſſi à peu près du temps de Platon. Il étoit de *Stagire*, dans la Macédoine, & Médecin du Roi *Amyntas*, pere de *Philippe*. 2 Il étoit de la race des Aſclépiades, auſſi bien qu'Hippocrate, & ſe diſoit deſcendu d'un fils de Machaon qui s'appelloit auſſi *Nicomachus*, comme on l'a vu ci-deſſus. Il avoit écrit, à ce que dit Suidas, ſix livres concernant la Médecine, & un livre de Phiſique, mais il ne nous eſt rien reſté de tout cela.

Periander étoit auſſi du même temps. Il avoit acquis une grande réputation dans la Médecine, mais s'étant mis à faire des vers, apparemment il y réüſſit mal. 3 C'eſt ce qu'on peut inferer de la raillerie que lui fit *Archidamus*, fils *d'Ageſilaus* Roi de Lacédemone, qui lui demanda lequel étoit le plus avantageux de paſſer pour un mauvais Poëte, ou d'être regardé comme un bon Médecin.

Philippe, Roi de Macédoine, qui vivoit dans le même temps, avoit un Médecin nommé 4 Critobule, qui tira fort heureuſement de l'œuil de ce Prince une fleche dont il avoit été bleſſé, & conduiſit la cure de telle maniere que Philippe n'eut point le viſage défiguré.

Menecrate, de Syracuſe, étoit auſſi contemporain du même Roi. Il avoit ſi bonne opinion de lui même, ou de ſon mêtier, qu'il crut qu'il falloit faire revenir le temps auquel les Médecins paſſoient pour des Dieux. Apparemment 5 l'épithete dont Homere régale Machaon, étoit fort de ſon goût. Ménécrate ſe faiſoit appeller *Jupiter*, mais Philippe le mortifioit extrémement. Ce Prince ayant reçu une lettre de Ménécrate qui commençoit ainſi : *Ménécrate Jupiter* 6 *ſouhaite toute ſorte de proſperité au Roi Philippe*, il lui fit cette réponſe : *Philippe* 7 *ſouhaite la ſanté à Ménécrate*, voulant lui marquer qu'il étoit malade de l'eſprit ; & afin que celui-ci n'en doutât pas, Philippe ajoüta, *qu'il lui conſeilloit d'aller à Anticyre*, ville fameuſe pour l'abondance de l'ellébore qui y croiſſoit, & dont on purgeoit les fous, comme on l'a remarqué ci-deſſus. Plutarque attribue la même choſe au Roi *Ageſilaus*.

Philippe fit un autre affront à Ménécrate. Il l'invita un jour à un grand repas ; & ayant fait mettre pour ce Médecin une table à part en lieu fort élevé, avec un encenſoir deſſus, il donna ordre qu'on le repût de fumée pendant que les autres conviez feroient bonne chere à une autre table auprès de lui.

Elien

1 *Variar. Hiſtor. Lib.* 11. *Cap.* 11.

2 *Voyez ci deſſus, Lib.* 4. *Chap.* 1.

3 *Voyez Plutarque dans les bons mots d'Archidamus*

4 *Plin. Liv.* 7. *Chap.* 37.

5 Ἰσόθεος φῶς. *Homme égal à un Dieu.* C'eſt une épithete qu'Homere donne auſſi à quelques autres de ſes héros.

6 Χαίρειν, ou εὐπράτ]ειν, *ſe réjoüir*, ou, *être joyeux*, ou, *être en proſperité.*

7 Ὑγιαίνειν, *ſe porter bien.* Tous ces termes ſe mettoient également au deſſus des lettres, mais le dernier étoit équivoque, comme en cette occaſion.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

1 Elien dit que Ménécrate se réjouïssoit au commencement de l'honneur qu'on lui faisoit, jusqu'à ce que la faim le pressât.

2 Athénée nous apprend d'autres particularitez de la conduite de ce Médecin qui ne sont pas moins plaisantes. *Ménécrate*, dit cet Auteur, *avoit acoûtumé de faire faire des promesses par écrit à ceux qu'il avoit guéris de la* 3 *maladie sacrée, qu'ils lui obéiroient & qu'ils le suivroient à l'avenir, comme les valets suivent leurs maitres.* Athénée ajoûte, qu'un nommé *Nicostrate*, qui étoit d'Argos, ayant été délivré de cette maladie par les remedes de Ménécrate, alloit après lui, habillé comme un *Hercule*, & prenoit le nom de ce Héros. Un autre nommé *Nicagoras* le suivoit avec l'habit de *Mercure*, assorti des ailes & du caducée de ce Dieu. *Astycreon* faisoit le troisième, sous le nom & l'équipage *d'Apollon*. Un quatrième étoit ajusté comme *Esculape*. Pour Ménécrate, il avoit une robe de pourpre, une couronne d'or à la tête, & un sceptre à la main, avec une chaussure comme celle des Dieux. Il courut toute la Grece en cet état, avec sa troupe divine.

Il écrivit un jour au Roi Philippe en ces termes: *Vous regnez dans la Macédoine. Vous pouvez, lors qu'il vous en prend la fantaisie, faire perir ceux qui se portent bien; mais moi je puis rendre la santé à ceux qui ne l'ont pas, la conserver à ceux qui l'ont, & même les faire venir jusqu'à l'âge le plus avancé, pourvu qu'ils ayent de la soûmission pour moi. Les Macédoniens sont vos gardes, & se tiennent auprès de votre personne. Je tire le même service de ceux qui ont été guéris par mes soins, & à qui moi, qui suis Jupiter, ai donné la vie.*

L'Histoire de ce Médecin servira à divertir le Lecteur, si elle n'est utile à autre chose. Nous parlerons dans la troisième Partie d'un autre *Ménécrate*, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, comme a fait 4 Vossius.

5 EUDOXE vivoit dans le même temps. On aura encore occasion de parler de lui ci-après, aussi bien que de son Maitre *Theomedon*.

CHAPITRE IV.

ARISTOTE, PHILIPPE, GLAUCIAS, ALEXIPPUS, PAUSANIAS, ANDROCYDAS, CRITODEME, THESSALUS, & CALLISTHENES.

ARristote avoit écrit deux livres intitulez 6 *de la Médecine*, mais nous ne les avons plus aujourd'hui, non plus que ceux dont le titre étoit, 7 *Livres concernant l'Anatomie*. Diogene Laërce lui attribue un autre livre intitulé 8 *de la Pierre*. On trouve ce livre traduit en Latin dans le *Théatre Chimique*, avec un autre qui traite *du parfait Magistere*, c'est à dire, *de la Pierre Philosophale*, mais

1 *Variar. Hist. Liv.* 12. *Chap.* 5.
2 *Liv.* 7. *Chap* 10.
3 *C'est à dire* du haut mal. *Voyez ci-dessus, Liv.* 3. *Chap.* 8.
4 *De Philosophiâ, Chap.* 11.
5 *Voyez Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 1.
6 Ἰατρικὰ. *Diogen. Laërt. in vitâ Aristotelis.*
7 Ἀνατομῶν, & ἐκλογὴ ἀνατομῶν.
8 Περὶ τῆς λίθου.

mais ils ſont l'un & l'autre viſiblement ſuppoſez. Si Ariſtote avoit écrit un livre, du titre de celui que Diogene Laërce cite, ſuppoſé qu'il fallût entendre par *la Pierre*, la Pierre *Philoſophale*, il n'y a pas de doute que ce livre auroit fait plus de bruit parmi les Anciens, au lieu qu'on n'en trouve ni traces ni veſtiges dans tous les Auteurs que nous avons, & qui ont écrit pendant l'eſpace de plus de cinq cents ans qui ſe ſont écoulez entre le prétendu Auteur de ce livre, & celui qui le cite. A l'égard de ce dernier, je veux dire de Diogene Laërce, il n'eſt pas impoſſible que l'on attribuât déja de ſon temps à Ariſtote le livre en queſtion; mais il eſt probable qu'il y a une faute dans le texte. On aura occaſion de dire encore un mot là-deſſus, quand on en ſera à 1 Theophraſte. *ſuite du ſiecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

Ce n'eſt pas de ce côté-là qu'Ariſtote a travaillé pour la Médecine, c'eſt en écrivant les autres livres que l'on a citez les premiers. Mais comme ces livres ſe ſont perdus, nous ſerions obligez de finir ici ce qui concerne la Médecine de ce Philoſophe, s'il ne nous étoit heureuſement reſté ſon *Hiſtoire des Animaux*, & celle *de leur generation*, & *de leurs parties*, où l'on trouve pluſieurs choſes curieuſes par rapport à l'hiſtoire des animaux en géneral, & à *l'Anatomie* en particulier. 2 *Alexandre le Grand*, de qui il avoit été précepteur, ayant envie de conoître la nature & les differentes proprietez des animaux, lui ordonna de travailler à cette recherche, & lui fournit pour cela la ſomme de huit cens *talens*, qui font un million neuf cens vint mille livres de France. Ce Prince lui fournit encore pluſieurs milliers d'hommes de divers quartiers de la Grece & de l'Aſie, qui avoient ordre de lui obéir, & de lui communiquer tout ce que le mêtier de la chaſſe & de la pêche leur pouvoit avoir appris, & même de nourrir exprès toutes ſortes d'animaux, pour découvrir ce que chaque eſpece avoit de particulier, & le lui rapporter.

Il ſemble qu'avec de ſi grandes aides Ariſtote devoit mettre au jour quelque choſe de fort exact ſur cette matiere. Cependant les Anciens ont déja remarqué qu'il avoit avancé pluſieurs choſes contraires à la verité. On pourroit l'excuſer à cet égard, en diſant qu'il l'a fait ſur la foi d'autrui, n'ayant pu tout voir ou tout faire lui-même. Mais ſuppoſé qu'il eût été obligé en quelques occaſions de s'en tenir au rapport des gens dont on a parlé, comme, par exemple, en ce qui concerne certaines proprietez des animaux, que le hazard ſeul fait découvrir, il y en a d'autres où il devoit travailler lui-même, ou du moins être preſent & diriger le travail d'autrui. Telles ſont les choſes qui regardent *l'Anatomie*. Quelle opinion peut-on avoir de l'exactitude de ce Philoſophe, à cet égard, lors, qu'on lui void ſoûtenir, *que tous les animaux ont le col flexible & compoſé de vertebres, à la reſerve des Loups & des Lions, qui ont cette partie compoſée d'un ſeul os*; & lors qu'il aſſure, *que les os des Lions n'ont point de mouëlle*, contre toutes les expériences qu'on en a faites? On peut conſulter le ſavant 3 *Borrichius* ſur les autres erreurs où Ariſtote eſt tombé, par rapport à l'Anatomie du *Lion*, & à celle de *l'Aigle*, & du *Crocodile*.

Ceux qui ont donné au public la diſſection d'un Lion faite à Paris, dans l'Académie des Sciences, ont auſſi pris ſoin de faire voir les bévuës de ce Philoſophe.

1 *Voyez ci-après, Part. 2. Liv. 1. Chap. 8.*
2 *Plin. Lib. 8. Cap. 16. Athenæus, Lib. 9. Cap. 13.*
3 *Hermet. Ægyptior. & Chimic. Sapientia.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

phe touchant l'Anatomie de l'animal dont on vient de parler; tout ce qu'ils mettent en fait peut être véritable. Il n'y a qu'un seul endroit où ils semblent faire dire à Aristote une chose, à quoi il n'a jamais pensé. On trouve ces paroles 1 dans un de ses livres: Φαίνεται λέων τῶν ζώων ἁπάντων τελεώτατα μετειληφέναι τ̃ς τ̃ ἄρρενος ἰδέας, que l'Interprete Latin traduit ainsi: *Videtur Leo animalium omnium perfectissimum animal in assumendo maris formam.* Ces Mrs. expliquent ces mots comme si Aristote avoit voulu dire par là, *que le Lion a par excellence & plus que tous les autres animaux, les marques visibles & apparentes de son sexe* Ce sont leurs propres termes, & ils ajoutent, pour prouver que ce Philosophe s'est trompé, que l'uretere du Lion, c'est à dire, *le canal de la verge*, jointe à ses ligamens, ne sort dehors que de la longueur de trois pouces & demi. Leur conclusion seroit juste si Aristote avoit voulu dire, comme ils le croyent, & Mr. Borrichius avec eux, que le Lion est celui de tous les animaux mâles, qui a la partie qui distingue le sexe, la plus grande & la plus apparente; mais c'étoit, à mon avis, le plus loin de sa pensée, & je crois qu'il n'a entendu autre chose si ce n'est, *que le Lion est celui de tous les animaux mâles, qui se distingue le plus aisément d'avec les femelles de son espece par son air mâle*; ou si vous voulez, *qui se distingue des autres animaux mâles, par un air fier & veritablement mâle, qui lui est particulier.* Je traduis le mot Grec ἰδέα par le François *air*, que l'on peut rendre par le Latin *species*, qui répond précisément au Grec.

Les diverses dissections qu'Aristote avoit faites d'animaux d'especes differentes, de *bêtes à quatre pieds*, *d'oiseaux*, de *poissons*, *d'insectes*, lui avoient appris plusieurs choses touchant les usages des parties de chacune de ces especes. On ne s'attachera pas ici à examiner tout ce qu'il dit sur cette matiere, ou sur les differences qui se rencontrent entre ces parties & leurs usages, parce que cela nous meneroit trop loin. On touchera seulement en peu de mots ce qui regarde la construction & les usages des parties qui sont communes aux animaux qu'on appelle parfaits, tels qu'est l'homme, & tels que sont les animaux à quatre pieds.

Aristote regardoit *le Cœur*, comme *le principe & la source des veines & du sang. Le sang*, ajoutoit-il, *passe du cœur dans les veines*, 2 *mais il n'en vient d'aucun endroit dans le cœur.* Il disoit de plus, qu'il sort deux veines du cœur, l'une du côté droit, qui est la plus grosse, & l'autre du côté gauche, qui est la plus petite, & qu'il appelloit *Aorte*. Sur quoi il faut remarquer que ce Philosophe est le premier, 3 à ce que dit Galien, qui ait ainsi nommé *la grande artere*; ce qui prouve que le livre 4 *du Cœur*, où ce nom se trouve, n'est pas d'Hippocrate. Aristote croioit que ces deux veines distribuent le sang à toutes les parties du corps. Il prétendoit, d'ailleurs, qu'il y eût *trois cavitez* dans le cœur, qu'il appelle des *ventricules*. De ces trois ventricules celui du milieu, dont il ne marque pas plus précisément la situation, est, selon lui, le principe commun des autres, quoi qu'il soit le plus petit; le sang qu'il contient est aussi le plus temperé & le plus pur. Le sang du ventricule droit est le plus chaud,

1 *De Physiognomiâ, Cap.* 5.

2 *De Partib. Animal. Lib.* 3. *Cap.* 4. Je ne sai comment ceux qui trouvent *la circulation du sang* dans Aristote, s'accommodent de ce passage. Ce sera une affaire à voir dans la suite.

3 *De Venar. & Arteriar. Dissect.*

4 *Voyez ci dessus, Liv.* 3, *Chap.* 3. *Article.*

chaud, & celui du gauche eſt le plus froid, ce dernier ventricule étant le plus grand des trois. Tous ces ventricules ont communication avec le *poumon*, par des vaiſſeaux qui ſont differens des deux grandes veines dont on a parlé, & qui ſe diſtribuent dans toute la ſubſtance du poumon. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

Ariſtote ne faiſoit pas ſeulement ſortir du cœur *les veines*, ou les vaiſſeaux qui contiennent le ſang, il vouloit auſſi que *les Nerfs* en tiraſſent leur origine: voici ſur quoi il fondoit ſon ſentiment. 1 Le plus grand des ventricules du cœur contient, à ce qu'il diſoit, *de petits nerfs*, la veine appellée Aorte eſt *nerveuſe*, & elle eſt comme un *veritable nerf* dans ſes extremitez, n'ayant point de cavité, & étant tendue à la maniere des nerfs dans les endroits où elle ſe termine vers les articulations des os. Il dit encore, 2 en un autre lieu, *qu'il y a quantité de* nerfs *dans le cœur, & cela fort à propos, parce que les mouvemens viennent de là, leſquels ſe font en tirant & en relâchant.* Il ſemble qu'il veuille déſigner en ce dernier paſſage, *les tendons* on *les fibres* qui ſervent à dilater & à reſſerrer le cœur, & ſi l'on a remarqué ci-deſſus qu'Hippocrate confondoit *les nerfs* avec *les tendons* & *les ligamens*, il ne paroît pas qu'Ariſtote ait mieux diſtingué ces parties, ni qu'il ait conu l'uſage des veritables nerfs. Il aſſure en quelque endroit, 3 *que les nerfs ne ſont point continus comme les veines, mais qu'il ſont épars çà & là vers les lieux où ſont les articulations*, par où il eſt viſible qu'il entend encore parler des tendons. S'il avoit ſu quel eſt l'uſage des nerfs, il n'auroit pas non plus dit 4 ailleurs, *qu'il n'y a que les parties qui ont du ſang qui puiſſent ſentir, ou avoir du ſentiment*, & il n'auroit pas ſoûtenu, 5 *que la chair eſt le propre organe du ſentiment.* Quant au *mouvement*, s'il l'attribue aux *nerfs*, il eſt aiſé de voir que les nerfs dont il veut parler, ſont auſſi *des tendons*, ou *des ligamens.*

Le *principe commun* du *mouvement* & du *ſentiment* eſt, ſelon Ariſtote, dans le *Cœur.* Ce viſcere eſt encore le principe de la *nourriture* de toutes les parties, par le ſang qu'il y envoye, il eſt *le foyer* qui contient *le feu naturel*, d'où dépend *la vie;* il eſt le lieu d'où naiſſent *les paſſions*, & où toutes les *ſenſations* ſe terminent, & enfin le veritable *ſiege de l'ame;* tout cela non pas par la raiſon que les nerfs en tirent leur origine, comme quelcun pourroit ſe l'imaginer ſur ce qui a été dit ci-devant, mais parce que le cœur eſt le *reſervoir du ſang* & *des eſprits.* Ariſtote ſoûtient même formellement, 6 *que les eſprits ne peuvent être contenus dans les nerfs.*

Mais s'il attribuoit de ſi nobles uſages au cœur, *le Cerveau* n'étoit, à ſon avis, *qu'une maſſe compoſée d'eau & de terre, qui ne contient aucun ſang, & qui eſt privée de tout ſentiment.* L'office de cette *maſſe froide* eſt, diſoit-il, *de rafraîchir*, ou *de temperer la chaleur du cœur.* Mais, outre que ce Philoſophe donne ailleurs cet emploi au *poumon*, il ne dit pas de quelle maniere il concevoit que le cerveau pût s'en acquitter. Quoi que le cerveau ſoit immédiatement placé ſur

1 *Hiſt. Animal. Lib.* 3. *Cap.* 5.
2 *De Partib. Animal. Lib.* 3. *Cap.* 4.
3 *Hiſtor. Animal. Lib.* 3. *Cap.* 5.
4 *De Partib. Animal. Lib.* 2. *Cap.* 10.
5 *Ibidem. Cap.* 1.
6 *Lib. de Spiritu.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxij.

ſur la *mouëlle de l'épine*, & qu'il ſoit attaché avec elle, Ariſtote prétendoit que la ſubſtance de la mouëlle eſt quelque choſe de tout different de celle du cerveau; celle-là étant une eſpece de ſang préparé pour la nourriture des os, & par conſéquent étant *chaude*, au lieu que celle-ci eſt, comme on l'a déja dit, *très froide*. Il faiſoit d'ailleurs ſi peu de cas du cerveau, que s'il ne le mettoit pas tout à fait au rang des *excrémens*, il croyoit qu'on ne devoit pas le compter entre les parties du corps qui ſont jointes & liées les unes avec les autres, mais qu'il falloit le regarder comme une ſubſtance qui eſt d'une nature particuliere, & differente de toutes les autres parties.

A l'égard des autres viſceres, tels que ſont *le Foye*, *la Rate*, & *les Reins*, il croyoit que leur premier & leur principal uſage eſt de *ſoûtenir les veines*, qui ſeroient pendantes ſans eux, & de les affermir en leur place. Outre ce premier uſage, il leur en aſſignoit quelques autres. *Le Foye* aide à la coction des viandes, qui ſe fait dans l'eſtomac & dans les boyaux, par la chaleur qu'il communique à ces parties dont on parlera plus particulierement dans la ſuite. *La Rate* n'eſt pas d'un ſi grand uſage; elle n'eſt, au compte de notre Philoſophe, néceſſaire que par accident, pour détourner & pour ramaſſer & cuire les vapeurs humides qui s'élevent du ventre; d'où vient que les animaux, en qui ces vapeurs prennent un autre cours, n'ont qu'une très-petite rate. Tels ſont *les oiſeaux*, & *les poiſſons*, dont les plumes & les écailles ſont formées & nourries de cette humidité; & ces ſortes d'animaux n'ont, diſoit-il, ni *reins*, ni *veſſie*, par la même raiſon. 1 *Les reins* ne ſont auſſi, ſelon lui, que pour le mieux être ſeulement. Leur office eſt d'imbiber une partie de l'excrément qui ſe porte dans la veſſie des animaux, en qui cet excrément eſt trop abondant, afin de décharger d'autant la veſſie. Il ajoûte 2 un peu plus bas, *que les humeurs ſe filtrent, ou ſe coulent par la ſubſtance des reins*, en quoi il toucheroit de plus près à l'uſage que l'on a attribué dans la ſuite à ces parties, mais il parle de cette affaire aſſez obſcurément.

„ 3 Les Teſticules *ſont encore des parties faites par la Nature* pour le mieux, „ *& non* pour une abſolue néceſſité. *Ariſtote diſoit*, qu'il y a deux canaux veineux qui viennent de l'Aorte dans les teſticules; & deux autres qui y viennent des Reins; que ces derniers contiennent du ſang, mais que les premiers „ n'en contiennent point. Qu'il ſort de la tête de chaque teſticule, ou de l'une de leurs extrémitez, un autre canal plus gros & plus nerveux, qui ſe recourbant & s'appetiſſant remonte vers les deux autres, étant contenu dans une membrane, & va ſe rendre à la racine de la verge. *Il ajoûtoit*, que ce „ dernier canal ne contient plus du ſang, mais une liqueur blanche, & que venant, comme on l'a dit, ſe terminer à la verge, ou vers le col de la veſſie, „ il rencontre là une ouverture qui va dans la verge, autour de laquelle ouverture il y a comme une eſpece de 4 gouſſe, ou d'écorce.

„ Cela ſuppoſé, il diſoit, que lors que l'on coupe les teſticules à quelque „ animal, tous les canaux dont on a parlé, ſe retirent; & que c'eſt à cauſe de „ cette

1 *De Partib. Animal. Lib.* 3. *Cap.* 7.
2 *Ibidem*, *Cap.* 9.
3 *Hiſtor. Animal. Lib.* 3. *Cap.* 1.
4 Οἷον κέλυφος.

„ cette retraction que les châtrez ne peuvent plus engendrer. *Pour preuve de cela*, il citoit l'exemple d'une vache qui avoit conçu, s'étant accouplée avec un taureau d'abord après qu'il eut été châtré, & avant que les canaux de la semence se fussent retirez. *Il s'explique encore plus particulierement* 1 *en un autre endroit touchant l'usage des testicules*, *disant*, qu'ils ne font point partie des canaux, ou des reservoirs de la semence, & qu'ils n'ont rien de commun avec eux; mais qu'ils leur servent seulement de *contrepoids* pour les attirer embas, & pour retarder le mouvement de la semence; à peu près comme les pierres que les Tisserans attachent à leurs toiles. Il apportoit enfin comme une preuve de l'inutilité des testicules pour le reste, ou pour le fait principal, l'exemple des *poissons* & des *serpens*, qui étant, à ce qu'il croyoit, privez de ces parties, ne laissent pas d'engendrer. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

Il vouloit au reste que 2 la conception se fît par le mélange de la *semence de l'homme* avec *le sang menstruel de la femme* dans la matrice; & il ne donnoit aucune part en cette affaire à la *semence de la femme*, qui n'est, selon lui, qu'un excrément de la matrice, que quelques femmes répandent & d'autres non; sans que ces dernieres soient pour cela moins propres à concevoir, ou privées du plaisir qui accompagne le coït; ce plaisir venant du chatouillement qui est causé par l'écoulement des esprits dans les parties, qui servent à la géneration.

Pour ce qui est du lieu où se fait *la coction des alimens*, & de la maniere dont elle se fait, voici ce que notre Philosophe pensoit là-dessus. Les alimens, disoit-il, se préparent premierement *dans la bouche* des animaux qui usent d'une nourriture qui a besoin d'être coupée, ou hachée. Mais il ne faut pas croire qu'il se fasse là quelque espece de coction; la viande y est simplement réduite en petites parties, afin qu'elle puisse plus aisément se cuire, & être pénétrée, après qu'elle est descendue dans *le ventre supérieur*, & dans *l'inférieur*, qui sont tous deux destinez à ce dernier office, c'est à dire, à cuire les alimens. Et comme la bouche est l'ouverture par laquelle entre la nourriture qui est sans préparation, & *l'ésophage* le canal qui porte cette nourriture jusques dans le ventre supérieur, *ou le ventricule*, il faut pareillement qu'il y ait d'autres ouvertures, par le moyen desquelles toutes les parties du corps tirent la nourriture dont elles ont besoin; ces dernieres ouvertures sont *les veines du mésentere*, qui tirent ce qui leur est nécessaire du ventre & des intestins, comme les bêtes tirent le foin de la crêche.

Comme *les plantes*, poursuit notre Auteur, tirent leur nourriture par leurs racines qui sont répandues dans la terre, de même les animaux tirent la leur par les veines dont on vient de parler, qui sont autant de racines pour attirer du ventre & des intestins le suc qui y est contenu; ces dernieres parties étant à l'égard des animaux ce qu'est la terre à l'égard des plantes. Il dit encore ailleurs, que les mêmes veines, c'est a dire, les veines du mésentere, sont des rameaux de la grande veine & de l'Aorte, & qu'elles vont toutes se rendre aux intestins. A l'égard de l'*omentum*, Aristote croyoit qu'il aide, conjointement avec le foye, à la coction des viandes, échauffant de sa part, par le moyen de sa

1 *Histor. Animal. Lib.* 1. *Cap.* 4.
2 *De Generat. Animal. Lib.* 1. *Cap.* 20.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

ſa graiſſe, qui eſt chaude, les parties où cette coction ſe fait, auxquelles il eſt contigu.

Il ajoûtoit touchant la coction des alimens, & en explication de ce qui a été dit ci-devant, *qu'elle ſe fait partie dans le ventre ſupérieur & partie dans l'inferieur ;* il ajoûtoit, dis-je, que la maſſe des alimens, ou la nourriture, étant encore trop récente, ou n'étant pas encore aſſez cuite, tant qu'elle eſt dans le ventre ſupérieur, & étant d'ailleurs privée de tout ſon ſuc, & de tout ce qu'elle a d'utile, après qu'elle eſt deſcendue au fond du ventre inferieur, enſorte qu'il n'y reſte plus que la craſſe & l'excrément ; il faut néceſſairement qu'il y ait un eſpace entre-deux, dans lequel la nourriture *ſe change*, & où elle ne ſoit ni *crue*, ni *réduite en excrement.* Cet eſpace eſt le menu boyau appellé *jejunum*, qui eſt immédiatement après le ſuperieur, & qui tient par conſequent le milieu entre ce ventre, dans lequel on a dit que les alimens ſont encore en partie cruds, & le fond du ventre inférieur qui ne contient que des excrémens.

Voilà quels ſont les lieux où ſe fait, ſelon Ariſtote, la coction des alimens. A l'égard de la maniere dont elle ſe fait, ce Philoſophe appelle cette coction une eſpece d'*élixation* ; c'eſt à dire, qu'il prétend, que les alimens ſe cuiſent dans notre corps comme les viandes que l'on fait bouillir dans un pot, & cela par la chaleur des parties voiſines, qui ſont principalement *le foye* & *l'omentum*, comme il a déja été remarqué.

Au reſte on void par ce qui a été dit du boyau *jejunum*, & par la diſtinction que notre Auteur fait ailleurs du *colon*, du *cœcum*, & du *rectum*, que l'on conoiſſoit déja alors les boyaux un peu plus diſtinctement que l'on ne faiſoit du temps d'Hippocrate, qui ſemble n'en avoir reconnu que deux, *le colon*, & *le rectum*, comme on l'a obſervé ci-deſſus.

Quant à l'uſage du *Poumon*, ou à la maniere dont la *reſpiration* ſe fait, Ariſtote prétendoit que le Cœur s'enflant par trop de chaleur, il oblige le poumon & la poitrine de s'enfler, & de ſe mouvoir auſſi, & de recevoir par conſequent l'air qui de là s'inſinue dans le Cœur, pour le raffraîchir en y entrant, & pour emporter, lorſqu'il en ſort, les vapeurs épaiſſes & chaudes qui exhalent de ce viſcere, & ſervir en même temps à former la voix. Ce qui oblige d'ailleurs l'air à entrer dans le poumon à meſure que le poumon s'enfle, c'eſt pour éviter qu'il n'y ait du *vuide*, qui eſt une choſe que la Nature abhorre.

1 Notre Auteur ne s'étend pas beaucoup ſur la fabrique de *l'oreille.* Il remarque ſeulement que le dedans eſt tourné en forme de *coquille*, qui va aboutir à un os, qui eſt, dit-il, ſemblable à l'oreille, & où le ſon parvient comme dans le dernier vaiſſeau qui le reçoit. Il n'y a point de paſſage de-là au cerveau, mais il y en a un *qui va au palais*, & une veine deſcend du cerveau juſques au même endroit, c'eſt à dire, juſqu'à l'os de l'oreille. Ariſtote dit 2 ailleurs, *que l'ouïe ſe fait par le moyen de l'air extérieur, qui meut l'air intérieur, ou l'air qui eſt renfermé dans l'oreille.* Il ajoûte, *que ſi la membrane de l'oreille eſt mal diſpoſée, on n'entend pas, par la même raiſon que l'on ne void pas, quand la tunique de l'œil eſt dans un ſemblable état.*

3 Le *Nez*, a un canal qui eſt ſéparé en deux par un cartilage. Quelques veines

1 *Hiſtor. Animal. Lib.* 1. *Cap.* 21.
2 *De Anima, Lib.* 2. *Cap.* 8.
3 *De Generat. Animal. Lib.* 2. *Cap.* 6.

veines qui ſont jointes au cerveau, mais qui viennent du cœur, ſe vont rendre dans ce même canal, qui eſt *l'organe de l'odorat*, entant qu'il reçoit l'air extérieur, & ce qui y eſt répandu. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

La *chair* eſt, comme on l'a déja remarqué, *l'organe du toucher*. La *langue* eſt celui du *goût*, parce qu'elle eſt molle, ſpongieuſe, & d'une nature approchante à celle de la chair.

1 *L'œuil*, s'étend juſqu'au cerveau; il eſt ſitué de côté & d'autre ſous une *petite veine*. 2 L'humeur qui eſt dans l'œuil, & qui fait qu'il *voit*, c'eſt ce qu'on appelle *la prunelle*. 3 L'œuil a cela de particulier, entre tous les organes des ſens, qu'il eſt humide & froid, ou qu'il contient une humeur froide & humide, qui n'y eſt pas dès le commencement, ou qui n'eſt pas d'abord dans ſa perfection, mais qui ſe ſépare, ou diſtille de la partie la plus pure de l'humeur du cerveau, par les canaux que l'on void qui vont de l'œuil à la membrane du cerveau.

Il eſt aiſé de voir, par ce que l'on vient de dire, qu'Ariſtote ne donnoit aux *nerfs* aucune part dans ce qui regarde *les ſens*, ou *les ſenſations*; & comment auroit-il reconu en cette rencontre les nerfs, & leur miniſtere, ayant l'idée qu'il avoit du cerveau.

Le *Diaphragme*, qu'il appelle *Diazoma*, n'a point d'autre office, ſelon notre Auteur, que celui de ſeparer le ventre d'avec la poitrine, afin que celle-ci, qui eſt *le ſiege de l'ame*, ne ſoit point infectée des vapeurs qui s'èlévent de l'autre.

Voilà ce que nous avons recueilli des Ecrits d'Ariſtote concernant l'Anatomie. Il faut remarquer que tant lui que Platon, ont appellé également du nom de *veines*, les veines *proprement dites*, & *les arteres*, & qu'ils n'ont donné le nom d'artere qu'à la *canne du poumon*, qu'on a appellée 4 l'*âpre artere*; d'où l'on peut inferer que ſi l'on trouve 5 dans Hippocrate le mot *artere*, au ſens des Modernes, ou en celui des Anatomiſtes, dont on parlera ci-après, ce mot y a été ajoûté, ou que les livres dans leſquels il ſe rencontre ne ſont pas de cet Auteur. Le ſeul endroit, que je ſâche, où il ſemble qu'Ariſtote donne le nom d'*arteres*, aux arteres proprement dites, c'eſt dans ſon livre *de l'Eſprit*, où il dit en termes exprès, *que la peau eſt compoſée d'une veine, d'une artere, & d'un nerf, d'une veine*, ajoûte-t-il, *car la peau rend du ſang quand on la picque, d'un nerf, car elle ſe peut étendre, d'un artere, car elle eſt tranſpirable*. On pourroit dire qu'Ariſtote a entendu parler en cet endroit des arteres proprement dites, & qu'il ne leur fait contenir que de l'eſprit, ſelon l'opinion de Praxagore & d'Eraſiſtrate, de laquelle on parlera dans la ſuite. Il ſe pourroit auſſi que ce livre ne fût pas d'Ariſtote.

Il faut encore faire une autre remarque importante, touchant l'Anatomie de cet Auteur, c'eſt qu'il n'avoit jamais diſſequé que des bêtes, & que de ſon temps on n'avoit pas encore oſé anatomiſer des cadavres hvmains. C'eſt ce qu'il

1 *Hiſtor. Animal. Lib.* 1. *Cap.* 11.

2 *Ibid. Cap.* 9.

3 *De Generatione Animal. Lib.* 2. *Cap.* 6.

4 *Τραχεῖα, âpre, inégale*, par oppoſition aux arteres proprement dites, que les Anatomiſtes ſuivans appelloient *λεῖαι ἀρτηρίαι, arteres unies.*

5 *Voyez ci-deſſus, Lib.* 3. *Chap.* 3. *Article* 1. *& dans la ſeconde Partie, Liv.* 1. *Chap.* 3.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

qu'il insinue lui-même lorsqu'il dit, 1 *que les parties internes du corps de l'homme sont inconues, ou que l'on n'a rien de bien certain là-dessus ; mais qu'il en faut juger par la ressemblance qu'elles doivent avoir avec les parties des autres animaux, qui ont du rapport avec chacune d'elles.* Je suis surpris que 2 Riolan ait soûtenu le contraire, & encore plus qu'il l'ait voulu prouver par des passages d'Aristote qui ne font rien au fait : mais il n'est pas le seul, à qui la prévention & l'entêtement pour les Anciens ont fait faire de semblables bévuës. On dira encore un mot sur cette matiere, dans le premier Livre de la Partie suivante, lorsqu'il s'agira d'Hérophile.

On remarquera enfin 3 qu'Aristote avoit écrit touchant les noms des parties du corps, ce qui suppose que les Médecins précedens avoient négligé cette matiere. Il avoit aussi écrit quelques livres touchant *les Plantes*, dont il nous en reste quelques-uns, mais où il traite cette matiere plûtôt en Philosophe qu'en Médecin.

Il étoit né la premiere année de l'*Olympiade* XCIX. & il mourut l'an troisième de la CXIV. *Olympiade*, qui revient à l'An du Monde trois mille six cens vint-huit, âgé à ce compte-là d'environ soixante-trois ans. Il étoit, comme on l'a vu, fils de Médecin, & de l'ancienne famille des *Asclépiades*. Il appartenoit encore à la Médecine par un autre endroit, mais qui ne lui a pas fait beaucoup d'honneur. 4 *Epicure* lui reprochoit qu'étant jeune il avoit consumé tout son patrimoine en débauches, & qu'après avoir été à la guerre pendant quelque temps, il s'étoit mis à 5 *vendre des antidotes dans les marchez*, jusques à ce que l'Ecole de Platon ayant été ouverte, il entreprit d'étudier sous ce Philosophe.

Les Médecins d'Alexandre le Grand devoient être contemporains d'Aristote son Précepteur. Le plus considerable étoit PHILIPPE, *Acarnanien*, à qui ce Prince témoignoit tant de confiance, qu'il prit en sa présence une Médecine qu'il lui apportoit ; avant que ce Médecin eût pu lire une lettre qu'Alexandre lui remit en même temps, par laquelle on donnoit avis au dernier que Philippe devoit l'empoisonner. Je pense que ce pourroit bien être le même Philippe qui est appellé *Epirote* 6 par Celse, l'Acarnanie faisant partie de l'Epire. Ce dernier Philippe, dit l'Auteur que l'on vient de citer, se trouvant à la Cour du Roi *Antigonus*, & ayant promis de guérir un Courtisan, qui étoit atteint d'une espece d'hydropisie, des moins mauvaises, n'eut pas le succès qu'il attendoit. Ce n'est pas que le Médecin ne fît tout ce qu'il devoit, mais la mauvaise conduite du malade empêcha sa guérison. On lui avoit dit qu'il s'abstînt de boire, & qu'il prît très peu de nourriture, mais au lieu d'observer ce régime, comme on lui refusoit ce qu'il demandoit, il mangeoit jusqu'aux cataplâmes qu'on lui appliquoit, & buvoit de son urine. Il n'est pas impossible que le même Philippe, qui avoit été Médecin d'Alexandre, le fût aussi d'Antigonus, son successeur en Asie. L'on void, au reste, que ce Médecin suivoit en quelque maniere

1 *Histor. Animal. Lib.* 1. *Cap.* 16.

2 *Anthropograph Lib.* 1. *Cap.* 4.

3 *Galen. Introduct. Cap.* 10. *Voyez ci-après, Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 6.

4 *Diogen. Laërt. & Hesych. Milesi. in vita Epicuri.*

5 Φαρμακοπολεῖν. *On verra plus particulierement dans la seconde Partie, Liv.* 1. *Chap.* 9. *ce que signifie ce mot.*

6 *Lib.* 3. *Cap.* 21.

maniere la pratique d'Hippocrate, qui vouloit que l'on bût & que l'on mangeât très-peu dans l'Hydropisie, comme on l'a remarqué ci-devant. L'Auteur de cette histoire ajoûte qu'un autre Médecin fameux, qui avoit été disciple de *Chrysippe*, avoit assûré par avance que le malade dont on vient de parler, ne guériroit point, & que sur ce qu'on lui dit que Philippe avoit promis de le guérir, il répondit, *que Philippe n'avoit égard qu'à la maladie, mais que lui regardoit au naturel, ou à l'humeur du malade, qui n'observeroit point le régime qu'on lui prescriroit.* On a cru que ce dernier Médecin ne pouvoit être qu'Erasistrate, dont on parlera dans le Livre suivant. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

Glaucias, autre Médecin d'Alexandre, ne fut pas si heureux que le précedent. Ce Prince lui ayant imputé la mort d'*Hephestion*, son favori, que Glaucias avoit traité dans sa derniere maladie, le fit crucifier.

Plutarque fait mention de deux autres Médecins d'Alexandre, ou des grands de sa Cour; l'un de ces Médecins s'appelloit Alexippus, & l'autre Pausanias. Le premier ayant guéri *Peucestas* d'une maladie, Alexandre lui écrivit pour l'en remercier; & le dernier étant dans le dessein de donner de l'Ellébore à *Craterus*, ce même Prince lui écrivit aussi pour lui témoigner la peine que lui faisoit la maladie de Craterus, & pour exhorter ce Médecin à prendre toutes les prècautions néceſſaires pour donner ce remede à propos.

Pline parle aussi d'un Médecin, nommé Androcydas, qui écrivoit à Alexandre en ces termes: *Lorsque vous buvez du vin, souvenez vous que vous buvez du sang de la terre.* Il ajoûtoit, *que comme la ciguë est poison à l'homme, le vin est poison à la ciguë.*

1 Critodeme étoit Médecin des armées d'Alexandre. Ce fut lui qui pensa ce Prince des blessures qu'il reçut au siege d'une petite ville dans le pays des *Maliens*, ou des *Malles*. Il étoit de la race des Asclépiades, comme on l'a vu 2 ci dessus.

3 Justin joint à tous ces Médecins d'Alexandre un nommé Thessalus, qui eut, dit-il, part à l'empoisonnement de ce Prince. Quelques Savans ont cru qu'il y avoit une faute dans le texte de cet Auteur, & qu'au lieu de *Medicus Thessalus*, il falloit lire *Medius Thessalus*, c'est à dire, *Medius Thessalien.* En effet Plutarque, Arrien, & Diodore, parlent d'un *Medius*, chez qui Alexandre avoit passé la nuit à jouër & à boire, lorsqu'il fut empoisonné, ou qu'il tomba malade. On parlera 4 ci-après d'un Médecin nommé *Medius*, qui pouvoit être à peu près de ce temps-là, mais il n'est pas remarqué que celui chez qui Alexandre étoit, fût Médecin. C'étoit un Courtisan, & l'un de flateurs de ce Prince.

5 Saint Epiphane, parlant des Auteurs qui ont écrit touchant *les plantes*, met Callisthene de ce nombre. 6 Il semble que ce ne peut être que le parent d'Aristote. 7 Le malheureux sort de ce Callisthene est assez connu.

1 *Voyez Arrian, Liv.* 6. Strabon, *Liv.* 15. &c.
2 *Lib.* 4. *Chap.* 1.
3 *Lib* 12. *Cap.* 13.
4 *Part.* 2. *Liv.* 1.
5 *De Hæresib. Lib.* 1. *in princip.*
6 *Vide Tiraquell. de Nobilit. Cap.* 31.
7 *Voyez Q. Curce, Plutarque, Justin, Arrian, D. Laërce, Ciceron & d'autres.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

L'on a dit qu'Alexandre l'avoit fait enfermer dans une cage de fer, & enſuite déchirer par des Lions, pour lui avoir parlé trop librement, ou pour avoir eu part à une conſpiration contre la vie de ce Roi. Pline cite auſſi dans ſon Indice un *Calliſthene*, qui peut être le même.

CHAPITRE V.

DIOCLES.

LE premier Médecin, qui ait fait bruit, après Hippocrate & ſes fils, c'eſt DIOCLES de *Caryſte*, que les Athéniens appelloient par cette raiſon 1 *le ſecond Hippocrate*. 2 Tous les anciens Auteurs conviennent qu'il a ſuivi de près ce pere de la Médecine, lui ayant ſuccedé à l'égard du temps, & à l'égard de la réputation. On le fait Auteur d'une lettre que nous avons encore aujourd'hui, & qui eſt adreſſée à *Antigonus*, Roi d'Aſie; ce qui marqueroit que Dioclès vivoit du temps de ce Succeſſeur d'Alexandre, & non pas du temps de *Darius fils d'Hyſtaſpe*, 3 comme l'ont écrit deux Auteurs modernes. Mais les erreurs de Chronologie; que l'on a fait voir ci-deſſus au ſujet des prétendues lettres d'Hippocrate, font que l'on ne peut guére compter ſur cette ſorte de preuves, la lettre de Dioclés pouvant être auſſi ſuſpecte que celles dont on vient de parler. Ceux qui ont fait vivre Dioclés du temps de Darius fils d'Hyſtaſpe ont groſſierement erré, parce qu'en ce cas-là ce Médecin auroit été plus ancien qu'Hippocrate, ce qui ne peut pas être. Les autres qui ſuppoſent qu'il vivoit du temps d'Antigonus, ne ſe ſont pas, quoi qu'il en ſoit, trompez de beaucoup. Dioclès, qui eſt certainement venu après Hippocrate & qui ſe trouve d'ailleurs avoir vécu avant 4 Pranagore, qui a été précepteur de quelques Médecins comtemporains de *Ptolomée Soter*, peut avoir été à peu près de l'âge d'Ariſtote. Cela ſuppoſé il n'eſt pas impoſſible que Dioclès ait ſurvêcu à ce Philoſophe qui mourut à ſoixante-trois ans, & par conſequent qu'il ait pu voir le commencement du regne d'Antigonus, & des autres ſucceſſeurs d'Alexandre, qui mourut environ deux ans avant Ariſtote. C'eſt ce que l'on peut dire pour établir la poſſibilité du fait que l'on poſe, que Dioclès a écrit à Antigonus. A cela près, je croirois le premier plus ancien qu'Ariſtote de quelques années.

La lettre de Dioclès contient des préceptes touchant *la conſervation de la ſanté*, qui conſiſtent à prévoir les maladies par de certains ſignes, & à les prévenir en faiſant de certains remedes. Le corps y eſt diviſé en quatre parties, la tête, la poitrine, le ventre, & la veſſie; & l'on y trouve les remedes qui ſervent à garantir ces parties de leurs maladies ordinaires. Pour la tête on propoſe *des gargariſmes*, dans la vuë de la purger, & des *frictions*. Pour la poitrine on conſeille *les vomitifs*, ſoit à jeun, ſoit après le repas. A l'égard du ventre on inſinue qu'il faut *le tenir libre*, non par des médicamens, mais par un bon régime,

1 *Theodorus Priſcianus, Liv. 4.*
2 *Plin. Lib. 26. Cap. 2. Celſi Præfatio.*
3 *Tiraquel de Nobilit. Cap. 31. & Wolgang. Juſt. in Chronolog. Medicor.*
4 On parlera de ce Médecin au Chapitre ſuivant.

régime, par l'uſage des *bletes*, de la *mercuriale*, de *l'ail bouilli*, de l'herbe appellée *patience*, du bouillon de *chou*, des *confitures au miel*. Enfin pour les maladies de la veſſie on indique quelques remedes qui provoquent les urines, comme ſont les racines de *ſéleri*, & de *fenouil*, cuites dans du vin, avec de l'eau où l'on aura fait cuire du *daucus*, du *ſmyrnium*, de *l'aunée*, & des *pois chiches*. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

Voilà ce que contient cette lettre, qui pourroit être un extrait de quelques livres de Dioclès, 1 dans leſquels il traitoit à fond *de la conſervation de la ſanté*, ou *des choſes qui ſont ſaines*. Un de ces livres étoit dedié à un nommé *Pliſtarchus*. Dioclès en avoit compoſé divers autres qui ſe ſont perdus, auſſi bien que ceux dont nous venons de parler. Athénée fait mention d'un livre où ce Médecin traitoit *des poiſſons*, & d'un autre qui enſeignoit 2 *la maniere d'aprêter les viandes*. Nous apprenons du même Athénée que pluſieurs autres anciens Médecins avoient écrit ſur ce dernier ſujet. Il nomme entre les autres *Philiſtion*, dont on a parlé ci-deſſus, *Eraſiſtrate*, *Philotime*, *Euthydeme*, *Glauque*, & *Dionyſius*. Il y a de l'apparence que leur but n'étoit pas de chercher ce qui plaît au goût, mais de rendre les viandes plus propres pour la ſanté. Néanmoins Platon ſe plaint de ce que *l'art des Cuiſiniers* s'étant introduit dans la Médecine, ſous le prétexte de rendre les viandes plus ſaines, il produiſoit un effet tout contraire; & ce Philoſophe prétend que cet art eſt la même choſe à l'égard de la Médecine que 4 *l'art de farder* ou *de parfumer* eſt à l'égard de la Gymnaſtique, dont on a parlé ci-devant. Il appelle tous ces arts *les flateurs de la Médecine & de la Gymnaſtique*. On void par ce paſſage de Platon, que l'on avoit déja commencé de ſon temps à écrire ſur le ſujet dont il s'agit, & peut-être que ce qu'il dit regarde les livres de Dioclès, qui pouvoit déja avoir écrit pendant la vie de ce Philoſophe.

Dioclès avoit compoſé un autre livre intitulé *des maladies, de leurs cauſes, & de leur cure*. 5 Galien en cite un fragment concernant une maladie que Dioclès appelloit 6 *maladie mélancholique* ou 7 *flatueuſe*, & qu'il décrivoit de cette maniere. Il y a, diſoit cet ancien Médecin, „ une maladie que quelques uns „ appellent maladie mélancholique, d'autres maladie flatueuſe ou venteuſe, dans „ laquelle on rend de la ſalive claire & en quantité, lors que l'on a pris de la „ nourriture difficile à ſe cuire. On a encore des rapports aigres, des vents, „ & de la chaleur dans les 8 hypochondres, avec un murmure ou grand bruit, „ non pas d'abord, mais quelque temps après avoir mangé. L'on a auſſi quel- „ quefois de grandes douleurs d'eſtomac, qui à quelques uns s'étendent juſqu'au „ dos. Enſuite les viandes étant digerées, tout cela s'arrête, pour revenir de- „ rechef après que l'on a repris de la nourriture; & les mêmes accidens atta- „ quent quelquefois à jeun, & quelquefois après le repas; enſorte que l'on vo- „ mit les viandes crues, & ſouvent des phlegmes amers & chauds, ou des phleg- „ mes

1 *Galen. de Aliment. Facult. Lib.* 1. *Cap.* 13.
2 Ce Livre étoit intitulé ὀψαρτυτικὰ.
3 Ὀψοποιητικὴ.
4 Κομμωτικὴ.
5 *De Locis Affect. Lib.* 3. *Cap.* 7.
6 *Voyez ci-deſſus, Liv.* 3. *Chap.* 8.
7 Πάθος φυτῶδες. On ne trouve pas ce dernier nom dans Hippocrate.
8 Ce mot eſt expliqué ci-deſſus, *Liv.* 3. *Chap.* 8. *à la lettre H.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

„ mes aigres dont les dents ſont agacées. La plûpart de ces maladies commencent dès la jeuneſſe; mais comme que ce ſoit, ou en quelque temps qu'elles commencent, elles durent long-temps. On peut ſoupçonner, *continue Dioclès*, que ceux qui en ſont atteints ont plus de chaleur qu'il ne faut dans les veines qui reçoivent l'aliment de l'eſtomac, & que le ſang qu'elles contiennent s'eſt épaiſſi; car on a une preuve ſenſible que ces veines ſont obſtruées ou bouchées, en ce que la nourriture ne ſe diſtribue pas dans le corps, mais demeure dans le ventricule ſans ſe cuire, & au lieu de paſſer dans les canaux qui doivent la recevoir, & d'aller, pour la plus grande partie, dans le bas ventre, on la rend le jour ſuivant par le vomiſſement. Une autre preuve qu'il y a plus de chaleur qu'il n'y en doit avoir naturellement, c'eſt que les malades ſont effectivement fort échauffez, & qu'ils ſe trouvent d'ailleurs ſoulagez quand ils prennent des choſes raffraichiſſantes. *Dioclès ajoûte*, que quelques uns diſent que dans ces maladies l'orifice du ventricule, qui eſt joint aux boyaux, s'enflamme; que cette inflammation fait l'obſtruction, & empêche que les alimens ne deſcendent dans les boyaux au temps acoutumé, en ſorte que leur ſéjour dans le ventricule cauſe le gonflement, la chaleur, & les autres accidens dont on a parlé.

Dioclès avoit auſſi traité en particulier *des Maladies des femmes.* 1 Il avoit traité *des Plantes.* Il avoit compoſé un livre intitulé *la Boutique du Médecin*, qui eſt le même titre qu'Hippocrate a donné à l'un de ſes livres. Il avoit enfin écrit un autre livre intitulé *des Semaines.* On a vu dans 2 l'Anatomie d'Hippocrate une obſervation touchant une véſicule pleine d'eau qu'une femme avoit rendu ſept jours après avoir conçu, Dioclès ayant fait d'autres obſervations ſur la même matiere (peut-être dans le livre qu'on vient de citer) remarquoit les progrès de cette véſicule, & les changemens qui s'y font de ſemaine en ſemaine de cette maniere. 3 „ La ſeconde ſemaine, *diſoit-il*, la ſuperficie de „ cette véſicule eſt chargée comme de gouttes de ſang. La troiſième, ce ſang „ paroît dans le centre de l'humeur contenue dans la véſicule. La quatrième „ cette humeur ſe coagule, en ſorte que cela reſſemble à une maſſe de ſang & de „ chair qui n'eſt pas encore ſolide. La cinquième il arrive quelquefois qu'il „ ſe forme dans la maſſe dont on vient de parler, une figure humaine de la groſ„ ſeur d'une abeille, qui renferme dans ſa petiteſſe tous les membres, & où „ tous les traits du corps ſont déja formez. J'ai dit, *pourſuit Dioclès*, que cela arrive quelquefois ainſi dans la cinquième ſemaine, parce qu'il n'arrive pas „ toûjours, & que dans ce premier cas, c'eſt à dire lors que le corps eſt formé à cinq ſemaines, les femmes accouchent au ſeptième mois. Mais lors „ qu'elles ne doivent accoucher qu'à la fin du neuvième, ſi c'eſt une fille qui „ doit naître, les membres ſont diſtincts la ſixième ſemaine, & ſi c'eſt un male, la ſeptième. De même après l'accouchement la ſeptième heure fait co„ noître ſi l'enfant qui eſt venu au monde doit vivre, ou s'il étoit déja en „ quelque façon mort dans le ventre de ſa mere, en ſorte qu'il ne lui reſte „ qu'un peu de ſouffle; car en ce dernier cas l'enfant ne peut ſupporter l'air „ plus

1 *Nicandri Schol. in Theriac. Oribas. Lib.* 4. *Cap.* 3.
2 *Lib.* 3. *Chap.* 3. *Article* 13.
3 *Macrob. in Somn. Scipion.*

„ plus de ſept heures. Que s'il paſſe ce terme, c'eſt une marque qu'il vivra, *Suite du*
„ à moins que quelque accident ne l'emporte, comme cela peut arriver à ceux *Siecle*
„ qui viennent le mieux. Pareillement au bout de ſept jours après la naiſſan- *xxxvj.*
„ ce on void tomber le ſuperflu du nombril; au bout de deux fois ſept jours *& com-*
„ l'enfant apperçoit la lumiere; & enfin après ſept fois ſept jours, il remue la *mencement*
„ prunelle & tourne le viſage pour ſuivre les objects qui ſe préſentent à ſa vuë. *du xxxvij.*
„ Sept mois étant accomplis, il commence à avoir des dents; après deux fois
„ ſept mois, il ſe tient aſſis ſans crainte de tomber; après trois fois ſept mois,
„ il parle; & après quatre fois ſept mois il eſt aſſez fort pour marcher ſure-
„ ment; après cinq fois ſept mois il a en averſion le lait de ſa nourrice, ſinon
„ qu'on ne le force en quelque maniere à tetter plus long-temps. Quand il a
„ atteint les ſept ans, les premieres dents qui lui ſont venues, font place à d'au-
„ tres, qui pouſſent en ce temps-là, & qui ſont plus propres pour mâcher de
„ la viande ſolide; la même année l'enfant parle parfaitement ou diſtinctement,
„ d'où vient que l'on dit que les ſons des [1] ſept voyelles ſont une invention de
„ la Nature (quoique [2] les Latins les ayent réduites à cinq, en faiſant deux de
leurs voyelles tantôt longues & tantôt bréves, mais on en trouvera toûjours ſept
ſi l'on s'attache aux divers ſons de ces mêmes voyelles plutôt qu'aux caracteres
qui les déſignent.) „ Après deux fois ſept ans, on vient à l'âge de puberté
„ &c. Après trois fois ſept ans, la barbe vient aux jeunes gens, & dès lors
„ on ne croît plus en longueur, comme on ne croît plus en largeur quand les
„ quatre ſeptenaires ſont achevez; le cinquième ſeptenaire donne toutes les for-
„ ces que l'on peut jamais avoir. Pendant le ſixième, on conſerve toutes en-
„ tieres les forces que l'on avoit auparavant. Pendant le ſeptième, les forces
„ commencent à diminuer en quelque maniere, mais cela n'eſt preſque pas ſen-
„ ſible; & il faut remarquer que quand on a atteint ſept ſepténaires d'années,
„ alors on eſt dans l'âge que l'on appelle parfait. Enfin quand la dixaine, qui
„ eſt auſſi un nombre des plus parfaits, ſe multiplie par le nombre de ſept, ou
„ que l'on a atteint dix fois ſept ans, les Phyſiciens croyent que ce ſont la les
„ limites de la vie, & les hommes qui paſſent ce terme ſont exemts de tous em-
„ plois &c.

Il paroît par cet extrait, que Dioclès n'étoit pas moins attaché qu'Hippocrate & que Pythagore au nombre de *ſept*. Macrobe attribue encore la même obſervation au Philoſophe *Straton*, dont on parlera ci-après.

3 Galien remarque que Dioclès a été le premier qui ait écrit *de l'Adminiſtration Anatomique*, c'eſt à dire de la maniere dont il faut s'y prendre & de l'ordre qu'il faut tenir pour diſſequer & pour démontrer les parties du corps. Il rend en même temps raiſon du ſilence de ceux qui avoient précedé Dioclès, & de ce qui obligea ce dernier à écrire ſur cette matiere. Avant Dioclès, *dit Ga-*
„ *lien*, la Médecine étant preſque toute renfermée dans la famille des Aſclé-
„ piades, les peres enſeignoient l'Anatomie à leurs enfans, & les accoutumoient
„ dès l'enfance à diſſequer des animaux. En ſorte que cela paſſant de pere en
„ fils, comme par une tradition manuelle, il étoit inutile d'écrire de quelle
„ maniere

1 Les Grecs avoient de plus que nous le η & le ω, c'eſt à dire le *e* & le *o* long.
2 *C'eſt Macrobe qui parle.*
3 *De Adminiſtrat. Anatomic. Lib.* 1.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

„ maniere cela se faisoit; car il étoit autant impossible qu'ils l'oubliassent, que
„ les lettres de l'Alphabet qu'ils avoient appriſes presque en même temps.
„ Mais l'art de la Médecine étant sorti de cette famille, par le moyen des
„ disciples qu'Hippocrate avoit commencé de faire, Dioclès voulut écrire sur
„ ce sujet en faveur de ceux qui n'étoient pas issus de peres Médecins.

Voilà ce que dit Galien de Dioclès. Celui-ci néanmoins, au rapport du même Galien, n'avoit pas pénetré fort avant dans l'Anatomie; quoi qu'apparemment il ne s'en fût pas tout-à-fait tenu à ce qu'en avoient fait ses predécesseurs, qui n'étoient pas Anatomistes; comme on l'a remarqué 1 ci-devant, en même temps que l'on a examiné le passage de Galien que l'on vient de lire.

Quant à la pratique de Dioclès, elle étoit à peu près la même que celle d'Hippocrate. Il *saignoit*, il *purgeoit* comme lui, & dans les mêmes occasions. On peut voir plus particulierement, dans Cælius Aurelianus, comment il traitoit diverses maladies. 2 Le même Auteur rapporte que Dioclès faisoit boire de la *colle de taureau*, ou de la *colle forte*, cuite dans de l'eau avec de la farine & des ronces, à ceux qui crachoient du sang. 3 Il faisoit aussi avaler une *pilule* ou une *balle de plomb* à ceux qui avoient la maladie nommée *Ileus*, qui est un remede dont Hippocrate ne fait pas mention. Il distinguoit entre *Ileus* & *Chordapsus*, qui sont deux noms qu'Hippocrate semble donner à la même maladie. Dioclès vouloit que le dernier de ces noms marquât une maladie du gros boyau.

Il exerçoit aussi la Chirurgie, & il avoit entr'autres choses inventé un instrûment pour tirer le fer d'un dard ou d'une fléche, lors qu'il étoit resté dans une playe. On appelloit encore cet instrument du nom de Dioclès du temps de Celse. 4 Il avoit pareillement inventé des manieres de bandages pour la tête, qui portoient aussi son nom.

Au reste Galien rend témoignage à Dioclès, qu'il faisoit aussi la Médecine par un principe d'humanité, comme avoit fait Hippocrate, & non pour le profit ou pour la gloire, qui sont les motifs par lesquels plusieurs Médecins agissent. Il en parle d'ailleurs comme d'un grand homme dans son art, & qui possedoit toute la Médecine. Le même Dioclès disoit qu'il ne faut pas écouter ceux qui croyent que l'on peut rendre raison de tout. Il ajoûtoit qu'il suffit, pour compter sur un remede, qu'on l'ait souvent experimenté, quoique nous ne conoissions pas la cause de l'effet qu'il produit; qu'il étoit neanmoins bon de rechercher cette cause, afin de persuader mieux les personnes auxquelles nous parlons de cet effet. (de Aliment Facult. Lib. 1. Cap 1.) Galien parle encore d'un autre 5 *Dioclès* Chalcédonien, mais je ne sai quand il a vécu.

1 *Liv. 2. Chap. 2.*
2 *Tardar. Lib. 2. Cap. 13.*
3 *Acutar. Lib. 2. Cap. 17.*
4 *Galen. de Fasciis.*
5 *Médicam. Local. Lib. 7. Cap. 4.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

CHAPITRE VI.

PRAXAGORE, & PETRON.

1 *Praxagore* eſt le troiſième Médecin, après Hippocrate & Dioclès, qui ait acquis une grande réputation. Nous avons ſuppoſé que ce dernier étoit du moins de l'âge d'Ariſtote. Praxagore a dû être le plus jeune des trois; mais non pas de beaucoup, puis qu'il a été le 2 préceptеur d'Hérophile, qui vivoit ſous Ptolomée Soter, & de quelques autres du même temps, comme on le verra au Livre ſuivant.

Praxagore étoit fils de 3 *Nicarchus*. 4 Il étoit de l'Iſle de Cos, auſſi bien qu'Hippocrate, & de la même famille, c'eſt à dire, de la famille des Aſclépiades, avec cette particularité qu'il fut le dernier de cette race. C'eſt ce que dit Suidas, qui veut qu'Hippocrate ait eu ſept de ſes deſcendans, qui ont porté ſon nom les uns après les autres, & qui ont tous été Médecins, comme on l'a vu ci-deſſus, Mais je penſe que Galien veut ſeulement dire ici que Praxagore eſt le dernier des Aſclépiades qui ait fait du bruit; ce qui paroît veritable, les Anciens n'ayant point parlé de ces prétendus deſcendans d'Hippocrate, qui avoient le même nom que lui. Au reſte Galien ne marque pas ſi Praxagore étoit de la même branche qu'Hippocrate. Il ſe trouvera dans la ſuite un Médecin de l'Empereur Claude qui ſe diſoit auſſi être deſcendu des Aſclépiades; mais il ſe peut que ce fût un titre qu'il affectât, pour ſe rendre plus conſiderable. C'eſt *Xénophon* dont le nom ſe trouve dans la genéalogie que nous avons apportée 5 ci-deſſus, & dont nous parlerons en ſon lieu.

Pour revenir à Praxagore, il eſt mis au rang de ceux qui ont dignement ſoutenu l'honneur de la Médecine *raiſonnée*. Galien en parle fort avantageuſement, & comme d'un homme qui entendoit très-bien ſon métier. Il avoit compoſé pluſieurs livres, que nous n'avons plus aujourd'hui. Le même Galien en cite quelques-uns; comme celui qui étoit intitulé *de l'Uſage de l'abſtinence*, ceux où Praxagore traitoit *des accidens ordinaires & extraordinaires des maladies*; un autre *des choſes naturelles, ou qui arrivent naturellemene*, & un autre enfin concernant *les médicamens*.

Ce Médecin paſſoit de ſon temps pour un grand *Anatomiſte*; mais tout ce qu'il avoit écrit ayant été perdu, nous ne ſavons que très-peu de choſe de ſes ſentimens à cet égard. Il croyoit avec Ariſtote *que les Nerfs viennent du cœur*. Il ajoûtoit 6 *que les Arteres ſe changent en nerfs, à meſure que leur cavité s'étrécit en approchant des extremitez*. Il ſoûtenoit auſſi, avec le même Philoſophe, *que le cerveau ne ſert preſque de rien*, & il ne le regardoit que comme *un appendice de*

1 *Poſt Hippocratem Diocles Caryſtius, deinde Praxagoras. Cels. Præfat. Lib.* 1.
2 *Galen. de Different Pulſ. Lib.* 4. *Cap.* 3.
3 *Idem, de Diſſect. Vulvæ, Cap. ultimo.*
4 *Idem, Method. Med. Lib.* 1.
5 *Voyez ci-deſſus, Lib.* 4. *Chap.* 1.
6 *Galen. de Hippocrat. & Platonis Decretis, Lib.* 1. *Cap.* 6.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

de la mouëlle de l'épine. Il vouloit enfin 1 *que les arteres ne continſſent aucune humeur*, ſentiment que nous verrons pouſſé plus loin par Eraſiſtrate. Sur quoi l'on doit remarquer qu'il paroit d'ici que Praxagore eſt le premier Auteur qui ait diſtingué des veines les *arteres proprement dites*; les Médecins précedens ayant également appellé du nom de veines les arteres & les veines, comme on l'a obſervé ci-devant en rapportant des paſſages d'Hippocrate & d'Ariſtote ſur ce ſujet.

Praxagore eſt encore le premier, à ce que dit Rufus Ephéſien, qui ait diſtingué, avec plus d'exactitude qu'on ne l'avoit fait auparavant, les differentes *humeurs* ou les differens *ſucs* qui ſe trouvent dans le corps, & qui leur ait donné à chacun des noms particuliers. Il les appelloit l'un *doux*; l'autre 2 *également mêlé*, ou *temperé*; l'autre 3 *reſſemblant à du verre*, (qui étoit une eſpece de phlegme fort acre) l'autre *aigre*; l'autre *nitreux*; l'autre *ſalé*; l'autre *amer*; l'autre *de couleur de porreau*; & l'autre *de couleur de jaune d'œuf*. Il ajoûtoit encore deux autres eſpeces de ſuc, l'un qu'il appelloit 4 *râclant*, c'eſt à dire, qui produit un ſentiment comme ſi on râcloit la partie avec quelque choſe de trenchant; l'autre qu'il nommoit 5 *fixe*. 6 Il faiſoit dépendre la plûpart des maladies de la differente diſpoſition des humeurs, dont on vient de parler; & il ne croyoit pas que l'on dût chercher les cauſes des maladies ailleurs que dans les humeurs en géneral, ni par conſequent celles de la ſanté. 7 Galien dit que Praxagore comptoit juſqu'à dix ſortes de ſucs ou d'humeurs, ſans parler du ſang qui fait l'onzième, ce qui revient à peu près au compte de Rufus.

On trouve auſſi divers échantillons de la pratique de Praxagore dans Cælius Aurelianus. L'on y remarque, entr'autres choſes, qu'il étoit fort 8 pour les *vomitifs*. Il en donnoit dans *l'Eſquinancie* & dans *les Convulſions*. Il en donnoit pareillement dans *l'Ileus*, auſſi bien qu'Hippocrate; mais il alloit plus loin; il continuoit de provoquer le vomiſſement juſques à ce que les excrémens ſortiſſent par la bouche; ce qui eſt un accident qui arrive ſur la fin de cette maladie, ſans qu'on ait donné de vomitif. Ce Médecin paroît d'ailleurs avoir été fort hardi praticien; en ce que, dans cette même maladie, lors que les premiers remedes n'operoient pas, il vouloit que l'on fît une inciſion au ventre, & même au boyau pour en faire ſortir l'excrement, & qu'on le recouſît enſuite. Cet exemple & ceux que l'on a apportez ci-devant, particulierement concernant la Chirurgie, font voir que l'on a eſſayé dès le commencement de la Médecine, preſque tous les moyens de ſe guérir qui peuvent naturellement venir dans l'eſprit, pour dangereux qu'ils ayent été. Pour le reſte Praxagore pratiquoit à peu près comme Hippocrate. Il avoit une opinion particuliere touchant

1 *Galen. de Dignoſc. Puls. Lib.* 4. *Cap.* 2.

2 Γ'σόκρατος.

3 Υ'αλοειδὴς.

4 Ξυρικὸς.

5 Στασιμος. Ces noms étoient veritablement nouveaux, auſſi bien que ceux qui ſont tirez des couleurs du porreau & du jaune d'œuf; mais pour ce qui concerne les ſucs, que Praxagore appelloit *doux*, *aigres*, *ſalez*, *amers*, *nitreux*, Hippocrate en avoit déja parlé. *Voyez ci-deſſus*, *Liv.* 3. *Chap.* 4. & 8.

6 *Galeni Introduct. Cap.* 9.

7 *De Natural. Facult. Lib.* 2. *Cap.* 9.

8 *Abutor. Lib.* 3. *Cap.* 17.

chant *la fiévre*. Il croyoit 1 *que le siege de la fiévre eſt dans le tronc de la veine cave, entre le foye & les reins, & que c'eſt par cet endroit que la fiévre commence.* Il eut pluſieurs diſciples, entre leſquels les plus conſiderables ont été *Hérophile*, *Philotemus* & *Pliſtonicus*, dont on parlera dans le Livre ſuivant. Ce que Tzetzes dit que Praxagore avoit été inſtruit par Hippocrate lui-même, pourroit être véritable, en ſuppoſant qu'ils ont l'un & l'autre vêcu fort long-temps. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

On peut mettre ici un certain Petron, ou *Petronas*, que 2 Celſe dit avoir vêcu avant Eraſiſtrate & Hérophile; bien-tôt après Hippocrate. 3 Galien, après avoir parlé de ceux qui macererent leurs malades par de trop longues abſtinences, blâme ce Petron pour être allé à l'autre extrémité, c'eſt à dire, pour leur avoir donné trop de nourriture. Mais le premier Auteur, que nous avons cité, rapporte quelque choſe de plus particulier concernant la méthode de ce „ Médecin: *Petron*, dit-il, faiſoit bien couvrir les febricitans, afin de les „ mettre dans une grande chaleur & dans une grande ſoif. Après cela, lors que „ la fiévre commençoit à ſe relâcher il leur donnoit à boire de l'eau froide. Et „ s'il pouvoit par ce moyen leur procurer de la ſueur, il croyoit les avoir ſoula- „ gez. Lors qu'ils ne ſuoient point, il leur donnoit davantage d'eau, & les faiſoit „ vomir. Que s'il arrivoit qu'ils fuſſent délivrez de la fiévre, par l'une ou par „ l'autre des voyes que l'on a indiquées, il leur faiſoit d'abord manger de la „ chair de pourceau rôtie, & boire du vin; mais s'ils n'én étoient pas encore „ quittes, il les faiſoit derechef vomir, à force de boire de l'eau ſalée.

CHAPITRE VII.

De quelques Médecins, dont Ariſtote & Théophraſte ont parlé.

On peut joindre aux Médecins du trente-ſixième Siecle, un Syennesis, de Cyre, & un Diogene Apolloniate, citez par Ariſtote, qui rapporte quelques petits fragmens de leurs Ecrits, par leſquels il paroit qu'ils croyoient, avec Polybe, 4 *que les veines tirent leur origine de la tête.*

Je leur joins encore les Médecins qui ſont citez par Théophraſte, un Clidemus, de Platée, & un Thrasias, de Mantinée. Ce dernier ſe vantoit d'avoir trouvé une drogue, qui avoit une telle proprieté qu'elle faiſoit mourir ſans cauſer aucune douleur. Il diſoit auſſi qu'une choſe purgeoit l'un, & ne purgeoit pas l'autre; ce qu'il prouvoit par l'exemple d'un certain berger, qui mangeoit une poignée *d'ellébore*, ſans que cela lui fît rien. Il ajoutoit à ce berger un de ſes propres diſciples, nommé Alexias, qui fut auſſi un fameux Médecin, un nommé Eudeme, vendeur de médicamens, & un autre *Eudeme*, de Chio, qui tous trois n'étoient point purgez par l'ellébore, quoi que ce ſoit un des plus violens purgatifs que l'on ait. Le premier Eudeme pourroit bien être le même 5 qu'Ariſtophane appelle *Eudamus*, qui vendoit des anneaux pro-

1 *Rufus Epheſius.*
2 *Lib.* 3. *Cap.* 2.
3 *Commentar. in Lib.* 1. *Hippocrat. de Rat. Vict. in Acut.*
4 *Voyez ci-deſſus, Lib.* 3. *Chap.* 3.
5 *In Pluto.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

pres contre la morſure des bêtes venimeuſes; Eudemus, & Eudamus, étant préciſément le même nom, qui ne varie que ſelon la variation des Dialectes.

Théophraſte cite auſſi un 1 ARISTOPHILUS, de Platée; un MENESTOR, qui avoit écrit touchant les plantes, & enfin un 2 DIOTIME, qu'il appelle *Gymnaſtes*; c'eſt à dire, qui étoit le maître d'un 3 *Gymnaſium*, ou qui avoit traité de la Gymnaſtique.

Le temps de tous les Médecins, que nous venons de nommer dans ce Chapitre, eſt incertain, c'eſt pourquoi nous les avons mis comme hors de rang; quoi qu'il ſoit probable qu'ils ont vécu entre Hippocrate & Ariſtote, ou Théophraſte, n'y ayant pas de l'apparence qu'ils ſoient plus anciens que le premier.

1 *Lib.* 1. *Cap.* 3. *& alibi.*
2 *Lib. de Sudoribus.*
3 *Voyez ci-devant, Lib.* 2. *Chap.* 8.

Fin de la Premiere Partie.

Généa-

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE PREMIER.

Où l'on void ce qui s'eſt paſſé dans toute la ſuite du Siecle XXXVII. juſqu'au commencement du Siecle XXXVIII. & où l'on trouve particulierement les innovations de CHRYSIPPE, & de ſes Sectateurs; les progrès de l'Anatomie, ſous ERASISTRATE & HEROPHILE, & enfin le partage de la Médecine en trois profeſſions.

AVANT-PROPOS.

NOus avons vu, dans les Livres précedens, que les Philoſophes s'étoient ingerez dans la Médecine; mais comme leur application, à cet égard, s'étoit preſque bornée à la ſeule *Théorie*, & qu'ils avoient laiſſé *la Pratique* aux Médecins; ceux-ci (entre leſquels Hippocrate, ſes fils & ſon gendre, Praxagore, & Dioclés avoient tenu le haut bout) quoi qu'ils euſſent tiré quelques lumieres de la Philoſophie, ne s'étoient pas ſi fort appuyez ſur le *raiſonnement*, qu'ils n'euſſent beaucoup plus donné à l'*expérience*. *Continuation du Siécle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

C'eſt ce que n'imiterent pas les principaux Médecins, qui vinrent immédiatement après eux; car au lieu de chercher à ſoûtenir par de ſolides raiſons les remedes, que l'expérience de leurs prédeceſſeurs avoit autoriſez, ils ne raiſonnerent au contraire que pour décrier ces mêmes remedes, faiſant tous leurs efforts, pour renverſer en un moment ce que l'expérience d'un grand nombre de ſiecles

Continuation du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

cles avoit établi. Ils firent neanmoins une choſe, qui fut très-utile; c'eſt que s'étant fort appliquez à l'*Anatomie*, ils pouſſerent cette partie de la Médecine beaucoup plus loin qu'on n'avoit fait auparavant. Quelques-uns s'appliquerent auſſi à chercher de nouveaux remedes, ſans rejetter ceux qui étoient déja trouvez. C'eſt ce que l'on traitera dans tout ce premier Livre, qui finira par le partage de la Médecine en trois profeſſions differentes, & qui contiendra tout ce qui s'eſt fait, par rapport à cet Art, juſques à la fin du Siecle XXXVII, & au commencement du XXXVIII.

Mais il y a une remarque à faire, touchant l'intervalle dont nous venons de parler, c'eſt que dans la liſte que nous donnerons des Diſciples & des Sectateurs d'Eraſiſtrate & d'Hérophile, il s'en trouvera quelques uns qui ont vécu fort long-temps après ces deux Médecins, & beaucoup plus bas que le Siecle XXXVIII. On ne les met ici que pour rendre complete l'hiſtoire de leurs maîtres. Nous en uſerons de même ci-après, à l'égard de tous les principaux Chefs de Secte d'entre les Anciens, les faiſant ſuivre immediatement par ceux qui ont embraſſé chacune de ces Sectes, quoi que les uns ayent vécu loin des autres. Cet ordre ne paroîtra pas exact par rapport à l'hiſtoire particuliere d'un petit nombre de Médecins, la plûpart peu conus, qui ne ſe trouveront pas placez avec leurs contemporains; mais il ſera très-commode, pour éviter les repetitions, & pour n'interrompre point l'hiſtoire de la Médecine, qui eſt celle que nous avons principalement deſſein de donner. Au fond s'il y a quelque déſordre il ſera aiſé de le réparer en donnant à la fin de l'ouvrage, un catalogue alphabetique des noms de tous les Médecins dont on aura parlé, & en marquant le temps auquel ils auront vécu.

CHAPITRE I.

CHRYSIPPE, Médecin Cnidien.

IL y a eu divers hommes ſavans du nom de 1 *Chryſippe*. Le plus fameux a été un Philoſophe Stoicien, qui étoit de Cilicie, qui a vécu ſous le regne des quatre premiers Ptolomées, & qui eſt mort ſous le dernier. Celui dont nous voulons parler, étoit un Médecin Cnidien, qui a vécu peu de temps auparavant, ayant eu un fils de ſon même nom, & de ſa profeſſion, qui vivoit déja ſous Ptolomée Soter, & que ce Prince fit mourir cruellement ſur une calomnie. Il ſe trouve un quatrième Chryſippe diſciple d'Eraſiſtrate, Médecin dont on parlera au Chapitre ſuivant. Il s'en trouve encore un cinquième, qui a écrit de l'Agriculture; un ſixième dont parle Cælius Aurelianus, & peut-être un ſeptième, ſi celui que cite 2 le Scholiaſte de Théocrite, qu'il dit avoir été de l'Iſle de Rhodes, n'eſt pas different de l'un des derniers dont on vient de parler.

Galien a diſputé contre les deux premiers; 3 contre le Stoicien, touchant le

1 *Diogen. Laërt. in Chryſippo.*
2 *Idyll.* 16.
3 *De Hippocrat. & Platon. Decretis. Lib.* 1. & 2.

le siege de l'ame, & *des passions*; & 1 contre le Médecin Cnidien sur le sujet de *la saignée*, & de *la purgation*; celui-ci s'étant déclaré contre ces deux remedes, quoi qu'ils eussent été pratiquez de temps immemorial, comme on l'a remarqué ci-devant.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

2 *Chrysippe*, dit Pline, parlant de ce dernier, *renversa, par un babil extraordinaire, les maximes des Médecins qui l'avoient précedé.* Ce babil que l'Auteur que l'on vient de citer, reproche au Médecin Chrysippe, est un defaut dont le Philosophe du même nom ne devoit pas être exempt, ayant écrit jusqu'à trois cens onze volumes de *Logique* seulement. Il seroit difficile que le Médecin de Cnide eût été un plus grand diseur de rien que le Dialecticien de Cilicie; mais il y a quelque apparence que Pline a confondu ces Chrysippes, comme a fait 3 un Auteur moderne, & ce ne seroit pas la seule équivoque que le premier auroit faite, comme on le verra en son lieu.

Quoi qu'il en soit, sa remarque touchant les innovations de notre Chrysippe est confirmée par Galien, qui nous apprend en quoi elles consistoient. Chrysippe, comme le remarque cet Auteur, ne vouloit point de saignée. Il n'admettoit même aucun *purgatif* proprement dit, quoi qu'il employât quelquefois *les vomitifs* & *les lavemens*. On ne sait rien de bien considerable touchant les raisons dont Chrysippe se servoit pour appuyer son sentiment; parce que ses écrits, qui étoient déja rares du temps de Galien, ne sont pas venus jusqu'à nous, & que le même Galien ne s'est pas tant attaché à Chrysippe qu'à Erasistrate disciple de ce dernier, & qui étoit dans les mêmes sentimens. On verra dans le Chapitre suivant comment il les appuyoit, & l'on pourra juger de la validité des raisonnemens du maître par ceux du disciple,

Voici ce que dit 5 Diogene Laërce touchant Chrysippe. Son pere s'appelloit *Erinée*, & il avoit eu pour précepteur cet *Eudoxe*, que nous avons mis ci-devant au rang des Sectateurs de Pythagore, & qui étoit tout ensemble *Astronome*, *Géometre*, *Médecin*, & *Légiſlateur*, ou, comme je pense qu'il faut l'entendre, *savant dans la Politique*. On ne sait rien de particulier de la Médecine d'Eudoxe. On apprend seulement que cet homme, quoi que fort pauvre, avoit une si grand envie d'étudier, qu'un Médecin, nomme 6 THEOMEDON, le prit chez lui, & lui fournit toutes les commoditez pour cela. Que dans la suite Eudoxe forma le dessein de faire un voyage en Egypte, ayant obtenu des lettres d'*Agesilaus*, pour *Nectanabis*; que celui ci recommanda Eudoxe aux Sacrificateurs de ce pays-là, qui étoient, comme on l'a remarqué ci-devant, Philosophes & Médecins, & enfin que Chrysippe le suivit dans ce voyage. Tout ce qui est ajouté touchant le sejour d'Eudoxe en Egypte, & ce qu'il fit étant de retour en Grece, ne fait rien à l'histoire de la Médecine, ni à celle de Chrysippe en particulier.

Eudoxe florissoit dans la CIII. Olympiade, c'est pourquoi nous l'avons mis

1 *De Vena Sect. adv. Erasistratum.*
2 *Lib.* 29. *Cap.* 1.
3 *Petrus Castellanus, in Vitis Medicorum.*
4 *De Vena Sect. adverſ. Erasistratum.*
5 *In Eudoxo & Chrysippo.*
6 *Voyez ci-dessus, Part.* 1. *Liv.* 4. *Chap.* 2.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

mis 1 ci-deſſus entre les contemporains de Platon, & cela eſt encore une preuve que Chryſippe ſon diſciple a dû vivre environ le temps d'Ariſtote, ou de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, ayant eu, comme on l'a remarqué au commencement de ce Chapitre, un fils qui vivoit ſous Ptolomée Soter, Succeſſeur de ce dernier.

Je ne ſai pas autre choſe touchant Chryſippe, ſi ce n'eſt qu'il avoit écrit 2 *des herbages*, & en particulier *des choux*. Au reſte quoi qu'il fût Cnidien, & que l'on ait parlé d'une Ecole 3 d'Aſclépiades qui étoit à Cnide, il n'eſt pas remarqué qu'il fût de cette famille, ni de cette Ecole, qui avoit peut-être déja manqué en ce temps-là.

CHAPITRE II.

MEDIUS, ARISTOGENES, METRODORE, & ERASISTRATE, Diſciples de Chryſippe.

4 GAlien parle de deux diſciples de Chryſippe, dont l'un s'appelloit *Medius*, & l'autre *Ariſtogenes*. 5 Suidas fait auſſi mention du premier, ajoûtant qu'il étoit frére de *Crétoxene*, mere d'Eraſiſtrate. C'eſt apparemment le même que 6 Diogene Laërce appelle *Medias*, & qu'il dit avoir été mari de *Pythias*, fille d'Ariſtote, de laquelle il eut un fils, qui porta auſſi le nom d'*Ariſtote*; ſur quoi l'on peut voir ce que nous remarquons un peu plus bas, en parlant d'Eraſiſtrate.

Quant à *Ariſtogenes*, nous apprenons du même Suidas qu'il êtoit Cnidien, & qu'il avoit été eſclave du Philoſophe Chryſippe, & enſuite Médecin du Roi Antigonus *Gonatas*. 7 Mais il y a apparence que ſi Ariſtogenes avoit ſervi un Chryſippe, c'étoit plûtôt le Médecin, dont Galien le fait diſciple, que le Philoſophe du même nom, & que Suidas eſt auſſi tombé dans l'erreur de ceux qui ont confondu les deux Chryſippes. Il y a eu, ſelon la remarque du même Auteur, un autre *Ariſtogenes Thraſien*, qui avoit beaucoup écrit en Médecine. 8 Sextus Empirique donne à Chryſippe un troiſième diſciple nommé *Métrodore*, duquel on parlera encore au ſujet d'Eraſiſtrate. Mais il faut remarquer qu'il y a eu un autre Métrodore, diſciple de Sabinus, qui a été mis, auſſi bien que ſon maitre, au rang des anciens Commentateurs d'Hippocrate. 9 Cælius Aurelianus en compte un troiſième qui fut diſciple d'Aſclépiade. 10 On trouve enfin un quatrième Métrodore Philoſophe, de l'Iſle de Chio, qui fut,

1 *Part.* 1. *Liv.* 4. *Chap.* 3.
2 *Vide Plin. Laërt. & Schol. Nicandr. in Theriac.*
3 *Part.* 1. *Liv.* 2. *Chap.* 2.
4 *De Vena Sect. adverſ. Eraſiſtrateos, Cap.* 2.
5 *In Voce Eraſiſtratus.*
6 *In Vitis Theophraſti & Lyconiſ.*
7 *Voyez le Chapitre précedent, & Ménage ſur Diogen. Laërce, Liv.* 7. *Sect.* 185.
8 *Adverſ. Mathemat. Cap.* 12.
9 *Voyez ci après, Part* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 11.
10 *Voyez ce qui a été dit ci-devant, Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 31. *touchant cette remarque de Suidas.*

fut, à ce que dit Suidas, disciple de Démocrite, & précepteur d'Hippocrate.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Les trois disciples de Chrysippe dont on vient de parler, n'ont pas fait à peu près autant de bruit que le quatrième, qui est Erasistrate. Je dis que ce dernier a été disciple de Chrysippe, sur le témoignage de Pline, sur celui de Galien, & en quelque maniere sur celui d'Erasistrate lui-même, qui reconoit, dans Diogene Laërce, *qu'il a beaucoup appris de Chrysippe.* Neanmoins si l'on en croit Sextus Empiricus, Erasistrate n'aura été que le disciple d'un autre disciple de Chrysippe. Voici ce que cet Auteur dit sur ce sujet, à l'endroit que l'on a cité, & où l'on trouve d'ailleurs quelques autres particularitez qui servent à démêler l'extraction d'Erasistrate, & le temps auquel il a vécu. *Pythias, fille d'Aristote, eut trois maris. Le premier fut Nicanor, Stagirite, qui avoit été élevé dans la maison d'Aristote. Le second s'appelloit Procles, qui étoit descendu de Démaratus, Roi de Lacédémone, & qui eut deux fils de ce mariage, Procles & Démaratus, qui étudiérent sous Theophraste. Le troisième fut le Médecin* 1 *Métrodore, disciple de Chrysippe Cnidien. Ce Métrodore*, ajoûte notre Auteur, *avoit soin de l'éducation d'Erasistrate, & eut un fils nommé Aristote.*

Ce passage de Sextus ne peut point s'accorder avec ce que dit Pline, 2 *qu'Erasistrate étoit fils de la fille d'Aristote.* L'on peut d'ailleurs opposer à ce dernier Auteur le témoignoge de Suidas, de qui nous apprenons que la mere d'Erasistrate s'appelloit *Crétoxene*, & qu'elle étoit sœur de *Médius*, dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre, & de 3 *Cléombrotus.* Le P. Hardouin, dans ses remarques sur Pline, tâche de concilier ces Auteurs, en disant *qu'Erasistrate pouvoit être fils de Pythias par adoption*, mais il ne marque point sur quoi il établit sa conjecture. Si elle a quelque fondement ce ne peut être que sur ce que dit Sextus, dans le passage que l'on vient de citer, *qu'Erasistrate avoit été instruit ou élevé par les soins de Métrodore mari de Pythias.*

Erasistrate étoit de *Julis*, dans l'Isle de *Cea*, ou *Cos.* Suidas, de qui nous l'apprenons, ajoûte *que ce Médecin fut enseveli vis à vis de Samos, sur la montagne appellée Mycalé*, circonstance qui a peut-être obligé 4 l'Empereur Julien à dire, qu'Erasistrate étoit de Samos. Quant à ce que dit Etienne de Byzance, que le même Erasistrate étoit de *Cos*, patrie d'Hippocrate, il est visible qu'il s'est trompé, en prenant *Cos* pour *Ceos*, une Isle pour une autre. *Chio* est une troisième Isle que quelques Auteurs ont aussi prise pour le lieu de la naissance d'Erasistrate, à cause que le nom approche de celui de *Ceos.*

Il se trouve pareillement quelque difficulté touchant le temps auquel Erasiste a vécu. Eusebe prétend qu'il florissoit sous le regne de *Ptolomée Philadelphe*, environ la cxxxi. Olympiade, qui commença l'An du Monde 3714 ce qui a du rapport, pour le temps, avec ce que dit Sextus, dans le passage qu'on a cité. Mais il semble que si ce Médecin n'a pas été un peu plus ancien, à peine pourra-t-il avoir exercé sa profession, & avoir déja acquis une grande réputation du temps

1 Diogene Laërce, comme on l'a vu au commencement de ce Chapitre, appelle *Midias* ce dernier mari de la fille d'Aristote; mais on croit qu'il y a une faute dans le texte, & qu'il faut lire *Métrodore*, au lieu de *Midias.* Voyez Menage sur Diog. Laërce, *Liv.* 7. *Sect.* 185.

2 *Lib.* 29. *Cap.* 1.

3 On parlera de ce Cleombrotus dans la suite de ce Chapitre.

4 *Julian. in Misopogone.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

temps de *Seleucus Nicator*, qui mourut dans l'Olympiade cxxiv. vint-huit ans avant le temps marqué par Eusebe. C'est pourtant ce que l'on recueille de l'histoire suivante, je veux dire, qu'Erasistrate étoit déja fameux avant la mort du Prince que l'on vient de nommer.

1 Antiochus étant devenu éperdument amoureux de Stratonice, seconde femme de Seleucus son pere, qu'il avoit épousée du vivant de la premiere, qui étoit mere d'Antiochus, cachoit de tout son pouvoir cette passion criminelle. Cependant l'effort qu'il se faisoit en cette rencontre produisit un si fâcheux effet, que ce Prince tomba dans une langueur qui le consumoit de jour en jour. Sur quoi Seleucus ayant mandé les Médecins les plus experts, entre lesquels étoit Erasistrate, ce dernier fut le seul qui conut la veritable cause de cette maladie, de maniere qu'on va le dire. Comme il étoit fort assidu auprès de ce jeune Prince, & qu'il observoit avec un grand soin son visage, les manieres, & toute la disposition extérieure de son corps, il remarqua que toutes les fois que Stratonice entroit dans la chambre d'Antiochus, cela le mettoit dans un grand trouble, que sa voix s'abaissoit, qu'il lui venoit une rougeur extraordinaire au visage, qu'il avoit les yeux étincelans, une legere sueur, & le pouls plus ému; & que Stratonice s'étant retirée tous ces accidens disparoissoient peu à peu. Sur ces indices Erasistrate ne doutant point qu'Antiochus ne fût effectivement amoureux de cette Princesse, il chercha à le tirer d'affaire du mieux qu'il put. Il fit savoir à Seleucus que la maladie du Prince n'étoit causée que par l'amour, mais que malheureusement il aimoit une personne dont il ne pouvoit rien esperer. Seleucus ayant paru fort surpris de cette nouvelle, & particulierement de ce que l'on supposoit qu'il n'étoit pas au pouvoir de son fils de se satisfaire, demanda avec empressement qu'elle étoit donc cette personne qu'Antiochus aimoit. C'est ma femme, répondit tout d'un coup Erasistrate. Et quoi, dit Seleucus, voudriez-vous bien être cause de la mort d'un fils qui m'est si cher en refusant de lui ceder votre femme? Voudriez-vous bien, Seigneur, repartit ce Médecin, vous resoudre à ceder Stratonice au Prince, s'il en étoit amoureux? Seleucus lui ayant fait de grands sermens qu'il n'hésiteroit pas un moment, Erasistrate lui déclara ouvertement comme la chose se passoit; ce qui obligea ce Roi à tenir sa parole, quoi qu'il eût déja un enfant de Stratonice.

2 Ce fait est rapporté par tant de bons Auteurs, qu'il semble qu'on n'en sauroit douter. Neanmoins, s'il est vrai, comme Sextus le pose, qu'Erasistrate ait été élevé par les soins d'un troisième mari de Pythias, fille d'Aristote, quelle apparence que le même Erasistrate pût être fameux dans sa profession avant la mort de Seleucus, qui ne survécut que quarante ans à Aristote? On sait que Pythias n'étoit pas en âge de se marier quand son pere mourut; il fallut donc qu'il se passât quelques années avant que Nicanor son premier mari l'épousât.

1 *Plutarch. in Demetr. Valer. Maxim. Lib. 5. Cap. 7. Appian. in Syriac. Galenus de Præcognitione ad Posthumum, Cap. 6. Suidas in voce* Erasistratus. *Julianus in Misopogone.* Ce dernier prétend qu'Antiochus n'épousa Stratonice qu'après la mort de Seleucus, qui ne survécut pas longtemps à la maladie de son fils.

2 Lucien (*dans la Déesse de Syrie*) rapporte la même histoire, mais il tait le nom du Médecin qui guérit Antiochus.

sât. Et supposé que Nicanor fût mort peu de temps après son mariage, Procles, à qui cette fille d'Aristote se maria en secondes noces, en ayant eu deux enfans, dût demeurer avec elle long-temps ; en sorte que plusieurs années se durent écouler entre la mort d'Aristote, & le temps du troisième mariage de sa fille avec Métrodore. Or celui-ci ayant pris soin de l'éducation d'Erasistrate, cela ne suppose-t-il pas qu'Erasistrate devoit être fort jeune en ce temps-là, & par conséquent qu'il n'étoit pas en âge d'exercer sa profession, du moins avec éclat, du temps de Seleucus *Nicator*. Et s'il est remarqué dans le recit de Sextus, que Procles & Démaratus, les deux fils de Pythias, étudierent sous Théophraste, Diogene Laërce dit aussi qu'Erasistrate a été disciple de ce Philosophe ; de sorte qu'il est assez vraisemblable que ce dernier, je veux dire Erasistrate, étoit à peu près de l'âge des enfans de Pythias, ou qu'il n'étoit guére plus avancé. Cela étant, il n'auroit pas pû mieux se trouver chez *Antigonus* Roi d'Asie, comme on l'a aussi prétendu, que chez Seleucus. On a rapporté cette histoire 1 ci-devant. Je ne vois point comment on peut concilier ces differens Auteurs, qu'en supposant qu'Erasistrate a commencé fort jeune à exercer sa profession, & qu'il a été d'abord estimé, à moins qu'on ne voulût dire, que le même Erasistrate pouvoit avoir été élevé par Métrodore, long-temps avant que celui-ci se mariât avec Pythias, qu'il pouvoit avoir épousée étant déja vieux, ce sentiment n'étant pas contraire au texte de Sextus ; 2 mais j'ai plus de penchant à suivre Eusebe, qui fait, comme on l'a vu, Erasistrate un peu moins ancien.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

On attribue enfin à Erasistrate d'avoir guéri un Roi *Antiochus*, & d'avoir reçu pour cela *cent talens*, c'est à dire, *deux cens quarante mille livres*, monoye de France, de *Ptolomée*, fils de ce Roi. C'est Pline, qui en parle de cette maniere. Mais je ne sai quel Roi Antiochus a eu un fils de ce nom. Dans un autre endroit Pline dit la même chose d'un autre Médecin, qu'il appelle Cleombrotus, ou *Theombrotus*, & qu'il dit avoir été de l'Isle de *Ceos*, qui étoit la patrie d'Erasistrate ; ce qui donne lieu de croire, ou 3 que ce dernier avoit deux noms, ou que le nom de l'un de ces deux Médecins a été mis dans l'un de ces deux endroits par équivoque, l'histoire étant la même au nom du Médecin près. On a vu dans le commencement de ce Chapitre que *Cleombrotus*, étoit le nom d'un oncle d'Erasistrate ; ce qui pourroit faire soupçonner que quelques-uns avoient attribué cette avanture à l'oncle, & d'autres au neveu 4 Le P. Harduïn dit que le Roi Antiochus, dont il s'agit en cet endroit, étoit Antiochus *Soter*, fils de Seleucus Nicator, dont on a parlé ci-devant ; mais aucun Historien n'a remarqué que cet Antiochus eût un fils nommé Ptolomée. S'il s'agit ici d'Erasistrate, ne pourroit-on point dire que ce fût Ptolomée Philadelphe qui lui fit ce present, pour avoir guéri Antiochus surnommé *le Dieu*, qui avoit épousé Bérénice fille de Ptolomée ? En ce cas, il ne faudroit que changer le mot de *fils*, qui peut avoir été mis par équivoque, en celui de *beau-pere*.

Au

1 *Part.* 1. *Liv.* 4. *Chap.* 4.
2 *Voyez ci-après*, *Chap.* 4. *&* 6.
3 *Vid. Tiraquell. de Nobilitate*, *Cap.* 31. *& Harduinum in Lib.* 7. *Plin. Cap.* 37.
4 *Vide eundem in Plin. Lib.* 29. *Cap.* 1.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Au reſte en quelque temps qu'ait vécu Eraſiſtrate, ce que l'on a dit de lui qu'il avoit été appellé par divers Rois, ſoit vrai ou non, fait voir en quelle eſtime il a été anciennement. L'on à prétendu qu'il alloit de pair avec Hippocrate; & il eſt appellé par 1 Macrobe *le plus noble*, ou *le plus fameux de tous les anciens Médecins.* Nous allons voir ſur quoi pouvoit être fondée cette grande réputation.

CHAPITRE. III.

Anatomie d'Eraſiſtrate.

CE fut prémierement par l'*Anatomie*, que ce Médecin put ſe faire conſiderer. Galien, qui parle contre lui en diverſes occaſions, ne laiſſe pas de rendre témoignage, 2 *qu'Eraſiſtrate avoit beaucoup contribué au rétabiſſement de l'Anatomie, laquelle*, à ce que dit cet Auteur, *avoit été auparavant comme perdue pendant un certain temps*: mais il eſt difficile de ſavoir de quel temps il veut parler. Pour mieux entendre ce qu'il veut dire, il eſt néceſſaire de rapporter le paſſage tout entier. *Ceux*, dit-il, *qui n'ont point de honte de parler contre ce qui eſt évident, ſont cauſe de la longueur de cette diſpute*, (que nous avons euë contre Chryſippe le Stoicien, qui établit le ſiege de l'âme, & l'origine des nerfs dans le cœur. *On ne doit s'en prendre ni à Hippocrate, ni à Eudeme, ni à Hérophile, ni à Marinus, leſquels, après les Anciens, ont rétabli la ſcience de l'Anatomie, qui avoit été negligée* 3 *dans le tems d'entre-deux, &c.*

Il ſemble d'abord que Galien veuille marquer le temps qui s'eſt écoulé entre Eſculape, ou ſes premiers deſcendans, & Hippocrate; qui eſt ce temps inconu, pendant lequel on n'a preſque ſu ce qu'étoit devenue la Médecine, comme on l'a remarqué ci-devant; mais on verra par ce qu'il dit ailleurs, que ce n'a pas été là ſa penſée. Pour ſauver la contradiction, qui ſe rencontreroit entre le paſſage que l'on vient de lire, & quelques autres de ce même Auteur, il faut néceſſairement mettre un point après Hippocrate, & recommencer une autre periode, de cette maniere. *On ne doit point s'en prendre à Hippocrate. On ne doit point non plus en accuſer Eraſiſtrate, ni Eudeme, ni Hérophile, ni Marinus, qui ont, après les Anciens, rétabli la ſcience de l'Anatomie, qui avoit été negligée dans le temps d'entre-deux*: ou bien on peut tourner la phraſe de Galien, d'une autre façon, & traduire ainſi. *On ne doit s'en prendre, ni à Hippocrate, ni à ceux qui ont rétabli l'Anatomie qui avoit été negligée dans l'intervalle qu'il y a eu entr'eux & lui, tels que ſont Eraſiſtrate, Eudeme, Hérophile*, &c. Selon cette explication, qui renferme le veritable ſens de Galien, Hippocrate ne ſe trouvera pas au rang des reſtaurateurs de l'Anatomie; ce qui ne s'accorderoit pas „ avec ce que le même Auteur dit en un autre endroit, 4 que les anciens Mé„ decins, & même les Philoſophes, s'étoient beaucoup attachez à l'Anatomie; „ &

1 *Saturnal. Lib. ultim. Cap.* 15.
2 *De Hippocrat. & Platon. Decretis, Lib.* 8. *Cap.* 1.
3 Ἐν τῷ μεταξὺ χρόνῳ.
4 *De Adminiſtr. Anatom. Lib.* 2. *Cap.* 1.

„ & qu'en ce temps-là les peres exerçoient leurs enfans, non ſeulement par la lecture & par l'écriture, mais encore par les diſſections qu'ils leur faiſoient faire; en ſorte qu'ayant appris cela de jeuneſſe, il étoit impoſſible qu'ils l'oubliaſſent. Mais, *ajoûte-t-il*, il n'en fut pas de même dans la ſuite, dès que la Médecine fut ſortie de la famille des Aſclépiades, & dès que les Médecins eurent commencé à enſeigner leur art à des étrangers, particulierement à des hommes avancez en âge, pour qui ils avoient de l'eſtime, & qu'ils conſideroient à cauſe de leur vertu. Ces perſonnages-là n'étant pas aſſez jeunes pour travailler eux mêmes à l'Anatomie avec ſuccès, ou pour s'inſtruire des parties du corps par la vuë, en mettant la main à l'œuvre, ils ne purent l'apprendre que fort imparfaitement. De là vint que par ſucceſſion de temps, les inſtructions néceſſaires ſur cette partie de la Medecine „ 1 ayant ſouvent paſſé d'une main à l'autre, l'Anatomie alla toûjours en empirant.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Galien, comme on voit, ſuppoſe que l'Anatomie a été dans ſa fleur tant que la Médecine a été renfermée dans la famille des Aſclépiades; & il fixe, en termes exprès, le commencement du déclin de cette Science, je veux dire de l'Anatomie, au temps que la Médecine a commencé de ſortir de cette famille. Or on n'apprend pas que la Médecine en ſoit ſortie, ſi ce n'eſt lors que les Philoſophes ont commencé à s'introduire dans cet art, ou ſeulement lors qu'Hippocrate a commencé à faire des diſciples, comme Galien lui-même le remarque ailleurs. Cela étant, on croira difficilement à l'égard des premiers, c'eſt à dire des Philoſophes, qu'ils ayent été la cauſe du déchet de l'Anatomie, eux qui avoient interêt de l'amener à ſon plus haut période, quand même ils n'auroient pas eu en vuë la Médecine. Galien lui-même n'étoit pas dans cette penſée, puis qu'il joint les Philoſophes aux Médecins, lors qu'il parle du temps auquel l'Anatomie étoit, ſelon lui, à ſa perfection; entendant ſans doute par ces Philoſophes, Démocrite & les autres qui ont précedé Hippocrate. Il ne reſte donc que le temps, qui a ſuivi la mort de ce dernier.

Mais c'eſt ici où eſt la plus grande difficulté; car ſi Hippocrate a été auſſi grand Anatomiſte, que Galien le ſuppoſe, qui eſt-ce, je vous prie, qui pourroit croire que ce qu'il ſavoit à cet égard, ſe ſoit ſitôt perdu, ou ait échappé à la mémoire des hommes, en ſorte que *Dioclès*, Praxagore, & tous les autres Médecins de leur temps, euſſent ſi peu profité de ſes lumieres ou de ſa tradition, que Galien ait pu avec juſtice les appeller, comme il fait, 2 *des Anatomiſtes groſſiers?* Il faudroit pour cela qu'il ſe fût écoulé beaucoup de temps entre Hippocrate & les Médecins que l'on vient de nommer. C'eſt ce que Galien voudroit inſinuer quand il dit *que les conoiſſances Anatomiques avoient paſſé pluſieurs fois d'une main à l'autre*, pendant cet intervalle. Mais où trouver toutes ces ſucceſſions, ou ce grand nombre de génerations, puis que tous les Auteurs conviennent, que Dioclès a ſuivi Hippocrate de fort près, en ſorte qu'il a dû être contemporain de Platon, comme on l'a remarqué ci-deſſus? Cela étant, s'il n'a pas vu Hippocrate, il a du moins pu voir ſes fils, ou ſon gendre,

1 Πολλαῖς διαδοχαῖς.
2 *De Diſſect. Vulvæ, Cap. 9.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

dre, lesquels on doit présumer avoir aussi bien hérité du savoir de leur pere, par rapport à l'Anatomie, qu'ils ont passé pour ses dignes successeurs, à l'égard du reste de la Médecine. Et pour ce qui concerne Praxagore, qui est venu presque en même temps que Dioclès, quand il n'auroit pas pu s'instruire par le même canal, c'est à dire, par la tradition d'Hippocrate & de ses disciples, n'étoit-il pas lui-même, de l'aveu propre de Galien, des descendans d'Esculape, & de cette famille où l'on naissoit Anatomiste; de sorte qu'à cet égard Hippocrate ne devoit point avoir d'avantage par dessus lui? Galien ne se seroit pas embarassé-là dedans, s'il n'avoit été prévenu mal à propos en faveur des Asclépiades, comme il est aisé de le voir, & comme on l'a déja remarqué 1 ci-devant, en parlant de ces anciens Médecins.

Il est certain qu'Erasistrate a été le premier, conjointement avec *Hérophile*, duquel on parlera bientôt, qui ait poussé l'Anatomie un peu loin; mais Galien qui regardoit le premier comme le rival d'Hippocrate, n'avoit garde d'en convenir, se déclarant, comme il fait par tout, pour ce dernier.

C'est encore une chose sûre qu'avant Erasistrate & Hérophile, on n'avoit pas osé anatomiser des *corps humains*; & que du temps d'Aristote, qui a précedé de fort peu ces deux Médecins, on n'avoit encore disséqué que des bêtes, comme on l'a observé 2 ci-dessus. Il est vrai qu'en Egypte l'on avoit acoûtumé dès long-temps auparavant d'embaumer les corps morts, ce qui ne pouvoit se faire sans les ouvrir; aussi Galien avouë-t-il que cette coûtume pouvoit avoir fourni aux Médecins de ce pays-là une occasion favorable de s'instruire. Mais comme il n'y a pas d'apparence que ceux qui travailloient à ces embaumemens osassent satisfaire entierement leur curiosité, ni fouiller aussi avant qu'il auroit été nécessaire dans les corps humains, que l'on regardoit comme quelque chose de sacré; l'Anatomie ne put pas s'être beaucoup avancée, pendant que l'on n'avoit pas d'autres moyens que celui-là. Il falloit nécessairement avoir des cadavres, sur lesquels on pût tout entreprendre.

C'est apparemment ce qu'on obtint de l'inclination qu'eurent les Princes de ce temps-là pour l'avancement des sciences & des beaux arts. *Alexandre le Grand* avoit commencé le premier à favoriser ceux qui s'attachoient à l'Histoire Naturelle, en obligeant Aristote à travailler à celle des Animaux & de leurs parties. Et sans doute *Ptolomée Soter*, ou Ptolomée fils de Lagus, succeda aussi bien à Alexandre à l'égard de cette même inclination qu'à l'égard de la portion de son Empire qui lui échut en partage. Cela est d'autant plus probable qu'il paroît que Ptolomée étoit savant, ayant écrit lui-même l'histoire d'Alexandre, comme on l'apprend d'Arrien. *Ptolomée Philadelphe* fils du precedent n'eut pas moins d'empressement à favoriser les lettres & les arts, ayant attiré dans sa Capitale les plus grands hommes de son temps, & ayant ramassé, avec une dépense extraordinaire, des livres de tous les endroits du monde, pour en composer une grande Bibliotheque, 3 qui fut encore augmentée par ses Successeurs.

Il

1 *Part.* 1. *Liv.* 2. *Chap.*
2 *Part.* 1. *Liv.* 4. *Chap.* 4.
3 *Voyez ci-dessus, Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 30. & *ci après, Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 8.

Il eſt vraiſemblable que ce furent ces deux Rois, qui paſſant par deſſus le ſcrupule que l'on s'étoit fait juſqu'alors de toucher à des cadavres humains pour les anatomiſer, n'accordérent pas ſeulement aux Médecins les corps des criminels qu'on avoit ſuppliciez; mais, s'il en faut croire le témoignage de quelques Auteurs, leur remirent encore entre les mains pluſieurs de ces malheureux pour les diſſequer tout vifs, dans la penſée que l'on découvriroit par ce moyen des choſes que l'on ne pouvoit voir autrement. *Hérophile* & *Eraſiſtrate*, dit Celſe, *ont diſſequé vifs des criminels condamnez à la mort, que les Rois tiroient des priſons pour les leur remettre.* On aura encore occaſion de toucher cette derniere circonſtance, quand il s'agira d'Hérophile. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

Sous lequel de ces deux Princes qu'ait vécu Eraſiſtrate, il y a de l'apprence que profitant d'une conjoncture ſi favorable, il fit dans l'Anatomie ces découvertes qui lui acquirent tant de réputation. Mais comme ſes Ecrits ne ſont pas venus juſqu'à nous, on ne ſait preſque ſur ce ſujet que ce qu'on en apprend de Galien, qui ne cite ordinairement Eraſiſtrate que pour le réfuter.

La principale des découvertes de ce dernier, qui n'a cependant pas été faite ſur des corps humains, mais qui ne lui a pas fait pour cela moins d'honneur, c'eſt celle de 1 *certains vaiſſeaux blancs qu'il trouvoit dans le méſentere des chevreaux qui tettent, & qu'il croyoit être des arteres.* Il ajoûtoit, *que ces vaiſſeaux paroiſſoient premierement pleins d'air, & enſuite de chyle.*

D'ailleurs Eraſiſtrate & Herophile ont été les premiers qui ont conu les véritables ou les principaux uſages du *Cerveau* & des *Nerfs*, ou du moins ceux que tous les Anatomiſtes ont aſſigné depuis à ces parties. Rufus Ephéſien dit qu'Eraſiſtrate reconoiſſoit de deux ſortes de *nerfs;* les uns qui ſervent au *ſentiment*, & les autres au *mouvement.* Il ajoûtoit, dit cet Auteur, que les premiers ſont *creux*, & qu'ils tirent leur origine *des membranes du cerveau*, au lieu que les autres ſortent *du cerveau même* & *du cervelet.* Mais 2 Galien nous apprend qu'Eraſiſtrate, ayant mieux examiné la choſe, avoit enfin reconu dans ſa vieilleſſe, *que tous les nerfs viennent également du cerveau.* C'eſt ce qu'on recueille d'un paſſage de cet ancien Anatomiſte que Galien rapporte, & que nous traduirons tout entier, pour faire voir l'idée que le premier avoit du *Cerveau*, du *Cervelet*, des *Nerfs*, & de tout ce qui dépend de ces parties. Nous examinions, „ dit Eraſiſtrate, quelle étoit la nature du *cerveau d'un homme*, & nous le trou„ vions partagé en deux parties, comme dans tous les autres animaux. Il avoit „ un ventricule, ou une cavité, d'une forme longue. 3 Ces ventricules a„ voient communication l'un avec l'autre, ou ſe rendoient tous en un, par „ une ouverture commune, ſelon la contiguité de leurs parties, tendans en„ ſuite vers le cervelet, où il y avoit auſſi une petite cavité. Mais chaque par„ tie étoit ſéparée & renfermée par des membranes; & le cervelet en particu„ lier ſe renfermoit par lui-même, auſſi bien que le cerveau, qui reſſem„ bloit par ſes contours & par ſes divers replis au boyau jejunum. Le cer„ velet étoit pareillement replié & contourné de diverſes manieres; en ſorte „ qu'il

1 *Galen. An Sanguis ſit naturâ in arteriis. Cap.* 5. *& Adminiſtrat. Anatom. Lib.* 7. *Cap. ultim.*

2 *De Hippocr. & Platon. Decret. Lib.* 7. *Cap.* 3.

3 Il manque apparemment ici quelque choſe dans le texte, ou il y a une faute.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

„ qu'il étoit aiſé de conoître en voyant cela, que ſi, dans les jambes des bêtes
„ qui courent le plus vîte, comme ſont le cerf, le lievre, & quelques autres,
„ l'on remarque des tendons & des muſcles bien diſpoſez pour cet effet, dans
„ l'homme, qui a l'entendement de plus que les autres animaux, cette grande
„ varieté & multiplicité des replis du cerveau a auſſi été faite pour une fin par-
„ ticuliere, (*qui a ſans doute du rapport à cet avantage de l'homme*) De plus
„ nous obſervions, *continue Eraſiſtrate*, toutes les apophyſes ou productions des
„ nerfs qui ſortoient du cerveau; de maniere, pour le dire en un mot, que le
„ cerveau eſt viſiblement le principe de tout ce qui ſe fait dans le corps. Car
„ le ſentiment de l'Odorat vient de ce que les narines ſont percées, pour avoir
„ communication avec les nerfs; l'Ouïe ſe fait auſſi par une ſemblable commu-
„ nication des nerfs avec les oreilles; la langue & les yeux reçoivent de même
„ des productions des nerfs du cerveau.

On void ici, par la propre déclaration d'Eraſiſtrate, qu'il avoit diſſequé des hommes, ce qui confirme ce que l'on a dit ci-devant ſur le témoignage de divers Auteurs. 1 Eraſiſtrate avoit auſſi décrit fort exactement, au jugement de Galien, les *membranes* qui ſe trouvent vers les orifices du cœur, & il ſoûtenoit avec Ariſtote, que les *veines* & les *arteres* tirent leur origine de ce viſcere. *Il y a*, diſoit-il, *de certaines membranes inſerées aux orifices des vaiſſeaux du cœur, du miniſtere deſquelles le cœur ſe ſert, ſoit pour la reception, ſoit pour l'expulſion des matieres qui y entrent ou qui en ſortent.* Quelques-uns, *interrompt ici Galien*, ont oſé nier qu'il y eût de ſemblables membranes, & les ont regardées comme une fiction d'Eraſiſtrate, ou comme une choſe inventée pour appuyer ſon ſyſteme, mais elles ſont ſi bien conues des Anatomiſtes, qu'il faut être bien novice pour ignorer ce que c'eſt. Il y a, *pourſuit Galien*, trois de ces membranes à l'orifice de la *veine cave*, qui reſſemblent aux pointes des fers de fléches ou de dards, d'où vient que quelques uns des diſciples d'Eraſiſtrate les ont appellées *Triglochines*, c'eſt à dire, *membranes à trois pointes.* Il y en a auſſi à l'orifice de *l'artere veineuſe*, (j'appelle ainſi celle qui du ventricule gauche ſe diſperſe dans le poumon) de ſemblables pour la forme, mais le nom n'en eſt pas le même; car cet orifice n'a que deux de ces membranes. Les autres deux orifices (celui de la *veine artérieuſe* & celui de *la grande artere*) en ont auſſi chacun trois qui ont la figure de la lettre *Sigma* (qui avoit la figure de notre C.) Galien ceſſant ici de
„ parler, introduit derechef Eraſiſtrate diſant, que ces deux derniers orifices
„ ſont chacun également diſpoſez pour porter hors du cœur; que par le pre-
„ mier il ſort du ſang pour aller au poumon, & par le ſecond de 2 l'eſprit
„ pour être répandu dans tout le corps. (*Il manque ici quelque choſe au texte*
„ *Grec.*) Il arrive de cette maniere, *continue Eraſiſtrate*, que ces membranes
„ rendent alternativement au Cœur des offices oppoſez. Celles qui ſont attachées aux vaiſſeaux qui introduiſent les matieres, regardent du dehors au dedans, afin qu'elles ſe puiſſent baiſſer, étant pouſſées par l'impétuoſité des matieres qui abordent, & que ſe couchant juſques dans les cavités du cœur, elles en ouvrent l'entrée, pour l'introduction des matieres qui y ſont attirées;
„ car

1 *De Hippocr. & Platon. Decret. Lib.* 1. *Cap.* 10. *& Lib.* 6. *Cap.* 6.
2 On trouvera un peu plus bas l'explication de ce que dit ici Eraſiſtrate.

„ car il ne faut pas croire que ces matieres y entrent d'elles mêmes comme dans un receptacle inanimé, mais le cœur, par ſa diaſtole (*ou lors qu'il ſe dilate*) les attire, comme les ſoufflets des forgerons attirent l'air, & c'eſt de la maniere que le cœur ſe remplit. Les membranes des vaiſſeaux qui ſervent à mettre dehors les matieres, ſont tournées tout au rebours, c'eſt à dire, qu'elles regardent du dedans au dehors, en ſorte qu'étant aiſément couchées ou renverſées par les matieres qui ſortent, elles ouvrent les orifices dans le temps que le cœur fournit ou pouſſe ces matieres; au lieu qu'autrement elles ferment exactement les mêmes orifices, & ne laiſſent rien retourner en arriere de ce qui eſt une fois ſorti; de même que les membranes des vaiſſeaux qui ſervent à introduire les matieres, ferment les orifices de ces vaiſſeaux, lors de la ſyſtole du cœur (*ou lors qu'il ſe reſſerre*) ne laiſſant rien ſortir derechef de ce qui y a été une fois attiré.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Il ſeroit à ſouhaiter que Galien nous eût laiſſé pluſieurs fragmens de la nature de ces deux. Au reſte ce qu'il dit que quelques-uns croyoient *que les membranes du cœur étoient une fiction d'Eraſiſtrate*, eſt encore une preuve convaincante que le livre 1 du cœur, attribué à Hippocrate, n'eſt nullement de lui, puis qu'il y eſt fait mention de ces mêmes membranes. Si ce livre eût été de celui dont il porte le nom, Galien n'auroit pas manqué de le remarquer pour faire honneur à l'Auteur, & pour fermer la bouche à ceux qui vouloient que les membranes dont il s'agit, fuſſent une invention d'Eraſiſtrate; il n'y avoit quà faire voir à ces gens-là ce qu'Hippocrate avoit écrit auparavant là-deſſus.

Mais il eſt ſurprenant que le même Eraſiſtrate, qui avoit ſi bien examiné le cœur, & diſſequé tant d'animaux vifs, embraſſât, à l'égard des *arteres*, un ſentiment que tous les autres Anatomiſtes ont regardé comme abſurde. Il aſſuroit, après Praxagore, duquel on a parlé dans le Livre précedent, 2 *que dans l'état naturel les arteres ne contiennent point de ſang, & qu'elles ne ſont remplies que d'eſprit ou d'air, non plus que le ventricule gauche du cœur.* Il étoit aiſé de le convaincre par la vuë; mais il avoit recours à ce ſubterfuge: 3 *D'abord*, diſoit-il, *que l'on ouvre le ventricule gauche du cœur, l'eſprit s'évapore ſans qu'on le voye, & ce ventricule ſe remplit à l'inſtant de ſang*; il diſoit la même choſe des arteres.

Ce qui l'avoit engagé dans ce ſentiment, touchant l'uſage des arteres, c'eſt, dit Galien, *parce qu'il ne comprenoit pas pourquoi il y auroit eu de deux ſortes de vaiſſeaux deſtinez à porter la même liqueur*, c'eſt à dire, pourquoi *les veines* & *les arteres* auroient également contenu & charrié du ſang. S'il avoit eu conoiſſance du myſtere de la *Circulation*, que 4 quelques Savans voyent clairement dans Hippocrate, il n'auroit pas été ſi embarraſſé ſur cet article. Il auroit veritablement pu y venir, par la conoiſſance qu'il avoit des *membranes* ou des *valvules* du cœur, s'il ne s'étoit pas trompé à l'égard d'une de ces valvules, comme on l'a vu ci-deſſus. Ce que l'on va dire, éclaircira plus particuliement le

1 *Voyez Part. 1. Liv. 3. Article 2.*

2 *Galen. An Sanguis ſit naturâ in arteriis?*

3 *Ibidem. & de Hippocrat. & Platon. Decret. Lib. 1. Cap. 6. & de Vena Sect. adv. Eraſiſtratum, Cap. 3.*

3 *Voyez Part. 1. Liv. 3. Article 3.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

le ſentiment de cet ancien Anatomiſte, & inſtruira en même temps de ce qu'il penſoit ſur les *cauſes des maladies.*

1 Eraſiſtrate aſſuroit, *que* la grande veine *eſt le reſervoir du ſang*, & la grande artere *celui de l'eſprit.* Il ajoûtoit, *que ces reſervoirs ſe diviſant en divers rameaux deviennent plus petits, mais que le nombre en devient plus grand; & que comme il n'y a point d'endroit, dans tout le corps, où l'un de ces rameaux ſe termine, qu'il ne trouve encore un plus petit rameau, qui reçoit ce que le plus gros apporte; il arrive qu'avant que tous ces rameaux ſoient parvenus à la ſuperficie du corps, ils ſe diviſent en des extrémitez 2 ſi menues & ſi déliées, que le ſang qu'ils contiennent ne peut plus en ſortir, à cauſe de leur petiteſſe.* De cette maniere, pourſuit notre Anatomiſte, *encore que les bouches des arteres & des veines ſoient fort voiſines, le ſang ne laiſſe pas de ſe tenir dans ſes bornes particulieres, ſans entrer dans les vaiſſeaux de l'eſprit, & juſques là le corps de l'animal demeure dans ſon état naturel. Mais lors que quelque cauſe violente vient troubler cette économie, le ſang 2 ſe jette dans les arteres, & c'eſt là la ſource des maladies. Entre les cauſes dont nous venons de parler, la trop grande abondance du ſang eſt la principale; car par là les tuniques des veines ſe dilatent plus qu'à l'ordinaire; & leurs extrémitez qui étoient auparavant fermées, s'ouvrent; d'où s'enſuit la tranſfuſion du ſang des veines dans les arteres. Et ce ſang par ſon irruption s'oppoſant au cours & au mouvement de l'eſprit qui vient du cœur, ſi l'oppoſition de ces deux matieres eſt directe, ou ſi le ſang s'arrête auprès d'une partie principale, c'eſt ce qui cauſe la fievre; mais s'il arrive que l'eſprit le repouſſe en arriere, en ſorte qu'il ne paſſe pas l'extremité de l'artere, il ſe fait ſeulement inflammation dans la partie. Quant à l'inflammation & à la fievre qui arrivent dans les playes, elles ſont auſſi cauſées par la ſubite évacuation des eſprits, qui ſuit l'inciſion de l'artere, & qui oblige de même le ſang à venir inceſſamment tenir la place de ces eſprits, 3 de peur qu'il n'y ait du vuide.*

Eraſiſtrate ſe ſervoit de cette comparaiſon, pour appuyer ſon ſyſteme. 4 *Comme la mer*, diſoit-il, *qui ſe tient calme tant qu'elle n'eſt pas agitée par les vents, s'enfle d'une maniere extraordinaire, & s'éleve par deſſus ſes bords, lors que les vents ſouffient; de même le ſang s'émouvant dans le corps, ſort de ſes canaux ordinaires, pour entrer dans les reſervoirs de l'eſprit, où il s'échauffe, & met enſuite tout le corps en feu.*

Voilà l'idée qu'avoit Eraſiſtrate des cauſes des maladies en géneral, qui ſemble bien differente de celle que lui fait avoir 5 un autre Auteur, qui aſſure que ce Médecin ne recherchoit pas les cauſes des maladies dans *les humeurs* ou dans *les eſprits*, mais ſeulement dans *les parties ſolides*; au lieu qu'Hippocrate regardoit ces trois ſubſtances, comme les cauſes & le ſujet de la ſanté & des maladies. Je penſe que cet Auteur veut dire ſeulement qu'Eraſiſtrate n'admettoit pas les differentes humeurs dont parle Hippocrate, ou du moins qu'il n'en faiſoit pas grand cas, & n'en tiroit pas les cauſes dont il s'agit. C'eſt ce que Galien

1 *Galen. de Vena Sect. advers. Eraſiſtratum.*

2 *Eraſiſtrate ſe ſervoit du mot* παρέμπτωσις, *chute d'un lieu à un autre*, pour exprimer cé *paſſage* où cette *tranſfuſion* du ſang des veines dans les arteres.

3 *Voyez le Chapitre ſuivant.*

4 *Galen. Hiſtor. Philoſoph. Plutarch. Celſ.*

5 *Galen. Attribut. Liber, cui titulus Introductio, Cap. 9.*

lien confirme; mais il prétend qu'encore qu'Eraſiſtrate négligeât les humeurs, il avoit neanmoins été contraint d'en parler en diverſes occaſions; comme lors qu'il diſoit, 1 *que la paralyſie vient de ce que l'humeur, qui ſert à nourrir les nerfs, y eſt arrêtée pour être trop gluante;* & lors qu'il avoit parlé de la *bile* & des *urines noires.* *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

Il ſoutenoit, à l'égard de la 2 *Reſpiration*, qu'elle ne ſert aux animaux que *pour remplir d'air les arteres*; ce qui eſt une ſuite de ſa premiere hypotheſe, & il croyoit que la choſe ſe fait de cette maniere: 3 *Le thorax, ou la poitrine, ſe dilatant, le poumon ſe dilate auſſi, & ſe remplit en même temps d'air. Cet air paſſe juſqu'aux extrémitez de l'âpre artere, & de ces extremitez dans celles des* 4 *arteres unies du poumon; d'où le cœur l'attire en ſe dilatant, pour le porter enſuite dans toutes les parties du corps, par la grande artere.* Lors qu'on lui objectoit que le cœur ne laiſſe pas de ſe mouvoir comme à l'ordinaire, pendant le temps qu'on retient ſon haleine, il répondoit que le cœur tire, en cette rencontre, de l'air de la grande artere. On repliquoit à cela, que les membranes, qui ſont attachées à l'orifice de cette artere, ne permettent pas qu'il en revienne quoi que ce ſoit dans le cœur: mais il ſe tiroit d'affaire, en diſant qu'encore que la choſe aille de cette maniere dans l'état naturel, il ne s'enſuit pas que cela doive continuer pendant les momens que l'on retient ſon haleine, qui eſt un état violent, & qui par cette raiſon ne peut durer que très-peu de tems.

Eraſiſtrate avoit encore un ſentiment aſſez particulier ſur la maniere dont les alimens ſe préparent dans l'eſtomac. 5 Il croyoit que l'eſtomac, ou le ventricule, ſe retire & ſe reſſerre pour embraſſer de plus près les viandes, & pour les *broyer*; ce broyement tenant lieu, ſelon lui, de la *coction* dont parle Hippocrate Et à l'égard du *chyle*, c'eſt à dire, *de ſuc des alimens* qui ſe tire dans l'eſtomac, il diſoit 6 que ce ſuc ayant paſſé de l'eſtomac dans le foye, il vient ſe rendre en un certain lieu, où les rameaux de la veine cave, & les extremitez des vaiſſeaux qui dependent du reſervoir de la bile, aboutiſſent également; en ſorte que les parties du chyle s'inſinuent dans les orifices de ces deux ſortes de vaiſſeaux, ſelon que ces orifices ſont diſpoſez pour les recevoir; c'eſt à dite, que ce qu'il y a de bilieux dans le chyle paſſe dans les canaux dépendant du reſervoir de la bile; & ce qu'il y a de ſang pur paſſe dans les orifices des rameaux de la veine cave, & ſe ſépare d'avec la bile, en prenant un autre chemin. Galien fait encore dire 7 ailleurs à Eraſiſtrate, *que les veines ſe diviſent dans le foye, pour la ſéparation de la bile.*

Au reſte il faut remarquer 8 qu'Eraſiſtrate, ni ſes Succeſſeurs ne ſe picquoient point de rendre raiſon des cauſes de certains effets dont ils croyoient que la recherche appartient plûtôt aux Philoſophes qu'aux Médecins. Quoi qu'ils cruſſent, par exemple, que l'eſtomac ſe reſſerre, comme on l'a dit, pour embraſſer

1 *Galen. de atrâ Bile.*
2 *de Uſu Reſpirat. Cap.* 1.
3 *Ibidem, & de Locis affect.*
4 *Voyez ci-deſſus, Part.* 1. *Liv.* 4. *Chap.* 4.
5 *Cels, Præfat.*
6 *Galen. de Facultat. Natur. Lib.* 2. *Cap.* 9.
7 *De Uſu Part. Lib.* 4. *Cap.* 13.
8 *Galen. de Facult. Natur. Lib.* 2. *Cap.* 9. & *de atrâ Bile, Cap.* 5.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

braſſer la nourriture, ils ſe mettoient fort peu en peine d'expliquer par le menu les cauſes particulieres & la maniere de ce reſſerrement. Ils ne faiſoient point non plus difficulté de dire qu'ils étoient incertains ſi la bile ſe produit dans le corps, ou ſi elle eſt déja contenue dans les viandes que l'on prend.

Une autre preuve de l'ingénuité d'Eraſiſtrate, c'eſt ce que l'on rapporte d'ailleurs, 1 qu'il avouoit franchement, au ſujet de cette eſpece de *faim* qu'on ne peut raſſaſier, & qu'il appelle *Boulimie*, (mot qui ne ſe trouve pas dans Hippocrate, mais dont tous les Médecins Grecs ſe ſont ſervis depuis) *qu'il ne ſavoit point pourquoi cette maladie arrive plûtôt pendant le grand froid, que pendant les chaleurs*; quoi qu'il jugeât que *la faim* en géneral vient, lors qu'il reſte du vuide dans l'eſtomac & dans les inteſtins; & que la longue ou facile abſtinence vient au contraire de ce que l'eſtomac s'eſt fortement reſſerré ou rétrêci. C'eſt par cette raiſon, ajoûtoit-il, que ceux qui jeûnent volontairement, ont faim au commencement, mais non pas après avoir jeûné quelque temps. Il apportoit, pour appuyer ſon opinion, 2 l'exemple des Scythes, qui, lors qu'ils étoient obligez de jeûner, ſe ſerroient le ventre avec de larges bandes, comme pour l'étrécir.

Eraſiſtrate reconoiſſoit que l'urine ſe ſépare dans les reins; mais il ne convenoit pas avec Hippocrate, que cela ſe fît *par attraction*, rejettant entierement cette ſorte d'attraction, quoi qu'il ne s'explicât pas d'ailleurs ſur la maniere dont cette ſéparation ſe fait. Quelques-uns de ſes premiers Sectateurs croyoient, comme le témoigne Galien, que les parties qui ſont au deſſus des reins ne reçoivent que du ſang pur; que celui qui eſt aqueux, ou chargé de ſéroſitez, étant le plus peſant, tend vers le bas par ſon propre poids; & qu'après que ce ſang a été déchargé de ce qu'il a d'aqueux & d'inutile, il eſt envoyé aux parties qui ſont au deſſus des reins, pour nourrir ces parties.

Il faut enfin rémarquer qu'Eraſiſtrate avoit redreſſé Platon, touchant l'uſage de la *trachée artere*, par laquelle celui-ci croyoit que ſe porte la boiſſon, pour arroſer le poumon; 3 ſentiment qui étoit commun à ce Philoſophe avec Philiſtion, Hippocrate & la plûpart des Médecins de ces temps-là.

CHAPITRE IV.

Pratique d'Eraſiſtrate.

POur commencer par la *Saignée*, Galien prétend qu'Eraſiſtrate l'avoît entierement bannie de la Médecine, comme avoit fait Chryſippe précepteur de ce dernier. Il ſe ſert pour le prouver, du temoignage de l'un des principaux diſciples d'Eraſiſtrate, nommé 4 *Straton*, qui le louoit *d'avoir traité, ſans ſaigner, toutes les maladies dans leſquelles les Anciens ſaignoient*. Galien prouve encore

1 *Aul. Gell. Lib.* 16. *Cap.* 3.

2 *Gal. de Natural. Facult. Lib* 1. *Cap. ultimo.*

3 *Voyez Aulu-Gelle, Plutarque, & Macrobe, & ci deſſus,* Part. 1. *Liv.* 3. *Chap.* 3. *& Liv.* 4. *Chap.* 3.

4 *De Vena Sect. adv. Eraſiſtr. Cap.* 2.

encore qu'Eraſiſtrate n'avoit point ſaigné, parce que dans tous ſes ouvrages il n'avoit fait mention de la ſaignée, qu'en un ſeul endroit, à propos du *vomiſſement de ſang*, & qu'il n'en avoit même parlé que pour montrer qu'elle étoit inutile dans cette maladie. A la verité Eraſiſtrate n'avoit pas fait de livre exprès contre ce remede, ſelon la remarque de Galien, & l'on ne trouvoit rien de poſitif là-deſſus dans ſes Ecrits; mais il ſemble que l'on pouvoit certainement conclurre qu'il ne ſaignoit jamais, de ce qu'il n'avoit pas ſaigné dans des occaſions où la ſaignée paroît à preſque tous les autres Médecins d'une néceſſité indiſpenſable. On vient de voir qu'il déſaprouvoit la ſaignée dans le *vomiſſement de ſang*. Il conſtoit encore par d'autres obſervations, tirées des propres Ecrits d'Eraſiſtrate, qu'il n'avoit point ſaigné un nommé Criton, qui étoit mort d'une *eſquinancie*, & une jeune fille de Chio, *à qui le ſang regorgeoit ſur le poumon, pour n'avoir pas ſes mois*, & qui en étoit auſſi morte. L'un des remedes par leſquels Eraſiſtrate ſuppléoit aux ſaignées, dans *les pertes de ſang*, c'étoit les ligatures des extremitez, comme des bras & des jambes. Le reſte ſe tiroit principalement de la diéte. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

Quoi qu'il n'y eût pas, ce ſemble, lieu de douter, après ce que l'on vient de dire, qu'Eraſiſtrate ne fût contre la ſaignée en géneral, 1 ſes Sectateurs, qui vivoient du temps de Galien, ſoûtenoient néanmoins que leur Maitre n'avoit pas abſolument condamné ce remede, & qu'il s'en ſervoit quelquefois, quoi que plus rarement que les autres Médecins. Il y a de l'apparence que ces *Eraſiſtratéens*, c'eſt ainſi qu'on appelloit les Sectateurs d'Eraſiſtrate, convaincus de la néceſſité de la ſaignée, du moins en quelques occaſions, faiſoient leurs efforts pour prouver qu'Eraſiſtrate ne l'avoit pas entierement rejettée; plûtôt afin de maintenir ſon crédit, que pour en être véritablement perſuadez eux-mêmes. Cependant Cælius Aurelianus ne laiſſe pas d'être de leur côté, aſſurant *qu'Eraſiſtrate a ſaigné dans les pertes de ſang*, & ajoûtant *que ce ne ſont que quelques uns de ſes Sectateurs, qui n'ont pas approuvé ce remede*, ce qui eſt poſitivement contraire à ce qu'a dit Galien.

On ne peut pas ſavoir toutes les raiſons, que Chryſippe ou Eraſiſtrate avoient pour ne point ſaigner. Galien remarque ſeulement en deux mots, à l'égard du premier, qu'il croyoit, *que l'obligation où ſont les malades, particulierement dans les cas d'inflammation & de fievre, de faire abſtinence, ne permet pas qu'on leur tire du ſang, de peur de les affoiblir trop.* Le même Auteur ajoûte, que les diſciples d'Eraſiſtrate ne convenoient pas même entr'eux des raiſons, pour leſquelles la ſaignée eſt condamnable. *Apœmantes*, continue cet Auteur, *& Straton en alleguent de très-foibles. Ce qu'ils diſent ſe réduit à ceci, qu'il eſt fort difficile de réuſſir dans la ſaignée, ſoit parce qu'on ne peut pas toûjours bien diſcerner la veine qu'on veut ouvrir, ſoit parce qu'on n'eſt pas ſûr ſi l'on ne picquera point une artere pour une veine. Que quelques-uns ſont morts de peur, ou enſuite d'une défaillance, avant ou après la ſaignée. D'autres ajoûtent que l'on ne peut pas ſavoir au juſte la quantité de ſang qu'il eſt néceſſaire de tirer; & que ſi l'on en tire moins qu'il ne faut, cela ne ſert de rien; ſi l'on en tire plus, on court riſque de tuer le malade. D'autres diſent* 2 *que l'évacuation du ſang, qui eſt dans les veines, eſt ſuivie de celle*

1 *De Vena Sect. advers Eraſiſtrateos.*
2 *Voyez le Chap. précedent.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

le des eſprits, qui paſſent en cette rencontre des arteres dans les veines. D'autres diſent enfin que l'inflammation étant formée dans les arteres, par le ſang qui s'eſt coagulé à leur entrée, il eſt inutile de ſaigner.

1 Si Eraſiſtrate n'approuvoit pas la ſaignée, il ne *purgeoit* pas non plus, ſi ce n'eſt très-rarement, quoi qu'il donnât des *lavemens* & même des *vomitifs*, comme faiſoit Chryſippe. Mais il vouloit que les lavemens fuſſent doux; & 2 il blâmoit la quantité & l'acreté de ceux dont les Anciens s'étoient ſervis. On verra un peu plus bas, comme il uſoit des vomitifs. Quant aux *purgatifs*, voici les raiſons pour leſquelles il ne s'en ſervoit pas beaucoup, & ce qu'il penſoit touchant les effets qu'il produiſent. La *purgation*, ſelon lui, ne fait pas un different effet de la ſaignée, l'une & l'autre ne ſervent qu'à diminuer également la *plenitude*. Or il prétendoit, avec Chryſippe, que l'on a pour cela d'autres moyens plus ſûrs, que l'on indiquera dans la ſuite de ce Chapitre. Il ajoûtoit, *que les humeurs que les purgatifs font vuider, n'ont pas été telles dans le corps qu'elles paroiſſent après qu'on les a rendues; mais que le médicament les a fait changer de nature, comme par une eſpece de corruption:* ſentiment qui a été ſoutenu depuis par un grand nombre de Médecins, comme on le verra en ſon lieu.

3 Il faut de plus remarquer qu'Eraſiſtrate ne croyoit point que les purgatifs agiſſent *par attraction*, comme le ſuppoſe Hippocrate. Il ſubſtituoit à cette prétendue attraction ce qu'il appelloit 4 *la ſuite naturelle de l'évacuation*. Voici ce que quelques-uns de ſes diſciples penſoient ſur la queſtion, *pourquoi certaines humeurs en particulier ſont purgées par certains médicamens?* Ils diſoient *que les humeurs les plus ſubtiles & les plus déliées ſortent les premieres; que les plus groſſieres ſortent les dernieres. De cette maniere les médicamens les plus foibles font vuider ſeulement quelques eaux; ceux qui ſont un peu plus forts font rendre de la bile; & ceux qui ſont les plus vigoureux purgent la bile noire.* Mais Galien leur objectoit que cette explication n'étoit pas conforme au ſentiment de leur Maître, que l'on a rapporté ci-devant.

Le même Galien parle d'un médicament en forme ſolide, dans lequel il entroit du *Caſtoreum*, & dont Eraſiſtrate ſe ſervoit pour purger, ou pour tenir le ventre libre, mais on ne ſait pas quel purgatif il y mêloit; cette compoſition ne ſe trouvant point décrite dans l'Auteur que l'on vient de citer Si elle étoit purgative, comme le dit le même Auteur, il y a de l'apparence qu'Eraſiſtrate l'employoit rarement.

Le principal remede qu'il ſubſtituoit aux ſaignées & aux purgations, c'étoit *le jeûne*, ou *l'abſtinence*. Lorſque ce remede, joint aux *lavemens* & aux *vomitifs*, ne ſuffiſoit pas pour ôter *la plénitude*, qui eſt, ſelon lui, la cauſe la plus générale de toutes les maladies, il avoit recours à l'*exercice*. On verra par ce qui ſuit, comme il vouloit que l'on en uſât à tous ces égards, mais il faut auparavant dire un mot ſur cette cauſe des maladies, de laquelle on vient de parler. On

1 *Galen. de Medicam. Purgant. Facultat. Lib.* 2. & 3.

2 *Calius Aurelian. Acutorum Lib.* 3. *Cap.* 17.

3 *Galen. de Purgant. Medicam Facult. Cap.* 1. 2. 3.

4 Τὴν πρὸς τὸ κενούμενον ἀκολουθίαν. Il ſemble qu'Eraſiſtrate entendoit par là quelque choſe d'approchant de *la crainte du vuide*, dont parle Ariſtote.

On a vu dans le Chapitre précedent qu'Eraſiſtrate regardoit *la plénitude des veines*, comme la premiere cauſe des maladies, & qu'il prétendoit que cette plénitude eſt ordinairement ſuivie de la *transfuſion du ſang des veines dans les arteres*, & conſequemment de *la fiévre*, & de *l'inflammation*. Il reconoiſſoit d'ailleurs une autre eſpece de *plénitude particuliere*, qui eſt celle de la *partie malade*. 1 L'on en trouve un exemple dans l'hiſtoire qu'il fait de la maladie de *Criton*, dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre. Eraſiſtrate donne à cette maladie, qui étoit une *Eſquinancie*, le nom de *plénitude Synachique*, c'eſt à dire, ajoûte-t-il, *inflammation des amygdales & de la luette*. Il pouvoit de même appeller l'*Apoplexie*, *plénitude Apoplectique*, la *Pleuréſie*, *plénitude Pleuritique*, ou *de la pleure*, &c. De cette maniere la *plénitude* étoit toûjours la cauſe, & le genre de la maladie. On verra encore, dans la ſuite, de quelle maniere Eraſiſtrate s'expliquoit lui-même ſur ce ſujet. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

Pour revenir à ſa méthode de prévenir, & de traiter les maladies, par *l'abſtinence*, *l'exercice*, &c. voici comme il ſe conduiſoit à cet égard. 2 Ceux, „ *dit-il*, qui ont accoûtumé de prendre un grand exercice, en doivent un peu „ plus prendre qu'à l'ordinaire, lorſqu'ils ſe ſentent de la plénitude, afin de „ prévenir par ce moyen une maladie. Après s'être exercez ſuffiſamment, „ qu'ils ſe mettent dans un bain chaud, & qu'ils ſe faſſent ſuer. Enſuite, s'ils „ ſe trouvent échauffez, qu'ils prennent pendant quelques jours le bain d'eau „ froide. Cela étant fait, qu'ils ſe tiennent en repos pendant un autre eſpace „ de temps, qu'ils ne prennent que très-peu de nourriture, c'eſt à dire, qu'ils „ retranchent le diner, & qu'ils ſoupent legerement. Ils doivent même obſerver que les alimens qu'ils prendront, nourriſſent peu, comme ſont la plûpart des herbages, tant cuits que cruds, les citrouilles, les concombres, les „ melons, les figues, & les légumes, que l'on fera cuire avec des herbes; & „ que le pain n'ait aucun défaut En ſe nourriſſant de cette maniere ils ſe tiendront le ventre libre, & n'uſeront pas d'une nourriture trop forte; le contraire arriveroit s'ils ſe nourriſſoient de chair, ou de poiſſon, ou de mets où „ il entrât de la farine, ou qui fuſſent faits avec de la farine; qui ſont toutes „ nourritures, dont on doit s'abſtenir en cette occaſion, ou du moins en prendre très-peu. Il faut obſerver avec ſoin ce régime de vie, pour ôter ſûrement la plénitude, qui cauſe les maladies. Quant à ceux qui ne ſont pas „ accoûtumez à un grand exercice, ou à un travail penible, il ne leur tourne „ pas à compte de s'exercer beaucoup, quoi que l'exercice ſoit en lui-même „ un moyen très-propre pour évacuer ſans danger ce qu'il y a de ſuperflu dans „ notre corps. Pour ceux qui vomiſſent aiſément, il leur eſt toûjours uti'e de „ vomir après avoir ſoupé, prenant garde qu'il ne s'écoule pas trop de temps „ entre le ſouper & le vomitif qu'ils ont à prendre; en ſorte qu'ils puiſſent vomir à peu près dans le temps que le chyle acheve de ſe diſtribuer, & que ce „ qui reſte de la maſſe des alimens eſt encore dans l'eſtomac. Que le jour ſuivant ils ſe baignent, & qu'ils ſuent, & qu'après cela ils ſe remettent peu à „ peu à leur genre de vie ordinaire.

„ Comme

1 *Galen. de Vena Sect. adverſ. Eraſiſtrateos, Cap.* 3.
2 *Ibidem. Cap.* 8.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

„ Comme la plénitude, *dit Eraſiſtrate un peu plus bas*, ſe rencontre en di-
„ verſes parties, au foye, au ventre, &c. & qu'elle cauſe à quelques perſon-
„ nes des mouvemens épileptiques, à quelques autres des douleurs de jointu-
„ res, &c. il faut regler différemment la cure de ces maladies. Il ne faut pas,
„ par exemple, traiter de même ceux qui ont du penchant à l'Epilepſie, &
„ ceux qui crachent du ſang. Les premiers doivent être dans un continuel exer-
„ cice, les derniers au contraire doivent éviter la fatigue & le travail, de peur
„ d'ouvrir d'avantage les vaiſſeaux qui ſont déja ouverts. Les perſonnes ſujet-
„ tes à l'Epilepſie doivent, comme on l'a dit, travailler & fatiguer continuel-
„ lement, manger & boire très peu, ſe baigner rarement, & éviter toutes les
„ choſes de cette nature qui cauſent un changement trop grand, ou trop ſubit
„ dans le corps. Au contraire ceux qui ſont ſujets à la Gravelle doivent pren-
„ dre des alimens aiſez à digerer, ſe baigner fréquemment, & boire ſouvent;
„ de peur que leur urine devenant trop acre, ne ronge les parties par où elle
„ paſſe. Il eſt d'ailleurs nuiſible à ces gens-là de prendre beaucoup d'exercice.
„ Ceux en qui il ſe fait ordinairement fluxion ſur le foye, ou ſur la rate, doi-
„ vent auſſi s'abſtenir du trop grand exercice, & des bains froids, ils doivent
„ plûtôt chercher à ſe guérir par l'abſtinence du manger & du boire, & par
„ les bains chauds.

Ce ſont les propres termes d'Eraſiſtrate rapportez par Galien, qui font voir qu'il n'eſt pas abſolument vrai qu'il blamât l'*Exercice* en géneral, comme il ſemble qu'on pourroit l'inferer de ce que dit ailleurs le même Auteur, 1 *qu'Aſclepiade*, de qui l'on parlera dans la ſuite, *condamnoit ouvertement l'exercice; & qu'Eraſiſtrate, quoi qu'il parût un peu plus retenu ſur ce ſujet, étoit au fond de ſon même ſentiment.* Mais on pourroit dire, qu'Eraſiſtrate n'approuvoit l'exercice que dans les cas de plénitudine, ou comme un remede qui ne doit être pratiqué que par ceux qui ſe ſentent trop pleins, & qu'il croyoit que ceux qui ſe portent bien, peuvent s'en paſſer; en quoi il auroit été oppoſé à Hippocrate, comme en ce qui regarde la *ſaignée*, la *purgation*, & même l'*abſtinence*, ſur tous leſquels articles il ne convenoit point avec lui.

L'on a vu qu'Eraſiſtrate ordonnoit à ſes malades, ou à ceux qui avoient de la plénitude, de ſe nourrir de *citrouilles*, de *melons*, de *concombres*, & d'*herbages*. Il ne ſpécifie point, à l'égard de ce dernier article, quels herbages il entendoit. Il eſt remarqué 2 ailleurs que ce Médecin faiſoit un grand cas de la *Chicorée*, dans les maladies des viſceres du bas-ventre, & particulierement dans celles du foye. Une preuve de l'eſtime qu'Eraſiſtrate faiſoit de cette plante, c'eſt qu'il décrit avec un grand ſoin la maniere de l'aprêter, qui conſiſte *à la faire bouillir dans de l'eau juſqu'à ce qu'elle ſoit cuite, à la jetter enſuite une ſeconde fois dans de l'eau bouillante* (pour lui ôter mieux ſon amertume), *& après l'avoir retirée, la conſerver dans un pot avec de l'huile, & enfin y ajoûter, quand on la veut ſervir, un filet de vinaigre qui ne ſoit pas trop fort.* Galien, qui rapporte ceci, remarque de plus qu'Eraſiſtrate avoit ſi grand' peur que l'on ne manquât à bien aprêter la chicorée, qu'il avertit même, *qu'il faut en lier pluſieurs plantes.*

1 *De Sanitat. tuend. Lib.* 1. *Cap.* 8.

2 *Galen. de Compoſit. Pharmac. Local. Lib.* 8. *Cap.* 8. & *de Vena Sect. adverſ. Eraſiſtratios; Cap.* 4.

tes enſemble, & les faire cuire de cette maniere qui eſt plus commode, comme ſi les Cuiſiniers, ajoûte Galien, ne ſavoient pas ce que c'eſt que de faire bouillir une botte de chicorée. Il ſemble qu'Eraſiſtrate pouvoit ſe paſſer de marquer ces minuties ; mais ceci a du rapport avec ce qu'on a dit dans le Livre précedent, 1 que pluſieurs Médecins de ces temps-là, entre leſquels on a compté celui-ci, s'étoient attachez à compoſer des livres ſur la *maniere d'aprêter les viandes*, ce qui ne ſurprendra pas beaucoup, ſi l'on conſidere que leur Médecine rouloit preſque toute ſur le *régime de vivre*. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

Celle d'Eraſiſtrate conſiſtoit d'ailleurs en quelques remedes 2 extérieurs, comme ſont *les fomentations*, les *cataplâmes*, les *onctions*, & autres de cette ſorte. Du reſte il ſe déclaroit particulierement pour les remedes, & pour les médicamens les plus ſimples. 3 Il ſe récrioit fort contre les *compoſitions Royales*, & contre les Antidotes que les Médecins de ſon temps appelloient 4 *les mains des Dieux*, & il ne pouvoit ſupporter que l'on mêlât enſemble *les mineraux*, *les plantes*, & *les animaux*, les choſes *tirées de la mer*, & *celles que la terre produit*. Il vaudroit beaucoup mieux, diſoit-il, s'en être tenu à la *ptiſane*, à la *citrouille*, & a l'*hydrelæum*. Par la ptiſane, ou par les bouillons d'orge, & par la citrouille, il vouloit marquer *la diéte*, & par l'hydrelæum, c'eſt à dire, *de l'eau & de l'huile*. mêlées enſemble, il déſignoit *les lavemens* dont on a parlé dans la pratique d'Hippocrate, ou les matieres dont on *s'oignoit*, & dont on *ſe fomentoit*, reduiſant ainſi la Médecine à quelque choſe de très-ſimple, comme on vient de le dire.

Eraſiſtrate n'étoit pas moins ennemi des *raiſonnemens ſuperflus*, que des médicamens trop compoſez. On en a déja touché quelque choſe ci-devant ; mais il faut encore remarquer que la crainte qu'il avoit euë que les erreurs, dans leſquelles il pourroit tomber en raiſonnant ſur les cauſes des maladies, influaſſent ſur la pratique, & ne le trompaſſent également dans les cures qu'il entreprendroit, l'avoit obligé de prendre à cet égard de grandes précautions 5 *Eraſiſtrate & Hérophile*, dit Galien, *n'ont été qu'à demi Médecins Dogmatiques*, ou Raiſonnans, *ils ne vouloient traiter par le raiſonnement*, ou par les remedes que le raiſonnement ſuggere, *que les ſeules maladies des parties organiques, ou inſtrumentelles*.

De la maniere que Galien parle de cette affaire, cela ne paroît pas avantageux pour ces Médecins ; auſſi ne ſe propoſoit-il rien moins que de les louer par cet endroit. Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions encore un livre qu'Eraſiſtrate avoit compoſé, & qui étoit intitulé *des Cauſes*, on y verroit, ſans doute, quelque choſe d'aſſez curieux ſur le ſujet dont il s'agit. Ce livre eſt cité par 6 Dioſcoride, de qui nous apprenons que cet ancien Médecin ne donnoit pas

1 *Liv. 4. Chap. 5.*
2 *Voyez Cælius Aurelianus.*
3 *Plutarch. Sympoſiac. Decad. 4. Quæſt. 1.*
4 Il y a apparence que ceci regarde Hérophile, celui-ci ayant donné ce nom aux médicamens, comme on le verra au Chap. 6. & ceci ſerviroit encore à prouver, qu'Eraſiſtrate a vécu un peu après Hérophile, ou s'ils ont été contemporains, que le premier a voulu cenſurer celui-ci. *Voyez ci-devant, Chap. 2. Part. 3. Liv. 1. Chap. 1.*
5 *Method Med. Lib. 3. Cap. 3. Voyez ci-après, Liv. 2. Chap. 6*
6 *In Theriacor. Præfat.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

pas tellement dans le sens des Empiriques, comme Galien le voudroit insinuer, qu'il ne jugeât très-nécessaire la recherche des causes, non seulement des maladies des parties organiques, mais de celles de toutes les maladies. Il est vrai qu'il semble accorder aux Médecins de la Secte Empirique, (qui commença à peu près de son temps, & dont on parlera au livre suivant) que l'on ne pouvoit pas toûjours découvrir les causes *spécifiques*, ou *particulieres*, de diverses maladies; mais il ne s'ensuit pas, disoit-il, qu'il en soit de même des causes 1 *générales*, qui sont *apparentes* & *sensibles*, qui fournissent des 2 *indications* sûres. Il citoit là-dessus l'exemple de ceux qui ont pris du *poison*, ou qui ont été mordus par quelque *bête venimeuse*. Ce venin, continue-t-il, ne nous fournit pas une indication curative tirée de sa nature *spécifique*, qui nous est inconue, mais cela n'empêche pas que nous ne tirions une indication générale des effets que ce venin produit, sur laquelle nous nous conduisons dans la cure de cette maladie en raisonnant ainsi: la cause des effets que nous voyons dépend d'une matiere venimeuse qui détruit en peu de temps les parties qu'elle touche, & qui cause la mort, en s'insinuant promptement par tout le corps, il faut donc tâcher de l'attirer au dehors le plus vite qu'il se peut, & empêcher qu'elle ne pénétre plus avant. Dans cette vuë, si quelcun a pris du poison, il faut incessamment lui faire boire une grande quantité d'eau, & le faire ensuite vomir, afin que le poison sorte de son estomac. Si un autre a été blessé par un animal venimeux, il faut dilater la playe, 3 la sucer, y appliquer des ventouses, scarifier la partie, la cauterizer, mettre dessus des médicamens propres à attirer, & enfin, si l'on ne peut mieux faire, il faut retrancher cette partie, le tout pour rappeller au dehors la matiere de ce venin, & pour empêcher son progrès.

De tout ceci Erasistrate conclud qu'il a fallu nécessairement raisonner, & tirer des indications de la *cause apparente*, pour trouver ces remedes; en sorte que *l'observateon*, ou *l'expérience*, qui étoit la seule regle que les Empiriques vouloient reconoître, n'étoit venue en cette occasion qu'après *le raisonnement*, ou la *recherche de la cause*; ce qui prouve que les mêmes Empiriques avoient tort de négliger l'indication que cette recherche fournit, & de s'obstiner à ne vouloir point qu'on raisonnât dans la Médecine.

On demandera peut-être si Erasistrate ne joignoit point aux remedes dont on a parlé, les médicamens qu'on appelle des *Antidotes?* Il est probable qu'il s'en servoit aussi, quoi qu'il n'approuvât pas ceux qui étoient fort composez, comme on l'a remarqué ci-devant, mais il ne s'en servoit que comme de médicamens que l'*expérience* seule avoit montrez & autorisez, sans avoir égard en cette rencontre à la *cause* du mal, ni à la maniere dont les Antidotes agissent; autrement il auroit fallu beaucoup raisonner, & s'attacher aux causes *spécifiques* & *particulieres*, ce qui étoit autant contre ses principes que contre ceux des Empiri-

1 Αἰτία ἐπαναβιβαστικὴ καὶ καθολική. Le premier de ces mots signifie une chose qui se fait voir, ou qui paroît, comme un corps qui revient au dessus de l'eau après y avoir été plongé, ou qui se tient sur l'eau.

2 Les Empiriques n'admettoient point *l'indication*, comme on le verra ci-après, Liv. 2. Chap. 2.

3 C'est ce que faisoient les Psylles. *Voyez ci après, Part. 2. Liv. 3. Chap. 2. où il est parlé de Synalus.*

Empiriques. Ce n'eſt pas qu'il négligeât entierement ces dernieres cauſes, puiſqu'il avoit même recherché, comme on l'a vu ci-deſſus, celle de la *fiévre*, qui eſt une des plus difficiles à découvrir; mais il y a de l'apparence qu'encore que ce Médecin crût pouvoir donner carriere à ſon eſprit, pour ces ſortes de recherches, il ne les regardoit pas comme eſſentielles à la pratique de la Médecine, & ne faiſoit pas difficulté de dire, qu'on ne peut raiſonner ſolidement que ſur les cauſes ſenſibles, & que ces dernieres cauſes ſont les ſeules qui fourniſſent des indications curatives bien ſûres. Nous aurons occaſion de parler plus amplement ſur cette matiere, dans le Livre ſuivant. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

1 Il y a diverſes maladies, ſur leſquelles Eraſiſtrate n'avoit rien écrit, peut-être faute d'avoir eu occaſion de faire lui-même des expériences ſuffiſantes ſur ces maladies; ce qui paroît d'autant plus vraiſemblable que 2 Galien fait remarquer qu'on avoit dit de ce Médecin, qu'il négligeoit aſſez la pratique, ſe tenant à la maiſon, & voyant rarement des malades.

Il s'étoit neanmoins attaché à toutes les parties de la Médecine, & il n'avoit pas moins cultivé la Chirurgie que les Médecins qui étoient avant lui. Il paroît même avoir été autant hardi Chirurgien, qu'il étoit cruel Anatomiſte, s'il eſt vrai, comme on l'a dit, qu'il diſſequât des hommes tout vifs. Dans le *Schirre du foye*, ou dans les tumeurs qui ſurviennent à ce viſcere, Cælius Aurelianus remarque *qu'Eraſiſtrate inciſoit la peau, & tous les tégumens qui couvrent le foye; & qu'ayant ouvert le ventre, il appliquoit enſuite des médicamens ſur la partie toute nue.* On rapporte le paſſage tout entier, 3 au bas de la page, afin que le Lecteur voye lui-même ſi l'on ne s'eſt point trompé dans l'explication des termes dont cet Auteur ſe ſert, qui ſont quelquefois aſſez particuliers.

Cependant Eraſiſtrate qui operoit ſi hardiment ſur le foye, 4 n'approuvoit pas la *paracenteſe*, ou *la ponction du ventre*, dans l'hydropiſie; parce, diſoit-il, que les eaux étant vuidées, le foye, qui eſt enflé, & qui eſt devenu dur comme une pierre, ſe trouve plus preſſé qu'à l'ordinaire par les parties du voiſinage, que les eaux tenoient éloignées, ce qui fait mourir le malade.

Ce Médecin ne vouloit pas non plus que l'on arrachât les dents qui ne branloient point. 5 Il avoit acoutumé de dire à ceux qui lui parloient de cette opération, *qu'on montroit dans le Temple d'Apollon un inſtrument de plomb fait exprès pour arracher les dents; pour marquer qu'il ne faut entreprendre d'ôter que celles qui branlent, & qui ne demandent pas un plus grand effort pour les arracher, qu'on n'en peut attendre d'un inſtrument de plomb.*

Eraſiſtrate

1 *Cæl. Aurelianus.*

2 *De Vena Sect. adverſ. Eraſiſtr. Cap.* 4.

3 *Eraſiſtratus in Jecoroſis præcidens ſuperpoſitas jecori cutes atque membranam, utitur medicaminibus, quæ ipſum jecur latè amplectantur; tum ventrem* deducit, *audaciter partem patientem nudans.* Je ne ſai ſi au lieu de *deducit*, il ne faudroit point lire *diducit*, *il ſépare*, ou *il ouvre.* Car *ventrem deducere*, ſe prend ailleurs dans cet Auteur, pour *lâcher*, ou *décharger le ventre*, par des lavemens, ou par des purgations. Il dit encore en d'autres endroits, à peu près dans le même ſens, *deducere corpus ſudoribus provocatis*, c'eſt à dire, comme il l'explique lui-même, rendre le corps attenué, ou diminuer l'embonpoint, *tenuare corporis habitudinem. Cæl. Aurel. Tardar. Lib.* 3. *Cap.* 4

4 *Idem Tardar. Lib.* 3. *Cap.* 8. *Galen. in Aphoriſm. Comment.* 6.

5 *Cæl. Aurel. Tardar. Lib.* 3. *Cap.* 4.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Eraſiſtrate avoit écrit pluſieurs livres, dont on trouve les titres & quelques fragmens dans Galien, & dans Cælius Aurelianus. Le premier de ces Auteurs lui rend témoignage qu'il avoit écrit fort exactement ſur *l'hydropiſie*. Il cite de plus les livres ſuivans, celui où Eraſiſtrate traitoit *des maladies du ventre*; celui *de la conſervation de la ſanté*; celui *des choſes ſalutaires*; celui *de la coutume*; celui *des fiévres & des playes*; celui *des diviſions*, où il rapportoit diverſes obſervations qu'il avoit faites ſur les maladies; celui *de la rejection*, ou *du vomiſſement, & crachement de ſang*. Galien cite encore un livre d'Eraſiſtrate 1 intitulé, *de l'évacuation du ſang*, ou *de la ſaignée*; mais je ne ſai comment ceci s'accorderoit avec ce que le même Galien dit ailleurs, comme on l'a rapporté ci-deſſus, *qu'Eraſiſtrate n'avoit point écrit ſur la ſaignée*. Il ſe peut qu'il y ait une faute à l'endroit où ce livre eſt cité.

Eraſiſtrate avoit encore traité *de la paralyſie*, & *de la goutte*. Dans le premier de ces livres il faiſoit mention de la 2 *paralyſie du péritoine*, qui eſt ſuivie de la retention d'urine, parce que le péritoine, diſoit-il, ne preſſe pas la veſſie pour lui faire rendre ce qu'elle contient. Il parloit auſſi d'une autre eſpece de paralyſie qu'il appelloit *paradoxe*, c'eſt à dire, *étrange*, ou *extraordinaire*; dans laquelle on eſt ſubitement contraint de s'arrêter ſans pouvoir marcher, & un moment après on marche librement. On ne ſait point ce que contenoit le livre *de la goutte*, ſi ce n'eſt ſeulement 3 qu'Eraſiſtrate y condamnoit l'uſage des *purgatifs*, & qu'il promettoit dans ce livre à un Roi 4 Ptolomée un cataplâme pour la goutte, dont il ne donnoit pas la deſcription. De plus Eraſiſtrate avoit écrit *contre les Médecins de Cos*, entre leſquels étoit Hippocrate, qu'il contrarioit à l'ordinaire, étant dans des ſentimens fort oppoſez aux ſiens, comme on l'a vu par ce qui a été dit ci-devant. Il avoit enfin écrit pluſieurs livres *d'Anatomie*, étant déja fort âgé, comme Galien le marque. On doit joindre à tous ces livres celui *des Cauſes*, dont on a auſſi fait mention ci-deſſus.

Au reſte 5 on a dit d'Eraſiſtrate, qu'étant devenu fort vieux, & ſouffrant dès long-temps de grandes douleurs cauſées par un ulcere qu'il avoit à un pied, & qu'il n'avoit pu guérir, il ſe fit mourir en avalant du ſuc de cigue; l'on ajoûte qu'il dit un peu auparavant, que c'étoit un avantage pour lui que ſon mal lui remît en mémoire ſa patrie.

Galien parle 6 en quelque endroit d'un autre Eraſiſtrate qui étoit de *Sicyone*.

1 *Galen. de Libris propriis.*

2 *Cæl. Aurel. Tardar. Paſſ. Lib. 2. Cap. 1.*

3 *Ibid. Lib. 5. Cap. 2.*

4 Si le ſurnom de ce Roi étoit ajoûté, cela ſerviroit à démêler le temps auquel Eraſiſtrate a vécu.

5 C'eſt *Petrus Caſtellanus* qui dit ceci, dans ſon Livre intitulé *des Vies des Médecins*. J'avouë que je ne ſai où il l'a pris.

6 *Medicament. Local. Lib. 2. Cap. 10.*

CHAPI-

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

CHAPITRE V.

Disciples ou Sectateurs d'Erasistrate.

CE Médecin a eu plusieurs disciples, & plusieurs Sectateurs. 1 Strabon, qui vivoit sous les Empereurs Jules, Auguste, & Tibere, remarque qu'il y avoit eu peu avant lui une Ecole d'Erasistratéens à *Smyrne*, dans laquelle Hicesius préfidoit. 2 Cet Hicesius a passé pour un des plus grands Médecins de son temps. Il eut un disciple nommé Heraclide, comme on l'apprend de Diogene Laërce dans la vie d'Héraclide de Pont. Erasistrate avoit même encore des Sectateurs du temps de Galien, qui a vécu plus de quatre cens ans après lui, & qui nomme entr'autres 3 un Martial, qu'il avoit conu à Rome. Il y avoit eu auparavant 4 un Xenophon, qui étoit des premiers disciples d'Erasistrate, ou de ses propres disciples. Celui-ci avoit écrit touchant *les noms des Parties du corps*, aussi bien qu'un autre Sectateur d'Erasistrate nommé Apollonius, qui étoit de *Memphis*, & qui n'est peut-être pas different d'Apollonius *fils de Straton*, cité par Galien. On compte entre les mêmes Sectateurs un 5 Artemidore, de *Sidé*; un Carideme; un Apollophanes, qui peut être le même que celui dont parle l'Historien Polybe, & qu'il dit avoir été Médecin d'Antiochus *Soter*; un Ptolomée; un 6 Hermogenes, duquel Galien dit qu'il étoit un des plus zelez Sectateurs d'Erasistrate. Je ne sai s'il étoit fils de Carideme, dont on vient de parler. En ce cas ce pourroit être le même que celui pour qui a été faite l'Inscription suivante.

INSCRIPTION GREQUE

Envoyée de Smyrne à Mr. Cuper.

Ερμογενης Χαριδημε Ιητρειην αναγραψας
Επτα επι εβδομηκοντ ετεσιν και ισαισ βυβλοις.

Συνεγραψε δε βυβλια -- ιατρικα μεν -- οβ,
Ιστορικα δε -- περι Ζμυρνης -- αβ
Περι της Ομηρε σοφιας - α - περι πατριδ & - α
Ασιας κτισεων -- αβ - Ευρωπης κλισεων αβγδ - Νησων α

Ασιας

1 Lib. 12.
2 *Voyez Pline.*
3 *De Lib. propriis, Cap.* 1.
4 *Galen. Introduct. Cap.* 10. Aristote, comme on l'a remarqué, avoit commencé d'écrire sur le même sujet. *Voyez ci-dessus, Part.* 1. *Liv.* 4. *Chap.* 4.
5 *Voyez Calius Aurelianus.*
6 *Galen. de Simpl. Medicam. Facultat. Lib.* 1. *Cap.* 27. Je ne sai si c'est le même qui vivoit sous Hadrien, & duquel nous parlerons ci-après.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Ασιας ϛαδιασμων - α - και Ευρωπης - α
Στρατηγηματων -- αβ
Πιναξ Ιωναιων και Ζμυρναιων διαδοχη καὶα χρονϛ.

Hermogene fils de Charideme, qui a écrit ſur la Médecine,
Dans l'eſpace de 77. ans un pareil nombre de livres.

Il a compoſé des Traitez, premierement ſur la Médecine 72.
Et des Livres Hiſtoriques, ſavoir de la ville de Smyrne 2.
De la Sageſſe d'Homere - un - de ſa Patrie - un,
De l'origine des villes d'Aſie - 2 - de celles d'Europe - 4 - de celles des Iles - un.
Des diſtances des lieux d'Aſie par Stades - un - De celles des lieux d'Europe - un.
Un Sommaire concernant les Ioniens, & une Hiſtoire ſuivie & Chronologique des Smyrnéens.

Le nombre de la 2. ligne ne s'acorde pas avec celui de la 3. à moins que le Copiſte n'ait lu dans la 3. ob pour oz - 77. Mr. Cuper, pour trouver ſon compte, fait un plus grand changement, il lit dans la 2. ligne επτα επι ογδωκοντ ετεσιν en y comprenant les Livres Hiſtorique (Journal de Trevoux 7bre. 1715): mais il ne paroit pas qu'ils y ſoient compris; car il faudroit qu'il y eût, *qui a écrit tant ſur la Médecine que ſur d'autres matieres en 87 ans tout autant de Traitez.* Les Livres Hiſtoriques ne paroiſſent que comme ſurnumeraires. *La traduction de cette Inſcription, avec la note qui la ſuit, m'ont été données par Mr. Abauzit, d'Uzez, refugié à Geneve pour la Religion, & qui joint à beaucoup d'érudition une grande modeſtie.*

On a encore compté entre les Sectateurs d'Eraſiſtrate un 1 APOEMANTES; un 2 CHRYSIPPE; un 3 STRATON, (qui étoit peut-être le pere d'Apollonius de Memphis) dont les noms ſe trouvent dans Galien & dans Cælius Aurelianus, & enfin un MÉNODORE, indiqué par Athénée,

4 Galien aſſure que tous les Sectateurs d'Eraſiſtrate avoient une ſi grande véneration pour leur Maitre, & pour ſes ſentimens, qu'ils les regardoient comme ceux d'un Dieu.

1 On a parlé de ce Médecin au Chapitre précedent, en même temps que de Straton. Ce dernier eut des diſciples, & des Sectateurs, appellez *Stratoniciens.*

2 *Voyez Cælius Aurelianus.*

3 On parlera ci-après d'un autre Médecin du même nom, en même temps que du Philoſophe *Straton.*

4 *De Natural. Facult. Lib. 2. Cap. 4. Voyez le Chap. ſuivant.*

CHAPI-

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

CHAPITRE VI.

HEROPHILE.

VOici un autre Médecin, qui n'a pas fait moins de bruit qu'Eraſiſtrate. L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, qui a été attribué à Galien, nous apprend *qu'Hérophile* étoit de *Chalcédoine;* mais Galien lui-même le fait 1 *Carthaginois.* Je ne doute point qu'il n'y ait une faute dans le texte du dernier, qui eſt venue de la prononciation preſque égale de deux lettres, qui font toute la difference qu'il y a entre ces deux noms Grecs.

Herophile vivoit ſous *Ptolomée Soter*, ayant été contemporain du Philoſophe *Diodore*, que 2 Diogene Laërce fait vivre ſous ce Prince, & duquel Sextus Empiricus fait un aſſez joli cõnte, où Hérophile a beaucoup de part. 3 *Le Médecin Hérophile*, dit cet Auteur, *fit une réponſe fort plaiſante au Philoſophe Diodore, qui ſoûtenoit, entr'autres opinions, qu'il n'y a point de mouvement, & prétendoit le prouver par ce ſophiſme:* Si quelque corps ſe meut, ou il ſe meut dans le lieu où il eſt; ou dans le lieu où il n'eſt pas. Or il ne ſe meut point dans le lieu où il eſt; car ce qui eſt dans un lieu y demeure, & par conſéquent on ne peut pas dire qu'il ſe meut. Il ne ſe meut point auſſi dans le lieu où il n'eſt pas; car un corps ne peut ni agir, ni pâtir là où il n'eſt pas. Donc rien ne ſe meut. *Ce Philoſophe s'étant un jour diſloqué un bras, & étant venu prier Hérophile qu'il le lui remît, celui-ci lui fit cet argument:* Ou l'os de votre bras s'eſt remué dans le lieu où il étoit, ou dans le lieu où il n'étoit pas. Or il ne peut s'être remué, ſelon vos principes, ni dans l'un, ni dans l'autre lieu. Donc il ne s'eſt point remué. *Le pauvre Philoſophe voyant qu'Hérophile ſe mocquoit de lui, le ſupplia de laiſſer la Dialectique & les Sophiſmes, & de le traiter ſelon l'art de la Médecine.* On voit par cette hiſtoire qu'Hérophile exerçoit auſſi la Chirurgie. On pourroit encore inferer de l'argument qu'il retorqua à Diodore, qu'il entendoit la Logique ou la Dialectique, & cela avec d'autant plus de fondement que Galien l'appelle 4 en un endroit *Dialecticien.*

Mais pour revenir à ce que l'on a dit du temps auquel Hérophile a vécu, on a encore ſur ce ſujet le témoignage de Galien, qui le fait 5 en deux endroits diſciple de *Praxagore*, & 6 en un autre, contemporain *d'Eraſiſtrate.* L'on a vu ci-devant qu'il y avoit deux ſentimens differens ſur le temps de ce dernier, & que ſelon l'un Eraſiſtrate ſe trouve plus ancien, & ſelon l'autre plus nouveau. Galien faiſant ici vivre ce Médecin avec Hérophile, ſemble ſuivre le premier de ces ſentimens. Il ſe peut veritablement qu'Eraſiſtrate ait vu Hérophile,

1 *De Uſu Part. Lib.* 1. *Cap.* 8. Il y a de l'apparence que les Copiſtes ont écrit Καρχηδόνιος, *Carthaginois*, au lieu de χαλκηδόνιος, *Chalcédonien*, ayant ins un ρ pour un λ, & ayant transpoſé le χ, ou le K.

2 *In Diodoro.*

3 *Pyrrhon. Hypothes. Lib.* 2. *Cap.* 22. & *Lib.* 3. *Cap.* 8.

4 *Method. Med. Lib.* 1. *Cap.* 3.

5 *Ibidem*, & *de Differ. Puls. Lib.* 4. *Cap.* 3.

6 *In Aphoriſm. Comment.* 6. *in princip.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

le, mais cela n'empêche pas que celui-ci ne pût être plus âgé que lui. Et ſi nous avons parlé premierement d'Eraſiſtrate, ou ſi nous l'avons mis le premier en rang, ce n'eſt pas que nous le cruſſions le plus ancien, ce n'a été que parce qu'on l'a fait diſciple de Chryſippe, que nous avions placé immédiatement auparavant, & duquel il a ſuivi les ſentimens.

Hérophile ſe trouveroit beaucoup plus ancien non ſeulement qu'Eraſiſtrate, mais il auroit même précedé de beaucoup Hippocrate, s'il avoit vécu vers la LIII. Olympiade, comme 1 Neander l'infere d'une prétendue lettre de *Phalaris* à Hérophile. Je ne trouve point cette lettre parmi celles de ce Tyran, que l'on a imprimées depuis peu à Oxford ; mais quand elle ſe trouveroit ou là ou ailleurs, ce ſeroit une lettre ſuppoſée, 2 comme le ſont toutes les autres ; ou il s'agiroit en cet endroit d'un autre Hérophile. La choſe eſt trop claire pour s'y arrêter d'avantage ; & il y a lieu d'être ſurpris que 3 Voſſius, qui parle après Neander, n'ait pas fait remarquer cette faute de Chronologie, ou du moins qu'il ait laiſſé la queſtion en ſuſpens. Ce qu'on peut dire pour excuſer ce ſavant homme, c'eſt que ſon ouvrage d'où cette remarque eſt tirée, eſt un ouvrage poſthume & imparfait, qu'il auroit revu s'il l'avoit fait imprimer lui-même. On ne peut pas excuſer ainſi 4 d'autres Auteurs plus modernes, qui ſont dans la même erreur.

Nous commencerons par la définition qu'Hérophile donnoit de la Médecine. *La Médecine*, diſoit-il, *eſt une ſcience ou une conoiſſance de ce qui fait la ſanté ; de ce qui fait les maladies ; & d'une troiſième ſorte de choſes qui ſont neutres*, ou *qui n'ont aucun rapport ni avec la ſanté, ni avec les maladies.* Celui de qui nous tenons cette définition d'Hérophile l'explique ainſi. Par, *ce qui fait la ſanté*, il faut, dit-il, entendre la diſpoſition des parties du corps, telles qu'elles ſont lors qu'on ſe porte bien. *Ce qui fait les maladies*, n'eſt au contraire que ce qui change, ou fait changer cette diſpoſition. Enfin, *les choſes neutres* ſont toutes les précautions que l'on prend, & tous les remedes, que l'on pratique pour conſerver la ſanté, & pour guérir les maladies ; la matiere d'où ces ſecours ſe tirent n'ayant d'elle même aucun rapport avec la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition du corps humain.

Hérophile & Eraſiſtrate ont eu cela de commun, comme on l'a remarqué ci-deſſus, que l'on a dit de tous deux qu'ils avoient diſſequé des hommes tout vifs. Voici de quelle maniere 6 *Tertullien* parle du premier : *Hérophile*, dit-il, *ce Médecin, ou ce Boucher, qui a diſſequé un nombre infini d'hommes, pour ſonder la nature, qui a hai l'homme pour le conôitre, n'en a peut-être pas mieux pénétré*

1 *In Syntagmate de Medecinæ Origine* &c.

2 *Mr. Bentley* prouve inconteſtablement la ſuppoſition de ces lettres dans une Diſſertation Angloiſe ; & pluſieurs autres Savans les avoient déja regardées comme fort ſuſpectes.

3 *De Philoſophia, Cap.* II. *Paragraph.* II.

4 Voyez l'Indice des Auteurs de Pline du P. Hardouïn ; & Mr. Dacier dans ſa Préface ſur les œuvres d'Hippocrate.

5 *Galeni Introduct. Cap* 6.

6 Herophilus ille, Medicus aut Lanius, qui ſexcentos homines exſecuit ut naturam ſcrutaretur, qui hominem odit ut noſſet, neſcio an omnia interna ejus liquidò explorarit ; ipſa morte mutante quæ vixerant, & morte non ſimplici, ſed ipſa inter artificia exſectionis. *Tertull. Unum eſſe ſpiritum & animam.*

tré pour cela l'interieur ; la mort apportant un grand changement à toutes les parties qui ne doivent plus être les mêmes lorſqu'elles n'ont plus de vie ; particuliement ne s'agiſſant pas ici d'une mort ſimple, mais d'une mort procurée par les divers tourmens auxquels la recherche exacte de l'Anatomiſte a expoſé des malheureux.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Le fait pourroit être veritable, je n'en diſputerai point la poſſibilité, d'autant plus qu'il ſe trouve dans ces derniers ſiécles des exemples d'une ſemblable inhumanité, dont on parlera en ſon lieu. Mais ne pourroit-on point ſoupçonner qu'Hérophile & Eraſiſtrate étant les premiers qui ont diſſequé des corps humains, la nouveauté de leur entrepriſe ayant frappé les eſprits, fit qu'on exaggera la choſe, & qu'on en publia beaucoup plus qu'il n'y en avoit, comme c'eſt la coutume en pareille occaſion ; à peu près de la même maniere que nous avons remarqué ci-deſſus que *Médée* n'avoit eu la reputation de faire bouillir des hommes vifs, que parce qu'elle étoit la premiere qui eût mis en uſage les bains chauds ? Qui peut encore aujourd'hui ôter au peuple la crêance où il eſt, dans les villes où il y a des Ecoles de Médecine, qu'on y enleve ſecrettement des hommes pour les anatomiſer ?

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Hérophile & Eraſiſtrate avoient effectivement diſſequé pluſieurs corps humains. On a vu ci-deſſus par un fragment des ouvrages Anatomiques de ce dernier, qu'il parle lui-même du cerveau d'un homme qu'il avoit diſſequé. Et voici de quelle maniere Galien parle d'Hérophile. 1 *C'étoit*, dit-il, *un homme conſommé dans tout ce qui regarde la Médecine, & qui avoit particulierement une très-grande conoiſſance de l'Anatomie ; qu'il avoit appriſe, non pas en diſſequant ſimplement des bêtes, comme font ordinairement les Médecins, mais principalement en diſſequant des hommes.*

Le même Galien remarque 2 ailleurs que c'étoit à *Alexandrie*, capitale de l'Egypte, qu'Hérophile faiſoit ſes diſſections. Ce qui rend plus vraiſemblable ce qu'on a avancé en parlant d'Eraſiſtrate, que c'étoit à la curioſité des Rois de ce pays-là, que l'on a nommez, & à leur inclination à favoriſer les arts, que ces deux Médecins furent redevables de la liberté qu'ils eurent de s'inſtruire en anatomiſant des corps humains ; liberté qu'eurent très-rarement ceux qui vinrent après eux, durant pluſieurs ſiécles ; ſoit qu'il n'y eût plus de Rois auſſi ſavans & auſſi curieux, que les premiers Ptolomées ; ſoit que le ſcrupule des peuples eût paſſé juſqu'aux Souverains, ou l'eût emporté ſur leur autorité. Je ſai bien que *Riolan* a ſoûtenu, contre ce que l'on vient de dire, que non ſeulement on avoit anatomiſé des hommes avant le temps dont il s'agit, mais que l'on avoit même toujours continué juſqu'au temps de Galien ; & l'on a vu ci-deſſus qu'il aſſuroit qu'Ariſtote avoit pratiqué cette ſorte de diſſection. Mais tout ce que ce ſavant Anatomiſte prouve, c'eſt qu'Ariſtote a effectivement diſſequé des animaux, & qu'il a fait des livres d'Anatomie, auxquels il renvoye ſouvent ſon Lecteur. C'eſt auſſi ce qu'on ne nie pas ; on nie ſimplement qu'il ait diſſequé des hommes ; & c'eſt ce que Riolan ne prouve point, & ne ſauroit prouver, Ariſtote avouant lui-même, comme on l'a vu, qu'il n'avoit jamais anatomiſé que des bétes.

Il

1 *De Diſſect. Vulvæ, Cap. 5.*
2 *Adminiſtrat. Anatomic. Lib. 7. Cap. 5.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

1 Il ne réuſſit pas mieux lors qu'il entreprend de faire voir *qu'Hippocrate* avoit même déja diſſequé des corps humains. Il cite ſur ce ſujet, en premier lieu, l'Auteur du livre *de la nature & de l'ordre de chaque partie du corps*, qui eſt du nombre de ceux que l'on a fauſſement attribuez à Galien, & que Riolan lui même croit être l'ouvrage d'un Juif, ou d'un Arabe. Voici les paroles de cet Auteur: 2 *Apollon*, dit il, *Hippocrate*, *Apollonius*, *& les autres grands perſonnages qui ont été avant nous*, *avoient trouvé à propos de fouiller dans les entrailles des hommes morts*, *pour ſavoir pourquoi & comment ils étoient morts; mais quant à nous l'humanité nous empêche de pouvoir les imiter en cela.* Le témoignage d'un Auteur de cette nature n'eſt, comme on voit, d'aucun poids, & ne vaut pas la peine de s'y arrêter d'avantage.

La ſeconde raiſon, dont Riolan ſe ſert pour prouver qu'Hippocrate a diſſéqué des cadavres humains, eſt tirée d'un 3 paſſage de cet ancien Médecin, où il dit, au ſujet de la diſlocation des vertebres faite en dedans, *qu'il eſt impoſſible de reduire cette eſpece de dislocation*, *ſi ce n'eſt qu'on diſſequât ou qu'on ouvrît la perſonne*, *& qu'on pouſſât enſuite les vertebres en dehors*; *ce qui*, ajoûte-t-il, *ne ſe peut faire que ſur un mort*, *& nullement ſur un vivant.* Voilà ce que dit Hippocrate, ſur quoi Riolan fait cette reflexion: *A quoi bon*, s'écrie-t-il, *Hippocrata nous renverroit-il à la diſſection du corps humain*, *ſi elle n'avoit pas été en uſage de ſon temps?* Je laiſſe à juger au Lecteur ſi cette conſéquence eſt juſte. Hippocrate lui même fait voir par ce qu'il ajoûte immédiatement après, qu'il n'a point propoſé d'ouvrir le corps de ceux qui ont les vertebres diſloquées, dans la penſée que ce fût une choſe à entreprendre; mais ſeulement pour montrer l'abſurdité du ſentiment de quelques Médecins de ſon temps, qui prétendoient qu'on peut réduire cette eſpece de diſlocation. *Pourquoi*, dit-il, *écris-je ceci? parce qu'il y a des gens qui ſe vantent d'avoir réduit la luxation des vertebres faite en dedans.* C'étoit donc pour ſe mocquer de ces gens-là qu'Hippocrate avoit écrit ce que l'on a lu auparavant, & c'eſt la même choſe que s'il leur avoit dit: Vous qui oſez ſoûtenir que vous avez réduit la luxation des vertebres faite en dedans, apparemment vous avez travaillé ſur des corps morts; car la choſe eſt impoſſible ſur un homme vivant. Je laiſſe à penſer encore un coup quelle conſequence on peut tirer de là, pour prouver que l'on diſſequoit alors des cadavres humains.

A la verité on pourroit inferer qu'Hippocrate en avoit diſſequé, ou du moins qu'il en avoit fait des *ſquelettes*, de ce que dit Pauſanias, *que l'on montroit à Delphes une ſtatue d'airain qui repréſentoit un homme dont la chair avoit été toute conſumée*, *en ſorte qu'il ne reſtoit que les os*; *& que l'on diſoit que cette ſtatue avoit été conſacrée au Dieu Apollon par le Médecin Hippocrate.* Mais je répons premierement à cela, que la tradition pouvoit être fauſſe. En ſecond lieu, ſi l'on fait reflexion ſur ce qui a été remarqué 4 ci-deſſus touchant la maniere dont

1 *Anthropograph. Lib.* 1. *Cap.* 12.

2 Majoribus noſtris Apolloni, Hippocrati, Apollonio, & cæteris Santonicis, placuit mortuorum viſcera ſcrutari, ut ſcirent unde & quomodo interirent; hoc autem nobis facere ipſa humanitas prohibet. *Ibid.*

3 *Lib. de Articulis.*

4 *Voyez Part.* 1. *Lib.* 2. *Chap.* 2.

dont on a dit que les Aſclépiades prédeceſſeurs d'Hippocrate pouvoient avoir appris à conoitre le corps humain, on verra qu'il n'eſt pas impoſſible qu'Hippocrate ſe fût auſſi inſtruit de la même maniere. Je veux dire, pour appliquer ce que l'on a dit en cet endroit au *ſquelette* dont il s'agit, qu'il avoit été aiſé à cet ancien Médecin de faire deſſiner un ſquelette que le temps & la pourriture avoient fait, & que le hazard avoit pu découvrir, ſans qu'aucun homme eût décharné & aſſemblé ces os. C'eſt ce qui paroitra encore plus clairement par ce qu'on dira ſur cette matiere, quand on en ſera à Galien, qui avouë que c'eſt ainſi, c'eſt à dire, par des cas que le hazard lui avoit préſentez, qu'il a appris lui-même à conoitre la nature & l'arrangement des os du corps humain.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Toutes ces preuves n'étant pas plus fortes, n'empêcheront donc point que nous ne puiſſions conclurre, comme nous avons fait d'abord, *qu'Hérophile & Eraſiſtrate ſont les premiers que l'on conoiſſe, qui ont diſſequé des hommes.* On a vu ci-devant le témoignage que Galien rend au premier, par rapport à l'Anatomie. L'une des principales preuves de l'exactitude d'Hérophile, c'eſt qu'il s'attacha à des parties de l'Anatomie auxquelles on n'avoit comme point touché avant lui. La *Neurologie*, ou la diſſection des *Nerfs*, étoit, comme on l'a remarqué, un pays inconu. Galien nous apprend qu'Hérophile a été le premier, après Hippocrate, qui ait traité exactement cette matiere; lui joignant un autre Médecin nommé *Eudeme*, dont on parlera, avec lequel cet Auteur partage la louange qu'il donne à cet égard à Hérophile. Pour ce qui eſt d'Hippocrate qui entre auſſi en part de la même choſe, Galien étant en poſſeſſion de l'élever par deſſus tous les Médecins de l'Antiquité, lui fait honneur en cette rencontre d'une conoiſſance qu'il n'avoit point, autant que l'on en peut juger par ſes Ecrits. On peut voir ce qui a été di ci devant ſur ce ſujet.

Il eſt fort probable qu'Hérophile a été le premier de tous ceux que l'on conoit, qui ait découvert *les nerfs* proprement dits, & qui ait ſu les démontrer. Il faiſoit, à ce que dit Rufus Ephéſien, trois ſortes de Nerfs. *Les premiers*, [1] *qui ſervent au ſentiment, & qui ſont auſſi les miniſtres de la volonté, par rapport au mouvement, tirent*, diſoit-il, *leur origine partie du cerveau, dont ils ſont comme des germes, & partie de la mouelle de l'épine du dos. Les ſeconds viennent des Os, & vont ſe terminer à d'autres Os. Les troiſiémes ſortent des Muſcles, & vont ſe rendre à d'autres Muſcles.* On void par là qu'Herophile donnoit encore le nom de *nerfs* à ce qu'on a appellé dans la ſuite, des *ligamens*, & des *tendons*; mais il importe peu quel nom on donne aux choſes, pourvu qu'on les diſtingue d'ailleurs. Au fond cette diſtinction de trois ſortes de nerfs qu'on a attribuée à cet ancien Anatomiſte, eſt une preuve que d'autres ne l'avoient pas faite avant lui, & que l'on confondoit auparavant ces parties, comme nous l'avons remarqué ci-deſſus. Les Ecrits d'Hérophile s'étant perdus, on ne ſait rien d'ailleurs de ſes découvertes à l'égard des véritables nerfs, ſi ce n'eſt qu'il donnoit le nom particulier de *pores optiques*, aux nerfs qui ſe portent au fond de l'œil, & que l'on appelle *nerfs optiques*, ſoûtenant que ces nerfs ont une cavité ſenſible, qui ne ſe trouve pas dans les autres.

On

[1] Αἰσθητικὰ καὶ προαιρετικὰ νεῦρα.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

On n'a rien à remarquer touchant l'idée qu'il avoit des usages du *cerveau* en particulier, si ce n'est qu'il logeoit *l'ame raisonnable* dans les *ventricules*.

Mais l'une de ses principales découvertes, par rapport à celles qui se sont faites seulement dans ce siecle, ou que l'on a cru nouvelles, quoi quelles pussent être fort anciennes, c'est celle *de* 1 *certaines veines qu'il trouvoit dans le Mésentére, qui sont*, disoit-il, *destinées à nourrir les intestins, & qui ne vont point vers la veine porte, comme toutes les autres, mais se rendent à de certains corps glanduleux*. L'on a vu ci-dessus qu'Erasistrate avoit aussi découvert quelque chose d'approchant.

Au reste comme Hérophile avoit appris l'Anatomie autrement que par la lecture des livres de ceux qui l'avoient précedé, & qu'il s'étoit fait des idées particulieres des parties sur ce qu'il en avoit vu dans les corps qu'il avoit disséquez, & particulierement dans les corps humains, il attacha à ces idées les termes qui lui parurent les plus propres pour les bien exprimer; c'est à dire, qu'il inventa de nouveaux noms, & qu'il en donna à quelques parties qui n'en avoient point.

Il nomma, par exemple, le premier des boyaux, ou celui qui est le plus près du ventricule, d'un nom qui marque que ce boyau est long de 2 *douze pouces*.

Ayant aussi remarqué que le vaisseau, qui passe du ventricule droit du cœur dans le poumon, & qu'il prenoit pour une veine, avoit la tunique épaisse comme celle d'une artere, il le nomma 3 *veine arterieuse*; & il appelle par la raison contraire *artere veineuse* le vaisseau qui va du poumon dans le ventricule ganche. Mais quoi que les noms qu'il imposa à ces vaisseaux marquent la connoissance qu'il avoit du cœur & de ses dépendances, néanmoins Galien remarque 4 qu'il avoit décrit négligemment *les membranes du cœur*, auxquelles il avoit pourtant donné aussi un nom, les appellant *des séparations* ou *des cloisons nerveuses*.

5 C'est encore Hérophile qui a donné à deux tuniques de l'œil les noms de *tunique Retine*, & de *tunique Arachnoïde*: & qui a nommé la membrane qui tapisse les ventricules du cerveau du nom de *membrane Choroïde*, parce qu'il trouvoit qu'elle ressemble au *Chorion*, qui enveloppe le fétus dans la matrice.

Il comparoit aussi la cavité, qui forme le quatrième ventricule du cerveau, à l'extremité *d'une plume* 6 *qui est taillée pour écrire*, ou d'un *roseau* qui servoit à cet usage en Egypte. Il a pareillement donné le nom de 7 *pressoir* à l'endroit, où tous les sinus de la dure mere viennent s'unir; & il a appellé, comme on l'a dit, *pores optiques*, les nerfs optiques.

C'est encore lui méme qui a donné le nom de *parastates glanduleux* à ces glandes

1 *Galen. de Usu Part. Lib.4. Cap.19.*

2 Δωδεκαδάκτυλον. *Galen. de Loc. Affect. Lib.6.*

3 *Rufus Ephesius.*

4 *De Hippocrat. & Platon. Decretis, Lib.1. Cap.10.*

5 *Rufus Ephesius; & Celf. Lib.7. Cap.13.* parce que la premiere de ces tuniques lui paroissoit avoir du rapport avec un *rets* ou un *filet*; & l'autre avec *une toile d'aragnée.*

6 Διαγλυφὴ τοῦ καλάμου, *Galen. Administr. Anatomic. Lib.9. Cap.5.*

7 Ληνὸς. *Galen. de Usu Part.*

des qui ſont vers la racine de la verge. Il nommoit ces paraſtates *glanduleux* pour les diſtinguer des autres paraſtates qu'il appelloit *variqueux*, & qu'il plaçoit à l'extremité des vaiſſeaux qui apportent la ſemence des teſticules, ou plûtôt, comme il le croyoit, qui ſervent eux mêmes à la produire; car quoi qu'il ne niât pas que les teſticules ſerviſſent en quelque choſe à la géneration de la ſemence, il prétendoit que les vaiſſeaux dont on vient de parler, y ont beaucoup plus de part. Ce mot de paraſtate ſignifie *reſiſtant*, ou *qui ſe tient auprès*. Quelques anciens Médecins ont donné le même nom à *l'Epididyme*. C'eſt ce qu'on verra plus diſtinctement dans l'Anatomie de Galien. Il paroît qu'Hippocrate & Ariſtote avoient eu conoiſſance des *paraſtates variqueux* d'Hérophile, quoi qu'ils ne leur donnent pas le même nom. On peut voir ci-deſſus ce que ces Auteurs ont dit ſur ce ſujet. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

L'autorité d'Herophile, pour ce qui regarde l'Anatomie, a été ſi grande, que les noms qu'il avoit donnez à toutes ces parties, ſe ſont preſque tous conſervez. 1 Eraſiſtrate & ſes Sectateurs s'appliquerent auſſi à nommer les parties du corps, qui n'avoient point eu encore de nom; afin, dit l'Auteur de cette obſervation, que les Medécins puſſent s'entendre lors qu'il s'agiſſoit de quelque partie du corps, ſans qu'il fût néceſſaire de porter la main deſſus pour montrer quelle partie c'étoit, mais il s'agit là des parties exterieures. Ariſtote, comme on l'a vu ci-deſſus, avoit auſſi travaillé à la même choſe.

On n'a pas d'autres particularités à rapporter touchant l'Anatomie d'Hérophile; on remarquera ſeulement, en quittant cette matiere, qu'il ne s'étoit point déterminé ſur le lieu d'où *les veines* tirent leur origine. Au reſte, le témoignage de toute l'Antiquité eſt ſi avantageux pour lui, qu'on ne peut pas lui diſputer le premier rang entre les Anatomiſtes de ſon temps. Si ſes Ecrits étoient venus juſques à nous, nous pourrions en juger par nous-mêmes, mais comme ils ſe ſont perdus, nous ne pouvons dire autre choſe, ſi ce n'eſt que ce que les Auteurs en ont cité, ſuffit pour donner une grande idée de ſon exactitude, & de ſon habileté; particulierement ſi l'on conſidere qu'il vivoit dans un temps, où l'Anatomie étoit encore très-peu avancée, & qu'il avoit preſque tout tiré de ſon propre fonds. 2 Un ſavant Anatomiſte du ſiecle paſſé admiroit ſi fort Hérophile qu'il diſoit *que le contredire en fait d'Anatomie, c'étoit contredire l'Evangile:* l'éloge eſt des plus outrez.

Hérophile poſſedoit d'ailleurs toutes les autres parties de la Médecine. L'on a vu ci-devant qu'il entendoit la Chirurgie. Il s'étoit auſſi beaucoup attaché à la *Botanique*, ou à la *ſcience des Plantes*, & il faiſoit tant d'eſtime des herbes, qu'il diſoit ordinairement, 3 *qu'il n'y a pas juſqu'à celles, qu'on foule tous les jours aux pieds, qui n'ayent de très-grandes proprietez.*

On a dit de plus d'Hérophile qu'il a été le premier de tous les anciens Médecins Dogmatiques, qui a fait un grand uſage des *médicamens*, tant *ſimples* que *compoſez*; en ſorte que ni lui ni ſes diſciples n'entreprenoient de traiter aucune maladie ſans médicamens. C'eſt 4 Celſe qui fait cette remarque, qui ſuppoſe que

1 *Galen. Introduct. Cap.* 10. *Voyez. ci-deſſus, Chap.* 5.
2 *Fallope.*
3 *Plin. Lib.* 25. *Cap.* 2.
4 *Lib.* 5. *Præfat.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

que les Médecins précedens s'en paſſoient pour l'ordinaire. On peut voir ce qui a été dit là-deſſus, dans la pratique d'Hippocrate. Le même Hérophile avoit acoutumé de dire, 1 *que les médicamens n'étoient rien, ou qu'ils étoient les mains des Dieux, ſelon qu'on ſavoit les employer.*

Une autre découverte de ce Médecin c'eſt qu'il a été le premier qui a traité avec exactitude la doctrine du *pouls*, 2 qui avoit été négligée juſques à lui. Je ſai bien que Pline prétend qu'il porta les choſes trop loin ſur ce ſujet. 3 *Il falloit, ſelon Hérophile*, dit cet Auteur, *être Muſicien, & même Geometre pour ſe conoître parfaitement en ce qui regarde le pouls, c'eſt à dire, pour en entendre la cadence, & pour en ſavoir la meſure ſelon les âges, & ſelon les maladies.* Mais cette remarque de Pline eſt fondée ſur une erreur du peuple, qui avoit ainſi parlé d'Hérophile, parce que cet habile Anatomiſte & Médecin avoit ſans doute, été le premier, qui ſe fût ſervi en cette occaſion du mot ῥυθμὸς, *rhythmus, cadence*, qui eſt un terme de Muſicien, qu'il appliquoit au ſujet des pouls, & qui a été retenu par tous les Médecins des ſiecles ſuivans. Il eſt vrai que Galien, de qui nous apprenons qu'Hérophile avoit écrit fort au long *de la cadence du pouls*, prétend qu'il s'étoit embaraſſé, & qu'il avoit même débité à cet êgard des abſurditez; mais cela ſeroit pardonnable à un homme, qui écrivoit le premier ſur cette matiere.

Ce que Pline ajoûte, 4 *que cette grande ſubtilité n'étant pas du goût de tout le Monde, on quitta la Secte d'Hérophile*, n'eſt pas vrai-ſemblable; Hérophile ayant eu un grand nombre de diſciples, ou de Sectateurs fort long-temps après ſa mort, comme on le verra au Chapitre ſuivant. Je ne ſai d'ailleurs comment accorder cette grande ſubtilité, que Pline attribue à Hérophile, avec ce que Galien dit de lui, qu'il étoit *à demi Empirique*, comme on l'a remarqué ci-deſſus en parlant d'Eraſiſtrate, que Galien met au même rang; il va même plus avant, il compte en un autre endroit Hérophile & ſes Sectateurs entre les Empiriques.

Nous apprenons du même Galien, 5 qu'Hérophile avoit écrit contre les *Prognoſtiques* d'Hippocrate, qui eſt l'endroit par où on l'a le moins attaqué. Ce que l'on a remarqué ci-devant que ce dernier ne s'étoit preſque point attaché au *pouls*, ou aux ſignes qu'il fournit, pouvoit avoir donné occaſion au premier de l'attaquer là-deſſus.

Cælius Aurelianus, qui rapporte quelques particularitez de la pratique d'Hérophile, nous apprend que ce Médecin n'avoit rien écrit touchant la cure de diverſes maladies, même de quelques unes des plus communes, comme ſont *la pleuréſie*, & *l'eſquinancie*; quoi qu'il eût traité de la nature de ces maladies, ayant

1 *Galen. de Compoſ. Medicament. Local. Lib. 6. Cap. 3. Scribon. Larg. Epiſtol. ad Calliſtum. Voyez ci-après, Part. 3. Liv. 1. Chap. 1.*

2 *Voyez ce qui a été dit ſur ce ſujet ci devant, Part. 1. Liv. 3. Chap. 6.*

3 Omnes eas (Scholas) damnavit Herophilus, in muſicos pedes venarum pulſu deſcripto per ætatum gradus. (*Lib. 29. Cap. 1.*) Arteriarum pulſus in cacumina membrorum maximè evidens index ferè morborum, in modulos certos, legeſque metricas per ætates ſtabilis, aut citatus, aut tardus, deſcriptus ab Herophilo, Medicinæ vate, mira arte.

4 Deſerta deinde & hæc Secta eſt, quoniam neceſſe erat in ea literas ſcire *Lib. 29. Cap. 1.*

5 *In Lib. Prognoſtic. Comment. 1.*

ayant entre autres choſes ſoûtenu, *que c'eſt le poumon qui eſt la partie malade dans la pleuréſie, & que la péripneumonie ne differre de la pleuréſie, qu'en ce que dans celle-là tout le poumon ſouffre, au lieu que dans celle-ci il n'y en a qu'une partie qui ſoit atteinte.* Il parloit néanmoins d'une maladie aſſez rare, qui eſt *la paralyſie du cœur;* mais il n'en diſoit pas autre choſe, ſi ce n'eſt que l'on doit imputer à cette maladie certaines morts ſubites que l'on voit quelquefois arriver. 1 Hérophile ſuivoit d'ailleurs les ſentimens de Praxagore ſon maître, & ceux d'Hippocrate, en ce qui concerne les effets des humeurs, par rapport à la ſanté & aux maladies, & il pratiquoit à peu près comme eux. Il eſtimoit particulierement l'*Ellebore blanc.* Il comparoit ce remede à un vaillant Capitaine qui ſort des premiers d'une ville, après avoir animé & mis en mouvement tous ceux qui doivent le ſuivre dans une ſortie. (*Plin. Lib.* 25. *Cap.* 5.)

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Il y eut du temps de Jules Céſar 2 un autre *Hérophile* Médecin de chevaux, qui ſe diſoit deſcendu de C. Marius; mais qui étant reconu fut banni d'Italie, & enfin executé à mort, pour avoir formé le deſſein de tuer tous les principaux du Sénat.

On trouve auſſi dans Hyginus (*Chap.* 274) un Hierophile, qui enſeigna la Médecine à la Sage-Femme *Agnodicé*, de laquelle on parlera ci-après (*Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 13.) Je ne ſai quand ce Hiérophile peut avoir vécu. Je le mets ici à cauſe du rapport qu'il y a entre ſon nom & celui d'Hérophile.

CAPITRE VII.

Diſciples & Sectaeurs d'Hérophile.

CEux d'entre les Sectateurs d'Hérophile dont les noms ſe ſont conſervez, ſont les ſuivans; Zeuxis, *de Tarente*, Alexandre, *Philalethe*; Demosthene, *Philalethe*; Zenon, Andreas, Callianax, Bacchius, Chrysermus, Heraclide, *Erythréen*; Aristoxene, Gaius, Demetrius, Speusippus, Mantias, Apollonius *Mus*; Callimachus, Dioscoride *Phacas*; & Philinus,

Nous apprenons de Galien que les Ecoles d'Eraſiſtrate & d'Hérophile avoient été toutes deux floriſſantes long-temps après la mort de ces Médecins. Strabon aſſure auſſi que la doctrine d'Hérophile étoit en réputatation juſques dans la Phrygie, où il y avoit, du temps de Strabon même, une Ecole d'Hérophiliens dans laquelle *Zeuxis* avoit preſidé, & après lui *Alexandre*, ſurnommé *Philalethe*, c'eſt à dire, *ami de la verité.* 3 *Démoſthene*, diſciple d'Alexandre, eut auſſi le même ſurnom. Il avoit écrit, ſur *les maladies des yeux*, des livres qui ſont citez par Galien, par Oribaſe, & par d'autres, & qui étoient fort eſtimez.. Le méme Galien cite auſſi un 4 *Démoſthene de Marſeille*, 5 mais on

1 *Galen. Introduct. Cap.* 9.
2 *Valer. Maximus, Lib. & Cap. ultim.*
3 *Galen. de Differ. Pulſ. Lib.* 4. *Cap.* 4. *&* 5.
4 *De Compoſitione Medicament. per genera, Lib.* 5. *ſub finem.*
5 *Vide Reineſ. Variar. Lect. Lib.* 5. *Cap.* 2. Mr. Ménage, dans ſon Anti-Baillet, dit que Démoſthene de Marſeille vivoit ſous Neron.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

ne ſait pas ſi c'eſt le même. 1 *Zénon* acquit auſſi beaucoup de réputation dans la Secte d'Hérophile. Il avoit écrit concernant *les médicamens*, auſſi bien que la plûpart des Hérophiliens, qui les mettoient beaucoup en uſage, comme on l'a remarqué au Chapitre précedent. Galien cite en quelques endroits un *Zénon de Laodicée ;* on ne ſait pas ſi c'eſt le même, ou un autre ; non plus que le Zénon Athénien, cité par l'Auteur du livre intitulé *de Medicinis expertis*, attribué au même Galien.

Andréas s'étoit auſſi particulierement attaché aux *médicamens*. Mais Galien dit que cet Andréas avoit rempli ſes livres de fauſſetez, & de choſes vaines & ſuperſtitieuſes, & il fait une comparaiſon de ce Médecin, avec Hippocrate, qui n'eſt guére avantageuſe au premier. On pourroit croire, avec Tiraqueau, que Galien en a uſé de cette maniere à l'égard d'Andreas ; parce que celui-ci avoit écrit contre Hippocrate, *qu'il diſoit avoir quitté ſa patrie, & s'être enfui en Theſſalie, après avoir mis le feu à la Bibliotheque de Cnide :* c'étoit dans un livre intitulé *de l'Origine de la Medecine*, qu'Andréas avoit dit ce que l'on vient de lire. Mais Galien n'eſt pas le ſeul, qui a blâmé ce Sectateur d'Hérophile. L'Auteur du grand *Etymologicon*, nous apprend qu'Eratoſthenes, dont on a fait mention ci-devant, & de qui l'on a dit qu'il avoit écrit *de l'origine des Aſclépiades*, traitoit de plagiaire le même Andréas, & l'accuſoit de s'être fait honneur des écrits d'autrui. Au reſte, il ne faut pas être ſurpris ſi ce Médecin avoit écrit contre Hippocrate. L'on a vu qu'Eraſiſtrate & Hérophile en avoient fait autant ; ce qui étoit fort naturel à des gens qui avoient des principes differens de ceux de cet ancien Médecin, & qui avoient innové diverſes choſes dans la Médecine ; mais il ne s'enſuit pas de là qu'il fût permis à Andréas de debiter des calomnies, ſuppoſé que ce qu'il diſoit d'Hippocrate ne fût pas veritable, comme il y a de l'apparence qu'il ne l'étoit pas.

Entre les livres qu'Andréas avoit compoſez, il y en avoit un intitulé 2 *Narthex*. Ce mot Grec déſignoit particulierement, une plante que les Latins ont nommée *Ferula*. Il ſignifioit auſſi *un bâton*, ou *une verge*, ou *un thyrſe*, comme celui que portoit Bacchus ; mais il marquoit encore *une boette*, ou *un boettier*, où les Chirurgiens tiennent leurs onguens. C'eſt ce dernier ſens qu'Andréas avoit en vuë, lorſqu'il donna à ſon livre le titre de *Narthex*. Il vouloit, ſans doute, dire que les Médecins, ou les Chirurgiens devoient porter ce livre avec eux comme une eſpece de boettier, où ils trouveroient des médicamens pour toutes les maladies. 3 Divers Médecins, qui vinrent après lui, donnerent le même titre à des livres, où ils décrivoient des médicamens. On apprend d'ailleurs qu'Andréas avoit beaucoup écrit ſur la Chirurgie, & il eſt même cité par Celſe, entre les principaux Auteurs de cet art.

Je penſe que c'eſt du même Andréas que parle l'Hiſtorien Polybe, & duquel il dit qu'il vivoit ſous Ptolomée *Philopator*, & que Théodore Vice-Roi l'avoit fait mourir. Il n'y a du moins rien, qui repugne à l'égard du temps. Tiraqueau croit que notre Andréas eſt le même qui eſt appellé *Andron* par d'autres Auteurs ; & il cite là deſſus Pline, qui appelle, dit-il, Andron, dans le Chapitre

1 *Galen. de Simpl. Medicam. Facult. in principio.*

2 *Schol. in Nicandri Theriac.* Voyez dans Martial, *Liv.* 14. *Epigram.* 78, l'explication du mot *Narthecium*, qui eſt le diminutif de *Narthex*.

3 *Vide Galen. de Compoſ. Medicam. per genera, Lib.* 5.

pitre XVIII. de ſon XX. Livre, le même que Dioſcoride nomme *Andréas*, en parlant de la même choſe. Mais s'il y a quelque édition de Pline où on liſe en cet endroit *Andron*, 1 c'eſt apparemment une faute. Ce que Celſe cite Andron, dans le même livre, où il a nommé au commencement Andréas, ne prouve pas mieux que ce ne fût qu'une même perſonne. Au reſte Andron avoit auſſi écrit touchant les médicamens. Caſſius fait mention d'un Andréas de *Caryſte*; & Galien, dans les Gloſſes d'Hippocrate, cite un Médecin du même nom, qu'il dit avoir été fils de *Chryſaris*. Je ne ſai ſi ces Auteurs parlent du même, ou d'un autre. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

2 *Callianax*, n'eſt connu que par ce qu'en rapportent Galien & Palladius, qui diſent que ce Sectateur d'Hérophile n'avoit point de douceur pour ſes malades; & qu'un certain perſonnage qu'il traitoit d'une maladie dangereuſe, lui ayant un jour demandé s'il mourroit de cette maladie, il lui répondit fort cruëment par ce vers d'Homere, *Patroclus mourut bien qui valoit plus que vous.*

Bacchius avoit ecrit un livre intitulé, *des choſes les plus remarquables concérnant Hérophile, & ceux de ſa Secte.* Il avoit écrit dans ce même livre, ce qu'on vient de lire touchant Callianax, & c'eſt de Bacchius que les Auteurs que l'on a citez l'ont tiré.

3 *Chryſermus* eſt cité par Sextus Empiricus au ſujet d'une proprieté du temperament, ou d'une diſpoſition particuliere qui faiſoit que toutes les fois que ce Chryſermus mangeoit du poivre, ou quelque choſe de poivré, il devenoit 4 *Cardiaque*, c'eſt à dire, il tomboit dans des défaillances accompagnées de ſueurs, & autres accidens. C'eſt le même qui eſt cité par 5 Pline, & par 6 Galien, au ſujet du pouls.

7 Héraclide Erythréen fut diſciple du précedent. On n'a rien de bien particulier à remarquer à ſon égard, non plus qu'a l'égard d'*Ariſtoxene*, cité par 8 Galien; ſi ce n'eſt qu'ils avoient auſſi écrit l'un & l'autre ſur le *pouls*, & qu'ils en avoient donné chacun des définitions, auſſi bien que Chryſermus. *Gaius* & *Démetrius* ſont pareillement citez par Cælius Aurelianus ſur des choſes de peu d'importance. Le nom de *Speuſippus* ſe trouve dans 9 Diogene Laërce.

Galien dit de *Mantias* qu'il a été le premier, non ſeulement des Hérophiliens, mais de tous ceux dont lui Galien avoit conoiſſance, qui ait décrit pluſieurs bons medicamens. Il étoit des propres diſciples d'Hérophile, & n'abandonna point ſes ſentimens, au lieu que pluſieurs des autres devinrent *Empiriques.*

Apollonius, ſurnommè *Mus*, ou *le Rat*, étoit 10 concitoyen & condiſciple d'Hè-

1 *Voyez l'Edition du* P. *Hardouïn, qui eſt la mailleure. Les autres que j'ai vuës liſent auſſi de même.*
2 *Galen. Comment. 4. in 6. Epidemic. Palladii Comment. in eundem Librum.*
3 *Pyrrhon. Hypotheſ. Lib. 1. Cap. 14.*
4 *Voyez ci-après, Lib. 4. Sect. 1. Chap. 6.*
5 *Lib. 22. Sect. 32.*
6 *De Differ. Pulſ. Lib. 4.*
7 *Ibidem.*
8 *Ibidem.*
9 *In Vita Speuſippi Philoſophi.*
10 *Strabon, Liv. 14.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

d'Héraclide dont on vient de parler. Il avoit écrit, auſſi bien que Bacchius, & quelques autres Hérophiliens, divers livres touchant *la Secte d'Hérophile*, & divers autres touchant *la compoſition des médicamens.* Strabon ajoûte, dans l'endroit qu'on a cité, qu'Apollonius & Héraclide Erythréen avoient vécu de ſon temps, c'eſt à dire, qu'il pouvoit les avoir vûs, quoi qu'ils fuſſent beaucoup plus vieux que lui. Or Strabon a vécu depuis le temps de Jules Céſar juſqu'à celui de Tibere. On ne peut pas ſavoir de quel temps ſont les autres Sectateurs d'Hérophile, & on ne les a mis ici que pour ne pas les détacher de leur maître, comme on en a uſé à l'égard des 1 Sectateurs d'Eraſiſtrate. On parlera dans le Livre ſuivant de divers autres Médecins, qui ont porté le nom d'*Apollonius*, & on dira encore quelque choſe touchant Apollonius *Mus*, qui ſemble avoir été confondu avec les Empiriques, auſſi bien que pluſieurs des Sectateurs d'Hérophile.

Nous avons compté ci devant *Callimachus* entre les Gloſſateurs d'Hippocrate. 2 *Dioſcoride Phacas* avoit travaillé à la même choſe, auſſi bien qu'une partie des Hérophiliens que nous avons nommez, comme Zeuxis, Héraclide Erythréen, & Bacchius. Nous parlerons dans le Livre ſuivant de *Philinus*, autre diſciple d'Herophile, qui avoit pareillement écrit ſur Hippocrate, & qui s'érigea en Chef de Secte.

CHAPITRE VIII.

Divers Médecins & Philoſophes, qui ont été contemporains d'Eraſiſtrate & d'Hérophile, ou de leurs Diſciples.

QUoi qu'Eraſiſtrate & Hérophile ayent été ceux qui ont fait le plus de bruit de leur temps, quelques-uns de leurs contemporains ne laiſſerent pas de ſe diſtinguer.

PHILOTIME, fut de ce nombre. 3 Il avoit été diſciple de Praxagore, auſſi bien qu'Hérophile. On ne ſait rien de ſes ſentimens, ſi ce n'eſt qu'il avoit pouſſé celui de ſon maître, & celui d'Ariſtote, touchant le *cerveau*, un peu plus loin qu'eux, ſoûtenant 4 *que cette partie étoit inutile.* Cependant Galien en parle comme d'un homme, qui étoit d'ailleurs bon Anatomiſte, & bon Médecin & Chirurgien.

PLISTONICUS, 5 autre diſciple de Praxagore, avoit écrit touchant les *humeurs.* 6 Il avoit de plus compoſé un livre intitulé *de l'uſage de l'eau pour la ſanté.* Tout ce qu'on apprend d'ailleurs de ſes ſentimens, c'eſt qu'il diſoit 7 que ce n'eſt point par une *coction*, comme l'avoit cru Hippocrate, que les alimens ſe

1 *Voyez l'avant propos qui eſt au devant de ce Livre.*

2 *Voyez ci-après, Part. 3. Liv. 2. Chap. 3. où l'on parle encore de ce Dioſcoride, à l'occaſion de Pedacius Dioſcoride.*

3 *Galen. Method Med. Lib. 1. Cap. 3.*

4 *Galen. de Uſu Part. Lib 8. Cap. 3.*

5 *Celſ. Præfat. Lib. 1. Galen. de atra Bile.*

6 *Athenæus, Lib. 2.*

7 *Celſus ibidem.*

ſe préparent dans l'eſtomac, mais par une eſpece de *putréfaction*, ou de *pourriture*. Sur quoi l'on doit remarquer qu'Hippocrate s'eſt bien ſervi du mot de *coction*, pour exprimer ce qui arrive aux alimens dans l'eſtomac, mais cela n'empêche pas qu'il n'admît auſſi la *putrefaction*, de Pliſtonicus, & qu'il n'ait employé 1 en quelques endroits les mêmes termes dont ce dernier ſe ſert pour la déſigner. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

Eudeme, que Galien joint ordinairement avec Hérophile, & qu'il lui compare pour l'exactitude dans l'Anatomie, particulierement en ce qui concerne les *Nerfs*, a vécu à peu près dans le même temps, autant que l'on en peut juger par la maniere dont Galien en parle. Cet Auteur (*de Antidot. Lib.* 2. *Cap.* 14.) rapporte la compoſition d'une Theriaque dont uſoit Antiochus Philometor, qui avoit été décrite en vers par un *Eudeme*, & ſe trouvoit gravée ſur la porte du Temple d'Eſculape. Si cet Eudeme étoit contemporain du Roi, dont on vient de parler, qui eſt Antiochus le Grand, comme on l'apprend de Pline, (*Lib.* 20. *Cap.* 24.) il auroit vécu du temps des diſciples d'Hérophile, & pourroit être le même que celui dont nous avons parlé, mais cela n'eſt pas certain. Il y a eu divers Médecins de ce nom, comme on le verra ci-après. *Part.* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 1. *Chap.* 1.

Pasithemis eſt joint par Diogene Laërce à *Midias*, (dont il a été parlé au Chap 2. de ce même Livre) comme ayant vécu dans le même temps.

Strabon fait mention d'un Apollodore, Médecin, qui avoit dédié quelques livres à Ptolomée *Soter*, & qui ne peut pas être different de celui que Pline dit avoir écrit au Roi Ptolomée touchant les vins dont ce Prince devoit boire. On parlera de quelques autres *Apollodores*, dans le Livre ſuivant.

1 Aristarque, Médecin de *Lérénice* fille de Ptolomée Philadelphe, eſt du temps des diſciples d'Eraſiſtrate & d'Hérophile.

Je ne ſai pas préciſément en quel temps vivoient Mne'sithe'e & Dieuches, qui ſont citez par Galien comme de grands hommes, & qu'il compte entre les principaux des plus anciens Médecins ; mais je penſe qu'ils ont pu vivre dans le trente-ſeptième ſiecle. Il y a eu deux *Mnéſithées*, Médecins, l'un qui étoit *Athenien*, qui eſt celui dont Galien parle, & qui a été le plus célebre, l'autre, qui étoit *Cyzicénien*, dont Oribaſe fait mention. 3 *Dieuchès* avoit écrit un livre tout entier des vertus du *Chou* ; & il en avoit compoſé d'autres ſur *la maniere d'aprêter les viandes*, deſquels on trouve quelques citations dans Oribaſe. La même matiere a auſſi été traitée par Diocles & par Eraſiſtrate, comme on l'a vu ci-deſſus. Dieuchès eut des diſciples, entre leſquels Athénée compte un Numenius, qui eſt cité par Celſe, & par le Scoliaſte de Nicander.

Diogene Laërce fait auſſi mention d'un Simon, Medecin, qui vivoit du temps de Seleucus Nicanor. Quant à *Simon*, l'Athénien, dont parle le même Auteur, il étoit Philoſophe plûtôt que Médecin, quoi qu'il eût écrit un livre intitulé *de la Santé*. Ce dernier Simon étoit ouvrier en cuir. Ce qu'il ſavoit de Philoſophie, il l'avoit appris en écoutant les diſcours de Socrate, qui s'arrêtoit

1 *Voyez ci-deſſus, Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 3. *Artic.* 9.
2 *Voyez ci deſſus. Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 30.
3 *Plin. Lib.* 20. *Cap.* 9. *Voyez la premiere Partie, Liv.* 2. *Chap.* 4, *à l'Article de Pythagore.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

toit quelquefois dans la boutique de ce Simon. 1 Suidas cite un autre *Simon*, auſſi Athenien, qui avoit écrit *de la Médecine des Chevaux*. Nous avons parlé 2 ci-devant d'un *Simos*, ou *Simus*, Médecin, de l'Iſle de Cos. On trouve ce dernier nom 3 dans Pline.

CLE'OPHANTUS, qui eſt cité par Celſe & par Pline, doit encore être joint, par rapport au temps, aux Médecins dont il s'agit en ce Chapitre. Ce qui le prouve c'eſt que l'un de ſes diſciples a vécu ſous Ptolomée *Evergetes*, comme nous allons le voir. Cléophantus avoit écrit en particulier *de l'uſage du vin dans les maladies*, contre le ſentiment des autres Médecins. Je ne ſai ſi c'eſt par cet endroit qu'il ſe rendit fameux; mais *Aſclépiade*, qui fut lui-même fort célebre, comme nous le verrons ci-après, faiſoit du cas de Cléophantus. Il y a eu un autre *Cléophantus* contemporain de Ciceron, qui viendra en ſon rang.

Une autre preuve de la grande réputation du premier, c'eſt qu'il eut divers diſciples & Sectateurs, qu'on appelloit *Cléophantius*. ANTIGENES, cité par 4 Cælius Aurelianus, étoit de ce nombre; auſſi bien que MNE'MON, de *Sidé* en Pamphilie. 5 L'on a anciennement attribué à celui-ci d'être l'Auteur des caracteres, qui ſe trouvent à la fin des hiſtoires de quelques-unes des maladies, dont Hippocrate fait mention dans ſon troiſième livre *des Maladies Epidémiques*. On ne rapportera pas tout ce que Galien dit à ce ſujet de Mnémon. On remarquera ſeulement qu'il inſinue que celui-ci, à ce que diſoient quelques-uns, ayant pris un exemplaire des œuvres d'Hippocrate dans la Bibliotheque de Ptolomée *Evergetes*, ſous le prétexte de vouloir expliquer le troiſième livre des Maladies Epidémiques, y avoit ajoûté les caracteres dont on vient de parler; contrefaiſant l'écriture de l'original, & ſe ſervant d'encre propre à cela. D'autres aſſuroient que cet exemplaire d'Hippocrate qui étoit dans la Bibliotheque d'Alexandrie, & où ces mêmes caracteres ſe trouvoient, avoit été apporté de Pamphilie en Egypte par Mnémon, qui le vendit à Ptolomée, 6 que Galien dit avoir eu un grand empreſſement pour remplir ſa Bibliotheque de bons livres, & avoir fait des dépenſes extrordinaires pour cela. Ils ajoûtoient que le titre de cet exemplaire portoit, que ce même livre étoit venu par les vaiſſeaux, ou par mer, & que Mnémon Sidite l'avoit corrigé.

Ceux qui ont lu Hippocrate ſavent ce que c'eſt que les caracteres, que l'on vient de dire que Mnémon avoit ajoûtez au texte de cet Auteur; il faut néanmoins en dire ici un mot, parce que cela ſert à faire voir d'un côté la grande eſtime que l'on faiſoit des Obſervations d'Hippocrate, & de l'autre la maniere dont les Médecins qui ſont venus peu de temps après lui, prétendoient s'inſtruire en tirant ce qu'il y a d'eſſentiel dans ces obſervations, & en le mettant en
„ notes abregées. 7 Pythion, *dit Hippocrate*, qui demeuroit auprès du tem-
„ Ple

1 *In Voce* τριλλη.

2 *Part.* 1. *Liv.* 1. *Chap.* 20. *à l'endroit, où il eſt parlé d'Eſculape de Cos.*

3 *Liv. & Cap.* 22.

4 *Acutor. Lib.* 2. *Cap.* 10.

5. *Galen. in Lib.* 3. *Hippocrotis, de Morb. Vulgar. Comment.* 2.

6 Il paroît par ce paſſage, que Ptolomée Evergetes ſuivoit les traces de Philadelphe ſon pere, qui eſt celui qui avoit établi le premier la fameuſe Bibliotheque d'Alexandrie. *Voyez ci-deſſus, Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 30. & *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 3.

7 *Epidemic. Lib.* 3. *Sect.* 1. *Ægr.* 1.

„ ple de la Terre, eut dès le premier jour les mains tremblantes, une fiévre aigue & de la rêverie. Ces accidens augmenterent le second jour. Le troi-„ sième, c'étoit la même chose. Le quatrième il rendit de la bile pure en „ petite quantité. Le cinquième, il y eut encore de l'augmentation, à „ l'égard des premiers accidens, le malade dormit peu, & son ventre se resser-„ ra. Le sixième, les crachats furent de diverses couleur, & en partie ti-„ rans sur le rouge. Le septième, le malade eut la bouche de travers. Le „ huitième, tous les accidens augmenterent encore, & le tremblement en par-„ ticulier continuoit toujours. Depuis le commencement jusqu'au huitième „ jour les urines furent claires & sans couleur, avec un nuage suspendu au mi-„ lieu. Le dixième il sua; les crachats furent un peu plus mûrs, & la mala-„ die fut jugée, c'est à dire terminée par une espece de crise. Environ le „ temps de cette crise, les urines se tinrent un peu claires. Enfin au bout de „ quarante jours un abscès qui s'étoit formé vers l'anus, se dissipa par une éva-„ cuation d'urine, qui obligeoit le malade à uriner à tout moment avec quel-„ que acreté, ou quelque douleur.

Continuation du Siecle xxxvij. & comment du xxxviij.

Au dessous de cette description on trouve les caracteres dont il s'agit, dont le premier ressemble à un Π, qui a un I, au milieu; le second est un simple Π. le troisième est un OY. le quatrième un M; & le cinquième enfin un Y. On explique ces caracteres de cette maniere, πιθανὸν πλῆθος ὕρων τεσσαρακοστῇ ὑγείαν, c'est dire, *il est probable que la quantité d'urine, qui fut rendue le quarantième jour, guérit le malade*; par où l'on a voulu marquer que cette derniere crise, qui étoit arrivée par une grande évacuation d'urine, avoit été plus parfaite que la précedente où il y avoit eu des sueurs; & insinuer en même temps que cette difference venoit de ce que la premiere crise ne s'étoit pas faite dans 1 un jour critique, comme la derniere. Peut-être aussi que ces Médecins vouloient dire quelque autre chose que l'on ne sait pas.

Il y eut encore, dans l'intervalle que nous marquons, un 2 Archelaus, Egyptien, qui dédia au Roi Ptolomée un livre en vers où il traitoit de *l'histoire naturelle*, comme un l'apprend *d'Antigonus Caryſtius*, qui vivoit sous Ptolomée Philadelphe; d'où l'on peut inferer que c'étoit au même Ptolomée qu'Archélaus avoit dédié son livre. Athénée parle d'un autre *Archelaus*, qui étoit de la Chersonese, & qui avoit écrit sur un sujet approchant de celui que l'autre avoit traité. Vossius croit que c'est le même que le précedent.

Archibius, que pline dit aussi avoir dédié quelque livre de Médecine au Roi *Antiochus*, doit être du même rang que les autres dont on a parlé. 3 Galien cite aussi un Médecin de ce nom.

Jollas, ou *Jolaüs*, Bithynien, cité par Pline, par Dioscoride, & par d'autres, comme ayant écrit *des médicamens*, est d'un temps plus incertain, quoi qu'il n'ait pas dû être éloigné de celui dont il s'agit.

Nous avons compté ci-devant un Apollophanes, entre les disciples d'Erasistrate. L'Historien Polybe donne un Medecin de ce nom à Antiochus *Soter*.

Nicias,

1 *Voyez Part. 1. Liv. 3. Chap. 5.*
2 *Voyez Diogene Laërce; Pline, dans l'Indice du Liv. 28. & le Schol. des Thériaq. de Nicandr.*
3 *De Compos. Medicam. per genera. Lib. 5. Cap. 14.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

NICIAS, de Soli, Médecin de *Pyrrhus*, eſt du rang des précedens par rapport au temps. Théocrite parle de lui avantageuſement; mais cela n'empêcheroit pas qu'il ne fût indigne d'être joint avec les autres, s'il étoit vrai qu'il eût offert aux Romains d'empoiſonner le Roi ſon Maître, avec qui ils étoient en guerre. Elien attribue le même fait à un autre Médecin nommé *Cineas*, qui pourroit être le nom du précedent renverſé; *Cineas* pour *Nicias*. On a auſſi dit la même choſe d'un *Timochares*, qui n'étoit pas Médecin.

Il ſe trouve un autre *Nicias*, de Nicopolis, Médecin contemporain de Plutarque. Le même Auteur cite d'ailleurs un *Nicias Mallotes*, qui avoit écrit *des pierreries*, & qui peut être le même qui eſt auſſi cité par Stobée.

On pourroit encore placer entre les Médecins précedens *l'Auteur du Commentaire ſur les Aphoriſmes d'Hippocrate*, qui eſt attribué à Oribaſe; ce premier Auteur ayant dû être contemporain de Ptolomée Evergetes, par l'ordre duquel il dit avoir écrit. Mais il eſt viſible que c'eſt une piece ſuppoſée, & même fort groſſierement, l'Auteur citant Pelops, Rufus, Soranus, & Galien qui ont tous vécu plus de trois cens ans après le Roi d'Egypte que l'on a nommé.

NICANDER, de 1 *Colophon*, Poëte & Médecin célebre, a vêcû, ſelon quelques-uns, ſous Ptolomée Philadelphe, ou ſelon d'autres, ſous Attalus *Galatonices*. Il nous eſt reſté deux des ouvrages de Nicander; l'un, qui eſt intitulé *Theriaca*, où il décrit en vers les accidens qui ſuivent les bleſſures faites par des *bêtes venimeuſes*, y joignant les remedes propres; & l'autre dont le titre eſt *Alexipharmaca*, où il traite des *poiſons*, & des *contrepoiſons*. 2 Demetrius Phalereus, Theon, Plutarque, & 3 Diphilus de Laödicée, avoient écrit des commentaires ſur le premier de ces livres. Nous avons encore aujourd'hui des ſcholies Grecques très-ſavantes ſur l'un & ſur l'autre de ces mêmes livres, mais on ne ſait pas le nom de l'Auteur; Voſſius ſoupçonne qu'elles ſont de Diphilus, dont on vient de parler.

Nicander avoit encore écrit un *recueil de remédes*; & il avoit mis en vers *les Prognoſtiques d'Hippocrate*. Il avoit d'ailleurs compoſé des *Métamorphoſes*, comme fit depuis Ovide, & d'où il y a apparence que celles *d'Antonius Liberalis* ont été tirées. Ciceron & d'autres Auteurs citent auſſi les *ouvrages ſur l'Agriculture*, ou *les Géorgiques* de Nicander.

Entre les *poiſons* dont ce Poëte Médecin fait mention, il ne s'en trouve que deux qui ſoient tirez des *mineraux*, la *litharge* & la *ceruſe*, ce qui marque qu'on n'en conoiſſoit point d'autres en ce temps-là. Tout le reſte eſt tiré des *plantes* & des *animaux*. L'un des plus pernicieux de ces poiſons étoit celui qu'on appel-

1 *Cicero, de Oratore*; *Suidas*. Nicander dit lui-même, au commencement de l'un de ſes Poëmes, qu'il étoit voiſin de l'Apollon de *Claros*. Or le temple de Claros, où ce Dieu rendoit ſes oracles, étoit tout auprès de Colophon, comme le remarque Strabon, (*Liv.* 13.) On a confondu ce Nicander avec un Grammairien qui étoit de Thyatire (*Steph. Byzant. in voce Thyatira.*) On trouve dans Voſſius (de Hiſtoric. Græc.) les titres des livres de ces deux Nicandres, que cet Auteur ne diſtingue pas d'abord; quoi qu'il convienne à la fin que ces livres ne ſont peut-être pas tous d'un même Nicander.

2 Steph. Byzan. in voce *Carope*. Ce Demetrius eſt different du fameux Philoſophe Péripatéticien, qui a vécu auparavant; ou Stephanus s'eſt trompé.

3 *Athenæus*.

loit *Toxicum*. Les Botaniſtes ne l'ont point décrit, parce qu'ils ne ſavoient ſans doute, pas de quelle plante il ſe tiroit, ou ce que c'étoit, quoi qu'ils en conuſſent les mauvais effets; comme la même choſe nous arrive encore aujourd'hui à l'égard de quelques drogues, qui ſont dans l'uſage de la Médecine, ſans que l'on ſâche quelquefois ſi elles ſont tirées d'une plante ou d'un animal, & quelle eſt la maniere dont elles ſe préparent, parce qu'elles viennent de pays éloignez. Nicander met auſſi *l'Opium* au rang des poiſons. On aura 1 ci-après occaſion de parler plus particulierement de cette drogue, & de ſon uſage dans la Médecine ancienne.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Il ſe trouve un *Mutius Fonteius Nicander*, Médecin, dans une ancienne Inſcription, mais on ne ſait pas quand il a vécu.

Philippe, dernier Roi de Macédoine, de ce nom, avoit un Médecin nommé 2 Calligenes, qui tint cachée la mort de ce Roi juſqu'à ce que *Perſée* ſon Succeſſeur en eût reçu la nouvelle. Ce Philippe étoit contemporain de Ptolomée *Philopater*, qui commença à regner l'An du Monde M. M. M. DCCCXXX.

Les Médecins contemporains d'Hérophile & d'Eraſiſtrate, ou de leurs diſciples ne furent pas les ſeuls qui travaillerent à l'avancement de la Médecine; il y eut auſſi de fameux *Philoſophes*, qui les ſeconderent. Le premier & le plus conſiderable eſt Theophraste, qui ſucceda à Ariſtote dans l'Olympiade CXIV, au commencement du regne de Ptolomée *fils de Lagus*, ſous lequel on a dit qu'Hérophile fleuriſſoit. La plus grande partie des Ecrits de Théophraſte, qui ſont venus juſqu'à nous, concernent *les Plantes*. Mais comme les Plantes peuvent être conſiderées par rapport à *l'Agriculture*, à la *Phyſique*, ou à la *Médecine*, on peut dire que ce Philoſophe, non plus qu'Ariſtote, n'a eu principalement en vuë d'en parler que comme Phyſicien. C'eſt ce qui l'a obligé à examiner plûtôt la maniere dont elles croiſſent, & les parties qui les compoſent, que leurs proprietez Médicinales. Neanmoins il touche quelquefois ce dernier ſujet en paſſant; & comme il en a décrit pluſieurs, ſon travail à cet égard n'eſt pas inutile aux Médecins. On aura occaſion d'en parler plus particulierement quand on en ſera à 3 *Dioſcoride*.

Il nous reſte d'ailleurs quelques petits livres de Théophraſte, touchant *les Vertiges*, les *Défaillances*, les *Sueurs*, & la *Paralyſie*, dans leſquels il recherche ſimplement les cauſes de ces maladies, ſans parler des remedes qu'il y faut apporter. Il dit, à l'égard des *Vertiges*, qu'ils viennent *lors qu'un eſprit étranger, ou une humidité ſuperflue ſe porte à la tête, ou* 4 *autour de la tête, ſoit que cela vienne de quelque choſe que l'on ait pris intérieurement, comme du vin ou quelqu'autre liqueur, ſoit que l'on ait tourné en rond; car*, ajoûte-t-il, *le cerveau eſt naturellement humide; & quand quelque eſprit étranger y entre, il fait de la violence après qu'il s'y eſt inſinué, & pouſſe l'humidité naturelle juſques dans les veines, en la faiſant mouvoir en rond; en ſorte que cet eſprit fait le même effet que ſi quelqu'un prenoit cette tête & la faiſoit tourner en rond; étant indifferent que la même choſe ſe faſſe par une cauſe externe, ou par une cauſe interne.*

La

1 *Part.* 2. *Liv.* 2. *Chap.* 7.
2 *Voyez Tite Live.*
4 *Voyez ci-après, Part.* 3. *Liv.* 2. *Chap.* 3.
4 Τὰ περὶ τὴν κεφαλὴν, façon de parler Grecque.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

La Paralyſie arrive *par un refroidiſſement, ou par une privation & un défaut d'eſprit. Car c'eſt l'eſprit qui eſt l'auteur de la chaleur & du mouvement; enſorte qui s'il devient immobile, le ſang & l'humide ſe réfroidiſſent néceſſairement. C'eſt par cette raiſon que l'on ſe ſent les pieds engourdis, auſſi bien que les membres ſupérieurs, lors qu'ils ſont preſſez par une chaiſe ou de quelqu'autre maniere; car cette compreſſion arrête ou intercepte l'eſprit, qui ne pouvant plus ſe mouvoir comme à l'ordinaire, cauſe le refroidiſſement du ſang.* On void par ce que l'on vient de lire, que ce Philoſophe ne penſoit pas mieux aux *nerfs*, dans cette occaſion, qu'Hippocrate, & qu'il ne conoiſſoit pas mieux leurs uſages que ſon Maître Ariſtote. Quelqu'un pourroit trouver étrange que Théophraſte ayant vêcu du temps d'Hérophile, comme nous le ſuppoſons, n'eût point profité des lumieres de celui-ci, par rapport â l'Anatomie; mais il ſe peut que ce Philoſophe eût compoſé le petit livre, d'où le paſſage que nous avons traduit eſt tiré, avant qu'Hérophile eût fait toutes ſes découvertes, ou que Théophraſte qui demeuroit à Athenes, ne fût pas encore informé alors de ce qui ſe faiſoit à Alexandrie où Hérophile travailloit; ou enfin il n'eſt pas impoſſible que le premier, qui pouvoit être le plus âgé, ait mépriſé les découvertes du dernier, ſuppoſé qu'il en ait eu conoiſſance; à peu près comme divers Anatomiſtes du ſiecle paſſé, même des plus fameux, qui vivoient dans le temps que l'on découvrit la circulation du ſang, ne la voulurent point admettre, quelques évidentes qu'en fuſſent les preuves.

Nous avons auſſi un livre de Théophraſte, qui eſt intitulé *Des Pierres*, où il traite de toutes les ſortes de pierres, des fines & des autres, de leur nature, de la maniere dont elles ſe forment, des lieux où on les trouve &c. Comme on void par le catalogue de ſes Ecrits, qu'il a donné à quelques-uns de ſes livres les mêmes titres qu'Ariſtote avoit donnez aux ſiens, il y a de l'apparence que l'on a changé le plurier en ſingulier dans le titre du livre d'Ariſtote, *de la Pierre*, duquel on a parlé ci devant.

Apulée, dans ſa premiere Apologie, cite un livre de Théophraſte concernant *le Mal Caduc*; & un autre intitulé *des Animaux qui ne voyent point*. Cet Auteur ajoûte que Théophraſte diſoit dans ce dernier livre, que la depouille d'une eſpece de *Lézard*, nommé *Stellio*, eſt un remede pour le mal dont on vient de parler; mais qu'on a de la peine à trouver de cette dépouille, parce que ces animaux la mangent incontinent qu'ils l'ont poſée

1 Ariſtote eût un autre diſciple nommé ME'NON, qui avoit compoſé un livre intitulé 2 *l'Aſſemblée des Médecins*, ou *Recueil Médicinal*. Galien dit que quelques uns attribuoient ce livre à Ariſtote lui même, mais qu'il étoit reconu de la plûpart pour être de *Ménon*. Ce même livre, qui ſe trouvoit encore du temps de Galien, s'eſt perdu depuis, ce qui a été une grande perte par rapport au ſujet que je traite, je veux dire, à l'hiſtoire de la Médecine. Ménon avoit recueilli dans ce livre, ou dans ces livres, car il y en avoit pluſieurs, les divers ſentimens de tous les Médecins qui avoient été avant lui. La ſeule particularité, qui nous eſt reſtée de tout ce que cet Auteur avoit ramaſſé, c'eſt

ce

1 *Galen. Comment.* 1. *ad Lib. Hippocr. de Nat. Hum.*

2 Συναγωγὴ ἰατρικὴ.

ce que rapporte 1 Plutarque touchant une certaine *maladie du foye*, qui portoit ceux qui en étoient atteints, à *chaſſer aux rats*, & à les épier comme font les chats. Plutarque ajoûte que cette maladie étoit décrite 2 *dans les livres de Ménon*, & il la met au nombre de quelques autres, qu'il dit avoir paru en certains temps & diſparu dans la ſuite. Ce qui l'obligeoit à croire que cette maladie ne ſe voyoit plus, c'eſt que de tous ceux que les Médecins, poſterieurs à Ménon, avoient dit être 3 *malades du foye*, il n'y en avoit pas un de qui ces Médecins euſſent obſervé qu'il faiſoit la guerre aux ſouris. Mais la conſéquence n'étoit pas juſte; parce que les premiers qui avoient vu que certains malades épioient les ſouris, pouvoient s'être trompez lors qu'ils avoient jugé que cette fantaiſie venoit d'une mauvaiſe diſpoſition du foye; ſans que cela empêchât que leur obſervation ne fût vraye quant au fond, c'eſt à dire, en ce qui concernoit la deſcription des accidens de la maladie, qui eſt une choſe qui tomboit ſous les ſens, quoi que la cauſe en fût cachée. Les livres des Médecins tant anciens que modernes ſont remplis d'hiſtoires de malades qui ſont tombez dans toutes ſortes d'égaremens d'eſprit ou d'imagination, les uns ayant contrefait *les loups*, les autres *les chiens*, & même 4 *les chats*, qui eſt le cas dont il s'agit ici. Il ſe pourroit auſſi que les preneurs de rats, dont parloit Ménon, cherchaſſent ces animaux pour les manger, par une *dépravation d'appetit*, comme il arrive aux perſonnes qui mangent de la *craye*, du *charbon*, des *cendres*, du *plâtre*, & autres choſes abſurdes.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Heraclide, de Pont, autre Philoſophe, avoit étudié partie ſous Ariſtote, partie ſous *Speuſippus*, diſciple de Platon. Il avoit écrit un livre des *Cauſes des maladies*, & un autre intitulé, *de la Maladie ou l'on eſt ſans reſpiration*. Héraclide diſoit que dans cette maladie ou demeuroit quélquefois juſqu'à trente jours ſans reſpirer, en ſorte que l'on paroiſſoit mort, ſans néanmoins que le corps ſe corrompît. L'on a vu ci-deſſus qu'Empédocle avoit guéri une femme de cette maladie, qui eſt une eſpece de *ſuffocation de mere*. On parlera dans le Livre ſuivant d'un autre Héraclide, fameux Empirique.

6 Straton, qui étoit auſſi du nombre des Péripatéticiens, ſucceda à Théophraſte, & fut précepteur du Roi Ptolomée Philadelphe. Il avoit écrit quelques livres concernant *la Médecine* & *l'Hiſtoire naturelle*, comme on l'apprend de Diogene Laërce, qui ajoûte que ce Philoſophe étoit diſtingué par le titre de *Phyſicien* qu'on lui donnoit ordinairement, & qui étoit fondé ſur ce que Straton s'étant preſque entierement attaché à la Phyſique, ou à la recherche des choſes naturelles, avoit négligé la *Morale*, & les autres parties de la Phi-

1 *Sympoſiac. Lib.* 8. *Quæſt.* 9.

2 Ἐν τοῖς Μελωνείοις. Le ſavant Reineſius a le premier remarqué qu'il falloit lire Μενωνείοις, & qu'il s'agiſſoit ici des livres de *Ménon* citez par Galien. *Reineſ. Var. Lect. Lib.* 1. *Cap.* 10.

3 Ἠπατικοὶ. *Voyez ci-deſſus*, *Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 8.

4 *Martin Weinrich*, Médecin du ſiecle paſſé, rapporte un exemple de cette ſorte de fantaiſie. *Voyez les diverſes Leçons de Reineſius, à l'endroit que l'on a cité.*

5 Περὶ τῆς ἄπνοι.

6 Nam Strato, Theophraſti auditor, quanquam fuit acri ingenio, tamen ab ea diſciplina omnino ſe movendus eſt: qui cùm maximè neceſſariam partem Philoſophiæ, quæ poſita eſt in virtute & in moribus, reliquiſſet, totumque ſe ad inveſtigationem Naturæ contuliſſet, in ea ipſa plurimum diſcedit à ſuis. *Cicero, Academic. Quæſt. Lib.* 1.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Philoſophie. Diogene Laërce remarque au même endroit, qu'Ariſtote avoit cité un ancien Médecin, nommé *Straton;* mais cette citation ne ſe trouve pas dans ce que nous avons des Ecrits de ce Philoſophe. L'on a parlé ci-devant d'un troiſième Straton, que l'on a compté entre les diſciples d'Eraſiſtrate.

1 TIMON Phliaſien, Philoſophe de la Secte de *Pyrrhon*, vivoit auſſi ſous Ptolomée Philadelphe. Il étoit encore Médecin & Poëte; & il eut un fils nommé XANTHUS, auquel il enſeigna la Médecine. Pline (in Indic. Lib. 25.) cite un *Xanthus* Médecin.

CHAPITRE IX.

Partage de la Médecine en trois Profeſſions.

CE fut à peu près du temps d'Hérophile & d'Eraſiſtrate, ſelon la remarque de 2 Celſe, que la Médecine, qui juſqu'alors avoit été exercée avec toutes ſes dépendances par une perſonne ſeule, fut partagée en trois parties, dont chacune fit dans la ſuite l'occupation de trois perſonnes differentes.

Ces trois parties furent la Médecine 3 *Diététique*, la 4 *Pharmaceutique* & la *Chirurgique*. La premiere employoit *le régime de vivre*, pour guérir les maladies; la ſeconde, *les médicamens;* & la troiſième, *l'opération de la main.* Si l'on ſuivoit cette diviſion à la lettre, l'on en pourroit tirer cette conſéquence, que ceux qui mettoient en uſâge la Diéte ne devoient point ſe ſervir de médicamens, ni ceux qui adminiſtroient les médicamens, ou qui operoient de la main, employer la Diéte. Mais Celſe s'explique 5 ailleurs, lors qu'il dit, *que toutes les parties de la Médecine ont une ſi grande liaiſon l'une avec l'autre, qu'elles ne peuvent point être ſéparées; que celle qui traite par la diéte y joint quelquefois les médicamens; & que celle qui ſe ſert des médicamens a auſſi beſoin de la diéte; enſorte que chaque partie tire ſon nom de ce d'où elle prend le plus, ou de ce qui eſt le principal de ſon emploi.*

Cette même diviſion pourroit auſſi faire croire que Celſe a voulu marquer les trois profeſſions, par leſquelles la Médecine s'exerce aujourd'hui, c'eſt à dire, celle des *Médecins*, celle des *Apothicaires*, & celle des *Chirurgiens*. Mais la choſe n'alloit pas préciſément de cette maniere. Ceux qui exerçoient la premiere des parties de la Médecine que l'on a déſignées, qui eſt la *Diététique*, étoient, à la verité, les mêmes que nos Médecins; mais il n'en étoit pas ainſi des autres, comme on le verra par la ſuite Les premiers ayant eu pour leur département les maladies du dedans, dont la cauſe eſt pour l'ordinaire difficile à trouver, avoient été de tout temps les plus eſtimez. 6 Ce qui avoit d'autant plus

1 *Diogen. Laërt. in Timone.*
2 *Vid. Præfat. Lib* 1.
3 *Voyez ci-deſſus, Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 15.
4 En Latin *Medicamentaria.*
5 *Præfat. in Lib.* 5.
6 Ejus autem quæ victu morbos curat longe clariſſimi Auctores, altius quædam agitare conati, rerum quoque Naturæ cognitionem ſibi vindicaverunt, tanquam ſine ea trunca & debilis Medicina eſſet. *Celſ. Præfat. in Lib.* 1.

plus porté les peuples à leur donner la préference, c'eſt que les Médecins Diététiques aſſuroient, comme on l'a remarqué ci-deſſus, que pour exercer leur profeſſion en habiles gens, ils étoient engagez à conoître toute la Nature, c'eſt à dire être Philoſophes, ſans quoi la Médecine étoit défectueuſe. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

Ceux qui exerçoient la troiſième partie differoient de nos Chirurgiens en ce qu'ils n'embraſſoient pas tant de choſes qu'eux. Ils ne ſe méloient que de la *Chirurgie* proprement dite, c'eſt à dire, de la ſeule Opération de la main, & ils n'entreprenoient point les maladies qui ſe peuvent guérir par un autre moyen. Ils ne devoient pas même, ſelon Celſe, traiter *les playes*, & encore moins *les ulceres* & *les tumeurs*, ſi ce n'eſt dans les cas où il falloit néceſſairement faire quelque *ouverture*, ou quelque *inciſion*.

Les maladies que l'on vient de nommer, étoient le partage de ceux qui exerçoient la *Pharmaceutique*, qui les traitoient par *l'application des médicamens*, qui arrêtent le ſang, qui conſolident, qui mondifient, qui font croître les chairs, qui font ſuppurer, qui font percer ou vuider un abſcès. Ceux-ci, en un mot, entreprenoient toutes les maladies qui ſe peuvent guérir par l'application extérieure des médicamens. Que s'ils n'en pouvoient venir à bout, & qu'il falût employer le fer & le feu, ils remettoient alors leurs malades aux Chirurgiens. On void par là qu'ils étoient bien differens de nos Apoticaires.

Avant ce partage, ceux qu'on appelloit *Médecins* rempliſſoient ſeuls tous les devoirs de ces trois profeſſions, comme on l'a remarqué ci-devant, & l'on ne reconoiſſoit tout au plus que deux ordres dans la Médecine, ou il n'y avoit que de deux ſortes de Médecins. Les premiers, que l'on appelloit Médecins 1 *Architectes*, ſervoient ſeulement les malades de leur conſeil, & donnoient les ordres aux ſeconds, qui étoient appellez Médecins 2 *Manœuvres*, & qui travailloient de leurs mains ſous les yeux des autres, ſoit pour les operations, ſoit pour la compoſition ou pour l'application des remedes. La même ſubordination ſe rencontre, ſelon Ariſtote, dans tous les arts. Mais il arriva dans la Médecine que les derniers dont on a parlé, qui étoient les ſerviteurs des premiers, & quelquefois leurs enfans, ou leurs diſciples, s'ingerérent de faire ſeuls ce qu'ils n'avoient fait auparavant que ſous la conduite d'autrui, & de ſe faire un métier particulier chacun de ce qu'il entendoit le mieux, par rapport à la Chirurgie ou à la Pharmaceutique, en ſorte que la Médecine ſe trouva partagée comme on l'a dit.

Ceux qui pratiquoient la Chirurgie avoient le même nom qu'ils ont aujourd'hui. On les appelloit *Chirurgiens*, ou *Médecins Chirurgiens*, c'eſt à dire *Médecins operans de la main*. On trouve auſſi dans Pline le nom de 3 *Vulnerarius*, ou *Vulnerum Medicus*, *Médecin des playes*, qui conviendroit plutôt à ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, parce que les playes étoient de leur département; ſelon la diviſion de Celſe, qu'aux Chirurgiens; mais je penſe que Pline a entendu par là un Chirurgien, ces profeſſions n'ayant pas toûjours été ſi bien diſtinguées, qu'on ne les ait ſouvent confondues.

Ceux qui s'attachoient à la *Pharmaceutique*, ou à la Médecine *Médicamentaire*, étoient appeliez 4 *Pharmaceutæ*. Le nom de *Pharmacopœus* ſe prenoit en mauvaiſe part, & ſignifioit dans l'uſage ordinaire *un Empoiſonneur*, qu'on appelloit encore

1 Ἀρχιτεκτονικοὶ. 2 Δημιουργοὶ. *Ariſtotel. Politicor. Lib.* 3. *Cap.* 11. 3 *Lib.* 29. *Cap.* 1.
4 *Galen. ad Thraſybulum, Cap.* 24.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

φαρμακὸς, & φαρμακεὺς, du mot *Pharmacum*, qui signifie indifferemment toute sorte de drogue ou de composition *bonne* ou *mauvaise*, & tout *médicament* ou tout *poison*, tant simple que composé. Les Latins ont dit de même *médicamentum* pour *poison*, & 1 *Médicamentarius* pour *Empoisonneur*, quoi que le dernier de ces noms dénôt aussi un *Apothicaire*, comme le premier signifioit d'ailleurs un médicament.

Le mot *Pharmacopola* marquoit chez les Anciens une autre espece de profession. On appelloit ainsi en general tous ceux qui vendoient des médicamens, quoi qu'ils ne les préparassent pas. Mais on donnoit particulierement ce nom à ceux que nous appellons aujourd'hut *Charlatans*, ou *Bâteleurs*, qui montent sur le théatre, & qui vont courant le monde pour vendre des médicamens. On les appelloit à cause de cela 2 *Circulatores*, *Circuitores*, & *Circumforanei*. On les appelloit encore ἀγυρται, *Agyrtæ*, d'un mot qui signifie *assembler*, parce qu'ils assembloient le peuple autour d'eux, & qu'il ne manquoit pas alors de sots, comme il y en a encore beaucoup aujourd'hui, pour les écouter & pour ajoûter foi à ce qu'ils disoient, ni même quelquefois de 3 gens de bon sens qui se divertissoient à les entendre causer, sans vouloir leurs remedes. Ils étoient aussi nommez ὀχλαγωγοὶ, par la même raison. On leur donnoit enfin le nom de 4 *Sellularii Medici*, ἐπιδίφριοι ἰατροὶ, *Médecins Sédentaires*, parce qu'ils se tenoient assis dans leurs boutiques, en attendant les châlans. C'est là le mêtier qu'Epicure reprochoit à *Aristote*, comme on l'a remarqué ci-dessus. C'étoit aussi celui d'*Eudamus*, dont on a parlé au dernier Chapitre de la premiere Partie; celui d'un *Chariton*, de qui Galien a tiré quelques descriptions de médicamens, & qu'il appelle ὀχλαγωγὸς, celui d'un *L. Clodius*, d'Ancone, que 5 Ciceron appelle *Pharmacopola Circomforaneus*, qui étoit d'ailleurs un empoisonneur. Il est enfin parlé d'un de ces *Coureurs de marchez*, dans l'Inscription suivante,

L. SABINUS. L.
PRIMIGENIUS.

Ortus ab Iguvio Medicus fora multa sequutus
Arte feror nota nobiliore fide.
Me consurgentem valida fortuna juventa
Constituit, rapidis imposuitque rogis.
Clusino cineres flammæ cessere sepulcro,
Patronus patrio condidit ossa solo.

Celui

1 Medicamentaria mulier, id est, Venefica. Cod. Theodos. de Repud. Titul. 16. Leg. 3. 2 Ces noms Latins semblent être exprimez par le Grec περιοδευται. Saumaise (*Plinian. Exercit. in Solin.*) & divers autres Savans sont de ce sentiment. Galien parle d'un *Magnus*, qu'il appelle περιοδευτὴς, & de qui il rapporte la composition d'un médicament. Ce pouvoit être un de ces *Bateleurs*, qui ont quelquefois de bons remedes, mais qu'ils appliquent mal en diverses occasions. (*De Compos. Medicam. Local. Lib. 5. Cap. 7.*) Le mot περιοδευτὴς marque d'ailleurs, chez les Jurisconsultes, *un Médecin* proprement dit; parce, disent les Commentateurs, qu'il faut nécessairement que les Médecins fassent souvent le tour de la ville où ils pratiquent, ou qu'ils aillent & viennent pour voir leurs malades. Le mot περίοδος ou περίοδοι exprime ces allées & ces venues. De περίοδος on a fait περιοδευτὴς (*Pandect. 1. de Excusat. Lib. 6. Paragraph. Grammatici.*) On appelloit aussi du même nom des Ecclésiastiques qui avoient charge de visiter les malades dans les diverses Paroisses, ou dans les Dioceses. *Vid. Menag. Amœnit. Juris, & ci-après, Part. 2. Liv. 4. Sect. 1. Chap. 11.* 3 Itaque auditis, non auscultatis, tamquam Pharmacopolam: nam verba ejus audiuntur, verùm ei se nemo committi si æger est, *dit Caton dans A. Gelle.* 4 *Salmas. in Solinum.* 5 *Orat. pro Cluentio.*

Celui-ci devoit être plus homme de bien que le précedent. La lettre L. qui est après son nom, marque qu'il étoit Affranchi, outre qu'il est parlé de son Patron dans l'épitaphe. *Magnus*, dont il est parlé dans la note qui est au bas de cette page, étoit peut-être aussi de la même profession. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

Je ne sai si ceux qu'on appelloit *Pharmacotribæ*, c'est à dire, *Mêleurs*, ou *Broyeurs de drogues*, étoient les mêmes que les *Pharmaceutæ*, ou si l'on appelloit seulement ainsi ceux qui composoient les médicamens, quoi qu'ils ne les applicassent pas. Ces derniers pouvoient être les valets des *Droguistes*, qu'on appelloit en Latin *Seplasiarii*, & 1 *Pigmentarii*, & en Grec παντοπῶλαι, & 2 καθολικοὶ, parce qu'ils vendoient de toutes sortes de drogues. On les appelloit encore 3 ῥωποπῶλαι, μιγματοπῶλαι, & dans les derniers temps de la Grece, πημεντάριοι, qui étoit un nom formé du Latin.

Les boutiques, ou les magasins de ces Marchands s'appelloient 4 *Seplasia*, au neutre plurier, & leur mêtier 5 *Seplasia*, au feminin singulier. Ils vendoient aux Médecins, aux Peintres, aux Teinturiers, & aux Parfumeurs toutes les drogues tant simples que composées, dont ils avoient besoin. Ces mêmes Marchands, aussi bien que les faiseurs de médicamens, étoient sujets à vendre des drogues, & des compositions mal conditionnées, & mal faites, & il y avoit autrefois, aussi bien qu'aujourd'hui, une grande infidelité dans ces mêtiers. C'est ce qui obligeoit Pline à censurer les Médecins de son temps, de ce qu'ils ne s'attachoient pas à bien conoître les drogues, & de ce qu'ils les prenoient telles qu'on les leur donnoit, aussi bien que les médicamens composez, qu'ils employoient sur la bonne foi de ceux qui les leur vendoient; au lieu de les composer eux mêmes, comme avoient fait les anciens Médecins.

Mais ce n'étoit pas seulement des Droguistes, que les Médecins achetoient. Ils tiroient les Simples les plus communs, des *Herboristes*, qu'on appelloit en Latin *Herbarii*, en Grec ῥιζοτόμοι, *coupeurs de racines*, & βοτανολόγοι, ou βοτανικοὶ, *cueilleurs d'herbes*, & non pas 6 βοτανισταὶ, ce dernier nom étant propre à ceux qui mondoient les bleds, ou qui en arrachoient les mauvaises herbes. Les Herboristes, pour mieux faire valoir leur mêtier, affectoient superstitieusement de cueillir les Simples en de certains temps particuliers, & avec diverses précautions, & cérémonies ridicules; & ils ne manquoient pas aussi d'imposer d'ailleurs aux Médecins, en leur donnant une herbe, ou une racine pour une autre, lorsque ceux-ci ne les conoissoient pas bien.

Les

1 *De pigmentum*, qui signifie proprement les drogues dont les Peintres, ou les Teinturiers se servent; mais qu'on a appliqué à toutes sortes de drogues en general, d'où vient que Cælius Aurelianus appelle de ce nom l'aloë: *Credibile est ad ejus pigmenti*, (id est, aloës) *in Stomacho effectum sensum, accurrere materiam*, &c. *Acutor. Lib.* 2. *Cap.* 9.

2 Ce dernier mot se trouve dans Galien, (*de Antidot.*) qui appelle ainsi un Marchand qui vendoit les drogues pour la Thériaque, qui se préparoit chez l'Empereur Antonin.

3 De ῥῶπος, qui signifie toute sorte de menues marchandises, & de μίγμα, *mélange*.

4 Quodque ab Idumæis vectum Seplasia vendunt.
Et quidquid confert Medicis Lagæa Cataplo. (*Marcellus.*)

5 Credunt Seplasiæ, *dit Pline en parlant des Médecins*, ea omnibus quidem fraudibus corrumpenti, factaque jampridem emplastra & collyria mercantur, tabesque mercium: fraus Seplasiæ sic exteritur. *Lib.* 34. *Cap.* 11.

6 *Vide Salmas. Exercitat. Plinian.* C'est néanmoins de ce mot que celui de *Botanista*, qui se prend ordinairement pour *Herboriste*, est tiré.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Les Herboriſtes, & ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, avoient auſſi des lieux propres pour tenir leurs ſimples, leurs drogues, & leurs compoſitions. On appelloit ces lieux en Grec ἀποθῆκαι, *Apothecæ*, d'un nom géneral qui ſignifioit toutes ſortes de lieux, où l'on reſſerroit quelque choſe, & d'où l'Italien *Botega*, & le François *Boutique*, ont été formez, auſſi bien que le nom d'*Apothicaire*, en a été tiré.

Les Boutiques des *Chirurgiens* s'appelloient ἰατρεῖα, chez les Grecs, du mot ἰατρὸς, Médecin; parce que tous ceux qui ſe mêloient de quelque partie de la Médecine que ce fût, s'appelloient anciennement Médecins, & que les Médecins proprement dits étoient auſſi Chirurgiens, comme on l'a remarqué ci-devant, en plus d'un endroit. Plaute a traduit ce mot par celui de 1 *Medicina*. Et comme de ſon temps la Médecine n'avoit pas encore été partagée à Rome, & que le Médecin, le Chirurgien, l'Apothicaire, & le Droguiſte, étoient une ſeule perſonne, ce nom convient dans ce Poëte Comique à toutes les Boutiques en géneral, où l'on exerçoit quelque profeſſion dépendante de la Médecine; ſoit qu'on y vendît des médicamens, ou des drogues, ſoit qu'on y pansât des bleſſez &c. tout de même que le mot 2 *Medicus*, marque chez lui *un vendeur de drogues*.

Pollux appelle la Boutique d'un Teinturier du nom de φαρμακῶν. Celles de ceux que nous avons appellez *Pharmacopolæ*, s'appelloient *Pharmacopolia*; comme celles des Parfumeurs, & Onguentaires, qu'on nommoit *Myrepſi*, dont on a parlé ailleurs, s'appelloient *Myropolia*, & *Myrothecia*. Pour celles des Barbiers, on leur donnoit le nom de κειρεῖα, en Latin *Tonſtrinæ*.

Pour revenir au partage de la Médecine, nous l'avons expliqué préciſément au ſens de Celſe, qui l'a reglé de cette maniere; ſoit que la choſe ſe pratiquât effectivement ainſi de ſon temps, ſoit qu'il ait voulu ſimplement marquer comme elle devoit aller. Quoiqu'il en ſoit, cet uſage changea dans la ſuite, les uns ayant empieté ſur le mêtier des autres, ou en ayant exercé plus d'un, ou les mêmes noms étant reſtez, quoi que les emplois n'ayent plus été les mêmes. Quelques ſiecles après Celſe, ceux que l'on nommoit en Grec πιμενταριοι, & en Latin *Pimentarii*, ou *Pigmentarii*, qui devoient être proprement des *Droguiſtes*, comme on l'a remarqué, faiſoient auſſi la fonction d'*Apothicaire*, témoin ce paſſage d'un ancien Commentateur de Platon, 3 *le Médecin ordonne, & le* Pimentarius *ſert, & prépare ce dont on a beſoin* On ne peut pas ſavoir quand ce changement s'eſt fait, l'Auteur que l'on vient de citer, vivoit environ quatre cens ans après Celſe.

Le partage dont on a parlé n'empêcha pas auſſi que dans la ſuite, & dans le temps même de Celſe, pluſieurs Médecins ne retinſſent l'ancien uſage; & quoi que leur profeſſion tirât ſon nom de la *Diéte*, ils ne s'étoient pas ſi uniquement attachez à ce moyen de ſecourir les malades, qu'ils n'employaſſent non ſeulement les autres remedes, comme il a été dit, mais qu'ils n'euſſent encore ſous eux les *manœuvres*, dont on a parlé, c'eſt à dire, des gens qui *ſaignoient*, qui *ſcari-*

1 *Amphitruo, Act.* 4. *Scen.* 1. *Epidic. Act.* 2. *Scen.* 2.

2 Ibo ad Medicum, atque me ibi toxico morti dabo. *Mercator. Act.* 2. *Scen.* 4.

3 Ὁ μὲν ἰατρὸς ἐπιτάττει, ὁ δὲ πιμενταρίος διακονεῖ, τὰ πρὸς τὴν χρείαν εὐτρεπίζων. *Olympiodorus, in Gorgiam Platonis.*

ſcarifioient, qui *ventouſoient*, qui *donnoient des lavemens*, qui *appliquoient des cataplâmes*, & *des emplâtres*, qui *oignoient*, qui *fomentoient*, qui *baignoient*, qui *préparoient des médicamens*, &c. On parlera ci-après du Médecin *Caſſius*, qui avoit un eſclave qui lui faiſoit ſes compoſitions. Ce Médecin vivoit en même temps que Celſe, ou un peu avant lui. La même choſe ſe pratiquoit auſſi du temps de 1 Galien. Il n'eſt pas impoſſible d'ailleurs qu'on n'en uſât, à cet egard, d'une maniere en un lieu, & d'une maniere en l'autre, dans le même temps. *Continuation du Siecle xxxvij. & comment du xxxviij.*

Il arriva même après Hérophile, ſous lequel on a dit que le partage dont il s'agit, s'étoit fait, que divers Médecins fameux écrivirent ſur la *Chirurgie*, & ſur la *Pharmaceutique*, en particulier; ce qui marque qu'ils ſe retenoient la conoiſſance de tout ce qui dépend de la Médecine, comme on avoit fait auparavant. Et premierement pour ce qui regarde *les médicamens*, quoi qu'on en trouvât diverſes deſcriptions dans les Ecrits des Médecins, qui avoient précedé, comme dans ceux d'Hippocrate, de Dioclès, &c. 2 ces deſcriptions étoient mêlées, & répandues deça delà, dans leurs ouvrages de pratique, & les livres de médicamens étoient fort rares en ce temps-là, comme le remarque Galien; en ſorte que ce fut proprement au temps du partage de la Médecine que l'on commença d'écrire ſur cette matiere en particulier, ou à compoſer des *Recueils de médicamens*; & ce furent les Médecins qui y travaillerent. L'on a vu ci-deſſus qu'Hérophile avoit commencé à mettre les médicamens dans un plus grand uſage qu'ils n'avoient été auparavant. Il fut ſuivi en cela par ſes diſciples, qui par cette raiſon, c'eſt à dire, pour le cas qu'ils en faiſoient, ne manquérent pas d'en écrire à part. Les Médecins Empiriques, qui vinrent en même temps, écrivirent auſſi beaucoup de leur côté ſur le même ſujet. Entre les Hérophiliens qui ſe diſtinguérent par cet endroit, Celſe fait particulierement mention de *Zénon*, *d'Andréas*, & *d'Apollonius Mus*, & Galien leur joint *Mantias*. On a parlé ci-devant de tous ces Médecins.

CHAPITRE X.

Chirurgiens fameux.

LA Chirurgie en particulier ſemble avoir été plus réellement ſéparée du tronc de la Médecine, que la Pharmacie. 3 La Chirurgie, à ce que dit Celſe, commença particulierement en Egypte, d'avoir ſes Profeſſeurs à part, environ dans le même temps. Philoxene fut un des premiers qui compoſa pluſieurs volumes ſur cette matiere. Il y eut encore en ce pays-là un Ammonius, d'Alexandrie, qui fut ſurnommé 4 *Lithotome*, c'eſt à dire, *Coupeur de pierres*, parce qu'il s'aviſa le premier de couper, ou de rompre dans la veſſie les pierres qui étoient trop groſſes, pour pouvoir ſortir par l'ouverture qui

1 *In Lib. Hippocr. de Morb. Epidem. 6. Commentar. 5.*
2 *Voyez ci deſſus, Part. 1. Liv. 3. Chap. 24.*
3 *Celſ. in Præfat. Lib. 7.*
4 *Ibidem, Cap. 26.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

qui se fait pour cela. D'où l'on peut recueillir que le mot de *Lithotomie*, dont quelques uns se servent pour marquer l'operation par laquelle on tire la pierre de la vessie, n'est pas propre, & que l'on parleroit plus juste en appellant cette operation *Cystotomie*, puisque c'est la vessie, & non pas la pierre que l'on coupe.

Divers autres Médecins, ou Chirurgiens écrivirent de la [1] Chirurgie à peu près au même temps; entre lesquels on compte un GORGIAS, deux HERONS, & deux APOLLONIUS, dont l'un étoit le pere, & l'autre le fils. Il y eut encore un EUENOR, un NILEUS, un MOLPIS, un NYMPHODORE, un PROTARCHUS, un SOSTRATE, & un HERACLIDE Tarentin, fameux Médecin Empirique, dont on parlera plus amplement. Mais comme les livres de ces Auteurs ne sont pas venus jusqu'à nous, on n'a rien de considerable à en dire. Celse & Galien rapportent de la plûpart de ces Chirurgiens quelques traits de pratique, comme on le peut voir en consultant ces deux derniers Auteurs. Tout ce que nous avons à dire touchant la Chirurgie ancienne, outre ce qui a été remarqué quand il s'est agi d'Hippocrate, se trouvera lorsque nous en ferons à Celse, sur la fin de cette seconde Partie.

1 *Galen Introduct. Idem in Lib. Hippocrat. de Articul. Comment.* 3. *Cels. in Præfat. Lib.* 7. & *Lib.* 8. *Cap.* 21.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE SECOND.

Où l'on trouve l'Hiſtoire de la Secte EMPIRIQUE, qui commença avec le Siecle XXXVIII.

AVANT-PROPOS.

ON a vu dans le Livre précedent les efforts de quelques Médecins, pour combattre la méthode de ceux qui les avoient précedez, & pour détruire par la force de leurs raiſonnemens, une pratique très-ancienne L'on y a vu auſſi un progrès très-conſiderable dans l'Anatomie. Dans celui-ci au contraire l'on verra des gens qui laſſez, ou peu ſatisfaits du raiſonnement, & des découvertes des Philoſophes, & des Anatomiſtes, ont prétendu que l'on pouvoit ſe paſſer de l'un & de l'autre, & que les ſeules lumieres que l'on doit ſuivre dans l'exercice de la Médecine, ſont celles que fournit l'*Expérience*. On les appella par cette raiſon *Empiriques*, d'un mot Grec qui ſignifie *Expérience*, comme on le verra ci-après, & leur Secte fut appellée, *la Secte Empirique*. Elle commença avec le Siecle XXXVIII. & dura fort long-temps après. Nous verrons dans ce Livre quelle étoit cette Secte, quels en ont été les Auteurs, & quels Diſciples, ou Sectateurs ils ont eu, quoi qu'une partie de ces derniers ayent vécu fort longs-temps après les autres. Nous avons ſuivi la même méthode à l'égard des Sectateurs d'Eraſiſtrate, & de ceux d'Hérophile, & nous en avons rendu raiſon.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant

CHAPITRE I.

SERAPION, & PHILINUS, Chefs des EMPIRIQUES.

1 SERAPION, Alexandrin, fut le premier qui s'avisa de soutenir *qu'il ne sert de rien de raisonner dans la Médecine, & qu'il faut s'attacher uniquement à l'Expérience*; ou du moins comme il fut le premier qui soutint ce sentiment avec chaleur, & qu'il fut d'abord suivi par plusieurs autres, il se trouva par là érigé en Chef de la Secte dont nous parlerons. C'est ce que nous apprenons de Celse.

2 D'autres ont attribué la même chose à PHILINUS, de l'Isle de Cos, qui avoit été disciple d'Hérophile, & ont ajoûté que ce fut Hérophile qui fournit occasion à Philinus d'établir cette Secte. Ils n'ont pas dit comment cela se fit, mais il n'est pas malaisé de le deviner par ce que nous avons rapporté touchant Hérophile, qui est qu'il passoit pour être *à demi Empirique*, parce qu'il étoit dans la pensée qu'on ne devoit raisonner dans la Médecine, que lors qu'il s'agissoit de maladies qui dépendoient d'un désordre arrivé à quelque partie organique ou instrumentelle. Ce que l'on a remarqué d'ailleurs qu'Hérophile avoit fortement recommandé les *médicamens*, & que ses disciples s'étoient beaucoup jettez de ce côté-là, sert encore d'une seconde preuve; car on sait que la recherche des médicamens a été l'unique but des Empiriques. C'est sans doute par cette raison *qu'Hérophile* & quelques-uns des Hérophiliens; comme 3 *Zeuxis*, *Héraclide Erythréen*, & *Bacchius*, sont mis au rang des Empiriques par Galien; quoi que cet Auteur sût très-bien la différence qu'il y avoit entre la Secte d'Hérophile, & celle de Philinus ou de Sérapion.

4 D'autres enfin ont voulu *qu'Acron* d'Agrigente, de qui nous avons parlé dans la premiere Partie, fût le Fondateur de cette Secte. Les Empiriques le soûtenoient eux mêmes, afin d'avoir l'avantage de l'antiquité par dessus les Médecins Dogmatiques, qui n'avoient commencé qu'avec Hippocrate. Pour éclaircir cette difficulté, il faut remarquer qu'il y a eu de deux sortes d'Empiriques parmi les anciens Médecins. Ceux qui ont vécu depuis Esculape, ou depuis le premier qui a réduit la Médecine en art, jusqu'au temps qu'on y a joint les *raisonnemens*, ou la *Philosophie*, ceux-là ont été les premiers *Empiriques*; mais il y a cette difference entr'eux & ceux du parti de Sérapion ou de Philinus, que les premiers étoient Empiriques sans en porter le nom, en sorte qu'on ne peut pas les regarder comme des Sectaires, ainsi que nous l'avons déja remarqué dans la Préface, d'autant plus qu'ils ont été les premiers de tous les Médecins, & qu'ils n'y en avoit point d'autres de leur tems; au lieu que les derniers Empiriques choisirent eux mêmes ce titre, & affectérent de faire

1 Serapion primus omnium nihil hanc rationalem disciplinam pertinere ad Medicinam professus, in usu & experimentis eam posuit. *Cels. Præfat. Lib.* I.

2 *Galen. Introductio.*

3 *Galen. in Aphor. Hipp. Comment.* 7°.

4 *Plin. Lib.* 29. *Cap.* I.

faire ſecte à part ou de ſe ſéparer des Dogmatiques. En un mot l'Empirique de ceux-là étoit purement naturelle, au lieu que celle de ceux-ci étoit un effet de leur méditation & de leur raiſonnement, duquel ils ſavoient parfaitement bien ſe ſervir pour établir leur parti, & pour le ſoutenir, quoi qu'ils ſe déclaraſſent ouvertement contre les *raiſonneurs*. *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.*

Philinus & Sérapion ne doivent pas avoir vécu fort loin l'un de l'autre. Le premier vivoit en même temps qu'Hérophile, ayant été ſon diſciple, comme nous l'avons remarqué ci-deſſus. On apprend d'Athenée qu'il avoit écrit touchant *les plantes*; il avoit auſſi commenté Hippocrate, mais on ne ſait point d'ailleurs comme il s'y prit pour établir ſa ſecte.

Quant à Sérapion, il pratiquoit apparemment la Médecine à Alexandrie, qui étoit ſa patrie. On ne ſait pas préciſément quand il a vécu, mais je le mets avec Philinus, ou avec les diſciples d'Hérophile, d'un côté parce qu'il eſt venu après Hippocrate contre lequel il a diſputé, & de l'autre parce qu'il a précedé Héraclide de Tarente fameux Empirique, dont il ſera parlé dans la ſuite, & qui a ſuivi d'aſſez près les contemporains de Philinus. 1 Nous apprenons de Galien que Sérapion avoit fort mal traité Hippoctate dans ſes écrits, où il faiſoit d'ailleurs paroître beaucoup d'orgueil, ſe louant à tout coup lui-même, & ne faiſant aucune eſtime de tout ce qu'il y avoit eu de grands hommes dans la Médecine avant lui. Il avoit écrit un livre intitulé 2 *des Médicamens qu'on peut faire aiſément*, & l'on trouve quelques échantillons de ſa pratique dans Cælius Aurelianus, qui font voir qu'il avoit retenu les remedes d'Hippocrate, & des autres Médecins de ce temps la, quoi qu'il rejettât leurs raiſonnemens. On ne ſait point de quelles raiſons il ſe ſervoit pour ſoutenir ſon ſentiment, ſes écrits ayant été perdus, auſſi bien que 3 ceux de tous les autres Empiriques; & l'on n'auroit pas même de nouvelles des uns ni des autres à l'heure qu'il eſt, ſi leurs adverſaires ne les avoient citez en les réfutant. Nous rapporterons en abregé, dans le Chapitre ſuivant, ce que l'on recueille touchant le ſyſteme des Empiriques en géneral de quelques écrits que Galien a fait contr'eux.

CHAPITRE II.

Syſtéme des Empiriques.

4 LA Médecine *Empirique*, 5 comme porte l'étymologie de ce nom, dépendoit toute de *l'Expérience*. Ceux de cette Secte diſoient qu'on pouvoit

1 *De Subfigurat. Empirica, Cap. ultimo.*

2 Ces medicamens s'appelloient en Grec εὐπορισταὶ.

3 C'eſt à dire les livres dans leſquels ils diſputoient contre les Médecins Dogmatiques pour ſoûtenir la Secte Empirique; car l'on a d'ailleurs des écrits de *Marcellus l'Empirique*, concernant les médicamens, & peut être quelques autres.

4 Voyez les Livres de Galien, *de Sectis*; *de optima Secta*; & *de Subfigurat. Empirica*

5 Ἐμπειρική, de ἐμπειρία, *expérience*. On l'appelloit autrement τηρητική, & μνημονευτική, qui ſont deux noms tirez de deux verbes, dont l'un ſignifie *obſerver*, & l'autre *ſe ſouvenir*.

Secte Empirique dans le Siecle xxxvii. & suivant.

voit faire de trois sortes d'experiences pour discerner, par rapport à la santé, ce qui est utile d'avec ce qui est nuisible. La premiere & la plus simple est celle que produit *le hazard*. Quelcun, par exemple, qui avoit une grande douleur de tête, étant tombé, s'est ouvert la veine du front, & ayant perdu beaucoup de sang, on a vu qu'il a été soulagé. Ils mettoient au même rang les expériences que l'on fait en observant ce qu'opere quelquefois *la Nature seule*, sans l'aide d'aucun remede, comme dans le cas suivant. Quelcun qui avoit la fièvre s'est trouvé mieux ensuite d'une perte de sang par le nez, d'une sueur, ou d'une diarrhée. La seconde maniere de faire des expériences est celle où l'on fait quelque chose *par essai, à dessein de voir quel en sera le succès*; comme lors que quelcun ayant été mordu par un serpent ou par quelqu'autre animal venimeux, applique d'abord sur la blessure la premiere herbe qu'il trouve; ou lors qu'un homme qui a la fiévre, essaye de se guérir, en beuvant autant d'eau qu'il en peut supporter; ou enfin quand une personne fait un remede, portée à cela par un songe, 1 comme cela arrivoit souvent parmi les Payens. La troisième maniere est celle que les Empiriques appelloient *imitatoire*, qui a lieu lors qu'après avoir vu ce qu'ont produit *le hazard*, ou *la Nature*, ou *le Dessein*, on essaye une autre fois si l'on réussira de même, en imitant ce qui a été fait en ces occasions.

Les Empiriques disoient que cette derniere sorte d'expérience est proprement celle qui fait l'Art, quand elle a été réiterée plusieurs fois. Ils appelloient 2 *Observation*, ou 3 *Autopsie* ce que chacun avoit experimenté soi même de cette maniere, & qu'il avoit vu de ses propres yeux; & ils donnoient le nom 4 *d'Histoire* à ce qui s'en rédigeoit par écrit; c'est à dire, que l'Autopsie ou l'Observation n'étoit autre chose que ce qu'avoit vu chaque particulier, qui avoit pris garde à tout ce qui s'étoit passé dans le cours d'une maladie, soit par rapport aux signes ou aux accidens de la maladie, soit par rapport aux remedes, au lieu que l'Histoire étoit une narration, ou une espece de regitre de tout ce qui avoit été observé par ces particuliers, lequel régitre étant complet, ou comprenant toutes les maladies qui arrivent aux hommes & les remedes que l'on y a rapportez, la Médecine se trouvoit toute établie à un seul point près. C'est que comme il arrive quelquefois de nouvelles maladies, sur lesquelles notre propre expérience ni celle d'autrui ne nous fourniſſent rien; ou que nous pouvons nous rencontrer en des lieux, où les moyens de secours qui ont été expérimentez ailleurs, nous manquent, il faut nécessairement se tourner de quelqu'autre côté pour soulager le malade. Les Empiriques avoient pourvu à ces cas particuliers par ce qu'ils appelloient 5 *la Substitution d'une chose semblable*. C'étoit un nouvel

1 *Voyez ci-dessus, Part.* 1. *Liv.* 1. *Chap.* 6.

2 Τήρησις.

3 Αὐτοψία, c'est à dire, *ce que l'on a vu soi même.*

4 Ἱστορία.

5 Τοῦ ὁμοίου μετάβασις. Le mot μετάβασις signifie proprement *passage*, ou *changement*, & ὅμοιον signifie *semblable*. Les Interpretes Latins de Galien ont traduit, *Transitus ad simile*, mais il semble qu'ils n'ont pas suivi le Grec mot à mot, ou du moins qu'ils ont tourné la phrase autrement qu'elle n'est dans le texte, quoi qu'ils ne se soient pas éloignez du sens de l'Auteur; le mot de *substitution*, dont nous nous servons, revient aussi à la même chose, quoi que l'expression soit differente.

nouvel eſſai, qu'ils faiſoient après avoir comparé une maladie avec une autre maladie, ou une partie du corps avec une autre partie de même nature, ou enfin un Simple ou un remede quel qu'il fût, dont la nature eût été conue & expérimentée, avec un autre qui eût du rapport avec le premier. Ils eſſayoient, par exemple, dans les *dartres* les remedes de *l'éryſipele*; dans les maladies des *bras* ce qui s'étoit pratiqué dans celles des *jambes*; & s'il leur manquoit des *coins*, qui ſont un fruit âpre, ils prenoient des *néfles*, qui ne le ſont pas moins. *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.*

L'Obſervation, *l'Hiſtoire*, & *la Subſtitution d'une choſe ſemblable* étoient donc les trois fondemens de leur art, & c'étoit là, ſans doute, ce que quelques-uns d'entr'eux appelloient 1 *le Trepied de la Medecine*. *L'obſervation*, diſoient les Empiriques, étant celle par où l'on a commencé, elle a examiné autant ce qui étoit nuiſible, que ce qui étoit utile; & même, pour n'oublier rien, elle s'eſt étendue, dans les commencemens, ſur pluſieurs choſes qui ont été trouvées 2 indifferentes ou ſuperflues dans la ſuite; mais on a remedié à ce défaut par le moyen de *l'Hiſtoire*, qui a appris à diſtinguer ce qu'on avoit obſervé utilement d'avec ce à quoi il ne falloit pas s'arrêter.

Si *l'Hiſtoire*, qui étoit la regle fondamentale de toute la pratique des Empiriques, & leur repertoire univerſel, leur ſervoit en cette occaſion, ils ne s'en prévaloient pas moins, pour diſtinguer les *ſimples incommoditez*, telles que ſont *la chaleur*, *l'enflure*, la *douleur*, la *toux*, la *difficulté de reſpirer*, *l'inflammation*, &c. qu'ils appelloient des *ſymptomes* ou des *accidens*, lors que chacune de ces incommoditez venoit ſeule, d'avec 3 *le concours*, que l'on voit quelquefois de tous ces accidens enſemble. C'eſt à ce *concours* qu'ils étoient principalement attentifs. Sur quoi il faut encore remarquer qu'ils ne donnoient pas ce nom à la rencontre ou à l'aſſemblage de toutes ſortes d'accidens indifferemment, mais ſeulement à l'aſſemblage de ceux que l'on avoit vu, par une longue obſervation, convenir de telle maniere enſemble, qu'ils commençaſſent, s'augmentaſſent, & diminuaſſent preſqu'auſſi-tôt les uns que les autres, ou du moins que l'un ne vînt pas ſans l'autre. C'eſt là proprement ce qu'ils appelloient *concours*, en un ſeul mot; & pour diſtinguer les divers concours ils appelloient les uns tantôt du nom de la partie qui étoit particulierement malade, comme *Pleuréſie*, *Péripneumonie*, lors que *la Pleure*, ou *le Poumon* ſouffroient. Quelquefois ils leur donnoient des noms tirez de quelcun des principaux accidens, comme *Inflammation*; *Fureur* &c. D'autrefois ils les nommoient par rapport aux choſes auxquelles le mal reſſembloit, comme 4 *Chancre*, *Elephantiaſe* &c. Pour être ſûrs, par exemple, ſi un homme avoit une *Pleureſie*, ils examinoient s'il avoit une fiévre continue, de la douleur au côté, de la difficulté de reſpirer, de la toux, & des crachats ſanglans; lors que tous ces accidens, concouroient ou ſe rencontroient enſemble, il n'y avoit pas de doute que ce ne fût la maladie

1 Τρίπους τῆς ἰατρικῆς. C'étoit un nommé *Glaucias*, dont on parlera ci-après, qui avoit inventé ce nom.

2 Voyez dans la premiere Part. Liv. 3. Chap. 11.

3 Συνδρομὴ.

4 On appelle *Chancre* une tumeur dure, noirâtre & entourée de veines noires, qui repréſentent les pieds d'une *écreviſſe de mer*, ou d'un *cancre*. L'Elephantiaſe eſt une maladie qui rend la peau ſemblable à celle des *Elephans*, c'eſt à dire dure, livide, ridée, & rude au toucher.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant.

die dont il s'agit. Il falloit que tous ces accidens se rencontrassent, ou du moins les plus essentiels, comme la fiévre continue, la douleur de côté, la difficulté de respirer, & la toux, pour former *le concours pleurétique*, ou *la pleuréſie*. Un de ces accidens seul, ni même deux, ne suffisoient pas pour tirer la même conclusion. Si cet homme n'avoit eu que de la toux, & des crachats sanglants, cela ne marquoit pas une pleuréſie; c'étoit un indice de la *phthiſie*, particulierement si ces deux accidens étoient accompagnez d'un troisième & d'un quatrième, qui sont la fiévre lente & la maigreur. Enfin si ce même homme ou un autre avoit de la douleur au côté, & même de la fiévre, sans toux, ni crachats sanglants, ni grande difficulté de respirer, & qu'il eût d'ailleurs des vomissemens, & de la difficulté d'uriner, alors c'étoit *la gravelle*, ou *une colique nephrétique*.

On void par là que les Empiriques n'avoient pas changé les noms des maladies conues, mais qu'ils avoient retenu ceux qui étoient en usage avant l'établissement de leur Secte, soit parmi les Médecins Dogmatiques, soit parmi les premiers Empiriques; de la même maniere que les Médecins Dogmatiques avoient reçu, sans y rien changer, les noms que les premiers Empiriqus avoient trouvé à propos de donner aux maladies. Tous ces trois ordres de Médecins convenoient aussi ensemble touchant les *concours* dont nous avons parlé, c'est à dire, que les mêmes signes qui servoient aux uns pour conoître & pour distinguer les maladies, servoient aussi aux autres. Mais voici la difference essentielle qu'il y avoit d'ailleurs entre les Empiriques, tant du premier que du second rang, & les Dogmatiques, c'est que ceux-ci ne se contentoient pas de conoître les maladies par le concours des accidens qui en désignoient l'espece, ils vouloient de plus pénetrer dans les causes de ces accidens, au lieu que les autres ne s'embarrassoient point l'esprit de cette recherche, & s'occupoient uniquement à celle des remedes, comme on le verra plus particulierement dans la suite.

Les Empiriques avoient aussi pour cela recours à *l'Hiſtoire*, qui contenoit, comme on l'a dit, & la description des maladies avec toutes leurs circonstances, & une relation exacte de tous les remedes que l'on avoit trouvé d'un bon effet. Cela étant ils avoient grand interêt de prendre garde que les Observations, dont leur Histoire étoit composée, eussent été faites & recueillies par des gens *de bonne foi*, & *capables de bien obſerver*. Ils se précautionnoient pour ce sujet de deux manieres. Ils donnoient premierement beaucoup à la réputation des Auteurs, qui leur servoit de garant en cette rencontre. *Hippocrate*, par exemple, en étoit mieux cru *qu'Andreas*, parce que le premier passoit généralement pour un homme du caractere qu'ils demandoient, au lieu que le dernier étoit regardé [1] comme un menteur. La seconde précaution que les Empiriques prenoient, c'est qu'ils s'attachoient, autant qu'il leur étoit possible, à ce qui avoit été remarqué par plusieurs, qui assuroient tous avoir vu la même chose en diverses occasions; en sorte que c'étoit là une espece de confrontation de témoins; & de quelque Secte que fussent ces témoins cela n'importoit point aux Empiriques, qui ne prenoient que les faits, & laissoient les raisonnemens.

Voilà

[1] *Voyez ci-dessus, Part. 2. Liv. 1. Chap. 7.*

Voilà quelle étoit la méthode des Empiriques. Comme elle n'étoit fondée que sur des choses évidentes, & qui paroissent de même à tout le monde, il ne falloit, selon eux, faire usage que des *sens* & de la *mémoire* dans l'exercice de leur art. Ou s'il s'agissoit de raisonner, c'étoit d'une maniere si simple qu'on n'étoit pas sujet à se tromper. Il ne falloit tirer que certaines conséquences tout-à-fait naturelles, & qui se présentent d'elles mêmes. Un de leurs Auteurs appelloit cette espece de raisonnement *Epilogisme*, comme qui diroit *Conclusion*. *Secte Empiriques dans le Siecle xxxviij. & suivans.*

Les Médecins Dogmatiques convenoient bien avec les Empiriques de tous les moyens de conoître, ou de guérir les maladies, desquels on a parlé, mais ils en ajoûtoient un quatrième qui étoit *l'Indication*, par lequel, selon eux, on devoit commencer, comme par le fondement de toute la méthode de traiter les maladies. Ce qu'ils appelloient Indication n'est autre chose 1 *qu'une Insinuation de ce qui doit être fait pour guérir un malade, tirée de la nature de sa maladie, des causes de cette maladie, & des diverses circonstances qui l'accompagnent sans avoir aucun égard à l'experience.* 2 Les Empiriques n'avoient garde d'avoir recours à ce moyen. qui supposoit la conoissance des *causes* des maladies, qu'ils jugeoient inutile, & même capable de jetter dans des erreurs qui influent sur la pratique, sur tout quand on recherchoit les causes *cachées*. On verra de quelle maniere les Médecins, de ces deux partis, s'attaquoient & se défendoient, à cet égard, dans les deux discours suivans, où Celse rapporte les principales raisons qu'ils disoient de part & d'autre.

CHAPITRE III.

Raisonnement des Médecins Dogmatiques, pour défendre leur méthode contre celles des Empiriques.

„ 3 LEs Médecins Dogmatiques soûtenoient, qu'il est nécessaire d'avoir co-
„ noissance des *causes cachées* des maladies, aussi bien que des *évidentes*;
„ qu'il faut savoir comment se font *les actions naturelles* & *les diverses fonctions*
„ *du corps humain*, ce qui suppose nécessairement la conoissance des *parties in-*
„ *térieures*. Ils appelloient *causes cachées* celles qui concernent les élémens ou
„ les principes dont nos corps sont composez, & ce qui fait la bonne ou la
„ mauvaise santé. Il est impossible, disoient-ils, qu'on puisse savoir comment
„ il faut s'y prendre pour guérir une maladie, si l'on ignore d'où elle vient,
„ puis qu'il est sans doute qu'il faut autrement se conduire, si les maladies en
„ général viennent de l'excès ou du défaut de l'un des quatre élémens, com-
„ me quelques Philosophes l'ont cru; autrement, si tout le mal vient des hu-
„ meurs, comme l'a cru Hérophile; autrement, si c'est aux esprits qu'il fail-
„ le

1 On verra plus particulierement ce que c'est que *l'Indication* & de quel usage elle est, quand on en sera à Galien.

2 *Voyez dans ce même Livre. Chap. 4.*

3 *Cels. Præfat. Lib. 1.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant.

„ le s'attacher, 1 ſelon la penſée d'Hippocrate; autrement, ſi le ſang 2 ſe
„ transvaſant des veines qui ſont diſtinées à le contenir, dans celles qui ne doi-
„ vent contenir que des eſprits, il excite de l'inflammation, & ſi cette inflam-
„ mation produit le mouvement extraordinaire du ſang qu'on remarque dans
„ la fievre, ſelon l'opinion d'Eraſiſtrate; autrement enfin, ſi c'eſt par le
„ moyen des 3 *petits corps* qui s'arrêtent dans des paſſages inviſibles & qui bou-
„ chent le chemin, comme l'aſſure Aſclépiade. Cela ſuppoſé, il faut néceſ-
„ ſairement convenir que celui de tous ces Médecins qui ne ſe trompera point
„ dans la premiere origine de la cauſe des maladies, réuſſira le mieux dans leur
„ cure.

„ Les Dogmatiques ne nioient pas que *les Experiences* ne fuſſent auſſi né-
„ ceſſaires, mais ils aſſuroient que ces experiences ne pouvoient ſe faire &
„ n'avoient jamais été faites que par *le raiſonnement*. Ils ajoûtoient, qu'il eſt
„ vraiſemblable que les premiers hommes, ou ceux qui ſe ſont les premiers
„ mêlez de la Médecine, n'avoient pas d'abord conſeillé aux malades la pre-
„ miere choſe qui leur étoit venue dans l'imagination; mais qu'ils y avoient
„ penſé plus d'une fois, & que l'expérience & l'uſage leur avoient enſuite fait
„ conoitre s'ils avoient raiſonné juſte, ou s'ils avoient bien conjecturé. Qu'il
„ importoit peu que l'on dît que la plûpart des remedes avoient été expéri-
„ mentez dès le commencement, pourvu que l'on convînt que les eſſais qu'on
„ en avoit faits étoient une ſuite *du raiſonnement de ceux qui avoient eſſayé ces*
„ *remedes*.

„ Ils diſoient de plus, que l'on voyoit ſouvent arriver de *nouvelles ſortes de*
„ *maladies*, pour leſquelles l'uſage ou l'expérience n'avoient encore rien enſei-
„ gné; & qu'ainſi il étoit néceſſaire de prendre garde d'où elles étoient venues,
„ & comment elles avoient commencé, ſans quoi il n'y avoit perſonne qui pût
„ ſavoir pourquoi il ſe ſerviroit en cette rencontre d'une choſe plutôt que d'u-
„ ne autre. Voilà, ſelon les Dogmatiques, quelles ſont les raiſons pour leſ-
„ quelles il faut s'attacher à la recherche des *cauſes cachées*. Quant aux *cauſes*
„ *évidentes*, qui ſont d'une nature à pouvoir être découvertes & conues de tout
„ le monde, & où toute la ſcience conſiſte, par exemple, à ſavoir ſi le mal eſt
„ venu de chaud ou de froid, pour avoir eu faim, ou pour avoir trop mangé,
„ & choſes ſemblables, ils avouoient qu'il falloit néceſſairement être informé
„ de tout cela, & y faire les réflexions convenables, mais ils ne croyoient pas
„ qu'il fallût ſimplement s'en tenir là.

„ Ils diſoient encore, à l'égard des *actions naturelles*, qu'il falloit que l'on
„ ſût, pourquoi & comment nous recevons l'air dans nos poumons, & pour-
„ quoi il en ſort après y être entré; pourquoi nous prenons des alimens, &
„ comment ils ſe préparent, & ſe diſtribuent enſuite par tout le corps; pour-
„ quoi les arteres s'élevent & s'abbaiſſent; quelles ſont les cauſes des veilles,
„ &

1 On peut inferer de ce paſſage, que Celſe a cru que le Livre *de Flatibus* étoit veritablement d'Hippocrate.

2 *Voyez ci deſſus, Part. 2. Liv. 1. Chap. 3.*

3 On verra ce ſentiment plus au long dans le Livre ſuivant. Aſclépiade n'étoit pas encore du temps de Sérapion & de Philinus, mais Celſe fait parler ici les Empiriques en géneral, les raiſons des derniers étant les mêmes que celles des premiers.

„ & du ſommeil &c. & ils ſoûtenoient qu'on ne pouvoit point remedier aux
„ incommoditez qui regardent ces fonctions, ſi l'on ne ſavoit rendre raiſon
„ de toutes ces choſes. Pour donner un exemple de cela tiré de la *préparation*
„ *des alimens*; ou ils ſe *broyent*, diſoient ces Médecins, dans l'eſtomac, com-
„ me l'a cru Eraſiſtrate; ou ils s'y *pourriſſent*, ſelon le ſentiment de Pliſtoni-
„ cus, diſciple de Praxagore; ou ils s'y *cuiſent*, par l'effet d'une chaleur par-
„ ticuliere, ſi Hippocrate a bien rencontré; ou toutes ces opinions ſont éga-
„ lement fauſſes, s'il en faut croire Aſclépiade, & *rien ne ſe cuit*, mais les
„ matieres ſe portent & ſe diſtribuent par tout le corps *crues* & comme on les
„ a priſes. Sur ces divers ſentimens, il faut convenir que l'on doit donner d'au-
„ tre nourriture aux malades, ſi celui d'Hippocrate eſt veritable, & d'autre ſi
„ celui d'Eraſiſtrate ou des autres eſt mieux fondé. S'il faut que les viandes
„ ſoient broyées, on doit choiſir celles qui ſe broyent plus aiſément; ſi elles
„ ſe pourriſſent, il faut prendre celles qui ſont plus faciles à pourrir; ſi c'eſt
„ la chaleur qui les cuit, il faut s'attacher à celles qui ſont les plus propres à
„ exciter cette chaleur; mais ſi rien ne ſe cuit ni ne ſe change, il ne faut pas
„ ſe donner tant de peine, ou il faut plutôt s'attacher aux viandes qui chan-
„ gent le moins de nature.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.

„ Ils ſoûtenoient enfin, que comme les douleurs & les maladies les plus con-
„ ſiderables viennent des *parties internes*, il eſt impoſſible qu'on y rapporte du
„ remede ſans conoitre ces parties. Qu'il étoit par conſéquent néceſſaire *d'ou-*
„ *vrir les corps des morts* & d'examiner leurs entrailes; qu'il ſeroit même en-
„ core plus à propos d'imiter 1 Hérophile & Eraſiſtrate, qui avoient diſſéqué
„ tout vifs des criminels condamnez à la mort, & que les Rois leur avoient fait
„ remettre; ce qui avoit procuré à ces Médecins la ſatisfaction de voir à dé-
„ couvert, même avant que ces malheureux expiraſſent, ce que la Nature te-
„ noit auparavant caché, & de conſiderer la ſituation, la couleur, la figure,
„ la grandeur, l'ordre, la dureté, la molleſſe, l'âpreté, ou le poliment, les
„ éminences & les cavitez de chaque partie, pour ſavoir ce qui reçoit, & ce
„ qui eſt reçu &c. Ils ajoûtoient, qu'il n'eſt pas poſſible, lors que quelcun
„ ſouffre de la douleur au dedans du corps, de ſavoir ce qui lui fait mal, ſi
„ l'on ne ſait préciſément la ſituation de chaque viſcere & de chacune des par-
„ ties internes, & qu'il ne ſe pouvoit pas faire qu'on guérit une partie malade
„ ſans la conoître. Que lors que les entrailles d'un bleſſé ſortent ou paroiſſent
„ par la playe, celui qui ignore la couleur que doit avoir la partie ſaine, ne ſau-
„ roit diſcerner ce qui eſt en bon état d'avec ce qui eſt corrompu ou alteré, &
„ par conſéquent n'y peut point remédier; qu'au contraire, on y appliquera
„ ſurement des remedes, ſi l'on a conoiſſance de l'état naturel des parties of-
„ fenſées; & qu'en un mot ce n'eſt pas une cruauté, comme quelques uns le
„ croyent, de chercher des remedes pour une infinité d'innocens, en faiſant
„ ſouffrir un petit nombre de ſcélerats.

1 *Voyez le Livre précedent.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivant.

CHAPITRE IV.

Réponſe des Médecins Empiriques.

„ LES *Empiriques diſoient au contraire*, qu'ils ne faiſoient profeſſion de co-
„ noitre que *les cauſes évidentes*, eſtimans que toutes les queſtions qui re-
„ gardent [1] *les cauſes obſcures*, ou *les actions naturelles*, ſont ſuperflues, parce
„ que la Nature eſt d'elle même incompréhenſible. On ne pouvoit, diſoient
„ ils, leur nier cette verité, ſi l'on faiſoit réflexion ſur la diverſité des ſenti-
„ mens de ceux qui avoient diſputé de ces matieres; puis que ni les Philoſo-
„ phes ni les Médecins eux-mêmes n'étoient pas d'accord. Pourquoi, ajoû-
„ toient-ils, en croiroit-on plûtôt Hippocrate qu'Hérophile, ou Hérophile
„ qu'Aſclépiade? Si l'on ſe veut payer de *raiſonnemens*, il ſe peut faire que ce
„ que les uns & les autres diront paroîtra vraiſemblable. Si l'on demande *des*
„ *cures*, il ſe trouvera que tous en ont fait, & ainſi on ne pourra point ſavoir
„ de quel côté ſe ranger. Que s'il ſuffiſoit de *raiſonner*, pour être Médecin,
„ il n'y auroit point de plus habiles Médecins que les Philoſophes; mais que,
„ par malheur, *la ſcience de guérir* leur manquoit, quoi qu'ils euſſent *des rai-*
„ *ſonnemens* de reſte. Que les moyens que la Médecine employoit, étoient dif-
„ ferens ſelon la nature des lieux, qu'il falloit d'autres remedes à Rome, d'au-
„ tres en Egypte, & d'autres dans les Gaules; ce qui ne devroit pas être, ſi
„ les cauſes des maladies étoient par tout les mêmes. Que les cauſes étoient
„ ſouvent manifeſtes, comme cela ſe void dans les playes; mais qu'il ne s'enſuit
„ pas de là que les remedes, qu'on y doit apporter, ſoient également apparens,
„ ou faciles à trouver. Si donc la conoiſſance des cauſes qui ſont évidentes ne
„ peut pas ſuggerer les remedes dont il faut ſe ſervir, quelle apparence que
„ les cauſes qui ſont cachées, obſcures & douteuſes, nous puiſſent donner d'a-
„ vantage de lumiere? & ſi ces dernieres cauſes ſont incertaines & preſque in-
„ comprehenſibles, n'eſt-on pas mieux fondé d'attendre du ſecours des choſes
„ aſſurées, & qui ont été expérimentées en diverſes occaſions, comme cela ſe
„ pratique dans tous les autres Arts? Qu'un Laboureur ou un Philoſophe ne
„ devenoient pas plus habiles gens dans leur métier par des *diſputes*, mais par
„ *l'uſage* & *l'expérience*. Que l'on pouvoit certainement conclurre que toutes
„ ces *queſtions difficiles* n'appartenoient point à la Médecine, par cela même que
„ ceux qui avoient des opinions fort differentes ſur ce ſujet, ne laiſſoient pas
„ de tirer également d'affaires leurs malades; ce qui n'arrivoit ainſi que parce
„ qu'ils ne s'attachoient pas dans la pratique aux *cauſes cachées*, mais qu'ils s'en
„ tenoient aux expériences qui leur avoient autrefois réuſſi. Que la Médecine
„ ne devoit pas ſon origine à des queſtions de cette nature, mais à des expé-
„ riences ſemblables a celles dont on vient de parler.

„ Quelques uns des malades, continuoient-ils, qui étoient au commence-

„ men:

[1] Galien (*de Sectis, Cap.* 5.) dit que les Empiriques ſoûtenoient qu'on ne peut donner aucune demonſtration des choſes qui ſont d'elles mêmes incertaines.

„ ment ſans Médecins, prenoient beaucoup de nourriture les premiers jours de leur maladie, parce qu'ils ne manquoient pas d'appetit ; d'autres ne mangeoient rien du tout, parce qu'ils étoient dégoutez ; ſur cela on remarqua que ceux qui n'avoient rien pris s'étoient mieux trouvez. Quelques-uns avoient mangé étant dans un accès de fiévre ; d'autres avoient mangé un peu auparavant ; & d'autres après que la fiévre les avoit quittez ; on prit garde que ceux qui avoient attendu la fin de l'accès avoient été les premiers guéris. De ſemblables choſes étant arrivées fort ſouvent, il s'étoit rencontré des perſonnes ſoigneuſes qui avoient fait des *obſervations* de ce qui avoit le mieux réuſſi, & qui dans la ſuite avoient conſeillé à d'autres malades de pratiquer la même choſe. Qu'ainſi la Médecine étoit née des *eſſais* qui s'étoient faits, tantôt *au bien des malades*, tantôt *à leur préjudice*, & qu'elle avoit premierement appris à leurs dépens à diſcerner ce qui étoit *pernicieux* d'avec ce qui étoit *ſalutaire* ; & que les remedes propres à chaque maladie ayant été trouvez peu à peu par cette méthode, les hommes avoient commencé à *raiſonner*, & à chercher pourquoi ces remedes operoient de telle ou de telle maniere ; que la Médecine n'avoit pas été inventée après les raiſonnemens, mais les raiſonnemens après la Médecine. Les Médecins Empiriques demandoient encore aux Dogmatiques, ſi les raiſonnemens leur enſeignoient la même choſe que les expériences, ou s'ils enſeignoient le contraire ? & là-deſſus ils diſoient, que ſi les raiſonnemens ſuggeroient la même choſe, ils étoient ſuperflus, & que ſi l'on en inferoit quelque choſe qui fût contraire à l'expérience, ils étoient préjudiciables. Qu'à la verité il avoit été néceſſaire au commencement de faire des eſſais avec beaucoup de ſoin & de peine, mais que de leur temps il y en avoit aſſez de faits, ſans qu'il en fallût faire de nouveaux aux dépens, comme il a déja été dit, des pauvres malades, & qu'on n'avoit qu'à jouïr du travail des Anciens.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviii. & ſuivans.

„ Qu'il ne falloit pas croire qu'il arrivât *de nouveaux genres de maladies*, ou qui demandaſſent une *nouvelle Médecine* ; mais que s'il ſurvenoit quelque eſpece de mal que l'on ne conût pas, il n'étoit pas beſoin de recourir d'abord à quelque cauſe obſcure, mais qu'en ce cas un habile Médecin devoit regarder à quelle maladie de celles qu'on void ordinairement, ce nouveau mal avoit du rapport, & eſſayer les remedes qui ont réuſſi en ſemblable rencontre.

„ Ils diſoient de plus, qu'ils étoient bien éloignez de croire qu'un Médecin pouvoit ſe paſſer de raiſonner, ou qu'un animal ſans raiſon pût pratiquer la Médecine, quoi qu'ils fuſſent perſuadez que les conjectures qu'on tiroit des cauſes cachées & obſcures ne faiſoient rien au fait, puis qu'il importoit de découvrir non pas ce qui fait la maladie, mais ce qui la guérit ; & qu'on n'a que faire de ſavoir comment ſe fait la coction ou la digeſtion des alimens, pourvu qu'on ſache quels ſont ceux qui ſe cuiſent ou ſe digerent le mieux. Qu'il étoit de même inutile de rechercher comment & pourquoi nous reſpirons, mais qu'il falloit plûtôt travailler à avoir des remedes pour la toux, la courte haleine, & les autres incommoditez qui regardent la reſpiration. Qu'il ne falloit pas ſe peiner à découvrir pourquoi les arteres battent, mais plutôt à conoître ce que marquent les divers changemens qui arrivent à leur

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivant.

„ battement, ce qui s'apprend par l'expérience. Qu'à l'égard de toutes les „ autres queſtions que les Dogmatiques propoſoient, on pouvoit diſputer de „ part & d'autres, avec une égale probabilité, & que pour l'ordinaire ceux „ qui avoient le plus d'eſprit, ou qui parloient le mieux, l'emportoient. Or „ ce ne ſont pas les beaux diſcours qui guériſſent les maladies, ce ſont les re- „ medes; & s'il arrivoit qu'un muet en eût de bons, & que l'expérience lui „ en eût appris le véritable uſage, ce muet-là ne ſeroit-il pas un plus grand „ Médecin qu'un homme qui auroit l'uſage de la langue, & qui ignoreroit „ celui des remedes?

„ Les Empiriques ſoûtenoient enfin que les Médecins Dogmatiques ne s'at- „ tachoient pas ſeulement à des choſes inutiles ou ſuperflues, mais qu'ils cho- „ quoient même viſiblement les principes de l'humanité. A quoi bon, di- „ ſoient les premiers, diſſequer des hommes tout vifs, & faire de la Médeci- „ ne, qui doit ſervir au ſalut du genre humain, un cruel inſtrument de ſa de- „ ſtruction, ſi par des voyes ſi horribles on ne peut pas même découvrir tout „ ce qu'on ſouhaiteroit; & ſi l'on peut au contraire en apprendre autant qu'il „ faut qu'on en ſâche, ſans commettre aucun crime? 1 Ni la couleur, ni la „ molleſſe, ou la dureté, ni la plûpart des choſes de cette nature ne ſe ren- „ contrent point ſemblables, dans un corps qu'on a ouvert, à ce qu'elles ſont „ dans un corps entier. Car ſi la crainte, la douleur, l'abſtinence du man- „ ger, ou le trop de nourriture, la laſſitude, & mille autres legeres incom- „ moditez, ſont bien capables de faire du changement à cet égard dans les „ corps des perſonnes qu'on ne diſſeque pas; comment voulez-vous que les „ parties du dedans, qui ſont extrémement tendres & qui peuvent être alterées „ par l'air ou par la lumiere ſeule à laquelle elles n'ont jamais été expoſées, ne „ changent point au même égard ſous le couteau, & ſous des playes doulou- „ reuſes & cruelles, & qu'il n'arrive pas encore un plus grand changement par „ la mort? Qu'y a-t-il de plus ridicule que de s'imaginer que les choſes doi- „ vent être les mêmes dans un homme mourant, ou même déja mort, qu'el- „ les étoient lors qu'il vivoit? On peut veritablement ouvrir le bas ventre, & „ parcourir tous les viſceres qu'il contient, pendant que l'homme reſpire; mais „ dabord qu'on a déchiré le diaphragme, cet homme n'expire-t-il pas à l'in- „ ſtant? Voila pourtant le ſeul moyen, par lequel le cœur & les parties qui „ l'environnent ſe préſentent enfin aux yeux du Médecin homicide, non point „ dans l'état où elles étoient pendant la vie, mais telles qu'elles doivent être „ après la mort; & ainſi tout ce que ce Médecin, ou plûtôt ce bourreau, a „ avancé, c'eſt d'avoir égorgé un homme de la maniere du monde la plus „ cruelle, ſans qu'il ſache pour cela comment les parties qu'il voit étoient fai- „ tes, avant que l'homme expirât Les Empiriques ajoûtoient que s'il y avoit „ quelque partie du dedans qui ſe pût voir, l'homme étant encore en vie, le „ hazard fourniſſoit aux Médecins aſſez d'occaſions pour cela; lors, par exem- „ ple,

1 On trouve cette même penſée dans le paſſage de Tertullien qu'on a cité au ſujet d'Hérophile, & elle ſe trouve encore dans Ciceron: *Corpora noſtra non novimus, qui ſint ſitus partium, quam vim quæque pars habeat ignoramus; itaque Medici ipſi, quorum intererat ea noſſe, aperuerunt ut viderentur, nec eò tamen, aiunt Empirici, notiora eſſe illa; quia fieri poſſit ut pateſacta & detecta mutentur.* Adademic. Quæſt. Lib. 4.

„ ple, qu'un Gladiateur, dans un Cirque, ou un Soldat, dans une bataille, ou un voyageur attaqué par des voleurs, avoient reçu de grandes bleſſures. Que c'étoit là un légitime moyen de s'inſtruire de la ſituation, de la figure des parties, & des autres choſes qu'on peut ſavoir ſur ce ſujet, par des actes de pitié & d'humanité, & non par une déteſtable cruauté; & en recherchant non de donner la mort, mais de conſerver la vie. Ils prétendoient même qu'il n'étoit pas néceſſaire de mettre en pieces les cadavres, & ils diſoient que ſi cela n'avoit rien de cruel c'étoit du moins une ſaleté; en un mot que les choſes étant, comme on l'a déja remarqué, fort changées dans un corps mort, il valoit mieux s'abſtenir d'y toucher, & ſe contenter de ce qu'on pouvoit apprendre, en tâchant de guérir ceux qui étoient vivans.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.

CAPITRE V.

Jugement de Celſe ſur la Diſpute des Empiriques & des Dogmatiques, & quelque additions au ſyſtème des premiers.

VOilà de quelle maniere Celſe fait parler les Dogmatiques & les Empiriques. Il ſemble qu'il plaide beaucoup mieux la cauſe de ceux-ci, que celle des autres dont il ne rapporte pas les meilleures raiſons; neanmoins dans le jugement qu'il en fait, il tient un milieu entre ces deux partis: voici quel eſt ſon ſentiment là-deſſus. A la verité il croit qu'il n'y a rien qui contribue plus à la gueriſon des maladies, qui eſt le principal but de la Médecine, que *l'expérience*, & que les raiſonnemens tirez des choſes obſcures n'appartiennent pas proprement à l'art de guérir les maladies, mais qu'il ne faut pourtant pas nier que l'étude ou la méditation des choſes naturelles ne ſerve beaucoup à ouvrir l'eſprit d'un Médecin. Qu'il eſt vraiſemblable que ſi l'application qu'Hippocrate & Eraſiſtrate, qui ne ſe ſont pas contentez de traiter des fébricitans ou de penſer des playes, ont euë pour la Phyſique & pour tout ce qui en dépend, ne les a pas fait Médecins, à proprement parler, ils ſe ſont du moins rendus plus grands Médecins par ce moyen, qu'ils n'auroient été ſans cela. Que ſi l'on objecte que les *raiſonnemens* trompent, on peut répondre qu'il eſt des occaſions où les *experiences* ne trompent pas moins. Qu'il n'y a donc point de doute que l'on ne doive raiſonner dans la Médecine, mais que cela n'empêche pas que l'on ne doive tirer ſes principales inſtructions de ce qui eſt évident, *rejettant tout ce qui eſt obſcur hors de l'art, mais non pas hors de la penſée de l'ouvrier ou du Médecin.* Celſe conclut enfin que c'eſt une choſe cruelle & même ſuperflue d'ouvrir des hommes vivans, mais qu'il eſt néceſſaire de s'inſtruire ſur des corps morts; & qu'à l'égard de ce qu'on ne peut apprendre que ſur des perſonnes vivantes, la longue expérience avoit montré par une voye plus douce, quoi que plus lente, ce qu'il faut que l'on en ſâche.

On peut inferer de ce que dit cet Auteur, qui vivoit ſous Tibere, comme on le verra ci-après, que de ſon temps on faiſoit des diſſections de cadavres humains; mais il y a de l'apparence que cela ſe pratiquoit aſſez rarement, comme on le prouvera quand on en ſera à Galien, qui eſt venu environ cent ans après

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

après Celse. Il y a une autre remarque à faire, sur ce que celui-ci veut que les Empiriques admissent *les causes évidentes* des maladies. Il faut savoir que ces Médecins faisoient bien profession de rechercher ces sortes de causes, mais ce n'étoit pas pour en tirer des inductions qui marquassent les remedes qu'il y avoit à faire. Les Empiriques ne s'informoient des causes évidentes & des causes externes, que comme des autres circonstances des maladies; elles leur tenoient simplement lieu de signes, & elles faisoient partie de ce qu'ils appelloient 1 *le concours* des accidens, qui étoit ce qui leur désignoit l'espece de la maladie : l'exemple suivant fera mieux concevoir leur pensée. Si un homme qui avoit été mordu d'un *chien enragé*, se présentoit à un Empirique, ce Médecin ne se contentoit pas d'examiner la playe, qui dans le commencement n'étoit pas differente de celle qu'auroit causée la morsure d'un autre chien; il s'informoit de plus si celui qui avoit mordu cet homme n'étoit point enragé, & ayant su qu'il l'étoit, il en inferoit qu'il ne falloit pas traiter cette playe comme une playe simple, mais qu'il falloit y appliquer les médicamens, que l'expérience avoit fait connoître propres pour guérir celles qui sont faites par des chiens enragez, & qu'il étoit d'ailleurs nécessaire que le malade prît intérieurement les remedes que la même expérience avoit découvert aux Médecins qui avoient auparavant traité de semblables maladies.

Les Médecins Dogmatiques se conduisoient de la même maniere, pour ce qui regarde la pratique, c'est à dire, que les remedes qu'ils employoient étoient les mêmes que ceux des Empiriques, mais les premiers raisonnoient differemment. Comme ils supposoient que le venin des chiens enragez, de quelque nature qu'il soit, agit en passant de la superficie au centre du corps, ou en s'insinuant du dehors au dedans, 2 ils tâchoient d'arrêter son cours, & de le rappeller ou de l'attirer incessamment par l'endroit qui lui avoit donné entrée. Dans cette vuë il faisoient des ligatures, ils scarifioient le tour de la playe, ou ils la dilatoient, ils y appliquoient des ventouses & des attractifs, ils la tenoient long-temps ouverte, ils donnoient intérieurement des expulsifs, le tout pour suivre l'indication tirée de la cause du mal, qui se portant, comme il a été dit, vers le centre du corps, demande ou indique qu'on fasse une révulsion la plus promte qu'il se peut, & qu'on l'attire au dehors sans perte de temps. Les Dogmatiques alloient plus avant; ils faisoient tous leurs efforts pour découvrir la nature du venin, ou de la cause des accidens qui surviennent en cette occasion. Ces accidens, disoient-ils, n'ont aucun rapport avec ceux qui dépendent d'un excès ou d'un défaut de chaleur, de froid, d'humidité, ou de secheresse, ni avec ceux que causent les autres qualitez sensibles, il faut donc que ces accidens soient causez par un venin qui agit *par toute sa substance*, & qui demande par consequent des remedes qui operent par toute leur substance, tels que sont les *Antidotes*. Enfin le dernier retranchement de ces Médecins, lors qu'ils n'étoient pas satisfaits de la maniere d'expliquer les effets & la nature du venin dont il s'agit, c'étoit de dire qu'il suffisoit que l'expérience eût montré les remedes qu'il falloit lui opposer. Les Empiriques, qui faisoient les mêmes

1 *Voyez ci dessus, Chap.* 2 & *Galen. Method. Medend. Lib.* 4. *Cap.* 3.
2 *Voyez ci dessus, Liv.* 1. *Chap.* 4.

mêmes remedes, laiſſoient aux Dogmatiques toutes leurs autres raiſons & n'employoient que la derniere. Ils ſe ſervoient, diſoient-ils, de tels ou de tels remedes, parce qu'on les avoit ſouvent donnez avec ſuccès, pour prévenir, ou pour guérir la rage. Ils diſoient la même choſe à l'égard de toutes les autres maladies. Quand on leur demandoit pourquoi ils n'entreprenoient pas de réduire d'abord une jambe diſloquée, lors qu'il y avoit un ulcere, ou une playe à l'endroit de la diſlocation? C'eſt, répondoient-ils, parce qu'on a obſervé qu'il ſurvient des convulſions quand on fait la réduction en ce cas-là; & ſi on demandoit une ſeconde fois pourquoi cela arrivoit ainſi? ils répondoient nettement qu'ils n'en ſavoient rien, & qu'ils ne s'en mettoient pas en peine, parce que cela ne fait rien à la cure. En un mot ils ne recherchoient jamais les *cauſes cachées*, ils n'en tiroient jamais *d'indication*, & ils ne s'attachoient même aux *cauſes évidentes* que comme à des moyens de diſcerner les eſpeces des maladies, ſans raiſonner aucunement ſur la maniere dont ces cauſes agiſſent. On trouvera dans le Chapitre ſeptième une objection que les Médecins Dogmatiques faiſoient aux Empiriques touchant l'invention des remedes.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.

CHAPITRE VI.

Réflexions d'un Médecin moderne ſur le jugement de Celſe, & ſur la diſpute dont on vient de parler.

JE ne puis m'empêcher d'inſerer ici les réflexions d'un Médecin de mes amis, qui trouve celles de Celſe fort judicieuſes, mais qui croit que la diſpute dont il s'agit, eſt aſſez importante pour demander que l'on étende un peu d'avantage ce que cet Auteur a dit en deux mots.

Il faut avouer, dit notre Ami, qu'il n'y a rien de plus abſurde que le projet des Empiriques anciens de vouloir bannir le raiſonnement de la Médecine, ſi l'on prend cette propoſition dans un ſens abſolu. L'on convient que l'expérience eſt le veritable fondement de cet art, mais bien loin qu'elle exclue le raiſonnement, elle ne ſauroit être juſte ſans lui; le raiſonnement établit la validité de l'expérience, auſſi bien que l'expérience confirme le raiſonnement. Le hazard a veritablement pu fournir occaſion de faire diverſes expériences, mais cela n'empêche pas qu'on n'en doive du moins un auſſi grand nombre au raiſonnement; il ſemble même que celles qui ſont un fruit du raiſonnement doivent paſſer de beaucoup les autres. La Chirurgie en particulier ſe trouvera preſque toute fondée ſur cette derniere ſorte d'experience. Le hazard n'a pas fait que l'on ſe ſoit aviſé de coudre les bords d'une playe pour les rapprocher & pour les faire rejoindre; & encore moins que l'on ait entrepris de tirer une pierre de la veſſie en y faiſant une inciſion. Outre la néceſſité du raiſonnement qui paroît tout-à-fait évidente dans l'un & dans l'autre des cas propoſez, on void que le dernier ſuppoſe même la conoiſſance Anatomique de la partie; puis qu'on n'a pu choiſir le col de la veſſie, préferablement au fond, pour y faire une ouverture, que parce que l'on a ſu que le premier endroit étant charnu,

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant.

pourroit plus aisément se consolider, ce qu'on n'avoit pas lieu d'attendre de l'autre qui n'est que membraneux.

Cette derniere réflexion detruit une seconde erreur des Empiriques qui regardoient l'Anatomie comme une chose inutile. On a pu veritablement apprendre diverses choses touchant la situation & la disposition des parties internes du corps en pensant des blessures; & il est probable que les plus anciens Médecins n'ont guere avancé dans la connoissance de ces parties que par cette voye; mais comme on ne doit pas s'en tenir à ce qu'ils ont dit là-dessus, sans l'avoir vu; & que chaque particulier qui se voüe à la Médecine a interêt de s'instruire par lui-même le plûtôt qu'il peut, c'est une chose ridicule de lui proposer de le faire par une voye lente & incertaine, pendant que l'Anatomie en fournit une plus promte & plus sûre. On ne s'arrêtera pas plus long temps à refuter les Empiriques sur ces deux chefs, ni sur ce qu'ils soûtenoient que la connoissance de la cause d'une maladie n'indique jamais le remede, qui est ce qui les obligeoit à croire que l'on pouvoit se passer, & du raisonnement, & de l'Anatomie; ils avoient assurément tort si l'on prend au pied de la lettre ce qu'ils ont dit, ou ce qu'on leur fait dire là-dessus. Mais ne pourroit-on point donner à leur opinion un certain sens qui la feroit paroître plus raisonnable qu'elle ne le semble d'abord? C'est ce que je vais essayer de faire, ou du moins de marquer le milieu qu'ils auroient dû tenir.

1 Galien dit qu'Hérophile fournit occasion a Philinus d'établir la Secte Empirique. Il y a apparence que ce fut parce que le premier donnoit plus aux médicamens que les Médecins précedens n'avoient fait, & parce qu'il avouoit que l'on ne conoit guere distinctement que les causes des maladies des parties organiques. Cette derniere raison put porter Philinus à envisager tout ce que les Médecins avoient dit sur les causes des maladies en général, comme quelque chose de fort incertain. Il pouvoit encore se confirmer dans cette opinion voyant qu'Hippocrate n'avoit pas toujours été suivi à cet égard par ceux qui étoient venus après lui; que Polybe même, gendre de ce grand Médecin, avoit eu son système particulier, & que Diocles & Praxagore avoient aussi eu leurs opinions à part, quoi que les remedes de tous ces Médecins fussent à peu près les mêmes. Mais ce qui dut particulierement déterminer cet Empirique à prendre le parti qu'il prit, c'est que les Médecins de son temps, à force de vouloir raisonner sur les causes des maladies, étoient venus jusques à condamner de grands remedes qui avoient été pratiquez avec succès de temps immémorial: Et pourquoi les condamnoient-ils? parce que ces remedes ne s'accordoient pas avec leurs systemes sur les causes des maladies. Les suites de ce désordre étoient d'autant plus à craindre, que plus on croyoit acquerir de lumiere, & plus il sembloit qu'on s'éloignât de l'expérience. Nous ne savons pas si Chrysippe, 2 qui fut celui qui se déclara le premier contre *la saignée* & contre *la purgation*, entendoit l'Anatomie, mais 3 son disciple Erasistrate, qui y avoit fait de grands progrès, ne laissa pas d'embrasser le même sentiment, quoi qu'il semblât

1 *Voyez ci-dessus, Liv. 2. Chap. 1.*
2 *Voyez Liv. 1. Chap. 1.*
3 *Ibidem. Chap. 4.*

ſemblât d'ailleurs ennemi des grands raiſonnemens. Philinus reflêchiſſant ſur tout cela, & voyant de plus que tout ce qu'il avoit appris lui-même d'Hérophile, qui étoit encore plus habile Anatomiſte qu'Eraſiſtrate, ne le rendoit pas plus ſavant dans l'art de guérir les maladies, il ſe crut bien fondé à conclurre qu'il étoit inutile de rechercher leurs cauſes, & même que l'Anatomie n'étoit pas pour cela d'un grand ſecours, en un mot, qu'il ne falloit pas tant raiſonner, & qu'il n'y avoit pour tout que l'expérience qui fît le Médecin. *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivant.*

La penſée de cet Empirique paroitra d'abord abſurde, mais ſi on l'examine d'un certain côté on ne laiſſera pas d'y trouver quelque choſe d'aſſez bien ſuivi, pourvu que l'on ſe défaſſe des préjugez que l'on pourroit avoir. On croit ordinairement qu'il faut conoître une maladie pour la pouvoir guérir, ſelon la maxime commune, qui dit *qu'une maladie conue eſt à demi guérie.* On s'imagine même qu'un Médecin doit conoître juſqu'aux cauſes les plus prochaines & les plus immédiates des maladies; & qu'il ne ſuffit pas, par exemple, de ſavoir que la fiévre vient d'une agitation extraordinaire des parties du ſang, mais qu'il faut encore ne pas ignorer quel eſt le principe, ou quelle eſt la premiere cauſe de ce mouvement. Que ce n'eſt pas aſſez de ſavoir que dans l'Apoplexie un homme ſe trouve tout d'un coup perclus de tous ſes ſens, parce que les eſprits animaux n'influent pas dans les organes du mouvement & du ſentiment, mais qu'il faut être inſtruit au juſte de la nature des matieres qui arrêtent le cours de ces eſprits. Que ce n'eſt rien de conoître que la pierre qui ſe trouve dans les reins, ou dans la veſſie, eſt formée de certaines humeurs qui ſe durciſſent, ſi l'on ne détermine préciſément quelles elles ſont, & pourquoi elles ſe durciſſent & ſe pétrifient de la ſorte. L'on croit enfin, en conſéquence de ce que nous venons de dire, & que la conoiſſance des cauſes des déreglemens qui arrivent dans notre coprs, dépendant néceſſairement de celle de ſon état naturel, l'Anatomie qui nous fournit les principaux moyens pour acquerir cette conoiſſauce, doit être la clef de toute la Médecine.

Il n'y a rien de plus plauſible que tout cela, & il ſeroit effectivement à ſouhaiter que l'on cût une conoiſſance exacte & particuliere des cauſes des maladies, ſoit par le moyen de l'Anatomie, ſoit par tous les autres qu'on peut imaginer; il y a de l'apparence qu'on en pourroit guérir plus aiſément une partie; mais on ne prend pas garde d'un côté, que cela ſe peut plûtôt ſouhaiter qu'eſperer, & de l'autre, que les remedes ſont plûtôt trouvez en de certaines rencontres que les cauſes des maladies ne ſont découvertes. Je n'en veux point d'autre preuve que celle que nous fournit *la fiévre.* On s'eſt donné beaucoup de peine depuis le commencement du Monde pour en chercher la cauſe, ſans l'avoir peut-être encore pu trouver; & il eſt à croire que ſi l'on avoit autant pris de ſoin pour découvrir un remede qui la guérit, & qu'on ſe fût autant, ou plus attaché à expérimenter qu'à raiſonner, notre ſiecle n'auroit pas eu l'honneur d'en avoir trouvé un qui prouve clairement, qu'on a plus d'obligation à celui qui l'a le premier eſſayé, qu'à tous les Médecins qui ſe ſont diſtillez le cerveau depuis deux mille ans pour trouver la cauſe de la maladie que ce remede guérit. C'eſt ici, à mon avis, où les Empiriques triomphent; puis qu'il n'y a rien de ſi ſûr que cette merveilleuſe écorce qu'on nous a apportée du Perou, il y a environ cinquante ans, guérit auſſi infailliblement les fiévres intermit-

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant.

tentes, sans qu'il soit besoin de raisonner, qu'on les manquoit avant qu'elle fût conue, quelque beaux raisonnemens que l'on sût faire sur leurs causes. Si l'on a donc trouvé un remede de cette nature pour cette espece de mal, on ne doit pas désesperer d'en trouver pour les autres. Celui-ci est du moins garant de la possibilité de la chose; & il y a bien de l'apparence que si l'on conoissoit les proprietez de toutes les plantes, sans parler des animaux & des minéraux, on guériroit la plus grande partie des maladies qui se peuvent guérir, quoi qu'on ne sût point au vrai la cause qui les produit.

Si la guérison des maladies est le seul & l'unique but de la Médecine, on peut dire qu'en ce cas-là on l'auroit atteint, ce qui doit suffire. Et s'il y avoit quelque chose de plus à souhaiter sur ce sujet, il faudroit en abandonner la recherche aux Philosophes, & que les Médecins les laissassent jouïr tranquillement de ce qu'ils croiroient avoir trouvé, & se faire fête de leurs découvertes prétendues ou veritables. On pourroit alors dire avec justice que 1 *là où le Médecin finit le Philosophe commence.* On n'auroit plus de sujet de s'étonner, avec 2 Quintus, frere de Ciceron, *de ce que les Médecins ayant trouvé un grand nombre d'herbes & de racines qui servent contre les venins, pour les maladies des yeux, pour les playes &c. ne savent pas encore quelle est la nature de ces plantes, & ne peuvent point rendre raison de la maniere dont elles agissent.* On leur feroit plûtôt dire ce qu'ajoûte 3 un peu plus bas le même Auteur: *Que la Scammonée purge, & que l'Aristoloche, qui a tiré son nom de l'effet qu'on a vu qu'elle produisoit, serve contre la morsure des serpens, c'est ce que je vois, moi qui l'ai experimenté,* 4 *ensuite d'un songe qui m'a porté à faire cet essai, & il me suffit d'être assuré de la chose. Si l'on demande comment cela se fait, ou pourquoi cette plante a cette proprieté? c'est ce que je ne sai pas, & que je me mets fort peu en peine de savoir.*

Les plus judicieux des Empiriques vouloient bien qu'on raisonnât, mais ils ne vouloient pas qu'on allât trop loin. 5 Neoptolemus disoit, *qu'il falloit nécessairement qu'il philosophât, mais qu'il couperoit court, n'étant pas d'humeur de philosopher à fond.* Les Empiriques auroient été de son goût. Il faut convenir qu'on peut raisonner assez juste sur certaines généralitez des causes de quelques effets dont nous nous appercevons; mais lors que nous voulons pénetrer jusques aux causes de ces causes, c'est là où nous nous embarrassons ordinairement, & c'est pourtant là où nous nous picquons de parvenir. Cependant il est certain que la Médecine n'a pas été fondée sur des *raisonnemens abstraits*, ou poussez fort loin, mais sur des raisonnemens simples & naturels, dont les principaux ont été tirez 6 *des choses qui font du bien & de celles qui font du mal*; cela a été

1 Ubi desinit Medicus, ibi incipit Physicus.

2 Mirari licet quæ sint animadversa à Medicis herbarum genera, quæ radicum ad morsus bestiarum, ad oculorum morbos, ad vulnera, quarum vim atque naturam ratio nunquam explicavit, utilitate & ars est & inventor probatus. *Cicero, de Divinat. Lib.* 1. *Cap.* 7.

3 Quid scammonea radix ad purgandum, quid aristolochia ad morsus serpentum possit, quæ nomen ex inventore reperit, rem ipsam, inventor ex somnio, video, quod satis est: cur possit nescio. *Ibidem Cap.* 10.

4 *Voyez ci-dessus, Chap.* 2.

5 Philosophari sibi aiebat necesse esse, sed paucis, nam omnino haud placere. *Tusculnar. Quæst. Lib.* 2. *Apulei Apolog.* 1.

6 *Voyez ci dessus, Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 14.

a été nuisible au malade, il le faut donc éviter une autre fois ; cela au contraire lui a servi, il faut donc le réiterer en semblable cas. Il ne faut qu'avoir le sens commun pour raisonner de cette maniere. L'indication que fournissent les causes évidentes se présente de même fort naturellement. Cet homme se meurt d'une perte de sang ; il faut donc pour le secourir tâcher d'arrêter cette perte. Un autre a un flux de ventre qui le consume ; il faut des remedes qui le resserrent. Et comme on ne se contente par d'opposer des digues aux torrens, mais qu'on tâche de détourner leur cours ; de même, dans l'une & dans l'autre de ces maladies, il faut tâcher de divertir d'un autre côté, & de rappeller le sang ou les humeurs qui sortent en trop grande abondance, en même temps qu'on leur ferme le passage par des astringens. Et si la matiere qui sort, marque, par la douleur qu'elle cause, qu'elle est acre & rongeante, il faut joindre à ces remedes les adoucissans, afin que cette matiere n'irritant plus les parties qui la contiennent, elles la puissent plus aisément retenir. Enfin s'il se joint à cela d'autres accidens, il faut y pourvoir selon le même raisonnement.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

Il ne faut pas non plus une grande Philosophie pour discerner en plusieurs occasions *la partie malade*, aussi bien que les diverses *causes* d'un même accident. Un tel ne pouvant pas uriner souffre de grandes douleurs vers le côtez ; comme les *reins* sont situez en cet endroit & qu'ils servent à la séparation de l'urine, on peut dire assurément, que ce qui retient l'urine est dans les reins. Et si, outre les douleurs qu'il sent, il rend quelques gouttes de sang, on juge que le passage est bouché par quelque matiere acre, ou pour l'ordinaire par quelque gravier, dont l'asperité a ouvert quelque petit vaisseau dans le rein, en sorte qu'il en sort du sang. Si dans la même suppression d'urine les douleurs sont au bas ventre, avec dureté & tension de cette partie, ou vers les parties naturelles, ce sera vers *le col de la vessie* où sera arrêté ce qui bouche le passage. La differente situation des *reins* & de *la vessie* indiquera encore des remedes differens. Les reins étant dans un lieu où les médicamens ne peuvent pas être portez immédiatement, il faut se contenter d'évacuer premierement la plénitude des vaisseaux par la saignée, d'où s'ensuit le relâchement des chairs. Il faut ensuite dégager & ramollir les boyaux & les parties les plus voisines, par les lavemens, les purgatifs, & les bains, aussi bien que par les huiles ou les matieres huileuses qui servent d'ailleurs à diminuer la douleur, conjointement avec les autres remedes, que l'experience a fait conoitre propres pour produire ce dernier effet, afin que par tous ces moyens on facilite la sortie du corps étranger qui est contenu dans cette partie.

Il n'en est pas de même de la vessie ; comme elle se décharge de l'urine qu'elle contient par un canal assez court, & dans lequel on peut pénétrer du dehors, après avoir fait les dégagemrns generaux & pourvu à l'inflammation, cela fait penser à introduire une sonde dans ce canal, qui en repoussant la pierre, ou la matiere qui se présentoit au passage, procure la sortie de l'urine. Que si cette pierre est d'une grosseur considerable, on ne peut avoir en ce cas que deux moyens de la tirer dehors, qui sont, ou de faire une incision dans la partie la plus commode, ou de seringuer quelque liqueur dans la vessie, qui ait la faculté de dissoudre ou de rompre la pierre, si tant est qu'on ait un tel remede.

Sécte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivant.

Voilà préciſément juſques où 1 Eraſiſtrate & Hérophile vouloient qu'on allât à l'égard du raiſonnement. Ils concevoient que tant que les déſordres qui arrivent à notre corps ne dépendent que du dérangement des parties qu'on appelle Organiques, telles que ſont celles dont on vient de parler, on peut eſperer d'y remédier en raiſonnant ſur la nature, ou ſur la figure & l'uſage de ces parties, & ſur le changement qui y arrive, conformément aux lumieres que l'Anatomie fournit, deſquelles on peut ſe prévaloir pour trouver les remedes convenables; mais lors que ces déſordres s'étendent juſqu'aux autres parties dont on ne conoit pas la fabrique, ces Médecins ne croyoient pas que le raiſonnement fût d'un auſſi grand ſecours que l'expérience, quoi qu'Eraſiſtrate en ſon particulier eût peché contre cette regle, en recherchant les cauſes de la fievre, ce qui l'impliqua en diverſes erreurs.

Mais, pour revenir aux uſages qu'on peut tirer du raiſonnement, on dira, ſans doute, que quand on accorderoit que les maladies que nous avons touchées ne demandent pas un raiſonnement plus fin, & qu'on les peut guérir ſans philoſopher davantage, on ne doit pas tirer la même conſéquence pour une infinité d'autres, dont les cauſes ne ſont pas ſi aiſées à découvrir, mais qu'on découvre pourtant à la fin en pouſſant le raiſonnement. On void, par exemple, que l'indication qui ſe tire du mouvement extraordinaire & inteſtin du ſang dans la *fiévre*, & de la chaleur qui l'accompagne, ne ſert pas de beaucoup pour y apporter du remede; puis que ni *les ſaignées*, ni *les purgations*, ni *les raffraichiſſans*, qui ſont les ſecours qu'inſinue d'abord cette premiere idée qu'on ſe fait de cette maladie, ne la guériſſent pas toûjours, & ſouvent ne ſont d'aucun effet.

Je conviens de cette verité, & ſi à force de raiſonner on pouvoit trouver des remedes plus ſurs que ceux-là, les Empiriques n'auroient pas le mot à dire; mais par malheur on ne void pas qu'on avance beaucoup plus de cette maniere que de l'autre. Si l'on deſcend plus dans le particulier, & que l'on diſe, que puis que l'évacuation du ſang, ou celle de quelques humeurs qu'on a cru qui le tenoient en mouvement, n'ont pas été capables d'arrêter la fiévre, non plus que les remedes qui raffraichiſſent, il faut en trouver quelqu'autre, cela va le mieux du monde. Si l'on ajoûte que ce qui excite ce mouvement inteſtin des parties du ſang, eſt un *levain* particulier auquel il faut s'attacher, & travailler à l'adoucir, ou à l'éteindre, à faute de quoi la fiévre continuera quand vous ne laiſſeriez qu'une goute de ſang dans le corps, cela peut encore être veritable, mais voyons ce que ce raiſonnement opérera. Il obligera à chercher avec ſoin quelle eſt la nature de ce levain, mais il ne contribuera en rien à le découvrir. On ſaura bien en géneral, ou du moins on croira le ſavoir, que ce levain doit être un *acide*, ou un *aigre*. On ſuppoſera même qu'il faut néceſſairement lui oppoſer un *alkali*, parce qu'on a remarqué que les alkalis détruiſent les acides, en rompant leurs pointes; mais il ſe trouve tant de differentes eſpeces d'acides & d'alkalis, que vous eſſayerez peut-être de cent ſortes de ces derniers, avant que vous ayiez trouvé celui qui peut mortifier l'acide dont il s'agit, chaque alkali n'étant pas propre pour détruire chaque acide; & ſi le hazard ne nous avoit pas découvert le *Kinkina*, nous ſerions peut-être à chercher juſqu'à la fin du monde.

On

1 *Voyez le commencement du Livre précedent.*

On repliquera que c'eſt une aſſez grande découverte que d'avoir trouvé que c'eſt un acide qui cauſe la fiévre, & que cette découverte paroît d'autant mieux établie que le Kinkina qui la guérit eſt un alkali, ou du moins que l'alkali y eſt le plus ſenſible. Cette découverte ſeroit conſiderable, s'il s'enſuivoit qu'on n'eût qu'à chercher parmi les alkalis pour trouver un remede ſemblable au Kinkina, ce qui épargneroit beaucoup de peine & abrégeroit le chemin des eſſais; mais on ſait que ce ne ſont pas les alkalis ſeuls qui domtent les acides, qu'un acide plus puiſſant en domte un moindre, & l'on voit effectivement des gens ſe guérir de la fiévre tierce par l'uſage du 1 *verjus*. Il ſemble de plus que l'acide & l'alkali n'agiſſant réciproquement l'un ſur l'autre, du moins d'une maniere bien ſenſible, que lors qu'ils ſont purs, on ne devroit être ſoulagé que par des médicamens artificiels, la nature ne produiſant aucun ſimple où ces principes ne ſoient mêlez, & c'eſt pourtant ce qui eſt contraire à l'expérience. *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.*

On peut dire, d'ailleurs, à l'égard de l'acide & de l'alkali, (qui ſemblent être le *non plus ultra* de nos découvertes, par rapport aux principes des corps dont on peut juger *à poſteriori*, ou par les effets) que l'hypotheſe commune qui établit le premier comme la cauſe, non ſeulement de la *fiévre*, mais preſque de toutes les maladies, eſt trop générale pour être de quelque utilité dans la pratique. *L'Epilepſie*, la *Phthiſie*, la *Goutte* ſont également les productions d'un acide, c'eſt du moins ce qui réſulte de notre raiſonnement & de notre recherche; mais de quoi nous ſert cela, ſi nous ne trouvons pas plus aiſément l'alkali oppoſé, que les Anciens ont trouvé un remede à ces maladies en conſéquence de quelqu'autre raiſonnement, & ſi nous ne guériſſons pas mieux ces mêmes maladies qu'on ne les guériſſoit autrefois? Parlons franchement, l'indication de vuider, & de dégager les paſſages du ſang & des humeurs, toute générale qu'elle eſt, ne l'eſt guére plus que l'hypotheſe de l'acide & de l'alkali; & ſoit que les maladies ſe guériſſent par les évacuations, ſoit que les évacuations diſpoſent ſeulement la machine de notre corps à ſe défaire plus aiſément de ce qui lui nuit, on voit autant, pour ne pas dire plus, de maladies guéries par ce moyen que le plus ſimple raiſonnement avoit trouvé, que par ceux que les recherches les plus curieuſes ont produits.

Après avoir vu ce qu'on peut attendre du raiſonnement en géneral, & même de quelques principes établis ſur des expériences de *Chimie*, il faut maintenant dire un mot de *l'Anatomie*, qui eſt celle qui fournit aux Médecins la plus grande matiere de raiſonner, en leur découvrant l'intérieur du ſujet ſur lequel ils doivent travailler. Il eſt vrai que par ce moyen nous acquerons une conoiſſance générale des parties de notre corps. L'Anatomie nous apprend, par exemple, quelle eſt la ſituation, la figure, la grandeur, la connexion de celles qui ſont les plus groſſieres; elle nous aide même par là à découvrir quelques uns de leurs uſages les plus ſenſibles, ce qui eſt d'une grande utilité, particulierement pour la Chirurgie. Mais ſi notre corps eſt compoſé, ſelon la diviſion d'Hippocrate, de parties *ſolides*, *d'humeurs*, & *d'eſprits*; quand on accorderoit que les premieres ſont conues, cela ne ſervira pas beaucoup pour la

1 Celſe prétend guérir la fiévre quarte en faiſant boire au malade deux verres de vinaigre un peu avant l'accès.

Secte Empirique dans le siecle xxxviij. & suivant.

la Médecine, si l'on ne conoit aussi les dernieres, qui sont celles qui donnent le mouvement à toute la machine animée, & qui étant d'une nature à souffrir les plus grands & les plus prompts changemens, sont par cette raison le siege ordinaire des maladies. Or il n'y a rien de moins connu qu'elles le sont; ou la conoissance qu'on en a, est du moins si superficielle, & il y a encore tant de sujets de douter, & tant d'éclaircissemens à souhaiter, qu'on ne peut compter là-dessus sans s'exposer à un danger évident de se tromper.

Si nous conoissions donc si mal les parties qui compotent notre machine, nous n'avons aucun lieu de nous flater de pouvoir découvrir au vrai les causes de ce qui s'y passe, tant qu'elle est dans son état naturel, ni par conséquent d'esperer de pouvoir raisonner juste sur les désordres qui y surviennent. Mais quand on conoîtroit beaucoup mieux le corps de l'homme, on n'en tireroit peut être pas tout l'usage que l'on pense, à moins que l'on ne vînt à un degré de conoissance, où les hommes ne peuvent presque esperer de pouvoir atteindre On a reproché anciennement aux Médecins, 1 *qu'ayant interêt de conoître les corps des hommes, ils s'étoient avisez de les ouvrir, ou d'en faire l'anatomie, seulement afin qu'on crût qu'ils les conoissoient;* mais il semble que ce reproche n'est plus de saison, aujourd'hui qu'on a fait un si grand nombre de découvertes sur cette matiere, au delà de celles qu'avoient faites les Anciens, & qu'on a pénetré si avant dans le secret de l'économie animale. Je voudrois cependant que l'on me dît ce que toutes ces découvertes ont produit de nouveau dans la pratique, ou de combien de remedes elles ont enrichi la Médecine. Il faut dire la verité, on ne void pas que la Médecine en ait profité de grand' chose; & ce n'est pas sans quelque raison que l'on a raillé les Médecins sur ce 2 qu'il ne meurt pas moins de gens depuis qu'on a trouvé *la circulation du sang*, qu'il en mouroit auparavant. Cette découverte est de la derniere importance pour la conoissance du mouvement du sang, cependant, à la reserve de quelques usages que la Chirurgie en peut tirer, aussi bien que de celle des *vaisseaux lymphatiques*, & des *canaux excrétoires des glandes*, tout le reste n'est pas fort considerable.

Il en est de même des autres découvertes. L'adresse qu'ont euë 3 quelques Modernes de tirer le *suc du Pancreas* leur a beaucoup servi à bâtir un Systeme assez ingénieux sur les causes des *fievres intermittentes;* mais avec tout cela, si le Kinkina ne fût venu à notre secours, la fiévre quarte ne seroit-elle pas toûjours l'opprobre de la Médecine? N'est-il pas encore très-veritable qu'on n'a pas su mieux guérir *l'Apoplexie* & la *Phthisie*, depuis que le fameux Malpighi a démontré *les glandes de la substance corticale du cerveau*, qui sont le lieu où se séparent les esprits animaux, & après qu'il a fait conoître *les vésicules*, les *glandes* & les autres vaisseaux qui composent le poumon? N'est-il pas vrai, dis-je, qu'on n'a pas mieux guéri ces maladies, qu'on les guérissoit pendant qu'on ne conoissoit ni de près ni de loin ces parties?

Il me semble que toutes ces raisons établissent si solidement le droit des Empiriques

1 Itaque Medici, quorum intererat ea nosse, corpora aperuerunt ut viderentur. *Cicero, Academic. Quæst. Lib.* 4.

2 *Voyez les Dialogues des Morts de M. de Fontenelles.*

3 *Sylvius de le Boë, & de Graaf son disciple.*

piriques, qu'il n'y a rien à repliquer, & qu'on ne doit pas héſiter à conclurre que l'invention d'un ſeul remede eſt d'un plus grand fruit à la ſocieté que tous les raiſonnemens ſur les cauſes cachées des maladies, & que toutes les découvertes les plus curieuſes de l'Anatomie. Ces raiſonnemens & ces découvertes ſont tout au plus des moyens de trouver des remedes, mais les remedes eux-mêmes ſont préciſément ce qu'on cherche. *Secte Empiriques dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.*

Ce n'eſt pas qu'il faille croire que l'Anatomie ſoit inutile d'ailleurs, même à l'égard de ce qu'elle a, qui peut le moins ſervir à la pratique de la Médecine, & que l'on n'ait bien de l'obligation aux Anatomiſtes de la peine qu'ils ont priſe, & qu'ils prennent encore tous les jours. Si la découverte de quelque nouvelle étoile nous fait du plaiſir, quoi que cette étoile ſoit fort eloignée de nous, & qu'elle n'ait peut-être aucun rapport avec nous, ne doit-on pas avoir infiniment plus de ſatisfaction d'avancer dans la connoiſſance d'une choſe qui nous touche de ſi près comme fait notre corps? Et bien que nous ne voyions pas encore aujourd'hui de quel fruit ſont diverſes belles découvertes Anatomiques, le temps nous apprendra, peut-être, à en tirer plus d'uſage à l'avenir que nous n'en tirons à l'heure qu'il eſt. Au pis aller, ſi les Médecins ne s'en prévalent pas en qualité de Médecins, ils s'en prévaudront comme Phyſiciens; car il ne leur eſt pas défendu d'étudier la Phyſique. On reconoit au contraire, avec Celſe, que cette étude leur eſt néceſſaire par diverſes raiſons, & qu'elle ne ſauroit leur nuire, pourvu que dans la pratique ils ſe ſouviennent toûjours qu'ils ſont Médecins, c'eſt à dire, qu'ils exercent un métier, où il eſt plus important de faire des expériences que de diſputer; que certaines cauſes ſont aiſées à découvrir, & que ces cauſes indiquent même les remedes, mais qu'il en eſt d'autres plus cachées ſur leſquelles on ne débite preſque que des conjectures; qu'en ce dernier cas il faut, en attendant mieux, ſe contenter de conoître la maladie par ſes *ſignes*, & l'ayant bien conue de cette maniere, y faire les remedes que l'expérience a montrez, & peut montrer à l'avenir. C'eſt préciſément la conduite qu'a tenu Hippocrate, qui par cette voye s'eſt attiré la reputation d'un tres-grand Médecin, quoi qu'il fût d'ailleurs un Anatomiſte, & peut-être un Phyſicien aſſez groſſier.

Voilà pour ce qui regarde ce qu'on doit attendre du *raiſonnement* dans l'exercice de la Médecine. Il eſt juſte d'examiner maintenant ce qu'on peut dire contre *l'experience*, & de voir dans quelles erreurs on peut tomber en ſuivant cette derniere route, & comment on peut s'en garantir. On dira premierement à l'égard des remedes qui ont été trouvez ſans l'aide du raiſonnement, comme le Kinkina, que l'on a cité pour exemple, & qui apparemment n'a été découvert que par un pur effet du hazard, que ſi l'on attendoit que le même hazard nous mît en main un remede de cette nature pour toutes les autres eſpeces de maladies, on courroit riſque d'attendre juſqu'a la fin du Monde, ſans être même certain de trouver rien de ſemblable. Eſt-ce donc, ajoûtera-t-on, que juſques à ce que l'on ait été aſſez heureux pour rencontrer de tels remedes, il faudra demeurer les bras croiſez, & laiſſer mourir les malades ſans eſſayer de les ſecourir par les moyens que le raiſonnement nous indique? L'expérience, ſur laquelle on veut que l'on s'appuye, ne nous rend-elle pas con-

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivant.

vaincus qu'il y a d'autres voyes de tirer d'affaires les malades, que celle des *ſpécifiques*? 1

Je répons qu'il ne s'agit pas ici d'obliger les Médecins à quitter la méthode ordinaire, qui conſiſte dans l'uſage des remedes *évacuans*, *aperitifs*, *aſtringens*, *adouciſſans*, &c. On eſt convenu, avec eux, que le ſecours qui s'en tire eſt ſenſible en diverſes occaſions, & on leur accorde que ce ſecours eſt même aſſez géneral, & s'étend quelquefois juſqu'aux maladies dont les cauſes ne ſont pas bien conues. Mais ce que l'on demande, c'eſt qu'en faiſant de cette méthode tout l'uſage qu'il leur plaira, ils ne négligent pas de chercher à ſoulager leurs malades, par les remedes que l'expérience leur pourra d'ailleurs mettre en main, & qu'ils ne s'en tiennent pas uniquement à cette premiere voye de guérir les maladies. La maniere dont on employe le Kinkina ne prouve-t-elle pas clairement que les remedes ſpécifiques ne ſont point incompatibles avec les remedes qu'on appelle géneraux, & que le raiſonnement ſuggere? Le Kinkina n'empêche point que l'on ne purge, & que l'on ne ſaigne avant que le donner, & ces remedes faits auparavant rendent même ſon action plus ſûre. En joignant donc ces deux manieres de traiter les maladies, on peut dire que l'on aura tout ce qu'on peut ſouhaiter, & l'objection qui a été faite demeurera ſans force; car premierement on ne laiſſera pas de travailler au ſoulagement des malades par tous les moyens que le raiſonnement fournit, & l'on pourra même les employer ſeuls lors qu'on n'en aura point d'autres; & en ſecond lieu les ſoins, & l'empreſſement que l'on apportera de tous côtez dans la recherche des ſpécifiques, feront que ces derniers remedes ne ſeront plus une production du hazard ſeul, comme ils l'ont été juſques ici par la négligence des Médecins des ſiecles précedens & du nôtre.

Pour trouver il faut chercher, mais c'eſt de quoi il ne paroît pas que l'on ſe ſoit mis beaucoûp en peine. N'eſt-ce pas une choſe honteuſe que de plus de dix mille plantes que nos Herbiers nous décrivent, il n'y en ait pas la dixième partie qui ſoient en uſage dans la Médecine, c'eſt à dire, dans un uſage ordinaire? On ne ſe ſert preſque que de celles qui ſont conues dés long-temps; & encore les proprietez qu'on leur attribue ſont elles préciſément les mêmes qu'on leur a attribuées depuis le temps de Dioſcoride, & des premiers qui ont écrit de la vertu des ſimples; comme ſi nous n'avions pas dû pouſſer plus loin & faire de nouveaux eſſais, tant ſur les maladies dont ils ont parlé, que ſur d'autres, & avec les mêmes plantes, auſſi bien qu'avec les autres que nous connoiſſons de plus qu'eux. D'où vient que nous ne l'avons pas fait, ſi ce n'eſt parce qu'il n'y a pas, à peu près, autant de peine de raiſonner ſur un principe qu'on a une fois poſé, que de faire des expériences? 3 *Il y a bien plus de plaiſir*, diſoit

1 On appelle ainſi les médicamens qui guériſſent une certaine eſpece de maladie, par une qualité que l'on ne conoit pas, & qui n'a point de rapport avec les qualitez que les Philoſophes ont appellées premieres, ou ſecondes, comme ſont le chaud, le froid, le dur, le mol, &c.

2 *Voyez un peu plus bas ce qu'on remarque touchant les remedes ſecrets dans le même chapitre.*

3 Sedere namque in Scholis auditioni operatos, gratius erat quam ire per ſolitudines, & quærere herbas *Lib. 29. cap. 2.*

disoit Pline, *d'être asses à son aise dans les Ecoles, & d'écouter le discours d'un Professeur, que d'aller courant les montagnes, & les lieux deserts pour chercher des herbes.* *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant.*

On repliquera qu'il n'en est pas de la Médecine comme des autres Arts, dans lesquels si l'on fait des essais il n'en coûte que de l'argent, au lieu qu'ici on ne peut essayer qu'aux dépens de la personne du prochain, & l'on conclurra qu'il vaut mieux s'en tenir à la pratique ordinaire, & suivre une route batue, quoi que plus longue, que de chercher à abreger aux perils & risques de qui que ce soit. Mais on ne considere pas que si les expériences ne réussissent pas toûjours, elles ne sont pas pour cela necessairement préjudiciables à ceux sur qui elles se font. Le petit nombre de *poisons*, qui se trouvent parmi la multitude des simples conus, fait bien voir qu'on peut faire divers essais innocens. Et si l'on tire du sang, ou si l'on purge, souvent assez mal à propos, sans qu'il en arrive de grands accidens, notre machine étant disposée d'une maniere si admirable qu'elle repare souvent d'elle même les désordres qui y arrivent du côté du déhors; si l'on abuse, dis-je, impunément des remedes de cette conséquence, à plus forte raison pourra-t-on essayer quelques simples, supposé que ce ne soit pas des poisons, sans en craindre de facheuses suites.

Pour ce qui est des fautes que l'on peut faire d'ailleurs, ou des diverses manieres dont on peut se tromper, en matiere d'expériences, ou d'essais, voici, à mons sens, ce qui peut être dit en géneral là-dessus.

Il n'y a qui que ce soit qui ne convienne que les expériences pour être justes, demandent une personne judicieuse, intelligente, & attentive. Il faut pour cela un homme qui n'ait uniquement en vûe que de trouver la verité, qui se soit défait de tous ses préjugez, qui ne croye que ce qu'il voit clairement, & sur tout qui ne se lasse point d'essayer diverses fois la même chose avant que de se déterminer de quelque côté; mais comme il se trouve peu de gens qui ayent toutes ces qualitez, Celse a bien raison de dire, *que si les raisonnemens trompent, il est des occasions où les expériences ne trompent pas moins.*

Les essais que nous faisons sont de deux sortes: ou nous sommes les premiers à les faire, ou nous essayons si nous réussirons en imitant ce que d'autres ont fait avant nous. Or il est évident, à l'égard des premiers, que nous pouvons aisément y être trompez. Un Médecin raisonnant sur la cause d'une maladie se détermine à un remede tout nouveau, ou qui est de son invention, & qui peut, à son avis, remplir toutes les indications qu'il s'est proposées. Il le donne à son malade, & revient le voir quelque temps après, tout plein de la pensée que son remede doit avoir produit un bon effet, ou pour le moins dans une grande impatience d'en apprendre des nouvelles. Si le malade se trouve mieux là-dessus, le Médecin ne manque point de s'applaudir à soi même sur cet heureux succès; & concevant une grande estime pour le remede dont il s'est servi, il met d'abord cela en note, ou du moins il en conserve le souvenir. Cependant il n'y a rien de si aisé que de se tromper à cet égard, & même de plus d'une maniere. Il se peut que votre raisonnement, tout clair qu'il vous a paru, fût mal fondé, & par conséquent que le remede que vous avez donné n'ait pas causé du soulagement, par la raison que vous aviez imaginée, supposé même que ce que vous voyez de changement soit un effet du remede, & ne parte pas

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivant.

d'une autre cauſe qui vous eſt inconue, ce qui arrive très-ſouvent. Que ſavez-vous ſi ce n'eſt point un coup de la Nature toute ſeule, ou un effet de la diſpoſition où étoient les humeurs avant que le malade prît le remede, plûtôt que du remede même? Ne peut-il pas y avoir diverſes circonſtances dans ce mal dont vous n'êtes pas informé, ſoit qu'on vous les ait cachées à deſſein, ſoit que vous n'ayez pas queſtionné votre malade là-deſſus? & n'eſt-il pas vrai que ces circonſtances peuvent être d'une telle nature, que n'en ayant pas conoiſſance on ne ſauroit pénétrer, ni dans la cauſe du mal, ni dans celle des effets que les remedes produiſent?

Il ſemble que les expériences *imitatoires*, ou celles qu'on fait aprés d'autres perſonnes, ſont plus ſûres que les premieres, ou moins dangereuſes, ſoit à l'égard des Médecins pour ne pas ſe tromper, ſoit à l'égard des malades pour n'en ſouffrir pas; mais on peut tout de même y être déçu. Il ſe peut ou que ceux qne nous imitons n'ayent pas eu la bonne foi néceſſaire, ou qu'ils ſe ſoient trompez eux-mêmes; de quelque maniere que la choſe aille, nous nous trouvons engagez dans l'erreur en les voulant ſuivre. Mais quand on ſuppoſeroit que les expériences qu'on ſe propoſe d'imiter fuſſent très fidelles, & très-bien faites, n'eſt-il pas vrai que vous qui les réiterez, faites un nouvel eſſai à votre égard, & que par conſéquent il ne faut qu'une legere circonſtance, qui faſſe varier le cas, pour que l'expérience ne réuſſiſſe point?

Il paroît effectivement que la choſe va de cette maniere, mais il ſeroit à ſouhaiter que toute la difficulté conſiſtât en la peine qu'il y a de diſcerner ſi les cas qui ſe préſentent ſont parfaitement ſemblables à ceux qui ont été décrits auparavant, & que les expériences de ceux qui nous ont précedez fuſſent aſſez juſtes & en aſſez grand nombre; ſi l'on ne réuſſiſſoit pas toûjours en les réiterant, on réuſſiroit du moins le plus ſouvent. On peut dire qu'on a une hiſtoire aſſez exacte de la plûpart des maladies, & qu'on a obſervé avec aſſez de ſoin le *concours* des principaux accidens en chaque eſpece de maladie, pour me ſervir du terme des Empiriques. Les mêmes ſignes qui ont ſervi il y a deux mille ans à diſcerner l'*Epilepſie*, la *Pleuréſie*, la *Phthſie*, & les autres maladies les unes d'avec les autres, nous ſervent encore aujourd'hui, & la Sémeiotique, ou la doctrine des ſignes, eſt la partie de l'art qui a le moins varié. On pourroit s'imaginer qu'encore que la Phthiſie, ou la Pleuréſie que les Anciens ont décrites ſoient les mêmes, à parler en général, que celles que nous voyons aujourd'hui, la difference des temperamens, des âges, des pays, peut faire que ce ſoit des maladies differentes dans chaque individu, ou dans chaque particulier. Je conviens qu'il y a de certaines circonſtances, ou de certains accidens qui font qu'une maladie n'eſt pas en tout ſemblable à une autre de la même eſpece; mais cette variation ne fait point changer l'eſſentiel de la cure, & ne regarde pour l'ordinaire que la doſe des remedes, ou le temps de les donner, & quelques autres circonſtances qu'on peut appeller étrangeres; en ſorte qu'il eſt vrai de dire, que la maladie étant la même quant au principal, les remedes ſont auſſi les mêmes quant à l'eſſentiel. Le Kinkina, que nous avons déja ſouvent pris pour exemple, en fournit une preuve convaincante, guériſſant, comme il fait, également toutes les ſortes de fiévres intermittentes, autant dans un pays que dans un autre, & autant les enfans que les vieillards, les temperamens bilieux que les temperamens phlegmatiques.

Il

Il eſt donc certain qu'il y peu de danger de ſe tromper à l'égard du diſcernement des maladies, ſuppoſé qu'on y apporte l'attention néceſſaire; mais il n'en eſt pas de même des remedes qu'on propoſe pour les guérir, & ſur tout des remedes qui ſont indiquez par la cauſe de la maladie, ou qui ſont une ſuite du raiſonnement. Pour diſcerner les maladies, les premiers Médecins n'ont eu beſoin que de *faire uſage de leurs ſens*; mais pour trouver des remedes de la nature de ceux dont on vient de parler, il a fallu *raiſonner*, & *faire des expériences*; il a fallu, dis-je, faire l'un & l'autre, & c'eſt ce qu'on n'a pas toûjours fait. Si l'on avoit toûjours joint l'expérience au raiſonnement, ou que l'on eût attendu que l'expérience l'eût vérifié, comme les ſens en auroient été derechef les juges, on n'auroit pas non plus été ſujet à ſe tromper. Mais on n'a pas toûjours eu la patience néceſſaire pour cela; & le penchant qu'on s'eſt trouvé avoir pour croire qu'on raiſonnoit juſte, a fait qu'on s'eſt le plus ſouvent hâté de ſe déterminer ſur des choſes qui n'étoient pas ſuffiſamment éclaircies, ou qu'on n'avoit pas réiterées aſſez ſouvent, & qu'on a ramaſſé un grand nombre d'obſervations, qui ne ſont fondées que ſur le raiſonnement précedent de ceux qui les ont faites. C'eſt là une des principales cauſes qui fait que nous ne pouvons pas toûjours compter ſurement ſur l'effet de divers remedes, que nous pratiquons ſur ce que nous en avons lu dans les livres de Médecine; quoi qu'il faille convenir que le travail de ceux qui nous ont précedé n'a pas été tout inutile. On auroit grand tort d'avoir cette opinion; & ſi l'on ſait bien choiſir, il ſe trouvera que ſur les obſervations, ou les expériences dont on parle, il y en a pluſieurs qui ont été très-bien faites; mais il faut, pour le redire encore une fois, ſavoir bien choiſir.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.

Il y a deux ou trois autres cauſes de la rareté des bons remedes, tant ſpécifiques qu'autres. La premiere, c'eſt *la mauvaiſe foi* de quelques Médecins qui ont aſſuré, contre la verité, qu'ils avoient vu de bons effets de certains remedes en certains cas qu'ils marquent. La ſeconde, qui eſt la plus ordinaire, c'eſt l'*intérêt particulier*, ou l'*envie*, qui regne entre les gens de meme profeſſion, & [1] qui a empêché de tout temps les Médecins, de ſe communiquer les uns aux autres les remedes qu'ils ont cru les plus excellens. Il n'en a pas été de même des raiſonnemens, pour ſubtils qu'ils ayant été; comme c'eſt ce qui coûte le moins, & qui frappe quelquefois le plus, on n'en a jamais guére été chiche, & l'on a pris plaiſir de s'en faire honneur en les publiant, ou de bouche, ou par écrit devant tout le monde; ce qui eſt encore une preuve convainquante, pour le dire en paſſant, que les Médecins eux mêmes ont toûjours regardé les remedes comme ce qu'il y a d'eſſentiel dans la Médecine, & comme le principal de leur art.

Une troiſième cauſe de la diſette où l'on eſt de bons remedes, c'eſt *la pareſſe des*

1 Nihil intentatum inexpertumque Priſcis fuit, nihil deinde occultatum quod non prodeſſe poſteris vellent. At nos elaborata iis abſcondere atque ſupprimere cupimus, & fraudare vitam etiam alienis bonis. Ita certè recondunt qui pauca aliqua novêre invidentes aliis, & neminem docere in authoritatem ſcientiæ eſt. Tantum ab excogitandis novis ac juvandâ vitâ mores abſunt! ſummumque opus ingeniorum diu jam hoc fuit, ut intra unumquemque rectè facta veterum perirent! At hercule, ſingula quoſdam inventa Deorum numero addidere; omnium utique vitam clariorem fecere, cognominibus herbarum tam benignè gratiam memoriâ referente. *Plin. Lib.* 25. *Cap.* 2.

Sécte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivant.

des Médecins, qui ne daignent pas en chercher eux mêmes, comme on l'a déja remarqué ci-devant. Cette pareſſe eſt venue particulierement de la penſée où l'on a été, que la Médecine étoit un art conſommé, enſorte qu'il n'y avoit qu'à ſe prévaloir des lumieres de ceux qui nous ont précedé; & cette même prévention fait encore que l'on prend ordinairement pour *expérience*, ce qui n'eſt qu'une méchante *routine*. Il ne faut pas toûjours croire qu'un Praticien, pour avoir vieilli dans l'exercice de ſa profeſſion, ſoit beaucoup plus habile pour cela. Pluſieurs Médecins, à force de pratiquer, ſe ſont fait une telle habitude de voir des malades, & de leur ordonner des remedes, que cela ne leur donne plus de peine. Cependant la facilité avec laquelle ces gens-là exercent leur métier ne vient pas, comme on ſe l'imagine, d'une parfaite conoiſſance qu'ils en ayent, mais de ce qu'ils ſe ſont fait de bonne heure un certain *lieu commun*, pour toutes les maladies, duquel ils ne ſe ſont jamais départis, & auquel ils ſont tellement accoûtumez qu'ils l'ont toûjours devant les yeux, en ſorte qu'ils ſont incapables de faire attention à aucune autre choſe. On pourroit appeller cela pratiquer la Médecine *machinalement*.

Voilà quelques unes des principales manieres dont on peut être trompé en fait d'*expériences*. Il ſemble qu'on ait commencé depuis quelque temps à prendre plus de précautions, pour s'empêcher de tomber dans l'erreur de ce côté-là, & que dans le ſiecle où nous ſommes on ne manque pas de Médecins qui donnent des marques d'une grande diligence, & d'une grande application à faire des expériences de la maniere qu'on le demande. Nous avons les Ecrits d'un fameux 1 Praticien Anglois, mort depuis peu, qui ne s'éloigne guére des regles qu'on a données, & qui a renouvellé avec ſuccès l'*Empirique raiſonnable*. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Médecins ſuiviſſent ſon exemple.

On void encore en divers pays de l'Europe des Societez établies par de grands Princes pour travailler à l'avancement de la Médecine. C'eſt dans ces Societez que ſe forme le projet de tant de nouveaux livres qui ſortent tous les jours, & dans leſquels on prend à tache de traiter de quelque *plante*, en particulier, ou de quelque *animal*, ou *mineral*, par rapport aux uſages qu'ils peuvent avoir dans la Médecine. Ce deſſein eſt aſſurément beau, & digne de l'occupation des plus habiles gens; mais je ne ſai par quel malheur il n'eſt quelquefois pas trop bien exécuté, ni pourquoi une partie de ces livres contiennent plûtôt un recueil de tout ce qui a été dit ſur un ſujet, que de ce qu'on en a dû dire? On remarque même qu'il y en a quelques uns, où pour ne rien oublier, l'on rapporte juſqu'à des *fables de vieilles*, comme s'il n'y avoit pas d'ailleurs aſſez de menſonges dans l'Hiſtoire Naturelle; & l'on croit après cela s'être bien acquité de ſa tâche? Il ſemble que pour réuſſir dans un deſſein de cette nature, ou pour ne tomber pas dans les fautes que l'on vient de toucher, il vaudroit mieux laiſſer en arriere tout ce que l'Antiquité a ſu, ſur chaque matiere qu'il s'agit d'examiner, dans la ſuppoſition que c'eſt une choſe conue, & ne produire que des expériences de ſon cru; ou ſi l'on veut faire mention des expériences anciennes, ce ne devroit être que pour les confirmer par quelque nouvel exemple, ou pour en faire une judicieuſe critique, le tout en peu de mots. Les réflexion que les Auteurs de ce projet ont faites ſur la grande étendue de la

1 *Sydenham.*

la Médecine ; & sur l'impossibilité qu'il y a qu'un seul homme puisse suffire pour toutes les expériences nécessaires en cette rencontre, les ont portez avec beaucoup de raison à partager ce travail entre plusieurs personnes, mais la difficulté est d'en trouver un assez grand nombre qui ayent les qualitez requises pour cela. *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.*

Quelcun ne manquera pas de conclure de tout ce que l'on vient de dire, que si le *raisonnement* est si peu sûr, & *l'expérience* accompagnée de tant de difficultez, la Médecine ne doit être qu'une chimere, ou un métier dont on ne peut se mêler sans témérité, & sans hazarder la vie du prochain. Voilà, dira-t-on, qui justifie le reproche que l'on a fait de tout temps aux Médecins, 1 *qu'ils apprennent aux périls & risques du public, & qu'ils font des experiences en tuant le tiers & le quart.*

Je répons à cela en peu de mots, premierement à l'égard du *raisonnement*, que quoi que les raisonnemens outrez soient le plus souvent sujets à l'erreur, les raisonnemens simples trompent rarement ; & pour ce qui est des *experiences*, encore qu'elles ne réussissent pas toûjours, on a fait voir qu'elles ne sont pas pour cela nécessairement préjudiciables à ceux sur qui elles se font, & que l'on peut faire divers essais innocens ; outre qu'il ne s'agit pas toûjours de nouvelles expériences, & que si l'on sait bien profiter de celles qu'ont faites ceux qui ont été avant nous, il s'en trouvera de fort judicieuses, & qui conduisent, comme par la main, les Médecins qui rencontrent de pareils cas. A la verité la réiteration, ou l'imitation de l'expérience est une nouvelle experience pour celui qui la fait en dernier lieu, comme on l'a remarqué ci-devant, mais elle est, avec tout cela, plus sûre que la premiere. Quant à l'art en lui-même il est fondé sur la conoissance des maladies, par leurs *signes* & par leurs *causes sensibles*, plûtôt que par celles qui sont *cachées* ; sur la *méthode* de guérir ces maladies en éloignant les premieres de ces causes, qui indiquent une partie des remedes qu'il faut pratiquer ; & enfin sur le secours que *l'experience*, tant du présent que du passé, fait voir que l'on tire de certains remedes.

J'avouë qu'il n'est pas impossible que l'on se trompe quelquefois en suivant cette route ; & il ne faut pas croire que les indications que suggere la méthode soient toujours appuyées sur des démonstrations aussi claires que celles des Mathématiques. Il reste, quoi qu'il en soit, quelque lieu à la *conjecture*. L'art de la Médecine a cela de particulier, que la vie de l'homme semble trop courte pour le pouvoir bien apprendre. C'est encore, si vous voulez, le plus imparfait des arts, à cause de sa vaste étenduë, mais cela n'empêche point que, tout imparfait qu'il est, on n'en tire divers avantages ; & il faut esperer que l'on en pourra encore plus tirer à l'avenir, si l'on s'y prend comme il faut. Il peut arriver que l'on coure en certaines occasions quelque risque en s'abbandonnant à la conduite de ceux qui l'exercent, quoi qu'ils soient très-habiles gens ; mais on en court bien davantage en se traitant soi-même, ou en ne faisant point de remedes, sur tout si la maladie est d'une nature à en demander. On convient qu'il y en a quelques-unes qui se guérissent d'elles mêmes ; mais il y en a d'autres où il faut nécessairement des remedes, & où les remedes sont d'un effet

1 Discunt periculis nostris, & experimenta per mortes agunt. *Plin. Lib. 29. Cap. 1.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant.

set sensible; comme il seroit aisé d'en donner des exemples, si la chose n'étoit assez évidente, & si cette dispute n'étoit pas déja trop longue. Le parti qu'un homme de bon sens doit prendre par rapport à la Médecine, c'est de ne se fier pas au premier venu; au lieu [1] *qu'il arrive, à l'égard de cet art seul, qu'on en croit d'abord sur sa parole qui que ce soit qui se dise Médecin; quoi qu'il n'y ait point d'occasion où l'imposture soit d'une plus fâcheuse conséquence;* c'est de choisir, autant qu'il se peut, un Médecin conu, & conu particulierement pour être homme de bien, prudent, judicieux, & pour avoir pratiqué long-temps. S'il a toutes ces qualitez il faut croire qu'il entend sa profession. S'il est homme de bien il se fera une affaire de conscience de servir comme il faut son prochain, & il ne négligera rien pour cela. S'il est prudent il ne fera rien legérement. Enfin s'il est judicieux, & qu'il ait long-temps pratiqué, il aura profité des occasions qu'il aura eu de s'instruire. Je laisse à part l'étude & le savoir, parce qu'un particulier, qui n'est pas du métier, ne peut pas bien juger de ce qu'un Médecin qu'il veut choisir, tient à cet égard, & que ce n'est pas de ce côté-là qu'il le doit regarder, de peur de se tromper, & de prendre pour du savoir, ce qui n'est quelquefois que du babil. Le savoir se trouve d'ailleurs compris dans ce que j'ai dit, qu'un Médecin qui aura les qualitez désignées, ne manquera point d'entendre sa profession.

Voilà ce que pensoit notre Ami sur sa dispute des Médecins Dogmatiques & des Empiriques. Quelques-uns diront peut-être qu'il décrie la Médecine en faisant sentir trop vivement les difficultez qui se trouvent dans l'exercice de cet art. Mais Hippocrate avoit dit avant lui, [2] *que l'Art est long, que la vie est courte, que l'occasion échappe; que l'expérience est trompeuse; que le jugement est difficile, & que le succès de ce qu'un Médecin entreprend, dépend outre cela de la conduite du malade, de celle des gens qui le servent, & de diverses circonstances étrangéres.* C'est le premier avertissement & la premiere leçon que cet illustre Médecin nous donne, & dont les réflexions que l'on vient de lire, ne sont que le commentaire. Comme on ne s'est point avisé de blâmer Hippocrate pour avoir parlé de cette maniere, notre Ami a lieu d'esperer qu'on lui fera la même grace. Si l'on trouve d'ailleurs qu'il est un peu trop partisan des Empiriques, il ne force personne d'entrer dans ses sentimens.

CHAPITRE VII.

APOLLONIUS; GLAUCUS; & HERACLIDE Tarentin, *les premiers des Empiriques après Sérapion & Philinus. On parle aussi par occasion de divers Médecins du nom d'Apollonius, d'Apollodore, & d'Héraclide.*

LEs premiers des Empiriques qui suivirent Sérapion, furent *Apollonius* & *Glaucias*, après lesquels vint *Héraclide* de Tarente. C'est ce que l'on apprend de [3] Celse. Mais au lieu qu'il ne parle que d'un Apollonius, l'Auteur du

1 In hac artium sola evenit, ut cuicunque Medicum se professo statim credatur, cùm sit periculum in nullo mendacio majus. *Plinius, Lib. 29. Cap. 1.*

2 *Aphorism. 1. Voyez ci-dessus, Part. 1. Liv. 3. dans les maximes d'Hippocrate.*

3 *Lib. 1. Præfat.*

du livre intitulé *l'Introduction*, qui eſt parmi les œuvres de Galien, en nomme deux, Apollonius le pere, & Apollonius le fils, qui étoient, dit-il, *d'Antioche*, & qui ſuccederent à Philinus & à Sérapion. *Sécte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.*

Quelques uns ont cru que ce ſont les mêmes que 1 Pline appelle *les deux Apollodores.* Mais cela ne peut pas être; car Pline lui-même nous apprend dans ce paſſage, que l'un de ces Apollodores étoit de *Tarente*, & l'autre de *Citium*; au lieu que les deux Apollonius étoient *d'Antioche*, comme on vient de le remarquer.

Au reſte le nom *d'Apollodore* ſe rencontre ſi ſouvent dans les écrits des Anciens, que cela a obligé *Scipion Tetti*, ſavant Napolitain, à faire un Traité exprès *des Apollodores*; mais il y en a peu d'entr'eux qui ayent été Médecins, du moins dont j'aye conoiſſance; car je n'ai pas vu le livre de Tetti. Les deux que Pline cite, l'étoient, & ils avoient écrit touchant les contrepoiſons. C'eſt apparemment de l'un des deux que Galien a tiré la deſcription d'un Antidote contre la vipere; & ſans doute c'eſt auſſi un des mêmes qui eſt cité par le Scholiaſte de Nicandre, comme ayant écrit touchant les bêtes venimeuſes. Nous avons parlé ci-deſſus d'un Apollodore qui vivoit ſous Ptolomée Soter. Ce dernier étoit de Lemnos, comme le marque Pline dans l'indice des Auteurs qu'il cite dans ſon quatorzième Livre. Il cite encore dans le quinzième un Apollodore de Pergame, en ſorte que voilà en tout quatre Apollodores Médecins.

Il y en a bien eu d'avantage qui ont porté le nom d'*Apollonius.* Le plus ancien de tous eſt *le diſciple d'Hippocrate*, dont on a parlé ci-deſſus; *Apollonius de Memphis*, que l'on a compté entre les diſciples d'Eraſiſtrate, a été, apparemment, le ſecond. Après lui viennent *les deux Empiriques Antiochiens*, & enſuite *Apollonius Mus*, Sectateur d'Hérophile, dont on a auſſi parlé. Mais outre ceux-là il s'en trouve encore pluſieurs autres qui ſont diſtinguez par le nom de leur patrie, ou par des ſurnoms, quoi que l'on ne ſache pas en quel temps ils ont vécu pour la plûpart. 2 Galien parle d'un Apollonius *Archriſtator*; d'un Apollonius *Cyclas*; d'un Apollonius *Claudius*; d'un Apollonius *Organicus*; d'un Apollonius *de Tarſe*; d'un Apollonius *Thirius*; d'un Apollonius *fils de Straton*, qui pourroit être le même qu'Apollonius de Memphis, comme nous l'avons remarqué ci-devant, & d'un Apollonius *Theſpianus.* 3 Cælius Aurelianus leur joint un Apollonius *Titienſis*, ou plûtôt *Citienſis*; & un Apollonius *Glaucus.* On trouve encore, dans Strabon & dans Erotien, un Apollonius *Cittiæus*, qui n'eſt peut-être pas different de celui que Cælius appelle *Citienſis.* Erotien en particulier parle d'un Apollonius *Ophis*, ou *Ther*, c'eſt à dire *ſerpent*, que je prens auſſi pour le même que l'Apollonius Thirius de Galien.

On peut ajoûter aux précedens l'Apollonius *Pergamenien*, qui eſt cité par Varron, Columella, & Oribaſe, comme ayant écrit des Plantes; & celui dont parle 4 *Apulée:* de ſorte qu'en voilà du moins ſeize, ſans compter Apollonius *de Tyane*, ce fameux Magicien, qui a auſſi paſſé pour Médecin, & quelques autres dont on trouve les noms dans des Inſcriptions anciennes.

Pour

1 *Lib.* 20. *Cap.* 4.
2 *De Compoſit. Medicament. per genera, & ſecundùm locos.*
3 *Capite de Apoplexia.*
4 *Metamorphoſ. Lib.* 9.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant.

Pour revenir aux deux Apollonius *Empiriques*, il faut que l'un ait été plus fameux que l'autre, puis que Celse n'en reconoit qu'un seul, comme on l'a remarqué au commencement de ce Chapitre. Galien ne parle aussi que d'un Empirique Apollonius, 1 qu'il dit avoir demeuré long-temps à Alexandrie, & avoir composé des livres intitulez, *des Médicamens aisez à préparer*, ou *trouver*. Il rapporte même la description de plusieurs de ces médicamens, & marque avoir de l'estime pour leur Auteur, quoi qu'il le censure en quelques endroits pour avoir traité cette matiere sans distinguer assez exactement les cas où les remedes dont il s'agit peuvent être propres.

On pourroit même croire que cet Apollonius n'est pas different d'Apollonius *Mus*, c'est à dire, *le Rat*, Sectateur d'Hérophile. 2 L'Auteur que l'on vient de citer attribue à ce dernier aussi bien qu'à l'autre des livres intitulez *des Médicamens aisez à préparer*, & il ne semble pas qu'il distingue ces deux Médecins. 3 Celse nous apprend aussi qu'Apollonius Hérophilien, surnommé *le Rat*, avoit beaucoup écrit concernant les médicamens, ce qui pourroit persuader que c'est le même que l'Apollonius Empirique, dont il a parlé dans la préface de son premier livre. Cela paroît d'autant plus probable, que Galien ne met pas grande difference entre les Hérophiliens & les Empiriques, & qu'il dit d'Hérophile lui-même, qu'il étoit Empirique, comme on l'a remarqué 4 ci-dessus. Mais il reste une difficulté, en ce que Strabon dit qu'Apollonius Mus étoit *Erythréen*, au lieu que l'Auteur de *l'Introduction*, que nous avons cité au commencement de ce Chapitre, veut que les deux Apollonius Empiriques fussent d'*Antioche*; outre que l'Empirique Apollonius dont parle Celse, a vécu avant Héraclide Tarentin, comme cet Auteur le remarque lui-même. Or cet Héraclide a dû vivre pour le plus tard dans le temps que 5 Strabon assigne à Apollonius Mus, comme nous le verrons ci-après en parlant d'Héraclide.

A l'égard de *Glaucias* nous n'avons pas grand' chose à dire sur son sujet. Galien rapporte 6 que cet Empirique avoit commenté le sixième Livre des Epidémiques d'Hippocrate, & qu'il avoit écrit divers livres pour défendre sa Secte. C'étoit lui qui appelloit *l'Observation*, *l'Histoire*, & le *Transitus ad simile*, dont on a parlé ci-devant comme du fondement de la Médecine Empirique, *le Trepied de la Médecine*.

HE'RACLIDE Tarentin fut le plus considerable de tous les Médecins de cette Secte. 7 Il avoit été disciple de *Mantias*, Hérophilien. Mais il quitta les principes de son Maître pour se donner tout entier à l'Empirique Dans cette vuë il s'attâcha à examiner avec soin ce qu'on appelle *la Matiere de la Médecine*, c'est à dire, *les plantes*, *les animaux*, & *les mineraux*, & à préparer divers médicamens dont il donna les descriptions, marquant ensuite les proprietez que chacun de ces médicamens possedoit, selon que l'expérience qu'il en avoit fait, les

1 *De Composit Medicam. secundùm locos, Lib* 2. *Cap.* 1.
2 *De Compos. Medicam. secundùm locos, Lib.* 6. *Cap.* 4.
3 *Lib.* 5. *Præfat.*
4 *Part.* 2. *Liv.* 2. *Chap.* 1.
5 *Ci dessus, Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 7.
6 *In sext. de Morb. Vulgar. Comment.* 1.
7 *De Simplic. Medicam. Facult. Lib.* 6. *de Compos. Medicam. per genera, Lib.* 2. *Cap.* 4. &c.

les lui avoit découvertes. Une partie des livres qu'il composa sur ce sujet, étoient dédiez à un nommé *Astydamas*, & une autre partie à une Dame nommée *Antiochis*, comme on l'apprend de Galien. Cælius Aurelianus parle d'un autre livre d'Héraclide qui étoit intitulé *Nicolas*, cet Auteur ayant donné à son livre le nom de celui à qui il le dédioit. On verra ci après quelques autres exemples de semblables dédicaces. Ce livre traitoit *des Maladies internes.* *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.*

Héraclide avoit encore écrit touchant la *Diéte*, ou le Régime de vivre, qu'il faut observer en chaque maladie. On ne sait pas tout ce qu'il disoit sur ce sujet; mais s'il faut juger du reste par l'abstinence qu'il ordonnoit à ceux qui avoient la fiévre quarte, on verra qu'il alloit fort loin à cet égard. Nous apprenons de Celse que cet Empirique vouloit, que dans les commencemens de cette maladie on jeunât jusqu'au septième jour. *Peu de gens*, ajoûte Celse, *sont capables de soûtenir cette abstinence; mais supposé qu'il s'en trouvât quelques-uns, ils seroient si foibles après cela, qu'ils ne pourroient se remettre, quand même ils seroient quittes de la fiévre; & si la fiévre ne laissoit pas de continuer ils succomberoient sous les premiers accès qui viendroient.* (*Voyez ci-après, Liv. 3. Chap. 7.*)

Heraclide avoit aussi écrit contre Hérophile au sujet du *Pouls*. Au reste Cælius Aurelianus, qui est en possession de maltraiter la plûpart des Médecins qui ne sont pas de sa Secte, parle assez honêtement de celui ci. Il lui donne 1 en un endroit le titre de *noble*, ou de *fameux* Empirique; & il dit 2 ailleurs, *qu'Héraclide est celui de tous les Empiriques dont ceux de cette même Secte font le plus de cas*; ajoûtant *qu'il est le dernier de tous*, c'est à dire, le dernier de ceux qui ont été celébres, ou de ceux dont on a parlé; car il y en a eu d'autres après Héraclide, & qui ont même vécu avant Galien, Aurelianus, ou avant Soranus, qu'il copie; mais il paroît qu'il les a mépriſez, & n'a pas daigné les mettre au rang des autres qui les avoient précedez; quoi que Celse, qui vivoit aussi avant Soranus, dise, en parlant des Empiriques qui ont suivi Héraclide, qu'il y a eu *de grands hommes* parmi eux, *non mediocres viri*, mais il ne les nomme pas.

Ce qui acheve l'éloge d'Heraclide, c'est que l'on a dit de lui, 3 *qu'il ne parloit jamais contre la verité pour défendre les interêts de sa Secte, comme faisoient plusieurs Médecins, tant de cette Secte que des autres; qu'il étoit de bonne foi, & qu'il ne rapportoit que ce qu'il avoit expérimenté lui-même.*

Galien qui lui rend ce témoignage, ajoûte, *qu'Héraclide possedoit aussi bien la pratique de la Médecine qu'aucun autre de ses contemporains.* On peut voir dans Cælius Aurelianus comment cet habile Empirique s'y prenoit à cet égard en diverses maladies. On y trouvera en géneral une pratique assez conforme à celle d'Hippocrate, de Diocles, & de Praxagore, à quelques articles près, entre lesquels on peut mettre la longue abstinence, dont on a parlé, qu'Hippocrate, ni les autres n'auroient pas approuvée.

Héraclide employoit d'ailleurs en divers cas le *pavot*, & *l'opium*, soit intérieurement soit extérieurement, ce que n'avoit pas fait Hippocrate, du moins autant

1 *Acutorum, Lib. 2. Cap. 9.*
Empiricorum sufficit soli Heraclidi Tarentino respondere. Etenim eorum posterior atque omnium probabilior apud suos invenitur. *Ibid. Lib. 1. Cap 17.*

3 *Galen. in Lib. Hippocr. de Articul. Comment. 3. & de Composit. Medicam. per genera. Lib. 4. Cap. 7.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant.

autant qu'il nous en paroit par ſes écrits, dans leſquels il eſt aſſez rarement parlé de ces remedes, quoi qu'ils fuſſent conus des long-temps, comme on l'a remarqué ci-deſſus. On ne void pas non plus que Praxagore ni Diocles s'en ſoient ſervis. Il ſe trouve même que quelques Médecins de ces anciens temps ont parlé de l'Opium comme d'une drogue dangereuſe, & dont on ne devoit point ſe ſervir dans la Médecine. Eraſiſtrate témoigne, dans 1 Dioſcoride, *que* 2 *Diagoras avoit blâmé l'uſage de l'Opium dans les douleurs des oreilles & dans les inflammations des yeux; parce qu'il affoiblit la vuë, & qu'il plonge dans un aſſoupiſſement fâcheux. Andreas*, continue Dioſcoride, *ajoûtoit que ceux qui s'oignent les yeux avec de l'Opium, ſeroient d'abord aveuglez ſi on ne le falſifioit pas, & ſi on le vendoit tout pur. Mnéſidemus approuvoit ſeulemnt qu'on le fît ſentir pour procurer le ſommeil, mais il en blâmoit tout autre uſage.* On a parlé ci-deſſus de Diagoras & d'Andréas. Quant à Mnéſidemus, je ne le trouve point cité ailleurs, & je ne ſai s'il ne faudroit point lire *Mnéſitheus*, qui eſt le nom d'un fameux Médecin dont on a auſſi parlé ci-devant.

Il eſt vraiſemblable que ce ſont les Empiriques qui ont les premiers fait beaucoup d'uſage de l'opium. En effet, ils ne pouvoient rien trouver dans toute la matiere de la Médecine qui leur fit plus d'honneur. Comme ils faiſoient profeſſion de s'appuyer uniquement ſur l'expérience, & qu'ils ſe mocquoient des raiſonnemens, on leur demandoit ſans doute des *effets*, puis qu'ils ne vouloient pas donner des *paroles*. Or il n'y avoit rien de plus commode que l'opium pour pouvoir tenir les promeſſes qu'ils faiſoient aux malades, accablez de douleurs ou de veilles, de charmer leurs maux par un doux ſommeil. Et comme de toutes les maladies celles qui ſont accompagnées de douleurs mettent les malades dans une plus grande impatience de guérir, il n'y a pas de doute que les Médecins qui leur promettent de les ſoulager, & qui tiennent leur parole, ne paſſent dans leur eſprit pour de très-habiles gens. L'opium, en ce temps-ci, auſſi bien qu'en celui-là, a ſouvent fait la fortune à des Médecins, qui n'avoient de mérite que celui d'avoir donné ce remede dans une conjoncture favorable, mais il en a auſſi perdu de très-habiles, pour s'en être ſervis malheureuſement.

3 Galien rapporte la deſcription d'un médicament d'Héraclide, qui eſt aſſez ſingulier. Il entroit dans ce médicament quatre dragmes de ſuc de *Ciguë*; autant de ſuc de *Juſquiame*; du *Caſtoreum*; du *Poivre blanc*; du *Coſtus*; de la *Myrrhe* & de *l'Opium* de chacun une dragme. On mêloit tout cela avec du vin cuit; & l'ayant expoſé au ſoleil juſqu'à ce qu'il fût bien épais, on en faiſoit des pilules, qui ſervoient non ſeulement pour faire dormir, mais qui étoient encore utiles pour appaiſer les douleurs, pour ceux qui avoient été bleſſez par quelque bête venimeuſe, & pour les femmes ſujettes à la ſuffocation de mere.

Il faut conſiderer dans ce médicament, ou cet Antidote, outre l'opium, les ſucs de *ciguë* & de *juſquiame*. On peut dire à l'égard de la derniere de ces plantes, qu'Héraclide entendoit la Juſquiame *blanche*, qui n'eſt pas malfaiſante comme

1 *Lib.* 4. *Cap* 65.
2 *Voyez ci deſſus, Part.* 1. *Liv* 2. *Chap.* 6.
3 *De Antidot. Lib.* 2. *Chap.* 13.

comme l'autre; mais la Ciguë des Anciens ayant été la même que la notre commune, & cette plante ayant passé chez eux pour un poison, on sera surpris qu'Héraclide osât en mêler dans un médicament qu'il falloit prendre par la bouche. Il n'a cependant pas été le seul qui s'est servi de cette plante de la même maniere. On en a déja vu un exemple dans Hippocrate; & on trouve 1 dans Galien diverses compositions pour le dedans, où il entre le suc, la décoction, ou la semence de ciguë. L'Auteur, que l'on vient de citer, croyoit avec toute l'Antiquité, que la ciguë est extremement froide, & que c'est par son froid qu'elle cause la mort; mais 2 il prétendoit qu'elle ne produit ce mauvais effet que lors qu'on en prend une certaine quantité, la comparant en cela à *l'Opium* & à la *Mandragore*. On la joignoit donc à l'opium comme un médicament de la même nature, & on la regardoit tout de même comme un adoucissant, d'où vient qu'on s'en servoit pour la toux & pour le crachement de sang. Le *poivre* & les autres aromates, qui sont ajoûtez dans la composition d'Héraclide, étoient mis d'ailleurs comme des correctifs, ou comme des drogues, qui par leur chaleur temperoient le froid de celles dont on a parlé.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant.

Héraclide employoit encore un autre médicament somnifere plus simple que le précedent. Il n'entroit dans ce dernier que deux dragmes de semence de *jusquiame*, une dragme *d'anis*, & demi dragme *d'opium*. On piloit le tout, & l'ayant détrempé avec quelques gouttes d'eau, on en formoit trente pilules, qui étoient pour autant de prises. Héraclide se servoit de ce remede dans la maladie appellée *Cholera*, faisant boire deux verres d'eau par dessus. Un troisième remede de la même nature, qu'il donnoit aussi dans le même cas, c'étoit celui qu'il composoit avec de la *myrrhe*, du *pavot*, & du *saffran*.

Voici quelques autres particularitez de la pratique de cet Empirique. Il faisoit vomir dans *l'Esquinancie*, aussi bien que Praxagore, après avoir tiré du sang. 3 Il se servoit pour cela d'un vomitif particulier, qu'il préparoit de cette maniere. Il faisoit long-temps infuser dans un vaisseau de cuivre du *panax Heracléotique*, de *l'origan*, du *sumach*, & d'une sorte *d'oignons* que Cælius Aurelianus appelle *Cæpulæ Germanæ*, le tout bien broyé & arrosé d'une suffisante quantité de vin. Après cela il formoit de petites boules avec cette pulpe, & les détrempoit avec du vin mêlé de miel, lors qu'il vouloit s'en servir. Un Commentateur de Cælius a cru que les oignons, dont il est parlé ici, étoient de ceux que l'on appelle ajourd'hui *bulbes vomitoires*; mais il n'étoit pas nécessaire que ces oignons fussent propres d'eux-mêmes à faire vomir; la teinture vitriolique qu'ils tiroient du cuivre dans cette préparation étoit suffisante pour leur communiquer cette qualité, qu'Héraclide augmentoit encore en y ajoûtant quelquefois d'un mineral appellé *Mélanteria*, qui tient aussi du vitriol, & du suc de *thapsia*, qui est fort acre.

Cælius remarque aussi que dans la même maladie Héraclide donnoit à quelques-uns de *l'Elaterium*, le poids de *sept deniers*, & à d'autres le poids d'une *demi obole*. Mais il y a, sans doute, une faute dans ce passage, & les *deniers* doivent

1 *De Compos. Medicam. secundum locos, Lib.* 7.
2 *In Aphorism. Hippocrat.*
3 *Cælius Aurel. Acutor. Lib.* 3. *Cap.* 4.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant.

vent être changez en *grains*; n'y ayant aucune proportion entre sept deniers Romains, qui font sept dragmes, & une demi obole, qui ne fait que cinq grains & qui peut être une dose médiocre de l'élaterium, qui est un violent purgatif.

Voici de quelle maniere ce Médecin traitoit les *Phrénétiques*. Il recommandoit premierement qu'on les tint dans un lieu obscur. Il leur faisoit ensuite prendre un lavement, & quelques heures après il leur tiroit du sang. Il donnoit encore un autre lavement après la saignée, & continuoit d'en donner tous les jours, tant que duroit la maladie. Il rasoit après cela la tête, & la fomentoit avec de la décoction de feuilles de *laurier*. Après quoi il faisoit oindre cette partie avec de *l'huile rosat*, & y appliquoit un cataplâme fait avec de la *farine*; de *l'hydromel*, de la poudre *d'iris*, de *l'huile de lentisque*, & du *calamus aromaticus*. Il leur oignoit encore la tête & les narines avec une composition où il entroit du *peucedanum*, de *l'opium*, du *castoreum*, de *l'huile d'amandes ameres*, du *vinaigre*, & de *l'huile d'iris*.

Cælius Aurelianus qui rapporte cette composition d'Héraclide, prend de la occasion de demander, comment les Empiriques avoient pu soupçonner ou deviner que tous ces ingrédiens, qui sont fort differens les uns des autres, pussent concourir ensemble à un même but, & produire un certain effet dans un cas particulier? Est-il possible, ajoûte-t-il, que *la Nature*, ou *le Hazard*, qui, selon les Empiriques, ont fait trouver tous les autres remedes, ayent pu enseigner aux hommes à joindre des drogues qui ont si peu de rapport les unes avec les autres? Galien fait en quelque endroit la même objection à ceux de cette Secte, sur l'usage qu'ils faisoient de divers médicamens composez, qui supposent nécessairement qu'il a fallu raisonner pour trouver cette composition, ou pour faire cet assemblage; & en effet il semble que ce que les Empiriques disoient de l'invention des remedes, qu'ils attribuoient une grande partie au hazard, ne se pouvoit guére appliquer qu'aux médicamens simples.

Pour revenir à la cure de la Phrénésie, lors qu'il paroissoit à Héraclide que cette maladie venoit de crudité, il commençoit aussi par un lavement, mais il se passoit de la saignée, & purgeoit alors avec un médicament où il entroit de la *Scammonée*. Dans les personnes dont tout le corps en général ne lui sembloit pas être trop chargé de sang, il ouvroit d'abord la veine du front, sans avoir fait auparavant d'autre saignée. Enfin lors que la phrénésie pouvoit être attribuée à la corruption des humeurs, ce Médecin, commençant à son ordinaire par un lavement, faisoit ensuite boire beaucoup d'eau, & du vin mêlé avec du miel, & même du vin de Chio, ou de Rhodes, bien trempé dans le commencement, & ensuite pur.

Cette distinction, qu'Héraclide apporte des diverses causes de la Phrénésie, donne encore occasion à Cælius de dire, que cet Empirique abandonne en cela les principes de sa Secte, qui ne permettoit pas cette recherche des causes. Mais Héraclide pouvoit être un Empirique distingué, qui vouloit bien qu'on raisonnât, pourvu qu'on ne poussât pas le raisonnement trop loin.

Au reste, ce célebre Empirique n'étoit pas moins entendu dans la Chirurgie que dans toutes les autres parties de la Médecine. Le temps auquel il a vécu est incertain. Celse le met un peu après Apollonius l'Empirique, mais on ne sait pas non plus quand celui-ci vivoit, du moins s'il est different d'Apollonius

Mus.

Mus. Strabon, comme on l'a remarqué ci devant, parle de ce dernier comme d'un homme qu'il pouvoit avoir vu, c'eſt à dire, qui étoit beaucoup plus vieux que lui. Or Strabon a vêcu depuis le regne de Jules Céſar juſqu'à celui de Tibere. Suppoſé donc qu'Apollonius Mus ait vêcu ſous le premier de ces Empereurs, ou même un peu auparavant, Héraclide qui étoit diſciple d'un diſciple d'Hérophile, doit l'avoir précedé de beaucoup, & avoir vêcu à peu prés ſur la fin du ſiecle trente-huitième. *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivant.*

Nous avons parlé ci-deſſus de quatre autres Héraclides Médecins. Le premier a été le pere d'Hippocrate; le ſecond le Philoſophe Médecin de Pont; le troiſième le Médecin Erythréen, Sectateur d'Hérophile, le quatrième le diſciple d'Hiceſius Eraſiſtratéen. Notre Empirique fait le cinquième. Diogene Laërce compte juſqu'à quatorze hommes ſavans du nom d'Héraclide, ſans y comprendre le pere d'Hippocrate.

CHAPITRE VIII.

DIONYSIUS; CRITO; MENODOTUS; THEODAS; HERODOTE; SEXTUS; SATURNINUS; CALLICLES; DIODORUS; LYCUS; ÆSCHRION; PHILIPPE; PLINIUS; VALERIANUS; & MARCELLUS; autres Empiriques.

Il y eut divers autres Médecins Empiriques, avant & après Héraclide. Il ſemble que 1 Galien lui donne un condiſciple nommé *Dionyſius*. Je dis qu'il ſemble, parce que l'on n'eſt pas ſûr ſi Galien appelle ce Médecin condiſciple d'Héraclide, ou de Criton dont il eſt parlé au même endroit. Mais comme on trouve auſſi un Criton, ou deux Critons, Empiriques, ſi Dionyſius a étudié avec l'un d'eux, il ſera toûjours de la même Secte. Je ne ſai pas autre choſe touchant ce Dionyſius.

Je ne ſai rien non plus touchant *Crito*, ſi ce n'eſt que 2 Galien range un Médecin de ce nom entre les plus anciens Empiriques. Il y a eu pareillement ſous l'Empire de Trajan un Criton Médecin Empirique, comme on le verra ci-après, mais qui doit être different de celui dont on vient de parler, qui a dû preceder Héraclide. C'eſt du dernier de ces Critons que Dionyſius a été condiſciple.

3 Diogene Laërce fait mention de cinq autres Médecins de la Secte Empirique. Le premier eſt *Ménodotus*, qu'il dit avoir été diſciple d'un Antiochus de Laödicée, Philoſophe Pyrrhonien. Ce Ménodote étoit de Nicomédie. 4 Galien en parle comme d'un méchant Auteur, qui avoit compoſé de fort gros livres & en grand nombre, dans leſquels il chargeoit d'injures les Médecins des autres Sectes. Il vivoit après Héraclide, comme on en peut juger par le temps auquel ſes diſciples ont vêcu.

Le ſecond des Empiriques dont parle Diogene Laërce, c'eſt *Theodas*, ou *Theudas*,

1 *Pharmacor. Local. Lib. 5. Cap. 7.*
2 *De Subfigurat. Empirica.*
3 *In Vita Timonis.*
4 *De Subfigurat. Empirica; & de Optima Secta.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant.

Theudas, condisciple de Ménodote. Galien le cite comme un de ceux qui avoient le mieux écrit pour la Secte Empirique.

Le troisième s'appelloit *Hérodote*. Il étoit de Tarse, fils d'un nommé Arieus, & il avoit étudié sous Ménodote. Il y a eu un autre Hérodote de la Secte *Pneumatique*. 1 On parlera ci-après de ce Médecin, & de cette Secte Athenée cite un troisième Hérodote Lycien qui avoit fait un Traité des *Figues*. On dira encore un mot du premier Hérodote dans l'article qui suit.

Le quatrième s'appelloit *Sextus*. Il fut disciple du précedent, & Maitre de *Saturninus*, surnommé *Cythenas*, qui fait le cinquième des Empiriques dont parle Laërce Il ne nous est resté aucun écrit de tous ces Médecins, si ce n'est de Sextus seul. C'est le même qui est conu sous le surnom *d'Empirique*. Nous avons trois de ses livres, qui contiennent *les Sentimens des Pyrrhoniens*, & 2 dix autres où il dispute contre toutes les Sciences. On a un autre ouvrage intitulé 3 *Sexti Placiti*, ou comme d'autres veulent, *Platonici*, *de Medicina & Animalibus*. S'il en falloit croire ce tire, ce livre seroit de *Sextus de Chéronée*, Philosophe Platonicien, neveu de Plutarque, & Précepteur de l'Empereur Marc Aurele. Mais si ce livre est de l'un des deux Sextus, il sera plûtôt du premier, ou de celui qui a été Empirique. Ce qui fait que quelques uns ont confondu ces deux Auteurs, c'est qu'ils vivoient presque en même temps. Suidas qui a fait cette équivoque, donne aussi à Sextus de Chéronée un Hérodote pour Précepteur, mais il ajoûte, que cet Hérodote étoit de Philadelphie.

Je trouve une autre difficulté touchant le premier Sextus, qu'on appelle ordinairement l'Empirique. Ce titre est tiré de celui qui lui est donné dans ses livres ; à quoi l'on peut joindre le témoignage de Diogene Laërce, qui dit que l'Auteur de ces mêmes livres étoit Médecin, de la Secte Empirique. Ce témoignage semble être encore confirmé par 4 Galien, qui met un Sextus Empirique entre les Auteurs qui ont le mieux défendu cette Secte ; & en quelque maniere par 5 Sextus lui-même, qui dit qu'il est Médecin.

Je conviens qu'il étoit Médecin, mais nonobstant les autoritez que j'ai apportées il y a lieu de douter qu'il se fût attaché à la Secte Empirique, qui est ce que l'on veut savoir. Ce doute est fondé sur un passage de cet Auteur, où il dit en termes exprès, 6 *que ceux qui croyent que la Médecine Emperique est fondée sur la Philosophie Sceptique, se trompent ;* & où il fait voir, *que si cette Philosophie a du rapport avec quelque Secte de la Médecine, c'est avec la* 7 *Secte Méthodique*. Quelle apparence donc que Sextus, qui étoit certainement Scepticien, ou Pyrrhonien, eût embrassé, par rapport à la Médecine, une Secte qu'il reconoit contraire aux principes de sa Philosophie ? Il se peut que Diogene Laërce

1 *Voyez ci après, Part. 2. Liv. 4. Sect. 2. Chap. 2.*

2 Ces dix livres, qui sont intitulez, *contra Mathematicos*, sont citez par Diogene Laërce comme étant de Sextus l'Empirique.

3 Barthius, (*Adv. Lib. 28. Cap. 1.*) croit que ce livre est d'Apulée, dont on parlera ci-après.

4 *Introduct. Cap 4.*

5 *Adv. Mathemat. Lib. 7. pag. m. 175.*

6 *Pyrrhon. Hypothes. Lib. 1. Cap. 34.*

7 On traitera de cette Secte dans le Livre 4. & l'on y rapportera plus au long le passage de Sextus.

ce ait confondu ces deux Sectes de la Médecine, qui ont quelque chose de commun dans leurs principes. Il se peut aussi qu'il y ait eu un Sextus Empirique, comme Galien & Diogene Laërce le disent, mais il semble qu'il doit être different du Pyrrhonien, par la raison que l'on employe. Il se peut, dis-je, qu'il y ait eu un Sextus Empirique, & un Pneumatique; à moins qu'on ne voulût dire que Diogene Laërce s'est aussi bien trompé à l'égard d'Hérodote, qu'à l'égard de Sextus. *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.*

Galien joint aux Empiriques 1 un *Callicles*, un *Diodore*, & un *Lycus*. Je ne sai rien touchant les deux premiers que leur nom. Quant à Lycus, je crois que ce doit être un autre que celui dont le même Auteur parle 2 ailleurs, qui étoit de Macedoine, & Anatomiste; auquel il rend témoignage qu'il passoit pour celui qui avoit le mieux écrit *des Muscles*, quoi que son livre sur cette matiere fût trop gros, parce qu'il y avoit inseré diverses questions de Logique. Or on sait que les Empiriques ne se mêloient guére, ni de l'Anatomie, ni de la Logique. Quoi qu'il en soit, celui de ces deux *Lycus*, ou *Lupus*, c'est à dire, *Loup*, qui étoit Anatomiste, 3 a vécu peu de temps avant Galien. Ce dernier le censure entr'autres choses d'avoir cru 4 *que l'urine est produite de ce qu'il y a de superflu dans le sang destiné à la nourriture des reins.* 5 Galien blâme encore Lupus d'avoir repris Hippocrate en divers endroits, faute de l'avoir entendu.

6 Galien fait encore mention d'un autre Empirique nommé *Æschrion*, qu'il appelle son concitoyen, & son maitre, & qu'il dit avoir été très-entendu dans la *matiere des médicamens*. Cet Auteur rapporte dans le même endroit un remede qu'il avoit appris d'Æschrion contre *la morsure des chiens enragez*. Ce remede étoit de la cendre d'*écrevisses de riviere*, que l'on faisoit brûler toutes vives dans une poîle d'airain jusqu'à ce qu'elles se pussent aisément mettre en poudre. Il falloit pêcher ces écrevisses quand le Soleil étoit au signe du Lion, & le dixhuitième jour de la Lune. Cet Empirique donnoit pendant quarante jours une grande cueillerée de cette cendre, délayée dans de l'eau, lorsqu'il commençoit la cure incontinent après la morsure; mais lors qu'on l'appelloit plus tard il doubloit la dose. Il ajoûtoit aussi quelquefois sur dix parties de cette cendre une partie d'*encens*, & cinq de racine de *gentiane*, en poudre. Il appliquoit d'ailleurs sur l'endroit qui avoit été mordu, une emplâtre composée d'une espece de poix appellée *Pix Brutia*, & d'*Opopanax*. Il prenoit une livre de la premiere de ces drogues, & trois onces de la derniere, & les faisoit fondre ensemble dans une suffisante quantité de vinaigre. Galien fait une estime particuliere de ce remede.

Le même Galien nous apprend aussi, que son maître Pelops avoit disputé contre un Empirique nomme *Philippe*, mais on ne sait rien de particulier concernant cette dispute. (*de propr. Cap.* 2.)

On ne sait pas s'il y eut dans la Secte Empirique des Médecins distinguez long-

1 *Method. Med. Lib.* 2. *Cap.* 7.
2 *De Musculor. Dissect.*
3 *De Anatomic. Administrat. Lib.* 4. *Cap.* 10.
4 *De Facult. Natur. Lib.* 1. *Cap.* 17.
5 *De Ordine Librorum suorum.*
6 *De Simplic. Medicam. Facultat. Lib.* 11.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant

long-temps après Galien, ou après Æschrion son contemporain qui vivoit dans le Siecle XLII. du Monde, dans le second Siecle de N. S. J. C. Le seul d'entre ceux qui l'ont suivi, dont les écrits nous soient restez, c'est *Marcellus*, surnommé l'*Empirique*. Cet homme vivoit sous Théodose, & il semble qu'il ait eu 1 quelque Office dans la Cour de cet Empereur, d'où l'on pourroit inférer qu'il étoit Chrêtien, quand on n'en auroit pas les preuves que l'on en a d'ailleurs, & qui sont tirées de la préface, & de quelques autres endroits de son livre. Néanmoins tout Chrêtien qu'il étoit, il a rapporté dans ce même livre divers moyens superstitieux de guérir des maladies; comme sont 2 certaines *paroles*, prononcées par le malade, ou par d'autres, ou certains *billets*, dans lesquels on écrit quelques vers Grecs, ou Latins, ou quelques mots barbares.

Au reste l'ouvrage de Marcellus est un recueil de médicamens pour toutes les maladies, tiré de divers Auteurs, entre lesquels il nomme *l'un & l'autre Pline*, *Apulée*, *Celse*, *Apollinaire*, *Designatianus*, *Siburius*, *Eutropius*, & *Ausonius*. On parlera ci-après des quatre premiers, & des deux derniers; quant aux deux qui restent je ne sai ce qu'ils étoient. Marcellus étoit de Bourdeaux. On le range entre les Médecins, parce qu'il a écrit de la Médecine, quoi que sa préface puisse faire douter qu'il ait été effectivement Médecin.

On parlera de *Plinius Valerianus*, que l'on met aussi au rang des Empiriques, quand on en sera à l'autre *Pline*, c'est à dire, dans la troisième Partie de cette Histoire.

Il n'y a pas d'autres Empiriques anciens, dont les noms nous soient restez. Cette Secte s'est soûtenue fort long-temps, & il y a de l'apparence qu'elle subsisteroit encore avec honneur, si tous ceux qui en ont fait profession depuis Marcellus, s'étoient autant attachez à la conoissance des *maladies*, qu'à celle des *médicamens*, comme avoient fait les premiers. Mais ces nouveaux, entre lesquels on peut mettre Marcellus lui-même, ayant négligé cette premiere partie de la Médecine, sont insensiblement tombez dans le mépris, & ont dégeneré en cette espece de Médecins, que l'on appelle encore aujourd'hui *Empiriques*, qui sont préciſément les mêmes que ceux qu'on appelloit *Pharmacopolæ*, *Agyrtæ*, *Circulatores*, c'est à dire, *Vendeurs de médicamens*, *Charlatans*, &c. desquels 3 on a parlé ci-devant, au lieu que les Empiriques anciens étoient de veritables Médecins.

1 *Marcellus vir Inluster, ex magno officio Theodosii senioris.* C'est le titre que Marcellus se donne dans sa préface.

2 *Voyez ci dessus, Part* 1. *Liv* 1. *Chap.* 12.

3 *Voyez ci-dessus, Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 9.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE TROISIEME.

Où l'on trouve principalement l'Introduction de la Médecine à Rome, par ARCHAGATUS, dans le Siecle XXXVIII. du Monde ; & les changemens qu'ASCLEPIADE apporta à cet Art ; dans le Siecle XXXIX. On parle auſſi, à l'occaſion de CLEOPATRE, des FEMMES, qui ont exercé la Médecine.

AVANT-PROPOS.

LA ſuite des Médecins Empiriques ; nous a inſenſiblement entraînez fort bas. Nous avions commencé par *Plinius*, & par *Sérapion*, qui exerçoient la Médecine à Alexandrie, ſous le ſecond, ou le troiſiéme des Ptolomées, & nous avons fini par *Marcellus*, qui vivoit à Rome ſous Théodoſe. *Suite du Siecle XXXVIII. & tout le ſiecle XXXIX.*

Pour reprendre le fil de notre Hiſtoire, il faut maintenant remonter juſqu'au temps auquel les deux premiers de ces Empiriques fleuriſſoient, ou au temps des autres diſciples d'Hérophile, & des Médecins leurs contemporains, dont les derniers vivoient, comme on l'a remarqué, ſous Ptolomée *Philopator*, qui commença à regner l'An du Monde MMM. DCC. XXX.

Ce fut environ ce temp-là que les Romains profitant de la foibleſſe de tous les autres Etats, commençerent à marcher à grands pas vers la Monarchie Univerſelle.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

niverſelle. Ce fut auſſi dans le même temps que les Arts & les Sciences commencerent à paſſer de l'Egypte & de la Grece dans l'Italie.

L'an DXXXV. de la fondation de Rome, qui répond à la troiſième année du regne de Ptolomée Philopator, *Archagathus* fut le premier des Médecins Grecs qui vint s'établir à Rome, & qui porta la Médecine de ſon pays dans cette grande ville. On verra dans le Chapitre ſuivant comment il s'y prit en cette rencontre, & le ſuccès qu'il eut.

Des-lors juſqu'au temps d'*Aſclépiade*, autre Médecin Grec, qui étoit contemporain de Mithridate & de Pompée, & qui vint auſſi pratiquer la Médecine à Rome, il s'écoula environ un Siecle, pendant lequel il ſemble que les Romains furent ſans Médecins, ou du moins ſans Médecins étrangers, comme on le verra ci-après. C'eſt dans cet intervalle que vivoient une bonne partie des Sectateurs d'Eraſiſtrate & d'Hérophile, & de ceux de Philinus, & de Sérapion; enſorte que les Médecins que nous trouvons dans ce même intervalle, outre ceux dont nous venons de parler, & que nous avons nommez ci-devant, ſont en petit nombre.

Mais ſi le ſiècle dont il s'agit fournit peu de nouvelle matiere à notre Hiſtoire, le ſuivant nous en fournira beaucoup. L'on y verra même la Médecine beaucoup changée par les nouveautez qu'Aſclépiade commença d'introduire, & qui donnerent occaſion à d'autres Médecins, qui le ſuivirent, de bâtir encore d'autres Syſtemes ſur le ſien; de ſorte que les principes d'Hippocrate, & des autres anciens Médecins, aux quels on s'étoit attaché juſqu'alors, furent preſque entierement abandonnez. C'eſt de quoi l'on traitera dans ce troiſième Livre, & dans le quatrième. Il faut encore avertir ici que l'on parlera des Diſciples & des Sectateurs d'Aſclépiade, immédiatement après avoir parlé de lui, de la même maniere que l'on en a uſé ci-deſſus à l'égard des Diſciples d'Eraſiſtrate, d'Hérophile, & de Sérapion, ou de Philinus. On viendra enſuite à ſes contemporains, & on finira par l'Hiſtoire des femmes, qui ont exercé la Médecine.

CHAPITRE I.

*En quel temps la Médecine s'eſt introduite à Rome. Si les Romains ont été ſans Médecins, avant l'arrivée d'*ARCHAGATHUS*; & quelle a été la Médecine de* CATON.

ON a prétendu qu'avant la venue d'*Archagathus* à Rome, la Médecine n'y étoit point conue; & s'il en faut croire Pline, elle n'y a même été reçue qu'après tous les autres Arts Liberaux, & toutes les Sciences. 1 *Le Peuple Romain*, dit cet Auteur, *a été plus de ſix cens ans ſans Médecins, quoi que d'ailleurs il n'ait pas été pareſſeux à recevoir les Arts, & qu'il ait même été fort avide de la Médecine, juſqu'à ce que l'ayant conue par expérience, il l'a condamnée. Caſſius Hemina*, continue Pline, *nous apprend qu'Archagathus, fils de Lyſanias, du Péloponneſe, fut le premier Médecin qui vint à Rome ſous le Conſulat de* Lucius Æmilius,

1 *Lib.* 29. *Cap.* 1.

lius, & de Marcus Livius, l'An DXXXV. de la fondation de la Ville; *ajoûtant, qu'on lui avoit donné la Bourgeoisie, & que le public lui avoit acheté une boutique à ses dépens dans le carrefour d'Acilius, pour y exercer sa profession; qu'au commencement on lui avoit donné le surnom de* 1 guérisseur de playes, *& que son arrivée fut très-agreable à tout le monde; mais que peu de temps après, la pratique de couper, & de brûler, dont il se servoit, ayant paru cruelle, on changea son premier surnom en celui de* bourreau, *& l'on prit dès-lors une grande aversion pour la Médecine, & pour tous les Médecins.* *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

Il paroîtra surprenant que les Romains se soient passez si long-temps de Médecins; & l'on opposera à l'autorité de Pline celle de 2 Denys d'Halicarnasse. *La peste*, dit ce dernier, *étant venue à Rome, l'An* CCCI. *de la fondation de la Ville, & s'étant rendue plus furieuse qu'aucune autre peste, qui eût été de memoire d'homme, elle emporta presque tous les esclaves, & la moitié des citoyens; les Médecins ne suffisant pas pour le nombre des malades.* Il y avoit donc alors des Médecins à Rome, c'est à dire, plus de deux cens ans avant le temps marqué par Pline, comme il y en a eu de tout temps chez tous les peuples. Mais pour concilier ces deux Auteurs il faut entendre des Médecins étrangers, & particulieremens des Grecs, ce que dit le premier. Il s'explique lui-même un peu plus bas en ces termes: *Pour être convaincu*, ajoûte-t-il, *de la verité de ce que j'ai avancé*, c'est à dire, pour être convaincu de l'éloignement que les Romains de ce temps-là avoient pour la Médecine, *il ne faut qu'entendre là-dessus le sentiment de Marc Caton, qui a vécu soixante & dix ans après Archagathus, & qui étoit un homme duquel on peut dire, que l'honneur du triomphe, qui lui a été decerné, & la charge de Censeur qu'il a exercée sont ce qui le rêleve le moins, tant il y a eu d'autres choses considerables en sa personne. Voici ses propres termes, tirez d'une lettre qu'il écrivoit à son fils: Je vous dirai quand il en sera temps, mon fils Marc, ce que je pense de ces Grecs, & ce que j'estime le plus de tout ce qui est à Athénes. Il est bon d'étudier, comme en passant, leurs lettres, & leurs sciences, mais il ne faut pas les apprendre à fond. Je viendrai à bout de cette race méchante, & fiere; mais soyez assuré,* 3 *comme si un devin vous l'avoit dit, qu'aussi-tôt que cette nation nous aura communiqué ses lettres, elle gâtera, ou corrompra tout; & cela se fera d'autant plus aisément si elle nous envoye encore ses Médecins.* 4 *Ils ont juré entr'eux de tuer tous les Barbares, par le moyen de la Médecine; & encore exigent ils un salaire pour cela de ceux qu'ils traitent, afin qu'ils se fient mieux à eux, & qu'ils les puissent perdre plus facilement. Ils sont assez insolens pour nous appeller Barbares, aussi bien que les autres; ils nous traitent même plus insolemment, en nous appellant* 5 Opiques. *En un mot souvenez vous que je vous ai défendu les Médecins.*

1 Vulnerarius. *Voyez ci-dessus. Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 9. Anciennement la Médecine & la Chirurgie s'exerçoient par une même personne.

2 *Lib.* 10.

3 Plutarque a remarqué que Caton s'étoit fort trompé dans la conjecture.

4 L'Auteur que l'on vient de citer, qui rapporte à peu près la même chose que Pline, ajoûte que Caton étoit entré dans ce soupçon contre les Médecins Grecs, sur ce qu'il avoit lu qu'Hippocrate avoit refusé son sécours à Artaxerxes, disant qu'il ne guérissoit pas les Barbares, qui étoient les ennemis des Grecs. *Voyez ci-dessus, Part.* 1. *Liv.* 3. *sur la fin.*

5 C'est à dire, *grossiers, sans politesse, ignorans. Opici* étoient certains peuples qui étoient venus de divers endroits s'etablir dans la Campanie, & dont le langage étoit un mélange de celui de diverses nations, enforte qu'ils ne parloient, ni bien Latin, ni bien Grec, qui étoient les deux langues de leur voisinage, & les plus polies.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

Il eſt viſible par la maniere dont Caton parle, qu'il n'avoit en vuë que la Médecine étrangere, & c'eſt ce que Pline reconoît lorſqu'il ſe fait cette objection; *Croirons-nous donc*, dit-il pour concluſion, *que Caton ait condamné une choſe ſi utile*, c'eſt à dire, la Médecine? *Non aſſurement; puis que lui même à bien daigné nous apprendre par quelle Médecine lui & ſa femme étoient venus à un âge fort avancé; & qu'il avoit fait un livre où il marquoit de quelle maniere il traitoit ſon fils & ſes eſclaves, & même ſes bœufs, quand ils étoient malades.*

Les Romains n'ont donc pas été abſolument ſans Médecins au commencement de leur République; mais il y a de l'apparence qu'ils ne s'étoient ſervis, juſqu'à la venue d'Archagathus, que de la Médecine naturelle, ou de la ſimple Empirique, telle que l'on a ſuppoſé que les prèmiers hommes la pratiquoient & c'eſt cette Médecine, qui étoit du goût de Caton, & de laquelle il avoit écrit le premier de tous les Romains. Voici quelques particularitez touchant la maniere dont il s'y prenoit On ſait premierement que Caton approuvoit les remedes ſuperſtitieux, & l'on trouve dans ce qui nous eſt reſté de ſes Ecrits, des 1 *paroles*, qu'il prononçoit pour guérir une diſlocation, ou une fracture. 2 Pline nous apprend d'ailleurs que Caton employoit beaucoup les *Choux*, qui, ſelon la remarque du même Auteur, ont fait toute la Médecine des Romains, pendant ſix cens ans. Cette *panacée* paroîtra, ſans doute, ridicule aujourd'hui, mais on s'étonnera moins que ces bonnes gens ayent fait tant de cas d'une plante ſi commune, ſi l'on ſe ſouvient de l'eſtime où elle étoit 3 parmi les plus habiles d'entre les premiers Médecins Grecs.

Plutarque obſerve touchant la Médecine de Caton, qu'il n'approuvoit pas, que l'on s'abſtint de manger dans les maladies; qu'il recommandoit les *herbages*, & les chairs de *canards*, de *pigeons*, & de *lievres*. Mais cet Auteur ne fait pas un ſi grand cas de cette Médecine de Caton, qu'en a fait Pline. Il remarque au contraire que la femme de ce Romain, & ſon fils moururent avant lui; ajoûtant que ſi Caton lui-même vint à un âge fort avancé, il en avoit eu plus d'obligation à ſon bon temperament qu'à ſa Médecine. Plutarque étant Grec pourroit être ſoupçonné d'avoit voulu vanger les Médecins de ſa nation, quoi que ce qu'il dit ſoit fort vraiſemblable.

A l'égard de la Médecine Grecque, il n'eſt pas ſurprenant que les Romains n'en euſſent point eu de conoiſſance juſqu'à la venue d'Archagathus, puis qu'ils ont d'ailleurs beaucoup tardé à recevoir les ſciences, & les autres beaux arts; & ſi Pline a dit dans le paſſage que l'on a cité, *que le Peuple Romain n'avoit pas été pareſſeux à recevoir les Arts*, cela ſe doit ſeulement entendre des méchaniques,

1 Luxum ſi quod eſt, hac cautione ſanum fiet. Harundinem prende tibi viridem P. IV. aut V. longam. Mediam diſſinde, & duo homines teneant ad coxendices. Incipe cantare in alio. S. F. motas væta daries dardaries aſtataries diſſunapiter, uſque dum coëant. Ferrum inſuper jactato. Ubi coierint, & altera alteram tetigerit, id manu prende, & dextra ſiniſtra præcide. Ad luxum aux fracturam alliga, ſanum fiet, & tamen quotidie cantato in alio, S. F. vel luxato. Vel hoc modo, huat, hanat, huat, iſta piſta ſiſta, domiabo, damnauſtra, & luxato. Vel hoc modo, huat, huat haut iſta ſis tar ſis ardannabon dunnauſtra. *Cato, de Re Ruſtic. Cap.* 160.

2 *Lib.* 25. *Cap.* 2.

3 *Voyez ci-deſſus, Part.* 1. *Liv.* 2. *Chap.* 4. & *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 8.

ques, qui ſont entierement néceſſaires à la vie. 1 Ciceron nous apprend, *que la Poëſie ne s'étoit introduite chez les Romains que fort tard, & qu'ils avoient fort mépriſé la Philoſophie juſqu'à ſon temps.* 2 Suetone ajoûte, *que la Grammaire n'étoit point du tout en uſage chez les premiers Romains, bien loin d'y être eſtimée; parce que ce peuple étoit encore fort groſſier en ces temps-là, & ſi uniquement attaché aux affaires de la guerre, que perſonne n'y vaquoit guere aux Arts Liberaux.* Mais il ne faut point d'autre preuve que les belles lettres ſont venues fort tard à Rome, que la crainte qu'avoit Caton qu'elles ne s'y introduiſiſſent de ſon temps, quoi qu'il ait vécu, comme on l'a dit, ſoixante & dix ans après Archagathus.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE II.

Si les Médecins ont été bannis de Rome du temps de Caton? On parle auſſi de SYNALUS, *de* MARUS, *d'*AGATHARCHIDES, *& de quelques autres Médecins contemporains de Caton.*

IL y a une autre queſtion qui regarde la diſpoſition d'eſprit où étoient les premiers Romains à l'égard de la Médecine, qu'il faut encore éclaircir; c'eſt de ſavoir s'il eſt vrai, comme 3 quelques Auteurs modernes l'ont aſſuré, *que les Médecins ayent été bannis de Rome du temps de Caton le Cenſeur?*

Il y a de l'apparence que cette hiſtoire a été forgée ſur l'avanture d'Archagathus, qu'on a rapportée au Chapitre précedent; quoi qu'il ne ſoit pas dit que ce Médecin fut chaſſé de Rome, mais ſimplement que ſa profeſſion y fut décriée. D'ailleurs Caton n'a pu avoir aucune part à cette affaire, puis qu'il n'avoit que quinze ans, lors de la venue d'Archagathus à Rome, où celui-ci ne fit pas apparemment un long ſéjour; mais ceux qui ont inventé ce fait ne ſe piquoient pas, ſans doute, d'une grande exactitude dans la Chronologie.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit tout viſible par ce qui a été dit, que Caton avoit une grande averſion pour les Médecins, & particulierement pour les Médecins Grecs; ſoit que ce fût par un principe de défiance contre cette nation, ſoit qu'il trouvât leur maniere de faire la Médecine trop affectée; & qu'étant accoûtumé à la vieille Empirique il traitât cette nouvelle Médecine de Charlatanerie. C'eſt ce que Pline a voulu inſinuer, lors qu'il dit, 4 *que Caton condamnoit, non la Médecine en elle-même, mais la maniere dont on l'exerçoit.*

Il n'avoit pas été le premier des Romains à ſe mettre de mauvaiſe humeur contre les Médecins de cette nation; le mauvais traitement fait à Archagathus ayant précedé le temps auquel Caton commença à avoir quelque autorité. Pline a même voulu inſinuer 5 que le mépris que les Romains avoient pour la Médecine, avoit influé dès long-temps auparavant, c'eſt à dire depuis l'An CCCCLXI.

1 *Tuſculanar. Queſt. Lib.* 1.
2 *De Illuſtrib. Grammaticis.*
3 *Agrippa, de Vanitate Scientiarum. Eſſais de Montagne &c.*
4 *Non rem damnant ſed artem. Lib.* 23. *Cap.* 1.
5 *Ibidem.*

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

CCCCLXI. de la fondation de la ville, jusques sur le Dieu qui préside à cet art, puis qu'alors on ne daigna pas recevoir Esculape dans l'enceinte de Rome, nonobstant la peine qu'il avoit prise de venir délivrer cette ville de la peste. Il est vrai que Plutarque a justifié le procedé du Peuple Romain dans cette occasion, comme on l'a remarqué 1 ci-devant en rapportant cette histoire.

Mais quoi qu'il en soit, il ne s'ensuit pas de l'éloignement que Caton & les Romains de ces temps-là pouvoient avoir pour les Médecins, qu'ils ayent jamais donné un Arrêt de bannissement contr'eux; je ne sache pas du moins qu'aucun Auteur ancien l'ait remarqué. Mais quand cela seroit, que pourroit-on inferer de là au désavantage de la Médecine? Est-ce que le goût des Romains du temps de Caton, ou celui de Caton lui-même, qui condamnoit ce qu'il ne conoissoit pas, doit décider du prix de cet art? Certes cela ne vaut pas la peine de se récrier si fort contre la calomnie, comme ont fait 2 quelques Médecins modernes qui ont entrepris de la refuter avant moi.

Chaque peuple a envisagé la chose selon sa portée, & comme il lui a plu; d'où vient que les uns sont allez à un excès, les autres à un autre. Les Grecs étoient dans une prévention bien differente de celle des premiers Romains, par rapport au même art. 3 Il étoit défendu par une ancienne Loi des *Athéniens* aux femmes & aux esclaves de se mêler de la Médecine, jusques-là qu'ils ne souffoient point de sages-femmes. 4 Ceux de *Locres* allerent encore plus loin, l'estime & le respect qu'ils avoient pour la Médecine ayant porté leur Roi Zeleucus à faire une Loi qui ordonnoit, *que si quelcun étant malade avoit bu du vin contre les ordres du Médecin, quoi qu'il guérît nonobstant cela, on le punît de mort pour avoir désobéi.* On voit par ces differens exemples, qu'il ne faut pas juger du prix des choses par l'opinion qu'en a un peuple, ou un autre, mais par ce que dicte la droite raison.

SYNALUS, Médecin d'Annibal, vivoit en même temps que Caton, quoi que celui-ci fût beaucoup plus jeune, n'ayant eu que quatorze, ou quinze ans lors que la seconde guerre Punique commença. On ne sait rien de ce Médecin que ce qu'en dit *Silius Italicus*, dans l'endroit où il introduit *Synalus* pensant les blessez de l'armée d'Annibal; & où il lui rend témoignage, 5 *qu'il entendoit fort bien à faire sortir le fer d'une playe, par des enchantemens, ou par des paroles, & qu'il savoit assoupir les serpens.* Cela a du rapport avec ce que l'on vient de dire de la Médecine de Caton, & avec la pratique d'Esculape & des autres anciens Médecins, dont on a parlé dans la premiere Partie de cette Histoire.

Pour ce qui regarde en particulier *les charmes qui endorment les serpens*, Synalus étoit à peu près du même pays que les *Psylles*, peuples de Lybie, fameux par la même science, & par la disposition particuliere de leur corps ou de leur tempé-

1 *Part.* 1. *Liv.* 1.

2 *Voyez ce qu'ont écrit là dessus Mrs. Drelincourt & Spon.*

3 *Hygin. Fab. Cap.* 274. On rapportera cette histoire plus au long ci-après, *Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 13. *Voyez ci-dessus, Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 6.

4 *Ælian. Var. Histor. Cap.* 37.

5 ——— —— ferrumque è corpore cantu
Exigere, & somnum torto misisse Chelydro,
Anteibat cunctos. *Sil. Italic. Lib.* 5.

temperament, qui faiſoit qu'aucune ſorte de ſerpens ne pouvoit leur nuire, ſans qu'il fut même néceſſaire qu'ils recouruſſent à des charmes. D'où vient que l'on diſoit, que ceux de cette nation expoſoient à ces animaux venimeux leurs enfans nouvellement nez, pour ſavoir ſi leurs femmes n'avoient point eu de commerce avec des étrangers, étant perſuadez qu'il n'arriveroit point de mal à ces enfans ſi leurs meres s'étoient bien conduites. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

Le même Silius Italicus parle 1 ailleurs d'un Atyr, Africain, qui ſavoit faire l'expérience dont on vient de parler, & qui de plus ôtoit aux ſerpens leur venin. La réputation où étoient les Pſylles, à cet égard, faiſoit que quand d'autres perſonnes, qui n'étoient pas de ce pays-là, avoient été mordues par un ſerpent, on employoit un Pſylle lors qu'il s'en trouvoit quelqu'un ſur le lieu, pour ſucer la playe & pour attirer le venin. C'eſt ce que l'on pratiqua à l'égard de Cléopatre qui s'étoit fait piquer par des aſpics, & à laquelle on vouloit ſauver la vie pour la faire paroître dans le triomphe d'Auguſte; mais le remede fut inutile. On peut voir dans 2 Celſe ce qu'il penſe à l'égard des Pſylles, ou de leur prétendue proprieté de temperament, qu'il regarde plûtôt comme un effet de leur ſeule hardieſſe, ajoûtant que toute autre perſonne peut ſans danger ſucer une playe faite par un ſerpent, pourvu que cette perſonne-là n'ait point d'ulcere, ou d'excoriation dans la bouche. Cette remarque de Celſe eſt confirmée par un grand nombre d'expériences que l'on a faite dans ce ſiecle ſur le venin des viperes, qui n'eſt nuiſible, qu'entant qu'il ſe mêle immediatement avec le ſang. 3 Les *Marſes*, peuples d'Italie, ſavoient auſſi charmer toutes ſortes de ſerpens.

Pour revenir à Synalus, le Poëte, que l'on a cité, ajoûte, que ce Médecin étoit deſcendu d'un ancien Synalus, qui avoit les mêmes talens, qu'il avoit reçus de 4 *Hammon* ſon pere, & qui paſſérent enſuite à ſa poſterité.

Il y avoit auſſi en ce temps-là, 5 au rapport du même Silius Italicus, un Marus *Péruſin*, qui étoit ſoldat & Médecin. La longue expérience qu'il avoit du métier de la guerre lui ayant donné occaſion de voir ſouvent penſer des bleſſez, fit qu'il apprit à les penſer lui-même; d'où vient qu'il rendit cet office à *Serranus*, fils de *Regulus*, après une bataille, où le premier avoit reçu quelque bleſſures.

6 Sous Ptolomée Philometor, qui commença à regner l'An du Monde mmmdcclxx, on trouve un Agatharchides, Hiſtorien & Philoſophe. Ce qui nous oblige de le mettre au rang des Médecins de ce temps-là, quoi qu'il ne fût pas de cette profeſſion, c'eſt qu'il avoit écrit une hiſtoire où il parloit d'une maladie dont Hippocrate, ni les autres Médecins, qui ont précedé cet Agatharchides, n'ont rien dit. *Les peuples qui habitent autour de la Mer Rouge*, diſoit cet Auteur, *ſont ſujets à une maladie particuliere. Certains petits dragons, ou petits ſerpens, qui ſe trouvent dans leurs jambes ou dans leurs bras, leur mangent ces parties.*

1 *Lib* 1.
2 *Lib.* 5. *Cap.* 27.
3 *Voyez ci-deſſus, Part.* 1. *Liv.* 1. *Chap.* 21.
4 *Ibidem, Chap.* 5.
5 *Lib.* 6
6 *Voſſius de Hiſtor. Græc. Lib.* 1. *Strabo, Lib.* 14. *Plutarch. Sympoſiac. Lib.* 8. *Queſt.* 9.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

parties. Ces animaux sortans de ces mêmes lieux montrent quelquefois un peu la tête; mais sitôt qu'on les touche ils rentrent; & s'enfonçant dans les chairs, ou s'y tournant de tous côtez, ils y causent des inflammations insupportables. Voilà ce que dit Agatharchides, sur quoi Plutarque, de qui nous tenons cette observation ajoûte, qu'avant le temps de cet Historien, & même depuis, personne n'avoit rien vu de semblable, en d'autres lieux. Il se trouvera neanmoins des Médecins, qui sont venus après Plutarque, qui ont vu & traitté la même maladie, qui n'est pas tellement éteinte, comme le croyoit cet Auteur, qu'elle n'ait cours encore aujourd'hui dans les lieux que marquoit Agatharchides, & en beaucoup d'autres.

C'étoit préciſément dans ce même temps que fleuriſſoient les Ecoles d'Herophile & d'Eraſiſtrate; en ſorte que l'on peut rapporter ici une bonne partie de ceux que nous avons comptez entre les Sectateurs de ces deux fameux Médecins. On a là-deſſus le témoignage de 1 Strabon, que nous avons cité 2 ci-devant ſur ce ſujet.

CHAPITRE III.

ATTALUS; MITHRIDATE; POMPEIUS LENÆUS; TIMOTHE'E; TRYPHON; ZACHALIAS; ZOPYRUS; NICOMEDE; & PARTHENIUS.

ATTALUS, *Philométor*, dernier Roi de Pergame, qui fit héritier le Peuple Romain, fut contemporain de Caton, quoi que celui-ci fût beaucoup plus âgé, étant mort vint ans avant Attalus, qui mourut la même année que *Numance* fut détruite, l'An du Monde MMMDCCCXVIII. Ce Prince aimoit beaucoup la Médecine, & vouloit ſavoir les choſes par lui-même. *Il cultivoit*, dit Plutarque, *des plantes venimeuſes, comme de la juſquiame, de l'ellebore, de la ciguë, de l'aconit, du doryenium, qu'il ſemoit & qu'il plantoit lui-même dans ſes jardins, & qu'il cueilloit chacune dans le temps le plus propre; afin de pouvoir faire des expériences ſur les ſucs, les ſemences, & les fruits de ces plantes, pour conoître leurs proprietez.* L'Auteur de cette remarque regarde cette occupation d'Attalus comme un amuſement indigne d'un Roi, & il lui préfere par cette raiſon *Démétrius*, ſurnommé *Poliocertes*, c'eſt à dire *Preneur de Villes*, qui ne ſe divertiſſoit qu'à faire conſtruire des vaiſſeaux, ou des galeres, & de machines de guerre, d'une grandeur prodigieuſe. Mais il ſeroit à ſouhaiter que les Rois ſe fiſſent un plaiſir de s'occuper plûtôt à des choſes utiles à la ſocieté, comme faiſoit Attalus, que de faire conſiſter toute leur gloire à imiter Démétrius, qui ne cultivant que les arts de la guerre ne penſoit point aux arts de la paix, & a rendre ſes peuples heureux. Attalus ne s'attachoit pas ſeulement à examiner *les poiſons*, il eſſayoit auſſi *les contrepoiſons*, donnant des uns & des autres à des Criminels condamnez à la mort, comme on l'apprend de 3 Galien. 4 Il préparoit de plus divers

1 *Strabon, Lib.* 12. *Voyez ci-devant, Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 5. & 6.
2 *Plutarchus in Demetrio.*
3 *Galen. de Simpl. Medicamentor. Lib.* 10.
4 *Idem, de Compoſ. Medicam. per genera, Lib.* 1. *Cap.* 13.

divers bons médicamens, dont une partie portoient encore son nom du temps de Galien, qui en rapporte la composition, & qui assure qu'Attalus, qu'il appelle son Roi ; parce que lui Galien étoit de Pergame, avoit eu une grande application pour cela. *Sécte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.*

1 Le même Auteur remarque aussi, que ce Prince s'étoit attaché à découvrir la verité de ce que l'on disoit communément des proprietez de certains animaux rares, comme sont *les Chevaux du Nil*, *les Basilics*, &c. Il ajoûte qu'encore qu'Attalus eût fait une exacte recherche sur ce sujet, ce qu'il en avoit écrit se réduisoit à peu de chose ; preuve, dit Galien, qu'il n'avoit pas trouvé veritable tout ce qu'on en disoit. Cet Auteur attribue, comme on l'a vu 2 ci-dessus, à un Attalus & à un Ptolomée d'avoir travaillé à l'envi à qui feroit la plus belle Bibliotheque. L'on a remarqué au même endroit, que Ptolomée Philadelphe étant celui qui avoit établi la fameuse Bibliotheque d'Alexandrie, il n'y avoit point encore d'Attalus en ce temps-là ; mais que comme *Evergetes*, fils de ce Ptolomée, l'avoit continuée, il se pouvoit qu'Attalus *Galatonices*, son contemporain, lui eût fait concurrence à cet égard. On a ajoûté que Strabon attribue le même dessein à *Eumenes*, fils du précedent, & pere de notre Attalus Philométor. Il y a de l'apparence que ce dernier, curieux comme il l'étoit, ne manqua pas aussi d'aggrandir la Bibliotheque de ses Peres, & que tous ces Rois de Pergame avoient travaillé les uns après les autres à ramasser des livres. C'est ce que le même Strabon avoit insinué auparavant, disant que les Rois *Attaliques*, comme il les appelle, cherchoient par tout des livres pour faire une Bibliotheque. Le passage de cet Auteur vaut la peine d'être rapporté tout entier. 3 Aristote, dit Strabon, est le premier de tous ceux que nous conoissons, qui a fait une Bibliotheque, & ce fut lui qui porta les Rois d'Egypte à en faire autant. Il laissa la sienne à Théophraste, qui la laissa à son tour à Neleus. Celui-ci la fit transporter à Scepsis, dans la Troade, & elle passa entre les mains de ses héritiers, gens sans lettres, qui se contenterent de tenir ces livres en lieu sûr, sans en avoir autrement de soin. Et comme ils eurent appris que les Rois Attaliques, ou de la race d'Attalus, desquels la ville de Scepsis dépendoit, recherchoient des livres pour faire une Bibliotheque à Pergame, ils cacherent les leurs dans une fosse. Enfin ces livres ayant demeuré long-temps en ce lieu, & ayant été en partie gâtez par l'humidité & par les vers, ceux qui contenoient les œuvres d'Aristote & de Theophraste furent vendus pour une grande somme à un nommé Apellico. Cet homme qui aimoit beaucoup les livres, mais qui n'étoit pas Philosophe, cherchant à reparer le dommage qui étoit arrivé à ceux qu'il avoit achetez, les fit copier, remplit, comme il put, les vuides qui s'y trouvoient, & en fit de cette maniere une édition pleine de fautes. Les anciens Peripatéticiens, poursuit Strabon, tels qu'étoient ceux qui suivirent immédiatement Théophraste, n'ayant que peu de livres, & même qui avoient été composez par des étrangers, ou par des Auteurs qui n'étoient pas de leur Secte, 4 ne pouvoient point phi-

1 *De Simplic. Medicam. Facult. Lib.* 10.
2 *Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 30.
3 *Lib.* 13. Voyez encore Plutarque dans la Vie de *Sylla*.
4 Μηδὲν ἔχειν φιλοσοφεῖν πραγματικῶς, ἀλλὰ θέσεις λαμβάνειν.

Suitu du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

philoſopher ſur ce qu'ils trouvoient d'écrit, en ſorte qu'ils étoient contraints de ſe faire eux-mêmes des ſyſtemes avec beaucoup de peine. Mais ceux qui vinrent après que les livres dont on a parlé, eurent vu le jour, eurent bien plus de facilité, en ſuivant Ariſtote, quoi qu'ils fuſſent pourtant obligez de deviner en divers endroits, à cauſe des fautes qui ſe trouvoient dans ces livres. Rome a auſſi beaucoup contribué à la multiplication de ces fautes; car Sylla ayant pris Athenes incontinent aprés la mort d'Apellico, & y ayant trouvé la Bibliotheque de ce dernier, qu'il fit apporter en Italie, Tyrannion Grammairien, qui avoit beaucoup d'inclination pour Ariſtote, eut ſes écrits à ſa diſpoſition, par la faveur de celui qui en avoit le ſoin; & en laiſſa prendre diverſes copies, mais où il ſe gliſſa encore de nouvelles fautes par l'avarice des Libraires qui employerent de mauvais Copiſtes, &c. Voilà ce que dit Strabon, par où l'on voit quel a été le ſort des livres anciens, & de ceux d'Ariſtote en particulier.

MITHRIDATE, Roi de Pont, qui commença d'être en guerre avec les Romains vers le milieu du Siecle XXXIX, ne fut pas moins curieux de la Médecine qu'Attalus. On dit que pour empêcher qu'aucun poiſon ne pût lui nuire, il s'étoit accoutumé à en prendre tous les jours, s'étant auparavant muni d'un contrepoiſon. Nos Apothicaires préparent encore aujourd'hui une compoſition qui porte le nom de *Mithridate*, & qui a été regardée anciennement comme l'Antidote, ou le contrepoiſon dont on vient de parler; quoi qu'il ſe trouve des Auteurs qui ont ſoutenu que ce remede étoit quelque choſe de beaucoup plus ſimple 1. Pompée, diſent ces derniers, ne ſe fut pas plûtôt rendu maître du Palais de Mithridate, qu'il fit chercher fort exactement la recepte du fameux Antidote dont il avoit appris que ce Roi ſe ſervoit, mais il fut bien ſurpris lors qu'on l'eut trouvée, & qu'il vit qu'il ne s'agiſſoit que de *vint feuilles de ruë, d'un grain de ſel, de deux nois, & de deux figues ſeches.* C'étoit là tout le remede. Il falloit le prendre tous les matins à jeun, & boire un doigt de vin par deſſus. On aura occaſion 2 dans la ſuite de dire encore un mot du premier Antidote de Mithridate.

Cependant comme toutes les conoiſſances de ce Prince ne conſiſtoient pas au médicament dont on vient de parler, Pompée ne perdit pas ſa peine en fouillant dans les cabinets & dans les caſſettes de Mithridate; il y trouva pluſieurs livres écrits en diverſes langues, qui contenoient les plus rares ſecrets de la Médecine, qui avoient été tirez de divers endroits. Ce qui obligea ce Géneral Romain de donner ordre à POMPEIUS LENÆUS ſon Affranchi, qui étoit habile Grammairien, & que Pline compte auſſi entre les Médecins, de traduire ces livres en Latin; 3 *de maniere*, dit Pline, *que la victoire que les Ro-*

1 Antidotus verò multis Mithridatica fertur
Conſociata modis; ſed Magnus ſcrinia Regis
Quum raperet victor, vilem deprendit in illis
Syntheſin, & vulgata ſatis medicamina riſit;
Bis denum rutæ folium, ſalis & breve granum,
Juglandeſque duas, totidem cum corpore ficus.
Hæc oriente die pauco conſperſa Lyæo
Sumebat; metuens dederat quæ pocula mater. *Q. Serenus Samonicus.*

2 *Voyez ci après, Part. 3. Liv. 2. Chap. 2.*

3 *Lib. 25. Cap. 2.*

Romains remporterent ſur Mithridate, fut non ſeulement avantageuſe à la République par l'agrandiſſement de ſes Etats, mais encore par l'uſage que ſes Citoyens en tirerent dans la ſuite, par rapport à la ſanté. Le même Auteur avoit dit un peu auparavant, que ce fut après la victoire remportée ſur Mithridate que la Médecine s'étoit premierement introduite à Rome, mais cela ne peut pas être, comme on le verra au commencement du Chapitre ſuivant. Appian fait mention d'un Médecin de Mithridate nommé Timothe'e. Le même Auteur parle encore de quelques Eunuques de ce Roi, qui exerçoient la Médecine, entre leſquels il nomme un Tryphon. Il y a eu auſſi un fameux Chirurgien de ce nom, dont on parlera 1 ci-après. *Suite de Siecle xxxviii. & tout le Siecle xxxix.*

Il eſt fait mention dans 2 Pline d'un Zachalias, Babylonien, qui avoit dédié à Mithridate un livre, où il traitoit, *des pierres pretieuſes*, & de quelques autres, comme de la pierre *hématite*, à laquelle il attribuoit de grandes vertus, & entr'autres d'être utile pour les maladies des yeux. Ce qu'il en diſoit d'ailleurs eſt purement ſuperſtitieux. Il y a de l'apparence que ce Zachalias, ou plûtôt *Zacharias*, comme je crois qu'il faudroit lire, étoit Juif; le nom & même le pays le marquent.

3 Galien rapporte la deſcription d'un Antidote d'un Médecin nommé Zopyrus, que celui-ci avoit communiqué à Mithridate, comme un remede aſſuré contre toutes ſortes de poiſons & de venins. Cet Auteur ajoûte que Mithridate en fit faire diverſes expériences ſur des criminels condamnez à mort, qui réuſſirent toutes. 4 Celſe parle auſſi d'un Antidote appellé *Ambroſia*, compoſé par un Médecin du même nom pour un Roi Ptolomée. Quoi que cet Antidote ſoit un peu différent du premier, il pourroit être du même Médecin, qui l'auroit préſenté à l'un des derniers Ptolomées, contemporain de Mithridate. Il ſe trouve un autre *Zopyrus*, Médecin, 5 qui vivoit du temps de Plutarque.

Ces Médecins ne furent pas les ſeuls qui travaillerent pour Mithridate. 6 Aſclépiade, dont on parlera au Chapitre ſuivant, ayant été fortement ſollicité par ce Roi de quitter Rome pour venir dans ſes Etats, s'en excuſa, mais il écrivit quelques livres en Médecine qu'il lui dédia.

Nicomede, Roi de Bythynie, contemporain de Mithridate, eſt auſſi mis au nombre des Médecins. On trouve dans Galien quelques médicamens qui portent le nom de ce Roi. Il y a d'ailleurs quelqu'autre Nicomede, Médecin, dans les Inſcriptions anciennes.

Parthenius, de Nicée, Poëte Grec, eſt pareillement regardé comme Médecin, parce qu'il avoit écrit un livre *des Maladies d'amour*. Il fut pris par Cinna, dans la guére contre Mithridate, & remis en ſuite en liberté à cauſe de ſon ſavoir. Il inſtruiſit Virgile dans la langue Grecque, comme le remarque Macrobe. Suidas le fait vivre juſqu'au temps de Tibere, ce qui ne ſem-

1 *Part.* 3. *Liv.* 1. *Chap.* 3.
2 *Lib.* 37. *Cap.* 10.
3 *De Antidot. Lib.* 2. *Cap.* 8.
4 *Lib.* 5 *Cap.* 23.
5 *Sympoſiac. lib.* 3. *queſt.* 6.
6 *Plin. Lib.* 25. *Cap.* 2.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

semble pas être poſſible. Quant à ce *Parthenius* qui eſt Auteur d'un livre intitulé, *de la Diſſection du corps humain*, ce n'eſt pas le même. Celui-ci eſt des derniers Grecs. On parlera de divers autres Médecins contemporains de Mithridate, en parlant de ceux qui ont vêcu du temps d'Aſclépiade.

CHAPITRE IV.

ASCLEPIADE, fameux Novateur entre les Médecins Dogmatiques, qui rétablit la Médecine à Rome, environ cent ans après l'arrivée d'Archagathus.

ON a vu dans la premiere Partie, que les deſcendans d'Eſculape s'appelloient *les Aſclépiades*, c'eſt à dire les enfans *d'Aſclépius*, qui eſt le nom Grec d'Eſculape. Voici maintenant un Médecin qui n'étoit pas de cette famille, & qui s'appelloit néanmoins Aſclepiade, ou *Aſclépiades*, de ſon nom propre, comme divers autres dont on parlera ci-après.

Ce Médecin étoit déja en grande reputation à Rome pendant la vie de Mithridate, c'eſt à dire vers le milieu du ſiecle XXXIX, comme je l'ai remarqué dans le Chapitre précedent, ſur le témoignage de Pline; d'où je conclus que cet Auteur s'eſt contredit lors qu'il a écrit, dans le même Chapitre, que la Médecine s'étoit ſeulement introduite à Rome après la victoire de Pompée ſur Mithridate. On a vu ci-deſſus qu'Archagathus, Médecin Grec, étoit venu dans cette même ville environ cent ans auparavant, qu'il y fut d'abord bien reçu, mais que ſa profeſſion y fut enſuite décriée. Il y a de l'apparence qu'Aſclépiade fut un des premiers qui la remit en crédit. 1 Il étoit de *Pruſa*, dans la Bithynie, mais il vint s'établir à Rome à l'imitation d'une infinité d'autres Grecs qui avoient commencé à ſe jetter dans cette Capitale du Monde, dans l'eſperance d'y faire une plus grande fortune que chez eux. Il enſeignoit au commencement la *Rhetorique ;* mais ne trouvant pas ſon compte à ce métier, il voulut eſſayer ſi celui de la Médecine ſeroit moins ingrat. Et quoi qu'il n'en eût, à ce que dit Pline, aucune conoiſſance, il crut que l'ayant étudiée quelque temps, il payeroit aſſez d'eſprit, monoye que l'on prend encore aujourd'hui pour bonne en cette rencontre, auſſi bien qu'on la prenoit alors.

La voye la plus ſûre que ce Médecin trouva pour ſe mettre en crédit, ce fut de prendre tout le contrepied d'Archagathus, qu'il ſavoit avoir été blâmé à cauſe de la méthode cruelle qu'il avoit ſuivie, & de condamner, non ſeulement cette méthode, mais encore une grande partie des remedes que les autres Médecins pratiquoient tous les jours. Les remedes qu'Aſclépiade improuvoit, conſiſtoient, 2 ſelon la remarque de Pline, à étouffer les malades à force de les charger de couvertures pour tirer de la ſueur de leurs corps à quelque prix que ce fût, ou les 3 *rôtir* auprès du feu, ou aux rayons du Soleil. Aſclépiade condam-

1 *Plin. Lib.* 26. *Cap.* 3.

2 *Lib.* 26. *Cap.* 3.

3 On parlera plus amplement de ce remede dans le Livre ſuivant, & on verra pourquoi on l'ordonnoit.

ΑCΚΛΗΠΙΑΔΗC

condamnoit encore une ancienne maniere de guérir les *esquinancies*, en introduisant dans la gorge avec beaucoup de peine & d'effort un certain instrument qui servoit à ouvrir le passage. Mais ce contre quoi il se récrioit le plus, c'étoit contre *les Vomitifs*, que l'on prénoit alors très-frequemment, & même contre *les Purgatifs*, qu'il regardoit comme nuisibles à l'estomac. *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

En même temps qu'Asclépiade condamnoit les remedes dont on vient de parler, il n'en proposoit que de fort doux; & il disoit ordinairement, qu'un Médecin doit guérir ses malades 1 *sûrement*, *tôt*, & *agréablement*. Ces trois mots renferment les plus belles promesses que l'on puisse attendre de la Médecine, mais le malheur est qu'on a bien de la peine à les effectuer.

La maniere superstitieuse de guérir les maladies à laquelle on s'étoit attaché jusqu'alors, ou les remedes *Magiques*, qui étoient en grand usage avant la venue d'Asclépiade, & desquels Caton lui-même s'étoit servi, mais dont on commençoit à se lasser, parce qu'on n'en voyoit aucun effet, contribuerent encore beaucoup à faire recevoir cette nouvelle Médecine. C'est ce qu'a remarqué Pline dans le commencement du quatriéme Chapitre de son vint-sixième livre, où on lit ces paroles: 2 *les vanitez de la Magie lui servirent plus que tout le reste.* 3 Un Auteur Allemand les ayant lûes, & n'ayant pas pris garde qu'elles se rapportoient avec ce que Pline avoit dit à la fin du Chapitre précedent, a expliqué ce passage comme si Pline avoit voulu dire, *qu'Asclépiade s'étoit particulierement servi de la Magie dans l'exercice de la Médecine*, ce qui est absolument contraire à la pensée de Pline, & au sentiment d'Asclepiade, qui étoit *Epicurien*, comme on le verra bien tôt.

4 *Jusqu'à Asclépiade*, dit Pline, *l'Antiquité avoit tenu bon.* 5 Hérophile avoit eu beau raffiner; ni lui, ni ses semblables n'avoient pas été suivis de tout le monde, & l'on voyoit encore des restes considerables d'ancienne Médecine soutenir le crédit qu'elle avoit eu dès le commencement. Mais ce nouvel Esculape ayant reduit toute la science d'un Médecin à la conoissance, ou à la recherche des *causes des maladies*, la Médecine, qui étoit au commencement *un art fondé sur l'expérience*, ne fut plus qu'une simple *conjecture*, & changea entierement de face.

Ce qui fit que l'on se rangea plus aisément du parti d'Asclépiade, au préjudice de l'ancienne Médecine & que l'on goûta son raisonnement, c'est qu'il affecta, comme on l'a déja remarqué, de ne proposer que des remedes fort doux & fort faciles. L'Auteur que l'on vient de citer, les réduit à ces cinq; *l'abstinence des viandes; l'abstinence du vin* en certaines occasion; 6 *les frictions; la*

1 *Tutò, celeriter, & jucundé. Id votum est*, ajoûte Celse, (*Lib.* 3. *Cap.* 4.) *sed ferè periculosa esse nimia & festinatio & voluptas solet.* Il seroit à souhaiter que cela se pût faire; mais il y a ordinairement du danger de vouloir guérir trop vîte, & de ne donner rien que d'agreable.

2 *Super omnia eum adjuvêre Magicæ vanitates.*

3 *Doringius de Medicina & Medicis.*

4 Durabat tamen Antiquitas firma, magnaque confessæ rei vindicabat reliquias, donec Asclepiades Medicinam ad causam revocando conjecturam fecit, *Lib.* 26. *Cap.* 3.

5 Ceci se rapporte à ce qu'Hérophile avoit écrit touchant *le pouls*, comme on l'a vu ci-devant.

6 Les differentes manieres de se faire frotter.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

la promenade, & 1 *la geſtation*. Chacun voyant qu'il pouvoit faire cela avec grande facilité, crut que cette Médecine étoit d'autant meilleure qu'elle étoit aiſée à pratiquer; en ſorte qu'Aſclépiade, qui étoit d'ailleurs fort éloquent, & en même temps grand Philoſophe, attira, pour ainſi dire, tout le genre humain, & fut regardé comme s'il étoit tombé du Ciel.

Pline ajoûte que ce Médecin ſavoit encore gagner les eſprits par des manieres toutes particulieres, tantôt en promettant du vin aux malades, & en leur en donnant à propos, quoi qu'il le défendit ordinairement, tantôt en leur faiſant boire de l'*eau raffraichie*. Et comme il avoit été un des premiers qui eût mis en uſage ce dernier remede, il prenoit plaiſir qu'on l'appellât 2 *le Donneur d'eau fraiche*, & qu'on le conſiderât par cet endroit. Cependant *le vin* ne contribua pas moins à établir ſa réputation. 3 Apulée témoigne qu'Aſclépiade a été le premier des Médecins qui s'eſt aviſé de ſecourir les malades, en leur donnant du vin. Le même Auteur fait enſuite un fort joli conte d'un homme que l'on croyoit mort, & que l'on alloit enterrer, auquel Aſclépiade rendit la vie. Il ne dit pas ſi ce Médecin ſe ſervit du vin en cette occaſion, mais il ſemble qu'on pourroit inferer de ce qu'il a dit auparavant de l'uſage qu'Aſclépiade en faiſoit, que ce fut cette liqueur qui fit le miracle, quoi que cet Auteur n'en parle pas, & qu'il attribue le rétabliſſement de cet homme à de certains médicamens qu'Aſclépiade lui donna.

Aſclépiade s'aviſoit encore tous les jours de quelque nouvelle invention pour faire du plaiſir à ſes malades Il les faiſoit mettre dans des *lits ſuſpendus*, qui étoient comme des eſpeces de berceaux qu'on branloit, pour les endormir, ou pour adoucir leurs douleurs. Il avoit même inventé cent nouvelles ſortes de *bains*, & entr'autres des bains *ſuſpendus*.

Voila quel étoit Aſclépiade, ſelon Pline; mais comme cet Auteur ne parle preſque jamais de ſang froid, quand il s'agit de louer, ou de blâmer, il faut que nous cherchions ailleurs de quoi exprimer plus naturellement le caractere de ce Médecin, & faire conoître en même temps plus particulierement, les changemens qu'il fit dans la Médecine. Comme tout ſon raiſonnement ſur ce ſujet rouloit ſur ſa Philoſophie, il faut néceſſairement voir en premier lieu quels étoient ſes principes par rapport à cette derniere ſcience, après quoi nous verrons comment il les appliquoit à la premiere.

1 Les differentes manieres de ſe faire porter ou voiturer.
2 Δοτίψυχος.
3 *Florider. Lib.* 4. *Celſ. Lib.* 2. *Cap.* 6. *Plin. Lib.* 7. *Cap.* 37.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE V.

Syſtème Philoſophique d'Aſclépiade.

GAlien dit que ceux qui veulent expliquer les écrits d'Aſclépiade doivent entendre ce qu'il a voulu dire par 1 les *élemens détachez*, ou *qui ne s'accordent pas*; par les *molécules*, ou *petites maſſes*, par les *pores*, & par le *mouvement tendant à ſubtiliſer les parties;* ce qui ſuppoſe que ces termes étoient familiers à Aſclépiade, & que c'eſt ſur quoi étoit fondé ſon Syſtème Philoſophique. Le même Galien remarque 2 ailleurs que ſelon Aſclépiade, *la matiere eſt inalterable*, & que tout ce que nous voyons eſt compoſé de divers *petits corps*, entre leſquels il y a pluſieurs *vuides*. Il ajoûte que ce Médecin Philoſophe croyoit que l'*ame* elle-même eſt compoſée de ces petits corps; & faiſant un parallele des ſentimens d'Aſclépiade avec ceux d'Hippocrate, pour en rendre la difference d'autant plus ſenſible, il dit que ce dernier avoit cru que *la ſubſtance*, ou *la matiere*, eſt une, en elle-même, mais qu'elle peut recevoir de l'*alteration*. 3 Que la Nature, qui fait toutes choſes avec toute la juſteſſe, & tout l'artifice poſſible, a formé, entre ſes autres productions, *les plantes*, & *les corps des animaux*, leur ayant donné des *facultez*, par leſquelles chaque plante, & chaque animal *recherche* & *attire* ce qui lui eſt propre, & *repouſſe*, ou *rejette* ce qui lui eſt contraire &c Que cette même Nature, continuant de pourvoir au beſoin de chaque eſpece, & en particulier à ceux du corps humain, elle travaille puiſſamment à le délivrer des maladies qui l'attaquent; ce que l'on remarque principalement en de 4 certains jours qu'il appelloit *Critiques*, comme qui diroit *jours du jugement*. Aſclépiade nioit tout cela, & il ſe mocquoit particulierement de la Nature, & des facultez prétendues d'Hippocrate, & encore plus de ce que celui-ci diſoit de l'*attraction*, qu'Aſclépiade n'admettoit en aucune rencontre, non pas même à l'égard de l'*aimant*, & du *fer;* ſuppoſant que tout ce qui arrive dans les cas propoſez ſe fait par le concours des *petits corps*, & par la diverſe diſpoſition des *pores*.

Aſclépiade, pourſuit Galien, ne vouloit pas non-plus que l'*ame* eût reçu dès le commencement aucune conoiſſance; ni qu'il y eût en elle aucun *penchant*, ni aucune *averſion*, pour quoi que ce fût, ni aucun diſcernement de ce qui eſt *juſte*, ou *injuſte*, de ce qui eſt *honête*, & de ce qui eſt *malhonête;* mais que tout ce qu'il nous ſemble qui ſe fait au dedans de nous, ſe fait par le *ſentiment*, ou par les *ſens*, & dépend des *ſens;* que d'ailleurs l'animal eſt conduit par de certains

1 Ἄναρμα στοιχεῖα, ὄγκοι καὶ πρὸς τὸ λεπτομερὲς φορά. *In* 3. *Epidemic. Comment.* 1. ἄναρμα eſt ſans doute mis pour ἀνάρμοστα On ne trouve pas le premier de ces mots dans les Dictionaires. Je crois que cette *diſconvenance* des élemens d'Aſclépiade, eſt fondée ſur le *choc des atomes*, dont on parlera ci-après, & que c'eſt ce qu'Horace, & d'autres Auteurs appellent *rerum concordia diſcors*, un accord diſcordant.

2 *De Facult. Natur. Lib.* 1. *Cap.* 12.

3 *Voyez ci-deſſus, Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 2.

4 *Ibidem, Chap.* 5.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le siecle xxxix.

tains 1 *simulacres*, ou par de certaines choſes qui lui apparoiſſent, & par une certaine *memoire*, ou *reminiſcence*. Galien ajoute que quelques uns de ceux qui ſuivoient cette Philoſophie, prétendoient qu'il n'y a dans l'*ame* aucune faculté qui *raiſonne*; mais que nous ſommes entrainez par nos paſſions, comme les bêtes, ſans qu'il ſoit en notre pouvoir de reſiſter, ou de ne vouloir pas quelque choſe de ce que les paſſions nous inſpirent; en ſorte que, ſelon eux, la *generoſité*, la *prudence*, la *moderation*, la *continence*, ſont de pures bagatelles; que nous ne nous *aimons* point les uns les autres, ou nos enfans; & *que les Dieux n'ont aucun ſoin de nous*; enfin que les *ſonges*, les *prodiges*, les *augures*, l'*Aſtrologie*, ne ſont que vanitez.

Voilà ce que Galien, qui étoit dans des ſentimens fort oppoſez, a remarqué de plus conſiderable touchant la Philoſophie d'Aſclépiade, qui eſt, comme on void, à peu près la même que celle de Démocrite & d'Epicure, dans les écrits deſquels, ou dans ceux de leurs Commentateurs, on trouvera une explication plus particuliere de la plûpart des choſes qu'on a rapportées.

Mais le ſeul des Auteurs anciens qui nous reſtent, où l'on puiſſe voir avec plus de clarté quels étoient proprement les ſentimens d'Aſclépiade par rapport à la Philoſophie, & même l'application qu'il en faiſoit à la Médecine, c'eſt Cælius Aurelianus. 2 Aſclepiade, dit cet Auteur, établiſſoit pour principes de tous les corps les *atomes*, qui ſont, ſelon lui, de petits corps perceptibles à l'entendement ſeul; qui n'ont aucune qualité; mais qui dès le commencement étant dans un mouvement éternel, ou continuel, & venant à ſe rencontrer, ou à ſe heurter les uns contre les autres, ſe rendent par ce moyen encore plus petits, & ſe diviſent en un nombre innombrable de particules, ou de fragmens, d'une grandeur, & d'une figure differente. Il ajoûtoit que ces particules ſe réüniſſant dans la ſuite, & s'approchant réciproquement par leurs mouvemens divers, forment tout ce qu'il y a au monde, ou toutes les choſes ſenſibles, leſquelles conſervent en elles mêmes la même diſpoſition au changement qu'avoient eu les particules dont elles étoient compoſées, par rapport à la grandeur, à la figure, au nombre, & à l'ordre. Et quand on lui demandoit d'où venoit donc que les atomes, ou les particules dont on vient de parler, n'ont aucune qualité, & que les corps qu'elles compoſent en poſſedent pluſieurs, il répondoit que ces qualitez dépendoient de l'*ordre*, de la *figure*, du *nombre*, ou de la *grandeur*, qu'ont pluſieurs de ces particules jointes enſemble; & il ſe ſervoit de la comparaiſon de l'*argent*, qui étant *blanc*, pendant qu'il eſt en maſſe, ne laiſſe pas de paroître *noir*, lorſqu'il eſt en limaille, & de la *corne*, qui eſt *noire*, étant entiere, & *blanche*, étant râpée.

On

1 Φαντασίαις *Voyez là-deſſus la Philoſophie d'Epicure dans Laërce, & dans Gaſſendi.*

2 Primordia corporis primò conſtituerat *atomos*, corpuſcula intellectu ſenſa, ſine ulla qualitate ſolita, atque ex initio *comitata je n'entens pas ce dernier mot, ſi ce n'eſt qu'il ait voulu dire, que les atomes étoient jointes les uns aux autres*) æternum moventia, quæ ſuo occurſu offenſa mutuis ictibus in infinita partium fragmenta ſolvantur, magnitudine atque ſchemate differentia. Quæ rurſum eundo ſibi adjecta, vel conjuncta, omnia faciant ſenſibilia, vim in ſemet mutationis habentia, aut per magnitudinem ſui, aut per multitudinem, aut per ſchema, aut per ordinem. Nec, inquit, ratione videtur carere quòd nullius faciant qualitatis corpora; aliud enim partes, aliud univerſitatem ſequitur; argentum denique album eſt, ſed ejus affricatio nigra, caprinum cornu nigrum, ſed ejus alba ſarrago. *Cæl. Aurel. Acutor. Lib.* 1. *Cap.* 14.

On voit par ce que nous venons de dire, qu'il y avoit quelque difference du sentiment d'Aſclépiade à celui d'Epicure, ou de Démocrite, quoi que les uns & les autres reconuſſent les *atomes*; car ceux de ces derniers étoient differens des atomes du premier, ceux de celui-ci étant diviſibles en pluſieurs parties, au lieu que ceux des autres ne pouvoient être diviſez. Je penſe que ce que Cælius appelle ici des *atomes*, eſt la même choſe que Galien a appellé des 1 *molécules*. Epicure reconoiſſoit bien les molécules avec Aſclépiade; Lucrece, qui a été préciſément contemporain de ce Médecin, parle auſſi de quelque choſe de ſemblable; mais il y a cette difference que les molécules d'Epicure & de Lucrece ne ſont pas régardées par ces Philoſophes comme les premiers principes des corps, mais ſeulement comme la premiere choſe qui reſulte de l'aſſemblage des atomes, leſquels ſont, ſelon eux, les premiers, & les veritables principes des corps; au lieu qu'Aſclépiade ſemble tirer les atomes des molécules, quoi qu'il donne le nom d'atomes aux molécules elles-mêmes, du moins dans l'Auteur d'où nous avons tiré ceci. On pourroit croire que cet Auteur n'a pas bien traduit, ou n'a pas bien entendu Aſclépiade, ſi l'on fait réflexion ſur ce que dit Galien, 2 *qu'Aſclépiade retenant les ſentimens de Démocrite & d'Epicure, touchant les principes des corps, n'a fait que changer les noms, appellant les atomes des molécules, & donnant au vuide le nom de pores.* Mais Galien lui-même établit ailleurs une difference formelle entre le ſentiment d'Aſclépiade & celui de Démocrite, ou d'Epicure, oppoſant les principes de l'un à ceux des autres; 3 *ſoit*, dit-il, *que les corps des animaux ſe trouvent compoſez de molécules & de pores, comme le croyoit Aſclépiade, ou de petits corps indiſſolubles, comme l'a cru Epicure.* Le premier des livres que l'on a cité eſt ſoupçonné n'être pas de Galien, mais le dernier eſt certainement de lui. L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, que l'on a auſſi attribué à Galien, quoi qu'il ſoit d'un autre Auteur, nous apprend auſſi, 4 que les élémens d'Aſclépiade étoient des *molécules*, ou de petites maſſes 5 *fragiles*; & c'eſt proprement cette *fragilité* qui diſtinguoit les principes d'Aſclépiade de ceux d'Epicure, qui étoient *indiſſolubles*, ou qui ne pouvoient être partagez. Il ſemble que les principes de *Deſcartes* ont quelque rapport avec ceux du premier, comme ceux de *Gaſſendi* ſont les mêmes que ceux du dernier.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

Cælius Aurelianus ajoûte qu'Aſclépiade ſoûtenoit d'ailleurs, 6 *que rien n'arrive ſans quelque cauſe*, mais que tout ſe fait *par une certaine néceſſité*; & qu'il diſoit que ce qu'on appelle *la Nature* n'eſt autre choſe que *le corps*, ou *la matiere*, & *ſon mouvement*. On rapportera encore quelques-uns des principes Philoſophiques de ce Médecin dans le Chapitre qui ſuit.

CHA-

1 Ὄγκοι.
2 *De Thoriac. ad Piſon. Cap.* 11.
3 *De Hippoc. & Platon. Decret. Lib.* 5. *Cap.* 3.
4 *Cap* 9
5 Ὄγκοι θραυστοὶ.
6 Je ne ſai ſi Cælius Aurelianus ne s'eſt point trompé, en attribuant ici à Aſclépiade un dogme qui paroît oppoſé à la Philoſophie de ce dernier, & qui étoit particulier aux Stoïciens. *Omnia fieri neceſſitate & nihil ſine cauſa, & neque Naturam aliud eſſe quam Corpus, vel ejus motum.* Cæl. Aurel ibidem. A l'egard de *l'ame*, Cælius Aurelianus ſouſcrit à peu près à ce qu'a dit Galien ſur ce qu'Aſclépiade en penſoit. On peut voir ce qu'il dit à l'endroit que l'on a cité.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE VI.

Application du Syſtème Philoſophique d'Aſclépiade à ſa Médecine.

ASclépiade inferoit de la derniere propoſition, que l'on a luë à la fin du Chapitre précedent, qu'Hippocrate n'avoit ſu ce qu'il diſoit, lors qu'il parloit de la *Nature* comme d'un Principe *intelligent*, & lors qu'il lui attribuoit des *Facultez* dont l'une *attire*, l'autre *retient*, l'autre *repouſſe* &c. Il faiſoit auſſi le même jugement de ce que cet ancien Médecin avoit cru touchant la maniere dont la Nature termine les maladies, c'eſt à dire, touchant les *Criſes*, que celui-ci fixoit à de certains jours, comme au ſeptième, au quatorzième &c. ajoûtant que ces criſes ſont toûjours favorables lors que la Nature eſt la plus forte, & toûjours fâcheuſes lors que la maladie a le deſſus, comme ſi la Nature & la maladie étoient deux perſonnes, ou deux êtres, qui agiſſent avec conoiſſance, en ſe combattant l'un l'autre. Tout ce qu'Hippocrate a remarqué à cet égard ſe peut fort bien expliquer, ſelon Aſclépiade, ſans ſuppoſer autre choſe que *la matiere* & *le mouvement*, deux principes qu'il croyoit ſuffiſans pour produire tout ce qu'on attribue ordinairement à la Nature. 1 *On ſe trompe*, diſoit-il encore, *de croire que ce qu'on appelle la Nature fait toûjours du bien, elle fait ſouvent du mal.* Et quant aux jours marquez particulierement pour les Criſes, ou aux jours dans leſquels Hippocrate pretendoit que l'on void ordinairement arriver du changement en mieux, ou en pis dans les maladies, 2 Aſclépiade nioit que cela arrivât plûtôt ces jours-là que les autres. Il alloit encore plus avant. 3 Le temps, ajoutoit-il, ne ſe rend pas propre de-lui-même, ni par une volonté particuliere des Dieux, pour la guériſon des maladies, c'eſt à faire au Médecin à le rendre tel par ſon adreſſe, ou par ſon habileté, c'eſt à dire qu'il ne faut jamais attendre, ſans rien faire, qu'une maladie ſe termine d'elle-même dans un certain temps, comme faiſoit Hippocrate, mais que le Médecin doit, par ſes ſoins & par ſes remedes, accelerer, ou avancer le temps de la guériſon, ſe rendant, pour ainſi dire, maître du temps. C'eſt apparemment cette inaction d'Hippocrate qu'Aſclépiade avoit en vuë, lors qu'il diſoit en raillant, que la Médecine des Anciens n'étoit autre choſe 4 *qu'une méditation*, ou *une étude de la mort*, par où il vouloit ſans doute marquer qu'il ſembloit que les anciens Médecins ne ſe tenoient auprès des Malades que pour obſerver de quelle maniere & par quels accidens ils mouroient, plûtôt que pour les empêcher de mourir, ſous prétexte que la Nature doit tout faire en ces occaſions.

Voilà de quelle maniere Aſclépiade diſputoit contre Hippocrate, & voici quel

1 Non ſolùm prodeſt natura, ſed etiam nocet. *Cæl. Aurel. ibidem.*

2 Et neque eſſe, inquit, in paſſionibus ſtatos dies quos criſimos appellant; etiam non certo aut legitimo tempore ægritudines ſolvuntur. *Ibidem.*

3 Oportunitatem temporis fieri magis ab Artifice poſſe. quàm ſua ſponte, aut Deorum nutu, venire, *Ibidem.*

4 Θανάτου μελέτην. *Galen. de Ven. Sect. adv. Eraſiſtratum, Cap. 5.*

quel étoit ſon ſyſteme touchant les cauſes de la ſanté & des maladies, autant du moins que l'on peut le recueillir de Cælius Aurelianus, qui n'eſt pas toûjours fort clair, & qui n'en traite qu'en peu de mots. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

L'aſſemblage, diſoit Aſclépiade, des divers petits corps dont on a parlé, & qu'on a dit être d'une figure differente, fait qu'il ſe trouve divers *pores* ou divers *eſpaces* au dedans de la maſſe que forment ces petits corps, & que chacun de ces pores eſt auſſi d'une differente figure & d'une differente grandeur. Cela ſuppoſé, ces pores ſe trouvant dans tous les corps que nous voyons, il s'enſuit que le corps humain a auſſi les ſiens, qui contiennent, auſſi bien que ceux de tous les autres corps, d'autres petits corps, ou d'autres matieres qui paſſent & repaſſent par ces mêmes pores qui ont communication enſemble. Et comme ces pores, ou ces eſpaces ſont plus ou moins grands, les petits corps & les matieres qui y paſſent different auſſi en grandeur & en petiteſſe. Le *ſang* fait la matiere des plus grands d'entre les petits corps, & *l'eſprit*, ou la *chaleur* fait celle des plus petits

De ces principes Aſclépiade inferoit que le corps humain ſubſiſte dans ſon état naturel tant que les matieres dont on a parlé, ſont reçues librement par les pores; & au contraire qu'il commence à déchoir de cet état, d'abord que ces matieres trouvent quelque obſtacle à leur paſſage; en ſorte que *la ſanté* dépend, ſelon lui, de la 1 *juſte proportion* des pores avec les matieres qu'ils doivent recevoir & auxquelles ils doivent donner paſſage; comme *les maladies* viennent de la *diſproportion* qui ſe rencontre entre ces mêmes pores & les mêmes matieres. L'obſtacle le plus ordinaire, en cette occaſion vient de la part des petits corps, qui s'embaraſſent, & qui ſont 2 retenus dans quelques-uns de leurs paſſages ordinaires, ſoit que ces petits corps abordent en trop grand nombre, ſoit que leur figure ſoit irréguliere, ſoit par rapport à la vîteſſe, ou à la lenteur de leur mouvemens; mais il arrive auſſi quelquefois que les paſſages, ou les pores eux-mêmes, ſe trouvent mal diſpoſez pour recevoir les matieres, comme lors qu'ils deviennent trop petits, ou obliques, ou lors qu'ils ſe ferment ou s'ouvrent plus ou moins qu'il ne faut.

Entre les maladies qui ſont cauſées par le défaut des petits corps qui s'arrêtent d'eux-mêmes dans les paſſages, Aſclépiade comptoit la *Phréneſie*, la *Léthargie*, la *Pleuréſie*, & les *Fiévres ardentes*. Les *Douleurs*, en particulier, ſont rangées entre les accidens qui doivent leur origine au ſéjour des plus grands de tous les petits corps, c'eſt à dire du ſang, comme on l'a expliqué ci-devant. D'un autre côté il mettoit au nombre des maladies cauſées par la mauvaiſe diſpoſition des pores, les *Défaillances*, ou les *Langueurs*, *l'Extenuation*, ou la *Maigreur*, & *l'Hydropiſie*. Ces dernieres maladies viennent de la trop grande ouverture des pores; & l'Hydropiſie en particulier vient de ce que les chairs

1 Συμμετρία καὶ ἀμετρία *Vid. Galen. Method. Med.*

2 Cælius Aurelianus appelle cette retention des petits corps, *Statio corpuſculorum*. Il s'enſuivoit de là un accident quæ Caſſius, Sectateur d'Aſclépiade, appelle, ἔνστασις. Ἔνστασις, dit cet Auteur, ἔστιν ὄγκος ἐν λόγῳ θεωρητοῖς ἀραιώμασι, διὰ σφήνωσιν. *On appelle ἔνστασις un amas qui ſe fait dans les pores perceptibles à l'eſprit, & qui les bouche comme ſi on y mettoit un coin.* Problem. 76. Cela revient à ce que les autres Médecins nommoient ἔμφραξις, *Obſtruction*, & qui regarde autant les grands comme les petits pores.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

chairs ſont percées de divers petits trous, ce qui reduit en eau la nourriture qui ſe jette dans ces trous. La *faim*, principalement celle qu'on appelle *Canine*, eſt cauſée par l'ouverture des grands pores de l'eſtomac & du ventre, & la *ſoif* par l'ouverture des petits.

Il ſemble qu'Aſclépiade reconoit encore une troiſième cauſe des maladies, qui conſiſte 1 *au trouble & à la confuſion des ſucs, ou des matieres liquides & des eſprits*; mais il prétendoit que ces ſucs ou ces eſprits ſont ſeulement les cauſes *antécedentes*, & non pas les cauſes *conjointes*, ou les cauſes les plus prochaines, des maladies. Il diſoit la même choſe de la *Plénitude*, laquelle ſelon lui, augmente ſouvent le mal, quoi qu'elle n'en ſoit jamais la cauſe principale.

Aſclépiade s'expliquoit encore, ſelon les mêmes principes, ſur les cauſes des *Fiévres intermittentes*. 2 Les Fiévres, diſoit-il, dont les accès reviennent tous les jours, ou les *quotidiennes*, ſont cauſées par la retention des plus grands de tous les petits corps. Celles qui reviennent de deux jours l'un, ou les *tierces*, dépendent du ſéjour de certains corps un peu plus petits que les premiers; & enfin les *quartes* ſont produites par l'arrêt des plus petits de tous ces corps; ce qui arrive ainſi, à ce qu'il croyoit; parce que les pores peuvent être plus vîte pleins & plus vîte vuides des grands corps que des petits; c'eſt du moins ce que je penſe qu'a voulu dire Cælius, quoi qu'il parle d'une maniere à faire juger que ce ſont les petits corps, & non pas les pores, qui ſe vuident

Voilà de quelle maniere Aſclépiade appliquoit ſes principes Philoſophiques à la Théorie de la Médecine. On verra dans le Chapitre ſuivant le rapport que ſes remedes avoient avec ſon raiſonnement.

CHAPITRE VII.

Pratique d'Aſclépiade.

LA pratique d'Aſclépiade étoit une grande partie fondée ſur le ſyſtéme que l'on vient de lire. 3 Ce Médecin avoit compoſé un livre intitulé *des Secours*; ou *des Remedes communs*, qu'il réduiſoit particulierement à ces trois, dont on a déja parlé ci-deſſus; à la *Geſtation*, ou aux differentes manieres de ſe faire porter ou voiturer; à la *Friction*, ou à la pratique de ſe faire frotter; & au *Vin*, ou à l'uſage de cette liqueur dans chaque maladie.

Aſclépiade prétendoit être le premier qui eût traité des deux premiers de ces articles, mais Celſe remarque qu'Hippocrate l'avoit déja fait auparavant. Toute la difference qu'il y avoit entre ce que ces deux Médecins avoient dit ſur ce ſujet, conſiſtoit, ſelon Celſe, en ce que le premier n'en avoit parlé qu'en peu de mots, ſuivant ſa coûtume, au lieu que le dernier en avoit écrit fort amplement.

1 Liquidorum atque ſpiritûs turbatio. *Cel. Aurelian. ibidem.*

2 Typum quotidianum majorum corpuſculorum ſtatione fieri aſſeverat; citò etenim, inquit, ea exantlari atque impleri. Tertianum verò ſtatione minorum corpuſculorum. Item quartanum minutiſſimorum, difficilè enim impleri atque exantlari poſſunt. *Ibidem.*

3 *Celſ. Lib.* 1. *Cap.* 14.

plement. Tous ceux qui avoient traité de la *Gymnaſtique* devoient auſſi avoir fait mention de ces deux remedes, & *Hérodicus* inventeur de cet art ne les avoit pas oubliez, 1 comme on l'a vu ci-deſſus. A l'égard du ſoulagement que les malades peuvent recevoir par l'uſage du vin, Aſclépiade tenoit auſſi de *Cléophantus*, 2 dont il a été parlé, ce qu'il ſavoit ſur ce ſujet. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

Ceux qui voudront s'inſtruire à fond touchant la Geſtation & la Friction peuvent conſulter 3 Mercurial. On remarquera ſeulement en géneral, avec 4 Celſe, qu'une des plus douces manieres de ſe faire voiturer étoit lors que l'on prenoit un bateau, & que l'on ſe promenoit ſur quelque riviere, ou dans un port; la plus violente voiture étoit lors qu'on voguoit exprès en pleine mer. Mais les plus commodes étoient la litiere, le carroſſe, la chaiſe, & les lits ſuſpendus dont on a parlé.

Aſclépiade ſe propoſoit par ces divers exercices de rendre les pores plus ouverts, & de faire paſſer plus librement les ſucs & les petits corps qui cauſent les maladies par leur ſéjour; 5 & au lieu que les Médecins précedens n'avoient eu recours à la Geſtation que ſur la fin des maladies longues, & lors que les convaleſcens, étant ſans fiévre, ſe trouvoient neanmoins trop foibles pour pouvoir encore prendre de l'exercice en marchant, Aſclépiade alloit beaucoup plus avant, il employoit la Geſtation dans les fiévres les plus ardentes, & dès le commencement. Il avoit pour maxime qu'il falloit guérir la fiévre par la fiévre, qu'il falloit épuiſer les forces du malade, en le faiſant veiller, & en le laiſſant avoir ſoif, juſques là que les deux premiers jours il ne lui permettoit pas ſeulement de ſe raffraichir la bouche avec une goutte d'eau. On dira ſans doute que cette pratique d'Aſclépiade, qui a quelque rapport avec celle d'Hérodicus, répondoit mal aux douceurs qu'il promettoit à ſes malades. 6 C'eſt auſſi ce que Celſe remarque; mais il ajoûte, que ſi ce Médecin les traitoit en bourreau pendant les premier jours de la maladie, il leur accordoit dans la ſuite toutes les douceurs poſſibles, juſqu'à regler la maniere dont ils devoient faire dreſſer leurs lits pour être couchez le plus mollement, & le plus délicatement qu'il ſe pouvoit.

Aſclépiade employoit auſſi la Friction en diverſes rencontres dans la même vuë d'ouvrir les pores. 7 L'Hydropiſie eſt l'une des maladies où il pratiquoit ce remede; 8 mais l'uſage le plus ſingulier qu'il en faiſoit c'eſt lors qu'il tâchoit de faire dormir les Phrénétiques à force de les frotter. 9 Il eſtimoit d'ailleurs ſi fort la friction, qu'il avoit écrit ſur cette matiere beaucoup plus au long que ſur les deux autres remedes dont on a parlé.

Il eſt aſſez ſurprenant qu'Aſclépiade exerçant ſi fort les malades condamnât l'exer-

1 *Part.* 1. *Liv.* 2. *Chap.* 8.
2 *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 8.
3 *De Arte Gymnaſticâ.*
4 *Lib.* 2. *Cap.* 15.
5 *Ibidem.*
6 *Lib.* 3. *Cap.* 4.
7 *Ibidem*, *Cap.* 21.
8 *Ibid. Cap.* 18.
9 *Celſ. Lib.* 2. *Cap.* 14.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

l'exercice à l'égard des perſonnes, qui ſe portent bien, diſant ouvertement 1 qu'il ne leur eſt point néceſſaire, dogme qu'il avoit tiré d'Eraſiſtrate.

Pour ce qui eſt du vin, qui étoit la troiſième panacée d'Aſclépiade, ce Médecin ne ſuivoit guere les regles que les autres obſervoient en le donnant aux malades. Il l'accordoit aiſément à ceux qui avoient la *fiévre*, pourvu qu'elle eût un peu diminué de ſa premiere violence. 2 Il ne défendoit pas même le vin aux *Phrénétiques*, & ce qu'il y a de plus ſuprenant, c'eſt qu'il leur en faiſoit boire juſqu'à les enyvrer, prétendant par là de les faire dormir, parce, diſoit-il, que le vin a la faculté d'aſſoupir & de procurer le ſommeil, qui eſt du tout néceſſaire à ceux qui ont cette maladie. Il ſemble que par cette raiſon il n'en devoit point donner aux 3 *Léthargiques*, qui ne dorment que trop, néanmoins il leur en accordoit auſſi, pour les exciter & pour réveiller leurs ſens; pendant que d'un autre côté il leur faiſoit ſentir des odeurs fortes, comme ſont le *vinaigre*, le *caſtoreum*, la *rue*, &c. pour les faire éternuer, & qu'il leur faiſoit appliquer ſur la tête des cataplâmes de moutarde délayée dans du vinaigre. Aſclépiade ne donnoit pas toujours à ſes malades du vin naturel, il leur faiſoit prendre quelquefois du 4 *vin marié*, c'eſt à dire, mêlé avec de l'eau marine, dans la penſée que le vin, aidé de la pointe du ſel dont cette eau eſt chargée, penetroit beaucoup plus avant & ouvroit plus puiſſamment les pores. La quantité qu'il donnoit de ce vin alloit juſqu'à une chopine. 5 Il faiſoit auſſi quelquefois boire de *l'eau ſalée* à ceux qui avoient *la jauniſſe*, pour leur lâcher le ventre; & il n'étoit pas tellement pour le vin, qu'il n'employât très-ſouvent de l'eau, & qu'il ne fît même beaucoup tremper le vin à ceux à qui il en permettoit l'uſage, à la reſerve de quelque cas particulier, comme celui de la phrénéſie, où il prétendoit, comme on l'a vu, guérir les malades en les enyvrant. Il ordonnoit, dit Cælius Aurelianus, à ceux qui avoient un *catherre* d'augmenter du double, ou du triple la quantité du vin qu'ils beuvoient ordinairement, *en ſorte*, ajoûte Cælius, *qu'il leur faiſoit boire moitié eau & moitié vin.* On void par là, pour le dire en paſſant, que les Anciens étoient 6 fort ſobres à l'égard du vin dans leur parfaite ſanté, & qu'ils ne beuvoient que la ſixième, ou la quatrième partie de vin pour le plus. De cette maniere il n'eſt pas ſurprenant qu'en uſant avec tant de retenuë il ſe trouvât des Médecins qui ne le leur défendoient pas même dans les fiévres.

Il ordonnoit à ceux qui avoient 7 *le flux de ventre*, de boire de l'eau plus froide qu'il ſe pourroit, & il louoit fort en diverſes occaſions *l'eau froide*, & même les *bains froids.*

Aſclépiade

1 *Galen. de tuendâ ſanitate, Lib.* 1.
2 *Cal. Aurelian. Lib.* 1. *Cap.* 14. & 15.
3 *Idem, Acutor. Lib.* 2. *Cap.* 1.
4 Vinum tethalaſſomenon. *Idem, Acutor. Lib.* 1. *Cap.* 14 & 15. On mêloit particulierement de l'eau marine dans le vin de Cos, & cela ſe faiſoit dans cette Iſle, afin que le vin fût plus petillant, & qu'il ſe pût garder plus long-temps. On mettoit auſſi en d'autres endroits de la Grece des tonneaux pleins de vin nouveau dans la mer, & on les y tenoit quelque temps, ce qui rendoit ce vin plus vîte prêt à boire. Cette derniere ſorte de vin s'appelloit *Thalaſſites.* Voyez Pline. *Liv.* 14. *Chap.* 8.
5 *Celſ. Lib.* 3. *Cap.* 24.
6 *Vid. Mercurial. Var. Lect. Lib.* 1. *Cap.* 18.
7 *Celſ. Lib.* 4. *Cap.* 19.

Aſclépiade joignoit aux remedes, dont on a parlé, un régime particulier par rapport au manger. 1 Celſe dit qu'après que ce Médecin avoit bien fatigué ſes malades, pendant les trois premiers jours de leur maladie, il leur donnoit à manger le quatrième; mais 2 Cælius Aurelianus ne parle d'aucun terme précis. Aſclépiade, dit-il, commençoit à nourrir ſes malades dès que l'accès ou la fiévre diminuoit, donnant de la nourriture aux uns le premier jour, aux autres le ſecond, aux autres le troiſième, & ainſi de ſuite juſqu'au ſeptième. On aura de la peine à croire que le jeûne puiſſe être pouſſé juſqu'à ce dernier terme; néanmoins Celſe lui-même parlant de la maniere dont les prédeceſſeurs d'Aſclépiade conduiſoient leurs malades à cet égard, convient que ces Médecins leur ordonnoient une abſtinence de ſix jours, ajoûtant que le climat de l'Aſie ou celui d'Egypte peuvent permettre cette longue abſtinence, par où il ſemble que cet Auteur croyoit qu'on ne pouvoit pas pratiquer la même choſe en Grece, ou en Italie; quoi qu'il remarque 3 ailleurs qu'Héraclide de Tarente faiſoit jeûner juſqu'au ſeptième jour ceux qui avoient la fiévre quarte, 4 comme nous l'avons vu ci-deſſus. Or Tarente étoit en Italie, ou dans ce qu'on appelloit la grande Grece, mais on ne ſait pas ſi Héraclide pratiquoit en ſon pays. On pourroit croire qu'il ne s'agit pas ici d'une abſtinence entiere, & que ces malades jeûnoient ſeulement à l'égard de la viande ſolide, prenans d'ailleurs quelques bouillons d'orge fort clairs, à la maniere de ceux que donnoit Hippocrate dans le plus gros de la fiévre; mais ſi cela étoit, ces Auteurs l'auroient infailliblement remarqué, au lieu qu'ils n'en diſent rien. Nous ne devons pas juger de ce que l'on pouvoit ſupporter en ces temps-là par ce que nous ſupporterions aujourd'hui, la manlere de vivre des Anciens ayant été fort differente de la nôtre.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

Preſque toute la pratique d'Aſclépiade rouloit ſur les remedes dont on vient de parler, ou du moins ils en faiſoient le principal. Et comme il avoit banni de la Médecine 5 la plus grande partie des médicamens, dont les autres Médecins ſe ſervoient ordinairement, cela fit que quelques-uns publierent qu'il n'en vouloit du tout point. 6 *Stribonius Largus*, qui vivoit environ cent ou ſix-vints ans après lui, traite de menteurs ceux qui avoient dit cela, & après s'être fort emporté contr'eux, il conclut qu'il eſt vrai qu'Aſclépiade s'abſtenoit pour l'ordinaire de donner des médicamens dans les maladies aigues; croyant que la nourriture, & quelquefois le vin, donnez à propos, étoient ſuffiſans, mais cet Auteur ajoûte que cela n'empêche pas qu'Aſclépiade ne ſe ſervît de médicamens, auſſi bien que les autres Médecins, dans les maladies chroniques ou longues; ce qu'il prouve par un paſſage d'un livre du même Aſclépiade, intitulé, 7 *des Préparations*, où celui-ci diſoit expreſſément, *qu'un Méde-*

1 *Lib.* 3. *Cap.* 4.
2 *Acusor. Lib.* 1. *Cap.* 14.
3 *Lib.* 3. *Cap.* 15.
4 *Part.* 2. *Liv.* 2. *Chap.* 7.
5 Medicamentorum uſum ex magna parte Aſclepiades, non ſine cauſa ſuſtulit; & cùm omnia ferè medicamenta ſtomachum lædant malique ſucci ſint, ad ipſius victûs rationem potiùs omnem curam ſuam tranſtulit. *Celſ. Lib.* 5. *Præfat.*
6 *Epiſtolâ ad Calliſtum.*
7 Παρασκευαστικῶν.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

Médecin eſt bien chétif qui n'a pas deux ou trois compoſitions toutes prêtes, & dont il ait fait l'expérience, pour toutes ſortes de maladies. Il y a de l'apparence que les compoſitions dont Aſclépiade vouloit parler, étoient plûtôt des compoſitions de médicamens qui s'appliquent extérieurement que de ceux que l'on prend par la bouche. Il ſe ſervoit de cette premiere ſorte de remedes pour le moins auſſi ſouvent qu'aucun autre Médecin. Il oignoit les malades avec des *huiles*; il les couvroit *d'onguens*, & de *cataplâmes*; il employoit des *parfums*, des *ſternutatoires*, des *gargariſmes*; ſans compter les *lavemens*, qui lui étoient fort familiers.

Mais ce qui a pu faire dire à quelques-uns qu'il improuvoit tous les médicamens, c'eſt qu'il n'en donnoit preſque jamais de *purgatifs*, le mot Latin *medicamentum*, ou le Grec φάρμακον, qui ſignifient un médicament en géneral, de quelque nature qu'il ſoit, ayant auſſi été pris, dans un ſens plus reſtreint, pour 1 un *médicament purgatif* en particulier. Il eſt évident que lors que Pline dit; 2 *qu'Aſclépiade s'étoit declaré contre les médicamens que l'on fait boire aux malades, comme contre les ennemis de l'eſtomac*, il eſt, dis-je, évident qu'il n'a pu parler en cet endroit que des *medicamens purgatifs*, & c'eſt dans le même ſens que Celſe a dit, dans le paſſage qu'on a cité en dernier lieu, *que les medicamens offencent pour l'ordinaire l'eſtomac.* Le mot de *medicamentum*, ou *medicamen*, eſt encore mis ſeul, dans Cælius Aurelianus, pour marquer un médicament purgatif; 3 *Hippocrate*, dit cet Auteur, *attendoit le quatrième jour pour donner un medicament*, c'eſt à dire un médicament purgatif, comme il paroit par ce qui précede. On peut enfin joindre à ces autoritez celle d'Hippocrate, qui employe le mot *pharmacia* pour ſignifier *la purgation* en particulier, oppoſant ce mot à celui de *phlebotomia*, qui ſignifie *la ſaignée.* 4 Ceux, dit-il, à qui la ſaignée ou la purgation ſont néceſſaires, doivent être ſaignez, ou purgez au printemps. On pourroit apporter divers autres exemples s'il étoit néceſſaire.

On a déja remarqué qu'Aſclépiade avoit ſuivi l'opinion d'Eraſiſtrate à quelque égard; Il avoit auſſi donné dans les ſentimens de ce Médecin en ce qui concerne les remedes *purgatifs.* Eraſiſtrate avoit cru, comme on l'a vu, que ce qui ſe vuide par le moyen de ces remedes vient du ſang & des parties ſolides du corps, qui ont été comme fondues, en ſorte que, ſelon lui, les purgatifs produiſent les humeurs au lieu de les purger; *la ſcammonée*, par exemple, change le ſang en *bile*, les *fleurs d'airain* le changent en *eau*, le *carthame* & les *bayes Cnidiennes* le convertiſſent en *pituite.* 5 Aſclépiade croyoit auſſi la même choſe; & lors qu'on lui objectoit que divers malades ſe trouvoient bien après avoir rendu ces humeurs, par le moyen des purgatifs appropriez, il répondoit que cela ne leur arrivoit pas pour avoir été déchargez de quelques mau-

1 Nous diſons de même en Ftançois *une Médecine* pour *un médicament purgatif*; & *prendre Médecine*, pour dire *ſe purger.*

2 Arguit & medicamentorum potus ſtomacho inimicos. *Lib.* 26. *Cap.* 3.

3 *Acutor. Lib.* 2. *Cap.* 13.

4 *Aphoriſm. Lib.* 6. 47.

5 *Galen. de Natural. Facult. Lib.* 1. *Cap.* 13. *Idem de Medicam. Purgant. Facult. Cap.* 1. 2. 3. & *de Elementis, Lib.* 2. *Cap.* 3.

mauvaises humeurs, comme on le croyoit communement, mais pour avoir diminué de la plénitude, ou de ce qu'il y avoit de superflu dans tout le corps, quoi que ce superflu ne fût pas plus gâté que le reste. Il disoit même 1 que les excrémens du ventre ne sont pas naturellement quelque chose d'étranger, ou qui soit aussi inutile & aussi nuisible qu'on se l'imagine, puis que quelques animaux s'en nourrissent, & que leur corps s'augmente par ce moyen. Mais quoi qu'il crût qu'on pouvoit recevoir quelque soulagement par cette sorte d'évacuation, il ne croyoit pas néanmoins que l'on dût s'en servir, si ce n'est fort rarement, parce que le bien qui en pouvoit suivre, étoit balancé par le mal que les purgatifs faisoient d'ailleurs au corps. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

Une autre raison qui faisoit qu'Asclépiade purgeoit rarement, c'est qu'il n'étoit pas dans l'opinion que la *plenitude* ou la trop grande abondance des humeurs pût être la cause *conjointe*, ou la cause la plus prochaine des maladies, c'est à dire celle qui les fait ou qui les entretient, en sorte que cette cause étant ôtée les maladies doivent nécessairement cesser. 2 *Si cela étoit*, disoit Asclépiade, *il s'ensuivroit qu'après de bonnes & amplès évacuations, faites dans les commencemens de la maladie, le malade devroit être incontinent hors d'affaire, au lieu que la maladie, bien loin de cesser après les évacuations, va le plus souvent en augmentant.* La plénitude n'étoit donc tout au plus, selon lui, qu'une cause *antécedente* des maladies, ou une cause par accident.

Lors que le ventre étoit resserré, Asclépiade jugeoit les *lavemens* suffisans pour le relâcher, 3 & il en donnoit presque dans toutes les maladies, quoique plus rarement que ne faisoient les autres Médecins & avec plus de précautions qu'ils n'en prenoient. Il craignoit particulierement que l'usage trop frequent de ce remede ne causât de trop grandes evacuations & n'affoiblit par consequent les malades. Il ordonnoit aussi quelquefois des *vomitifs* qu'il faisoit particulierement prendre 4 après le souper, mais pour ce qui est des purgatifs il s'en abstenoit presque entierement. Ce qu'il pensoit touchant la maniere dont ils agissent, devoit le détourner de s'en servir, & les autoritez de Celse & de Pline, que nous avons citez sur ce sujet, ne sont pas le seul fondement sur lequel on s'appuye pour prouver que ce Médecin ne pratiquoit guére ce remede. Cælius Aureliadus, dans lequel on trouve un abregé de la pratique d'Asclépiade en diverses maladies, ne le fait jamais ordonner aucun purgatif, si ce n'est dans le Chapitre de la *Paralysie*, & dans celui de la maladie appellée *Catalepsis.*

Mais si Asclépiade avoit suivi Erasistrate, à l'égard de la *Purgation*, il l'avoit en partie abandonné à l'égard de la *Saignée*, soit que l'évidence du secours que l'on tire de ce remede l'eût rendu convaincu de la nécessité qu'il y a de s'en servir, soit que ce remede s'accommodât mieux à ses principes que le précedent. 5 *Quoi qu'Asclépiade*, dit Galien, *n'ait laissé passer presque un seul dogme des*

1 Excrementa ventris negat aliena esse naturâ, siquidem ex ipsis etiam corpora augentur, quædam denique ex his animalia solummodô nutriuntur. *Cæl. Aurel. Acutor. Lib.* 1. *Cap.* 14.

2 *Galen. contra ea quæ à Juliano in Hippocr. Aphor. dicta sunt, Cap.* 6.

3 *Cels. Lib.* 2. *Cap.* 12.

4 *Voyez ci-dessus. Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 16.

5 *De Ven. Sect. adverf. Erasistrat.*

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

des Anciens ſans y trouver quelque choſe à dire, n'ayant épargné aucun des Médecins qui l'avoient précedé, pas même 1 *Hippocrate, & qu'il ait été aſſez hardi pour appeller en raillant la Médecine des Anciens, une* 2 Méditation de la mort, *il n'en eſt pas venu juſqu'à oſer bannir la ſaignée de la Médecine.*

Aſclépiade comptoit particulierement ſur ce remede dans les *douleurs*, parce, diſoit-il, que les douleurs étant cauſées par la retention des plus grands d'entre les petits corps dans les paſſages, & ces corps étant compoſez de ſang, comme on l'a vu ci-deſſus, il n'y a que la ſaignée qui puiſſe les tirer de là. Il ſaignoit par cette raiſon dans la *Pleuréſie*, c'eſt à dire, parce que cette maladie eſt accompagnée de douleur; & il ne ſaignoit point dans la *Péripneumonie*, ou *Inflammation du poumon*, parce qu'elle eſt ordinairement ſans douleur. Il ne ſaignoit point non plus dans aucune eſpece de *Fiévre*, pas même dans la *Phréneſie*. Mais ne ſaignant pas dans ces dernieres maladies il paroît ſurprenant qu'il ſaignât dans celle que Cælius appelle 3 *Cardiaca Paſſio*, Paſſion du cœur, dont les ſignes ſont un pouls fort petit & fréquent, un abbattement géneral des forces, des défaillances à tout coup, une ſueur froide, avec froid des extrémitez &c. La raiſon qui obligeoit Aſclépiade à ſaigner en cette occaſion, c'eſt qu'il concevoit que cette maladie eſt cauſée par une tumeur qui ſe forme auprès du cœur, par le trop grand amas, ou par la trop grande compreſſion des petits corps dans les pores de ce viſcere, leſquels ne peuvent être dégagez que par la ſaignée. Il ſaignoit auſſi dans *l'Epilepſie*, & en géneral dans les maladies *Convulſives*, auſſi bien que dans les *Pertes de ſang*, de quelque nature qu'elles fuſſent.

Il pratiquoit la même choſe dans 4 l'*Eſquinancie*, ouvrant tantôt *les veines des bras*, tantôt celles de la *langue*, tantôt celle du *front*, & même celles des *angles des yeux*, appliquant de plus des *ventouſes ſcarifiées*, le tout pour ouvrir les pores. Si ces remedes ne ſuffiſoient pas il faiſoit une inciſion aux *amygdales*, & il venoit même à la *Laryngotomie*, c'eſt à dire, à l'ouverture du *Larynx*, ou de la *trachée artere*. Mais Cælius 5 traite cette derniere operation de fabuleuſe, ou d'imaginaire, diſant qu'aucun des prédéceſſeurs d'Aſclépiade n'en avoit parlé, & que c'étoit une invention téméraire de ce Médecin, qui n'avoit été pratiquée de perſonne.

Aſclépiade étoit auſſi pour la *Paracentheſe*, c'eſt à dire, pour la *picqueure* du ventre, dans l'Hydropiſie, mais il vouloit qu'on ne fît qu'un fort petit trou. Ces deux opérations qu'il propoſoit, marquent qu'il ne tenoit pas toûjours les promeſſes qu'il avoit faites de n'employer que des remedes fort doux. Voilà quelques échantillons de ſa pratique, qui ſuffiſent pour faire voir en géneral quelle étoit ſa méthode. On peut s'en inſtruire plus particulierement dans Cælius

1 Aſclépiade avoit néanmoins commenté Hippocrate, ou il en avoit expliqué les endroits les plus obſcurs. *Galen. in Officin. Hippocr. Comment.* 1.

2 *Voyez le Chapitre précedent.*

3 *Acutor. Lib.* 2. *Cap.* 38.

4 *Tardar. Lib.* 1. *Cap.* 4.

5 Eſt etiam fabuloſa arteriæ ob reſpirationem diviſura, quam iaryngotomiam vocant, & quæ à nullo ſit Antiquorum tradita, ſed caduca æque temeraria Aſclepiadis inventione affirmata. *Acutor. Lib.* 3. *Cap.* 4.

Cælius Aurelianus, & dans Celſe. On trouvera ci-après, (*Chap.* 11.) un raiſonnement d'Aſclépiade, touchant les ulceres ronds. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

Quant à ce que Plutarque dit de l'*Hydrophobie*, & de l'*Eléphantiaſe*, 1 que ces deux maladies étoient nouvelles du temps d'Aſclépiade, ou qu'on ne les avoit pas vûes auparavant, la choſe a été conteſtée parmi les Anciens. L'on aura occaſion de dire encore un mot ſur cette queſtion, particulierement touchant l'Hydrophobie dans le Livre ſuivant. Et pour ce qui eſt de l'Eléphantiaſe, il eſt vrai que ce nom ne ſe trouve pas non plus que l'autre, dans Hippocrate; 2 mais il y a quelque choſe d'équivalent, concernant cette derniere maladie.

CHAPITRE VIII.

Anatomie d'Aſclépiade.

IL ne paroît pas qu'Aſclépiade ait été fort verſé dans l'Anatomie, ou du moins nous n'avons pas grand' choſe de lui ſur ce ſujet. Il croyoit, 3 dit Galien, que l'urine paſſe immédiatement, & en forme de vapeur, des boyaux dans la veſſie, par les pores de ces parties; ſur quoi cet Auteur le redreſſe vigoureuſement, le renvoyant aux cuiſiniers, & aux bouchers, qui pouvoient lui montrer que la veſſie eſt comme attachée aux reins par le moyen des ureteres. Il le renvoye auſſi à ceux qui ayant eu la pierre, ou quelque corps étrange dans les reins, avoient ſenti par leur propre expérience que la cavité de ces parties étant bouchée l'urine eſt retenue. Il ſe peut qu'Aſclépiade ne crût pas qu'il ne vint point du tout d'urine dans la veſſie par les reins, & par les ureteres; mais que la promptitude avec laquelle on rend quelquefois par les urines ce que l'on vient de boire, lui eût fait naître la penſée qu'il pouvoit y avoir quelqu'autre voye pour l'urine plus courte que celle des reins. En ce cas Galien auroit eu autant de raiſon de cenſurer Hippocrate, 4 qui avoit été dans le même ſentiment.

A l'égard de la *Reſpiration*, voici ce qu'Aſclépiade penſoit ſur ce ſujet. 5 Il com-

1 *Sympoſiac. Lib.* 8. *Problem.* 9.

2 *Voyez ci-deſſus, Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 12.

3 *De Naturalib. Facult. Lib.* 1. *Cap.* 13.

4 *Voyez ci-deſſus, Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 3. *Articl.* 12.

5 Ceci eſt tiré d'un paſſage de Plutarque qui eſt aſſez obſcur, & où je ne doute pas qu'il n'y ait quelque faute. Voici le paſſage tout entier: Ἀσκληπιάδης τὸν μὲν πνεύμονα χώνης δίκην συνίστησιν, αἰτίαν δὲ τῆς ἀναπνοῆς τὴν ἐν τῷ θώρακι λεπτομέρειαν ὑποτίθεται. πρὸς ἣν τὴν ἔξωθεν ἄερα ῥεῖν τε, καὶ φέρεσθαι παχυμερῆ ὄντα, πάλιν δὲ ἀπωθεῖσθαι, μηκέτι τοῦ θώρακος οἷόν τε ὄντος μήτ' ἐπεισδέχεσθαι, μήτ' ὑστερεῖν, ὑπολειπομένης δὲ τινος ἐν τῷ θώρακι λεπτομεροῦς ἀεὶ βραχέος, (ὃ γὰρ ἅπαν ἐκκρίνεται) πρὸς τοῦτο πάλιν τὸ ἴσω (vel εἴσω) ὑπομένον βαρύτητα τοῦ ἐκτὸς ἀντιπεισφέρεσθαι. Ταῦτα δὲ πάλιν ταῖς σικύαις ἀπεικάζει, &c. *De Placitis Philoſophorum, Lib.* 4. *Cap.* 22. Je crois qu'au lieu de βαρύτητα, il faut lire ἡ βαρύτης, & à l'égard du mot ὑστερεῖν que les Traducteurs rendent par *carere*, je le traduis par *ceſſare* Galien rapporte auſſi le ſentiment d'Aſclépiade en ces termes: Ἀσκληπιάδης αἰτίαν τῆς ἀναπνοῆς εἶναι φησι τὴν ἐν τῷ θώρακι λεπτομέρειαν, πρὸς ἣ τὸν ἔξωθεν ἄερα ῥεῖν τε καὶ καθαίρεσθαι παχυμερῆ ὄντα, πάλιν δὲ ἀπωθεῖσθαι, μηκέτι τοῦ θώρακος τοιοῦτον τι ὑποσίγοντος, ὑπολειπομένης δὲ τινὸς ἐν τῷ σώματι ὑπὸ λεπτομεροῦς ἀεὶ βραχέος, ὃ γὰρ ἅπαν ἐκκρίνεσθαι, καὶ πρὸς τοῦτο πάλιν

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

comparoit le poumon à un entonnoir, & ſuppoſoit que la ſubtilité de la matiere qui eſt dans la poitrine, eſt la cauſe de la reſpiration, cette matiere étant contrainte de ceder à l'air qui vient du dehors, & qui ſe trouvant plus groſſier entre, ou coule avec impétuoſité dans le poumon. Il ajoûtoit, que la poitrine étant remplie de cet air, & ne pouvant, ni en recevoir davantage, ni demeurer en cet état, elle repouſſe l'air à ſon tour, juſques à ce que la penſanteur du même air faſſe un nouvel effort pour rentrer dans la poitrine, où il reſte toûjours une petite portion de matiere ſubtile. Il arrive, diſoit encore Aſclépiade, quelque choſe de ſemblable lors qu'on applique des ventouſes. Et quant à la reſpiration volontaire elle ſe fait par la contraction des petits pores du poumon, & par le rétréciſſement des bronchies, ſelon notre volonté.

Aſclépiade nioit que les viandes ſe puiſſent *cuire* dans l'eſtomac, & il ſoûtenoit qu'elles ne font que s'y diſſoudre, ou ſe diviſer en pluſieurs petites parties, qui ne ſont en elles-mêmes ni froides ni chaudes, & qui ne ſont douées d'aucune qualité ſenſible, mais qui ſe changent, à meſure qu'elles ſe diſtribuent dans le corps, tantôt en *artere*, tantôt en *nerf*, tantôt en *veine*, tantôt en *chair*, ſelon que les pores qui les reçoivent ſont diſpoſez. On a vu ci-deſſus qu'Eraſiſtrate avoit eu une penſée à peu près ſemblable touchant les pores des vaiſſeaux qui contiennent la bile, c'eſt à dire, qu'il croyoit que les pores de ces vaiſſeaux ſont eux-mêmes la bile.

CHAPITRE IX.

Quelques particularitez de la vie, & de la conduite d'Aſclépiade. Les éloges qu'on lui a donnez; ce qu'on a dit contre lui, & ſa mort. Buſte du même Aſclépiade, découvert depuis peu à Rome avec des Remarques de Mr. l'Abbé Garofalo.

LE témoignage de l'Antiquité eſt preſque tout à l'avantage d'Aſclépiade. 1 Apulée l'appelle *le Prince*, ou *le premier des Médecins, ſi l'on en excepte Hippocrate ſeul.* Il eſt auſſi appellé *un très-grand auteur de la Médecine*, par 2 Scribonius Largus; & *un Médecin qui ne le cede à aucun autre*, par 3 Sextus Empiricus. Celſe en faiſoit pareillement beaucoup d'état, comme on le verra ci-après. Une autre preuve de la grande réputation qu'Aſclépiade avoit acquiſe, c'eſt qu'il fut demandé par Mithridate, comme on l'a vu ci-deſſus; mais ce que je trouve de plus avantageux pour lui c'eſt qu'il à été le Médecin, & l'ami de

πάλιν τὸ ὑποκείμενον ἡ βαρύτης τοῦ ἐντὸς ἀντεπιφέρεται. *Hiſtor. Philoſoph. Edit. Baſil.* 1538. Dans ce dernier paſſage, au penultième mot, je crois qu'il faut lire ἐκτὸς, au lieu de ἐντὸς. Mr. Di Capoa (*Ragionamento quinto, pag.* 369.) infere du paſſage de Plutarque, qu'Aſclépiade avoit quelque connoiſſance de la *vertu de reſſort*, que les Modernes attribuent à l'air. On pourroit auſſi croire que cet ancien Médecin attribuoit cette force à la poitrine en géneral, ou aux muſcles de cette partie, ou au poumon en particulier. Au reſte *Jonſius* croit avec raiſon que l'*Hiſtoire Philoſophique*, attribuée à Galien, eſt le même ouvrage que celui de Plutarque, *de Placitis Philoſophorum*, qui à été quelque peu déguiſé.

1 *Floridor. Lib.* 4.

2 *Epiſtol. ad Calliſtum.*

3 *Adverſ. Mathematicos, Lib.* 7. *pag.* 175.

de 1 Ciceron, comme celui ci le témoigne lui-même, faisant d'ailleurs beaucoup de cas de l'éloquence d'Asclépiade ; ce qui prouve que ce Médecin n'avoit pas quitté son mêtier de Rhéteur faute de capacité. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

Galien qui n'étoit pas pour la Médecine d'Asclépiade, ne laisse pas d'avouer aussi qu'il étoit fort éloquent, mais il lui reproche d'ailleurs qu'il étoit un Sophiste, & qu'il étoit en possession de contredire tout le monde. 2 Cælius Aurelianus lui impute aussi le même défaut. Lors, dit-il, qu'on appelloit Asclépiade, pour voir un malade qui avoit eu un autre Médecin, il affectoit de rejetter tous les remedes que ce Médecin avoit proposez, & d'approuver tous ceux dont il n'avoit point parlé, comme si les mêmes remedes qui auroient été nuisibles, étant administrez par un autre, devenoient utiles lors que lui-même les avoit ordonnez. L'Auteur que l'on vient de citer tire cette consequence d'un passage de l'un des livres d'Asclépiade, où celui-ci avoit dit en parlant de la cure de la Phrénésie ; que si un homme atteint de cette maladie tomboit entre ses mains sans avoir passé par celles d'un autre Médecin, & sans avoir fait auparavant aucun remede, alors lui Asclépiade appliqueroit extérieurement des matieres odorantes, comme du castoreum, du peucedanum, de la rue, & du vinaigre, ou de la liqueur où ces mêmes matieres auroient infusé, & qu'il feroit ensuite donner un lavement pour dégager la partie obstruée. Mais, ajoûtoit-il, si un autre Médecin a traité auparavant ce malade, il faudra d'abord en entrant défendre toute sorte d'application de cataplâmes, ou d'huiles, & tout usage de drogues qui ayent de l'odeur, tirer le malade de l'obscurité, & le faire mettre dans un lieu clair, &c. Il se peut qu'Asclépiade n'en usât pas de cette maniere, par un esprit d'envie, ou de contradiction, comme Cælius le veut insinuer, mais par un tout autre motif. Comme on peut quelquefois guérir une même maladie en suivant de differentes routes, il pouvoit croire que l'on réussissoit en de certaines rencontres, en changeant la maniere de la cure, qui avoit été pratiquée dès le commencement, & en passant du froid au chaud, & du chaud au froid. Une preuve qu'il pouvoit être dans cette pensée c'est qu'il appelloit la cure qu'il propose en cet endroit une cure 3 *hardie*, c'est à dire, une cure extraordinaire, & que l'on ne doit presque entreprendre qu'en des cas désesperez.

Des traits de pratique comme celui-ci, faisoient sans doute croire à plusieurs personnes, qui ne savoient pas par quel principe Asclépiade agissoit, qu'il étoit un insigne Charlatan : c'est-là l'idée qu'il semble que Pline ait voulu donner de ce fameux Médecin, dans ce que nous avons rapporté au commencement ; & l'on n'en doutera pas un moment, quand on verra ce que le même Auteur ajoûte pour couronner les éloges dont il feint de l'accable- 4 *Asclépiade*, dit-il, *ayant*

1 Neque verò Asclepiades is, quo nos Medico amicoque usi sumus, tum cùm eloquentiâ vincebat cæteros Medicos, in eo ipso quòd ornatè dicebat, Medicinæ facultate utebatur, non Eloquentiæ. *De Oratore, Lib.* 1.

2 *Acutor. Lib.* 1. *Cap.* 15.

3 Vehemens, & periculosa curatio, quam *philoparabolon* appellavit. On expliquera ce mot *philoparabolos*, dans la troisième Partie, *Liv.* 1. *Chap.* 2. en parlant des esclaves qui ont été Médecins.

4 Sponsione cum fortunâ facta, ne Medicus crederetur si unquam invalidus fuisset ipse ; & victor, supremâ in senecta, lapsu scalarum examinatus est. *Lib.* 7. *Cap.* 37.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

ayant défié la Fortune, en disant qu'il consentoit qu'on ne le crût point Médecin s'il étoit jamais attaqué de quelque maladie que ce fût, demeura victorieux, ou gagna cette espece de gageure; car il ne mourut que dans une extrême vieillesse, & encore par un accident, pour être tombé d'un escalier. Il n'y a pas de l'apparence qu'un Philosophe comme Asclépiade eût été assez fou pour parler de cette maniere.

Nous pourrions mieux juger de ce qu'il tenoit, si ses Ecrits étoient venus jusqu'à nous, mais ils se sont tous perdus, aussi bien qu'un grand nombre d'autres pieces curieuses des plus habiles gens de l'Antiquité, lesquelles nous serviroient beaucoup aujourd'hui. Quoi qu'Asclépiade ne fût peut-être pas un modele à suivre pour la pratique, il y auroit sans doute bien du plaisir à lire ses livres, qui devoient être fort bien écrits, & s'ils n'étoient pas utiles aux Médecins, ils serviroient du moins aux Philosophes, & donneroient du jour à ce que nous avons d'Epicure, de Lucrece, & de Démocrite. Au reste la réputation d'Asclépiade ayant été fort grande, & pendant sa vie, & après sa mort, il ne manqua pas d'avoir un grand nombre de disciples, & de Sectateurs. Nous allons bien-tôt voir les noms de quelques uns d'entr'eux, & quelques particularitez de leurs écrits; mais il faut auparavant dire un mot, à l'occasion de ce Médecin, de divers autres qui ont aussi porté le nom d'Asclépiade, & qui sont tous venus après lui, afin qu'on ne les confonde pas les uns avec les autres.

Voilà ce que j'avois écrit touchant Asclépiade, dans la premiere édition de cette Histoire de la Médecine; à quoi j'ajoûterai l'extrait d'une Lettre de Mr. l'Abbé Garofalo, écrite au sujet d'un buste du même Asclépiade (c'est à dire, comme le croit l'Auteur, d'Asclépiade Orateur, Philosophe & Médecin) découvert depuis quelques années à Rome. Cette Lettre, que je traduis ici en partie, est écrite en Italien, & tirée du Tome II. Article 10. du Journal des Savans d'Italie.

„ Le buste d'Asclépiade, dont la figure est-ci jointe, *dit Mr. l'Abbé Garo-*
„ *falo*, est plus grand que le naturel. Il est de marbre Grec, en forme d'Her-
„ mès, ou de statue de Mercure, & de la mesure d'environ deux pieds. Il a
„ été trouvé dans les murailles de Rome, à peu de distance de la porte Capé-
„ na; & présentement il est en la possession de Monsieur M. Ant. Sabbatini,
„ si connu & si estimé par tout ce qu'il y a de Savans qui aiment l'étude de
„ l'Antiquité. Ce buste est de marbre blanc, dont les Anciens faisoient tant
„ de cas que les habitans de Lépante, à ce que dit Pausanias, firent faire de
„ *pierre blanche* (λευκῆ λίθῳ) la statue de Diane. Il est sans barbe, d'où il s'en-
„ suit indubitablement qu'il a été fait avant le temps de l'Empereur Hadrien,
„ lequel, selon la remarque de Xiphilin, a été le premier qui a porté la bar-
„ be. On doit encore conclure de là qu'il a été fait à Rome, par quelcun de
„ ces Sculpteurs Grecs, dont les ouvrages étoient si fort estimez, & non pas
„ en Gréce, où les Médecins portoient la barbe, comme on le remarque dans
„ le portrait d'Hippocrate gravé dans une médaille du cabinet du Roi très-
„ Chrétien; & dans ceux de quelques autres Médecins Grecs, peints dans un
„ ancien manuscrit de Dioscoride, apporté de Constantinople, & qui est dans
„ la Bibliotheque de l'Empereur, dans lequel on voit Chiron, Macaon, Ga-
„ lien, Cratevas, Nicander, Rufus, & d'autres Médecins de réputation, tous
„ représentez avec la barbe.

„ Ce

„ Ce buſte paroit, comme je l'ai déja dit, en la forme des ſtatues de Mercu- *Suite du*
„ re, ſans épaules, & en *forme quarrée*, qui eſt celle qu'on donnoit à ces ſta- *Siecle*
„ tues, du temps de Thucydide, *ſtatu quadrato*, dit Macrobe, εἰκόνας τετρα- *xxxviij.*
„ γώνας, dit Suidas. Ce n'étoit pas même les ſeules ſtatues de Mercure qui *& tout*
„ étoient faites de cette maniere; on repréſentoit encore ainſi Apollon, Her- *le Siecle*
„ cule, Priape, &c. Ce qui avoit été fait pour honorer les Dieux des Payens, *xxxix.*
„ fut dans la ſuite mis en uſage pour faire honneur aux Héros. Miltiade en
„ fournit un exemple parmi les Grecs, & M. Porcius Caton, & P. Val. Po-
„ plicola, chez les Romains. On voit auſſi les Poëtes, les Philoſophes, &
„ les Hiſtoriens Grecs, repréſentez en forme d'Hermes, comme Homere, Mé-
„ nandre, Ariſtophane, Platon, Xénocrate, Théophraſte, Hérodote, Thu-
„ cydide; & entre les Romains on trouve une ſtatue de Lucius Junius Ruſti-
„ cus, Philoſophe Stoïcien, dans Boiſſard.

„ C'étoit la coutume des Anciens de mettre, pour ornement dans leurs bi-
„ bliotheques, les ſtatues des Philoſophes; d'où vient que Juvenal a dit, dans
„ ſa ſeconde Satire,

Et jubet archetypos pluteum ſervare Cleanthas.

„ C'étoit pour en faire le même uſage que Ciceron prioit ſon ami Atticus de
„ lui envoyer *un Hermathene*, c'eſt à dire, une ſtatue de Mercure & de Minerve,
„ poſée ſur une même baſe, telle qu'on en voit une repréſentée dans une mé-
„ daille raportée par Alde Manuce. J'infere de là que c'étoit, pour ſervir de
„ la même maniere, qu'on avoit travaillé le buſte d'Aſclépiade poſé ſur un Her-
„ me; à moins que ce ne fût pour mettre dans *l'Ecole des Médecins*, dans les
„ ruines de laquelle, qui ſont ſur la Colline Eſquiline, Pyrrhus Ligorius a
„ découvert pluſieurs ſtatues & pluſieurs marbres. Voici un Inſcription, ra-
„ portée par Mercurial, (*de Arte Gymnaſt. Lib.* 1. *Cap.* 7.) où il eſt fait mention
„ de cette Ecole; Livio Celso Tabulario Scholæ Medicorum. . .

„ Mais voyons maintenant auquel de tous les Aſclépiades, (car il y en a eu
„ pluſieurs) ce buſte peut convenir. Le nôtre vivoit du temps de Mithridate;
„ Pline l'apelle Pruſien, *Pruſienſis*; mais comme les Anciens font mention de
„ trois *Pruſes*, la queſtion eſt de ſavoir de laquelle des trois il étoit. L'une,
„ ſelon Strabon, eſt ſituée ὑπὸ τῷ Ὀλύμπῳ ὄρει, *ſub Olympo*, comme l'explique
„ Pline, ou, comme il y a dans la Table de Peutinger, *Pruſi ad Olympum.*
„ La ſeconde eſt πρὸς ὑπίῳ ποταμῷ, & comme dit Pline, *ſub Hypio flumine*;
„ ce qui eſt confirmé par des médailles des Empereurs Lucius Verus, & Ma-
„ crin, où on lit ΠΡΟΥCΙΕΩΜ ΠΡΟC ΥΠΙΩ; & puis ſimplement ΠΡΟΥCΑΕΩΝ,
„ *pour deſigner* ceux qui étoient ſituez *ſous le Mont Olympe*, bien que dans les
„ Inſcriptions, cette ville ſoit apellée *Pruſa ad Olympum.* Il y en a une troi-
„ ſieme nommée Προυσιὰς, *Pruſias*, par Ptolomée & par Strabon; & quoi que
„ dans les exemplaires modernes, on liſe Πρῶσα, dans les anciens il y a Προυσιὰς.
„ Etienne de Byzance, qui le plus ſouvent copie Strabon, l'écrit auſſi de la
„ même maniere. Cette ville s'apelloit en premier lieu *Cios*, Κίος πρότερον ὀνο-
„ μασθεῖσα, à cauſe qu'elle étoit bâtie ſur un fleuve de ce nom, comme *on le*
„ *recueille de ces vers d'Apollonius*,

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

Τῆμ@ ἀῤ οἵγε ἀφίκοντα Κιάνιδ@ ἤθεα γάιης
Αμφ' Αργανθώνειον ὄρ@ προχοάς τε Κίοιο.

„ Memnon auſſi, dans Photius, l'apelle Πρυσιάδα ἐπιθαλάσσιον; & il ſemble
„ que c'eſt à cette ville qu'on doit raporter la médaille qui ſe trouve dans Golt-
„ zius, ΠΡΟΥCIEΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟC ΘΑΛΑCCAN, differente de celle qui étoit vers
„ le fleuve *Hypius*, quoi qu'on voye Hercule dans toutes les deux; ce qui a
„ été cauſe que le P. Hardouïn les a confondues, & des deux n'en a fait qu'u-
„ ne, s'oppoſant fortement à M. Spanheim. Il devoit cependant ſavoir qu'Her-
„ cule avoit habité cette contrée, où il perdit *Hylas*; à cauſe de quoi, com-
„ me on l'aprend de Strabon, les Pruſiens faiſoient toutes les années des fê-
„ tes, pendant leſquelles ils alloient courant & danſant par les montagnes,
„ apellant Hylas, comme s'il avoit été caché dans les bois; & c'eſt, par la
„ même raiſon, qu'ils avoient mis dans leurs médailles l'effigie d'Hercule. Ils
„ purent encore y être portez par cette conſideration, que la ville de *Pruſias*,
„ ſelon le même Strabon, avoit au commencement été nommée *Cios*, du nom
„ d'un compagnon d'Hercule, qui y demeura, après le retour de la Colchi-
„ de. On recueille de ce qu'on vient de dire combien Joſeph Scaliger s'eſt
„ trompé, ne faiſant aucune mention de cette troiſième ville; auſſi bien que
„ Strabon, & Etienne de Byzance, leſquels ne parlent point non plus de *Pru-*
„ *ſa*, *ſituée ſur le fleuve Hypius*, comme l'a doctement obſervé Saumaiſe (*ſur*
„ *Solin.*)

„ La patrie de notre Aſclépiade étoit Πρυσιὰς, comme on le recueille du li-
„ vre de Galien intitulé εἰσαγωγὴ, ἢ ἰατρὸς, où on lit ces paroles, Ασκληπιάδης
„ Βιθυνὸς Κιηνὸς, ὃς ἠ Πρυσιεὺς ἐκαλεῖτο; *Aſclépiade de Bithynie*, *Cienois*, c'eſt à
„ dire, de la ville de Cios, *qu'on appelloit le Pruſien.* Quelques uns veulent que
„ le livre intitulé *l'Introduction, ou le Médecin*, attribué à Galien, que nous
„ venons de citer, ſoit plûtôt d'un nommé *Hérodote*, de Lydie, l'un de ceux
„ qui ont expliqué les mots obſcurs d'Hippocrate; & ils fondent leur conje-
„ cture ſur les Commentaires de Galien lui-même, où on trouve cité un livre
„ d'Hérodote intitulé ἰατρὸς. Il paroit par l'explication que l'on vient de don-
„ ner de ce paſſage de Galien, ou d'Hérodote, que Daniel Le Clerc (*dans la*
„ *ſeconde Partie de ſon Hiſtoire de la Médecine*) n'a point entendu ce que veut
„ dire ce mot Κιανὸς, où Κιηνὸς, puis qu'il prétend corriger le texte de Galien,
„ en changeant ce même mot en celui de κεῖν@; au lieu qu'il eſt viſible que
„ *Cianus* vient de *Cius*; ἀπὸ τ῀ Κίε Κιανὸς, comme on l'apprend d'Etienne de
„ Byzance, ſur le mot Τι@

„ Galien diſtingue ailleurs notre Aſclépiade par le nom ſeul de ſa Province,
„ Ασκληπιάδῃ, τῷ ἀπὸ τ῀ Βιθυνίας ἰατρῷ; *à Aſclépiade Médecin de la Province de*
„ *Bithynie*, dit-il dans ſon livre à Piſon; & il n'y a point de doute qu'il ne
„ faille entendre le fameux Aſclépiade, Médecin & Philoſophe, Galien expli-
„ quant, comme il fait, les ſentimens de celui-ci ſur les principes des choſes,
„ & en particulier du corps humain, quoi qu'enſuite il l'appelle ſimplement
„ Aſclépiade, y joignant le titre honorable de Médecin.

„ Il eſt fait mention dans Galien d'un autre Médecin du nom d'Aſclépiade,
„ ſurnom-

„ ſurnommé *Pharmacion*, parce qu'il s'étoit beaucoup attaché à la *compoſition* *Suite du*
„ *des médicamens.* Il a pu vivre du temps de Neron, ou de Domitien, puis *Siecle*
„ que Galien le place après Chariclès, qui, ſelon le rapport de Tacite, vivoit *xxxviij.*
„ ſous Tibere. Il compoſa dix livres ſur le ſujet des médicamens, dont cinq *& tout*
„ traitoient de ceux qui s'appliquent au dehors, & les cinq autres de ceux que *le Siecle*
„ l'on prend par la bouche. Il intitula les deux premiers Μαρκέλλας, du *xxxix.*
„ nom d'une Dame nommée *Marcella*, appellant le premier de ces livres *Mar-*
„ *cella prima*, & le ſecond *Marcella ſecunda.* Les autres étoient dédiez à un
„ nommé *Mnaſon*, qui étoit peut être de la famille *Papiria*, à laquelle ce ſur-
„ nom étoit propre, comme l'a cru Daniel Le Clerc Je ſuis dans la penſée
„ que cet Aſclépiade ſurnommé *Pharmacion*, s'appelloit encore *Métrodore*; &
„ que c'eſt le même duquel Galien parle (*de Medicam. Facult. Lib. 6.*) ὁ Ασκλη-
„ πιάδης Μητρόδωρος; quoi que Meurſius (*in Notis ad Chal.*) le diſtingue du pre-
„ mier, & d'un en fait deux, doutant auquel de ces deux on doit attribuer
„ les livres des *médicamens pour le dehors*, & ceux *dédiez à Mnaſſon.* Lionardo
„ di Capoa (*Raggion. 5.*) ne s'eſt pas moins trompé, en confondant notre Aſ-
„ clépiade avec celui que Galien appelle *Pharmacion.* Il y eut auſſi, au temps
„ de Domitien, un *Lucius Arruntius Sempronianus Aſclepiades, Médecin de*
„ *cet Empereur*, comme on le recueille d'une Inſcription trouvée ſur une pier-
„ re, dans la *Via Nomentana.* Il s'en trouve encore un autre ſous Trajan,
„ appellé *Caius Calpurnius Aſclepiades*, qui étoit de *Pruſa vers le Mont Olympe*;
„ comme il paroit par une Inſcription raportée par Reineſius. Notre buſte
„ ne ſe peut attribuer à aucun autre qu'à Aſclépiade Philoſophe & Médecin,
„ qui floriſſoit à Rome, au temps de Pompée; c'eſt pourquoi il eſt ſimple-
„ ment déſigné, dans ce buſte, par le nom de ΑCΚΛΗΠΙΑΔΗC, *Aſclepiade tout*
„ *court*, comme il eſt auſſi nommé dans Galien, dans Sextus l'Empirique,
„ dans Pline, dans Aëtius, dans Tertullien; au lieu que Galien diſtingue
„ l'autre Aſclépiade dont il parle, parle le ſurnom de *Metrodorus*, ou de *Pharma-*
„ *cion.* De la même maniere, celui qui fut Médecin de Domitien, & l'autre
„ qui vivoit ſous Trajan, ſont appellez dans les Inſcriptions, le premier, *L.*
„ *Arruntius Sempronianus Aſclepiades*; le ſecond, *Caius Calpurnius Aſclepiades*
„ *Medicus.* On ne ſauroit non plus attribuer le même buſte à cet ancien *Aſ-*
„ *clepiade Philoſophe*, diſciple de Stilpon, qui fut du nombre de ceux qu'on
„ appelloit *Heliaques*, comme on l'apprend de Diogene Laërce, dans la vie
„ de Phædon, parce que ce premier Aſclépiade étoit *Phliaſien*, c'eſt à dire
„ natif de Φλιὰς, ville de la Morée, dont Etienne de Byzance fait mention.
„ On peut encore moins croire qu'il fût *d'Aſclepiade le Grammairien*, diſciple
„ d'Appollonius, qui vivoit au temps d'Attalus, & d'Eumene, & qui, ſelon
„ Suidas, enſeignoit à Rome du temps de Pompée, parce que celui-ci eſt ap-
„ pellé Ασκληπιάδης ὁ Μυρλεάνος, de Myrlée, ſa patrie, ſelon Etienne de By-
„ zance, Suidas, Parthenius, le Scholiaſte d'Apollonius, & l'Anonyme dans
„ la vie d'Aratus. Ce buſte n'étoit pas non plus de cet Aſclépiade dont il
„ eſt fait mention dans une médaille des Ephéſiens, frappée en l'honneur d'Au-
„ guſte; celui-ci ayant le titre de *Souverain Prêtre*, ΑΡΧΙΕΡΕΥC ΑCΚΛΗ.
„ ΤΡΥΦΩΝ. Il y a eu encore deux autres Aſclépiades, dont parle Etienne de
„ Byzance, & qui étoient l'un d'Anazarbe, Ville de Cilicie, qui avoit écrit

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

„ *ſur les Plantes*, & l'autre de Tragile, ville de Thrace, qui avoit écrit des „ Tragédies, comme Athénée & le Scholiaſte de Pindare le rapportent. Je „ laiſſe enfin l'Aſclépiade Alexandrin, & le Cyprien, dont parlent le Scho- „ liaſte d'Ariſtophane, & Porphyrius, parce qu'ils ſont déſignez dans les Au- „ teurs par le nom de leur patrie, auſſi bien que l'Egyptien, qui fut un grand „ Philoſophe, à ce que dit Suidas, (*in voce* ἡραϊσκὸς) & qui entendoit d'ailleurs „ la Théologie, & l'Hiſtoire des Egyptiens.

„ Mais j'ai une autre raiſon qui m'oblige à aſſigner ce buſte à notre Aſclé- „ piade, Médecin & Philoſophe, c'eſt l'eſtime & la réputation qu'il s'acquit „ pendant ſa vie, & la grande renommée qu'il conſerva après ſa mort, principale- „ ment entre ceux de ſa ſorte. Ciceron n'a pas fait difficulté de dire, en „ parlant de ce même Aſclépiade, que celui-ci a été ſon Médecin, & ſon ami, „ *quo nos medico, amicoque uſi ſumus*; & de le louer de ce qu'il étoit le plus „ éloquent de tous les Médecins, *eloquentia vincebat cæteros Medicos.* Celſe, „ qui floriſſoit au temps d'Auguſte, ou, comme d'autres veulent, au temps de „ Tibere, l'a ſuivi en pluſieurs choſes: *Aſclepiades*, dit-il, *multarum rerum* „ *quas ipſi quoque ſequuti ſumus, auctor bonus.* Je laiſſe à part Pline, qui exal- „ te la gloire qu'Aſclépiade a euë d'avoir réformé la pratique de la Médecine, „ & d'avoir reduit cet Art à *la conoiſſance des cauſes.* C'eſt apparemment pour „ la même raiſon que Antiochus, Académicien, diſoit de notre Aſclépiade, „ comme le raporte Sextus l'Empirique (*adverſus Mathemat.*) que dans la „ Médecine perſonne ne pouvoit lui être préferé; ἐν τῇ ἰατρικῇ μὲν ἑνὸς δεύ- „ τερος; ce qui revient à peu près à l'éloge que lui donne Apulée (*Florid. Lib.* „ 4.) en diſant *qu'Aſclépiade étoit le premier entre les Médecins, à la reſerve* „ *d'Hippocrate, &c.*

Il eſt fort probable que le buſte d'Aſclépiade, trouvé à Rome, & qui fait le ſujet de la Lettre de Mr. l'Abbé Garofalo, eſt veritablement celui du fa- meux Aſclépiade, Orateur, Philoſophe, & Médecin. J'ai cru que je devois inſerer ici ce que ce ſavant Abbé en dit dans ſa lettre, dans la penſée que ce- la ſervira à illuſtrer l'Hiſtoire de la Médecine, & parce qu'il y a quelque cho- ſe, qui me regarde en mon particulier, ſur quoi je dois dire un mot; voici ce que c'eſt. Mr. l'Abbé Garofalo dit que je n'ai nullement entendu le mot Κιανὸς, ou Κινὸς, qui eſt dans le paſſage de Galien, rapporté ci-deſſus, puis- que j'ai prétendu corriger le texte de cet Auteur, & que je veux qu'on liſe κεῖνος au lieu de Κιανὸς, &c. *Unde chiaro ſi ſcorge*, (ce ſont les propres paro- les de cet Abbé) *quanto Daniello Clerico, nella ſeconda Parte della Storia della Medicina, ſi noſtri poco ò nulla intendente della parola*, Κιανὸς, *overo* Κινὸς, *ſino à farne, nel teſto di Galeno, l'ammenda in* κεῖνος, *quando che* ἀπὸ τῆς Κίης Κιανὸς, *da Cia Ciano ſi forma, ſi come ſcrive il Compilator di Stefano*, (*in voce* Τίος). Voi- ci ce que j'avois dit ſur ce ſujet, dans la premiere édition de l'Hiſtoire de la Médecine (*ſeconde Part. Liv.* 3. *Chap.* 12.) „ L'Auteur du Livre intitulé „ *l'Introduction, ou le Médecin*, joint à Aſclépiade, ſinon par rapport au temps, „ du moins par rapport à la réputation, un Médecin dont le nom eſt diffe- „ remment écrit dans les diverſes éditions des Oeuvres de Galien, parmi leſ- „ quelles ce livre a été inſeré. Celle de Chartier appelle le Médecin dont il „ s'agit *Cianus*, Κιανὸς; la verſion Latine de l'Edition des Jontes le nomme „ *Cienus*;

„ *Cienus*; mais le Galien Grec, de Bâle, imprimé en 1538. ne s'accorde ni avec l'une ni avec l'autre; car outre que ce nom n'eſt pas écrit de même, il commence par une petite lettre, κινὸς, *cinus*. Comme on ne trouve point dans Galien, ni ailleurs, que je ſache, de nom ſemblable, cela me fait ſoupçonner qu'il y a une faute dans le texte Grec, & que les Copiſtes, ou les Interpretes, ont fait deux hommes d'un ſeul. Pour entendre ce que je veux dire, il faut ſavoir premierement, qu'à l'endroit où ce nom eſt rapporté, on rapporte auſſi ceux des Médecins qui ont fait le plus de bruit dans chaque Secte, & que *Hippocrate*, *Diocles*, *Praxagore*, *Herophile*, *Eraſiſtrate*, & *Mnéſithée*, y ſont nommez les premiers, comme Chefs de la Secte Dogmatique. Aſclépiade vient enſuite, comme étant dans le même rang, & après lui le prétendu *Cienus*. Voici les propres termes de la derniere édition que j'ai citée: Ασκληπιάδης βιθινὸς, κινὸς ὁ καὶ πρασιὰς ἐκαλεῖτο. Si au lieu de κινὸς, on liſoit ἐκεῖνος, ou κεῖνος, on attribueroit à Aſclépiade ſeul tout ce qui eſt dit ici, & on traduiroit de cette maniere, *Aſclépiade Bithynien, celui qu'on appelloit autrement le Pruſien*. Ou ſi l'on trouve que κινὸς ſoit ſuperflu, & que le pronom κεῖνος ne ſoit pas en uſage en ce ſens, on pourroit dire que θυνος eſt une répetition des deux dernieres ſyllabes du mot précedent, βιθυνὸς, dans leſquelles le θ a été changé en un κ, & la lettre υ en ι, par une faute de Copiſte Cette conjecture eſt fondée ſur ce qu'Aſclépiade étoit effectivement de Pruſa, dans la Bithynie, comme on l'a remarqué ci-devant. Sur ce pied-là *Cienus*, ou *Cianus*, ſeroit un perſonnage imaginaire.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

„ Il paroit par la derniere de ces conjectures, que Mr. l'Abbé Garofalo n'a pas rapportée, que j'ai cru que le mot κινὸς, ou Κιανὸς, étoit de trop. Ce qui me fit venir cette penſée, c'eſt qu'en le retranchant je trouvois, dans le paſſage en queſtion, un ſens en quelque maniere complet; Ασκληπιάδης Βιθυνὸς, ὁ καὶ Πρασιεὺς, ἐκαλεῖτο', *Aſclepiade Bithynien qu'on appelloit auſſi le Pruſien*. Nous avons vu ci-deſſus que Galien, parlant ailleurs d'Aſclépiade, l'appelle ſimplement *Aſclepiade Bithynien*, & que Pline dit ſeulement qu'il étoit Pruſien, *Aſclepiades Pruſienſis*. Cela ſuppoſé je me confirmois dans l'opinion qu'il falloit ôter le mot *Cienus*, comme ſuperflu. J'étois ſur tout bien convaincu de l'erreur de ceux, qui avoient cru que c'étoit le nom d'un homme, du nombre deſquels a été un Savant de la même nation que Mr. l'Abbé Garofalo, je veux dire *M. Lionardo di Capoa*. Il compte le prétendu *Cienus* entre les differens Chefs de Sectes qu'il y avoit eu autrefois dans la Médecine. Après avoir parlé (*Parere &c. Ragionamento* 1.) de la grande eſtime, où avoit été la Secte d'Eraſiſtrate, voici comme il continue: Ne perciò fu baſtevole à ceſſar l'impeto d'altre fazioni, che contro di eſſa non ſi levaſſer' talora, ſotto gli ſtendali di Neſiteo Atenieſe, di *Cieno, detto anche Pruſia*, e d'altri e d'altri, tutti quanti de grido & di fama, eccellenti Capi e Fondatori di varie e varie altre Sette antiche di Médicina Razionale.

Perſuadé que j'étois que j'avois rencontré juſte, dans la découverte que j'avois faite que *Cienus* n'étoit point ici un nom d'homme, & ne croyant pas avoir d'autre recherche à faire, j'avouë que je ne m'aviſai pas de conſulter Etienne de Byzance ſur la ſignification de ce mot, ni Saumaiſe, dans ſes Exercitations ſur Solin, pour y chercher une autre explication du paſſage de Ga-

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

lien, ſans rien changer au texte Grec, ni en rien retrancher. Je conviens aujourd'hui que ſi ce mot Cienus n'eſt pas le nom propre d'un homme, il ne s'enſuit pas qu'il ne ſignifie rien, puis que par ce même mot on déſignoit un habitant ou un citoyen de *Cios*, comme le dit Etienne de Byzance, & comme M. l'Abbé Garofalo l'a remarqué après Saumaiſe. Mais qu'il me ſoit permis de dire que la difficulté n'eſt pas toute levée par là, & qu'en retenant ce mot dans le texte, au ſens indiqué, le paſſage en queſtion n'en devient pas plus clair. Ecoutons Saumaiſe lui-même: *Plinius*, dit-il, *Pruſiadis nullam facit mentionem, ſed Ciani oppidi, cujus nomen mutatum eſt in Pruſiadem.* Amnes Hylas & Cyos, cum oppido ejuſdem nominis. *Hæc Cios, quæ poſtea Pruſias appellata eſt. Solinus, hoc loco;* Pruſiadem urbem alluit Hylas flumen. *Videtur igitur in hac urbe priſtinum nomen prævaluiſſe; vel utrumque ſane in uſu fuiſſe. Quod & Galenus oſtendit in Iſagoge;* Ασκληπνάδης, *inquit*, Βιθυνὸς κινὸς, ὃς καὶ Πρσιεὺς ἐκαλεῖτο. *Quoniam Cienus vocabatur etiam Pruſias, ideo cives ejus ab aliis* Κιανοὶ, *ab aliis* Πρσιεῖς *appellabant.* Je défere beaucoup aux ſentimens de ce grand Critique, mais on ne trouvera pas mauvais que je propoſe mes doutes. Que le livre d'où ce paſſage eſt tiré, ſoit de Galien, ou qu'il ſoit de cet Hérodote, dont a parlé; il y avoit plus de trois cens ans que *Cios* avoit changé de nom, lors qu'ils écrivoient l'un & l'autre, & que cette ville avoit été appellée *Pruſias*, du nom de ce Roi chez qui Hannibal ſe réfugia. Le dernier de ces Auteurs cite *Soranus*, qui *vivoit* ſous les Empereurs Trajan & Hadrien, & par conſéquent a écrit après lui. Galien eſt venu encore plus tard. Cela ſuppoſé, j'ai peine à croire que de leur temps la ville en queſtion fût nommée indifféremment tantôt Cios, tantôt Pruſias, & encore moins que le premier nom prévalût, comme Saumaiſe le ſoupçonne. Memnon, dans Photius, donne à cette ville le nom de Πρσιὰς ἐπιθαλάσσιος, comme l'a remarqué M. l'abbé Garofalo, qui ajoûte qu'il lui ſemble qu'on doit rapporter à cette même ville la médaille que l'on trouve dans Goltzius ΠΡΟΥCIEΩN ΤΩN ΠΡΟC ΘΑΛΑCCAN. Je ne ſai s'il s'en trouveroit quelqu'autre ailleurs, où on lût Κιηνῶν, au lieu de Πρσιεῶν; ce qui devroit être ainſi, ſi l'on mettoit indifféremment l'un de ces deux noms pour l'autre, & encore mieux ſi le premier étoit le plus uſité. Il eſt vrai que Pline, dans le paſſage cité ci-deſſus des fleuves *Hylas*, & *Cios*, joint à ce dernier une ville du même nom; *Amnes Hylas, & Cios, cum oppido ejuſdem nominis*; mais il pouvoit fort bien appeller, en cet endroit, cette ville de ſon ancien nom, à l'occaſion du fleuve dont il parle, qui avoit toujours retenu le ſien, quoi que celui de la ville eût changé. Je ne croi pas que Saumaiſe ait fondé le ſentiment qu'il ſoutient, ſur ce paſſage ſeul, c'eſt apparemment celui de Galien, qu'il cite immédiatement après qui l'a déterminé. Mais ce dernier paſſage eſt ſi embrouillé, qu'il ſemble qu'on ne peut guere y faire de fond; *Aſclépiade Bithynien, Ciénien, qui étoit auſſi appellé Pruſien.* Que ſignifie cela, quel renverſement d'ordre, ou quelle obſcurité? Il auroit fallu dire; *Aſclépiade Bithynien, de la ville de Cios, qu'on appelloit auſſi Pruſias*, ou plûtôt, *Aſclépiade Bithynien, de la ville de Pruſias, qu'on nommoit auparavant Cios*; Πρσιὰς, *dit Strabon*, πρότερον Κιὸς ὠνομασθεῖσα On dira peut-être qu'il faudroit traduire ainſi ce paſſage, *Aſclépiade Bithynien, Ciénien, qu'on appelloit communement le Pruſien*; mais il faudroit que l'article eût été ajoûté à ce dernier

nier mot, & au lieu qu'il y a ſimplement Πρασιεὺς, qu'il y eût ὁ Πρασιεὺς. On pourroit enfin ſoupçonner que le mot Κινὸς a paſſé de la marge dans le texte, & que c'eſt une note que-quelcun avoit faite pour expliquer laquelle des trois Pruſes étoit la patrie d'Aſclépiade, mais il faudroit toujours également ajoûter l'article. Cette conjecture me paroit un peu mieux fondée, que celles que j'avois faites ci-devant; je ſuis néanmoins prêt à l'abandonner ſi on me fait voir que je me trompe, ou que l'on mette le paſſage en queſtion dans un meilleur jour. En voilà aſſez, & peut-être trop, ſur ce ſujet. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

CHAPITRE X.

Divers autres Médecins du nom d'ASCLEPIADE.

ENtre les Auteurs anciens qui ont écrit de la compoſition des médicamens, il ſe trouve deux *Aſclépiades*, qui ſont citez par Galien, & qui ſont tous deux differens du premier; ce qui eſt évident par la remarque que fait le même Auteur, 1 que ces deux Aſclépiades ont vécu après Andromachus, qui a été Médecin de Neron.

Celui que Galien cite le plus ſouvent ſur cette matiere, & qu'il nomme pour l'ordinaire ſimplement Aſclépiade, étoit plus particulierement diſtingué par le ſurnom de 2 Pharmacion, comme on l'apprend du même Galien. Ce ſurnom marquoit l'application principale de ce Médecin, qui étoit, comme on vient de le dire, la compoſition des *médicamens*, appellez en Grec *pharmaca*.

3 Cet Aſclépiade, qu'un 4 Savant confond avec le premier dont on a parlé, avoit compoſé dix livres ſur cette matiere, dont il y en avoit cinq qui traitoient des médicamens que l'on applique extérieurement; & cinq autres concernant les médicamens qui ſe prennent par la bouche. Les deux premiers de ces livres portoient le nom d'une Dame nommée *Marcella*, à qui ils étoient dédiez; en ſorte que le premier de ces cinq livres étoit intitulé 5 *Marcelle premiere*; le ſecond, *Marcelle ſeconde*, &c. Les derniers portoient le nom d'un nommé *Maſon*, ou *Mnaſon*, à qui ils étoient auſſi dédiez, & qui pouvoit être de la famille *Papiria*, à laquelle ce ſurnom étoit propre.

Galien rend témoignage à ce même Aſclépiade qu'il avoit fort bien écrit, & le met au rang des meilleurs Auteurs qui avoient travaillé ſur la matiere dont on a parlé. Il le louë même en particulier de ce qu'il avoit eu ſoin de marquer exactement le *modus faciendi*, ou la maniere dont on devoit s'y prendre pour bien faire les compoſitions qu'il décrivoit. Il le louë encore d'avoir marqué avec la même exactitude les qualitez de chacun de ces médicamens, & la maniere de s'en ſervir. Voici un exemple qui fera conoître en quoi conſiſtoit cette

1 *De Compoſit. Medicam. ſecundùm locos, Lib.* 6. *Cap.* 4.

2 *De Simplic. Medicam. Facult. Lib.* 10.

3 *De Compoſ. Medicam. per genera, Lib.* 1. *Cap.* 16. & 17. *Ibid. Lib.* 2. *Cap.* 5. *Lib.* 3. *Cap.* 9. *Lib.* 4. *Cap.* 4.

4 *Mr. Di Capoa, pag.* 369.

5 *Voyez ci-deſſus un exemple d'une pareille maniere de dédicace, Part.* 2. *Liv.* 2. *Chap.* 7.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

cette exactitude, & de quelle utilité elle étoit: *Emplâtre d'Aſclépiade pour les ulceres* 1 *Chironiens, & autres qui ſe ferment difficilement. Prenez du ſquama æris, une once; de la cire, demi livre; de la réſine de larix, demi once. Il faut faire fondre la cire, & la réſine; & après y avoir mêlé le reſte pulveriſé ſubtilement, on remuera bien le tout.* Voici la maniere de s'en ſervir: *étendez une petite quantité de cette emplâtre ſur une piece de peau, qui ne contienne que la partie ulcerée. Mettez tout autour quelque médicament qui empêche l'inflammation, & ne levez votre emplâtre qu'au bout de trois jours. Alors vous laverez doucement la partie, & après avoir pareillement lavé, & ramolli l'emplâtre, qui a déja ſervi, vous la remettrez ſur l'ulcere; & pratiquerez la même choſe de trois en trois jours, juſqu'à ce que la cicatrice ſoit formée.* Galien qui rapporte cette méthode, après avoir témoigné qu'il l'approuve, tâche d'en rendre raiſon, par un certain rapport que l'emplâtre acquiert avec le corps du malade, par le long ſéjour que cette emplâtre fait ſur la partie. Mais il ſemble qu'on peut rendre une raiſon plus ſenſible de l'effet du ſéjour de la même emplâtre ſur la partie pendant pluſieurs jours; qui eſt, qu'en levant rarement l'emplâtre, ou en la laiſſant trois jours ſans la lever, la cicatrice a mieux le temps de ſe faire, ou les chairs ſe nourriſſent plus commodément, parce que l'ulcere eſt moins ſouvent expoſé à l'air qui peut, en y introduiſant des matieres étrangeres, rompre les fibres qui commençoient à ſe lier enſemble pour former les chairs, & la peau. Outre que le mouvement qui ſe fait dans la partie, en levant & en appliquant plus ſouvent l'emplâtre, interrompt de même la formation de la cicatrice, en briſant, ou en dérangeant les fibres qui ſont fort tendres. Enfin le renouvellement de l'emplâtre retarde auſſi la cicatrice par la même raiſon, c'eſt à dire, par le mouvement qu'une nouvelle emplâtre produit dans la partie; une emplâtre qui n'a point ſervi ayant beaucoup plus de force, & de pénétration qu'une autre qui a déja ſervi.

Pour revenir à notre Aſclépiade *Pharmacien*, quoi que Galien l'ait loué en quelques endroits, cela n'empêche pas qu'il n'obſerve ailleurs que ce Médecin avoit affecté, pour groſſir ſes livres, de ramaſſer des compoſitions de toutes ſortes de médicamens, de quelque nature qu'ils fuſſent, tant bons que mauvais; & qu'il en avoit rapporté pluſieurs où il entroit 2 de la fiente de divers animaux, & même de la fiente humaine, leſquels il recommandoit non ſeulement pour le dehors, mais même pour le dedans, ce qui eſt une ordure inſupportable. 3 Cet Aſclépiade ſe diſtinguoit encore par le prénom de *Marcus Terentius*, qu'il avoit emprunté de la famille *Terentia*, à l'exemple du Poëte *Terence*, & de pluſieurs autres Médecins Grecs, qui avoient pratiqué la même choſe dès qu'ils s'étoient établis à Rome. L'avantage qu'ils en tiroient, c'eſt qu'en même temps qu'on les adoptoit dans les familles Romaines, ou qu'on leur permettoit d'en prendre le nom, on leur donnoit le droit de la Bourgeoiſie, & ils étoient inſerez dans les Tribus. On verra divers autres exemples de cet emprunt de noms, dans ce même Chapitre, & ailleurs dans la ſuite de cette Hiſtoire.

Le

1 *Voyez Part.* I. *liv.* I. *Chap.* 10.
2 *De Simplic. Medicam. Facultat. Lib.* 10.
3 *Galen. de Compoſit. Medicam. per genera, Lib.* 7. *Cap.* 6.

Le troisième Asclépiade, ou le dernier des deux que Galien dit avoir écrit de la composition des médicamens, c'est, à mon avis, celui qu'il appelle ailleurs 1 Arius Asclepiades. Celui-ci n'avoit pas fait comme l'autre qui avoit rempli ses livres de toutes sortes de médicamens sans aucun choix. Tout ce que ce dernier avoit écrit sur la même matiere étoit de son propre fonds, & les receptes qu'il donnoit étoient toutes de son invention, c'est pourquoi il n'avoit composé qu'un seul livre, au lieu que le Pharmacien en avoit composé dix. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

Galien parle encore d'un quatrième Asclépiade qu'il appelle Asclepiades Philosophicus, ou Philophysicus, duquel il tire aussi quelques descriptions de médicamens. Rhodius a cru que cet Asclépiade Philosophysicien étoit le même que le grand Asclépiade, ou le Rhéteur, & Philosophe Médecin, mais cela est fort incertain. Lors que Galien parle de ce dernier il le distingue par le nom de sa patrie, ou par le temps auquel il a vécu, *Asclépiade Bithynien*, ou *Asclépiade le vieux ;* ou il l'appelle Asclépiade tout court

Galien cite enfin un autre Asclépiade, avec le prénom de Gallus Marcus, de maniere qu'on trouve, à mon avis, dans Galien quatre Asclépiades, sans compter le Bithynien, qui ont tous quatre fourni des compositions de médicamens.

Ce ne sont pas là tous les Médecins qui ont porté le nom d'Asclépiade. 2 On trouve cette Inscription à Rome, L. Arruntio Sempronianо Asclepiadi Imp. Domitiani Medico T. F. I. Cet Asclépiade, que Reinesius a eu raison de croire different du *Pharmacien*, quoi que Mr. Spon les confonde, fait le sixième.

Le septième se trouve dans un autre monument qui est à Arignan; 3 C. Calpurnius Asclepiades Prusa ad Olympum Medicus Parentibus Et Sibi Et Fratribus Civitates Vii A Divo Trajano Impetravit Natus iii Nonas Martias Domitiano xiii Cos. &c. Mr. Spon traduit ainsi mot à mot toute cette Inscription: *Caius Calpurnius Asclépiades, Médecin, de la ville de Prusе au pied du Mont Olympe, a obtenu du divin Empereur Trajan sept villes pour ses pere & mere, pour lui, & pour ses freres ; & est né le quatrième Mars sous le trèizième Consulat de Domitien ; le même jour que sa femme Veronica Chélidon, avec laquelle il a vécu cinquante & un ans ; ayant été approuvé par les personnes de la premiere qualité à cause de sa science & de ses bonnes mœurs ; ayant été Assesseur dans les Magistratures du Peuple Romain, non seulement dans l'Italie, mais aussi dans les autres Provinces* &c. Mr. Spon ajoûte, *qu'à supputer le temps qu'il y a eu entre le vieux Asclépiade & celui de qui est cette Inscription, le dernier étant de la même ville, le premier peut avoir été son petit-fils, & l'héritier de sa science & de sa réputation ; puis qu'il obtint de la liberalité de l'Empereur Trajan, apparemment pour l'avoir délivré de quelque maladie dangereuse, la possession de sept villes, ce qui est une particularité qu'aucun Auteur n'a remarquée ; comme en effet il y a mille points historiques dans les Inscriptions anciennes, qui*

1 *Voyez ci-après, Part. 3. Liv. 2. Chap. 3.*
1 *Recherches Curieuses d'Antiquité de Spon.*
3 *Ibidem.*

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

qui nous ſeroient d'ailleurs inconus. Il étoit né, continue Mr. Spon, *ſous le treizième Conſulat de Domitien, qui répond à l'année de la Fondation de Rome*, 840. *& à celle de Notre Seigneur*, 88. *Et il mourut âgé de 70. ans, ſous l'Empire d'Antonin Pie, l'année de Rome* 910. *Par conſequent il exerça la Médecine ſous Trajan, Adrien, & Antonin, & même pluſieurs Magiſtratures, ce qui fait voir qu'il étoit de condition libre, & dans une haute eſtime.*

Il n'eſt pas impoſſible que cet Aſclépiade fût des deſcendans du Bythynien, comme l'a cru Mr. Spon; mais il s'eſt trompé dans ſon calcul, quand il ajoûte, qu'à ſupputer le temps qu'il y a eu entre le vieux Aſclépiade & celui de qui eſt cette Inſcription, le dernier peut avoir été petit-fils de l'autre. Ciceron, qui étoit plus jeune qu'Aſclépiade, ou qui en parle du moins dans l'endroit qu'on a cité ci-deſſus, comme d'un homme qui n'étoit plus lors qu'il écrit, Ciceron, dis-je, étoit né l'An 647. de la Fondation de Rome, ſous le Conſulat de Q. Cæpio & de Q. Serranus, comme le témoigne Aulu-Gelle. Or depuis l'An 647 juſqu'à l'An 840, qui eſt le temps de la naiſſance de ce dernier Aſclépiade, il s'eſt écoulé 193 ans; ce qui eſt le double de l'intervalle qu'il peut y avoir entre la naiſſance d'un grand-pere, & celle d'un petit-fils.

Outre ces ſept Aſclépiades Gruter en marque encore deux; un TITUS ÆLIUS ASCLEPIADES, *Affranchi de l'Empereur*; & un 1 PUBLIUS NUMITORIUS ASCLEPIADES, *Affranchi*, & *Sextumvir de Vérone*, *Médecin Oculiſte*. Le même Auteur parle auſſi d'un *Lucius Fontejus Fortis*, de la race des Aſclépiades; mais ce dernier ne portoit pas le nom d'Aſclépiade; il ſe diſoit deſcendu de l'ancienne famille des *Aſclépiades*, c'eſt à dire, de la poſterité d'Eſculape, dont on a parlé dans la premiere Partie de cette Hiſtoire.

Une autre Inſcription fournit un dixième Aſclépiade: SCRIBONIÆ JUCUNDÆ L. SCRIBONIUS ASCLEPIADES UXORI STATUIT. 2 Rhodius croit que celui-ci étoit le même que *Scribonius Largus*, duquel on parlera ci-après.

3 Cælius Aurelianus parle enfin d'un Médecin du même nom, qu'il appelle ASCLEPIADES TITIENSIS, qui feroit l'onzième, s'il eſt different de tous ceux que nous avons nommez. Je crois qu'il faudroit lire *Citienſis*, pour *Citiæus*, qui eſt de *Citium*. On a parlé ci-deſſus d'un Apollonius que le même Auteur appelle auſſi *Titienſis*, & que l'on a jugé n'être pas different de celui que d'autres ont appellé *Citiæus*. Il ſe trouveroit peut-être encore d'autre Aſclépiades Médecins, ſi l'on en faiſoit une recherche fort exacte; de ſorte qu'il y a lieu d'être ſurpris que 4 *Reineſius*, ſavant Antiquaire, qui avoit promis une Hiſtoire de la Médecine, & qui étoit d'ailleurs fort verſé dans la lecture des Anciens, ſe faſſe en quelque maniere de fête d'avoir découvert en tout ſix Médecins de ce nom.

Il y a eu divers autres Aſclépiades, mais qui n'ont pas été Médecins. Suidas a confondu l'Aſclépiade de Bithynie, avec un Aſclépiade *Myrlêen*, qui étoit Grammairien, & qui a vécu ſous Ptolomée Philopator. Voſſius, dans ſon

1 *Voyez encore Rhodius ſur Stribonius Largus.*
2 *In Scribonium Largum.*
3 *Acutor. Lib. 2. Cap. 5.*
4 *Inſcript. Claſſ. 1.*

ſon livre des Hiſtoriens Grecs parle de divers autres Aſclépiades qui avoient écrit ſur diverſes matieres.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE XI.

Diſciples & Sectateurs du premier Aſclépiade.

IL eſt temps de quitter ces derniers Aſclépiades pour venir aux Diſciples & aux Sectateurs du premier. 1 Dioſcoride met en ce rang les ſuivans; *Julius Baſſus*; *Niceratus*; *Petronius*; *Diodotus*; *Sextius Niger*; & il remarque que tous ces Médecins s'attacherent particulierement à la *Matiere Médicinale*, c'eſt à dire, à décrire les *plantes*, les *animaux* & les *mineraux*, qui ſervent à la Médecine Comme leurs écrits ne ſont pas venus juſques à nous, on n'en a aucune particularité, ſi ce n'eſt ce que Pline en rapporte en quelques endroits, & ce que Dioſcoride en dit; qui eſt, qu'ils avoient, à la verité, décrit avec exactitude les ſimples, ou les drogues les plus conues, mais qu'ils avoient touché fort legerement leurs vertus & les moyens de diſcerner celles qui ſont légitimes & bien conditionnées, d'avec celles qui ſont falſifiées ou gâtées; n'ayant d'ailleurs point examiné les effets des drogues par rapport à l'expérience, qui eſt la veritable regle qu'on doit ſuivre en cette occaſion, mais s'étant amuſez à faire des diſcours inutiles ſur les cauſes de ces effets, & à entaſſer diſputes ſur diſputes; outre que ces Auteurs avoient ſouvent pris une drogue pour une autre. Dioſcoride ajoûte que Niger, quoi que le plus habile de tous, étoit quelquefois tombé dans cette derniere erreur, & que tous généralement n'avoient pas ſuivi un bon ordre. 2 Galien cite auſſi une partie de ces Auteurs comme ayant bien écrit ſur le ſujet dont on a parlé.

A l'égard de Julius Bassus, en particulier, quelques manuſcrits de Dioſcoride l'appellent *Tullius Baſſus*; & Cælius Aurelianus lui donne le même nom. D'autres exemplaires de Dioſcoride diſent *Tylæus*, & 3 S. Epiphane le nomme *Baſſus Tylius*, mais il y a de l'apperence que la premiere leçon eſt la meilleure. Galien cite quelquefois ce Médecin à l'occaſion de quelques compoſitions de médicamens; & Cælius Aurelianus, parlant de l'Hydrophobie, dit que Tullius Baſſus ordonnoit dans cette maladie des ſternutatoires & des lavemens, ajoûtant que Niger étoit ami de ce Médecin. Nous apprenons de Pline 4 que Baſſus avoit écrit en Grec, quoi qu'il fût Romain.

Niceratus eſt de même cité par Galien comme Auteur de quelques médicamens; & Cælius Aurælianus parle de lui au ſujet d'un livre, ou Niceratus traitoit de la maladie appellée *Catalepſis*.

Pour ce qui eſt de Petronius & de Diodotus, que Dioſcoride diſtingue, Pline de ces deux n'en fait qu'un; *Petronius Diodotus*, dit cet Auteur, *celui qui a écrit un livre intitulé* Antilegomena, *les Contradictions*, *ou* Anthologoume-

na

1 *Lib.* 1. *Præfat.*
2 *De Simplic. Medicam. Facult. Lib.* 1. *Cap.* 7.
3 *Contra Hæreſes, Lib.* 1. *in principio.*
4 *In Indice Auctorum.*

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

na, *Recueils.* Ce livre pourroit être celui où Petronius Diodotus avoit traité des Plantes, Pline remarquant que ce Médecin y condamnoit l'uſage du *Seris*, qui eſt une eſpece de *chicorée*, contre l'avis de tous les autres Médecins. St. Epiphane, à l'endroit qu'on a cité, diſtingue bien Petronius d'avec Diodotus, mais il confond le premier avec Niger; *Petronius Niger*, dit-il, *& Diodotus.* Il y a de l'apparence que c'eſt une faute de Copiſte, & qu'il doit y avoir une virgule entre les deux premiers noms. 1 *Celſe* (*Liv. 6.*) *cite un Theodotus.*

Sextus Niger, ſelon la remarque de 2 Pline, avoit auſſi écrit en Grec, comme Julius Baſſus ſon ami. Dioſcoride, comme on l'a vu, lui donne le premier rang entre ceux dont il parle, & Galien en fait de l'eſtime. On trouve un Q. Clodius. Q. L. Niger, *Médecin Oculiſte*, dans un ancien monument.

Au reſte il faut remarquer, touchant ce que nous avons ſupoſé au commencement, *que tous les Médecins dont on vient de parler, ſont Diſciples ou Sectateurs d'Aſclépiade*, & dont nous avons donné Dioſcoride pour Auteur, qu'il s'exprime de cette maniere dans les Editions ordinaires: *Julius Baſſus*, dit-il, *Niceratus, Petronius, Niger, & Diodotus, qui ſont tous des Aſclépiades*, ou *des deſcendans d'Eſculape.* 3 Meibomius a ſuivi cette maniere de lire, mais il eſt clair qu'il y a une faute, & qu'au lieu d'*Aſclépiadæ*, les deſcendans d'Eſculape, il faut lire *Aſclépiadæi*, les Sectateurs d'Aſclépiade; comme il y a dans d'autres manuſcrits de Dioſcoride. Quelle apparence que ces Médecins, qui étoient preſque tous Romains, fuſſent tous deſcendus d'Eſculape? On verra ci-après un *Xénophon*, Médecin de l'Empereur Claude, qui ſe diſoit de cette race, mais il étoit Grec & de la même ville qu'Hippocrate Il eſt bien plus probable que ces Médecins, qui ont tous vécu après Aſclépiade, dont la réputation a été fort grande, ont ſuivi ſes opinions & ont été ſes Sectateurs. Ce que Dioſcoride ajoûte qu'ils s'étoient fort attachez à rendre raiſon des proprietez des Simples, marque le penchant qu'ils avoient pour la Phyſique, en quoi ils ſuivoient apparemment leur Maitre, dont la Médecine étoit toute fondée ſur la Philoſophie, comme on l'a vu ci-deſſus. Mais on a encore ſur ce ſujet le témoignage de Galien, 4 qui range auſſi Niger entre les Sectateurs d'Aſclépiade. Il eſt vrai que le paſſage où il en parle, n'eſt pas mieux exempt de fautes que celui de Dioſcoride, mais les plus anciens manuſcrits ſont clairs là deſſus.

5 Métrodore eſt mis pas Galien entre les plus zélez Sectateurs d'Aſclépiade. Je penſe que c'eſt le même de qui 6 Pline dit, qu'à l'imitation de *Cracevas*, dont on parlera ci-après, il s'étoit contenté de faire peindre, ou de peindre lui même diverſes plantes, & d'ajoûter les proprietez qu'on leur attribuoit, ſans en donner aucune deſcription. 7 *Dionyſius*, Médecin dont on parlera auſſi à ſon tour, pratiqua la même choſe. On a fait ci-deſſus mention d'un autre Métro-

1 *Lib.* 20. *Cap.* 8.
2 *In Indice Auctorum.*
3 *In Jurisjurand. Hippocratis, Cap.* 1.
4 *De Simplic. Medicam. Facult. Lib.* 6.
5 *Ibidem, Lib.* 1. *Cap.* 27.
6 *Lib.* 25. *Cap.* 2.
7 *Voyez Part.* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 1. *Chap.* 13.

Métrodore, disciple de Chrysippe ; & d'un troisième qui avoit commenté Hippocrate. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

1 Asclépiade eut un autre disciple nommé Moschion, qu'on appelloit autrement *le Correcteur*, parce qu'il croyoit avoir corrigé quelques-unes des opinions de son Maitre. On parle d'un autre *Moschion* 2 dans la suite.

Artorius est mis au même rang que les précedens, par Cælius Aurelianus. Je crois que c'est le même Médecin qui est appellé *l'ami d'Auguste* par Suetone & par Plutarque, 3 & qui sauva la vie à cet Empereur le jour de la bataille de Philippes, en lui conseillant de se faire porter ce jour-là au champ de bataille, tout malade qu'il étoit. Ce fut un songe que ce Médecin avoit fait, qui l'obligea à donner cet avis à Auguste, lequel, sans cela, seroit tombé entre les mains de Brutus, qui força, pendant le combat, le camp que cet Empereur avoit quitté. 4 Cælius Aurelianus de qui nous apprenons qu'Artorius étoit Sectateur d'Asclépiade, & qui rapporte quelques traits de sa pratique, lui joint à cet égard un Clodius, un Alexandre de Laodicée, un 5 Chrysippe, qui avoit traité de la maladie appellée *Catalepsis*, & un Titus.

Ce dernier est sans doute, le même 6 qu'Etienne de Byzance appelle Titus Aufidius, qu'il dit avoir été Sicilien ; & auditeur d'Asclépiade. Le même Auteur nous indique encore deux autres disciples d'Asclépiade, un Nicon, Agrigentin, & un Philomides, de Dyrrachium ; ajoûtant que ce dernier avoit exercé la Médecine dans sa patrie avec beaucoup de réputation, & composé quarante-cinq livres concernant sa profession. Il y a eu un autre *Philonides*, Médecin, de Catania en Sicile, qui est cité par Galien & par Scribonius Largus.

7 Galien parle d'un Eunomus, qu'il appelle *Eunomus Asclépiades*. Je crois qu'il faut lire *Eunomus Asclépiadæus*, c'est à dire Eunomus disciple d'Asclépiade.

On doit ajoûter à tous ces Sectateurs d'Asclépiade, un Médecin qui vivoit du temps de Celse, ou un peu avant lui, & à qui il rend témoignage, 8 *qu'il étoit le plus ingénieux des Médecins de son siecle* ; Or Celse a vécu sous Auguste & sous Tibere, comme on le verra ci-après. C'est de Cassius de qui il parloit, & c'est le même que 9 Galien & 10 Scribonius Largus appellent *Cassius le Médecin*. On trouve dans la Bibliotheque de Gesner un *Cassius Felix* que cet Auteur cite sur la foi de Matthieu Sylvaticus, & dont il soupçonne que les ouvrages manuscrits sont cachez dans quelque Bibliotheque. Le même Gesner fait ce Cassius different du premier, & d'un troisième qui est appellé *Cassius Jatrosophista*, duquel nous avons quatre-vingts-quatre Problemes de Médecine,

1 *Galen. de Different. Puls. Lib* 4. *Cap.* 16.
2 *Part.* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 1 *Chap.* 13.
3 *Voyez encore Dion, Velleius Paterculus, & Valere Maxime.*
4 *Acutor. Lib.* 3. *Cap.* 11. & *Lib.* 2. *Cap* 29. *Item, Tardar. Lib.* 4. *Cap.* 28.
5 *On a parlé ci devant, Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 1. *de quelques autres Médecins de ce nom.*
6 In voce *Dyrrhachium.*
7 *De Composit. Medicament. per genera, Lib.* 5. *Cap.* 14.
8 Ingeniosissimus seculi nostri Medicus, *Lib.* 1. *Præfat.*
9 *De Composit. Medicament. Local. Lib.* 9.
10 *Composit.* 120.

Suite du Siecle. xxxviij. & tout le Siecle xxvix.

decine, écrit en Grec. Je n'ai rien à dire de Caſſius Felix; mais pour ce qui regarde ce dernier, le ſurnom de *Jatroſophiſta* (c'eſt à dire *Médecin Philoſophe*) qu'on lui donne, répond ſi bien au titre *d'ingenieux* que Celſe donne à celui dont on a parlé au commencement, que cela ſeul ſemble ſuffire pour perſuader que le Caſſius de Celſe & celui-ci ne ſont qu'une même perſonne. On peut d'ailleurs faire voir que le Caſſius Jatrolophiſte, ou l'Auteur des Problemes, 1 étoit dans les ſentimens d'Aſclépiade, ou ſe ſervoit de ſes mêmes principes, d'où l'on peut en quelque maniere inferer qu'il n'eſt pas different du Caſſius de Celſe; ce Caſſius ayant vécu préciſément dans le temps des premiers diſciples d'Aſclépiade.

Ce qu'on vient de dire, du parti qu'avoit embraſſé ce Médecin, ſe recueille de divers endroits de ſes écrits. On tire premierement cette conſéquence du Probleme XV., où cette queſtion eſt propoſée : *pourquoi ceux qui ont les yeux chaſſieux guériſſent quelquefois de cette maladie après avoir eu la fiévre, & quelquefois auſſi perdent entierement la vuë?* Caſſius attribue cela au *changement de pores* cauſé par la fiévre, qui ſurvient en cette occaſion par une eſpece de 2 *métaſyncriſe*. Il ajoûte, pour s'expliquer, que ſi la fiévre n'eſt pas trop violente, & que la métaſyncriſe ſoit médiocre, les chaſſieux s'en trouvent bien; mais ſi la fiévre cauſe un trop grand mouvement, elle eſt, au contraire, extrémement nuiſible. On tire la même conſéquence du Probleme LXXXI, où Caſſius établit la cauſe de la Paralyſie & des mouvemens Convulſifs dans 3 *l'obſtruction des pores*, ou des *trous imperceptibles* d'Aſclépiade. Je ne crois pas après cela qu'il y ait lieu de douter que l'Auteur de ces Problemes ne fût Aſclépiadéen.

La plûpart de queſtions qui ſont agitées dans le petit ouvrage que nous avons de lui, ſont d'ailleurs aſſez curieuſes, & l'on y répond d'une maniere fort ingenieuſe. „ *On demande* pourquoi les ulceres ronds ſont plus difficiles à ci-
„ catriſer que les autres? Quelques Sectateurs d'Hérophile, *dit Caſſius*, ſe fon-
„ dant ſur un raiſonnement tiré de la Géometrie, ont cru que cela vient de
„ ce que la figure circulaire, quoi que ſon enceinte ſemble petite, n'eſt pas
„ veritablement telle, mais occupe un eſpace beaucoup plus grand qu'il ne pa-
„ roit; or plus les ulceres ſont grands, plus il faut de temps pour les fermer.
„ Aſclépiade, *répond Caſſius*, renverſe ce raiſonnement, lors qu'il fait voir, que
„ pour venir plûtôt à bout de ces ſortes d'ulceres, il faut emporter leurs bords,
„ ce qui les aggrandit encore plus. Voici, *continue notre Auteur*, comment
„ Aſclépiade lui-même concevoit que la choſe ſe fait. Il faut, diſoit-il, ſup-
„ poſer premierement, que chaque choſe a ſon mouvement qui lui eſt propre
„ & naturel. Il faut ſuppoſer, en ſecond lieu, que le mouvement le plus vio-
„ lent eſt celui qui tire ſon origine immédiatement des principes, c'eſt à dire,
„ du milieu, ou du centre des choſes qui ſe meuvent. Il expliquoit ſa penſée
„ par l'exemple des fleuves & du feu, dont le milieu, ou le centre eſt toû-
„ jours ce qui eſt principalement agité, & ce qui ſe meut le plus rapidement.
„ Pour

1 *Vide Mercurial. Var. Lect. Lib.* 4. *Cap.* 13.
2 On verra ci-après l'explication de ce terme, *Part.* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 1. *Chap.* 3.
3 *Voyez encore ci-deſſus, Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 6.

„ Pour appliquer ce raiſonnement aux ulceres, il prétendoit que ceux qui ſont *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*
„ ronds, ayant toutes les parties de leur circonference également proches du
„ milieu, elles ſont agitées d'un mouvement plus violent que les parties des
„ ulceres d'une autre figure. Aſclépiade ajoûtoit, que ce mouvement ſe fait
„ lors que les petits corps, étant pouſſez dans le détroit des pores, ils forcent
„ le paſſage, & ſortent derechef avec violence, ce qui empêche que la cica-
„ trice ne puiſſe ſe faire. *Caſſius répond à cela*, que ſi le raiſonnement d'Aſclé-
„ piade étoit juſte, il s'enſuivroit que les ulceres des jeunes gens, ou des per-
„ ſonnes les plus vigoureuſes, ſeroient les plus difficiles à guerir, les petits
„ corps étant chez eux dans un plus grand mouvement, & que le contraire de-
„ vroit arriver aux perſonnes les plus foibles & les plus avancées en âge, ce
„ qui eſt contre l'expérience. *La véritable cauſe du fait dont il s'agit eſt donc*,
„ *ſelon Caſſius*, que dans les ulceres ronds les parties ſaines ſont également éloi-
„ gnées les unes des autres; ce qui fait qu'elles ont plus de peine à ſe joindre;
„ au lieu que dans les ulceres qui ont des angles, les parties ſaines, & la peau,
„ par où la cicatrice doit néceſſairement commencer, ſe trouvant plus voiſines,
„ particulierement vers l'extrémité des angles, la cicatrice s'y forme plus aiſé-
„ ment, & les bords de l'ulcere qui ſont les plus proches l'un de l'autre ſe
„ joignent avec plus de facilité, ce qui continue juſques à ce que toute la
„ partie ſoit couverte.

„ *Voici une autre queſtion. On veut ſavoir* d'où vient que dans les playes de
„ la tête, lors que les membranes du cerveau ſont offencées du côté droit, le
„ gauche tombe en paralyſie; & lors que le côté gauche eſt bleſſé, le droit
„ devient auſſi paralytique? *Caſſius répond*, que cela vient de ce que les nerfs,
„ qui tirent leur origine de la baſe du cerveau, ſe croiſent, en ſorte que ceux
„ qui viennent de la partie droite de cette baſe, ſe portent vers le côté gau-
„ che, & ceux qui partent de la gauche, ſe vont rendre au côté oppoſé. Are-
tée, dont on parlera ci-après, croyoit auſſi que les mêmes nerfs ſe croiſent.
On peut conſulter Caſſius touchant les autres queſtions qu'ils propoſe. Ce
qu'il dit ſur cette derniere fait voir que s'il étoit grand Philoſophe, il n'en étoit
pas meilleur Anatomiſte non plus que ſon Maitre. Il ſe trouve encore un *L.*
Annius Caſſius Mithradorus, Médecin. *Voyez les Miſcellanées d'Antiquitez Cu-*
rieuſes de Spon

Celſe, Scribonius Largus, & Galien rapportent la deſcription d'un médica-
ment que Caſſius donnoit contre la *Coliqne*; & qu'il faiſoit préparer par un de
ſes eſclaves nommé 1 *Atimetus*, dont on parlera encore ci-après.

Aſclépiade eut auſſi un diſciple nommé Themison, dont on parlera dans
le Livre ſuivant. On parlera auſſi dans le commencement de la troiſième Par-
tie *d'Antonius Muſa*, qui peut paſſer pour avoir été des Sectateurs d'Aſclé-
piade.

1 *Voyez Part.* 3. *Liv.* 1. *Chap.* 4.

CHA-

Suite du Siécle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE XII.

Divers Médecins contemporains d'Aſclépiade.

ON a remarqué ci-deſſus qu'Aſclépiade étoit déja en réputation vers le milieu du Siecle XXXIX. Il y a de l'apparence qu'étant mort fort âgé, comme on l'a auſſi remarqué, il s'en fallut peu qu'il ne vît la fin de ce même Siecle; de maniere que les Médecins qui ont vécu pendant cet intervalle, c'eſt à dire depuis le milieu du Siecle dont on vient de parler, juſqu'au commencement du quarantième, peuvent être regardez comme ſes contemporains.

Ciceron, qui vivoit dans ce même temps, nous a conſervé les noms de pluſieurs de ces Médecins, dont il parle comme de perſonnes qu'il a vûes, & avec qui il a même eu quelque commerce. CRATERUS étoit l'un des plus conſiderables. Il étoit Médecin de *Pomponius Atticus;* & il paroit que Ciceron avoit beaucoup de confiance en lui par [1] deux endroits des lettres qu'il écrit au premier.

Mais le témoignage *d'Horace* & celui de *Perſe* ſont particulierement avantageux à ce Médecin. Il faut que la réputation que Craterus s'étoit acquiſe, fût bien grande, & qu'on le regardât comme un homme, qui poſſédoit parfaitement bien ſon art, & dont les deciſions étoient infaillibles, puis que ces deux Poëtes, qui ont vécu après lui (particulierement le dernier, qui eſt venu cent ans après) mettent ſon nom pour déſigner un Médecin du caractere que l'on vient de toucher :

Non eſt Cardiacus, Craterum dixiſſe putato,
Hic æger, &c. Sermon. Lib. 2. Sat. 3.
Et quid opus Cratero magnos promittere montes. Sat. 3.

C'eſt la même choſe que ſi quelcun diſoit aujourd'hui; *Cet homme n'a point la maladie que vous penſez; comptez là-deſſus comme ſi Fernel vous l'avoit dit;* quoi que ce Médecin ſoit mort il y a près de cent cinquante ans. On verra ci-après d'autres exemples d'une ſemblable maniere de parler.

Néanmoins quelque grand Praticien que fût Craterus, on ne voit pas qu'il ſoit fort cité, & les Anciens ne nous parlent point de ſes livres. Cet exemple fait voir que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ceux qui ont le plus d'emploi, & qui par conſéquent pourroient écrire le plus utilement, ayant plus d'expérience que les autres, écrivent cependant plus rarement. C'eſt peut-être là une des principales cauſes du peu de progrés que la Médecine a fait juſques à preſent. Galien ne parle de Craterus que pour rapporter la deſcription de deux ou trois médicamens, dont ce dernier avoit acoutumé de ſe ſervir; mais il ne dit rien d'ailleurs de ſa pratique ni de ſes opinions. L'un des médicamens dont

[1] Commovet me Attica; etſi aſſentior Cratero; *& ailleurs*, De Attica doleo, credo tamen Cratero. *Ad Atticum, Epiſt.* 13. *&* 14. *Lib.* 12.

dont il s'agit eſt un Antidote contre les poiſons & contre la morſure des bêtes venimeuſes. Il n'y entroit que cinq ſortes de Simples, du *Marrube*, de la *Verveine*, de la ſemence de *Rue ſauvage*, du *Scordium*, & de l'écorce de *Rhamnus*, de chacun également. On mettoit tout cela en poudre & on l'incorporoit avec du miel. La doſe de cette compoſition étoit de deux dragmes que l'on délayoit dans un peu de vin, ou que l'on mêloit avec de l'hydromel & de l'huile. Ce médicament étoit, comme on voit, aſſez ſimple, & n'approchoit pas de celui de Mithridate, dont on a parlé ci-deſſus, & que l'on examinera encore dans la ſuite. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

1 La ſeule de cures de Craterus, dont on ait conoiſſance, c'eſt celle qu'il fit ſur un de ſes domeſtiques, à qui la chair ſe ſéparoit des os, par une maladie toute nouvelle, & dont on n'avoit point ouï parler juſqu'à ce temps-là, à ce que dit l'Auteur de qui nous tenons ceci. Le moyen dont Craterus ſe ſervit pour tirer d'affaire ſon valet fut de lui faire manger des viperes en guiſe de poiſſon. Mais il faut remarquer que la maladie en queſtion n'étoit pas ſi nouvelle que cet Auteur l'a cru. 2 Celle qu'Hippocrate décrit au troiſième des Epidémiques ſemble être préciſément la même. Au reſte il paroit par ce qu'on a dit, que Craterus pratiquoit à Athenes, d'où étoit Atticus.

Il y eut auſſi, dans le même temps, un autre Médecin, qui ne fut pas moins dans l'eſtime de Ciceron & d'Atticus, & qui eut même beaucoup de part en leur amitié. Ce Médecin s'appelloit Alexion, il mourut avant Ciceron, & il en fut extremement regretté, comme il paroît par ce que Ciceron lui même en écrit à Atticus: 3 *Quel malheur, qu'Alexion ſoit mort! On ne ſauroit croire combien j'en ai été touché; & ce n'a pas été par la raiſon principale que les autres ont euë de s'en affliger avec moi. Je n'ai pas été en peine, comme eux, à quel Médecin je m'addreſſerois à l'avenir. Qu'ai-je affaire maintenant de Médecin? Ou ſi j'en ai affaire, eſt-ce que les Médecins ſont ſi rares? Je regrette particulierement l'amitié qu'Alexion avoit pour moi, la douceur de ſa converſation, & ſon honêteté. Je ſuis encore ſenſible à cet accident par un autre endroit, lors que je conſidere combien il y a à craindre pour nous, ſi un homme qui ſe conduiſoit ſi bien, & qui étoit ſi habile Médecin, s'eſt trouvé tout d'un coup accablé par une auſſi grande maladie.* 4 *Nous n'avons ſur tout cela qu'un ſeule conſolation, c'eſt que nous devons faire notre compte que nous ne naiſſons qu'à cette condition, que nous ne devons pas trouver étrange ſi ce qui peut arriver à tout autre homme nous arrive auſſi à nous mêmes.* Ce que Ciceron dit ici de ce Médecin nous en donne une grande idée. C'eſt dommage que nous n'ayons pas autre choſe de lui.

Ascla-

1 *Porphyrius, de Abſtinentia Animatorum.*

2 *Voyez ci-deſſus, Part. I. Liv. 3. Chap. 10.*

3 O factum malé de Alexione! incredibile eſt quantâ me moleſtiâ affecerit; nec, me hercule, ex ea parte maximè quod plerique mecum; ad quem igitur te Medicum conferes? Quid mihi jam Medico? aut ſi opus eſt, tanta inopia eſt? amorem erga me, humanitatem, ſuavitatemque deſidero; etiam illud; quid eſt quod non pertimeſcendum ſit, cùm hominem temperantem, ſummum Medicum, tantus improviſo morbus oppreſſerit? Sed ad hæc omnia una conſolatio eſt, quòd ea conditione nati ſumus; ut nihil quod homini accidere poſſit recuſare debeamus. *Epiſtol. ad Attic. Lib. 15. Cap. 1.*

4 Cette même penſée eſt tournée un peu autrement dans l'Epître 16. du cinquième Livre *ad Familiares. Eſt autem conſolatio illa pervulgata maximè*, &c.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

Asclapo eſt encore un Médecin conu, & eſtimé de Ciceron Il parle de lui en deux endroits, 1 premierement au ſujet d'une maladie de *Tiro* ſon Affranchi, & il témoigne d'ajoûter beaucoup de foi à ce que diſoit ce Médecin. Mais ce qu'il en dit, dans une lettre qu'il écrit à *Servius*, eſt le plus remarquable. *Je ſuis*, dit-il, *ami fort particulier d'Aſclapo, Médecin de Patras. Sa converſation m'a été fort agréable, & ſon art auſſi, dont ma famille a fait quelques experiences. Il m'a ſatisfait en cette rencontre par ſon ſavoir, par ſa ſincérité, & par ſon attachement. C'eſt ce qui m'oblige de vous le recommander, & de vous prier que vous faſſiez en ſorte qu'il conoiſſe que je vous ai écrit ſur ſon ſujet avec empreſſement, & que m'a recommandation lui a été d'un grand uſage.*

Ciceron 3 fait auſſi mention d'un autre Médecin nommé Lyso, au ſujet de la même maladie de Tiro. Il ne dit rien de ſon ſavoir; mais il témoigne ſeulement avoir peur *que ce Médecin ne ſoit un peu négligent, comme ſont la plûpart des Grecs.*

On trouve de plus dans Ciceron, les noms des quatre Médecins ſuivans; Nicon, Cleophantus, Phidippus, & Glycon. Le même Auteur nous apprend que 4 le premier de ces Médecins avoit compoſé un livre intitulé *de la 5 Pylophagie*, c'eſt à dire, de la diſpoſition à manger beaucoup, & il appelle ce Nicon 6 un agréable Médecin. Le ſecond eſt nommé dans l'Oraiſon, *pour Cluentius*. Ciceron dit de lui, *qu'il étoit Médecin 6 peu fameux, mais d'ailleurs homme de conſideration.* On a parlé ci-deſſus d'un autre Cleophantus, & Galien cite un Médecin du même nom au ſujet d'une deſcription du Mithridate; je ne ſai ſi c'eſt l'un de ces deux, ou un autre. Le troiſième des Médecins qu'on a nommez eſt cité dans l'Oraiſon, *pour le Roi Dejotarus*. On en dira encore un mot ci-après. Le quatrième enfin ſe trouve dans les lettres de Brutus à Ciceron. On l'avoit ſoupçonné d'avoir empoiſonné les playes du Conſul *Panſa*; mais il eſt pleinement juſtifié de cette accuſation.

On doit joindre aux Médecins précedens, par rapport au temps, celui qui fut pris avec *Jules Céſar* par des Corſaires, près de l'Iſle Pharmacuſa. On dira encore un mot touchant ce Médecin, dont le nom n'eſt pas rapporté, quand il s'agira des Médecins, qui ont vécu ſous *Jules Céſar*, & ſous *Auguſte*, auſſi bien que de celui de qui 8 Suetone dit qu'il viſita les playes du même Jules Céſar, après que cet Empereur eut été aſſaſſiné.

Ælius Promotus, Médecin d'Alexandrie, qui avoit écrit en Grec, eſt cité par Poſſevin comme ayant vécu ſous Pompée. Geſner & Tiraqueau diſent que ſes écrits ſont dans quelques Bibliotheques d'Italie. 9 Mercurial cite un

1 *Epiſtol. 9. ad Tironem.*
2 *Epiſtol. ad Memmium*, 20.
3 *Epiſtol. 4. ad Tironem.*
4 *Epiſtol. 20. ad M. Marium.*
5 On n'a pas de mot François qui exprime parfaitement le Grec, qui ſignifie également ce qu'on appelle *gourmandiſe*, qui eſt un vice. & *la diſpoſition à manger beaucoup*, qui vient du temperament.
6 Suavem Medicum.
7 Medico ignobili, ſed ſpectato homine.
8 *Suetonius, in J. Cæſare.*
9 *Variar. Lect. Lib. 3. Cap. 4.*

un passage de cet Auteur, au sujet de l'*acconit*, & il ajoûte, que le livre d'Ælius Promotus, qui traite *des venins*, *& des poisons*, est dans la Bibliotheque du Vatican. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

1 Olympus étoit un Médecin de la Reine Cléopatre, de laquelle on parlera au Chapitre suivant. Cette Reine lui fit confidence du dessein qu'elle avoit de se faire mourir; & il écrivit l'histoire de sa mort.

Dioscoride d'Alexandrie, surnommé 2 *Phacas*, à cause qu'il avoit des rousseurs, vivoit aussi du temps du précedent. On l'a compté ci-dessus entre les Sectateurs d'Hérophile: *Dioscoride Phacas*, dit Suidas, *a vécu chez la Reine Cléopatre du temps d'Antoine.* Ce que cet Auteur ajoûte fait voir qu'il s'est trompé, en confondant ce Dioscoride avec celui qui étoit d'*Anazarbe*, duquel on parlera ci-après. Ces deux Dioscorides avoient écrit à peu près sur la même matiere, ce qui peut avoir donné occasion à l'erreur de Suidas. C'est ce qu'on examinera dans la suite.

L'Auteur des lettres qu'on attribue à Hippocrate, suppose que Cratevas vivoit en même temps que cet ancien Médecin, puis qu'il produit, comme on l'a vu, une lettre d'Hippocrate à Cratevas. On a rapporté diverses preuves contre ces prétendues lettres d'Hippocrate. Ce que l'on va dire rendra celle qui concerne Cratevas aussi suspecte que toutes les autres. Pline parle en divers endroits de Cratevas, & entr'autres au sixième Chapitre du livre vint-cinquième; où il dit, 3 *que Cratevas a nommé une plante* Mithridatia, *du nom de Mithridate.* On voit par là que Cratevas ne peut pas avoir vécu avant Mithridate. Or celui-ci n'est venu au monde que plus de trois cens ans après Hippocrate. Quand j'ai fait cette remarque je ne savois pas que 4 Mr. de Saumaise l'eût déja faite, ou du moins qu'il eût inferé du passage de Pline que je viens de citer, que Cratevas vivoit du temps de Mithridate, & de Pompée. On dira peut être qu'il y a eu plus d'un Médecin du nom dont il s'agit, & 5 le P. Hardouin est de ce sentiment, mais on n'a point de preuve qu'il y ait eu un Cratevas plus ancien, si ce n'est celle qu'on tire des lettres d'Hippocrate, qui sont, comme on l'a prouvé, des pieces manifestement supposées. S'il y avoit eu un fameux Herboriste de ce nom du temps d'Hippocrate, il semble que Théophraste, qui est venu peu de temps après, & qui a traité la matiere des plantes, l'auroit cité, comme il en cite quelques autres. Ou s'il y avoit eu deux Cratevas, tous deux de la même profession, quelle apparence que Pline, Dioscoride, Galien, & les autres Auteurs qui parlent de Cratevas, n'eussent point fait remarquer qu'il se trouvoit deux Herboristes de ce nom? Les autres anachronismes qui se trouvent dans les lettres prétendues d'Hippocrate, font voir qu'on ne peut guére compter sur ce qu'elles contiennent; en sorte que si l'on n'a point d'autre moyen pour prouver qu'il y a deux Cratevas, la preuve paroîtra fort foible. On pourroit peut-être s'appuyer sur 6 un passage de Dioscori-

1 *Plutarch. in Antonio.*
2 Φακὸς, signifie *une lentille.*
3 Ipsi Mithridati adscripsit unam *Mithridatiam* vocem.
3 *In Prolegomen. Homonymorum Hyles Iatrica.*
5 *In Indice Auctorum Plinii.*
6 *In Præfat. Lib.* 1.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

Dioſcoride qui parle de Cratevas, comme d'un *ancien Auteur*; mais ſi Cratevas a vécu du temps de Mithridate, rien n'empêche que Dioſcoride n'ait pu l'appeller ancien; celui-ci n'ayant écrit, pour le plûtôt, que ſous l'Empire de Neron, c'eſt à dire, environ cent cinquante ans après l'autre. On ſait que nous nous ſervons également du mot ancien, pour déſigner un homme qui a vécu il n'y a que cent ans, & un autre qui nous a devancez de pluſieurs ſiecles.

Au reſte Cratevas eſt ſimplement appellé 1 *Herboriſte* par Dioſcoride, qui ſemble même par là le diſtinguer exprès d'Andréas, qu'il appelle Médecin: *Cratevas l'Herboriſte*, dit cet Auteur, *& Andréas le Médecin.* Il ne paroît pas néanmoins que cet homme ſe fût uniquement appliqué à la conoiſſance des *plantes*; il avoit auſſi écrit ſur les *mineraux*, comme on l'apprend de 2 Galien, qui regarde Cratevas, & Dioſcoride, comme les meilleurs Auteurs qui euſſent écrit ſur ces matieres. Dioſcoride lui-même louë auſſi Cratevas, & il lui rend témoignage que ce qu'il avoit écrit étoit exact, quoi qu'il n'eût pas une conoiſſance fort étendue des ſimples.

Mais nous apprenons de 3 Pline que Cratevas s'étoit contenté de deſſiner, ou de peindre les herbes qu'il conoiſſoit, & de marquer leurs propietez au bas de la peinture, ſans les décrire autrement; ce qui faiſoit, ajoûte cet Auteur, qu'on avoit de la peine à trouver de bons exemplaires de ſes livres; parce qu'à force d'en faire diverſes copies les unes ſur les autres, les dernieres ne pouvoient qu'être fort differentes de l'original. Quelques autres Médecins, comme *Metrodore*, & *Dionyſius*, avoient imité Cratevas à cet égard, ainſi que le remarque le même Auteur. On peut voir par cet exemple de quelle utilité nous eſt l'art de l'Imprimerie, ou ſimplement celui de tirer des eſtampes; & quelle peine il falloit que ſe donnaſſent les Anciens, qui ſavoient, à la verité, graver, mais qui n'avoient pas conoiſſance de l'art dont on vient de parler. On pouvoit facilement copier des écritures, mais chacun n'étoit pas Peintre pour copier les deſſeins de Cratevas; & les copies des bons Peintres étoient d'ailleurs d'un prix qui ne permettoit pas à tout le monde d'acheter ces ſortes de livres. Il eſt vrai que les eſtampes qu'on tire d'un plante ne repréſentent pas les couleurs, qui ſe trouvoient, à ce que dit Pline, dans la peinture de Cratevas; mais les couleurs peuvent être décrites plus aiſément que la figure de la plante ne peut être tirée.

4 Aloyſius Anguillara a rapporté quelquelques fragmens Grecs de l'ouvrage de Cratevas, concernant les plantes, dans ſon livre des ſimples, écrit en Italien. On dit auſſi que le même ouvrage étoit à Conſtantinople, dans la Bibliotheque de Cantacuzene.

On peut encore mettre au rang des Médecins de ce temps-là NIGIDIUS FIGULUS, Senateur Romain, qui avoit ſecondé Ciceron dans les efforts que ce dernier fit contre Catilina. Ce Nigidius avoit écrit *des Animaux.* Serenus Sammo-

1 Ῥιζοτόμος, c'eſt à dire, proprement *Coupeur de racines.* C'étoit le nom que l'on donnoit aux *Herboriſtes*; & les livres qu'ils écrivoient ſur ce ſujet, étoient appellez ῥιζοτομικὰ. Le Scholiaſte de Nicander *in Theriac* cite un livre de Cratevas ſous ce titre.

2 *In Lib. Hippocr. de Nat. Hum.*

3 *Lib.* 25. *Cap* 2.

4 *Vide Harduinum, in Indice Auctorum Plin. & Schenkii Biblia Iatrica.*

Sammonicus (*dans Macrobe, Lib. 3. Chap. 16.*) l'appelle *le plus grand Auteur de tous ceux qui ont recherché les choſes naturelles.* Nigidius étoit auſſi très-expert dans l'Aſtrologie. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

Les Médecins dont nous avons parlé 1 dans le Chapitre, où nous avons fait mention de *Mithridate*, doivent être joints aux précedens, les contemporains de ce Prince, & ceux d'Aſclépiade étant dans le même rang.

CHAPITRE XIII.

De CLEOPATRE, &, à ſon occaſion, des Femmes qui ont anciennement exercé la Médecine.

LA Médecine a été exercée autrefois par des femmes auſſi bien que par des hommes. Cleopatre, Reine d'Egypte, qui vivoit du temps de quelques-uns des Médecins, dont on vient de parler, c'eſt à dire, dans la fin du Siecle xxxix, & juſques au commencement du Siecle xl. nous en fournit un exemple. Nous avons encore aujourd'hui quelques livres qui portent ſon nom, & qui traitent *des Maladies des femmes.* Si ces livres n'étoient point ſuppoſez, la préface ne permettroit pas de douter qu'ils ne fuſſent de la fameuſe Cléopatre Reine d'Egypte, puis qu'elle dit elle-même dans cette préface, qu'elle eſt ſœur d'*Arſinoë*. On ſait que Cléopatre eut une ſœur de ce nom, qu'Antoine fit mourir, pour plaire à cette Reine ambitieuſe. On dira que le livre & la préface dont on parle, ſont des pieces également ſuppoſées, & il y a bien de l'apparence que cela eſt ainſi; mais on ne peut pas nier qu'il n'y ait eu d'autres écrits de Médecine fort anciens qui ont été publiez ſous le nom de Cléopatre peu de temps après ſa mort. 2 Galien rapporte diverſes compoſitions concernant *l'ornement*, ou *l'embelliſſement du corps*, qui ſont tirées des livres d'une Cléopatre, & il ne cite pas ces livres comme nouveaux Or Galien vivoit environ deux cens ans après la Reine d'Egypte dont il s'agit. Si ces livres n'étoient point auſſi ſuppoſez, il ne reſteroit qu'à ſavoir à laquelle des Cléopatres on doit les attribuer, ſi c'eſt à la mere ou à la fille. Quoi que cette derniere ait été mariée à un Prince qui entendoit quelque choſe dans la Médecine, comme on le verra ci-après, je ne crois pas que ce ſoit une raiſon ſuffiſante pour en inferer que les livres en queſtion étoient de ſa façon. Ce qui fait qu'on ne peut les donner qu'à la premiere, c'eſt que les Hiſtoriens nous en parlent comme d'une Princeſſe extremement curieuſe & ſavante. Plutarque nous apprend, dans la vie *d'Antoine*, qu'elle parloit pluſieurs langues. Il remarque, de plus, qu'elle avoit fait faire des eſſais de tous les poiſons, pour ſavoir ceux qui agiſſent le plus promptement & avec moins de douleur. On a encore une autre preuve plus convaincante de la curioſité de Cléopatre, par rapport à la Phyſique, ou à la Médecine, c'eſt l'expérience qu'elle fit devant Antoine, 3 lors qu'elle

1 *Part. 2. Liv. 3. Chap. 3.*

2 *De Compoſ. Medicam. Local. Lib. 1. Cap. 1. & 8. Lib. 4. Cap. 7.* Paul Eginete, Aëtius, & d'autes Auteurs, citent auſſi ces mêmes livres.

3 *Plin. Lib. 9. Cap. 35.*

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

qu'elle fit diſſoudre dans du vinaigre une perle d'un très-grand prix. Quant aux livres de Cléopatre que nous avons aujourd'hui, ils ne contiennent rien de particulier, & l'on n'y trouve que les mêmes remedes dont les Médecins ſe ſervent dans les maladies des femmes. Parmi ces livres je ne comprens pas ceux qu'on lui attribue concernant la Chimie, qui ſont viſiblement ſuppoſez. On trouve auſſi, à la fin des Priapées de Scioppius, des lettres de Cléopatre, qui ſont des pieces faites à plaiſir.

Clépatre n'a pas été la ſeule de ſon ſexe, & de ſa qualité, qui s'eſt mêlée de la Médecine. La fameuſe ARTEMISE, Reine de Carie, a auſſi eu la réputation d'entendre le même art. On a dit qu'elle avoit donné ſon nom a *l'Armoiſe*, qu'on appelle en Latin *Artemiſia*, quoi que d'autres prétendent que cette herbe ait plûtôt tiré ſon nom de la Déeſſe *Diane*, qu'on appelloit en Grec *Artémis*, comme on l'a remarqué dans la premiere Partie de cette hiſtoire. Artémiſe vivoit vers la Centième Olympiade plus de quatre cens ans avant Cléopatre. Il y a encore eu une autre Artémiſe plus ancienne

On a vu ci-devant ce que les Anciens ont attribué à ISIS, à CYBELE, à LATONE, à DIANE, à PALLAS, à ANGITIA, à MEDE'E, à CIRCE', à POLYDAMNA, à AGAMEDA, ou PERIMEDE, à HELENE, à OENONE, à HIPPO, a OCYROE, a EPIONE, à ERIOFIS, à HYGIEA, à ÆGLE, à PANACEA, à JASO, à ROME, & à ACESO, qui ont toutes paſſé pour entendre la Médecine. On dira, ſans doute, qu'il y a peu de fondement à faire ſur ces fables; mais quoi qu'il y ait ſouvent des veritez mêlées dans les contes les plus fabuleux, ce n'eſt pas ſur cela ſeul, ni ſur les hiſtoires de *Cléopatre* & *d'Artémiſe*, que l'on s'appuye pour faire voir qu'il y a eu autrefois pluſieurs femmes qui ont étudié ou exercé la Médecine.

La peine que la plûpart des femmes ſe font de découvrir aux Médecins certaines maladies ſecrettes, les a obligées dès long-temps à chercher d'autres femmes à qui elles puſſent en faire confidence, & qui puſſent les ſoulager. On a voulu anciennement leur diſputer ce droit; & on s'eſt oppoſé en quelques lieux à cet établiſſement. 1 Une ancienne Loi des Athéniens défendoit aux eſclaves, & aux femmes de ſe mêler de la Médecine, juſques-là que le métier *d'accoucher*, qu'ils jugeoient dépendant de cet art, ne pouvoit être exercé que par des hommes. Mais quelques-unes des Dames Atheniennes ayant mieux aimé mourir que de ſouffrir que des hommes les accouchaſſent, on dit qu'une d'entr'elles nommée AGNODICE, qui avoit appris la Médecine, ou l'art d'accoucher d'un nommé 2 *Hérophile*, s'aviſa de ſe traveſtir pour ſecourir les autres; ce qui ayant été découvert obligea les Athéniens à faire une autre Loi qui permettoit aux femmes de condition libre d'apprendre la Médecine.

Les Egyptiens avoient eu long-temps auparavant des *Sages-femmes*; 3 l'Hiſtoire Sainte nous a même conſervé les noms de deux femmes Egyptiennes qui exerçoient cette profeſſion, & qui ſauverent un grand nombre d'enfans Juifs que la cruauté de Pharaon vouloit faire perir. L'une de ces femmes s'appelloit SCIPHRA, & l'autre PUHA.

Les

8 *Hygin. Fabular. Cap.* 274.
2 *Voyez ci deſſus, Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 6.
3 *Exod. Cap.* 1.

Les Sages-femmes de Grece & d'Italie ne ſe mêloient pas ſeulement d'accoucher, elles pratiquoient d'ailleurs la Médecine; d'où vient que 1 le mot Latin *Obſtétrix*, & le mot *Medica* ſe trouvent ſynonymes dans les livres des Juriſconſultes anciens. Les Grecs avoient auſſi leurs ἰατρίναι, terme qui répond au Latin *Medicæ*, comme qui diroit en François *Médecines*. Ces femmes traitoient toutes les maladies qui ſont particulieres au Sexe; & l'*Affection hyſtérique*, ou le *mal de mere* étoit principalement de leur reſſort; comme on le recueille d'un paſſage de 2 Galien; où il eſt même remarqué que ce ſont ces ſortes de femmes qui ont donné elles mêmes le nom à la maladie qu'on appelle *hyſtérique*, c'eſt à dire, *de matrice*. Il eſt encore fait mention de ces mêmes femmes, & de la maladie que l'on vient de nommer, dans 3 une Epigramme de Martial qui commence ainſi, *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

Hyſtericam vetulo ſe dixerat eſſe marito.

Elles s'attachoient auſſi à tout ce qui regarde 4 l'*ornement*, ou *l'embelliſſement du corps*, comme ſont non ſeulement toutes les eſpeces de *fards*, mais de plus tous les médicamens qui ſervent à ôter, ou à cacher les imperfections, ou les difformitez qui arrivent par des maladies, ou par quelqu'autre cauſe que ce ſoit.

Pluſieurs de ces femmes avoient même écrit des livres de Médecine qui ſont citez par les anciens Médecins. On trouve dans Ætius divers fragmens des livres d'une Aspasie. Je ne ſai ſi c'eſt la même que cette belle Phocéenne qui fut maîtreſſe des Rois de Perſe *Cyrus le Jeune*, & *Artaxerxes*. Elien, qui fait aſſez au long l'hiſtoire de cette Dame, ne nous dit rien ſur ce Chapitre. Mais comme il la fait paſſer pour avoir été fort univerſelle, juſques-là que les Princes qu'on a nommez la conſultoient ſur les affaires de Politique les plus importantes, il ſe peut qu'elle eût auſſi connoiſſance de la Médecine, & qu'elle en eût écrit, ou du moins que cela eût donné occaſion de publier ſous ſon nom les écrits dont nous avons parlé.

Il y a d'aſſez bons remedes parmi ceux qu'Aſpaſie propoſe en diverſes maladies des femmes. Ætius l'a du moins cru ainſi, puis qu'il les a rapportez dans ſes recueils, où il n'a apparemment mis que ce qu'il a trouvé de meilleur dans les Auteurs. Il y en a d'autres qui ſont dangereux, comme ceux qu'elle ordonne pour *faire avorter*, & pour rendre les femmes *ſteriles*; ce qui étoit auſſi bien un crime parmi les Payens que parmi nous, comme on le recueille du ſerment d'Hippocrate, & des Lois que les anciens Juriſconſultes ont faites ſur ce ſujet. Aſpaſie prétendoit neanmoins qu'il n'y avoit rien de criminel dans ſes vûes à cet égard; en ce qu'elle ne ſe propoſoit, comme elle le dit elle-même, que de conſer-

1 Quoties de prægnatione dubitatur, quinque Obſtetrices, id eſt Medicæ, ventrem jubentur inſpicere. *Ulpian. Lib.* 1.

2 *De Locis Affect Lib.* 6. *Cap.* 5.

3 *Lib.* 11. *Epigram.* 72.

4 L'art d'embellir ou de farder s'appelloit en Grec κομμωτικὴ, on l'a conſideré de tout temps comme dependant de la Médecine. Nous parlerons dans la troiſième Partie de quelques Médecins qui ont travaillé ſur cette matiere, & nous dirons encore un mot de l'office des femmes à cet égard.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

conſerver les femmes qui ne peuvent accoucher ſans un peril manifeſte de leur vie.

Quoi que l'homicide ſoit défendu, l'on met encore aujourd'hui en probleme, 1 *S'il eſt permis de tuer ou l'enfant ou la mere, pour ſauver l'un ou l'autre, lors que l'on void qu'il faut néceſſairement ſans cela que tous deux meurent?* c'eſt à dire, *Si un enfant étant vivant dans le ventre de ſa mere, on peut le tuer pour pouvoir le tirer de là, ne pouvant autrement ſauver la mere?* ou, *ſi la mere étant encore vivante, quoi que malade d'une maladie déſeſperée, on peut eſſayer de lui tirer ſon enfant vivant, en faiſant l'inciſion de la matrice, au hazard de tuer la mere, ou de la faire mourir plus vîte?* Les avis des Docteurs, & des Caſuiſtes ſont de même partagez ſur la queſtion qui regarde les médicamens *abortifs*, & ceux *qui cauſent la ſtérilité*. Pluſieurs croyent que l'on peut s'en ſervir dans le cas marqué par Aſpaſie; mais il me ſemble qu'il faut plûtôt eſſayer tout autre choſe, & au pis aller qu'il vaut mieux qu'un mari s'abſtienne de ſa femme. Je laiſſe à part la queſtion, ſi l'on peut donner des abortifs, ou cauſer la ſtérilité, ſans nuire d'ailleurs à une femme; & même, s'il y a de veritables abortifs, & ſi l'on peut aiſément rendre les femmes ſtériles par quelque médicament?

2 Galien & 3 Pline font mention d'une ELEPHANTIS, qui avoit auſſi écrit touchant les remedes *abortifs*, & touchant le *fards*. Je crois qu'elle eſt differente de celle qui s'étoit rendue fameuſe par ſes vers laſcifs, dont 4 Suetone, les Auteurs des Priapées, & Martial ont parlé.

Galien rapporte auſſi quelques compoſitions de médicamens d'une ANTIOCHIS, qui eſt apparemment la même à qui Héraclide Tarentin avoit dédié quelques-uns de ſes livres, comme on l'a vu ci-deſſus.

On trouve encore une OLYMPIAS, de Thebes; une SOTIRA; une SALPE'; une LAÏS, toutes citées par Pline, qui ajoûte que la ſeconde étoit ſage-femme. Leurs remedes étoient pour la plus grande partie ſuperſtitieux, ce qui n'eſt pas fort ſurprenant, les remedes de cette nature ayant été de tout temps du goût du peuple & principalement de celui des femmes.

Il eſt parlé dans Galien d'une FABULLA LIBYCA, que l'on a miſe au rang des précedentes. Cornarius croit qu'il faut lire *Livia*, & non pas *Libyca*; & il ſoûtient que cette femme n'étoit point de la profeſſion dont il s'agit, mais que Galien a ſeulement fait mention d'elle comme d'une perſonne pour qui l'on avoit préparé le médicament qui eſt décrit à l'endroit que l'on cite, où on lit ces mots, *Fabulæ Libycæ compoſitum medicamentum*, qui peuvent être expliquez differemment, ſelon la differente ſignification du datif, qui ſe trouve auſſi bien dans le Grec que dans le Latin. Je crois que Cornarius a raiſon.

VICTO-

1 At quin & in ipſo adhuc utero infans trucidatur, neceſſaria crudilitate, quum in exitu obliquatus denegat partum, matricida ni moriturus. Itaque & inter arma Medicorum organon eſt, quò priùs pateſcere ſecreta coguntur, tortili temperamento cum anulo cultrato, quo intus membra cæduntur, anxio arbitrio, cum hebete unco, quo totum pecus extrahitur, violento puerperio. Eſt etiam æneum ſpiculum quo jugulatio ipſa dirigitur, cæco latrocinio, ἐμβρυοσφάκτην appellant. *Tertull. Lib. de Anima, Cap.* 25. *Vide Zacchiæ Queſtion. Medico Legales.*

2 *Pharmacor. Local. Lib.* 1. *Cap.* 1.

3 *Lib.* 28. *Cap.* 7.

4 *In Tiberio.*

Victoria, Salviana, ou Salvina, & Leoparda ſont citées par 1 *Theodorus Priſcianus*. Africana eſt auſſi nommée par Marcellus l'Empirique, ſoit que ce fût le nom propre d'une femme qui ſe mêloit de la Médecine, ſoit que ce fût le nom de ſa patrie. 2 Scribonius Largus parle d'une femme *Africaine* de laquelle il avoit acheté le ſecret d'une compoſition pour la Colique. *Suite du ſiecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

On joint à toutes ces femmes une Trota, ou Trotula, dont on parlera quand on en ſera à *Eros*, Affranchi de Julie, qui vivoit ſous Auguſte. Tiraqueau met auſſi avec elles une Achromos, de laquelle il veut qu'Hippocrate ait parlé au ſujet d'un remede que cette femme prétendue avoit pour la dyſenterie. On peut voir là-deſſus ce qui a été dit ci-devant (*Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 30.)

Nous finirons ce Chapitre par les Inſcriptions qui ſuivent, où l'on void les noms de Sentia Elis, de Julia Sabina, de Secunda, & le titre que ces femmes ſe donnoient, La premiere de ces Inſcriptions ſe trouve à Verone :

3 C. CORNELIUS
MELIBOEUS SIBI
ET SENTIÆ ELIDI
MEDICÆ
CONTUBERNALI

La ſeconde eſt dans le Duché d'Urbin :

4 DEIS MANIB.
JULIÆ Q. L.
SABINÆ
MEDICÆ
Q. JULIUS ATIMEIUS
CONJUGI
BENE MERENTI.

Rhodius croit qu'il faut lire *Atimetus*, & non pas *Atimeius*. On a parlé ci-devant d'un Eſclave de Caſſius qui portoit le premier de ces noms, & on en dira encore un mot dans la troiſième Partie, en parlant des Médecins qui ont vécu ſous Auguſte. Quant à *Julia Sabina*, la lettre L qui ſuit ſon nom, & qui eſt ſeule avec un point, marque qu'elle étoit une Affranchie, *Liberta*.

Pignorius rapporte la troiſième :

SECUNDA
LIVILLÆ S.
MEDICA

La lettre S. fait *Serva*, Eſclave. 5 On parlera des Eſclaves Médicins dans l'en-

1 *Voyez ci-après, Part.* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 1. *Chap.* 13.
2 *Compoſ. CXXII.*
3 *Rhod. in Scribon. Larg. Comp* 122.
4 *Ibidem.*
5 *Voyez Part.* 3. *Liv.* 1. *Chap.* 2.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

l'endroit, où l'on vient de dire que l'on parleroit d'Atimetus; & l'on y traitera de quelques autres emplois des femmes par rapport à la Médecine.

Les Grecs avoient auſſi leurs Ἀτεσθείδες, & leurs Ἰατείναι, termes qui répondent au Latin *Medicæ*, comme qui diroit en François, *Médecines*. On trouve le premier de ces mots Grecs dans Hippocrate, au livre *des Chairs*, ſur la fin; il paroit par la ſuite du diſcours qu'il donne ce nom aux *ſages femmes*, que l'on appelloit communément μᾶιαι. Le ſecond ſe trouve dans Galien (*de Locis Affect Lib. 6. Cap. 5.*) On recueille de ce paſſage que les *Iatrinæ* traitoient les maladies qui ſont particulieres au ſexe, ſur tout *l'affection hyſterique*, ou le *mal de mere*. Galien remarque même que ce ſont les femmes qui ont les premieres appellé cette maladie *affection hyſterique*, & que les Médecins ne l'ont ainſi nommée qu'après elles. Il eſt encore fait mention de ces mêmes femmes & de la même maladie dans l'Epigramme 72 du livre 11 de Martial,

Protinus accedunt Medici, Medicæque *recedunt*

Cette Epigramme commence ainſi,

Hyſtericam *vetulo ſe dixerat eſſe marito.*

On demandera, peut-être, ſi ces *Iatrinæ*, ou ces *Medicæ*, étoient toutes ſages-femmes, & s'il n'y en avoit point qui, ſans ſe mêler des accouchemens, traitaſſent d'ailleurs les femmes dans leurs maladies? Il ſe peut qu'il y en eût quelques-unes qui n'exerçoient que le dernier de ces métiers, & que toutes les ſages-femmes fuſſent *Médecines*, ſans que ces dernieres fuſſent toutes ſages-femmes

Quoi qu'il en ſoit, les femmes dont il s'agit, s'attachoient auſſi à tout ce qui regarde *l'ornement* &c.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE QUATRIEME,
SECTION PREMIERE.

Où l'on trouve l'établiſſement & le progrès de la Secte METHODIQUE fondée par THEMISON, au commencement du Siecle XL.

AVANT-PROPOS.

ON a inſinué ci-deſſus que les Chefs de la Secte Empirique, peu ſatisfaits des raiſonnemens Philoſophiques des principaux Médecins de leur temps, & déſeſpérans de pouvoir découvrir quelque choſe de plus utile par l'Anatomie, qui neanmoins commençoit alors à ſe mettre fort en crédit, renoncerent à la Philoſophie & à l'Anatomie, & réſolurent de ſe paſſer de l'une & de l'autre, pour ſuivre uniquement les lumieres que la ſeule Experience pouvoit leur fournir. Des raiſons approchantes de celles qui avoient porté les Empiriques à ſe ſéparer des autres Médecins, obligerent auſſi ceux dont nous allons parler, à former un troiſième parti, ou une troiſième Secte, dans la Médecine, qu'ils nommerent *la Secte Méthodique*. Les principes d'Aſclépiade, ayant paru trop difficiles à entendre & trop vaſtes à l'un de ſes diſciples nommé Thémiſon, celui-ci crût qu'il falloit trouver un chemin plus aiſé & plus court, ou une *méthode* abrégée, qui fût de la portée de tout le monde. C'eſt de là que cette nouvelle Medecine prit le nom de *Médecine Methodique*; comme on le verra plus particulierement ci-après.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Les Empiriques avoient déja entrepris d'abréger & de faciliter l'étude de la Médecine, en retranchant celle des *causes cachées* des maladies. Les Méthodiques allerent beaucoup plus loin; ils ne se contenterent pas de suivre en cela les Empiriques; ils entreprirent de plus de réduire à deux genres principaux tout ce grand nombre de maladies que les Dogmatiques & les Empiriques eux-mêmes avoient distinguées avec beaucoup de soin, & s'imaginerent qu'en observant ce que les maladies ont de *commun* entr'elles, à certain égard, il ne servoit de rien de descendre davantage dans le particulier. Ce fondement posé, ils se mirent ensuite dans l'esprit, que comme il n'y avoit proprement, selon eux, que de deux sortes de maladies, il ne falloit aussi que de deux sortes de remedes, qui étoient naturellement indiquez par les deux genres dont on vient de parler; de maniere qu'il suffisoit de conoitre sous lequel de ces deux genres une maladie devoit être rapportée pour trouver en peu de temps le remede. Par la même raison il n'étoit point nécessaire d'entendre ni de Philosophie ni d'Anatomie, ni même d'avoir une grande experience pour posseder la Médecine. Ce Systeme parut si commode qu'un grand nombre de Médecins l'embrasserent, & que cette Secte, qui commença presque avec le Siecle XL. environ deux cens ans après l'établissement de celle des Empiriques, se soûtint, même avec quelque éclat, pendant trois ou quatre Siecles.

Il n'y avoit eu auparavant que deux autres Sectes génerales dans la Médecine, la Secte Dogmatique & la Secte Empirique; car encore que les Médecins Dogmatiques, ou Raisonnans, ayent été fort partagez entr'eux, & que chacun ait pu avoir son sentiment particulier; neanmoins comme ils sont tous convenus que *le raisonnement* & *l'expérience* sont les deux bases de la Médecine, & qu'ils ont également fait profession de rechercher les *causes* des maladies par le moyen de l'Anatomie, & même de la Philosophie, tous ensemble n'ont proprement formé qu'un seul parti. Cette remarque est importante, pour éviter la confusion qui pourroit naître de ce que l'on a parlé ci-devant de la *Secte d'Hérophile*, de celle *d'Erasistrate* & de quelques autres. Ce mot de *Secte* ne doit pas être pris à la rigueur en ces endroits. On ne s'en est servi, après les Anciens, que pour désigner le gros de ceux qui ont suivi les sentimens particuliers de ces fameux Médecins, & qui ont été à cause de cela appellez leurs *Sectateurs*. Asclèpiade lui même qui avoit fait de grands changemens dans la Médecine, & qui avoit pareillement eu ses Sectateurs, ne doit pas non plus être distingué des Dogmatiques, ni regardé comme le Chef d'une Secte particuliere. Autrement il faudroit faire presqu'autant de Sectes qu'il y a eu de Médecins de réputation, dont les sentimens ont été un peu differens de ceux des autres, ce qui seroit embarassant. Au reste, j'ai divisé ce quatrième Livre en deux Sections, dont la premiere comprendra tout ce qui regarde la Secte Méthodique en particulier; dans la seconde je traiterai de quelques autres Sectes nées de la Méthodique, ou qui se sont formées peu de temps après. Je garderai d'ailleurs le meme ordre que j'ai suivi à l'égard d'Erasistrate, d'Herophile, de Philinus, & d'Asclépiade, c'est à dire, qu'après avoir fait l'histoire particuliere de Thémison, je ferai, sans interruption, celle de tous ses Successeurs les Médecins Méthodiques, quoi que les derniers d'entr'eux ayent vécu fort long-temps après lui. Je reprendrai ensuite le fil de l'Histoire gene-

rale

rale de la Médecine, dans le commencement de la troiſième Partie, en revenant au temps de Thémiſon.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

CHAPITRE I.

THEMISON Chef de la Secte METHODIQUE, ou celui qui en a le premier dreſſé le plan. PROCULUS & EUDEME, ſes Diſciples, & VECTIUS VALENS.

Thémiſon de Laödicée, l'un des diſciples d'Aſclépiade, vivoit ſur la fin du Siecle xxxix, & juſques vers le milieu du xl, comme on le recueille de ce que Celſe en parle comme d'un homme qu'il a pu voir, mais qui n'étoit plus lors qu'il écrit: 1 *Thémiſon*, dit cet Auteur, *a changé dernierement, & dans ſa vieilleſſe, quelque choſe au ſyſteme de ſon Maitre.* Ce mot *nuper*, *dernierement*, marque que cela étoit arrivé peu de temps avant qne Celſe écrivit. Or Celſe a écrit, comme on le verra dans la ſuite, peu de temps après le milieu de ce même Siecle, ſur la fin du regne d'Auguſte, ou au commencement de celui de Tibere.

Le changement que fit Thémiſon aux opinions d'Aſclépiade paroîtra par ce que l'on va dire, mais on ne laiſſera pas de faire dans la ſuite quelques reflexions ſur ce ſujet, pour faire mieux comprendre en quoi ces deux Médecins étoient differens. La Secte dont Thémiſon fut Auteur, fut appellée la Secte *Méthodique*, parce qu'il ſe mit en tête de trouver une *méthode* pour rendre la Médecine plus aiſée à apprendre & à pratiquer. Voici quels étoient ſes principes.

2 Il diſoit premierement, que la conoiſſance des cauſes des maladies n'étoit point néceſſaire, pourvu qu'on prit garde à ce que les maladies ont de *commun*; ou de *rapportant*, entr'elles. Ce fondement poſé, il réduiſoit toutes les maladies ſous deux, ou tout au plus ſous trois genres principaux. Le premier étoit le genre *reſſerré*; le ſecond, le genre 3 *relâché*, ou *coulant*; & le tioiſième le genre *mêlé*, qui tenoit partie de l'un, partie de l'autre des deux premiers; c'eſt à dire que dans les maladies compriſes ſous ce troiſième genre il y avoit d'un côté du *relâchement*, & de l'autre du reſſerrement.

Thémiſon obſervoit en ſecond lieu, que les maladies ſont quelquefois *aigues*, & quelquefois *chroniques*, ou *longues*; qu'elles *croiſſent* & *vont en augmentant*, en certain

1 Ex Aſclepiadis ſucceſſoribus Themiſon nuper ipſe quoque quædam in ſenectute deflexit. *Celſ. Præfat. Lib* 1. (Voyez *Liv.* 29. *Chap.* 1.) marque expreſſement que Themiſon avoit été *auditeur* d'Aſclépiade, mais ce qu'il dit d'ailleurs là-deſſus n'eſt pas clair. On rapporte ce paſſage ci-après, *Part* 3. *Liv.* 1. *Chap.* 1.

2 *Celſ. Præfat. Lib.* 1.

3 Themiſon ſe ſervoit de ces termes Grecs, στεγνὸν, ἢ ῥοώδες, στέγνωσις, ἢ ῥῦσις, qui répondent à ceux de *reſſerré*, & *coulant*; *reſſerrement*, & *flux*; termes qui étoient équivoques ou ſynonymes à ceux-ci; τάσις, ἢ χάλασις, *tenſion*, ou *relâchement*; ἀτονία, ἢ ῥῶσις, *flaccidité*, ou *fermeté*, συναγωγὴ ἢ χύσις, *contraction*, ou *effuſion*; ἀράιωσις, ἢ πύκνωσις, *rareté*, ou *épaiſſeur*. Tous ces mots, qui reviennent à peu près à la même choſe, exprimẽt ce que vouloient dire les Méthodiques; & ils ſe ſervoient tantôt des uns tantôt des autres ſelon les occaſions. Les termes de ἀνεωγμένον, *ouvert* & κεκλεισμένον, *fermé* ou *bouché*, leur etoient egalement familiers.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

certain temps; qu'en un autre elles sont à leur *plus haut période;* & qu'enfin on les void *diminuer*, qui est la même distinction qu'avoit fait Hippocrate En consequence de cela Thémison disoit qu'il falloit autrement traiter les maladies *aigues*, autrement les maladies *chroniques*, autrement celles qui sont dans le temps de leur *augmentation*, autrement celles qui sont à leur *plus haut période*, autrement celles qui *diminuent*. Il prétendoit que la Médecine consistoit uniquement en l'observation de ce petit nombre de regles fondées sur des choses tout-à-fait *évidentes*; & il supposoit que toutes les maladies, de quelque nature qu'elles soient, qui se trouvent comprises sous quelcun des genres que l'on vient de désigner, doivent être traitées de la même maniere, de quelque cause qu'elles viennent, quelque partie qu'elles attaquent, & en quelques pays, ou en quelque saison que l'on se rencontre Sur ces principes il définissoit la Médecine, par, *une Méthode qui conduit à conoitre ce que les maladies ont de commun entr'elles, & qui est évidente en même temps.*

De cette maniere Thémison convenoit avec les Médecins Empiriques, en ce qu'il ne comptoit point, non plus qu'eux. sur ce qui est *obscur*: on dira encore un mot sur ce sujet un peu plus bas. Il convenoit d'ailleurs avec les Médecins Dogmatiques, en ce qu'il admettoit comme eux le *raisonnement*. Il s'accordoit encore avec les mêmes en ce qu'il établissoit, aussi bien qu'eux, pour fondement de sa méthode, *l'Indication*, laquelle étant une suite du raisonnement étoit rejettée par les Empiriques, comme on l'a vu ci-dessus Mais s'il étoit du sentiment des Médecins Dogmatiques, à l'égard de l'Indication en général, il ne laissoit pas d'être fort éloigné d'eux, en ce qu'il ne reconoissoit point d'autre indication que celle que lui fournissoit *le genre de la maladie*; au lieu que les Médecins Dogmatiques prétendoient, que le genre, ou l'espece du mal, n'étoit point ce qui indiquoit le remede qu'il y faut rapporter, & la maniere dont on doit se conduire dans la cure, mais qu'on devoit plûtôt regarder en cette rencontre à la *cause* qui a produit ce mal & qui l'entretient, laquelle, selon eux, indique d'autant plus naturellement le remede, que dans toutes les maladies le remede consiste à ôter, ou à éloigner la cause qui les a produites Thémison rejettoit de même les autres indications que les Médecins Dogmatiques tiroient de *l'âge* du malade, de ses *forces*, de son *pays*, de sa *coutume*, de la *saison de l'année*, de la nature de la *partie malade* &c. en quoi il etoit aussi opposé aux Médecins Empiriques, lesquels, quoi qu'ils ne vouluſſent pas ouïr parler *d'indication*, ne laissoient pas d'avoir de grands égards à toutes les circonstances que l'on vient de rapporter, & qui rempliſſoient les observations qui leur servoient de regle dans la pratique.

Il n'est pas plus difficile de voir la difference qu'il y avoit entre le Systeme de Thémison & celui d'Asclépiade son Maitre. L'on a vu que celui-ci croyoit que *la Santé* consiste en une *juste proportion des pores du corps*, & *les maladies* en une *disproportion de ces mêmes pores*. A la verité, c'est cette opinion d'Asclépiade qui avoit donné lieu à celle de Thémison; mais au lieu que le premier enviſageoit une partie de ces pores comme des cavitez, ou des espaces insensibles, qui s'étoient faits par le concours des atomes, dans le temps de la formation de chaque corps, & qu'il raisonnoit là-dessus en Philosophe, celui-ci n'alloit pas si avant; il se contentoit apparemment de croire qu'il doit y avoir des

pores

pores en divers endroits du corps humain, de quelque nature qu'ils fussent, quoi qu'on ne les voye pas. C'étoit du moins la pensée de quelques-uns des Méthodiques qui vinrent après lui, qui apportoient là-dessus l'exemple de la *peau*, de laquelle on n'apperçoit pas les *trous*, quoi qu'il soit très-certain, par les sueurs qui en sortent, qu'il y en a plusieurs. Thémison ne pouvoit pas admettre les pores d'Asclépiade, parce que cela étoit contre ses principes, qui ne devoient être tirez, comme on l'a dit, que de choses évidentes; il reconnoissoit bien des pores, mais il ne vouloit pas déterminer de quelle nature ils étoient. Les pores, disoit-il, ne sont pas évidens, mais je les découvre, ou je les suppose, par une consequence évidente tirée de la sueur. C'est dans cet esprit que les Méthodiques disoient que la Médecine est *un moyen*, ou *une méthode qui conduit d'une chose évidente, ou apparente, à une autre chose qui n'étoit pas connue.* *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.*

Mais la principale difference qu'il y avoit, par rapport aux moyens de trouver des remedes, entre les sentimens d'Asclépiade & ceux de Thémison; c'est qu'encore que le premier cherchât les causes de la santé & des maladies dans la proportion, ou disproportion des pores, néanmoins il ne croyoit pas que cette idée génerale suffît à un Médecin, en sorte qu'il ne dût s'informer de rien de plus particulier. Asclépiade croyoit avec Hippocrate & tous les autres Médecins, hors les Méthodiques, qu'il falloit regarder à ce que les maladies ont de *commun* & à ce qu'elles ont de *propre;* au lieu que Thémison se contentoit de voir le rapport général qu'il y a entr'elles, sans s'embarrasser l'esprit des differences particulieres qui s'y rencontrent. Ce qu'on dira touchant *Thessalus*, autre Médecin Méthodique, confirmera ce que l'on vient d'avancer. Enfin Thémison ne s'attachoit point à la recherche des *causes* des maladies comme avoit fait Asclépiade; il n'en vouloit conoitre que *le genre*, qu'il découvroit, disoit-il, par des signes évidens, de la même maniere que les Empiriques faisoient profession de conoitre & de discerner les maladies par leurs signes, & non pas par leurs causes, qu'ils regardoient comme impénétrables. C'est en quoi les Empiriques & les Méthodiques s'accordoient particulierement; je veux dire à chercher à s'instruire de la nature des maladies par leurs signes, ce qui faisoit que les uns & les autres étoient fort exacts à rapporter tous les signes d'une maladie. On verra par la suite comme ces derniers s'y prenoient à cet égard.

Ceci est tiré pour la plus grande partie de Celse; & c'est tout ce que l'on peut découvrir du systeme de Thémison, qui paroit assez different de celui d'Asclépiade, quoi que le même Celse insinue, comme on l'a vu, que la difference n'étoit pas grande. Il est vrai qu'a l'égard de sa pratique on voit par les extraits qu'en donne Cælius Aurelianus, que ce Médecin imitoit à peu près Asclépiade; mais comme il n'avoit inventé la Méthode que dans sa vieillesse, il y a de l'apparence qu'il n'avoit pas eu le temps de proportionner parfaitement ses remedes à son raisonnement sur la nature des maladies. 1 *Thémison*, dit Cælius, *étoit encore engagé dans les erreurs d'Asclépiade, & la Secte Méthodique n'étoit alors que dans ses premiers rudimens, ou n'étoit pas encore bien formée.*

Entre les fautes que Thémison avoit commises contre les loix de la Méthode,

1 *Tardar. Lib. 1. Cap. 1.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

de, on lui reprochoit qu'il donnoit à boire de l'eau froide aux malades qu'il avoit fait saigner, ce qui étoit, selon les autres Méthodiques, ordonner deux remedes contraires l'un à l'autre, la saignée qui sert à *relâcher*, & l'eau froide qui *resserre*. Cælius Aurelianus remarque aussi que Thémison donnoit en diverses maladies des *purgatifs*. Il purgeoit, par exemple, dans *l'Asthme*, avec du *diagrede*, & dans la *Lethargie* avec de *l'aloës* dissout dans de l'eau. Dans la maladie appellée *Catalepsis* il purgeoit aussi avec du *diagrede*, auquel il joignoit du *castoreum*; il employoit encore divers autres purgatifs, ce que les Méthodiques n'approuverent pas dans la suite. Thémison ne se conduisoit point non plus comme ces derniers par rapport aux divers temps propres, pour *prendre de la nourriture*, pour *s'exercer*, pour *se baigner*, pour *tirer du sang*, pour *appliquer des ventouses*, & mêmes *des Sansues*.

Mais il y a une remarque historique à faire à l'égard de ce dernier remede, je veux dire à l'égard de l'*application des Sansues*. Je ne crois pas que Thémison fut le premier qui se fût avisé de le pratiquer, & Aurelianus ne le remarque pas. Cependant je ne vois point qu'Hippocrate, qui a fait mention de toutes les autres manieres de tirer du sang, & presque de toutes les sortes de secours qu'on donne ordinairement aux malades, ait parlé de celui-ci. Je ne vois pas mêmes dans les extraits que Cælius donne de la pratique de *Diocles*, de *Praxagore*, d'*Hérophile*, d'*Héraclide Tarentin*, d'*Asclépiade*, & des autres Médecins qui ont été entre Hippocrate & Thémison; je ne vois pas, dis-je, que l'application des Sansues se trouve entre les remedes dont ces Médecins se servoient. On pourroit dire qu'encore qu'ils auroient conu ce remede, il ne s'ensuit pas qu'il doive être rapporté dans les extraits que nous avons concernant leur pratique, ces extraits étant aussi courts qu'ils le sont: mais cette réponse ne satisfait pas tout-à-fait, parce qu'on n'oublie pas dans ces mêmes endroits de parler de remedes qui sont de moindre importance que celui dont il s'agit. Et pour ce qui est d'Hippocrate, dont nous avons les œuvres toutes entieres, ou peut s'en faut, il est visible que son silence sur ce même remede est une preuve qu'il ne l'employoit pas.

Qui sera-ce donc qui aura inventé l'application des Sansues? Je pense qu'il en est à peu près de ce remede comme de la [1] *saignée*, de laquelle on n'a pu marquer les premiers qui l'ont pratiquée. On ne sait point non plus qui est l'inventeur de l'application des Sansues; mais comme Thémison est, si je ne me trompe, le plus ancien, & le premier des Auteurs que nous avons, qui en ait parlé, cela me semble être une preuve que ce remede étoit nouveau de son temps, du moins parmi les Médecins, qui que ce soit qui l'ait inventé. Ce même remede fut continué par ceux de la Secte de Thémison en diverses occasions; dans la pensée que comme la saignée, ou l'ouverture des grandes veines, causoit un *relâchement général*, dans tout le corps, les Sansues relâchoient *en particulier*, la partie sur laquelle elles étoient appliquées; à peu près comme les ventouses, [2] qu'ils appliquoient quelquefois après que les Sansues étoient tombées, pour tirer d'avantage de sang, ou, comme ils parloient, pour relâcher d'avantage.

Il

1 *Voyez ci dessus, Part* 1. *Liv* 1.

2 *Cæl. Aurel. Acutor. Lib.* 3. *Cap.* 3.

Il semble même que l'application des Sanſues étoit tellement propre, ou particuliere aux Méthodiques, que Galien, dont la pratique étoit fort differente de la leur, & qui eſt venu fort long-temps après Thémiſon, n'en a pas daigné parler. L'on trouve, à la verité, quelque petite choſe ſur ce ſujet dans ce fragment, ou dans ce livre imparfait, qui eſt intitulé, *des Ventouſes, de la Scarification, des Sanſues*, &c. qui eſt parmi les œuvres de cet Auteur; mais qui apparemment n'eſt pas de lui, puis qu'on trouve à peu près la même choſe, pour ce qui regarde les Sanſues, dans 1 *Oribaſe*, qui déclare avoir tiré ce qu'il en dit, d'*Antyllus* & de *Ménemachus*, qui étoient Méthodiques, du moins le dernier, & non pas de Galien. On ne peut pas dire, que Galien ne conût pas ce remede. Les Méthodiques le pratiquoient tous les jours à ſes yeux, mais il faut qu'il le mépriſât; à cela près il ſemble qu'il en auroit dû parler, auſſi bien qu'il a parlé de l'application des ventouſes, dans ſa *Méthode de traiter les maladies*, & dans les livres qu'il a faits exprès *ſur la Saignée*. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans*

Au reſte, quoi que dans les extraits que nous avons d'Héraclide, & de quelques autres Empiriques on ne trouve, comme nous l'avons remarqué, pas un mot touchant les Sanſues, ce remede a neanmoins tout l'air d'un remede Empirique, ou d'un remede qui peut même être venu des payſans. Il eſt du moins vraiſemblable que les payſans ſe ſont les premiers apperçus de l'effet de la picqueure des Sanſues, après avoir vu pluſieurs de ces inſectes attachez à leurs pieds & à leurs jambes, lorſqu'ils étoient allez nuds pieds dans des marais, & après avoir remarqué que l'évacuation du ſang que les Sanſues leur avoient tiré, & de celui qui coule encore par la bleſſure, après qu'elles ont lâché priſe, leur avoit tenu lieu d'une ſaignée. Mais on n'en ſait pas mieux, pour cela, en quel temps les Médecins ont commencé à ſe ſervir de ce remede.

On n'a plus que deux ou trois petites remarques, à faire touchant Thémiſon La premiere c'eſt que 2 Dioſcoride nous apprend que ce Médecin ayant été un jour mordu par un chien enragé, ou ce qui ſeroit bien plus particulier, ayant ſimplement ſervi avec beaucoup d'aſſiduité un de ſes amis qui étoit tombé dans la rage, il y tomba lui-même, mais qu'après avoir beaucoup ſouffert il fut enfin guéri. 3 Cælius Aurelianus ajoûte que Thémiſon étant atteint de cette fâcheuſe maladie avoit ſouvent entrepris d'écrire ſur ce ſujet; mais qu'autant de fois il retomboit dans la même maladie. La ſeconde, c'eſt qu'encore que Juvenal ait reproché à ce Médecin le grand nombre de malades qu'il avoit tuez,

Quot Themiſon ægros autumno occiderit uno,

Cela n'eſt pas ſi deſavantageux qu'on pourroit penſer; c'eſt du moins une preuve que bien des gens ſe mettoient entre ſes mains. Quoi que Juvenal ait vécu après notre Thémiſon, & qu'il n'ait pu le voir, je ne doute point que ce ne ſoit du même dont il a voulu parler; il n'y a du moins pas eu d'autre

1 *Lib.* 7.
2 *Lib. 6. Cap. de Rabie.*
3 *Lib* 14. *Cap.* 17.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

d'autre Médecin célebre, de ce nom, après celui-ci. Il ſe pourroit auſſi que ce Poëte Satyrique ait eu en vuë quelque Médecin de ſon temps, qu'il appelle Thémiſon pour cacher ſon veritable nom; ou enfin, que ſous le nom de Thémiſon il ait compris tous les Médecins de la Secte Méthodique; mais comme que ce ſoit, cela eſt dit par rapport au même Thémiſon dont nous venons de parler, & dont Pline fait bien plus d'état que Juvenal. Il l'appelle en un endroit *ſummus Auctor*, un grand Auteur, & il remarque ailleurs que Thémiſon avoit fait un livre, où il traitoit du *plantain*, & où il diſoit qu'il avoit le premier trouvé cette plante. Il en parle encore en quelques autres lieux L'on apprend auſſi de 1 Galien que Thémiſon étoit le premier qui eût donné la deſcription du *Diacodium*, qui eſt un remede compoſé du ſuc & de la décoction des têtes de *pavot*, & de miel. Il avoit pareillement inventé une compoſition purgative appellée *Hiera*, dont on parlera dans la III. Partie, à propos des médicamens des Anciens. On trouvera encore 2 quelque choſe concernant ce Médecin, dans les Chapitres ſuivans.

Thémiſon eut apparemment pluſieurs diſciples, mais il n'y en a eu que deux dont les noms nous ſoient reſtez, un PROCULUS, & un EUDEME, qui ſont mis en ce rang par Cælius Aurelianus. A l'égard de ſes Sectateurs tous les Méthodiques doivent être regardez comme étant de ce nombre, quoi qu'ils ayent fait de grands changemens à ſes principes, & qu'il ſe ſoient preſque tous voulu ériger en Chefs de Secte, comme on le verra ci-après. Je ne ſai rien touchant *Proculus*, que ce qu'en rapporte l'Auteur que je viens de citer, qui eſt quelque choſe de peu conſiderable concernant la pratique.

Pour ce qui eſt d'*Eudeme*, dont Cælius rapporte auſſi quelques petits traits de pratique, remarquant entr'autres choſes qu'il donnoit des *lavemens d'eau froide*, à ceux que l'on appelloit *Cardiaci*, (*Voyez ci-après*, *Part.* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 1. *Chap.* 6.) je crois que c'eſt le même que l'adultere de Livie, qui eſt appellé par Tacite *l'ami*, *& le Médecin de cette Dame*, & qui empoiſonna Druſus ſon époux. Tacite ajoûte, *que cet Eudeme faiſoit parade de beaucoup de remedes ſecrets*, *afin de paroître plus habile dans ſon art*; maxime qui a réuſſi à pluſieurs Médecins qui n'avoient pas d'ailleurs des talens pour ſe faire diſtinguer en agiſſant plus naturellement Je dis que ce Médecin de Livie, & le diſciple de Thémiſon peuvent être une même perſonne, parce que le temps n'y répugne pas, & que les diſciples de Thémiſon vivoient ſous Tibere, auſſi bien que l'Eudeme de Tacite. Toute la difficulté qu'il pourroit y avoir, c'eſt que les Méthodiques n'étoient guére pour les ſecrets, comme on le verra dans la ſuite; mais on peut répondre que la *Methode* n'étoit pas encore dans ſa perfection du temps de Thémiſon, comme on l'a remarqué.

L'on a parlé ci-devant de trois, ou de quatre *Eudemes*, dont le premier étoit Vendeur d'Antidotes, *Pharmacopola*; le ſecond, étoit un Médecin de Chio; (*Part.* 1. *Liv.* 4 *Chap.* 7.) Le troiſième c'eſt l'Anatomiſte contemporain d'Hérophile, ou de ſes diſciples, (*Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 8.) Le quatrième, eſt celui

1 *Medicam. Local. Lib* 7. *Cap.* 2.

2 *Voyez encore ci-après*, *Part* 3. *Liv.* 2. *Chap.* 1. *où il eſt parlé des Archiatres*, & *Part.* 3. *Liv.* 1. *Chap.* 2. où il eſt parlé d'un *Thémiſon* Médecin, qui étoit eſclave d'Apulée. *Ibidem*, *Lib.* 2. *Chap.* 3.

celui dont on a parlé au même endroit, & de qui l'on dit, qu'il avoit décrit en vers la compoſition d'une eſpece de Thériaque, ſuppoſé qu'il ſoit different de l'Anatomiſte, ce qui pourroit bien être. Le galant de Livie fait le cinquième. On trouve encore dans Galien un Eudeme qu'il appelle l'*ancien*, & dont il rapporte quelque compoſition de médicament; (*Pharmacor. Local. Lib.* 9. *Cap.* 5.) Athénée (*Lib.* 9.) cite un Eudeme *Athenien*, qui avoit écrit touchant *les herbages*. Enfin Apulée, (*Apolog.* 1.) parle d'un Eudeme qui avoit traité *des animaux*. On ne ſauroit dire, ſi ces derniers ſont differens des quatre ou cinq premiers

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

Vectius Valens, qui eut le même commerce avec Meſſaline femme de Claude, qu'Eudeme avoit eu avec Livie, eſt introduit par Pline, comme Auteur d'un nouvelle Secte. Il y a de l'apparence qu'il avoit auſſi donné dans celle de Thémiſon, mais qu'il commença à y faire quelques changemens, comme firent preſque tous les Méthodiques qui vinrent après lui, & dont chacun prétendit par cette raiſon, je veux dire pour avoir un peu changé les principes de Thémiſon, être l'Auteur d'une nouvelle ſorte de Médecine. Pline ajoûte que Valens étoit fort éloquent, & qu'il s'acquit une grande réputation dans ſon art. Je penſe que c'eſt le même que Cælius Aurelianus appelle *Valens le Phyſicien.*

CHAPITRE. II.

THESSALUS, autre Medecin Méthodique, qui pouſſa la Méthode plus loin que n'avoit fait Thémiſon. Quelques particularitez touchant ſa conduite, & une partie de ſon Syſteme.

Thémiſon, comme on l'a remarqué, étant déja vieux lors qu'il jetta les fondement de ſa Secte, & n'ayant pas eu le temps de méditer aſſez ſur ce ſujet, il en laiſſa le ſoin à ceux qui vinrent après lui. Ses diſciples, dont on a parlé, dûrent travailler à cette affaire, mais on n'apprend aucune particularité de ce qu'ils firent, non plus que des progrès de Vectius Valens, que l'on a dit avoir été occupé à la même choſe. Il y a de l'apparence que tous ces gens-là n'avancerent pas autant que Thessalus, qui vivoit ſous Neron, environ cinquante ans après Thémiſon, & qu'il fut le premier qui amplifia, ou qui corrigea ſi bien les principes de ce Médecin, qu'il eut la réputation [1] d'avoir perfectionné *la Méthode*. Cet homme étoit de *Tralle*, en Lydie, & fils, [2] s'il en faut croire Galien, d'un Cardeur de laine, chez lequel il avoit été élevé parmi des femmes. Cependant la baſſeſſe de ſon extraction, & le peu de ſoin que l'on avoit eu de ſon éducation n'empêcherent point qu'il ne s'avançât, & qu'il ne fit une grande fortune. Le moyen qu'il trouva pour cela fut de tâcher de s'introduire chez les Grands; & comme il ſavoit qu'ils aiment à être flattez, il n'oublia rien de ce côté-là, affectant d'ailleurs une com-

1 *Galen. Introduct.*
2 *De Criſib. Lib.* 2. *Cap.* 4. *Method. Medend. Lib.* 1. *Cap.* 3.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

complaiſance toute particuliere, & des manieres tout-à-fait ſoumiſes; ce qui eſt une conduite que Galien jugeoit bien differente de celle des plus anciens Médecins, tels qu'étoient les deſcendans d'Eſculape, qui commandoient, dit cet Auteur, à leurs malades, comme un Général à ſes Soldats, ou un Prince à ſes ſujets. Au contraire Theſſalus obéiſſoit aux ſiens comme les eſclaves obéiſſent à leurs maîtres. Si ſes malades vouloient *ſe baigner*, il les baignoit; s'ils vouloient *de la glace*, ou *de la neige*, pour boire frais, il leur en donnoit; s'ils ſouhaitoient *du vin*, il leur en accordoit. Ces réflexions de Galien, qui ajoûte que Theſſalus avoit bien des compagnons, font voir que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on a ſu diſtinguer entre *la fin de l'Art*, & *la fin de l'Ouvrier*.

Pour revenir à Theſſalus, 1 il ajoûtoit aux qualitez dont on a parlé, une extrême impudence; & autant qu'il étoit humble, & ſoumis à l'égard de ceux dont il vouloit acquerir, ou conſerver la pratique, autant étoit-il orgueilleux & inſolent par rapport à ceux de ſa profeſſion. On pourroit croire que Galien, qui en parle de la ſorte, le faiſoit par paſſion, d'autant plus qu'il maltraite extraordinairement, tant ce Médecin Méthodique, que ſes diſciples, qu'il appelle *les ânes de Theſſalus*. Mais une preuve que Galien avoit quelque raiſon de traiter Theſſalus d'impudent, c'eſt qu'encore qu'il fût tout viſible que ce dernier avoit bâti ſur les fondemens jettez par Thémiſon, & en partie par Aſclépiade, il ne laiſſoit pas de ſe vanter que tout étoit de ſon cru, débutant par ces termes dans une Epître qu'il adreſſoit à Neron: *J'ai fondé une nouvelle Secte, qui eſt la ſeule veritable, y ayant été obligé, parce qu'aucun des Médecins qui m'ont précedé, n'a rien trouvé d'utile ni pour la conſervation de la ſanté, ni pour chaſſer les maladies; & qu'Hippocrate lui-même a débité ſur ce ſujet pluſieurs maximes nuiſibles.* Theſſalus aſſuroit de plus que perſonne avant lui n'avoit découvert les 2 *rapports*, ou les *convenances* qu'ont les maladies entr'elles, non pas même Thémiſon, qui paſſoit pour avoir le premier parlé de ces rapports, ce qu'il avoit écrit ſur ce ſujet étant, ſelon Theſſalus, quelque choſe de monſtrueux.

Ce ne fut pas là tout. La bonne opinion que Theſſalus avoit de lui-même, ou l'avantage qu'il croyoit avoir ſur tous ceux qui exerçoient le même métier que lui, le porta à cet excès de vanité de ſe donner le titre de 3 *Vainqueur des Médecins*. Voici de quelle maniere Pline parle de cette affaire. Après avoir dit que le Médecin *Vettius Valens*, duquel on a parlé, s'étoit acquis un grand credit dans la Cour de l'Empereur Claude, il continue ainſi: 4 *Peu de temps apres parut Theſſalus, ſous le regne de Neron. Ce Médecin improuvoit toutes les maximes de ceux qui l'avoient precedé, & déclamoit avec une eſpece de rage contre tout ce qu'il y avoit eu de Médecin au monde; mais on peut juger de ſon eſprit & de ſa*

1 *Galen. Method. Med. Lib* 1. *Cap* 1. 2. 3. 4.

2 On les appelloit en Grec κοινότητες, en Latin *Communitates*. termes qui repondent au François *Communautez*; mais ce mot a un uſage fort different dans notre langue.

3 Ἰατρονίκης.

4 Eadem ætas, Neronis principatu, ad Theſſalum tranſilivit, delentem cuncta Majorum placita, & rabie quadam in omnis ævi Medicos perorantem: quali prudentiâ ingenioque, æſtimari vel uno argumento aliud potest, cùm monumento ſuo (quod eſt Appia via) latronicen ſe inſcripſerit. Nullius hiſtrionum equorumque trigarii comitatior egreſſus in publicoe iat. *Plin. Lib.* 29. *Cap.* 1.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

sa conduite en cette occasion, par la preuve qu'il en donna d'ailleurs, lors qu'il prit le titre de Vainqueur des Médecins, *titre qu'il fit graver sur son tombeau, qui est au chemin d'Appius. Jamais Bâteleur*, continue Pline, *n'a paru en public avec une plus nombreuse compagnie que celle que Thessalus avoit ordinairement*, &c.

Il n'y a pas de quoi s'étonner que Thessalus attirât une si grande foule de monde, & particulierement de disciples, 1 promettant, comme il faisoit, d'enseigner toute la Médecine dans six mois Et en effet, si cet art n'eût consisté qu'en ce que les Méthodiques vouloient que l'on en sût, il est sûr qu'il ne falloit pas un long terme pour l'apprendre; puisque d'un côté ils retranchoient, comme on l'a dit, aux Médecins Raisonnans, ou Dogmatiques, l'examen des *causes des maladies*, & que de l'autre ils substituoient aux pénibles *Observations*, sur lesquelles les Empiriques se fondoient uniquement, les Indications tirées des *Rapports* dont ont a parlé, qui étoit la chose du monde la plus aisée; de maniere que le seul travail qui restoit aux Méthodiques ne consistoit presque qu'en la connoissance & au choix des remedes, ce qui n'étoit pas non plus fort difficile, n'en cherchant principalement que de deux sortes.

Voici ce que Galien dit de la difference qu'il y avoit des sentimens de Thessalus à ceux d'Asclépiade, par où nous commencerons à découvrir le systeme du premier. *Thessalus*, 2 dit cet Auteur, *a réduit toutes les maladies qui se peuvent guerir par le régime, à deux sortes, comme avoit fait Asclepiade, mais il a ôté, ou cru inutiles plusieurs vûes particulieres selon lesquelles Asclépiade se conduisoit dans la pratique de la Médecine.* C'est à dire qu'encore qu'Asclépiade regardât l'ouverture ou le resserrement des pores, comme ce qui établit les deux genres principaux des maladies, il croyoit néanmoins qu'il falloit chercher des differences un peu plus particulieres, & distinguer ce que chaque maladie a de propre. Galien oppose 3 en un autre endroit Thessalus à Asclépiade & à Thémison joints ensemble. *Thessalus*, dit il, *a changé quelque chose dans le systeme de Thémison & d'Asclépiade; car au lieu que ceux ci croyoint que comme la santé consiste en la symmetrie ou proportion des pores du corps, & la maladie en la disproportion des mêmes pores, le retour à la symmetrie est ce qui fait le rétablissement de la santé; Thessalus a cru qu'il falloit, pour guérir une maladie, changer entierement tout l'état des pores de la partie malade; & c'est*, ajoûte Galien, *de cette opinion qu'est venu le mot de* 4 métasyncrise, *qui ne signifie autre chose qu'un changement qui arrive dans les pores.*

Pour ce qui regarde la difference qu'il y avoit d'ailleurs entre le systeme de Témison en particulier & celui de Thessalus, c'est ce que l'on ne sait pas bien au juste. On sait seulement en géneral, comme on l'a dit ci dessus, que Thessalus avoit apporté du changement aux dogmes de Thémison, & qu'il passoit pour avoir perfectionné la Médecine Méthodique. Sur ce pied-là il semble qu'on pourroit attribuer à Thessalus tous les principes des Méthodiques qui sont venus après lui; mais nous apprenons de Galien que les Médecins de cette Secte n'étoient guere d'accord entr'eux. Les uns; par exemple, prétendoient

1 *Galen Method. Medend. Lib.* 1. *Cap.* 1.
2 *Method Medend. Lib.* 1. *Cap.* 6.
3 *Method. Medend. Lib.* 4. *Cap.* 4.
4 On expliquera plus particulierement ce terme dans le Chapitre suivant.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

tendoient que le *flux* & le *resserrement* fussent communs à toutes les maladies en général; les autres soûtenoient que ce flux & ce resserrement n'avoient lieu, ou ne servoient d'indication, que dans les maladies qui se guérissent par le régime de vivre, & par là ils excluoient particulierement celles qui demandent le secours de la Chirurgie. C'est, sans doute, ce dernier sentiment qui a obligé l'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, d'ajoûter de nouveaux *rapports* à ceux de Thémison, & il se peut que ces nouveaux rapports soient ceux que Thessalus avoit inventez; mais on n'en est pas entierement sûr, quoi qu'il paroisse qu'il étoit du sentiment qu'on a touché en dernier lieu, comme le premier passage de Galien que nous avons cité, le prouve.

L'Auteur de *l'Introduction*, après avoir remarqué, qu'il y a non seulement des *rapports*, ou des *convenances* qui regardent les *maladies*, mais qu'il y en a encore qui regardent leur *cure;* & que les premiers sont appellez *passifs*, qui consistent au *resserrement* & au *flux*; & les derniers *curatifs*, qui consistent à *relâcher* & à *resserrer;* sans compter une autre espece de rapport qu'il appelle *temporaire*, qui regarde la differente maniere de se conduire dans les differens temps d'une maladie; après avoir, dis-je, fait ces remarques, qui expliquent ce que Thémison avoit dit en gros, il ajoûte qu'il y a des rapports qui concernent la *Chirurgie* en particulier, & qui sont differens des autres; ces derniers rapports consistent à *ôter ce qui est étranger, ou étrange à l'ègard du corps*, ou *à l'égard de son état naturel.*

Il y de deux sortes de choses, poursuit cet Auteur, que l'on peut appeller *étranges* ou *étrangeres* par rapport au corps; les unes sont *extérieures*, les autres *intérieures*. Les extérieures sont, par exemple, *une épine* ou *une fléche*, ou quelqu'autre chose du dehors, qui blesse, & qui demeurant dans la partie blessée y cause une grande incommodité, & empêche qu'on ne puisse guérir; il est visible que les choses étrangeres de cette nature demandent qu'on les ôte & qu'on les retire de la partie. Voilà pour les choses extérieures. Quant à celles qui sont intérieures le même Auteur en fait trois especes differentes. Il y a premierement de certaines choses qui sont dans notre corps, ou qui en font partie, & qui ne laissent pas d'être à charge, comme si elles étoient étrangeres, parce qu'elles ne sont pas en leur lieu; comme, par exemple, *un os disloqué* ou *cassé*, qui demandent par conséquent en partie qu'on les ôte du lieu où ils sont, & en partie qu'on les remette dans leur place naturelle.

Il y a en second lieu, des choses qui deviennent étranges par leurs *excès*, comme par leur *grosseur*, ou par leur *grandeur*, ou par leur *superfluité*; telles sont toutes les especes de *tumeurs*, tous les *abscès*, toutes les differentes sortes *d'excrescences*, de *verrues*, un *sixième doigt* &c. Dont les unes demandent seulement qu'on les ouvre, ou qu'on les dissipe, les autres veulent être coupées ou emportées. Il y a au contraire des choses étranges par *défaut*, comme sont les *ulceres profonds*, le *bec de lievre*, (qui est un manquement de chair, ou une fente dans la levre supérieure) lesquelles insinuent qu'on doit ôter, ou plûtôt remplir le vuide, & suppléer à ce qui manque.

Voilà quelles sont les convenances des maladies Chirurgicales & de leurs remedes. Cet Auteur ajoûte enfin une autre espece de convenance, qu'il appelle *Prophylactique;* qui regarde les maladies causées par les *poisons*, par les *bêtes veni-*

venimeuſes, & en général par *tout ce qui peut cauſer des maladies, ſans que l'on ſache ce que c'eſt.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

Quoi qu'on ne ſoit pas entierement certain que Theſſalus fût l'Auteur de tous ces rapports, ou de toutes ces convenances, comme on l'a dit ci-deſſus, il y a beaucoup d'apparence qu'il l'étoit du moins de celles qui regardent la Chirurgie; puis que l'on ſait d'ailleurs qu'il avoit même établi pluſieurs eſpeces differentes, de quelques-uns des genres que l'on vient de toucher. 1 *Ceux qui ſuivent Theſſalus*, dit Galien, *croyent que tout* ulcere, *en quelque partie du corps qu'il ſoit, demande la même cure. S'il eſt* creux, *qu'il faut toujours* le remplir. *S'il eſt* égal, *qu'il faut toûjours* le cicatriſer. *Si la chair* y croît trop, *qu'il faut* la conſumer. *S'il eſt* récent & ſanglant, *qu'il faut en* réjoindre les bords, & le fermer *inceſſamment.*

Theſſalus établiſſoit même une convenance pour les *vieux ulceres* en particulier. Voici ſes propres termes tirez de Galien. 2 Les convenances des „ vieux ulceres qui ne peuvent ſe fermer, ou qui étant cicatriſez s'ouvrent de„ rechef, ſont très-importantes; puis qu'il faut néceſſairement ſavoir, à l'égard „ des premiers, ce que c'eſt qui empêche qu'ils ne ſe ferment, afin de l'ôter; „ & à l'égard de ceux qui ſe renouvellent après avoir été cicatriſez, ce qui fait „ qu'ils ſe renouvellent, afin qu'on faſſe en ſorte que la cicatrice puiſſe tenir; „ en changeant l'habitude, ou la diſpoſition, de la partie malade, ou même „ de tout le corps, & en le diſpoſant d'une maniere qu'il ne ſouffre plus cette „ incommodité; ce qu'on peut obtenir par les remedes qu'on appelle 3 *Méta„ ſyncritiques.*

„ *Theſſalus continue de cette maniere un peu plus bas:* Les vieux ulceres qui ne „ ſe ferment point, ou qui étant amenez à cicatrice s'ouvrent derechef, four„ niſſent les indications ſuivantes Premierement ceux qui ne peuvent être ci„ catriſez indiquent qu'on ôte, ou qu'on enleve ce qui empêche qu'ils ne ſe „ ferment, & qu'on renouvelle la partie malade, & qu'après les avoir rendu „ ſemblables à des playes recentes, on les traite comme s'ils étoient tout nou„ veaux. Si cela ne réuſſit pas, vous devez employer les remedes adouciſſans, & „ ceux dont on ſe ſert dans les tumeurs accompagnées d'inflammation. Quant „ aux ulceres qui étant cicatriſez s'ouvrent derechef, pendant le temps qu'ils „ commençent à s'ouvrir, ou à s'exulcerer pour la ſeconde fois, ils indiquent „ qu'on les traite comme on feroit un phlegmon, c'eſt à dire, une tumeur „ enflammée, qui ſeroit toute nouvelle, & qu'on y applique un cataplâme „ adouciſſant, juſqu'à ce que 4 l'irritation ſoit paſſée; après quoi vous travail„ lerez à cicatriſer; & enſuite vous appliquerez tout autour du lieu, où étoit „ l'ulcere, une emplâtre, où il entre de la moutarde, & qui faſſe venir de la „ rougeur en la partie, ou quelqu'autre médicament qui en change la diſpoſi„ tion, & faſſe que cette partie ne ſoit plus ſuſceptible du mal comme elle l'é„ toit auparavant. Que ſi vous ne pouvez pas même par cette voye venir à „ bout

1 *Method. Medend. Lib.* 5. *Cap.* 1.

2 *Ibidem. Lib.* 4. *Cap.* 4.

3 On verra dans le Chapitre ſuivant ce que ſignifie ce mot.

4 Ἀγανάκτησις. Ce terme Grec répond préciſément au François; l'un & l'autre eſt métaphorique.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

„ bout de corriger la disposition de la partie, attachez vous à tout le corps en
„ géneral, & tâchez d'y causer du changement par la métasyncrise; ce que vous
„ obtiendrez, ou en faisant faire divers exercices, sur lesquels on prendra avis
„ des experts dans la 1 Gymnastique, ou en augmentant, & diminuant tour à
„ tour la nourriture, ou en débutant par des vomitifs.

Il paroît par ce que l'on vient de dire, que Thessalus ne s'en étoit pas tenu aux-convenances de Thémison. On parlera dans le Chapitre suivant de quelques autres nouveautez qu'il avoit introduites, après avoir vu ce qu'il entendoit par le mot de *métasyncrise* dont il se servoit.

CHAPITRE III.

De la Métasyncrise, *& des remedes* métasyncritiques. *De* l'Abstinence de trois jours; *& de l'effet des* Purgatifs *selon Thessalus.*

ON a pu comprendre par ce qui a été dit, que ce que Thessalus appelloit *métasyncrise* étoit *un changement qu'il prétendoit faire dans tout le corps, ou dans quelque partie seulement.* Galien rend le mot *métasyncrisis* par celui de *metaporopoiesis*, qui marque que le changement dont on a parlé arrive par rapport à l'état des *pores*. Pour entendre mieux quelle est la force, & la vraye signification de ces mots, il faut se souvenir du sentiment d'Asclépiade touchant les corps des animaux, qu'il prétendoit avoir été formez, aussi bien que tout ce qu'il y a dans le monde, par *la rencontre des atomes*, ce qui l'obligeoit d'appeller tous les corps συγκρίματα, ou συγκρίσεις, *confusions*, ou plûtôt *assemblages*, parce qu'ils étoient, selon lui, un effet de l'assemblage & du mêlange des atomes. Asclépiade se servoit encore, pour expliquer ce qui arrivoit aux corps, des termes de συγκρίνεσθαι, & διακρίνεσθαι, *se mêler*, & *se séparer*; de maniere que si le premier de ces mots marquoit ce qui arrive aux atomes, lors qu'ils s'unissent pour former les corps, & si le second marquoit leur dissolution, il fallut inventer un troisième mot qui exprimât le changement qui se fait lors que ces mêmes corps, après s'être désunis, retournent en leur premier état, & ce mot fut celui de μετασυγκρίνεσθαι. Cælius Aurelianus, qui étoit lui même Méthodique, traduit ce terme par *recorporare*, & μετασύγκρισις, qui en a été formé, par *recorporatio*. Je ne ne sai, au reste, si Asclépiade, qui avoit employé les termes de συγκρίνεσθαι, & διακρίνεσθαι, s'étoit aussi servi de μετασυγκρίνεσθαι; mais Cassius, que nous avons compté entre ses disciples, s'en est servi; en sorte qu'il paroît du moins, que Thessalus, qui est venu long-temps après Cassius, ne l'avoit pas inventé. Quoi qu'il en soit, 2 Galien remarque avec raison que Thessalus ne se tenoit pas dans les bornes de la *Méthode*, lors qu'il mettoit en usage ce dernier mot; puis que ce mot ne pouvoit être entendu qu'on ne supposât auparavant, comme une chose conue, les *petits corps* & leur *assemblage*. Or cela étoit au delà de ce que les Méthodiques faisoient profession

1 On a vu dans la *Part.* 1. *Liv.* 2. *Chap.* 8. ce que signifie ce terme.
2 *De Simplic. Medicam. Facultat. Lib.* 5. *Cap.* 25.

feſſion de ſavoir; car ils ne vouloient point qu'on pénetrât dans des cauſes qui étoient encore moins cachées que n'étoient ces principes d'Aſclépiade. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

L'on a vu par le dernier paſſage de Theſſalus, que la *moutarde* eſt miſe au rang des *médicamens métaſyncritiques*. On regardoit de la même maniere tous les ſimples acres & brûlans, qui font rougir la peau, ou qui excitent des veſſies, ou cauſent de la demangeaiſon à la partie ſur laquelle on les a appliquez, telles que ſont la *moutarde*, la *grenouillette*, le *thapſia* &c. 1 *Le ſuc & la racine de thapſia*, dit Dioſcoride, *ſont les plus forts de tous les médicamens qui ont une proprieté* métaſyncritique, *ſoit pour attirer du profond du corps, ſoit pour* 2 *changer l'état des pores*. Quoi que cet Auteur, qui vivoit en même temps que Theſſalus, comme on le verra dans la ſuite, ſe ſoit ſervi du terme de *métaſyncritique*, on n'en peut pas inferer certainement qu'il fût de ſa Secte. On trouve ce même terme, par rapport aux médicamens, dans Galien, dans Oribaſe, dans Aëtius, dans Paul Eginete. Ces Médecins ne faiſoient pas difficulté de l'employer pour marquer cette ſorte de médicamens qui tirent de loin, quoi qu'ils n'en fiſſent pas l'uſage qu'en faiſoient les Méthodiques, ou qu'ils ne raiſonnaſſent pas comme eux. On verra plus particulierement quels étoient ces médicamens & la maniere dont les Méthodiques s'en ſervoient, dans les Chapitres ſuivans.

Au reſte ſi Theſſalus n'étoit pas l'Auteur de la métaſyncriſe, il fût le premier qui introduiſit *l'Abſtinences de trois jours*, par laquelle les Méthodiques commençoient la cure de toutes les maladies, & qui fit que ceux de cette Secte furent appellez dans la ſuite *Diatritarii*, de διατριτὸς, qui eſt le nom que Theſſalus avoit donné à cette abſtinence, & qui marque le terme de *trois jours* auquel ce Médecin l'avoit limitée. Aſclépiade & pluſieurs autres anciens Médecins avoient, à la verité, fait jeûner leurs malades pendant un certain terme, mais ce terme n'avoit pas eu de regle certaine, comme on a pu le remarquer ci-deſſus. On verra plus particulierement ce que c'étoit que cette abſtinence quand on parlera de la pratique des Méthodiques.

Ce ſeroit ici le lieu de traiter de celle de Theſſalus en particulier. Il s'en trouve divers petits échantillons dans Cælius Aurelianus, qui compte ce Médecin entre les principaux Auteurs de la Secte. Mais comme le même Cælius ne rapporte rien de bien ſuivi ſur ce ſujet, & qu'il nous a donné d'ailleurs un corps complet de pratique ſelon les regles de la plus exquiſe *Méthode*, nous laiſſerons Theſſalus, qui dans le fond n'étoit pas fort different de Cælius, ou de Soranus, que celui-ci a traduit, pour parler de ces deux derniers, qui nous fourniront abondamment de matiere par rapport au Syſteme & à la Pratique de la Secte de Theſſalus, qui étoit auſſi la leur.

Nous remarquerons ſeulement en finiſſant ce Chapitre, que Theſſalus ayant ſuivi Aſclépiade, & ayant même encheri ſur lui, en ce qu'il condamnoit les *purgatifs*, il fut ſuivi lui même à cet égard par tous les autres Méthodiques, qui regarderent ce ſentiment comme un des dogmes fondamentaux de leur Secte. Les raiſons que Theſſalus avoit de ne vouloir point de purgatifs ſont à peu près les

1 *Lib* 4. *Cap.* 157.
2 Μεταποιητικὰ

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

les mêmes que celles d'Erasistrate ou de Chrysippe, qui sont les premiers qui se soient déclarez contre cette sorte de médicament, & qui avoient été ensuite soutenus par Asclépiade. Voici de quelle maniere Thessalus s'exprimoit pour combattre le sentiment opposé & pour appuyer le sien. 1 *Prenons*, disoit-il, *un Athlete tel que l'on voudra, c'est à dire l'homme le plus robuste & le plus sain que l'on puisse trouver, & donnons lui un médicament purgatif; nous verrons qu'encore qu'il n'eût rien avant cela que de bon & d'entier en tout son corps, ce que le médicament en fera sortir sera corrompu. Nous inferons de là, sans qu'on puisse y contredire, que ce qui sort n'étoit pas auparavant dans le corps de cet homme, puis qu'il se portoit bien. Nous en inferons en second lieu, que le médicament a fait deux choses en cette rencontre, la premiere de changer en pourriture, ou de corrompre ce qui n'étoit pas corrompu auparavant, & la seconde de le faire sortir.* Thessalus ajoûte un peu plus bas, *que les Médecins de la Secte d'Hippocrate étoient des insensez, de ne s'appercevoir pas, que quand ils vouloient purger la bile, ils purgeoient la pituite; & au contraire quand ils cherchoient à vuider la pituite, qu'ils vuidoient la bile*, d'où il tire encore cette conséquence, *que les purgatifs ne peuvent que nuire en faisant un tout autre effet que celui qu'on en attend.*

On n'a plus rien à remarquer touchant Thessalus, si ce n'est qu'il avoit composé 2 plusieurs gros volumes, ce qui ne s'accordoit pas avec la profession qu'il faisoit d'enseigner la Médecine en six mois; car il falloit apparemment plus de temps pour lire tous ces livres.

CHAPITRE IV.

SORANUS, le plus estimé de tous les Méthodiques. Quatre ou cinq Médecins de ce nom.

LE plus habile de tous les Médecins Méthodiques & celui qui mit la derniere main à la *Méthode*, ce fut SORANUS, c'est du moins là le jugement qu'en fait Cælius Aurelianus, qui étoit de la même Secte, & qui fait remarquer diverses fautes que Thessalus avoit commises par rapport aux principes de la Secte dont il s'agit, quoi que d'autres l'ayent regardé comme celui qui avoit perfectionné cette espece de Médecine. On pourroit croire que les Méthodiques ayant été partagez entr'eux, l'un donnoit la préference à un Médecin & l'autre à un autre, & que Cælius ne préfere Soranus à Thessalus, que parce qu'il étoit prévenu en faveur des sentimens du premier. En effet, je ne doute point que cet Auteur ne se fût déterminé en partie par cette consideration; mais il est certain d'ailleurs que Soranus a été estimé même par des Médecins qui n'étoient pas de sa Secte. Galien qui ne ménage pas fort les Méthodiques, & qui maltraite particulierement Thessalus, ne dit rien contre Soranus. Au contraire, il témoigne en rapportant la description que ce dernier avoit donnée de quelques médicamens; il témoigne, dis-je, qu'il avoit vu par experience que

1 *Galen. Contra ea quæ à Juliano in Aphorism. Hippocr. dicta sunt, Cap.* 8.
2 *Method. Medend. Lib.* 2. *Cap.* 3.

que ces médicamens étoient bons, Suidas dit auſſi que Soranus avoit écrit pluſieurs livres qui étoient fort eſtimez. L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, qui attribue, comme on l'a vu ci-deſſus, à Theſſalus d'avoir perfectionné la *Méthode*, met ſimplement Soranus au rang de quelques autres Méthodiques, dont on parlera ci-après, qui avoient eu des ſentimens particuliers. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

1 Soranus vivoit ſous les Empereurs Trajan & Adrien. Il étoit d'Epheſe; ſon pere s'appelloit *Ménandre*, & ſa mere *Phebé*. Il avoit demeuré enſuite à Alexandrie, mais il étoit enfin venu s'établir à Rome, où il pratiqua la Médecine ſous les Empereurs qu'on a nommez. Ses écrits ſe ſont perdus, mais on peut en quelque maniere ſe dédommager de cette perte en liſant Cælius Aurelianus, qui avouë lui-même, comme on le verra au Chapitre ſuivant, que tout ce qu'il a écrit n'eſt qu'une traduction des ouvrages de Soranus.

Il y a eu trois, ou quatre autres Médecins du même nom. Le premier étoit Epheſien auſſi bien que le précedent, mais il a vécu long-temps après lui. Suidas remarque que ce ſecond Soranus avoit auſſi écrit divers livres de Médecine, entre leſquels il y en avoit un qui étoit intitulé, *Des maladies des femmes*, ou *Des choſes qui regardent les femmes*. C'eſt apparemment de ce livre qu'a été tiré le fragment Grec qui a pour titre, *De la matrice & des parties des femmes*, qui a été mis au jour par Turnebe, dans le Siecle paſſé, & qui eſt auſſi à la fin du vint-quatrième livre d'Oribaſe. On trouve pareilement dans 2 Ætius divers extraits des livres d'un Soranus concernant *les maladies des femmes*. Ce Soranus étoit, ſans doute, celui dont on vient de parler. Il paroît du moins par quelques-uns des remedes que contenoient ces livres, que le premier Soranus n'en étoit pas l'Auteur. On trouve, par exemple, dans le Chapitre du ſcirrhe de la matrice, la propoſition d'un *purgatif*, ce qui étoit contre la pratique des Méthodiques, & particulierement contre celle du premier Soranus, comme on le verra ci-aprés. C'eſt ce ſecond Soranus qui a écrit *la vie d'Hippocrate* que nous avons. Cette piece a été tirée d'un livre du même Auteur qui coutenoit les vies de tous les Médecins qui l'avoient précedé, & l'hiſtoire des Sectes qu'ils avoient ſuivies; ce qui étoit un deſſein approchant du mien.

Le troiſième Soranus étoit de Molles en Cilicie; on le diſtingue des autres par le ſurnom de *Mallotes*. Suidas nous apprend qu'un Philoſophe & Médecin nommé *Aſclepiodotus*, dont il fait un grand cas, donnoit à ce troiſième Soranus le premier rang entre tous les Médecins, qui ſont venus après Hippocrate. 3 Quelques-uns ont cru que le petit livre Latin, intitulé *Introduction à la Médecine*, qui a été imprimé à Baſle & à Veniſe, ſous le nom de Soranus d'Epheſe, étoit de Soranus *Mallotes*. 4 Voſſius prétend que cet ouvrage n'eſt d'aucun des trois qu'on a nommez, mais d'un Ecrivain Latin; & il y a toute ſorte de raiſon de croire qu'il ne ſe trompe pas, non plus qu'en ce qu'il ajoûte, que cette Introduction à la Médecine eſt d'une très-petite conſéquence. C'eſt en effet très-peu de choſe, & ſans doute l'ouvrage d'un chetif Médecin,

1 *Voſſ. de Hiſtor. Græc. Lib.* 3. *Suidas.*

2 *Tetrabibl* 4. *ſerm.* 4.

3 *Joannes Lonæus Boſcius Oration. de Medicinæ Auctoribus.*

4 *De Philoſophia.* Marſilius Cognatus eſt du même ſentiment. *Voyez la Centurie des Plaigiaires de Mr. Fabricius.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

cin, quel qu'il puisse avoir été. Cet Auteur s'addresse à Mecenas, dans le Chapitre cinquième, comme pour faire croire qu'il a vécu dans le temps de ce Favori d'Auguste, mais la supposition est trop grossiere, comme d'autres l'ont remarqué avant moi.

Il n'y a rien de plus absurde que les signes des maladies mortelles rapportez par ce prétendu Soranus: *Si quelcun*, dit-il, *a mal à la tête, si sa face est enflée sans douleur; si la même enflure, ou tumeur survient à la poitrine, & à la main gauche, & que le malade se gratte continuellement les narines, il mourra le vint-troisième jour. Si les genoux d'un phrenétique deviennent de couleur de rose avec une veritable inflammation, il mourra ce même jour. Si un homme*, dit un peu plus bas notre Auteur, *a la luette enflammée, ou relâchée, & qu'il lui vienne sous la langue une pustule* 1 *comme un pou de pourceau, & que le malade souhaite de se baigner ou d'être fomenté, il mourra de cette maladie. S'il vient à quelcun dans une fiévre aigue* 2 *une tumeur noire entre deux doigts de la main, que cela soit accompagné de douleur dès le commencement de la maladie, & que le malade souhaitte le bain, il mourra le troisième jour. Si quelcun a une douleur d'estomac & une fiévre aiguë, s'il lui survient une pustule douloureuse au pied droit, & qu'il ne souhaite rien, il mourra le vint-deuxième jour. S'il vient à quelcun, dans* 3 *un cholera, trois pustules, en forme de poix chiche, auprès du nombril, l'une blanche, l'autre rouge, & la troisième livide, il mourra le même jour. Si quelcun a des douleurs de ventre, & qu'il lui vienne au sourcil, ou au bas de la paupiere une tumeur noire, en maniere de noisette, il mourra dans quatre jours.* Voilà qui passe toute la pénetration des prognostics ordinaires des Médecins; & quoi qu'il s'en trouve d'assez singuliers dans les Coaques d'Hippocrate, comme on l'a remarqué ci-devant, il y en a peu qui approchent de ceux que l'on vient de lire, & de cinq ou six autres que Soranus propose encore, qui est tout ce qu'il dit sur la matiere des signes.

Il semble que des progestics de cette sorte ont été tirez des écrits de quelque Empirique peu judicieux, & l'on en pourroit inferer que notre Auteur étoit de la Secte des Empiriques. Mais il paroît d'ailleurs qu'il n'en étoit point, en ce qu'il veut qu'un Médecin entende la Grammaire, la Rhetorique, l'Arithmétique, & l'Astronomie, &, ce qui est de plus particulier, qu'il s'engage même par serment d'apprendre ces arts, ou ces sciences. Il y joint encore 4 ailleurs la Philosophie, & il veut qu'un Médecin ait conoissance des élemens du corps, des facultez &c. Il paroît enfin que notre Auteur n'étoit pas de la Secte Empirique par un passage tiré de la fin du Chapitre quatriéme, où il dit expressément qu'un Médecin doit joindre le raisonnement à l'experience, s'il ne veut pas exposer la profession qu'il exerce, à la raillerie de tout le monde, que l'experience est aveugle sans la raison &c.

Un

1 *Instar pediculi porcini.*

2 *Tumor niger in modum horbilia.* Je ne sai ce que cet Auteur entend par le mot *horbilia*, à moins qu'il n'ait voulu désigner cette pustule qui vient au bord des paupieres, & qu'on appelle *hordeolum.*

3 *Choleribus laborans.*

4 *Cap.* 1. *&* 3.

1 Un Savant, qui a fait cette derniere remarque avant moi, ajoûte qu'il eſt aiſé devoir que Soranus étoit de la Secte Méthodique, mais il me pardonnera ſi je ne ſuis pas de ſon ſentiment à cet égard, non plus qu'en ce qu'il ſoupçonne que le petit livre dont il s'agit peut être de Cælius Aurelianus. Je n'y trouve ni traces, ni veſtiges des opinions des Méthodiques en géneral, ni de celles de Cælius en particulier. Au contraire tout y eſt diamétralemnet oppoſé au ſyſteme de l'Auteur que l'on vient de nommer, & à celui des autres Médecins de ſa Secte. Le ſtyle, qui a quelque rapport à celui de Cælius, n'eſt pas une preuve ſuffiſante pour conclurre que cet Auteur & celui de l'Introduction à la Médecine ſoient une même perſonne. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

Au reſte, il n'y a pas grand fondement à faire ſur le titre qui eſt au devant du livre de notre prétendu Soranus, où il eſt traité *d'Archiater vetuſtiſſimus & Peripateticus.* Je ne ſai ſi cet Auteur étoit Peripatéticien, cela pourroit être, mais il eſt viſible par ſon langage, qu'il n'eſt pas fort ancien, & il paroît d'ailleurs qu'il ne mérite pas d'être appellé *Archiater.* On pourroit dire que celui qui a attribué ce livre à Soranus d'Epheſe, ou qui a emprunté le nom de cet ancien Médecin, a ajouté la qualité *d'Archiater*, que le veritable, ou le premier Soranus pouvoit poſſeder; mais ce Soranus lui même n'a jamais eu ce titre, comme on le verra 2 ci-après.

On trouve dans les Priapées de Scoppius des Lettres de Marc Antoine à un Q. Soranus, & de celui-ci à M. Antoine, de Cléopatre au même Soranus, & de Soranus à Cléopatre. Dans ces lettres l'on demande & l'on donne des remedes contre l'incontinence. Ce ſont des pieces viſiblement ſuppoſées.

L'Auteur de la vie d'Hippocrate cite un quatrième, ou un cinquième Soranus qui étoit, dit-il, de l'Iſle de Cos.

CHAPITRE V.

CÆLIUS AURELIANUS, Copiſte de Soranus. Quelques remarques géneralesouchant ſa perſonne, & ſes Ecrits.

CEt Auteur a écrit en Latin. Il paroît par ſon ſtile, qui eſt d'ailleurs aſſez particulier, comme on le verra ci-après, qu'il étoit African; & c'eſt ce que confirme le titre de ſon livre, où il eſt appellé *Cælius Aurelianus Siccenſis.* Sicca étoit le nom d'une ville de Numidie. 3 D'autres l'ont appellé *Lucius Cælius Arianus*, au lieu d'*Aurelianus*; comme s'il avoit été d'*Aria*, ou d'*Ariana*, qui ſont des Provinces de l'Aſie, mais le plus grand nombre des Savans eſt pour le premier de ces deux noms. On trouve auſſi dans Caſſiodore un *Cælius Aurelius*, qui doit être le même, comme on le verra ci-après.

On ne ſait rien de certain touchant le temps auquel il a vécu. Quelques uns l'ont cru plus ancien que Galien, parce que ce dernier ne ſe trouve point cité parmi les Auteurs dont Cælius a rapporté les ſentimens, & qui ſont en aſſez grand

1 *Johannes Albert. Fabricius, in Centuriâ Plagiariorum.*
2 *Voyez Part. 3. Liv. 2. Chap. 1. où l'on traite amplement des Archiatres.*
3 *Vide Reineſii Var. Lect. Lib. 3. Cap. 18.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

grand nombre: mais comme Galien ne l'a point cité non plus, & que Cælius a néceſſairement écrit après Soranus, qui vivoit ſous Adrien, & qui n'a par conſéquent précedé Galien, que d'environ trente, ou quarante ans, ſi cette ſorte de preuve étoit valable, il s'enſuivroit tout au plus, de ce que l'on vient de dire, que Galien & Cælius pourroient avoir écrit en même temps, & ne s'être pas conus, Mais quoi que l'on puiſſe certainement inferer de ce qu'un Auteur en cite un autre, que celui qui eſt cité a vécu, ou a écrit le premier, il ne s'enſuit pas qu'un Auteur qui n'eſt point cité, ait dû vivre après celui qui ne le cite point, ou en même temps que lui, parce que les Auteurs, ſuppoſé qu'ils ayent conu ceux dont ils n'ont point parlé, ce que nous ne ſavons pas, peuvent avoir eu leurs raiſons pour n'en dire rien. Galien, par exemple, pourroit n'avoir pas cité Cælius (ſuppoſé que celui-ci eût vécu le premier, ce que je ne crois pas) parce qu'il avoit aſſez d'autres Grecs auxquels il pouvoit s'attacher, ſans perdre ſon temps à refuter un Auteur Latin, comme étoit Cælius, demi Barbare d'ailleurs, & Copiſte des Grecs. Cælius de même, quoi qu'il ait apparemment vécu après Galien, peut n'avoir point fait mention de lui, parce que celui-ci étoit ennemi juré des Méthodiques. C'eſt comme en a jugé Reineſius, qui fondé ſur la maniere d'écrire de notre Auteur, ne le met que dans le cinquième ſiecle de N. S. J. C. On peut voir dans 1 la note que eſt au bas de la page ce que dit à cet égard ce ſavant Critique, par où il exprime d'ailleurs parfaitement le caractere de notre Auteur.

Cælius Aurelianus avouë lui-même qu'il a traduit Soranus. Cependant il paroît qu'il n'a pas ſimplement rendu mot à mot en Latin, ce que ce Médecin avoit écrit en Grec, puiſqu'il parle ſouvent de Soranus, comme d'un tiers. *Un tel*, dit-il, par exemple, *eſt d'un tel avis, mais Soranus, pour lequel je ſuis, eſt d'un avis contraire.* Il dit encore à la fin de ſa préface ſur ſes livres, des maladies longues, qu'il va commencer par la *douleur de tête*, à l'imitation de Soranus, qui avoit commencé par là à traiter de ces mêmes maladies Or il eſt viſible qu'il n'auroit pas parlé de la ſorte s'il n'avoit été qu'un ſimple traducteur; mais comme Soranus étoit ſon Héros, & comme il l'appelle, *le Prince de ſa Secte*, il ne fait point de difficulté d'avouer qu'il ne parle qu'après Soranus, qu'il pouvoit d'ailleurs avoir en partie copié.

De plus ce qui ſemble prouver que Cælius ne doit pas être regardé comme un ſimple Copiſte des ouvrages d'autrui, c'eſt qu'il cite lui-même pluſieurs livres de ſa façon, & entr'autres un livre de *lettres Grecques*, adreſſées à un nommé

1 Stilo, ut ferebat ſeculum, (quinto enim vixiſſe arbitramur, cùm Linguæ Latinæ puritas Europæarum gentium idiotiſmis, & Hunnorum Gothorumque barbarie penè decoxiſſet) & genius patriæ, quæ Sicca Veneria Africæ non ignobile oppidum fuit, uſus eſt grandi, implexo, difficili, ad tautologias uſque luxuriante, irregulari, ſemiſolæco nonnunquam, modò archaiſmis, modò peregrinis & novis à vulgò acceptis ſuſpendente Lectorem. omnino mirifico, quaſi Ennodii aut Fulgentii alicujus, qui Latini Græcum videri voluiſſe, Græci locutum Latinè exiſtimare poſſint: Græcorum ubique adſectator eſt & interpres, interdum infelicitate etiam ſua feſtivus. Quamvis enim ubique ferè crepet Græcos, in horum tamen literis non nimis profundè doctum fuiſſe, & minutiis præſertim Grammaticis non noſſe attendere adparet: nonnunquam etiam ſcientem volentem, uſitatâ ſignificatione neglectâ, novam utcumque quadrantem vocabulis impoſuiſſe, &c. *ibidem Cap.* 17. Je doute que Cælius ait vécu auſſi tard que Reineſius le dit. Voyez ce que l'on ajoûte un peu plus bas.

mé Prætextatus, dans leſquelles il combattoit fortement l'uſage de la *Hiere*, qui étoit un médicament purgatif dont Thémiſon s'étoit ſervi, & dont on parlera encore ci-après. Cælius cite encore un livre qu'il avoit dédié à un certain *Lucrece*, & qui contenoit *un abregé de la Médecine par demandes, & réponſes*; des livres de *Chirurgie*; d'autres touchant les *fiévres*, les *cauſes des maladies*, les *remedes ordinaires*, la *compoſition des médicamens*, les *maladies des femmes*, & enfin *la conſervation de la ſanté*. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

Il n'y a pas de l'apparence que tous ces livres fuſſent copiez de Soranus, mais il ſe peut que ceux dont on a parlé auparavant, le fuſſent, pour la plus grande partie. A cela près on ne comprend pas comment Cælius n'auroit parlé dans ces premiers livres que des Médecins qui ont précedé Soranus, & comment il n'en auroit point cité pluſieurs autres qui ont vécu pendant l'eſpace de deux ou trois ſiecles, qui ſe ſont écoulez entre Soranus, & lui, ſelon la ſuppoſition de Reineſius, ce qu'il n'a point fait, quoi que ceux qu'il cite d'ailleurs ſoient en grand nombre. Il faut néceſſairement admettre cette conſéquence, ou convenir que Cælius eſt plus ancien que Reineſius ne l'a cru, ce qui pourroit être; car enfin le ſtile, par où l'on en juge, peut tromper, outre qu'il eſt aiſé de voir que ces livres ont été fort alterez, comme tout le monde en convient. Si le *Cælius Aurelianus*, de Caſſiodore (*Divinar. Lection Cap.* 31.) eſt le même que notre Cæl. Aurelianus, comme il ſemble que cela doit être, puiſque Caſſiodore met expreſſément l'Auteur qu'il cite, au rang des Médecins qui ont écrit en Latin. Si c'eſt, dis-je, le même, il aura vécu, pour le plus tard, dans le ſiecle cinquième; car Caſſiodore eſt lui-même de ce ſiecle-là. Mais il n'eſt pas impoſſible que notre Auteur ait précedé celui qui le cite de deux ou trois ſiecles, & qu'il n'ait pu écrire peu de temps après Soranus, qui étoit du ſecond. Son ſtile, comme je l'ai dit, n'eſt pas une aſſez forte preuve du contraire. Tertullien, qui étoit auſſi Africain, & qui a ſuivi de près Soranus, a un ſtile aſſez dur, quoi qu'un peu meilleur que celui de Cælius Aurelianus. Au fond ce dernier étoit un étranger, qui pouvoit ne parler pas ſi bien Latin, que l'on parloit encore de ſon temps, même dans les Provinces.

Quoi qu'il en ſoit, il ne nous eſt reſté des Ouvrages de Cælius que ces mêmes livres, dont il fait honneur à Soranus, dans leſquels il traite *des maladies aigues*, & *des maladies longues*, mais par bonheur ce ſont les principaux, puiſqu'ils renferment la maniere de traiter, ſelon les regles des Méthodiques, preſque toutes les maladies, à la reſerve de celles qui demandent le ſecours de la Chirurgie. Un autre avantage que l'on en tire, c'eſt que notre Auteur, en voulant refuter les ſentimens de pluſieurs fameux Médecins de l'Antiquité, nous a conſervé divers petits extraits de leur pratique, de laquelle nous ne ſaurions rien ſans lui, à la reſerve de ce qui concerne Hippocrate, qui eſt le premier de ceux dont il eſt parlé, & de qui il rapporte néanmoins quelques paſſages qui ne ſe trouvent pas dans les œuvres que nous en avons. Les autres qu'il cite le plus ſouvent ſont, *Diocles*, *Praxagore*, *Heraclide Tarentin*, *Aſclépiade*, & *Thémiſon*. Ce ſont, dis-je, ces Médecins auxquels il s'attache plus particulierement, & dont il examine la pratique avec plus d'exactitude. Il leur joint encore *Eraſiſtrate* & *Hérophile*, mais ces deux derniers, comme il remarque, n'ayant pas écrit ſur toutes les maladies, c'eſt par cette raiſon qu'il

n'en

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

n'en parle pas si souvent que des autres. Il cite aussi en divers endroits *Séra-pion*, & il y a de l'apparence qu'il l'auroit cité plus fréquemment, s'il n'avoit regardé Héraclide 1 comme renfermant lui seul tout ce que les Empiriques avoient de meilleur. Les autres dont Cælius fait plus rarement mention, sont en assez grand nombre. L'on y trouve non seulement *Thessalus*, & quelques autres Médecins Méthodiques dont on parlera dans la suite, mais encore divers autres de toutes les Sectes indifferemment, tant de ceux dont on a déja parlé, que de ceux dont on n'a rien dit.

Pour revenir aux livres de cet Auteur, que nous avons dit qui traitoient des maladies considerées, ou comme *aigues*, ou comme *longues*, il faut remarquer que cette distinction des maladies faisant un des *rapports* des Méthodiques, ces Médecins affectoient de suivre cette même distinction, ou division, dans les titres qu'ils donnoient à leurs livres de pratique. Asclépiade avoit bien écrit des livres intitulez *des maladies aiguës;* mais Thémison, 2 selon la remarque de notre Autreur, avoit été le premier qui eût écrit en particulier *des maladies longues*, & qui eût donné ce dernier titre à ses livres. Cælius assure même, que de tous les Médecins qui avoient précedé Thémison, les uns n'avoient rien dit de ces maladies, ou parce qu'ils les jugeoient incurables, ou parce qu'ils les croyoient plûtôt de la dependance des *Baigneux*, ou de ceux qu'on appelloit 3 *Aliptæ*, & *Iatraliptæ*, que de celle des Médecins; les autres en avoient écrit deça delà dans leurs livres de pratique, & en même temps qu'ils avoient traité des maladies aiguës. Notre Auteur ajoûte que *Thessalus*, & *Soranus*, ayant imité Thémison, furent aussi suivis par divers autres. Les deux premieres Editions que nous avons des livres de Cælius Aurelianus, sont celle de Paris de l'année 1529. in folio, qui ne contient que les trois livres *des maladies aiguës*; & celle de Basle de la même forme, où l'on ne trouve que les cinq livres *des maladies chroniques*. Jean Sichard qui a donné cette Edition, croyoit que les livres des maladies aiguës avoient été perdus avec les autres ouvrages de Cælius. La troisième, qui est aussi in folio, est celle d'Aldus de 1547. ou Cælius est joint à d'autres Auteurs, & où il n'y a non plus que les cinq livres dont on vient de parler. Dalechamp a enfin fait imprimer ce même Auteur complet, à Lyon en 1567. chez Rouillé in octavo, avec des notes marginales, mais il ne s'est pas nommé. Van der Linden parle encore d'une Edition de Londres, qu'il attribue au même Dalechamp; mais j'apprens de bon lieu que l'on doute qu'il s'y en soit jamais fait aucune.

1 *Acutor. Lib.* 1. *Cap.* 7.

2 *Tardar. Præfat.*

3 On parlera de ces gens-là dans le premier Livre de la troisiéme Partie, & on en a déja dit un mot ci-dessus, *Part.* 1. *Liv.* 2. *Chap.* 8.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

CHAPITRE VI.

Réduction de chaque maladie sous le genre qui lui convient, selon Cælius. On parle aussi de l'Hydrophobie en particulier, & de quelques autres maladies rares décrites par le même Auteur.

APrès avoir parlé du titre des livres de Cælius, il faut voir un peu plus particulierement ce qu'ils contiennent. Nous y sommes d'autant plus obligez que c'est le seul ouvrage bien complet qui nous soit resté concernant la pratique des Méthodiques ; ce que nous avons dit jusques à present n'ayant guére regardé que les élemens de la *Méthode*, ou les premiers principes sur lesques les Méthodiques croyoient que la Médecine en géneral est fondée. L'on a vu que les Médecins de cette Secte regardoient toutes les maladies, tant les *aiguës*, que les *longues*, comme étant compriſes sous deux genres principaux, le genre *resserré*, & le genre *relâché*, desquels il en naît un troisième, qu'ils appelloient *mêlé*, lorsque la maladie tenoit en partie du premier de ces genres, & en partie du second. L'on verra maintenant en particulier quelles sont les maladies que Cælius rangeoit sous chacun de ces genres.

Pour commencer par les maladies dépendantes du 1 *resserrement*, & qui sont en même temps *aiguës*, notre Auteur met en ce rang premierement la *Phrénesie ;* quoi qu'il reconoisse qu'il y en a une espece qui appartient au *relâchement*, laquelle se distingue de la premiere par des décharges fréquentes du ventre, ou par des sueurs continuelles. Il vient ensuite à la *Léthargie*, qui dépend, selon lui, d'un resserrement encore plus fort que celui qui fait la phrénésie, & qu'il définit, après Soranus, par 2 *un assoupissement profond, accompagné d'une fiévre aiguë, quoi que le pouls soit en même temps grand, tardif, & vuide.* La *Catalepsis* vient après, qui a du rapport avec la Léthargie, & dont on parlera encore à la fin de ce Chapitre. Cælius passe de ces maladies à la *Pleuresie*, & à la *Péripneumonie ;* il reconoit qu'elles sont sous le genre *mêlé*, c'est à dire, qu'elles tiennent partie du *resserrement*, & partie du *flux ;* du dernier entant que les malades crachent, & rendent des phlegmes, ou quelquefois du sang ; du premier entant qu'il y a tumeur dans la partie malade, toute *tumeur* marquant nécessairement le resserrement ; & comme cette tumeur est ce qu'il y a de plus considerable en cette rencontre, cela fait que le resserrement l'emporte par dessus le flux. Toutes ces maladies sont accompagnées de fiévre En voici d'autres qui toutes aiguës qu'elles sont s'en trouvent exemptes ; *l'Esquinancie*, de laquelle il y a diverses especes, qui dépendent toutes de quelque *tumeur*, ou *enflure* interne, ou externe, *l'Apoplexie*, les *Convulsions*, l'*Ileus*, l'*Hydrophobie*, ou la *Rage*, dont on parlera encore ci-après, &c.

Les maladies *longues* dépendantes du genre *resserré* sont, la *Douleur de tête*, qui

1 *Morbi strictura*, comme les appelle Cælius.

2 Pressura, id est, sopor profundus, celer vel acuta, cum acutis febribus, & pulsu magno, tardo, & inani. *Acutor. Lib.* 2. *Cap.* 1.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

qui revient de temps en temps, les *Vertiges*, l'*Asthme*, qui tient aussi en partie du *flux*, par la raison qu'on a touchée en parlant de la pleuréſie, l'*Epilepſie*, la *Manie*, la *Jauniſſe*, la *Suppreſſion des Hémorrhoïdes*, & *celle des Mois*, la *Polyſarcie*, ou le trop de chair, la *Mélancholie* qui dépend aussi en partie du *flux*, à cauſe des vomiſſemens & des diarrhées qu'ont de temps en temps ceux qui en ſont atteints. La Paralyſie, les Caterrhes, la Phthiſie, la Colique, la Dyſenterie tiennent aussi de l'un & de l'autre genre; *l'Hydropiſie*, eſt de la même claſſe. On la met ordinairement, dit Cælius, ſous le genre reſſerré, mais les ſymptomes ſont qu'elle tient du relâché.

Les maladies *aiguës* compriſes ſous le 1 *flux* ſont, la *Paſſion Cardiaque*, qui eſt ſouvent un ſymptome des fiévres ardentes, ou une maladie accompagnée de défaillances, & de ſueurs froides, avec un très-petit pouls; le *Cholera*, que Cælius définit, 2 *un relâchement, ou un écoulement de l'eſtomac, du ventre, & des inteſtins, qui cauſe un promt peril, le vomiſſement de ſang*, &c.

Les maladies rangées ſous le *flux*, ſont, le *Crachement de ſang*, la *Diarrhée*, le *Flux exceſſif des mois*, *l'Amaigriſſement*, le *Flux Hémorrhoïdal*. Le reſte des maladies de cette nature ſe trouve parmi celles qui ont été réduites ſous le genre *mêlé*.

3 Quand on demandoit aux Méthodiques, par quels ſignes ils diſtinguoient les maladies qui dépendent de ces divers genres, ils répondoient, premierement à l'égard de celles qui ſont ſous le genre *reſſerré*, qu'ils les conoiſſoient à ce que les évacuations ordinaires étoient retenues, & à ce que les parties s'enfloient, ou devenoient plus groſſes, ou plus dures, qu'elles ne ſont ordinairement; le contraire arrivant à l'égard des maladies qui ſont ſous le *flux*, dans leſquelles les évacuations accoûtumées deviennent plus grandes; certaines matieres qui doivent être retenues dans le corps, en ſortent; les corps ſe rendent plus mous, plus lâches, ou plus maigres &c. Les Méthodiques pouvoient en effet ſe tirer d'affaire de cette maniere, par rapport à la plus grande partie des maladies; mais comme il y en a quelques-unes dont les principaux ſymptomes ne ſemblent rien avoir de commun avec le *flux*, ou le *reſſerrement*, cela devoit leur faire plus de peine, d'autant plus que les rapports qu'ils établiſſoient entre les maladies devoient être évidens. Cela les embaraſſoit effectivement, mais quand ils ne pouvoient pas rendre raiſon des principaux ſymptomes ils s'attachoient à ceux qui ſont de moindre conſéquence, & ſe ſauvoient encore par là. Quelque maladie que l'on leur propoſât il étoit difficile que parmi les ſymptomes, qui accompagnoient cette maladie, il ne s'en trouvât quelques-uns qui marquaſſent, ou directement, ou indirectement le flux, ou le reſſerrement, & cela leur ſuffiſoit. *L'Hydrophobie*, ou *l'Averſion pour l'eau*, qui eſt un des principaux accidens, où tombent ceux qui ont été mordus par des chiens enragez, n'étoit pas un accident que les Méthodiques entrepriſſent d'expliquer ſelon leurs principes. Cælius, qui fait l'hiſtoire de cette maladie avec beaucoup d'exactitude, ne s'attache pas en particulier à cet accident qui n'a aucun rapport

1 *Morbi Solutionis*, dit Cælius.
2 Solutio ſtomachi, ventris, & inteſtinorum, cum celerrimo periculo.
3 *Galen. de Optimâ Sectâ, ad Thraſybul. Cap.* 39.

rapport avec le flux, ou le reſſerrement, non plus que *l'envie de mordre* qu'ont ces malades ; mais *le hocquet*, & *la ſoif*, auſſi bien que la *retention des excremens*, & la *peſanteur de tout le corps*, ces accidens, dis-je, qu'il remarque dans cette même maladie, quoi que moins remarquables, & moins eſſentiels que les deux premiers, le déterminent à la mettre ſous le genre *reſſerré*. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

Ce que cet Auteur a d'ailleurs écrit ſur la maladie dont on vient de parler, merite qu'on s'y arrête quelque peu. Il nous apprend en premier lieu que de ſon temps on doutoit *ſi l'Hydrophobie étoit une maladie du corps, ou une maladie de l'eſprit* ; & il ſe déclare pour ceux qui vouloient que dans cette occaſion l'un & l'autre fuſſent malades. L'eſprit, diſoit-il, eſt malade, en ce que les Hydrophobes craignent l'eau ſans raiſon, & n'oſent pas boire, quoi qu'ils ayent ſoif ; le corps ne ſe porte pas bien non plus, puis que ces malades ſont alterez, qu'ils ont le hocquet, & les autres accidens dont on a parlé ; & en un mot puis que la morſure du chien a premierement agi ſur le corps. Après cela il vient à la queſtion, *quelle eſt la partie qui ſouffre principalement dans cette maladie* ? & il répond que c'eſt *l'eſtomac* & *le ventre*, ce qu'il prouve par les mêmes accidens, quoi qu'il reconoiſſe d'ailleurs que tout le corps ſouffre. Cette queſtion étant ainſi décidée, Cælius en propoſe encore une troiſième, ſavoir, *ſi l'Hydrophobie étoit une maladie nouvelle, ou non, par rapport au ſiecle, où il vivoit* ? Il s'étend beaucoup plus ſur cette derniere queſtion que ſur les deux autres, & il remarque premierement, que ſuppoſé que la maladie dont il s'agit fût une maladie nouvelle, il ne s'enſuivroit pas qu'on dût la mettre ſous un genre nouveau, ou qu'on dût propoſer une nouvelle maniere de la guérir. Il ſe peut, dit-il, que des maladies particulieres ſoient nouvelles, ou arrivent de nouveau, mais il n'en eſt pas de même des maladies générales, ou principales, ſous leſquelles toutes les autres particulieres ſont compriſes. Ces maladies générales, qui ſont le *flux*, & le *reſſerrement*, ne peuvent pas être nouvelles, & comme elles ne changent jamais, leur cure eſt auſſi toûjours la même à parler en général, & celle des maladies particulieres ne doit, par conſequent, pas être differente.

Notre Auteur rapporte en ſecond lieu les raiſons de ceux qui vouloient que l'Hydrophobie fût une maladie nouvelle ; & il nous apprend *qu'Artémidore & Carideme*, qu'on a comptez entre les Sectateurs d'Eraſiſtrate, étoient de ce „ ſentiment. Si cette maladie n'étoit pas nouvelle, *diſoient ces Médecins*, les „ Anciens, qui en ont décrit un ſi grand nombre, & qui n'en ont oublié au„ cune de celles que nous voyons aujourd'hui, à celle là près, n'auroient pas „ manqué d'en faire mention, s'ils l'avoient conue. D'ailleurs, cette maladie „ ne paroit pas ſeulement étrange aux ignorans, ou à ceux qui ne ſont pas du „ métier, elle déconcerte même les plus habiles Médecins ; & là où les cauſes „ des autres maladies ſe peuvent trouver à force de raiſonner, la cauſe de cel„ le-ci paroit du tout incompréhenſible. A quoi l'on peut ajoûter qu'elle eſt „ incurable ; ce qui marque vraiſemblement qu'elle eſt nouvelle ; autrement „ il n'eſt pas croiable qu'on eût été juſqu'à aujourd'hui ſans y trouver de re„ mede, ou ſans en découvrir la cauſe.

„ Ceux qui ſont d'un ſentiment contraire, *pourſuit Cælius*, diſent premiere„ ment qu'il eſt faux que les Anciens n'ayent point fait mention de cette mala„ die. Démocrite, ajoûtoit-il, qui a été contemporain d'Hippocrate, en a

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

„ non seulement parlé, mais il en a même indiqué la cause, en même temps „ qu'il a décrit cette espece de convulsion qui fait courber le corps en arriere. „ Et Hippocrate lui-même, quoi qu'il n'ait pas traité exprès de cette maladie, „ ne laisse pas d'en avoir dit quelque chose, comme on le peut inferer de ce „ qu'il remarque 1 que les phrenetiques boivent peu, & que le moindre bruit „ leur fait peur. Or on sait que le principal symptome de la Rage est l'aver- „ sion pour l'eau, ce qui fait que ceux qui sont atteints de cette maladie boi- „ vent peu, ou ne boivent du tout point. Polybe, gendre d'Hippocrate, a „ aussi touché cette maladie en passant, lors qu'il a dit, que 2 ceux qui fuyoient „ l'eau mouroient promptement. Homere semble encore faire allusion à l'Hy- „ drophobie dans la fable de Tantale, qui ne pouvoit boire, quoi que l'eau „ d'un fleuve vint fort près de sa bouche. D'ailleurs ce Poëte, introduisant „ Teucer qui après avoir tué huit Troyens se plaint de n'avoir pu tuer Hec- „ tor, qu'il appelle chien enragé, on en peut inferer qu'ayant conu l'animal „ qui cause l'Hydrophobie, il doit aussi avoir eu conoissance de cette maladie. „ Le Poëte Ménandre fait aussi une *description de l'état de ceux qui ayant trop* „ *pris de vin n'en* peuvent plus boire, qui semble avoir quelque rapport avec „ la disposition, où sont les Hydrophobes.

„ Ce n'est pas seulement par des autoritez, *poursuit Cælius, ou les Auteurs* „ *qu'il fait parler*, que ceux qui soutiennent ce sentiment prétendent prouver „ l'antiquité de l'Hydrophobie. La raison, disoit-il, veut encore que cette „ maladie soit aussi ancienne que les autres; puis qu'il y avoit autrefois des „ chiens aussi bien qu'il y en a aujourd'hui, & qu'Homere nous apprend que „ de son temps ces animaux étoient déja sujets à la rage. Quant à ce qu'on „ ajoûte que cette maladie étonne également les Médecins, & ceux qui ne „ sont pas Médecins, ce n'est pas une raison qui prouve qu'elle soit incurable. „ Il y a bien d'autres maladies qui ne sont pas moins surprenantes, comme „ l'Apoplexie, & la 3 Satyriase. La cause de l'Hydrophobie n'est pas même „ si fort incompréhensible qu'on se l'imagine; puis que plusieurs Médecins, „ & plusieurs Philosophes ont cru l'avoir découverte. Mais supposé que cet- „ te cause fût incompréhensible, personne ne doute que la maladie qu'elle pro- „ duit ne soit quelque chose qui se peut comprendre, ou qui est sensible, & „ par conséquent il n'est pas impossible qu'on en guérisse, quoi qu'on n'en sa- „ che pas la cause. Supposé même que ce mal soit effectivement incurable, „ on ne voit pas qu'on en puisse conclurre, comme font Artemidore & Ca- „ rideme, que ce soit un mal nouveau; le Cancer est conu depuis fort long- „ temps, 4 mais on ne le guérit pas mieux pour cela.

„ Enfin, comme les accidens qui accompagnent l'Hydrophobie, tels que „ sont le hocquet, la soif, l'imagination blessée, la crainte, accompagnent „ séparément, ou tous ensemble, diverses autres maladies, par exemple, la „ phrénesie, on ne peut pas dire que ce soit des accidens nouveaux, & par „ conse-

1 Hippocrate appelle ces Phrénétiques βραχυπόται, *Parvi bibuli.*

2 Polybe, appelloit ceux qui étoient atteints du mal dont il parle, φύγυδροι, *Aquifuga.*

3 On dira un mot de cette maladie à la fin de ce Chapitre.

4 Les maladies qui étoient incurables il y a deux mille ans, le sont encore toutes aujourd'hui, & il est bien à craindre qu'elles ne le soient toujours.

„ conſequent l'Hydrophobie, dans laquelle ils ſe trouvent auſſi, ne peut pas *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*
„ être appellée une maladie nouvelle.

Voilà quelles étoient les raiſons de ceux qui ſoûtenoient l'antiquité de l'Hydrophobie. Cælius ſe range de leur parti, quoi qu'il ne trouve pas toutes leurs preuves également fortes. 1 Il ſemble qu'il prétend qu'on ne doit pas beaucoup compter ſur le témoignage des Poëtes. Il reconoit auſſi que l'autorité d'Hippocrate, ſur laquelle on s'eſt appuyé, regarde proprement une certaine ſorte de Phrénetiques, & non pas les Hydrophobes.

On void par cette diſpute que les Anciens ont été fort partagez ſur cette queſtion. 2 Plutarque n'étoit pas de l'avis de Cælius. L'on a vu ci-deſſus qu'il croyoit que l'Hydrophobie & l'Elephantiaſe étoient des maladies qui n'avoient commencé à paroître que du temps d'Aſclépiade. Il y a un paſſage formel dans Ariſtote, qui ſert à confirmer ce que dit Plutarque: *Les chiens*, dit ce Philoſophe, *ſont ſujets à la rage, à la goutte. La premiere de ces maladies les rend furieux, & tous les animaux qu'ils mordent deviennent enragez, à la reſerve de l'homme. Ce mal fait mourir les chiens eux-mêmes, & tout animal qui eſt mordu par un autre animal enragé, excepté l'homme.* Pluſieurs Savans ont cru qu'il y avoit quelque faute dans ce paſſage d'Ariſtote; mais 3 Mercurial ſoutient qu'il n'y en a point, & qu'effectivement on n'avoit pas encore vu des hommes enragez du temps d'Ariſtote. Ce Philoſophe vivoit plus de deux cens ans avant Aſclépiade. On examinera plus à fond la queſtion qui regarde toutes les maladies nouvelles en géneral, quand on en ſera aux ſiecles qui approchent un peu plus du nôtre, & dans leſquels on prétend communément qu'il s'eſt élevé de nouvelles maladies. Au reſte, Cælius remarque encore touchant l'Hydrophobie, qu'elle eſt plus frequente en de certains lieux qu'en d'autres. La Carie & l'Iſle de Créte y ſont, dit-il, fort ſujettes; & il ajoûte que ce dernier lieu, en particulier, ſe trouvant exempt de tous autres animaux venimeux, eſt d'ailleurs très-ſouvent rempli de chiens enragez.

Pour revenir au genre ſous lequel notre Auteur rangeoit l'Hydrophobie, il ſemble qu'il ſe ſeroit plus aiſément débarraſſé, s'il avoit eu égard à la *Convenance Prophylactique*, de laquelle on a dit, que quelques Méthodiques faiſoient dépendre les maladies cauſées par *les poiſons*, & par *le venin des animaux*; mais il y a de l'apparence qu'il n'etoit pas du ſentiment de ces Médecins. La maniere dont il s'y prend pour traiter l'Hydrophobie, le fait voir; & il paroît que l'idée du *reſſerrement*, qui étoit le genre ſous lequel il mettoit cette maladie, eſt la ſeule à quoi il s'attache pour trouver les remedes néceſſaires dans cette occaſion. D'ailleurs on verra ci-après, qu'il n'étoit point pour les remedes qu'on appelle *ſpécifiques*.

On ne ſait pas s'il réuſſiſſoit par ſa méthode, mais il ſeroit à ſouhaiter qu'il nous eût appris comment il s'y prenoit, lors qu'il s'agiſſoit de prévenir la rage en ceux qui avoient été mordus par des chiens enragez; & comment il penſoit les playes faites par la morſure de ces animaux. On verroit ce qu'il auroit eu à

„ dire

1 Pœtarum quoque teſtimonium longè vetuſtiſſimum, atque non rectis neceſſariò verbis deſtinatum, accipiendum ducimus. *Le Lecteur jugera de ce que cela ſignifie.*

2 *Sympoſiac.* 8. *Probl.*

3 *Vide Mercurial. Var. Lectiones.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

„ dire sur l'histoire suivante qui est proposé, par Galien : 1 Deux hommes „ ayant été mordus par un chien enragé, allerent chercher du secours chacun „ chez le Médecin qui avoit accoûtumé de le traiter. On suppose que la playe „ de l'un & de l'autre étoit si petite qu'à peine la peau avoit-elle été effleurée; „ & l'on ajoûte que l'un des Médecins pansa la playe de l'un des malades com- „ me l'on pense les playes, & les ulceres ordinaires, & que sans se mettre en „ peine d'autre chose il la guerit, ou la cicatrisa dans peu de jours. L'autre „ Mèdecin, dès qu'il sut que la playe en question avoit été faite par un chien „ enragé, bien loin de la cicatriser, la rendit plus grande qu'elle n'étoit, & „ appliqua dessus des médicamens pénétrans, & acres qui la tinrent long- „ temps ouverte, donnant d'ailleurs au malade des remedes internes spécifi- „ ques contre la rage. Qu'arriva-t-il de là? Ce dernier malade fut parfaite- „ ment guéri, & hors de danger de tomber dans l'Hydrophobie; au lieu que „ l'autre qui avoit été traité par le premier Médecin, & qui ne croyoit point „ avoir de mal il y avoit long-temps, vint tout d'un coup enragé, & mourut „ avec des convulsions. Vous semble-t-il, *dit aux Médecins Méthodiques celui „ qui fait cette histoire*, qu'il eût été inutile en cette occasion de rechercher la „ cause évidente du mal, de laquelle vous témoignez à l'ordinaire vous mettre „ si peu en peine? N'est-il pas visible, au contraire, que l'un des malades „ dont on vient de parler, est mort par la negligence du Médecin entre les „ mains de qui il est tombé, & qui a fait deux fautes considerables; l'une de ne „ s'être pas informé de la playe, c'est à dire, de quel animal son malade avoit „ été mordu, & l'autre, de ne s'être pas servi des remedes que l'experience a „ fait voir être propres en cette occasion. Ceux qui admettoient la convenance *Prophylactique* ne se trouvoient pas dans l'embarras de répondre à cette objection, mais Cælius, comme on l'a dit, ne semble pas recevoir cette convenance.

Ce qu'on vient de dire de l'Hydrophobie, qui est une maladie fort rare, nous oblige à remarquer que Cælius traite de quelques autres qui ne le sont guere moins, & qu'on ne trouve pas dans la plûpart des livres de pratique. Il employe aussi, soit pour désigner ces maladies, soit pour en désigner d'autres plus communes, des noms qui ne se trouvent pas dans Hippocrate. Il parle premierement de la *Satyriase*, & du *Priapisme*. 2 Dans l'une & dans l'autre on a une tension extraordinaire, involontaire, & continuelle de la verge; la difference que notre Auteur met entre ces deux maladies, c'est que la premiere est dans le rang des longues, au lieu que la derniere est au nombre des courtes, ou des aiguës. On peut voir ce qu'il dit d'ailleurs sur ce sujet. Il traite aussi de la 3 *Phthiriase*, qui est une maladie dans laquelle on a le corps couvert d'une infinité de poux, ou du moins les parties qui ont le plus de poils en sont toutes remplies. Ces poux, ajoûte Cælius, ne sont pas toûjours des poux ordinaires; ils sont quelquefois d'une forme particuliere, plus larges, & plus durs que les autres; la morsure en est même plus sensible. Quelques-uns, dit-

il,

1 *Galen. de Sectis, Cap.* 8.
2 *Acutor. Lib* 3. *Cap.* 18. *Tardar. Lib.* 5. *Cap.* 7.
3 *Tardar. Lib.* 3. *Cap.* 2.

il, les appellent *Pediculi ferales*, comme qui diroit des poux *qui menacent de la mort*; & ils penetrent souvent jusques dans la chair par dessous les poils ou les cheveux. Les autres accidens de ce mal sont, outre la demangeaison, des veilles continuelles, une pâleur excessive, un fort grand dégoût, une débilité d'estomac, & enfin la chute de tous les poils, & de tous les cheveux. C'est, poursuit-il, une maladie du genre *relâché*, 1 causée par une bile rougeâtre, qui passant au travers des pores engendre ces animaux. Pour la cure il propose les mêmes remedes qui servent contre *l'Eléphantiase*, ou la *Ladrerie*, de laquelle il a traité dans le Chapitre précedent, & qui consistent une grande partie en applications extérieures. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.*

Cælius Aurelianus parle aussi fort amplement de la maladie appellée 2 *Catalepsis* ou *Apprehensio*; dont les principaux signes sont, à ce qu'il dit, une fiévre aiguë, avec privation de la voix, un engourdissement de tous les sens, une immobilité de tout le corps, & enfin des yeux fixes & toûjours ouverts Hippocrate, dit-il, & Diocles, ont nommé cette maladie du nom *d'Aphonie*, qui signifie simplement *privation de la voix*. Praxagore l'a appellée *Affection Comateuse*; & Philippe l'a nommée *Catoché*. Voilà ce que dit notre Auteur, sur quoi il faut remarquer que le nom de Catoché, ou *Catocha* n'étoit pas de l'invention du Médecin qu'il cite; car Hippocrate s'étoit déja servi de ce terme, comme on l'a vu ci-dessus: mais Hippocrate ne s'étant pas clairement expliqué sur ce qu'il entendoit par là, il y a de l'apparence que Philippe avoit emprunté ce même terme de lui, ou qu'il avoit cru qu'Hippocrate avoit voulu désigner par ce nom la maladie dont il s'agit. Cælius ajoûte que la Catalepse avoit été confonduë, par la plûpart des anciens Médecins, avec la *Léthargie*, & il nous apprend qu'Asclépiade & ses Sectateurs sont les premiers qui ont distingué ces deux maladies, & qui ont donné à la premiere le nom de Catalepse. Entre les Sectateurs d'Asclépiade, qui avoient écrit sur ce sujet il nomme *Chrysippe*. Il parle aussi de *Niceratus* comme d'un Auteur qui avoit traité la même matiere. Après ces deux Médecins vinrent *Magnus*, *Agathinus*, & *Archigene*, tous trois de la Secte Méthodique, ou de la Secte Pneumatique, desquels on parlera ci-après, qui écrivirent encore mieux touchant la Catalepse que n'avoient fait les précedens; en sorte que ces derniers acheverent, à ce que dit Cælius, ce que les premiers n'avoient qu'ébauché.

La maladie que notre Auteur appelle *Cardiaca Passio*, & dont ceux qui en étoient atteints sont appellez en Grec καρδιακοὶ, & en Latin 3 *Cardiaci*, est encore du nombre de celles qui n'ont pas été nommées du même nom par Hippocrate. Les principaux accidens de cette maladie sont, selon Cælius, un abbatement total des forces, avec froideur des extrémitez, comme des bras, & des jambes, & quelquefois même de tout le corps; un pouls frequent, petit, foible, inégal, & que l'on a peine d'appercevoir; & enfin des sueurs tantôt de la tête seule, tantôt de tout le corps. Cette maladie a du rapport avec la *Car-*

1 Cælius semble abandonner ici son systeme, qui ne permet pas que l'on s'informe de la cause des maladies.

2 *Acuter. Lib.* 2. *Cap.* 10. *& Tardar. Lib.* 2. *Cap.* 5. Cælius faisoit de deux sortes de Catalepse; l'une qui étoit du rang des maladies aiguës, & l'autre des maladies longues.

3 *Vide Horat. Sermon. Lib.* 2. *Satyr.* 3. *& Juvenal. Satyr.* 5.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Cardialgie, & la *Lipothymie*, ou la *Syncope*. Dalechamp, dans ses notes sur Cælius, croit que les plus anciens Médecins avoient confondu l'Affection Cardiaque dont il s'agit, avec *l'Apoplexie*.

On trouve aussi dans Cælius la description d'une maladie qu'il nomme *Onirogonos*, ou *Songe Vénerien*. Ce mot ne se trouve pas dans Hippocrate, mais on y trouve le verbe ὀνειρώσσειν, *avoir des songes vénériens*, d'où a été formé le nom ὀνειρωγμὸς, qui est employé par d'autres Auteurs, & qui fait croire qu'il pourroit y avoir une faute dans le texte de Cælius, & qu'au lieu *d'onirogonos* il faudroit lire *onirogmos*. C'est la conjecture de 1 Foësius, mais 2 Reinesius prétend que ce sont deux maladies fort differentes, sans en dire autre chose.

Il y a dans Hippocrate le mot *Phagedæna*; mais il se prend dans un sens bien different de celui que Cælius lui donne. Hippocrate désigne par là une espece *d'ulcere rongeant* & *malin*; au lieu que Cælius donne le nom de *Phagedæna* à cette sorte de *faim* qu'on a appellée autrement *Faim Canine*, & qu'Erasistrate, comme on l'a vu ci-devant, nommoit *Boulimia*.

Le mot *Polysarcia*, qui signifie *trop de chair*, ou *d'embonpoint*, ne se trouve pas non plus dans Hippocrate. Cælius fait un Chapitre entier sur cette maladie.

Le nom de *Passion Cœliaque*, qui se trouve dans notre Auteur, est pareillement de ceux qu'Hippocrate n'a pas employé. C'est une espece de *flux de ventre*, dont ceux qui en étoient atteints, étoient appellez par les Grecs *Cœliaci*, & par les Latins *Ventriculosi*, à ce que dit Cælius.

Il en est de même du mot *Stomachici*, dont notre Auteur se sert pour désigner ceux qui ont des douleurs d'estomac; & du mot *Incubo*, ou *Incubus*, qui est le nom d'une maladie où nous sentons en dormant quelque chose qui nous presse la poitrine, ce qui nous fait songer que c'est une personne qui se couche sur nous, & qui nous veut étouffer. Cælius dit que Themison appelloit cette maladie *Pnigalion*, d'un mot Grec qui signifier *étouffer*; & que quelques Anciens l'avoient appellée *Ephialtes*, d'un verbe qui signifie *sauter dessus*, comme quand on monte à cheval; & *Epibole*, d'un autre verbe qui signifie *jetter dessus*, ou *mettre l'un sur l'autre*.

On parlera de la maladie appellée *Colique*, sur la fin de cette Seconde Partie, quand on en sera à la Médecine de Celse.

Les divers noms dont Cælius se sert pour distinguer les diverses especes d'Hydropisie, comme *Ascites*, Hydropisie *Ascite*; *Tympanites*, Hydropisie *Tympanite*, ne se trouvent pas non plus dans Hippocrate, quoi que cet ancien Médecin ait connu & décrit ces maladies.

On ne trouve pas mieux dans Hippocrate le mot *Eléphantiase*, qui est dans Cælius Aurelianus; quoi qu'il y ait quelque chose d'approchant, ou d'équivalent dans le premier de ces Auteurs. Nous avons vu ci-dessus que l'on prétendoit que cette maladie n'avoit pas été conue, non plus que l'Hydrophobie, avant le temps d'Asclépiade. Cælius n'avoit pas inventé les noms des maladies dont on a parlé; il ne les rapporte qu'après d'autres Médecins qui les leur

1 *Vide Oeconomiam Hippocr.*
2 *Vide Reines. Var. Lect. Lib.* 3. *Cap.* 17.

leur avoient donné pendant le temps qui s'étoit écoulé entre Hippocrate & lui. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

Au reſte, il ne faut pas oublier de remarquer que notre Auteur eſt toujours d'une grande exactitude, lors qu'il s'agit de rapporter les *Signes* d'une maladie, en ſorte que les Médecins qui ne s'accommoderont pas de ſes raiſonnemens, ni de ſes remedes, ne laiſſeront pas d'être ſatisfaits de la maniere dont il décrit chaque maladie. Les Méthodiques avoient cela de commun avec les Empiriques, qu'ils s'attachoient beaucoup, auſſi bien que ces derniers, à diſtinguer les maladies par leurs ſignes. Ils y étoient d'autant plus obligez les uns & les autres, qu'ils n'avoient que ce moyen de conoître les maladies, évitant, comme ils faiſoient, d'en rechercher *les cauſes*.

On oublioit de dire que Cælius met au rang des maladies, l'infame penchant de ceux que les Grecs appelloient μαλθακοὶ, & les Latins *molles & ſubacti*, leſquels notre Auteur oppoſe à ces femmes que l'on nommoit *Tribades*. Et quoi qu'il reconoiſſe que ces abominables diſpoſitions étoient plûtôt des vices, ou des maladies de l'eſprit que des maladies du corps, & un fruit de la corruption des mœurs, il croit néanmoins que la naiſſance de ces perſonnes ou la maniere dont elles avoient été conçues, y contribuoit quelque choſe, & il débite là-deſſus les conjectures du Philoſophe Parménide. 1 Les Poëtes ont auſſi parlé de ces vices enormes, comme ſi ç'avoient été des maladies, mais il eſt viſible qu'ils n'ont employé ce dernier terme qu'en un ſens figuré, de la même maniere que nous diſons encore aujourd'hui, en parlant d'un homme qui a de l'inclination au *larcin*, qu'il a *cette maladie*, ou qu'il a la maladie de dérober.

CHAPITRE VII.

Des Maximes ſur leſquelles la Pratique de Cælius étoit fondées. Des remedes géneraux dont il ſe ſervoit. Et de ceux qu'il condamnoit.

LEs exemples qu'on a rapporté des maladies que les Méthodiques rangeoient ſous le genre *relâché*, ou ſous le genre *reſſerré*, ſuffiſent pour donner une idée de ce que ces Médecins penſoient là-deſſus. Il faut maintenant commencer à voir quelle étoit leur pratique, ſur quelles maximes particulieres elle étoit appuyée, & quels étoient en géneral les remedes qu'ils employoient, & ceux qu'ils improuvoient. L'on a vu qu'ils prétendoient que les convenances qu'ils établiſſoient entre les maladies, devoient être *évidentes*, & qu'ils s'attachoient autant à ce que les maladies ont *d'évident*, qu'à ce qu'elles ont de *commun* entr'elles. Cælius étoit ſi fort pour cette évidence, qu'il fuyoit, autant qu'il le pouvoit, 2 les *définitions*; de peur de s'embarraſſer dans quelque queſtion obſcure, en voulant pénetrer dans l'eſſence des choſes, ce qui ſemble néceſſaire pour

1 Hiſpo ſubit juvenes, & *morbo* pallet *utroque*. *Juvenal Satyr.* 2. *Campanum* in *morbum*, in faciem permulta jocatus. *Horat. Sermon. Lib.* 1. *Satyr.* 5. *Vide Clariſſ. Dacerii notas.*

2 Definire Methodici, juxta Sorani judicium, declinant. *Acutor. Lib.* 2. *Cap.* 26. Definitiones Soranus dicere declinavit. *Ibid. Cap.* 31.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

pour les définir exactement selon les regles de la Logique. Au lieu donc de définitions, il se contentoit de simples *descriptions*.

Il alloit plus avant, retenu par la même crainte de s'impliquer. Il croyoit qu'il ne falloit pas se mettre fort en peine de distinguer 1 la partie qui est particulierement affectée dans chaque maladie, c'est à dire, celle qui souffre le plus. 2 *Les Médecins des autres Sectes*, dit cet Auteur, *ont cherché quelle est la partie malade dans la Phrénesie. Les uns ont dit que c'est le cerveau; les autres le cœur, ou le diaphragme; quant à nous, nous ne nous fatiguons pas beaucoup l'esprit sur ce sujet.* La même raison qui obligeoit les Méthodiques à être fort retenus lors qu'il s'agissoit des *définitions*, les engageoit à se conduire de même, par rapport au discernement de la partie malade, qui est souvent fort difficile à découvrir; mais ils avoient une autre raison d'en user ainsi; c'est qu'ils ne croyoient pas que l'on dût jamais changer la cure génerale par aucun égard particulier pour la nature de certaines parties, ou pour le voisinage de quelques autres. La consideration, disoient-ils, des parties qui souffrent, n'est d'aucun usage pour indiquer les remedes dont on doit se servir; car 3 on ne peut pas dire, par exemple, que *l'inflammation*, qui est une maladie *resserrée*, attaquant une partie nerveuse, il faille plutôt *relâcher*, si cette maladie tenoit une partie où il y eût des veines, des arteres, ou de la chair &c. l'indication du *relâchement* ayant également lieu dans toutes les inflammations.

Il étoit néanmoins de certains cas où les Méthodiques se croyoient obligez de conoître précisement la partie malade, mais ce n'étoit pas pour varier la cure. 4 *Quelles sont les parties*, dit Cælius, *d'où coule le sang que l'on rend par la bouche? Il y en a plusieurs; l'entrée ou le dessus de la gorge; l'âpre artere; le poumon; la poitrine; la pleure; le diaphragme, l'estomac; le ventre; &, selon quelques-uns, le foye, la rate, & la grande veine qui est attachée à l'épine du dos.* Après avoir ainsi répondu à la question proposée, il en fait une seconde. *Pourquoi*, dit-il, *tâchons nous de découvrir de quelles parties le sang coule dans certaines maladies?* & il répond ainsi: *Nous tâchons de découvrir quelles sont ces parties, pour pouvoir appliquer nos remedes sur ces parties même, ou sur celles qui leur sont les plus voisines; & non, comme quelques-uns le pourroient croire, pour changer de cure selon la diversité des parties; puis que la même cure leur convient à toutes.*

Une autre maxime des Méthodiques, c'est qu'ils croyoient 5 *qu'on doit s'attacher à guérir les maladies par les choses les plus simples, & par celles dont nous faisons usage dans la santé; comme sont l'air que nous respirons, la nourriture que nous prenons* &c. Il n'y a personne qui ne convienne aisément que ce seroit le mieux si cela se pouvoit, & les plus anciens Médecins avoient déja cherché à tirer tout l'avantage qu'ils avoient pu de ces sortes de choses, mais les Méthodi-

1 De præpatienti loco valde certandum non existimat Soranus, ne in occulta quæstione versetur.

2 Quæsitum ab aliarum Sectarum Principibus quis locus in phrenitide laboret? Alii cor, aut phrenas dixerunt. Nos, sive locorum, sive vicinitatis causâ, generalem non mutamus curationem. *Acutor. Lib.* 1. *Cap.* 8.

3 *Galen. de Sectis, Cap.* 7.

4 *Tardar. Lib.* 2. *Cap.* 11.

5 Est melius simplicibus atque consuetis mederi rebus. *Ibid. Cap.* 13.

thodiques alloient plus loin. Ils prenoient premierement un ſoin tout particulier de rendre l'air que le malade reſpiroit, tel qu'ils ſuppoſoient qu'il devoit être, pour contribuer à la guériſon de ce malade; & comme ils ne reconnoiſſoient que de deux ſortes de maladies, des maladies de *relâchement* & des maladies de *reſſerrement*, toute leur application dans cette rencontre rouloit ſur la maniere de procurer aux malades un 1 *air relâchant* ou *reſſerrant*, ſelon qu'ils avoient beſoin de l'un ou de l'autre. Pour leur procurer le premier ils les logoient dans des chambres bien claires & médiocrement chaudes & grandes. Au contraire pour avoir un air reſſerrant ils les mettoient dans des chambres peu éclairées & fort fraîches. Dans cette vuë les Méthodiques ne ſe contentoient pas de choiſir des apartemens tournez au Septentrion & où le Soleil donnoit rarement; ils choiſiſſoient même quelquefois des grottes & des lieux 2 ſouterrains. Ils couvroient auſſi pour le même ſujet le plancher de feuilles & de branches de *lentiſque*, de *vigne*, de *grenadiers*, de *myrtes*, de *ſaules*, de *pins*; ils l'arroſoient *d'eau fraiche*; ils ſe ſervoient de *ſoufflets* ou *d'évantails*; en un mot, ils n'oblioient rien de ce qui peut donner plus de fraîcheur à l'air. *Il faut*, diſoient-ils, *avoir plus de ſoin de l'air qu'on reſpire, que des viandes qu'on mange; parce qu'on ne mange que par intervalles, au lieu qu'on reſpire continuellement, & que l'air entrant ſans ceſſe dans le corps, & pénetrant juſques dans les plus petits eſpaces, reſſerre ou relâche plus puiſſamment, que ne fait la nourriture.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

Les Méthodiques prenoient encore garde de fort près à la maniere, dont les malades étoient *couchez*; & ils leur faiſoient préparer des *lits* differens, ſelon les maladies. Ils marquoient avec ſoin quelles ſortes de *couvertures* ces malades devoient avoir; s'ils devoient coucher ſur un *matelas*, ou ſur un *lit de plumes*; quelle *poſture* ils devoient tenir dans le lit; ſi le lit devoit être *grand*, ou *petit*; comment il devoit être *tourné* par rapport aux fenêtres, &c. En un mot, ils étoient extremement ſcrupuleux ſur toutes les choſes de cette nature, ſur leſquelles les autres Médecins paſſoient legérement.

Quant à la nourriture, les Méthodiques la regloient auſſi par rapport à leurs vûes particulieres; & ils s'appliquoient entierement à diſtinguer les viandes, ou les boiſſons qui *reſſerroient*, ou qui *relâchoient*. On verra plus particulierement dans la ſuite de quelle maniere ils nourriſſoient leurs malades, & on dira un mot de quelques autres uſages qu'ils tiroient de certaines ſortes de viandes.

Mais il faut auparavant remarquer que les Méthodiques, ou du moins Cælius & Soranus, n'étoient point pour les remedes *ſpécifiques*. On l'avoit déja dit en parlant de l'hydrophobie, & il eſt viſible que c'eſt là une conſéquence de la derniere maxime qu'on a rapportée; les ſpécifiques étant, pour l'ordinaire, tirez „ de choſes dont on n'a point accoûtumé de ſe ſervir. 3 D'où vient, *dit Cælius*, qu'on donne à ceux qui ont le haut mal de la chair de belettes ſeche, „ ou de la chair humaine, ou une certaine excreſcence qui vient aux jambes „ des chevaux? Ou pourquoi fait-on prendre à ces malades du membre, & „ des teſticules du chien d'eau, des cloportes, de l'eau où les forgerons ont „ éteint

1 Aër laxativus; aër ſtringens.
2 *Hypogæa.*
3 *Tardar. Lib.* 1, *Cap.* 4.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

„ éteint leur fer, du cœur de lievre, & de chameau, du cerveau d'un oiseau „ aquatique que les Latins appellent Gavia ou Larus, &c. On ne peut pas „ dire que l'on ait trouvé ces remedes en raisonnant, ou en tâchant de pénetrer dans ce qu'on appelle les causes cachées. On ne peut pas dire aussi qu'on „ ait découvert les effets de ces diverses matieres dans la maladie, dont il s'a- „ git, par des essais que le hezard ait procurez, comme les Empiriques pré- „ tendent que la plûpart des remedes ont été trouvez. On ne voit point, dis- „ je, comment le hazard peut avoir introduit ces matieres dans l'usage de la „ Médecine, puisqu'elles sont presque toutes si abominables, & si fort éloi- „ gnées de celles dont on se sert ordinairement, qu'on ne peut concevoir com- „ ment on a pu en prendre sans y penser. Si l'on dit que c'est un fruit des es- „ sais que les premiers Médecins ont faits exprès, & par fantaisie, il y a lieu „ de s'étonner que ces Médecins ayent choisi ces ordures, pour faire des ex- „ périences, & qu'ils ne se soient pas plûtôt attachez à découvrir les grands „ usages que l'on peut tirer de l'air, des veilles, du sommeil, de la nourritu- „ re, & des autres choses dont personne ne peut se passer, en reglant chacune „ de ces choses, selon que chaque maladie le demande. Cælius ajoûte que les remedes de la nature des premiers dont on a parlé, sont dangereux; & il cite l'exemple de *Thémistocle*, qui mourut pour avoir bu *du sang de taureau*, qui est aussi fort recommandé pour le mal caduc. Cet Auteur fait le même jugement de tous les autres spécifiques qu'on propose dans les autres maladies, & il conclut dans le Chapitre de l'hydrophobie, *que ces remedes, lesquels le peuple croit avoir été bien éprouvez, & trouvez bons ensuite de plusieurs expèriences, ne valent pourtant rien, parce qu'ils sont fort souvent contraires à ceux que l'art prescrit*; c'est à dire, que quelques uns de ces remedes resserrent quand il faut relâcher, & relâchent lors qu'il est nécessaire de resserrer.

Cette derniere consideration suffisoit aux Méthodiques, pour leur faire rejetter les remedes spécifiques, puisqu'ils n'en admettoient point d'autres que ceux qui avoient du rapport au relâchement, ou au resserrement. Cependant il étoit des occasions, où ces Médecins ne pouvoient guére se passer de spécifiques; & Cælius est contraint de reconoître l'effet de ces remedes, lorsqu'il s'agit de *tuer les vers*. Mais comme on a remarqué que quelques uns des Méthodiques avoient inventé des convenances particulieres, pour les maladies qui concernent la Chirurgie, & que la principale de ces convenances consistoit à *ôter ce qui est étranger*, ou *étrange, par rapport au corps*; [1] Cælius se sauvoit en rangeant *les vers*, & leur cure sous cette convenance, c'est à dire, qu'il prétendoit que lés vers étant des choses *étrangeres*, il falloit se servir des remedes qui les tuent, & qui les font sortir du corps. Il croyoit d'ailleurs qu'on pouvoit faire mourir, & faire sortir les vers en traitant diverses maladies, desquelles les vers dépendent comme de leur cause, en les traitant, dis-je, selon la regle génerale du flux, & du resserrement. Cependant il faut remarquer qu'en ce cas même Cælius est obligé d'employer les spécifiques, dont on se sert ordinai-

8 Si ipsa animalia corrumpenda viderimus, erunt medicamina adhibenda, ut tamquam *aliena* atque *indigentia distractione* auferantur. At si passionibus fuerint appenditia, quæ sæpe generandorum animalium fuerunt causæ, erunt congrua iisdem passionibus adhibenda. *Tardar. Lib. I, Cap.* 8.

dinairement, comme ſont la *farine de lupins*, le *fiel*, l'*huile*, le *vinaigre*, la *râpure de corne de cerf*, &c. Il ne ſert de rien à cet Auteur de dire, qu'il a recours à ces remedes comme à des *reſſerrans*. Pour ſe tirer d'affaire par là, il faudroit qu'il employât également ces mêmes matieres en d'autres occaſions dans la ſeule vuë de reſſerrer, & c'eſt ce qu'on ne voit pas qu'il faſſe. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

Les Méthodiques ne ſe contentoient pas de bannir de la Médecine les médicamens ſpécifiques, ils ſe déclaroient encore contre les *Purgatifs*, dont l'uſage eſt plus grand & plus général que ne l'eſt celui des ſpécifiques. L'on a vu les raiſons que *Chryſippe*, *Eraſiſtrate*, *Aſclépiade & Theſſalus* employoient contre ce remede. Cælius ſouſcrit à leur ſentiment, & après avoir blâmé Héraclide l'Empirique, qui purgeoit les Phrénétiques avec de la *ſcammonée*, il lui „ fait cette queſtion. Où croyez-vous, *dit-il*, que puiſſe être la crudité que „ vous prétendez vuider par vos purgatifs? Si vous dites qu'elle eſt dans les „ inteſtins; un lavement pouvoit ſuffire pour l'en tirer. Eſt-elle dans la tête, „ ou dans tout le corps? 1 Vous ne répondez pas, & vous laiſſez cela comme „ une choſe incertaine. C'eſt une preuve que vous vous en remettez à la „ bonne conduite de votre médicament, & que vous croyez qu'il agit comme „ un animal qui a de la conoiſſance, & qui ſait diſcerner ce qui eſt corrompu „ d'avec ce qui ne l'eſt pas, & vuider le premier plûtôt que le dernier. *Cælius* „ *parle encore* 2 *ailleurs contre les purgatifs, diſant* qu'ils ſont du tout nuiſibles à „ l'eſtomac, & qu'ils offenſent les nerfs.

Outre ces raiſons que les Méthodiques avoient pour condamner les *purgatifs*, il y en a encore une autre qui étoit la principale. C'eſt qu'ils croyoient que ces remedes, en lâchant beaucoup le ventre, 3 jettoient les malades dans un nouveau mal; tout relâchement du ventre, ou toute évacuation qui paſſoit l'ordinaire, étant, ſelon eux, une maladie du genre relâché. On voit par là que les Méthodiques auroient rejetté les purgatifs par la ſeule raiſon que ce remede ne s'accordoit pas avec leur ſyſteme, quand même ils ne ſeroient pas entrez dans celles dont Eraſiſtrate & les autres Médecins qu'on a nommez ſe ſervoient, pour décrier ce même remede.

Il n'y a que le ſeul cas de l'*Hydropiſie*, dans lequel Cælius tolere les purgatifs; mais on voit qu'il n'y vient qu'avec contrainte, & après avoir propoſé la cure de cette maladie, ſelon ſes veritables principes. Voici comme il en parle „ lui-même. La veritable, & la 4 belle maniere, *dit-il*, de traiter l'hydropi- „ ſie eſt celle que je viens d'enſeigner; & c'eſt avec raiſon que nous évitons „ en cette occaſion les médicamens qui ſe donnent par la bouche; car les uns „ émeuvent la veſſie, les autres, en ulcerant & déchirant les entraîlles, cauſent „ la dyſenterie, ou gatent l'eſtomac, & ne ſervent qu'à donner du dégoût, „ & à augmenter la ſoif. C'eſt pourquoi, ſi l'on eſt contraint de venir à l'u- „ ſage des médicamens que les Grecs appellent hydragogues, c'eſt à dire, qui „ vuident

1 Les Empiriques n'avoient garde de répondre à cette queſtion, parce qu'ils ne s'informoient point des cauſes cachées des maladies.

2 *Tardar. Lib.* 1. *Cap.* 1.

3 Purgativa verò medicamina, quæ Cathartica appellant, prærumpunt corpus, atque ſolicitam eidem paſſioni ſolutionem provocant. *Acutor. Lib.* 2. *Cap.* 21.

4 Mundior curatio.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

„ vuident les eaux, on en donnera à ceux qui ont le corps tout rempli d'eau, „ ayant enſuite le ſoin d'empêcher que le corps ne ſe rempliſſe derechef. Entre ces remedes, *continue Cælius*, il y a 1 l'Euphorbe, que l'on mêle avec „ du vin cuit, ou que l'on délaye avec un jaune d'œuf, à la quantité de deux „ ou trois 2 cueillerées. On peut auſſi donner la décoction de ſquille, &c. La doſe de l'Euphorbe, que donne ici Cælius, eſt ſi grande par rapport à celle que l'on donne aujourd'hui, qui ne va qu'à cinq ou ſix grains, ou à un ſcrupule tout au plus, pour les plus robuſtes : Cette doſe, dis-je, eſt ſi grande, qu'il ſemble qu'il y ait une faute dans le texte. Cela eſt d'autant plus vraiſemblable que Theodorus Priſcianus propoſant l'Euphorbe dans le même cas, n'en ordonne qu'un grain, c'eſt à dire, comme je crois, non pas le poids d'un grain, mais une de ces petites maſſes de la groſſeur d'un pois, qui ſont formées du ſuc épaiſſi de l'arbre que l'on appelle Euphorbe, & qui peuvent peſer quatre ou cinq grains Je lirois donc, dans Cælius, ou lieu de deux ou trois cueillerées, deux ou trois grains.

Cælius n'admettoit guére plus aiſément les *Diurétiques*, ou les médicamens qui font uriner. Il s'en ſervoit neanmoins dans l'hydropiſie, mais en évitant ceux qui étoient trop pénétrans, & trop odorans.

Il ne vouloit point non plus de *lavemens* compoſez avec des matieres *acres*, & *picquantes*, parce que les lavemens faiſoient l'effet des purgatifs. *Si le ventre*, dit-il, *n'eſt pas libre, on ſe ſervira d'un ſimple lavement laxatif. On le compoſera avec de l'eau, & de l'huile, ou de la décoction de lin, & fénugrec, à laquelle on ajoûtera par fois un peu de miel.* Notre Auteur donnoit auſſi quelquefois des *lavemens 3 pour nourrir ;* il appliquoit même dans cette vûe *des cataplâmes.*

Mais quoi qu'il ne voulût aucun purgatif, il ne laiſſoit pas de donner ſouvent des *Vomitifs ;* comme on le verra ci-après.

Les médicamens *Narcotiques*, ou *Somniferes*, étoient auſſi condamnez par les Méthodiques. 4 *Si l'on donne un médicament ſomnifere en petite doſe*, dit Cælius, *il cauſera une peſanteur de téte, ou un aſſoupiſſement fâcheux ; & ſi on en donne davantage, il cauſera la mort.* Il étoit néanmoins des cas, où cet Auteur approuvoit le *Diacodium*, qui eſt un médicament fait avec la décoction des têtes de *pavot*, & le miel. Il s'en ſervoit dans le crachement de ſang, mais il ne regardoit pas alors ce remede comme un ſomnifere ; il le donnoit comme un aſtringent, pour reſſerrer, ou fermer le vaiſſeau d'où ſortoit le ſang.

Les Cauteres, & tous les médicamens qui font eſcarre, & qui ulcerent, étoient auſſi rejettez par Cælius, qui regardoit ces remedes comme cruels, & comme inutiles. *Les Cauteres*, diſoit-il, *émeuvent trop dans le temps du plus grand mal, & ils ſont inutiles dans le temps du relâche.*

Toutes les maximes des Méthodiques, que l'on a rapportées juſques à preſent,

1 Ex quibus eſt Euphorbium mulſo commixtum poto datum, vel ovis ſorbilibus aſperſum, duorum vel trium cochleariorum quantitate &c.

2 Ce que les anciens Medecins appelloient une cueillerée, *cochlear*, étoit une meſure juſte, qui tenoit, ou *une dragme*, ou *un ſcrupule*. La premiere étoit appellée *la grande cuillerée*, & la ſeconde *la petite*. Voyez Rhodius ſur Scribonius Largus.

3 Nutribiles clyſteres, & nutribilia cataplaſmata. *Acutor. Lib. 2. Cap. 37.*

4 *Acutor. Lib. 1. Cap. 17.*

5 *Tardar. Lib. 1. Cap. 1.*

ſent, font une difference eſſentielle de leur pratique avec celle des autres Médecins; mais l'*abſtinence de trois jours*, par laquelle les premiers commençoient la cure de toutes les maladies, n'eſt pas moins conſiderable. C'étoit ce terme de trois jours qu'ils appelloient *Diatritos*, & non pas l'abſtinence elle-même, comme l'a cru Gorræus. Cet eſpace de trois jours, ou ce troiſième jour auquel les Méthodiques s'attachoient ſcrupuleuſement, fit qu'on les appella *Diatritarii*, comme on l'a déja remarqué ci-devant en parlant de Theſſalus. L'Auteur qu'on vient de citer, remarque, après 1 Galien, que ces Médecins laiſſoient écouler trois jours entiers avant que de donner aucune nourriture à leurs malades, ajoûtant, qu'ils commençoient ſeulement à leur donner quelque choſe le quatrième jour, & après cela le ſixième, puis le huitième, & ainſi de ſuite, en ſorte que la premiere nourriture ne ſe donnoit qu'après le premier *diatritos*, ou après les trois premiers jours paſſez; au lieu que dans la ſuite on en donnoit de deux jours l'un. Il ſemble que Galien devoit parfaitement ſavoir comment les Méthodiques ſe conduiſoient à cet égard. Cependant il conſte, par une infinité de paſſages de Cælius Aurelianus, qu'ils ne faiſoient jeûner leurs malades que les deux premiers jours, & qu'ils les nourriſſoient le troiſième. On pourroit ſoudre cette difficulté en diſant que les Copiſtes de Galien ont erré dans le chifre, ou que Soranus, lequel Cælius ſuit, & qu'on a remarqué qui n'étoit pas d'accord avec les autres Médecins de ſa Secte, pouvoit avoir retranché un jour du *diatritos* de *Theſſalus*, & des autres Méthodiques. Au reſte il faut remarquer que Cælius donne le nom de *diatritos*, non ſeulement à l'eſpace de trois jours, mais encore au troiſième jour en particulier, & qu'il ſe ſert ordinairement de cette diſtinction, *intra diatriton*, & *in ipſa diatrito*, c'eſt à dire, comme il l'explique, *pendant l'eſpace de trois jours*, & *dans le troiſième jour même*. C'eſt ce qui fait qu'en parlant du terme de ſept jours il dit que ce terme comprend trois *diatritos*, le cinquième jour étant le troiſième à commencer à compter dès le troiſième inclus; & le ſeptième ſe rencontrant auſſi, ſelon ce compte, le troiſième à l'égard du cinq.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

Antipater, Auteur Méthodique cité par Cælius, dit qu'il y en a une raiſon naturelle qui fait qu'on doit attendre le troiſième jour, pour donner de la nourriture, mais il ne nous apprend pas quelle eſt cette raiſon. 2 Hippocrate, ou Polybe ſemblent avoir cru qu'il faut deux jours entiers, pour achever entierement tant la coction de la viande, que la diſtribution des ſucs dans le corps, & la ſéparation, ou l'évacuation des excremens; en ſorte que, ſelon ces Auteurs, le corps ſe trouve ſeulement dégagé le troiſième jour de tout ce que la nourriture y avoit apporté le premier. Peut-être que c'eſt ce qui obligeoit les Méthodiques à attendre ce troiſième jour, & que c'étoit-là ce qu'Antipater vouloit dire. Après cette premiere abſtinence, qui alloit, comme on vient de le remarquer, juſqu'au troiſième jour, & non pas juſqu'au quatrième, Cælius ne nourriſſoit ſes malades que de deux jours l'un, ſi ce n'eſt qu'il leur ſurvînt quelque foibleſſe, ou quelque défaillance; auquel cas il paſſoit par deſſus la regle ordinaire, & donnoit de la nourriture tous les jours indifferemment.

Il

1 *Méthod. Med. Lib.* 10. *Cap.* 6.
2 *De Morbis, Lib.* 4.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Il faut encore remarquer que le troisième jour étoit destiné par Cælius, non seulement pour commencer à nourrir les malades, mais particulierement, pour commencer à leur faire les plus grands remedes. Ce jour-là il leur 1 tiroit, pour la premiere fois, du sang, à moins que la violence de la maladie ne l'eût obligé à le faire plûtôt, c'est à dire, comme il parle, *intra diatriton*, dans l'espace des deux premiers jours, ce qui arrivoit rarement. Cette saignée, qui se faisoit le même jour qu'on destinoit à nourrir le malade, précedoit la nourriture; ce qui doit donner à penser aux Médecins d'aujourd'hui, qui n'osent pas quelquefois saigner certains malades à jeûn, de peur que cela ne les affoiblisse trop. Les Méthodiques étoient si peu susceptibles de cette peur, qu'ils ne donnoient même à leurs malades après cette saignée, & après l'abstinence qui l'avoit précedée, qu'une nourriture assez legere. Cette nourriture consistoit, pour l'ordinaire, en un bouillon composé avec de l'eau, & de la farine de froment préparée d'une maniere particuliere, & formée en petits grains, qui est ce qu'on appelloit *Alica*; ce nom étant commun, tant à cette sorte de farine, qu'au bouillon qu'on en composoit. 2 Cælius préfere cette nourriture à la *ptisane* d'Hippocrate, ou aux *bouillons d'orge*, qu'il dit être venteux & astringens.

On a dit que les Méthodiques reservoient les plus grands remedes pour le troisième jour, ce qui suppose que ceux qu'ils employoient avant ce temps-là n'étoient pas fort considerables. En effet pendant les deux premiers jours, ou pendant le temps de l'abstinence, ces Médecins permettoient seulement à leurs malades, de se laver la bouche avec de l'eau, ou d'en boire quelque peu, & pour le surplus ils ne leur faisoient autre chose si ce n'est qu'il les *oignoient*, ou qu'ils les couvroient de *cataplâmes*, & de *laines trempées dans des huiles chaudes*, si la maladie étoit du genre resserré; & dans des huiles *froides*, si la maladie étoit du genre relâché. Ils joignoient à ce remede, en ce dernier cas, les *fomentations* raffraichissantes, & l'application de toutes les matieres qui resserrent. Mais quoi que ces remedes nous paroissent peu considerables, les Méthodiques n'en avoient pas cette idée. Ils croyoient qu'en relâchant, ou en resserrant extérieurement, le dedans se resserroit, & se relâchoit aussi, & ils se mocquoient des autres Médecins, qui étant dans une pensée toute contraire, 3 prétendoient, en certaines occasions, remedier au flux, ou au relâchement des parties extérieures, en ouvrant les pores des intérieures. Ils ne se mettoient pas même en peine, comme il a déja été dit, de discerner fort scrupuleusement le propre siege du mal; mais ils relâchoient, & resserroient tout le corps en general, en quelque endroit que fût le flux, ou l'astriction. Les Méthodiques continuoient de faire les remedes dont on vient de parler, de deux jours l'un, c'est à dire, pendant le jour destiné à l'abstinence. On parlera dans le Chapitre onzième, de l'usage qu'ils faisoient de la *Métasyncrise*, & de la regle qu'ils appelloient *circulaire*; mais il faut auparavant voir un peu plus particuliérement

1 On parlera plus particulierement dans le Chapitre suivant, de l'usage que les Méthodiques faisoient de la saignée.

2 Pline est aussi dans le même sentiment. On peut le consulter sur la signification du mot *Alica*.

3 Superficie fluentia augentur potiùs quàm minuuntur interiorum fluxu. *Acutor. Lib. 2. Cap. 38.*

liérement quels étoient leurs moyens géneraux de relâcher, & de reſſerrer. C'eſt à quoi ſeront employez les deux Chapitres qui ſuivent.

Secte Methodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

CHAPITRE VIII.

Les Remedes relâchans en particulier.

ON a déja remarqué que comme les Méthodiques ne reconoiſſoient que deux genres de maladies, le genre *reſſerré*, & le genre *relâché*, ils n'employoient auſſi que de deux ſortes de remedes, les uns qui *relâchoient*, les autres qui *reſſerroient*. C'eſt au choix & à l'application de ces remedes qu'ils étoient principalement attentifs.

Entre les remedes *relâchans*, la *ſaignée* tenoit, ſelon eux, un rang très-conſiderable; & ils ſe mocquoient des Médecins qui ſaignoient dans la vuë de *raffraichir*, entre leſquels ils comptoient Hippocrate. Sur ce principe les Méthodiques ſaignoient dans toutes les maladies qui dependent du genre reſſerré, & même dans celles qu'ils comprenoient ſous le genre *mêlé*, lorſque le reſſerrement prévaloit. Ils ſaignoient, par exemple, dans la pleuréſie, quoi qu'accompagnée de flux de ventre, parce qu'ils jugeoient que le reſſerrement cauſé par la tumeur du côté, étoit plus preſſant que le rélâchement du ventre. Ils avoient pour maxime d'attendre le premier *diatritos*, c'eſt à dire, le troiſième jour, pour ſaigner, & ils pratiquoient rarement ce remede avant ce temps-là; parce qu'ils ne croyoient pas que l'on dût ſaigner, tant que l'on pouvoit ſoupçonner quelque *corruption*, ou quelque *indigeſtion*, ce qui confirme ce qu'on a dit ci-deſſus touchant l'uſage du *diatritos*, que cette abſtinence n'avoit, ſans doute, été inſtituée que pour conſumer ce qu'il y avoit de ſuperflu dans les premieres voyes.

Les Méthodiques improuvoient fort la méthode des autres Médecins, qui laiſſoient quelquefois couler le ſang juſqu'à ce qu'on tombât en défaillance; & ils ne croyoient pas que l'on dût jamais aller à cet excès, qui ne ſervoit qu'à abbatre les forces déja aſſez abbatues par le mal, & par l'abſtinence, laquelle pluſieurs d'entre les autres Médecins ordonnoient auſſi bien qu'eux, dans le commencement des maladies.

Ils condamnoient auſſi l'ouverture des 2 veines qui ſont *ſous la langue*. Cœlius dit, *que cette ſaignée eſt ſuperſtitieuſe, & fondée ſur un faux principe, qu'elle remplit d'ailleurs la tête, ſans compter qu'on ne peut que difficilement arrêter le ſang.*

Les Méthodiques étoient encore oppoſez aux autres Médecins, particulierement à ceux qui ſuivoient Hippocrate, en ce que ceux-ci ne ſaignoient que les jeunes gens; au lieu que les premiers 3 ſaignoient indifféremment en toutes ſortes d'âges, pourvu que l'on eût des forces ſuffiſantes.

Il

1 Phlebotomare convenit laxamenti cauſa, non, ut Hippocrates affectandum putat, ob frigidandum corpus *Acutor. Lib.* 3. *Cap.* 17.

2 *Acutor. Lib.* 1. *Cap.* 12.

3 Non ſolos oportet juvenes phlebotomare, ſed etiam alios in aliis ætatibus conſtitutos. *Ibid. Lib.* 3. *Cap.* 17.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Il semble que les Méthodiques ne saignoient qu'une seule fois dans chaque maladie. On ne trouve du moins aucun exemple dans Cælius d'une saignée réiterée, si ce n'est dans le seul cas de la *manie*, où cet Auteur croit que si l'on a été empêché, la premiere fois, par quelque cause que ce soit, de tirer la quantité de sang que l'on souhaite, l'on doit y revenir une seconde.

Mais si ces Médecins ne saignoient pas souvent. ils employoient d'un autre côté fort fréquemment *les Ventouses*, dans la même vuë de 1 relâcher. Ils commençoient à pratiquer ce remede le second *diatritos*, ou le troisième, c'est à dire, le cinquième, ou le septième jour de la maladie, lors que c'étoit une maladie aiguë Et comme ils ne s'attachoient pas à discerner la partie malade, pourvu qu'ils fussent assurez du genre de la maladie, ils couvroient successivement presque tout le corps de ventouses, dans la plûpart des maladies. Dans la phrénésie, par exemple, ils ne se contentoient pas d'appliquer leurs ventouses sur la tête, autour du col, & sur toutes les parties voisines de la tête: ils en appliquoient encore sur les fesses, sur le bas du ventre, & du dos, & sur les hypochondres.

L'application de ces ventouses étoit le plus souvent accompagnée de la 2 scarification des parties, sur lesquelles on les appliquoit. Ou si ces Médecins ne trouvoient pas à propos de scarifier, ils faisoient premierement picquer par des sansues, & après qu'elles étoient pleines de sang, & qu'elles étoient tombées, ils appliquoient des ventouses qui achevoient de tirer la quantité de sang, qu'ils jugeoient suffisante pour le soulagement du malade.

Ils appliquoient aussi quelquefois des ventouses sans scarifier la partie, & ils les appelloient des ventouses 3 *legeres;* nous les appellons aujourd'hui des ventouses *seches*. Cælius se sert aussi de 4 ce dernier nom en parlant des ventouses, mais il le donne à celles qui étoient appliquées avec la flamme d'une méche.

Les Ventouses des Méthodiques, aussi bien que celles de tous les autres Médécins, se faisoient communément de *cuivre;* & les unes avoient l'embouchure plus étroite pour attirer plus fortement; les autres l'avoient 5 plus large, & les bords en étoient recourbez en dehors; afin qu'elles attirassent plus foiblement. Lors qu'il s'agissoit de ventouses des parties sensibles, ou qui ne pouvoient pas supporter le poids des ventouses ordinaires, 6 Cælius nous apprend qu'on leur substituoit des vaisseaux de *verre*, ou *d'argille*, qui étoient plus legers. On avoit aussi des ventouses de *corne*. On parlera encore dans quelque autre endroit des ventouses des Anciens, de leur matiere, & de leur figure, aussi bien que de la maniere dont ils les appliquoient.

Nous avons déja remarqué que les Méthodiques se servoient fort des *sansues*.

1 Cucurbitæ sunt adjutorii genus destrictivum. *Acutor. Lib.* 2. *Cap.* 29.

2 *Voyez Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 19.

3 Leves, quas κύφας appellant. *Acutor. Lib.* 2. *Cap.* 29.

4 Arentes & siccatæ. *Ibidem. Lib.* 1. *Cap.* 11.

5 Curcubitas apponimus quæ sint osculo latiore atque labiis flexis, ut lenius atque blando tractu arripiant membra. *Ibidem Lib.* 3. *Cap.* 17.

6 In cucurbitularum vicem, ne earum pondere grave quicquam ægrotantes sentiant, vitrea apponimus vascula, vel testea, quæ Græci emphoras vocaverunt. *Ibidem.*

ſues. Ce remede ètoit auſſi un remede *relâchant.* Ils s'en ſervoient, & avec les ventouſes, & ſans les ventouſes. On peut voir ce qui a été dit ſur l'application des ſanſues en géneral, quand il a été parlé de la pratique de Thémiſon. *Secte Méthodique dans le Siecle xlv & ſuivans.*

Les autres moyens de relâcher que pratiquoient les Méthodiques, conſiſtoient en des *fomentations* faites avec des éponges trempées dans de l'eau tiede, & en des applications extérieures *d'huile chaude*, & de *cataplâmes émolliens.* Ils tiroient auſſi des moyens de relâcher, de *l'air*, de la *nourriture*, du *ſommeil*, des *veilles*, de 1 l'*exercice*, &c. comme on en a déja touché quelque choſe, & comme on le verra plus particulierement ci-après. Ils pratiquoient ſur tout *l'exercice* à la fin des maladies, ou après tous les autres remedes; & ils mettoient en uſage toutes les differentes eſpeces de *geſtations*, dont il a été parlé ci-devant. Cælius fait mention de 2 l'*eſcarpolette*, comme d'un exercice propre à ceux qui relevent de la *Léthargie.*

CHAPITRE IX.

Des Remedes reſſerrans *en particulier.*

LEs Méthodiques n'étoient pas moins induſtrieux à trouver des moyens de *reſſerrer.* 3 L'on a déja vu de quelle maniere ils diſpoſoient l'*air* pour cet effet, & la peine qu'ils prenoient pour le rendre adſtringent & reſtraichiſſant. L'on a auſſi vu qu'ils employoient dans le même deſſein *l'eau*, & les *huiles froides.* Ils ajoûtoient même quelquefois à l'eau fraiche un peu de *vinaigre*, & après en avoir imbu une éponge, ils la paſſoient ſucceſſivement ſur toutes les parties du corps. Ils trempoient auſſi des linges dans cette liqueur, ou dans des décoctions de *plantain*, de *pourpier*, de *myrte*, de *roſes*, de *ſempervivum*, &c, & ils les appliquoient ſur les parties qu'ils vouloient reſſerrer.

4 Si les *ſueurs* étoient importunes, ou affoibliſſoient trop, ils mettoient de la *craye* en poudre, de *l'alun*, du *plomb brûlé*, du *platre*, & d'autres matieres de cette nature dans un linge délié, & ils en ſaupoudroient legérement toutes les parties, ou ils faiſoient des *cataplâmes* dans leſquels ils faiſoient entrer ces mêmes drogues. La *nourriture*, qu'ils employoient en cette rencontre, contribuoit auſſi de ſon côté à reſſerrer. Ils donnoient à leurs malades de la *farine d'orge* bouillie dans de l'eau; du *pain rôti*, & trempé dans du *vinaigre*, des *coins* &c. & ils leur faiſoient boire de *l'eau froide*, en petite quantité, de peur qu'en en prenant trop, cela ne ramollit au lieu de reſſerrer. Ils y méloient même un peu de vin, en certaines occaſions; mais il falloit que ce fût de *gros vin rouge.*

1 Omnis motus viarum efficit raritatem. *Acutor. Lib.* 2. *Cap.* 40.
2 Domeſtica mollis & penſilis geſtatio. *Ibidem, Lib.* 2. *Cap.* 6.
3 *Voyez ci-deſſus, Chap.* 7.
4 *Acutor. Lib.* 2. *Cap.* 37.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

CHAPITRE X.

Maniere de traiter les Tumeurs *en particulier, qui ſemble oppoſée à la Méthode.*

VOilà de quelle maniere ces Médecins s'y prenoient pour relâcher, & pour reſſerrer. Mais il ne faut pas oublier de remarquer qu'encore que les Méthodiques euſſent pour maxime conſtante de reſſerrer dans les maladies de relâchement, & de relâcher dans les maladies de reſſerrement, il y avoit un cas particulier, où ils ſe devoyoient en quelque façon de cette regle. C'étoit lors qu'il s'agiſſoit des *Tumeurs*. Quoi que ces maladies ſoient du genre reſſerré, ils ne les traitoient pas toujours également; ils ſe conduiſoient autrement dans le temps qu'elles commençoient à ſe former, & autrement dans le temps qu'elles étoient toutes formées. Dans l'Eſquinancie, par exemple, qui eſt une tumeur de la gorge, ils appliquoient au commencement des remedes médiocrement aſtringens, comme faiſoient tous les autres Médecins pour arrêter quelque peu le cours de la fluxion; & dans la ſuite, ou dans le progrès du mal, ils venoient aux émolliens. Ils défendoient cette pratique, qui ſemble renverſer leur maxime générale, en diſant que s'ils reſſerroient au commencement de la formation des tumeurs, ils conſideroient que les humeurs étant encore en mouvement pour ſe jetter ſur la partie, le reſſerrement n'étoit pas encore fait, & qu'au contraire ou devoit plûtôt regarder cette partie comme étant relâchée, par l'abord continuel des humeurs.

CHAPITRE XI.

De l'uſage de la Métaſyncriſe. *De la maniere de traiter* les maladies longues, *& en particulier* le Mal de Tête. *De la Regle* Cyclique, *ou* Circulaire.

POur achever ce qui concerne la pratique des Méthodiques, il faut voir l'uſage qu'ils faiſoient de ce qu'ils appelloient *Métaſyncriſe*, dont il a déja été parlé, & comment ils ſe ſervoient de la regle *circulaire*. C'eſt ſur quoi rouloit le plus fin de leur pratique, & par où ils entreprenoient de guérir particulierement les maladies *chroniques*, ou *longues*, qui ſont celles qui font le plus de peine aux Médecins. On ne peut mieux être inſtruit ſur tout cela, qu'en rapportant un exemple qui le rendra plus ſenſible. Nous choiſirons, dans cette vuë, la cure du *mal de tête* telle qu'elle eſt propoſée par Cælius Aurelianus. Si le livre de cet Auteur étoit un peu plus commun, nous nous contenterions de renvoyer à ce qu'il en a dit, mais comme pluſieurs Médecins ne l'ont jamais vu, on ne nous ſaura pas mauvais gré ſi nous inſerons ici la plus grande partie du Chapitre, où il traite de cette maladie. Cælius fait de deux ſortes de maux de tête, l'un qui eſt compris ſous les maladies aiguës, & l'autre ſous les maladies chroniques, tous les deux étant également ſous le genre *reſſerré*. Voici comme il s'y prend pour guérir la derniere eſpece, & même la premiere.

„ La

„ 1 La douleur de tête, *dit cet Auteur*, n'étant pas encore bien forte, il faut que le malade couche dans une chambre médiocrement fraîche & obſcure, & qu'il ait la tête un peu haute ſur le chevet; qu'il obſerve un grand ſilence, & qu'il ſe tienne en repos tant par rapport à l'eſprit, que par rapport au corps; s'abſtenant d'ailleurs de manger juſqu'au premier *diatritos*, c'eſt à dire, juſqu'au troiſième jour. Pendant cet intervalle il faut lui froter doucement & legérement les jointures, & lui fomenter, ou baſſiner la tête avec de l'huile froide, ou qui ſoit tirée d'olives vertes; y ajoûtant même quelque ſuc qui ſoit adſtringent ſans être repercuſſif, comme eſt le ſuc de l'herbe appellée polygonum, du plantain, de la chicorée, du pourpier, des ronces, des tendrons de la vigne, du ſolanum, du mourron, du ſideritis, du myrte. Toutes ces plantes, ou leurs ſucs peuvent auſſi ſervir pour en faire des cataplâmes, en y joignant de la farine d'orge. On peut enfin appliquer ſur le front quelque médicament, où il entre pluſieurs ſimples de la nature de ceux dont on vient de parler, tel qu'eſt le médicament appellé diatheon. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

„ Si la douleur eſt plus violente, ou ſi elle augmente, alors il faut loger le malade dans une grande chambre, médiocrement chaude, mais qui ne ſoit pas trop éclairée, de peur que la trop grande lumiere ne lui nuiſe. Il faut auſſi appliquer ſur les parties dont on a parlé, de la laine fine, legere, & bien nette, que l'on trempera continuellement dans de l'huile douce qui ſoit chaude. Et ſi la douleur eſt encore plus grande, on ſe ſervira tour à tour de laines, & de draps fins, ou minces, pliez en pluſieurs doubles, que l'on trempera dans la même huile, & après les avoir legérement exprimez, on les appliquera ſur les temples. On ſe ſervira en même temps de veſſies remplies à demi d'huile chaude, & de ſachets pleins de farine, paſſant doucement la main chaude, & les doigts ſur les parties qui ſouffrent, ſans que le malade parle, ou ſe remue en quelque maniere que ce ſoit. Si la douleur tend du côté des dents, le malade tiendra du 2 *mulſum* chaud, ou de l'huile dans la bouche, ſans faire aucun mouvement; ſuppoſé qu'il puiſſe ſupporter cela ſans qu'il lui cauſe des nauſées, ou des envies de vomir.

„ Si la douleur augmente, nonobſtant les remedes dont on vient de parler, il en faudra chercher de plus efficaces, & ſi les forces le permettent on tirera du ſang du bras, le troiſième jour, c'eſt à dire, du bras qui ſera le plus commode, ſi toute la tête fait mal; mais ſi la douleur n'eſt que d'un côté, on fera la ſaignée du bras du côté oppoſé, afin que le mouvement que cauſe cette évacuation ſe faſſe plus loin de la partie malade. Après cela on permet au malade de ſe laver la bouche, & on lui fait boire de l'eau chaude. On lui oint auſſi, dans le même jour, la tête avec de l'huile douce qu'on a fait échauffer; on lui baſſine le viſage avec de l'eau chaude, & on lui donne à

„ boire

1 Ce qu'on a dit au Chapitre précedent de la cure des Tumeurs, doit être appliqué à celle du mal de tête. Quoi qu'il ſoit ſous le genre reſſerré, Cælius le traite au commencement comme une maladie du genre relâché.

2 C'étoit un mâlange de vin & de miel. On l'appelloit *vinum mulſum*. comme on diſoit *mulſa*, & *aqua mulſa*, pour dire de l'eau mêlée avec du miel, qu'on appelloit en Grec *Hydromeli*, de même que le premier étoit appellé *Oinomeli*. Voyez Pline ſur la compoſition de ces liqueurs

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

„ boire, & à manger. Sa nourriture en cette rencontre eſt du pain lavé avec „ de l'eau chaude, ou un bouillon fait avec 1 *l'alica*, & l'hydromel, ou 2 „ du pain délayé, & cuit dans de l'eau, y ajoûtant fort peu de ſemence d'anet „ de ſel, & de miel. On peut auſſi donner des œufs mollets; & cette mê- „ me ſorte de nourriture doit être réiterée de deux jours l'un, pendant le „ cours de la maladie, juſqu'à ce que les douleurs diminuent.

„ Le mal ne diminuant pas, on tondra le malade de fort près, pour ſoulager „ la partie qui ſouffre, ou pour lui donner quelque raffraichiſſement, en ren- „ dant les pores plus ouverts, & pour la mettre mieux en état pour l'applica- „ cation des remedes. On pourra même raſer la tête avec un raſoir. On la „ couvrira de cataplâmes; on y appliquera une ventouſe 3 legere pendant le „ temps de l'accès, ou de redoublement de la douleur, & une ventouſe ſcari- „ fiée dans le temps du déclin; choiſiſſant pour cela l'endroit, où eſt la plus „ grande douleur. On appliquera auſſi des ſanſues, & l'on ſera d'autant plus „ obligé de le faire, ſi l'inégalité des endroits douloureux de la tête empêche „ que la ventouſe n'y puiſſe tenir. Après cela on fomentera la tête avec des „ éponges trempées dans de l'eau chaude, ou dans une partie d'eau, & une „ partie d'huile, ou dans de la décoction de guimauves. Si le ventre a été „ reſſerré pendant quelques jours, on donnera un lavement compoſé avec de „ l'eau chaude, de l'huile de ruë, & du miel. On fomentera par ce moyen „ les inteſtins, & on ſoulagera la tête, en vuidant des excrémens qui contri- „ buoient à augmenter ſa douleur par leur mouvement, & par les vapeurs qu'ils „ lui envoyoient. C'eſt pourquoi il faudra venir à ce remede, avant même que „ d'appliquer les ventouſes. On continuera dans la ſuite les cataplâmes laxa- „ tifs, compoſez avec les farines de lin & de fénugrec, ou de panic, l'huile „ & le miel, y joignant un peu d'eau.

„ La douleur ayant diminué enſuite de ces remedes, on ſe ſervira de 4 ce- „ rats, ou d'onguens, & de malagmes ſimples, tel qu'eſt celui qu'on appelle „ *diachylon*, & on commencera à diverſifier un peu la nourriture, choiſiſſant „ celle qui a le plus de rapport avec la ſimplicité de celle qu'on a donnée en „ premier lieu. Telle eſt la nourriture qui ſe tire de la cervelle de pourceau, „ ou de chevreau, des poiſſons tendres, des grives, des pigeonneaux, des „ poulets, & entre les herbages, des courges, des mauves, des blettes, que „ l'on apprêtera tantôt avec de l'huile & du 5 garum, tantôt un peu plus dé- „ lica-

1 On a expliqué ces mots dans le Chapitre 7.

2 Cælius dit que les Grecs appelloient cette eſpece de bouillon, qui revient à notre *panade*, τορύνατον, de τορύνη, qui ſignifie *une cuiller*, parce qu'on ſe ſervoit d'une cuiller pour défaire le pain à meſure qu'il cuiſoit.

3 On a expliqué ces mots dans le *Chap.* 8.

4 On expliquera ces termes dans la troiſième Partie.

5 C'étoit une eſpece de ſaumure ou de ſuc qui ſe tiroit des entrailles de divers poiſſons que l'on ſaloit, & que l'on expoſoit au Soleil pour les faire reſoudre ou fondre. *Voyez Pline Liv.* 31. *Sect.* 43. & *les autres Auteurs qui en ont traité.* Au commencement on ne prenoit pour cela que le poiſſon nommé *Garus*, d'où le *garum* tira ſon nom; mais on en prit d'autres enſuite, entre leſquels le *Scombre*. ou le *Macquereau*, étoit le plus eſtimé. Ce ſuc entroit en diverſes ſauces, & celui dont on a parlé en dernier lieu, étoit fort cher. On tiroit le meilleur d'Eſpagne. *Voyez Horace Satir.* 8. *Liv.* 2.

„ licatement. Ces herbages contribuent beaucoup à tenir le ventre libre; & *Secte Ma-*
„ il eſt bon de s'en ſervir en ce cas, puis que l'on voit des perſonnes, qui étant *thodique*
„ dans la plus parfaite ſanté ſe trouvent la tête peſante, pour manquer un ſeul *dans le*
„ jour d'aller du ventre. *Siecle xl.*
& ſuivans.

„ Il faudra outre cela employer la geſtation, & ſe faire porter en chaiſe de-
„ vant le repas le plus doucement qu'il ſe pourra. Il faudra auſſi ſe promener
„ à pied, & enſuite ſe faire oindre & fomenter la tête, après que tout le corps
„ aura été relâché, & que les ſoupiraux auront été ouverts par le mouvement
„ ſuſdit, qui ſert à relâcher les parties qui ſont preſſées, & à attenuer celles
„ qui ſont épaiſſes. Enſuite, lors que le mal diminuera de plus en plus, on
„ baignera le malade, & dans un autre diatritos on lui préſentera un peu de
„ vin trempé.

„ La douleur ayant ceſſé, il faudra que le malade tâche d'oublier les heures
„ qu'elle avoit accoutumé de venir, & qu'il demeure fort en repos pendant
„ quelque temps, évitant tout ce qui pourroit le faire retomber, comme de ſe
„ tenir au ſoleil, ou près d'un grand feu, l'indigeſtion, l'acte vénérien, le vin
„ pur, les viandes qui pour leur dureté donnent de la peine à mâcher, 1 les
„ ragouts, les bains chauds, & la vapeur qui s'en éleve. Il faut auſſi s'abſte-
„ nir de parler trop haut & avec force; de ſe mettre en colere, & il faut ſe
„ tenir le ventre libre.

„ Enfin ſi la douleur de tête devient une maladie chronique & qu'elle re-
„ prenne de temps en temps, revenant périodiquement, il faut ſe ſervir, dans
„ le temps du retour, des choſes dont on a parlé; les mêmes remedes, qui ont
„ été employez au commencement, étant utiles dans la récidive. Mais il doit
„ y avoir cette difference dans la continuation de la cure, que dans le temps
„ de la douleur, ou dans l'intervalle libre, on doit agir avec un peu plus de
„ hardieſſe, par rapport à l'exercice & aux autres choſes dont on a parlé. Il
„ faut donc ſe ſervir de la geſtation, comme il a été dit; & ſi l'intervalle eſt
„ parfaitement libre, & que les forces ſoient entieres, le malade ſe promenera
„ dans une chaiſe tirée par des homme ou par des bêtes, & on fera en ſorte
„ que le mouvement ſoit égal, choiſiſſant, ſi le temps n'eſt pas beau, un lieu
„ couvert, qui ait pourtant du jour, & qui ſoit médiocrement chaud. Si l'air
„ eſt temperé, & qu'il ne faſſe point de vent, la promenade ſe fera à décou-
„ vert; mais en quelque lieu qu'elle ſe faſſe il faudra prendre garde qu'il ne
„ faille pas tourner trop ſouvent, ce qui cauſeroit des vertiges & pourroit re-
„ nouveller le mal.

„ Dans le même temps, la promenade à pied ſera auſſi fort utile. Au com-
„ mencement le malade ſe promenera doucement; dans la ſuite il marchera
„ un peu plus vîte; & ſi la tête eſt dégagée, il pourra avant que de ſe prome-
„ ner, lire à haute voix, ſans pourtant l'élever trop. Cet exercice convien-
„ dra particulierement aux gens de lettres. Après cela il ſera encore bon de
„ continuer à s'exercer, & de s'oindre. Cet exercice conſiſtera à courir 2
„ étant habillé, & on ſe fera frotter & oindre étant nud. On pratiquera
„ ſouvent

1 Cibi curioſè conditi.

2 C'eſt à dire avec la *robbe*, *toga*, ou avec le *pallium*. Lors qu'on ne portoit que le *ſaye* ou la *tunique*, on appelloit cela être nud, & l'on couroit ſouvent de cette maniere.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

„ souvent la lutte, selon les préceptes de la Gymnastique; & l'on viendra „ successivement aux exercices les plus violens, ou qui demandent le mouve- „ ment le plus prompt. On ira même jusqu'aux exercices qui ont accoutumé „ de remplir la tête, ou de la faire tourner, comme sont les mouvemens en „ rond, *&c.* Ces exercices étant finis le malade se lavera la bouche, se fera „ fomenter les jointures, & se baignera pendant quelques jours. Il commen- „ cera aussi à se nourrir 1 d'une nourriture moyenne, beuvant du vin, qui „ n'ait pas beaucoup de force. Dans le temps que l'on accorde cette nourri- „ ture, il faut d'ailleurs que le malade se divertisse, & qu'il ne s'occupe l'es- „ prit que de choses agréables. On appelle cette maniere de traiter qu'on „ vient de marquer en dernier lieu, & dont la principale partie consiste à nour- „ rir comme il faut le malade, afin qu'il se remette; on l'appelle, dis-je, *le* „ 2 *Cercle Résomptif*, parce qu'elle aide les malades à se reprendre ou à se re- „ mettre des fatigues, que leur ont causé les remedes précedens. Voici parti- „ culierement comme on doit s'y prendre.

„ Le premier jour le malade prendra fort peu de nourriture, & ne boira que „ de l'eau; ou, s'il le peut supporter, il s'abstiendra entierement de boire & „ de manger; & le jour suivant il prendra un leger exercice, & se fera ensui- „ te oindre avec des huiles appropriées. Après cela il commencera à se nour- „ rir, prenant, pour la premiere fois, seulement la troisième partie du pain „ qu'il avoit accoutumé de manger en un repas, & ce pain sera leger & bien „ levé. On y joindra des œufs, & entre les herbages on choisira la blette, „ la citrouille, la patience, la mauve, & les 3 bulbes; entre les poissons, „ ceux qui ont la meilleure chair, comme sont le scare, l'asellus ou le merlu; „ entre les oiseaux les grives, les becquefigues, &c. Le malade continuera „ cette maniere de se nourrir, soit par rapport à la qualité, soit par rapport „ à la quantité, pendant deux ou trois jours, selon que ses forces le permet- „ tront; en sorte qu'il ne s'affoiblisse point trop, faute de nourriture, & qu'il „ ne se charge point plus qu'il ne faut. Alors on ajoûtera une troisième partie „ du pain qu'on avoit retranché, & on donnera au malade des grives, des „ becquefigues, des poulets, & des pigeonnaux. Enfin, après trois ou qua- „ tre jours, on donnera la quantité entiere du pain que l'on donnoit pour l'or- „ dinaire, & on viendra au gibier, comme au lievre, au chevreuil &c. En- „ suite on mangera de la chair de porc apprêtée simplement avec un peu d'a- „ net & de sel. On partagera aussi le vin, comme on a fait le pain; on en „ augmentera la quantité, comme on a fait à l'égard du pain; & si le malade „ vouloit davantage boire, on lui donnera de l'eau. Les exercices seront pa- „ reillement augmentez à proportion de la nourriture.

„ Ayant achevé de cette maniere le *Cercle Resomptif*, on passera au *Cercle* „ *Métasyncritique*, qui se fera par parties & non tout à la fois; car le mal de „ tête revient aisément, & la tête, qui est naturellement fort susceptible des „ injures

1 *Cibi mediæ materiæ.* On verra par la suite en quoi consistoit cette nourriture.

2 On verra aussi, par ce qu'on dira ci-après, ce que les Méthodiques entendoient par ce mot de *cercle*.

3 On ne sait pas ce que c'étoit que ces *bulbes*, quoi que ce fût une nourriture familliere aux Anciens.

„ injures du déhors, ne peut pas ſupporter les changemens qui ſe font tout d'un coup. Le premier jour on fera jeûner le malade. Le jour ſuivant, aprés qu'il ſe ſera fait porter en chaiſe, pendant un petit eſpace de temps, & qu'il ſe ſera oint, & même baigné; ſi la douleur le lui permet, on lui donnera le tiers de la quantité du pain qu'il avoit accoutumé de manger, & qu'il pouvoit digerer aiſément dans la ſanté. Il mangera auſſi des viandes ſalées & rôties, apprêtées avec de la moutarde, des olives vertes confites au ſel. & antres choſes de cette nature; mais il s'abſtiendra du porreau, de l'ail, de l'oignon, & des autres herbages qui rempliſſent la tête. Pour ſa boiſſon on lui donnera du vin, & on continuera à le nourrir de cette maniere deux ou trois jours, s'il peut aiſément le ſupporter; ſinon on joindra à ces viandes ſalées de la cervelle, ou des poiſſons dont a parlé.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

„ Après cela on ajoûtera le ſecond tiers du pain qu'on avoit retranché, & on donnera au malade des herbages, de la cervelle, & du poiſſon, continuant de le conduire de cette maniere pendant trois ou quatre jours. Enſuite on achevera de donner le reſte du pain retranché, & l'on paſſera de la nourriture moyenne à celle que fournit la volaille, que l'on continuera autant de jours que la précedente, finiſſant par la chair de porc, avec laquelle on donnera toute la quantité de pain que l'on avoit accoutumé de manger.

„ Si l'on veut changer plus ſouvent, on peut partager le pain en quatre parties, afin que l'on en puiſſe ajoûter une à chaque fois que l'on changera 1 de viande, c'eſt à dire une partie lors de la nourriture moyenne, une partie lors qu'on donnera de la volaille, une autre lors que l'on donnera du gibier, & une autre enfin lors que l'on viendra à la chair de porc. Mais afin que le malade ne s'ennuye pas de manger pendant quelques jours d'une même ſorte de viande, il faudra varier, autant qu'il ſe pourra, chaque eſpece de nourriture, enſorte que les jours que l'on mangera du 2 ſalé, par exemple, on donnera à un repas de la Sardine, & à l'autre du petit Thon; & de même lors de la nourriture moyenne, & lors qu'on en ſera à la volaille, prenant tantôt des grives, tantôt des becquefigues, tantôt des 3 ortolans, tantôt des poulets, ou des pigeonneaux, & ainſi du reſte. On donnera auſſi quelquefois des pommes en petite quantité, afin qu'elles n'enflent pas; & dans le temps que l'on mangera de la chair de porc, on y joindra des herbes, prenant d'ailleurs garde de n'exceder ni pour la quantité, ni pour la qualité des choſes dont on uſera. Secondement, lors que l'on paſſera d'une qualité à l'autre, le premier jour on ne boira que de l'eau, & l'on s'oindra, mais les autres jours on pourra boire du vin & ſe baigner; mais non pas néceſſairement tous les jours, parce que le pain trop fréquent pourroit renouveller le mal de tête. Il faut auſſi augmenter & diminuer tour à tour le mouvement du corps.

„ Cette premiere partie du cercle métaſyncritique étant achevée, on viendra

„ à la

1 Singulis pulmentorum mutationibus. Le mot *pulmentum*, qu'employe ici Cælius, exprime proprement le vieux mot François *pitance*, qui marque tout ce qu'on mange avec du pain.

2 On appelloit cette maniere de ſe nourrir de choſes ſalées, *Drimyphagia*.

3 Miliacæ aves. On les appelloit en Grec *Cenchrides*, de *cenchros*, du *millet*, parce qu'on les engraiſſoit avec du millet.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

„ à la seconde dans laquelle on ne s'attachera qu'à faire vomir le malade, & „ pendant cet intervalle la nourriture tirée des choſes acres & ſalées n'aura „ point de lieu. Ce premier jour donc, le malade, après s'être un peu pro- „ mené, tâchera de ſe faire vomir avec des racines de raiforts, ou avec d'au- „ tres médicamens ſi les raiforts manquent, & voici de quelle maniere cela ſe „ fait. On prend l'écorce des racines de raiforts, au poids d'une livre pour „ le plus, & l'ayant coupée fort menu, on la fait tremper dans de l'eau mê- „ lée de miel, que l'on appelle hydromel, où l'on aura joint un peu de vinai- „ gre ſimple, ou de vinaigre fait avec l'oignon de ſcille. Cette écorce étant „ ainſi préparée, on la mange toute, un peu avant le temps ordinaire du re- „ pas, & l'on boit peu à peu toute la liqueur où elle a infuſé par-deſſus. A- „ près cela on ſe promene doucement, & l'on ſe repoſe enſuite, lors que l'on „ commence d'avoir des rapports acres & chauds, qui marquent le mouvement „ qui ſe fait dans les entrailles, & qui arrivent pour l'ordinaire au bout d'une „ heure. Alors on prend deux verres d'eau tiede, & non davantage, de peur „ d'énerver trop le médicament, & mettant les doits dans ſa bouche on s'ex- „ cite à vomir, & l'on continue juſques à ce que l'on ait rendu tout ce que „ l'on avoit pris; après quoi l'on boit une beaucoup plus grande quantité d'eau „ que la premiere, pour laver l'eſtomac, & pour éteindre les reſtes du feu que „ le raifort y avoit allumé. Sur cela l'on s'excite derechef à vomir, & l'on „ recommence enſuite à boire de l'au, & à ſe faire encore vomir, réiterant la „ même choſe trois ou quatre fois conſécutives, ou juſques à ce que l'eau ſor- „ te de l'eſtomac auſſi claire qu'elle y eſt entrée.

„ Le vomiſſement étant fini, on ſe fait fomenter la tête, & on ſe lave la „ bouche avec de l'eau chaude. Quelque temps après on ſe promene douce- „ ment, pour remettre la tête de l'agitation & du trouble que lui avoient cau- „ ſez les fréquens vomiſſemens; à moins qu'on n'aime mieux ſe faire oindre & „ frotter avec les mains, en commençant par le haut, & en finiſſant par le „ bas; ce qui fait le même effet que la promenade, en procurant à tout le „ corps une tranſpiration aiſée & égale. Cela étant fait on boit deux verres „ d'eau chaude & on ſe met au lit, où l'on ſe tient dans un grand repos de „ corps & d'eſprit, ſans manger ni boire de quelque temps, & même ſans „ dormir, ſi ce n'eſt dès que l'agitation cauſée par le remede eſt calmée. Il „ faut en uſer ainſi, parce que ſi l'on ſe laiſſe aller au ſommeil avant ce temps- „ là, c'eſt à dire, pendant l'agitation, qui remplit & reſſerre d'abord la tête „ au lieu de la relâcher, ſi l'on s'endort, dis-je, le propre du ſommeil étant „ de cauſer du reſſerrement, il ſe trouve que l'on fait tout le contraire de ce „ que l'on s'étoit propoſé de faire, qui étoit de relâcher. Il faut auſſi s'abſte- „ nir de manger, de peur que la viande ne ſe corrompe, par la chaleur & l'ir- „ ritation qui reſtent dans l'eſtamac, incontinent après le vomiſſement, ſans „ compter de petites pieces de raifort, qui y reſtent auſſi quelquefois, & qui „ étant mêlées avec la nourriture la corromproient, & enverroient des va- „ peurs à la tête, qui augmenteroient ſon mal au lieu de le diminuer. Car, comme dit Thémiſon, la tête eſt naturellement dénuée de chairs; elle eſt ner- veuſe & couverte de membranes dures, auſſi bien que de cheveux; en ſorte que rien n'en peut ſortir par tranſpiration, qu'avec peine. La tête, *ajoûte le même*

même Auteur, est encore destinée à être le domicile de tous les sens, & étant placée sur tout le reste du corps, elle reçoit les exhalaisons qui s'en élevent, & l'esprit qui se porte naturellement en haut enleve avec lui ces exhalaisons ou ces vapeurs par la trachée artere & par l'estomac, qui sont comme les grandes cheminées du corps. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.*

„ Le jour suivant on se baignera, on se nourrira de viandes du moyen or-
„ dre, & au bout de deux ou trois jours on achevera les autres parties du cer-
„ cle qu'on a commencé. Si l'on manque de raiforts pour provoquer le vo-
„ missement, on se servira en leur place de grains de moûtarde détrempez dans
„ de l'eau, ou de moûtarde liquide que l'on boira, ou d'un mêlange d'eau, de
„ miel, de poivre & de vinaigre. On pourra aussi employer du cresson, ou
„ de la semence de roquette, ou de la decoction de thym, ou d'origan, ou
„ d'hyssope. On pourra même prendre de la saumure, & des bouillons où il
„ entre de l'eau avec du miel & du vinaigre.

„ Si l'on voit que le malade se trouve sensiblement mieux, & qu'il ait des
„ intervalles où il soit entierement libre de douleurs, après lui avoir fait re-
„ passer le Cercle Résomptif, on reviendra au vomissement, y joignant 1 la
„ Drimyphagie, & l'on achevera hardiment ce qui reste du cercle métasyn-
„ critique. On mettra pour cela en usage les remedes locaux, commençant,
„ par les plus doux & finissant par les plus forts. Dans cette vuë on rasera la
„ tête 2 tantôt à contrepoil, tantôt autrement, jusqu'à ce qu'elle rougisse; &
„ mettant le malade dans le bain, on lui frotera la tête avec du nitre en pou-
„ dre. On employera ensuite la 3 *paropteſe*, *qui est une maniere d'échauffer une*
„ *partie du corps*, & l'on choisira pour cela des braises dont la chaleur soit éga-
„ le. Un autre jour on se servira de ventouses, qu'on appliquera avec beau-
„ coup de flamme, commençant par le dos & par la nucque, & finissant par la
„ tête, & l'on fera en sorte que ces dernieres tirent le plus qu'il se pourra.

„ Après cela on viendra au *Dropax*, *qui est une sorte d'emplâtre fort adherente,*
„ *& qu'on arrache, ou qu'on leve par force.* Cette emplâtre, *qui est encore ap-*
„ *pellée* Sympasma par notre Auteur, sera appliquée premierement aux jambes,
„ & ensuite au dos, & à la poitrine, depuis la premiere vertebre du col jus-
„ qu'au bas du dos. La raison pourquoi on s'attache à ces endroits, c'est qu'il
„ y a communication entre les nerfs de ces parties, & ceux des parties plus
„ hautes. On appliquera enfin le Dropax sur la tête, sur le devant du col, sur
„ le menton, & sur les muscles des temples, ayant premierement rasé ces par-
„ ties. Et afin que le reste du corps ne prenne pas du froid, pendant ces ap-
„ plications, on fera frotter & oindre les autres parties, & on oindra de mê-
„ me celles sur lesquelles le Dropax aura été appliqué, après quoi on entrera
„ dans le bain.

„ Les parties de la tête ayant été relâchées, ramollies, & ouvertes par ces
„ reme-

1 On a expliqué ce terme dans ce même Chapitre.

2 Nunc pro capillatura, nunc contra capillaturam.

3 Παρόπτησις, du verbe ὀπτάω, *je fais rotir*; parce que l'on faisoit, pour ainsi dire, *rotir* la partie, qui étoit exposée à la chaleur des braises, comme on fait rôtir de la viande. On a déja touché cette pratique en parlant des remedes d'Asclépiade.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

„ remedes, on les entretiendra en ces état, par 1 *l'éxercice de la voix*, par le
„ fréquent 2 *sinapisme*, & par les remedes qui font *éternuer*. Et après s'être
„ promené quelque temps on se *gargarisera* avec de la moutarde détrempée
„ dans de l'eau, ou l'on en 3 *mâchera* de la seche, ou du poivre avec du miel,
„ avant que d'entrer dans le bain. Sur quoi, il faut remarquer que la Méthode n'a pas mis en usage le dernier de ces secours, dans le dessein de tirer
„ simplement quelque flegme, mais afin que les parties du dedans de la bouche étant ouvertes, ou émuës par ce remede, elles communiquent leur émotion au cerveau. Par la même raison, on peut aussi prendre du suc de blete noire, ou du pain de pourceau, la quantité d'une cueillerée, & ayant fait
„ renverser la tête au malade, lui faire entrer de ce suc dans les 4 narines. De
„ cette maniere il se fait une décharge d'humeur, dont on se trouve soulagé,
„ non parce que cette humeur est sortie, mais plûtôt, comme on vient de le
„ dire, parce que le mouvement du dedans des narines, ou l'irritation qui s'y
„ fait, se communique à la tête, & fait ouvrir ce qui étoit resserré On met
„ aussi au rang des remedes, ou des secours locaux, l'usage de quelques autres matieres differentes de celles dont on a parlé, comme sont l'euphorbe, & les
„ compositions où cette drogue entre, l'adarcé, l'opobalsamum, l'aphronitrum, la myrrhe, &c. On joint enfin à ces remedes l'application de ces
„ sortes 5 d'onguens, qui ont la proprieté de tirer de fort profond, & d'effacer, pour ainsi dire, les causes des maladies.

„ Cependant on se souviendra de ne point passer d'un remede local à un autre, que le trouble que ce remede aura causé, ne soit calmé, & que les parties ne soient en état de supporter une seconde agitation semblable à la premiere. C'est pourquoi si nous voyons que le corps ait été fort fatigué après
„ un premier remede de cette nature, cela marquera qu'il n'en faut employer
„ qu'un seul dans chaque cercle. Mais dans les corps qui l'auront aisément
„ supporté, on passera à un autre sans hésiter. D'ailleurs on observera d'employer chacun de ces remedes le jour qui suivra celui auquel on aura changé
„ la matiere de la nourriture; afin que l'abstinence qu'on fait ce jour-là rende
„ le corps plus ouvert, & plus disposé à se prevaloir des remedes. On observera aussi que le Dropax soit appliqué lors qu'on se servira de la nourriture
„ moyenne, & la Paropteſe, le Sinapisme, & les Sternutatoires dans le temps
„ qu'on se nourrit de volaille. Car alors le corps n'est ni trop affoibli par la
„ Drimyphagie, ou par les viandes salées qui ont précedé, ni trop rempli par
„ l'usage

2 On appelloit cet exercice *Anaphoneses*.

2 De *Sinapi*, de la *moûtarde*. Ce sinapisme se faisoit en laïsant long-temps sur quelque partie du corps un cataplâme où il entroit de la moutarde, ce qui faisoit rougir la partie.

2 Les autres Médecins se servoient aussi de ce remede, qu'ils appelloient *apophlegmatisme*, comme qui diroit *remede pour tirer du flegme*; mais ce n'étoit pas la vuë des Méthodiques, comme notre Auteur s'en explique.

4 Ce n'est pas dans les narines seules que Cælius faisoit entrer des sucs acres. On voit ailleurs (*Tardar. Lib.* 1. *Cap* 5. *& alibi*) qu'il seringuoit de l'eau chargée de nitre dans les oreilles, afin que la verru recorporative, ou métasyncritique parvînt par les voyes des sens jusques aux membranes du cerveau; *quò etiam per sensuales vias ad membranas cerebri recorporativa virtus adveniat.*

5 Malagmata minytica, de *μινύω*, *j'efface*.

„ l'uſage d'une trop forte nourriture. On s'abſtiendra donc de toutes ſortes de remedes locaux, dans le temps de la Drimyphagie tant ſeulement; à moins que ce ne ſoit un remede fort leger, & que les forces ne ſoient bien entieres. La raiſon pourquoi l'on doit ceſſer d'appliquer des remedes locaux, ou extérieurs dans le temps que l'on vient de marquer, c'eſt à dire, pendant que l'on uſe de viandes ſalées & acres, c'eſt que cette maniere de ſe nourrir, que l'on appelle, comme il a été dit, Drimyphagie, émouvant aſſez le dedans, il n'eſt pas à propos d'émouvoir en même témps le dehors, de peur de cauſer une trop grande agitation dans tout le corps. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

„ On peut encore joindre à tous les remedes précedens *le Cataclyſme*, qui eſt une maniere de laver la tête par la chute violente de quelque eau ſur cette partie; & il faut que cette eau ſoit premierement chaude, & enſuite froide. Après cela on ſubſtitue à l'eau commune, qu'on avoit employée au commencement, les *Eaux* 1 *Minerales*, mais il ne faut pas qu'elles ayent une odeur qui puiſſe incommoder. On peut auſſi *nager*, mais il faut prendre garde que ce ne ſoit pas à ciel découvert, parce que la tête, qui eſt ſeule expoſée à l'air, ſe réfroidit néceſſairement pendant que le reſte du corps, qui eſt dans l'eau, ſe réchauffe.

„ Enfin ſi le mal de tête ne cede pas à tous ces remedes, & qu'il revienne par intervalles, le malade s'étant ſuffiſamment fortifié par la bonne nourriture, & par le repos, on viendra à l'uſage de l'*Ellebore*; & on prendra premierement des raiforts qui auront été picquez avec les fibres du même Ellebore, & qui auront enſuite infuſé dans de l'hydromel où l'on ajoûtera un peu de vinaigre Ce remede ayant ſuffiſamment fait vomir, on employera les Cuiſiniers, & on ſe nourrira de toutes ſortes de bonnes viandes, afin que le corps, qui aura été ouvert par le violent mouvement cauſé par les remedes précedens, & qui ſe ſera 2 déchargé de la vieille chair, dans laquelle le mal avoit ſon ſiege, en reprenne une nouvelle, ou reprenne ſa chair naturelle. Si la maladie s'opiniâtre, nonobſtant tout ce qui a été fait, il faut revenir deux ou trois fois à l'*Ellebore*, reprenant entre deux des forces pour ſupporter ce remede. On ſe ſervira auſſi des 3 *eaux minerales*, & des *étuves ſeches*; & l'on entreprendra quelque longue navigation *ſur mer*, les navigations qui ſe font *ſur des fleuves*, *dans des étangs*, ou *dans des ports* n'étant pas propres, parce que ces eaux rempliſſent la tête d'une vapeur qui s'éleve de la terre; au lieu que les vapeurs de l'eau marine ouvrent inſenſiblement le corps, & le deſſechent par leur ſalure, en ſorte qu'il y arrive un grand changement. Il faut encore chercher des lieux, où regnent des vents doux, ou des vents contraires à ceux qui ont accoûtumé d'augmenter le mal de tête, & ſur tout avoir l'eſprit libre, & ne s'occuper que de choſes qui divertiſſent,

1 Naturales aquæ.

2 *Ut vehementi motu corpus apertum deſpuat, ut ita dixerim, paſſionis carnem. quâ depulſa naturalis atque nova ſuccedat.* C'étoit ce renouvellement de chair que les Méthodiques ſe propoſoient lorſqu'ils employoient la *Métaſyncriſe*, & c'eſt par cette raiſon que Cælius traduit ce mot de *Métaſyncriſe*, par celui de *Recorporation*, & qu'il appelle les remedes *Métaſyncritiques*, des remedes *Recorporatifs*, c'eſt à dire, *qui ſont propres à faire un corps tout nouveau.*

3 C'eſt à dire, extérieurement; car on ne voit pas que Cælius s'en ſervît autrement.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

„ sent, particulierement après le repas, parce qu'il n'y a rien qui rempliſſe la „ tête, comme la meditation, ou le trop grand attachement de l'eſprit, ſur „ quelque ſujet.

Voilà quelle étoit, ſelon Cælius, la veritable méthode de guérir les maux de tête. Je ne ſai s'il ſe trouveroit aujourd'hui des malades aſſez commodes, ou aſſez patiens, pour ſe ſoûmettre à une ſemblable cure. Cet Auteur a bien raiſon d'appeller 1 *rigoureux* le cercle, dans lequel ſe font les principaux de ces remedes. Les inciſions dont Hippocrate, & les autres Médecins, qui n'étoient pas de la Secte Méthodique, ſe ſervoient pour la même maladie, paroiſſent plus cruelles, mais on en étoit plûtôt quite. Néanmoins il faut convenir que ſi les uns & les autres guériſſoient leurs maladies par ces ſecours-là, ce que nous ne ſavons pas, nous qui ne les pratiquons plus aujourd'hui; les perſonnes qui étoient délivrées d'une maladie auſſi longue, & auſſi fâcheuſe qu'eſt le mal de tête, ne devoient pas dire du mal de ces remedes, pour violens, ou ennuyeux qu'ils fuſſent.

Au reſte, il faut remarquer que c'étoit ſur le diſcernement des temps propres pour commencer, & pour finir chacun des *cercles*, dont on a parlé, que rouloit principalement la *convenance temporaire*. Cette regle *Cyclique*, ou Circulaire, comme Cælius l'appelle, faiſoit un des plus importans articles de la Médecine Méthodique, & on ne pouvoit s'en éloigner, ſans faire de grandes fautes De plus, il faut ſavoir que ce que Cælius appelle *un cercle*, *cyclus*, ou κύκλος, étoit autrement appellé 2 περίοδος, *un période*, un *tour*. Ne pourroit-ce point être de là que ſont venus les mots περιοδία, περιοδεύειν, & περιοδεύτης? On a vu 3 ci-devant que le dernier de ces mots ſignifioit *un Bâteleur*, *Circulator*, & l'on a même remarqué que les Médecins étoient quelquefois appellez περιοδευταὶ, par les derniers Grecs. La raiſon qu'on en a apportée, après les Juriſconſultes, c'eſt parce que les Médecins ſont obligez de *faire* ſouvent *le tour* de la ville, pour viſiter leurs Maladies; mais encore un coup ne pourroit-on point dire, que ce mot tire plûtôt ſon origine des *Périodes*, ou des *Cercles* des Méthodiques, & que c'eſt à ces mêmes *Périodes*, que Lucien a égard, lorſque pour marquer que les débauchez préparent de la beſogne aux Médecins, il dit, 4 *qu'ils fourniſſent occaſion aux périodes des Médecins*, ce que les Traducteurs ont tourné d'une autre maniere. Lucien vivoit à peu près en même temps que Soranus, c'eſt à dire, dans le temps que la Secte Méthodique étoit le plus en vogue. Ces *périodes* des Méthodiques ont pu faire qu'on ait appellé en premier lieu de nom de περιοδευταὶ, ces Médecins en particulier, & qu'on ait dit περιοδεύειν, pour ſignifie *guérir*, ou *traiter*, *ſelon les regles de la Secte Méthodique*, & περιοδία, pour marquer *la cure d'une maladie ſuivant ces mêmes regles*. Ils ſe peut, dis-je, que la choſe ſoit allée au commencement de cette maniere, & que dans la ſuite ces mots ayent eu une ſignification plus générale, & ayent déſigné toutes ſortes de Médecins indifferemment, & toutes ſortes de cures.

Quoi

1 Juxta cycli rigorem. *Tardar. Lib.* 2. *Cap.* 14.

2 On trouve dans *Moſchion*, Auteur Méthodique, περιοδικὴ ἐπιμέλεια, *cyclica diligentia*, comme traduit le vieux Interprete.

3 *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 9.

4 Ἰατροῖς παρέχουσιν ἀφορμὰς περιόδων. *Lucian. in Nigrino.*

Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt que depuis le temps des Méthodiques que l'on s'eſt ſervi de ces termes en ce dernier ſens, qui étoit inconu aux anciens Grecs. Je n'en ſache du moins aucun de ceux-ci qui ait parlé de cette maniere, & ce n'eſt apparemment que depuis le temps de Théodoſe, ou de Juſtinien que ces mots ſe ſont introduits; en ſorte que les Juriſconſultes de ces temps-là ſont les premiers qui les ont employez en cette ſignification. On pourroit m'objecter 1 un paſſage de Dioſcoride, où cet Auteur appelle περιοδευτικὸς τόπος, ou τρόπος, *la maniere de traiter*, ou *de guérir*; mais outre que le livre de Dioſcoride d'où ce paſſage eſt tiré, paſſe pour être ſuppoſé, cet Auteur vivoit dans le temps que la Secte Méthodique étoit dans ſon luſtre. 2 Mr. de Saumaiſe avoit bien remarqué que la baſſe Grece diſoit περιοδεύειν, pour dire *guérir*, ou *traiter*, mais il n'explique ce mot que de la cure que font les Bâteleurs, quoi qu'il diſe le contraire dans ſon livre *de Primatu Papæ*. On peut voir d'autres ſignifications des mots dont il s'agit dans le Gloſſaire Grec de Mr. Du Cange, & même dans ſon Gloſſaire Latin. Mr. Ménage a auſſi expliqué quelques uns de ces mots dans ſon livre intitulé *Amœnitates Juris*.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

Ce que l'on a dit juſques à préſent peut ſuffire pour donner une idée des ſentimens, & de la pratique des Médecins Méthodiques. On auroit pu joindre, quelque autre exemple à celui que nous avons rapporté de la cure du mal de tête, pour donner une inſtruction plus complete concernant leur maniere de pratiquer, mais cela nous auroit mené trop loin. Ceux qui voudront s'en inſtruire à fond peuvent conſulter Cælius Aurelianus.

CHAPITRE XII.

Suite des Médecins Méthodiques.

GAlien compte entre les Méthodiques, outre quelques uns de ceux dont on a déja parlé, 3 un Olympicus, de Milet, qu'il appelle *un diſeur de bagatelles*. Celui-ci eut pour diſciple un Apollonides de Cypre, qui fut le maître d'un Julien. Ce dernier vivoit en même temps que Galien. 4 Il avoit écrit quarante-huit livres contre les Aphoriſmes d'Hippocrate. Voici une petit fragment d'un de ces livres dans lequel ce Médecin combattoit le ſecond Aphoriſme. Julien reprend d'abord Hippocrate de ce qu'il s'attache à diſtinguer les évacuations d'humeurs qui ſoulagent les malades, d'avec celles qui produiſent un effet contraire. Il prétend qu'Hippocrate ſuppoſe ce qui eſt en queſtion. *Si l'on fait voir*, dit Julien, *que les humeurs, de l'évacuation deſquelles il s'agit, ne peuvent être les cauſes des maladies, cet Aphoriſme tombe de lui-même, comme étant appuyé ſur un faux fondement. Si l'abondance des humeurs, qui eſt ce qu'Hippocrate appelle plénitude, étoit une cauſe générale des maladies, il n'y auroit rien de plus aiſé que de les guérir d'abord; il ne faudroit que procurer l'évacuation*

1 *Lib. 7. Præſat. in principio.*
2 *Exercitat. Plin. pag. 1050. & 1051. Edit. Pariſ.*
3 *Method. Medend. Lib. 1.*
4 *Galien. contra ea quæ à Juliano in Aphoriſmos dicta ſunt, Cap. 6.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

cuation de ces humeurs, ce qui ſe feroit en ſaignant, s'il y avoit du ſang de trop, & en purgant la pituite, la bile, ou la mélancholie, ſi elles excédoient. Julien avoit ſans doute tiré cela d'Aſclépiade, comme on en peut juger par ce qui a été dit ci-devant. Il avoit auſſi apparemment pris des Méthodiques ſes prédéceſſeurs la plus grande partie de ce qu'il diſoit d'ailleurs touchant *la Méthode*, mais il ne laiſſoit pas de ſe vanter de l'avoir le premier découverte. Les propres termes dont il ſe ſervoit nous feront voir quel étoit le caractere de cet homme, & ce qu'il prétendoit avoir découvert. Après avoir dit que le corps eſt ſujet a deux affections contraires l'une à l'autre, *le relâchement*, & *le reſſerrement*, leſquelles y cauſent tour à tour un changement, qui fait décheoir ce même corps de ſon état naturel; & après avoir témoigné qu'il n'eſt pas du ſentiment d'Aſclépiade, & d'Epicure touchant *le vuide*, qu'il nie abſolument, il continue de cette maniere. *Je ne puis*, dit-il, *m'empêcher de déclarer que les changemens, & les remuemens qui ſe font dans le corps, & qui les ouvrent, ou les reſſerrent, ſont ſuivis de la géneration des élemens, & ſont les cauſes de chaud, du froid, du ſec, & de l'humide; en ſorte que ces dernieres qualitez ne ſont que la production des premieres. Voyez*, ajoûte-t-il, *ſur quels thrônes ſublimes la Méthode eſt montée, pour ſe cacher au commun des hommes. J'avois fait deſſein, par humilité, & par modeſtie, de ne la point découvrir, mais je viens de la montrer juſques dans le ciel même. C'eſt moi ſeul qui l'ai le premier trouvée, & qui ai diſſipé & écarté le nuage qui la couvroit.* Pour le reſte, Julien ne s'explique pas fort differemment des autres Méthodiques, ſur les cauſes des maladies. *Nous appellons*, dit-il un peu plus bas, *ſanté, l'état moderé de reſſerrement, & de relâchement qui ſe trouve dans la* 1 *compoſition du corps humain. S'il arrive que les maladies dreſſent des embûches à cette médiocrité, il faut néceſſairement que les corps ſouffrent, ou pour être trop reſſerrez trop durs, & trop ſecs, ou pour être trop mous, trop relâchez, & trop humides.*

On compte encore dans le parti des Méthodiques un 2 MENEMACHUS, d'Aphrodiſias, qui n'épargnoit guére plus le papier que le précedent, & qui a été l'un des plus ſubtils défenſeurs de ſa Secte. Comme il eſt cité par Celſe, il doit avoir vécu long-temps avant Julien, & avoir ſuivi de près Thémiſon.

Il y a eu auſſi un 3 DIONYSIUS. Galien parle de trois Médecins de ce nom, dont l'un eſt appellé condiſciple d'Héraclide de Tarente, ou de Criton. Nous l'avons compté ci-devant entre les Empiriques. Le ſecond étoit de 4 Samos, & le troiſième de 5 Milet. Pline fait mention d'un quatrième Denys, qui avoit écrit *des Plantes*, ou qui avoit ſeulement décrit les vertus de celles qu'il conoiſſoit; s'étant d'ailleurs contenté de les peindre, ſans en donner la deſcription. C'eſt apparemment le même de qui Pline dit en un autre endroit, qu'il avoit écrit *un abregé concernant les plantes.* Mais je ne ſai point lequel de tous ces Denys a été Méthodique.

Un cinquiéme Médecin du même nom c'eſt CASSIUS DIONYSIUS d'Utique, qui avoit traduit en Grec les ouvrages de *Mago*, Africain, touchant l'Agricul-

ture,

1 Ἐπὶ τῶν ἀνθρωπείων συγκειμάτων.
2 *Galen. Introduct Cap* 4.
3 *Ibidem.*
4 *De Compoſit. Medicam. per genera. Lib.*4. *Cap.*13.
5 *De Antidotis. Lib.*2. *Cap.*11.

culture, & les Plantes. 1 Etienne de Byzance fait mention de ce Caſſius Dionyſius, & de ſon Ouvrage, qui étoit intitulé *Rizotomiques*. Scribonius Largus nomme un ſixième Denys, qu'il dit avoir été Chirurgien; & Pline cite un Sallustius Dionysius, qui fait le ſeptième. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

2 Photius en introduit enfin un huitième qui étoit Ægéen. Ce Dénys avoit compoſé un livre qui contenoit cent Chapitres, dont il y en avoit cinquante, qui établiſſoient chacun un certain ſentiment; & cinquante autres qui détruiſoient ces mêmes ſentimens; en ſorte que dans un Chapitre cet Auteur ſouffloit, comme on dit, le chaud, & dans l'autre le froid; comme cela paroîtra par quelques exemples, qu'on en va rapporter. Dans le premier Chapitre il ſoûtenoit que la ſemence vient également du pere & de la mere; dans le ſecond, il diſoit qu'elle ne vient que de l'un des deux. Dans le troiſiéme, il vouloit que la ſemence vînt de toutes les parties du corps; dans le quatrième, il prétendoit qu'elle n'eſt fournie que par les teſticules. Dans le cinquième, il aſſuroit que la coction qui ſe fait dans l'eſtomac eſt l'effet d'une chaleur; dans le ſixième, il le nioit. Dans le ſeptième, il poſoit que ce qu'on appelle coction ſe fait par un broyement; dans le huitième, il diſoit que cela ſe fait autrement. Dans le neuvième, il attribuoit la même coction à une putréfaction, ou pourriture des viandes; dans le dixième, il faiſoit voir que cela ne ſe pouvoit pas, &c. On peut voir le reſte dans Photius. Il y a de l'apparence que cet Auteur étoit un Médecin Pyrrhonien, qui avoit écrit ce livre, pour inſinuer qu'il n'y a rien de certain dans la Médecine, non plus que dans tout le reſte. Il y a eu pluſieurs grands hommes du même nom; mais je n'en ſache pas davantage, qui ayent été Médecins.

3 Galien met encore dans le rang des Méthodiques un Philon, dont on parlera 4 ci-après, un Mnaseas, un Rheginus, un Antipater, & un Attalus. Il dit que les deux derniers ont vécu de ſon temps. 5 Attalus en particulier étoit diſciple de Soranus. Il pratiquoit la Médecine à Rome, en même temps que Galien, qui eut quelque diſpute avec lui au ſujet de la cure d'un Philoſophe nommé *Théagene*. La cauſe de leur different venoit de ce que le Médecin Méthodique vouloit appliquer des médicamens, qui étoient ſimplement émolliens ſur une tumeur, que ce Philoſophe avoit à la région du foye, contre l'avis de Galien, qui vouloit qu'on y appliquât des aſtringens, pour ne pas trop affoiblir ce viſcere.

Sextus, qu'on appelle *l'Empirique*, duquel on a parlé 6 ci-devant, comparant la Secte des Philoſophes Pyrrhoniens, ou Scepticiens, avec la Secte des Médecins Empiriques, & celle des Méthodiques, veut que cette derniere ait plus de rapport avec celle des Philoſophes dont on vient de parler, que la premiere. 7 *Quelques-uns*, dit Sextus, *pretendent que la Médecine Empirique eſt fondée*

1 *In voce* Utica. *Vide Geſneri Bibliothecam.*
2 *Bibliothec. Cod.* 185. & 211.
3 *Method. Medend. Lib.* 1. *Cap.* 7.
4 *Part.* 3. *Liv.* 1. *Chap.* 1.
5 *Method. Medend. Lib* 13. *Cap.* 15.
6 *Part.* 2. *Liv.* 2. *Chap.* 8.
7 *Pyrrhoniar. Hippothes. Lib.* 1. *Cap.* 24.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

fondée sur les mêmes principes que la Philosophie Sceptique. Mais il faut savoir que cette Philosophie ne peut s'accorder avec la Médecine, ou la Secte Empirique; en ce que celle-ci soûtient 1 qu'on ne peut pas comprendre ce qui est incertain. *Elle s'accorderoit plûtôt avec la Secte qu'on appelle Méthodique; cette Secte étant la seule de toutes celles de la Médecine, qui semble ne se conduire pas témerairement par rapport aux choses incertaines, & qui ne s'ingere point de prononcer si elles sont comprêhensibles, ou non; mais s'attachant à ce qu'll y a d'apparent, elle en tire ce qui lui semble être utile, suivant en cela la même route que les Scepticiens. Nous avons dit ci-devant*, poursuit Sextus, 2 *que ce qui regarde notre commune maniere de vivre peut être consideré par rapport à ces quatre choses, la conduite de la nature, la contrainte des passions, les établissemens des Loix, & des Coutumes, & les préceptes des Arts. De la même maniere donc que le Scepticien, contraint par les passions, cherche, par exemple, à boire quand il a soif, & à manger quand il a faim, & se conduit de même à l'égard des autres choses qu'on a désignées; les Méthodiques sont pareillement induits, par les souffrances du malade, à chercher ce qui semble le plus convenable pour le soulager. Ils relâchent ce qui leur paroit resserré; à l'imitation de ceux qui se sentant roides de froid se font mettre dans un lieu chaud; & au contraire ils resserrent ce qui leur semble relâché, comme font ceux qui se trouvant incommodez par les grandes sueurs que cause la chaleur des bains, s'exposent à l'air frais pour arrêter ces sueurs. Quant à ce qui est étranger, ou contre nature, & qui nuit au corps, cela oblige les mêmes Méthodiques à ramener les choses à leur état naturel; à peu près comme un chien tâche de tirer au plûtôt une épine qui lui est entrée dans la chair. Enfin, pour ne passer pas les bornes de notre sujet en nous étendant trop, nous estimons que tout ce que disent les Méthodiques se peut rapporter à la violence que nous font les passions tant naturelles, que contre nature. La Secte Pyrrhonienne, & la Méthodique conviennent d'ailleurs en ce que l'une & l'autre de ces Sectes refuse également d'affirmer positivement quoi que ce soit, & se sert à peu prés des mêmes manieres de parler. Car comme le Scepticien dit ordinairement*, Je ne definis rien, Je ne comprens rien clairement: *le Méthodique employe dans le même sens les mots de* Convenance, *&* Rapport; *& il prend le mot* Indication, *pour une chose qui nous porte à chercher ce qui paroit le plus convenable pour opposer aux passions, ou aux affections tant naturelles, que contre nature; sans rien affirmer à cet égard, comme nous l'avons expliqué par les effets de la faim, & de la soif. D'où nous concluons que la Secte de ceux qu'on appelle Médecins Méthodiques, nous semble avoir plus de rapport avec la Philosophie Sceptique, qu'aucune autre des Sectes de la Médecine.*

Cette

1 Il faut expliquer ce passage de Sextus par un autre de Galien, qui a été rapporté ci-dessus, *Part. 2. Liv. 2. Chap. 4. dans les notes.*

2 Notre Auteur explique sa pensée plus clairement dans la Chapitre onzième du Livre que, l'on a cité. *Il semble*, dit-il, *que ce qu'il y a à remarquer touchant la maniere commune de vivre peut être consideré par rapport à ces quatre choses; la conduite de la Nature; la contrainte des passions; l'etablissement des Loix, ou des Coutumes; & les préceptes des Arts. Par la conduite de la Nature nous suivons ce que les sens, & l'entendement, que nous avons naturellement, nous dictent. Par la contrainte des Passions, nous cherchons à manger quand nous avons faim, & à boire quand nous avons soif. L'établissement des Loix, & des Coutumes nous oblige d'ailleurs à regarder, par rapport à l'usage de la vie, la pieté comme un bien, & l'impieté comme un mal. Enfin nous nous reglons selon les préceptes des Arts, que nous avons embrassez pour ne demeurer pas sans rien faire, mais il faut remarquer que dans toutes ces choses, nous ne décidons rien.*

Cette déclaration de Sextus, en faveur de la Secte Méthodique, nous oblige à le ranger entre les Médecins de cette Secte, étant constant d'ailleurs qu'il étoit Médecin aussi bien que Philosophe, comme on l'a remarqué lors qu'on a parlé des Médecins Empiriques. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.*

CHAPITRE XIII.

Des derniers de tous les Médecins Méthodiques conus.

TOus les Méthodiques, que l'on a nommez au Chapitre précedent, & dont nous n'avons aucun écrit, ont vécu avant Galien, ou en même temps que lui. Il s'en trouve encore quelques autres dont le temps est incertain, ou qui sont venus fort long-temps après, desquels il nous est resté quelques ouvrages. Le premier est Moschion. L'on a parlé ci-devant d'un Médecin de ce nom, que 1 Galien dit avoir été disciple d'Asclépiade. 2 Cet Auteur fait d'ailleurs citer à Soranus un Moschion qui avoit composé des livres touchant *l'Ornement*, ou *l'Embellissement*. Pline en cite encore un autre qui avoit écrit touchant *les Raifforts*; & Plutarque en nomme un quatrième, qui étoit son contemporain, & son ami. Je ne sai si ce sont quatre differens personnages. Je ne sai pas même si le Moschion, dont il s'agit maintenant, doit être l'un de ces quatre premiers, ou s'il fait le cinquième.

On découvriroit quelque chose de certain, touchant le temps auquel a vécu ce dernier, si l'on pouvoit déchifrer ce qu'il a voulu dire lors qu'il parle d'un 3 médicament contre la stérilité; lequel il dit avoir donné à *Julie Agrippine*; laquelle, n'ayant pu avoir d'enfans jusqu'alors, avoit mis au monde, ensuite de ce remede, un fils que notre Auteur appelle *Diogenianus*. Mais je ne conois point d'Agrippine qui ait eu un fils de ce nom. Je ne trouve même personne de ce nom, dans toutes les familles des Empereurs. Je ne sai donc quelle explication on pourroit donner à ce passage, si ce n'est que l'on dît qu'il s'agit ici d'Agrippine mere de Néron, & que c'est à Néron que Moschion donne le nom de *Diogenianus*, qui est approchant de *Diogenes*, c'est à dire, *fils de Jupiter*, à peu près comme Oppian appelle Antonin Caracalla, fils de Severe, *l'aimable rejetton du Jupiter d'Italie*. On répondra que cette conjecture n'est pas bien fondée, parce qu'il paroit au stile de Moschion qu'il est venu long-temps après, & que d'ailleurs 4 il cite Soranus, qui a vécu seulement sous Trajan. Pour soudre cette difficulté, on peut dire que le livre de Moschion que nous avons aujourd'hui, n'est qu'un extrait de ceux qu'avoit écrit l'un des Moschions dont nous avons parlé en premier lieu, & même un extrait fait long-temps après, & fort mal digeré, dans lequel on a inseré diverses choses étrangeres. Le

1 *De Differ. Puls. Lib.* 4.

2 *de Compos. Medicam. Local. Lib.* 1. *Cap.* 1.

3 Ἔπεμψα δὲ κυρίᾳ Ἰουλίᾳ Ἀγριππίνᾳ τὴν χρῆσιν, ἧτις μέχρι τοῦ δεῦρο μὴ κύουσα ἔχει ποθεινότατον τὸν Διογενιανόν. *Cap.* 161.

4. *Cap.* 151.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

Le veritable Moſchion, Auteur des livres d'où l'extrait dont on vient de parler a été tiré, pouvoit avoir vécu ſous Néron, ou un peu auparavant, & être le même que celui qui avoit écrit *de l'Ornement*; ce qui n'étoit, ſans doute, qu'une partie d'un plus grand ouvrage concernant *les maladies des femmes*, lequel eſt appellé 1 *Triacontas*, par l'Interprete Latin de notre Moſchion. Suppoſé donc que Moſchion ait vécu du temps de Néron, il n'y aura plus qu'une difficulté, qui eſt de trouver comment appliquer à Julie Agrippine mere de cet Empereur ce qui eſt dit ici, qu'elle avoit été ſtérile. Cela ne paroîtra pas ſi difficile, ſi l'on conſidere qu'Agrippine n'eut point d'autre enfant que Néron. Je ſai bien qu'on a reproché à cette Imperatrice qu'étant mariée à Claude elle ſe faiſoit avorter, pour ne pas mettre au monde des enfans qui fiſſent concurrence à Néron en la ſucceſſion à l'Empire. Il ſemble même que bien loin d'être ſtérile elle ne concevoit que trop ſouvent, s'il en faut croire 2 Juvenal; mais cela n'empêche pas qu'elle n'ait pu demeurer quelque temps ſans devenir groſſe, pendant ſon premier mariage. D'ailleurs, on ſait que le peuple parle ſouvent des Princes ſelon ſa paſſion, particulierement en de pareilles occaſions. Parce qu'Agrippine ne faiſoit pas des héritiers à Claude, on ne manqua pas de dire qu'il y avoit de l'artifice, quoi que ce fût peut-être l'effet d'une indiſpoſition qui l'avoit rendue long-temps ſtérile, ou qui faiſoit que ſi elle concevoit elle ne pouvoit accoucher à terme.

Quoi qu'il en ſoit, le livre que nous avons de Moſchion eſt écrit en Grec, & il traite *des parties, & des maladies des femmes;* de maniere qu'étant joint aux livres de Cælius Aurelianus, il peut rendre complete la pratique des Méthodiques. Ce livre a été preſque tout entier traduit en Latin par un ancien Interprete qui ſemble avoir été Juif, & qui a ajoûté à ce que l'Auteur avoit écrit ſur le ſujet dont on vient de parler, ce qu'il a trouvé dans les écrits de *Cléopatre*, & de *Theodorus Priſcianus* ſur la même matiere, ce qui fait de la confuſion.

La pratique de Moſchion eſt approchante de celle de Cælius, ſi ce n'eſt qu'on trouve dans Moſchion des remedes *Spécifiques*, au lieu que Cælius rejette entierement cette ſorte de remedes. Mais il ſe peut que les endroits où Moſchion propoſe ces mêmes remedes, ayent été ajoûtez au texte de cet Auteur qui les condamne ailleurs, & qui par conſequent ſeroit contraire à ſoi-même, ce qu'on ne peut pas préſumer. Au reſte on trouve dans ce même Auteur preſque tout ce qui regarde la Médecine des femmes, les parties de leur corps, ce qui leur arrive tant en ſanté qu'étant malades, les moyens de les ſecourir dans leurs accouchemens, le ſoin que l'on doit avoir des enfans, & des nourrices, & autres choſes de cette nature, parmi leſquelles il s'en trouve d'aſſez curieuſes. Il remarque entr'autres choſes que les Anciens ſe ſervoient d'un couteau de bois, ou de verre, ou d'un roſeau trenchant, ou d'une croûte

1 C'eſt à dire, *qui contient trente livres, ou trente volumes.*

2 Cùm tot abortivis fœcundam Julia vulvam
Solveret, & patruo ſimiles effunderet offas. *Satyr.* 2.

On ſait que Claude étoit oncle de ſa femme Agrippine. Le dernier mot du ſecond vers exprime avec une grande force la penſée d'Antonia mere de cet Empereur. Elle diſoit *que ſon fils étoit un monſtre, ou un homme que la nature avoit commencé, ſans l'avoir achevé.* Sueton. in Claudio, Cap. 3.

te de pain, pour couper le nombril de l'enfant en venant au monde, ce qu'il traite de superstitieux. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.*

Le Pere Labbe, dans la nouvelle Bibliotheque des livres manuscrits, dit qu'il y a dans celle de Florence, un livre intitulé *Mystionis Smyrnæi Gynæcia*, qui contient 1072 Chapitres. Ce *Mystion* pourroit être notre Moschion, & son livre le *Triacontas* dont on a parlé.

Vindicianus, qui prend le titre de 2 *Comte des Archiatres de l'Empereur Valentinien*, dans une lettre qu'il écrit à ce même Empereur, & que nous avons encore aujourd'hui, étoit aussi de la Secte Méthodique. La lettre dont on vient de parler l'insinue; ou du moins on y découvre l'esprit de cette Secte, qui blâmoit les remedes des autres Médecins, & en particulier *les saignées réiterées*, *l'artériotomie*, les *cauteres*, & les autres secours tirez du fer, & du feu; lesquels les Méthodiques appelloient cruels. Une autre preuve que ce Médecin étoit Méthodique, c'est qu'il a été 2 le Maître de *Theodorus Priscianus*, qui étoit certainement de la Secte en question, comme nous allons le voir. Vindicianus avoit aussi écrit 3 en vers touchant la Médecine, & il nous en reste quelques fragmens. S. Augustin l'appelle 4 *le grand Médecin de son Siecle.*

Theodorus Priscianus avoit premierement écrit en Grec quelques livres de Médecine, à la persuasion d'un de ses Collegues qu'il appelle *Olympius*; après quoi il écrivit en Latin ceux que nous avons aujourd'hui, comme on l'apprend de lui-même, & qui sont au nombre de quatre. Le premier est intitulé *Logicus*, quoi qu'il n'y ait rien moins que des raisonnemens philosophiques. Au contraire l'Auteur s'emporte dans sa préface, contre les Médecins Philosophes, ou raisonneurs 5 *Si la Médecine*, dit-il, *étoit entre les mains de gens sans étude, qui n'eussent point eu d'autre Maitre que la nature, qui n'entendissent rien dans la Philosophie, on auroit des maladies beaucoup plus legeres, & on useroit de remedes beaucoup plus aisez que ne sont ceux dont on se sert ordinairement. Mais*, poursuit-il, *la maniere la plus naturelle de traiter la Médecine a été négligée, & cet art est naturellement à la disposition de certaines gens, qui font consister toute leur gloire à écrire avec politesse, & à disputer contre ceux qui ne sont pas de leur sentiment*, &c. Tout le reste de cette préface est plein d'exclamations contre l'abus que notre Auteur vient de censurer, & il se déclare si ouvertement pour les Empiriques, que l'on jureroit qu'il étoit de leur Secte. Je ne vois pas pourquoi ce premier livre est intitulé *Logicus*, dans l'édition d'Aldus que j'ai suivie. L'édition de Basle, dont on parlera à la fin de cet Article, intitule ce même livre *Euporiston*, c'est à dire, *des remedes aisez à faire*, ou *à trouver*. L'auteur le dédie

1 On verra ci-après quelle étoit cette dignité quand on en fera à *Andromachus* Médecin de Néron.

2 *Lib. 4. de Physica Scientia.*

3 Ce sont les vers qui se trouvent à la fin du livre de *Marcellus Empiricus*, & que Rob. Constantin attribue à Serenus Samonicus. Il semble en effet que ces vers sont comme une peroraison, ou conclusion du Poëme de ce dernier.

4 *Ad Marcellin. Epist. 5.*

5 Si Medicinà minus eruditi ac rustici homines, natura tantùm imbuti, non etiam philosophia, occupari essent, levioribus ægritudinum incommodis vexaremur, & faciliora remedia caperentur. Sed hæc via ab illis omissa est quibus, eloquentiæ studiosis, scribendi ac disputandi gloria major fuit.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

dédie à son frere *Thimothée*. Il lui dédie pareillement le second, où il traite des maladies *aiguës*, & des maladies *chroniques*. Ce second livre est intitulé *Logicus*, dans la derniere édition dont on vient de parler, & ce titre paroit assez convenable, parce qu'il y a du raisonnement dans ce livre. Le troisième est pour *les maladies des femmes*, c'est pourquoi il est intitulé *Gynacia*. Il est adressé à une femme qui est differemment nommée dans les differentes éditions. Celle d'Aldus, & celle de Strasbourg l'appellent 1 *Victoria*. Celle de Basle l'appelle *Salvina*. Le quatrieme qui a pour titre *De Physica Scientia* est adressé par l'Auteur à un fils qu'il avoit, qui s'appelloit *Eusebe*. Le commencement de ce livre ne répond point à son titre, c'est à dire qu'il n'y est traité de rien moins que de la *Physique*. On n'y trouve que des descriptions de médicamens pour diverses maladies, ou des remedes *spécifiques*, & *empiriques*, dont quelques-uns sont même *superstitieux*. Mais sur la fin il y a quelques questions qui concernent la Physiologie Médicinale. L'Auteur y examine la nature de la *semence*, celle de quelques parties du corps, & quelques unes des fonctions animales, le tout fort grossierement. Ce quatrième livre ne se trouve pas dans l'édition de Basle.

Au reste, il paroit par le second des livres dont on vient de parler, que l'Auteur étoit de la Secte Méthodique. Il commence toujours ses cures, comme faisoient ceux de cette Secte, par le choix d'une chambre convenable au genre de la maladie dont il traite, & cela par rapport au *relâchement*, ou au *resserrement*, dont on a si souvent parlè au commencement de ce livre. Dans la Péripneumonie, par exemple, qui est, selon les Méthodiques, une maladie de resserrement, il veut que la chambre où couche le malade 2 soit *claire*, & *chaude*, parce, dit-il, que cela sert à *relâcher*. Il parle aussi très-souvent des *cercles* des Méthodiques. Il saigne à peu près comme eux, dans l'espace des trois premiers jours de la maladie; quoi qu'il craigne quelquefois la saignée, ou 3 qu'il juge que l'on s'en peut passer, & que l'on peut lui substituer quelqu'autre remede, en des occasions où l'on croit ordinairement qu'elle est d'une nécessité indispensable. Mais quoi que notre Auteur soit de la Secte Méthodique, il ne laisse pas de s'éloigner à divers égards de la pratique des plus anciens Médecins de cette Secte. Il ordonne souvent des *purgatifs*, ce que ne faisoient point les Médecins dont on vient de parler. Il se jette aussi sur les *Spécifiques*, & ne suit point à l'égard de l'administration des autres remedes l'ordre exact & scrupuleux que suivoit Soranus. On ne trouvera pas cela étrange, si l'on considere que Theodorus Priscianus vivoit environ trois cens ans après lui, & que du temps même de Soranus les Méthodiques n'étoient pas tous unanimes; en sorte que si dans le temps de l'établissement, ou du plus haut période de la Secte dont il s'agit, les Médecins qui l'avoient embrassée n'avoient pu convenir entr'eux de divers articles; il n'est pas surprenant que ceux de cette même Secte, qui

1 *Voyez ci-dessus, Part. 2. Liv. 3. Chap. 13.* Notre Auteur cite aussi dans son quatrième livre une *Leoparda*, dont il a été parlé au même endroit.

2 His primò lucidum, & calidum, ut pote calasticum, cubiculum providendum est.

4 Si nulla nos ætatis aut temporis ratio remoretur, phlebotomo subveniemus, licet ad detractionem sanguinis cunctantior non facilè peccaverit. Cùm enim sanguinis commodissimi elementi copia laborantes etiam alienis juvari possint remediis, eo sanè detracto vel amisso difficilè reparantur. *Lib. 2. Part. 1. Cap. 2. de Phreneticis.*

qui ne ſont venus que trois ou quatre ſiecles après les premiers, ſe ſoient diſtinguez à quelques égards Ce en quoi ces derniers différoient des autres n'empêche pas qu'ils ne doivent auſſi être regardez comme Méthodiques; car enfin ils n'ont point abandonné le principe fondamental de la Secte, qui conſiſte à ne renonoître que deux genres de maladies, le genre *relâché*, & le genre *reſſerré*. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

Ce que l'on vient de dire que Theodorus Priſcianus vivoit environ trois cens ans après Soranus, qui a vécu ſous Trajan, eſt fondé ſur ce que le premier dit lui-même qu'il a été diſciple de *Vindicianus*, qui étoit Médecin de l'Empereur Valentinien Premier. A ce compte, Theodorus Priſcianus a dû vivre ſous Gratien, & ſous Valentinien Second, ou même un peu plus tard. Son ſtile approche en quelque maniere de celui de Cælius Aurelianus, ce qui peut faire juger qu'il étoit Africain, comme l'Auteur dont on vient de parler. Les Oeuvres de Theodorus Priſcianus ont été premierement imprimées à Strasbourg en 1532. mais dans cette édition on lui donne le nom de *Q. Octavius Horatianus*, & le titre *d'Archiater*. Cette même édition eſt d'ailleurs pleine de fautes, comme l'a remarqué Reineſius, qui explique pluſieurs paſſages de notre Auteur dans ſes diverſes leçons. La même année il s'en eſt fait une autre édition à Baſle, ſous le nom de Theodorus Priſcianus, mais où le quatrième livre manque. Aldus, ou ſes fils, en ont enfin donné une troiſième en 1547, où les œuvres de notre Auteur, qui y paroit auſſi ſous le nom de Theodorus Priſcianus, ſont jointes à celles de tous les anciens Médecins qui ont écrit en Latin. Theodorus Priſcianus n'y prend pas le titre *d'Archiater*, comme dans la premiere. On verra dans la troiſième Partie ce que ſignifie ce titre. Le troiſième livre de cet Auteur, qui traite des maladies des femmes, ſe trouve auſſi dans un recueil d'ouvrages concernant la même matiere, fait par Iſraël Spachius. 1 Il ſe trouve enfin un livre intitulé *Diata*, d'un ancien Médecin nommé *Théodore*, lequel Reineſius croit être le même que notre Theodorus Priſcianus.

Voilà tous les anciens Méthodiques dont les écrits, ou les noms nous ſont reſtez. Depuis Theodore Priſcien, ou depuis *Olympius*, *Timothée*, & *Euſebe*, dont le primier fait mention, ou auxquels il dédie ſes livres, & qui étoient apparemment de ſa Secte, on n'a point de nouvelles de cette même Secte juſques au temps de Gariopontus qui n'a écrit qu'environ ſept à huit cens ans après ceux dont on vient de parler. 2 Quelques-uns l'appellent *Warimpotus*, d'autres *Raimpotus*, *Warmipotus*, *Garipotus*, ou *Garimpotus*, *Gariponus* & 3 *Garnipulus*. On a cru cet Auteur beaucoup plus ancien qu'il n'eſt. Dans le titre de ſon livre imprimé à Baſle en 1531. il eſt appellé *Médicus admodum vetuſtus*. Mr. Moreau dit auſſi, *que Gariopontus eſt tres-ancien, mais que l'on ne ſait pas certainement en quel temps il a vécu; que ſon ſtile fait juger qu'il étoit Africain.* Mais il paroit par le témoignage de *Pierre Damien*, qui mourut l'an MLXXII, que ce Médecin étoit du même ſiecle, car il en parle 4 comme d'un

1 *Vide Fabricii Bibliothec. Latin.* Diogene Laërce cite auſſi un Médecin du nom de *Théodore*, qui eſt plus ancien.

2 *Vide Fabricii Centuriam Plagiarior. Paragraph.* 59.

3 Garnipulus manipulos Galeni ſurripiens, dit Valeſcus de Taranta, qui change apparemment le nom de cet Auteur par raillerie.

4 Dicam quod mihi Garimpontus ſenex, vir videlicet honeſtiſſimus, & apprimè literis eruditus medicus, retulit. *Lib.* 5. *Epiſtol.* 16.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans

d'un homme qu'il avoit vu. Il paroit d'ailleurs que notre Auteur étoit du nombre des 1 Médecins de *Salerne*, par un passage que rapporte en un autre endroit Mr. Morcau, dans lequel il est appellé *Warmipotus*. On a de lui sept livres, qui contiennent sa pratique. Les cinq premiers traitent de presque toutes les maladies à la reserve des *fiévres*, qui font le sujet des deux derniers. Ce même ouvrage avoit été imprimé à Lyon, en 1516, & 1526 sous le titre de *Passionarius Galeni*, comme qui diroit *livre des passions*, ou *des maladies, composé par Galien*. On avoit mis ce titre sur la foi d'un Auteur inconnu, qui assuroit que Rhasis avoit témoigné que le livre en question étoit de Galien, & qu'il avoit été attribué à Gariopontus seulement pour y avoir fait quelques additions. Mais outre que Gariopontus cite lui-même Galien, on trouve dans ses livres plusieurs choses qui sont opposées aux maximes de Galien. A la verité, on y trouve aussi quelques lambeaux qui semblent être tirez des ouvrages de ce dernier; mais ils sont cousus avec plusieurs autres qui sont pris de Theodorus Priscianus, de Trallian, & d'ailleurs. C'est au sujet de ce que notre Auteur a emprunté du pénultime de ceux que l'on vient de nommer, qu'il est mis au rang des Médecins Méthodiques. Reinesius a remarqué que Gariopontus a copié divers Chapitres de ce même Auteur, mais fort mal; ayant omis exprès ce qu'il ne comprenoit pas, & ayant mal rapporté ce qu'il croyoit entendre. Les noms Grecs des maladies, & des parties, sont presque tous corrompus. Il met *Hydrophona* pour Hydrophobia; *Bulismes* pour Bulimos; *Ficter* pour Spincter; *Attoma* pour Atonia; *Apoximeron* pour ἀπραξία μορίων, c'est à dire, foiblesse des parties génitales, &c. Son stile est d'ailleurs fort mauvais, & ressent bien le temps auquel il écrivoit. Quelques-uns ont cru que cet Auteur avoit écrit en Grec, & que ce que nous avons n'est qu'une traduction, mais Barthius les a refutez. 2 Reinesius, que l'on peut consulter, en a expliqué divers endroits. Le même Savant attribue à Gariopontus le livre intitulé *de Dynamidiis*, qui est parmi les œuvres de Galien.

Après Gariopontus, je ne sache pas que l'on trouve d'autres Auteurs de la Secte Méthodique. Cette Secte semble avoir été entierement éteinte depuis ce temps-là jusques à la fin du Siecle seizième, ou plûtôt jusques au commencement du dix-septième qui va finir, & dans lequel PROSPER ALPINUS, Professeur en Médecine à Padouë, a voulu la faire revivre, par son livre intitulé, *de Medicinâ Methodicâ*, imprimé en 1611. On aura dans la suite occasion de parler plus amplement de ce Médecin.

CHAPITRE XIV.

Objections que quelques anciens Médecins Dogmatiques faisoient aux Méthodiques.

ON seroit trop long, si l'on vouloit rapporter ici tout ce qui se trouve dans Galien, contre les Méhodiques, quoi que les principaux livres qu'il avoit

1 Warmipotus quidam Medicus Salernitanus. *Renatus Moreau, Prolegom. in Scholam Salernitanam, ex Ecloga Oxonio-Cantabrigiensi.* Le premier passage est tiré du livre de Moreau, intitulé *De Sanguin. Missione in Pleuritide.*

2 *Varior. Sect. Lib.* 3. *pag.* 359. *& alibi.*

voit écrit sur ce sujet ayent été perdus. Celse a aussi disputé contr'eux. Voici quelques-unes des principales raisons de ces deux Auteurs. Il ne faut pas croire, disoient-ils, que les plus anciens Médecins n'ayent pas eu conoissance de ce que les maladies ont de commun entr'elles, & qu'ils n'y ayent même fait beaucoup d'attention, mais cela ne les a pas empéchez d'aller plus avant. Hippocrate n'a-t-il pas dit expressément, 1 *que pour guérir les maladies il faut prendre garde à ce qu'elles ont de commun les unes avec les autres, & à ce qui est particulier à chaque maladie.* Les Méthodiques, ajoûtoient nos Auteurs, doivent, malgré qu'ils en ayent, reconoitre des differences fort essentielles dans l'un & dans l'autre des genres de maladies qu'ils établissent, & ces differences doivent faire d'autres nouveaux genres. Car enfin autre chose est vomir du sang, & autre vomir de la bile; & il y a bien de la difference entre avoir une diarrhée, & avoir une dysenterie, ou une perte de sang; entre l'évacuation ou la diminution du superflu, qui se fait dans la santé par des sueurs, & l'amaigrissement, qui est l'effet d'une fiévre lente qui consume le corps.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Ces Médecins disoient aussi que les differentes parties, qu'une même maladie attaque, font une difference qui n'est pas moins grande. L'on traite autrement *l'œuil* & autrement *l'oreille* pour le même mal; & il n'est presque aucune des parties du corps qui ne demande des égards particuliers. 2 L'huile, par exemple, qui adoucit & ramollit les tumeurs inflammatoires qui viennent dans toutes les autres parties, cause une douleur insupportable à celles de l'œuil, & augmente le mal au lieu de le diminuer. Galien redresse encore fortement les Méthodiques sur ce que bien loin de rechercher les *causes cachées* des maladies, ils négligeoient même les *causes extérieures* & *évidentes*, dans la pensée, comme on l'a vu, que ce n'est pas la cause de la maladie qui indique le remede, mais que c'est la maladie elle même. Pour les rendre convaincus du contraire, il se sert de l'exemple qu'on a rapporté 3 ci-dessus, de deux hommes qui ayant été mordus en même temps d'un chien enragé, s'addressérent à deux differens Médecins pour être guéris. Sur quoi il arriva que l'un de ces Médecins s'étant informé de la cause exterieure du mal, & traitant son malade selon ce qu'indiquoit cette cause, laissa long-temps la playe ouverte, & se servit de spécifiques. L'autre, sans se mettre en peine de la cause, n'eut égard qu'à la maladie qui étoit une *playe*, & suivant l'indication commune des playes travailla à la cicatriser au plûtôt, d'où il s'ensuivit que son malade mourut enragé, au lieu que l'autre se tira d'affaire. L'on a vu au même endroit ce que les Méthodiques pouvoient répondre à cela. Galien ne les épargne pas non plus, sur ce qu'ils ne sembloient faire aucune consideration ni de la saison où l'on se rencontroit, ni du pays, ni de l'âge du malade &c. Mais ils répondoient que ces circonstances ne faisoient point varier leur méthode, quant au fond; qu'il falloit toûjours resserrer là où il y avoit du relâchement, en quelque pays & en quelque saison que l'on fût, quelqu'âge que l'on eût, & même quelque partie que ce fût qui eût besoin de secours; quoi que les matieres resserrantes, non plus

1 *Epidemic. Lib.* 5. Hipocrate a aussi fait mention des remedes *resserrans* & des remedes *relâchans.* Voyez ci-dessus, *Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 21.

2 *Galen. de Sectis ad eos qui introducuntur, Cap.* 8.

3 *Part.* 2. *Liv.* 4. *Chap.* 6.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Plus que les relâchantes, ne dussent pas être prises toutes indifféremment. Et il n'est pas vraisemblable qu'ils crussent qu'on pût donner, par exemple, une même dose d'un médicament à un enfant ou à un vieillard, qu'à un homme robuste, ou que l'on dût faire aux uns & aux autres le même remede. On n'en dira pas d'avantage sur ce sujet, & l'on passera à d'autres Sectes qui s'établirent quelque temps après que celle des Méthodiques fut en vogue.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE QUATRIEME,
SECTION SECONDE.

De certaines Sectes moins conues, qui ont eu quelque choſe de commun avec la Méthodique, & qui ſe ſont établies peu de temps après. On traite auſſi de la Médecine de CELSE, en particulier.

CHAPITRE I.

De la Secte EPISYNTHETIQUE, *& de la Secte* ECLECTIQUE.

QUoi que Thêmiſon eût d'abord fait un grand nombre de diſciples, & que la Secte Méthodique qu'il avoit établie ſe ſoit ſoutenue fort long-temps, il y eut néanmoins pluſieurs de ſes contemporains, & de ceux qui le ſuivirent de près, qui ne ſe rangerent pas de ſon parti. Les uns n'abandonnerent point les Dogmatiques, & demeurerent attachez à Hippocrate, à Hérophile, à Eraſiſtrate, & à Aſclépiade. Les autres furent toûjours pour les Empiriques. Les Méthodiques eux mêmes, qui n'étoient pas tous d'accord entr'eux, comme on l'a vu ci-deſſus, donnerent lieu à l'introduction de quelques autres nouveaux Syſtemes. De leur Secte il en pullula deux autres, la Secte *Epiſynthétique*, & la Secte *Eclectique*, & peut-être une troiſième dont on parlera au Chapitre ſuivant. C'eſt du moins ce qu'il ſemble qu'on recueille de ce que dit l'Auteur du livre intitulé *l'Introduc-*

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

tion, attribué à Galien. Cet Auteur, 1 après avoir remarqué que certains Méthodiques, comme *Olympicus*, *Menemachus*, & *Soranus*, n'étoient pas en tout du sentiment des autres, continue de cette maniere: *Quelques-uns*, dit-il, *furent appellez* Episynthetici, *comme* Leonides *d'Alexandrie*, *& quelques autres* Eclecti, *comme* Archigenes, *d'Apamée en Syrie*; par où cet Auteur semble comprendre ces Episynthetiques, & ces Eclectiques sous les Méthodiques, dont il a parlé immédiatement auparavant.

2 Cælius Aurelianus cite LEONIDES, l'Episynthetique, au sujet d'une définition que celui-ci donnoit de la Léthargie; mais cette définition ne sert de rien pour découvrir quels pouvoient être les sentimens de ce Médecin, par rapport à sa Secte. 3 Aëtius rapporte aussi quelques traits de pratique d'un Léonidès, qui peut être le même, sans que pour cela nous soyons mieux instruits de ce que nous voudrions savoir touchant son Systême en général. Comme le nom d'Episynthétique est tiré d'un verbe Grec, qui signifie *entasser* ou *assembler*, il se peut que Léonidès & ceux de son parti prétendissent joindre les maximes des Méthodiques avec celles des Empiriques & des Dogmatiques, & rassembler ou concilier ces diverses Sectes les unes avec les autres. C'est tout ce que l'on peut dire à cet égard, n'ayant pas d'autres lumieres sur ce sujet. On ne sait pas même quand Leonidès a vécu; quoi qu'il soit probable que Soranus, dont il est parlé auparavant dans le passage que l'on a cité, l'a précédé de quelque temps.

Pour ce qui est de ceux que Galien, ou l'Auteur du livre que l'on a cité, appelle ἐκλεκτοὶ, *Choisis*, du nombre desquels étoit Archigene, je crois qu'il y a une faute dans le texte original, & qu'il faudroit lire ἐκλεκτικοὶ. Ce qui confirme cette pensée c'est qu'environ cinquante ou soixante ans avant qu'Archigene parût, il y avoit eu un Philosophe d'Alexandrie, nommé 4 *Potamon*, qui fut Auteur d'une Secte de Philosophe qu'on appelloit la Secte *Eclectique* ἐκλεκτικὴ, c'est à dire *Choissante*, dans laquelle on faisoit profession de choisir ce que chacune des autres avoit de meilleur. Or ceux de cette Secte devoient plûtôt être appellez ἐκλεκτικοὶ, ou ἐκλέγοντες, *Choisissans*, que ἐκλεκτοὶ, *Choisis*. Ce que Potamon avoit pratiqué à l'égard de la Philosophie, Archigene pouvoit l'avoir fait dans la suite à l'égard de la Médecine.

Nous apprenons de Suidas qu'ARCHIGENE vivoit sous Trajan, qu'il avoit pratiqué la Médecine à Rome, & qu'il mourut à l'âge de soixante-trois ans, après avoir beaucoup écrit sur la Physique & sur la Medecine. Le même Auteur ajoûte qu'Archigene étoit d'Apamée en Syrie, & que son pere s'appelloit Philippe; ce qui peut avoir donné lieu à l'équivoque de Wolfgangus Justus, qui fait notre Archigene Médecin de Philippe Roi de Syrie.

Archigene auroit encore vécu sous Adrien, & même l'auroit survécu, si ce fut

1 *Cap.* 4.

2 *Acutor. Lib.* 2. *Cap.* 1.

3 *Tetrabibl.* 4. *Serm.* 3. *Cap.* 5. 6. 7. 8. Tout ce qui est contenu dans les endroits que l'on cite, regarde la maniere de traiter diverses sortes de tumeurs, comme les Scrophules, le Cancer, & quelques autres maladies dépendantes de la Chirurgie.

4 Il vivoit sous les Empereurs Auguste & Tibere. *Voyez Diogene Laërce, dans sa préface, & Vossius de Sectis Philosophorum.*

fut lui qui indiqua à cet Empereur un certain endroit ſous la mammelle, où il ſe bleſſa, pour mourir fort promptement. Dion Caſſius qui eſt l'Auteur de cette hiſtoire, attribue ce fait à un *Hermogene*; mais 1 Mercurial a cru qu'il falloit lire Archigene, & non pas *Hermogene*. Je ne ſai s'il ne s'eſt point trompé. L'on a parlé 2 ci-devant d'un Hermogene Sectateur d'Eraſiſtrate; & rien n'empêche, ce me ſemble, que celui-ci n'ait pu vivre du temps d'Adrien, la Secte ou l'Ecôle d'Eraſiſtrate ayant ſubſiſté long-temps après ce temps-là. Il paroît même que 3 Galien parle de cet Hermogene, comme d'un homme qui ne l'avoit pas précedé de beaucoup. Or Galien étoit né ſous l'Empereur dont on vient de parler. Quant à cet autre Hermogene, contre lequel 4 Lucile fit une jolie Epigramme, il ſeroit beaucoup plus ancien. 5 Martial qui a imité cette Epigramme, attribue la même choſe à un autre Médecin qu'il appelle *Hermocrates*; mais il ſe peut que ce dernier nom, auſſi bien que le précedent, ſoit un nom ſuppoſé.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

C'eſt du même Archigene qu'il faut entendre ce que dit Juvenal,

> —— *tum corpore ſano*
> *Advocat Archigenem.*

& ailleurs,

> —— *ſi non eget Anticyra, nec*
> *Archigene*

Juvenal ayant vécu juſqu'à la douzième année d'Adrien, il a été contemporain d'Archigene; & la maniere dont il en parle fait voir le grand emploi où étoit ce Médecin.

Mais ce n'eſt pas ſur le ſeul témoignage de Juvenal que la réputation d'Archigene eſt établie. Il a encore en ſa faveur celui de Galien, qui eſt d'autant plus fort que cet Auteur eſt du métier, & qu'il n'eſt pas trop prodigue de louanges à l'égard de ceux qui ne ſont pas de ſon parti. 6 *Archigene*, dit-il, *a appris*,

1 *Varior. Lect. Lib.* 1. *Cap.* 5.
2 *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 5.
3 *Ibidem.*

4 Ἐμοιγένην τὸν ἰατρὸν ἰδὼν Διόφαντος ἐν ὕπνοις
Οὐκέτ' ἀνηγέρθη, καὶ περίαμμα φέρων.

C'eſt à dire; *Diophante ayant vu en ſonge le Médecin Hermogene, il ne ſe réveilla jamais, quoi qu'il portât un préſervatif ſur lui.* On peut voir l'explication du mot περίαμμα, ci-deſſus, *Part.* 1. *Liv.* 1. *Chap.* 12.

5 L'Epigramme de Martial n'eſt pas ſi ſimple, ni, à mon avis, ſi bonne que celle de Lucile. La voici,

> Lotus nobiſcum eſt hilaris, cænavit & idem,
> Inventus manè eſt mortuus Andragoras.
> Tam ſubitæ mortis cauſam, Fauſtine, requiris?
> In ſomnis medicum viderat Hermocratem, *Lib.* 6. *Epigr.* 53.

6 *De Locis Affect. Lib.* 2. *Cap.* 6.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

appris, avec autant de soin, & aussi bien qu'aucun autre, tout ce qui concerne l'art de la Médecine; ce qui a rendu, avec justice, recommandables tous les écrits qu'il a laissez, & qui sont en grand nombre. Mais il ne me semble pas pour cela qu'il soit irrépréhensible dans tout ce qu'il a écrit; & comme il n'a pas fait difficulté de reprendre ceux qui l'ont précedé, quoi qu'il eût beaucoup profité de leur travail, on ne trouvera pas mauvais que nous, qui venons après lui, le traitions comme il a traité les autres. Il est bien difficile, ajoûte Galien, *qu'étant homme on n'erre pas en quelque occasion, soit pour ignorer entierement certaines choses, soit pour n'en pas juger comme il faut, soit enfin parce qu'on écrit quelquefois un peu plus négligemment.* Il ne se peut pas une censure plus honête.

Au reste, on ne découvre point par ce que dit ensuite l'Auteur que l'ont vient de citer, ni par ce qu'il dit même ailleurs touchant Archigene, en quoi consistoit ce que ce dernier pouvoit avoir recueilli de toutes les Sectes. On trouve aussi dans Aëtius divers extraits des ouvrages du même Archigene, qui font voir qu'il possedoit bien la pratique; mais il n'y a rien non plus qui concerne le fond de son système, par rapport à la Secte Eclectique. Nous aurons occasion de parler encore de ce Médecin, dans les deux Chapitres suivans. Nous finirons celui-ci en remarquant qu'Archigene eut un disciple nomme PHILIPPE, dont Galien fait aussi beaucoup d'estime.

CHAPITRE II.

De la Secte PNEUMATIQUE.

ON apprend en premier lieu touchant la Secte *Pneumatique*, ou la Secte *Spirituelle*, que 1 celui qui l'établit s'appelloit ATHENE'E, & qu'il étoit *d'Attalie*. Il y a eu plusieurs villes de ce nom, mais je crois qu'il s'agit ici d'Attalie ville de *Cilicie*, sur ce que 2 Cælius Aurelianus parle d'un Athénée de *Tarse*, qui est apparemment le même. Or Tarse étant une ville de la Province que l'on vient de nommer, Cælius a pu fort aisément mettre l'une de ces deux villes pour l'autre.

Ce Médecin parut après Thémison, comme on peut l'inferer d'un passage de Galien, où il dit que *Magnus*, dont on parlera ci-aprés, & qui fut Sectateur d'Athénée, avoit composé un livre intitulé, *Des choses qui ont été découvertes après Thémison*. Il est fort probable que Magnus n'avoit composé ce livre qu'en vuë d'y rapporter principalement ce que son Maitre avoit innové dans la Médecine. Le silence de Celse & de Pline à l'égard d'Athénée, pourroit aussi être une preuve qu'il ne vivoit pas, ou du moins qu'il n'étoit pas encore conu de leur temps; à cela près, il semble qu'en faisant mention des autres Novateurs, ils n'auroient pas oublié celui-ci. Il se peut veritablement qu'Athénée ne fût pas encore au monde pendant la vie de Celse, qui a vécu sous Auguste & sous Tibere. Mais, à l'égard de Pline, si l'on considere d'un côté qu'il ne s'est écoulé qu'environ cinquante ans entre cet Auteur & *Archigene*;

1 *Galen. de Different. Puls. Lib.* 4. *Cap.* 10. 12. & 14.
2 *Acutor. Lib.* 2. *Cap.* 1.

ne; le premier ayant écrit ſous les Empereurs Néron & Veſpaſien, & le ſecond au plus tard ſous Adrien; & de l'autre qu'Archigene a été diſciple *d'Agathinus*, & celui-ci *d'Athénée*; on trouvera que ce dernier doit avoir eu pour le moins cinquante ans plus qu'Archigene, & par conſéquent qu'il a dû être contemporain de Pline. Cela étant, comme l'un des deux a pu écrire avant l'autre, ſi l'on ſuppoſe que Pline ait écrit le premier, ou qu'il fût un peu plus âgé qu'Athénée, il n'y a pas dequoi être ſurpris qu'il n'ait point parlé de lui.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

On va premierement rapporter ce que l'on ſait du ſyſtême Philoſophique d'Athénée. 1 Il croyoit que ce n'eſt point le *feu*, l'*air*, l'*eau*, & la *terre*, qui ſont les véritables *élemens*. Il donnoit ce nom à ce qu'on appelle les qualitez premieres de ces quatre corps; c'eſt à dire, au *chaud*, au *froid*; à l'*humide*, & au *ſec*; dont les deux premiers tiennent lieu, ſelon lui, de cauſes *efficientes*, & les deux dernieres de cauſes *materielles*. Athénée ajoûtoit un cinquième element qu'il appelloit *eſprit*. Il concevoit que cet eſprit pénétre tous les corps, & les conſerve dans leur état naturel; ſentiment qu'il avoit tiré des *Stoïciens*, & qui oblige Galien de donner à Chryſippe l'un des plus fameux d'entre ces Philoſophes, le nom de *Pere de la Secte Pneumatique*. C'eſt la même opinion que Virgile inſinué dans ces vers:

2 *Principio cœlum, ac terras, camposque linquentes,*
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque aſtra
Spiritus intus alit: totamque, infuſa per artus,
Mens agitat molem; & magno ſe corpore miſcet. &c.

Athénée appliquant ce ſyſtême à la Médecine, vouloit que la plûpart des maladies vinſſent lorſque l'eſprit dont on parlé, *ſouffre*, ou 3 *reçoit le premier quelque atteinte*. Mais comme les écrits de ce Médecin ne ſont pas venus juſqu'à nous, on ne ſait point plus particulierement ce qu'il entendoit par cet eſprit, ni comment il concevoit qu'il ſouffre. On peut ſeulement recueillir de la définition qu'il donnoit du *pouls*, qu'il croyoit que cet eſprit fût une ſubſtance qui pouvoit être plus, ou moins étenduë, ou reſſerrée. 4 *Le pouls*, diſoit-il, *n'eſt autre choſe qu'un mouvement qui ſe fait par la dilatation naturelle, & involontaire de* l'eſprit, *qui eſt dans les arteres, & dans le cœur; lequel eſprit, ſe mouvant de lui-même, meut en même temps le cœur & les arteres.*

C'eſt tout ce qu'on peut découvrir des ſentimens d'Athénée, à la reſerve de quelque choſe qui concerne l'Anatomie, en quoi il ſuivoit Ariſtote. 5 Galien remarque qu'aucun des Médecins de ce temps-là n'avoit ſi univerſellement écrit de la Médecine qu'Athénée; mais il ne nous reſte de tous ſes ouvrages que deux ou trois Chapitres qu'on trouve dans les recueils d'Oribaſe, & dont on ne peut rien tirer qui ſerve à l'établiſſement de l'opinion dont il s'agit, & encore moins qui faſſe voir de quel uſage elle étoit par rapport à la pratique de la Médecine.

Ce

1 *Galen. Introduct. ſeu Medicus, Cap. 7.*
2 *Æneidos, Lib. 6.*
3 Τούτου πρωτοπαθόντος, ſubaud. πνεύματος. *Galen. Ibidem.*
4 *De Different. Pulſ. Lib. 4. Cap. 4.*
5 *De Elementis.*

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans

Ce que nous avons encore à dire dans la ſuite de ce Chapitre, & dans le ſuivant, fera un peu mieux conoître la Secte de ce Médecin.

Les Diſciples, ou Sectateurs d'Athénée, dont les noms nous ſont reſtez, ſont AGATHINUS, HERODOTE, MAGNUS, & ARCHIGENE. Ce dernier étant le même dont il a été parlé au Chapitre précedent, on pourroit trouver étrange qu'ayant été compté dans la Secte *Choiſſante*, qui embraſſoit toutes les autres, il ſoit maintenant rangé ſous une Secte particuliere, telle qu'eſt la Pneumatique. Mais il eſt aiſé de répondre à cela, que ſi Archigene eſt mis au nombre des Pneumatiques, ou s'il étoit entré dans le ſentiment d'Athénée, cela n'empêchoit pas qu'il ne fût libre d'ailleurs, pour choiſir ce qu'il trouvoit de meilleur dans les autres Sectes principales; & quoi qu'il reconût peut-être les mêmes cauſes des maladies que les Dogmatiques & les Méthodiques admettoient, il ſe peut qu'ayant joint à ces cauſes celle ſur quoi les Pneumatiques comptoient le plus, qui eſt l'*eſprit* dont on a parlé; il ſe peut, dis-je, qu'il ait été par cette raiſon enrôllé dans le parti des Pneumatiques. Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur de l'*Introduction*, qui met Archigene dans la Secte Eclectique, ou Choiſiſſante, 1 le place auſſi entre les Pneumatiques; & Galien lui-même, qui ne parle nulle part de la premiere de ces Sectes, remarque en plus d'un endroit, qu'Archigene étoit du parti d'Athénée, ou de celui des Pneumatiques. Au fond, ceux-ci étoient une eſpece de Dogmatiques. Ils ne faiſoient pas, à proprement parler, une Secte diſtinguée, & ils raiſonnoient à peu près, comme les Dogmatiques, en quoi ils ne s'accordoient pas avec les Empiriques & les Méthodiques, qui ne vouloient preſque point de raiſonnemens. Si le livre *de Flatibus*, étoit effectivement d'Hippocrate, on pourroit dire que cet ancien Médecin avoit donné, en quelque maniere, dans le ſens des Pneumatiques. Cependant perſonne n'a douté qu'Hippocrate, ou l'Auteur de ce livre, quel qu'il puiſſe être, ne ſoit un Médecin Dogmatique.

Il reſte encore à examiner, ſi les Pneumatiques avoient auſſi quelque choſe de commun avec les Méthodiques. Il ſemble que le titre du livre de *Magnus*, que l'on a rapporté, inſinue quelque choſe d'approchant. Car enfin ce Médecin ayent traité exprès *des choſes qui avoient été trouvées après Thémiſon*, il y a de l'aparence que c'étoit pour parler des innovations des Pneumatiques, du nombre deſquels il étoit, & que ces innovations devoient avoir quelque rapport avec le ſyſtème des Méthodiques que Thémiſon avoit établi. Ce que nous verrons dans la ſuite au ſujet d'Agathinus & d'Aretée, nous fournira quelque choſe de plus particulier ſur la queſtion dont il s'agit. Au reſte Magnus étoit auſſi un fameux Médecin, puiſqu'il poſſeda la charge d'*Archiatre*, ſous l'un des Antonins. On parlera de cette charge, dans le ſecond livre de la troiſième Partie.

2 *Hérodote* eſt compté par Galien, entre les plus zelez des Pneumatiques; & le même Auteur nous apprend que ce Médecin avoit acquis beaucoup de réputation à Rome, où il exerçoit ſa profeſſion. Galien parle encore ailleurs d'un Hérodote, qu'il dit avoir compoſé un livre intitulé *le Médecin*. On trouve un livre ſous ce titre parmi les œuvres du même Galien, & les Savans ont remarqué,

1 *Cap.* 9.

2 *De Simplic. Medicam. Facultat. Lib.* 1. *Cap.* 27. & *de Different. Pulſ. Lib.* 4. *Cap.* 11.

remarqué, il y a long-temps, que ce livre, que nous avons souvent cité, est supposé, & que son veritable Auteur est celui qui est indiqué par Galien, c'est à dire, un Hérodote. Nous avons parlé 1 ci-dessus de deux Médecins de ce nom, dont l'un étoit de *Tarse*, en Cilicie, & l'autre de *Lycie;* notre Médecin Pneumatique fait le troisième, à moins qu'on ne le veuille prendre pour le Lycien. Mais qu'il y ait eu trois Hérodotes, ou qu'il n'y en ait eu que deux, on ne peut pas savoir lequel est l'Auteur du livre dont on vient de parler. Ce ne peut pas être l'Empirique, il n'y a qu'à lire ce livre, pour être convaincu qu'il n'est pas d'un homme de la Secte Empirique. On ne sauroit non plus l'attribuer à notre Hérodote Pneumatique, parce que l'Auteur de ce même livre marque expressément, à la fin du Chapitre neuvième, qu'il n'est pas du sentiment des Pneumatiques. Il ne reste que le seul Hérodote Lycien à qui on le puisse donner, comme quelques uns lui attribuent aussi le petit Glossaire, que l'on trouve au commencement de quelques éditions des œuvres d'Hippocrate, mais on n'a pas plus de preuves de l'un que de l'autre.

Secte Méthodique & ses détendances dans le Siecle xl. & suivans.

Agathinus avoit enseigné Hérodote & Archigene, comme on l'a dit ci-dessus. 2 Galien qui le refute comme les autres Pneumatiques, au sujet de ce qu'il disoit, *que le pouls est un mouvement du cœur & des arteres*, remarque dans le même endroit, aussi bien que dans le Chapitre précedent, *qu'Agathinus n'approuvoit pas que l'on entreprît de vouloir tout enseigner par des définitions.* Cette maxime étoit prise des Méthodiques, qui disoient la même chose, comme on l'a vu ci-devant, lorsqu'il s'est agi de Soranus, ou de Cælius Aurelianus son copiste. Tout ce qu'on trouve d'ailleurs dans les extraits des livres d'Agathinus, & de ceux d'Hérodote, qu'Oribase & Aëtius rapportent, n'indique rien qui puisse marquer quelque conformité entre les sentimens des Pneumatiques & ceux des Méthodiques.

Diogene Laërce, dans la vie d'Aristippe, parle d'un Theodore, Médecin, qu'il dit avoir été disciple d'Athénée. Il y a de l'apparence que c'est de notre Athénee que cela se doit entendre. 3 Pline cite pareillement un *Théodore* Médecin, mais qui est, sans doute, different de celui-ci, s'il est vrai que Pline ait été contemporain d'Athénée, comme nous l'avons supposé. Aëtius fait aussi mention d'un Médecin de ce nom, qui peut être celui dont Pline a parlé. Quant à ce Théodore, dont nous avons un livre *de la Diéte*, imprimé à Strasbourg en 1544. avec d'autres ouvrages, 4 on croit avec assez de fondement qu'il n'est pas different de Théodore Prisicien, dont nous avons parlé dans la Section précedente.

1 *Part.* 2. *Liv.* 2 *Chap.* 8.

2 *De Different. Puls. Lib.* 4. *Cap.* 11. Ce que l'on remarque ici qu'Agathinus négligeoit les définitions, insinue qu'il n'étoit pas fort pour la Logique. Galien nous apprend encore ailleurs, qu'il avoit quitté un Médecin Pneumatique, sous lequel il avoit commencé d'étudier, parce que ce Médecin se mocquoit des Logiciens On voit par ces deux exemples, que les Pneumatiques étoient apparemment tous dans le même sentiment, en quoi ils imitoient les Méthodiques.

3. *Liv.* 24. *Sect.* 120.

4 *Vide Reines. Var. Lect. Lib.* 3. *Cap.* 11. & *Joh. Alberti Fabricii Bibliothec. Latin. Appendic. pag.* 155.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

CHAPITRE III.

De la Médecine d'ARETE'E, qui est le seul des Pneumatiques dont on ait des écrits complets.

JE croyois finir ici ce que j'avois à dire touchant la Secte Pneumatique, faute d'avoir d'autres lumieres sur ce sujet; mais en parcourant les écrits des Auteurs dont je me proposois de parler dans la suite de cette Histoire, j'ai été surpris de découvrir qu'ARETE'E Cappadocien étoit de la Secte dont il s'agit. Je ne sache pas que personne l'ait encore remarqué. Castellanus, qui a écrit un petit abregé des vies des anciens Médecins, dit expressément qu'Aretée n'étoit attaché à aucune Secte. On devroit trouver quelque chose de plus précis dans les Commentaires d'Henischius, Médecin d'Ausbourg, sur Arétée; mais il est de même avis que Castellanus; & ce qu'il y a de particulier c'est qu'il semble n'avoir fait ces Commentaires que pour faire dire à Arétée des choses auxquelles celui-ci n'a jamais pensé. Au lieu d'expliquer les endroits difficiles de son Auteur, il a tâché de suppléer ce qui manquoit au texte, pour achever de traiter chaque matiere, non pas au sens d'Aretée, mais à celui de Galien, ou au sien propre. Mercurial, qui étoit si fort versé dans la lecture des anciens Médecins, & qui n'avoit pas manqué de lire Arétée, comme il paroît par divers endroits de ses ouvrages, n'a pas pris garde non plus à la Secte de ce Médecin. On parle d'un Commentaire de Mr. Petit sur Aretée, mais qui n'a pas encore vu le jour. Peut-être que ce savant homme avoit découvert plus de choses que les Auteurs dont je viens de parler; mais je n'en puis rien dire, n'ayant pas vu son manuscrit, qu'il seroit à souhaiter que l'on fit imprimer.

Voici sur quoi je fonde mon sentiment touchant la Secte d'Arétée. L'on a remarqué dans le Chapitre précedent, que ceux de la Secte Pneumatique établissoient un cinquième élément, qu'ils appelloient l'*esprit*, lequel recevant quelque alteration, cause diverses maladies. Il paroît que c'est de ce même esprit qu'a voulu parler Arétée, lorsqu'il dit, qu'il y a de deux sortes d'Esquinancies; que l'une est causée par l'inflammation des instrumens de la respiration, ou des amygdales, de l'épiglotte, du pharynx, de la luette, & de la partie supérieure de l'âpre artere; mais que l'autre est une affection de l'*esprit*, qui est lui-même la cause de cette maladie. Dans la derniere de ces Esquinancies, *ajoûte notre Auteur*, les instumens de la respiration, bien loin d'être enflez, sont plus resserrez & plus retirez qu'ils ne le sont dans l'état naturel; & néanmoins la suffocation & la difficulté de respirer sont beaucoup plus grandes que dans la premiere. C'est ce qui fait que les malades croient avoir une inflammation cachée dans les parties les plus profondes du poumon, & dans le voisinage du cœur. Quant à moi, *poursuit-il*, j'estime que c'est *l'esprit seul qui souffre*, & qui par un mauvais changement est devenu très-chaud & très-sec, sans qu'il y ait pour cela de phlegmon, ou d'inflammation, dans quelque partie que ce soit. Arétée confirme

me ſon ſentiment par l'exemple des exhalaiſons qui s'élevent de ces *foſſes* qu'on appelle *Charonéennes*, leſquelles exhalaiſons ſuffoquent en un inſtant, ſans que le corps ait aucun mal. Il le confirme encore par l'*haleine des chiens enragez*, qui fait mourir, dit-il, ceux qui la reçoivent, quoi qu'ils n'ayent point été „ mordus par ces chiens. Il conclud de ces exemples, qu'il peut arriver un „ changement, à l'égard de la reſpiration, par des cauſes intérieures qui ont „ du rapport aux extérieures; de la même maniere qu'il ſe rencontre quelque- „ fois au dedans de notre corps des ſucs qui tiennent de la nature des poiſons, „ auſſi bien qu'il s'en trouve dehors; & que l'on voit des maladies naturelles „ accompagnées des mêmes accidens que ceux que cauſent les poiſons, qui „ font rendre les mêmes matieres que l'on vomit dans les fiévres. C'eſt pour- „ quoi, *pourſuit notre Auteur*, l'on ne doit pas trouver étrange que les Athé- „ niens, qui ignoroient le rapport qu'il y a entre les effets de certains poiſons, „ & ceux de certaines maladies peſtilentielles, jugeaſſent que ces maladies leur „ venoient de ce que ceux du Péloponneſe, avec qui ils étoient en guerre, „ avoient empoiſonné les puits du Pyrée.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

On pourroit inferer de ces paſſages, que ce qu'Arétée appelle *eſprit*, n'eſt autre choſe que *la matiere de la reſpiration*; & il ſemble le confirmer lorſqu'il dit ailleurs, *que la cauſe de l'Aſthme eſt la froideur, & l'humidité de l'eſprit.* Mais ce n'eſt pas en ces cas ſeuls que l'eſprit a part aux maladies. *L'Ileus* eſt cauſé, ſelon Arétée, par *un eſprit*, & par un eſprit *froid & lent qui ne peut aiſément ſe faire paſſage, ni par deſſus, ni par deſſous.* Dans le *Scirrhe de la rate*, le ventre ſe remplit *d'un eſprit épais & tenebreux, qui ſemble être humide, mais qui ne l'eſt pas.* Dans l'*Hydropiſie Tympanite*, notre Auteur reconoit encore *un eſprit qui ne change point de ſituation, quoi que le corps ſe meuve*; & il ajoûte, *que ſi cet eſprit ſe change en eau, ou en vapeur, la Tympanite ſe change en Aſcite.* Il dit ailleurs *que l'odeur, ou la vapeur du pavot épaiſſit l'eſprit ſec & ſubtil des phrénétiques; & que lors que l'eſprit ſe réſout, le corps de l'homme s'en va tout en vapeur, & en humidité.* Pour guérir la Péripneumonie, il veut *que l'on s'attache à rappeller au dehors les humeurs, la chaleur, & l'eſprit, qui accablent le poumon.* Il propoſe enfin, *pour épaiſir le ſang & l'eſprit* dans les Phthiſiques, *l'uſage du lait, de l'amidon, & de l'alica.*

On a encore remarqué que les Médecins Pneumatiques prétendoient que le *feu*, l'*air*, la *terre*, & l'*eau*, ne ſont pas les veritables élémens; mais que le nom d'élement appartient plûtôt aux qualitez dont ces corps ſont revêtus, c'eſt à dire, au *chaud*, au *froid*, au *ſec*, & à l'*humide*. On n'a qu'à ouvrir le livre d'Arétée, pour être convaincu qu'il étoit dans les mêmes principes. On ne l'entend preſque jamais parler que des qualitez que l'on vient de déſigner. Le *froit* & l'*humide*, ſont, ſelon lui, les cauſes de la *Syncope*. Le mal de tête long & opiniâtre, que les Médecins nomment *Céphalée*, vient de *froideur* & de *ſéchereſſe*; les *Vertiges* de *froideur* & d'*humidité*, & l'*Epilepſie* de même, comme la *Mélancholie* vient de *ſechereſſe*. Dans l'Hydropiſie appellée *Leucophlegmatie*, il reconoit une fluxion *froide* & *épaiſſe* qui humecte tout le corps; y produiſant à peu près le même effet que produiſent *les brouillards*, ſur la terre, & dans l'air Dans l'Hydropoſie *Aſcite*, lorſque *la chaleur naturelle* du ventre *ſe réfroidit*, il tombe dans cette cavité des gouttes d'une liqueur qui paſſoit auparavant

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

ravant par la tranſpiration inſenſible en forme d'air. Le *Flux* appellé *Cœliaque*, vient de *froid*, de l'eſtomac, & de la *débilité de la chaleur*, qui doit cuire les viandes. Les *Fleurs blanches* des femmes viennent d'un *refroidiſſement* de la matrice, qui change le ſang de rouge en blanc. La *Goutte* procede auſſi d'une *froideur*; mais la *Lepre*, ou l'*Elephantiaſe*, vient particulierement d'un *froid* le plus extrême que l'on puiſſe concevoir.

On n'auroit jamais fait ſi on vouloit rapporter tous les paſſages de notre Auteur, où il parle de la même maniere. On remarquera ſeulement que rebattant ſi ſouvent ſur ces *qualitez*, il ne fait que très-rarement mention de la *bile*, de la *pituite*, ou des autres *humeurs*, comme faiſoient les Médecins Dogmatiques & les Empiriques. Bien loin qu'Arétée regardât ces humeurs comme les cauſes des qualitez ſusdites, il prétendoit au contraire que ces mêmes humeurs tiroient leur origine des qualitez. 1 *S'il arrive*, dit-il, *que le chaud ſe laſſe, ou ſe fatigue en faiſant ſes fonctions ordinaires, il ſe change en acre, & en ignée, & toutes les humiditez, ou les humeurs deviennent bile.* Ce n'eſt pas qu'Arétée ne reconût la preſence, s'il faut ainſi dire, des humeurs dans les maladies; mais il croyoit que les humeurs n'en ſont que la *matiere*, au lieu que le *chaud*, le *froid*, &c. en ſont *la cauſe*, comme on le recueille de ce paſſage. *L'Aſthme*, dit cet Auteur, *eſt cauſé par la froideur & l'humidité de l'eſprit, & les humeurs craſſes & gluantes en ſont la matiere.*

On verra quelle étoit la pratique d'Arétée par ce que nous allons dire. L'on a de lui quatre livres touchant les maladies *aiguës*, & autant ſur les maladies *chroniques*, ou *longues*, dans leſquels il rapporte ſéparément, d'un côté les cauſes & les ſignes, & de l'autre la cure de chacune de ces maladies en particulier. On a remarqué ci-devant que Cælius Aurelianus, Médecin de la Secte Méthodique, avoit ſuivi la même diſtinction dans ſes livres, dont les uns ſont intitulez *des Maladies aiguës*, & les autres *des Maladies longues*. Quoi que tous les autres Médecins reconuſſent ces deux genres de maladies, 2 les Méthodiques avoient cependant été les premiers qui en avoient écrit à part.

Ce n'eſt pas en cela ſeul qu'Arétée ſemble ſuivre ceux de cette Secte. Il regle encore avec eux fort exactement *la maniere dont la chambre du malade doit être tournée, ou diſpoſée en certaines maladies*; quel doit être *l'air* qu'il doit reſpirer; *le lit* où il doit coucher, quelle *coitte*, quel *matalas*, & quelles *couvertures* il lui faut, & autres choſes de cette nature, quoi qu'il ne le faſſe pas par rapport au *flux*, ou au *reſſerrement* des Méthodiques. Notre Auteur imite auſſi ces Médecins en ce qu'il pratique beaucoup les differentes ſortes *d'exercices* qu'ils ordonnoient ſur la fin des maladies; comme ſont *la promenade*; les differentes manieres de ſe faire *porter*, ou *voiturer*; l'exercice de la *voix*, qui ſe faiſoit en criant, ou en parlant fort haut; celui qui conſiſtoit à *jetter un palet*, ou de certaines machines peſantes qu'on appelloit *halteres*. Il ordonne encore une certaine *geſticulation des mains*, appellée *Chironomia* dont on a déja parlé dans le Chapitre de la Diéte d'Hippocrate. Tout cela avoit principalement été mis en uſage par les Méthodiques. Arétée va plus loin. Il ordonne à ceux qui ſont ſujets aux *vertiges* de s'exercer comme faiſoient *les Pugiles*, c'eſt à dire, *ſe battre*

1 *De Cauſis & Notis Diuturnor. Cap.* 15.
2 *Cal. Aurel. in Tardar. Præfat.*

battre à coups de poing. Il eſt difficile de voir quel étoit ſon but en cette rencontre. Mercurial croit qu'il y a une faute dans le texte, ce qui eſt fort vraiſemblable, En effet, quelle apparence que la tête des vertigineux, que le moindre bruit, ou le plus petit mouvement étonne, s'accommodât d'un ſemblable traitement? 1 Arétée a enfin ceci de commun avec les Méthodiques, qu'il donne beaucoup aux *applications extérieures*, comme ſont les *fomentations*, les *cataplâmes*, les *onctions* &c. *Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.*

Voilà ce qu'Arétée pouvoit avoir tiré des Méthodiques, quoi que ſon raiſonnement fût d'ailleurs fort different du leur, comme on l'a vu par ce qui a été dit concernant l'idée qu'il avoit des cauſes des maladies. Il ordonne auſſi des remedes contre leſquels les veritables Méthodiques, comme Theſſalus & Soranus, s'étoient le plus ouvertement déclarés, tels que ſont *les purgatifs*. La compoſition appellée *Hiera* eſt une de celles dont il faiſoit le plus d'uſage, & le plus de cas. Il donnoit auſſi quelquefois des purgatifs ſimples, comme de *l'élaterium*, du *cnicus*, de *l'ellebore* &c. Il n'étoit pas moins oppoſé aux Méthodiques à l'égard des *lavemens acres*, & *irritans*, qu'il ne craignoit point de donner en certaines occaſions, contre la pratique de ces Médecins.

Il ſe ſervoit encore du *Caſtoreum* en diverſes rencontres, ce que ne faiſoient pas les Médecins dont on vient de parler. Il ordonnoit auſſi, contre leur ſentiment, des medicamens *ſomniferes*, comme ſont *le pavot* & *l'opium*; mais il paroît qu'il ſavoit très-bien prendre ſes précautions à cet égard, par l'important avis qu'il donne ſur ce ſujet. *Il faut*, dit-il, *donner quelquefois des remedes ſomniferes a ceux qui ont une péripneumonie, & de longues veilles, de peur qu'ils ne tombent en fureur, & afin d'adoucir leur mal & leur inquiétude Mais il faut bien ſe garder de donner des médicamens de cette nature quand les malades ſont prêts à être ſuffoquez par la fluxion, ou quand on les voit prêts de mourir; parce qu'on s'expoſe par là a être accuſé de tout le monde de les avoir tuez.*

Enfin Arétée ſaignoit tout autrement que les Méthodiques. Voici quelques exemples de la maniere dont il s'y prenoit. Dans *l'Apoplexie*, il rémarquoit qu'une trop grande ſaignée tuoit, & qu'une trop petite ne ſervoit de rien. Néanmoins il croyoit qu'il valoit mieux tirer moins de ſang, & y revenir plus ſouvent. Dans *l'Eſquinancie*, il laiſſoit couler le ſang juſqu'à ce qu'on tombât preſque en défaillance. Dans le *Vomiſſement du ſang*, il vouloit que l'on ſaignât toujours, de quelque cauſe qu'il vint; *ſoit*, dit-il, *que cette perte de ſang ſuive la rupture d'un vaiſſeau; ſoit que le vaiſſeau ait été rongé par l'acreté du ſang, la ſaignée eſt tres-utile. Si cet accident eſt cauſé parce que le vaiſſeau eſt mince, la ſaignée empêche qu'il ne ſe creve pour être trop plein. Il faut*, ajoute-t-il, *empêcher que l'ouverture que l'on a faite à la veine du bras, ne ſe ferme, afin qu'on en puiſſe tirer plus commodément du ſang pendant pluſieurs jours, à diverſes repriſes. On en doit peu tirer à chaque fois; mais on y doit revenir, & le même jour, & le jour ſuivant, & le troiſième, & le quatrième; ſi ce n'eſt qu'il y eût une trop grande foibleſſe.* Quelques Médecins du temps d'Arétée tiroient, en cette occaſion, du ſang des *veines de la main*, mais il ne l'approuve pas. *Pourquoi*, dit-il, *ouvrirez-vous plûtôt la veine auprès des doigts qu'à l'endroit, où le coude ſe plie, puis qu'en*

1. Cet Auteur ſe ſervoit auſſi en quelques occaſions des mêmes termes que les Méthodiques employoient au ſujet de l'effet de la ſaignée, comme on le verra un peu plus bas.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

ce dernier endroit la veine eſt plus groſſe, & mieux diſpoſée pour l'évacuation du ſang. Sur quoi il faut remarquer que c'eſt ici le premier exemple bien précis que nous ayions de la *ſaignée de la main.* Car encore qu'Hippocrate ſemble en faire mention, on peut en douter ſur ce que le mot Grec qu'il employe ſignifie également *la main*, & *le bras*, comme nous l'avons remarqué. Ce n'eſt pas que cette ſaignée ne fût en uſage avant Arétée, ce qu'il la deſaprouve en eſt une marque; & il ſe peut même qu'Hippocrate l'eût déja pratiquée; mais, comme on l'a dit, la choſe n'eſt pas entierement claire, & il eſt toûjours vrai qu'Arétée eſt le plus ancien Auteur qui en ait parlé en termes exprès.

Dans la *fiévre continue ardente*, que l'on appelloit *Cauſus*, d'un mot qui ſignifie *brûler*, notre Auteur vouloit auſſi que l'on tirât à diverſes repriſes, & pendant quelques jours, beaucoup de ſang. Il faut encore remarquer qu'il croyoit que ces ſortes de fiévres viennent d'un *phlegmon*, ou d'une inflammation proprement dite, du tronc de la *veine cave*, ou de celui de la *grande artere*. Mais ce qu'il y a de plus particulier c'eſt qu'on s'imaginoit de ſon temps que ceux qui étoient malades de cette fiévre appellée *Cauſus*, prédiſoient quelquefois l'avenir, & qu'ils parloient, ou avoient des entretiens avec les morts. Arétée ſemble lui-même en être perſuadé, puis qu'il tâche d'en rendre raiſon, en diſant que l'ardeur de la fiévre ayant conſumé ce qu'il y a de groſſier, ou d'épais, & de tenebreux dans les humeurs, l'eſprit reſte plus épuré, ce qui le fait appercevoir des choſes qu'il ne voyoit pas auparavant. Cette opinion étoit, ſans doute, venue de quelque ſuperſtitieux qui s'étoit attaché à écouter les réveries de ces malades, & à les vouloir expliquer, ou à y chercher quelque ſens.

Dans les douleurs aiguës des reins, qui ſont cauſées par la pierre, & dans les inflammations de cette partie, notre Auteur tiroit encore beaucoup de ſang, pour appaiſer l'inflammation, & pour *relâcher* les paſſages dans leſquels la pierre étoit arrêtée, ou qui ſouffroient de l'inflammation, & *qui étoient*, diſoit-il, *comprimez, ou ſerrez comme par une eſpece de lien, qu'on ne peut relâcher qu'en évacuant les veines.* 1 Cette expreſſion eſt la même dont les Méthodiques ſe ſervoient en cette rencontre.

Arétée ne tiroit pas ſeulement du ſang des veines du bras, il faiſoit auſſi ouvrir la plûpart des autres veines que l'on a dit qu'Hippocrate ouvroit. Il ſaignoit au *front* ceux qui avoient de grandes douleurs de tête, & laiſſoit couler environ neuf onces de ſang, après avoir fait auparavant d'autres ſaignées au bras. Pour le même mal il tiroit auſſi du ſang des veines du dedans du *nez*, par le moyen de certains inſtrumens dont il appelle l'un *Cateiadion*, & l'autre *Storyné* Au défaut de ces inſtrumens, il ſe ſervoit d'une plume d'oye, dont il coupoit le bout du tuyau en forme des dents d'une ſcie, l'introduiſant enſuite dans le nez juſques auprès de l'os ethmoïde, & remuant cette plume avec les deux mains pour faire couler le ſang. Dans *l'Elephantiaſe*, que cet Auteur décrit fort exactement, il ſaignoit d'un même jour aux deux bras, & aux deux pieds.

Arétée mettoit auſſi en uſage les *vomitifs*. Il ſe ſervoit quelquefois pour cela des bulbes d'une eſpece de *Narciſſe*; mais il faiſoit beaucop de cas de *l'Ellébore blanc*. Voici de quelle maniere il en parle: *L'Ellébore blanc*, dit-il, *ne fait*

1 *Voyez ci-deſſus, Part. 2. Liv. 4. Sect. 1. Chap. 8.*

fait pas ſeulement vomir ; il eſt encore le plus efficace, & le plus puiſſant de tous les médicamens purgatifs, non par la quantité & par la varieté des excrémens qu'il fait rendre ; car dans la maladie appellée Cholera *on en rend de la même maniere. Ce n'eſt pas non plus par les efforts qu'il fait faire, & par la violence avec laquelle il excite le vomiſſement ; car les nauſées, & la navigation ſur mer cauſent les mêmes efforts encore plus violemment, mais c'eſt par une vertu particuliere qu'on ne ſauroit aſſez admirer ; puis qu'encore que l'ellébore purge fort peu en de certaines rencontres, il ne laiſſe pas de guérir les malades qui en ont pris. D'ailleurs dans les vieilles maladies, lors que tous les autres remedes ont été trop foibles, celui-ci eſt le ſeul qui opere. En un mot, l'Ellébore blanc a du rapport avec le feu. Ce que le feu fait en brûlant, ou en enflammant, l'ellébore blanc le fait encore plus puiſſamment en parcourant tout le corps. Il rend la reſpiration aiſée à ceux qui ne peuvent reſpirer qu'avec peine. Il donne une bonne couleur à ceux qui étoient pâles, & de l'embonpoint aux maigres.*

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

La maniere dont notre Auteur ſe ſervoit des *Cantharides* ne doit pas être oubliée. Les Méthodiques, & même la plûpart des anciens Médecins employoient les médicamens qu'ils appelloient *métaſyncritiques*, pour tirer du centre à la circonference. L'on a vu ci-deſſus qu'ils prenoient pour cela de la *moûtarde*, ou la plante appellée *thapſia*. Arétée le pratiquoit auſſi, mais il employoit de plus les *cantharides*, pour attirer plus puiſſamment, & pour faire venir ſur la peau des veſſies qui ſe rempliſſent d'une eau acre & chaude, qui ſe vuide enſuite au ſoulagement des malades. Cette ſorte de remede s'appelle aujourd'hui un *Véſicatoire*. Je ne vois pas que les Médecins plus anciens l'euſſent mis en uſage, ou du moins qu'ils euſſent choiſi pour cet effet les cantharides, à la reſerve d'Archigene, dont on a parlé au Chapitre précedent, & qui étoit de la même Secte qu'Arétée, & peut-être un peu plus ancien que lui. Galien, qui a vécu après Archigene, nous dit ſeulement en parlant des Cantharides, [1] *qu'étant mêlées avec des emplâtres appropriez, elles ſervent à faire tomber les ongles qui ſont couvertes d'une mauvaiſe galle ; & que la poudre de cantharides entre dans les médicamens contre la Lepre, & la mauvaiſe galle, & dans ceux qui ſont faits pour conſumer & pourrir les chairs.* Il ajoûte enfin, *que l'on ſe ſert intérieurement des cantharides pour faire uriner, en prenant les précautions néceſſaires, ſoit à l'égard de la quantité, ſoit à l'égard de la maniere de les préparer, pour empêcher qu'elles ne nuiſent d'ailleurs.*

La conoiſſance que les Anciens avoient des effets que les cantharides produiſent par rapport aux voies de l'urine, leur faiſoit regarder cet inſecte, ou cette mouche comme fort venimeuſe, & comme une ſorte de [2] poiſon ; ce qui les empêchoit de s'en ſervir comme d'un remede, ſi ce n'eſt dans les occaſions que Galien a marquées. Hippocrate avoit déja dit quelque choſe de l'uſage qu'on pouvoit tirer des cantharides en les donnant intérieurement, mais il n'avoit pas remarqué que l'on pût les employer comme un *veſicatoire*. On ne peut pas dire que Galien ne conût pas ce remede, puis qu'Archigene qui vivoit avant lui, & qu'il cite ſouvent, l'avoit pratiqué, mais il y a de l'apparence que Galien n'en faiſoit pas du cas, ou le regardoit comme dangereux.

Arétée

1 *De Simplic. Medicam. Facultat.*

2 *Voyez Nicander, Dioſcoride, Scribonius Largus, & les autres qui ont écrit des Poiſons.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans

Arétée propose dans *l'Epilepsie* les frictions de la tête avec les cantharides; & lors qu'il traite de la *douleur de tête*, il fait aussi mention des remedes *qui font venir des vessies sur la peau*, quoi qu'en cet endroit il ne spécifie pas les cantharides; mais comme Archigene les emploie dans le même cas, il est fort probable qu'Arétée s'en servoit aussi. *Nous nous servons*, dit Archigene dans Aëtius, *du cataplâme où entrent les cantharides, qui fait de grands effets, pourvu que les petits ulceres qu'il excite demeurent long-temps ouverts, ou fluent long-temps; mais il faut en même temps garantir la vessie par l'usage du lait, tant intérieurement qu'extérieurement.*

Voilà ce que l'on avoit à remarquer touchant la pratique d'Arétée. Il paroit qu'il est fort exact, & bon praticien. Ses remedes sont puissans, & bien choisis, quoi que son raisonnement ne soit pas toûjours des mieux suivis. Cet Auteur est encore fort à estimer en ce qu'il ne parle que de choses qu'il témoigne avoir vuës, & experimentées, & qu'il ne se mêle pas de juger de ce qu'il n'a pas vu. On a un exemple de sa retenue à cet égard dans ce qu'il dit au sujet d'une espece d'*hydropisie* fort particuliere, & dont les autres anciens Médecins n'ont point parlé. *Il y a*, dit-il, *une sorte d'Hydropisie formée par un grand nombre de* Vessies *pleines d'eau, qui se trouvent dans le lieu où l'hydropisie Ascite a son siege* (c'est à dire, dans le bas-ventre) *Chacune de ces vésicules est fort remplie: & si on perce le bas-ventre avec un instrument propre pour cela, la premiere qu'on rencontre répand d'abord son eau, mais elle se resserre ensuite; & si l'on veut avoir davantage d'eau, il faut pousser l'instrument plus avant*, (pour percer d'autres vessies. (*Quelques-uns*, ajoûte-t-il, *disent que ces vessies viennent des intestins, mais je ne l'ai pas vu, & je n'en puis rien dire.*

Cette maladie, qui est des plus rares, me fait souvenir d'une autre qui ne l'est pas moins, & qui est aussi rapportée par notre Auteur. *Il y a*, dit-il, *une espece de* Manie *où l'on void ceux qui en sont atteints se déchirer le corps, ou se faire des incisions dans les chairs, poussez par une pieuse fantaisie; comme s'ils se rendoient, par ce moyen, plus agreables aux Dieux qu'ils servent, & que ces Dieux exigeassent cela d'eux. Cette espece de fureur ne les tient que par rapport à cette opinion ou à ce sentiment de religion. Ils sont d'ailleurs bien sensez. On les réveille, ou on les fait revenir à eux par le son de la flûte, & par d'autres divertissemens, ou en les enyvrant, ou en leur faisant des remontrances. Cette fureur est une fureur Divine; & quand ces gens en sont délivrez ils sont gais & de bonne humeur, se croyans initiez au service du Dieu. Au reste ils sont pâles & maigres, & leur corps demeure longtemps affoibli des blessures qu'ils se sont faites.* C'est une chose assez particuliere qu'un Payen, comme étoit Arétée, mît au rang des maladies cette espece de fureur qu'on prétendoit être inspirée par les Dieux.

On finira ce qui regarde la Médecine de cet Auteur en remarquant qu'il a accoutumé de commencer chaque Chapitre par une petite description Anatomique de la partie dont il veut rapporter les maladies. Ce qu'il dit en tous ces endroits de plus particulier se réduit à ceci. Il croyoit qu'il y a dans le cerveau un principe du mouvement & du sentiment, qu'il appelle simplement *principe*, & il ajoûte que les *nerfs* en dépendent. Les *organes de la respiration* sont, selon lui, le *cœur* & le *poumon*; le cœur étant celui qui attire principalement l'air pour le raffraichissement de tout le corps. Il croyoit d'ailleurs

que

que *l'ame* loge dans le cœur. Le *foye*, dit-il, n'eſt qu'une 1 *maſſe* ou un *amas de ſang coagulé* autour des veines, leſquelles tirent toutes leur origine de ce viſcere, comme les arteres tirent la leur du cœur. Le foye eſt encore le ſiege de *l'ame appétitrice*. La *veſſie* eſt un nerf froid & blanc. Il croyoit que ce n'eſt pas ſeulement par des *canaux ſenſibles* que la *nourriture* ſe diſtribue par tout le corps; mais qu'il en paſſe une beaucoup plus grande partie en forme de *vapeur*, qui eſt dirigée par la Nature, en ſorte qu'elle pénetre au travers des parties les plus ſolides & les plus épaiſſes. Il diſoit, à l'égard du lieu où ſe fait *la coction des alimens*; qu'elle ne ſe fait pas ſeulement dans *l'eſtomac*, mais dans le *colon* même, d'où la nourriture paſſe dans le foye. L'eſtomac eſt d'ailleurs, ſelon Arétée, la ſource de la *joye* & du *plaiſir*, & quelquefois de la *triſteſſe*, le voiſinage du cœur faiſant que l'eſtomac contribue beaucoup à la gayeté ou a la triſteſſe, par la ſympathie de l'ame. La gayeté, diſoit-il, eſt produite par ces trois choſes, la bonne coction des viandes, l'accroiſſement des chairs, & la bonne couleur. La triſteſſe eſt cauſée par ce qui eſt oppoſé à ces choſes. L'eſtomac rend auſſi l'eſprit abbatu quand il manque de nourriture, ou qu'il eſt travaillé par la bile noire. L'eſtomac, auſſi bien que *les boyaux*, ayant, ſelon notre Auteur, deux tuniques appliquées obliquement l'une ſur l'autre, il croyoit qu'en de certaines maladies la tunique intérieure pouvoit ſe ſéparer de l'extérieure, & ſortir par les ſelles. Il croyoit même que *la matrice*, qui a auſſi deux tuniques, en peut perdre une. La maladie appellée *Lienterie* où l'on rend par le bas les viandes comme on les a priſes, vient, à ſon avis, de ce que 2 *les pores* qui ſont dans les inteſtins, & qui ſervent au paſſage de la nourriture, ſont fermez par une cicatrice. Il faut enfin remarquér qu'Arétée prétendoit que les nerfs qui ſortent du cerveau, ſe croiſent, en ſorte que ceux qui viennent du côté droit vont au gauche, & ceux du gauche au droit.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Au reſte ſi l'on compare les ſentimens d'Arétée touchant les cauſes des maladies, avec ſa maniere de pratiquer, on ne trouvera pas que les ſentimens particuliers qu'il avoit par rapport à la théorie ayent beaucoup influé ſur ſa pratique qui approche de celle de quelques-uns des plus anciens Médecins, tant Dogmatiques qu'Empiriques & quelque peu de celle des Méthodiques. Par où l'on void que le ſyſtème des Pneumatiques n'avoit pas produit le même effet que celui des Méthodiques, dont les remedes étoient auſſi differens de ceux des autres Médecins que leur raiſonnement étoit éloigné de celui de ces derniers.

Arétée pouvoit avoir écrit d'autres livres qui ne ſont pas venus juſques à nous. Il en promet un concernant *les maladies des femmes*, dans ſon Chapitre du *Maraſme*, ou de la *Fiévre Hectique*.

Il ne nous reſte qu'à dire un mot du temps auquel il a vécu, ce que perſonne, que je ſache, n'a encore bien éclairci. Quelques Auteurs veulent qu'Arétée ne ſoit venu qu'après Galien; d'autres le font beaucoup plus ancien. Le ſentiment des premiers eſt fondé ſur ce que Galien ne cite point Arétée. Mais outre que nous n'avons pas tous les écrits de Galien, on peut répondre qu'il n'eſt pas poſſible que ce dernier ait cité tout ce qu'il y a eu de Médecins avant

1 Αἵματος πάγος.
2 Εὐτέρων ἀραιῶν, *rarum inteſtinorum.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

avant lui. Il suffit qu'il ait parlé des principaux de chaque Secte, & qu'il se soit attaché, par exemple, à Athénée & à Archigene, qui ont fait le plus de bruit, ou qui ont été les premiers des Pneumatiques, sans qu'il fût obligé de faire mention d'Arétée. D'ailleurs il se peut que Galien ne l'ait pas cité, parce qu'ils peuvent avoit vécu tous deux dans le même temps; en sorte que l'argument qu'on tire du silence de Galien n'a pas assez de force, ou ne fait rien ni pour ni contre.

1 Vossius, qui est du nombre de ceux qui croyent Arétée beaucoup plus ancien, appuye uniquement sa conjecture sur ce que ce Médecin a écrit en langage *Ionique*, qui, à ce que prétend ce savant Critique, n'étoit plus en usage, non plus que le *Dorique*, long-temps avant les Césars, ces deux langages ou dialectes n'ayant eu de cours que pendant que la Grece étoit florissante. Mais il s'est trompé, à ce dernier égard, comme 2 Mr. Ménage le prouve par l'un des livres *d'Arrian*, intitulé: *Indica*, qui est écrit en langue Ionique; & deux autres livres écrits en la même langue, le premier par un certain *Cephalio*, ou *Cephulo*, qui vivoit sous Adrien, aussi bien qu'Arrian, & qui est cité par Suidas, le second par un *Dionysius Milesius*, contemporain de Philostrate, qui vivoit sous Severe, & qui est encore cité par le même Auteur.

Il n'y a rien à dire contre cela, & il ne faut d'ailleurs que consulter Arétée lui même pour voir qu'il n'est pas si ancien, ce que Vossius n'a pas fait avec assez d'attention ou de loisir. S'il l'avoit consulté, il auroit vu que ce Médecin, bien loin d'avoir vécu avant les Césars, n'a pu vivre, pour le plûtôt, que sous l'Empire de Néron. Il ne falloit pour cela que jetter les yeux sur les endroits où il parle de 3 *l'Antidote des Vipéres* ou *fait avec les Vipéres;* puis qu'on sait certainement que cet Antidote est de l'invention d'un Médecin de Néron, nommé Andromachus, comme on le verra ci-après. Arétée fait aussi mention au même endroit, de l'Antidote de *Mithridate*, par où il est clair qu'il a vécu après ce Roi, & par consequent qu'il ne doit pas avoir précedé les premiers Empereurs, ce qui suffiroit seul pour détruire la conjecture de Vossius. Je ne parle pas des compositions de *Philon*, de *Bystinus*, & de *Symphon*, qu'Arétée recommande aussi, parce que l'âge de ces Médecins est incertain. On parlera du premier dans la troisième Partie.

Concluons de tout ceci que l'on ne peut pas savoir préciſément en quel temps Arétée a vécu, quoi que la conoissance que l'on a de sa Secte prouve qu'il n'a pu vivre qu'après Athénée, que l'on a supposé être contemporain de Pline, qui vivoit sous Vespasien. On sait d'ailleurs qu'Arétée a écrit avant *Paul Eginete* & *Aëtius*, parce que ces deux Auteurs le citent. Mais on n'en peut point tirer de consequence, qui marque au juste le temps auquel il vivoit, parce que les deux Auteurs, dont on vient de parler, ne sont venus que plus de deux siecles après Pline. On ne peut point savoir non plus lequel d'Arétée, ou de Galien, a écrit le premier ou le dernier. Tout ce qu'il y a de certain c'est qu'ils ont tous deux vécu dans l'intervalle qu'il y a eu entre Pline & les deux Auteurs

1 *De Philosophia, Cap.* 13.
2 *In Amœnitatib. Juris.*
3 *De Curat. Diuturnor, Lib.* 1. *Cap.* 5. & *Ibidem, Lib.* 2. *Cap.* 5.

Auteurs que l'on a dit qui citent Arétée, mais cet intervalle eſt trop étendu. Il n'eſt pas impoſſible, comme on l'a remarqué au commencement, qu'Arétée & Galien n'ayent été contemporains, & il ſe peut auſſi que l'un ait ſuivi l'autre de pluſieurs années. Quant au temps du dernier, il eſt très-conu, comme on le verra ci-après.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

CHAPITRE IV.

De la Médecine de CELSE.

QUelques Auteurs veulent que Celse ait vécu ſous Auguſte ; d'autres le font vivre ſous Tibere ; d'autres ſous Caligula ; & d'autres enfin ſous Neron, & même juſqu'au temps de Trajan. Le plus grand nombre eſt de ceux qui prétendent qu'il ait vécu ſous Tibere. Il y a de l'apparence qu'il eſt né ſous le regne d'Auguſte, mais qu'il n'a écrit que dans le commencement de celui de Tibere. C'eſt la conſéquence qu'il ſemble que l'on peut tirer de ce que *Columella*, qui vivoit du temps de Claude, parle de Celſe comme d'un Auteur qui avoit écrit avant lui, mais qu'il avoit pu voir : 1 *Corneille Celſe*, dit-il, *qui eſt un Auteur de notre temps, a renfermé en cinq livres tout le corps de la diſcipline, ou des beaux arts.* On verra ci-après ce que Columella a entendu par ces mots, *tout le corps de la diſcipline.* On peut tirer une autre preuve du temps auquel Celſe a vécu, de la maniere dont il parle de Thémiſon. Voici les propres termes de 2 Celſe : *Thémiſon, l'un des ſucceſſeurs d'Aſclépiade, a apporté dernierement, & dans ſa vieilleſſe, quelques changemens aux opinions de ſon Maitre.* Le mot *dernierement* marque que Thémiſon n'avoit pas précedé Celſe de beaucoup. Or Thémiſon ayant été diſciple & ſucceſſeur d'Aſclépiade, il doit avoir vécu, comme on l'a remarqué 3 ci-deſſus, dès la fin du Siecle xxxix ; mais étant mort âgé, ainſi qu'on l'apprend de Celſe, il a pu aller juſques au milieu du Siecle xl. Cela ſuppoſé, il ſe trouvera qu'il vivoit encore douze ou treize ans avant la fin du regne d'Auguſte, qui a duré juſqu'à la ſoixante-troiſiéme année du dernier ſiecle dont on a parlé ; & par conſequent que Celſe ayant écrit peu de temps après la mort de ce Médecin, il a dû écrire ſur la fin de l'Empire d'Auguſte, ou pour le plus tard au commencement de celui de Tibere.

Il ſe rencontre auſſi des difficultez touchant le *nom*, la *patrie*, & la *profeſſion* de Celſe. La plûpart des éditions de ſes livres lui donnent le prénom *d'Aurelius*, parce qu'on trouve dans tous les manuſcrits le titre ſuivant, *A. Cornelii. Celſi Artium Liber vj.* Il n'y a qu'une ſeule édition, qui eſt d'Aldus Manutius, qui change *Aurelius* en Aulus, & peut-être avec quelque raiſon, 4 par-

ce

1 Noſtrorum temporum Cornelius Celſus totum corpus diſciplinæ quinque libris complexus eſt. *De Re Ruſtica, Lib.* 1. *Cap.* 1. Jul. Atticus, & C. Celſus, celeberrimi ætatis noſtræ Auctores. *Ibidem, Lib.* 3. *Cap* 17.

2 *Vid. Celſ. Præfat. Lib.* 1.

3 *Part.* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 1. *Chap.* 1.

4 *Vid. Rhodium in Scribon. Larg. Compoſ.* xciv, & *Celſi Vitam per Rhodium.*

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans

ce que le prênom *Aurelius* étant tiré de la famille Aurelia, comme celui de *Cornelius* de la famille *Cornelia*, il ſemble qu'on ne peut point les joindre en ſemble, n'y ayant pas d'exemples d'une ſemblable jonction de noms de familles differentes.

Quant à la patrie de Celſe, on croit qu'il étoit de Rome, ſur la foi de quelques éditions dont le titre le fait Romain. 1 D'autres veulent qu'il fut de *Vérone*, fondez auſſi ſur quelques autres titres de ſes livres; mais ces derniers titres ne ſont pas plus ſûrs que les autres.

La profeſſion de cet Auteur ne fait pas moins de peine. Pluſieurs Savans ont cru qu'il n'étoit point Médecin, & que les ouvrages que nous avons de lui, ne ſont qu'une trduction de quelque Auteur qui avoit écrit en Grec. Ils tirent cette conſéquence d'une lettre qu'on attribue à Celſe, qui eſt addreſſée à un certain *Pullius Natalis*, & dans laquelle l'Auteur ne ſe dit point Médecin, mais parle ſeulement de ſa traduction. Mais outre que cette lettre ne fait point mention des livres que nous avons, elle ne ſent point le ſtile de Celſe; non plus qu'une autre qu'on lui attribue auſſi, & qui eſt la même qui ſe trouve encore au devant du livre de *Scribonius Largus*, dont on parlera dans la ſuite.

D'autres veulent que Celſe n'eût étudié la Médecine qu'entant qu'elle fait partie de la Philoſophie, non pas pour l'exercer, mais pour imiter Démocrite, Platon & les autres grands hommes dont il a été parlé ci-devant, qui ne vouloient rien ignorer de ce qui regarde la Phyſique, *Univerſæ Naturæ prudentes*. Ce qui ſemble favoriſer ce ſentiment c'eſt que Celſe a écrit non ſeulement de la Médecine, mais preſque de tous les autres Arts Liberaux, comme l'un des titres de ſon livre le témoigne, & comme Quintilien le remarque expreſſement: 2 *Celſe*, dit-il, *qui étoit un homme d'un eſprit médiocre, n'a pas ſeulement écrit de tous ces Arts*, c'eſt à dire, de la Rhétorique, de l'Art Poëtique &c. *mais nous a encore laiſſé des préceptes touchant l'Art Militaire, l'Agriculture, & la Médecine* Ce paſſage de Quintilien, qu'on examinera encore ci-apres, explique celui de Columella, qu'on a rapporté au commencement. Enfin le plus fort des argumens dont on ſe ſert pour prouver que Celſe n'a pas été Médecin, c'eſt que Pline, qui donne une liſte de tous les Auteurs dont il a tiré ſon Hiſtoire Naturelle, & qui ſépare avec beaucoup d'exactitude les Auteurs Grecs, ou étrangers d'avec les Latins, ceux qui étoient Médecins d'avec ceux qui ne l'étoient pas, range toûjours celui-ci entre les derniers.

Néanmoins pluſieurs autres Savans, du nombre deſquels eſt Scaliger, ont cru que Celſe étoit véritablement Médecin, & ils oppoſent l'autorité de Galien à celle de Pline, le premier de ces Auteurs citant un Cornelius, qu'il appelle 3 *Cornelius le Médecin*, & que 4 l'on prétend être le même que notre Cornelius. On peut ajoûter à cela que Pline lui-même cite en un endroit Celſe, comme

1 *Gal Rhodigin. Antiquar. Lect. Lib.* 14. *Cap.* 5.

2 Quid plura? cùm etiam C. Celſus, mediocris vir ingenii, non ſolum de his omnibus conſcripſerit Artibus, ſed amplius Rei Militaris, & Ruſticæ etiam, & Medicinæ præcepta reliquerit? dignus vel illo propoſito ut illum ſciſſe omnia illa credamus. *Inſtitut. Orat. Lib. ultimo.*

3 *Pharmacor. Local. Lib.* 9. *Cap.* 5.

4 *Vide Rhod. in Scribon. Larg. Compoſ.* 94.

comme Auteur de certain médicament. 1 *Celſe*, dit-il, *veut qu'on applique ſur la goutte qui eſt ſans enflure, des racines d'hibiſcum cuites dans du vin.*. 2 On trouve la même choſe dans Celſe, en ſorte qu'on ne peut pas douter que ce ne ſoit du même Celſe que Pline a tiré ce qu'il dit. Je remarque d'ailleurs que Celſe n'héſite point à porter ſon jugement ſur tout ce qui regarde la Théorie, & la Pratique de la Médecine, & qu'il décide hardiment, & comme de ſon chef, les queſtions les plus difficiles de cet Art, ce qu'il ſemble qu'il n'auroit pas oſé faire s'il n'avoit pas été Médecin. Il parle même, en quelques endroits, de ſa propre expérience en fait de Médecine, comme dans le Chapitre, où il traite d'une maladie des paupieres appellée *Ancyloblepharon*, & où, après avoir rapporté la maniere de la guérir, ſelon quelques Auteurs, il ajoûte, *qu'il ne ſe ſouvient pas d'avoir vu perſonne guéri par cette méthode.* Il n'y a rien, ce me ſemble, de plus formel.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Nous n'avons de tous les ouvrages de Celſe que ceux qui concernent la Médecine, ſi l'on en excepte quelques fragmens de ſa *Rhétorique*, que *Sextus Popma* a mis au jour.

Toute la Médecine de notre Auteur eſt contenue en huit livres, dont les quatre premiers traitent des maladies *internes*, ou de celles qui ſe guériſſent principalement par la *diéte*. Le cinquième & le ſixième ſont pour les maladies *externes*, & contiennent diverſes formules de médicamens, tant pour le dehors que pour le dedans. Le ſeptième & le huitième renferment les maladies, qui dépendent de Chirurgie.

Hippocrate & Aſclépiade ſont les deux principaux Auteurs, auxquels Celſe s'eſt attaché, quoi qu'il ait auſſi tiré quelque choſe de ſes contemporains. Il a ſuivi le premier lorſqu'il s'eſt agi du Pronoſtique, & de diverſes operations de Chirurgie, ayant traduit, à cet égard, un grand nombre de paſſages d'Hippocrate, mot à mot, ce qui a fait qu'on l'a appellé l'*Hippocrate Latin*. Mais il paroît qu'il s'eſt beaucoup plus attaché, pour tout le reſte de la Médecine, à Aſclépiade, qu'il appelle *un bon Auteur*, & duquel il avouë lui-même qu'il a pris pluſieurs choſes. C'eſt ce qui a donné occaſion à quelqnes uns de mettre Celſe au rang de Médecins de la Secte Méthodique. Mais quand on ne verroit pas par 3 la maniere dont il parle des trois principales Sectes, qui étoient déja établies de ſon temps, qu'il ne prend parti pour aucune d'elles en particulier, il n'y auroit qu'à conferer ſa pratique avec celle des Méthodiques, pour être convaincu qu'il ne s'accorde pas avec eux, du moins en tout. S'il y a quelque rapport entre ſa maniere de traiter les maladies, & celle de ces Médecins, c'eſt parce que leurs principes ſont une ſuite de ceux d'Aſclépiade, qui étoit, comme on vient de le remarquer, l'Auteur favori de Celſe, quoi qu'il le redreſſe auſſi quelquefois. On a parlé ci-devant d'une Secte, qu'on a appellée *Eclectique*, ou *Choiſiſſante*; ſi Celſe n'en étoit pas il ſe conduiſoit, du moins, ſelon les principes que ce nom inſinue, choiſiſſant ce qui lui paroiſſoit le meilleur dans chaque Secte, ou dans chaque Auteur. Mais comme ſa pratique tient

1 *Lib. 2. Cap. 4. ſub finem.*
2 *Lib. 4. Cap. 24.*
3 *Vide Celſ. Præfat. Lib. 1.*

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

tient beaucoup de celle d'Aſclépiade, d'où celle des Méthodiques a été tirée, c'eſt ce qui nous a obligez de le mettre à la queuë de tous ces Sectaires, pour finir entierement par lui ce qui concerne leurs ſentimens, ou qui ſemble y avoir du rapport.

On conoîtra par ce qu'on va dire en quoi Celſe s'éloignoit d'Hippocrate, pour s'approcher d'Aſclépiade, & en quoi il les quittoit quelquefois tous deux. Premierement il ſe mocquoit avec celui-ci des jours critiques du premier, dont il imputoit l'invention à l'entêtement que l'on avoit eu, en ces vieux temps, pour les nombres myſtérieux des Pythagoriciens. Il abandonnoit de même Hippocrate à l'occaſion de la *ſaignée*, dont il faiſoit un uſage plus univerſel en „ tout ſens. Ce n'eſt pas, *dit Celſe*, une choſe nouvelle de tirer du ſang des „ veines; mais il eſt nouveau, qu'il n'y ait preſque aucune maladie où l'on „ n'en tire. On ſaignoit autrefois des jeunes hommes, & des femmes qui „ n'étoient pas enceintes; mais on n'avoit pas vu juſqu'à nos jours qu'on ſaignât des enfans, des femmes groſſes, & des vieillards. Les Anciens, *ajoûte-t'-il*, avoient cru que le premier, & le dernier âge ne pouvoient point ſupporter ce remede, & qu'une femme groſſe qu'on ſaigneroit ſe bleſſeroit infailliblement. Mais l'uſage ou l'expérience ont fait voir dans la ſuite qu'il „ n'y avoit rien que l'on dût toûjours pratiquer dans les maximes des Anciens „ ſur le ſujet de la ſaignée, & qu'il falloit ſe conduire à cet égard ſur d'autres „ obſervations que les leurs. Il eſt important de ſavoir, non quel âge on a, ou „ ſi une femme eſt enceinte, mais quelles ſont les forces de chacun. Si un „ jeune homme eſt trop foible, ou qu'une femme, qui n'eſt pas enceinte, „ ſoit trop abbatue, ce ſeroit mal à propos qu'on leur tireroit du ſang, parce „ que la ſaignée acheveroit de les affoiblir. Mais un enfant vigoureux, un „ vieillard robuſte, une femme groſſe qui eſt forte, ſouffrent ſans danger cette „ ſorte de remede.

Voici les cas particuliers où Celſe jugeoit la ſaignée néceſſaire. Lorſque l'on avoit une *grande fiévre*, que le corps étoit *rouge*, & que *les veines étoient pleines*, il tiroit du ſang. Il ſaignoit auſſi dans la *pleuréſie*, ſur tout lorſqu'elle étoit nouvelle, ou que la maladie commençoit, & que la douleur étoit grande; à cela près il jugeoit ce remede inutile. A l'égard de la *péripneumonie*, il dit que ſi l'on a des forces, il faut auſſi tirer du ſang; mais à moins de cela qu'il faut s'en tenir aux ventouſes, ſans ſcarifier. Par où l'on voit qu'il n'étoit pas éloigné à cet égard du ſentiment d'Aſclépiade, & que s'il ne condamnoit pas tout-à fait la ſaignée en cette occaſion, il ne la recommandoit pas auſſi beaucoup. Celſe ſaignoit encore dans les autres maladies des viſceres. Il pratiquoit le même remede dans la *paralyſie*, dans les *convulſions*, dans la *difficulté de reſpirer*, qui menace d'étouffer, dans la *privation ſubite de la voix*, dans l'*apoplexie*, ſur quoi il fait cette remarque, que la ſaignée délivre quelquefois les Apoplectiques, & que d'autres fois elle les tue. Les grandes *douleurs* obligeoient auſſi notre Auteur à venir à la ſaignée. Il en uſoit de même dans les *ruptures*, ou *contuſions internes*, & lorſque *l'on crachoit*, ou que *l'on vomiſſoit le ſang*; il recommande même en cette rencontre la ſaignée réiterée. Enfin il ſaignoit dans toutes les maladies *aiguës*, lorſqu'il croyoit que le malade avoit trop de ſang. Il ſaignoit auſſi dans la *cachexie*, ſans doute parce qu'il jugeoit qu'en cette maladie

les

les veines ſont pleines de mauvaiſes humeurs. On voit par ces exemples qu'il ſaignoit plus frequemment qu'Aſclépiade.

Secte Méthodique & ſes dependances dans le Siecle xl. & ſuivans.

A l'égard du temps propre pour ſaigner, Celſe diſoit, qu'on ne doit point tirer de ſang tant qu'il y a de la *crudité*, ou de l'*indigeſtion*; & pour ce ſujet il attendoit ordinairement le ſecond, ou le troiſième jour; à moins que le cas ne fût preſſant. Mais il ne vouloit pas que l'on ſaignât après le quatrième, parce que le mauvais ſang pouvoit déja s'être diſſipé de lui-même, ou avoir fait impreſſion ſur les parties, & qu'en ce cas la ſaignée ne pouvoit qu'affoiblir. Il croyoit que c'étoit égorger un homme que de le ſaigner dans un *redoublement*. Lorſque le ſang ſortoit beau & vermeil, il vouloit qu'on fermât la veine, la ſaignée étant alors, ſelon lui, plus nuiſible qu'utile. Il vouloit enfin, en quelque occaſion que ce fût, que l'on partageât la ſaignée, & que l'on ſaignât plûtôt deux jours conſécutifs que de tirer d'une ſeule fois la quantité de ſang que l'on jugeoit néceſſaire; bien loin que l'on dût laiſſer couler le ſang juſques à ce que le malade tombât en défaillance.

Les *Ventouſes*, par le moyen deſquelles on tire auſſi du ſang, étoient déja en uſage du temps d'Hippocrate, comme on l'a vu ci-devant; mais on s'en ſervoit beaucoup plus ſouvent du temps de Celſe. 1 Cet Auteur nous apprend qu'il y avoit de deux ſortes de ventouſes; que les unes étoient de *cuivre*, fermées par le haut, dans leſquelles on mettoit du charpi que l'on allumoit, pour les faire prendre ſur la partie. Les autres étoient de *corne*, & ouvertes de part & d'autre. Il falloit, pour faire attacher celles-ci, tirer ſon haleine de toute ſa force par le trou d'enhaut, que l'on bouchoit enſuite avec de la cire. On a vu 2 ci-devant d'autres particularitez touchant les ventouſes, dans la pratique de Cælius Aurelianus.

Au reſte il eſt ſurprenant que Celſe, qui paroît aſſez exact, n'ait rien dit du troiſième moyen dont les Médecins ſe ſervent pour tirer du ſang, qui eſt l'application des *Sanſues*. Elle étoit néanmoins en uſage avant lui; & l'on a vu ci-deſſus que Thémiſon s'en étoit déja ſervi.

Si Celſe avoit abandonné Hippocrate à l'égard de la ſaignée, il n'en avoit pas moins fait à l'égard de la *purgation*. Voici ce qu'il dit touchant ce remede 3 *Les Anciens*, dit-il, *purgeoient & donnoient continuellement des lavemens, preſque dans toutes les maladies. Lors qu'ils vouloient purger ils prenoient de* l'ellebore noir, *ou de la* petite fougere, *ou de* l'écaille d'airain, *ou du* lait de laitue marine, *dont une goutte mêlée avec du pain purge copieuſement, ou du* lait d'ânesſe, de vache, *ou* de chevre, *dans lequel ils mettoient du* ſel; *& après l'avoir fait cuire, & avoir ſéparé ce qui s'étoit caillé ils faiſoient boire le reſte à leurs malades.* 4 *Les médicamens*, ajoûte-t-il, (c'eſt à dire, les médicamens purgatifs) *offencent l'eſtomac, c'eſt pourquoi il faut joindre de* l'aloës *à tous les purgatifs. Le ventre étant trop ému par des purgations, ou trop ſouvent relâché par des lavemens, le malade s'affoiblit; & par cette raiſon, ni l'un ni l'autre de ces remedes n'eſt propre dans les maladies accompagnées de fiévre. On peut donner de l'ellebore noir aux Atrabilaires, &*

1 *Lib.* 2. *Cap* 12.
2 *Part* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 1. *Chap.* 8.
3 *Lib.* 2. *Cap* 12.
4 *Voyez ci-deſſus, Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 7.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

& aux fous ; ou à ceux qui ſont perclus de quelque membre ; mais dans les fiévres, il vaut mieux donner des boiſſons, & des alimens qui nourriſſent, & qui relâchent le ventre en même temps.

Ce que l'on vient de dire des ſentimens & de la pratique de Celſe eſt tiré principalement des quatre premiers de ſes Livres. On trouve encore dans ces mêmes Livres la maniere de ſe ſervir de la *geſtation* & de la *friction*, c'eſt à dire, la maniere de ſe faire porter, & de ſe faire frotter. Celſe employoit ces deux remedes à peu près comme Aſclépiade.

Quant aux regles qui concernent *le manger* & *le boire*, ce qu'il en dit ſe réduit à ceci. Qu'il faut que les malades ayent faim & ſoif au commencement des maladies ; & que dans la ſuite, il faut les nourrir de bonne nourriture, & ne leur en pas laiſſer prendre trop, ni permettre qu'ils ſe rempliſſent tout d'un coup après avoir jeuné Il ne déſigne point pendant combien de temps les malades doivent faire abſtinence ; mais il dit qu'en ce cas, il faut avoir égard à la maladie, au malade, au climat, à la ſaiſon, & aux autres circonſtances de cette nature ; n'y ayant, ſelon lui, aucune regle perpetuelle ſur ce ſujet. Celſe traite auſſi dans ces quatre premiers Livres des *bains*, des *fomentations*, des moyens de faire *ſuer*, des differentes matieres qui ſervent à la *nourriture*, diſtinguant chaque matiere par ſes qualitez.

Le cinquième, & le ſixième livre ſont, comme il a été dit, pour la *Pharmacie*. On n'y trouve que très-peu de medicamens *pour le dedans*. Tout ce qu'il y a ſur ce ſujet ſe reduit à deux ou trois compoſitions, pour *procurer le ſommeil*, ou pour *adoucir les douleurs*, pour *la toux*, pour *la colique*, pour *faire uriner*, pour *faciliter l'accouchement*. Il y a de plus trois *Antidotes univerſels*, dont le premier n'a point de nom. Le ſecond eſt appellé *Ambroſia*, qui étoit, dit Celſe, de l'invention de *Zopyrus*, Médecin d'un Ptolomée. Le troiſième eſt celui de *Mithridate*. Ce dernier Antidote n'eſt pas ſi ſimple que celui dont on a rapporté ci-devant la deſcription, ni ſi compoſé que celui qui fut enſuite décrit par *Damocrate*, comme on le verra ci-après. On y trouve enfin quelques Antidotes particuliers, contre *les animaux venimeux*, & contre certaines ſortes de *poiſons*. Les médicamens *pour le dehors* y ſont au contraire en aſſez grand nombre ; les uns pour *arrêter le ſang d'une playe*, pour *la conſolider*, pour *diſſiper*, ou pour *ramolir* une humeur, pour faire *ſuppurer* un abſcès, les autres pour *nettoyer* un ulcere, pour *ronger*, ou *conſumer* la chair ſuperflue, pour *cautériſer*, pour *nourrir la chair*, pour *cicatriſer* une playe, &c. le tout par le moyen de [1] diverſes ſortes d'*Emplâtres*, d'*Onguens*, de *Cataplâmes*, de *Malagmes*, de *Poudres*, de *Trochiſques*, &c.

Tout ce que nous avons dit juſques ici donne une idée génerale de la maniere dont Celſe ſe conduiſoit dans la cure des maladies. Pour nous inſtruire un peu plus particulierement de ſa méthode, nous allons voir comment il traitoit ceux qui avoient *la fiévre*, qui eſt, comme il le dit lui-même, la plus commune de toutes les maladies. Sur quoi nous remarquerons premierement qu'il ne s'arrête point à en examiner les cauſes, ſuivant en cela les Empiriques. Il s'attache

[1] On expliquera plus particulierement ce que ſont ces compoſitions, & les autres dont on a parlé auparavant, dans la troiſième Partie de cette Hiſtoire.

tache seulement à en distinguer, & à en marquer les diverses especes, qu'il réduit à celles-ci, la fiévre *quotidienne*, la fiévre *tierce*, la fiévre *quarte*, la fiévre *hémitritée*, la fiévre *continue*, la fiévre *vague*, la fiévre *pestilentielle*, la fiévre *ardente*, & la fiévre *lente*. On void par là que l'on ne reconoissoit déja plus du temps de Celse, ce grand nombre d'autres especes de fiévres qui ont été designées dans la liste que nous avons donnée de celles dont il est fait mention dans Hippocrate, & dont les distinctions marquoient le défaut de méthode des Médecins de ces anciens temps, comme nous l'avons remarqué au même endroit.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

La maxime la plus générale de Celse, & sur laquelle il fonde la cure de toutes les sortes de fiévres, c'est celle-ci, *que la matiere qui cause la fiévre se dissipe d'elle même, lors qu'on ne donne rien au malade qui en puisse produire de nouvelle.* Il ne faut donc, selon lui, ni *purgations*, ni *lavemens*, pour évacuer cette matiere, si ce n'est très-rarement. Il faut seulement s'abstenir de nourriture pendant les premiers jours de la fiévre, boire très-peu, & dormir modérement, & sur tout faire son compte, 1 *que la nourriture donnée à propos est le meilleur de tous les remedes.*

Touchant la question, *quand il faut commencer d'en donner*? voici quelle est sa pensée. La plûpart, dit-il, des Anciens attendoient souvent jusqu'au cinquième & jusqu'au sixième jour à nourrir leurs malades; mais cela ne peut tout au plus être pratiqué qu'en Egypte, ou en Asie seulement, parce que la disposition de ces pays là le permet. Il rapporte ensuite la pratique d'Asclépiade, qui destinoit ordinairement le quatrième jour à donner la premiere nourriture à ses malades; & celle de Thémison, qui n'en donnoit que trois jours après que la fiévre avoit relâché ou cessé. Mais le sentiment de Celse est qu'il ne doit rien y avoir de fixe à cet égard. *On peut*, dit-il, *donner en quelques occasions de la nourriture dès le premier jour, on peut n'en donner que le second, on peut attendre le troisième, le quatrième, & le cinquième jour, en ayant égard à la maladie, à la saison, au climat &c. & suivre toûjours cette maxime, qu'un Médecin doit examiner à tout moment l'état de son malade, afin de pouvoir combattre son mal par l'abstinence tant que ses forces subsisteront, & de le soûtenir par la nourriture quand elles seront sur le point de manquer. Le devoir*, ajoûte-t-il, *d'un bon Médecin est d'un côté de ne charger pas le malade d'une nourriture superflue; ou qui augmente la matiere qui fait le mal; & de l'autre de ne le laisser pas mourir de faim.* Sur quoi il prend occasion de faire cette reflexion, *qu'il est aisé de juger, après ce qu'il vient de dire, qu'un Médecin ne peut pas bien traiter plusieurs malades à la fois, & que le meilleur Médecin, supposé qu'il entende d'ailleurs son métier, est celui qui quitte le moins son malade. Mais c'est*, dit notre Auteur, *ce que ne peuvent pas faire ceux qui n'exercent la Médecine que pour le gain, & c'est encore par cette raison qu'ils s'attachent plûtôt aux préceptes de l'Art, qui ne demandent pas un si grand soin, tels que sont ceux qui regardent le compte des jours, & des accès d'une fiévre.*

Celse ayant raisonné de cette maniere sur les causes qui obligent à donner de la nourriture à un malade, ou à ne lui en donner point, & sur le devoir des Médecins

1 *Optimum medicamentum est oportunè cibus datus.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

Médecins en cette occasion, conclud qu'encore qu'il n'y ait rien de fixe, comme il l'a dit au commencement, touchant les jours qu'on doit choisir, le quatrième est ordinairement le plus propre pour commencer à faire prendre quelque nourriture aux malades, ce qui revient au sentiment d'Asclépiade.

Après cela il s'étend à prouver que les jours de *crise*, & les jours *impairs*, qu'Hippocrate & les autres Médecins de ces anciens temps observoient si religieusement, n'ont aucun fondement solide; & il ajoûte qu'Asclépiade a eu raison de se mocquer de leur pratique à cet égard, & d'assûrer qu'on peut aussi bien permettre aux malades de prendre des alimens ces jours-là que les autres. *Il est*, dit-il, *beaucoup plus important de savoir s'il ne faut donner de la nourriture que lors que le pouls est entierement calme, ou si l'on peut en accorder pendant qu'il a encore quelque reste de fiévre;* & après avoir rapporté les sentimens d'Asclépiade & de Thémison sur ce sujet, il conclud, *que si l'on ne peut pas trouver pour cela un intervalle où le malade soit tout-à-fait libre, il vaut mieux commencer à le nourrir sur le déclin de la fiévre, que d'attendre que la fiévre recommence; parce que l'estomac est moins disposé pour digerer la nourriture dans le commencement d'un accès de fiévre que sur la fin de ce même accès.*

Notre Auteur n'étoit pas moins circonspect à l'égard de la boisson. Il croyoit que donner à boire aux febricitans en certaines occasions, comme dans le commencement, & dans l'ardeur de la fiévre, ne servoit qu'à leur augmenter la fiévre, & même la soif. Il ne vouloit point qu'ils bussent le premier jour, à moins qu'ils ne tombassent dans une foiblesse qui obligeât en même temps à leur donner à manger; mais dès le second jour, & les suivans il consentoit qu'ils bussent, lors même qu'il ne leur accordoit pas de la nourriture. Il observoit d'ailleurs de prendre, pour la boisson, le même intervalle dans lequel ou pouvoit donner des alimens.

Cet intervalle n'étoit pas, selon lui, toûjours fort aisé à rencontrer, parce qu'il n'est pas aisé de savoir si un malade a de la fiévre, ou s'il n'en a point. „ *On compte*, dit-il, *sur le battement des veines*, ou des arteres, *qui est une chose fort trompeuse*; ce battement étant plus lent, ou plus vîte, & variant beau„ coup, selon l'âge, le sexe, ou le temperament des personnes. Il arrive mê„ me, *poursuit-il*, que le pouls est foible & concentré lorsque l'estomac souf„ fre, ou lorsque la fiévre commence, quoi qu'on ait d'ailleurs le corps assez „ bien disposé; en sorte qu'on peut croire, dans ce dernier cas, qu'un homme „ est fort foible qui est à l'entrée d'un grand accès, quoi qu'il ait des forces de „ reste, & qu'il puisse se tirer aisément de cet accès. Au contraire le pouls „ est souvent ému & élevé quand on a été au soleil; quand on sort du bain, „ ou de prendre de l'exercice; quand on s'est mis en colere, qu'on a eu peur, „ ou par quelqu'autre passion, sans compter que le pouls s'émeut aisément à „ l'arrivée du Médecin, par l'inquiétude où est le malade touchant le jugement „ que ce Médecin fera de l'état où il se trouve. Pour s'empêcher de prendre „ le change à cet égard, il ne faut pas que le Médecin prenne le bras du ma„ lade d'abord en arrivant. Il faut auparavant s'asseoir auprès de lui avec un „ visage gai, s'informer de son état, & s'il a quelque sujet de crainte tâcher de

1 *Venis enim maximè credimus, fallacissimæ rei.*

„ de la diſſiper par des diſcours, où il y ait de la vraiſemblance, après quoi
„ l'on peut examiner le battement de l'artere. Mais quoi qu'il en ſoit, cela
„ n'empêche pas qu'on ne puiſſe conclurre que ſi la ſeule vuë d'un Médecin
„ altere, ou change ſi facilement le pouls, il peut y avoir mille autres cauſes
„ qui produiſent le même effet.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

„ La chaleur, *continue Celſe*, qui eſt un autre ſigne à quoi l'on s'arrête,
„ ne trompe pas moins; car on peut avoir bien chaud après avoir été au ſo-
„ leil, aprés avoir travaillé, ou fatigué; après avoir dormi; ou dans le temps
„ que l'on a peur, ou que l'on eſt en peine de quelque choſe. Il faut exami-
„ ner le pouls, mais il ne faut pas s'en tenir à ce ſigne ſeul. On doit premie-
„ rement ſavoir que ceux dont le pouls paroit naturel, & qui ont une chaleur
„ douce, comme on a dans la ſanté, ſont ſans fiévre. On doit ſavoir d'ail-
„ leurs que la chaleur & l'émotion ne font pas d'abord la fiévre; mais qu'il
„ faut pour cela que la peau ſoit ſeche inégalement; que la chaleur ſe faſſe
„ ſentir particulierement au front, & vienne comme du fond des entrailles;
„ que l'haleine qui ſort des narines ſoit fort chaude; que la couleur du viſage
„ ait changé, & que l'on ſoit devenu tout d'un coup, ou pâle, ou plus rou-
„ ge qu'à l'ordinaire; que les yeux ſoient appeſantis, & extrémement ſecs, ou
„ plus humides qu'ils n'ont accoûtumé de l'être; que la ſueur, lors qu'il y en
„ a, ſoit inégale; & enfin qu'il n'y ait pas un intervalle bien égal entre les
„ battemens de l'artere.

On a cru devoir rapporter exactement tout ce que cet Auteur a remarqué touchant les ſignes de la fiévre, & les difficultez qu'il y a à en juger par le *pouls*, parce que cela peut ſervir pour l'explication de ce que l'on a dit ci-devant dans la premiere Partie, Livre troiſième, Chapitre ſixième, qu'Hippocrate ne s'étoit pas fort attaché à ce dernier ſigne. Il paroit, par ce que l'on vient de dire, que Celſe n'avoit pas les mêmes idées de la fiévre, ni des ſignes auxquels on la conoit, que nous en avons aujourd'hui, ou que l'on en avoit même du temps de Galien. Il ſe peut qu'Hippocrate ne fût pas éloigné des ſentimens de notre Auteur, & que par cette raiſon il n'ait preſque rien dit du pouls, comme on l'a remarqué à l'endroit que l'on vient de citer.

Pour revenir à la cure des fiévres en géneral, Celſe ajoûte, en finiſſant, qu'il y a encore quelques obſervations à faire outre les précedentes. Il faut voir, dit-il, ſi le corps eſt *reſſerré*, ou s'il eſt *relâché*, qui eſt la ſeule choſe à quoi [1] quelques-uns font attention. Dans la premiere de ces diſpoſitions, il y a une eſpece de ſuffocation; & dans la ſeconde il y a une trop grande diſſipation, ou un trop grand épuiſement. Dans celle-là, il faut neceſſairement relâcher le ventre, faire uriner, & faire ſuer. Il faut même quelquefois tirer du ſang, ſecouër le corps par des voitures violentes, expoſer les malades à la lumiere, & au grand jour, les laiſſer avoir faim, & ſoif, & les faire veiller. Il faut enſuite les baigner, & les oindre, & alors leur donner un peu à manger, mais fort tard, prenant garde que la nourriture ſoit legere, ſimple, liquide, & priſe chaudement. On doit choiſir pour cela des herbages, comme ſont la *patience*, *l'ortie*, la *mauve*; ou leur donner du bouillon de *poiſſons à coquille*,

1 Il entend les Méthodiques.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle. xl. & ſuivans.

coquille, tels que ſont les *moûles*, ou 1 les *langouſtes*; & ſi on permet un peu de viande, que ce ſoit *du bouilli*. Il faut que les malades boivent beaucoup; avant, & après manger; & même en mangeant. On peut auſſi leur faire prendre un bouillon gras après le bain, & même du vin doux, & quelquefois du vin Grec ſalé.

Dans la ſeconde diſpoſition, c'eſt à dire, dans le *relâchement*, il faut arrêter la ſueur lors qu'il y en a. Il faut faire tenir le malade en repos, & dans un lieu obſcur; le laiſſer dormir tant qu'il voudra, & ne lui ordonner qu'un exercice fort moderé, &c.

On void par ce que l'on vient de dire, que Celſe n'improuvoit pas la maniere dont les Méthodiques traitoient les maladies, quoi qu'il ne la crût pas toûjours ſuffiſante. C'eſt ce qu'il indique lors qu'il dit au commencement, que les deux genres de maladie dont on a parlé, c'eſt à dire, le *relâché*, & le *reſſerré*, ſont la ſeule choſe à quoi quelques-uns font attention; par où il inſinue que ce n'eſt pas ſon ſentiment, que l'on doive s'en tenir aux ſeules indications que fourniſſent le *relâchement*, ou le *reſſerrement* des Méthodiques.

Ce que l'on a dit juſques ici concerne la cure des fiévres en géneral. Voici comme notre Auteur traitoit chaque eſpece de fiévre en particulier.

Dans les fiévre *peſtilentielles*, il croyoit qu'il ne falloit mettre en uſage ni la grande abſtinence ni les médicamens purgatifs, ou ceux qui relâchent le ventre. Si les forces le permettoient, il tiroit du ſang, ſur tout lors que la fiévre étoit ardente. Si le malade étoit trop foible pour le ſaigner, il le faiſoit 2 vomir, lorſque la fiévre baiſſoit. Il le baignoit dès le commencement. Il lui faiſoit boire du vin chaud, peu trempé, & lui faiſoit manger des viandes gluantes. S'il s'agiſſoit d'un enfant qui manquât de forces, il ſubſtituoit les ventouſes à la ſaignée. Il lui donnoit des lavemens d'eau, ou des bouillons d'orge, le nourriſſant d'alimens legers, & le faiſant auſſi vomir dans le déclin de la fiévre.

Dans la *fiévre ardente*, il ne donnoit point non plus de purgatifs. Il rafraîchiſſoit les malades, en les lavant avec de l'huile, & de l'eau qu'il battoit enſemble. Il les logeoit dans de grandes chambres, afin qu'ils euſſent plus d'air, ou qu'ils humaſſent un air plus pur; prenant d'ailleurs garde qu'on ne les chargeât pas trop de couvertures, & que celles qu'on mettoit ſur leurs lits fuſſent legeres. Il leur appliquoit ſur l'eſtomac des feuilles de vignes trempées dans de l'eau. Il ne vouloit pas qu'on les laiſſât trop long-temps ſouffrir la ſoif. Il commençoit à leur donner de la nourriture, plûtôt que dans les autres fiévres, c'eſt à dire, dès le troiſième jour, & il les oignoit auparavant de la maniere qu'il a été dit. S'ils avoient de la pituite amaſſée dans l'eſtomac, il les faiſoit vomir dans le déclin du redoublement; & leur donnoit enſuite des herbes refraîchiſſantes, ou une pomme, de celles qui ſont les plus propres pour l'eſtomac. Si après cela l'eſtomac ſe trouvoit dégagé de flegmes, il leur donnoit

1 *Locuſta.* C'eſt une eſpece d'écreviſſe de mer, qui a quelquefois plus d'un pied de longueur.

2 On verra un peu plus bas de quels vomitifs Celſe ſe ſervoit.

noit de la 1 ptiſane, ou de la crême d'orge, ou *d'alica*, y ajoûtant un peu de graiſſe fraîche. *Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.*

Mais lors que la maladie étoit venue au plus haut période de ſon augmentation, ou pour le plûtôt après le quatrième jour, il les laiſſoit premierement avoir bien ſoif, & leur donnoit enſuite beaucoup d'eau froide; en ſorte qu'ils en buſſent au delà de leur ſoif; & quand il s'en étoient remplis de cette maniere, il les faiſoit vomir. Quelques-uns, ajoûte-t-il, ne veulent pas même que les malades vomiſſent, mais ſe contentent pour tout remede de donner cette grande quantité d'eau. Après que Celſe avoit fait l'un & l'autre il faiſoit couvrir les malades de beaucoup de couvertures, & leur diſoit qu'ils ſe diſpoſaſſent à dormir. C'eſt à quoi la longue durée de la ſoif, & des veilles, la diminution de la chaleur, & la replétion les portoit naturellement; en ſorte qu'ils dormoient pour l'ordinaire d'un profond ſommeil, pendant lequel ils ſuoient copieuſement. Cela ne manquoit pas de les dégager, à moins qu'outre l'ardeur de la fiévre, ou la fiévre ardente, ils n'euſſent des douleurs en quelque partie, ou les hypochondres enflez, ou le poumon, ou le groſier en mauvais état, ou quelque ulcere, ou abſcès, ou qu'ils ne tombaſſent en défaillance, ou qu'il n'euſſent le ventre trop libre. En ces cas-là, il falloit s'y prendre d'une autre maniere.

Dans la fiévre *hemitritée*, qui eſt, dit notre Auteur, une eſpece de fiévre dont les accès durent quelquefois vint-quatre heures, & quelquefois juſqu'à trente-ſix, en ſorte qu'on a peu d'intervalles libres, la plus grande attention qu'il faut avoir, c'eſt de prendre bien ſon temps pour donner de la nourriture lors que l'accès finit, ou décline veritablement. La raiſon de cela eſt qu'il y a également de danger en ce cas, ſoit que l'on ſe trompe en nourriſſant le malade lors qu'il ne faut pas, ſoit qu'on le faſſe jeûner mal à propos; pluſieurs, à ce que dit Celſe, ayant péri par l'un, ou par l'autre de ces manquemens. Il conclud enfin que la ſaignée eſt fort néceſſaire dans cette maladie, & qu'elle doit être faite dès le commencement.

Pour les fiévre *lentes* il ne faut, ſelon notre Auteur, ni aucun médicament, ni aucune regle particuliere pour la nourriture. L'application du Médecin doit être toute entiere à faire que la maladie change d'eſpece, par où il arrive qu'on peut enſuite la guérir plus aiſément. Dans cette vuë, il faut ſouvent laver le corps du malade avec de l'eau froide, où l'on aura mêlé de l'huile; ce qui cauſe des friſſons, qui ſont le commencement d'un nouveau mouvement, parce qu'ils ſont ſuivis d'une chaleur plus grande qu'à l'ordinaire, qui ſe termine enfin par un relâche. On peut auſſi dans cette maladie frotter le corps avec de l'huile & du ſel. Que ſi le froid & l'engourdiſſement que ces remedes cauſent dure trop long-temps, il faut donner aux malades trois, ou quatre verres de *mulſum*, c'eſt à dire, de vin mêlé de miel. Au défaut de cela on peut lui faire prendre de la nourriture, & du vin trempé, nonobſtant la fiévre, qui à la verité s'augmente par

1 *Voyez ci-deſſus, Part. 1. Liv. 3. Chap. 15. & Part. 2. Liv. 4. Sect. 1. Chap. 7.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

par ce moyen, aussi bien que la chaleur; mais en revanche les maux précedens cessent, ou changent de nature, & cela donne lieu d'esperer qu'il y aura de l'intermission à la fiévre, & qu'on pourra mieux y apporter du remede. Celse ajoûte que cette maniere de traiter les fébricitans n'est pas nouvelle, & que c'est à peu près la même méthode que suivoit un certain *Petron*, dont nous avons parlé ci-dessus, dans 1 la premiere Partie. Nous ajoûterons seulement une réflexion, que fait notre Auteur sur le procedé du Médecin que nous venons de nommer. La Médecine de Petron, dit-il, toute grossiere, & toute témeraire qu'elle étoit, ne laissoit pas de tirer quelquefois d'affaire les malades qu'Hérophile, ou Erasistrate, ou les autres successeurs d'Hippocrate n'avoient pas su guérir. 2 *La témerité de quelques Médecins guérit souvent des malades qui n'ont pu se remettre, tant qu'on les a traitez dans les formes.*

La fiévre *quotidienne* demande qu'on s'abstienne de nourriture pendant les trois premiers jours, & qu'on en prenne ensuite de deux jours l'un. Si cette fiévre dure long-temps, on doit baigner le malade après que l'accès est passé, & lui donner 3 du vin, particulierement si la fiévre dure long temps, sans qu'il y ait de frisson au commencement de l'accès.

La fiévre *tierce*, & les autres fiévres *intermittentes*, veulent qu'on se promene, qu'on prenne de l'exercice, & que l'on se fasse oindre, dans les jours libres. Il faut d'ailleurs donner un vomitif le troisième jour; un lavement le cinquième; & du vin le septième, après que l'accès est passé Si la fiévre ne cesse pas dans ce temps-là, le malade doit garder le lit le jour de la fiévre; se faire frotter à la fin de l'accès, & prendre, un peu après, de la nourriture, & de l'eau. Le jour suivant il doit s'abstenir de toute nourriture, aussi bien que de tout exercice, & onction, se contentant de boire un peu d'eau. C'est là la meilleure méthode, à moins que le malade ne se sente foible. En ce cas, il peut boire un peu de vin après l'accès, & prendre de la nourriture le jour suivant.

Pour la *quarte*, il faut à peu près les mêmes remedes. Mais si l'on n'en guérit pas de bonne heure, & qu'elle se rende opiniâtre, comme cela est assez ordinaire, il faut s'attacher avec plus de soin à regler dès le commencement ce qu'il y a à faire dans la suite. Si cette fiéve a commencé avec des frissons, quoi que l'accès soit fini, le malade ne doit rien prendre de tout ce jour-là que de l'eau chaude. Le second jour, & le troisième, il ne doit rien prendre du tout, pas même de l'eau. Le quatrième jour, si la fiévre revient avec des frissons, le malade doit se faire vomir avec de l'eau tiede, salée, ou sans sel, prise en grande quantité, & l'accès étant passé, il faut qu'il prenne un peu de nourriture avec du vin trempé des trois quarts d'eau. Le lendemain, & le jour suivant il doit faire abstinence, & s'il a soif boire un peu d'eau chaude. Le septième jour, qui est celui du troisième accès, il faut prévenir les frissons en se mettant dans un bain chaud avant le temps que la fiévre doit revenir;

1 *Liv.* 4. *Chap* 6.

2 Ferè quos ratio non restituit temeritas adjuvat.

3 C'est à dire, du vin trempé; car les Anciens n'en buvoient presque jamais de pur. *Voyez ci-dessus Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 7. & *Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 13. & 15. & *l'Article qui est après celui-ci, où Celse s'explique lui même.*

venir; faire abſtinence; ſe tenir en repos; & ne prendre que de l'eau chaude, ſi la ſoif oblige de boire. Le neuvième, ou plutôt le dixième jour, il faut auſſi le baigner pour prévenir le froid; & ſi la fiévre vient on prendra un lavement, & après l'avoir rendu on ſe fera oindre, & frotter fortement. On prendra enſuite un peu de nourriture, & de vin, comme il a été dit; & on s'abſtiendra du dernier les deux jours ſuivans, ſe faiſant encore frotter. Le treizième jour, il faut derechef eſſayer le bain; & ſi l'accès ne laiſſe pas de venir, on doit encore ſe faire oindre, & frotter, & boire un peu plus de vin que les jours précedens. De cette maniere il arrive que le repos, & l'abſtinence que l'on a pratiquée pendant tant de jours, auſſi bien que les autres remedes que l'on a faits, emportent la fiévre.

Secte Méthodique & ſes dependances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Que ſi nonobſtant tout cela elle revient, il faut ſuivre un genre de cure tout different, & faire en ſorte que le corps puiſſe long-temps ſupporter un mal qui doit être long; & par conſequent ſe garder d'imiter la méthode 1 d'Héraclide de Tarente, qui en cette rencontre faiſoit jeûner ſes malades juſqu'au ſeptième jour. Si la fiévre revient donc le treizième jour, il ne faut ſe baigner ni devant ni après la fiévre, ſi ce n'eſt quelquefois après que le froid eſt paſſé, & quant au froid lui-même 2 l'on a auſſi des remedes particuliers pour le faire paſſer. On le fera enſuite oindre, & frotter vigoureuſement; on prendra une forte nourriture; & on boira du vin autant que l'on voudra. Le jour ſuivant de l'exercice on s'oindra, & on ſe fera frotter comme auparavant; on prendra de la nourriture ſans boire du vin, & le troiſième jour on fera abſtinence. Le jour que la fiévre devra revenir, on ſe tiendra levé; on prendra de l'exercice; & on fera en ſorte que cet exercice tombe juſtement dans le temps du retour de la fiévre; car elle quitte ſouvent par ce moyen; mais ſi l'accès revient pendant cet exercice, on ſe retirera. Dans cette maladie les remedes generaux ſont les onctions, les frictions, l'exercice, la nourriture, le vin; & ſi le ventre eſt reſſerré il faut le relâcher.

C'eſt là ce que font ceux qui ont des forces. Quant à ceux qui ſe trouvent foibles, la 3 *geſtation* leur tient lieu d'exercice. Que ſi les malades ne peuvent pas même la ſoutenir, on aura du moins recours à la friction. Si la friction ne leur eſt pas plus ſupportable, ils s'en tiendront à l'onction, au repos, à la nourriture reglée; prenant garde que la crudité, ou l'indigeſtion ne faſſe changer la fiévre quarte en quotidienne; car la quarte ne tue perſonne: mais ſi elle devient quotidienne, ce qui n'arrive jamais que par la faute du malade ou du Médecin, elle eſt très-dangereuſe.

Lors que la fiévre devient *double quarte*, on ne peut pas mettre en uſage l'exercice qu'on a propoſé. Il faut alors ou ſe repoſer tout-à-fait; ou, ſi cela eſt difficile, ſe promener doucement, & s'aſſeoir enſuite, ſe couvrant avec ſoin les pieds & la tête. A chaque fois que l'accès vient & s'en va, il faut prendre un peu de nourriture & de vin, & le reſte du temps faire abſtinence, à moins

1 *Voyez ci-deſſus, Part. 2. Liv. 2. Chap. 7.*
2 *On trouvera ces remedes dans le Chap. 12. du 3. Livre de Celſe.*
3 *On a expliqué ce terme dans ce même Chapitre.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siècle xl. & suivans.

à moins que l'on ne se trouve trop foible. Mais si les deux fiévres, ou les deux accès, se joignent presque, il faut prendre, après l'un & l'autre, de la nourriture; ou, dans le peu d'intervalle qu'il y a, s'exercer quelque peu, s'oindre, & manger quelque chose.

Et comme les longues fiévres quartes se guérissent rarement en une autre saison qu'au printemps, il faut bien prendre garde de ne rien faire alors qui puisse empêcher la guérison. Il faut aussi, dans ces sortes de fiévres, changer souvent de maniere de vivre, ne boire quelquefois que de l'eau, d'autres fois boire du vin; passer des viandes douces à celles qui sont acres, & des acres aux douces; manger des 1 *raifforts*, & se faire ensuite vomir; se tenir le ventre libre avec du bouillon de poulet; & mêler des choses qui échauffent avec l'huile dont on s'oint ordinairement. Il faut enfin boire avant l'accès deux verres de *vinaigre*, ou un de 2 *moutarde*, avec trois verres de 3 *vin Grec salé*; ou prendre un brûvage fait avec du *poivre*, du *castoreum*, de la *myrrhe*, & du *laserpitium*, dissouts par égale portion dans de l'eau. Ces derniers remedes guérissent quelquefois en émouvant le corps, ou en changeant l'état où il étoit auparavant. Si la fiévre quitte entierement, il faut long-temps se souvenir du jour de l'accès, & ce jour-là éviter le froid, la chaleur, l'indigestion, la lassitude, de peur que cela ne fasse revenir la fiévre

Enfin, si la quarte devient dès le commencement quotidienne, il faut jeûner deux jours, se faire frotter le soir, & ne boire que de l'eau. Par ce moyen on est souvent quitte de fiévre le troisième jour. Mais, que cela arrive ou non, il faut prendre de la nourriture après le temps de l'accès. Que si l'accès revient ce jour-là, il faut faire une entiere abstinence pendant les deux jours suivans, & se faire frotter tous les jours.

Voilà de quelle maniere Celse s'y prenoit pour traiter toutes les diverses sortes de fiévres. D'où l'on recueille que le principal de sa cure consistoit en *l'abstinence*, & au *régime de vivre*. C'est à peu près la méthode qu'avoient tenue Erasistrate, Asclépiade & divers autres; & qui fut suivie, à plusieurs égards, par les Méthodiques, dont on a tant parlé ci-devant. Hippocrate même, qui n'approuvoit pas la longue abstinence, comme on l'a remarqué, & qui en cela étoit éloigné de ces Médecins, ne laissoit pas de compter principalement sur les differentes manieres & sur les differens temps de nourrir un malade. Il croyoit avoir rempli la partie la plus essentielle du devoir d'un Médecin, lors qu'il avoit reglé la nourriture convenable à chaque espece de maladie, sans s'attacher à tous les autres remedes, que les siecles suivans ont introduits. On fait cette remarque, sans vouloir anticiper sur la suite de cette histoire, mais seulement pour donner, en attendant, matiere de réflexion à ceux qui croyent qu'un Médecin est inutile, ou néglige ses malades, quand il n'ordonne ni saignée, ni purgation, ni autre médicament. Au reste on peut voir ce

1 *Voyez ci-dessus, Part. 2. Liv. 4 Sect. 1. Chap. 11.*

2 *Aceti cyathos duos, vel unum sinapis.* Il n'y a pas de l'apparence que ce fût de la moutarde épaisse, comme celle qu'on sert aujourd'hui. Si cela étoit on ne l'auroit pas mesurée au verre.

3 *Voyez ci-dessus, Part. 2. Liv. 3. Chap. 7.*

ce qui a été dit 1 ci-deſſus, touchant la longue abſtinence que la plûpart des anciens Médecins ordonnoient à leurs malades.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

On ne s'arrêtera pas davantage ſur la pratique de Celſe. On remarquera ſeulement qu'entre les maladies qu'il décrit il fait mention de la *Colique*. Le nom de cette maladie eſt de ceux qui ne ſe trouvent pas dans Hippocrate; & il paroit, de la maniere que Celſe en parle, que ce nom étoit nouveau de ſon temps. 2 *Diocles Caryſtien*, dit-il, *a donné le nom de* Chordapſus *à une maladie du menu boyau; & il a appellé* Ileus *une autre maladie qui a ſon ſiege dans le gros boyau. Mais je vois que la plûpart des Médecins nomment aujourd'hui la premiere & la derniere*, Colique. S'il en faut croire Pline, ce nom n'étoit pas ſeulement nouveau du temps de l'Empereur Tibere, ſous lequel on a dit que Celſe avoit écrit, mais la maladie elle-même étoit toute nouvelle. 3 *La Colique*, dit cet Auteur, *s'eſt gliſſée, ou s'eſt fait ſentir pour la premiere fois, ſeulement ſous l'Empire de Tibere. Perſonne n'en avoit été attaqué avant cet Empereur; en ſorte qu'il ne fut pas entendu à Rome, lors qu'il fit mention de ce mal dans un Edit où il parloit de l'état de ſa ſanté; le nom de Colique ayant été inconnu juſqu'à ce temps-là.* Le paſſage de Celſe que l'on a cité, prouve, à la verité, que le nom de cette maladie étoit aſſez nouveau de ſon temps; mais il ne s'enſuit pas de là que la maladie elle même n'eût point été vûe avant le temps dont il s'agit. Celſe eſt même entierement contraire à Pline, à cet égard, puis qu'il convient que Diocles avoit donné à ce mal le nom d'Ileus. On a vu 4 ci-devant en quel temps cet ancien Médecin vivoit. Il ſemble d'ailleurs qu'Hippocrate a pu comprendre la Colique ſous le nom des *tranchées* ou des *douleurs de ventre*, dont il parle en pluſieurs endroits.

Il n'y a pas même d'apparence que le nom de *Colique* fût ſi nouveau que Pline le dit; & lors que Celſe remarque que c'étoit le nom que la plûpart des Médecins de ſon temps donnoient à cette maladie, ce n'eſt pas à dire que ce nom lui eût été donné préciſément en ce temps-là. Cela ſignifie ſeulement que les Médecins du temps de Dioclès, ou d'Hippocrate, avoient autrement nommé le maladie en queſtion, & qu'il n'y avoit pas long-temps que le mot *Colique* étoit en uſage. Ce qui me confirme dans cette penſée c'eſt que Celſe lui même nous donne la deſcription d'un médicament pour la colique, qui avoit été inventé par *Caſſius*, & il ajoûte que ce Médecin *s'étoit glorifié* de l'invention de ce remede. On a parlé ci-devant de ce remede, auſſi bien que de Caſſius que l'on a compté entre les diſciples d'Aſclépiade; & l'on a remarqué au même endroit que Celſe en parloit comme d'un Médecin de ſon ſiecle, mais d'une maniere à faire connoître que Caſſius l'avoit précedé; & le dernier paſſage que l'on vient de citer, prouve la même choſe: Caſſius, dit Celſe, *ſe glorifioit*. Il paroit par cette expreſſion que Caſſius n'étoit plus au temps que Celſe écrit. Cælius Aurelianus, traitant de le même maladie, fait auſſi mention

1 *Part* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 7.

2 *Liv.* 4. *Chap.* 13.

3 Tiberii Cæſaris principatu irrepſit id malum (*colum*): nec quiſquam prior Imperatore ipſo ſenſit, magna Civitatis ambage, cùm Edicto ejus excuſantis valetudinem, legeret nomen incognitum *Lib.* 26. *Cap.* 1.

4 *Part.* 1. *Liv.* 4. *Chap.* 5.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

tion des remedes que *Thémiſon* y jugeoit propres. Or Thémiſon vivoit avant & ſous le regne d'Auguſte, comme on l'a dit ci-devant.

Je trouve encore un Auteur, que je crois auſſi ancien que les deux que je viens de nommer, qui fait mention de la même maladie, & qui la nomme du même nom. C'eſt *Philon* de Tarſe, dont on parlera 1 ci-après. Entre les qualitez que ce dernier attribue à un médicament de ſon invention, il dit qu'il eſt propre à ceux qui ont des douleurs au *Colon*. C'eſt le nom du boyau où eſt le ſiege de cette maladie; & c'étoit auſſi le nom de la maladie elle-même, comme on le recueille du paſſage de Pline, que l'on a cité. Mais quoi que ce nom eût déja été employé, comme on vient de le voir, par des Médecins qui vivoient ſous Auguſte, il ſe peut que ce même nom ne fût pas encore conu parmi le peuple, ſous le regne ſuivant. La même choſe peut arriver tous les jours à l'égard de certains noms que les Médecins donnent à quelques maladies, & qui ſe trouvent dans leurs écrits, mais qui pour cela ne ſont pas d'abord dans la bouche de ceux qui ne ſont pas de la profeſſion. Ainſi ce que Pline dit que perſonne n'avoit encore ouï parler de la Colique, du temps de Tibere n'eſt pas plus veritable, ſi on le prend dans un ſens abſolu, que ce qu'il aſſure que cet Empereur eſt le premier des hommes qui ait eu cette maladie.

Il faut encore dire ici un mot d'un autre nom dont Celſe ſe ſert, qui eſt nouveau par rapport à ceux que l'on trouve dans les écrits d'Hippocrate. Cet ancien Médecin avoit parlé des tubercules ou des excreſcences qui ſe forment ſur les gencives tout auprès des dents, mais il ne leur avoit pas donné de nom particulier. Dans quelques éditions de Celſe ces tubercules ſont appellez *Parodontides*, & dans quelques autres *Parulides*. Le dernier de ces noms a été retenu par 2 les Médecins Grecs qui ont écrit après lui, mais on ne voit pas qu'ils ayent employé le premier. Il y a encore dans Celſe quelques autres noms de maladies, qui ne ſont pas moins nouveaux que ceux dont on vient de parler: mais nous n'en diſons rien ici, parce que nous aurons occaſion de les joindre à ceux qui ſe trouvent dans Oribaſe, dans Aëtius, & dans les autres Auteurs Grecs ou Latins moins anciens que Celſe.

Nous finirons ce qui concerne la Médecine de notre Auteur par un conſeil qu'il donne pour la conſervation de la ſanté. „ Un homme, *dit-il*, qui eſt „ d'une bonne conſtitution, qui ſe porte bien, & qui ne dépend de perſon- „ ne, doit prendre garde de ne s'aſſujettir à aucune coutume, & ne doit „ avoir beſoin ni de Médecin, ni de ceux qu'on appelle 3 *Iatroaliptæ*. Il „ faut qu'il diverſifie ſa maniere de vivre; qu'il demeure tantôt à la campa- „ gne, tantôt en ville, mais plus ſouvent à la campagne. Il doit naviger, „ aller à la chaſſe, ſe repoſer quelquefois, mais prendre plus ſouvent de l'exer- „ cice; car le trop de repos rend le corps foible, au lieu que le travail l'affer- „ mit;

1 *Part.* 3. *Lib.* 1. *Chap.* 1.

2 *Voyez Actuarius, Oribaſe, Aëtius, & Paul Eginete. Parodontis* ſignifie une tumeur *qui vient auprès des dents*; & *Parulis* ſignifie une tumeur qui vient *auprès des gencives*. Ce ſont deux noms differens d'une même maladie; quoi que quelques modernes y veuillent faire de la diſtinction.

3 *Voyez ci-deſſus, Part.* 1. *Liv.* 2. *Chap.* 8. & *Part.* 3. *Liv.* 1. *Chap.* 2.

„ mit; le premier hâte la vieilleſſe, mais le dernier fait qu'on demeure long-
„ temps jeune. Il eſt bon de ſe baigner quelquefois dans le bain chaud, &
„ quelquefois dans le bain froid; de s'oindre en certains temps, & de s'en
„ paſſer en d'autres; de ne fuir aucune ſorte de viande, dont le peuple uſe; de
„ manger quelquefois en compagnie, & d'autres fois en particulier; de man-
„ ger en un temps un peu plus qu'à l'ordinaire, & en un autre de ſe regler,
„ de faire plûtôt deux repas le jour qu'un ſeul; & de manger toujours bien,
„ pourvu que l'eſtomac le ſupporte. Autant que cette maniere de s'exercer
„ & de ſe nourir eſt néceſſaire, autant celle que pratiquent 1 les Athletes
„ eſt ſuperflue & mauvaiſe. Car ſi quelques affaires obligent d'interrompre
„ l'ordre de l'exercice auquel on s'eſt accoutumé, le corps s'en trouve mal;
„ & les corps replets comme ceux de ces gens-là, vieilliſſent & tombent
„ malades fort promptement. On ne doit ni trop rechercher ni trop crain-
„ dre le commerce du ſexe. Quand ce commerce eſt rare, il rend le corps
„ plus dégagé; quand il eſt trop fréquent, il l'abbat. Et comme la fré-
„ quence ne ſe meſure pas en cette rencontre par un certain nombre, mais
„ par le temperament, par l'âge, & pas les forces; il ſuffit de ſavoir ſur ce
„ ſujet que le commerce qui n'eſt ſuivi ni de foibleſſe, ni de douleur, n'eſt pas
„ inutile. Le jour, il eſt plus dangereux; la nuit, il eſt plus ſûr; & il faut
„ bien ſe garder de manger trop incontinent après, auſſi bien que de veiller
„ ou de fatiguer. Voilà ce que doivent obſerver les perſonnes d'une forte
„ ſanté, & tant qu'on eſt en cet état il ne faut pas faire uſage mal à propos
„ des choſes qui ſervent à ceux qui ſe portent mal.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

CHAPITRE V.

De la Chirurgie de Celſe en particulier.

HIppocrate diſoit que la Médeciñe conſiſtoit toute en *Addition*, & en *Souſtraction*; c'eſt à dire, qu'elle n'avoit pour but que *d'ajoûter* ce qui manque, & de *ſouſtraire* ou *ôter* ce qui eſt de trop. On ſuit la même maxime dans la Chirurgie, qui eſt une des plus conſiderables parties de la Médecine; mais on s'y propoſe d'ailleurs de *rejoindre* ce qui s'eſt ſéparé, & de *ſéparer* ce qui s'eſt joint, pour réduire par ces 2 quatre moyens chaque partie en ſon état naturel.

Il n'y a qu'à lire les deux derniers livres de Celſe, pour voir en abregé tout ce que les Chirurgiens qui l'avoient précedé, & ceux qui vivoient de ſon temps avoient pratiqué de plus remarquable pour remplir les quatre indications dont on vient de parler. On va donner un extrait qui renfermera les principales

1 Les Athletes étoient obligez de manger plus que les autres hommes, afin d'avoir les forces néceſſaires pour ſupporter le violent exercice de leur profeſſion. *Voyez ci-deſſus, Part. I. Liv. 2. Chap. 8.*

2 Cette diviſion ne ſe trouve pas dans Celſe. Elle eſt tirée des écrits des Chirurgiens qui ont ecrit long-temps après lui; mais je m'en ſuis ſervi, parce qu'elle m'a paru commode pour ranger ſous un ordre méthodique les operations que Celſe a décrites.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

operations que cet Auteur décrit; mais il faut auparavant remarquer qu'il donne à la Chirurgie des bornes plus étroites que celles qu'on lui donne communément. 1 Il ne faiſoit dépendre de la Chirurgie, pour me ſervir de ſes propres termes, *que les cas où le Chirurgien fait lui même la playe, & non ceux où il la trouve toute faite.* Ou ſi le Chirurgien peut penſer *des playes déja faites*, ou *des ulceres*, Celſe croyoit que ce ne doit être que lors que dans l'une ou dans l'autre de ces maladies *la main eſt plus utile que les médicamens.*

Premiere Indication de la Chirurgie, qui conſiſte à ajoûter *ce qui manque.*

Cet article eſt le plus difficile de toute la Chirurgie. Cependant on verra, par ce que l'on en trouve dans notre Auteur, que de ſon temps on étoit déja allé preſque auſſi loin qu'il ſe puiſſe ſur ce ſujet.

Il n'y a rien qui paroiſſe moins poſſible que de rétablir un *nez*, des *oreilles*, ou des *levres* coupées. Cette difficulté ou cette impoſſibilité apparente n'a pas neanmoins rebuté les anciens Chirurgiens. Si un *doigt*, ou quelqu'autre partie de cette nature, compoſée d'os, manquoit, ils n'avoient garde d'entreprendre de la rétablir; parce qu'ils ſavoient bien que les os qui avoient été emportez tout entiers ne pouvoient ſe réengendrer. Mais l'expérience leur ayant appris que la chair & la peau ſe produiſoient aiſément & croiſſoient de nouveau, ils s'étoient aviſez, lors que quelcun avoit eu, par exemple, le nez coupé, qui eſt une partie charnue à ſon extremité, d'en entreprendre le rétabiſſement.

Pour en venir à bout ils renouvelloient premierement la playe, en 2 emportant la cicatrice d'un coup de raſoir. Après cela ils faiſoient deux inciſions pour ſéparer la peau de côté & d'autre, l'amenoient enſuite vers le bas, en la tirant doucement, en ſorte que les deux extrémitez de cette peau ſe vinſſent joindre, & puſſent être couſues enſemble. Que ſi la peau, à laquelle ils laiſſoient quelque chair attachée, ne s'allongeoit pas aſſez pour couvrir la chair de deſſous, ils avoient recours à un autre moyen, qui n'étoit pas moins ingénieux. Ils faiſoient ſur la même peau d'autres inciſions en forme de croiſſant, & ils les dilatoient en les rempliſſant de charpi, afin que les deux extrémitez de cette peau coupée ne puſſent plus ſe réunir, & qu'il crût de la chair entre deux, qui ſervit à pouſſer embas la partie de la peau qui étoit du côté du bout du nez.

Ils faiſoient de ſemblables inciſions ſur les *paupieres*, pour les allonger, lors qu'elles étoient trop courtes pour couvrir tout l'œil; ce qui arrive à ceux qui ont la maladie appellée *œil de lievre.*

Quoi que ces operations ſoient également difficiles & douloureuſes, on conçoit que la difformité du viſage & la grande incommodité que ſouffrent ceux qui ont le nez coupé, ou les paupieres trop courtes, peut aſſez naturellement les porter à ſouffrir tout cela. Mais lors qu'il s'agit de parties qu'on ne voit point, & lors qu'on ne ſent aucune incommodité, il ſemble qu'on ſeroit ri-

1 Ceci eſt plus amplement expliqué ci-deſſus, *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 9. où l'on a parlé du partage de la Médecine en trois profeſſions.

2 C'eſt, à mon avis, ce que Celſe a voulu dire par ces mots, *in quadratum redigere*; qui ſignifient proprement *équarrer*, comme on équarre un ſoliveau. *Cels. Lib.* 8. *Cap.* 9.

ridicule de propoſer le même remede. On trouve néanmoins que les Anciens n'ont pas fait difficulté de le propoſer dans le dernier cas. *Si quelcun*, dit Celſe, *ayant le gland nud, ou l'extremité de la verge découverte, ſouhaite,* 1 *pour la bienſéance, la couvrir, c'eſt une choſe faiſable; mais plus aiſément ſur un enfant quu ſur un homme fait, ſur quelcun à qui cela eſt naturel, que ſur un autre qui a été circoncis, comme cela ſe pratique par quelques nations &c.* Cet Auteur rapporte enſuite deux moyens pour attirer la peau embas. Le premier, qui regarde ceux qu'on a circoncis, eſt de ſéparer la peau, en faiſant une inciſion tout autour du gland, continuant juſques au deſſus de la verge; & de tirer enſuite cette peau vers le bas, en ſorte qu'elle vienne couvrir le gland. Quoi que cette operation fût fort cruelle, il ſe rencontroit pluſieurs Juifs aſſez patiens pour s'y ſoumettre, dans la vûe de cacher leur naiſſance & leur religion, qui les expoſoit à 2 payer des impôts extraordinaires, & qui les empêchoit de parvenir aux charges de l'Empire Romain. Quelques-uns de ces malheureux avoient commencé à couvrir les marques de la *circonciſion*, déja dès le temps d'Antiochus l'Illuſtre, comme 3 Joſeph lui même le remarque, *afin*, dit cet Auteur Juif, *qu'ils ne puſſent être diſtinguez des Grecs,* 4 *lors qu'en courant & en luttant ils ſeroient nuds.* Les Juifs pratiquoient encore la même choſe du temps de S. Paul, 5 qui les en reprend, ou qui défend à ceux qui embraſſoient le Chriſtianiſme, de couvrir les marques de la circonciſion.

Secte Méthodique & ſes dependances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Comme on ne voit pas que les Payens euſſent le même interêt à changer la diſpoſition de la partie dont il s'agit, lorſqu'ils l'avoient naturellement découverte, l'uſage en étant toûjours le même, c'eſt proprement à leur égard que le *decor* de Celſe avoit lieu, & il eſt ſurprenant que cette conſideration les portât à ſouffrir une operation de cette nature. Le moyen dont on ſe ſervoit pour leur attirer le prépuce n'étoit guére moins fâcheux que le précedent. *Il falloit*, ſelon Celſe, *tirer ce prépuce par ſon extremité juſqu'à ce qu'il couvrît le gland; & l'ayant lié, couper circulairement toute la peau vers le deſſus de la verge, & ramener cette peau doucement embas. Il falloit en même temps remplir la playe de charpi pour la dilater, afin qu'il s'y formât de nouvelle chair qui remplit cet eſpace, & donnât lieu à la peau d'embas de s'étendre, & de s'allonger, préciſément comme dans l'operation du nez, & de la paupiere.*

Seconde Indication de la Chirurgie, ſuivant laquelle on ôte ce qui eſt ſuperflu, ou étranger.

La ſeconde Indication de la Chirurgie, qui conſiſte en une eſpece de *ſouſtraction*, a beaucoup plus d'étendue que la précedente; parce qu'il eſt plus aiſé d'ôter, que d'ajoûter. L'une des plus conſiderables operations de ce genre c'eſt

1 *Decoris cauſâ.*

2 *Sueton. in Domitiano, Cap.* 12. *Martial. Epigram.* 54. *Lib.* 6.

3 *Lib.* 12. *Cap.* 6.

4 On peut ajoûter, lors qu'en ſe baignant, ou en ſortant du bain, le linge dont on ſe couvroit viendroit à tomber, ce qui arrivoit quelquefois; temoin ce vers de Martial, *Lib.* 7. *Epig.* 81.

Delapſa eſt miſera fibula, Verpus erat.

5 *Circumciſus aliquis vocatus eſt, non adducat præputium.* Epiſt. ad Corinth. 1. Cap. 7.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

c'eſt l'*amputation des membres gangrenez, ou pourris.* Celſe prétend que lorſqu'il s'agit d'amputer, ou de couper quelque membre, comme un bras, ou une jambe qui ſera gangrenée, la ſection ſe doit faire entre le mort & le vif, enſorte néanmoins qn'on emporte plûtôt du vif que de laiſſer du mort. Il veut que l'on ſcie enſuite l'os, & que l'on attire la peau embas, afin qu'elle puiſſe le couvrir.

On trouve auſſi dans notre Auteur tout ce qui regarde l'*extraction de la pierre de la veſſie.* Il y a ceci de particulier, qu'il ne vouloit pas que cette operation ſe fît ſinon au printemps, ni ſur un ſujet qui eût moins de neuf ans, ou qui paſſât les [1] quatorze. Il décrit d'ailleurs fort amplement, & fort exactement tous les ſignes de la pierre, la maniere de la découvrir par [2] la ſonde, & de ſituer le malade, pour faire l'operation. Quant à la maniere d'operer, voici comme il s'y prend. Il introduit premierement deux doigts de la main gauche dans le fondement; & preſſant doucement de la droite ſur le pubis, il ameine la pierre vers le col de la veſſie. Après quoi il fait une inciſion en forme de croiſſant dans la peau, tout auprès du fondement; en ſorte, dit-il, que les cornes du croiſſant regardent quelque peu les cuiſſes du malade, & que l'inciſion aille juſqu'au col de la veſſie. Il fait enſuite une autre inciſion en travers, & ſous la peau, dans la partie la plus baſſe, & la plus étroite de la premiere; ouvrant par cette derniere inciſion le col de la veſſie, d'une ouverture un peu plus grande que la pierre n'eſt groſſe, afin qu'on puiſſe la tirer avec moins le peine.

Après avoir décrit cette opération notre Auteur parle des accidens qui la précedent, ou la ſuivent, & de la diverſité des pierres. Enſuite il paſſe à la maniere de faire cette même operation ſur les femmes. S'il s'agit, dit-il, d'une vierge, il faut mettre les doigts dans le fondement, comme il a été dit, mais ſi c'eſt une femme, il faut les mettre dans la vulve. Il faut d'ailleurs faire à celles-là une inciſion au bas de là levre, tirant du côté gauche, & à celles-ci entre l'uretre, ou le canal de l'urine, & le pubis, en l'un & en l'autre ſujet tranſverſalement. On trouve auſſi dans Celſe la maniere de tirer la pierre du canal de la verge, ſoit avec un inſtrument propre, ſoit en faiſant une inciſion au côté de cette partie.

A l'égard des *accouchemens*, ou de la maniere d'*accoucher les femmes d'un enfant mort*, la plus aiſée & la plus naturelle, dit cet Auteur, eſt de tirer l'enfant par les pieds, lors qu'on peut les avoir. Mais s'il vient la tête la premiere, on ne peut délivrer la femme que par le moyen du *crochet*, que l'on plânte dans un œuil, dans une oreille, dans la bouche, ou ſur le front de l'enfant. S'il ſe préſente en d'autre poſture, & qu'on ne puiſſe pas le ſituer, comme on veut,

1 On trouvera l'explication de ce que Celſe veut dire en cet endroit, dans Paul Eginere. *Lib. 6. Cap. 60.* Nous verrons ci-après ce que cet Auteur à encheri ſur Celſe, par rapport à la Chirurgie.

2 Cette ſonde étoit une eſpece de tuyau d'airain, *fiſtula ænea.* On s'en ſervoit dans les retentions d'arine. On l'appelloit en Grec καθετὴς, mais Hippocrate donne ce nom à une tente faite avec du charpi, que l'on introduit dans les ulceres creux. Le mòt καθετὴρ ſignifioit d'ailleurs une eſpece de colier que les femmes portoient. Je trouve auſſi que ce mot eſt employé pour déſigner un certain inſtrument dont les Pécheurs ſe ſervoient. *Voyez Artémidore, Lib. 2. Cap. 14.*

veut, tous les moyens que Celſe propoſe en ce cas vont à tirer l'enfant par pieces, lorſqu'il eſt impoſſible de l'avoir tout entier. *Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.*

Quant aux moyens de *vuider les eaux des hydropiques*, notre Auteur vouloit qu'on le fît, ou en picquant le ventre quatre doigts au deſſus du nombril, du côté gauche, ou en picquant, ou perçant le nombril même, après avoir brûlé la peau, ou ſans la brûler. L'inſtrument, qu'il employoit pour cela, étoit une eſpece de lancette. L'ouverture étant faite il y introduiſoit une cannule d'airain, ou de plomb, par laquelle il laiſſoit couler d'abord la plus grande partie de l'eau. Il bouchoit enſuite la cannule, & ne tiroit chaque jour qu'environ une hémine d'eau, c'eſt à dire, neuf onces.

Pour la cure du *polype*, qui eſt une eſpece de *chair ſuperflue croiſſant dans les narines*, il ne propoſe aucun autre moyen de l'emporter, que de la ſéparer de l'os avec un inſtrument trenchant, ſans toucher au cartilage du nez, & de deſſecher enſuite, & cicatriſer la playe avec les remedes ordinaires.

Avant que de propoſer la cure de la *ſuffuſion*, ou de la cataracte, qui eſt, ſelon notre Auteur, *une petite peau, formée d'une humeur épaiſſie ſous les deux tuniques de l'œuil, à l'endroit où il y a un vuide, laquelle peau bouche la prunelle*) il déſigne la grandeur, la couleur, & la conſiſtence que cette peau doit avoir. Si la ſuffuſion eſt petite, immobile, de couleur d'eau marine, ou de fer reluiſant, & qu'elle laiſſe paſſer à côté quelques rayons de lumiere, il y a de l'eſperance d'en pouvoir venir à bout. Mais ſi au contraire, elle eſt grande, ſi elle ſe meut aiſément, ſi elle eſt de couleur de 1 cire ou dorée, ſi la prunelle a changé de figure, il n'y a aucun lieu à l'operation. Les conditions requiſes s'y rencontrant, il faut introduire une éguille juſtement à l'endroit qui tient le milieu entre le noir de l'œil, ou la prunelle, & l'angle le plus proche de la temple; après quoi il faut tourner cette éguille du côté de la ſuffuſion, ou de la petite peau, que l'on tâche d'abaiſſer, & de retenir au deſſous de la prunelle, enſorte qu'elle ne puiſſe plus ſe relever.

On void auſſi dans Celſe comment on *tiroit d'une playe*, toutes ſortes de *fléches*, ou de *dards*. On ſe ſervoit alors pour cela d'une eſpece de crochet inventé par Diocles, duquel nous avons parlé dans la premiere Partie; ou bien l'on faiſoit des inciſions. On voit de même dans cet Auteur, comment il faut *arracher les dents*, & ce que l'on doit faire avant, & aprés l'operation.

On trouve enfin des moyens de remédier à l'*irritation que cauſent dans l'œuil les poils des paupieres*, lorſqu'il ſe tournent du côté du dedans par un relâchement de la paupiere, ou lorſqu'il en croît un ſecond rang tourné du même côté. Le premier des moyens que Celſe propoſe dans ce dernier cas, c'eſt de renverſer la paupiere, enſorte qu'on puiſſe voir les poils qui ſont au dedans, & de paſſer une éguille ardente, qui ſoit platte, ſous la racine de ces poils, pour

1 J'ai ſuivi Mercurial, qui croit qu'il faut lire en cet endroit *cereus*, de couleur de cire, au lieu de *cæruleus*, bleu, comme il y a dans le texte de Celſe. Ce qui eſt ajoûté immédiatement après de la couleur de l'*or*, qui eſt à peu près la même que celle de la cire, confirme cette correction. D'ailleurs tous les autres Auteurs conviennent, que les ſuffuſions de couleur *bleuë*, ou comme dit Celſe, de couleur d'*eau marine*, ſont les plus aiſées à guérir. *Vide Mercurial. Var. Lect. Lib. 5. Cap. 5.*

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

pour les brûler, & les conſumer. 1 Le ſecond eſt de paſſer une éguille enfilée d'un double cheveu de femme par la partie extérieure de la paupiere, auprès des poils, & après que l'éguille ſera paſſée d'engager entre les deux cheveux chaque poil qui picque; & faire qu'ils s'attachent en cet endroit, en appliquant ſur le trou qu'a fait l'éguille un médicament qui reſſerre la partie, ce qui fera que ces poils ſeront dans la ſuite tournez en dehors. Quoi que Celſe propoſe cette operation, il témoigne ne l'approuver pas, comme étant trop difficile & douloureuſe, particulierement lorſqu'il y a pluſieurs poils qui vont en dedans. Le troiſième moyen qu'il employe, & qu'il regarde comme le plus ſûr, remedie en même temps au relâchement des paupieres, qui eſt ſouvent la cauſe que les poils ſe tournent vers le dedans de l'œuil, comme il a été dit. Il ouvre tranſverſalement la paupiere, & après avoir coupé ce qu'il y a de ſuperflu, prenant garde qu'il n'y en ait, ni trop, ni trop peu, il y fait trois points d'éguille; & faiſant une inciſion tout le long de la paupiere, ſous les poils qui ſont mal tournez, il les diſpoſe en ſorte qu'ils regardent le dehors.

Troiſième Indication de la Chirurgie, qui eſt de rejoindre *ce qui eſt diviſé.*

Cette indication ſe remplit auſſi, par pluſieurs operations. On trouve premierement dans Celſe la réduction des *luxations*, & des *fractures* des os. Cet Auteur, pour ne rien omettre de ce qui peut ſervir au deſſein qu'il a de bien inſtruire le Chirurgien ſur cette matiere, commence par une deſcription abregée de tous les os, qui contient leur ſituation, leur connexion, leur figure, leur grandeur, en un mot tout ce qu'il eſt néceſſaire de ſavoir ſur ce ſujet, pour pouvoir remedier aux accidens qui ſurviennent à ces parties. C'eſt la même méthode qu'il ſuit dans les maladies de l'œil, & dans quelques autres. On ne rapportera pas ce qu'il dit à cet égard, parce qu'il n'y a que des généralitez, & qu'on traitera plus particulierement de l'Anatomie quand on en ſera à Galien.

La plus conſiderable des operations, qui concerne les os caſſez, c'eſt celle du *trépan*, qui a principalement lieu dans les fractures du *crane*. On peut voir ce qui a déja été dit là-deſſus dans la Chirurgie d'Hippocrate. Voici comme Celſe ſe conduiſoit en cette occaſion. Il vouloit premierement qu'on fît une inciſion en croix ſur les tégumens du crane, qui allât juſqu'à l'os, dans l'endroit où l'on avoit reçu le coup qu'il ſuppoſoit avoir caſſé l'os. Et comme il croyoit que l'os pouvoit auſſi être caſſé ailleurs, & quelquefois même dans la partie oppoſée, lorſqu'il ne trouvoit pas la fracture par la premiere inciſion, il ne faiſoit point de difficulté d'en faire une autre, quand le coup étoit grand, ou quand les accidens paroiſſoient conſiderables.

Ayant découvert la fracture, ou la fente de l'os, il ne venoit pas d'abord au trépan, quoi que ce fût, comme il le remarque, la pratique des plus anciens Chirurgiens. Il vouloit qu'on appliquât auparavant ſur la fente, ou ſur l'os caſſé, des emplâtres propres pour le crane; que l'on bandât enſuite la playe, & qu'on la penſât tous les jours une fois juſqu'au cinquième jour, qu'au ſixième

1 *Voyez ci-deſſus, Part.* 1. *Lib.* 3. *Chap.* 28.

sixième on la fomentât avec une éponge trempée dans de l'eau chaude. Alors, s'il commençoit à croître une espece de chair dans la fracture, & que la petite fiévre qui étoit au commencement, fût ou passée, ou moindre, que l'appetit revînt, & qu'on dormît suffisamment, il vouloit que l'on continuât ce remede. Dans la suite, il rendoit l'emplâtre plus mol, y ajoûtant de l'huile rosat, afin que la chair crût plus aisément, l'emplâtre n'étant pas si astringent. Par cette méthode, dit-il, les fentes se rempliſſent souvent d'un certain cal, qui est comme la cicatrice de l'os, & qui sert d'une meilleure couverture au cerveau que la chair, qui croît quand on emporte une piece de l'os avec le trépan. *Secte Méthodique & ses dépendances dans le Sicle xl. & suivans.*

Mais, poursuit-il, si dans le commencement de cette cure la fiévre s'augmente, que le sommeil soit court, & troublé par des songes; si la playe se remplit de séro sitez, & ne se nourrit pas, qu'il paroisse des glandes au col, que les douleurs soient grandes, & que le dégoût augmente; alors il faut venir à l'operation de la main, & premierement se servir du ciseau. Le 1 *ciseau* étoit un instrument semblable à celui des Menuisiers, sur le manche duquel on frappoit avec un petit marteau. Cela se faisoit ainsi pour aggrandir la sente de l'os, ou pour en emporter les bords, dans la vuë de donner issue au sang, & aux autres matieres qui sont contenues sous l'os, & qui offencent la dure mere, & pour rendre les bords unis. Quand le ciseau ne suffisoit pas, il falloit avoir recours au 2 *trépan*, qui est, dit Celse, *un instument de fer, concave, rond & long, ayant par le dessous des dents comme une scie, & au milieu un clou, ou une colomne, qui a aussi un petit cercle en son centre.* On tournoit cet instrument comme un vilbrequin, jusques à ce qu'il eût emporté une piece de l'os, ronde, selon la forme du trépan. Le clou dont on a parlé ne servant que pour affermir le trépan, afin qu'il ne variât pas dans le temps qu'on commençoit à tourner, on l'ôtoit quand l'os étoit à moitié percé, & le chemin du trépan assuré.

On avoit encore d'autres instrumens pour percer les os. Ces instrumens étoient des 2 *tarieres* dont les unes étoient semblables à celles des Charpentiers, les autres étoient fort pointues au bout, & alloient en s'élargissant jusqu'à une certaine hauteur, où elles commençoient à s'étressir insensiblement.

On se servoit particulierement de ces tarieres, pour emporter la carie des os, & quand cela ne suffisoit pas on avoit recours au feu. Je ne sai si ces mêmes tarieres n'étoient point *le trépan d'Hippocrate*. On peut voir dans Celse les autres précautions qu'il faut prendre pour trépaner, & ce qu'il faut faire après l'operation. On remarquera seulement qu'il arrosoit avec de bon vinaigre la membrane qui couvre le cerveau, afin d'arrêter le sang qui en coule quelquefois, & de resoudre celui qui demeure coagulé au dedans. Au reste cette operation peut aussi être mise sous le genre précédent, ou même sous le suivant.

Dans la réduction des autres *fractures* des os, Celse ne s'éloignoit pas beaucoup d'Hippocrate, comme on l'a remarqué ci-devant. Son procedé en general étoit d'étendre la partie dont l'os étoit cassé, de la redresser, de faire que les extremitez des pieces cassées se rencontrassent, & se rejoignissent, & enfin

1 *Scalper.*

2 *Modiolus*, en Grec κοινίκον.

3 *Terebræ*, en Grec τρυπάναι, d'où vient le mot *trépan*. Voyez ci-dessus dans la Chirurgie d'Hippocrate.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

enfin de les contenir en leur place, par le moyen des bandes, des compréſſes, des attelles, des écharpes, & d'une ſituation commode pour la partie.

La cure des os *diſloquez* ſe faiſoit auſſi en les remettant en leur place, ſoit par l'adreſſe, & la force des mains, & quelquefois des pieds, ſoit par des machines propres à cela. Dans la diſlocation de *l'humerus*, par exemple, on pouſſoit la tête de l'os déboité avec le talon. On ſe ſervoit auſſi d'une échelle à laquelle on ſuſpendoit le malade, enſorte que le deſſous du bras, ou l'aiſſelle, portât ſur l'un des échellons, & on tiroit enſuite le bras par embas juſqu'à ce que la tête de l'os qui étoit tombée ſous l'aiſſelle, étant preſſée contre l'échellon, rentrât dans le lieu où elle s'emboite naturellement, & d'où elle étoit ſortie. On ſe ſervoit, dans la même vuë, d'une poutre qu'on arrondiſſoit, & qu'on garniſſoit par deſſus en un endroit qui preſſoit juſtement contre la tête de l'os, & on ſuſpendoit après cela le malade, comme dans l'operation précedente. On trouve tous ces moyens, & divers autres dans Hippocrate. Cet ancien Médecin ſe ſervoit entr'autres inſtrumens, d'une machine qu'il appelle ſimplement 1 *un bois*, ſur laquelle il faiſoit étendre la partie diſloquée, afin de la pouvoir allonger, enſorte que la tête de l'os diſloqué revînt vis à vis du lieu de ſon emboitement. Cela ſe faiſoit par le moyen des courroies qui s'attachoient d'un côté au bois, & de l'autre à la partie, & qui s'étendoient, ou ſe relâchoient plus ou moins, & ſelon la néceſſité, par une eſpece de *levier*, ou *mouſle*. On coupe court ſur cette matiere, auſſi bien que ſur celle des fractures, & on s'en tient à des généralitez, tant pour éviter la longueur, que parce que c'eſt la partie de toute la Chirurgie qui a le moins changé.

La *réunion* des parties diviſées n'a pas lieu ſeulement à l'égard de celles qui ſont *dures*, comme les os. Celles qui ſont *molles* en ont auſſi beſoin. Dans les *playes*, par exemple, où la chair eſt coupée, ou diviſée, la principale indication eſt de la réunir, ou d'en rejoindre les bords ſéparez. La Nature fait quelquefois ſeule cette réunion; d'autres fois on l'aide par l'application des médicamens propres à cela. Mais lors que les bords de la playe ſe trouvent trop éloignez, ou qu'elle eſt trop grande, on eſt obligé, ſelon Celſe, d'employer la *ſuture*, c'eſt à dire, la couture, ou la *boucle*. Pour en venir là, notre Auteur veut qu'on nettoie, & qu'on eſſuie bien la playe; & ſi elle peut ſe rejoindre par la ſuture, que l'on ſe ſerve pour ce ſujet d'une éguille enfilée de fil de lin; & que l'on faſſe ſuffiſamment de points pour retenir les bords. Que ſi les bords ne peuvent pas s'approcher aſſez près l'un de l'autre, pour pouvoir faire la ſuture, il entend que l'on ſe ſerve de la *boucle*.

Cette 2 *boucle* de Celſe a fait beaucoup de peine aux Savans modernes, & a donné lieu à diverſes diſputes. Comme l'uſage des *boucles de métal*, de toutes ſortes de figures, a été anciennement fort commun, qu'il y a un grand nombre d'Auteurs qui en parlent, & qu'on en trouve encore aujourd'hui pluſieurs dans les cabinets des Curieux, qui ſont fort anciennes, cela a fait que pluſieurs Médecins & Chirurgiens, d'ailleurs très-habiles dans leur art, & très-verſez dans

1 Ξύλον. *Lib. de Articul. Sect.* 6. On trouve dans Galien, & dans Oribaſe une plus ample deſcription de cette machine, & de toutes les autres, avec les figures.

2 *Fibula*, ἀγκτὶς.

dans la lecture des Anciens, ont cru que la boucle de Celſe étoit auſſi de métal. Ils ſe ſont imaginez qu'elle ſe faiſoit avec du fer qu'on rendoit pointu, & courbé des deux bouts pour le pouvoir ficher de côté & d'autre dans les bords de la playe, afin de les rapprocher. Mais ils ſe ſont trompez en confondant 1 *la boucle qui ſervoit anciennement pour les habits*, avec *la boucle des Chirurgiens*. Il n'y a pas, ce me ſemble, à héſiter ſur le ſentiment de 2 Rhodius, qui croit que la ſimple *ſuture*, & la *boucle Chirurgicale* étoient la même choſe, quant à leur matiere. Cette boucle, à ce que dit cet Auteur, n'étoit point de metal, mais de *fin de lin*, & elle ne differoit point de la ſuture que les Chirurgiens François appellent *entrecoupée*. Cette ſuture ſe fait en paſſant une éguille enfilée d'un double fil, par les deux bord de la playe, commençant par le milieu; & après avoir fait un nœd, coupant le filet un peu au deſſus, & continuant enſuite de faire des points d'éguille, & des nœuds de diſtance en diſtance, plus près, ou plus loin, ſelon qu'il eſt néceſſaire. Ce que l'on vient de dire explique en même temps ce que Celſe a entendu par le mot *Acia*, qu'il emploie pour marquer la matiere dont la boucle devoit être faite, qui n'étoit autre choſe que du *fil de lin*, ou *de chanvre*. Les Italiens diſent encore aujourd'hui *una mataſſa d'accia*, pour dire *un écheveau de fil*. Comme ce mot Latin ne ſe trouve que dans deux autres Auteurs qui ne l'expliquent pas, non plus que Celſe, c'eſt ce qui a donné tant de peine à le deviner. La ſuppoſition que quelques-uns ont faite que ce devoit être une eſpece de *fil de fer*, a fait regarder la Chirurgie ancienne, qui étoit d'ailleurs aſſez cruelle, comme l'étant beaucoup plus, pour la grande douleur que l'on concevoit, avec raiſon, que ce fil de fer devoit cauſer aux bleſſez, en demeurant planté dans leurs playes.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Celſe rapporte encore une autre maniere de coudre les playes, qui eſt particuliere à *celles du ventre*. Après avoir remis en leur lieu les boyaux qui ſont ſortis, & coupé ce qui ſe peut trouver d'alteré dans *l'omentum*, il faut, ſelon notre Auteur, faire une coûture qui prenne dans le péritoine, & dans la peau, de la maniere ſuivante. On prend deux éguilles enfilées chacune d'un double fil de lin; on en tient une de chaque main; & commençant par le péritoine, qui doit être couſu le premier, on paſſe l'éguille de la main gauche dans le côté droit de la playe par ſon extremité, & l'éguille de la droite dans le côté gauche; enſorte que l'une & l'autre éguille entre par le dedans du péritoine, & ſorte par le dehors, & que par ce moyen la pointe de l'éguille ſoit toûjours éloignée des boyaux. Les deux côtez étant retenus chacun par un point d'éguille, il faut changer les éguilles de main, enſorte qu'on tienne de la gauche celle qu'on tenoit de la droite, & de la droite celle que l'on tenoit de la gauche, & faire un autre point avec ces deux éguilles comme la premiere fois. Il en faut faire enſuite un troiſième, un quatrième, & ainſi conſecutivement, changeant toûjours les éguilles de main, juſqu'à ce que l'ouverture du péritoine ſoit toute couſue, & fermée. Après cela il faut paſſer le même fil, & les mêmes éguilles dans la peau, & la coudre comme on a couſu le péritoine; la

1 *Fibula veſtiaria.*

2 *Vide Rhodium de Acia*, & Turnebi Adverſaria, Lib. 17. Cap. 21. Nunes & Chiflet ont auſſi écrit ſur cette matiere, mais il ne ſont pas de ſon avis.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

la pointe de l'éguille venant toûjours du dedans au dehors, & chaque éguille changeant toûjours de main, à chaque point que l'on fait. Ces coûtures étant achevées, on applique sur la partie des médicamens, qui servent à réunir, & à consolider les playes. Il faut encore observer que les points d'éguille doivent se faire plus près les uns des autres, qu'on ne les fait en d'autres parties; parce que le fil se peut rompre par le mouvement du ventre, & que cette partie est moins sujette aux inflammations que les autres.

Les *Ulceres* sont souvent une suite des playes, lors qu'elles ne sont pas bien traitées, ou lors qu'elles tardent trop à se fermer; d'autres fois les ulceres suivent les abscès; mais ni les uns ni les autres ne sont pas du département que Celse assigne à la Chirurgie tant qu'il ne s'agit pas de les guérir par quelque operation de la main. C'est pourquoi cet Auteur propose séparement la cure des ulceres dans les livres où il traite de la Pharmaceutique, & où il parle des onguens, des emplâtres, du charpi, des tentes, & des autres moyens dont on doit se servir pour les nettoyer, les incarner, les consolider. Mais comme tous ces moyens se trouvent quelquefois inutiles, & qu'il y a des ulceres qui demandent nécessairement la main du Chirurgien, Celse enseigne aussi en particulier la maniere de les guérir par l'operation. Entre ces derniers ulceres il n'y en a point de plus considerables que *les fistules*. On appelle ainsi les ulceres profonds, ou qui s'étendent fort loin comme une espece de 1 canal, & qui sont d'ailleurs durs & calleux par leurs bords, & tout le long de leur cavité. Toutes les parties du corps sont sujettes à ces ulceres, dont la cure en géneral consiste, selon Celse, à introduire 2 une sonde, propre pour cela, dans la fistule, & à ouvrir cette fistule en coupant la peau, & la chair qui se trouvent sur la sonde, particulierement lors que la fistule a comme diverses branches, il les faut de même toutes ouvrir; & lors que l'on est arrivé au fond, il faut couper ce qu'il y a de calleux tout autour. On doit ensuite coudre l'ouverture en faisant la future *entrecoupée* dont il a été parlé, & appliquer enfin par dessus un médicament pour consolider. Lors que la fistule est fort profonde, il faut pareillement la suivre autant qu'on le peut, & l'ayant ouverte faire la même future, & appliquer les mêmes médicamens. Mais si la fistule va aboutir à un os, & que cet os soit carié, il faut emporter la carie avant que de faire fermer la fistule. Dans les fistules de la poitrine, par exemple, ou dans celles du *dos*, il faut couper, ou retrancher l'endroit de la côte qui est carié, avant que d'entreprendre de la fermer. Les fistules du *ventre* doivent être traitées comme les autres, en ouvrant le long des tegumens jusqu'à ce que l'on trouve le fond; & en recousant ensuite la playe; quoi que le mouvement continuel de cette partie rende la cure difficile.

Les fistules de *l'anus* demandent une cure particuliere. Il faut premierement introduire une sonde jusqu'au fond, & faire en cet endroit une incision par laquelle on puisse tirer la sonde par sa pointe, & faire passer par la même ouverture un fil de lin retors en trois ou quatre doubles que l'on aura enfilé à l'autre bout de cette sonde, qui doit être percé comme une éguille. On nouëra ensuite

1 *Fistula* signifie un canal; ou un tuyau.
2 On l'appelloit en Latin *Specillum*, & en Grec μήλη.

ſuite les deux extrémitez du fil, enſorte qu'il ſoit lâche, & qu'il ne ſerre point la chair ni la peau qui ſont entre-deux. Cependant le malade pourra ſe promener, & vaquer à ſes affaires, comme s'il étoit en parfaite ſanté. Il aura ſeulement ſoin de faire remuer le fil deux fois le jour, pour faire entrer dans la fiſtule la partie de ce fil qui étoit déhors, prenant garde qu'il ne ſe pourriſſe pas; ce que l'on peut prévenir en attachant tous les trois jours de nouveau fil au vieux, & en laiſſant ce nouveau fil dans la fiſtule. De cette maniere tirant tous les jours ce fil, la chair & la peau qui ſont entre les deux bouts ſe coupent peu à peu; & ce que ce fil ne touche plus, ſe guérit pendant que le reſte ſe conſume. Cette cure, ajoûte notre Auteur, eſt longue, mais elle eſt ſans douleur. Ceux qui ſont plus preſſez de guérir, ſerrent fortement la peau avec le fil, & introduiſent encore pendant la nuit dans la fiſtule une 1 *tente* enduite de quelque médicament qui attenue la chair, & la peau, en même temps que la tente preſſe, & dilate cette chair, & cette peau pour les faire plus aiſément rompre. Mais cela eſt douloureux, auſſi bien que la méthode de ceux qui enduiſent le fil de médicamens rongeants pour conſumer le cal.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle ſuivant.

Si la fiſtule eſt profonde, & qu'elle ait divers *ſinus*, ou divers canaux, il faut alors ſe ſervir du ſcalpel, ou du raſoir, de cette maniere. Après avoir pouſſé la ſonde juſqu'au fond, il faut faire ſur la peau deux inciſions paralleles, proches l'une de l'autre, enſorte néanmoins qu'il reſte entredeux 2 une *petite langue* qui empêche que les deux bords ne ſe réuniſſent d'abord, & afin de pouvoir mettre un peu de charpi dans la playe; après quoi il faut faire la même choſe que l'on fait dans la cure des abſcès. Mais s'il y a pluſieurs ſinus qui viennent répondre à une ſeule ouverture, il faudra ouvrir avec le ſcalpel la premiere fiſtule qui va en ligne droite, & paſſer enſuite un fil de lin dans les fiſtules laterales qui ſeront decouvertes. Que s'il y en a quelqu'une qui penetre ſi avant qu'on ne puiſſe pas y porter ſûrement le fer, on y introduira une tente.

Quant

1 *Ex penicillo tenuia quædam intus demittere*, (*Lib.* 7. *Cap.* 4.) Celſe emploie ici le mot *penicillus*, dont il ſe ſert ailleurs, pour deſigner une *compreſſe*, ou un petit linge plié en trois ou quatre doubles, que l'on met ſur l'ouverture de la veine après avoir tiré du ſang. On trouve auſſi dans Scribonius Largus *penicillo abſtergere*, pour dire *nettoyer avec un petit linge*, de maniere que *penicillus* ſignifie *un petit linge*. Ce qui m'a obligé de traduire ici ce mot par celui de *tente*, c'eſt parce qu'il eſt impoſſible d'introduire un linge dans la fiſtule de l'anus, ſi ce linge n'eſt formé comme une tente: ce que Celſe explique lui même par la ſuite de ſon diſcours, & dans le paſſage ſuivant; *Satis eſt*, dit notre Auteur, *papyrum intortum, vel aliquid ex penicillo in modum collyrii adſtrictum eo illinire.* (*Lib.* 5. *Cap.* 28.) Nous apprenons de ce paſſage que les tentes s'appelloient *Collyria*, (*Voyez ci après, Part* 3. *Liv.* 2. *Chap.* 1.) & qu'on les faiſoit, on avec du linge, ou avec de l'écore nommée *papyrus*, dont les Anciens ſe ſervoient pour écrire. On y employoit auſſi d'autres matieres, comme du *charpi*, en Latin *linamentum*, en Grec ξύσμα ἢ τίλμα ἐθονίων, & de la *mêche* de lampe. Les tentes s'appelloient encore autrement *turundæ* en Latin, & μοτοὶ, ou μοτὰ, & μοτάρια en Grec. Celles qui ſe faiſoient avec le linge, ou le *papyrus*, étoient appellées μοτοὶ στρεπτοὶ, c'eſt à dire, tentes tournées, ou tordues, ou entortillées. Celles qui ſe faiſoient avec le charpi ſe nommoient μοτοὶ τιλτοὶ, ou ξυσοὶ, parce que le charpi ſe faiſoit en raclant le linge, ou en tirant les fils; ces mots pouvoient auſſi ſignifier du ſimple charpi. Enfin celles qui étoient compoſées de mêche s'appelloient μοτοὶ ἑλλυχνιωτοὶ. On donnoit auſſi aux *peſſaires* le nom de μοτοὶ πριαπισκωτοὶ. *Voyez ci-deſſus, Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 27. On faiſoit encore des tentes avec des maſſes d'emplâtres. *Voyez Celſ. Liv.* 5. *Chap.* 28.

2 *Habenula.*

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Quant aux fiſtules *lacrymales*, qui ſont de petits ulceres qui viennent à l'angle intérieur de l'œil, & qui rendent continuellement une eſpece de pus clair, ſi elles vont juſqu'à l'os, il faut, ſelon Celſe, cautériſer cet os, & en procurer l'exfoliation, après avoir ouvert la fiſtule juſqu'au fond.

On trouve auſſi dans notre Auteur la maniere de traiter les 1 *hernies*, qui ſont des tumeurs cauſées par la rupture, ou le relâchement du péritoine, qui eſt ſuivi de la chute du *boyau*, ou de *l'omentum*, ou de tous les deux enſemble, dans *l'aine*, ou dans le *ſcrotum*. On comprend ſous ce même genre les tumeurs des *teſticules* cauſées, ou par les veines de leurs tuniques, qui s'enflent quelquefois beaucoup, & qui deviennent variqueuſes; ou par une eſpece de chair qui y croît; ou par une humeur, ou des vents qui s'amaſſent inſenſiblement entre ces mêmes tuniques.

Notre Auteur, pour mieux faire entendre ce qu'il ſe propoſe de dire ſur la cure de ces maladies, donne premierement une deſcription Anatomique des parties qu'on a nommées, qui revient à ceci. Les *teſticules*, qui ſont une eſpece de glandes, n'ayans de ſenſibilité que par le moyen des membranes qui les couvrent, pendent aux aines, chacun par un 2 *nerf*, qui eſt appellé en Grec *crémaſtere*, c'eſt à dire, *ſuſpenſeur*, & qui eſt accompagné d'une veine & d'une artere. Ce nerf & ces vaiſſeaux, auſſi bien que les teſticules eux-mêmes, ſont couverts d'une membrane, ou tunique déliée nerveuſe, & blanche, & que l'on nomme la tunique *elythroïde*. Par deſſus cette tunique il y en a une autre plus forte, & qui eſt fortement attachée à la premiere par ſa partie intérieure, on l'appelle *dartos*. Il y a d'ailleurs pluſieurs petites membranes, ou fibres qui entrelaſſent les vaiſſeaux, & les parties dont on a parlé. Outre ces deux enveloppes propres à chaque teſticule, il y en a une troiſième commune a tous les deux, qui eſt exterieure, & qu'on appelle *ſcrotum*. Cette derniere tunique eſt legerement adhérente par deſſous à celle du milieu.

Sous cette tunique naiſſent preſque toutes les maladies ci-deſſus mentionnées; dont la cure en géneral conſiſte à faire une inciſion ſoit dans l'aine ſoit dans le ſcrotum, plus ou moins profonde, ſelon que le mal ſe trouve ſous la premiere, ſous la ſeconde, ou ſous la troſième tunique. Le but que l'on ſe propoſe par cette inciſion eſt de découvrir le ſiege du mal, afin de pouvoir enſuite, ou évacuer l'humeur ſuperflue qui eſt contenue entre les tuniques; ou détacher les excreſcences de chair qui s'y forment; ou deſſécher, & flêtrir les vaiſſeaux variqueux, en les ſéparant, en les coupant, & en les liant. Cette inciſion ſe fait encore pour pouvoir remédier à la chute de *l'inteſtin*, ou de *l'omentum*, ou de

1 Hippocrate appelle toutes ces eſpeces de tumeurs κῆλαι. Les Latins les nommoient *Hernia*, Hernies. Du temps de Celſe, on avoit déja commencé d'en diſtinguer les eſpeces par des noms particuliers. Celle qui étoit cauſée par la chute du boyau s'appelloit ἐντεροκήλη. Celle qui venoit de la chute de l'omentum s'appelloit ἐπιπλοκήλη. Celle qui ne deſcendoit pas plus bas que l'aine s'appelloit βουβωνοκήλη. Celle qui étoit cauſée par l'enflure de veines des teſticules étoit nommée κιρσοκήλη, & en Latin *Ramex*. Lors qu'il croiſſoit de la chair ſuperflue ſur les teſticules on appelloit cela σαρκοκήλη. S'il s'amaſſoit de l'eau dans leurs tégumens, la tumeur étoit alors nommée ὑδροκήλη. Le nom Latin *hernia* eſt particulier aux deux, ou aux trois premieres eſpeces. Ce nom avoit quelque choſe de honteux, ſelon la remarque de Celſe.

2 Ce que Celſe appelle un *nerf* eſt un muſcle, comme on le verra dans l'Anatomie de Galien.

de *tous les deux* enſemble, qui tombent quelquefois dans l'aine, & quelquefois dans le ſcrotum. Il faut pour ce ſujet rétrecir, ou clorre l'endroit où les tuniques internes dont on a parlé, & qui ſont des productions du péritoine, ſe trouvent, ou trop dilatées, ou rompues, & laiſſent deſcendre l'inteſtin, ou l'omentum qu'elles retenoient: voici comme on y procede. On fait premierement une inciſion au ſcrotum, ou à l'aine, mais plus ſouvent à l'aine. Ayant par ce moyen découvert la tunique moyenne, que nous avons appellée [1] *dartos*, qui eſt proprement celle qui retient l'inteſtin, & où la dilatation, ou la rupture ſe font, on releve cette tunique avec un petit crochet, ou on la tire en haut pour l'éloigner de l'inteſtin qui eſt deſſous. Enſuite on l'ouvre par une inciſion, & après l'avoir ouverte, & avoir ſéparé les fibres qui l'attachent à la tunique inferieure, qui revêt la veine, & l'artere dont on a parlé, auſſi bien que le teſticule, on repouſſe l'inteſtin en haut; on cout, ou on lie fortement cette tunique pour la rendre plus étroite, & plus reſſerrée à l'endroit où l'inteſtin tomboit, & on coupe enſuite ce qu'il y a de ſuperflu, laiſſant pendre hors de la playe le fil qui a ſervi pour la ligature. Cela étant fait, Celſe veut qu'on enleve une *petite langue* de peau autour de l'ouverture de la playe, afin de l'aggrandir, & de procurer par ce moyen une plus forte cicatrice. On recout enfin la playe, & on y applique les médicamens qui ſervent à conſolider.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Notre Auteur parle auſſi de l'hernie du *nombril*, mais il ne la met pas au rang des autres, & ne lui donne pas le même nom Il l'appelle ſimplement éminence, ou élevation du nombril, *umbilici prominentia*. Il fait voir qu'il y en a de diverſes ſortes, & que cette éminence eſt cauſée tantôt par l'inteſtin qui tombe dans une cavité, qui ſe fait par la dilatation du nombril; tantôt par l'omentum, tantôt par une humeur, ou une eau qui s'amaſſe au même endroit, tantôt par de la chair qui y croît, & qui ſe corrompt quelquefois, en ſorte que la tumeur devient chancreuſe; tantôt enfin par les vents. Cette derniere eſpece ne ſe peut point guérir. Les autres ſe guériſſent en retranchant ce qu'il y a de ſuperflu ſoit de la chair, ſoit de la cavité du nombril, & en y faiſant de fortes ligatures Mais Celſe regarde cette operation comme fort délicate, & il avertit qu'elle ne peut ſe faire qu'avec les mêmes précautions que l'on apporte pour tailler ceux qui ont la pierre.

Il fait auſſi mention d'une maladie qui a du rapport avec l'hernie *charneuſe*. Il appelle cette maladie *le nerf durci*, ou *la dureté du nerf*. Il y a de l'apparence qu'il veut parler du *muſcle cremaſtere*, auquel il donne, comme on l'a vu, le nom de nerf. Cette maladie ne ſe peut, dit-il, guérir ni par les médicamens ni par l'operation. Les accidens ſont une fiévre ardente, des vomiſſemens de bile verte, ou noire, une langue ſeche, des ſueurs froides qui ſont ſuivies de la mort.

1 Les Anatomiſtes qui ſont venus après Celſe, particulierement les modernes, n'appellent proprement *dartos* que la tunique qui revêt le teſticule. Ce qui eſt plus haut que le teſticule, quoi qu'il ſoit connexe au dartos eſt appellé *proceſſus*, c'eſt à dire, *dépendance*, du péritoine.

Secte Méthodique, & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Quatrième Indication de la Chirurgie, qui eſt de ſéparer *ce qui étoit joint, ou* d'ouvrir *ce qui étoit clos.*

La quatrième Indication, qui eſt oppoſée à la précedente, a lieu dans toutes les *tumeurs* qu'il s'agit d'ouvrir, & dans toutes les occaſions, ou il faut faire des inciſions. Les Anciens employoient pour cela les 1 *lancettes*, & les *ſcalpels*, ou *raſoirs*, qui ſont des eſpeces de couteaux, droits ou courbes, larges, ou étroits, trenchans d'un côté ſeulement, ou de tous les deux, pointus, ou obtus &c. ſans compter les *ſcies*, & les *trépans*, ou *tarieres* dont on a parlé ci-devant, & qui ſervent à ſcier, ou couper, ou percer les os. Toutes les manieres de *brûler*, ou de *cautériſer*, avec les inſtrumens propres à cela, appartiennent auſſi à ce genre. Elles avoient lieu, ſoit à l'égard des chairs, ſaines, ou corrompues, ſoit à l'égard des os cariez.

Dans la maladie appellée *Ancyloblepharon*, qui eſt lors que les paupieres ſe collent, & s'attachent contre le blanc de l'œil, enſuite des ulceres de ces parties, qui n'ont pas été bien traitez, notre Auteur propoſe de ſéparer la paupiere avec le trenchant du ſcalpel, enſorte qu'on ne coupe rien ni de la paupiere ni du blanc de l'œil. Si l'on ne peut mieux faire, ajoûte-t-il, que l'on coupe plûtôt de la paupiere, que du blanc de l'œil, & que l'on oigne enſuite ces parties avec des médicamens propres à deſſecher, ayant ſoin de relever ſouvent la paupiere, de peur qu'elle ne s'attache derechef. C'eſt la méthode d'Héraclide Tarentin; mais *je ne me ſouviens pas*, dit-il, *d'avoir vu quelcun guérir par ce remede.* Meges, pourſuit il, avoit beaucoup eſſayé d'autres moyens pour venir à bout de ce mal, ſans avoir pu réuſſir; parce que la paupiere revient toûjours à ſe coller, quoi que l'on puiſſe faire. On a parlé ci-devant d'Héraclide de Tarente, que l'on a compté entre les Médecins Empiriques. Quant à Meges, c'étoit un fameux Chirurgien qui vivoit un peu avant Celſe, ſous Auguſte, & dont on parlera dans la ſuite.

Les vieilles *fluxions ſur les yeux*, qui les rendent tendres ou chaſſieux, & rouges, ont obligé les Anciens à tenter toutes ſortes de moyens pour ſe délivrer de cette maladie, qui pour être commune n'en eſt pas moins opiniâtre L'on a déja remarqué dans la Chirurgie d'Hippocrate, que ce Médecin propoſe divers grands remedes pour cela, tels que ſont les *cauteres* & les *inciſions* de la tête. Celſe s'étend beaucoup ſur ce ſujet & le traite fort exactement.

Il eſt impprtant, dit cet Auteur, de diſcerner par quelles veines eſt apportée 2 la pituite qui ſe verſe ſur les yeux, & de conoitre ſi c'eſt par les veines qui ſont

1 On peut conſulter l'Onomaſticon de Pollux ſur les noms des divers inſtrumens des Chirurgiens.

2 *Pituita.* Celſe regarde la pituite comme la cauſe de la *chaſſie*, & il appelle même cette maladie *pituita oculorum* (Liv. 7. Chap. 7. Sect. 15.) Ce paſſage de notre Auteur me donne occaſion d'expliquer ici un vers d'Horace que l'on n'a pas entendu. Voici de quelle maniere ce Poëte finit une épitre qu'il adreſſe à Mécénas, (*Epiſtol.* 1. *Lib.* 1.

Ad ſummum, ſapiens uno minor eſt Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum,
Præcipuè ſanus, niſi cùm pituita *moleſta eſt.*

La pituite dont il veut parler eſt celle qui tomboit ſur ſes yeux. Il faut traduire ainſi le derniers vers: *Enfin le ſage ſe porte toûjours bien, ſi ce n'eſt qu'il ſoit chaſſieux.* Horace après avoir fait l'eloge des Sages, ou des Philoſophes Stoïciens, du nombre deſquels il ſe met, & après avoir dit qu'ils

ſont entre la peau & le crane, ou par celles qui ſont entre le crane & la premiere membrane du cerveau. On peut, ajoûte-t-il, guérir ceux qui ſont dans le premier cas, mais non pas les autres. Pour conoitre ce qu'il en eſt, Celſe veut que l'on raſe premierement la téte, & qu'ayant appliqué ſur le devant, dans l'eſpace qui eſt entre le ſommet & les ſourcils, un cataplâme tel qu'on a accoutumé d'appliquer pour ſuſpendre la fluxion, l'on regarde ſi les yeux ſont ſecs. S'ils le ſont, c'eſt une preuve que la fluxion ſe fait par les veines qui ſont ſous la peau; mais s'ils demeurent humides, l'on en doit inferer que l'humeur vient par les veines du dedans. Que ſi l'inflammation diminue, ſans être entierement arrêtée, on juge par là que la pituite vient par les unes & par les autres de ces veines, & on n'entreprend point non plus la cure.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Le nombre de ceux qui ſont chaſſieux par le dégorgement des veines du dehors étant le plus grand, on peut, ſelon notre Auteur, ſoulager la plûpart de ceux qui ſont ſujets à cette incommodité. Il ajoûte que cette raiſon avoit obligé non ſeulement les Grecs, mais encore pluſieurs autres nations à récourir aux remedes dont on va perler, & qui ſont ceux qui ſe pratiquoient le plus communement & le plus generalement dans preſque tous les endroits du monde.

Ces remedes, pour être communs, n'étoient pas moins douloureux. Le plus ſimple de tous étoit de brûler en divers lieux les veines des temples, après avoir fait une inciſion pour les découvrir. Quelques Médecins Grecs, pourſuit notre Auteur, vouloient que l'on fît juſqu'à neuf inciſions à la téte; deux ſur le derriere, qui fuſſent paralleles, & une qui les coupât perpendiculairement, deux au deſſus des oreilles, & une autre qui prît auſſi au travers, & enfin trois autres entre le front & le ſommet de la tête, qui fuſſent toutes trois paralleles.

D'autres tiroient ces lignes tout droit depuis le ſommet juſqu'aux temples; & conoiſſans, par le mouvement des machoires, en quel endroit ſont les muſcles qui les ſoutiennent, auxquels ils ne vouloient pas toucher, ils ne coupoient en cet endroit que la peau. Après cela ils dilatoient leur inciſion & la rempliſſoient de charpi, afin d'empêcher par ce moyen que les deux extrémitez de la peau ne puſſent plus ſe rejoindre, à cauſe de la chair qui croiſſoit entre-deux, & qui ſervoit à reſſerrer les veines par leſquelles ils croyoient que l'humeur ſe verſoit ſur les yeux.

Quelques-uns marquoient avec de l'encre deux lignes qu'ils tiroient du milieu d'une oreille juſqu'au milieu de l'autre oreille, & ayant tiré une autre ligne depuis le deſſus du nez juſqu'au ſommet de la tête, ils faiſoient une inciſion à l'en-

qu'ils jouïſſent de tous les biens que l'on peut ſouhaiter, même de la ſanté, qui eſt un des plus grands, ajoûte, qu'elle ne leur manque pas non plus, *à moins*, dit-il, *qu'ils ne ſoient chaſſieux, comme je le ſuis.* Cette concluſion, à quoi l'on ne s'attendoit pas, eſt pour faire rire Mécénas, & particulierement pour ſe mocquer des Prétendus avantages des Stoïciens, que ce Poëte tourne ſouvent en ridicules, quoi qu'il témoigne en d'autres endroits les vouloir ſuivre. La raillerie eſt d'autant plus fine qu'il ſemble qu'Horace ſe raille lui même; mais comme il ne ſe raille qu'en qualité de Sectateur des Stoïciens, cela tombe principalement ſur ces Philoſophes, qui étoient aſſez fous pour ſoutenir que rien ne troubloit leur bonheur, ou leur indolence, & qu'ils étoient inſenſibles aux plus grands maux, même aux douleurs que cauſent les maladies. Horace retenoit de la Philoſophie Stoïcienne ce qu'il y trouvoit de meilleur, & rejettoit le reſte, ne s'attachant point à un parti plûtôt qu'à l'autre: *Nullius addictus jurare in verba magiſtri*, comme il le dit au commencement de cette Epitre.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

à l'endroit où ces deux lignes ſe coupoient. Cela étant fait ils laiſſoient couler du ſang pendant quelque temps, & brûloient enſuite le crane dans le même lieu; ne laiſſant pas d'ailleurs de brûler les veines qui paroiſſoient éminentes aux temples, & entre le front & le ſommet de la tête. Mais dans les ſujets, où les veines ſe trouvoient ſi minces & ſi profondes qu'on ne pouvoit les ſéparer de la chair, pour les brûler, ils paſſoient une ligature autour du col, & l'ayant ſerrée médiocrement pour faire enfler ces veines, ils marquoient avec de l'encre, celles qui ſe montroient dans les temples & entre le front & le ſommet. Après qu'ils les avoient marquées il en tiroient du ſang, & les brûloient legérement avec de petits fers, vers les temples, de peur d'offencer les muſcles dont on a parlé, mais profondément entre le front & le ſommet, enſorte qu'il ſe ſéparât une eſquille de l'os.

Les *Africains* brûloient auſſi le ſommet de la tête juſqu'à l'os, pour en faire tomber une eſquille. Mais notre Auteur approuve particulierement la pratique qui avoit cours dans la *Gaule Chevelue*, où l'on choiſiſſoit les veines dans les temples & ſur le ſommet de la tête, pour les ſéparer enſuite de la chair & les couper.

Voilà ce qu'on avoit à remarquer touchant la Chirurgie de Celſe, dont on n'a rapporté que les principales operations, par leſquelles on peut voir quelle étoit ſa méthode & la pratique de ces temps-là.

CHAPITRE VI.

Jugement des Anciens & des Modernes touchant Celſe.

CEt Auteur a été beaucoup eſtimé, même dans le ſiecle où il a vécu, & on ne l'a pas moins conſideré depuis. *Columella*, qui étoit à peu près ſon contemporain, ou qui l'a ſuivi de près, le met au rang 1 *des plus fameux Auteurs de ce temps-là;* & *Pline* le compte entre ceux dont il a tiré ce qu'il rapporte dans ſon Hiſtoire Naturelle. Celſe eſt auſſi cité par *Quintilien* en divers endroits, principalement ſur des matieres de Rhétorique; & quoi que ces citations ne ſemblent pas être avantageuſes au premier en ce que ce ne ſont le plus ſouvent que des réfutations de ſes ſentimens, cela ne laiſſe pas de lui faire honneur. Un auſſi excellent Rhéteur qu'étoit Quintilien ne ſe ſeroit pas donné cette peine, ſi Celſe n'avoit pas été regardé comme un grand Maitre dans l'Art dont on vient de parler.

On répondra ſans doute que ſi Quintilien avoit eu de l'eſtime pour notre Auteur il n'auroit pas dit ailleurs en termes exprès, que c'étoit 2 *un eſprit médiocre.* Mais il faut remarquer qu'il ne parle de cette maniere qu'en le comparant avec Homere, Platon, Ariſtote, Caton, Varron, Ciceron, les plus grands hommes qu'il y ait jamais eu tant parmi les Grecs que parmi les Romains; enſorte que la ſeule penſée de le mettre en parallele avec eux eſt fort glo-

1 Jul. Atticus, & C. Celſus, celeberrimi ætatis noſtræ Scriptores. *Columell. Lib.* 3. *Cap.* 17.

2 On a cité ci-devant ce paſſage de Quintilien, au commencement du Chapitre quatrième.

glorieuſe à Celſe, tout médiocre qu'on le faſſe au prix de ceux avec qui on le compare. S'il n'a pas égalé les plus grands Auteurs qui avoient écrit avant lui ſur les Arts Liberaux, c'eſt beaucoup qu'il en ait approché; & on lui peut fort bien appliquer ce que Quintilien dit un peu plus bas: *Verùm etiam ſi quis ſumma deſperet, tamen eſt, ut Cicero ait, pulchrum in ſecundis tertiiſque conſiſtere.* Si l'on ne peut tenir le haut bout, il y a néanmoins de la gloire d'être compté au ſecond ou au troiſième rang. Ce qui augmente d'ailleurs l'eſtime que l'on doit avoir pour Celſe, c'eſt qu'il avoit traité de tous les Arts dont on vient de parler, & qu'il avoit eu aſſez de courage pour entreprendre lui ſeul une tâche qui étant partagée entre pluſieurs perſonnes n'auroit pas laiſſé d'être fort chargeante. Cette entrepriſe paroit ſi belle à Quintilien qu'il ne peut s'empêcher de dire, que notre Auteur mérite que l'on croye qu'il a ſu tout ce qu'il faut ſavoir ſur chacune des choſes dont il a traité, quand il n'y auroit que cette raiſon qu'il a oſé former le deſſein d'écrire de tant de matieres differentes; *dignus, vel ipſo propoſito, ut illum ſciſſe omnia illa credamus.*

Secte Méthodique & ſes dependances dans le Siecle xl. & ſuivans.

On trouve une ancienne épigramme Latine où Celſe parle de cette maniere.

Dictantes Medici quandoque & Apollinis artes
Muſas Romano juſſimus ore loqui.
Nec minus eſt nobis per pauca volumina fama
Quàm quos nulla ſatis Bibliotheca capit.

C'eſt à dire: *En dictant l'art d'Apollon le Médecin*, ou en écrivant ſur la Médecine, *j'ai obligé les Muſes à parler Latin. Je n'ai pas moins acquis de réputation par le peu de volumes que j'ai compoſez que ceux qui ont fait un ſi grand nombre de livres que les Bibliotheques ont peine à les contenir.* Il y a de l'apparence que cette épigramme n'eſt pas entiere. Ces mots *quandoque &*, par où elle commence, marquent que c'eſt la ſuite d'un diſcours précedent. Il ſe peut que l'on eût auparavant fait l'éloge des autres ouvrages de Celſe qui ne concernent pas la Médecine.

Entre les Auteurs modernes qui ont loué Celſe on doit principalement citer 1 un très-habile Profeſſeur en Médecine & en Chirurgie, qui donnoit ce conſeil à ſes Ecoliers: *Celſe*, diſoit-il, *eſt admirable à tous égards: Vous devez avoir nuit & jour ſes écrits entre les mains.* 2 D'autres ſemblent n'avoir eu d'eſtime que *pour ſa latinité*, & *avoir fait plus de cas de ſon beau langage que de ſa Médecine.* Ceux qui ont fait ce jugement ſe ſont fondez ſur ce qu'à leur avis notre Auteur *s'étoit trop attaché à Aſclépiade.* Ils ont pu en juger comme il leur a plu. Il s'agiſſoit de choſes qui regardent leur profeſſion, & ils ont gardé quelques meſures.

Mais on ne ſauroit s'empêcher de trouver étrange que Saumaiſe, qui n'étoit point Médecin, quoi qu'il fût d'ailleurs très-ſavant, ſoit venu à cet excès de parler de Celſe comme d'un homme 3 *tout-à-fait ignorant dans la Médecine.* Ce jugement

1 Fabricius ab Aquapendente *in Chirurg. dentium.*

2 Joh. Heurnius in Method. Stud. Medic. Cap. 5.

3 Celſus ἀνιατρολόγητος, quod arguunt innumeri errores quos incurrit, dum græca in ſuam latinam traducit. *Salmaſ. de Homonymis Hyles Jatricæ.* Vitruve parlant des qualitez d'un Architecte, qui, ſelon lui, doit être univerſel, dit qu'il ne doit pas être Médecin, comme Hippocrate,

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

jugement eſt fondé ſur ce que ce dernier n'a pas bien traduit, au gré de Saumaiſe, quelques paſſages d'Hippocrate, qu'il ſemble avoir copiez. Comme ſi Celſe ne pouvoit pas avoir eu d'autres originaux d'Hippocrate, que ceux que nous avons aujourd'hui! ou comme s'il n'avoit pas été en liberté d'ajoûter ou de diminuer à ce que dit Hippocrate, le traduiſant comme il fait ſans le nommer, & parlant ordinairement comme de ſon chef! Mais ſuppoſé que notre Auteur eût manqué en quelques endroits, faute de bien entendre le Grec, comme cela peut être, s'enſuivroit-il de là qu'il n'entendoit du tout rien dans la Médecine? Il eſt vrai qu'il ſuivoit particulierement Aſclépiade, comme on l'a remarqué ci-devant, mais Aſclépiade n'étoit-il pas un excellent Auteur pour ſon temps? & s'enſuit-il que parce qu'Aſclépiade & Celſe ont eu des ſentimens differens de ceux de Galien, par exemple, ou de ceux des Médecins modernes, l'on doive par cela les exclurre du nombre des Médecins?

crare, mais qu'il ne doit pas auſſi ne ſavoir du tout ce que c'eſt que la Médecine, ou n'en ſavoir point raiſonner: *Nec Medicus, ut Hippocrates, ſed nec ἀνιατρολόγητος* C'eſt de là que Saumaiſe a pris ce terme Grec.

Fin de la Seconde Partie.

A MONSIEUR
LE CLERC,

M. D. S. E. & Professeur en Philosophie & aux Langues Orientales.

VOICI, MON TRES-CHER FRERE, *la derniere Partie de ce que j'ai écrit touchant l'Histoire de la Médecine. Agréez que je vous l'envoye, & que je vous la dédie, pour répondre à l'honneur que vous m'avez fait de mettre mon nom au devant de votre Physique. Si vous n'étiez pas mon Frere, je vous ferois des complimens sur l'inégalité qui se rencontre entre ce que vous m'avez donné, & ce que je vous rends, mais je crois que vous n'attendez pas cela de moi. Le dessein que vous avez eu, en me dédiant votre Physique, ç'a été de laisser quelque monument, par lequel on pût apprendre que vous aviez un Frere qui vous étoit cher.* Illud nunc à te peto, *disoit Cœlius à Ciceron*, si eris, ut spero, otiosus, aliquod ad nos, ut intelligamur tibi curæ esse, syntagma conscribas. Qui tibi istuc, inquis, in mentem venit, homini non ineptò? Aliquid ex tam multis tuis monumentis exstare, quod nostræ amicitiæ memoriam posteris quoque tradat. *Vous n'avez pas attendu que je vous fisse la même demande, vous avez bien voulu me prévenir; il est juste que je vous en témoigne ma reconoissance. J'ai pris, pour cela, l'occasion qui se présente dans l'impression de cet Ouvrage, & je n'ai pas voulu differer, parce que je ne sai si je le continuerai. Je suis bien éloigné d'avoir la facilité d'écrire, que vous avez. Vous composez de gros livres*, doctos, Juppiter! & laboriosos, *& cela en vous jouant; au lieu que la moindre chose me coûte beaucoup. Je profite, malgré moi, de l'avertissement de celui qui a dit*, Scepe stilum vertas; *je fais effaçure sur effaçure*, ad nonam lituram, *quelquefois pour écrire une bagatelle, soit en Latin, soit en François; encore ne suis-je pas satisfait. Vous me direz que je suis bien-tôt las, pour avoir peu travaillé. Cela est vrai, mais le travail que j'ai entrepris est un travail ingrat, & je puis m'occuper plus utilement, & avec moins de peine, dans l'exercice de ma profession. Pour ce qui est de la réputation, tel croit en acquérir en se produisant, qui ne se fait conoître qu'à son desavantage. Mais supposé que l'on réussisse, cette réputation, après laquelle nous courons, aux dépens de notre repos, & souvent même de notre santé, de quel fruit est-elle?*

Je ne saurois pourtant quitter l'étude, quelque infructueuse qu'elle soit, mais j'ai résolu de n'en prendre qu'autant qu'il m'en faut, pour ne me point incommoder. Quand on a une famille aussi nombreuse que la mienne, on ne doit plus penser à écrire. Il me semble que ce qui étoit regardé, comme une grace particuliere du Ciel chez les Patriarches du Vieux Testament, & par où l'on s'exempte encore aujourd'hui de la taille en divers lieux; il me semble, dis-je, que cela même doit, par tout pays, dispenser de faire des livres. Vous me citerez, peut-être, l'exemple de Tiraqueau, *qui a eu trente enfans, & qui a donné autant de volumes au Public, & vous me direz*

qu'il s'en faut des deux tiers que je ne ſois, au premier égard, dans la claſſe de ce bon Juriſconſulte. Mais je me contente de l'admirer, ſans le vouloir ſuivre. La dépenſe que j'ai faite, dans la recherche d'une partie des Livres, dont je me ſuis ſervi pour compoſer celui-ci, me fait craindre celle que j'aurois à faire ci-après, & qui ſeroit beaucoup plus grande. Je ſuis dans un lieu, où vous ſavez que l'on n'a pas des Bibliotheques aſſez aſſorties pour y pouvoir trouver tous les Auteurs, qu'il me faudroit parcourir, ſi je pouſſois mon Hiſtoire juſques à nos jours. Vous n'ignorez pas non plus, que je n'ai point de conoiſſance de la langue Arabe, & que nous n'avons pas d'aſſez bonnes traductions des Ecrits des Médecins Arabes, dont je devrois parler. Toutes ces conſiderations font que je me borne à la Médecine Grecque, ou à l'ancienne Médecine, dont Galien fait la clôture; car pour ce qui eſt de quelques Grecs, qui ſont venus après lui, tels que ſont Paul Eginete, Oribaſe, Aëtius, *&c. ils n'ont preſque fait que copier ceux qui ont écrit avant eux.*

On s'attendoit peut-être à quelque choſe de plus, & l'on ſera ſurpris que je ne penſe pas à achever ce que j'ai commencé. On pourra même m'appliquer, en un certain ſens, ce qu'Horace dit d'un méchant Poëte,

Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu?

Je promets l'Hiſtoire de la Médecine, *& je n'en donne qu'une petite partie; qu'une partie, qui ſera comptée pour rien par ceux qui n'eſtiment que la nouveauté; mais je me mets au deſſus de tous les reproches qu'on me peut faire. Au fond, ſi le titre de mon livre trompe quelcun, je ne me ſens coupable, à cet égard, que d'une choſe, c'eſt qu'au lieu de ce titre géneral,* Hiſtoire de la Médecine, *je devois avoir mis celui-ci,* Hiſtoire de l'ancienne Médecine; *alors perſonne n'auroit ſujet de ſe plaindre; mais le Libraire n'y auroit pas ſi bien trouvé ſon compte; & l'on fait tous les jours de plus grandes ſupercheries que celle-là, pour avoir l'argent de ceux qui n'achetent les livres que ſur l'étiquette.*

Je ne vous parle pas du but que je me ſuis propoſé en écrivant ceci, je m'en ſuis déja expliqué dans la Préface. Je vous dirai ſeulement que ſi le plan, que je me ſuis fait, étoit bien ſuivi; je ne verrois rien qui flût d'un plus grand uſage, pour apprendre comme il faut l'art de guérir les maladies. Quoi que la Théologie ſoit bien differente de la Médecine, il me ſemble que ſi on la traitoit hiſtoriquement, & que l'on propoſât, ſans prendre aucun parti, tout ce qui a été dit de part & d'autre, par tous les Théologiens, depuis les premiers Siecles du Chriſtianiſme, juſques au nôtre, cela donneroit lieu à des réflexions, qui éclairciroient beaucoup mieux l'eſprit, que ne font toutes les diſputes. Je vous en laiſſe le juge, & quoi que je voye à regret que vous travaillez trop pour votre ſanté, je voudrois que vous entrepriſſiez encore d'écrire ſur ce ſujet, & qu'après avoir fini cet Ouvrage, vous goûtaſſiez tranquillement la douceur du repos que je vous ſouhaite. Adieu, Mon Tres-cher Frere, *je ſuis tout à vous.*

D. LE CLERC.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
TROISIEME PARTIE,
LIVRE PREMIER,

Où l'on parle des Médecins, qui ont vécu depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C. ſous les Empereurs Jules Céſar, Auguſte, Tibere, & Caligula.

AVANT-PROPOS.

THEMISON, de qui les principes, & les diſciples nous ont obligez à interrompre le fil de notre Hiſtoire, & à faire une grande digreſſion, vivoit, comme nous l'avons dit, depuis la fin du Siecle XXXIX juſques vers le milieu du Siecle ſuivant. Il s'agit maintenant de revenir aux Médecins ſes contemporains, qui ſont proprement ceux qui ont vécu depuis le commencement de l'Empire de Jules Céſar juſques vers la fin de celui d'Auguſte; le premier de ces regnes, qui fut fort court, ayant commencé avec le Siecle XL, & le dernier n'ayant paſſé le milieu de ce même Siecle que de treize ans. Nous verrons après cela, dans la ſuite de ce premier Livre, quels ſont les Médecins qui ſe ſont diſtinguez depuis la mort d'Auguſte, ſous Tibere, & ſous Caligula, juſques à la fin du regne de ce dernier; enſorte que ce Livre comprendra ce qui s'eſt paſſé depuis le commencement du Siecle XL du Monde, juſques vers l'an XL. de N. S. J. C.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Tous les Médecins, dont nous avons parlé juſques ici, peuvent être regardez comme étant de quatre ordres differens. Les premiers, qui ſont ceux qui ſont venus avant Hippocrate, n'ont guére ſuivi que l'Expérience, parce qu'ils n'avoient pas d'autres lumieres, & par cette raiſon nous les avons appellez *Empiriques*

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

piriques. Les ſeconds, dont *Hippocrate* eſt le Chef, en encheriſſant ſur les découvertes de leurs prédeceſſeurs, ont joint le *raiſonnement* à l'expérience, ſans rejetter d'ailleurs la méthode de ces premiers Médecins. Les troiſièmes, qui ont ſuivi *Sérapion* & *Philinus*, ont auſſi été des Empiriques, mais differens des premiers, en ce que l'Empirique de ces derniers étoit un effet de leur méditation, comme on l'a remarqué ci-deſſus, & en ce qu'ils firent Secte à part. Les quatrièmes ſont les *Méthodiques*, qui affecterent encore plus particulierement que les Empiriques, de ſe ſéparer de tous les autres Médecins. De cette derniere Secte il en eſt né quelques autres, dont nous avons auſſi parlé, mais qui n'ont pas tant fait de bruit que les précedentes.

Nous avons rangé preſque tous les Médecins, dont nous avons fait mention ci-devant, ſous quelqu'un des ordres que nous venons de déſigner. Il n'en ſera pas de même de ceux que nous introduiſons dans ce Livre, & dans le ſuivant. Comme nous ne ſavons pas le parti qu'ils ont pris pour la plûpart, nous nous contenterons premierement de les placer ſelon l'ordre du temps auquel ils ſe trouvent avoir vécu, & s'il y en a qui ayent d'ailleurs contribué en quelque choſe à l'avancement de la Médecine, nous rapporterons ce que nous en ſaurons, ſans le conſiderer par rapport à aucune des opinions des Sectes, dont nous avons fait l'Hiſtoire. Sur ce pied-là, il ſemble qu'il eſt aſſez difficile de dire grand' choſe d'eux; mais on ne laiſſera pas de tirer de l'inſtruction de certains ſujets qu'ils ont traitez, qui ſont communs à toutes les Sectes. Ces ſujets regardent une matiere aſſez importante, qui eſt celle des *médicamens*, tant *ſimples* que *compoſez*. S'il ſe trouve d'ailleurs quelques-uns des Médecins, dont nous avons à parler, deſquels on puiſſe entrevoir les ſentimens par rapport à quelque parti, ils ſe trouveront être de celui des Dogmatiques que nous ramenerons derechef, dans le troiſième Livre, à l'occaſion de *Galien*, qui a été le grand appui de ce parti.

Antonius Muſa, de qui nous parlerons dans le premier, nous obligera auſſi, à cauſe de la condition dont il étoit, à traiter des Médecins *Eſclaves*. Au reſte, pour ce qui regarde les Médecins des diverſes Sectes dont nous avons ci-devant fait mention, & qui ſe trouvent avoir vécu dans le période de temps, ou ſous les Empereurs que nous venons de déſigner, nous ne répeterons pas ce que nous en avons dit, nous ne ferons que les nommer à la fin de chaque Chapitre.

CHAPITRE I.

Des Médecins qui ont vecu ſous les regnes de Jules Ceſar & d'Auguſte.

LEs Médecins contemporains d'Aſclépiade, deſquels nous avons parlé ci-devant, ont auſſi été les contemporains de Jules Céſar, celui-ci ayant vécu en même temps que Pompée, qui vivoit lui-même du temps d'Aſclépiade, & qui n'étoit que de ſix ans plus âgé que Céſar. Il ne s'agit pas maintenant de redire ce qui a été dit touchant ces Médecins. Nous ne devons proprement parler ici que de ceux qui ont vécu depuis le commencement du regne de Jules

les Céſar juſques à ſa mort. Or comme ſon regne n'a duré que quatre ou cinq ans, ſi les Médecins, que nous devons placer en cet endroit, ne ſont pas les mêmes que ceux qui ont vécu avant qu'il vînt à l'Empire, & dont nous avons déja fait mention, ce ne pourra être que ceux qui ont auſſi vécu ſous Auguſte ſon ſucceſſeur, dont le regne a duré cinquante ſix ans, & qui en avoit environ vingt lors qu'il commença à regner. *Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.*

Le ſeul Médecin, que l'on puiſſe placer préciſément ſous le regne de Jules Céſar, parce qu'il en eſt fait mention dans ſon Hiſtoire, c'eſt 1 Antistius, celui qui viſita les playes de cet Empereur après qu'on l'eut aſſaſſiné, & dont on ne ſait pas autre choſe; car pour 2 celui qui étoit au ſervice du même Jules Céſar, & qui fut pris avec lui près de l'Iſle Pharmacuſa, on peut croire qu'il mourut avant que ſon maître fût Empereur; parce que Céſar étoit fort jeune, lors qu'il fut pris par ces Corſaires.

Mais quoi que l'Hiſtoire de Jules Céſar ne nous donne pas matiere de parler de pluſieurs Médecins, il ne faut pas oublier de remarquer que ſon regne ne laiſſa pas d'être fort favorable à ceux de cette profeſſion. *Jules Céſar*, dit Suétone, *donna le droit de la Bourgeoiſie de Rome à tous ceux qui faiſoient profeſſion de Médecine, & à ceux qui enſeignoient les Arts Liberaux, afin qu'ils demeuraſſent plus volontiers dans cette ville, & que d'autres vinſſent s'y établir.* Il n'en falloit pas davantage, pour attirer un grand nombre de Médecins dans cette grande ville, où ils trouvoient d'ailleurs à bien faire leurs affaires. On voit auſſi par là que cet Empereur, également porté pour les ſciences, & pour les armes, étoit d'un goût bien different de celui de Caton, qui craignoit tant la venue des Médecins, & des autres gens de lettres. Auguſte ſon ſucceſſeur eut auſſi la même inclination, comme nous allons le voir.

De tous les Médecins, qui ont vécu ſous Auguſte, le plus fameux ç'a été Antonius Musa, quoi qu'il fût de condition ſervile, ou ſimple Affranchi. 3 Quelques Savans ont cru que le ſurnom de *Muſa* lui fut donné à cauſe de ſon bel eſprit; mais il y a plus d'apparence, comme d'autres l'ont remarqué, qu'il avoit emprunté ce ſurnom de la famille *Pomponia*, à laquelle il étoit propre.

Nous aurions pu parler de ce Médecin, en même temps que des diſciples d'Aſclépiade, parce qu'il ſemble que Pline l'ait mis en ce rang dans un paſſage où il en parle de cette maniere: 4 *Mutata*, dit cet Auteur, *& Secta quam poſtea Aſclepiades, ut retulimus, invenerat. Auditor ejus Themiſon fuit, qui quæ inter initia ſcripſit, illo mox recedente à vita, ad ſua placita mutavit. Sed & illa Antonius Muſa ejuſdem, auctoritate Divi Auguſti, quem contrariâ Medicinâ gravi periculo exemerat.* Le ſens de ces paroles eſt aſſez embarraſſé, particulierement en ce qui concerne Muſa; ce qui a fait croire au P. Hardouïn qu'après le mot *ejuſdem*, il falloit ajoûter, ou ſouſentendre *auditor*, enſorte que cela ſignifie qu'Antonius Muſa a été auditeur d'Aſclépiade, auſſi bien que Thémiſon. La correction de ce ſavant Jéſuite peut être juſte, mais comme cela n'eſt pas entierement

1 *Vide Suetonium in Cæſare.*
2 *Ibidem.* On dira encore un mot de ce dernier dans le Chapitre ſuivant.
3 *Scaliger in Virgilii Cataletta.*
4 *Lib. 20. Cap. 1.*

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

rement certain, nous avons mieux aimé laiſſer la choſe en ſuſpens. Quoi qu'il en ſoit, il conſte par ce paſſage que Muſa eut une pratique contraire à celle d'Aſclépiade, & qu'il forma une eſpece de nouvelle Secte, differente de celle de Thémiſon; mais il faut remarquer que la Secte dont parle Pline, ne doit pas avoir fait à peu près autant de bruit que la Méthodique, ou l'Empirique, qui ſont les deux ſeules que l'on peut appeller de veritables Sectes. Ce mot de Secte marque ſeulement ici quelque difference qu'il y avoit entre les ſentimens de Muſa, & ceux des deux Médecins dont on vient de parler, mais qui ne renverſoit pas le ſyſteme entier des autres Sectes principales, autrement il eſt difficile que l'on n'en trouvât quelques traces dans les écrits des Anciens, & qu'ils euſſent gardé un ſi grand ſilence à cet égard. On peut appliquer ici ce qui a été remarqué 1 ci-deſſus, touchant les Sectes d'Eraſiſtrate, d'Hérophile, & d'Aſclépiade.

La cauſe de l'avancement de Muſa nous inſtruira d'une particularité touchant ſa pratique, qui a pu donner occaſion à Pline de dire que ce Médecin avoit formé une nouvelle Secte. 2 L'Empereur Auguſte étant dangereuſement malade, & ne pouvant néanmoins ſe réſoudre à prendre aucun médicament, celui-ci lui conſeilla de ſe baigner dans de *l'eau froide*, & même d'en boire. Cela ayant fort bien réüſſi, valut à Muſa, outre de grandes largeſſes qui lui furent faites par l'Empereur, & par le Senat, le privilege de porter *un anneau d'or*, ce qui juſques là n'avoit été permis qu'aux perſonnes de la premiere condition. Le même privilege fut commun à tous ceux de ſa profeſſion, & ils furent encore exemptez, à cauſe de lui, de tous impôts pour toûjours. 3 Suetone ajoûte que le Sénat fit élever à Muſa une Statue d'airain que l'on plaça à côté de celle d'Eſculape; & à l'égard de la maladie d'Auguſte, voici ce qu'il nous en apprend en un autre endroit. Auguſte, dit-il, étant de retour de ſon expédition de Biſcaye, & ayant le foye en mauvais état, enſuite d'une longue fluxion, comme il déſeſperoit de ſon mal, Antonius Muſa lui propoſa un remede hazardeux, & contraire à ceux qui avoient été pratiquez juſqu'alors; c'étoit de changer les fomentations *chaudes*, dont on s'étoit ſervi, en des fomentations *froides*, qui ſont quelque choſe d'approchant des bains froids. Dion ajoûte, pour confirmer la circonſtance qui regarde ces bains, que Muſa ayant voulu traiter *Marcellus*, neveu & fils adoptif d'Auguſte, comme il avoit traité l'Empereur, il en coûta la vie à ce jeune Prince. Il eſt vrai, pourſuit cet Auteur, que l'on ſoupçonna que Livie, voyant avec chagrin Marcellus préferé à ſes fils, avoit gagné Muſa, & que celui-ci le fit périr en le baignant à contre-temps.

Ce qui pourroit rendre ce fait douteux, du moins à l'égard du remede, c'eſt que l'on apprend d'ailleurs que Marcellus mourut aux bains de *Baies*, qui ſont chauds. Mais 4 Scaliger veut que Properce, de qui ce dernier fait eſt tiré, l'ait ſuppoſé pour faire ſa cour à Livie, qui étoit bien aiſe de cacher au monde la veritable cauſe de cette mort; & il ajoûte, pour appuyer le témoignage de

1 *Voyez l'Avant-propos du quatrième Livre de la ſeconde Partie, Section premiere.*
2 *Dio Caſſius, Lib.* 53.
3 *In Auguſto, Cap.* 59. & 81.
4 *In Virgilii Catalecta.*

de Dion, celui de Servius, Commentateur de Virgile, qui dit que Marcellus mourut *in Stabiano*, aux bains de *Stabiæ*, qui ſont extremement froids, comme le remarque Pline. 1 Saumaiſe n'eſt pas de cet avis, & il répond qu'il n'eſt pas impoſſible que Servius ſe ſoit trompé, ou que ſes Copiſtes ayent fait une faute en écrivant *in Stabiano*, au lieu de *in Baiano*. *Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.*

On ne peut pas autrement concilier Servius avec Properce; mais il ſeroit plus facile d'accorder Dion avec ce dernier Auteur, par l'entremiſe de Pline dans lequel il y a 2 un paſſage où il dit que Muſa avoit inventé une maniere de baigner, qui conſiſtoit à verſer beaucoup d'eau froide, au ſortir du bain, *à balneis*, ſur le corps de ceux qui s'étoient baignez. 3 Un Savant croit que les bains, dont parle Pline, étoient des bains *chauds*. Sur ce pied-là on diroit que Marcellus pouvoit s'être premierement baigné aux bains chauds de Baies, comme le dit Properce, & avoir été enſuite couvert d'eau froide, qui ſeroit la même choſe que le bain froid de Dion. Mais ne peut-on pas entendre par *balneæ* des bains froids, auſſi bien que des chauds? 4 Agathinus qui étoit pour les premiers de ces bains, conſeille qu'après en être ſorti on ſe faſle encore verſer pluſieurs cruches d'eau froide ſur le corps, ou que l'on reçoive la chute de l'eau d'une fontaine fraiche ſur la tête, & ſur la poitrine. Horace, qui ſe baignoit par le conſeil de Muſa, comme il nous l'apprend lui-même, ne fait point mention de ce prétendu mélange de bains chauds, & de bains froids, qui auroit été propre à tuer les plus robuſtes. Au contraire, il dit expreſſément 5 que ce Médecin lui avoit defendu les eaux de Baies, qu'il le faiſoit baigner dans l'eau froide, même en hyver, & que les habitans de Baies ſe plaignoient de ce qu'on mépriſoit leurs eaux *ſoufrées*, ou qu'on leur préferoit les fontaines froides de *Cluſium*, & de Gabies, dont on recevoit l'eau ſur la tête, & ſur la poitrine, qui ſont les mêmes parties qu'indique Agathinus, duquel nous avons parlé 6 ci-deſſus, & qui avoit ſans doute appris cette méthode de Muſa. Avant Muſa, ſelon la remarque de Pline, on ne ſe ſervoit que des bains chauds, au lieu qu'il mit en credit les bains froids. On peut voir ce que dit Agathinus, à l'endroit que l'on a cité, touchant l'abus qu'on faiſoit autrefois des bains chauds, & touchant l'utilité des bains froids, pris en toutes ſortes de ſaiſons.

Pour revenir à la maladie d'Auguſte, Pline parle en trois endroits, des remedes qui ont guéri cet Empereur. Dans 7 le premier, il dit qu'il fut rétabli *contrariâ medicinâ*, par un remede *contraire*, où il faut ſous-entendre *à ceux qui avoient été pratiquez*, qui eſt à peu près ce qu'a dit Suetone. Dans 8 le ſecond; il remarque qu'Auguſte avoit écrit lui-même dans quelques-unes de ſes lettres qu'il s'étoit guéri par le moyen de *l'orobe*; & dans 9 le troiſième, Pline attribue

1 *Comment. in Solinum.*
2 Idem fratres inſtituêre à balineis frigida multa corpora adſtringere. *Lib.* 25. *Cap.* 7.
3 *M. Lionardo di Capoa, Ragionamento quinto, pag.* 376.
4 *Apud Oribas. Collectan. Lib.* 10. *Cap.* 7. Le P. Hardouïn cite ce paſſage ſur celui de Pline.
5 *Epiſt.* 15. *Lib.* 1.
6 *Part.* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 1. *Chap.* 2.
7 *Lib.* 29. *Cap.* 1.
8 *Lib.* 18. *Cap.* 15.
9 *Lib.* 19. *Cap.* 8.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N.S.J.C.

bue la même choſe à l'uſage des *laitues*. Il ſe peut que ces trois divers remedes euſſent été emploiez en trois maladies differentes.

On ne trouve rien d'ailleurs de fort conſiderable, touchant la Médecine de Muſa. On ſait ſeulement 1 qu'il guériſſoit des ulceres très fâcheux, en faiſant manger de la chair de *viperes*, qui eſt à peu près la même choſe qu'on a dite 2 ci-devant de *Craterus*. L'on apprend auſſi de Galien 3 que Muſa avoit écrit quelques livres concernant les médicamens, & que les compoſitions qu'il décrivoit étoient fort bonnes. On lui a attribué un petit livre intitulé *de la Betoine*, que l'on a encore, & que 4 l'on ſoupçonne avoir été tiré de l'Herbier *d'Apulée*, dont on parlera 5 ci-après.

Au reſte, ſi Muſa fut dans l'eſtime d'Horace, Virgile ne le conſideroit pas moins, comme on en peut juger par 6 une épigramme de ce dernier qui fait voir que ce n'étoit pas la Médecine ſeule, qui faiſoit honneur à ce Médecin d'Auguſte.

Muſa avoit un frere nommé EUPHORBUS, qui étoit Médecin d'un Prince qui ſe plaiſoit lui-même à la Médecine. Ce Prince étoit JUBA Second, fils de l'autre Juba, qui avoit été Roi de Numidie, & d'une partie de la Mauritanie, & qui s'étant attaché au parti de Pompée avoit été enſuite vaincu par Jules Céſar, & s'étoit fait tuer immédiatement après. Cette mort ayant empêché Céſar de le mener en triomphe, Juba ſon fils fut mis en ſa place. Les Hiſtoriens Romains ont remarqué là-deſſus que la captivité de ce jeune Prince fut une eſpece de bonheur pour lui, par l'occaſion qu'il eut à Rome de s'inſtruire dans les belles lettres, & dans les ſciences. Il fut même aſſez heureux, par la faveur d'Auguſte, pour ſe voir dans le même rang qu'avoit tenu ſon pere. Il épouſa en même temps la jeune Cléopatre, qu'on appelloit *Séléne*, c'eſt à dire, *la Lune*, qui étoit fille d'Antoine, & de la premiere Cléopatre dont nous avons parlé ci-devant.

7 Entre les livres que Juba avoit écrit, ceux où il traitoit de la Libye, & de l'Arabie, leſquels il dédia à Caïus Céſar petit-fils d'Auguſte, contenoient pluſieurs choſes curieuſes concernant l'Hiſtoire naturelle de ces pays-là. Il y décrivoit exactement, à ce que dit Pline, l'Arbre qui porte *l'Encens*. Il y parloit auſſi de la plante qui produit l'*Euphorbe*; & le même Auteur ajoûte que Juba appella cette plante *Euphorbia*, du nom d'Euphorbus ſon Médecin. Mais 8 Saumaiſe fait voir que cela eſt une fable, & que la drogue appellée *Euphorbe*, étoit conue ſous ce même nom dès quelques ſiecles auparavant.

Quant à Euphorbus lui-même, je ne ſai rien de particulier touchant ſa Médecine, ſi ce n'eſt qu'il eſt joint à ſon frere par Pline, pour ce qui regarde l'invention des *bains d'eau froide*.

Après

1 *Plin. Lib.* 30. *Cap.* 13.
2 *Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap* 12.
3 *De Compoſit. Medicam. Local. Lib.* 6. *Cap.* 4.
4 *Barthii Adverſar. Lib.* 38. *Cap.* 1.
5 *Ci-deſſous, Liv.* 3. *Cap.* 9.
6 *Vide Virgilii Cutalecta.*
7 *Plin. Lib.* 12. *Cap.* 14. & *Lib.* 25. *Cap.* 7.
8 De Homonym, Mater. Medic. Cap. 4. & 5.

Après avoir parlé de Musa, & de son frere, nous sommes obligez de dire un mot d'un prétendu 1 Camelus, ou Camelius dont le nom se trouve dans quelques manuscrits de Pline au même endroit que l'on a cité ci-dessus au sujet des *laitues*, dont Auguste usa dans une maladie. Il semble que cet Auteur insinue que l'Empereur Auguste avoit un Medecin qui s'appelloit *Camelius*, & qui l'avoit empêché, par un certain 2 scrupule de religion, de manger des laitues, qui furent le remede qu'indiqua Musa, & qui sauva la vie à cet Empereur. Ce passage de Pline est fort obscur, & different dans presque tous les manuscrits. On peut consulter là dessus le P. Hardouïn, qui croit qu'on pourroit lire en cet endroit *Artorii Camelii*, au lieu de *prioris Camelii*. S'il s'agit de trouver un nom qui approche du dernier, celui de *C. Valgius* auroit quelque rapport à celui de *Camelius*; & cela seroit fondé sur ce qu'il y a eu effectivement un C. Valgius Médecin qui vivoit du temps d'Auguste, aussi bien qu'un Artorius. Ce que nous allons dire du premier, servira encore à confirmer notre conjecture. *Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.*

C. Valgius fut le premier des Romains, après Pompeius Lenæus & Caton, qui écrivit *des proprietez des plantes*, ou *de leur usage dans la Médecine*. Pline qui fait cette remarque, ajoûte que le livre que Valgius avoit composé sur ce sujet, & qu'il avoit dédié à l'Empereur Auguste, étoit imparfait, & ne contenoit pas grand' chose, quoi que l'Auteur passât pour être savant. Il se peut que dans ce livre Caius Valgius eut décrit les laitues, que 3 d'autres Auteurs ont cru mal saines. Il se peut aussi qu'il eût traité Auguste avant que Musa eût été appellé, & que ce soit par cette raison que Pline dit *prioris Camelii*, ou *C. Valgii*, selon la correction dont on a parlé à l'article précedent.

Æmilius Macer de Verone, Poëte fameux, peut être joint aux Médecins précedens comme ayant vécu sous Auguste, & ayant écrit concernant la Médecine. C'est de lui de qui Ovide dit, 4 *que Macer étant fort âgé lui avoit souvent lu son histoire Naturelle des Oiseaux, & ce qu'il avoit écrit touchant les bêtes venimeuses, & les plantes qui servent contre leur venin.* C'est du même Macer que parle encore l'Auteur des distiques de Caton, lors qu'il dit 5 *que Macer nous apprendra en vers quelles sont les vertus des plantes.* On pourroit inferer de ce dernier temoignage, que Macer avoit écrit des qualitez de toutes les plantes en géneral, mais il y a plus d'apparence qu'il n'avoit eu en vuë que celles qui servent contre les venins. C'est ce qu'Ovide insinue, dans les vers que l'on a citez, & ce que Quintilien a voulu remarquer, en disant 6 que Macer avois imité *Nicander*,

1 *Vide Salmas. Exercitat. Plinian. Edit. Traject. pag.* 897. & *Harduinum in Plinium.*

2 A cause d'Adonis. *Voyez la note suivante.*

3 Les laitues nuisent aux yeux, & sont fort contraires à ceux qui veulent voir le sexe, à ce que dit Dioscoride, *Liv.* 2. *Chap.* 165. Et Constantin César, Liv. 12. Chap. 13. Ce dernier ajoûte que les Pythagoriciens appelloient la laitue *Eunuque*. Athénée l'avoit dit avant lui. La fable dit qu'après qu'Adonis fut mort Venus le coucha sur des laitues. On infere de là que les laitues sont le tombeau de la volupté, dont Adonis étoit un emblême. Quelques Payens se faisoient un scrupule de religion de manger de cette sorte d'herbage, à cause de cette fable d'Adonis.

4 Sæpe suas volucres legit mihi grandior ævo
Quæque nocet serpens, quæ juvat herba Macer.

5 Herbarum vires Macer tibi carmine dicet.

6 *Institut. Orator. Lib.* 10. *Cap.* 1.

Depuis le commencement du Siecle xl jusqu'à l'An xl. de N.S J.C.

Nicander, autre Poëte Médecin, de qui l'on a parlé ci-devant, & qui s'étoit renfermé dans la seule matiere des venins, & des contrepoisons.

Ceux qui ont mis le nom de Macer au devant de cet ouvrage qui nous reste, où la plûpart des plantes les plus usuelles se trouvent décrites, n'ont pas pris garde à ce que l'on vient de dire. Mais ce n'est pas par cet endroit seul qu'on peut juger que c'est une piece supposée. Outre que l'Auteur cite Pline, & Galien, qui sont venus long-temps après Macer, ses vers sentent si peu le Siecle d'Auguste qu'il ne faut pas être fort habile Critique, pour voir qu'ils ne sont pas de ce temps-là. Ils ne sont pas, par la même raison, de ce *Macer* auquel Pline le jeune a écrit (*Liv.* 3. *Epist.* 5.) comme l'a cru Atrocianus (Commentar. in Æmil. Macr.) 1 Un Auteur du Siecle passé nous apprend que le nom du faux Macer étoit Odobonus. Le veritable Macer mourut en Asie, comme on l'apprend de S. Jerôme. Servius remarque que ce même Macer avoit aussi écrit un poëme sur les abeilles.

On doit faire le même jugement d'un livre touchant *les Maladies des Femmes*, qui porte le nom d'un EROS, Affranchi, & Médecin de Julie fille d'Auguste. Le stile n'est nullement du temps d'Auguste; & ce ne peut pas même être une version de l'original de ce Médecin, qu'ont pourroit supposer avoir écrit en Grec, puis que Galien y est cité, aussi bien qu'un certain *Cophon*, qui est un Auteur du quatorzième ou du quinzième Siecle. Il paroît d'ailleurs, par quelques endroits de ce livre, que l'Auteur étoit Chrétien.

Le nom de TROTULA, que quelques-uns donnent à ce même Auteur, semble être un nom de femme. L'on n'en sauroit douter, après avoir lu le Chapitre vintième du livre dont il est question, où il est parlé *d'une femme nommée Trotula, qu'on avoit appellée pour traiter une jeune fille d'un mal de mere.* Tiraqueau met, comme on l'a vu 2 ci-devant, une *Trota*, ou *Trotula* entre les femmes qui ont exercé la Médecine, & il ajoûte qu'elle étoit de *Salerne*, & qu'elle avoit écrit *des Maladies des Femmes.* Si c'est à cette femme que l'on doit attribuer le livre en question, c'est en vain que 3 quelques Savans se peinent, pour trouver l'origine du mot *Trotula*, qu'ils croyent un mot corrompu, formé de *Ero Julia*, ou *Eros Juliæ.* Ce qui a fait naître ce soupçon c'est qu'on trouve dans une des Inscriptions, que Gruter a recueillies, le nom d'un *Eros* qui étoit Médecin d'une Imperatrice, & peut-être de *Livie.*

EROS AUGUSTÆ MEDICUS SPOSIANUS.

Si cet Eros a fait quelques écrits, nous ne les avons plus aujourd'hui. Il y a encore deux autres Inscriptions, où le même nom se trouve. On en rapportera une dans le Chapitre suivant. Voici la seconde:

L. APULEIUS L. L. EROS MEDICUS.

On

1 Gaudentius Merula. *Vide Fabricii Bibliothec. Latin.*

2 *Part* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 13.

3 *Adrian. Junius, Animadvers. Lib.* 6. *Cap.* 1. *Vide Rhodium in Scribon. Larg. & Fabric. Bibliothec. Latin.*

On dira auſſi un mot de ce dernier, dans le même Chapitre. Mais l'un des noms qu'il portoit nous oblige de remarquer ici qu'il y a eu ſous le Regne d'Auguſte un Apulée Celse, de *Centorvi* en Sicile, fameux Médecin. On ſait qu'il vivoit en ce temps là, & peut-être encore ſous Tibere, par un paſſage de *Scribonius Largus*, qui vivoit ſous Claude, où cet Auteur dit qu'*Apulée Celſe a été ſon précepteur, & celui de Valens.* Il nous eſt reſté quelques fragmens des livres d'un Apulée, dans l'ouvrage concernant l'*Agriculture*, qui a été attribué à l'Empereur *Conſtantin*. 1 Palladius & Servius le citent pareillement au ſujet de l'Agriculture. 2 On prétend d'ailleurs qu'il y a dans la Bibliotheque du Louvre un manuſcrit d'un livre intitulé, *De Remediis Salutaribus*, qui eſt d'Apulée, & où Pline eſt copié. Saumaiſe diſoit auſſi 3 *qu'il avoit un grand fragment tiré de ce même livre d'Apulée, où l'on trouve preſque mot à mot ce que Pline a écrit ſur la même matiere, enſorte*, ajoûte-t-il, *que ce manuſcrit m'a beaucoup ſervi à corriger des endroits de Pline qui paroiſſoient deſeſperez.* Si ce fragment de Saumaiſe, & le manuſcrit de la Bibliotheque du Roi ſont véritablement d'un Apulée, ce ne ſera pas d'Apulée Celſe, qui vivoit avant Pline, à moins que Pline ne l'eût copié.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Le livre *des remedes tirez des herbes*, qui eſt attribué à *Apulée de Madaure*, n'eſt pas mieux du premier Apulée; on doute même qu'il ſoit du dernier. Nous en parlerons ci-après.

Philotas, *d'Amphiſſa*, vivoit auſſi du temps d'Auguſte. Il étoit Médecin, & avoit fait ſes études à Alexandrie lors qu'Antoine y étoit. Il s'attacha depuis au fils aîné de ce dernier. 4 Plutarque, de qui nous tenons ceci, ajoûte que Philotas ſoupant un jour avec ce fils de Marc Antoine, déconcerta un certain autre Médecin, qui étoit de la compagnie, & qui étoit à charge à tout le monde par ſa préſomption, en lui faiſant ce Sophiſme: *Il faut faire boire de l'eau froide à ceux qui ont un peu de fiévre: Or tous ceux qui ont la fiévre ont un peu de fiévre: Il faut donc donner de l'eau froide à tous ceux qui ont la fiévre.* Ce Médecin, qui apparemment n'étoit pas grand Logicien, étant demeuré muet, le fils d'Antoine en eut tant de plaiſir, qu'il fit preſent à Philotas de tous les vaſes d'argent dont le buffet étoit chargé. On peut voir ce qui précede, & ce qui ſuit, qui ne fait rien à la Médecine, dans Plutarque. Celſe cite Philotas au ſujet de quelque médicament.

Il eſt auſſi parlé dans 5 Galien d'un *Philotas*, qui avoit décrit en vers la compoſition d'un médicament; mais je ne crois pas que ce ſoit le même, parce que ce Philotas de Galien ſemble être appellé *le compagnon de Criton*, dont Galien a parlé un peu auparavant. Or Criton vivoit ſous Trajan, comme on le verra ci-après.

Anaxilaus, de *Lariſſa* en Theſſalie, étoit un Philoſophe Pythagoricien, qui paſſoit pour Magicien, & qui en cette qualité fut chaſſé d'Italie par Auguſte, comme on l'apprend de S. Jerôme. Il étoit auſſi Médecin. La raiſon pour

1 *De Remed. horti vel agri, Titul.* 35. *Serv. in Georgic. Lib.* 2.
2 *Vide Harduin. in Plin. Lib.* 19. *Sect.* 18. *in notis & emendat.*
3 *Præfat. in Homonym. Mater. Medic.*
4 *In Antonio.*
5 *De Medicament. Local. Lib.* 5. *Cap.* 7.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

pour laquelle on l'accuſa de Magie, c'eſt parce qu'il faiſoit de certains jeux, ou de certaines choſes, qu'on croyoit alors ne pouvoir pas ſe faire naturellement. Il faiſoit, par exemple, que tous ceux qui ſe trouvoient à une aſſemblée ſembloient avoir comme des viſages de morts; ce qui étoit l'effet, à ce que dit Pline, de la vapeur d'un peu de ſoufre qu'il faiſoit brûler dans la chambre, où ces perſonnes étoient. Anaxilaus avoit écrit un livre intitulé παίγνια, c'eſt à dire *des jeux*, ou *des bagatelles*, qui eſt cité par S. Epiphane, & par S. Irénée.

Je crois qu'on pourroit encore placer en cet endroit PHILON de *Tarſe*, dont le temps paroît incertain. Galien dit [1] *que l'Antidote de* Philon, *ou le Philonium étoit en grande reputation depuis fort long-temps, & que ce médicament étoit un des premiers, & des plus anciens de ce genre.* Par les médicamens de cette ſorte on ne peut entendre que les Antidotes, tels que ſont le *Mithridat*, la *Theriaque*, la *Hiere*, & autres ſemblables. Je ne crois pas que la compoſition de Philon fût tout-à-fait auſſi ancienne que le Mithridat, mais elle alloit ſans doute de pair, pour le temps, avec la Hiere ſimple, qui avoit été inventée par Thémiſon, dont on a parlé ci-devant, & qui a vécu ſous le Regne d'Auguſte. La Thériaque étoit plus nouvelle, & ce ne fut que ſous Néron que l'on commença à la compoſer. Ce qui me fait croire que le Philonium étoit quelque peu poſtérieur au Mithridat, c'eſt qu'entre les qualitez que Philon donne à cette compoſition, il le fait propre pour la *Colique*. Or cette maladie n'a pas été conue ſous ce nom long-temps avant le Régne de Tibere, comme on l'a dit ci-devant, en parlant de la Médecine de Celſe Je ſoupçonne donc que Philon a vécu ſous Auguſte à peu près en même temps que Thémiſon, & les premiers diſciples d'Aſclépiade; ce qui n'empêche pas que Galien ne puiſſe avoir parlé du Philonium, comme d'une ancienne compoſition; puis qu'il n'a écrit qu'environ deux cens ans aprés le temps auquel je ſuppoſe que cette compoſition a été inventée.

Philon l'avoit écrite en vers Grecs Elégiaques, & d'une maniere énigmatique, enſorte qu'il falloit bien poſſéder la Mythologie, ou la Fable pour deviner ce qu'il vouloit dire. *Prenez*, diſoit-il, *des cheveux roux, & odorans du jeune garçon dont le ſang eſt encore répandu dans les champs de Mercure, le poids d'autant de dragmes que nous avons de Sens: du Nauplium Euboïque, une dragme: autant du meurtrier du fils de Menœtius, que l'on conſerve dans des ventres de brebis. Ajoûtez vingt dragmes de flamme blanche, & autant peſant de féves des pourceaux d'Arcadie: avec une dragme de la plante qui eſt fauſſement appellée racine, & qui vient d'un pays renommé à cauſe de Jupiter Piſſéen. Ecrivez pium, & ajoûtez à la tête de ce mot l'article maſculin des Grecs. Prenez dix dragmes de cette derniere drogue, & mêlez bien le tout avec l'ouvrage des filles du taureau d'Athenes.* On peut voir dans Galien l'explication de ce galimatias qui ſe réduit à ceci; qu'il faut prendre du Saffran, du Pyrethre, de l'Euphorbe, du Poivre blanc, de la Juſquiame, du Spica Nardi, & de l'Opium, le poids qui eſt marqué de chaque drogue, & incorporer tout cela avec du miel d'Attique.

Galien n'eſt pas le ſeul qui ait parlé de ce médicament, qui eſt encore commun aujourd'hui, Arétée, Paul Eginete, Aëtius, Oribaſe, & d'autres Auteurs en font pareillement mention. Celſe cite auſſi Philon, mais ce n'eſt qu'au ſujet

[1] *Ibidem, Lib. 9. Cap. 4.*

sujet d'un *collyre*, & il ne dit rien de son Antidote. Il y a neanmoins de l'apparence que c'est de Philon de Tarse, qu'il a tiré ce collyre. *Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N.S. J.C.*

1 Galien parle encore ailleurs d'un *Philon*, qu'il dit avoir été de la Secte Méthodique, & que nous avons placé en son rang; mais je ne pense pas qu'il doive être confondu avec le premier Philon, quoi que cette Secte ait pu commencer du temps de celui ci, que j'ai fait contemporain de Thémison. Il y a du moins eu un autre Philon Méthodique, comme on l'a remarqué ci-devant, qui vivoit du temps de Plutarque, & qui étoit son ami. Ce qui persuade que ce dernier Philon étoit de cette Secte, c'est qu'il se servoit des mêmes raisons que les Méthodiques; soûtenant, comme il faisoit, 2 *que la soif ne vient pas de ce que le corps manque d'humidité, mais d'un changement qui s'est fait auparavant dans les pores, qui ont pris une autre figure, & une autre disposition.* Il semble qu'il raisonnoit un peu plus que ne faisoient les Méthodiques, mais outre qu'il n'explique pas en quoi consiste cette disposition, comme les Méthodiques n'étoient pas tous d'accord entr'eux, il y en avoit parmi eux qui poussoient le raisonnement un peu plus loin que les autres.

Nous avons une autre remarque à faire, touchant ce Philon ami de Plutarque, c'est qu'il en est parlé 3 en un autre endroit du même Auteur, où les differentes éditions Grecques ne s'accordent pas. Celle que Xylander a suivie, fait dire à Plutarque, *que Philon appelloit certaines compositions les mains des Dieux*; & dans l'édition sur laquelle Adrianus Junius a fait sa traduction, Plutarque attribue à Erasistrate d'avoir donné le même nom aux mêmes compositions, *les compositions*, dit-il, *qu'Erasistrate a appellées les mains des Dieux.* Or ni l'une ni l'autre de ces éditions n'ont, à mon avis, rencontré le vrai sens de l'Auteur. La maniere dont 4 Tiraqueau cite ce même passage me semble la meilleure. Plutarque propose en cet endroit cette question : *Si lors que l'on mange de diverses sortes de viandes dans un repas, la coction, ou la digestion se fait mieux?* On dispute là-dessus pour & contre, & l'un des disputans parle ainsi, selon Tiraqueau: *Si vous blâmez si fort tous les mélanges, ne reprenez pas seulement Philon lors qu'il nous donne à manger, reprenez le encore lors qu'il mêle* (ou qu'ils mêlent, c'est à dire, les Médecins) *un grand nombre de drogues, pour faire ces sortes de compositions Royales, ou ces Antidotes qu'on a appellé les mains des Dieux. Erasistrate censuroit l'absurdité, & le soin superflu de ceux qui mêloient ensemble des choses métalliques, des choses tirées des plantes, & d'autres tirées des animaux venimeux; de celles que la terre produit, & de celles qui se trouvent dans la mer. Il ajoûtoit qu'il valloit mieux laisser ces mélanges, & que la Médecine s'en tînt à l'usage de la ptisane, de la citrouille, & de l'hydrelæum*, &c. Voilà ce que dit Plutarque dans le texte que Tiraqueau a suivi, par où l'on voit qu'il n'attribue ni à Philon, ni à Erasistrate d'avoir appellé les Antidotes *les mains des Dieux.* En effet, ni l'un ni l'autre ne leur ont donné ce nom; c'est Hérophile qui en a été l'Auteur, comme Galien & Scribonius Largus le remarquent, & comme nous l'avons rapporté

1 *Method. Medend. Lib.* 1. *Cap.* 7.
2 *Symposiac. Lib.* 6. *Quæst.* 2.
3 *Ibidem, Lib.* 4. *Problem* 1.
4 *De Nobilitate, Cap.* 31. *Paragraph.* 477.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N.S. J.C.

rapporté 1 ci-deſſus. Neanmoins Tiraqueau lui-même n'a pas laiſſé d'attribuer en un autre endroit ces mêmes termes à Philon, & d'autres Savans ont fait la même faute après lui. J'ai cru devoir expliquer ce paſſage de Plutarque, parce qu'il concerne non ſeulement Philon, mais encore Eraſiſtrate & Hérophile, deſquels nous avons parlé ci-devant.

Je ne ſai ſi *Herennius Philo*, qui eſt cité par 2 Etienne de Byzance, comme ayant écrit quelques livres de Médecine, eſt different de Philon le Méthodique duquel nous venons de parler. Mais je ne ſuis pas de l'avis d'un 3 Auteur moderne, qui confond ce troiſième Philon avec Philon de Tarſe. Je ne ſai ſur quoi ſa conjecture peut être fondée; mais comme on recueille d'un paſſage de l'un des livres d'Herennius Philo, cité par le même Etienne de Byzance, qu'il a vécu après quelques diſciples d'Aſclépiade qui ſont nommez dans ce paſſage, il doit être moins ancien que le premier Philon. Je ne ſaurois dire non plus ſi le *Philon*, que 4 Saint Epiphane compte entre les Auteurs qui ont écrit *des plantes*, eſt different des autres. S'il étoit le même que Philon de Tarſe, il y a de l'apparence que Dioſcoride l'auroit cité, comme il cite d'autres Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere.

Il faut joindre aux Médecins, qui ont vécu ſous Auguſte, 5 *Artorius*, 6 *Caſſius*, 7 *Themiſon*, & la plûpart des autres diſciples d'Aſclépiade deſquels il a été parlé ci-devant. Je ne ſai même ſi l'on ne pourroit point mettre ici un FLORUS, duquel 8 Aëtius dit *qu'il étoit Médecin de la mere de Druſus*. Il y a eu plus d'un Druſus; mais le fils de Livie femme d'Auguſte a été le plus fameux.

Il y eut auſſi de très-bons *Chirurgiens* ſous le même Empereur; un TRYPHON le pere, & un EUELPISTUS, fils de *Phleges*. Celſe, qui les nomme, parle auſſi d'un MEGES, qu'il regarde comme le plus habile de tous ceux de cette profeſſion. Nous apprenons de Galien que ce Méges étoit de Sidon; & l'on recueille de ce qu'en dit Celſe, qu'il avoit demeuré à Rome. On ne dira rien touchant la maniere dont chacun de ces trois Chirurgiens travailloit dans ſon art, parce qu'on n'a pas là-deſſus des particularitez fort conſiderables. On a rapporté les noms de quelques autres fameux Chirurgiens dans la ſeconde Partie, Livre premier, Chapitre dixième. Et pour ce qui regarde la Chirurgie voyez ci-deſſus, *Part. 2. Liv. 4. Sect. 2. Chap. 5.*

Il n'y a pas de doute qu'il n'y ait eu un beaucoup plus grand nombre d'habiles Médecins ſous l'Empire d'Auguſte, qui a été fort long, mais ils ne ſont pas conus.

1 *Part. 2. Liv. 1. Chap. 6.*
2 *In voc. Dyrrhachium, & Cyrtus.*
3 *Berkelius in Steph. Byzantin.*
4 *De Hæreſib. Leb. 1.*
5 *Part 2. Liv. 3. Chap. 11.*
6 *Ibidem.*
7 *Part. 2. Liv. 4. Sect. 1. Chap. 1.*
8 *Aët. Tetrab. 2. Serm. 3. Chap. 108.*

CHAPI-

CHAPITRE II.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N.S. J.C.

Des ESCLAVES qui ont pratiqué la Médecine ; & du temps auquel on a commencé de voir des Médecins de familles Romaines. On parle auſſi des emplois que l'on donnoit anciennement aux eſclaves, par rapport à ce même Art ; & en particulier de ceux que l'on appelloit Parabolani.

LA condition ſervile d'Antonius Muſa, dont il a été parlé au Chapitre précedent, nous fournit une occaſion de placer en cet endroit les Médecins Eſclaves. 1 Quelques Modernes ont ſoûtenu qu'il n'y avoit que des Eſclaves, qui exerçaſſent la Médecine à Rome dans le temps des premiers Empereurs, & même aſſez long-temps après. Voici les paſſages qu'ils citent pour prouver ce qu'ils avancent. Le premier eſt de Seneque : 2 *Domitius*, dit cet Auteur, *commanda à un de ſes eſclaves, qui étoit Médecin, qu'il lui donnât du poiſon.* Le même Auteur ajoûte un peu après : *Domitius vécut, ayant obtenu la vie de Céſar, mais qu'un Eſclave l'avoit ſauvé le premier, en lui donnant un médicament pour le faire dormir au lieu du poiſon que Domitius lui avoit demandé.* Voici encore un paſſage ſur le même fait, qui eſt de Suetone : 3 *Domitius eut tant de peur de la mort, qu'il avoit ſouhaitée dans le deſeſpoir de ſes affaires, qu'il prit des médicamens pour vomir le poiſon qu'il avoit pris en cette occaſion, & dont il ſe repentoit. Il donna même la liberté à un eſclave, qui avoit préparé exprès ce poiſon d'une maniere qu'il en fut moins nuiſible.*

Dans l'un & dans l'autre de ces paſſages, on trouve un eſclave Médecin. On tire une troiſième preuve de la harangue de Ciceron pour le Roi *Déjotarus*, où il eſt parlé d'un Médecin nommé *Phidippus*, qui étoit auſſi eſclave. C'eſt le même que nous avons compté entre les Médecins contemporains d'Aſclépiade. On employe auſſi le témoignage d'Oroſe, pour prouver qu'il y avoit à Rome des Médecins de condition ſervile du temps d'Auguſte : 4 *La quarante-huitième année de l'Empire de Céſar Auguſte*, dit cet Auteur, *il y eut une ſi grande famine à Rome, que Céſar commanda que l'on fît ſortir de la ville tous les étrangers, & un très-grand nombre d'eſclaves ; du nombre deſquels on excepta les Médecins & les Précepteurs.* Suetone fournit encore un autre paſſage, où il eſt parlé d'un Médecin de la même condition, en ces termes : 5 *Je vous envoye encore avec lui un de mes eſclaves qui eſt Médecin.* On apporte de plus des autoritez tirées des Juriſconſultes : 6 *Lucius Titius a diſpoſé ainſi par ſon teſtament. Je vous recommande mes Médecins, un tel, & un tel. Il dépendra de vous de les garder comme de bons Affranchis, & Médecins. Si je leur avois donné leur liberté,*

1 *Robertellus, Lempſterus, & d'autres.*
2 *De Beneficiis, Lib. 3. Cap. 24.*
3 *In Nerone, Cap. 2.*
4 *Lib. 7. Cap. 2.*
5 *In Caligula, Cap. 8.*
6 Lucius Titius ita teſtamento cavit : Medicos tibi commendo illum, & illum. In tuo judicio erit ut habeas bonos libertos, & Medicos. Quòd ſi ego eis libertatem dediſſem, veritus ſum quod ſorori meæ cariſſimæ fecerunt Medici ſervi ejus, manumiſſi ab ea, qui ſalario expleto reliquerunt eam. *Scævola, Leg. 41. Paragraph. 6.*

Depuis le commencement du Siècle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

j'aurois craint qu'il ne vous arrivât la même choſe qu'à ma chere ſœur, qui ayant mis en liberté ſes Médecins eſclaves, en fut abandonnée après qu'elle leur eut payé leur ſalaire. On cite enfin des vers de Claudien où il dit, 1 *que les Romains étant en guerre avec Pyrrhus, le Conſul Fabricius refuſa de ſe prévaloir de la perfidie d'un eſclave de ce Roi, qui offroit de l'empoiſonner, & renvoya cet eſclave à ſon maître, diſant que ce n'étoit pas de cette maniere qu'il faiſoit la guerre.* Cet eſclave étoit, dit-on, Médecin, comme on le recueille de ce que Florus, Plutarque, Aurelius Victor, & Eutrope, qui rapportent le même fait, imputent cette méchante action à un Médecin de Pyrrhus, & de ce que quelques autres Auteurs l'ont attribuée à *Nicias*, Médecin du même Roi, dont nous avons parlé dans la ſeconde Partie.

Voilà ce que les Auteurs modernes qu'on a citez, diſent pour appuyer leur ſentiment. On peut même ajouter 2 un paſſage de Diogene Laërce par où il paroit qu'il y avoit des eſclaves Médecins, même parmi les Grecs, long-temps avant le commencement de la Monarchie Romaine. On ne peut pas nier que toutes ces autoritez ne prouvent qu'il y a eu des eſclaves Médecins, ou des eſclaves qui exerçoient 3 quelques parties de la Médecine ; nous en nommerons même encore quelques-uns. Mais je ne vois pas que l'on en puiſſe inferer qu'il n'y eût point alors de Médecins, d'une autre condition. Il n'y a qu'à voir ce que l'on a dit ci-devant de ceux qui ont introduit la Médecine à Rome, pour être convaincu que ce n'eſt pas à des eſclaves que Rome eut cette obligation, mais à des Grecs de condition libre, tels qu'étoient *Archagathus*, & *Aſclépiade*. On peut encore mettre au même rang celui qui fut pris avec Jules Céſar par des Pirates, comme on l'apprend de Suetone, & comme on l'a remarqué ci-deſſus. Si ce Médecin avoit été eſclave, il ſemble que Plutarque, qui rapporte le même fait, ne l'auroit pas appellé *l'ami de Céſar*. 4 Robortellus, qui a ſenti cela, a voulu changer le texte de Suetone, & au lieu que cet Hiſtorien dit que Céſar fut pris *cum uno Medico*, avec un *Médecin*, il veut qu'on liſe, *cum uno amico*, avec un *ami* ; mais on peut voir comme 5 Caſaubon redreſſe Robortellus ſur ce ſujet, & les paſſages qu'il rapporte, où d'autres Médecins ſont appellez les amis des Princes, des Princeſſes, & des Empereurs.

Quand on répondroit que la qualité d'eſclave, ou du moins celle d'Affranchi, n'empêchoit pas ceux de cet ordre, qui ſe rendoient recommandables par leurs belles qualitez, d'avoir part à l'amitié des Grands, & des perſonnes du mérite le plus diſtingué ; témoin les habitudes que *Térence* avoit avec *Scipion*, & avec *Lælius*, & les liaiſons de *Muſa* avec *Virgile*, & *Horace* Ce dernier, qui étoit lui-même fils d'Affranchi, étoit auſſi fort avant dans la faveur de

1 Noxia pollicitum Domino miſcere venena.
Fabricius Regi, nudata fraude, remiſit
Infeſto quem Marte petit, bellumque negavit
Per famuli patrare nefas ——— *Claudian. de Bello Gildonico.*

2 *In Diogene, Lib. 6. Segm.* 30.

3 On verra dans ce même Chapitre, que ces eſclaves, qu'on appelloit Médecins, n'étoient pas tous Médecins proprement dits.

4 *Annotat. ad utriuſque linguæ Auctores, Lib.* 1. *Cap.* 21.

5 *Voyez Caſaubon ſur Suetone, & ci-deſſus, Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 11. *&* 12. *Ibidem, Liv.* 4. *Sect.* 1. *Chap.* 12. *& ci-après, Part.* 3. *Liv.* 1. *Chap.* 3.

de Mecénas, & dans celle d'Auguſte qui l'appelle ſon ami dans une de ſes lettres. Quand on répondroit, dis-je, que par ces raiſons le Médecin de Jules Céſar pouvoit être l'ami de cet Empereur, on ne peut pas préſumer qu'Archagathus ni Aſclépiade fuſſent de condition ſervile. Ils étoient d'un pays où, de l'aveu de tout le monde, la Médecine étoit ordinairement entre les mains de perſonnes libres. Les Athéniens avoient même fait un Arrêt, comme on l'a vu 1 ci-deſſus, par lequel il étoit défendu aux eſclaves, & aux femmes d'exercer cette profeſſion. Je veux que cet Arrêt ne ſe ſoit pas toûjours obſervé, & qu'il ne regardât pas toute la Grece, puis qu'il paroit par le paſſage de Diogene Laërce que l'on a cité, qu'il y avoit auſſi parmi les Grecs des Médecins eſclaves, on ne laiſſeroit pas d'être ridicule de ſoûtenir que tous les Médecins de ce pays-là étoient de cette condition. Il en eſt de même à l'égard des Médecins de Rome, ou d'Italie.

Depuis le commencement du ſiecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Mais ſans s'attacher à Archagathus & à Aſclépiade ſeuls, l'Edit de Jules Céſar, que l'on a rapporté, par lequel il donnoit la Bourgeoiſie de Rome à tous les Médecins qui y étoient, & ceux qui viendroient s'y habituer, ſuffit pour prouver que la Médecine n'y étoit pas exercée par des eſclaves ſeulement. L'Edit de cet Empereur dût faire venir des Médecins, de toutes parts, & particulierement de la Grece, qui en étoit pleine. Les Grecs furent effectivement les premiers qui porterent la Médecine à Rome avec les autres ſciences, comme on l'a remarqué ci-deſſus, & ils furent preſque les ſeuls qui y exercerent cette profeſſion avec éclat pendant quelque temps; mais les lettres s'étant enſuite plus généralement répandues en Italie, on ne tarda pas beaucoup à voir des Médecins Romains de très-bonnes familles, & qui furent en reputation.

Pline ſemble aſſûrer le contraire lors qu'il dit, 2 *que la Médecine eſt le ſeul des Arts de la Grece que la gravité Romaine n'avoit pas encore exercé, nonobſtant le grand profit qu'on y faiſoit;* mais il s'explique immédiatement après, lors qu'il ajoute, *qu'il y a eu très-peu de Romains qui ſe ſoient mêlez de la Médecine.* Il y avoit peu de Romains au prix des autres, mais on ne peut pas dire qu'il n'y en eût du tout point. Il y en auroit ſans doute eu davantage; mais le même Auteur nous apprend, 3 *que le petit nombre de ceux de cette ville, qui avoient embraſſé la Médecine, avoient d'abord paſſé chez les Grecs*, c'eſt à dire, avoient écrit en Grec, *s'étant apperçus que ceux qui traitoient la Médecine autrement qu'à la Grecque, n'étoient pas à peu près autant eſtimez que les autres.* La raiſon pourquoi les Médecins Romains étoient peu conſiderez lors qu'ils parloient Latin, ou qu'ils écrivoient en leur langue maternelle, eſt remarquable; *c'eſt*, dit Pline; *parce que le peuple a acoûtumé de faire le moins d'eſtime des conſeils qu'on lui donne pour ſa ſanté, lors qu'il entend le mieux ce qu'on lui dit ſur ce ſujet.*

On voit par ce paſſage de Pline, quelle étoit la cauſe qui éloignoit au commencement les Romains de l'exercice de la Médecine. C'eſt qu'on n'avoit pas bonne opinion d'eux, ou qu'ils ne s'eſtimoient pas reciproquement, ſoit par la

1 *Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 13.

2 Solam hanc artium Græcarum nondum exercet Romana gravitas in tanto fructu. *Lib.* 29. *Cap.* 1.

3 Pauciſſimi Quiritium attigêre, & ipſi ſtatim ad Græcos transfugæ; imò verò auctoritas aliter quam Græcè eam tractantibus, etiam apud imperitos experteſque linguæ, non eſt. Ac minùs credunt quæ ad ſuam ſalutem pertinent, ſi intelligunt. *Plin. Ibidem.*

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N.S. J.C.

la raiſon que cet Auteur en allegue, ſoit que veritablement les Grecs fuſſent plus propres à cela qu'eux, ce qui eſt le plus vraiſemblable. Il faut ajoûter à cela, que les Romains, fiers de leur grande puiſſance, & qui avoient la plûpart l'eſprit tourné du côté des armes, ou des affaires politiques, ne penſoient guere à s'attacher à un mêtier ſi rebutant & ſi ingrat qu'eſt pour l'ordinaire celui de la Médecine. Cette derniere raiſon étoit aſſez forte toute ſeule, quand il n'y en auroit point eu d'autres, pour les obliger à renvoyer ce fardeau ſur des étrangers. Il ſe trouva pourtant quelques Romains, qui voulurent bien le porter, mais outre qu'ils furent en petit nombre, ils ne commencerent guere à paroître que ſur la fin du Regne d'Auguſte, & ſous celui de Tibere. Pline en nomme quelques-uns de ces derniers, dont nous parlerons au Chapitre ſuivant. A l'égard de ceux qui ont pu vivre ſous Auguſte, je compte quelques-uns des Sectateurs d'Aſclépiade, comme *Julius Baſſus*, & *Sextius Niger*; & je ne ſai même ſi ce ne ſont point ceux que Pline déſigne, lors qu'il parle des Médecins Romains qui ont écrit en Grec. Ceux-ci, comme on l'a vu, avoient écrit en cette langue, & c'eſt de cet Auteur que nous l'apprenons ailleurs. On doit leur joindre *Caſſius* dont il a été parlé en même temps que des deux autres, auſſi bien que *C. Valgius* & *Macer*, qui vivoient, comme on l'a vu au Chapitre précedent, ſous le même Régne.

Ce que l'on vient de dire des Romains, qui ont exercé la Médecine chez eux, prouve encore fortement qu'il y avoit alors d'autres perſonnes que des eſclaves qui ſe mêloient de cette profeſſion. La choſe me paroit ſi claire, que ce n'eſt pas la peine de s'y arrêter davantage. Je citerai ſeulement, pour finir, un paſſage de Ciceron qui fait voir que la Médecine étoit de ſon temps regardée à Rome comme un art que les perſonnes libres pouvoient exercer ſans s'abbaiſſer. *Les Arts*, dit-il, *qui demandent une grande conoiſſance, ou qui ne ſont pas d'une médiocre utilité, comme la Médecine, comme l'Architecture, comme tous les autres Arts qui enſeignent des choſes honêtes, ne deshonorent point ceux qui les exercent, lors qu'ils ſont d'une condition à laquelle ces profeſſions conviennent.* (*Officior. Lib.* 1. *Cap.* 42.)

Ce n'eſt pas, comme on l'a déja avoué, qu'il n'y eût à Rome, & ailleurs des eſclaves Médecins, ſoit qu'ils euſſent appris leur mêtier étant déja eſclaves, ſoit qu'étant nez libres ils fuſſent tombez dans l'eſclavage par quelque malheur. L'Hiſtoire de Muſa qui a donné ſujet à traiter de cette matiere, & les paſſages qu'on a citez le juſtifient. On trouve même les noms de quelques-uns de ces eſclaves dans les livres des Anciens, & dans les Inſcriptions qui ſe ſont conſervées. Celle qui ſuit eſt d'un eſclave de l'Empereur Tibere.

TI. LYRIUS TI. CÆSARIS
AUG. SER. CELADIANUS
MEDICUS OCULARIUS
PIUS PARENTIUM SUORUM, &c.

Je ne ſai ſi ce n'eſt point le même qui eſt nommé *Illyrius* dans une autre Inſcription, & qui étoit auſſi *Médecin Oculiſte*, & eſclave du même Empereur. On trouve encore les Inſcriptions ſuivantes:

C N.

[1] *Vide Gruterum, & Rhodium in Scribon. Larg.*

CN. HELVIUS CN. L. IOLA
MEDICUS OCULARIUS.
Q. CLODIUS Q. L. NIGER.
MEDICUS OCULARIUS
SIBI &c.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

La lettre L. avec un point à côté, marque que ces Médecins étoient des Affranchis, *Liberti*. Nous avons rapporté 1 ci-devant une Epitaphe d'un *Sabinus* Affranchi, qui étoit un Médecin d'une autre espece, *Medicus fora multa secutus*, un Coureur de marchez, ou un Vendeur d'Antidotes. Nous avons aussi fait mention d'un 2 P. Numitorius Asclepiades, Affranchi, & Sextumvir de Verone. Il est parlé de la même charge dans l'Inscription suivante, & du gain qu'avoit fait dans la Médecine celui de qui est cette Inscription :

3 P. DECIMIUS P. L. EROS
MERULA MEDICUS
CLINICUS CHIRURGUS
OCULARIUS VI. VIR
HIC PRO LIBERTATE DEDIT HS. IↃↃↃ
HIC PRO SEVIRATU IN REMP.
DEDIT HS ↀↀ
HIC IN STATUAS PONENDAS IN
ÆDEM HERCULIS DEDIT HS. ⅭⅭⅭ
HIC IN VIAS STERNENDAS IN
PUBLICUM DEDIT HS. ⅭⅭⅭ IↃↃ ↀↀ
HIC PRIDIE QUAM MORTUUS EST
RELIQUIT PATRIMONI
HS. ↀ ⅭⅭ

C'est à dire, *Publius Decimius Eros Merula, Affranchi de Publius* &c. *Médecin Clinique, Chirurgien Oculiste, & Sextumvir, a donné pour acheter sa liberté sept cent Sesterces. Il a payé à la République pour la charge de Sextumvir, deux mille Sesterces. Pour des Statues qu'il a fait mettre dans le temple d'Hercule, trente mille Sesterces. Pour paver les rues, ou les chemins, trente-un mille quatre cens Sesterces. Et le jour devant sa mort, il a laissé de patrimoine dix-neuf mille Sesterces.* La premiere chose qu'il faut remarquer touchant cette Inscription, c'est qu'on ne sait pas bien ce que signifient les marques ajoûtées aux Sesterces des dernieres sommes, & que ce n'est que sur une conjecture de Scaliger que l'on suppose qu'elles font chacune le nombre de dix mille. La seconde remarque qu'il faut faire, c'est que comme il y avoit de grands & de petits Sesterces, & que les premiers valoient mille fois autant que les derniers, cela fait varier la somme,

1 *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 9.

2 *Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 10. On trouvera encore quelques autres Inscriptions concernant des Affranchis Médecins, dans le Chap. 1. du Livre suivant.

3 *Vide Mercurial. Var. Lectiones, Lib.* 3. *Cap.* 22. & *Rhod. in Scribon. Larg. Compos.* 37.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'a l'An xl. de N. S. J. C.

somme, portée par cette Epitaphe, à la même proportion. S'il s'agit ici du grand Sesterce qui valloit environ cent livres monoye de France, cet Esclave auroit gagné huit millions trois cens dix mille livres, ce qui n'est pas croyable. Il paroit même par l'emploi qu'il fait de chaque somme qu'il n'a pas entendu des grands Sesterces. On ne croira jamais, par exemple, qu'un esclave ait payé à son Maitre deux cens mille livres pour sa liberté, & encore moins qu'il ait dépensé trois millions en statues pour orner un Temple. Il y a bien plus d'apparence qu'il faut compter sur les petits Sesterces. A ce compte il auroit gagné seulement huit mille trois cens dix livres en tout, & n'auroit pas été si riche que quelques Savans l'ont cru.

Mercurial écrit le nom de ce Médecin avec un H. *Héros*. On trouve dans Galien un *Héron*, qu'il appelle *Oculiste*, & que Rhodius pretend être le même que celui dont on vient de parler. Celse fait aussi mention de deux *Hérons* Chirurgiens, comme on l'a vu 1 ci-dessus. Au reste celui de qui est l'inscription qu'on a luë, ne prenoit pas seulement le titre de *Chirurgien Oculiste*, il se disoit d'ailleurs *Médecin Clinique*, c'est à dire, *Médecin*, au sens que ce mot se prend aujourd'hui, comme nous l'avons expliqué 2 ci-devant.

Ceux dont il est parlé dans les trois Inscriptions précedentes, se disoient simplement *Médecins Oculistes;* par où l'on void qu'ils n'embrassoient pas toute la Médecine. Ceux que Suetone, & les autres Auteurs qu'on a citez, appellent Médecins, pouvoient aussi n'être pour la plûpart que des Chirurgiens, ou de ceux qui exerçoient la Pharmaceutique. Car encore que l'on n'ait pas nié qu'il y eût alors quelques esclaves qui exerçoient la Médecine proprement dite, il est certain que le plus grand nombre d'entr'eux rempliſſoient seulement les fonctions de la Médecine, qu'on peut appeller 3 *ministrante.*

Dès les commencemens de la Médecine, chaque Médecin avoit eu ses valets qu'il faisoit travailler sous ses yeux, comme on l'a remarqué 4 ci-devant. Et quoi que la Médecine eût été partagée en trois professions differentes, dans le temps qu'on a désigné au même endroit, il y avoit toûjours des Médecins qui faisoient préparer des médicamens dans leurs maisons, & qui employoient à cet office leurs esclaves, aussi bien qu'aux operations de la Chirurgie. Il arrivoit de là que ces mêmes esclaves, après avoir bien servi leurs Maitres, étoient souvent mis en liberté, & exerçoient ensuite de leur chef les parties de la Médecine qu'ils avoient appriſes auparavant.

Cassius, duquel on a parlé 5 ci dessus, avoit un valet nommé *Atimetus* qui lui composoit ses médicamens. 6 Rhodius croit que c'est le même dont il est parlé dans l'Inscription suivante,

P. ATTIUS ATIMETUS
AUG. MEDICUS AB OCUL.
H. S. E.

Il

1 *Part.* 2. *Liv.* 2. *Chap.* 10.
2 *Part.* 1 *Liv.* 1. *Chap.* 13.
3 *Voyez ci dessus, Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 9.
4 *Ibidem.*
5 *Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 11.
6 *In Scriben. Larg. Compos. CXX.*

Il y a une choſe touchant cet eſclave de Caſſius dans Scribonius Largus, qui a fait de la peine à quelques Critiques, c'eſt que cet Auteur l'appelle *Legatus Tiberii Cæſaris*, Envoyé de l'Empereur Tibere. Lipſe a cru qu'il falloit lire *Legatus Tiberio-Cæſari*, legué à Tibere, comme ſi Atimetus avoit été legué par teſtament à cet Empereur. Mais je ſuis de l'avis de Rhodius, qui croit que l'emploi d'*Envoyé* n'étoit pas incompatible avec la qualité d'*Affranchi*, qu'Atimetus pouvoit avoir acquiſe, pluſieurs Affranchis ayant été employez à des miniſteres fort importans, ſous les Empereurs Romains. On trouve auſſi 1 un *Atimetus* cité par Galien, au ſujet d'un remede pour les yeux; & l'on a parlé 2 ci-devant d'un *Julius Atimetus* dont le nom ſe trouve dans une Inſcription que nous avons rapportée au même endroit. Celle qui ſuit, & qui eſt à Rome dans le Palais Farneſe, fait encore mention d'un *Atimetus*, que Rhodius prend auſſi pour le premier. C'eſt une fort jolie Epitaphe de la femme du même Atimetus, qui s'appelloit, dit-on, *Homonæa*.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

MORTE EST MIHI TRISTIOR IPSA
MOEROR ATIMETI CONJUGIS ILLE MEI.

Il faut enfin ajoûter à ces Inſcriptions, ſans les autres que l'on pourroit encore rapporter, celles dont il eſt parlé dans le Chapitre précedent. Il y en a une d'un *L. Apulejus L. L. Eros*, qui pourroit bien avoir été un Affranchi de *Luce Apulée le Philoſophe*. Ce ne ſeroit pas le ſeul Médecin qu'il auroit eu entre ſes eſclaves. Il parle lui-même d'un *Themiſon* qu'il appelle Médecin, & qui étoit à ſon ſervice.

Pour revenir à ce que nous avons commencé de dire touchant les occupations des eſclaves par rapport à la Médecine, il faut encore ſavoir que la maniere dont elle ſe pratiquoit anciennement, ayant fourni de l'occupation à beaucoup plus de perſonnes qu'on n'en employe aujourd'hui pour le même ſujet, ce fardeau tomboit aſſez naturellement ſur les eſclaves. La Médecine *Gymnaſtique*, dont on a parlé dans la premiere Partie, en occupoit ſeule un fort grand nombre. Combien ne falloit-il pas de gens pour ſervir ceux qui ſe baignoient, & ceux qui ſe faiſoient oindre, frotter &c. Les *Bains*, en particulier, étoient adminiſtrez par les 3 *Baigneux*, qui avoient ſous eux 4 ceux qui devoient entretenir le feu ſous les chaudieres, & prendre ſoin que l'eau du bain fût comme on la demandoit, & ceux qui avoient la charge de tenir propre le bain, & tout ce qui en dépendoit. On leur donnoit le nom de *Mediaſtini*. Il ſemble que cet office étoit à peu près le même que celui des *Souillons*, ou des *Marmitons*. Néanmoins il ſe trouve quelques Epitaphes où on ne l'a pas jugé ſi abjet qu'on n'en ait voulu faire parade.

1 *De Compoſit. Pharmacor. Local. Lib. 4. Cap. 7.*
2 *Part. 2. Liv. 3. Chap. 13.*
3 *Balneatores.*
4 *Fornacatores.*

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N.S. J.C.

1 DIIS MANIBUS S.
TITO FLAVIO OLENO
SERVO ET PROCURAT.
BALNEI T. FLAVI AUG.
VCT. MEDIASTINO
VIX. ANN. IX. MEN.
VII. D. VIII.
TITUS FLAVIUS T. L.
POLYMNESTUS.
MEDIASTINUS.
AUG. N. FAC. CUR.

Je ne ſai ſi *Procurator Balnei* étoit un ſynonime de *Mediaſtinus*, ou ſi c'étoit un emploi plus relevé. Ceux qui étoient commis ſur les bains s'appelloient *Præfecti balneis*. On peut voir dans l'Auteur que nous avons cité, quelques Inſcriptions, où il eſt fait mention de ces derniers, qui n'étoient pas du rang des eſclaves. A l'égard du mot VCT. je penſe qu'il ſignifie 2 *Unctor*. Au reſte les deux perſonnages, dont il eſt parlé dans l'Epitaphe que l'on vient de lire, étoient apparemment des eſclaves, ou des affranchis de Veſpaſien, ou de ſes fils, comme le nom & le prénom de *Titus Flavius* le montrent; ce qui rendoit leur office plus conſiderable que s'ils avoient ſervi de ſimples particuliers, en la même qualité. Il y avoit auſſi des valets, pour garder les habits de ceux qui ſe baignoient. On appelloit ces valets *Capſarii*.

L'application des huiles, des onguens, & des parfums liquides dont on ſe ſervoit ſoit après le bain, ſoit autrement, occupoit autant de perſonnes que le bain même. Ceux qui faiſoient profeſſion d'adminiſtrer ces onguens, ou ces huiles tant aux malades qu'aux ſains, ſe faiſoient appeller *Jatralipta*, c'eſt à dire, *Médecins oignans*. Ils avoient ſous eux ceux qu'on nommoit ſimplement *Aliptæ*, en Grec, & *Unctores*, ou *Reunctores*, en Latin, quoi que le mot *Alipta* ſe prît auſſi quelquefois pour *Jatralipta*. Ces gens-là qui ne ſervoient qu'à oindre, doivent bien être diſtinguez de ceux qu'on appelloit *Unguentarii*, ou *Ungentarii*, qui étoient ceux qui vendoient les huiles & les onguens, & de ceux qui ſe nommoient 3 *Olearii*, qui étoient des eſclaves, qui portoient le pot à l'huile après leurs Maîtres en allant au bain.

Après avoir oint, & avant qu'on oignît, on frotoit & on racloit la peau, ce qui étoit l'office des Froteux, *Fricatores*. Ils ſe ſervoient pour cela d'un inſtrument appellé *Strigil*, qui étoit comme une eſpece de cuiller de bois, de corne, de fer, ou autre matiere. On peut en voir la figure dans Mercurial, & dans Pignorius. Cet inſtrument étoit particulierement néceſſaire pour décraſſer la peau, & pour en ôter les reſtes de l'huile, & même de la poudre dont on ſe couvroit après s'être fait oindre, lors qu'on vouloit lutter, ou faire quelque autre exercice.

Les

1 *Vid. Mercurial. de Arte Gymnaſt. pag.* 94. *Edit. Friſii.*
2 On explique ce terme dans l'Article qui ſuit.
3 *Salmaſ. de Homonym. Hyles Jatricæ, Cap.* 103.

Les *Jatraliptæ* avoient encore ſous eux des gens, qui faiſoient profeſſion de broyer, ou de manier doucement les jointures, ou les autres parties du corps, pour les ramollir, & les rendre plus ſouples. On appelloit ceux qui ſervoient à cela *Tractatores*. C'eſt de ces gens, & de leur remede que parle 1 Seneque, lors qu'il dit en s'échauffant contre l'abus qui ſe commettoit à cet égard: *Faut-il que je donne mes jointures à amollir à ces effeminez? Ou faut-il que je ſouffre que quelque femmelette, ou quelque homme changé en femme, m'étende mes doigts délicats? Pourquoi n'eſtimerai-je pas plus heureux un Mucius Scævola, qui manioit auſſi aiſément le feu avec ſa main, que s'il l'eût tendue à un de ceux qui font profeſſion de manier, ou de broyer les jointures.* Ce qui mettoit Seneque de mauvaiſe humeur contre cette eſpece de remede, & contre ceux qui le pratiquoient, c'eſt qu'ils le faiſoient la plûpart ſans néceſſité, & par pure délicateſſe. Les hommes employoient même quelquefois à cet office ces femmes que l'on appelloit *Tractatrices*. On peut voir ſur ce ſujet la deſcription que fait 2 Martial de la débauche d'un riche voluptueux.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Les onguens ne pouvant pas être commodément employez qu'on n'ôtat le poil, les Anciens ſe ſervoient pour cela premierement de *pinſettes*, & de *pierres-ponces*; mais lors que ces moyens n'étoient pas ſuffiſans, ils ſe faiſoient appliquer des amplâtres appellez 3 *Drapoces*, faits avec de la poix & de la reſine. On levoit ces emplâtres tout d'un coup, en ſorte que les poils s'arrachoient. Ils ſe faiſoient auſſi oindre avec des onguens appellez *Pſilothra*, qui faiſoient tomber les poils. Les hommes qui ſervoient à cet office étoient appellez *Dropaciſtæ*, & *Alipilarii*, & les femmes *Picatrices*, & *Paratiltriæ*.

Les *Barbiers*, appellez *Tonſores*, ſervoient auſſi en cette rencontre, mais ils n'étoient pas tous eſclaves. Quelques-uns d'entr'eux n'en avoient du moins pas l'équipage, comme on peut le recueillir d'un paſſage d'Ammian Marcellin. 4 *Un Barbier*, dit-il, *ayant été mandé pour venir couper les cheveux de l'Empereur Julien, comme cet Empereur vit entrer un perſonnage habillé fort proprement, il en fut ſurpris, & dit qu'il n'avoit pas demandé un Médecin, mais un Barbier.* Il ſe peut qu'en ce temps-la les Barbiers le portaſſent plus haut, qu'ils n'avoient fait au commencement de l'Empire.

Les femmes en avoient auſſi entr'elles qui exerçoient le même métier, & qui étoient appellées *Tonſtrices*. Il y en avoit une dans la Cour de Cléopatre, qui ſe nommoit 5 *Eras*, & qui étoit fort avant dans la faveur. Galien, ou l'Auteur du livre *de la Thériaque*, parle de deux autres femmes de chambre de Cléopatre, dont l'une s'appelloit *Næra*, & l'autre *Carmione*, qui avoient le même emploi.

1 An potius optem ut malaciſſandos articulos exoletis meis porrigam? ut muliercula, aut aliquis ex viro in mulierculam verſus, digitulos meos ducat? Quidni ego feliciorem putem Mucium, qui ſic tractavit ignem quaſi illam manum Tractatori præſtitiſſet. *Epiſtol.* 66.

2 Percurrit agili corpus arte Tractatrix
Manumque doctam ſpargit omnibus membris. *Lib.* 3. *Epigr.* 81.

3 On parlera dans le Livre ſuivant de la compoſition de cette ſorte de mèdicamens.

4 Evenerat iiſdem diebus ut ad demendum Imperatoris capillum Tonſor venire præceptus, introiret quidam ambitioſè veſtitus; quo viſo, Julianus obſtupuit: Ego, inquit, non Rationalem juſſi ſed Tonſorem acciri. *Lib.* 2.

5 *Plutarch. in Vita M. Antonii.*

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

emploi. femmes, & l'on trouve une vieille Inſcription ſur ce ſujet : 1 Martial, & d'autres Auteurs ont auſſi fait mention de ces ſortes de

SEXTIÆ L. TERTIÆ
TONSTRICI.

On peut mettre au même rang celles qui ſervoient à coiffer les femmes, ou à teindre leurs cheveux, & à les poudrer, ou parfumer avec des poudres, ou des liqueurs. On appelloit celles de cette profeſſion *Comotriæ*, *Plectriæ*, *Ornatrices*, *Comptrices*. Juvenal parlant d'une de ces eſpeces de Coiffeuſes l'appelle 2 *Pſecas*, peut-être à l'imitation d'Ovide qui nomme ainſi une des Nymphes qui ſervoit Diane dans le bain, lors qu'elle fût vuë par Acteon. Il ſemble que ceci eſt hors de notre ſujet, mais on a pu voir 3 ci-devant, que la *Commotique*, ou *l'Art d'embellir le corps*, eſt conſideré comme dépendant de la Médecine.

Nous finirons par l'emploi qu'on donnoit aux eſclaves, ou à d'autres perſonnes de la plus baſſe condition, de *garder les malades*, de *les ſervir dans toutes leurs neceſſitez*, *de leur apprêter à manger*, & même de pourvoir à tout ce qui concernoit *l'appareil de la ſepulture* de ceux qui mouroient, & *la ſépulture elle-même*. Ceux qui avoient ſoin des malades, ou les *Garde-malades*, étoient appellez par raillerie *Medici ad matulam*, *Medici Coqui*. Quelques Auteurs leur ont auſſi donné le nom de *Clinici*, parce qu'ils ne bougeoient d'auprès du lit des malades. Mais ce n'eſt pas la propre ſignification du mot *Clinicus*, qui déſignoit, en ſon veritable ſens, un Médecin proprement dit, comme on l'a vu dans ce même Chapitre. Martial détourne auſſi la vraye ſignification de ce mot dans une épigramme, où il parle d'un pauvre Chirurgien qui, faute d'emploi, s'étoit mis à enterrer les morts, ou à les porter pour les mettre en terre, ou ſur le bucher :

Chirurgus fuerat, nunc eſt Veſpillo *Diaulus*
Cœpit quo potuit *Clinicus* eſſe modo.

La pointe de cette épigramme conſiſte dans l'équivoque, qui nait de la differente ſignification du mot κλίνη, d'où *Clinicus* a été formé, & qui ſignifie également *un lit*, & *une biére*. Ceux qui faiſoient le métier de Chirurgiens s'appelloient *Veſpillones*, *Succollatores*. Mais ceux qui s'occupoient à laver les corps morts, à les oindre, à les mettre dans un drap, & à faire tout ce qui ſe faiſoit anciennement avant que de porter les corps ſur le bucher, ou avant que de les enterrer, s'appelloient *Pollinctores*.

Dès

1 *Lib.* 2. *Epigram.* 17.

2 *Satyr.* 6. *Vers* 489. Pſecas eſt un mot qui tire ſon origine de ψεκάζειν, ou ψακάζειν, arroſer, répandre, ou faire diſtiller goutte à goutte. Ce mot ſe trouve écrit avec un h dans Juvenal; mais Reineſius a fort bien remarqué que cette lettre doit être ôtée. Je trouve auſſi dans Artemidore le mot ψεκάδες, que Cornarius traduit *minuta pluvia*, de menues pluyes, des eſpeces de roſée. *De Inſomn. Lib.* 2. *Cap.* 8.

3 *Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 13.

Dès que les Empereurs Romains eurent embraſſé le Chriſtianiſme, & que l'on eut établi des Hôpitaux pour les pauvres malades, ces offices, & ceux dont a parlé immédiatement auparavant, furent donnez à de certaines gens qui étoient appellez *Parabolani*. Alciat a cru que ce mot étoit compoſé de la prépoſition παρὰ, & de βῶλος, qui ſignifie *une motte de terre ;* Parabolanus *quaſi adſcriptitius glebæ*, comme qui diroit *attaché à la terre*, parce que comme il n'étoit pas permis aux payſans de quitter leur labourage, ceux-ci ne pouvoient non plus abandonner les Hôpitaux. Mais il eſt plus naturel de dire, avec, d'autres Savans, que *Parabolani* vient de [1] παράβολος, qui ſignifie *hardi, temeraire* ; parce que ces pauvres expoſoient leur ſanté, & leur vie en ſervant les malades, particulierement lors qu'il y avoit des maladies contagieuſes.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Godefroi croyoit que ces *Parabolani* étoient tous du nombre des *Clercs*, ou des *Eccléſiaſtiques*, parce qu'il eſt parlé de cet office dans le titre [2] *de Epiſcopis, & Clericis.* Il ſe peut que quelques Eccléſiaſtiques euſſent embraſſé ce parti, mais il y a de l'apparence qu'ils n'étoient pas ſeuls dans cet emploi. Il ſe peut auſſi, comme l'ont cru d'autres Savans, que ceux qui entroient dans cet ordre, le fiſſent enſuite de quelque vœu, ou par un principe de religion. Mais la raiſon, pour laquelle il eſt parlé des *Parabolani* dans le Code *Tit. des Evêques, & des Clercs*, c'eſt parce que l'élection de ces gens-là dépendoit des Evêques. Le nombre de ces *Parabolani* étoit reglé à ſix-cens pour la ville d'Alexandrie, on le recueille de la Loi qu'on a citée. Cette même loi leur impoſe la néceſſité de ſe tenir continuellement auprès des malades, ou dans les Hôpitaux, d'où ils ne devoient pas même ſortir, pour aſſiſter aux Spectacles, auxquels tout le peuple étoit appellé, ou pour aller au Palais entendre plaider, ce qui étoit permis à tout le monde.

Au reſte, il paroît par les propres termes des Lois qui parlent des *Parabolani*, que ce mot étoit en uſage, & que cet office étoit déja établi avant ces Lois. Enſorte qu'il ſemble que les Empereurs Theodoſe & Juſtinien n'ont fait que regler la maniere des élections, le nombre, & le devoir de ces gens-là, dont le nom pouvoit être ancien, quoi que les reglemens qui concernoient leur office fuſſent nouveaux.

Une autre choſe qu'il eſt important de remarquer, c'eſt que ceux qui ont pris ces *Parabolani*, pour des Médecins proprement dits, ſe ſont trompez groſſierement. Ce qui a donné lieu à leur erreur c'eſt le mot *curare*, qui ſe trouve dans les Lois, où il eſt parlé de l'office dont il s'agit, & qui ſignifie également *guérir*, & *avoir ſoin*. Mais il eſt viſible que ce mot ne ſe peut prendre en cet endroit qu'en la derniere ſignification, & que *curare debilium ægra corpora*, (ce ſont les propres termes de la Loi) ne ſignifie ſinon *avoir ſoin des corps foibles, & infirmes des malades*. On peut ajoûter à cela que ſi les *Parabolani* avoient été des Médecins d'Hôpitaux, leur élection n'auroit pas dépendu des Evêques, & des Prêtres. Les *Archiatres*, ou les principaux Médecins des grandes

[1] Παραβαλλόμενος, ἐπικινδύνως; *qui s'expoſe*, ou *qui ſe met au hazard*, dit Heſychius. On trouve divers autres exemples de ce mot pris dans cette ſignification. C'eſt auſſi en ce même ſens qu'Aſclépiade appelloit une cure *dangereuſe*, & *temeraire*, φιλοπαράβολος; comme on l'a vu ci-deſſus, *Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap* 9. Vide Cælium Aurelian. Acutor. Lib. 1. Cap. 15.

[2] *C. Leg.* 17. *&* 18. *Lib.* 1. *Titul.* 3. *Codic. Theodoſ. Leg.* 16. *Titul.* 2.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

grandes villes; deſquels on parlera ci-après, auroient été ceux qui les auroient élus, puis que ces Archiatres étoient obligez eux-mêmes de voir les pauvres. On laiſſe à part la penſée d'Accurſe, & celle de Petrarque, qui croyoient que les Médecins ſont appellez *Parabolani*, parce qu'ils ſe ſervent de beaucoup de *paraboles*, c'eſt à dire, ſelon l'explication de ces Auteurs, parce qu'ils parlent beaucoup. C'eſt une pauvreté, qui ne vaut pas la peine d'être refutée.

CHAPITRE III.

Des Médecins qui vivoient ſous les Empereurs Tibere, Caligula, & Claude.

JE penſe qu'on peut mettre ſous ces deux Empereurs les cinq Médecins ſuivans, dont 1 Pline fait mention; ARRUNTIUS, CALPETANUS, RUBRIUS, ALBUTIUS, STERTINIUS. Ce ſont les mêmes que l'on a voulu indiquer lors que l'on a dit, au Chapitre précedent, qu'il s'étoit trouvé des Romains de familles conſiderables qui avoient exercé la Médecine dès les commencemens de l'Empire Je crois qu'ils ont vécu, comme je l'ai dit, ſous Tibere, & ſous Caligula, ou pour le plûtôt ſur la fin du Regne d'Auguſte. Il paroît du moins par le témoignage de Pline, qui eſt le ſeul Auteur qui parle de ces Médecins, qu'ils ont vécu avant *Valens*, qui vivoit ſous Claude. Ils étoient, à ce que dit le même Pline, chez les Princes, ou chez les Empereurs, à CCL. mille Seſterces, c'eſt à dire, à vint-cinq mille livres d'appointement par année.. Cet Auteur ajoute, *que Q. Stertinius, en ſon particulier, faiſoit beaucoup valoir aux Princes la facilité qu'il avoit de ſe contenter de cinq cens mille Seſterces*, qui font cinquante mille livres; *au lieu qu'il en pouvoit gagner ſoixante mille, à compter ce que lui valoit l'une après l'autre chaque maiſon de la ville. L'Empereur Claude*, pourſuit notre Auteur, *donnoit le même appointement au frere de Stertinius, & quoi que ces deux freres euſſent conſumé leurs revenus par des ornemens publics qu'ils avoient fait faire dans la ville de Naples, ils laiſſerent encore à leurs héritiers trente millions de Seſterces*, c'eſt à dire, trois millions de livres. *Mais Aruntius étoit celui qui tenoit alors le haut bout.* Le frere de Stertinius, qui n'eſt pas nommé autrement, étoit, comme il paroit, plus jeune que lui, & que les autres dont on a parlé, ayant ſeulement vécu ſous Claude. Voilà ce que dit Pline de ces Médecins, qui eſt tout ce que l'on en ſait. On parlera encore ci-après des Médecins des Empereurs, quand on en ſera à ceux qui ont vécu ſous Neron.

Il y avoit auſſi, ſous le Regne de Tibere, un Médecin Grec nommé CHARICLES, duquel 2 Tacite rapporte ce qui ſuit. *On connut*, dit cet Hiſtorien, *que l'Empereur Tibere étoit ſur ſa fin, par l'adreſſe d'un fameux Médecin nommé Charicles, qui n'étoit pas Médecin ordinaire de cet Empereur, mais qu'on appelloit quelquefois dans les conſultations qui ſe faiſoient ſur ſa maladie. Celui ci, après avoir mangé avec le Prince, feignant de partir pour un voyage, lui prit la main comme pour la baiſer, mais à deſſein de lui tâter le pouls. Toutefois il ne put le faire ſi adroitement, que Tibere ne s'en apperçût. Mais ſoit qu'il en fût offencé ou non, & peut-être*

1 *Lib.* 29. *Cap.* 1.
2 *Annal. Lib.* 6.

être pour mieux cacher son dépit, il n'en fit aucun semblant; au contraire, il fit couvrir de nouveau la table, y demeurant plus long-temps qu'il n'avoit accoûtumé, comme pour mieux régaler son ami qui étoit sur son départ. Cependant Charicles assura Macron que l'Empereur n'avoit pas plus de deux jours à vivre, & que son pouls déclinoit sensiblement. Tacite ajoûte *que le seizième de Mai* (qui pouvoit être la fin du terme que Charicles avoit marqué) *Tibere tomba en défaillance, enſorte qu'on crut qu'il étoit mort; mais qu'étant revenu à lui, Macron le fit étouffer à force de couvertures qu'on lui jetta dessus.* C'étoit là un moyen sûr de faire réussir le prognostic du Médecin. Tibere étoit fort prévenu contre la Médecine, comme le remarque Tacite. Il disoit même ordinairement 1 *qu'un homme qui passoit trente ans ne devoit plus avoir besoin de Médecins.* Néanmoins, il paroît, par ce qui a été dit, qu'il ne laissoit pas de faire de l'honneur à ceux de cette profession, ayant reçu à sa table le Médecin, dont on a parlé, que Tacite appelle d'ailleurs *l'ami* de l'Empereur. Il se peut même qu'il leur donnât des appointemens considerables, quoi qu'il prît rarement leurs avis. 2 Charicles est cité en quelques endroits par Galien.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C

Fabius Papirius, qui vivoit aussi sous Tibere, avoit écrit *des animaux & des causes naturelles.* Il étoit savant Philosophe, & d'ailleurs fort éloquent. 3 Pline l'appelle *naturæ rerum peritissimus.* Seneque, & d'autres en parlent aussi.

On peut encore compter entre les Médecins, qui ont vécu sous le même Empereur, un Antonius Castor, qui possedoit, à ce que dit Pline, la connoissance des Plantes mieux qu'aucun autre de son temps. *Nous l'avons vu,* dit le même Auteur, *cultiver un petit jardin, rempli de diverses sortes de plantes, qu'il étoit âgé de plus de cent ans. Il n'avoit jamais eu de maladie, & n'avoit en apparence rien perdu de sa memoire, ni de sa vigueur à un âge si avancé; ce qui est quelque chose de si merveilleux, que l'Antiquité n'a rien vu qui le fût davantage.* Si Pline, qui étoit né sous Tibere, & qui mourut sous Tite, avoit vu Castor si vieux, celui-ci devoit être né sous Auguste, & avoir vu divers Empereurs, mais il pouvoit être à la fleur de son âge du temps de Tibere. 4 Le P. Hardouïn confond cet Antonius Castor avec un autre *Castor*, dont parle Suidas. Celui-ci étoit un Orateur de Marseille, appellé *l'ami des Romains*, qui ayant épousé une fille de Dejotarus, fut tué avec sa femme par son beau-pere, qu'il avoit voulu rendre suspect à César. Il est visible que ce Castor est different du premier, en ce que celui-ci étoit Médecin, au lieu que l'autre étoit Orateur, & que Suidas qui rapporte les titre des livres de cet Orateur, n'en marque aucun qui regarde la Médecine; mais la plus forte preuve c'est que le Castor de Suidas mourut du temps de Jules César, au lieu que l'autre a vécu fort long-temps après.

Galien

1 Suetone remarque aussi que Tibere avoit joui d'une très-bonne santé pendant presque tout le temps de son Regne, quoi que depuis l'âge de trente ans, il se fût toûjours conduit à sa fantaisie, sans consulter ni appeller aucun Médecin. On trouve, dans Plutarque quelque chose d'un peu different: *Tibere*, dit cet Auteur, *vouloit qu'il fût honteux à un homme, qui avoit plus de soixante ans de tendre son bras à un Médecin.* Plutarque met soixante ans, au lieu de trente. (*De tuenda Valetudine, & An Seni capessenda sit Respublica.*)

2 *Pharmacor. Local. Lib. 2. Cap. 2.*

3 *Lib. 36. Cap. 15. Voyez l'Indice des Auteurs de Pline par le P. Hardouïn.*

4 *Voyez le même Indice.*

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl de N. S. J. C.

1 Galien cite un *Antonius* Herboriſte, qu'il dit avoir eu beaucoup d'experience. Je ne ſai ſi ce ſeroit Antonius Caſtor.

SALLUSTE de Mopſueſte étoit auſſi un Médecin du temps de Tibere, à ce que l'on apprend du même Suidas. Pline cite un Salluſtius Dionyſius.

On a parlé ci-devant d'un MENECRATE, contemporain de Philippe de Macedoine. Il y a eu ſous le Regne de Tibere & dès la fin de celui d'Auguſte, un Médecin du même nom. On recueille que ce dernier Ménécrate étoit de ce temps-là, de ce que 2 Galien dit qu'il a vecu après Antonius Muſa. Il mourut ſous Claude, comme il paroît par une Inſcription Grecque, qui ſe trouve à Rome, & qui eſt rapportée par Gruterus, & par Mercurial. Il eſt appellé dans cette Inſcription *Médecin des Céſars*, ce qui marque qu'il avoit ſervi pluſieurs Empereurs, apparemment Tibere, Caligula, & Claude. Galien lui rend témoignage qu'il étoit un de ceux qui avoient le mieux écrit ſur *la compoſition des médicamens*. Le même Auteur remarque, 3 ailleurs que Ménécrate avoit fait un livre ſur ce ſujet, dont le titre étoit *Autocrator Hologrammatos*, c'eſt à dire, *l'Empereur, dont les mots ſont écrits*. Ce titre paroît ridicule; mais voici ce que l'Auteur vouloit dire par là. Il avoit intitulé ſon livre *l'Empereur*, apparemment parce qu'il l'avoit dédié à l'Empereur qui vivoit en ce temps-là. On a vu 4 ci-deſſus des exemples d'une ſemblable maniere d'intituler des livres. Le mot *Hologrammatos*, qui ſuit, marquoit, comme on l'a dit, qu'il avoit écrit les mots entiers; c'eſt à dire, qu'il avoit écrit tout au long les noms, & le poids, ou la quantité de chaque ſimple, pour éviter les fautes qu'on pouvoit faire en prenant une lettre numerale pour une autre, ou en expliquant mal une abbréviation. Cela ſuppoſe que les Médecins avoient déja alors la coûtume d'écrire en mots abregez, & de ſe ſervir de chiffres, ou de caracteres particuliers, comme on fait aujourd'hui; mais Ménecrate ne trouvoit pas cela à propos, pour les raiſons que l'on a touchées. 5 Entre les médicamens qu'il décrivoit dans ce livre, il y en avoit de ſon invention, comme *l'Emplâtre* que l'on appelle *Diachylon*, c'eſt à dire, *compoſé de ſucs*, qui eſt encore aujourd'hui fort en uſage.

6 Cælius Aurelianus cite un Ménécrate qu'il appelle *Menecrates Zeophletenſis*, qui pourroit être le même.

7 HERAS *Cappadocien* eſt auſſi compté par Galien entre ceux qui ont bien écrit *de la compoſition des medicamens*. Il remarque que ce Héras a vécu, ou a écrit après Ménécrate, & devant Andromachus, Médecin de Neron, c'eſt à dire, depuis le commencement du Regne de Tibere, juſques à la fin de celui de Claude. Il faut qu'il eût deja écrit ſous le premier de ces deux Empereurs, puis qu'il eſt cité par 8 Celſe, duquel il pouvoit être contemporain.

CYRUS, Médecin de Livie, femme de Druſus, ne nous ſeroit pas connu, ſans une

1 *De Medicam. Lib.* 2. *Cap.* 2 & *ſecundùm gener. Lib.* 6.
2 *Pharmacor. Local Lib.* 6. *Cap.* 4.
3 *Pharmacor. general. Lib.* 7. *Cap.* 9.
4 *Part.* 2. *Liv.* 2. *Chap.* 7. *Ibid. Liv.* 3. *Chap.* 10.
5 *Galen. de Medicam. gener. Lib.* 7. *Cap.* 9.
6 *Tardar. Lib.* 1. *Cap.* 4.
7 *Pharmacor. Locol. Lib.* 6. *Cap.* 4.
8 *Lib.* 5. *Cap.* 22.

une Inſcription qui nous a conſervé ſon nom, & qui nous a appris ſon emploi. Il ſe trouve auſſi dans une autre Inſcription un *Cyrus* de *Lampſaque*, qui eſt appellé *Archiatre*. Aëtius en cite un troiſième, qui étoit *d'Edeſſe*, & pareillement *Archiatre*. On parlera de cette charge, ou de ce titre dans le Livre ſuivant. *Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.*

Entre les Médecins dont il a été parlé ci-devant, & qui ont vécu ſous Tibere, il ſe trouve *Celſe*, & *Eudeme*, le Médecin de la même Livie que nous venons de déſigner.

Le Régne de Caligula a ſi peu duré, qu'il eſt impoſſible de marquer préciſement les Médecins qui ſe diſtinguoient alors. Mais il faut compter qu'une partie de ceux, que nous mettons ſous Tibere, & quelques-uns de ceux que nous rangeons ſous Claude, ont auſſi vécu ſous Caligula. Le ſeul Médecin, dont je ſache qu'il ſoit parlé dans l'hiſtoire de cet Empereur, c'eſt un nommé Arcion, qui fut appellé, à ce que dit 1 Joſeph, pour panſer ceux qui avoient été bleſſez dans l'émute arrivée lors que le même Empereur fut aſſaſſiné Mais comme Joſeph étoit étranger, il ſe peut qu'il n'ait pas bien écrit le nom de ce Médecin, & que ce ſoit *d'Alcon*, fameux Chirurgien, qu'il ait voulu parler. Cela eſt d'autant plus vrai-ſemblable que le Chirurgien que l'on vient de nommer, a certainement vécu ſous Claude, Succeſſeur de Caligula, comme on le verra bien-tôt; & que cet Hiſtorien Juif a pu aiſément être trompé par le ſon preſque égal des conſones *l*, & *r*, que l'on prend ſouvent l'une pour l'autre. Il eſt vrai qu'il y a encore un *i* de trop; mais ce peut être autant la faute des Copiſtes que celle de l'Auteur.

Le premier Médecin qui ſe préſente ſous le Régne de Claude, c'eſt Scribonius Largus. Nous avons de lui un *Recueil de Compoſitions de médicamens*; qu'il avoit dédié à *C. Julius Calliſtus*, 2 celui de tous les Affranchis de Claude qui étoit le plus dans la faveur. Ce n'eſt pas par cette dédicace ſeule, qu'on peut juger du temps auquel Scribonius a vécu. Cet Auteur parle en un endroit de Meſſaline & de Claude, d'une maniere qui ne permet pas de douter qu'il n'ait écrit ſous leur Régne: 3 *Meſſaline*, dit-il, *l'épouſe de notre Dieu Céſar*.

4 Quelques Savans ont cru que l'ouvrage de Scribonius avoit été écrit en Grec, & que ce que nous avons, qui eſt en Latin, n'eſt qu'une traduction, qui a même été faite long-temps après. Ce qui leur a donné lieu de croire cela c'eſt qu'il leur a ſemblé que le Latin de Scribonius ne répond pas à la pureté, que cette langue conſervoit encore du temps de Claude. Ils ont même voulu montrer des fautes du Traducteur dans cette prétendue verſion. Mais Rhodius a fait voir que ces Savans ſe trompoient, & que notre Scribonius a tout l'air d'un original; quoi que le langage n'en ſoit pas tout-à-fait ſi pur que celui de Celſe, qui ne l'avoit pas précedé de beaucoup; ce qui prouve ſeulement, ſelon Rhodius, que ceux qui vivent dans le même temps ne parlent pas toujours également bien.

Quant à la perſonne de Scribonius, ſon nom marque qu'il étoit Romain, & de la famille *Scribonia*; à moins qu'on ne crût qu'il avoit emprunté ce nom de cette

1 *Lib.* 19. *Cap.* 1.
2 *Plin. Lib.* 36. *Cap.* 7. *Dion. Lib.* 59.
3 *Meſſalina Dei noſtri Caſaris.* Compoſ. LX.
4 *Vide Cornarii Præfat. in Marcellum Empiricum.*

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N.S. J.C.

cette même famille, à l'imitation des autres étrangers dont on a parlé ci-devant; mais ſi cela étoit il auroit joint ſon nom propre à ce dernier.

Il s'agiroit de voir quels étoient les médicamens de Scribonius, quelle étoit leur matiere, la maniere de les compoſer, leurs qualitez &c ; mais comme on aura lieu de traiter ce même ſujet à fond, à l'occaſion de quelques autres Médecins qui ont vécu ſous le Regne ſuivant, on n'en dira pas davantage pour le preſent.

1 XENOPHON, Médecin de Claude, fut ſi avant dans la faveur, que cet Empereur obligea le Senat à faire un Edit par lequel on exemptoit, à la conſideration de ce Médecin, les habitans de l'Iſle de Cos, de tous impôts pour toûjours. Cette Iſle étoit la patrie de Xénophon, qui ſe diſoit de la race des Aſclépiades, ou des deſcendans d'Eſculape. Mais ce bienfait n'empêcha pas ce méchant homme, qui avoit été gagné par Agrippine, de hâter la mort de ſon Prince, en lui mettant dans le gozier, comme pour le faire vomir, une plume enduite d'un poiſon très-prompt. Il faut bien diſtinguer le Xenophon dont on vient de parler, d'avec le diſciple d'Eraſiſtrate, du même nom, dont on a parlé ci-devant.

2 Galien parle d'un PAMPHILE qui gagna beaucoup à Rome par un médicament qu'il avoit, lors que la maladie appellée *Mentagra*, y avoit cours. Je ne ſai ſi c'eſt le même dont j'ai déja dit un mot, au ſujet 3 d'Hermes Triſmégiſte, & qui s'étoit entierement jetté ſur les remedes ſuperſtitieux ou tirez de ſimples que perſonne n'a jamais vu. Galien qui en parle auſſi, & qui dit ce que l'on vient de rapporter, fait encore mention d'un Pamphile 4 *Droguiſte* qui avoit décrit quelque compoſition de médicament. Lequel que ce fut de ces Pamphiles qui eut le remede pour la maladie appellée *Mentagra*, il vivoit ſous Claude, puis que c'eſt ſous cet Empereur que l'on voit pour la premiere fois en Italie cétte nouvelle eſpece de maladie. C'étoit comme une mauvaiſe *Dartre*, qui commençoit par le *menton*, d'où elle fut nommée *Mentagra*, & s'étendoit ſucceſſivement aux autres parties du viſage, ne laiſſant que les yeux de libres, & deſcendoit enfin ſur le col, ſur la poitrine, & ſur les mains. Cette maladie ne cauſoit pas de la douleur, & n'étoit pas dangereuſe pour la vie, mais c'étoit quelque choſe de ſi laid, & de ſi affreux, qu'on auroit préferé la mort. 5 Pline, de qui nous tenons ces circonſtances, ajoûte que les femmes, ni le menu peuple, ni les eſclaves n'en furent pas atteints, mais ſeulement les hommes de la premiere qualité. On fit venir, continue cet Auteur, des Médecins d'Egypte, qui eſt un pays fertile en ſemblables maux. La méthode qu'on ſuivoit pour la cure étoit de brûler, ou de cautériſer en quelques endroits, juſqu'aux os, à moins de quoi le mal revenoit; ce qui faiſoit des cicatrices encore plus vilaines que le mal n'étoit laid. Les Médecins y trouverent ſi bien leur compte, que Manilius Cornutus, Gouverneur de l'Aquitaine, traita pour la

1 *Tacit. Annal. Lib.* 12. *ſub finem.*
2 *De Compoſ. Medicament. Local. Lib.* 5. *Cap.* 7.
3 *Part.* 1. *Liv.* 1. *Chap.* 5.
4 Μιγματοπώλης. *de Compoſ. Medicament. Local. Lib.* 7. *Cap.* 3.
5 *Lib.* 26. *Cap.* 1.

la ſomme de 1 deux cens Seſterces, *c'eſt à dire vingt mille livres*, avec celui qui entreprit de le guerir. Voilà ce que dit Pline, par où l'on voit que la maladie dont il s'agit, n'étoit nouvelle que par rapport aux parties où elle s'attachoit. *Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.*

Cet Auteur parle, dans le même Chapitre, d'une autre maladie, qui eſt *le Charbon*, qu'il prétend avoir ſeulement commencé de paroître du temps que L. Paulus & Q. Marcius étoient Cenſeurs, l'An de la Fondation de Rome DXC. L'on a vu ci-deſſus qu'Hippocrate, qui vivoit trois cens ans auparavant, conoiſſoit déja cette maladie par le même nom; enſorte qu'il faut auſſi expliquer ce que dit Pline de la nouveauté de ce mal, comme ce qu'il a dit du précedent, c'eſt à dire, que ce n'étoit un mal nouveau, qu'à l'égard des parties qui en étoient atteintes, qui étoient le gozier, la langue, & l'eſtomac. Ce que Pline ajoûte que la Province Narbonnoiſe étoit particulierement ſujette à cete maladie, marque ſeulement que ce pouvoit être une eſpece particuliere de charbon. Cela eſt confirmé par ce que 2 quelques autres Modernes écrivent que cette ſorte de *Charbon* eſt encore aujourd'hui une maladie à quoi ceux de cette Province ſont ſujets, & qui s'appelle par cette raiſon *le Charbon Provençal.*

Le frere de *Stertinius*, qui n'eſt point autrement nommé par Pline, vivoit auſſi ſous Claude. On a déja parlé de lui à l'occaſion des Médecins qui ont vécu ſous Tibere. 3 *Valens*, que l'on a rangé entre les Méthodiques, étoit du même temps. Il y avoit auſſi en ce temps-là un Hymenée, Affranchi de Claude, comme on le recueille d'une Inſcription que l'on rapportera dans le premier Chapitre du Livre ſuivant.

Je ne ſache pas d'autres Médecins qui ayent été en réputation ſous le Regne de cet Empereur, ſi ce n'eſt que l'on veuille mettre en ce rang Apion, Grammairien Alexandrin, que Suidas dit avoir vécu ſous Tibere, & ſous Claude, & qui avoit écrit, comme on l'apprend d'Aulugelle, *des choſes merveilleuſes de l'Egypte.* Pline le cite en divers endroits, & il remarque de plus qu'Apion avoit écrit touchant *la Métallique.*

Mais il y eut auſſi dans le même temps un Chirurgien très-fameux, nommé Alcon, que 4 Pline appelle *Medicus vulnerum*, c'eſt à dire, *Médecin des playes*, Cet Alcon, à ce que dit l'Auteur que nous venons de citer, avoit fait un ſi grand gain dans ſa pratique, qu'ayant payé à l'Empereur Claude une amende de dix millions de petits Seſterces, qui ſont un million de livres, & ayant été exilé, & enſuite rappellé, il regagna dans peu d'années une pareille ſomme. Martial, qui vivoit ſous Domitien, parle ſouvent d'un Alcon, comme d'un Chirurgien fort conu; il ſe peut qu'il fût encore en vie en ce temps-là. Il ſe peut auſſi qu'il eût eu un fils de ſon nom, & de ſa profeſſion; ou que Martial nomme, en ces endroits, Alcon, quoi que mort, de la même maniere que nous

1 Cette ſomme eſt marquée de cette maniere dans Pline, HS. $\overline{CC}$. Cette ligne qui eſt au deſſus des deux C. marqueroit qu'il faut entendre deux cens fois cent mille Seſterces, qui ſont deux millions de livres. Mais cette ſomme paroiſſant trop exceſſive, pour avoir été le ſalaire d'un Médecin, le P. Hardouïn a raiſon de croire qu'il faut entendre ſeulement deux cens grands Seſterces, qui ſont la ſomme qu'on a marquée.

2 *Voyez le notes du P. Hardouïn ſur ce paſſage de Pline.*

3 *Voyez ci deſſus, Part. 2. Liv. 4. Sect. 1. Chap. 1.*

4 *Lib. 29. Cap. 1.*

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

nous avons vu que 1 Perſe nomme *Craterus*. On ne ſait rien touchant la Chirurgie d'Alon, ſi ce n'eſt qu'il étoit expert en l'art de traiter les *Hernies* par l'inciſion, & à réduire les fractures des os, comme il paroit par 2 un vers de Martial. Voyez, dans ce même Chapitre, ce qui a été dit d'*Arcion*.

Au reſte il ne faut pas oublier de remarquer que l'Empereur Claude faiſoit lui-même le Médecin, ou qu'il prenoit un grand ſoin de s'inſtruire des choſes qui concernent la Médecine, & la conſervation de la ſanté. Il vouloit même que chacun en fût inſtruit, comme on le recueille 3 d'un Edit qu'il publia pour faire ſavoir à tout le monde, que le ſuc des feuilles de l'arbre appellé *Jf* étoit le meilleur remede que l'on eût contre la morſure des viperes. L'Auteur de qui l'on tient ceci dit 4 en un autre endroit, que le même Empereur avoit été ſur le point de faire un autre Edit, par lequel il auroit déclaré, *qu'il étoit permis de faire des vents, en quelque lieu qu'on ſe rencontrât.* La raiſon qui obligeoit Claude à vouloir donner cette permiſſion, c'eſt qu'il avoit appris qu'une perſonne avoit couru riſque de la vie pour n'avoir oſé lâcher un vent.

Saint Paul parle d'un Médecin nommé Luc, que l'on croit être S. Luc l'Evangeliſte, qui vivoit ſous les Empereurs nommez au commencement de ce Chapitre. Nicéphore dit qu'il découloit du tombeau de S. Luc un médicament dont on guériſſoit diverſes maladies.

1 *Voyez ci-deſſus, Part* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 12.
2 Mitior implicitas Alcon ſecat enterocelas,
Fractaque fabrili dedolat oſſa manu *Lib.* 11. *Epigr.* 85.
3 *Sueton. in Claudio, Cap.* 16.
4 *Ibidem, Cap.* 32.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
TROISIEME PARTIE,
LIVRE SECOND

Où il eſt parlé des Médecins qui ont vécu depuis l'an xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl, ſous les Empereurs Neron, Galba, Othon, Vitellius, Veſpaſien, Tite, Domitien, Nerva, Trajan, & Adrien. A l'occaſion de ces Médecins on traite principalement de la matiere, & de la compoſition des médicamens; & de la qualité, ou du titre, d'Archiatre. Il y a auſſi quelque choſe concernant l'Anatomie.

CHAPITRE I.

Des Médecins qui ont vécu ſous Néron, Galba, Othon, & Vitellius. Du titre d'ARCHIATRE poſſedé par ANDROMACHUS; & de toutes les ſortes des médicamens dont on ſe ſervoit alors.

ENTRE les Médecins qui ſe ſont diſtinguez ſous le Regne du premier de ces Empereurs, STATIUS ANNÆUS tenoit un rang très-conſiderable. 1 Il étoit ami particulier de Seneque. On ſait que ce Philoſophe ayant été condamné à la mort par Néron, ſe fit ouvrir toutes les veines, & ſe mit dans un bain chaud. Comme cela ne le faiſoit pas mourir aſſez tôt à ſon gré, Statius Annæus lui rendit le triſte office de lui préſenter dans une coupe le même poiſon que les Athéniens avoient donné

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

1 *Tacit, Annal, Lib. 15, Cap. 64.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

né a Socrate, c'eſt à dire, du ſuc de *Cigue*; mais l'Auteur de qui cette remarque eſt tirée, ajoûte que le corps de Seneque avoit déja été ſi fort refroidi par l'écoulement de ſon ſang, que ce poiſon ne fit point d'effet ſenſible.

1 CRINAS, Médecin de Marſeille, s'étant venu établir à Rome ſous le même Regne, s'acquit une grande réputation, en affectant de régler la nourriture, tant des ſains que des malades, ſelon les mouvemens des Aſtres tels qu'ils ſont marquez dans les Ephémérides des Mathématiciens, qui eſt ce que nous appellons des *Almanachs*. Cela le faiſoit paſſer pour plus circonſpect & plus religieux que les autres Médecins, & lui fit gagner de grandes ſommes. En effet, il falloit qu'il fût bien riche pour donner, comme il fit en mourant, un million de livres à la Ville de Marſeille pour en rebâtir les murailles; ayant autant dépenſé d'ailleurs pour d'autres bâtimens.

2 La même ville fournit encore à Rome dans le même temps un CHARMIS, qui accuſoit d'ignorance tous les Médecins qui avoient été avant lui. Son principal ſecret conſiſtoit à faire pratiquer les bains d'eau froide, même au cœur de l'hiver, ce qui néanmoins n'étoit pas nouveau, puiſque *Muſa* & *Euphorbus* avoient déja mis en uſage ces même bains long-temps auparavant, comme on l'a vu ci-deſſus. Quoi qu'il en ſoit, Charmis ſut ſi bien perſuader ſon monde, *qu'il ſe trouva*, dit Pline, *des vieillards Conſulaires qui faiſoient gloire d'être vus tout roides de froid au ſortir de l'eau.* Ce Médecin fit auſſi une grande fortune; il ſavoit du moins ſe faire bien payer. L'Auteur que l'on vient de citer nous apprend que Charmis exigea une fois d'un ſeul malade, qui étoit de quelque Province de l'Empire Romain, la ſomme de deux cens grands Seſterces, ou vingt mille livres. Il avoit inventé un Antidote, à l'imitation de la Theriaque, auquel il donna ſon nom. On en trouve la compoſition dans 3 Galien.

On compte ſous le même Regne un EVAX, Roi des Arabes, que Pline dit avoir écrit un livre *des proprietez des plantes*, & l'avoir dédié à Néron. Mais 4 Saumaiſe a remarqué que les deux lignes où il eſt parlé de ce Roi ont été ajoûtées au texte de Pline, dans les meilleurs exemplaires duquel elles ne ſe trouvent point. 5 Le P. Hardouïn confirme la même choſe. Saumaiſe ajoûte qu'il n'a rien lu dans aucun ancien Auteur qui concerne cet *Evax*, dont il croit que le nom a été formé de celui de *Cratevas*, qui eſt nommé immédiatement après, & qui ſe trouve écrit dans quelques exemplaires avec un *x*, *Cratevax*. Néanmoins le même Saumaiſe dit que 6 *Marbodæus*, *qui étoit un Poëte François du ſiecle onzième*, fait mention de ce Roi d'Arabie, qu'il prétend avoir dédié à l'Empereur Tibere un livre, où il traitoit *des pierres précieuſes*, qui eſt le même ſujet ſur lequel Marbodeus a auſſi écrit en vers Latins. Geſner aſſure auſſi que le livre d'un Evax, Roi des Indes, concernant les pierreries, étoit de ſon temps

1 *Plin. Lib.* 29. *Cap.* 1. *Voyez ci-devant, Part.* 1. *Liv.* 2. *Chap.* 3. *ce qui eſt dit au ſujet de Petoſiris.*

2 *Plinius ibidem.*

3 *De Antidotis Lib.* 2.

4 *De Homonymis Hyles Jatricæ, in Prolegomenis.*

5 *In Plin. Lib.* 25. *Sect.* 4.

6 *Vid. Geſner. Bibliothec. Tiraquell. de Nobilitate, Cap.* 31. *Voſſium de Poëtis Latinis; & Fabricii Bibliothec. Latin. titul. Marbodeus.*

temps dans la Bibliotheque de *Pierre Bonus* à Ferrare, & chez *Wolfgangus Lazius* à Vienne, auſſi bien que dans la Bibliotheque de l'Empereur. Il ajoute que ce livre eſt écrit en vers Elégiaques Latins, & que c'eſt une traduction dont l'Auteur eſt incertain. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Claudius Agaternus étoit un Médecin Lacedémonien, ami du Poëte *Perſe*, dont il eſt parlé dans ſa vie. Je ne ſai ſi au lieu de *Agaternus* il ne faudroit point lire *Agathémerus*. Il ſe trouve un *Claudius Agathémerus*, Médecin, dans *les Marbres d'Oxford*. On ſait que Perſe vivoit ſous Néron.

Erotianus, Auteur d'un Gloſſaire d'Hippocrate, vivoit auſſi ſous Néron, comme on le recueille de ſa dédicace à Andromachus, duquel nous parlerons tout à l'heure. 1 Un Savant qui a écrit depuis quelques années, ſoupçonne que le nom d'*Erotianus* a été formé de celui d'*Herodianus*, que Suidas dit avoir beaucoup écrit. On dira encore un mot de cet Auteur dans ce même Chapitre, à la fin du diſcours concernant les Archiatres.

2 Andromachus, le pere, étoit Crétain. Il vivoit ſous Néron, comme on en peut juger par ſon Poëme de la *Theriaque*, dédié à cet Empereur. 3 Galien remarque auſſi qu'Andromachus a vécu après Ménecrate, que nous avons placé ſous Tibere, & ſous Claude, & avant Criton, qui vivoit ſous Trajan.

Andromachus eſt le plus ancien de tous les Médecins conus qui ait été appellé *Archiater*. C'eſt Galien, dans le premier livre des Antidotes, & l'Auteur du Livre de la Theriaque, attribué à Galien, qui lui donnent ce titre, auſſi bien qu'Erotien dans ſon Gloſſaire d'Hippocrate. Il y a trois, ou quatre differens ſentimens ſur la ſignification de ce même titre. *Chaſſanée* croyoit que *Archiater*, ou *Archiatros* ſignifie *le Portier du Palais du Prince*, comme qui diroit *Princeps Atrii*, mais cela ſe refute de ſoi même. 4 *Accurſe* a mieux rencontré en traduiſant *Archiater* par *Prince des Médecins*, ou *qui eſt des premiers Médecins*; (ἀρχίατρος, *quaſi* ἀρχὸς τ῀ ἰατρῶν)

Ce ſentiment d'Accurſe avoit été ſuivi par les anciens Traducteurs de Galien, & par divers autres Savans, qui avoient rendu le même mot par *Medicus Primarius*. 5 Mercurial eſt le premier qui ſe ſoit déclaré contre cette explication d'Accurſe, & qui ait ſoutenu que *Archiater* ſignifie *le Médecin du Prince* (ὁ ἄρχοντος ἰατρὸς.) Il appuye ſon ſentiment premierement par cette raiſon, que le mot *Archiater* n'a jamais été employé par aucun Auteur Grec, ou Latin avant les Empereurs Romains. Il croit même que ce n'eſt qu'après les Regnes de Tibere & de Claude qu'on l'a mis en uſage, ce qui ſe prouve par ce que l'on a dit au commencement, qu'Andromachus, qui vivoit ſous Néron, eſt le premier qui ait pris le titre d'*Archiater*. Ce titre, ajoûte Mercurial, n'étoit pas en uſage avant les Empereurs, parce que la choſe qu'il deſigne n'étoit pas encore, c'eſt à dire, qu'il ne pouvoit pas y avoir des Médecins des Empereurs avant que les Empereurs fuſſent établis. Voilà ce que dit cet Auteur, à quoi l'on peut répondre que les Rois, ou les Souverains, qui ont été en d'autres

1 *Johan. Albert. Fabricius, in Exercitat. de Lexicis Græcis, Paragropho* 13.
2 *Galen. Attributus Liber de Theriaca.*
3 *De Medicam. Local. Lib.* 6. *Cap.* 4.
4 *Not. in Cod. Lib.* 10. *Titulo de Profeſſion. & Medit.*
5 *Variar. Lect. Lib.* 4. *Cap.* 1.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An. cxl.

tres pays, pouvoient également avoir donné le nom d'Archiatres à leurs Médecins, si ce nom signifie *le Médecin du Prince*. Mais on peut dire aussi, en retorquant l'argument, que si *Archiater* signifie *le Prince*, ou *le premier des Médecins*, il semble que les Grecs n'auroient pas manqué de donner ce titre à Hippocrate, à Erasistrate, & à divers autres grands Médecins, dont on a parlé ci-devant. Quoi qu'il en soit, c'est un fait constant qu'il ne s'est point parlé d'Archiatres avant les Empereurs.

Mercurial se sert encore de deux autres preuves: la premiere c'est qu'Andromachus n'est pas simplement appellé Archiatre, mais qu'il est appellé l'*Archiatre de Néron:* la seconde, c'est que si *Demetrius* & 1 *Magnus*, qui sont appellez Archiatres par le même Auteur qui parle d'Andromachus, & qui ont possedé ce titre sous les Antonins, n'avoient pas été les Médecins de ces Empereurs, on ne voit pas pourquoi ils auroient eu le titre d'Archiatres, préferablement à *Archigene*, à *Soranus*, & à divers autres Médecins, qui étoient à peu près du même temps, & qui ont été très-celebres.

2 Alciat est d'un troisième sentiment, qui semble tenir le milieu entre celui d'Accurse, & celui de Mercurial. Il croit 3 que l'Archiatre est effectivement *le Prince des Médecins*, parce qu'il est *le Médecin du Prince*; celui qui est Médecin du Prince étant par la même raison au dessus des autres Médecins, ou du moins étant regardé de cette maniere; mais il ne s'ensuit pas de là, selon ce Jurisconsulte, que le mot ἀρχίατρος soit formé de τῦ ἀρχὴ ἰατρὸς. Il est vrai, comme le remarque Meibomius, qu'Alciat dit quelque chose immédiatement auparavant que l'on n'entend pas bien, mais il conclud, à mon avis, d'une maniere assez claire.

Voilà trois sentimens sur cette affaire; car celui de Chassanée ne doit pas être compté. Je ne sai si Alciat a été suivi par quelcun, mais le gros des Savans se trouve partagé à l'égard de l'explication d'Accurse, & de celle de Mercurial. Ce dernier a pour lui *Cujas*, *Zwinger*, *Casaubon*, *Mattius*, & *Vossius*, comme le remarque *Meibomius*, qui ne laisse pas, nonobstant l'autorité de tant de grands hommes, auxquels on peut encore joindre 4 *Godefroi*, & *Alteserra*, de se ranger du côté d'Accurse. Celui-ci avoit d'ailleurs été soutenu par *Tiraqueau*, par *Beroalde*, par *Jules Alexandrin*, par *Guido Pancirollus*, par *Vives*, par *Cagnatus*, & par *Gaspar Hoffman*, auxquels 5 *Ménage* se joint encore.

La premiere raison qu'apporte Meibomius, & qu'il a prise de Cagnatus, c'est que de tous les autres mots Grecs, qui commencent par *Archi*, comme *Architectus*, *Archiepiscopus*, *Architriclinus*, *Archilestes*, *Archiereus*, pas un ne désigne rien qui appartienne au Prince, ou qui regarde le Prince; mais tous ces

1 On a parlé de ce Médecin ci-devant, Part 2. Liv. 4. Sect. 2.

2 *Ad Lib. 2. Codic. Titul. de Comitibus, & Archiatris. 6.* Etymologiæ ratio non inde deduci debet quòd ἀρχίατροι essent τῦ ἄρχε ἰατροὶ, sed quòd primi principesque Medicorum illi existimandi sint quos in aula sua Imperator habet. *Ibidem.*

3 *In Cassiodori Formul. Comitis Archiatrorum.*

4 *In Codic. Theodos.*

5 *In Amœnitatib. Juris.*

ces mots marquent également quelque choſe qui eſt la premiere, ou la plus excellente en ſon genre. De même, dit Meibomius, *l'Archiatre* n'eſt pas *le Médecin du Prince*, mais *le Prince*, ou *le Premier des Médecins*; autrement ce mot ſeroit le ſeul excepté de la regle dont on vient de parler. Caſaubon avoit prétendu que le mot ἀρχιγυβερνήτης, marque dans le paſſage d'un Auteur qu'il cite, *le Commandant du vaiſſeau du Roi*, & non pas *le Commandant de toute la flote*: mais Meibomius refute ſolidement ce ſavant Critique. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

La ſeconde raiſon que le même Meibomius employe pour prouver que l'Archiatre n'étoit pas le Médecin du Prince, c'eſt qu'il eſt parlé dans quelques Auteurs d'un *Théon* & d'un *Glauque*, Archiatres d'Alexandrie, & d'un *Cyrus*, qui étoit Archiatre d'Edeſſe; or il n'y avoit point de Roi, ou de Prince dans ces villes du temps de ces Archiatres Il apporte en troiſième lieu, un paſſage d'Oribaſe, où cet Auteur dit, *que l'Empereur Julien avoit mandé les Archiatres de tout le pays, & qu'il en avoit choiſi ſoixante & douze, qu'il avoit cru les plus habiles; du nombre deſquels étoit Oribaſe lui-même;* d'où il s'enſuit que le nombre des Archiatres étoit très-grand, & qu'il y en avoit par tout l'Empire. Mais on peut répondre à Meibomius que ce paſſage ne ſe trouve pas dans l'Oribaſe Grec. Le quatrième argument de ce ſavant Médecin eſt tiré de ce que Galien, ou l'Auteur du livre intitulé *de la Theriaque*, dit en parlant d'Andromachus, qu'il poſſedoit fort bien la Médecine, & que c'eſt pour cela que les Empereurs l'avoient choiſi pour 1 *préſider ſur les autres Médecins*, c'eſt à dire, pour être *Archiatre*, comme il en portoit le titre. La cinquième preuve eſt tirée de ce que 2 S. Auguſtin appelle *Eſculape* Archiatre, c'eſt à dire, comme il eſt tout viſible, *Chef des Médecins;* & de ce que S. Jerôme donne le même titre au Sauveur du monde; qui eſt comme s'il avoit dit que Jeſus-Chriſt eſt *le Souverain Médecin.* Meibomius ajoûte que le mot *Archiater* ſe trouve traduit par celui de *Protomedicus*, dans les Auteurs de la baſſe Latinité. Il dit enfin que les Médecins des Empereurs s'appelloient ſimplement 3 *Médecins de Céſar*, ou *de l'Empereur* tel ou tel, comme cela paroît par quelques Inſcriptions, & qu'ils ne prenoient point le titre d'Archiatres qu'ils ne fuſſent du rang de ceux que l'on appelloit ainſi.

4 Godefroi (qui écrivoit à peu près en même temps que Meibomius, & qui n'a pas vu le livre de ce dernier, comme celui-ci n'a pas vu ce que Godefroi avoit écrit) eſt du ſentiment de Mercurial par rapport à l'étymologie du mot *Archiater.* Mais il remarque qu'il y avoit deux ſortes d'Archiatres, que Mercurial a confondus. Les premiers étoient appellez *Archiatri S. Palatii*, qui ne ſervoient, dit Godefroi, que dans la Cour des Empereurs. Les autres, qu'on appelloit ſimplement *Archiatri*, ou *Archiatri Populares*, ſervoient le peuple dans les villes de *Rome*, & de *Conſtantinople.* On les appelloit *Archiatri*, auſſi bien que les premiers, pourſuit cet Auteur, par rapport à la ville où ils pratiquoient; comme qui auroit dit, *Principis Urbis*

1 Ἄρχειν ἡμῶν, *préſider ſur nous*, c'eſt à dire, *ſur les Médecins.*

2 *De Civitate Dei, Lib.* 3. *Cap.* 17.

3 Voyez dans le Livre précedent Chap. 3. ce que portoient les monumens de *Cyrus*, & de Ménécrate.

4 *Notis in Cod. Theodoſianum.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Urbis Medici, c'eſt à dire, *les Médecins de la ville Principale*, ou de la ville dans laquelle le Prince fait ſa réſidence. Ces derniers Archiatres étoient au nombre de quatorze autant qu'il y avoit de quartiers à Rome; & comme ils avoient un ſalaire du public, & d'ailleurs divers privileges, ils étoient obligez de voir indifferemment tous les malades ſans rien exiger d'eux; le but de l'établiſſement de ces Archiatres ayant été d'empêcher que les pauvres ne ſouffriſſent faute de Médecins.

Si Godefroi ne s'eſt point trompé en ce qu'il prétend que les Archiatres de Rome & de Conſtantinople étoient ainſi appellez, parce qu'ils étoient Médecins des villes où étoit le ſiege des Empereurs, ceci fortifieroit beaucoup le ſentiment de Mercurial. Mais outre que ce Juriſconſulte ne prouve pas ce qu'il avance, on peut lui oppoſer, qu'il y avoit des Archiatres en d'autres villes que dans les deux Capitales de l'Empire; comme à *Alexandrie*, où il y avoit un Archiatre nommé *Théon*, & à *Edeſſe*, ville de Syrie, où il y avoit un autre Archiatre nommé *Cyrus*, ainſi qu'on l'a remarqué ci-devant. Je ne ſai ce que l'on peut répondre à cela, ſi ce n'eſt que l'on dit que Theon & Cyrus pouvoient être tous deux Archiatres de Rome, ou de Conſtantinople, quoi que l'un fût d'Alexandrie, & l'autre d'Edeſſe; enſorte que ces dernieres villes doivent être regardées comme leur patrie, & non pas comme le lieu où ils avoient leur emploi. Mais ſi l'établiſſement des Archiatres de Rome & de Conſtantinople étoit d'un auſſi grand uſage qu'il paroit par ce qui a été dit, on ne voit pas pourquoi on n'en auroit pas auſſi établi dans toutes les bonnes villes de l'Empire.

De cette maniere la difficulté touchant l'étymologie du mot *Archiater* ſubſiſteroit toûjours, & il ſeroit toûjours incertain lequel auroit raiſon de Mercurial, ou de Meibomius. Si j'oſe dire ce que je penſe là-deſſus, il me ſemble que le premier argument de Meibomius eſt très-fort, & que ſi l'on a égard à la juſteſſe de l'étymologie, ou à l'analogie grammaticale, qui dit *Archiater*, dit *un Médecin du premier rang*, ou *un Médecin qui eſt par deſſus les autres*. La plûpart des preuves que ce ſavant homme apporte d'ailleurs pour ſoûtenir cette ſignification, ne ſont pas moins convaincantes. Mais cela n'empêche pas que ſi l'on fait réflexion ſur l'office des anciens Archiatres, ou des Archiatres proprement dits, on ne voye que s'ils n'étoient pas *les Médecins du Prince*, par rapport à l'étymologie de leur nom, ils l'étoient à l'égard de leur office, ou de leur emploi, & en ce ſens-là Mercurial pourra auſſi avoir raiſon. Il eſt clair premierement, pour ce qui regarde les *Archiatres du Palais*, qu'ils étoient les Médecins des Empereurs, ou de la Cour; quoi que tous ceux qui ſervoient la Cour ne fuſſent pas néceſſairemeut Archiatres, comme on le verra ci-après. Secondement pour ce qui eſt des *Archiatres Populaires*, on peut dire qu'ils étoient auſſi en quelque façon les Médecins du Prince, puiſqu'ils étoient, auſſi bien que les autres, aux gages du Prince, & même que le Prince ou l'Empereur les nommoit, ou les confirmoit, après qu'ils avoient été élus par leurs Collegues, comme on le verra dans la ſuite.

Cela ſuppoſé, il ne reſte plus qu'à ſavoir pourquoi ces Médecins du Prince, ou du Public étoient donc appellez *Archiatres*, ou *les premiers des Médecins?* Or il eſt aiſé de répondre à cette queſtion en diſant que c'eſt parce que ces mêmes

Méde-

Médecins prenoient le pas devant les autres, ce qui ſuffiſoit pour les faire appeller *Archiatri*, c'eſt à dire, *Médecins du premier rang*, quoi qu'ils ne fuſſent pas toûjours les premiers en mérite. Ceci revient à peu près au ſentiment d'Alciat. J'ajoûte que cette prérogative, je veux dire le rang qu'on leur donnoit, étoit un honneur attaché à leur emploi, & dont les Médecins des Princes étoient ſans doute en poſſeſſion avant que le titre dont il s'agit, eût été inventé; car il eſt certain que ce même titre avoit été inconu aux anciens Grecs, & que l'on ne commença à le mettre en uſage qu'environ le temps que Mercurial a marqué, ou peut-être même aſſez long-temps après, comme on le remarquera dans la ſuite. *Depuis l'An xl. de J. C. : juſqu'à l'An cxl.*

On pourra demander en ſecond lieu, à quoi étoient donc utiles les autres Médecins, ſi les Archiatres étoient deſtinez à ſervir le Prince, & le Public? Je répons que l'établiſſement des Archiatres *Populaires*, qui étoit principalement fait en vuë de ſoulager les pauvres, n'empêchoit point les riches d'appeller tel des autres Médecins que bon leur ſembloit. De cette maniere ces derniers Médecins ne laiſſoient pas d'être fort employez, & il s'en pouvoit trouver de fort habiles parmi eux, les charges publiques ne ſe donnant pas toûjours aux plus capables; outre qu'il ſe peut que pluſieurs Médecins qui aimoient leur liberté refuſaſſent d'être aggregez au nombre des Archiatres, pour éviter la ſujétion. On pourroit encore faire une troiſième queſtion, ſavoir ſi le mot *Archiater* a toûjours eu la même ſignification? On y répondra en finiſſant ce diſcours.

Ce que l'on a dit du ſalaire, des privileges, & de l'élection des Archiatres eſt tiré de diverſes Loix que les Empereurs ont faites ſur ce ſujet, & de quelques écrits des Auteurs qui vivoient en ce temps-là. On trouve premierement 1 que les Archiatres avoient des ſalaires du Prince, ou du Public, & que moyennant ces ſalaires, ils devoient voir tous les malades, autant les riches que les pauvres, ſans rien prétendre d'eux, que ce que l'on vouloit bien leur donner après la fin de la maladie. Il paroît en ſecond lieu, par les mêmes Loix, que l'on avoit attaché divers privileges à l'emploi des Archiatres; que ces Médecins étoient exempts de tous les impôts de l'Empire Romain, pour eux, pour leurs femmes, & pour leurs enfans; qu'ils n'étoient obligez de loger, ni ſoldats, ni autres dans les Provinces; qu'ils ne pouvoient point être tirez en jugement, ou être obligez de ſe trouver eux-mêmes devant le Juge, ou emmenez priſonniers; qu'il étoit défendu ſous de grandes peines de leur faire inſulte &c. La Loi qui porte cela ſemble même rendre communs ces privileges à 2 tous les Médecins, ou du moins à quelques uns de ceux qui n'étoient pas du nombre des Archiatres; mais il ſe trouve d'ailleurs qu'une 3 autre Loi n'attribue ces mêmes privileges qu'aux ſeuls Archiatres du Palais, & à ceux de la ville de Rome. Il paroît en troiſième lieu, que les Archiatres ſervoient, comme on l'a dit, les Empereurs, & le Public; & que ceux qui avoient ſervi aſſez long-temps, ou à qui l'on trouvoit à propos de donner congé, étoient appellez *Exarchiatri*, ou *ex Archia-*

1 *Codic. Lib.* 10. *Titul.* 25. *de Profeſſor. & Medic. Leg.* 6. & 9.

2 *Medicos, & maximè Archiatros.* Ce ſont les termes par où commence la Loi ſixième que l'on a citée ci-devant.

3 *Codic. Lib.* 12. *Titul. de Metatis & Epidemeticis.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Archiatris. Il paroît enfin qu'il y avoit un *College des Archiatres*, composé d'un certain nombre de Médecins, 1 qui prenoient rang selon l'ancienneté de leur reception; ensorte que s'il en mouroit quelcun on en mettoit un autre en sa place, qui étoit le dernier de tous; 2 que c'étoit le College qui jugeoit de la capacité des prétendans, & qui les éliſoit; mais que l'Empereur les confirmoit après qu'on les avoit élus, ou même les nommoit auparavant, & les proposoit aux Archiatres, qui les examinoient ensuite, & les recevoient dans leur Corps.

Ce n'est pas qu'il n'y eût quelquefois des difficultez à l'égard de ce dernier article. L'Auteur que nous venons de citer, nous apprend qu'un Médecin nommé *Jean*, de famille Patricienne, ayant obtenu de Theodose la survivance de la charge d'un Archiatre nommé *Epictete*, prétendit ensuite avoir la seconde place, qui étoit celle qu'Epictete avoit tenue. Il se fondoit sur ce qu'il avoit servi dans le Palais, & sur les Lettres de l'Empereur. Cette affaire fit beaucoup de peine au College des Archiatres; parce qu'une partie d'entr'eux vouloient que l'on se tint à la Loi, & que les autres n'osoient pas se déclarer contre la volonté de l'Empereur. On résolut enfin d'en écrire à l'Empereur lui-même, & d'attendre sa déciſion. Au reste, on peut recueillir d'ici que tous les Médecins qui servoient dans le Palais n'étoient pas du nombre des Archiatres; puisque ce Jean, dont parle Symmachus, avoit servi dans le Palais avant que d'être Archiatre, & qu'il vouloit 3 faire valoir son service précedent pour obtenir la seconde place dans le College des Archiatres, contre les Loix Imperiales. Il est même remarqué qu'on lui citoit des exemples de ceux qui ayant passé du service du Palais, dans le College dont il s'agit, avoient suivi l'ordre établi par les mêmes Loix.

Voila pour ce qui regarde les Archiatres en général. Il faut maintenant dire un mot de la *Comitive*, ou du titre de *Comte*, dont on honoroit en particulier les Archiatres du Palais. On distinguoit entre la Comitive du premier rang, & celle du second, & 4 les Archiatres, dont on vient de parler, parvenoient à l'une & à l'autre. Ceux qui obtenoient la Comitive du premier ordre, alloient de pair avec les *Ducs*, & les *Vicaires*; & il semble que ces dignitez étoient au commencement communes à plusieurs Archiatres, ou qu'il y avoit plusieurs de ces Comtes dans un même temps; mais enfin l'on en établit un seul, duquel dépendoient tous les Archiatres, & même tous les autres Médecins.

Ce fut sous les Rois Goths que ce dernier établiſſement commença, comme le remarque Godefroi dans ses notes sur le Code Théodosien, & comme on le recueille de la *Formule du Comte des Archiatres* que Cassiodore nous a laissée. Il paroît de la maniere que ce dernier en parle, que la chose étoit toute nouvelle de son temps. 5 *N'est-ce pas*, dit Cassiodore ou la Formule, *une preuve que l'on néglige entierement le bien de la Societé, qu'il n'y ait point de Juge établi sur la Médecine?*

1 *Codic. Lib.* 10. *Vitul. de Professionibus & Medicis.*

2 *Symmachi Lib.* 10. *Epistol.* 40.

3 *Fultus Palatinæ Militiæ privilegio.* Symmachus; ibid. *Militia* signifie ici *le service* d'un Médecin; *universi qui in Sacro Palatio inter Archiatros militarunt*, dit la Loi 11. *Titul. de Profess. & Med. Codic. Lib.* 10.

4 *Ibidem, & Cod. Theod. Lib.* 6. *Titul.* 16. *De Comitib. & Archiatris.*

5 Huic peritiæ deesse peculiarem Judicem nonne humanarum rerum probatur oblivio?

Médecine? Or Caſſiodore vivoit ſous *Théodoric*. On voit par là que ce Juge n'étoit pas auparavant. Le pouvoir du Comte des Archiatres eſt exprimé par les termes de la même Formule. 1 *Nous vous honorons dès-à-preſent de la dignité de* Comte des Archiatres, *afin que vous ſoyez ſeul diſtingué entre les Maitres de la ſanté, & que tous ceux qui auront quelque different, par rapport à la Médecine, s'en remettent à votre déciſion. Vous ſerez* l'Arbitre *d'un Art honorable, & le* Juge *de toutes les conteſtations, qui ne ſe décidoient auparavant que par la paſſion de chaque particulier. Vous guérirez en quelque maniere les malades, entant que vous terminerez des querelles qui leur ſont préjudiciables. C'eſt un grand honneur pour vous que les habiles gens ſe ſoumettent à vous, & que vous ſoyez conſideré par ceux que tout le monde conſidere &c.* Voilà juſtement une maniere de *Pape* dans la Médecine, il ne lui manquoit plus que l'infaillibilité. La même Formule ajoûte 2 que ce Chef des Médecins étoit auſſi particulierement obligé d'avoir ſoin de la ſanté de l'Empereur, & qu'il avoit un libre accès auprès de ſa perſonne. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

On a parlé 3 ci-deſſus d'un Vindicianus, qui ſe donne le titre de *Comte des Archiatres*, & qui vivoit ſous les Empereurs Valentinien & Valens. On trouve auſſi dans Aëtius un Andreas, qui a le même titre, mais on ne ſait pas quand il a vécu. On pourroit croire qu'un *Euſebe*, que 4 Symmache, appelle *Medicorum potiſſimus*, étoit auſſi un Comte des Archiatres; mais il ſemble que c'eſt le même Euſebe dont cet Auteur parle ailleurs, qu'il nomme ſimplement *Archiatre*. On ne conoit guere d'autres Médecins qui ayent poſſedé cette charge; leurs noms n'étant pas venus juſques à nous.

Il n'en eſt pas de même des ſimples Archiatres; on ſait les noms de pluſieurs. *Andromachus* eſt, à ce que l'on croit, le premier. *Théon* Alexandrin, 5 que l'on fait vivre ſous Néron, auſſi bien que le précedent, eſt pareillement appellé Archiatre dans le titre d'un de ſes livres rapporté par Photius. Ce livre étoit intitulé, *l'Homme, par Théon Archiatre d'Alexandrie*; il y étoit parlé des maladies de toutes les parties du corps humain, & des remedes propres pour les guérir, mais Photius ne trouve pas que ce Médecin eût bien traité cette matiere. Galien cite ſouvent d'autres livres, que le même Théon avoit écrit touchant la Gymnaſtique, mais il ne lui donne pas le titre d'Archiatre. 6 Etienne de Byzance parle auſſi d'un Théon Médécin, qui avoit commenté le livre de Nicander intitulé *Theriaca*. Nous avons 7 ci-deſſus fait mention de *Magnus*, Archiatre de l'un des Antonins. L'Auteur qui lui donne ce titre, lui joint un *Demetrius*, qui étoit du même temps, & qui avoit le même office. *Oribaſe*, qui vivoit ſous Julien, eſt auſſi appellé Archiatre, comme on l'a remarqué dans ce

1 Quapropter à præſenti tempore Comitivæ Archiatrorum honore te decoramus; ut inter ſaluti's Magiſtros *ſolus* habearis eximius, & omnes judicio tuo cedant qui ſe ambitu mutuæ contentionis excruciant. Eſto *Arbiter* Artis egregiæ, eorumque diſtingue conflictus quos judicare ſolebat affectus. In ipſis ægros, curas, contentiones noxias abſcidis. Magnum munus eſt ſubditos habere predentes, & inter illos honorabilem fieri quos reverentur cæteri, &c.

2 Indulge te quoque Palatio noſtro, habeto fiduciam ingrediendi, &c.

3 *Part.* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 1.

4 *Lib.* 2. *Epiſt.* 18.

5 *Vide Voſſium de Philoſophia.*

6 *In voce* Corope.

7 *Part.* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 2.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

ce Chapitre. *Théodore Priscien*, qui a été mis ci-dessus au rang des Méthodiques, étoit aussi Archiatre, & il avoit un frere, nommé *Timothée*, qui l'étoit comme lui. Le temps des Archiatres *Epictete* & *Jean* est connu par ce que l'on a dit dans ce même Chapitre. L'Auteur qui les nomme, parle 1 ailleurs d'un *Eusebe* & d'un *Gélase*, qui avoient le même office. *Cæsarius*, frere de S. Gregoire de Nazianze, étoit aussi de ce rang. Quant à *Cyrus de Lampsaque*, & *Cyrus d'Edesse*, autres Archiatres, dont on a parlé à l'occasion des Médecins qui ont vécu sous Tibere, leur temps est incertain. On compte d'ailleurs entre les Archiatres un *Eutychianus*, cité par Marcellus l'Empirique; un *Pierre*, 2 cité par Aëtius; un *Olympius*, Collegue de Théodore Priscien; un *Glaucus* & un *Aurelius*. J'en trouve deux autres dans Reinesius, un *Pasinicus* & un *Eustathius*, dont il dit que S. Basile a parlé dans ses lettres, mais je ne les y ai point pu découvrir. Il y a veritablement une lettre de ce Pere à un Eustathe, qui est simplement appellé Médecin. Il faut ajoûter à tous ces Archiatres les deux dont il est fait mention dans les Inscriptions suivantes, & quelques autres dont on parlera encore à la fin de ce discours.

3 M. LIVIO CELSO TABULARIO
SCHOLÆ MEDICORUM
M. JULIUS EUTYCHUS
ARCHIATROS OLL. D. I. I.
IN. FR. PED. IIII.
D. M.
A. ACTIUS CAIUS
ARCHIATER SIBI ET
JULIÆ PRIMÆ CONIUGI
INCOMPARABILI

Les *Ecoles des Médecins* desquelles il est parlé dans la premiere de ces Inscriptions nous obligent de remarquer en passant, qu'il y avoit à Rome, à ce que dit Mercurial, trois sortes de lieux où les Savans s'assembloient; les lieux d'exercice, appellez *Gymnasia*, dont il a été fait mention dans la premiere Partie; *le Temple de la Paix*; & des *Auditoires particuliers*. Cet Auteur ajoûte qu'il y avoit aussi une *Ecole des Médecins*, dans le quartier appellé *Esquillia*, qu'elle étoit ornée de plusieurs belles statues de marbre, comme Ligorius l'a conjecturé, sur les ruines qui en sont restées.

A l'égard du *Temple de la Paix*, ce que Mercurial en dit est tiré de Galien, 4 qui remarque d'ailleurs qu'il y avoit dans ce Temple des Bibliothe-

ques,

1 *Lib.* 5. *Epist.* 34.

2 *Tetrabibl.* 3. *Serm.* 2. *Cap.* 118.

3 *Mercurial de Arte Gymnastica*, *Lib.* 1. *Cap.* 7. & *Meibomius in Cassiod. Formul. Archiatr.*

4 *De Composit. Medicam per genera*, *Lib.* 1. *Cap.* 1. & *de Libris Propriis*, *Cap.* 2. Le Temple de la Paix ne servoit pas seulement aux Médecins, & aux autres Savans pour s'y assembler, & pour y tenir leurs livres; chaque particulier y portoit ce qu'il avoit de plus précieux. Hérodien, de qui nous tenons cette derniere circonstance, nous apprend que l'incendie dont parle Galien, arriva sous l'Empire de Commode; & il ajoûte que le Temple dont il s'agit, étoit le plus grand, le plus beau, & le plus riche qu'il y eût à Rome.

ques, & qui ajoûte que ce même Temple ayant été consumé par un incendie, ces livres qui y étoient, furent brûlez. Cet incendie consuma aussi, à ce que dit cet Auteur, les grandes Bibliotheques du Palais. Je pense que ces dernieres Bibliothequess sont celles qui étoient dans le Temple *d'Apollon Pallatin*, où Auguste avoit ordonné que l'on mît les livres des Poëtes & des autres Savans, comme on l'apprend 1 d'Horace, & où les gens de lettres s'assembloient pour lire leurs ouvrages. Le même Galien dit que les Médecins se rencontroient dans le Temple de la Paix, même après que ce Temple eut été brûlé. L'Empereur Adrien, qui vivoit un peu avant Galien, avoit fait construire exprès un College pour les beaux arts, qu'on appelloit *Atheneum*, comme le remarque Aurelius Victor dans la vie de cet Empereur. Je ne sai si ce College étoit vers le Temple de la Paix ou ailleurs, & s'il fut brûlé dans l'incendie dont on a parlé. Il y a de l'apparence que les Médecins y avoient un appartement, aussi bien que les autres gens de lettres y avoient les leurs, mais on assigna ensuite aux premiers, des Auditoires particuliers du temps d'Alexandre Severe, comme l'a remarqué Aelius Lampridius. 2 Dès que le College des Archiatres fut établi, l'Ecole des Médecins devint sans doute plus considerable & mieux réglée. On y crea divers offices, & il y eut entr'autres des Secretaires, *Tabularii*, qui tenoient les Régitres, comme étoit *M. Livius Celsus*, dont il est parlé dans la premiere des Inscriptions que l'on a rapportées. Il y avoit même eu, dès le temps de l'Empereur Claude, des Médecins qui faisoient la fonction de *Bibliothécaires*, ou qui avoient la direction des Bibliotheques publiques. Tel étoit celui dont il est fait mention dans l'Inscription suivante: TI. Claudius Aug. L. Hymeneus. Medicus A Bibliothecis.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Au reste il y a lieu d'être surpris que Galien, qui vivoit environ quatre-vingts ans après Andromachus, n'ait point été du nombre des Archiatres, ou qu'on ne lui donne point ce titre. Il nous apprend lui-même qu'il avoit suivi Marc Aurele & Lucius Verus dans un voyage, & que le soin de la santé du premier de ces Empereurs & de ses fils lui avoit été commis pendant quelque temps; par où il paroît qu'il avoit été Médecin de Cour. Il se peut qu'il n'eût par recherché ce titre; mais il est bien plus étonnant qu'il n'ait presque rien dit des Archiatres, ou qu'il n'en ait parlé que dans le premier livre *des Antidotes*, où il donne en passant le titre dont il s'agit, à *Andromachus*, & à *Demetrius*; car pour le livre *de la Theriaque*, où il met encore *Magnus* au même rang, plusieurs le croyent supposé. Pline ne dit rien non plus des mêmes Archiatres, si ce n'est qu'il met *Damocrate*, dont on parlera dans ce même Chapitre, au nombre 3 *des premiers d'entre les Médecins*. On pourroit croire que Pline, parlant de cette maniere, a voulu traduire en Latin le Grec *Archiatros*. A cela près, le silence de cet Auteur, qui cite tant de Médecins, témoigneroit que ce titre n'étoit pas en usage de son temps, s'il ne paroissoit d'ailleurs qu'Adromachus, qui vivoit sous Néron, a possedé ce même titre. Galien, comme on vient de le

1 *Epistol.* 3. *Lib.* 1 *Epistol* 2. *Lib.* 2.

2 On ne sait pas précisément en quel temps se fit cet établissement. Il y a bien de l'apparence que ce fut après le Régne de Constantin, comme l'a remarqué Reinesius. (*Var. Lect. Lib.* 3 *Cap.* 11.)

3 Servilius Damocrates *è primis medentium*, *Lib.* 25. *Cap.* 8.

Depuis l'An xl. de J.C. jusqu'à l'An cxl.

le voir, & Erotien, dont on a parlé ci-devant, le lui ont tous deux donné.

Ce n'eſt pas qu'il ſuffiſe toûjours qu'un Auteur ait donné un titre à un autre, pour inferer de là que celui à qui on le donne l'ait poſſedé. Le Scholiaſte de Juvenal appelle *Thémiſon Archiater*, quoi que celui-ci n'eût jamais été ainſi appellé du temps d'Auguſte ſous lequel il a vécu, ce titre étant alors inconnu. Mais comme les Médecins les plus fameux, du temps de ce Scholiaſte, prenoient le titre d'Archiatres, ce même Commentateur a cru devoir en faire honneur à Thémiſon, qui avoit été célebre ſous Auguſte. Par la même raiſon [1] ceux qui ont prétendu qu'Erotien eſt moins ancien que ſa dédicace à Andromachus ne le montre, & qui l'ont regardée comme ſuppoſée, n'auroient pas fait beaucoup de cas de ſon témoignage, à l'égard de la qualité d'Andromachus. Mais je ne vois point pourquoi Erotien ne pourroit pas être du temps de Neron, ou de Veſpaſien. Ce qui ne permet pas de douter qu'il ait pu vivre en ce temps-là, c'eſt qu'il eſt aiſé de recueillir qu'il a écrit avant Galien, de ce que ce dernier parle de divers écrits d'Hippocrate, qui ne ſe trouvent point dans la liſte du premier, comme on l'a remarqué ci-devant. Cette preuve me paroît forte; car enfin l'on ſait que plus avant l'on eſt venu, & plus le nombre des écrits d'Hippocrate s'eſt trouvé augmenté, par les ſuppoſitions que l'on a faites. Sur ce pied-là, Erotien ne pourra pas non plus être le même *qu'Hérodien*, comme l'a cru le Savant que l'on a cité en dernier lieu; car Hérodien eſt venu après Galien.

Il en eſt de même du *faux Soranus*, dont on a parlé [2] ci-deſſus, que de Thémiſon. Le titre de ſon livre, où il eſt traité d'Archiatre, n'eſt d'aucun poids, non plus que l'autorité du Scholiaſte de Juvenal à l'égard de ce dernier, parce que ce Scholiaſte, & l'Auteur qui a ſuppoſé le livre de Soranus, intitulé *Introduction à la Médecine*, n'ont pas vécu dans le temps des Médecins auxquels ils donnent le nom d'Archiatres. On ne peut pas dire la même choſe du témoignage de Galien, & d'Erotien, concernant Andromachus. Ils pouvoient tous deux ſavoir ſi ce Médecin de Neron étoit veritablement du rang des Archiatres, Erotien ayant vécu de ſon temps, & Galien ſeulement quatre-vingts ans après. Mais ne pourroit-on point croire que cette qualité d'Archiatre, que l'un & l'autre de ces Auteurs donnent à Andromachus, & que le dernier donne encore à Demetrius, n'eſt fondée que ſur un mot qui peut avoir été ajoûté par quelque Copiſte, au texte de ces deux Auteurs. Ce qui me feroit pancher pour ce ſentiment, c'eſt, comme je l'ai remarqué, le grand ſilence que Galien garde par tout ailleurs à l'égard de cette dignité; dont il ſemble qu'il auroit dû parler en plus d'un lieu, ſi elle avoit été de ſon temps. Si Andromachus avoit été effectivement Archiatre, d'où vient que Galien ne lui donne jamais ce titre dans ſes livres *de la Compoſition des médicamens*, où il le cite très-ſouvent; On dira peut-être que le même Galien, qui parle en divers endroits de *Théon* d'Alexandrie, ne l'appelle point non plus Archiatre, quoi que Théon fût de cet ordre; comme il en réſulte du titre de l'un de ſes livres, que nous avons rapporté dans ce Chapitre, après Photius.

Mais

1 *Marſil. Cognatus, Obſervat. Lib. 2. Cap. 28. Vide Albert. Fabric. de Lexicis Græcis, Paragraph. 13.*

2 *Part. 2. Liv. 4. Sect. 1. Chap. 4.*

Mais il eſt aiſé de répondre que l'exemplaire de ce livre, que Photius a vu, pouvoit avoir été copié nouvellement, ou du moins long-temps après la mort de Théon, & que le Copiſte y avoit ajoûté, de ſon chef, la qualité d'Archiatre, Théon ayant vécu plus de huit cens ans avant Photius. Comme le titre d'Archiatre ſonnoit mieux que celui de Médecin, qui paroiſſoit trop ſimple, il y a de l'apparence que les Copiſtes ſuppoſoient ſouvent le premier de ces titres, pour vendre mieux leurs livres, ou pour faire plus d'honneur aux Auteurs; à peu près comme on a remarqué que le Scholiaſte de Juvenal en a uſé à l'égard de Thémiſon. Si Théon avoit été Archiatre, il eſt probable que Galien l'auroit remarqué, & ſon ſilence en cette rencontre, bien loin de faire contre moi, fortifie la preuve que je tire de celui qu'il garde par rapport à Andromachus, dans les livres que j'ai citez en dernier lieu. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Au fond, ſi les Archiatres avoient été établis du temps de Galien, quelle apparence qu'étant auſſi diffus qu'il l'eſt, & ayant écrit tant de livres, il n'eût point parlé de cet établiſſement? S'il n'avoit pas voulu le faire à l'occaſion d'Andromachus & de Théon, il ne pouvoit guére ſe diſpenſer d'en dire un mot, lorſqu'il parle dans ſon livre intitulé *de Præcognitione*, des Médecins de Rome, de leur orgueil, de leur jalouſie, ou de leur envie &c. Mais il n'en dit rien. Où pouvoit-il mieux employer le mot ἀρχίατρος, que lorſqu'il fait mention, dans ce même livre, d'un Médecin nommé *Antigenes*, qui tenoit, dit-il, le haut bout entre les Médecins de Rome, & qui traitoit tous les grands Seigneurs, πρωτεύειν τ ἰατρῶν πεπιϛευμένος, ἅπαντάς τε τὺς πολυδυναμένυς ἰώμενος. Il ne manquoit rien à cet homme, pour être Archiatre. Pourquoi donc Galien ne lui donne-t-il point ce titre s'il étoit alors en uſage, & pourquoi ſe contente-t-il de dire qu'Antigene *paſſoit pour le premier de tous les Médecins?* J'avouë que cette difficulté s'évanouïroit, ſi quelqu'autre Auteur de ce temps-là avoit fait mention des Archiatres, mais on n'a pour tout que la dédicace d'Erotien, qui peut être auſſi ſuſpecte de ſuppoſition que les prétendus paſſages de Galien. Dioſcoride s'addreſſant à Andromachus, au commencement de ſon livre *de Euporiſtis*, ne lui donne point le titre d'Archiatre. Il l'appelle *très-eſtimé*, ou *très-excellent Andromachus*, τιμιώτατε Ἀνδρόμαχε. Pline, qui cite un ſi grand nombre de Médecins, tant Romains qu'Etrangers, n'en traite pas un d'Archiatre, & il n'y a dans toute ſon Hiſtoire Naturelle que le ſeul paſſage que l'on a rapporté concernant Damocrate, où cet Auteur pourroit ſembler avoir voulu déſigner le titre dont il s'agit; mais comme ce paſſage peut fort bien être expliqué d'une autre maniere, & dans le ſens qui ſe préſente naturellement, la preuve n'eſt pas ſuffiſante. Or Pline a vécu ſous Neron, & ſous Veſpaſien, dans un temps que l'on ſuppoſe que les Archiatres étoient établis. Pline le Jeune, qui a auſſi parlé de quelques Médecins, & Plutarque, qui en introduit pluſieurs dans ſes Sympoſiaques, n'ont donné la qualité d'Archiatre à aucun. Athénée, qui vivoit ſous Marc Aurele, a gardé le même ſilence à cet égard. Enfin c'eſt un fait dont on ne peut diſconvenir, qu'il ne ſe trouve aucun Hiſtorien, ni aucun autre Auteur qui ait parlé des Archiatres, avant le temps de l'Empereur Conſtantin, ſi l'on en excepte ce que Galien & Erotien en ont dit dans les paſſages qu'on a examinez. Je n'en ſache du moins pas un, & je ne

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An. cxl.

vois pas que de plus ſavans hommes que moi, & qui ont eu beaucoup plus de lecture, que je n'en ai, ayent rien découvert à cet égard.

On dira peut être que ce qui ne ſe prouve pas par des Auteur, ſe peut prouver par des Inſcriptions. Meibomius rapporte celle qui ſuit, D. M. T. Fl. Pæderot. Aug. Lib. Alcimiano Superposito. Medicorum. Ex Ratione Patrimoni. &c. On pourroit ſe perſuader que ce *Titus Flavius Pæderotus Alcimianus*, étoit un Affranchi de l'un des Veſpaſiens, comme on le peut inferer de ce qu'il s'appelle *Titus Flavius*, ſelon la coûtume qu'avoient les Affranchis de prendre quelquefois le nom de leurs Maîtres, ou de l'ajouter au leur propre. Cela étant, il ſe trouveroit que du temps des Veſpaſiens, il y auroit déja eu quelqu'un qui auroit pris le titre de *Superpoſitus Medicorum*, que Meibomius croit équivalent à celui de *Præſul Medicorum*, donné par Caſſiodore au *Comte des Archiatres*. S'il y avoit donc alors un Comte des Archiatres, il devoit y avoir, à plus forte raiſon, de ſimples Archiatres. Mais outre qu'il n'y a point eu de Comte des Archiatres, avant le temps que l'on a marqué ci-deſſus, rien n'empêche que l'Affranchi qui poſſedoit cet office de *Superpoſitus Medicorum*, ne fût une maniere de Magiſtrat établi ſur la Médecine en particulier, pour juger des déſordres qui pouvoient ſurvenir par rapport à l'exercice de cet Art, après avoir entendu le ſentiment des experts, ou pour préſider au nom de l'Empereur dans l'aſſemblée des Médecins, afin que les choſes fuſſent reglées comme il faut. On plûtôt, il ſe pourroit que ce fût un homme de qui les Médecins, Chirurgiens, & Pharmaciens de l'Empereur dépendoient, pour recevoir de lui leurs ſalaires, pour lui rendre compte de leur conduite, &c. quoi qu'il ne fût pas lui-même Médecin.

Je conclus de tout céci, qu'il eſt fort probable qu'il ne s'eſt point parlé des Archiatres avant le Régne de Conſtantin, ou des premiers Empereurs Chrétiens. Mais dès-lors ce titre a été fort conu; & les Médecins des Empereurs, ou les Archiatres de l'Empire Romain, n'ont pas été les ſeuls qui l'ont porté. On l'a auſſi donné, dans la ſuite des temps, aux Médecins de tous les autres Souverains. Gregoire de Tours, parlant de quelques Médecins des Rois de France les appelle *Archiatri*. Il met en ce rang 1 un *Marileifus*, 2 un *Armentarius*, & 3 un *Reovalis*; dont le premier étoit Médecin de Chilperic, Roi de France; le ſecond ſemble avoir été Médecin de Sigebert Roi d'Auſtraſie, qui regnoit un peu après le milieu du ſixième ſiecle, en même temps que Chilperic; le troiſième poſſedoit le même office ſous Childebert, autre Roi d'Auſtraſie fils du précedent. L'Auteur que l'on vient de citer, & qui appelle en un endroit Marileifus *Archiater*, s'explique ailleurs en diſant que ce Marileifus 4 étoit, ou paſſoit pour être *le premier Médecin* dans la maiſon de Chilperic. Je ne ſai ſi l'on pourroit inferer de ce paſſage, que le premier Médecin des Rois, que l'on a nommez, poſſedoit ſeul le titre dont il s'agit à l'excluſion des autres

1 *Hiſtor. Francor. Lib.* 5. *Cap.* 14.

2 *De Miraclidis D. Martini, Lib.* 2. *Cap.* 1.

3 *Hiſtor. Francor. Lib.* 10. *Cap.* 15.

4 Marileifum verò, qui primus Medicorum in domo Chilperici Regis habitus fuerat. *Hiſtor. Francor. Lib.* 7. *Cap.* 25.

tres Médecins, qui ſervoient en même temps ces mêmes Rois. Si cette conſéquence eſt bien tirée, le mot *Archiater* auroit eu en France une ſignification un peu differente de celle qu'il avoit dans l'Empire Romain. On pourra examiner plus particulairement cette queſtion ; dans la ſuite de cette Hiſtoire. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Voici un extrait d'un livre de Mr de Fileſac, qui ſervira encore à illuſtrer notre matiere, & où l'on trouvera le nom d'un Comte des Archiatres, & ceux de quelques Archiatres que nous avions omis. *Il ſemble*, dit cet Auteur, *qu'il y ait eu deux ſortes d'Archiatres, qui ſervoient dans le Palais Impérial, & dont la Loi que nous venons de citer fait mention. Les premiers ſont appellez* Archiatri Sacri Palatii, intra penetralia Regalis Aulæ florentes, *comme parle le Code Théodoſien. Ce ſont les mêmes auxquels les Empereurs donnoient deux cens cinquante mille Seſterces* (vint-cinq mille livres monoye de France) *de gage annuel, comme on l'apprend de Pline*, Livre 29. Chap. 1. *Les autres Archiatres pratiquoient la Médecine dans les villes, ce qui ſe prouve par quelques Loix de Code, que nous avons déja citées, & particulierement par la Loi ſixième du Liv.* 10. *Tit.* 42. *& par la Loi neuvième du même Livre. C'eſt de ces derniers Archiatres, que parlent S. Ambroiſe*, Epiſt. 64. *& S. Auguſtin*, Epiſt. 67. *où il y a* Architeater, *pour* Archiater. (Il s'agit là d'un nommé Dioscorus.) *Il y a une autre faute dans l'Epitre* 263. *où on lit* Arriater, *pour* Archiater. *S. Chryſoſtome*, Epiſt. 38. & 81, *parle auſſi d'un* Hymetius Archiater. *On remarque d'ailleurs qu'il y avoit deux ordres, ou deux claſſes de ces mêmes Archiatres. Les premiers étoient ceux qui étoient deſtinez pour le ſervice de chaque ville, par les Loix des Empereurs, & dont le nombre étoit fixé ; en ſorte qu'une petite ville n'en devoit avoir que cinq, une plus grande ſept, & une métropole dix. S. Gregoire de Nazianze, dans ſa harangue à la louange de ſon frere* Cæſarius, *dit que ce dernier avoit été établi pour enſeigner, & pour pratiquer la Médecine dans ſa patrie.*. (Il ajoûte que ſon frere avoit d'abord été mis entre les Médecins du premier rang, & qu'il avoit été compté entre les amis de l'Empereur.) *La ſeconde claſſe étoit celle des Médecins qu'on appelloit* nouveaux, *deſquels parle Symmachus lors qu'il dit*, (Liv. 10. Epiſt 40.) que la Loi avoit ordonné que les premiers de l'Art jugeroient de la ſcience des nouveaux. Cette Loi eſt des Empereurs Valentinien & Valens ; elle eſt rapportée au Code Theodoſien, *Liv.* 3. *Tit.* 3, & au Code Juſtinien, *Liv.* 10. *Tit.* 52. Peut-être que quelques-uns des Archiatres accompagnoient toujours le Prince, & que les autres ne les voyoient que lors qu'ils étoient mandez. Ces derniers faiſoient leur ſéjour ordinaire, chacun dans la ville qui lui avoit été aſſignée.

„ Mais, pour revenir à la Loi, elle nous apprend d'ailleurs que les Archiatres parvenoient à un degré d'honneur bien conſiderable, qui eſt *la Comitive du premier ordre*, c'eſt à dire, qu'ils étoient faits *Comtes du premier ordre.* „ Ceux-ci alloient du pair avec les *Vicaires*, & les *Ducs*, qui poſſedoient l'une „ des plus grandes dignitez de l'Empire Romain. Il y avoit des Vicaires des „ Provinces d'Aſie, de Pont, de Thrace, de Macedoine, pour l'Orient ; „ comme on avoit établi dans l'Occident des Vicaires d'Italie, d'Afrique, & „ d'Illyrie Il y avoit pareillement des Ducs en Egypte, en Thrace, pour „ ce qui regarde l'Orient ; comme il y en avoit dans les Pannonies, dans la „ Sequanique, dans l'Armorique &c. Les Archiatres étoient donc égaux à „ ces Vicaires, & à ces Ducs. S. Auguſtin parle même (*Confeſſ. Liv.* 4. *Chap.* 3.)

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An. cxl.

„ d'un Médecin qu'il dit avoir été *Proconsul d'Afrique*; & qui étoit d'ailleurs „ Mathématicien, & savant dans l'art de faire des Horoscopes. S. Chrysos- „ tome (*Epist.* 16. *ad Olympiadem Diaconissam*) parle aussi d'un THEOPHILE, „ qu'il appelle *Comte*, *& Médecin.*

Les Ducs, & les Vicaires, aussi bien que les Comtes, avoient le titre de Spectables, *& ils tenoient le second rang dans l'Empire. Voici de quelle maniere Cassiodore en parle* (Lib. 6. Cap. 12. in formula Comitivæ primi ordinis) Comitivam tibi primi ordinis ab illa indictione Majestatis favore largimur, ut Consistorium nostrum, sicut rogatus ingrederis, ita moribus laudatus exornes, quando vicinus honor est Illustribus, dum alter medius non habetur. *Or ceux qu'on appelloit* Illustres *étoient en petit nombre. On ne donnoit ce titre qu'à ceux qui avoient les premiers de tous les emplois, comme au* Préfect du Prétoire, *au* Préfect de la Ville, *à celui qui étoit appellé* Magister militum, *aux* Questeurs, *&c. Les* Spectables *venoient immédiatement après. Il faut enfin remarquer, sur ce que dit ici Cassiodore, que ces Comtes du premier ordre étoient aussi appellez* Comtes Consistoriens, *& que ce titre étoit par conséquent commun aux Archiatres qui acqueroient la Comitive du premier ordre.* Vide Joannis Filesaci Selectorum Lib. 1. Cap. 17. quod inscribitur, *Medicinæ defensio adversus Plinium majorem.* Vide & Meibomium in Cassiodori Formulam Archiatrorum.

Il y auroit quelques remarques à faire sur ce discours de Mr. de Filesac; mais comme il faudroit pour cela redire un partie de ce qui a été dit ci-dessus, le Lecteur prendra, s'il lui plaît, la peine de le faire lui-même, en conferant les sentimens de cet Auteur avec ceux qui ont été rapportez ci-dessus. J'ajoûterai seulement à sa remarque touchant les Archiatres, qui étoient appellez *Comtes Consistoriens*, ce que dit Saumaise, (Not. in Trebell. Pollionis Macrianum) que cette dignité revenoit à celle des *Conseillers d'Etat* d'aujourd'hui. De là est sans doute venu que les premiers Médecins des Rois de France, qui sont les mêmes que les *Comites Archiatrorum*, dont on a parlé, sont appellez *Conseillers d'Etat Ordinaires*, ou *Conseillers du Roi en ses Conseils*; en quoi on les distingue des autres Médecins des mêmes Rois, qui ont seulement le titre de *Conseillers du Roi.*

Au reste j'avois encore oublié de joindre aux Archiatres dont j'ai fait mention, un CLAUDIANUS SOLON, *Archiater*, auquel est dédié le livre second, *de Remediis paratu facilibus*, attribué à Galien. Quoi que ce livre soit visiblement supposé, il n'est pas impossible qu'il y ait eu un Archiatre de ce nom; mais qui n'aura pas vécu du temps de Galien; car en ce temps-là ce titre n'étoit pas encore en usage, comme je crois l'avoir prouvé. Le même Galien cite ailleurs, (*De Medicament. Local. Lib.* 3. *Cap.* 1.) un *Solon*, surnommé *Diatarius*, & l'on trouve dans Pline, *Liv.* 20. un *Solon de Smyrne.*

Il est temps de revenir à Andromachus, qui a causé cette digression, & qui donnera encore lieu à celle qui va suivre. On ne sait rien concernant les sentimens, ou la méthode de ce Médecin. La seule chose, qui nous est restée de lui, c'est un grand nombre de descriptions de médicamens composez qui étoient en partie de son invention. 1 Galien, qui a pris le soin de rapporter ces descriptions, met Andromachus au rang des Auteurs qui ont le mieux écrit des médica-

1. *De Composit. Medicam. per genera, Lib.* 6. *Cap.* 8. *& alibi.*

médicamens ; mais il le blâme de ce qu'il s'étoit contenté d'en donner la description, ſans ajoûter leurs proprietez, ou ſans indiquer, ſi ce n'eſt rarement, les maladies auxquelles ces médicamens ſont propres. *Depuis l'An xl. de J.C. juſqu'à l'An cxl.*

La plus fameuſe des compoſitions que ce Médecin a décrites, ou inventées, c'eſt l'Antidote qu'il appella 1 *Galéné*, c'eſt à dire, *Tranquille*, & auquel on donna 2 enſuite le nom de Thériaque, comme on le verra ci-après. Andromachus compoſa un Poëme Grec en vers Elégiaques, qu'il dédia à Néron, & qui nous reſte encore aujourd'hui, où il enſeigne la maniere de préparer cet Antidote, & où il déſigne les maladies, auxquelles il eſt propre. La raiſon qu'il avoit de faire cette deſcription plûtôt en vers qu'en proſe, c'eſt afin qu'on ne pût pas ſi aiſément y faire quelque alteration. C'eſt du moins ce qu'en a penſé 3 Galien, qui approuve le procedé d'Andromachus, & qui le loue à ce ſujet.

4 Juſques-là l'Antidote de Mithridate avoit été ſe ſeul, qui fût entre les mains de tout le monde ; mais auſſi tôt que celui d'Andromachus fut conu, le premier devint preſque hors d'uſage ; quoi qu'à dire le vrai, ce dernier ne fût qu'une imitation de l'autre ; la ſeule difference eſſentielle, qui s'y rencontre, ne conſiſtant preſque qu'en l'addition des *viperes* qui entrent de plus dans la Thériaque. Quoi qu'il en ſoit l'Antidote d'Andromachus fut ſi fort eſtimé à Rome que quelques Empereurs le voulurent faire compoſer dans leur Palais, & qu'ils prirent un ſoin particulier de faire venir exprès toutes les drogues néceſſaires pour cela, afin de les avoir bien conditionnées 5 L'Empereur *Antonin* en prenoit même tous les jours à jeun, gros comme une fêve, & la réputation de ce remede s'établit ſi bien que divers Médecins entreprirent en vain d'y vouloir faire des changemens, & de produire de nouvelles Thériaques de leur façon. La Thériaque d'Andromachus ſe ſoûtint nonobſtant cela ; & ce qu'il y a de plus particulier c'eſt qu'encore qu'on y ait dès long-temps remarqué bien des defauts, ou des ſuperfluitez, on ne laiſſe pas encore aujourd'hui, dans les meilleures villes de l'Europe, de ſuivre ſcrupuleuſement la deſcription de ce Médecin de Néron.

Cette deſcription renferme plus de ſoixante drogues, dont une bonne partie ſont des aromates. Il y a auſſi quelques ſimples communs, & des gommes, ou des ſucs épaiſſis, entre leſquels le plus conſiderable eſt *l'Opium*. Mais l'ingrédient, qui fit donner à ce medicament le nom de 6 *Thériaque*, ce ſont *les viperes*, que l'on préparoit de cette maniere. On les écorchoit après leur avoir coupé la tête, & la queuë ; on ſéparoit la chair des entrailles, & des os ; on la lavoit ; on la faiſoit cuire dans de l'eau avec de l'aneth & du ſel, & on la paitriſſoit enfin avec de la mie de pain, pour en former des 7 *trochiſques*, ou des manieres des *petits gâteaux*.

Si

1 *De Antidotis, Lib.* 1. *Cap.* 6.
2 *De Uſu Theriacæ ad Pamphilianum. Ce Livre paſſe pour n'être pas de Galien.*
3 *De Antidotis, Lib.* 1. *Cap.* 5.
4 *Ibidem, Cap.* 1.
5 *Ibidem.*
6 Du Grec θηρίον, qui ſignifioit en géneral toutes ſortes de *bêtes ſarouches*, mais qui deſignoit auſſi en particulier les *bêtes venimeuſes*. Quelques Auteurs donnent encore ce nom aux *vers* qui ſe trouvent dans les corps des hommes, & des autres animaux.
7 On expliquera ce terme dans ce même Chapitre.

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

Si l'Antidote d'Andromachus avoit les qualitez, que ſon Auteur lui attribue, il ne faudroit preſque point d'autre remede. Il le donne premierement contre tous les poiſons & venins, de quelque nature qu'ils ſoient. Il en fait enſuite un remede pour les douleurs, & pour les foibleſſes d'eſtomac; pour l'aſthme, & l'oppreſſion de poitrine; pour la phtiſie naiſſante, pour l'empyeme; pour la colique, la jauniſſe, l'hydropiſie, la foibleſſe de vuë, les convulſions, les ulceres de la veſſie, l'impuiſſance vénérienne, les douleurs de reins, & la peſte. 1 Andromachus, fils du précedent, & qui avoit mis en proſe la deſcription que ſon pere avoit donnée en vers, dit en peu de mots, que l'Antidote appellé *Tranquille* eſt bon pour toutes ſortes de mauvaiſes diſpoſitions du corps provenantes de cauſe interne, & en particulier pour les indiſpoſitions d'eſtomac, pour les venins, & pour les fiévres intermittentes.

Voilà ce que ces Auteurs diſoient de leur Antidote. Cette matiere demande que nous y faſſions encore quelques réflexions, & que nous voyions un peu plus particulierement quand & comment on étoit venu à ces ſortes de compoſitions, & ce que c'étoit que l'on appelloit *Antidote*. On a remarqué ci-deſſus qu'Hippocrate, & les plus anciens Médecins ſembloient avoir fondé le principal de leur pratique ſur l'obſervation des mouvemens de la nature dans les maladies; faiſant conſiſter preſque toute la méthode de les guérir dans la *Diéte*, c'eſt à dire, en des regles concernant la nourriture des malades. Hérophile, & ſes Sectateurs furent les premiers qui mirent en grand uſage *les médicamens*, ou qui commencerent à compter, plus que les autres Médecins n'avoient fait, ſur l'utilité qu'on en peut tirer. A la verité Hippocrate s'en ſervoit auſſi, mais plus rarement, par la raiſon que l'on a touchée, & ceux qu'il donnoit étoient même fort peu compoſez. C'eſt ce que n'imiterent pas les Hérophiliens, ni même quelques Médecins qui vivoient déja à peu près du temps d'Hérophile, témoin la plainte que faiſoit Eraſiſtrate ſon contemporain contre ceux qui faiſoient des *Compoſitions Royales*, & des *Antidotes* qu'ils appelloient *les mains des Dieux*, dans leſquels il y avoit des ingrédiens tirez des plantes, des animaux, des mineraux, de la terre, de la mer &c. comme on l'a remarqué 2 ci-deſſus.

Mais pour compoſez que fuſſent ces Antidotes, dont Eraſiſtrate ſe plaignoit, il y de l'apparence qu'ils ne l'étoient pas autant que ceux que l'on fit dans la ſuite; & qu'avant que l'Antidote attribué à Mithridate parût, dont la plus courte deſcription contient juſqu'a trente-ſix ingrédiens, on n'en avoit pas vu de ſi compoſez. Nous avons parlé ci-devant d'un autre antidote beaucoup plus ſimple, dont la recette fut trouvée dans le cabinet de ce Roi de Pont, immédiatement après qu'il eut été défait par Pompée. On ne ſait pas en quel temps la ſeconde recette, ou deſcription de l'Antidote prétendu de ce même Roi, qui eſt celle dont il s'agit maintenant, fut rendue publique; mais il y a de l'apparence que ce ne fut pas long-tems après que la premiere eut paru; ſoit que cette derniere fût veritablement de Mithridate, ſoit que l'on eût emprunté ſon nom. Quoi qu'il en ſoit, Celſe, qui a vécu ſous Auguſte, & ſous Tibere, environ

1 *De Antidotis, Lib.* 1. *Cap.* 7.
2 *Part.*2. *Liv.*1. *Chap.*4.

environ cent ans après Mithridate, a déja décrit *le Mithridat*, & c'eſt ſur le modelle de cette grande compoſition que celle de la Thériaque, & toutes les autres qui ſont autant chargées d'ingrédiens, ont été faites. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

On peut dire, pour ſoutenir ces ſortes de compoſitions, que les expériences ſur les ſimples s'étant multipliées de jour en jour, les Médecins crurent que plus ils en joindroient de ceux qui ont une proprieté ſemblable, ou approchante, & plus ſûrs ils ſeroient d'atteindre leur but. Il peut être auſſi que, comme la conoiſſance que l'on a, tant des qualitez des ſimples que de la nature des maladies, eſt fort imparfaite, ces mêmes Médecins s'imaginerent qu'en mêlant enſemble un grand nombre de drogues, ce qu'ils n'obtendroient pas par le moyen de l'une, ils l'obtiendroient par le moyen de l'autre, le médicament ſe trouvant quelquefois plus ſavant que celui qui le donne. Mais Pline, & pluſieurs autres après lui ont cru 1 que l'on n'avoit entaſſé tant de drogues que pour faire valoir le mêtier, *ad oſtentationem artis*, plûtôt que pour l'avantage que l'on en a prétendu tirer, par rapport à la guériſon des maladies. Le même Auteur réflechiſſant ſur ce qu'il entre, à ce qu'il dit, de cinquante-quatre ſortes de ſimples dans le Mithridat, & ſur la petite quantité qu'il ſe trouve de quelques-uns ſur chaque priſe, à compter ce qu'il en faut pour toute la compoſition, s'échauffe ſi fort contre cet abus, qu'il a, dit-il, peine à croire que des hommes ayent été capables d'une ſemblable fourberie. Cet Auteur met la *Thériaque* à peu près au même rang. Il dit que la compoſition qu'on appelle *Thériaque*, a été inventée en faveur de la délicateſſe, ou de la ſenſualité; qu'elle eſt faite de choſes étrangeres; quoi que l'on trouve par tout un grand nombre de médicamens ſimples, qui peuvent faire, chacun ſéparement, le même effet que l'on attend de la jonction de toutes ces choſes étrangeres, ou qui viennent de pays éloignez. Il ne peut parler ici que de la Thériaque d'Andromachus; car ce qu'il dit des drogues que l'on tire de loin, ne peut pas être appliqué à une autre ſorte de Thériaque qu'il décrit 2 ailleurs, & qui n'eſt compoſée que d'un petit nombre de ſimples fort communs. D'où l'on peut inferer que l'antidote d'Andromachus, que ſon Auteur avoit appellé *Galené*, ou *Tranquille*, ne tarda pas à prendre le nom de *Thériaque*, juſques au temps de Criton, comme l'Auteur du livre *de Uſu Theriacæ*, attribué à Galien, l'inſinue. Criton ne vivoit que ſous Trajan, au lieu que Pline a vécu ſous Neron, & ſous Veſpaſien, & a pu voir Andromachus le pere, auſſi bien que le fils, duquel il a été contemporain, quoi qu'il ne parle, ni de l'un ni de l'autre.

Pour ce qui concerne le nom d'*Antidote*, que l'on donnoit à la Thériaque, il faut remarquer qu'il eſt compoſé de deux mots Grecs, dont l'un ſignifie *contre*

1 Mithridatium antidotum ex rebus LIV componitur, interim nullo pondere æquali, & quarundam rerum ſexageſimâ denarii unius imperatâ Quo Deorum perfidiam iſtam monſtrante? Hominum enim ſubtilitas tanta eſſe non potuit: oſtentatio artis, & portentoſa ſcientiæ venditatio manifeſta eſt. *Lib.* 29. *Cap.* 1.

2 *Lib.* 20. *Cap.* 24. Pline n'appelle pas même cette derniere compoſition *Thériaque*; mais Galien la rapportant après Pline, lui donne ce nom. *La Thériaque d'Antiochus*, dit-il, *que Pline dit avoir été écrite ſur la porte du Temple d'Eſculape.* De Antidotit, Lib. 2. Cap. 14. C'eſt, ſi je ne me trompe le ſeul endroit, où Galien nomme Pline. Plinius Valerianus décrit auſſi cette Thériaque du Roi Antiochus. (*Liv.* 4. *Chap.* 38.)

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

tre, & l'autre *donné*, parce que les antidotes ſe *donnoient contre* les poiſons, & contre la corruption des humeurs, ou les autres mauvaiſes diſpoſitions du corps. Ce mot ſemble être maſculin, & féminin en Grec, & même quelquefois neutre; & les Latins ont dit également *hæc antidotus*, & *hoc antidotum*. Mais il y a beaucoup d'apparence, je ne ſai ſi quelcun l'a remarqué, que les Grecs l'ont employé, au commencement, comme un adjectif, & non pas comme un ſubſtantif. Quand ils ont dit ἡ ἀντίδοτος, ils ſous-entendoient le ſubſtantif δύναμις, qui ſignifie toute ſorte de *médicament*, tant ſimple que compoſé. Les Latins auroient pu traduire le mot Grec 1 δύναμις, par celui de *potentia*; mais l'uſage de la langue Latine, qui avoit attaché à ce dernier mot une idée toute differente, ne le permettoit pas. Il en eſt de même de la langue Françoiſe, dans laquelle les mots de *puiſſance*, ou de *vertu*, n'ont aucun rapport avec celui de *médicament*, ou *compoſition de médicament*. Les Latins donc, faute de mot propre, pour exprimer le Grec δύναμις, ſe ſont ſervis des mots *medicamentum*, & *compoſitio*, δύναμις ἀντίδοτος, *compoſitio contrà data*; comme on diſoit δύναμις τετραφάρμακος, *compoſitio quatuor medicamentis ſimplicibus conſtans*; δύναμις ἡπατικὴ, ἀρτηριακὴ, *compoſitio pro hepate, pro aſpera arteria* Ce n'eſt pas ſeulement par rapport aux antidotes, que l'on ſous-entendoit le mot δύναμις, on ne l'exprimoit preſque jamais en d'autres occaſions. On diſoit, par exemple, ἡ διὰ κωδείων, pour dire *compoſitio de capitibus papaveris*; & même ſans l'article 2 ἀρτηριακὴ, *arteriace*, pour déſigner une compoſition *pour la canne du poumon*, κωλικὴ, *colice*, médicament *pour la colique*. On pourroit dire que la jonction de ces deux mots *antidotus tranquilla*, ou *theriaca*, déſigne que le premier eſt un ſubſtantif, le dernier étant certainement un adjectif, mais il faut remarquer que cet adjectif *tranquilla* eſt une épithete, ou une eſpece de ſurnom que l'on donne à la compoſition dont il s'agit, & que c'eſt la même choſe que ſi l'on diſoit *compoſitio antidotos, tranquilla dicta*; en ſorte que les deux derniers mots ſont également adjectifs. Il en eſt de même des autres noms particuliers des antidotes; comme *hiera*, c'eſt à dire, *ſacrée*, *teleia*, c'eſt à dire, *accomplie*, & de toutes les autres épithetes que l'on donnoit à chaque médicament, comme on le verra un peu plus bas. Je puis encore prouver que le mot *antidotus*, étoit un adjectif par l'uſage qu'en fait Scribonius Largus, qui appelle 3 *emplaſtrum antidotum*, une emplâtre qu'on appliquoit ſur la morſure de chiens enragez. Il y a encore une remarque à faire ſur le mot *compoſitio*, que nous avons dit que les Latins ſubſtituoient au Grec δύναμις, c'eſt que les Grecs à leur tour ne pouvoient pas exprimer ce mot; car σύνταξις ſignifie à la verité *compoſition*, mais c'eſt à dire, ſeulement l'*acte de compoſer*, & non pas ce qui réſulte de cet acte, ou la choſe compoſée, qui eſt ce que les Latins, & les François entendent, au ſens qu'on a touché ci-deſſus, par le mot *compoſition*. On trove dans 4 Artémidore συνταγὴ,

1 Les Grecs ont même employé ce mot pour déſigner une ſimple herbe douée de quelque vertu; παντοδαπὰς δυνάμεις ἔχον ὄρος, *une montagne où il y avoit de toutes ſortes d'herbes médicinales* (Salmaſ. de Homonym. Mater. Medic. in Prolegomenis.) *Voyez ci-deſſus, Part. 1. Liv. 3. Chap. 2. d'autres ſignifications de ce même mot.*

2 *Vide Galen. de Compoſit. Medicament ſecundùm locos.*

3 *Compoſit. CLXXV.*

4 *Lib. 4. Cap. 24.*

γὴ, que Cornarius rend par *compoſitio*, mais je crois qu'il doit plûtôt être traduit par *præſcriptum*, c'eſt à dire, *l'ordonnance d'un Médecin.* *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Au reſte, la matiere qu'Andromachus a traitée, donne occaſion d'examiner de quelle ſorte étoient les médicamens que l'on employoit en ces temps-là. Nous avons commencé par les *antidotes*, & nous avons vu ce qu'il y avoit à dire, touchant le nom de cette eſpece de médicament, le nombre, & la nature des drogues qui entrent dans l'antidote appellé *Thériaque*, & les proprietez qu'on lui attribuoit. Il ne faut plus que dire un mot touchant la maniere dont on le préparoit, & la conſiſtence qu'il avoit, qui lui étoit commune avec celle de tous les autres antidotes.

Pour préparer la Thériaque, on mettoit premierement en poudre tous les aromates, & les autres ingrédiens qui pouvoient être pulveriſez. On diſſolvoit les gommes & les ſucs dans du vin de Falerne, ou de Crête, & on les paſſoit par un tamis, après les avoir réduits en pulpe. On prenoit enſuite le triple du tout de miel d'Attique, qu'on avoit purifié, & on mêloit tout cela enſemble, ſelon la maniere conue des Apothicaires. On n'entre pas dans un plus grand détail à cet égard, & on ne rapporte point non plus la deſcription de cet antidote, parce qu'elle eſt commune aujourd'hui. Ce qu'on a dit de la quantité du miel qui y entroit, à proportion des autres drogues, ſuffit pour faire conoître que cette compoſition devoit être médiocrement épaiſſe. On ne parlera pas ici de divers autres antidotes que d'autres Médecins inventerent, comme on l'a dit ci-deſſus, à l'imitation de la Thériaque, & du Mithridate, ni de ceux qui avoient été inventez auparavant. On remarquera ſeulement qu'ils avoient tous la même conſiſtence, étant preſque tous également compoſez de poudres de differente nature, de gommes ou de ſucs, & de miel.

Cette conſiſtence que l'on donnoit aux *antidotes*, dans le ſens que ce mot ſe prend aujourd'hui, c'eſt à dire, aux *contre-poiſons*, ayant été commune à divers autres médicamens compoſez, dont l'uſage étoit fort different, cela faiſoit que l'on appelloit auſſi ces derniers médicamens du même nom que les premiers. Il y avoit des antidotes contre la *Phthiſie*, en particulier; contre les *chutes*, & les grandes *contuſions*, contre la *colique*, la *pleuréſie*, le *calcul*, la *goutte*, le *crachement de ſang*, &c. Il y avoit même des antidotes [1] *purgatifs* qui ſe faiſoient en mêlant des poudres purgatives, d'*aloës*, de *ſcammonée*, de *coloquinte*, &c. & quelques autres poudres *aromatiques*, avec le triple de miel. L'une des plus fameuſes de ces dernieres compoſitions étoit celle à qui l'on donnoit le ſurnom de *hiera*, c'eſt à dire, *ſacrée*. La plus ſimple & la plus ancienne deſcription que l'on en trouve, eſt celle de *Thémiſon*, qui avoit apparemment inventé ce nom. Il entre dans cette compoſition cent dragmes d'aloës, du maſtic, du ſaffran, du nard Indique, du cinnamome, du carpobalſamum, & de l'aſarum de chacun une once, avec du miel à proportion de tout le reſte. On appelloit encore cette compoſition *hiera picra*, c'eſt à dire, *ſacrée amere*, à cauſe de.

1 *Vide Galen. de Compoſit. Medicam. Local. Lib.* 1. *Cap.* 3. Galien diſtingue trois ſortes d'Antidotes Les uns, dit-il, ſervent contre les poiſons; les autres contre la morſure, ou l'attouchement des bêtes venimeuſes; ceux qui ſont d'une troiſième ſorte remedient aux incommoditez, qui viennent d'une mauvaiſe maniere de vivre. Il y a même des antidotes que l'on prétend être propres en tous ces trois cas, comme la Thériaque. *De Antidot. Lib.* 1. *Cap.* 1.

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

de l'amertume que lui donnoit l'aloës, ou *hiera dialoës*, hiere avec aloës, pour la diſtinguer des autres *hieres*, que d'autres Médecins compoſerent dans la ſuite, & où il entroit d'autres purgatifs avec l'aloës. Telles furent les Hieres d'Archigene, de Juſtus, de Rufus, de Logadius, de Pachius, &c. dont on peut voir la deſcription dans Galien, & ailleurs. A l'égard des autres antidotes particuliers, qui n'étoient pas purgatifs, on a parlé ci-deſſus de l'antidote de Caſſius, contre la Colique, & du Philonium, ils avoient la conſiſtence de ceux dont on vient de parler.

Comme le goût de la plûpart des antidotes étoit fort déſagreable, on en formoit ordinairement de petites boules, qu'on faiſoit avaler toutes entieres aux malades. Ces boules étoient appellées *catapotia*, par les Grecs; on appelle *catapotium*, dit 1 Scribonius, un médicament que l'on ne délaye point, mais que l'on avale tout entier. Cette définition fait voir que les boules dont il s'agit, pouvoient être formées également avec des compoſitions molles, comme étoient les antidotes, & avec d'autres plus ſolides, & plus dures. En effet 2 Galien parle d'une compoſition, où il entroit une partie de coloquinte, deux parties d'aloës, autant de ſcammonée, & une partie de ſuc d'abſinthe, avec un peu de maſtic, & de bdellium. Il ajoûte qu'il avoit formé de cette maſſe, qui ne pouvoit être que fort ſolide, onze petites boules qu'il appelle *catapotia*, chacune de la groſſeur d'un poix chiche. Trallien appelle cette derniere ſorte de *catapotion*, du nom de 3 κόκκος, & κόκκιον, *un grain*, *un petit grain*. Les Latins l'ont nommée 4 *Globulus*, *Glomeramus*, & *Pilula*, une *Pilule*, ce qui revient à la même choſe. On trouve dans 5 Aëtius le mot σφαιρίον, *ſpharula*, qui n'eſt point different; mais cet Auteur ne s'en ſert pas pour marquer des pilules à prendre par la bouche. Il s'agit en cet endroit d'une maſſe deſtinée pour une emplâtre de laquelle il veut que l'on forme de petits globes. 6 Dioſcoride entend par le même mot les petits grains d'un fruit. 7 Hippocrate a dit γογγύλιον, ou γογγυλίδιον, pour marquer une pilule, ou un *catapotium*.

Les noms particuliers que les Grecs & les Latins donnoient d'ailleurs aux médicamens compoſez, qui ſe prennent intérieurement, étoient ſimplement tirez de l'uſage à quoi on les employoit, ou de la partie, & de la maladie à laquelle ils étoient deſtinez. Ainſi l'on appelloit *arteriace*, une compoſition propre pour l'*âpre artere*, & pour les maladies auxquelles cette partie eſt ſujette, en ſouſentendant toûjours le ſubſtantif δύναμις, comme on l'a remarqué au commencement. Lorſque cette compoſition ſervoit particulierement pour la *toux*, ou

1 *Compoſ. LXXXVII.* Catapotion vient de καταπίνειν, *avaler*.

2 *Medicam. Local. Lib.* 1. *Cap.* 2.

3 *Lib.* 2. *Cap.* 4.

4 *Scribon. Larg. Compoſ. CXXXVIII.* Quelques Modernes, du nombre deſquels eſt Rhodius, ont cru qu'il y avoit de la difference entre *catapotium*, & *pilula*. On voit néanmoins par la compoſition de Galien, que nous avons rapportée, qu'il n'y en mettoit aucune. Actuarius (*Method. Medend. Lib.* 5. *Cap.* 1) dit auſſi en termes exprès, que ce que les Grecs appellent *catapotium*, les Latins l'appellent ordinairement *pilula*. D'autres, comme Mercurial, (*de Capit. Affect. Lib.* 1. *Cap.* 3.) ont cru que les Grecs n'avoient pas encore l'uſage des pilules; mais ils ſe ſont auſſi trompez.

5 *Tetrabibl.* 4 *Serm.* 3. *Cap.* 34.

6 *Lib.* 2. *Cap.* 213.

7 *Vide Galeni & Erotiani Gloſſar.*

on l'appelloit *bechice*. La conſiſtence que l'on donnoit à ces ſortes de compoſitions étoit quelquefois approchante de celle des antidotes. D'autres fois la compoſition étoit plus ſolide, & on en formoit également des eſpeces de *pilules*, ou de *catapotia*, qu'on avaloit d'abord, ou que l'on tenoit quelque temps dans la bouche, afin qu'elles ſe fondiſſent inſenſiblement. Les pilules de cette derniere ſorte, plus dures que les premieres, s'appelloient en particulier 1 *hypoglottides*, parce qu'on les tenoit ſous la langue, afin qu'elles fiſſent moins d'incommodité. On les appelloit encore *paſtilli* en Latin, & τροχίσκοι, *trochiſci*, en Grec, & on leur donnoit ordinairement la figure d'une petite fêve, ou d'un *lupin*. Mais comme ce nom étoit commun à des compoſitions qui ſervoient à des uſages fort differens, nous aurons occaſion d'en parler encore dans la ſuite, en traitant des médicamens qui s'appliquent extérieurement. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Lorſque ce remede pour l'âpre artere, étoit plus mol, ou plus liquide, on l'appelloit *eclecton pharmacon*, ou *éclegma*, c'eſt à dire, un médicament *qui ſe leche*, ou que l'on prend *en lechant*. 2 Cælius Aurelianus l'appelle *eclectarium*. La matiere de ce médicament, je veux dire de celui qu'on appelloit *arteriace* en géneral, étoit de la gomme tragacanth, de la gomme Arabique, du jus & de la poudre de regliſſe, de la myrrhe, du miel, ou du vin mêlé de miel; & quelquefois de la térébenthine, du ſaffran, & d'autres adouciſſans, & déterſifs. On y ajoûtoit même très-ſouvent du *diacodium*, c'eſt à dire, du ſuc de pavot cuit avec du miel, ou de l'*opium*. Sur quoi il faut remarquer que les médicamens, où ces deux derniers ingrédiens entroient, étoient nommez en particulier *anodyna*, & *paregorica*, c'eſt à dire, *qui ôtent la douleur*, qui *adouciſſent*; ſoit qu'ils fuſſent en forme de *catapotia*, ou de *pilules*, ce qui étoit le plus ordinaire, ſoit qu'ils fuſſent plus liquides.

C'eſt à quoi ſe réduiſent les principaux médicamens qui étoient en forme ſolide, parmi leſquels il faut comprendre les *poudres*, dont on parlera encore ci-après. A l'égard des liquides, ou de ceux que l'on donnoit en boiſſon, on les préparoit quelquefois en délayant une priſe de quelque antidote, ou autre médicament de la même conſiſtence, dans une ſuffiſante quantité de liqueur, comme dans un verre d'eau, de vin, ou 3 d'hydromel. D'autres fois on faiſoit ſeulement cuire quelques ſimples dans de l'eau, ou dans quelqu'autre liqueur, & on prenoit la colature. On tiroit auſſi *le ſuc* des plantes, & on le donnoit ſeul, ou mêlé avec quelque liqueur. Sur quoi il faut remarquer que la doſe des ces médicamens liquides étoit quelquefois aſſez grande. 4 Galien rapporte un remede de cette ſorte, qui eſt compoſé d'un verre de *ſuc de chicorée*, de *trois verres d'eau chaude*, & d'une cueillerée de *miel*, pour une ſeule priſe. Ces médicamens en forme liquide s'appelloient en Latin *potiones*, en Grec πόσεις, πότιμα, ou ποτὰ φάρμακα, ou même προποτίσματα, c'eſt à dire, *médicamens qui ſe boivent*.

1 *Gal. Pharmacor. Lib.* 7. *Cap.* 2. *& alibi.*

2 *Tardar. Lib.* 2. *Cap* 7. 13. 14. *Lib.* 3. *Cap.* 1. *Lib.* 5. *Cap.* 8. On a formé de ce mot celui d'*Electuarium*, un *Electuaire*, qui eſt plus nouveau, & dont la ſignification eſt beaucoup plus étendue, comme on e verra en ſon lieu.

3 On verra un peu plus bas ce que ſignifie ce mot.

4 *De Compoſit. Pharmacor. ſecundum locos*, *Lib* 8. *Cap.* 8.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

boivent. Ceux qui se faisoient par la décoction des simples dans de l'eau, s'appelloient *decocta* en Latin, & ἀφεψήματα, ou ἀποζέματα, en Grec. Le premier de ces mots se trouve dans Galien; le dernier est dans Dioscoride, dont le Grec n'étoit pas fort pur, comme on le verra ci-après. Galien parle en un endroit de l'*eau cuite*, que l'on faisoit ensuite raffraichir dans de la *neige*, & que l'on appelloit en Latin 1 *decocta*. Il l'appelle aussi δεκόκτα, en Grec, soit qu'il voulût imiter le mot Latin, soit que la langue Grecque n'eût pas de terme propre pour exprimer commodément ce même mot.

Cette eau raffraichie étoit plûtôt pour ceux qui se portoient bien, que pour les malades; mais on avoit en ces temps-là d'autres sortes de boissons, dont on se servoit également en santé, & lors qu'on avoit quelque maladie. 2 Paul Eginete les appelle des boissons agréables & utiles. Les unes se faisoient, à ce que dit cet Auteur, avec du vin dans lequel on faisoit infuser diverses drogues, comme du *poivre*, de *l'absinthe*, du *casamum*, qui est une espece de *cyclamen*, & d'autres ingrediens dont les principaux donnoient le nom à ces sortes de bruvages. Quelquefois on y ajoûtoit du 3 *miel*; d'autres fois on n'y en mettoit point. On en composoit aussi avec de l'eau, en y faisant bouillir des *pommes*, ou des *roses*; ou avec quelques sucs, comme le *verjus*, le suc de *grenades*, ou de *bayes de myrte*, en y ajoûtant du miel qui soit bien écumé, ce qui rend ces liqueurs plus agréables, plus aisées à se conserver, & même plus utiles. Cet Auteur ajoûte que les premieres de ces boissons, qu'il a dit être composées avec du vin & du miel, s'appelloient 4 *Propomata*, & que la proportion du vin sur le miel étoit de quatre sur un. Nicolaus Myrepsus donne diverses descriptions de cette espece de boisson, où il entre des aromates & des simples de plusieurs sortes, selon les maladies que l'on avoit en vuë. 5 Trallien remarque que les Romains avoient une sorte particuliere de *Propoma* qu'ils appelloient *Recentatum*, qu'on faisoit raffraichir avant que d'en donner à boire. Toutes ces compositions étoient des vins artificiels ou mixtionnez, dont quelques-uns, comme ce dernier, n'étoient que pour le plaisir. Il semble que ces sortes de vins n'étoient pas differens, ou étoient à peu près les mêmes que ceux que l'on appelloit *Condita*, en Latin, & que l'on présentoit à l'entrée du repas, ou avant que l'on mangeât, afin d'exciter l'appetit, comme Apulée, Plutarque, & Athénée le têmoignent. Soranus (*Isagog. Cap.* 20.) les appelle *Potiones.*

Les autres liqueurs, dont parle Paul Eginete, & qui se préparoient avec du miel & de l'eau, ou des sucs de fruits, sont premierement *l'Hydromel* qui se faisoit

1 On attribuoit l'invention de cette espece d'eau à la glace, à l'Empereur Néron; soit qu'il l'eût veritablement inventée, soit qu'il en fît un grand usage. Il paroît du moins qu'il regrettoit cette eau, sur la fin de sa vie; lorsque fuyant ceux qui le cherchoient pour le tuer, & étant contraint par la soif de boire de l'eau trouble d'un fossé dans la paume de sa main, il s'écria en reflechissant sur le changement de sa condition, *Et hæc est Neronis decocta?* Sueton. in vita Neronis, *Cap.* 48. Galen. *Method. Medend. Lib.* 7.

2 *Lib.* 7. *Cap.* 15.

3 Lors qu'on ne mêloit que du vin & du miel, & qu'on n'y ajoûtoit rien de plus, on appelloit ce melange, *Vinum mulsum*, ou simplement *mulsum.* On peut consulter Pline sur la maniere dont on le préparoit.

4 On leur avoit donné ce nom, parce qu'on le servoit ordinairement à l'entrée du repas.

5 *Lib.* 11. *in princip. Vide Mercurial. Var. Lect. Lib.* 1. *Cap.* 7.

faiſoit ſimplement avec le miel & l'eau que l'on laiſſoit fermenter enſemble. On l'appelloit en Latin *Aqua mulſa*, ou ſimplement *Mulſa*. Il y avoit encore *l'Hydromelon*, où l'on ajoûtoit le ſuc de coin à l'eau, & au miel; *l'Hydroroſatum*, où l'on joignoit les roſes aux deux derniers ingrediens. Le 1 *Rhodomelon* avoit les roſes de plus que *l'hydromelon*. 2 *L'Omphacomeli* étoit un mélange de miel & de verjus. Le *Myrtites* ſe faiſoit avec le miel, & le ſuc de grains de myrte. *L'Apomeli* n'étoit que de l'eau cuite avec des rayons de miel. Enfin le *Rhoites* ſe faiſoit avec le miel, & le ſuc de grenades. Il ſe pouvoit faire de ſemblables préparations avec tous les fruits. Il ſemble que ces liqueurs, dont on régaloit anciennement les malades, & dont une partie ſervoit à les déſalterer dans les ardeurs de la fiévre, devoient toutes être fort fades, mais la fermentation, ou la coction leur donnoient aſſez de pointe. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Le *Rhodomeli*, ou le *Rhodoſtacton* dont on a parlé, n'étoient pas des liqueurs; c'étoit une eſpece de miel roſat, comme on l'a remarqué, qui conſervoit à peu près la conſiſtence du miel, & qui ſe gardoit long-temps.

Voilà de quelle nature étoient les médicamens qui ſe prenoient *intérieurement*. Il n'y en avoit pas d'autant d'eſpeces qu'il s'en trouvoit de ceux qui ſont *pour le dehors*. Entre ces derniers les *Huiles* tenoient le premier rang. 3 On les préparoit en faiſant infuſer les ſimples dont on vouloit tirer la teinture, dans de *l'huile d'olives*, ou des ſemences huileuſes, comme ſont les *noix*, les *amandes*, le *ſéſame* &c. mais plus communément dans la premiere. Quand cette huile s'étoit ſuffiſamment chargée de la teinture de la plante qui y avoit infuſé, alors on ne l'appelloit plus huile, mais 4 *Onguent*, ajoûtant le nom de la plante, comme, Onguent *de Roſes*, *d'Aneth* &c. Ce mot *d'Onguent* ſe prend aujourd'hui dans une autre ſignification, particulierement chez les Apothicaires, qui entendent par là une compoſition d'huiles, de cire, & autres ingrédiens, qui doit avoir une certaine conſiſtence. Il n'en étoit pas de même des Onguens des Anciens; on donnoit anciennement le nom d'onguent à tout ce qui ſervoit à oindre, & qui étoit quelque choſe de plus que de la ſimple huile. Et comme les onguens que l'on employoit le plus ordinairement à cet uſage avoient de l'odeur, & étoient compoſez d'aromates, cela fit que le mot Grec 5 *Miron*, & le Latin *Unguentum*, marquoient le plus ſouvent des *onguens aromatiques*, ou des *parfums liquides*.

Les uns n'étoient que pour le ſeul uſage de la Médecine, mais on ſe ſervoit des autres autant pour le plaiſir que pour la ſanté. *L'onguent de roſes* étoit du nombre des premiers. On l'appelloit en Latin 6 *Roſa* du même nom de la fleur qui y entroit, & qui en étoit la baſe, quoi que l'on y joignît d'ailleurs du *jonc odorant*. On ſe ſervoit de cet onguent autant, ou plus, que d'aucun autre.

On

1 Ce qu'on appelloit *Rhodomeli*, étoit ſimplement du miel roſat, & ne ſemble pas être different du *Rhodoſtacton*, qui étoit du miel joint à du ſuc de roſes que l'on faiſoit cuire enſemble, ou que l'on expoſoit au ſoleil.

2 *L'Oxymel* ſe faiſoit avec le vinaigre & le miel, & *l'Oxycrat*, avec le vinaigre & l'eau.

3 Voyez dans le Chapitre ſuivant la préparation de *l'huile de poix*.

4 Μύρον. *Voyez Dioſcoride, Liv. I. Chap.* 33.

5 Les Grecs modernes appellent encore aujourd'hui *Myron*, la *ſainte huile*, dont on oint les malades, & ils y font entrer divers aromates.

6 *Voyez Celſe, & Scribonius Largus.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

On peut voir dans Dioscoride comment on le composoit, & à quoi il servoit. 1 On y trouvera aussi la description de tous les autres *parfums liquides* composez de *cinnamome*, de *cassia*, *d'amomum*, de *nard*, de *costus*, de *baume*, de *myrrhe*, & de tous les autres aromates que l'on conoissoit alors.

Comme on se servoit de ces onguens, ou de ces parfums autant ou plus par plaisir que par nécessité, ainsi que nous l'avons déja remarqué, & que les femmes débauchées, & ceux qu'on appelloit *effeminez* en faisoient une grande consomption, cet abus obligeoit les gens de bon sens à dire, que tous ces parfums étoient une suite du luxe, & de la débauche, & que la simple huile d'olives, que l'on gâtoit par l'addition des aromates, valoit beaucoup mieux, témoin cette plainte de Virgile,

Et *casiâ* liquidi corrumpitur usus olivi.

Le Philosophe *Aristippe*, qui a vécu fort long-temps avant ce Poëte, n'étoit pourtant pas de son goût. Il se gardoit bien de condamner les parfums liquides, parce qu'il les aimoit beaucoup, mais il faisoit des imprecations contre les débauchez de son temps qui se servoient déja de ces parfums, & qui étoient cause que les personnes graves comme lui, n'osoient presque s'en oindre, de peur qu'on ne les confondît avec cette sorte de gens.

Les onguens avoient un autre nom tiré de l'usage à quoi on les employoit le plus ordinairement. On les appelloit 2 *Acopa*, comme qui diroit Onguens *qui ôtent les douleurs*, ou *la lassitude*, parce qu'on s'en servoit principalement pour se *délasser*, & pour apaiser les douleurs que l'on sent après le travail, & la fatigue. Les huiles les plus simples pouvoient, par la même raison, avoir le même nom. 3 *Anciennement*, dit Galien, *l'huile commune, ou l'huile d'olives, tenoit lieu de ces médicamens que nous appellons aujourd'hui* Acopa, *qui sont pour la lassitude douloureuse. Ensuite on vint à l'huile de Ricinus*, (*les Grecs ayant appris cela des Egyptiens qui l'avoient pratiqué avant eux*) *à l'huile de raves, à celle de moutarde, de sésame*, &c. *& enfin l'on est venu aux Onguens.* Ce mot *Acopon* étoit si conu en Gréce, & dans toute l'Italie où la Médecine se faisoit à la Grecque, qu'on le donna ensuite à toutes les compositions, qui étoient à peu près liquides, comme les huiles, & les onguens, quoi que ces compositions servissent à divers autres usages; comme à ramollir les tumeurs, à rendre le mouvement, & le sentiment aux parties engourdies, &c. & qu'elles fussent même un peu plus épaisses par l'addition qu'on y faisoit de la cire, du miel, de la térebenthine, ou d'autres resines, & gommes, de diverses graisses, & mêmes de quelques poudres en petite quantité. 4 Il suffisoit que ces compositions approchassent de la consistence des onguens pour être nommées *Acopa*, la forme du médicament l'emportant en cette occasion sur son usage, & sur l'étymologie du mot. On en trouve diverses descriptions dans Galien, &

1 On a déja parlé de quelques-uns de ces parfums, dans la premiere Partie, *Liv.* 3. *Chap.* 24.
2 Κόπος, *travail, lassitude, fatigue, douleur.*
3 *De Compos. Medicam. per genera, Lib.* 7. *Cap.* 11.
4 *Galen. ibidem.*

& ailleurs, qui font voir plus particulierement de quelle nature étoit ce médicament. *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

Nous apprenons du même Auteur que quelques Médecins de ſon temps donnoient le nom de *Cerelæon*, c'eſt à dire, *mélange de cire & d'huile*, à une compoſition qui étoit encore plus liquide que la précedente, & qui étoit auſſi une eſpece *d'Acopon*. En ce cas il falloit qu'il y eût bien peu de cire.

Le nom de *Myracopa* ſe donnoit aux mêmes compoſitions, lors qu'il y entroit des aromates, pour les diſtinguer de celles qui n'étoient faites qu'avec de ſimples huiles, ou onguens ſans odeur.

Une autre ſorte de compoſition qui étoit plus épaiſſe que la précedente, c'étoit le *Cérat*. Dans celle-ci, outre la cire qui y entroit en plus grande quantité à proportion de l'huile, on y mettoit encore plus de poudres. C'eſt du moins ce qu'inſinue Galien, lors qu'il dit 1 que le *Cerelæon*, & *l'Acopon* ſont les plus liquides de toutes les compoſitions de cette nature; que les *Cérats* viennent après, & enfin les *Emplâtres*. Néanmoins Paul Eginete veut 2 que l'Acopon tienne le milieu entre le Cérat & l'Emplâtre, donnant le nom de ἐγχρίσεις, 3 *Illitiones*, à des préparations plus liquides, qui approchoient de la conſiſtence des *Cerelæa*, ou des *Acopa* de Galien. On parlera dans l'article ſuivant de l'uſage des Cérats.

Les *Emplâtres* étoient une troiſième ſorte de compoſition qui avoit pour baſe les huiles & la cire. Ils avoient plus de conſiſtence que les Cérats, parce qu'il y entroit plus de cire, & même des poudres métalliques, & des terres, comme de la litharge, de la ceruſe, de la craye, du bol, & autres ſemblables qui leur donnoient du corps. Les Emplâtres qui tenoient un peu moins de ces dernieres matieres, & plus d'huiles, étoient appellez 4 *Lipara*, c'eſt à dire, Emplâtres *gras*, ou 5 *Parygra*, Emplâtres *humides*. Ceux où les matieres ſeches & ſolides prédominoient, étoient nommez *Alipanda*, Emplâtres *ſans graiſſe*, ou *Amolynta*, Emplâtres *qui ne ſaliſſent point les mains de ceux qui les manient*. Ce dernier mot déſignoit les veritables Emplâtres; car la condition requiſe *de ne point ſalir les mains*, étoit plûtôt un caractere qui marquoit que l'Emplâtre avoit acquis une juſte conſiſtence, & qu'il avoit été cuit comme il faut, qu'une differente eſpece d'Emplâtre. On peut voir là-deſſus Paul Eginete, Aëtius, Oribaſe, & les autres qui ont écrit ſur cette matiere.

Il faut encore remarquer que l'on formoit avec les Emplâtres de petites maſſes rondes, & longues, de la longueur du doigt, pour pouvoir s'en ſervir plus commodément. On appelloit ces maſſes 6 *Magdaliæ*, & *Rotundæ*. Nos Apothicaires les appellent encore aujourd'hui des *Magdaleons*.

Ce

1 *Ibidem.*

2 *Lib. 7. Cap. 19.*

3 On peut rapporter ſous ce genre les *Oxyrrhodins*, qui ſe faiſoient en mêlant du vinaigre avec de l'huile roſat.

4 *Voyez Celſe, & Scribonius Largus.*

5 *Galen. de Compoſ. Medicam. per genera, Lib. 7. Cap. 2. & 4.*

6 Voyez Marcellus Empiricus. Ce mot vient du Grec μαγδαλία. On appelloit ainſi une maſſe qui ſe faiſoit avec du ſon & de la graiſſe pour nourrir les chiens. *Voyez un peu plus bas ce que ſignifioit le mot* Collyre.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Ce qu'on appelloit 1 *Malagma* ne differoit pas fort de l'Emplâtre. Celse donne une idée fort imparfaite de ce médicament, lors qu'il dit *que les Malagmes se font particulierement avec les fleurs, & avec leurs rejettons.* On ne sait ce qu'il peut avoir entendu par *les rejettons* des fleurs; & d'ailleurs il n'entre point de fleurs dans les descriptions des *malagmes* qu'il donne lui-même. Il faut qu'il y ait quelque grande faute dans ce passage. Il conste par toutes les descriptions qu'on trouve de cette espece de médicament dans cet Auteur, dans Galien, dans Aëtius, & ailleurs, que c'étoit une composition faite principalement avec des *gommes*, & des *aromates*, & autres choses *picquantes*, comme des *sels*; & c'est par cette raison que ce remede fondoit les humeurs, & ramollissoit les duretez, comme l'étymologie de son nom le porte. On mettoit une très-petité quantité d'huiles, ou d'axonges dans quelques-uns de ces malagmes, & un peu de cire; & ceux-là approchoient le plus des Emplâtres. Dans d'autres il n'y avoit presque que des gommes dissoutes dans du vin, ou du vinaigre, & des résines qui se lioient d'elles mêmes. Ces derniers se piloient quelquefois, & se réduisoient en poudre, & on les délayoit dans quelque liqueur lors qu'on vouloit les appliquer sur quelque partie. Il faut remarquer, à l'égard du nom de ce médicament, qu'il étoit commun à toutes les compositions qui avoient une consistence approchante, quoi qu'elles ne servissent point à ramollir, mais à resserrer, à raffermir &c. comme on a dit que l'on en avoit usé à l'égard des médicamens nommez *Acopa.* 2 *Je ne sai pourquoi*, dit Galien, *plusieurs Médecin, comme Asclépiade & Andromachus, donnent le nom de Malagmes à tous les médicamens qui s'appliquent extérieurement, soit qu'ils resserrent, soit qu'ils endurcissent, quoique ce mot signifie une chose qui ramollit.* Le même Auteur déclare 3 ailleurs, *qu'il est indifferent qu'on se serve du terme de Malagme, ou de celui d'Emplâtre.*

Ce qu'on appelloit *Epithema* étoit aussi à peu près la même chose. 4 Galien dit en un endroit que *l'Epytheme* a plus de corps que le Cérat, & il le met 5 ailleurs entre le Cérat & l'Emplâtre. Au reste une autre difference qu'il y avoit entre le Cérat, ou l'Emplâtre, & le Malagme, ou l'Epitheme, regardoit l'usage qu'on faisoit de ces médicamens. Les deux premiers étoient particulierement pour les ulceres, playes, fractures, & dislocations, au lieu que les derniers s'appliquoient ordinairement sur la peau entiere, pour ramollir des tumeurs, ou des tendons, pour fortifier les jointures, ou l'estomac, ou quelqu'autre partie foible. Ce n'est pas que le malagme ne servît aussi quelquefois pour les playes récentes, lors qu'on vouloit arrêter le sang, ou les consolider.

Ce qu'Hippocrate appelle 6 *Ceropissus* étoit aussi une espece d'Emplâtre composé de *Cire* & de *Poix*. C'est de cette sorte d'Emplâtre que l'on se servoit pour faire ce qu'on appelloit un 7 *Dropax*. On étendoit une certaine quantité de

1 De μαλάττω, *je ramollis.*
2 *Pharmacor. Local. Lib.* 8. *Cap.* 5.
3 *Pharmacor. General. Lib.* 7. *Cap.* 5.
4 *Method. Med. Lib.* 7. *Cap.* 4.
5 *Pharmacor. General. Lib.* 7. *Cap.* 11.
6 *Voyez ci-dessus, Part.* 1. *Liv.* 3. *dans la Pharmacie d'Hippocrate.*
7 Δρώπαξ, πίττωτον, *Picatio.*

de cet Emplâtre ſur de la toile, ou ſur de la peau; on appliquoit cela ſur quelque partie du corps; on le levoit, ou on l'arrachoit, & on l'appliquoit derechef, réiterant ſouvent la même choſe, pour faire rougir la partie, dans le deſſein d'attirer en déhors les humeurs, ou les ſucs qui ſervent à la nourriture des parties, ou dans la vuë d'ouvrir les pores. Pour rendre cette emplâtre plus efficace on y ajoutoit quelquefois des poudres acres, comme du *pyrethre*, du *poivre*, du *ſel*, du *ſoufre*. 1 On employoit auſſi le Dropax pour faire tomber, ou pour arracher le poil de quelque partie. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Le 2 Cataplâme étoit une compoſition, *molle*, qui ſe faiſoit de diverſes manieres; tantôt avec de l'huile, & du miel, & quelques poudres, comme de la farine de lin, de fénugrec, & autres ſemblables; tantôt avec des herbes cuites dans de l'eau, ou dans quelqu'autre liqueur; ou ſimplement avec de l'eau, de l'huile, & de la fleur de farine. On en faiſoit auſſi avec du pain cuit dans de l'eau, ou avec du ſon, ou avec des figues, ou avec du levain, & de l'huile. Tous ces cataplâmes ſervoient à ramollir, à adoucir, à meurir des abſcès, ou à les réſoudre. Il s'en faiſoit auſſi d'aſtringents, de raffraichiſſans, d'aperitifs &c.

3 Les plus forts de tous étoient ceux qui ſe faiſoient avec de la *moutarde* pilée, & même d'autres matieres plus acres, comme des *cantharides*, qu'on mêloit avec de la mie de pain, ou des figues ſeches détrempées dans de l'eau, & reduites en pulpe. Ces cataplâmes faiſoient rougir la partie, & y excitoient même quelquefois des veſſies, & enlevoient la peau. On appelloit cette ſorte de cataplâme *Sinapiſmus*. Il avoit lieu dans les maladies longues, & froides, ou dans celles où les ſens ſont aſſoupis. On peut voir ce que nous avons dit ci-deſſus touchant l'uſage qu'en faiſoient d'ailleurs les Médecins Méthodiques.

Il y avoit une autre ſorte de compoſition que l'on appelloit 4 *Smegma*. On s'en ſervoit particulierement pour nettoyer la peau, pour ôter la demangeaiſon, & guérir les puſtules, & toutes les differentes eſpeces de galle; pour faire tomber le poil; pour ouvrir les pores; pour ſoulager des douleurs de la goutte, ou pour les prevenir; & pour nettoyer les dents. La baſe de cette compoſition c'étoit, ou des choſes adouciſſantes, ou des poudres déterſives plus ou moins fortes; comme de la farine de fêves, de chair, & des ſemences de melons, de la corne de cerf, de la pierre ponce, de l'antimoine, des os de Seche, des coquillages, du plomb brûlé, du vert de gris, du ſoufre, des ſels de differente ſorte, comme du ſel commun, du ſel ammoniac, du nitre, & de l'alun. On prenoit auſſi quelquefois du ſtaphiſagre, de l'ellébore, de la centaurée, du poivre, du nard, du cardamome. On prenoit encore des gommes, & des réſines, comme du maſtic, de l'encens, & autres de cette nature. On brûloit quelques-unes de ces matieres avant que de les mettre en poudre, & on en formoit, par le mélange de quelques ſucs, des maſſes qu'on ſechoit, & qu'on mettoit derechef en poudre lors qu'on vouloit s'en ſervir. Cette poudre étoit quelque-

1 *Voyez ci-deſſus, Part. 3. Liv. 1. Chap. 2. & ci-après dans ce même Chapitre, où nous parlons du Smegma.*

2 *Voyez Part. 1. Liv. 3. dans la Pharmacie d'Hippocrate.*

3 *Voyez ci-deſſus, Part. 2. Liv. 4. Sect. 2. Chap. 3.*

4 De σμήχειν, *torcher, nettoyer en frottant.* Voyez Aëtius & les autres qui ont traité de cette matiere.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An. cxl.

quelquefois employée seule, & l'on en saupoudroit le corps avant & après le bain, oignant ensuite avec quelque huile appropriée, pour adoucir la peau. D'autres fois on incorporoit les poudres dont nous avons parlé, avec du miel, du vin, ou de l'huile; ou avec de la crême d'orge, & l'on en faisoit une composition de la consistence de celle que nous avons décrite immédiatement avant celle-ci. On s'en oignoit tout le corps, ou seulement quelques parties, & on se baignoit ensuite. L'on y ajoûtoit même quelquefois du savon, & l'on en faisoit des especes de *Savonettes*. 1 Lors qu'il s'agissoit de faire tomber le poil, on prenoit des matieres encore plus fortes & plus acres que celles qu'on a indiquées, comme de l'orpiment, de la sandaraque, de la chaux vive, & on les détrempoit avec quelques sucs. En ce cas on donnoit à cette composition le nom particulier de *Psilothron*, ou *Dépilatoire*.

On voit, par ce que nous venons de dire, que le *Smegma* tiroit son nom de l'usage auquel on l'employoit, & non pas de la forme, ou de la consistence qu'on lui donnoit, qui varioit beaucoup. Il n'en étoit pas tout-à-fait de même de ce qu'on appelloit un *Collyre*. Ce mot désignoit premierement & proprement une composition qui devoit avoir une certaine forme. Oribase dit 2 *que le Collyre doit être* 3 *long de quatre doigts, & que sa forme doit être semblable à celle de la queuë d'un rat*; c'est à dire non seulement ronde & longue comme les Magdaleons d'Emplâtres, dont on a parlé ci-dessus, mais qui d'ailleurs aille peu à peu en diminuant de l'un des bouts, comme l'explique 4 Celse, & comme le marque encore 5 l'etymologie de ce mot. La matiere des collyres en general étoit tout ce qui peut servir à faire une composition, ou une masse de médicament, d'une consistence à pouvoir être reduite en la forme dont on vient de parler. Cette forme faisant l'essence du Collyre rendoit ce nom commun à des médicamens dont les ingrédiens & l'usage étoient fort differens. On appelloit Collyres les 6 *Suppositoires*, qui sont un remede composé avec du savon, du miel cuit &c. auquel on donne la forme dont il s'agit, pour le pouvoir introduire plus commodement dans l'anus. On a déja parlé de ce remede dans le premiere Partie On donnoit le même nom aux 7 *Tentes* que l'on faisoit avec des masses d'Emplâtres, & que l'on introduisoit dans les fistules ou dans les ulceres profonds. On le donnoit aussi à toutes les autres sortes de tentes dont les Chirurgiens se servent, non seulement pour les playes, ou pour les ulceres, mais pour mettre dans des cavitez naturelles, comme dans l'oreille, dans le nez, dans 8 la verge. On appelloit aussi par la même raison du nom de Collyres 9 les *Pes-*

saires

1 Voyez dans ce même Chapitre ce qui a été dit du *Dropax*.
2 *Collect. Lib.* 10. *Cap.* 23.
3 C'est à dire, pour l'ordinaire, car il s'en faisoit de plus longs, & de plus courts. (*Voyez Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 26.)
4 *Lib.* 5. *Cap.* 28.
5 Κολούριον, *quasi* κολοβὴ οὐρὰ, *une queuë coupée.*
6 C'est à dire, les suppositoires longs, car il s'en faisoit aussi de ronds.
7 On a parlé des tentes ci-devant, *Part.* 2. *Liv.* 4. *Sect.* 2. *Chap.* 5.
8 *Columell. Lib.* 6. *Cap.* 6.
9 *Voyez ci-devant, Part.* 1. *Liv.* 3. *Chap.* 27.

faires qui ſervent pour la matrice, parce que 1 leur figure, auſſi bien que celle des tentes, étoit à peu près ſemblable à celle que l'on a dit que devoient avoir les Collyres. Ces ſortes de Collyres s'appelloient communément des Collyres *entiers*, ou *formez*, parce qu'on les employoit entiers, ou dans la même forme qu'on leur avoit donnée en les faiſant, & pour les diſtinguer d'une autre ſorte de Collyres que l'on *mettoit en poudre*, ou que l'on *délayoit* dans quelque liqueur lors que l'on vouloit s'en ſervir. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Il n'étoit pas néceſſaire que ces derniers euſſent toûjours préciſément la forme des autres. Il ſuffiſoit qu'ils en approchaſſent, & ils pouvoient être comme les 2 Magdaleons d'Emplâtres On ne les mettoit en maſſe que pour mieux conſerver la qualité des ingrédiens dont ils étoient compoſez, & pour éviter que ces matieres ne s'éventaſſent, n'étant pas liées par quelques gommes, ou autres choſes propres pour les réduire en une maſſe ſolide. Pour s'en ſervir on les piloit dans un mortier, ou on les broyoit ſur une pierre à broyer, afin de rendre la poudre plus fine. Ces derniers collyres étoient principalement pour *les maladies des yeux*. 3 Oribaſe diſtingue ces deux ſortes de Collyres dans le paſſage ſuivant: *Ce qu'on appelle proprement des Collyres ce ſont* dit-il, *des médicamens*

1 On donnoit le nom de κολλύρια, à certains petits pains que l'on faiſoit pour les enfans. Il ſe peut que ces pains fuſſent ronds, & longs, à peu près comme les collyres. Callimaque a dit κολουραίαν πέτραν, ce que Suidas traduit par une pierre *ronde & longue*. Il eſt incertain, à mon avis, ſi κολλούριον vient de κολουραῖον, ou ſi ce dernier mot vient du premier.

2 Les Magdaleons d'Emplâtres étoient auſſi quelquefois appellez *Collyria*. Voyez *Plin. Valerian. Lib.* 3. *Chap.* 12. On donnoit enfin le même nom à de petites *maſſes de pâte*, que l'on faiſoit avaler à la volaille pour l'engraiſſer.

3 *Collect. Lib.* 10. *Cap.* 23. Voici ce paſſage, qui eſt tiré d'*Antillus* par Oribaſe, tel qu'il eſt rapporté par Saumaiſe (*Plinian. Exercitat. Edit. Traject. pag.* 649.) avec les remarques du même Auteur: *Antyllus, Cap.* περὶ κολλουρίων, *diſtinguere videtur* τὰ κολλύρια ἀπὸ τῶν κολουρίων. *Ita enim ſcribit,* κολλύρια τὰ μὲν ἰδίως λεγόμενα ὀφθάλμοις προσφέρεται λειανθέντα. Τὰ δὲ κοινῶς προσαγορευόμενα ὁλόκληρα. Καὶ τὰ μὲν προσίθεται, τὰ δὲ ἐντίθεται, προσίθεται μὲν ὑγρά, ἐντίθεται δὲ σύριγξι καὶ κόλποις. *Inſignis locus.* Κολλύρια *ſunt propriè quæ oculis adhibentur.* Τὰ κοινῶς προσαγορευόμενα ὁλόκληρα. *Mendum in his verbis. Legendum, certa fides eſt,* οὐχ ὁλόκληρα. *Hæc ſignificatio eſt* τῶν κολούρων. *Nam propriè* κολούριον *ſignificat* οὐχ ὁλόκληρον, *truncum, mutilum.* Il me ſemble que Saumaiſe trouve une faute, où il n'y en a point, & que la negative οὐχ ne doit point être ajoutée. Le ſens me paroît clair. Il s'agit dans ce paſſage de la diſtinction, qu'il faut faire entre les Collyres *entiers*, ou qui ont *une certaine forme*, πλαστὰ, comme les appelle Paul Eginete, (*Liv.* 7. *Chap.* 16) qui ſont ceux dont nous avons parlé en premier lieu, & entre les Collyres qui n'ont point de forme particuliere, ou que l'on n'employe pas entiers. Roſarius traduit le paſſage d'Oribaſe de cette maniere; *quæ Collyria propriè dicuntur, ea oculis adhibentur: lævigata verò quæ communiter integra nominantur, alia opponuntur, alia imponuntur &c.* Il falloit dire, *quæ Collyria propriè dicuntur, ea oculis adhibentur lævigata: quæ verò communiter integra nominantur, alia &c.* Je ne change pas un mot. Je ne fais que tranſpoſer un point, & au lieu que Roſarius met *verò* devant *quæ*, je le mets après. Il eſt vrai qu'il ſemble qu'il y ait dans le Grec quelque choſe d'embarraſſé, & que ſelon mon explication, le point, & le καὶ. qui ſont devant ὁλόκληρα, ſont de trop. Au reſte, Saumaiſe prétend que les Collyres *entiers* (qu'il n'a pourtant pas conu ſous ce nom) s'appelloient κολούρια, par un ſimple λ, parce qu'on appelloit ainſi les colomnes qui ſont moins groſſes au deſſus qu'à la baſe. Il ajoûte, que ces κολούρια ont été confondus, par les Modernes, & par une grande partie des Anciens, avec les κολλύρια, qui ſont un médicament *pour les yeux*, & que de ces deux mots ils en ont encore formé un troiſième, qui eſt celui de κολλούρια, par deux λ. Mais cette diſtinction n'eſt preſque fondée que ſur le paſſage d'Oribaſe, qui ne fait rien au fait, ou d'où l'on peut même inferer tout le contraire; car ſi l'on en recueille d'un côté que *les médicamens pour les yeux* s'appelloient κολλύρια, on en recueille de l'autre, que ce nom étoit commun aux Collyres *entiers*, qui étoient fort differens. Galien, qui appelle auſſi κολλύρια,

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

camens qu'on applique aux yeux, après que ces médicamens ont été broyez. Mais les Collyres que l'on appelle communément entiers, *servent, ou pour être appliquez, tels qu'ils sont, sur une partie, ou pour être introduits dans une autre. On les met sur la matrice* (ou vers la matrice.) *On les introduit d'ailleurs dans les fistules & dans les ulceres sinueux.* Lors qu'Oribase dit ici qu'on appelle *proprement* Collyre un médicament *pour les yeux*, il veut, ce me semble, seulement insinuer que cette sorte de Collyres étoient les plus conus; quoi qu'on ne leur eût apparemment donné ce nom que parce qu'ils avoient eu, au commencement, la forme des autres que l'on employoit entiers. Mais comme cette forme n'étoit pas essentielle à ce remede pour les yeux, on la changea dans la suite, & l'on ne laissa pas de retenir le premier nom, ensorte que tous les médicamens propres aux yeux furent appellez des Collyres. Les uns, qui étoient composez de matieres seches, eurent le nom de ξηροκολλύρια, 1 *Collyres secs.* Les autres, où il n'entroit que des matieres liquides, s'appellerent ὑγροκολλύρια, *Collyres humides*, ou *liquides.* Les ingrediens des premiers, qui étoient les mêmes que ceux des collyres *entiers*, étoient des poudres *métalliques*, de *ceruse*, de *pompholyx*, *d'antimoine brûlé*, de *vert de gris*, de *chalcitis*, de *cadmia*, & autres semblables. Il y entroit aussi des poudres tirées des plantes, quelques sucs d'herbes, & quelques gommes, comme du *saffran*, des *roses*, du *suc de chélidoine*, & de *fenouil*, de *l'aloës*, de la *myrrhe*, de *l'opium.* On mêloit tous ces ingrediens, & on en formoit des masses que l'on faisoit secher, & dont on faisoit de la poudre lors qu'on vouloit s'en servir. Les Collyres liquides étoient seulement composez de matieres liquides. On prenoit, par exemple, 2 du *miel d'Attique*, qui étoit estimé le meilleur, de *l'opobalsamum*, avec du *fiel de vipere*, de *perdrix*, ou de quelque autre animal, & du *suc de fenouil.* On faisoit de cela un mélange dont on lassoit tomber quelques gouttes dans les yeux de ceux qui avoient la vue foible, ou quelque suffusion commençante. Il se faisoit des Collyres, tant secs que liquides pour toutes les autres maladies des yeux, pour arrêter la fluxion, pour ôter l'inflammation, pour appaiser les douleurs, pour nettoyer & consolider les ulceres des membranes des yeux, pour dissiper les taches, ou tayes, en un mot pour guérir toutes les maladies auxquelles les yeux sont sujets. Un Savant, qui a très-bien expliqué & commenté Horace dit, sur un vers de ce Poëte où il est parlé des 3 Collyres, *que le Collyre est un médicament composé d'eaux distillées*,

les médicamens des yeux, appelle du même nom les *tentes*, que l'on met dans les narines, pour guérir le polype, (*Pharmacor. Local. Lib.* 3. *Cap* 3.) Il y a un autre endroit, (*secund. gener. Lib.* 2. *Cap.* 19.) où l'on trouve le mot κολλούρια ἀνάπλασσε τροχίσκους καὶ κολλούρια ἀνισοπαχῆ. Il s'agit là d'un Collyre pour les fractures du crane. Ce Collyre etoit de ceux que l'on n'employoit pas entiers. Un peu plus bas cet Auteur se sert du même terme, pour désigner un Collyre *entier*, ou une espece de *tente.* On trouve enfin dans l'Apocalypse, le mot κολλούριον, pour dire un médicament, pour les yeux. Cela me fait croire que κολλύριον, & κολλούριον, se mettoient indifferemment l'un pour l'autre. Quant au mot κολούρια, qui signifie *des colomnes pointues*, il se peut qu'on eût ainsi appellé ces colomnes, à cause des Collyres dont elles avoient la figure.

1 Ces Collyres étoient à peu près les mêmes que les Collyres *entiers*, ou du moins se pouvoient faire avec ces derniers.

2 *Oribas. Collectan. Lib.* 10. *Cap.* 23. Voyez diverses autres formules de Collyres secs, & liquides dans Aëtius, dans Galien, & dans les autres qui en ont traité.

3 Hic oculis ego nigra meis Collyria lippus
Illinere ——— ——— *Serm. Lib.* 1. *Satyr.* 5.

stillées, & de diverſes drogues pour les yeux. Il n'a pas pris garde qu'on n'avoit pas encore en ce temps-là des eaux diſtillées, & que le Collyre d'Horace n'étoit pas comme ceux que l'on fait aujourd'hui. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

1 Les *Trochiſques* étoient une compoſition approchante des Collyres entiers. Il y entroit auſſi des poudres de diverſes ſortes, que l'on lioit avec quelque liqueur, pour en faire une maſſe, que l'on partageoit en pluſieurs petites parties, dont la forme étoit arbitraire, quoi qu'on les fît le plus ſouvent ronds & plats; d'où vient que les Latins les appellerent *paſtilli*, comme qui diroit *des petits pains* (*paſtillus* étant un diminutif de *panis.*) On les faiſoit du poids qu'on vouloit, mais ils ne peſoient guére qu'une dragme, pour le plus. On les ſechoit enſuite, pour les conſerver. Ils differoient des Emplâtres, & des Collyres, en ce qu'il n'entroit aucune matiere huileuſe dans les Trochiſques, & qu'ils ſervoient pour le dedans auſſi bien que pour le dehors. Ceux qu'on deſtinoit pour le déhors étoient compoſez de poudres métalliques, deſſechantes, déterſives, corroſives, &c. comme de vert de gris, d'orpiment, d'alun, de vitriol, & autres de cette nature. On s'en ſervoit, après les avoir reduits en poudre, pour nettoyer les ulceres, pour conſumer les mauvaiſes chairs, pour abſorber l'humidité ſuperflue, pour arrêter le ſang, pour conſolider, & en diverſes autres occaſions. Ceux qui étoient pour le dedans étoient faits avec des poudres plus douces, que les précedentes, comme ſont celles de corail, de corne de cerf, de bol, de craye, les gommes, & toutes les parties des plantes, & des animaux. On faiſoit auſſi des Trochiſques, que l'on tenoit dans la bouche, & ſous la langue, pour guérir de la toux, ou pour arrêter la fluxion, ou méme 2 pour ſentir bon, & pour corriger la mauvaiſe haleine. Il s'en faiſoit auſſi que l'on brûloit, pour parfumer les chambres. Il y avoit des Trochiſques qui ſervoient en particulier pour la Thériaque, comme les Trochiſques *de Viperes*, que l'on a décrit dans ce même Chapitre en parlant de la Thériaque; les Throchiſque *de Squille*, qui étoient peu compoſez, & ceux que l'on appelloit 3 *Hedychroi*, qui l'étoient beaucoup, & où il entroit divers aromates.

Les *poudres*, qui étoient la baſe de la plûpart des médicamens dont nous avons parlé, s'appelloient en Grec ξηρία, ou ξηρὰ, c'eſt à dire, *médicamens ſecs.* On les appelloit encore *Diapaſmata*, *Catapaſmata*. *Catapaſta*, *Sympaſmata*, d'un mot qui ſignifie *répandre*, comme quand on jette de la poudre ſur quelque choſe. On ſe ſervoit des poudres en diverſes occaſions On en répandoit ſur les ulceres. On en poudroit quelquefois tout le corps, pour arrêter les ſueurs. On s'en ſervoit auſſi pour l'odeur, & l'on avoit des poudres aromatiques de pluſieurs ſortes. Il ſemble que c'eſt à ces dernieres poudres, que l'on donnoit plus

1 De τροχὸς, *Orbis*, un *Cercle.* On les appelloit auſſi κυκλίσκοι. Hippocrate parle d'une eſpece de Trochiſques qu'il appelle φθόϊδες, φθόϊσκοι. *Voyez ci-deſſus, Part. 1. Liv. 3. Chap. 24.*

2 Ne gravis heſterno fragres Feſcennio vino
Paſtillos Coſmi luxurioſa voras. *Martial. Lib. 1. Epigr. 88.*

3 C'eſt à dire, *qui ont une couleur agréable.* On appelloit autrement ces Trochiſques, ou la maſſe dont on les faiſoit, *magma hedychroum.* Ce mot *magma* ſignifioit proprement la lie de l'huile, ou la maſſe qui reſte au fond des vaiſſeaux, quand l'huile en eſt otée. On appelloit du même nom les maſſes d'onguens, & toutes les autres que l'on avoit formées par l'addition de quelque liqueur. *Voyez les Définitions de Gorraus.*

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

plus particulierement le nom de 1 *diapaſmata*. Les poudres entroient d'ailleurs dans pluſieurs médicamens compoſez, comme on l'a vu ci-deſſus.

Voilà à peu près toutes les ſortes de médicamens, qui s'appliquoient extérieurement. On leur donnoit quelquefois de nouveaux noms, ſelon l'uſage que l'on en faiſoit. Les médicamens, par exemple, qui ſervoient à laver la bouche, & le groſier, étoient appellez des *Gargariſmes*. C'étoit des décoctions, ou des liqueurs où l'on mêloit du miel, & d'autres matieres. Les compoſitions pour les lavemens en particulier, qui ſe faiſoient avec des décoctions, où l'on delayoit auſſi du miel, des poudres, & d'autres ingrediens, dont on a parlé, étoient appellées ἔγχυτα, & ἐγχύματα. Le lavement en general s'appelloit 2 κλύσμα, κλυσμὸς. Celui qui étoit pour la matrice s'appelloit ἐγκολπισμὸς. Les liqueurs, ou les poudres, que l'on tiroit par le nez 3, pour décharger le Cerveau s'appelloient *Errhina*, des *Errhines*. Mais les noms que l'on vient de rapporter ſont plûtôt des noms de *remedes*, que des noms de *médicamens*, auſſi bien que ceux qui ſont tirez de l'effet que les médicamens ſimples, ou compoſez, produiſent. Les Grecs & les Latins avoient des noms particuliers, pour déſigner les remedes qui relâchent le ventre, qui purgent, qui font vomir, qui font uriner, qui font dormir, qui appaiſent les douleurs, qui échauffent, qui raffraichiſſent, qui relâchent, qui ouvrent, qui reſſerrent, qui bouchent, qui ramolliſſent, qui font meurir, & percer un abſcès, qui arrêtent le ſang, qui font croître les chairs, qui nettoyent un ulcere, qui conſolident, qui font avorter, qui font accoucher, &c. On trouvera une liſte de tous ces noms, ſelon l'ordre de l'alphabet dans 4 Tiraqueau, & dans les Définitions de Gorræus.

Au reſte, il faut remarquer touchant les médicamens en géneral, qu'il y en avoit déja un très-grand nombre de chaque eſpece, du temps d'Andromachus, & qu'il ne tenoit pas aux Auteurs de ces médicamens, qu'on n'en eût bonne opinion, ſur les titres ſpécieux qu'ils s'efforçoient de leur donner. Nous avons parlé ci-deſſus d'un Antidote, que l'on appelloit *ſacré*, & du nom de *Tranquille*, que l'on donnoit à la Theriaque. Ces titres n'étoient rien au prix des ſuivans; *Antidotus Athanaſia*, *Ambroſia*, *Iſotheos*, *Iſochryſos*, *Panacea*, c'eſt à dire, *Antidote Immortel*, *Divin*, *Egal à Dieu*, *Egal à l'Or*, *qui guérit de toute maladie*. Il y avoit un grand nombre de ſemblables épithetes qui n'étoient pas ſeulement pour les Antidotes, mais qui étoient communs aux Collyres, aux Emplâtres, & à toutes les autres eſpeces de médicamens; par où l'on peut voir que ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il y a des Charlatans.

Quant à la maniere de préparer les médicamens, ou aux moyens dont on ſe ſervoit pour cela, on remarquera en peu de mots que l'on avoit des mortiers, des pilons, des pierres à broyer, des tamis, des couteaux, des ciſeaux, des rapes, des eſpatules, des preſſes, des baſſins, des baſſines, des vaiſſeaux de diverſes ſortes, pour piler, hacher, broyer, faſſer, cuire, fondre les diverſes matieres qui entroient dans les compoſitions, & pour contenir, & conſerver ces

1 Siccis odoribus conſtant quæ *diapaſmata* vocantur. *Plin. Lib.* 13. *Cap.* 2.
2 *Vide ſup. Part.* 1. *Lib.* 3. *Cap.* 16.
3 *Ibidem. Cap.* 17.
4 *De Nobilitate, Cap.* 31. *Paragraph.* 288.

ces compoſitions. Il n'y a point de remarque particuliere à faire ſur tous ces utenſiles, ni ſur la maniere dont on s'en ſervoit, ſi ce n'eſt pour ce qui regarde une ſorte de vaiſſeau qu'on appelloit *Diploma*, *Diplangium*, *Duplex Vas*, c'eſt à dire, *Double Vaiſſeau*. 1 On diſtinguoit déja en ce temps-là les choſes qui devoient ſe cuire dans les vaiſſeaux ordinaires, & à feu ouvert, d'avec celles qu'il falloit faire bouillir dans le *Diploma*, qui n'étoit autre choſe qu'un Pot mis, ou ſuſpendu dans un autre Pot, ou dans un Chaudron. On mettoit dans le premier de ces pots ce qu'on vouloit faire cuire, & on rempliſſoit d'eau le ſecond. On le mettoit enſuite ſur le feu, & on y ajoûtoit de l'eau, à meſure qu'elle ſe conſumoit. Cela ſe faiſoit ainſi, afin que les matieres, que l'on faiſoit cuire, ſe cuiſiſſent plus doucement, & plus long-temps, ſans qu'il y eût du danger qu'elles ſe brûlaſſent. Nous aurons encore occaſion de dire quelque choſe concernant la préparation de certain médicament particulier, & de quelque mineral dans le Chapitre ſuivant, à l'article de *Dioſcoride*. Nous laiſſons pour le préſent ce qu'il y auroit à remarquer touchant les poids & les meſures des Médecins, parce que nous aurons occaſion d'en dire quelque choſe, quand nous en ſerons à *Rhemnius Palæmon*, qui a traité cette matiere.

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

Le Regne de Néron nous fournit encore un autre Médecin fameux, qui avoit écrit *des médicamens compoſez*. C'eſt Servilius Damocrates, ou *Democrates*. On recueille qu'il a dû vivre ſous Néron, & peut-être encore ſous Veſpaſien, premierement de ce qu'il a écrit après le Regne de Tibere, comme il en conſte par ce qu'il dit lui-même dans la deſcription qu'il donne d'un Antidote rapportée par 2 Galien : *Tibere Auguſte*, dit en cet endroit Damocrate, *uſoit, à ce que l'on dit, de cet Antidote*. Le ſecond indice, que l'on a du temps auquel ce Médecin a vécu, eſt tiré de ce que Pline en parle comme d'un homme de ſon temps. Or on ſait que Pline a vécu ſous les Empereurs Neron, Veſpaſien, & Tite. Nous apprenons du même Auteur, que Damocrates avoit guéri *Conſidia* fille de *M. Servelius*, homme Conſulaire, avec du lait de Chevres qu'il faiſoit nourrir de lentiſque. On trouve un *M. Servilius* entre les Conſuls créez dans les dernieres années du Regne d'Auguſte. Ce doit être, ſans doute, celui dont il s'agit, & dont la fille a pu vivre dans le temps que nous avons aſſigné à Damocrate. Cette remarque de Pline peut faire croire, avec aſſez de fondement, que le prenom de *Servilius*, qu'il donne lui-même à Damocrate, étoit emprunté de la famille *Servilia*, ſelon la coûtume que nous avons touchée ci-deſſus, Au reſte Damocrate avoit écrit 3 deux livres en vers Grecs Jambiques, touchant la compoſition des médicamens. On trouve quelques fragmens de ces livres dans Galien, & l'on y voit entr'autres la deſcription du *Mithridat*, tel que nos Apothicaires le préparent encore aujourd'hui. Il y a auſſi une deſcription de la Thériaque, mais qui eſt un peu diffente de celle d'Andromachus. La raiſon pour laquelle Damocrate avoit écrit en vers ſur ce ſujet, eſt la même que celle qu'avoit euë le Médecin que l'on vient de nommer, & qui avoit pratiqué la même choſe. Nous avons remarqué ci-deſſus en parlant

1 *Galen. de Compoſ. Medicam. per genera*, *Lib.* 3. *Cap.* 5.

2 *De Antidotis*, *Lib.* 2. *Cap.* 5.

3 L'un de ces livres étoit intitulé *Philiatros*, c'eſt à dire, *l'Ami des Médecins*, & l'autre *Clinicus*, ou *le Médecin*. *Galen. Medic. Local.* 7. *Cap.* 2. *& Lib.* 10. *Cap.* 2.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

parlant des Archiatres, que Damocrate eſt mis par Pline, au rang *des premiers d'entre les Médecins*, & nous avons expliqué ce qu'il vouloit dire par là.

Pline fait mention d'un XÉNOCRATE, Ephéſien, fils de *Zenon*, dans les livres où il traite des 1 métaux, de la 2 peinture, & des 3 pierres precieuſes. La peinture n'a rien de commun avec la Médecine, mais les métaux & les pierres précieuſes fourniſſent des médicamens. Ce Xénocrate avoit écrit un peu avant Pline, comme ce dernier le témoigne dans ſon trente-ſeptième Livre, en parlant de *l'ambre jaune*. Cela étant il peut avoir écrit ſous Néron, avant que Pline eut commencé de travailler à ſon Hiſtoire Naturelle. On dira encore un mot concernant cet Auteur à la fin de l'article ſuivant.

4 Pline parle ailleurs d'un autre XENOCRATE, qui étoit certainement Médecin, comme les matieres ſur leſquelles il eſt cité le juſtifient, & qui pouvoit être contemporain du précedent. C'eſt le même que Galien cite auſſi en quelques endroits, & c'eſt ſur ce que cet Auteur en dit, que je conjecture que ce dernier Xénocrate a pu vivre environ le temps de l'autre. 5 *Xénocrate*, dit Galien, *n'eſt pas un perſonnage fort ancien ; il vivoit* 6 *du temps de nos grands peres.* Cela ſignifie, à mon avis, que Xénocrate n'avoit précedé Galien que d'environ quatre-vingts, ou cent ans. Or Néron regnoit à peu près cent ans avant le temps que Galien écrivoit.

7 Nous apprenons du même Auteur que ce Xénocrate étoit d'Aphrodiſias dans la Cilicie, & qu'ayant écrit *de la matiere des médicamens* il n'avoit rempli ſes livres que de remedes qui étoient la plûpart impraticables. Les uns étoient tirez de ſimples, ou d'animaux rares, comme ſont *l'Hippopotame*, ou *l'Elephant*, ou même d'animaux imaginaires, comme *le Baſilic*. Les autres étoient pris de certaines choſes pour leſquelles tout le monde a de l'horreur, comme des cervelles, du foye, de la chair, ou du ſang d'homme, de l'urine & de la fiente humaine, de la cire des oreilles, des ongles rapez, & de quelques autres matieres encore plus ſales, comme ſi l'on ne pouvoit pas avoir d'ailleurs de bons remedes ſans uſer de ces ordures.

Xénocrate avoit encore rendu publiques diverſes recettes pernicieuſes & ſuperſtitieuſes. Les unes étoient pour ce qu'on appelloit 8 des *Philtres*, c'eſt à dire *des remedes pour donner de l'amour*. Les autres étoient pour 9 *faire haïr*; pour 10 *envoyer à quelcun des ſonges tels qu'on ſouhaite*; pour 11 *faire ſouffrir une perſonne*,

1 *Lib.* 33. & 34.
2 *Lib.* 35.
3 *Lib.* 37.
4 *Lib.* 20 21. & *ſequent.*
5 *De Simplic. Medicament. Facult. in principio.*
6 Κατὰ τὸ πάππους ἡμῶν.
7 *De Simplic. Medicam. Facultat. Lib.* 6. & 10.
8 Φίλτρα. Je crois que le mot ἀγώγιμα, que Galien ajoûte, eſt ſynonyme au premier, ou du moins qu'il n'y a pas une grande difference; l'un ſignifiant des remedes, *pour faire aimer*, & l'autre des remedes, *pour attirer quelcun*. Je ne trouve pourtant pas ce mot en ce ſens dans les Dictionaires.
9 Μίσηθρα.
10 Ὀνειροπομπὰ.
11 Παθητοιὰ.

perſonne, ou *pour la faire mourir ;* pour *faire avorter ;* pour *empêcher de concevoir* &c. Galien, qui rapporte tout ce que l'on vient de dire touchant les matieres que Xénocrate avoit traitées, fait ſur ce ſujet deux ou trois reflexions fort judicieuſes, & premierement, à l'égard des remedes tirez d'animaux rares il demande, *qui a fourni à Xénocrate, & aux autres qui ont parlé de ces choſes avant lui, les moyens pour faire des expériences ſur tout ce qu'ils avancent ?* 1 *Notre Roi Attalus*, continue Galien, *qui a fait autrefois cette recherche avec beaucoup d'empreſſement, n'a cependant écrit que très-peu de choſe ſur ce ſujet. Et pour ce qui eſt des philtres & des autres médicamens, que l'on a déſignez, il eſt aiſé de voir, avant même que de les avoir eſſayez, que la plus grande partie de ce qu'on dit là-deſſus eſt faux ; mais, ſuppoſé qu'il y ait quelque choſe de veritable, ou de poſſible, qu'y a-t-il de plus blâmable, & de plus contraire au bien de la ſocieté ? Je m'étonne qu'il ſe ſoit trouvé des gens aſſez inſenſez pour rendre publiques des choſes de cette nature, ou qui ayent pu croire que ce qui devoit les couvrir de honte pendant leur vie, ſervit à leur acquerir de la gloire après leur mort. Ou ces gens-là ont fait des eſſais ſur les choſes dont ils ont écrit, ou ils n'en ont point fait ? S'ils diſent qu'ils ont tout eſſayé, ils paſſeront pour des ſcélerats exécrables. S'ils diſent, au contraire, qu'ils n'ont rien eſſayé, il faut convenir qu'ils ne ſavoient ce qu'ils écrivoient.*

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

Néanmoins les Anciens n'ont pas manqué d'Ecrivains ſur ces matieres, & particulierement ſur celles des *poiſons*, ou des *compoſitions de* poiſons. 2 Le même Galien nomme entr'autres ces quatre ; *Orphée*, ſurnommé *le Théologien*, ſoit que ce fût le même dont il a été parlé dans la premiere Partie de cette Hiſtoire, ſoit que l'on eût emprunté ſon nom, ce qui eſt le plus vrai-ſemblable ; *Horus Mendeſius*, le jeune, qui eſt peut-être le même que *Bolus Mendeſius*, dont il a été parlé 3 ci-devant. Ce qui me le fait ſoupçonner c'eſt que ce dernier nom ſe trouve differemment écrit. Quelques Auteurs écrivent *Rolus*, d'autres *Dolus*, & d'autres *Bolus*, qui eſt le veritable nom de ce dernier, qui avoit d'ailleurs traité de divers remedes ſuperſtitieux. Le troiſième des Auteurs dont Galien parle, c'eſt *Héliodore*, Athénien. Le quatrième c'eſt *Aratus*. Je ne ſai ſi c'eſt le même qui a écrit touchant l'Aſtronomie. Ce qui pourroit le faire croire c'eſt que Galien ajoûte qu'une partie de ces Auteurs avoient écrit en vers ; or l'ouvrage d'Aratus, intitulé *les Phénomenes*, eſt en vers. Cet Aratus vivoit ſous Ptolomée Philadelphe ; le temps des autres eſt incertain. Tous ces Auteurs, à ce que dit Galien, proteſtoient, dans de belles préfaces, qu'ils étoient gens de bien, & qu'ils n'avoient deſſein de nuire à perſonne, en rendant publiques ces ſortes de choſes. Ils n'y auroit rien eu à dire contr'eux s'ils n'avoient traité que des poiſons ſimples, & qu'ils euſſent en même temps indiqué les contrepoiſons, comme ont fait *Nicander*, *Dioſcoride* & divers autres. Mais ils avoient enſeigné a compoſer des poiſons, ce qui eſt bien different. Il faut néceſſairement conoître les ſimples qui ont des qualitez nuiſibles, pour s'empêcher d'en prendre, au lieu qu'il n'eſt point néceſſaire de ſavoir comment on compoſe des poiſons.

Ce

1 *Voyez ci-deſſus, Part. 3. Chap. 3.*
2 *De Antidot. Lib. 2. Cap. 7.*
3 *Part. 1. Liv. 2. Chap. 6.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An. cxl.

Ce n'eſt pas, pour en revenir à Xénocrate, qu'il n'eût mêlé quelques bons remedes parmi tant de mauvais. On trouve une deſcription de *Thériaque* de ſa façon, & quelques autres compoſitions utiles. Il nous reſte encore aujourd'hui un petit livre qui porte le nom d'un Xénocrate, & qui traite *de la nourriture tirée* des animaux aquatiques. Ce livre, qui a été imprimé ſur la fin du ſiecle paſſé, ſe trouve manuſcrit & beaucoup plus ample dans la Bibliotheque du Louvre & dans celle du Vatican avec un autre ouvrage du même Auteur ſur *les Pierreries*, ou ſur *les Pierres*. Je ne ſai ſi ces livres ſont de ce dernier Xénocrate. Celui qui concerne les Pierres pourroit être de Xénocrate fils de Zénon. Il y a eu quelques autres Xénocrates, & entr'autres un Philoſophe diſciple de Platon. C'eſt à celui-ci que 1 le P. Hardouïn attribue les livres dont on vient de parler. On a parlé ci-deſſus de 2 *Démoſthene* de Marſeille, & de 3 *Theſſalus*, qui vivoient auſſi ſous Néron.

Je penſe qu'on peut encore mettre ici 4 MARINUS, qui fut Précepteur de *Quintus* dont on parlera au Chapitre ſuivant. Galien le compte entre les meilleurs Anatomiſtes, & il remarque entr'autres choſes, que Marinus avoit fort bien écrit ſur la matiere des *Muſcles*. Mais ce que je trouve de plus conſiderable, c'eſt qu'il avoit déja entrevu, ou ſenti, quelque choſe des principaux uſages que l'on a dans la ſuite aſſigné aux *Glandes*, & en particulier à celles du *méſentere* & des *inteſtins*. Voici de quelle maniere il en parle. 5 *Les Glandes*, diſoit Marinus, *ſervent à deux uſages. Les unes appuyent les diviſions des vaiſſeaux, & les tiennent ſuſpendus, de peur qu'ils ne changent de ſituation dans les mouvemens violens. Les autres engendrent une humeur qui eſt propre à humecter certaines parties, afin qu'elles ne ſe deſſéchent pas, & qu'elles puiſſent faire tous leurs mouvemens. Ces dernieres glandes ſont comme une éponge remplie d'eau, & percées de divers trous, mais qui ne ſont pas ſenſibles en toutes. D'ailleurs elles reçoivent des veines & des arteres. Il y a*, continue cet Auteur, *des vaiſſeaux du méſentere, qui vont aboutir à des glandes, qui ſont auſſi de deux ſortes, & pour deux differens uſages. Les premieres ſont denſes, ou ſerrées, & ſeches, qui appuyent les diviſions des vaiſſeaux. Les dernieres ſont rares, ou poreuſes, & humides, & ſont jointes à des cavitez, ou à des receptacles. Elles produiſent une humeur comme pituiteuſe, telle qu'eſt celle dont la tunique des inteſtins eſt enduite.* Il y a eu un autre *Marinus* dont on parlera au Chapitre troiſième.

L'Empereur Néron, ſous lequel vivoient les Médecins dont on vient de parler, eſt mis lui même au rang de ceux de cette profeſſion par Tiraqueau. Cet Auteur ſe fonde ſur un paſſage de 6 Plinius Valerianus qui parle de cette maniere: *Oris ſaporem emendari quidam affirmant murino cinere cum melle ſi fricentur dentes, alioqui verò admiſcent marati* (marathri) *radices. Nero quoque ante ſomnos colluere ora propter halitum fœtidum utile dicit.* Il eſt viſible, comme l'a 7 remarqué

1 *Vide Indicem Auctorum Plinii.*
2 *Voyez Part. 2. Liv. 1. Chap. 7.*
3 *Voyez Part. 2. Liv. 4. Sect. 1. Chap. 2.*
4 *Galen. in Lib. Hipp. de Nat. Hum. Comment. 2.*
5 *Galen. de Semine, Lib. 2. Cap. 6.*
6 *Lib. 1. Cap. 29.*
7 *Plin. Hiſtor. Natural. Lib. 28. Cap. 4. ſub finem.*

marqué le P. Hardouïn, qu'il faut lire *Mero*, comme il y a dans l'ancien Pline, d'où ce paſſage a été copié, au lieu de *Nero*. J'avois fait la même remarque avant qu'avoir vu ce que le P. Hardouïn en a dit ; mais il faut encore faire une autre correction au paſſage de Plinius Valerianus, & lire *dicitur*, ou *dicunt*, au lieu de *dicit*, afin que ce mot réponde à ce qui précede. Tiraqueau s'eſt encore trompé en inferant que Néron avoit connoiſſance de la Médecine, d'un paſſage de Marcellus l'Empirique; où il eſt parlé d'un remede appellé *Oxyporium*, *dont Néron ſe ſervoit*. Il n'eſt pas remarqué que Néron eût inventé ce remede, quoi qu'il s'en ſervit. Je ne ſache pas que cet Empereur ait rien fait d'ailleurs pour la Médecine, ſi ce n'eſt qu'on voulût dire qu'il avoit inventé une eſpece *d'eau à la glace*, dont il à été parlé dans ce même Chapitre, à propos des médicamens d'Andromachus. On peut voir ce que l'on a dit là-deſſus. *Depuis l'An xl. de J.C. juſqu'à l'An cxl.*

Saint Ursicin, Médecin de Ravenne, ſouffrit le martyre ſous Néron.

CHAPITRE II.

Des Médecins qui ont vécu ſous les Empereurs Veſpaſien, Tite, Domitien, & Nerva.

Il y a eu 1 trois ou quatre Dioscorides Médecins. Le premier a été celui dont on a parlé ci-deſſus à l'occaſion des contemporains d'Aſclépiade. Le ſecond, dont il s'agit maintenant, vivoit ſous Néron & ſous Veſpaſien, comme on le prouvera. Le troiſiéme, que Galien appelle Dioſcoride *le Jeune*, a vécu ſous Adrien. 2 C'eſt celui dont nous avons fait mention au ſujet des écrits d'Hippocrate. 3 Saumaiſe a cru que ce dernier n'étoit pas Médecin, parce qu'il eſt ſimplement appellé Gloſſographe par Galien. Néanmoins le même Galien nous apprend que ce Dioſcoride n'avoit pas ſeulement compoſé un Gloſſaire d'Hippocrate, mais qu'il avoit encore travaillé à une nouvelle édition des œuvres de ce Chef des Médecins, où il s'étoit même donné la liberté de faire divers changemens, ce qui ſuppoſe qu'il devoit être Médecin. Il ſemble qu'il y ait eu un quatrième Dioſcoride, qui eſt celui que Galien appelle Dioſcoride *de Tharſe*; mais on verra ci-après qu'il n'eſt peut-être pas different du ſecond.

On donne communément au ſecond Dioſcoride le prénom de *Pedacius*, que 4 Photius prend mal à propos pour un nom qui marque la patrie de ce Médecin. Quelques manuſcrits liſent *Pedanius*, & l'on prétend que Dioſcoride avoit emprunté ce dernier prénom de la Famille *Pedania*, à l'exemple de divers autres étrangers qui prenoient le nom des familles Romaines, comme on l'a vu ci-devant. C'eſt la conjecture de Lambecius, que je trouve du moins autant vraiſemblable que celle de Saumaiſe, qui vouloit que Dioſcoride fût appellé *Dioſco-*

1 *Galien dans la Préface des Gloſſes d'Hippocrate, & ſur le mot* Indicon.
2 *Voïez Part. I. Liv. 3. Chap. 30.*
3 *Prolegomen. in Homonym. Mater. Medic. 10.*
4 *Vide Photii Bibliotec.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Dioscorides Pedanii (ou *Pedianii*, comme il écrit) c'est à dire, *Dioscoride fils de Pedanius.*

Il paroît, par ce que dit Dioscoride lui même, qu'il étoit contemporain de *Licinius Bassus*, qui avoit été Consul sous Néron avec *Crassus Frugi.* Mais comme Licinius Bassus a pu survivre à cet Empereur & que Dioscoride, quoi que contemporain du même Licinius, a pu être beaucoup plus jeune que lui, on ne sait pas précisément si on doit mettre ce Médecin sous Néron, ou sous Vespasien. On pourroit tirer encore une autre preuve du temps auquel Dioscoride vivoit, de ce qu'il dédie ses livres *de Euporistis* à un *Andromachus*, qui pourroit être, ou le pere, ou le fils. On a parlé de tous deux au Chapitre précedent. Mais outre que cette preuve ne seroit pas plus précise que l'autre, elle est d'ailleurs suspecte, parce que les livres qu'on a citez passent pour être supposez, comme on le verra ci-après.

Cette difficulté ne seroit pas fort importante, n'étoit qu'elle en fait naître une autre, qui vient de ce que Pline, dont on parlera dans la suite de ce Chapitre, se trouvant aussi avoir vécu sous les deux Empereurs que l'on a nommez, & avoir écrit sur la même matiere que Dioscoride, on ne peut point savoir lequel des deux à écrit le premier, ou lequel des deux a copié l'autre; car ils rapportent souvent les mêmes choses, & néanmoins ils ne se citent ni l'un, ni l'autre. 1 Deux Savans du siecle passé ont disputé fortement sur ce sujet, l'un voulant que Pline eût écrit le premier, & l'autre voulant que ce fût Dioscoride. Saumaise a aussi fait conoître ce qu'il pensoit là-dessus, en deux differens endroits. 2 Dans le premier il conclut, qne Dioscoride est un peu plus ancien que Pline, ou qu'il a écrit le premier; & il tire cette conséquence d'un passage de Pline, où cet Auteur, après avoir, ce semble, traduit mot à mot Dioscoride, sur le sujet de la *pierre hématite*, ajoûte, *que ce qu'il vient de dire est suivant le sentiment de ceux qui ont écrit tout fraîchement sur la même matiere*; par où Saumaise prétend que Pline a voulu désigner Dioscoride, quoi qu'il ne le nomme ni en cet endroit, ni ailleurs, parce que ce dernier étoit encore trop nouveau, on n'étoit pas assez fameux pour être cité.

Le même Saumaise parlant 3 en un autre endroit de la même chose, semble avoir oublié ce qu'il avoit dit auparavant. *Le temps*, dit-il, *auquel Dioscoride a vécu est incertain, quoi qu'il n'ait pas du être éloigné de celui de Pline. On ne peut pas*, poursuit cet Auteur, *savoir précisément lequel des deux est venu le premier, ou le dernier. Il se peut qu'ils ayent écrit en même temps; néanmoins j'ai plus de penchant à croire que Pline a precedé Dioscoride; & je me fonde sur ce que celui-là ne cite point celui-ci, comme il fait tous les autres Auteurs desquels il a tiré ce qu'il rapporte dans son Histoire Naturelle; ce qu'il n'auroit pas manqué de faire si Dioscoride avoit été avant lui; car Dioscoride est un des plus celebres Ecrivains de l'Antiquité sur la matiere que traite Pline.*

Voilà qui est opposé au premier sentiment de Saumaise, qui est néanmoins celui du P. Hardouïn. *Pline*, dit ce savant Jesuite, *qui étoit un Auteur Romain, mépriseit avec justice Dioscoride, comme un étranger, qui a été souvent*

1 Nicolaus Leonicenus, & Pandulphus Collenutius. Je n'ai pas lu ces Auteurs, qui sont citez par Petrus Castellanus, *dans ses Vies des Médecins.*

2 *Plinian. Exercitat. Cap.* 30.

3 *Prolegomen. Synonimor. Mater. Medic. pag.* 10.

vent accuſé d'ignorance par ceux de ſon pays propre, par Galien, entr'autres, qui étoit d'un jugement exquis ſur ces matieres, & qui a vécu peu de temps après Dioſcoride. Photius, continue le P. Hardouïn, *n'a pas mieux traité ce dernier ; & ceux qui ne l'ont pas repris n'ont pas daigné parler de lui. Athenée, qui n'eſt point pareſſeux à citer des Auteurs, n'a jamais dit un mot de Dioſcoride.* Il eſt vrai que Galien reprend en quelques endroits Dioſcoride. Il remarque premierement, que cet Auteur s'eſt contenté de dire en géneral que tel, ou tel ſimple eſt bon en telle, ou telle maladie, ſans diſtinguer les cas particuliers qui font varier la cure. 1 *Dioſcoride*, dit-il, *a écrit que le Polygonum provoque l'urine, & qu'il eſt utile à ceux qui urinent avec peine ; mais il ne marque pas préciſement quelle eſt l'eſpece de difficulté d'uriner dans laquelle cette plante eſt propre.* Galien cenſure 2 ailleurs Dioſcoride de ce qu'il dit ſimplement *qu'une plante eſt chaude, froide, ou humide, ſans déſigner exactement le degré de chaleur, de froideur, ou d'humidité que cette plante poſſede.* Mais on peut dire que Dioſcoride croyoit, qu'il ſuffiſoit d'indiquer en géneral les remedes propres pour chaque maladie, laiſſant à la prudence & au jugement des Médecins d'appliquer ce qu'il dit aux cas particuliers. Et pour ce qui eſt des degrez de froid, de chaleur &c. il eût peut-être mieux valu que Galien lui-même eût diſtingué les maladies, & les médicamens par des marques plus eſſentielles, & plus importantes à la pratique. Mais ſi Galien reprend Dioſcoride, en ces endroits, & en quelques autres, il ne laiſſe pas de reconoître 3 ailleurs, que cet Auteur eſt celui qui a le mieux écrit ſur la matiere dont il s'agit, de lui donner des louanges, & de recommander la lecture de ſes livres. Photius ne parle point non plus déſavantageuſement de Dioſcoride, au contraire il le loüe beaucoup ; & l'ayant mis en parallele avec Aëtius, Paul Eginete, Trallianus, Oribaſe, & Galien lui-même, en ce qui concerne la matiere Médicinale, il lui donne la préference. Voilà qui eſt entierement oppoſé à ce que dit le P. Hardouïn. Quant à Athénée, il n'y a pas lieu d'être ſurpris qu'il n'ait pas cité Dioſcoride, parce qu'Athénée ne s'eſt proprement attaché qu'aux Auteurs qui avoient traité en particulier des qualitez des herbages propres à manger, des fruits, des vins, & de tout ce qui ſert pour la nourriture. S'il falloit conclurre qu'un Auteur en mépriſe un autre, parce qu'il ne le cite pas, on pourroit dire que Galien n'a pas fait de cas de Pline, qu'il ne nomme qu'en un ſeul endroit au ſujet d'une deſcription de Thériaque.

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

Je crois donc que ce n'eſt point par mépris que Pline n'a pas cité Dioſcoride, ayant cité d'ailleurs, comme il l'a fait, divers mauvais Auteurs, comme un *Xénocrate*, & un *Pamphile*, dont on a parlé ci-deſſus. La conſéquence la plus légitime que l'on puiſſe tirer du ſilence du premier de ces Auteurs, par rapport à Dioſcoride, ou du ſilence de celui-ci par rapport à l'autre, c'eſt qu'ils ont apparemment écrit tous deux dans le même temps ; & comme ils ont auſſi tous deux tiré des mêmes ſources, c'eſt ce qui fait qu'ils ſe rencontrent ſouvent. La queſtion du temps de Dioſcoride ſe trouve de cette maniere aſſez naturellement décidée, ſans qu'il ſoit beſoin d'une plus grande recherche.

Dioſ-

1 *De Simplic. Medicam. Facult. Lib.* 8.
2 *De Compoſit. Medicam. per genera, Lib.* 2. *Cap.* 1.
3 *De Simpl. Medicament. Facultatib. Lib.* 6. *& alibi.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Dioscoride étoit *d'Anazarbe* ville de *Cilicie*, qu'on appelloit autrement *Cæsarea Augusta*. Les gens de cette Province ne parloient pas bien Grec; d'où vient, à ce que l'on croit, que l'on donna le nom de *Solécismes* aux façons de parler les plus vicieuses, comme pour dire qu'on parloit ainsi à *Soli*, l'une des principales villes de ce pays-là. C'est par cette raison que le Grec de Dioscoride n'est pas fort pur, comme le remarque Galien, & comme Dioscoride le reconoit lui-même dans la préface de son livre, où il prie les Lecteurs *de s'attacher plûtôt aux choses qu'aux mots, ou à sa maniere d'écrire.*

Le sujet qu'il a traité c'est 1 *la Matiere Médicinale.* On appelle ainsi tous les corps qui servent à l'usage de la Médecine, & qui se réduisent principalement à ces trois genres, les Plantes, les Animaux, & les Mineraux, ou les choses qui sont de la nature de la terre. Dioscoride s'est proposé de décrire toutes les especes dépendantes de ces trois genres, de marquer leurs noms, leur nature, les lieux où on les trouve, la maniere de les cueillir, ou de les préparer pour pouvoir les conserver, & enfin les qualitez qu'on leur attribue par rapport à chaque maladie. Il a renfermé tout cela en cinq livres, que nous avons encore aujourd'hui, & l'on n'en avoit pas davantage du temps de Galien. Outre ces cinq livres on en attribue encore deux autres à Dioscoride, où il traite *des poisons*, & *des bêtes venimeuses*, & des précautions, ou des remedes propres pour s'en garantir, & pour empêcher leur mauvais effet. On croit ces derniers livres supposez, & Galien n'en fait point de mention. Néanmoins Photius les cite, & ils sont dédiez, aussi bien que les précedens, à un Médecin nommé *Arius*, que je crois être le même que celui qui est appellé par Galien 2 *Arius de Tarse*, & 3 *Arius Asclépiadæus*, qui avoit écrit l'Histoire des Asclépiades, comme on l'a remarqué 4 ci-devant, & auquel le même Auteur dit, que *Dioscoride de Tarse* communiqua la description d'un médicament. Je crois aussi que ce dernier Dioscoride n'est peut-être pas different du nôtre; Galien, ou celui qu'il fait parler, ayant pu fort aisément mettre *Tarse* pour *Anazarbe*, ces deux villes étant de la même Province. Il se trouve enfin deux autres livres que l'on attribue encore à Dioscoride, & qui sont intitulez, *Des Médicamens aisez à faire, ou à trouver.* Ceux-ci sont dédiez à *Andromachus* dont on a parlé ci-devant. Ni Galien, ni Photius n'en font point de mention, & la plûpart des Savans les ont cru supposez. 5 Néanmoins d'autres les reconoissent pour légitimes, quoi qu'ils conviennent qu'il y a diverses contradictions apparentes, sur les mêmes matieres, entre ces derniers livres, & les premiers; & qu'il y ait même un grand nombre de fautes, jusqu'à des soléciſmes dans les derniers. A l'égard des contradictions, ces Auteurs tâchent de les sauver, en disant que ces livres ont été écrits en differens temps; & pour ce qui est des fautes ils les rejettent sur les Copistes, ou sur Dioscoride lui-même qui ne parloit pas mieux, comme nous l'avons remarqué au commencement.

Outre

1 Ὕλη ἰατρικὴ. Dans le titre des livres de Dioscoride rapporté par Photius il y a seulement περὶ ὕλης. *De la matiere.*

2 *De Comp. Medicament. per gener. Cap. ultimo.*

3 *Voyez ci-dessus, Part. 2. Liv. 3. Chap. 10.*

4 *Voyez Part. 1. Liv. 2. Chap. 2.*

5 *Vid. Gesner. & Saracenum in Dioscorid.*

Outre les livres de Dioſcoride, deſquels nous avons fait mention, il y en a encore un petit dans la Bibliotheque du Grand Duc de Toſcane, qui n'a point été imprimé, à ce que dit Redi (*Oſſervaz. intorno alle Vipere, p. m.* 31.) Le titre eſt, Διοσκορίδης περὶ ἀντιφαρμάκων. Ce peut être un extrait des autres ouvrages que nous avons de cet Auteur ſur la même matiere, ou une piece ſuppoſée. On a auſſi un livre intitulé, *l'Alphabet Empirique, ou Traité des remedes experimentez, par Dioſcoride, & Etienne Athénien*, traduit du Grec par Gaſpard Wolfius. Ce qu'il y a de Dioſcoride eſt pareillement tiré de ſes écrits, du moins la plus grande partie. Mais il ne faut pas oublier d'indiquer ici, en paſſant, le fameux manuſcrit de toutes les œuvres de Dioſcoride qui eſt dans la Bibliotheque de l'Empereur, & qui a près de douze cens ans. On dit que toutes les plantes, & tous les animaux, dont cet Auteur parle, y ſont peints au naturel. Voyez ce qu'en dit *Lambecius* dans ſa Bibliotheque de l'Empereur, & après lui Mr. Schelhammer, ſur le Chap. 8. de l'Introduction à la Médecine de Conringius. Quel dommage que l'on envie au public de tels thréſors!

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

Pour revenir à *la matiere de la Médecine*, qui eſt ce que notre Auteur a le mieux traité, [1] il nous apprend lui-même qu'il avoit eu dès ſa jeuneſſe une grande paſſion de s'inſtruire ſur ce ſujet, & qu'il avoit fait à ce deſſein divers voyages, ayant même ſuivi exprès les armées Romaines, qui étoit un moyen de voyager ſurement dans les Provinces de l'Empire les plus éloignées. Il avertit d'ailleurs qu'il a écrit ſur cette matiere après *Julius Baſſus*, après *Niger*, après *Niceratus*, après *Petronius* & *Diodotus*, deſquels nous avons parlé ci-devant, quand il s'eſt agi des Sectateurs d'Aſclépiade. Dioſcoride ajoûte qu'on ne trouvera pas dans ſes écrits de longues diſputes, ni de grands raiſonnemens, comme dans les livres de ces Auteurs-là; mais qu'il y a apporté beaucoup d'exactitude, & qu'on peut être aſſuré que ce qu'il dit eſt veritable, ayant experimenté, & vu lui-même la plûpart des choſes qu'il rapporte. Enfin il blâme ces mêmes Auteurs de n'avoir ſuivi aucun ordre.

L'on a remarqué ci-deſſus, à propos des écrits de [2] Théophraſte concernant *les plantes*, que ceux qui ont traité cette matiere, ont eu en vuë, ou l'Agriculture, ou la Phyſique, ou la Médecine. Le but des premiers a été d'inſtruire ceux qui cultivent les plantes. Les ſeconds ſe ſont propoſé d'examiner les principes des plantes, la maniere dont elles germent, comment elles croiſſent, quelle eſt la nature des parties qui les compoſent, en quoi conſiſtent certaines differences, ou certains rapports qu'elles ont entr'elles, &c. C'eſt ſur quoi Théophraſte a travaillé dans ſes livres *de l'Hiſtoire des Plantes*, & *des Cauſes des Plantes*. Dans ce deſſein il s'eſt plûtôt attaché à faire voir ce que chaque plante a de ſingulier, par rapport à ſa forme, & aux autres circonſtances qu'on a touchées, que par rapport aux uſages qu'on en tire pour la ſanté. Il n'oublie pas même quelquefois, d'obſerver ce que l'on diſoit de ſon temps de certains effets extraordinaires de quelques ſimples; comme lors qu'il parle de deux ſortes d'herbes dont l'une ſert pour avoir des mâles, & l'autre pour avoir des femelles

1 *Vid. Præfat. Lib.* 1. *Dioſcor.*
2 *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 8.

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

femelles, c'eſt à dire, que ceux qui prennent de l'une de ces deux herbes, avant que d'avoir la compagnie de leurs femmes, engendrent, ou un fils, ou une fille, ſelon qu'ils ont pris de l'une, ou de l'autre de ces herbes, qu'il ne nomme pas. Il fait encore mention de quelques autres ſimples dont les uns cauſent la ſtérilité, les autres la fécondité, d'autres empêchent le coït, d'autres enfin font que l'on acquiert des forces extraordinaires pour l'acte vénérien. Il eſt vrai que ce Philoſophe reconoit que ce qu'on diſoit des proprietez de ces ſimples eſt fort ſuſpect, & il paroit qu'il le rapporte ſeulement, afin qu'on ne diſe pas qu'il ait rien omis. Le nombre des Plantes que l'on trouve décrites dans Théophraſte eſt de cinq à ſix cens.

Dioſcoride n'en décrit qu'environ une centaine de plus; même il en omet pluſieurs de celles dont Théophraſte a parlé, laiſſant en arriere juſqu'à des plantes fort communes, comme le *Buis*, *l'Erable*, l'arbre qui porte *le Liege*, le *Bouleau*, le *Colutea*; & ne faiſant de même point de mention de celles qui ſont plus rares, comme *l'Ebene*, & quelques autres arbres des Indes. La raiſon de cela eſt que Dioſcoride ne s'étant propoſé d'écrire que ſur la matiere Médicinale, il n'a pas cru devoir parler des plantes dont on ne tiroit, de ſon temps, aucun remede pour les maladies; au lieu que Théophraſte, qui donne une Hiſtoire des Plantes a dû ramaſſer toutes celles qui étoient conues lors qu'il écrivoit. Si l'on fait reflexion ſur l'eſpace de près de quatre cens ans qui ſe ſont écoulez depuis le temps de ce Philoſophe juſqu'à celui de Dioſcoride, on trouvera que les découvertes de Botanique n'étoient pas allées fort loin pendant tout ce temps-là, du moins par rapport au nombre des ſimples Mais ſi l'on avoit peu avancé à cet égard, les expériences ſur chaque ſimple avoient peut-être été multipliées de beaucoup; & il ſeroit à ſouhaiter que nous fuſſions aujourd'hui appliquer à autant d'uſage les plantes que nous conoiſſons de plus que ces Anciens, qu'ils en attribuoient à chacune de celles qu'ils conoiſſoient.

Quant à la méthode de Dioſcoride, on voit qu'il a ſouvent mis dans le même rang, ou proche les unes des autres, les plantes qui ont quelque rapport entr'elles; mais comme cet Auteur n'avoit pas conoiſſance des caracteres qui ſervent à diſtinguer plus préciſement chaque eſpece, tels que ſont ceux que l'on a découverts depuis peu, il ne paroît pas avoir gardé un ordre fort exact. Ce ſeroit peu de choſe que cela, s'il avoit eu l'exactitude néceſſaire dans ſes deſcriptions; mais c'eſt ce qu'il n'a pas toûjours obſervé. Il lui eſt même arrivé, auſſi bien qu'aux autres Botaniſtes anciens, qu'il a négligé de décrire les ſimples les plus communs, parce qu'il les ſuppoſoit conus de tout le monde, & qu'il s'eſt contenté de les nommer, & d'indiquer leurs proprietez, ce qui a cauſé dans la ſuite un grand embarras. L'exemple ſuivant fera voir de quelle conſequence eſt cette affaire. Dioſcoride traitant de l'*Hyſſope*, ſe contente de dire, *que c'eſt une plante conue*, & ſans la décrire aucunement, il paſſe aux qualitez qu'elle a par rapport à la cure de quelques maladies. 1 On pourroit croire qu'il a parlé de l'hyſſope de nos jardins, mais ce qui fait voir que ce n'eſt pas cela, c'eſt que dans le Chapitre, où cet Auteur traite d'une plante appellée *Chryſocomé*, il dit *que c'eſt un petit arbriſſeau qui a la fleur faite en raiſin* (corymboides) *comme l'hyſſope*. Dans un autre endroit où il décrit l'*Origan Héracléotique*

1 *Vide Salmaſ. de Homonymis Hyles Jatrica, Cap.* [illegible].

cléotique, il remarque que cet Origan a la feuille ſemblable à celle de l'hyſſope, *diſpoſée en ombelle*. Or l'hyſſope que nous avons, n'eſt point diſpoſé de cette maniere là, & ſa fleur n'eſt point *en raiſin*, mais *en épi*. Il paroit d'ailleurs que l'hyſſope des Anciens devoit être une eſpece d'arbriſſeau qui fournit du bois aſſez long, par l'hiſtoire de la Paſſion de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt rapportée dans l'Evangile de S. Jean. *On emplit*, dit l'Auteur Sacré, *une éponge de vinaigre, & l'ayant miſe au bout d'un bâton d'hyſſope on la porta à la bouche de J. C.* Le Grec dit l'*ayant miſe autour d'un hyſſope;* mais ce qui prouve que cet hyſſope étoit une eſpece de bâton, c'eſt que S. Matthieu, rapportant le même fait, dit qu'on attacha cette éponge autour d'une *canne*. On tire encore la même conſéquence d'un paſſage de Joſephe, où il dit de Salomon, après la Sainte Ecriture, que ce Prince avoit décrit chaque eſpece d'arbre, depuis le Cedre juſqu'à l'hyſſope. L'hyſſope eſt donc un arbre, & la Vulgate s'exprime de la même maniere, *diſputavit ſuper lignis à Cedro uſque ad Hyſſopum*. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Cette remarque eſt tirée du livre poſthume de Saumaiſe, que l'on a cité au bas de la page. En voici pluſieurs autres qui ſont priſes du même ouvrage, dont je fis l'extrait ſuivant, il y a environ dix ans, pour l'envoyer à mon Frere qui l'inſera en partie dans la Bibliotheque Univerſelle & Hiſtorique. Ceci fait beaucoup à notre ſujet, quoi qu'il ne regarde pas Dioſcoride ſeul. Comme les premiers qui ont donné des noms aux plantes, chez les Grecs, qui ſont les plus anciens Auteurs, que nous ayions ſur cette matiére, ne les leur ont pas donné dans le même temps, les plantes n'ayant été découvertes que les unes après les autres, il eſt arrivé qu'on s'y eſt pris fort diverſement. Les unes, dit Saumaiſe, ont tiré leur nom de leurs proprietez, ou des effets qu'on leur a attribuez; les autres du lieu d'où on les a premierement apportées, ou du nom de celui qui les a le premier trouvées; les autres de la figure de leurs feuilles, de leurs fleurs, de leurs ſemences, de leurs racines, ou de la couleur, de l'odeur, du goût de chacune de ces parties &c. On pourroit en donner divers exemples qu'on ne rapportera pas ici pour éviter la longueur. Mais s'il y a eu un grand nombre de plantes, du nom deſquelles on puiſſe rendre quelque raiſon, il y en a encore davantage de celles dont on n'en ſauroit rendre aucune, ſoit pour avoir été nommées par des payſans, ou par des gens groſſiers, ou autres qui leur ont donné des noms à leur fantaiſie; ſoit parce que nous ignorons les langues étrangeres, d'où ils peuvent avoir été tirez, ou la langue qui étoit en uſage dans la Grece, dans les temps les plus anciens, auſſi bien que les dialectes qui étoient particuliers a de certaines Provinces.

Il y a divers exemples, non ſeulement de plantes, mais même d'animaux qui ont été nommez d'une maniere par les anciens Grecs, & d'une autre par les nouveaux. Ceux-là, ſelon la remarque de Varron, appelloient *un pourceau*, πόρκος, & ceux-ci l'ont appellé χοῖρος. Et pour ce qui regarde les plantes, on ſait que les Grecs, qui ont vécu deux ou trois cens ans après Hippocrate, étoient déja fort en peine pour ſavoir, par exemple, ce qu'il avoit entendu par le mot ἰνδικὸν, que les uns prenoient pour *du gingembre*, les autres pour *la racine du poivre*, & les autres pour une autre plante des Indes. La même difficulté s'étant rencontrée à l'égard de divers autres mots de cet ancien Médecin, il a fallu que les Grecs plus nouveaux, comme *Erotien*, *Galien*, & divers

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

autres, ayent fait des Dictionaires exprès, pour expliquer ces mots, qui n'étoient plus en uſage. Quant aux changemens de noms, par rapport aux differentes Provinces, il y en a auſſi pluſieurs exemples. La même plante qui étoit appellée ῥύτη, par les Siciliens, & par les habitans de la grande Gréce, étoit nommée par les autres πήγανον. De là eſt venu que les Auteurs, qui ont écrit les derniers, ſont tombez en diverſes fautes, en faiſant deux plantes d'une, parce qu'elle s'eſt trouvée avoir pluſieurs noms, ou être ſynonymes avec d'autres.

Ce ne ſont pas les ſeules plantes *ſynonymes*, qui ont fait de la peine, il n'y a pas eu moins d'embarras à démêler les plantes *homonymes*, c'eſt à dire, celles qui étant differentes ſe ſont trouvées avoir un même nom. Le mot ῥάφανος, par exemple, ſignifioit *un Chou* à Athenes, pendant que dans tout le reſte de la Grece, il déſignoit *un Raifort*; à peu près comme on appelle aujourd'hui à Paris *des Raves*, ce qu'on appelle des Raiforts dans les Provinces, où le mot *Rave*, ſignifie une autre ſorte de racine. Saumaiſe avoit eu deſſein de remedier à cet inconvenient, par deux Traitez, dont l'un étoit intitulé *de Synonymis*, & l'autre *de Homonymis Materiæ Medicæ*. L'uſage du premier, ſi on l'avoit, ſeroit de ſoulager les Herboriſtes de la peine qu'ils ſe donnent en vain de chercher encore aujourd'hui de certaines plantes qu'ils conoiſſent déja; mais qui leur paroiſſent differentes de celles qu'ils cherchent, & qu'ils croyent n'avoir pas encore trouvées, parce qu'elles ont un nom different de celui ſous lequel ils les conoiſſent. On ne ſait pas ſi l'Auteur a effectivement exécuté ce deſſein, ou ſi ce livre s'eſt perdu avec pluſieurs autres.

Quant à l'utilité de celui qu'on a nommé le dernier, & qui a été imprimé après la mort de l'Auteur, par les ſoins de Mr. *Lantin*, Conſeiller au Parlement de Dijon, il eſt aiſé de la découvrir ſi l'on reflêchit ſur le danger auquel ſont expoſez les Médecins, qui employent les ſimples ſur la foi des Auteurs, tant anciens que modernes, ſans en avoir fait eux mêmes des expériences; car ils peuvent aiſément être trompez, & prendre un ſimple pour un autre qui ſera du même nom. On peut objecter à Saumaiſe, qu'il s'eſt contenté, en diverſes rencontres, de montrer le peril où l'on eſt de prendre le change à cet égard, & de faire voir les erreurs effectives, où l'on eſt tombé, ſans fournir les moyens de s'en tirer. Mais Mr. Lantin répond, que ce n'eſt pas peu d'avoir montré aux Herboriſtes, en quoi ils ſe trompoient, & de les avoir excitez à la recherche de la verité.

Entre les aides néceſſaires pour bien réuſſir dans cet examen, Saumaiſe croit que la Critique eſt la plus eſſentielle, & il fait voir que tous les Herboriſtes, tant anciens que modernes, ne l'ayant pas miſe en uſage, comme il faut, c'eſt ce qui les a engagés en diverſes erreurs. Il le prouve premierement avec beaucoup de facilité à l'égard de Pline, comme on le verra dans ce même Chapitre, & il prétend que les bevuës de cet Auteur, qu'il dit être en fort grand nombre, & être venues de ce qu'il n'a pas bien entendu les Auteurs Grecs, en ont auſſi fait faire une infinité aux Modernes, qui ont écrit après lui ſur *la matiere de la Médecine*. Pline n'a pas été le ſeul qui ait erré, faute de bien entendre ces Auteurs. Dioſcoride lui-même, qui a été loué de tout le monde, pour ſon exactitude, & à qui Saumaiſe ne manque pas auſſi de donner un grand avanta-

ge

ge par deſſus Pline, s'eſt trompé, tout Grec qu'il étoit, en divers endroits. Il ſemble qu'il y avoit lieu d'eſperer qu'on pourroit corriger les fautes de ces deux Auteurs, & voir un peu plus clair dans la ſcience des ſimples, en conſultant les livres d'*Avicenne*, de *Sérapion*, & des autres Médecins Arabes qui vivoient, il y a huit ou neuf cens ans. Mais outre qu'il paroît qu'ils n'ont fait que traduire Dioſcoride, il ont auſſi commis diverſes fautes, pour n'avoir pas compris ce qu'il vouloit dire en pluſieurs rencontres. Saumaiſe met encore au rang de ces *Arabes*, *Neophyte*, & quelques autres Grecs modernes, auſſi bien que *le faux Apulée*, & *le faux Macer*. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Cela étant ainſi, il ne faut pas s'étonner ſi ceux qui ont écrit de la Matiere Médicinale après ces Auteurs, depuis un ſiecle ou deux, ont eu tant de peine à débrouiller ce cahos, & s'ils ont ajoûté de leur part diverſes fautes à celles des Anciens. C'eſt dans la vuë d'empêcher qu'on n'en faſſe davantage, ou du moins pour obliger les Médecins à y prendre garde de plus près, que Saumaiſe a compoſé ſes Exercitations ſur les Homonymes de la matiere de la Médecine, comme on l'a déja remarqué. Il commence par les plantes les plus communes, & enſuite il paſſe à celles qui ſont étrangeres à notre égard, & qui l'étoient auſſi bien à l'égard des Grecs, comme ſont celles qui produiſent diverſes gommes, & divers aromates. De là il vient aux mineraux, & finit par un petit traité de la *Manne*, & par un autre du *Sucre*.

On a déja rapporté ci-deſſus l'exemple de l'*hyſſope*, & l'on a vu que l'hyſſope de nos jardins eſt different de celui des Anciens; mais il paroîtra bien plus étrange que Théophraſte & Dioſcoride, quoi que tous deux Grecs, ayent appelle *Helenium*, deux plantes fort differentes. Celle du premier eſt miſe au rang des herbes dont on faiſoit des couronnes, ou des bouquets, & cet Auteur remarque qu'elle approchoit du *ſerpolet*. Celle de Dioſcoride eſt tout autre choſe, puis qu'il lui donne des fueilles ſemblables à celles du *verbaſcum*, ou du *bonhomme*, & que c'eſt la même que les Apothicaires appellent aujourd'hui *Enula Campana*, de l'*Aunée*. Je joindrai ici une petite remarque à celle de Saumaiſe, touchant cette derniere plante; c'eſt 1 qu'Horace parlant de l'aunée, l'appelle *aigre*, quoi qu'elle ſoit *amere*. On pourroit croire que ce Poëte parle d'une autre eſpece de plante, ſi l'on ne ſavoit qu'il déſigne en cet endroit l'aunée préparée, ou confite avec du vinaigre, & d'autres ingrediens, de la maniere que Columelle l'enſeigne.

Saumaiſe apporte un autre paſſage d'Horace, où ce Poëte compare la pâleur des amans à celle des *violettes*, comme ſi les violettes étoient pâles. *Nec tinctus violâ pallor amantium*. Ce paſſage a donné de la peine à tous les Interpretes, qui ont pris ce que dit ici Horace, comme s'il avoit voulu parler des violettes ordinai-

1 —— —— cùm capula plenus
Atque acidas mavult inulas. —— ——

Sermon. Lib. 2. Satyr. 2. Un ſavant Critique dit qu'Horace appelle l'aunée *acide*, à cauſe de ſon aigreur, qui la rend ennemie de l'eſtomac. S'il avoit goûté de cette racine qui eſt d'une très-grande amertume, il n'auroit pas dit qu'elle eſt aigre. Je ſuis ſurpris que ce ſavant homme n'ait pas examiné le paſſage de Columella (*Liv. 12. Chap. 46.*) qu'il indique lui-même, & où il auroit appris d'où vient l'aigreur qu'Horace attribue à l'aunée. Cette racine ainſi préparée devoit être fort utile pour rétablir l'eſtomac de ceux qui avoient trop mangé, ou pour leur redonner l'appetit que la continuation de la bonne chere leur avoit ôté.

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

ordinaires, qui ſont veritablement violettes, & qui ont donné le nom à cette couleur. Mais Saumaiſe nous tire de cet embarras, en nous apprenant que les violettes, dont il s'agit en cet endroit, étoient *jaunes*. Les Grecs appelloient veritablement ἴον, en géneral, la même fleur que les Latins ont appellée *viola*; mais ils en faiſoient deux eſpeces, la premiere s'appelloit μελάνιον, & l'autre λευκοΐον. La premiere eſt la même que celle qu'on appelloit ἴον, en géneral, & elle venoit d'elle même ſans être ſemée. C'eſt auſſi la même que nous appellons *violette*, au lieu que la ſeconde, c'eſt à dire, le λευκοΐον, ſe ſemoit, & ſe cultivoit dans les jardins, étant la même fleur que nous appellons *violier*, ou *giroflée*. Les Grecs en avoient de trois ſortes, des jaunes, qui étoient les plus communes, des blanches, & des pouprées. C'eſt des jaunes, comme on l'a remarqué, qu'Horace a voulu parler; les Latins ayant indifferemment appellé *violæ*, & les μελάνια, & les λευκοΐα, des Grecs. Ce Poëte vouloit marquer, par la couleur de la giroflée jeune, une pâleur qui alloit à un degré exceſſif, comme celle de ceux qui ont la jauniſſe.

La plante que les Grecs appelloient σαμψῦχον, *ſampſuchum*, & que l'on prend ordinairement pour notre *marjolaine*, étoit appellée *amaracum*, par les Cyzicéniens, & les Siciliens, chez qui elle croiſſoit en abondance, & d'où on tiroit la meilleure, & la plus eſtimée. En d'autres endroits de la Grece ce nom d'*amaracum*, ſe donnoit à une plante fort differente de la marjolaine, aſſavoir à la *matricaire*, qu'on appelloit encore *parthenium*; & ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt que ce nom de *parthenium*, ſe donnoit auſſi à une troiſiéme plante, qui eſt la *pariétaire*. Saumaiſe croit que le veritable *ſampſuchum* venoit d'Egypte, & que c'eſt un nom Egyptien, comme l'étymologie le montre, que c'étoit en effet la même plante que les Grecs appelloient *amaracum*, & que l'amaracum des Grecs ne differoit du *ſampſuchum* des Egyptiens, qu'à l'égard du plus ou du moins de force, en quoi ce dernier l'emportoit. Il remarque auſſi que la plante appellée μάρον, *marum*, étoit à peu près la même que l'amaracum, & que ces deux mots ont la même origine. *Les Grecs modernes*, ajoûte-t-il, *traduiſent le mot* σαμψῦχον, *par celui de* μαιωράνα, majorana, *comme pour dire le grand amaracum, au lieu que le marum eſt le petit. Galien dit que celui-ci eſt d'une odeur plus fine, & plus agreable, & il a raiſon. C'eſt la plante que nous appellons aujourd'hui marjolaine franche.* Saumaiſe ſe trompe. Ce qu'on appelle *marjolaine franche*, c'eſt la marjolaine ordinaire, à laquelle on donne ce nom pour la diſtinguer d'une autre eſpece de marjolaine, qu'on appelle *groſſe marjolaine*, parce qu'elle a les feuilles plus groſſes que l'autre. Elle approche de l'*origan*, & l'odeur n'en eſt pas ſi douce que celle de la premiere. A l'égard du *marum*, ou l'on ne conoit pas celui des Anciens, ou c'eſt la plante que tous les Herbiers modernes appellent de ce nom, qui a les feuilles beaucoup plus petites que la marjolaine franche, & d'une odeur beaucoup plus forte.

La *ſquille* eſt une eſpece de bulbe, ou d'oignon fort commun chez les Apothicaires, qui en font diverſes préparations, telles que ſont le *vinaigre*, & le *miel*, ou l'*oxymel ſcillitique*, & les *trochiſques de ſquille*, qui entrent dans la thériaque. Nos Médecins attribuent les mêmes facultez à ces médicamens que Dioſcoride & Galien leur ont attribué. Cependant Saumaiſe prétend que notre *ſquille* n'eſt point la même plante, qui avoit ce nom chez les Grecs; car celle-

celle-ci avoit la feuille rude, & picquante, ou brûlante, enſorte qu'on ne la pouvoit toucher ſans ſe faire du mal, à peu près comme l'*ortie*, ce qui ne ſe rencontre point dans la nôtre, outre diverſes autres marques, qui ne ſe trouvent pas les mêmes dans ces deux plantes. Je crois que ce ſavant Critique ſe trompe auſſi, & que tout ce que les Anciens ont dit de l'acreté de la ſquille, ſe doit entendre du ſuc, qui ſe tire de cet oignon, & non pas de ſes feuilles. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Les Médecins trouveront, ſelon Saumaiſe, le même ſujet de douter à l'égard d'une herbe beaucoup plus commune, qui eſt celle qu'on appelle *Althæa*, ou *Biſmalva*, en François *Guimauve*. Il croit que la veritable *Althæa* des anciens Grecs eſt entierement inconue à nos Herboriſtes. Il ſe fonde ſur ce qu'il a trouvé dans de vieux Auteurs Grecs, qu'il ne nomme point, mais qu'il dit être encore cachez dans le fond des Bibliotheques. Il ſe fonde, dis-je, ſur ce que ces Auteurs parlent de l'Althæa, comme d'une plante fort rare, & qu'on ne trouvoit qu'en Aſie, & en peu d'autres lieux. Il cite les propres paroles de ces Auteurs, & il ajoûte que Théophraſte regarde auſſi cette plante comme rare, diſant qu'il en croit en Arcadie, où on l'appelle ἀγρία μαλάχη, *mauve ſauvage* 1 *L'Althæa*, dit encore Théophraſte, *a la feuille ſemblable à la mauve, ſi ce n'eſt qu'elle eſt plus grande, & plus épaiſſe, la tige eſt molle, & ſa fleur jaune.* Il faut, dit Saumaiſe, que les Médecins avouent qu'ils n'ont jamais vu d'Althæa ſemblable à celle que Théophraſte a dépeinte, c'eſt à dire, qui ſoit *à fleur jaune*. Il ajoûte qu'Harpocration dit que la fleur de l'Althæa étoit appellée du nom de *roſe*, & que Dioſcoride appelle cette fleur ῥοδοειδὲς, *approchante de la roſe*, ce qui, ſelon lui, doit être entendu par rapport à la figure de la fleur, & non par rapport à la couleur, qui doit être jaune.

Ce n'eſt pas qu'il n'avouë que la *Mauve ſauvage*, ou l'*Althæa*, & l'*Ibiſcus*, des Latins, eſt la même que celle de nos boutiques, mais il ſoutient qu'elle eſt differente de celle des anciens Grecs. Il ſoupçonne même que les plus anciens Latins n'ont point eu de conoiſſance de la veritable *Althæa*. On peut répondre à Saumaiſe, qu'il n'eſt pas ſi difficile qu'il l'a cru, de montrer une eſpece d'Althæa *à fleur jaune*. Preſque tous les Herbiers la décrivent; quelques-uns l'ont appellée Althæa, d'autres lui ont donné un autre nom. Elle eſt plus rare que la commune, & elle a toutes les principales marques de celle de Theophraſte, la fleur jaune, les feuilles beaucoup plus grandes que celles de la mauve, plus épaiſſes, & veloutées. Sa tige eſt molle, c'eſt à dire, douce au toucher, parce qu'elle eſt veloutée auſſi bien que la feuille. C'eſt ce que ſignifie le mot μαλακὸς dont s'eſt ſervi Théophraſte, & qui ne doit pas être traduit par tendre, comme il l'eſt dans l'Herbier François de Lion. On dit en ce ſens μαλακὸς οἶνος, *du vin doux*.

Quant à l'Althæa ordinaire, il eſt vrai qu'elle eſt differente de celle-là. Cependant on peut dire de ſes fleurs, avec Dioſcoride, qu'elles ſont *approchantes des roſes*, pour la figure, & la couleur n'en eſt pas fort éloignée, de ſorte qu'il y a de l'apparence que c'eſt celle qu'il a décrit, & celle que les Médecins ont employée depuis fort long-temps, comme Saumaiſe en convient, ce qui ſuffit pour la pratique.

1 Ἔχει δὲ ἡ ἀλθαία φύλλον μὲν ὅμοιον μαλλάχῃ, πλὴν μεῖζον καὶ δασύτερον, τὰς δὲ καυλὰς μαλακὰς, ἄνθος μήλινον

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Il n'y a point d'arbre plus commun que *le Pêcher*, cependant il a fourni à Saumaise la matiere d'une assez grande Dissertation. On sait que les Grecs avoient appris par une certaine tradition, que les Persans, ennemis des Egyptiens, s'étoient avisez d'envoyer secrettement planter chez eux certain arbre, qu'on appelloit *Persea*, du nom du lieu d'où il est venu, & dont le fruit étoit vénimeux. Ils croyoient que les Egyptiens, tentez par la beauté de ce fruit, ne pourroient s'empêcher d'en manger. En effet ils en mangerent, mais il arriva tout le contraire de ce que les Persans avoient pensé. La bonté du terroir d'Egypte changea de telle maniere ce que ce fruit avoit de nuisible dans son pays natal, que les Egyptiens en purent manger sûrement. C'est ce qu'a voulu dire Columella par ces vers:

——— ——— *& pomis quæ barbara Persis*
Miserat, ut fama est, patriis armata venenis:
At nunc, exposito patriæ discrimine, læta
Ambrosios præbent succos ignara nocendi.

Les Grecs & les Romains qui ont écrit après Théophraste, comme Dioscoride & Pline, ont cru que le *Persea* d'Egypte étoit different du *Persica*, c'est à dire du *Pécher*; parce qu'ils trouvoient que la description, que Théophraste avoit faite du premier, ne convenoit pas au second. Mais ils ne savoient pas qu'il n'y avoit point de Pêcher dans la Grece, du temps de Théophraste; qu'ils y ont été apportez assez tard, & de là en Italie; & que par consequent Théophraste en a parlé comme d'un arbre, ou d'un fruit étranger. Saumaise conclud que le *Persea* & le *Persica* sont le même arbre, de ce que ceux qui les font differens, entre lesquels est Dioscoride, décrivent bien le dernier, mais point du tout le premier, disant seulement, que c'est un arbre particulier à l'Egypte; ce qui est, dit-il, une preuve qu'ils n'avoient pas vu ce prétendu arbre, & qu'ils n'en parloient que sur un ouï-dire. La seule difference qu'il y a, selon Saumaise, entre ces deux noms d'arbre, c'est que le premier étoit en usage chez les anciens Grecs, & le second chez les nouvéaux, aussi bien que chez les Romains. Il ajoûte que ce qui a fait méconoitre le *Persea* de Théophraste, c'est que cet Auteur, au lieu de décrire toutes les especes de *Pêcher*, n'a décrit que *l'Abricotier*, qui étoit aussi appellé *Persea*. Pour le distinguer on lui donna dans la suite le nom de *Persea præcox*; & les Latins l'ont appellé simplement *Præcoqua*; d'où les derniers Grecs ont fait Βερίκοκκα, & d'où est venu le François *Abricots*. Le Persea ou Persica, fut encore appellé *Rhodacinea* & *Rhodacina*, parce que les premiers de ces arbres avoient été plantez à *Rhodes*, où Théophraste remarque qu'ils ne faisoient que fleurir, & n'apportoient point de fruit. Mais ce Philosophe pouvoit avoir été mal informé, ce fruit étant encore de son temps tout nouveau en Grece. Il se peut aussi que le terroir où on les mit d'abord, ne fut pas propre; mais il y a de l'apparence qu'ensuite ils réüssirent fort bien, & que l'on en tira de là pour en fournir la Grece & l'Italie, où le nom de *Rhodacina* leur fut conservé, duquel par un renversement fort ordinaire, on a fait *Doracina* & *Duracina*, d'où vient le François *Dureau*.

Le

Le Pécher a pu être encore pris pour un autre arbre, qui eſt le *Citronnier*; non pour aucun rapport qu'il y ait entre ces deux arbres, ou entre leurs fruits, mais ſeulement parce que le Citronnier, qu'on a appellé *Malus Medica*, s'appeloit auſſi *Malus Perſica*. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An. cxl.*

Le *Citronnier* a été derechef confondu avec cet arbre, dont le bois ſervoit pour faire des tables, *citreæ menſæ*, qui étoient fort eſtimées chez les Anciens, l'un & l'autre de ces arbres ayant été appellé *Citrus*; mais pour les diſtinguer le dernier avoit auſſi le nom de *Thua*. C'eſt du premier, ſelon Saumaiſe, qu'a voulu parler Pline, lors qu'il a dit, après avoir fait mention du *Citrus*, ou du *Thua*, *Alia eſt arbor eodem nomine malum ferens execratum aliquibus odore*. On a de la peine à croire qu'il y ait eu des perſonnes, qui ayent trouvé ſi mauvaiſe l'odeur du citron; mais comme il ne faut pas diſputer des goûts, on ne doit pas auſſi diſputer des odeurs.

L'opinion commune où l'on eſt que les mêmes choſes qui nous paroiſſent aujourd'hui agreables, ou deſagreables au goût, ou à l'odorat, doivent avoir toûjours fait le même effet ſur tous les autres hommes, eſt cauſe qu'on a cru dans ces derniers ſiecles avoir perdu le *Silphium*, ou le *Laſer*, drogue qui entroit dans pluſieurs compoſitions Médicinales des Anciens, & même [1] dans pluſieurs de leurs ragouts. On ſait qu'il y avoit anciennement de deux ſortes de *Laſer*, l'un qui croiſſoit en Cyrene, qui étoit le plus cher & de la meilleure odeur; l'autre qui venoit de Syrie, ou de Perſe, qui étoit le moins eſtimé, & d'une odeur plus puante. On ne trouvoit déja plus du premier du temps de Pline, qui tâche de rendre raiſon du manquement de cette drogue; mais on avoit abondamment du ſecond, & les Médecins ne faiſoient pas difficulté de s'en ſervir au défaut de l'autre. Preſque tous ceux qui ont écrit de la matiere Médicinale depuis un ſiecle ou deux, ont ſoutenu, qu'on ne conoiſſoit plus ni les plantes qui produiſoient ce ſuc, ni ce ſuc lui-même. Cela peut être veritable à l'égard du Laſer de Cyrene, mais Saumaiſe croit que toutes les marques de celui de Syrie ſe rencontrent dans cette eſpece de gomme qu'on appelle *Aſſa fœtida*; le mot *Aſſa* ou *Aſa* ayant été tiré du vieux mot *Laſar*.

Il paroitra fort étrange que cette drogue dont l'odeur n'eſt ſupportable qu'aux femmes malades de la mere, & que les Allemands appellent *Stercus Diaboli*, n'ait pas ſemblé auſſi abominable aux Anciens qu'à nous, & qu'au contraire, ils en ayent mêlé dans leurs ſauces pour en relever le goût. Mais on ceſſera de s'étonner de cela, quand on ſaura, que les Indiens trouvent encore aujourd'hui l'Aſſa fœtida ſi bonne qu'ils l'appellent *la viande des Dieux*, & qu'ils en mettent dans tous leurs ragouts. L'experience juſtifie qu'il y a des choſes qui ne plaiſent pas à l'odorat, & qui ne laiſſent pas de plaire au goût, témoin *l'ail*, & le *fromage vieux*. Les Anciens ne diſoient pas que le *Laſer* fût de bonne odeur. Le Scholiaſte d'Ariſtophane, ſur la Comedie intitulée *les Cavaliers*, dit en parlant de cette plante [2], que l'odeur en étoit mauvaiſe. Il n'y a eu que le Silphium de Cyrene dont l'odeur eût quelque douceur, ou fût en quelque maniere ſupportable. Pour celui de Perſe, on doit juger de ce qu'il ſentoit par le nom

1 *Voyez Apicius de Re Culinaria.*

2 σίλφιον, κάκοσμον φυτάριον.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

nom qu'on lui donnoit de *Scordolasaron*, qui prouve que l'odeur approchoit de celle du *porreau*, appellé en Grec σκόροδον. Dioscoride dit même, pour distinguer le *laser* commun d'avec l'autre, que l'odeur du premier est *plus puante*, βρομωδεστέρα, *virosior*, ce qui suppose que celui de Cyrene étoit puant, quoi qu'il le fût moins que celui de Perse, ou de Syrie. Cet Auteur remarque aussi d'ailleurs, que le *Sagapenum* tenoit le milieu pour l'odeur, entre le *Silphium* & le *Galbanum*, preuve que toutes ces gommes avoient du rapport ensemble du côté de l'odeur, d'où l'on peut inferer qu'elles étoient toutes puantes, du plus au moins. Mais Saumaise prouve encore par la gomme *Ammoniac* & par le *Galbanum*, dont les Anciens faisoient des parfums, qu'il ne faut pas juger des effets que produisent les odeurs sur le cerveau des autres, par ceux qu'elles produisent à notre égard. Au reste quoi que l'Assa fœtida soit une drogue fort commune, [1] à peine conoit-on la plante d'où elle se tire.

Tandis que nous sommes sur les odeurs & sur les goûts, nous rapporterons ici ce que Saumaise remarque au sujet des *Truffes*, que les Grecs ont nommées ὕδνα, les Latins *Tubera*, & les Arabes *Camha*, ou *Terfes*, d'où est venu le François *Truffes*. Il prétend qu'il y en a eu de deux sortes chez les Anciens ; les unes qui étoient semblables à celles que nous avons ; les autres, qui venoient d'Afrique, qui étoient de la grosseur d'un *coin*, & dont l'écorce étoit blanche. Leon Africain dit de ces Truffes, que les Arabes les font cuire dans du lait, ou sous les cendres, & qu'ils les trouvent d'un très-bon goût Saumaise infere de ce que dit cet Auteur, que si ces truffes se mangent sans y faire d'autre façon, elles doivent être fort differentes des autres. Il cite là-dessus Avicenne, qui dit, qu'après avoir pelé & coupé menu les truffes on les fait cuire dans de l'eau avec du sel, après quoi on les aprête à l'huile & on y ajoûte du *laser* & des épiceries. Saumaise veut que ces truffes d'Avicenne, qui sont les mêmes que celles que nous avons aujourd'hui, n'eussent de goût que celui que leur donnoit la sauce qu'on y faisoit ; en quoi il paroit que ce grand homme n'avoit pas le goût si fin pour les friandises de la cuisine que pour la Critique, ou qu'il n'avoit jamais mangé de truffes ; autrement il se seroit apperçu que de quelque maniere qu'on les assaisonne, leur goût naturel se fait sentir par dessus toutes les épiceries.

Les anciens Herboristes distinguoient particulierement les plantes par deux caracteres tirez de la forme de leurs racines. Ils appelloient *racines fibreuses* celles qui étoient toutes composées de *fibres*, c'est à dire de *filamens*. Ils donnoient le nom de *bulbeuses* à celles qui étoient massives, & qui formoient un *bulbe*, c'est à dire une masse solide à peu près ronde, comme une *truffe*, ou comme un *oignon*. Mais il y avoit aussi quelques plantes, ou racines, auxquelles ils donnoient en particulier, ou en propre, le nom de *bulbes*, dont ils faisoient diverses especes. Ils avoient entr'autres le *Bulbe vomitif*, & le *Bulbe bon à manger*. Cette derniere espece de Bulbe étoit si conue des Grecs & des Latins

[1] J'apprens qu'un Médecin de Westphalie, qui a long-temps demeuré au Japon, a apporté des feuilles de cette plante, en Europe, depuis quelques années, avec de grands mémoires concernant l'Histoire Naturelle de ce pays là. Comme les Anciens ont décrit le *Laser*, ou pourra conferer leur description avec la plante de l'*Assa fœtida*, & on verra par là si c'est une même chose, ou si ceux qui l'ont cru, se sont trompez.

Latins qu'ils n'ont pas daigné la décrire. Dioſcoride ſe contente de dire que le bulbe, que l'on mange, eſt une plante conue de tout le monde, & décrit enſuite ſes proprietez. *Le Bulbe*, dit-il, *eſt bon pour l'eſtomac ; il tient le ventre libre ; il eſt nourriſſant ; il excite l'appetit vénérien &c.* C'eſt une choſe ſurprenante que les Herboriſtes modernes n'ayent pu déterrer cette plante, ou deviner ce que ce peut être. Une plante ſi commune autrefois ne peut pas s'être perdue. Il y a de l'apparence que c'eſt quelque eſpece *d'oignon* que nous avons encore aujourd'hui, mais que nous ne conoiſſons pas ſous le nom de *bulbe*. On verra par ce que dit Saumaiſe ſur ce ſujet, que les Arabes, qui ont ſuivi de près les Grecs, n'en ſavoient guére plus que nous à cet égard. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Le même Saumaiſe paſſant des plantes communes aux étrangeres, fait voir qu'il eſt encore plus aiſé de s'y tromper, par rapport à l'homonymie, qu'aux premieres. Il eſt vrai qu'il y a de la difference de cette eſpece d'homonymie à celle dont nous avons parlé au commencement, & dont nous avons donné des exemples. Celle dont il s'agit maintenant regarde les noms anciens qui ont été appliquez, dans ces derniers ſiecles, à diverſes drogues, qu'on a cru les mêmes que celles qui étoient autrefois conues ſous ces noms, quoi qu'elles ſoient differentes ; au lieu que la veritable homonymie eſt celle qui ſe rencontre entre des noms ſemblables, donnez par une même Nation à des choſes differentes.

On n'apportera pas des exemples de toutes les drogues de cette nature. On remarquera ſeulement en géneral qu'il n'y a preſque pas une ſorte d'aromate dont les Anciens ayent parlé, qu'on ne trouve dans les boutiques de nos Droguiſtes, ſi l'on veut ſe payer de noms. On y trouve, par exemple, *l'Amomum ;* quelques Modernes décrivent la plante qui le porte, mais Saumaiſe ſoutient que cet *Amomum* n'a rien de commun avec celui des Anciens. On n'eſt guére plus certain, ſelon le même Auteur, à l'égard des eſpeces de *Nardus* ; à l'égard du *Cardamome*, du *Galanga*, du *Zedoaria*, de *l'Aſpalathum*, du *Bois d'Aloës*, du *Bois de Rhodes*, du *Macer*, du *Coſtus*, du *Caſia* &c. Saumaiſe ſoutient particulierement que notre *Canelle* n'eſt point le *Cinnamome* des Anciens, quoi qu'on lui donne ce nom en Latin. Le Cinnamome étoit en petites branches, pleines de nœuds par intervalle, & dont le bois étoit joint à l'écorce, au lieu que la Canelle qu'on nous apporte n'eſt qu'une écorce ſans bois. D'ailleurs les plus grandes pieces du Cinnamome ne paſſoient pas un pied Romain en longueur, & l'arbre qui les portoit eſt décrit comme étant fort bas ; outre que cet aromate avoit une odeur approchante de celle de la Rue, ou de l'Origan, comme Dioſcoride & Galien le remarquent. Ce n'eſt pas que les Anciens ne conuſſent notre canelle, mais Saumaiſe prétend que c'eſt ce qu'ils appelloient *Caſſia fiſtula*. La plûpart des Herboriſtes modernes ont été du ſentiment de notre Auteur à cet égard, ou plutôt il eſt du leur.

Il n'y a pas moins d'embarras à l'égard de pluſieurs *mineraux*. Nous ne ſavons rien de bien certain touchant la *Cadmie*, le *Pompholix*, le *Miſy*, le *Sory*, le *Colcothar*, & divers autres. Le Sel *Armoniac* que nous avons eſt fort different du Sel *Ammoniac* des Anciens. Celui-ci étoit un ſel naturel, foſſile, transparent, & qui ſe fendoit aiſément, au lieu que le nôtre eſt artificiel, & n'a pas d'ailleurs les marques qu'on a rapportées. Il en eſt de même du *Nitre*.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An. cxl.

Celui de nos boutiques, qu'on appelle autrement du *Salpétre*, est tout autre que celui des Anciens.

Comme l'ouvrage de Saumaise n'a pas été achevé, on n'y trouve pas des exemples d'homonymie par rapport aux *animaux*. Il le finit par deux petites piéces détachées dont l'une traite de la *Manne*, & l'autre du *Sucre*.

Les Auteurs de Médecine, Grecs & Latins, n'ont point eu conoissance de notre *Manne purgative*, ni peut-être de la *Manne des Juifs*. Néanmoins comme ils ont décrit quelque chose d'approchant de cette derniere espece, nous prendrons occasion de parler ici de toutes les sortes de mannes, en continuant notre extrait du livre de Saumaise. Ce savant homme remarque en premier lieu à l'égard de la *Manne des Hébreux*, qui est la plus ancienne, que si ces peuples nommerent *Manne* cette rosée que Dieu leur envoyoit du ciel, & s'ils se dirent l'un à l'autre *Man hou*, *c'est de la Manne*, ils ne lui donnerent ce nom que parce qu'ils en avoient vu de semblable auparavant, le nom, & la chose même leur étant déja conus. Une preuve de cela, c'est que Moïse les entendant parler de la sorte, ne leur nia pas que ce ne fût de la manne, il se contenta de leur dire, que c'étoit du pain que Dieu leur envoyoit, & que c'étoit de quoi ils se nouriroient à l'avenir. Quelques Interpretes ont cru que *Man hou* signifioit *Qu'est cela?* comme si les Israëlites s'étoient demandé les uns aux autres, *quelle etoit cette rosée*; mais Saumaise prétend que cette interprétation ne peut pas être soufferte par ceux qui entendent la langue sainte.

Le même Auteur veut encore que le *miel sauvage*, μέλι ἄγριον, dont S. Jean Baptiste se nourrissoit dans le desert de la Judée, fût cette même manne dont les Israëlites avoient usé. Il le prouve entr'autres par le témoignage de Suidas, qui l'interprete de cette maniere. L'une & l'autre étoit de la veritable manne qui ne differoit en rien de la commune, c'est à dire de la manne des Apoticaires. C'étoit une rosée qui tomboit le matin en petits grains ronds, comme de la grêle, qui se fondoit à la venue du Soleil, & qui avoit le goût du miel. Il ajoûte que Dieu ne créa pas une nouvelle espece, qui n'eût jamais été vuë auparavant, pour l'envoyer du ciel aux Juifs, afin qu'ils s'en nourrissent, mais il dispensa de cette maniere une espece déja créée. Ainsi quand Dieu voulut donner de la chair à cette Nation, il ne créa pas de nouveaux oiseaux, mais il leur envoya des *Cailles*. Le miracle ne consiste donc pas, selon Saumaise, en la production de la manne, comme d'une chose nouvellement créée, & qui ait été ensuite abolie, ou anéantie, mais en ce que la manne tomboit selon l'ordre précis de Dieu, en ce qu'elle tomboit abondamment, ensorte qu'il y en avoit assez pour nourrir cette grande multitude, & enfin en ce qu'elle tomboit toute l'année, & tous les jours, à la reserve du Samedi. Saumaise prévoyoit bien qu'on lui objecteroit que la manne ordinaire étant purgative, il est difficile que les Juifs pussent s'en nourrir; mais il répondoit que la manne ne nous purge que parce que nous en usons rarement. Il ajoûtoit qu'elle purge même si doucement que plusieurs n'en ont point le ventre ému, & il croyoit que si quelcun en prenoit fréquemment elle n'agiroit pas autrement sur son corps que du *miel*. Je n'examine pas si cela pourroit arriver ainsi,

mais,

mais il paroîtra par la ſuite, que Saumaiſe n'a pas bien conu la manne purgative. Voici de quelle maniere il continue de parler ſur le même ſujet. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

La Manne, dit-il, eſt un médicament dont les Arabes ont enrichi la Médecine. Ce n'eſt pas que les Grecs ne l'ayent conue, mais ils n'en ont pas fait grande eſtime, & ils ne l'ont jamais nommée du nom de *Manne*, ou de *Man*, comme l'appelloient les Arabes. Ils la nommoient δροσόμελι, ou ἀεροόμελι, *Miel de roſée*, ou *Miel de l'air*. Le mot *manna* ne laiſſoit pas d'être en uſage, même chez les anciens Grecs, mais il avoit une ſignification bien differente. Ils appelloient de ce nom les petites pieces qui ſe ſéparent du toit lors qu'on froiſſe, ou qu'on briſe quelque choſe; *Micas concuſſu eliſas mannam vocamus*, dit Pline. De là vient qu'on a dit *Manna Thuris*, λιβανωτὸς μάννα, pour déſigner l'encens, qui étoit en *petits grains*, ou en petites pieces comme des miettes de pain.

Quant au miel de l'air, Ariſtote & Theophraſte en avoient déja dit quelque choſe. Celui-ci diſtingue trois ſortes de miel; le premier que les abeilles font avec les fleurs; le ſecond qui vient de l'air, lors qu'une certaine humeur qui s'étoit élevée de la terre y retombe, après avoir été cuite par le Soleil; le troiſième qu'il appelloit μέλι καλάμινον, *miel de roſeaux*, qui eſt le même que le *Sucre* des Anciens. Celle du milieu, qui n'eſt pas differente du δροσόμελι, eſt la même choſe que la manne. Avicenne, continue Saumaiſe, appelle manne *toute roſée qui tombe de l'air ſur des pierres, ou des arbres, & qui ſe fige comme du miel, ou s'épaiſſit comme une gomme*. Le même Auteur, après avoir ainſi défini la manne, en reconoit de deux ſortes, l'une qui eſt *apparente*, l'autre qui eſt cachée. Celle-ci ſe trouve, ſelon lui, par tout, & les feuilles de la plûpart des arbres en ſont chargées, mais faute de ſe figer ſuffiſamment, ou plûtôt pour être en trop petite quantité on n'en peut preſque point recueillir. L'autre, qui eſt la ſeule manne proprement dite, ne ſe trouve qu'en de certains lieux, & en de certains temps. Il y en a de trois eſpeces; la premiere s'appelle *Miel de Caſſeran*, la ſeconde *Zircheſt*, & la troiſième *Teneriabin*. Les deux premieres ſont liquides, mais la derniere eſt ſolide comme de la gomme, & elle ſe deſſèche par la chaleur du Soleil. Saumaiſe croit que cette derniere manne d'Avicenne ne portoit pas ce nom à juſte titre, mais ſeulement pour la reſſemblance qu'elle avoit avec la veritable manne, ſoit pour la douceur, ſoit pour la figure de ſes grains; car il prétend que le *Droſomeli* ſe trouvoit en grains ſur les feuilles des arbres, avant que le Soleil l'eût fait fondre, & couler le long du tronc. Il croit, dis-je, que le *Teneriabin* n'avoit de la manne que la reſſemblance, & que ce n'en pouvoit pas être une eſpece, parce que la manne veritable ſe doit fondre au Soleil, au lieu que le *Teneriabin* s'y durciſſoit, ou s'y ſéchoit, ce qui marque que c'étoit plûtôt une *gomme*, le propre des gommes étant de durcir de cette maniere.

Saumaiſe paſſe enſuite à la queſtion, ſi la manne tire uniquement ſon origine de la roſée, ou ſi les arbres ſur leſquels cette roſée tombe n'y contribuent rien du leur? Sur quoi il répond, qu'il peut veritablement ſe trouver des arbres dont les feuilles ſont plus propres que d'autres pour retenir la roſée qui y tombe de l'air; mais il ne croit pas que ces feuilles ayent aucune qualité particuliere par laquelle elles puiſſent attirer, ou figer cette roſée, comme

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

quelques-uns l'ont cru. Il est encore plus éloigné du sentiment d'Altomari, qui veut que la manne soit un suc que l'arbre produit.

Dioscoride parle d'un suc qu'il dit qu'on tiroit du tronc d'un arbre dans la Syrie, & il appelle ce suc ἐλαίομελι, comme qui diroit *miel huileux*, ou *huile qui tient de la nature du miel*. Saumaise croit que ce suc est le même dont Théophraste a fait sa seconde espece de miel, & dont Galien fait mention sous le nom de δροσόμελι, & de ἀερόμελι, duquel il dit que les habitans du Liban rempliſſent des bouteilles, ajoûtant que ces gens-là étendent des peaux sous les arbres d'où cette liqueur découle, pour la recevoir. Saumaise n'a pas d'autre preuve pour conclurre que cette derniere liqueur étoit la même que celle de Dioscoride, si ce n'est qu'il prétend, que ceux qui avoient vu couler la premiere le long du tronc de l'arbre, avoient jugé sur ce seul indice, qu'elle en sortoit. Ils ne seroient pas, dit-il, tombez dans cette erreur si les habitans du Liban s'étoient avisez de recueillir ce suc, ou cette manne avant le lever du Soleil, pendant qu'elle étoit encore en grains, mais par malheur ils n'avoient pas encore cette industrie.

Cet habile Critique auroit mieux fait de s'en tenir à ce qu'avoit écrit *Donatus Antonius ab Altomari* qui étoit du pays d'où vient la manne Pour refuter Saumaise il suffit de remarquer, après l'Auteur que l'on vient de citer, que dans la Calabre, qui est le lieu d'où nous vient la plus grande quantité de la meilleure manne, on n'en trouve que sur les *frênes*, ou sur les *ornes*, qui sont des frênes sauvages; & que les autres arbres n'en fourniſſent absolument point, quoi qu'il y en ait plusieurs dont les feuilles sont aussi propres à retenir la rosée que celles du frêne. Saumaise convient que les arbres qui en sont chargez ne l'attirent pas par une vertu qui leur soit particuliere; mais si quelcun étoit dans cette pensée, il seroit aisé de le détromper s'il vouloit aller sur les lieux. On lui feroit voir la manne sortant premierement d'elle même du tronc des frênes dans le temps de la Canicule; c'est cette manne que les gens du pays appellent *manna di corpo*. Il en vient ensuite des endroits où l'on a inciſé l'écorce, ou coupé les branches; on appelle cette seconde manne *manna forzata*. Il s'en trouve enfin sur les feuilles qui sort de leurs fibres, & à laquelle on donne le nom de *manna di frondi*; mais c'est celle sur quoi l'on compte le moins, parce qu'on a de la peine à en avoir quelque quantité. Saumaise erroit d'ailleurs en ce qu'il dit que la manne se fond au Soleil, ce qui est tout le contraire de ce qui arrive en cette occasion, puis qu'après avoir cueilli la manne on l'expose au Soleil pendant quelque temps pour lui ôter son humidité superflue, ou pour la dessecher.

Il se peut que le *Drosomeli*, qui étoit une espece de manne liquide, se fondît à la chaleur; mais il ne faut pas inferer de là qu'il en doive être de même de la manne ordinaire, ou de la manne purgative, que Saumaise confond mal à propos avec la premiere. A l'égard de la *manne des Juifs*, il est difficile de dire ce que c'étoit; mais en tout cas elle a plus de rapport avec le *Drosomeli*, qu'avec la manne des Apoticaires, dont il n'y a guere d'apparence que l'on se puisse nourrir, quoi qu'en dise Saumaise. L'experience qu'il assure avoir fait à Dijon, en 1610, pendant un été fort serein, peut fort bien s'accorder avec

le

le ſentiment d'Altomari. Le ſuc que Saumaiſe recueilloit ſur des feuilles de prunier, & qu'il dit qui étoit rougeâtre, & doux comme du miel, étoit plus vraiſemblablement ſorti des feuilles de cet arbre, comme la manne ſort de celles du frêne, qu'il n'y étoit tombé de l'air. Avicenne parle d'une ſorte particuliere de manne qui eſt amere, parce, dit-il, qu'elle tombe ſur une plante nommée *huſſar* qui eſt auſſi amere. Mais Saumaiſe croit que cette manne *Alhuſſar* étoit plûtôt un ſuc de cette plante qu'une roſée qui fût tombée ſur la même plante. Il auroit pris le bon parti s'il avoir fait le même jugement de la *manne de Calabre*. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Hippocrate fait mention d'une eſpece de miel qu'il appelle κέδρινον μέλι, *Miel de Cedre*. Quelques Savans ont cru que c'étoit de la manne qui venoit du Cedre. Mais Saumaiſe prétend que c'étoit plûtôt une *huile*, ou une liqueur huileuſe, qui étoit appellée *miel*, parce qu'elle avoit la conſiſtence du miel, à peu près comme la Térébenthine.

Quant au *Sucre*, ou au σάκχαρον des Anciens, que l'on dit être le même que le μέλι καλάμινον, *Miel de roſeaux* de Théophraſte, & que d'autres ont appellé ἅλας Ινδικὸν, *ſel des Indes*, Saumaiſe dit qu'il ſe tiroit de certains roſeaux, ou de certaines cannes, qui étoient auſſi hautes, & auſſi groſſes que des arbres, & que c'eſt le même qu'on appelle aujourd'hui *Sacar Manibu*. Les Arabes lui donnoient le nom de *Tabaxir*, qui eſt encore en uſage en Turquie, & en Perſe pour déſigner cette eſpece de Sucre. Mais comme les Arabes, non plus que les Grecs, n'avoient pas vu dans leur pays la canne qui le portoit, & qu'ils n'en parloient que par ouï-dire, ils débitoient ſur ce ſujet des fables toutes pures. Avicenne dit que l'on croit que les cannes du Tabaxir étant agitées par le vent ſe heurtent, ou s'entrechocqueut de maniere qu'elles prennent feu, & s'enflamment, & que la *cendre* qu'on recueille après cet embraſement au pied de ces cannes eſt le *Tabaxir*. Il eſt vrai qu'il témoigne que c'eſt un conte repandu parmi le peuple, auquel il n'ajoûte pas foi, mais il ne laiſſe pas de croire que le Tabaxir eſt la cendre des roſeaux des Indes, ou de leurs racines que l'on brûle exprès, & Averroës dit que c'eſt le charbon fait des nœuds des mêmes roſeaux.

Saumaiſe remarque que cette erreur des Arabes, ou la penſée où ils étoient que leur Tabaxir étoit une eſpece de cendre, parce qu'il étoit en une poudre griſâtre; il remarque, dis-je, que cette erreur a fait que les Grecs modernes, qui ont traduit ces Arabes, ont rendu le mot *Tabaxir* par celui de *Spodium*, qui eſt formé de σποδὸς *cendre*. Cela a cauſé une grande confuſion dans la Médecine, en ce que les anciens Grecs avoient appellé *Spodium* une drogue entierement differente, qui eſt ce que nous appellons de la *Tutie*, & en ce que les mêmes Grecs modernes, & tous les Medecins, & Apoticaires après eux, ont auſſi appellé Spodium *l'yvoire brûlée*. Voilà trois matieres fort differentes, une eſpece de ſucre, la cendre, ou la ſuye d'un mineral, & la cendre de l'yvoire, cependant elles ont le même nom.

Pour revenir au Spodium, qui eſt le Tabaxir, il faut encore remarquer que les Arabes l'ont diſtingué du ſucre des Anciens, quoi que ce fût, comme on l'a dit, la même choſe, parce qu'ils croyoient que leur Tabaxir étoit une cendre; au lieu que le ſucre des Anciens étoit décrit, ou comme une roſée qui

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

tomboit sur les cannes, ou comme un suc doux & gras qui sortoit de la canne elle même sans qu'on la brûlat. Ils ont au contraire cru que notre sucre étoit le même qu'ils trouvoient dans les livres des Grecs sous le nom de σάκχαρον, & pour ce sujet ils l'ont appellé *suchar*, ou *zuchar*, quoi qu'ils y ait beaucoup de difference entre ces deux sucres. Le premier, ou celui des Anciens, outre qu'il venoit d'un fort grand roseau, comme on l'a déja remarqué, il en sortoit naturellement, & de lui-même, comme une espece de manne; au lieu que notre sucre est le suc d'une canne beaucoup plus petite, que l'on fait moudre, & que l'on presse pour en tirer ce suc, auquel on donne ensuite la consistence qu'il a, en le faisant cuire, & en le purifiant. Mais Saumaise fait voir que le sucre que nous avons aujourd'hui, étoit absolument inconu aux Anciens, quoi qu'ils eussent entendu parler de la canne qui le produit, & de son suc. Il croit même que les Indiens de ce temps-là ne savoient pas encore faire le sucre, mais qu'ils se servoient seulement du suc tiré de la canne qui le porte, comme d'une boisson. Il rapporte comme une preuve que les Anciens ont connu la canne de sucre, ces vers de Varro Atacinus,

Indica non magna nimis arbore crescit arundo,
Illius è lentis premitur radicibus humor,
Dulcia cui nequeant succo contendere mella.

Ce n'est pas que Saumaise prétende que l'invention du sucre, ou la maniere de le préparer tel que nous l'avons, soit fort nouvelle. Il couvient qu'il y a plus de huit cens ans qu'on l'a trouvée, & que c'étoit déja une chose commune du temps d'Avicenne.

Voilà ce que j'ai extrait du livre de Saumaise, qui servira pour donner quelque idée des difficultez que l'on rencontre sur la matiere Médicinale, qui est le sujet que Dioscoride a traité. Pour revenir à cet Auteur en particulier, outre les louanges que l'on a dit que Galien lui avoit données pour son exactitude, il le loue encore de ce qu'il n'a pas rempli ses livres de fables, ou de remarques superstitieuses, & de vaines curiositez, comme avoit fait Xénocrate, dont nous avons parlé ci-devant. On trouve néanmoins quelque chose de semblable dans le livre *de Euporistis*, comme des secrets pour charmer les serpens, & d'autres bagatelles de cette nature. Mais outre que ce livre peut n'être pas de lui, comme on l'a remarqué ci-dessus, les secrets dont nous parlons, passent pour avoir été ajoûtez au texte, aussi bien que l'on a mêlé parmi ses autres ouvrages des choses qui sont de quelqu'autre Auteur.

Ce n'est pas que Dioscoride n'ait ses défauts On a remarqué ci-devant qu'il avoit omis la description de divers simples, & l'on trouve qu'il s'est trompé dans quelques-unes de celles qn'il a données. On lui reproche d'ailleurs une bévuë considerable qu'il a faite en parlant du Nard. *Il y a*, dit-il, *de deux sortes de Nard, l'un qu'on appelle Nard Indique, l'autre qu'on nomme Nard Syriaque. Ce n'est pas*, ajoûte-t-il, *qu'il croisse du Nard en Syrie; mais c'est que la montagne, où ces deux plantes se trouvent, regarde d'un côté la Syrie, & de l'autre les Indes.* Il semble de la maniere qu'il parle, que la Syrie soit proche des Indes, ou qu'il y ait une montagne qui separe ces deux pays.

Nous

Nous finirons ce que nous avons a remarquer touchant Dioſcoride, par ce qu'il dit des préparations de quelques mineraux, & de certaine ſorte de médicament dont on n'a point parlé au chapitre précedent. Nous apprenons de cet Auteur, que le *vif argent* ſe tiroit du *cinabre* de cette maniere. 1 *On met*, dit il, *ſur une terrine une conque de fer, où il y a du cinabre. On ajuſte enſuite un couvercle ſur cette conque, & après l'avoir enduit d'argille tout autour, on allume des charbons ſous la terrine, & la ſuye qui s'attache, ou qui monte au couvercle, ayant ceſſé de bouillir, & étant refroidie, c'eſt ce qu'on appelle du vif argent.* Le mot ἄμβιξ, dont Dioſcoride ſe ſert pour déſigner *le couvercle*, que l'on met ſur la conque, ſignifie proprement *ut pot*, *olla*, χύτρα, κάδ&. On le traduit auſſi par κύλιξ, *celix*, une *coupe*. Athénée dit qu'on appelloit ἄμβικες, certaines ſortes de coupes dont les bords alloient en pointe (φοξίχειλοι,) c'eſt à dire, dont le fond étoit plus large que le deſſus. Pline qui a traduit le paſſage de Dioſcoride, ou qui dit en Latin la même choſe que celui-ci a dite en Grec, ſe ſert du mot *calix*. Voici ſes propres termes, *patinis fictilibus impoſitum ferrea concha, calice coopertum, argilla ſuperillita; dein ſub patinis accenſum follibus continuo igni, atque ita calicis ſudore* 2 *deterſo, qui ſit argenti colore, & aquæ liquore.* Les coupes, ou les gobelets de terre, ou de verre qui avoient la forme dont on a parlé, ſervoient quelquefois de *ventouſes*, comme on l'apprend de 3 Cælius Aurelianus.

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

Du Grec ἄμβιξ, *Ambix*, les Arabes ont fait *Ambik*, & par l'addition de l'article *al*, ils ont dit *Alambik*, qui eſt *un vaiſſeau propre à diſtiller*. Mais il ne s'enſuit pas que le Grecs tiraſſent de leur *Ambix*, tous les uſages que les Arabes ont tiré de leur *Alambic*. Il ne ſe trouvera pas que du temps de Dioſcoride les Médecins euſſent conoiſſance de la *diſtillation*, ou ſe ſerviſſent de vaiſſeaux propres pour diſtiller. On n'en voit aucune trace dans tous les Ecrits de Galien, qui a vécu quatre-vints ans après Dioſcoride, quoi que Galien ait parlé fort au long de la préparation du toutes les ſortes de médicamens, qui étoient en uſage de ſon temps. Et je ne penſe pas non plus qu'il y ait rien ſur ce ſujet, dans les Ecrits des autres Médecins Grecs, beaucoup moins anciens que lui, tels que ſont *Oribaſe*, *Aëtius*, *Paul Eginete* & quelques autres, qui ont pourtant fort amplement traité la même matiere de la compoſition des médicamens. Le mot *Ambix* déſignoit comme on l'a dit, *un pot* dont on ſe ſert à la cuiſine, ou une eſpece de *gobelet*, c'étoit là la ſignification ordinaire de ce mot. Les ouvriers qui travailloient à la métallique pouvoient bien avoir un *Ambix*, ou un *pot* d'une ſorte particuliere pour l'uſage à quoi ils l'employoient, & ce pot pouvoit étre approchant en quelque maniere de l'alambic des Arabes, ou des vaiſſeaux ſublimatoires des Chimiſtes; mais les Médecins n'avoient rien de ſemblable.

La ſeule préparation que les Grecs euſſent, qui approchât de celles qui ſe font en diſtillant, c'eſt une eſpece *d'huile de poix* appellée *Piſſelæum*, ou *Picis*

1 *Lib.* 5. *Cap.* 110.

2 Il y a dans Dioſcoride ἀποξεσθεῖσα. Pline avoit apparemment lu ἀποξυσθεῖσα, comme Saraſin veut qu'on liſe.

3 *Item vaſcula quæ* ambigas *vocant, & ſunt materia teſtea vel vitrea confecta.* Le mot *ambigas* eſt mis pour *ambicas*. *Voyez Reineſ. Var. Lect. Lib.* 3. *Cap.* 18. *Gal. Aurel. Tardar. Lib.* 4. *Cap.* 7.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Picis flos en Latin. Pour tirer cette huile ils suspendoient de la laine, ou une toison, au dessus d'un vaisseau où ils faisoient bouillir de la poix ; & quand cette toison étoit suffisamment chargée de la vapeur qui s'élevoit de la poix bouillante, ils l'exprimoient fortement pour tirer ce qui s'y étoit attaché. On trouve cette préparation dans Dioscoride, & c'est l'huile dont nous avons dit au Chapitre précedent que nous parlerions dans celui-ci. Mais si la maniere de tirer cette huile prouve que les Médecins avoient déja alors quelque chose d'équivalent à l'alambic, elle prouve d'un autre côté qu'ils ne conoissoient pas l'alambic; car s'ils l'eussent conu, ils s'en seroient servis en cette rencontre.

Dioscoride parle d'ailleurs de diverses préparations *métalliques ;* & je ne doute pas que ceux qui avoient travaillé jusques alors sur les métaux n'eussent déja trouvé plusieurs moyens, & plusieurs vaisseaux particuliers pour les séparer & pour les purifier ; la *Chimie Metallique* pouvant être fort ancienne, ainsi qu'on l'a déja remarqué ci devant. Et comme en chemin faisant ils avoient aussi découvert diverses choses qui pouvoient servir à la Médicine, les Médecins s'en prévalurent le plûtôt qu'il leur fut possible. Les choses dont nous voulons parler sont, par exemples, certaines dissolutions de mineraux, comme le *plomb brûlé*, la *ceruse*, le *vert de gris*, *l'antimoine brûlé*, le *cinabre*, ou certaines parties des métaux qui s'exhalent, & s'attachent aux vaisseaux & aux fourneaux, lors qu'on fond ces métaux, ou qui s'en séparent comme une espece de crasse. Tels sont la *litharge*, la *cadmie*, le *pompholix*, &c. La plûpart de ces choses étoient entrées dès le temps d'Hippocrate dans les *Emplâtres*, dans les *Collyres*, & dans les autres médicamens qu'on appliquoit *extérieurement*

On avoit aussi commencé, long-temps avant Dioscoride, à donner *intérieurement* quelques matieres métalliques quelques *terres*, & quelques *sels*. On employoit. 1 *la fleur* & *l'écaille d'airain*, comme un grand purgatif. On donnoit aussi le 2 *melanteria*, pour faire vomir. Le *chalcitis* entroit dans la Thériaque, ou comme un specifique contre les venins, ou pour quelqu'autre raison que l'Auteur n'a pas dite. Dans la description d'un Antidote attribué à Galien, & rapporté par 3 Nicolaus Myrepsus, il entre du *cinabre*, mais il est visible que c'est un mot mis pour un autre, comme des Savans l'ont remarqué. On prenoit aussi intérieurement quelques especes de *terres* ou de *pierres* ; comme *la terre Lemnienne*, la *pierre Judaïque*, la *pierre Hématite* ; & quelques *sels*, outre le *sel commun*, comme le *nitre*, le *sel ammoniac*, & des sels *fossiles*. 4 Aristote & 5 Pline parlent d'un *sel artificiel*, que l'on faisoit dans l'Ombrie, en brûlant des roseaux & du jonc, & en faisant bouillir la cendre dans de l'eau commune. Il ne paroit pas que ce sel pût tenir lieu du sel commun, comme ces Auteurs semblent l'insinuer. Il a plutôt du rapport avec la *soude*, ou avec le sel que l'on tire du *Kali*, qui est une espece de jonc marin, & auroit été propre à faire du *savon* ou du *verre*.

Les

1 *Dioscorid. Lib. 5. Cap. 88. & 89.*
2 *Voyez ci-dessus, Part. 2. Liv. 2. Chap. 7.*
3 *De Antidotis, Chap. 62.*
4 *Meteorolog. Lib. 2. Cap. 3.*
5 *Lib. 13. Cap. 7.*

Les Anciens avoient d'ailleurs un ſel compoſé qu'on appelloit *Sel Thériacal*, ou *Sel de Viperes*. Sa compoſition eſt differemment décrite. Dioſcoride dit que l'on prenoit une *vipere*, qu'on la faiſoit brûler vive dans un pot de terre neuf avec quelques *figues*, du *ſel commun* & *du miel*, & quand cela étoit réduit en cendres, on y ajoûtoit un peu de *ſpica nardi*, ou de *malabathrum*. Pline n'ajoûte aux viperes que du ſuc de fenouil, & un grain d'encens. Mais Galien, Paul Eginete, & Aëtius décrivent un ſel Thériacal beaucoup plus compoſé, y faiſant entrer du *ſel commun*, ou du ſel *ammoniac* & pluſieurs des ſimples de la Theriaque. On peut voir ce qui a été remarqué 1 ci-deſſus touchant un médicament *compoſé de ſels*, dont on a cru qu'Hippocrate ſe ſervoit. On trouvera auſſi dans Aëtius, dans Paul Eginete & ailleurs des ſels qu'on appelloit *purgatifs*, parce qu'on joignoit au ſel ammoniac de la *ſcammonee*, & quelques autres drogues. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Enfin les Anciens conoiſſoient 2 les *Eaux minerales*. Ils s'en ſervoient beaucoup pour ſe baigner, & ils en prenoient auſſi intérieurement. On peut voir là-deſſus ce qu'en dit Pline, Liv. 31. Chap. 6. & ailleurs. Galien parle auſſi en divers endroits des Eaux minerales. Il remarque, entr'autres choſes, 3 qu'il y avoit des perſonnes qui avoient accoutumé de boire au printemps, ou en automne des eaux *ſoufrées*, *bitumineuſes*, ou *nitreuſes* pour ſe purger. Il dit auſſi 4 ailleurs que ceux qui ſont ſujets au calcul boivent des eaux minerales par précaution.

Voilà à peu près l'uſage que les Anciens faiſoient des matieres minerales par rapport à la ſanté. Ils n'alloient guére plus loin à cet égard faute de conoître mieux les mineraux & les métaux, ou de les ſavoir préparer pour en tirer d'autres médicamens que ceux dont on a parlé. Le *Fer*, par exemple, dont on a tiré depuis d'excellens remedes, n'étoit point employé par les Médecins du temps de Dioſcoride, & on ne ſavoit point les proprietez qu'il a pour guérir diverſes maladies. La *rouille de fer*, que l'on prend aujourd'hui très-utilement, & qui eſt en particulier un remede pour les femmes & les filles, eſt indiquée par Dioſcoride comme un médicament *qui empêche la conception*, au lieu qu'on s'en ſert dans des vuës toutes oppoſées L'ignorance où l'on étoit en ces tems-là touchant l'effet de la plûpart des mineraux pris par la bouche, ſe découvre encore par le ſentiment du même Auteur ſur le *vif argent*, qu'il regarde comme un poiſon, *qui ronge les entrailles, & qui les détruit par ſa peſanteur*. Le contraire paroit aujourd'hui par l'exemple de ceux qui ſont atteints de *l'Ileus*, ou du *Miſérére*. On leur voit prendre quelques onces de vif argent, le garder même pluſieurs jours dans leur corps ſans qu'il leur en arrive le moindre mal, & le rendre enſuite goutte à goutte parmi leurs excremens lors qu'ils échappent de cette maladie. Il n'eſt point de Praticien qui n'en ait vu des exemples. L'on en donne auſſi ſans danger aux petits enfans qui ont des vers. Il en eſt de même de *l'Antimoine*, que l'on appelloit *Stimmi*, ou *Stibium*, que du vif argent. On ne

1 *Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 24.

2 *Ibidem*, *Chap.* 13. Les Eaux minerales étoient appellées en Grec ὕδατα φαρμακώδη, en Latin *Aquæ medicatæ*. Les Grecs les appelloient auſſi αὐτοφυῆ, qui répond au Latin *aquæ ſponte naſcentes*, *aquæ naturales*. Voyez ci-deſſus, *Part.* 2. *Liv.* 5. *Sect.* 1. *Chap.* 11. *ſur la fin.*

3 *De Sanitat. tuend. Lib.* 4. *Cap.* 4.

4 *De Renum Affect. dignoſc. & cur.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

ne s'en servoit anciennement que pour des applications extérieures après l'avoir brûlé, & l'on ne verra pas que Dioscoride, ni aucun autre Auteur de ces temps-là, en ait donné intérieurement.

Ces remarques étoient nécessaires pour détromper ceux qui croyent la Chimie Médicinale fort ancienne. Si l'on avoit su distiller, au temps dont il s'agit, & si l'on avoit eu conoissance de la préparation des mineraux comme on l'a aujourd'hui, seroit-il possible que Dioscoride, qui a été fort diligent & fort exact, n'en eût rien dit? Se pourroit-il que Pline, qui a recherché si curieusement tout ce que l'on avoit découvert de son temps, par rapport aux remedes, fût demeuré dans le silence à cet égard? Enfin croira-t-on que Galien, qui avoit demeuré long-temps à Alexandrie, capitale de l'Egypte, d'où l'on dit que la Chimie est venue, n'eût fait mention d'aucun médicament Chimique, si l'on en avoit eu en ce pays-là? On dira peut-être que ceux qui avoient conoissance de ces médicamens les tenoient secrets; mais si l'on n'avoit pas eu la description, ou la communication de ces beaux secrets, on auroit du moins entendu parler de leurs effets, & des merveilleuses cures qui se seroient faites par leur moyen. Les Historiens nous apprendroient que tel, ou tel Empereur, ou Roi, a été guéri d'une maladie dangereuse, par une *panacée*, ou quelque préparation Chimique, au lieu qu'il ne se trouve rien de semblable. On aura occasion de traiter plus amplement de cette matiere dans la suite, & de parler des Auteurs de Chimie Grecs dont on a aujourd'hui les écrits. Il est temps de quitter Dioscoride pour venir à Pline.

Cajus Plinius Secundus étoit de Vérone. Il obtint des emplois considerables de l'Empereur Vespasien, & entr'autres le gouvernement d'Espagne. Il exerça d'ailleurs divers offices militaires, & se mêla pendant quelque temps de plaider des causes. Il semble qu'avec ces occupations il ne pouvoit pas avoir le temps d'écrire; néanmoins comme il employoit à l'étude toutes les heures où il avoit le moindre relâche, il composa divers ouvrages dont le plus considerable nous est heureusement resté, C'est son *Histoire Naturelle*, qu'il dédie à Tite Vespasien, & qui est divisée en trente-sept livres, dont il y en a du moins quinze qui traitent de la *matiere medicinale*. On le compte, par cette raison, entre les Médecins, quoi qu'il ne fît pas profession de la Médecine.

Comme nous avons déja assez examiné cette matiere dans l'article précedent, aussi bien que la question qui concerne le temps auquel Pline peut avoir écrit par rapport à Dioscoride, nous ne repéterons pas ici ce qui a été dit là-dessus. Nous verrons seulement en peu de mots en quoi la méthode de Pline differe de celle de Dioscoride, ou quel a été le but du premier, & ce qu'il a de particulier par rapport, non seulement à Dioscoride, mais encore à Théophraste qui a aussi écrit sur le même sujet. De toute la matiere Médicinale Théophraste n'a choisi que *les Plantes*, & il a traité ce sujet en *Physicien*. Dioscoride, comme on l'a vu, a joint aux Plantes les *Animaux*, & les *Mineraux*, qui est tout ce qui reste de la matiere dont il s'agit, & qu'il a examinée comme *Médecin*. Pline s'étant proposé d'écrire l'Histoire Naturelle, a embrassé tout ce que Théophraste & Dioscoride ont traité, & beaucoup davantage, ayant écrit sur tout cela en *Philosophe*, en *Médecin*, & en *Historien*.

En cette derniere qualité, & pour ne rien omettre de ce qu'on pouvoit avoir dit

dit de plus rare & de plus curieux ſur ſon ſujet, il rapporte ſouvent, ſur le témoignage d'autrui, des choſes qui ſont fabuleuſes, & qu'on ne trouve pas dans les deux Auteurs précedens On peut mettre en ce rang ce qu'il dit touchant le *Phœnix*, ou le *Cinnamologus*. 1 Cet oiſeau, dit Pline, fait ſon nid des branches de l'arbre qui porte le cinnamome, & les habitans du pays l'abbatent avec des fleches garnies de plomb, ſans quoi on n'auroit point de cinnamome. Il eſt vrai que cet Auteur remarque 2 ailleurs que c'eſt une fable inventée pour augmenter le prix de cette eſpece d'aromate par la prétendue difficulté de le cueillir. Mais Théophraſte & Dioſcoride, qui ont tous deux parlé du Cinnamome, ſe ſont bien gardez de débiter ce conte abſurde. S'il falloit d'ailleurs ramaſſer tout ce que Pline a dit touchant la nature & les proprietez imaginaires d'un grand nombre de plantes, d'animaux, ou de mineraux, & touchant divers remedes ſuperſtitieux, on n'auroit jamais fait. On peut l'excuſer en diſant qu'il cite à l'ordinaire ſes Auteurs, & on doit encore lui rendre témoignage, que s'il a fait mention de ces bagatelles, il a le plus ſouvent marqué qu'il n'y ajoûtoit pas foi, non plus qu'à tout ce qui concerne les effets magiques de certains ſimples. Il a même combattu, autant qu'il l'a pu, la crédulité du peuple ſur ce ſujet. *Où étoit*, dit-il, *l'herbe appellée Ethiopis, qui deſſeche les rivieres & les étangs, lors qu'on y enjette, & qui ouvre tout ce qu'elle touche? ou celle qu'on nomme Achemenis, qui étant répanduë au milieu d'une armée donne de la frayeur à tous les bataillons, & les met en fuite? ou le Latacé, que les Rois de Perſe donnent à leurs Generaux d'armées, afin qu'ils ayent de tout en abondance, en quelque lieu qu'ils ſe trouvent? Où étoient*, continue Pline, *ces merveilleuſes herbes lors que les Cimbres & les Teutons portoient de tous cotez la terreur par leurs armes, & par leurs hurlemens? ou lors que Lucullus, avec peu de Légions, défaiſoit tant de Rois du pays des Magiciens? Pourquoi les Generaux Romains ont-ils toûjours eu un ſi grand ſoin des convois? ou pourquoi les ſoldats de Céſar ſouffrirent-ils de la faim à Pharſale, ſi une ſeule herbe peut faire qu'on ne manque de rien? Ne valoit-il pas mieux que Scipion ouvrit les portes de Cartage avec l'herbe dont on a parlé, que de les battre pendant tant d'années avec tant de machines? Que ne deſſeche-t-on aujourd'hui avec l'Ethiopis les marais de Pontine, & que ne rend-on par ce moyen à cette partie de l'Italie, qui eſt la plus proche de Rome, tant de champs qu'elle perd?* On dira peut-être que Pline qui témoigne le peu de penchant qu'il a à croire ce que l'on diſoit des effets ſurnaturels des herbes, dont on vient de parler, & qui marque en divers autres endroits un grand mépris pour tout ce qui ſent la ſuperſtition, pouvoit ſe paſſer de rapporter les fables que l'on débitoit ſur ce ſujet. Mais il ſemble qu'écrivant l'Hiſtoire Naturelle, il étoit obligé de faire mention de toutes les proprietez, tant réelles qu'imaginaires que l'on attribuoit à chaque corps. Il y avoit d'autant plus de néceſſité de le faire, que le nombre de ceux qui étoient infatuez de ces chimeres étoit le plus grand, & que ce que Pline dit touchant ce que l'on en croyoit communément, lui fournit en même temps l'occaſion d'en faire voir le ridicule.

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An. cxl.

On accuſe d'ailleurs cet Auteur d'avoir manqué d'exactitude, & de s'être ſouvent

1 *Lib.* 10. *Cap.* 33.
2 *Lib.* 12. *Cap.* 19.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

ſouvent trompé faute d'application, ou même pour n'avoir pas entendu les Auteurs qu'il liſoit. 1 Saumaiſe, 2 Reineſius, & d'autres Savans en ont apporté divers exemples. Saumaiſe ne laiſſe pas néanmoins de rendre juſtice à Pline à d'autres égards; & de témoigner qu'il a beaucoup d'eſtime pour lui. Il déclare qu'il veut tenir un milieu entre ceux qui ont fait l'éloge de cet Auteur d'un maniere outrée, & ceux qui l'ont traité avec mépris. Il le loüe de ſon éloquence, & de la maniere forte & vive avec laquelle il a écrit, & ſur tout de ce qu'il n'a laiſſé échaper aucune occaſion de faire, pour ainſi dire, la Médecine aux défauts de ſon ſiecle, ou aux maladies d'eſprit qu'on avoit alors, en même temps qu'il a indiqué les remedes propres aux maladies du corps. Il l'eſtime encore beaucoup de ce qu'il a eu aſſez de courage pour entreprendre un ouvrage auſſi vaſte qu'eſt une *Hiſtoire Naturelle Univerſelle*, ouvrage qui auroit fait peur à tout autre. Il croit enfin qu'encore que Pline ſe ſoit trompé en pluſieurs choſes, on ne laiſſe pas de lui avoir l'obligation de nous en avoir appris une infinité d'autres que nous ne ſaurions point ſans lui, & de nous avoir donné des extraits d'un grand nombre d'Auteurs, dont il ne nous ſeroit rien reſté ſans les ſoins qu'il a pris.

Quant aux ſentimens de Pline touchant la Médecine, quoi qu'il ne condamne pas l'Art en lui-même, il n'épargne pas d'ailleurs les Médecins. Il paroit par divers endroits de ſes ouvrages, que la Médecine *Empirique* étoit celle qu'il regardoit comme la plus naturelle. La cenſure qu'il fait à Aſclépiade pour avoir changé la vieille Médecine, & pour avoir rendu cet art purement conjectural, en le réduiſant preſque tout à la recherche des cauſes des maladies, eſt une preuve formelle de ce que l'on vient de dire. Pline avoit auſſi un grand éloignement pour tout ce qui ſentoit l'affectation, ou qui n'avoit pas du rapport avec la ſimplicité de la Médecine des premiers ſiecles. Ils ne pouvoit ſupporter les grandes compoſitions, non plus que les médicamens tirez des pays fort éloignez. On a vu dans le Chapitre précedent ce qu'il diſoit du *Mithridat*. Voici de quelle maniere il parle des autres médicamens compoſez, & des drogues étrangeres: 3 *La Nature, cette bonne mere, & cette divine ouvriere, n'a pas fait les Cérats, les Malagmes, les Emplâtres, les Antidotes, ou les Collyres. Ce ſont là des inventions des boutiquts des Médecins, ou plûtôt de leur avidité pour le gain. Les ouvrages de la Nature ſe trouvent tout faits, & tout achevez. Peu de choſe vous ſuffira ſi vous vous contentez de ſuivre les indications tirées des cauſes manifeſtes des maladies, ſans vous abandonner à des conjectures, ſoit qu'il s'agiſſe de rétablir en ſon état naturel une partie dont les pores ſont reſſerrez de ſechereſſe, en l'humectant avec quelque ſuc, ſoit qu'il faille, avec quelque autre matiere, corriger l'humidité ſuperflue d'une autre partie. Ce n'eſt pas l'effet d'une conjecture humaine, mais d'une inſigne impudence d'avoir ramaſſé, & mêlé par ſcrupules, ou par de petites quantitez, un certain nombre de ſimples. Nous nous garderons bien ſur tout de toucher aux marchandiſes que l'on apporte des Indes, ou de l'Arabie, aux drogues tirées d'un autre Monde. Les choſes qui naiſſent en des endroits ſi reculez ne nous paroiſſent*

1 *In Plinianis Exercitat. & in Diſſertat. de Homonymis Materiæ Medicæ.*
2 *Variar. Lect. Lib. 2. Cap. 7. & alibi.*
3 *Lib. 22. Cap. 24.*

paroiſſent pas propres pour en faire nos remedes. Elles n'y croiſſent pas pour nous, ni même pour ceux de ces pays-là, autrement ils ne les vendroient pas. Qu'on les achete pour leur bonne odeur, ou pour s'en ſervir dans les parfums, ou dans les autres compoſitions où l'on n'a en vuë que la volupté; ou ſi l'on veut, pour les employer ſelon que 1 *la ſuperſtition le demande, puis que la coûtume veut qu'en priant on offre de l'encens, & du coſtus. Pour ce qui regarde la ſanté, nous prouverons aiſément que ces choſes n'y ſervent de rien, afin que la Médecine ait honte d'avoir introduit ces ſortes de délices.* Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

Les foreſts, dit 2 ailleurs notre Auteur, *& les lieux les plus incultes, ne ſont pas ſans produire quelques médicamens, la Nature, cette ſacrée mere de toutes choſes, ayant pourvu à ce qu'il y eût par tout des remedes pour les hommes, enſorte que les déſerts même n'en ſont pas dépourvus.* Il ajoûte un peu plus bas, en conſéquence de ce que l'on vient de lire: *Voilà d'où eſt venue la Médecine, & voila quels ſont les ſeuls remedes que la Nature avouë, des remedes familiers, que l'on trouve aiſément, que l'on prépare ſans dépenſe, & qui ſont tirez à peu près des mêmes choſes dont nous vivons. Mais la fraude, & l'adreſſe intereſſée de l'eſprit humain ont inventé ces boutiques où chaque particulier trouve pour ſon argent des cautions pour ſa vie. De là ſont venues ces compoſitions, & ces mêlanges embrouillez que l'on ne ceſſe de vanter. Il n'y a que l'Arabie & les Indes lors qu'il s'agit de trouver des médicamens; & l'on va chercher juſques vers la Mer Rouge un remede pour une petite égratignure, pendant que chaque pauvre a tous les jours ſur ſa table les veritables remedes pour toutes les maladies. Pourquoi cela, je vous prie? C'eſt que ſi nous tirions des remedes des herbes, ou des arbres de nos jardins, il n'y auroit dans peu de temps point d'Art plus vil que la Médecine. Cela eſt très ſûr. La grandeur du Peuple Romain lui a fait perdre ſes bonnes coûtumes, & en vainquant nous avons été vaincus. Nous obéiſſons aux* 3 *étrangers, & par le moyen d'un de leurs arts ils ont trouvé le ſecret de commander aux Empereurs.*

On void par cette critique de Pline, qu'il ne vouloit que des médicamens ſimples, & qui d'ailleurs fuſſent tirez des choſes qui nous ſont les plus familieres. On peut dire au premier égard, qu'il eſt vrai que les Médecins ont tort d'accumuler en certaines occaſions un grand nombre de ſimples, là où un, ou deux pourroient ſuffire. Il y a peu de gens éclairez qui ne trouvent fort juſte la cenſure de Pline touchant le Mithridat, & les autres grandes compoſitions dont on a parlé, quoi que les Médecins ſe défendent le mieux qu'ils peuvent là-deſſus, comme on l'a vu au Chapitre précedent. Mais il faut prendre garde de

1 *Superſtitionis gratia.* Pline eſt accuſé de libertinage par rapport à ſa religion, & ce paſſage pourroit augmenter les autres preuves que l'on en a, ſi le mot *ſuperſtition* ſe prenoit toujours en mauvaiſe part; mais je trouve un paſſage dans Ciceron (*in Verrem Lib.* 4.) où il ſemble que les mots *religion*, & *ſuperſtition* ſont ſynonymes: *Verùm illud maximum; tanta religione obſtricta tota Provincia eſt: tanta ſuperſtitio ex iſtius facto mentes omnium Siculorum occupavit, ut quæcunque accidant publicè vel privatim incommoda, propter eam cauſam, ſcelere iſtius evenire videantur.* Si l'on regarde au but de Ciceron, il ne paroit pas qu'il ait pris ici le mot *ſuperſtition* dans le ſens ordinaire. Il s'en pourroit encore trouver d'autres exemples. Je ſerois bien aiſe d'entendre là-deſſus le ſentiment des Savans.

2 *Lib.* 24. *Cap.* 1.

3 Ceci s'adreſſe aux Médecins Grecs. *Voyez ci-deſſus, Part.* 2. *Liv.* 3. *Chap.* 1. *& Pline Liv.* 29. *Chap.* 1.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

de n'affecter pas auſſi une trop grande ſimplicité, & il eſt abſurde de conclurre, comme fait notre Auteur, de ce que les emplâtres & les antidotes ne croiſſent pas dans les champs, ou ne s'y trouvent pas tout faits, il eſt, dis-je, abſurde de conclurre qu'il n'en faut point. L'experience nous apprend que l'on tire de bons uſages de ces ſortes de médicamens. Ces compoſitions, auſſi bien que les autres, ſont à la verité des productions de l'art. Il faut piler, broyer, faire cuire, ou préparer de quelque autre maniere les choſes qui y entrent, & les mêler avec artifice pour leur donner cette forme, je ne vois pas néanmoins qu'on les doive rejeter par cette raiſon. La terre ne nous produit pas le pain tel que nous le mangeons; cependant perſonne ne s'aviſe de dire qu'il vaut mieux ſe nourrir avec du bled tel qu'on le moiſſonne. On eſt obligé de tenir certains médicamens ſous une certaine forme, ſoit pour la commodité de l'uſage, ſoit afin que les ingrédiens ſe puiſſent conſerver plus longtemps, & qu'on les trouve tout prêts dans l'occaſion.

Le raiſonnement de Pline n'eſt pas moins outré, en ce qui regarde les remedes tirez des pays étrangers. Il ſe peut que ſi nous conoiſſions bien toutes les proprietez des choſes qui ſe trouvent chez nous, nous pourrions nous paſſer de la plûpart de celles que nous tirons de dehors. Mais étant convaincus, comme nous le ſommes, de l'inſuffiſance de nos expériences à cet égard, je ne vois pas pourquoi nous refuſerions de nous prévaloir de ce qu'on a trouvé ailleurs, en attendant que nous rencontrions chez nous quelque choſe de ſemblable. Il n'eſt pas impoſſible que nous ayions dans nos jardins, & dans nos bois d'auſſi bons fébrifuges que le quinquina; mais juſques à ce que nous les conoiſſions on nous permettra bien de nous ſervir de cette merveilleuſe écorce, tant que nous en pourrons avoir aiſément.

Voilà ce que nous avions à dire touchant les écrits de Pline, qui regardent la Médecine. On peut voir quels ſont les ſoins que divers Savans ont pris pour donner une édition correcte de cet Auteur, dans celle dont on a l'obligation au P. Hardouïn, & qui eſt préferable à toutes les autres. Pline mourut à l'âge de cinquante-ſix ans, étouffé par les vapeurs, ou par la fumée du Mont *Veſuve*, dont il voulut trop s'approcher pour examiner une exhalaiſon en forme de nuée qui en étoit ſortie; à peu près comme on a vu 1 ci-deſſus qu'il étoit arrivé à Empedocle, à l'égard de *l'Etna*.

2 On imprima premierement à Rome, en l'an 1509, un livre intitulé *C. Plinius Secundus de Re Medica*. Ce même livre fut réimprimé plus correct à Baſle en 1528, par les ſoins d'Albanus Torinus. Il s'en eſt fait enſuite trois autres éditions, une à Strasbourg en 1533; une à Veniſe en 1547, où l'on a joint tous les anciens Médecins Latins, qui eſt très-belle; & une autre enfin à Baſle an 1546. 3 Paul Jove, qui écrivoit dans le temps que cet Auteur commença à voir le jour, & qui étoit de Côme, ayant vu 4 dans cette ville un ancien monument d'un *Plinius Valerianus*, crut que les livres dont il s'agit étoient de ce Pline, qui a été Médecin, comme le témoigne ſon Epitaphe,

D. M.

1 *Voyez la* 1. *Part. Liv.* 2. *Chap.* 5.
2 *Vide Fabr. Bibliothecam Latinam.*
3 *Lib. de Piſcibus Romanis, Cap.* 35.
4 Boiſſard dit avoir vu le même monument à Rome. *Vide Reineſ. Var. Lection. pag.* 388.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

D. M.
C. PLINII
VALERIANI
MEDICI
QUI VIXIT
ANN. XXII. M. VI. D. V.
PARENTES.

Il n'en a pas fallu davantage pour obliger de ſavans hommes, qui ont écrit après Paul Jove, à nommer *Plinius Valerianus* l'Auteur des livres en queſtion, quoi qu'il n'y en ait point de preuves que je ſâche, & qu'il y ait même des raiſons aſſez fortes pour détruire ce ſentiment, comme on le verra dans la ſuite. Voici le but que cet Auteur s'eſt propoſé, & ce qui l'a porté à écrire. 1 *Les maladies*, dit-il, *que j'ai euës dans mes voyages, & celles de mes domeſtiques, m'ont ſouvent donné occaſion d'experimenter les fraudes des Médecins. Les uns m'ont vendu à un fort haut prix des médicamens qui ne coûtent preſque rien. Les autres ont entrepris de me traiter, ſeulement pour tirer mon argent, quoi qu'ils n'entendiſſent point leur métier. J'en ai enfin trouvé d'autres, qui pouvant guérir en peu de jours, ou en peu d'heures, une maladie, l'ont fait durer le plus long-temps qu'ils ont pu, afin de ne perdre pas ſi tôt le revenu qu'ils en tiroient, plus cruels en cela que la maladie elle-même. C'eſt ce qui m'a obligé à ramaſſer de tous côtez des deſcriptions de remedes, & à en faire un recueil abbregé, afin de pouvoir me paſſer des Médecins, & de n'être plus expoſé à leurs tromperies &c.* On voit ici préciſément l'eſprit de l'ancien Pline, que notre Auteur a voulu copier dans ſa préface, comme il en a tiré d'ailleurs la plus grande partie de ce qu'on trouve dans ſes livres, & ce qu'il y a de plus conſiderrble. Voici de quelle maniere il s'y eſt pris. Comme il y a dans l'Hiſtoire Naturelle de Pline une infinité de choſes, qui ne regardent pas la Médecine, notre prétendu Plinius Valerianus s'eſt attaché à faire un extrait de l'ouvrage dont on vient de parler, ſeulement pour ce qui concerne la *matiere médicinale*. Et afin que cela fût plus commode pour ceux qui voudroient s'en ſervir, il a ſuivi l'ordre que l'on tient dans les livres de Pratique. Il a mis au deſſus de chaque chapitre de ſes livres le nom d'une maladie, & a rapporté enſuite, & rangé enſemble tous les remedes que le veritable Pline propoſe, en divers endroits, pour cette maladie. De cinq livres que notre Auteur a compoſez, le premier comprend toutes les maladies de la *tête*, & tous les remedes qui y ſont propres. Le ſecond indique les moyens de guérir les maladies de la *poitrine*, & du *bas-ventre*. Le troiſième contient les remedes des diverſes eſpeces de fiévres, & de quelques autres grandes maladies, comme de la goutte, de l'hydropiſie &c. Le quatrième décrit les proprietez de la plûpart des herbes, & des fruits que l'on mange ordinairement. Le cinquième enfin regle la *diéte*, qu'il faut obſerver dans chaque maladie. De tous ces livres, il n'y a que le dernier qui ne ſoit pas extrait de ceux de Pline. Les autres en ſont tirez, comme on l'a dit, pour la plus grande partie; de ſorte que l'on y trouve à l'ordinaire des périodes entieres, où il n'y a rien de changé; ou s'il y a

1 *Vide Auctoris Præfationem.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An. cxl.

y a par fois quelque changement, il ne consiste qu'en quelques mots mis pour d'autres de la même signification. Ce qu'il y a qui n'est pas du vrai Pline, ce sont principalement des descriptions de médicamens composez, & quelques citations de Dioscoride & de Galien, qui se trouvent dans le quatrième, & dans le cinquième Livre. Les mots que l'on vient de dire, qui sont substituez à ceux de Pline, avec d'autres que l'Auteur a ajoûtez du sien, & la liaison de son discours, tout cela ensemble fait un langage, ou un stile qui n'est pas fort pur; parce que cet Auteur, qui a écrit long-temps après Pline, ne parloit pas à peu près si bien que lui. Mercurial le traite d'Auteur barbare, & en fait très-peu d'état, mais Reinesius prend son parti, & soutient que sa Latinité n'est pas si mépriſable que Mercurial l'a cru. On y trouve diverses façons de parler qui sont les mêmes que celles que Cælius Aurelianus, & Theodorus Priscianus employent.

Voilà en géneral ce qu'il y a à remarquer touchant les livres de notre Auteur, qui paroît visiblement plagiaire, ayant copié Pline, comme il l'a fait, & n'ayant parlé de lui nulle part. Il y a long-temps que les Savans l'ont reconu, mais il n'a pas été aussi aisé d'en découvrir le nom Car de dire que ce soit veritablement un *C. Plinius Secundus*, comme le premier, & qui se trouve avoir pillé celui-ci sans l'avoir nommé en aucun endroit, on aura de la peine à le croire. 1 Mais ne pourroit-on point tourner la chose d'une autre maniere, & absoudre en même temps notre Auteur du crime qu'on lui impose? Il me semble que cela est possible, en supposant que ce titre *C. Plinii Secundi de Re Medica Libri*, n'a pas été mis pour marquer le nom du Copiste de Pline, mais seulement pour faire conoître que les livres, dont il s'agit, sont un recueil tiré de ce que le veritable Pline avoit écrit en divers endroits sur la matiere de la Médecine. Selon cette explication, ces mots, *C. Plinii Secundi de Re Medica Libri*, seroient équivalens à ceux-ci, *ex Caji Plinii Secundi de Re Medica Libris.* On m'opposera premierement que la préface de ces livres ne fait point mention de l'Auteur, d'où ils ont été tirez, & qu'il y a d'ailleurs dans ces mêmes livres diverses choses, qui ne sont point de l'ancien Pline. Mais je répons à cela, que la préface peut avoir été supposée, & que les additions dont je viens de parler, peuvent être d'un tiers. Ce qui confirme ce sentiment, c'est que les manuscrits de notre Auteur different beaucoup les uns des autres, & que les plus anciens sont les moins amples, comme l'a remarqué *Albanus Torinus*, à qui l'on doit la meilleure édition de ce Pline. On m'opposera en second lieu, que Marcellus l'Empirique a reconu deux Plines, *Plinius uterque*, dit-il, *Apuleius*, *Ausonius*, *&c.* par où il ne peut désigner que l'ancien Pline, & celui que l'on appelle Valerianus; car 2 Pline, le neveu du premier, n'a rien écrit que l'on sache concernant

1 Si la chose n'est pas allée de la maniere que je le marque, il se pourroit que quelcun ayant vu un recueil de médicamens tiré presque tout des écrits de l'ancien Pline, mais rangé dans un autre ordre, ait cru que c'étoit effectivement le même Pline, qui avoit aussi composé ce dernier ouvrage, & ait mis à la tête le nom de *C. Plinius Secundus.* D'où il seroit arrivé dans la suite que d'autres ayant vu ce nom au devant de ce livre se sont imaginez qu'il étoit d'un second Pline.

2 On trouve dans les lettres de Pline, les précautions qu'il prenoit pour sa santé; il alloit à la chasse, il se baignoit, & il faisoit divers exercices. Il parle même dans la dix-neuvième lettre du livre cinquième, de son affranchi *Zosimus*, qu'il avoit envoyé en Egypte, dans la pensée que ce voyage le

cernant la Médecine. Mais il ſe peut que le copiſte de Pline eût déja écrit du temps de Marcellus, & que celui-ci l'ait pris pour un ſecond Pline. Quoi que le langage du prétendu Plinius Valerianus ne ſoit pas fort bon, il n'eſt pas impoſſible que cet Auteur ait écrit avant Marcellus, ou avant Théodoſe premier, ſous lequel celui-ci vivoit, ſi l'on en croit la préface de ſon livre. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Paul Jove ſembloit avoir déterré fort à propos ſon Plinius Valerianus, pour en faire l'Auteur des livres *de Re Medica*. On cherchoit un Pline different de l'ancien, & de ſon neveu, il en avoit trouvé un. Mais outre que Jove n'a aucune preuve, que ce Pline ſoit préciſement celui que l'on voudroit découvrir, le contraire paroît premierement, parce que l'Auteur des livres que l'on vient de citer n'étoit pas Médecin, comme ſa préface le juſtifie, au lieu que Plinius Valerianus l'étoit. Secondement, celui-ci étant mort à vint-deux ans, ainſi qu'on l'apprend de ſon Epitaphe, il ne peut pas avoir tant voyagé, ni avoir eu lieu de faire autant d'expériences que le précedent, qui ſe fait beaucoup valoir à cet égard. Enfin le ſurnom de *Secundus* que prend l'Auteur des mêmes livres, & qui n'eſt point donné à Plinius Valerianus, fait voir que ce ſont deux perſonnages differens.

On voit à Geneve une ancienne Inſcription, où il eſt fait mention de quelques autres Plines.

ANNOR. XII.	C. PLINIO M. F. C.
L. PLINIO	FAVSTO
FAVSTI FI. F.	ÆDILI II VIRO
SABINO	IVL. EQ. FLAMIN.
	C. PLINIVS FAV
	VIVOS
	C.

Il n'y a pas plus de néceſſité de croire, que Plinius Valerianus ſoit le Pline que l'on voudroit trouver, qu'il y en auroit de dire la même choſe de ceux, dont il eſt fait mention dans l'Inſcription précedente, ou de tous les autres Plines que l'on peut avoir découvert.

Au reſte, il y a lieu d'être ſurpris que Saumaiſe, qui ſemble avoir eu conoiſſance de tout ce qu'il y a d'anciens livres au monde, n'ait pas conu le prétendu Plinius Valerianus. Je juge du moins qu'il ne conoiſſoit pas cet Auteur, ſur ce qu'il n'en a rien dit dans ſes Exercitations Pliniennes, ni dans celles qui regardent les Homonymes de la matiere Médicinale, qui ſont pourtant des endroits, où il en devoit néceſſairement parler. Il étoit d'autant plus obligé de faire mention de cet Auteur, qu'il lui auroit beaucoup ſervi, tout barbare qu'il paroît, pour corriger, ou pour illuſtrer des paſſages de l'ancien Pline, qui

le guériroit d'un crachement de ſang, & il ſemble que c'eſt Pline lui même, qui lui avoit donné ce conſeil. Ce Pline étoit fort univerſel, auſſi bien que ſon Oncle, mais on n'apprend pas qu'il ait rien écrit d'ailleurs touchant la Médecine.

Depuis l'An xl. de J.C. jusqu'à l'An cxl.

qui eſt ce que Saumaiſe ſe propoſoit Je ne ſache pas non plus qu'il en ait parlé ailleurs. Mercurial appelle l'Auteur dont il s'agit, 1 *Plinius mentitus*, c'eſt à dire, *le faux Pline*, & 2 *cet Auteur barbare qu'on appelle fauſſement Pline*, par où il paroît qu'il étoit du ſentiment que je ſoutiens, quoi qu'il donne auſſi en quelque endroit au même Auteur, le nom de *Plinius Valerianus*. Albanus Torinus qui a travaillé à une édition de ce Pline, ſemble auſſi douter qu'il portât légitimement ce nom. Celui qu'on appelle *Plinius minor*, *Plinius junior*, ou *Plinius alter*, eſt proprement Pline *le neveu*, qui ſe nommoit *C. Plinius Cæcilius Secundus*, & qui eſt l'Auteur de ces belles Epîtres, & du Panégyrique que nous avons. Je fais cette remarque parce que quelques Modernes ont confondu ce dernier Pline, neveu de l'ancien avec Plinius Valerianus.

On peut conclurre de tout ce qui a été dit, que l'Auteur des livres *de Re Medica*, qui paroiſſent ſous le nom de C. Plinius Secundus, eſt un inconu, & que c'eſt ſans aucun fondement qu'on l'a voulu appeller Plinius Valerianus. On trouvera pluſieurs remarques ſavantes & curieuſes concernant cet Auteur, & ſes écrits, dans les diverſes Leçons de Reineſius, & dans Rhodius, ſur Scribonius Largus, auſſi bien que dans la Centurie des Plagiaires, & dans la Bibliotheque Latine de Mr. Fabricius; quoi que ces trois Savans ne ſoient pas de mon ſentiment, touchant le nom de ce même Auteur.

ANDROMACHUS, le fils, dont on a parlé en même temps que de ſon pere, vivoit auſſi ſous Veſpaſien.

On trouve ſous le même Regne un SELEUCUS, Médecin Cyſicénien, & un STRATOCLES, qui ſont citez dans le huitième livre de la vie d'Apollonius de Tyane.

Tite a regné ſi peu de temps, qu'on ne peut pas marquer préciſement les Médecins qui ont été fameux ſous ſon Empire. Martial qui a vécu depuis le Regne de Galba, juſqu'à celui de Trajan, parle de quelques Médecins ſes contemporains, dont une partie ont pu vivre ſous Tite, ſous Domitien, ſous Nerva, & même ſous Trajan. Ce Poëte fait mention en plus d'un endroit, d'un SYMMACHUS. Il faut que ce fût un Médecin fort eſtimé, de la maniere que Martial le repréſente, 3 ſuivi d'un grand nombre d'Ecoliers qu'il menoit chez ſes malades. Le même Auteur lui attribue ailleurs d'avoir dit 4 qu'il étoit important, pour la ſanté, de ne point retenir les vents. Ceci a du rapport avec l'Edit que méditoit l'Empereur Claude, comme on l'a remarqué ci-devant.

Martial parle auſſi d'un 5 DASIUS, Médecin de ſon temps, & d'un 6 CRITON, qui eſt apparemment le même qui eſt ſouvent cité par Galien; comme ayant

1 *Variar. Lect. Lib.* 2. *Cap.* 1.
2 *De Arte Gymnaſtic. Lib.* 6. *Cap.* 11. *& Lib.* 3. *Cap.* 13.
3 Languebam: ſed tu comitatus protinus ad me
Veniſti centum, Symmache, diſcipulis.
Centum me tetigere manus Aquilone gelatæ,
Non habui febrem, Symmache, nunc habeo. *Lib.* 5. *Epigr.* 9.
4 Pedere te mallem: namque hoc nec inutile dicit
Symmachus, & riſum res movet iſta ſimul. *Lib.* 7. *Epigr.* 17.
5 *Lib.* 6. *Epigramm.* 70.
6 *Lib.* 11. *Epigramm.* 61.

ayant très-bien écrit *de la compoſition des médicamens.* Il avoit particulierement épuiſé la matiere des *Coſmétiques*, c'eſt à dire des compoſitions pour l'embelliſſement, comme ſont les diverſes eſpeces de *fards*, les médicamens, pour teindre les cheveux, ou la barbe, & autres de cette nature. Galien ajoûte qu'Héraclide de Tarente en avoit déja dit quelque choſe, auſſi bien que la Reine Cléopatre, mais que ce n'étoit rien au prix de ce qu'avoit fait Criton. La raiſon qu'il en apporte c'eſt que du temps d'Héraclide, ni même de celui de Cléopatre, les femmes ne s'étoient pas encore portées à l'excès, où elles étoient venues de ce côté-là dans le temps de ce dernier Médecin. Le même Galien ne laiſſe pas d'excuſer Criton de s'être attaché à ces bagatelles, ſur ce qu'il étoit Médecin de Cour. L'Auteur du livre intitulé *de l'Uſage de la Theriaque*, qui eſt attribué à Galien, dit que Criton fut le premier qui donna le nom de *Thériaque*, à la compoſition qu'Andromachus avoit appellée *Galéné*, mais il y a de l'apparence que cet Auteur s'eſt trompé, comme on l'a remarqué lorſqu'il s'eſt agi d'Andromachus. Nous avons parlé 1 ci-devant d'un *Criton*, qui a été compté entre les premiers Empiriques, par l'Auteur du livre intitulé *de Subfiguratione Empirica*, qui eſt parmi les œuvres de Galien. Le Criton, dont il s'agit ici, pouvoit être de cette Secte; mais on ne peut pas le regarder comme l'un des plus anciens Empiriques. Il faut qu'il y en ait eu un autre, ou que l'Auteur que l'on vient de citer, & qui a été peut être beaucoup plus moderne que Criton, & même que Galien, ſe ſoit trompé en prenant le premier, pour plus ancien qu'il n'étoit. Martial fait encore mention d'*Alcon*, dont il a été parlé en même temps que des Médecins, qui ont vécu ſous Caligula.

Depuis l'An xl. ou J. C. juſqu'à l'An cxl.

Ce même Poëte nomme divers autres Médecins dans ſes Epigrammes, comme un Carus, un Herodes, un Bacchara, un 2 Hermocrates, un Hippocrates; mais je crois que ce ſont des noms ſuppoſez, ſous leſquels il a raillé quelques Médecins de ſon temps Il nomme auſſi un Themison, mais on n'eſt pas ſûr que celui-ci fût Médecin, quoi que le nom qu'il lui donne ſoit le même que celui d'un Médecin fameux dont nous avons parlé ci-devant. Suidas & Athénée citent auſſi un Thémiſon, qui n'étoit point Médecin.

Sabinus, que l'on a compté ci-deſſus entre les Commentateurs d'Hippocrate, vivoit à peu près du temps des Médecins précedens, 3 ayant été précepteur de l'un des précepteurs de Galien.

Quintus doit auſſi être mis avec Sabinus. Il étoit le plus habile de tous les Médecins de ſon temps, à ce que dit 4 Galien; mais cela n'empêcha pas qu'on ne le chaſſât de Rome, parce, diſoit-on, qu'il tuoit tous ſes malades. Le même Galien ajoûte que le banniſſement de Quintus fut un effet de la calomnie, & de l'envie des autres Médecins. Il remarque ailleurs que Quintus n'avoit rien écrit, & il en rapporte quelques bons mots, comme on le verra dans le livre ſuivant. Quintus avoit été diſciple de Marinus, dont on a parlé au

1 *Part. 2. Liv. 2. Chap. 8.*
2 *Voyez ci-deſſus, Part. 2. Liv. 4. Sect. 2. Chap. 1.*
3 *Vide Galen. de Atra Bile, Cap. 4.*
4 *Lib. de Præcognit. ad Poſthumum, Cap. 1.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

au Chapitre premier. Il étoit, à ce que dit Galien, le plus habile de tous les Anatomiſtes. (*Vide Galen. de Lib. propriis, Cap* 2.)

Les Médecins, qui vivoient ſous *Nerva*, ſont compris avec les précedens, & avec ceux dont on parlera au Chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Des Médecins, qui ont vécu ſous les Empereurs Trajan, *&* Adrien.

1 PLine le jeune parle d'un Médecin, nommé POSTHUMIUS MARINUS, auquel il dit avoir obligation du rétabliſſement de ſa ſanté. En reconoiſſance, il prie Trajan de donner le droit de la Bourgeoiſe de Rome à quelques perſonnes, qui lui avoient été indiquées par ce Médecin. Nous avons parlé, dans le Chapitre premier, d'un *Marinus*, fameux Anatomiſte, qui pouvoit être le pere de celui-ci. Il n'y a rien du moins qui y répugne, pour le temps.

2 HARPOCRATE n'étoit pas proprement Médecin. Il étoit de ceux qu'on appelloit *Iatraliptæ*, *Médecins oignans*, dont on a parlé ci-deſſus. Il ſervoit en cette qualité le même Pline, qui lui obtint auſſi de Trajan la Bourgeoiſie d'Alexandrie, & celle de Rome. Quant à cet *Harpocrate Harpocras*, ou *Harpocration*, qui eſt cité par 3 Galien au ſujet de quelques compoſitions de médidamens, il doit être different du premier, puiſque Galien ne le cite qu'après Andromachus, qui vivoit, comme on l'a dit, ſous Neron.

MOSCHION, ATRYILATUS, TRYPHON, CLEOMENES, ZENON, CRATON, ZOPYRUS, PHILON, ATHENODORUS, NICIAS, GLAUCUS, ſont tous introduits par Plutarque, en ſes Sympoſiaques, & ailleurs, comme des Médecins ſes contemporains. Ils ont par conſéquent vécu ſous Trajan, & Adrien. On a parlé ci-devant de *Moſchion*, en particulier, auſſi bien que de *Philon*. On a auſſi parlé d'un autre *Tryphon*, d'un autre *Zenon*, d'un autre *Zopyrus*, & d'un autre *Nicias*.

PLUTARQUE lui-même eſt compté entre les Médecins, pour avoir écrit diverſes choſes, qui concernent la Médecine, dans ſes Sympoſiaques, dans ſon livre *de la Conſervation de la ſanté*, & ailleurs. Il paroît qu'il donnoit en quelque façon dans le ſens des Médecins de la Secte *Methodique*, qui fleuriſſoit de ſon temps, par la maniere, dont il parle des *purgatifs*, & des *vomitifs*, dans le
„ paſſage ſuivant. Les purgatifs & les vomitifs ſont de méchans remedes,
„ pour la plénitude. Il ne faut s'en ſervir que dans une grande néceſſité, au
„ lieu que la plûpart des hommes rempliſſent leur corps, pour le vuider en-
„ ſuite par des moyens extraordinaires, & ne le vuident par ces mêmes moyens,
„ que pour le remplir derechef, ſe trouvant également mal de la plénitude,
„ & de l'évacuation. Je dis que la plénitude les incommode, ou leur eſt à
„ charge, parce qu'elle les empêche de manger, comme ils ſouhaiteroient;
„ l'évacua-

1 *Lib.* 10. *Epiſt.* 6.
2 *Ibid. Epiſt.* 22. *&* 23.
3 *De Compoſ. Medicam. Local. Lib.* 3. *Cap.* 1. *Lib.* 9. *Cap.* 5. *& alibi.*

„ l'évacuation ne leur porte pas moins de préjudice, d'un autre côté, par- *Depuis*
„ ce qu'elle ne leur ſert que pour préparer un eſpace, pour ſatisfaire le *l'An xl.*
„ penchant qu'ils ont à ſe remplir de nouveau. Le mal qui leur arrive de *de J. C.*
„ cela eſt tout viſible ; car de quelque côté qu'on le prenne, il n'en re- *juſqu'à*
„ vient au corps que du trouble, & des douleurs. A l'égard du vomiſſe- *l'An. cxl.*
„ ment en particulier, il a cela de propre qu'il augmente l'inſatiabilité,
„ ou qu'il produit une faim enragée, qui ne fait pas moins de deſordres
„ qu'un torrent qui a été retenu. C'eſt un moyen pour attirer la nourri-
„ ture par force, & pour procurer, non pas un appetit ſemblable à celui
„ des perſonnes, qui ont beſoin de nourriture, mais une inflammation, qui
„ demande des médicamens, & des cataplâmes pour l'appaiſer. A la verité
„ cette même faim cauſe un plaiſir, qui ſe fait ſentir vivement, & qui dure
„ long-temps, en excitant à manger avec une eſpece de fureur ; mais elle eſt
„ ſuivie de l'extenſion, ou du gonflement des parties, qui contiennent la
„ nourriture, du déchirement des pores, & de l'empêchement de la reſpira-
„ tion. En cet état les évacuations naturelles ne ſuffiſent pas, elles ſe font
„ trop lentement à notre gré. Le corps regorge d'humeurs ſuperflues qu'il
„ faut promptement évacuer, comme la ſentine d'un navire, qui ſe remplit
„ d'eau, & dont on eſt contraint de jetter la charge, bien loin de la pouvoir
„ augmenter.

„ Et pour ce qui eſt des medicamens qui purgent par le bas, ils cauſent un
„ trouble qui détruit les entrailles, & y attirent plus d'humeurs ſuperflues
„ qu'ils n'en évacuent. S'il ſe trouvoit une ville de la Grece, qui fût trop
„ remplie de ſes propres habitans, ou de Grecs naturels, & que l'on y fît en-
„ core venir des Arabes & des Scythes, cela paroîtroit ridicule à tout le mon-
„ de. C'eſt pourtant la même erreur où tombent ceux qui, dans la penſée
„ de faire ſortir de leur corps des ſuperfluitez, qui s'y rencontrent naturelle-
„ ment, y font entrer des bayes Cnidiennes, de la Scammonée, & d'autres
„ drogues étrangeres, & nuiſibles, ou des fatras de compoſitions des Apo-
„ thicaires, toutes choſes qu'il faudroit plûtôt purger, ou purifier elles mê-
„ mes ; bien loin qu'elles puiſſent purger notre nature, ou nos humeurs.

„ Il vaut donc mieux rendre notre corps diſpoſé d'une telle maniere,
„ par un régime de vie reglé & moderé, & qu'il puiſſe aiſément ſe paſſer
„ d'un ſecours étranger, par rapport à la replétion & à l'évacuation. Que
„ s'il arrive quelquefois qu'une néceſſité preſſante requiere quelque choſe
„ d'extraordinaire, il faut ſe faire vomir ſans prendre des médicamens des
„ Apothicaires, & ſans y apporter beaucoup de façon. Il faut prendre gar-
„ de de ne pas cauſer trop de trouble, mais de faire ſeulement ſortir ce qui
„ fait la replétion ou l'indigeſtion ; en ſorte que ce qui eſt ſuperflu ſe vuide
„ ſans peine, & comme de ſoi-même. Car comme le linge que l'on nettoye,
„ ou que l'on blanchit avec du ſavon & des cendres, s'uſe plûtôt que celui
„ qu'on ne lave qu'avec de l'eau ; de même le vomiſſement, qui eſt procuré par
„ les médicamens de la Pharmacie, travaille davantage le corps, & en détruit
„ les parties. Enfin, ſi le ventre eſt reſſerré, il n'y a point de meilleur re-
„ mede pour le relâcher que de ſe nourrir de certaines choſes familieres, que
„ tout le monde conoit, & qui relâchent doucement. Ou ſi cela ne ſuffit

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

„ pas, il ne faut boire que de l'eau pendant plusieurs jours; il faut manger „ peu, ou prendre des lavemens plûtôt que des drogues ou des compositions „ qui troublent & détruisent le corps. Il faut éviter ces sortes de choses, & „ ne faire pas comme la plûtart du monde qui n'en use que pour se remplir „ derechef, & se donner par là un nouveau plaisir; à peu près comme les fem- „ mes débauchées se servent de remedes abortifs, pour recommencer ensuite „ leur mauvais train.

Plutarque avoit commenté l'un des livres de Nicander, qui est intitulé *Theriaca*, comme on l'apprend 1 d'Etienne de Byzance.

Lucien, 2 qui vivoit du temps de Plutarque, parle de trois Médecins ses contemporains, d'un ALEXANDRE, d'un ANTIGONUS, & d'un CALLIMORPHUS. Ce dernier s'étoit érigé en Historien, & il prétendoit même, à ce que dit Lucien, que c'est le propre des Médecins d'écrire l'Histoire, parce qu'Esculape leur patron se trouve fils d'Apollon, & qu'Apollon, qui est le chef des Muses, préside sur toutes les Sciences.

Je ne sai si l'on ne pourroit point mettre ici deux autres Médecins, dont il semble que 3 Galien parle comme de ses contemporains, ou de personnes qu'il avoit vuës. Le premier est 4 un ANTIOCHUS, que cet Auteur dit avoir vécu plus de quatre-vints ans dans une parfaite santé, par un effet du bon régime de vivre qu'il observoit. Le second est un 5 THEOPHILE qui eut une maladie fort particuliere. Pendant cette maladie il conoissoit tous ceux qu'il avoit conus auparavant; il disputoit avec beaucoup de présence d'esprit, & paroissoit d'ailleurs bien sensé à tous égards; si ce n'est en ce qu'il s'imaginoit qu'il y avoit dans un coin de sa chambre des joueurs de flûte, qui ne cessoient d'en jouer de jour & de nuit. Il croyoit effectivement les voir, les uns assis, les autres debout, qui lui rompoient la tête à force de jouer sans s'arrêter un moment, & il étoit toûjours à crier que l'on mît dehors ces importuns. Et ce qu'il y a encore de remarquable, c'est qu'étant guéri de cette maladie il se souvint de tout ce qu'il avoit dit & fait, & de l'ennui que lui causoient les prétendus joueurs de flûte.

RUFUS Ephésien, qui vivoit sous l'Empereur Trajan, est compté par Galien entre les plus habiles Médecins. Le même Auteur nous apprend que Rufus avoit écrit en vers sur *la matiere Médicinale*. Il avoit aussi fait un traité de *l'Atra bile*, & quelques autres qui sont citez par Suidas, mais que nous n'avons pas. Il ne nous reste des écrits de cet Auteur qu'un petit traité des noms Grecs des diverses parties du corps, & un autre des maladies des reins & de la vesie, avec un fragment où il est parlé des médicamens purgatifs. Le principal but que ce Médecin se proposoit dans le premier de ces ouvrages, c'étoit de donner une idée generale de l'Anatomie, & particulierement d'empêcher que ceux qui étudioient de son temps la Médecine, ne se trompassent en lisant les anciens Auteurs qui avoient nommé certaines parties du corps, les uns d'une maniere, les

1 In voce *Coropé.*
2 On croit qu'il a vécu depuis le Regne de Trajan, jusques après celui de Marc Aurele.
3 On verra dans le livre suivant, en quel temps Galien vivoit.
4 *Galen. de Tuenda Sanitate, Lib.* 5. *Cap.* 4.
5 *De Symptomat. Differentiis, Cap.* 3.

les autres d'une autre. Pour le reſte on recueille de ce que dit Rufus dans ce livre, que toutes les démonſtrations Anatomiques ſe faiſoient en ce temps-là ſur des bêtes. *Choiſiſſez*, dit-il, *un animal le plus ſemblable à l'homme qu'il ſe puiſſe. Vous n'y trouverez pas toutes les parties ſemblables en tout à celles de l'homme, mais elles auront du moins quelque rapport les unes avec les autres. Anciennement*, ajoûte-t-il, *on montroit l'Anatomie ſur des corps humains.* Nous ferons quelques reflexions ſur ce paſſage dans le Livre ſuivant, à l'occaſion de l'Anatomie de Galien. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

On recueille encore de ce même livre, que les *nerfs*, que l'on a appellé dans la ſuite *recurrens*, étoient alors tout nouvellement découverts. *Les Anciens*, dit Rufus, *appelloient les arteres du col* Carotides, *ou* Carotiques, *comme qui diroit* ſoporales, *ou* aſſoupiſſantes; *parce qu'ils croyoient que lors qu'on les preſſoit fortement, l'animal s'aſſoupiſſoit & perdoit la voix. Mais on a découvert dans notre ſiecle que cet accident ne vient pas de la compreſſion de ces arteres, mais de celle des nerfs qui ſont contigus aux mêmes arteres.*

Il ſemble auſſi que ce Médecin ait vu certains vaiſſeaux de la matrice, dont les Anatomiſtes précedens n'avoient point fait de mention. *Hérophile*, dit-il, *croyoit que les femmes n'ont point de paraſtates variqueux; mais nous avons trouvé, en examinant la matrice d'une bête, certains vaiſſeaux qui naiſſent des teſticules, & qui étant repliez de côté & d'autre, en forme de varices, vont aboutir par l'une de leurs extrémitez dans la cavité de la matrice. Il en ſort même une humeur gluante en les exprimant; & l'on croit que ce ſont certainement des vaiſſeaux ſéminaires de la ſorte de ceux que l'on appelle variqueux.* Rufus avoit remarqué auparavant, *que dans les hommes on trouve quatre vaiſſeaux ſpermatiques, deux variqueux, & deux glanduleux; & que l'extremité des premiers, qui tient aux teſticules, s'appelle du nom de paraſtates.* On parlera plus au long de ces parties dans l'Anatomie de Galien, que l'on trouvera dans le Livre ſuivant.

Le petit livre qui traite *des maladies des reins & de la veſſie*, ne contient rien de particulier. On aura dans la ſuite occaſion de parler des *purgatifs* dont il eſt fait mention dans le fragment de Rufus. Cet Auteur avoit auſſi fait quelques commentaires ſur Hippocrate.

On a parlé 1 ci-devant d'Hermogene. C'eſt ainſi que s'appelloit le Médecin qui montra à Adrien un petit endroit ſous la mammelle, où cet Empereur ſe bleſſa pour mourir promptement.

L'Empereur Adrien, dont nous venons de parler, favoriſoit beaucoup les ſciences. On a remarqué ci-deſſus, après Aurelius Victor, qu'il avoit établi des Colleges pour les gens de lettres. Le même Auteur dit 2 ailleurs qu'Adrien poſſedoit pluſieurs arts, entre leſquels il met *la Médecine*. Mais tout ſon ſavoir joint à celui de ſes Médecins, n'empêcha pas qu'une perte de ſang à laquelle il étoit ſujet, ne le jettât enfin dans une hydropiſie qui l'obligea à ſe tuer de la maniere qu'on l'a dit, ne voyant aucun moyen de pouvoir guérir de cette maladie. A l'égard de ſes Médecins, bien loin de s'en louër, il s'écria un peu

1 *Part. 2. Liv. 4. Sect. 2. Chap. 1. dans l'Article d'Archigene.*
2 *In Epitome.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

peu avant que de mourir, 1 *que le grand nombre des Médecins avoit tué le Roi.*

On peut mettre sous le regne d'Adrien, & déja sous celui de Trajan, les Maitres de Galien, NUMESIANUS, ÆLIANUS MECCIUS, PELOPS, STRATONICUS, SATYRUS, PHECIANUS, HERACLIANUS Galien dit 2 en quelque endroit, qu'il a été auditeur de *Numesianus*, quoi qu'il remarque 3 ailleurs, que ce Médecin avoit enseigné Pélops, duquel lui Galien avoit été le disciple. Le même Auteur parlant *d'Aelianus Meccius* dit 4 que c'est le plus vieux de tous ses Maitres. Il ajoûte que cet Ælianus, auquel il rend témoignage qu'il étoit habile homme, & d'ailleurs honéte autant qu'on le peut être, faisoit beaucoup de cas de la Thériaque. Il disoit que dans une peste, qui avoit ravagé l'Italie, & qui emportoit subitement beaucoup de monde, il avoit conseillé à plusieurs personnes d'user de Theriaque; ce qui avoit très-bien réussi, soit pour garantir de cette maladie, soit pour guérir ceux qui en étoient atteints. Le même Galien remarque 5 en un autre endroit, qu'Ælianus avoit bien écrit touchant *la dissection des muscles.*

6 *Pélops*, autre précepteur de Galien, avoit aussi écrit sur la même matiere. Il prenoit des langues de bœufs pour demontrer les muscles de la langue, faute de pouvoir le faire sur des cadavres humains. L'on a vu ci-dessus qu'Hippocrate cherchoit l'origine des veines dans la tête. 7 Pélops étoit de son sentiment à cet égard, & il regardoit le cerveau comme le lieu, d'où sortent non seulement les veines, mais généralement tous les vaisseaux qui se trouvent dans le corps.

8 *Stratonicus*, disciple de ce Sabinus, dont on a parlé au Chapitre précedent, avoit aussi enseigné Galien à Pergame. 9 Il croyoit que les mâles sont engendrez lors que la semence du mâle prévaut, & les femelles lors que la semence de la femelle est la plus forte. Galien est du même sentiment, mais il prétend que Stratonicus se trompoit faute d'entendre bien l'Anatomie, quand il ajoûtoit, qu'il y a une aussi grande difference entre les mâles & les femelles, par rapport aux veines & aux arteres, qu'il y en a par rapport aux parties genitales des deux sexes. Stratonicus étoit Sectateur d'Hippocrate aussi bien que son maitre.

Satyrus, *Phécianus*, & *Héraclianus* étoient aussi trois autres maitres de Galien. Le premier avoit été disciple de Quintus, dont on a parlé au Chapitre précedent. Il étoit Anatomiste, aussi bien que Phécianus & Héraclianus. Galien avoit pareillement appris quelque chose *d'Æschrion*, que l'on

1 *Xiphilinus in Adriano.* Ces paroles d'Adrien étoient une espece de proverbe. *Hinc illa infelicis monumenti inscriptio, Turbâ se Medicorum periisse*, dit Pline, qui vivoit avant Adrien. Il y a sur le même sujet un vers Grec de Ménandre.

2 *Anatomic. Administr. Lib.* 1. *Cap.* 1.

3 *In Lib. Hippocr. de Natura Humana, Comment.* 2.

4 *De Usu Theriacæ, in principio.* On doute que ce livre soit de Galien.

5 *De Musculor. Dissectione, in proœmio.*

6 *Ibidem.*

7 *De Hippocrat. & Platon. Decretis. Lib.* 6.

8 *Lib. de Atra bile, Cap.* 4.

9 *De Semine, Lib.* 2. *Cap.* 5.

l'on a compté ci-deſſus entre les Empiriques. On dira encore un mot des maîtres de Galien dans le premier Chapitre du Livre ſuivant. *Depuis l'An xl.*

On a parlé dans la ſeconde Partie de quelques Médecins, ſoit Empiriques, ſoit Méthodiques, qui ont vêcu ſous Trajan & ſous Adrien. *Lycus*, ou *Lupus*, de la Secte Empirique, qui eſt ſouvent cité par Galien, comme ayant écrit un peu avant lui, eſt de ce nombre. *Soranus* d'Epheſe, fameux Méthodique, & *Archigene*, de la Secte Elective, en ſont auſſi, & quelques autres de ces mêmes Sectes, ſans compter un *Dioſcoride*, & un *Artemidorus Capito*, leſquels on a mis ci-deſſus au rang des Commentateurs d'Hippocrate. *de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Galien étant né ſous l'Empire d'Adrien, on pourroit encore le placer ici, mais comme il n'avoit que quatre ou cinq ans lors que cet Empereur mourut, il ſera plus à propos de le mettre ſous les Empereurs qui ont ſuccedé à celui dont on vient de parler, & ſous leſquels il a écrit.

Saint Antiochus, qui ſouffrit le martyre ſous Adrien, étoit Médecin de profeſſion.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
TROISIEME PARTIE,
LIVRE TROISIEME,

Où l'on traite principalement de la Médecine de GALIEN, qui a écrit dans l'eſpace de temps qui s'eſt écoulé depuis l'an cxl. de J. C. juſques à l'An CC. ſous les Empereurs Antonin le Pieux, Marc Aurele, Lucius Verus, Commode, & Severe, & qui a paſſé pour avoir amené la Médecine à ſa perfection. On parle auſſi de quelques autres Médecins, qui ont vécu dans ce même temps.

CHAPITRE I.

Naiſſance de Galien; ſon éducation; ſes études; ſes voyages; ſa maniere d'écrire; ce qui lui eſt arrivé de plus remarquable dans l'exercice de ſa profeſſion; & quelques autres circonſtances concernant ſa vie, le temps de ſa mort, & ce qu'on a dit, ou pu dire, pour, & contre lui.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

1 GALIEN étoit de *Pergame*, ville de l'Aſie mineure, fameuſe à divers égard, & particulierement par ſon 2 Temple d'Eſculape. On peut juger du temps auquel il eſt né, ſur ce qu'il marque lui-même qu'il fut appellé, étant âgé de trente-huit ans, par Marc Aurele, & par Lucius Verus, qui étoient alors à Aquilée, & particulierement ſur ce qu'il ajoûte, qu'il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'il en partit pour Rome, avec ces Em-

pe-

1 On donne à Galien le prénom de *Claude* dans le titre de ſes livres; mais quand il ſe nomme lui-même, il ſe nomme ſimplement *Galien*. S'il avoit veritablement le prénom dont il s'agit, il l'avoit pris de la famille *Claudia*, à l'imitation de pluſieurs autres Grecs, qui avoient emprunté des noms de familles Romaines, ſelon l'uſage de ces temps là, comme on en a vu des exemples ci-devant.

2 *Voyez ci-deſſus, Part.* 1.

pereurs, dont le dernier mourut en chemin peu de jours après. Si l'on compte ces trente-huit ans en remontant depuis le temps auquel Verus mourut, qui revient à l'An CLXIX de J. C. il se trouvera que Galien est né vers l'An de J. C. CXXXI, environ la quinzième année du Regne *d'Adrien*. Voilà pour le temps de sa naissance. Il paroit d'ailleurs par ses écrits, qu'il a vécu sous les Empereurs *Antonin*, *Marc Aurele*, *Lucius Verus*, *Commode*, & *Sévere*. Quelques Auteurs le font vivre encore long-temps après, comme on le verra dans la suite. *Depuis l'An CXL. de J. C. jusques à l'An CC.*

Il nous apprend que son pere, qui s'appelloit *Nicon*, étoit fort honête homme, qu'il avoit beaucoup de bien, qu'il étoit savant dans les Belles Lettres, qu'il entendoit la Philosophie, l'Astronomie, la Géometrie, & même l'Architecture. Il ne nomme pas sa mere; il remarque seulement qu'elle étoit bonne ménagere, & d'une chasteté à toute épreuve, mais d'ailleurs de très-mauvaise humeur, jusques à mordre ses servantes, & à ne vivre pas mieux avec son mari que Xantippe ne vivoit avec Socrate. Le pere de Galien n'épargna rien pour son éducation. Il l'enseigna premierement lui-même; & dès qu'il fut un peu avancé il lui donna les meilleurs maitres de ce temps-là, soit pour les Belles Lettres, soit pour la Philosophie. Galien étudia premierement dans l'Ecole des *Stoïciens*. De là il passa dans celle des *Académiciens*, & ensuite dans celle des *Péripateticiens*, & des *Epicuriens*. 1 Les trois premieres de ces quatre Sectes de Philosophes furent assez de son goût, & il prit de chacune ce qu'il y trouva de meilleur; mais il n'en fut pas de même de la quatrième; il la rejetta entierement.

Après avoir pris de tels principes il embrassa la *Médecine*, qu'il n'avoit que dix-sept ans, y étant poussé par un songe qu'avoit fait son pere. A l'âge de dix-neuf ans, deux ans après la mort de son pere, il fût auditeur d'un disciple 2 d'Athénée, mais ce ne fut pas pour long-temps. Ce qui rebuta Galien, c'est que ce disciple d'Athénée faisoit gloire d'ignorer la Logique, bien loin de la croire nécessaire à un Médecin. Il eut ensuite divers autres maitres, dont il a été parlé au Livre précedent, un *Ælianus Meccius*, un *Numesianus*, un *Pelops*, un *Stratonicus*, un *Satyrus*, un *Phesianus*, un *Heraclianus*, un *Æschrion*. On a remarqué ci-dessus, que quelques-uns de ces Médecins avoient été disciples d'un *Quintus*, qui avoit passé pour le plus grand Médecin de son temps. Galien lui rend ce témoignage; & ce qu'il y a de plus particulier, dans l'attachement qu'il marque d'ailleurs pour Quintus, c'est que ce dernier semble avoir été dans des principes fort opposez à ceux de Galien. 3 *Quintus*, dit Galien lui-même, *disoit en raillant, que le froid, le chaud, le sec, & l'humide sont des noms, ou des qualitez, dont la conoissance appartient plûtôt aux Baigneux qu'aux Médecins; & qu'il falloit laisser l'examen de l'urine aux Peintres, ou aux Teinturiers.* Galien se récrie là-dessus, que cela seroit à peine pardonnable à un des Secta-

1 Il paroit sur tout s'être attaché à la Secte des Péripatéticiens dont Aristote a été le Chef, quoiqu'il le maltraite en quelques endroits, & qu'il veuille faire croire que ce Philosophe a tiré d'Hippocrate ce qu'il y a de meilleur dans sa Physique, comme on l'a vu dans la premiere Partie.

2 *Voyez ci-dessus, Part. 2. Liv. 4. Sect. 2. Chap. 2.*

3 *De Sanitat. Tuend. Lib. 4. Cap. 13.*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

Sectateurs de 1 Thessalus, bien loin qu'on pût le souffrir à un Médecin du rang de Quintus. Mais si Galien le censuroit à cet égard, il ne laissoit pas d'ailleurs de le considerer beaucoup, particulierement pour son exactitude dans l'Anatomie; n'ayant point, à ce qu'il dit, perdu d'occasion de voir ceux qui avoient été auditeurs de Quintus, parce que celui-ci n'avoit point laissé d'écrits. Galien lui attribue un bon mot, au sujet des drogues qui entrent dans la Thériaque. Quintus disoit, que ceux qui faute d'avoir de veritable *cinnamome*, mettent dans la composition de la Thériaque le double de *Casia*, font la même chose, que si quelcun, manquant de vin de Falerne, beuvoit le double de quelque méchant vin frelaté, ou manquant de bon pain, mangeoit le double de pain de son.

Galien voyagea beaucoup dans sa jeunesse, tant pour profiter de la conversation, & des préceptes des plus habiles Médecins de son temps, que pour s'instruire de plusieurs particularitez qui regardent les drogues qui se tirent de divers pays. Il demeura quelques années à *Alexandrie*, capitale de l'Egypte où fleurissoient encore toutes les Sciences. Il fut dans la *Cilicie*, dans la *Palestine*, en *Créte*, en *Cypre*, & ailleurs. Il fit entr'autres deux voyages en l'Isle de *Lemnos*, pour voir ce que c'étoit que la *terre Lemnienne*, dont on parloit comme d'un médicament considerable. Il alla encore dans la *Syrie creuse* pour examiner *l'Opobalsamum*, ou le *Baume*. A l'âge de vint-huit ans il revint d'Alexandrie à Pergame; & il avoit déja assez profité dans la Médecine pour avoir acquis une conoissance particuliere des *blessures des nerfs*, & une méthode de les traiter qu'on n'avoit point pratiquée auparavant. Il en fit, à ce qu'il dit, l'expérience sur les Gladiateurs que le Pontife de Pergame avoit remis à ses soins pour les faire penser; & il les traita avec tant de succès qu'il n'en mourut pas un de playes de cette nature On voit par cet exemple, & par divers autres, que Galien entendoit aussi bien la Chirurgie que la Médecine.

2 Au bout de quatre ans il quitta sa patrie, à cause d'une sédition que l'on y avoit ému, & il en partit pour Rome âgé de trente-deux ans, comme il le dit lui-même. Il voulut ensuite s'établir dans cette grande ville, 3 mais l'envie des Médecins qu'il y trouva, l'en fit sortir au bout de quelques années, comme on le verra ci-après. Néanmoins il ne laissa pas, pendant le temps qu'il y demeura, de se faire conoître à diverses personnes considérables par leur savoir, ou par leur rang. Il eut des habitudes avec un *Eudeme*, Philosophe Péripaticien de grande réputation. Il le guérit même d'une fiévre, qui de quarte étoit devenue triple quarte, par un mauvais usage que ce Philosophe avoit fait de la Thériaque Ce qu'il y eut encore de particulier à cet égard, c'est que Galien guérit son malade avec le même médicament qui auparavant lui avoit fait du mal, & qu'il prédit quel seroit l'accès qui manqueroit le premier, & le temps de l'entier rétablissement d'Eudeme. On remarquera, à l'occasion de ce prognostique, que norte Auteur se vantoit de conoître dès la premiere visite qu'il faisoit, ou dès le premier accès d'une fiévre, quelle sorte de fiévre on devoit

1 *Voyez ci-dessus, Part. 2. Liv. 4. Sect. 2. Chap. 2.*
2 *In Lib. Hippocr. de Fracturis, dum de humeri prolapsione.*
3 *Lib. de Præcognitione.*

devoit avoir, ou tierce, ou quarte, ou quotidienne. Il fut dans l'eſtime de *Sergius Paulus*, Préteur, de *Barbarus*, Oncle de l'Empereur Lucius, de *Severus* qui étoit alors Conſul, & qui fut depuis Empereur, & de *Boëthus*, homme Conſulaire, en preſence deſquels il eut occaſion de faire des diſſections, & particulierement de démontrer les organes de la reſpiration, & de la voix. Sa réputation s'augmenta encore par l'heureux ſuccès qu'il eut dans la cure d'une maladie de la femme de Boëthus, qui lui fit pour cela, un préſent de quatre cens pieces d'or. Nous avons vu ci-deſſus qu'Hippocrate & Eraſiſtrate avoient découvert par une adreſſe particuliere de leur art, que deux Princes, qui étoient regardez comme malades d'une fiévre lente, n'avoient point d'autre mal que celui que leur cauſoit l'amour. Galien, pour ne rien devoir de côté-là, à ces grands Médecins, ſe vante auſſi d'avoir conu, pendant qu'il étoit à Rome, qu'une femme, vers laquelle il fut appellé, & que l'on croyoit dangereuſement malade, n'avoit point d'autre maladie ſi ce n'eſt qu'elle étoit éperdument amoureuſe d'un baladin.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

Toutes ces marques que notre Auteur donnoit de ſa pénétration, & de ſon habileté dans la Médecine, & l'entrée qu'il avoit chez les Grands, ne firent que lui attirer plus d'ennemis parmi les Médecins, enſorte qu'il fut contraint de 1 quitter Rome, après y avoir ſéjourné environ quatre, ou cinq ans, & de retourner dans ſa patrie, étant pour lors âgé de trente-ſept ans. Il dit 2 ailleurs que ce fut la 3 peſte qui l'obligea à ſe retirer, & apparemment ces deux cauſes y purent également contribuer. 4 Mais il n'eut pas long-temps demeure à Pergame que les Empereurs Marc Aurele, & Lucius Verus, qui avoient ouï parler de lui, & qui étoient alors à Aquilée, lui manderent de s'y rendre. Il n'y fut pas plûtôt arrivé, que la peſte, qui avoit commencé auparavant, y fit de plus grands ravages que jamais, ce qui obligea les Empereurs à reprendre au plus vîte le chemin de Rome accompagnez de peu de monde. Lucius mourut en ce voyage; & ſon corps fut porté à Rome. Galien s'y rendit enſuite avec bien de la peine; & peu de temps apres l'Empereur voulut le mener avec lui en Allemagne; mais il s'en excuſa, alleguant qu'Eſculape, pour qui il avoit une dévotion particuliere depuis que ce Dieu l'avoit garanti d'un apoſteme mortel, l'avoit averti en ſonge de ne point partir de Rome. Il y demeura donc pendant l'abſence de Marc Aurele, & y écrivit divers livres, entr'autres celui *de l'Uſage des parties du corps*. Mais, comme il ſe défioit des Médecins de cette ville, il ſe tenoit le plus ſouvent à la campagne dans un lieu où *Commode*, fils de l'Empereur, faiſoit ſon ſéjour, ſous la conduite d'un nommé *Pitholaus*, à qui l'Empereur avoit donné ordre d'appeller Galien, ſi ce jeune

1 *Lib. de Præcognitione.* Il dit que les Médecins de Rome l'appelloient *Grammairien*, *Dialecticien*, ou *Médecin raiſonneur*, λογίατρος, *diſeur*, & *faiſeur de miracles*; par où ils vouloient ſans doute lui reprocher qu'il étoit plus ſavant en théorie qu'en pratique, & que d'ailleurs il ne ceſſoit de ſe vanter.

2 *De Libris propriis*, *Cap.* 1.

3 On apprend d'ailleurs que cette maladie faiſoit en ce temps-là de grands ravages dans toute l'Italie, même dans les Provinces de l'Empire Romain, en ſorte que les Soldats périſſoient en grand nombre dans les armées. *Voyez Eutrope*, *Liv.* 8. *& Jul. Capitolin dans la Vie de M. Aurel.*

4 *De Lib. propriis*, *& de Præcognitione.*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

jeune Prince venoit à être malade. 1 En effet, Galien eut occasion de le traiter d'une fiévre qui paroissoit d'abord assez forte, & il eut le bonheur de le guérir, ce qui obligea *Faustine*, mere de Commode, à dire que Galien faisoit voir ce qu'il étoit par ses œuvres, au lieu que les autres Médecins ne payoient que de paroles. Galien guérit aussi *Sextus*, autre fils de l'Empereur, & prédit même quel seroit le succès de sa maladie, contre le sentiment de tous ses Collegues.

On ne sait pas certainement combien de temps Galien demeura cette seconde fois à Rome, ni même, à mon avis, s'il y demeura toûjours, ou s'il repassa en Asie. Voici ce que l'on tire de ses écrits. Il paroît premierement, qu'il se tint à Rome pendant l'absence de Marc Aurele, qui fut d'environ quatre ans, & qu'ayant attendu le retour de cet Empereur, il y séjourna encore après ce temps-là. Il dit 2 en un endroit que Marc Aurele, ayant demeuré à son expédition d'Allemagne plus long-temps qu'on ne l'avoit cru, lui Galien composa pendant cet intervalle plusieurs livres concernant la Philosophie, & la Médecine; & il ajoûte qu'il donna à lire ces livres à quelques-uns de ses amis *après le retour de l'Empereur*. Il rapporte encore 3 un peu plus bas un fait qui ne permet pas de douter qu'il n'ait séjourné à Rome depuis ce temps-là. „ Marc Aurele, *dit-il*, ayant été tout d'un coup attaqué dans la nuit de tran-
„ chées de ventre, & d'un grand dévoyement qui lui donna de la fiévre, quoi
„ que ce même jour il eût pris une dose de hiera picra, & une autre de
„ thériaque, ses Médecins, *qui l'avoient suivi à l'armée*, lui ordonnerent de se
„ tenir en repos, & ne lui donnerent dans l'espace de neuf heures qu'un peu
„ de bouillon. Ces mêmes Médecins étant ensuite retournez chez l'Em-
„ pereur, où je me rencontrai avec eux, jugerent à son pouls qu'il entroit dans
„ un accès de fiévre, mais je demeurai sans dire mot, & même sans tâter le
„ pouls à mon tour. Cela obligea l'Empereur à me demander, en se tour-
„ nant de mon côté, pourquoi je ne m'approchois pas; à quoi je répondis,
„ que ses Médecins lui ayant déja tâté le pouls par deux fois, je me tenois à
„ ce qu'ils en avoient fait, ne doutant pas qu'ils ne jugeassent mieux que moi
„ de l'état de son pouls. Mais ce Prince n'ayant pas laissé de me présenter
„ son bras, alors je lui tâtai le pous, & l'ayant examiné avec beaucoup d'at-
„ tention, je soutins qu'il ne s'agissoit de rien moins que d'une entrée d'accès,
„ mais que son estomac étant chargé de quelque nourriture qui ne s'étoit pas
„ digerée, c'est ce qui causoit la fiévre. Ce que je dis persuada si bien Marc
„ Aurele, qu'il s'écria tout-haut, c'est cela même, vous avez très-bien ren-
„ contré, je sens que j'ai l'estomac chargé, & redit par trois fois ces mêmes
„ paroles. Il me demanda ensuite ce qu'il y avoit à faire pour le soulager. Si
„ c'étoit quelqu'autre personne, répondis-je, qui fût dans l'état où est l'Em-
„ pereur, je lui donnerois un peu de poivre dans du vin, comme je l'ai sou-
„ vent pratiqué en semblables occasions; mais comme l'on n'a accoûtumé de
„ donner aux Rois que des remedes fort doux, il suffira d'appliquer sur l'orifice
„ de

1 Il n'est pas bien certain si Galien fit cette cure pendant l'absence de l'Empereur, ou après son retour, mais cela n'est pas fort important.

2 *De Præcognitione*, *Cap.* 9.

3 *Ibidem*, *Cap.* 11.

„ de l'eſtomac de l'Empereur de la laine trempée dans de l'huile de nard bien
„ chaude. Marc Aurele, *continue Galien*, ne laiſſa pas de faire l'un & l'autre
„ de ces remedes, & s'adreſſant enſuite à Pitholaus, Gouverneur de ſon fils,
„ nous n'avons, dit-il, en parlant de moi, qu'un Médecin, c'eſt le ſeul ho-
„ nête homme que nous ayions.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

On apprend encore 1 ailleurs de Galien, que Marc Aurele, lui ayant écrit, pendant le voyage dont on a parlé, de lui préparer de la Thériaque de la maniere qu'il avoit vu que *Demetrius*, 2 ſon premier Médecin, la lui préparoit, il s'acquitta de cette commiſſion, en ſorte que l'Empereur étant de retour en fut fort content. Marc Aurele conoiſſoit très-bien cette compoſition, parce, dit Galien, qu'il s'étoit accoûtumé à en prendre tous les jours, pour ſe garantir des poiſons; & il trouva ſi bonne celle que Galien lui fit, qu'il en voulut prendre preſque auſſi-tôt qu'elle fut achevée, quoi qu'on la garde ordinairement quelque temps avant que d'en uſer, afin que la qualité aſſoupiſſante que l'*opium* lui donne quand elle eſt fraiche, ſe diminue.

Notre Auteur ajoûte, 3 dans le livre que l'on vient de citer, qu'il avoit auſſi compoſé de la Thériaque, pour l'Empereur *Severe*; & il remarque au même endroit, que cette Thériaque ne fut pas ſi bonne, que celle qu'il avoit fait autrefois pour Marc Aurele; parce que Commode, qui avoit ſuccedé à ce dernier, n'avoit pas eu le ſoin de faire venir de bonnes drogues, & entr'autres du *cinnamome*, qui eſt une des principales. Ce fait étant véritable, il s'enſuit de deux choſes l'une, ou que Galien étoit retourné à Rome du temps de Severe, après avoir fait quelque temps auparavant un voyage en ſa patrie, où il pouvoit avoir demeuré quelques années, ou qu'il n'avoit point quitté Rome, depuis qu'il y avoit été la ſeconde fois, ce qui eſt le plus vraiſemblable. On n'en peut pas même douter ſur ce que dit Suidas, *que Galien a demeuré à Rome ſous les Empereurs Marc Aurele, Commode, & Pertinax.* Il eſt vrai que Suidas, ne parle point de Severe; mais comme Pertinax & Didius Julianus, qui regnerent entre Commode & Severe, ne tinrent l'Empire entr'eux deux que huit ou neuf mois, il y a de l'apparence que ſi Galien étoit à Rome du temps de Pertinax, il pouvoit encore y être dans les premieres années du regne de Severe, quoi que Suidas ne le marque pas. On ne voit point, d'ailleurs, que Galien diſe qu'il ait été plus de deux fois de Pergame à Rome. Il avoit fait, 4 comme on l'apprend de lui même, le premier voyage par mer; & il fit le ſecond par terre, traverſant la Thrace, & la Macédoine, qui eſt le chemin qu'il falloit qu'il tînt, pour venir joindre les Empereurs à Aquilée, comme on l'a vu ci-deſſus. Quelques Auteurs qui ont écrit la vie de Galien, diſent qu'il s'en retourna de Rome à Pergame, à l'âge de trente-ſept, ou tout au plus, de quarante ans, & qu'il n'en ſortit pas depuis. D'autres prétendent qu'il ne revint dans ſa patrie qu'étant accablé de vieilleſſe. Ce que diſent les premiers

1 *De Antidotis, Lib.* 1.
2 *Voyez ci-deſſus, Part.* 3. *Liv.* 2. *Chap.* 1.
3 *Cap.* 13.
4 *De Simpl. Medic. Facult. Lib.* 9. *dum de terra Lemnia.*

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

premiers eſt contraire aux [1] faits que nous avons poſez ci-devant; mais ce qu'aſſurent les derniers pourroit être veritable, quoi qu'ils n'en apportent point de preuves que je ſache; non plus que ceux qui prétendent qu'il mourut dans la *Paleſtine*, comme on le verra à la fin de ce Chapitre.

Suidas dit que Galien vécut ſoixante-dix ans. S'il eſt vrai qu'il fut né vers la quinzième année du Regne d'Adrien, comme nous l'avons ſuppoſé, il ſeroit mort, au compte de Suidas, dans la neuvième année de l'Empire de Severe, qui eſt la premiere du troiſième ſiecle de Jeſus-Chriſt. Il auroit vécu un peu plus long-temps, ou un peu plus tard, s'il eſt venu juſques au Regne de *Caracalla*, comme le veut Tzetzes; mais il ne ſeroit pas allé auſſi avant que le prétendent ceux de qui Cælius Rhodiginus a pris ce qu'il dit, *que Galien à vécu cent quarante ans.* Ceci eſt viſiblement outré, auſſi bien que ce qui eſt ajoûté, *que Galien vint à cette extreme vieilleſſe ſans avoir eu aucune maladie.* La raiſon que l'on en rend, c'eſt *que ce Médecin avoit obſervé un régime ſi exact qu'il n'avoit jamais, ni trop mangé, ni trop bu, ni goûté d'aucune choſe crue; ce qui lui procura, non ſeulement une ſanté continuelle, mais lui rendit de plus l'haleine ſi douce qu'il ſembloit ne reſpirer que le baume, & les aromates.* Il eſt vrai que Galien dit lui même en quelque endroit, qu'en ſe nourriſſant de viandes qui ſe cuiſent aiſément, & également, & en prenant un exercice égal, il avoit trouvé le moyen de vivre en ſanté pendant pluſieurs années. Il dit encore ailleurs qu'après avoir atteint l'âge de vint-huit ans, comme il poſſedoit, alors l'art de conſerver la ſanté, & qu'il ſuivoit les regles de ce même art, il avoit été exempt de maladies, à la reſerve de quelque fiévre *éphemere*, (c'eſt à dire, *d'un jour*) qui lui étoit venue, pour avoir trop étudié, ou trop fatigué. Mais il avouë qu'il avoit eu auparavant pluſieurs maladies, & entr'autres un apoſteme, ou une tumeur, dont on a parlé ci-devant, de laquelle il diſoit avoir été guéri par le ſecours d'Eſculape. Voici comme la choſe ſe paſſa. Ayant, dit il, une douleur fixe, à l'endroit où le diaphragme eſt attaché au foye, il ſongea qu'Eſculape lui conſeilloit de ſe faire ouvrir l'àrtere, qui eſt entre le pouce, & le ſecond doigt de la main droite, ce qu'il fit, & s'en trouva très-bien. Galien parle encore d'une colique qu'il avoit euë, & dont il ſe délivra par un lavement, où il entroit de l'huile, & de la décoction de rue. Il dit auſſi, qu'avant qu'il eût atteint l'âge de vint-huit ans, il avoit preſque toutes les années quelque maladie; mais qu'il en fut exempt dans la ſuite, en s'abſtenant des fruits d'été, & en ne mangeant de tous les fruits, que des figues, & des raiſins.

Nous avons vu ci-devant que Galien avoit eu une très-bonne éducation, & qu'il

[1] On peut ajoûter à ce que nous avons dit ci-deſſus, ce que Galien dit lui-même dans ſa *Méthode de traiter les maladies*, en parlant d'une certaine operation de Chirurgie. *J'aurois*, dit-il, *eſſayé de faire cette operation ſi j'étois demeuré en Aſie, mais ayant fait ma demeure à Rome, je me ſuis pour l'ordinaire conduit ſelon la coûtume, que l'on a en cette ville, qui eſt que l'on laiſſe faire les operations de Chirurgie, à ceux que l'on appelle Chirurgiens.* Il ſemble que l'on recueille de ce paſſage, que Galien étoit à Rome lorſque écrivoit ſa *Méthode*. Or on ſait qu'il a compoſé ce livre étant déja avancé en âge. *Vide Method. Medend. Lib. 6. Cap. ultimo ſub finem.* On pourroit dire qu'encore que Galien fit ſon ſéjour ordinaire à Rome, & qu'il y fût établi, cela n'empêche pas qu'il n'ait pu faire de temps en temps quelque voyage à Pergame. Cela peut être, mais il ne l'a pas dit, & je ne ſache pas qu'aucun ancien Auteur en ait parlé.

qu'il avoit lui-même travaillé à s'inſtruire dans les Belles Lettres, dans la Philoſophie, & dans la Médecine, avec beaucoup de ſoin. Comme il avoit avec cela du naturel, il réuſſit très-bien, & devint grand Médecin, & grand Philoſophe. Il avoit d'ailleurs beaucoup de facilité à s'énoncer, & une éloquence ſans affectation; mais comme ſon ſtile eſt extremement diffus & étendu, à la maniere de celui des Aſiatiques, cela fait qu'on a quelquefois de la peine à le ſuivre, ou qu'il eſt obſcur en divers endroits Le grand nombre de livres, que nous avons de lui, ſans parler de ceux qui ſe ſont perdus, fait bien voir qu'il ne lui coûtoit guére d'écrire. Suidas dit que Galien avoit écrit non ſeulement ſur la Médecine, & ſur la Philoſophie, mais encore ſur la Géométrie, & même ſur la Grammaire. L'on comptoit plus de cinq cens livres de ſa façon, concernant la Médecine ſeule, & environ la moitié autant concernant les autres ſciences. Il a fait lui-même deux livres, pour faire l'énumeration de ſes livres, & pour marquer, à l'égard de quelques-uns, le lieu & le temps, où ils ont été compoſez, l'occaſion qu'il a euë de les écrire, & l'ordre que l'on doit tenir en les liſant. Nous apprenons encore de lui qu'une partie de ſes livres étoit déja perdue de ſon temps, par 1 un incendie qui conſuma le Temple de la Paix à Rome, où ces mêmes livres étoient. *Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.*

Galien a été anciennement dans une très-grande eſtime, & les modernes n'en ont pas moins fait de cas. Athénée, qui étoit préciſément ſont contemporain, marque la conſideration qu'il avoit pour lui, en l'introduiſant dans ſon *Feſtin des Philoſophes*, comme l'un des conviez à ce feſtin, & il ne lui rend pas ſeulement témoignage 2 ſur le grand nombre de ſes écrits, il ajoûte que Galien, ne le cede à perſonne 3 pour l'élocution, ou pour la clarté. 4 Euſebe, qui a vécu environ cent après lui, dit que la veneration que l'on avoit pour ce Médecin, étoit allée ſi avant que pluſieurs le regardoient comme un Dieu, & lui rendoient même un culte religieux. Trallian lui donne le titre de *très-divin*. Oribaſe, qui a ſuivi de près Euſebe, & qui étoit lui-même Médecin, témoigne l'eſtime qu'il avoit pour Galien, par les extraits qu'il a faits de ſes ouvrages, & par les louanges qu'il lui donne. Aëtius & Paul Eginete ont pareillement copié Galien, particulierement le dernier, & Etienne Athénien a commenté un de ſes livres. Avicenne, Averroës, & les autres Médecins Arabes, qui ont tiré du même Galien ce qu'ils ont de meilleur, font encore en divers endroits ſon éloge. Je laiſſe à part les témoignages avantageux des modernes, c'eſt à dire, de ceux qui ont écrit depuis un ſiecle ou deux, & le grand nombre de ſes Commentateurs, parce que c'eſt une choſe trop conue. Ce n'eſt pas que Galien n'ait eu de ſon temps un grand parti à combattre, & que ces derniers ſiecles ne lui ayent ſuſcité de puiſſans adverſaires. La Médecine d'Hippocrate, qu'il entreprit de rétablir, comme on le verra dans la ſuite, ne triompha pas apparemment de la Secte Méthodique, ni des autres, d'abord que notre Auteur

1 *Voyez ci-deſſus, Part. 3. Liv. 2. Chap. 1.*

2 Ce n'eſt pas Athénée lui-même qui parle, c'eſt l'Auteur de l'argument, qui eſt au devant de ſes livres; mais cet Auteur, qui a fait un extrait des livres d'Athénée, eſt aſſez ancien. *Voyez Caſaubon ſur Athénée.*

3 Κατὰ τὴν ἑρμηνείαν. Voyez ce que l'on a remarqué ci-deſſus touchant ſon ſtile.

4 *Hiſtor. Eccleſiaſt. Lib. 5. Cap. ultimo.*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

Auteur se fut déclaré contr'elles. La Secte Méthodique, en particulier, se soutint encore quelques siecles après lui, & ne fut pas tellement abandonnée qu'elle ne 1 fournît fort long-temps après des Médecins aux Empereurs. Mais quoi qu'il en soit, elle s'est éteinte peu à peu, & quelques efforts que les Modernes ayent faits, le parti de Galien est encore fort nombreux aujourd'hui.

Ce n'est pas ici le lieu de rapporter ce que l'on a dit contre le systeme de ce Médecin, cela viendra en son temps; mais après avoir étalé ses belles qualitez, & après avoir vu ce qui est à son avantage, il faut nécessairement faire remarquer un défaut considerable qu'il avoit. Il se donne lui-même des éloges, & se vante à tout coup dans ses écrits, à mesure qu'il rabaisse les autres Médecins, qui ne sont pas de son sentiment, & qu'il les refute avec beaucoup d'aigreur. Nous avons vû ci-dessus une preuve convainquante de la bonne opinion, qu'il avoit de lui-même, & du peu de difficulté qu'il faisoit de se louër, dans le recit qu'il fait de ce qui lui arriva au sujet de la maladie de Marc Aurel. Tout le livre d'où cela est tiré, est plein de contes de cette façon. On n'y trouve que des louanges de Galien, débitées par lui-même, des traits extrémement picquans contre les Médecins de Rome, & des marques du grand mépris qu'il avoit pour eux. Je veux qu'il y eût de mal-honêtes gens entre ces Médecins, qui méritoient d'être traitez de cette maniere, mais il y a de l'apparence qu'ils n'étoient pas tous de ce caractere; cependant Galien n'en excepte aucun. Les termes injurieux qu'il employe en d'autres endroits contre les Méthodiques, qu'il appelle *les ânes de Thessalus*, passent les bornes d'une dispute honête. Il garde un peu plus de ménagement, pour Erasistrate, pour Asclépiade, & pour quelques autres Médecins, plus anciens que ceux dont on vient de parler, mais parmi les louanges qu'il leur donne, il lui échappe quelquefois de les redresser avec assez de hauteur.

Il est sur tout insupportable lorsqu'il se vante 2 d'avoir fait dans la Médecine quelque chose d'approchant de ce que *Trajan* avoit fait dans l'Empire Romain. *Personne*, dit-il, *n'a donné avant moi la vraye méthode de traiter les maladies. A la verité Hippocrate a deja montré ce même chemin; mais comme il est le premier qui l'a découvert, il n'a pu aller aussi avant qu'il auroit été à souhaiter. Il n'a pas gardé un bon ordre, il n'a pas appuyé sur quelques indications fort importantes, il n'a pas fait toutes les distinctions nécessaires; il est souvent obscur, à la maniere des Anciens, pour vouloir être court, il ne dit que peu de chose sur les maladies compliquées. En un mot, il a commencé où il falloit qu'un autre achevât, il a ouvert le chemin, il faut le rendre aisé. On voyoit autrefois des chemins qui étoient pleins de boue, ou de pierres, ou tout hérissez d'épines, & tout couverts de bois. Il y en avoit d'autres dont la montée étoit trop rude, & la descente trop rapide, ou qui étoient impraticables à cause des bêtes farouches, ou à cause des eaux, & des rivieres qui les coupoient, ou enfin trop longs, & trop difficiles. Tels étoient tous les chemins d'Italie avant que Trajan les rétablît; avant qu'il eût fait paver ceux qui étoient boueux, & pleins d'eau, ou avant qu'il y eût fait des chaussées; avant qu'il eût jetté des ponts sur les rivieres, qu'il eût abbrege les chemins, qui étoient trop longs; qu'il eût fait faire*

1 *Voyez ci-dessus, Part. 2. Liv. 4. Sect. 1. sur la fin, & Part. 3. Liv. 2. Chap. 1.*
2 *Method. Medendi, Lib. 9. Cap. 8.*

faire de nouveaux ſentiers le long des montagnes, pour en rendre la montée, & la deſcente plus inſenſibles, qu'il eût donné le paſſage dans des lieux habitez, pour éviter les deſerts, qu'il eût enfin rendu praticables, par tous les moyens que l'on peut imaginer, des chemins qui ne l'étoient point auparavant. Que conclurre de tout ce diſcours de Galien, ſi ce n'eſt qu'il veut que l'on ſache qu'il eſt le plus grand des Médecins, comme Trajan a été l'un des plus grands Empereurs? Quand cela ſeroit veritable, Galien devoit le laiſſer dire aux autres. Mais ce qu'il y a de plus particulier, il veut que l'on croye, quoi qu'il ſe vante de cette maniere, qu'il eſt ennemi juré des louanges 1 *Je n'ai*, dit-il, en parlant à ſes diſciples, ou à ſes amis, *jamais fait cas de la réputation, que je pouvois acquerir dans le monde; je n'ai aimé que la ſcience, & la verité. C'eſt pour cela que je n'ai jamais voulu mettre mon nom au devant de mes livres. Je vous ai même défendu de me donner publiquement des éloges outrez, comme vous avez accoûtumé de le faire.* Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An ce.

On pourroit encore reprocher à Galien, qu'il étoit *ſuperſtitieux*. Nous avons vu dans ce Chapitre, qu'il s'étoit fait ouvrir une artere dans une maladie, enſuite d'un ſonge qu'il avoit fait. Il dit au même endroit qu'il avoit fait par deux fois des ſonges de cette nature; & il remarque 2 ailleurs, qu'ayant conſeillé à un homme qui avoit la langue fort enflée, de ſe purger, & de tenir ſur la langue quelque choſe de reffraichiſſant, il remarque, dis-je, que cet homme, ayant été purgé, eut cette même nuit un ſonge, par lequel il lui fut ordonné de ſe gargariſer avec 3 du ſuc de laitues, ce qui réuſſit très-bien. Cela paroit aujourd'hui fort ſuperſtitieux; mais la religion de Galien, & particulierement le préjugé qu'il avoit en faveur d'Aſculape, *le Dieu de ſa patrie*, comme il l'appele lui-même, autoriſoit alors cette eſpece de ſuperſtition; car on prétendoit 4 que c'étoit Eſculape, qui envoyoit des ſonges aux malades. Il faut ajoûter que ſi Galien étoit un peu trop crédule à l'égard des ſonges, il ne l'étoit point du tout par rapport à divers remedes, qui étoient l'effet d'une autre ſorte de ſuperſtition. Il ne donnoit point dans toutes les bagatelles, qu'avoient écrites 5 un *Pamphile*; 6 un *Xénecrate*, & quelques autres, concernant certaines plantes ſacrées, ou certains médicamens imaginaires, & prétendus magiques. Il eſt vrai que Trallian lui attribue d'avoir changé de ſentiment à cet égard, dans ſa vieilleſſe. *Le très-divin Galien*, dit-il, *qui avoit cru qu'il n'y a point d'enchantemens, a été convaincu par le temps, & par l'expérience, qu'ils ont beaucoup de force. Ecoutez ce qu'il en dit lui-même dans ſon livre intitulé* de la Maniere de traiter les maladies, ſelon Homere, *quelques uns croyent que les enchantemens, ou les charmes, ſont des fables de vieilles, & j'ai été moi-même fort longtemps dans ce ſentiment; mais ce que j'ai vu clairement ſur ce ſujet, m'a enfin perſuadé qu'ils ſont au contraire d'un grand effet. J'en ai fait très-utilement des expériences*

1 *Ibid. Lib.* 7. *in principio.*

2 *Ibidem, Lib.* 14. *Cap.* 8.

3 Il n'y a pas de quoi être ſurpris, que le Dieu eût indiqué un remede de la nature de celui que Galien avoit conſeillé. Le malade qui avoit dans la tête le remede raffraichiſſant, dont on lui avoit parlé pendant le jour, pouvoit aiſément ſonger en dormant, que le ſuc de laitues ſeroit ſon affaire, & ſonger en même temps qu'Eſculape lui diſoit de ſe ſervir de ce ſuc. Il n'étoit pas raiſonnable que le malade fût moins credule que le Medecin, qui avoit tant de foi pour Eſculape.

4 *Voyez ci deſſus, Part.* 1.

5 *Voyez Part.* 1. *Liv.* 1. *Chap.* 5.

6 *Voyez Part.* 3. *Liv.* 2. *Chap.* 1.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An 66.

ſur des perſonnes, qui avoient été bleſſées par des ſcorpions, & j'ai vu d'ailleurs que des os arrêtez dans le goſier ont été d'abord rendus, par la force de quelques paroles, &c. Voilà ce que dit Trallian; mais on peut douter que le livre qu'il cite, & que nous n'avons plus aujourd'hui, fût veritablement de Galien.

Le même Galien, parlant en quelque endroit de la Secte *Méthodique*, & de quelques autres Sectes de Médecins, dit que ceux qui les avoient embraſſées étoient auſſi opiniâtrément attachez à ces Sectes, que les diſciples de *Moïſe*, & de *Chriſt* l'étoient aux leurs. On a voulu inférer de là qu'il étoit ennemi des Juifs, & des Chrétiens, mais la conſéquence n'eſt pas juſte. Galien, qui avoit été élevé dans le Paganiſme, & qui étoit prévenu pour ſa religion, pouvoit regarder les Juifs & les Chrétiens, comme des opiniâtres, ſans être pour cela leur ennemi, ou ſans leur vouloir plus de mal, que ne leur vouloient les autres Payens. Quant à ce que [1] quelques uns ont écrit que Galien étant fort âgé, & ayant entendu parler des miracles, qui ſe faiſoient en Judée, où toutes ſortes de maladies étoient guéries, & où l'on reſſuſcitoit même les morts, au nom de notre Seigneur Jeſus-Chriſt, il prit la réſolution d'y aller pour être témoin de ces miracles; mais qu'il mourut en chemin, ou en y abordant, après dix jours de fiévre, cauſée par une navigation fâcheuſe, c'eſt un conte forgé par quelque Moine. On verra [2] ci-après l'idée qu'il avoit de la divinité par rapport à la formation du corps des animaux

Il y a eu un autre *Galien* Médecin, qui pratiquoit à Conſtantinople, du temps de l'Empereur Zénon.

CHAPITRE II.

En quel état ſe trouvoit la Medecine lorsque Galien embraſſa cette profeſſion. Il entreprit de retablir le ſyſtème d'Hippocrate, & de le perfectionner. Idée generale qu'il avoit de la Medecine par rapport à ſa fin & à ſon objet.

POur être inſtruit de l'état où étoit la Médecine dans le temps que Galien parut, il ne faut que ſe ſouvenir de ce qui a été dit dans les deux premieres Parties de cette Hiſtoire, touchant les diverſes Sectes qui partageoient la Médecine. Toutes ces Sectes ſubſiſtoient encore du temps de Galien. Il y avoit des *Dogmatiques*, des *Empiriques*, des *Methodiques*, des *Epiſynthetiques*, des *Pneumatiques*, des *Eclectiques*. Les Méthodiques étoient en grand crédit, & l'emportoient ſur les Dogmatiques, qui étoient fort diviſez, les uns étant pour Hippocrate, les autres pour Éraſiſtrate, les autres pour Aſclépiade &c. Les Empiriques étoient ceux que l'on conſideroit le moins; & les Eclectiques ne faiſoient pas apparemment le plus grand nombre, quoi qu'ils ſemblent avoir été les plus raiſonnables de tous, en ce qu'ils faiſoient profeſſion de choiſir ce que chaque Secte avoit de meilleur, & de ne s'attacher à aucune en particulier. A l'égard des Epiſynthétiques & des Pneumatiques, nous les avons conſiderez

1 *Voyez la Vie de Galien écrite par Chartier, dans ſon édition des œuvres d'Hippocrate, & de Galien*

2 *Part. 3. Liv. 3. Chap. 5. ſur la fin.*

ſiderez ci-deſſus, comme dépendans en quelque maniere des Méthodiques.

Depuis l'An cxl. le J. C. juſques à l'An cc.

On pourroit croire que Galien ſe rangea du côté des Eclectiques, ſur ce qu'il proteſte qu'il ne veut ſe dire Sectateur d'aucun des Médecins qui ont été avant lui, & qu'il traite d'eſclaves ceux qui de ſon temps s'appelloient *Hippocratiques*, *Praxagoréens* &c. & qui ne choiſiſſoient pas ce qu'il y avoit de bon dans les écrits de tous les Médecins indifferemment. Mais quelque proteſtation qu'il faſſe, il paroît qu'il étoit plus pour Hippocrate que pour tous les autres, ou plûtôt qu'il ne ſuivoit que lui. C'étoit ſon Auteur favori; & quoi qu'il l'accuſe en quelques endroits d'obſcurité, de défaut d'ordre &c, comme on l'a vu ci-deſſus, il ne laiſſe pas de marquer d'ailleurs une eſtime toute particuliere pour lui, & d'avouer qu'Hippocrate a jetté les fondemens de la veritable Médecine, à l'excluſion de tous les autres. Galien, prévenu de cette penſée, bien loin de prendre rien des Médecins des autres Sectes, ou de tenir un milieu, compoſa divers livres [2] pour les réfuter, & pour détruire leurs principes, en rétabliſſant ceux d'Hippocrate. Nous avons vu ci-devant que pluſieurs Médecins avoient commenté Hippocrate, avant que Galien parût; mais il prétendoit que la plûpart de ceux qui s'étoient mêlez de cette affaire n'avoient point réuſſi. Il ſe croyoit à peu près le ſeul qui eût pénetré dans le véritable ſens de cet ancien Médecin, quoi qu'il lui donne ſouvent de grandes entorſes, comme divers Savans l'ont remarqué.

Il entreprit donc premierement d'expliquer Hippocrate, & il écrivit beaucoup ſur ce ſujet. D'ailleurs comme il remarquoit que le même Hippocrate étoit non ſeulement obſcur en divers endroits, mais qu'il manquoit d'ordre, & de méthode, & qu'il n'avoit pas eu une conoiſſance aſſez étendue de certaines choſes, que l'on avoit découvertes depuis, il entreprit de fournir de ſon propre fonds ce qu'il y avoit à ajoûter aux principes generaux de ſon Auteur. Quand Galien n'auroit fait autre choſe que mettre en tout ſon jour la Médecine d'Hippocrate, ſon travail à cet égard auroit été fort utile, ſuppoſé qu'Hippocrate eût enſeigné la vraye Médecine. C'étoit déja un article aſſez important que de faire conoitre cette verité, & de redreſſer les Novateurs, qui, ſelon lui, s'étoient dévoyez mal a propos de l'ancienne route. Ce n'eſt pas néanmoins par cet endroit qu'il prétendoit s'être acquis le plus d'honneur. C'eſt en ce qu'il avoit le premier montré une méthode juſte & raiſonnée de traiter la Médecine, qui eſt une des choſes qu'Hippocrate avoit omiſes, comme on vient de le remarquer. Pour voir bien exactement de quelle maniere Galien s'acquita de toute la tache qu'il s'étoit impoſée, il faudroit inſerer ici des Inſtituts complets, & une Pratique entiere de Médecine, ſelon ſes principes, ce qui nous meneroit loin & ſeroit d'ailleurs fort ennuyeux. Nous nous en tiendrons donc à des generalitez qui feront conoitre en gros comment ce Médecin s'y eſt pris, & qui ſuffiront pour faire ſentir le rapport & la difference qu'il y a entre ſa Médecine

1 *De Lib. propriis, Cap.* 1.

2 On peut voir dans la ſeconde Partie, ce que les Dogmatiques diſoient contre les Empiriques, & les Méthodiques. Ce que nous avons rapporté à cet égard, eſt tiré en partie des écrits de Galien; c'eſt pourquoi nous nous diſpenſerons de redire ici la même choſe, nous contentans de voir comment ce dernier établiſſoit ſon ſyſteme, ſans toucher aux diſputes qu'il a euës contre les autres Médecins.

Depuis l'An cxl. de J. C jusques à l'An. cc.

decine & celle d'Hippocrate. Dans cette vuë nous commencerons par l'idée que notre Auteur avoit de la Médecine en general, après quoi nous entrerons un peu plus avant dans le particulier de son système, quand nous aurons achevé ce Chapitre.

1 Galien disoit que pour conoître un art, il faut avoir conoissance de la *fin* que cet art se propose. Il ajoûtoit que la même méthode que l'on doit suivre pour distinguer les autres arts, sert aussi pour faire conoître quel est l'art de la Médecine. Il y a des arts dont la fin n'est autre chose qu'une *contemplation*, comme 2 *l'Arihtmétique*, la *Physique*, *l'Astronomie*. Il est d'autres arts qui produisent de plus quelque *action*; mais dès qu'ils cessent de la produire ils ne peuvent montrer leur ouvrage, comme *l'art des maitres à dancer*. Il y en a d'autres dont l'ouvrage se peut voir, comme *l'art de bâtir*. Il y a encore des arts qui ne produisent rien, mais qui butent à prendre, ou à acquerir quelque chose, comme *l'art de la chasse*, ou *de la pêche*. La Médecine est du nombre des arts qui produisent quelque chose, & qui peuvent faire voir leur ouvrage, quoique leur action cesse Il y a encore une distinction à faire par rapport aux arts dont l'ouvrage subsiste, ou aux arts *effectifs*; les uns font quelque chose qui n'étoit pas; les autres refont ou rétablissent ce qui avoit été fait auparavant. La Médecine est de ce dernier genre. Elle soutient ou elle rétablit le corps de l'homme, en lui conservant la santé, & en la lui rendant lors qu'il l'a perdue.

Cela supposé, il faut savoir que comme un Architecte doit nécessairement conoitre toutes les parties d'une maison, soit qu'il entreprenne de bâtir une nouvelle maison, soit qu'il en veuille reparer une vieille: de même celui qui veut établir l'art dont le sujet est le corps humain, c'est à dire l'art de la Médecine, doit avoir conoissance de toutes les parties qui composent ce corps, de leur substance, de leur grandeur, de leur figure, de leur situation, de leur nombre, & du rapport qu'elles ont entr'elles. Et derechef, comme l'Architecte qui entreprend de bâtir une maison ne saura jamais quelles sont les parties qui la doivent composer s'il n'a examiné, les unes après les autres, les parties d'une maison semblable à celle qu'il veut construire, ou s'il n'a vu toutes ces parties détachées & séparées: de même le Médecin ne peut acquerir la conoissance du corps de l'homme qu'en examinant par l'Anatomie les parties qui le composent. Mais ce qui distingue le Médecin de l'Architecte, c'est que le premier ne doit pas seulement conoitre les parties du corps de l'homme, il doit encore conoitre l'action de chacune de ces parties; car il n'y a point de partie dans le corps animé qui n'ait son action, ou sa fonction particuliere.

Le devoir du Médecin, qui est instruit de tout cela, est premierement de *conserver* les parties dans leur état naturel, en sorte qu'elles puissent servir aux usages auxquels elles sont destinées, & faire librement leurs fonctions; secondement de *rétablir* en leur premier état celles qui ne font plus leurs fonctions.

Il

1 *De Constitut. Artis Medicæ.*

2 L'Arithmétique, la Physique, & l'Astronomie sont à proprement parler des sciences, & non pas des arts; mais le mot τέχνη, *art*, se prend ici dans un sens étendu, comme le mot de *métier*, ou de *profession*.

Il doit même travailler à une *nouvelle production* des parties qui manquent tout à fait, lors que cela eſt poſſible. Cette condition eſt ajoutée, parce qu'il eſt de certaines parties qui ne peuvent point ſe produire derechef lors qu'elles manquent, comme les *nerfs*, ou les *tendons*, ces parties étant formées de la ſemence; mais il en eſt d'autres qui ſont formées du ſang, telles que ſont les *chairs*, qui peuvent être rétablies par la Nature, avec l'aide du Médecin. Les *os* ſont dans le rang des premieres parties dont on a parlé. Ils ne ſe réengendrent pas tout entiers; mais quand ils ſont caſſez, & qu'une partie de leur ſubſtance a même été perdue ou enlevée, ils ſe rejoignent par un *cal*, qui tient lieu de la ſubſtance qui avoit été emportée. De plus, il faut ſavoir, qu'il y a des parties ſimples, ou *ſimilaires*, & des parties compoſées, ou *organiques*. Les premieres ſont les os, les ligamens, les nerfs, les membranes, les veines, les arteres, la graiſſe, les glandes, la chair. On les appelle ſimilaires, parce qu'en les partageant en diverſes petites pieces chaque piece eſt ſemblable à l'autre Elles ſont auſſi appellées ſimples par rapport à celles qui ſont plus compoſées, telles que ſont un bras, une jambe &c. une ſeule de ces parties étant compoſée à peu près de toutes les parties ſimilaires que l'on a déſignées. Ces mêmes parties compoſées ſont d'ailleurs nommées organiques, ou inſtrumentelles, parce qu'elles ſont les inſtrumens, ou les organes qui produiſent les actions les plus ſenſibles & les plus parfaites; les jambes & les pieds, par exemple, ſervent à marcher, les mains ſervent à prendre, ou à tenir quelque choſe, les yeux ſervent à voir, les oreilles à ouïr.

Depuis l'An cxl. de J.C. juſques à l'An cc.

Les premiers *élemens*, des unes & des autres de ces parties, auſſi bien que de tous les autres corps, ſont le *feu*, *l'eau*, *l'air*, & la *terre*. Les qualitez de ces élemens ſont le *chaud*, le *froid*, *l'humide*, & le *ſec*. Tant que l'un de ces élemens, ou l'une de ces qualitez, ne prédomine pas ſur les autres, mais qu'il y a une proportion conforme à la diſpoſition naturelle des parties ſimilaires, ces parties ont une juſte *temperature*, & font leurs fonctions ordinaires. Mais dès que ces mêmes qualitez péchent dans l'excès, ou dans le defaut, il s'enſuit une *intempérie*, qui, lors qu'elle eſt venue à un certain point, fait que les fonctions ceſſent, ou ne ſe font pas comme il faut. Cette temperature & cette intempérie regardent auſſi les parties organiques entant qu'elles ſont compoſées des ſimilaires. Mais il faut de plus remarquer, à l'égard des parties organiques, qu'elles ſont, ou ne ſont pas dans l'état où elles doivent être, ſelon qu'elles ont ou qu'elles n'ont pas leur *grandeur*, ou leur *figure* ordinaire, qu'elle ſont ou qu'elles ne ſont pas dans le *nombre* & dans la *ſituation* qu'elles doivent être. Ajoutez à cela *l'union* ou *le défaut d'union*, qui eſt une choſe commune tant aux parties ſimilaires qu'aux parties organiques, & vous aurez conoiſſance de la bonne & de la mauvaiſe diſpoſition de notre corps, en quoi conſiſtent la *ſanté* & les *maladies*.

Il eſt aiſé de recueillir de ce que l'on vient de dire, que le devoir du Médecin eſt d'un côté d'entretenir la temperature, & de corriger l'intempérie; de l'autre de conſerver la grandeur, la figure, le nombre, la ſituation, & l'union, & de rétablir les déſordres qui détruiſent cette grandeur, ce nombre &c. A tous ces égards cette maxime a lieu, *qu'il faut entretenir les parties dans leur état par des moyens qui ayent du rapport avec cet état*, c'eſt à dire que le chaud convient

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

convient pour conserver la chaleur d'une partie chaude, le froid pour entretenir cette qualité dans une partie froide &c. Il en est de même des moyens qu'on employe pour entretenir la grandeur, le nombre, la figure, la situation, l'union. Ces moyens doivent avoir du rapport avec toutes ces dispositions; c'est à dire que pour conserver, par exemple, la situation d'une partie, il faut la tenir dans cette situation, & éviter ce qui pourroit la faire changer; pour conserver le nombre, & l'union, il faut se garantir contre la violence, & contre tout ce qui pourroit causer la perte d'une partie, ou rompre l'union qu'elle doit avoir avec les autres. Cette premiere maxime regarde *la conservation de la santé*. En voici une seconde qui concerne *la cure des maladies*. Le but géneral que l'on doit se proposer pour guérir les maladies, c'est de corriger l'intempérie, & les désordres qui arrivent par rapport à la situation, à la grandeur &c *par tout ce qui est contraire à cette intempérie & à ces désordres*. Si une partie chaude est devenue froide, il faut la réchauffer; si par un certain mouvement, ou par quelque violence, elle se trouve hors de son lieu, il faut, par un mouvement & par une violence, opposée à la premiere, lui faire reprendre sa place; si cette partie s'est abaissée il faut la relever; si elle s'est haussée il faut la repousser embas. En un mot les contraires se guérissent par leurs contraires.

L'espece, ou plutôt la cause, de la maladie *indique* toûjours le remede convenable; mais comme elle ne peut pas indiquer si ce remede est faisable ou non, il faut de plus que le Médecin sache ce qui peut être fait, & ce qui ne peut point se faire. Cette conoissance lui est suggerée par celle qu'il a de la nature des parties. Si l'une de celles qui ont été formées de la semence, dans le temps que le corps a été engendré, vient à manquer tout à fait, on ne peut point la rétablir, ou la remettre, comme il a déja été remarqué cidessus, mais si celles que le sang a produites manquent, on peut travailler à les faire produire de nouveau. Sur quoi il faut observer, que ce que l'on dit de la possibilité, ou de l'impossibilité de la cure, regarde également la Nature & le Médecin. Il est des choses que la Nature peut faire & d'autres qu'elle ne sauroit faire. Elle peut, par exemple, produire derechef de la chair en la place de celle qui aura été emportée d'une playe, ou qui aura été consumée par un abscès, parce que la chair est, comme on l'a dit, une partie qui doit son origine au sang; mais la Nature ne peut pas réengendrer un nerf, ou un os entier, parce que ces parties ont été produites par la semence dans le temps de la géneration de l'homme. Ce que la Nature ne peut point faire, le Médecin, qui n'est que son ministre, ne le fait point aussi; mais il aide la nature, en secondant ses efforts, ou en suivant ses intentions, dans tout ce dont elle peut quelquefois venir à bout par elle même. Si la Nature peut remplir de chair un ulcere profond, le Médecin travaille de son côté à faire croître cette chair, en écartant tout ce qui peut empêcher qu'elle ne croisse. Si la Nature travaille à cuire les viandes dans l'estomac, le Médecin la soulage en choisissant celles qu'elle peut le plus aisément cuire, & en éloignant celles dont la coction est impossible, ou difficile.

Le Médecin étant instruit de ces généralitez, doit ensuite entrer dans ce qu'il

qu'il y a de plus particulier par rapport à la conoiſſance des *cauſes*, & des *ſignes*, tant du bon que du mauvais état du corps, & enfin de tous les divers *moyens* que l'on doit mettre en uſage pour entretenir la ſanté, & pour guérir les maladies, en appliquant aux cas particuliers les maximes générales que l'on a poſées. Voilà un extrait d'une partie de ce que dit Galien dans l'un de ſes Livres intitulé *l'Etabliſſement de l'Art de la Médecine*. Il n'y donne pas une définition expreſſe de cet art, mais il eſt aiſé d'en recueillir, que *la Médecine eſt un art qui enſeigne à conſerver & à retablir la ſanté*, ou *à conſerver la ſanté, & à guérir les maladies*. Cette définition eſt tirée de la *fin* de la Médecine. *Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.*

Notre Auteur en propoſe une autre 1 ailleurs, qui eſt priſe de *l'objet* de ce même art. La *Médecine*, dit-il, *eſt* 2 *une ſcience qui enſeigne à conoître ce qui eſt ſain, ce qui n'eſt pas ſain, & ce qui eſt neutre*, ou *qui tient le milieu entre le ſain, & le mal-ſain*. La même définition eſt attribuée à Hérophile, comme on l'a vu ci-deſſus, mais Galien s'expliquoit autrement que lui ſur cette définition. Il diſoit qu'il y a trois ſortes de choſes qui ſont l'objet de la Médecine, leſquelles le Médecin conſidere comme *ſaines*, comme *non ſaines*, & comme *neutres*. Ces trois choſes ſont le *corps humain*, les *ſignes* & les *cauſes* Il regarde le corps de l'homme comme ſain, lors que ce corps eſt d'une bonne *temperature* par rapport aux plus ſimples parties dont il eſt compoſé, & qu'il y a d'ailleurs une juſte *proportion* entre les organes que forment ces parties. Le corps non ſain eſt celui qui eſt déchu de la temperature, & de la proportion dont on vient de parler. Le corps neutre tient un milieu entre le ſain, & le non ſain. Les ſignes ſalubres, ou ſains, ſont ceux qui indiquent une bonne ſanté preſente, & qui préſagent qu'elle pourra encore être telle à l'avenir. Les ſignes inſalubres, ou mal-ſains, indiquent au contraire la maladie preſente, ou font craindre la maladie à venir; les ſignes neutres ne marquent ni la ſanté, ni la maladie, ni pour le preſent ni pour l'avenir. Les cauſes ſaines ſont celles qui conſervent la ſanté, ou qui la procurent quand on ne l'a pas Les cauſes mal-ſaines font, & entretiennent la maladie. Les cauſes neutres n'ont point d'effet ſenſible ni pour conſerver, ni pour procurer la ſanté; ni pour faire les maladies, ni pour les entretenir.

Les trois diſpoſitions dans leſquelles on a dit que le corps de l'homme ſe peut rencontrer, c'eſt à dire, la diſpoſition ſaine, la diſpoſition non ſaine, & la diſpoſition neutre, comprennent toute l'étendue, ou la diſtance qu'il y a de la ſanté à la maladie, & chacune de ces trois diſpoſitions a ſon étendue particuliere. Le corps ſain eſt, comme on vient de le dire, celui dont toutes les parties ſont bien temperées, & bien proportionnées, c'eſt à dire, comme on l'a remarqué un peu auparavant, dont les parties ſimilaires ſont diſpoſées enſorte qu'elles ont le degré de chaleur, de froid, d'humitité, & de ſéchereſſe qu'elles doivent avoir naturellement, ſans qu'aucune de ces qualitez prédomine par deſſus les autres; & dont les parties organiques ont préciſément la diſpoſition, la grandeur, la figure, la connexion, &c. qui leur eſt néceſſaire. 3 Un corps

1 Dans un Livre intitulé *l'Art de la Médecine.*
2 Le mot *Science* eſt pris ici dans un ſens étendu.
3 *Vid. Lib. de Temperamentis.*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

corps disposé de cette maniere est regardé comme étant d'une *constitution* parfaite à tous égards, ou d'un *tempérament* auquel il ne manque rien. Un tel tempérament est très-rare, & ne se trouve peut-être jamais; mais cela n'empêche pas qu'on ne le doive supposer comme un modelle, sur lequel on doit se regler pour juger de tous les autres tempéramens moins parfaits. Galien suivant ce principe établissoit huit autres principaux tempéramens, qui déclinent tous à quelque égard de celui que l'on vient de décrire. Les quatre premiers sont ceux, où l'une des quatre qualitez que l'on a indiquées, l'emporte sur les autres; en sorte que chacun de ces tempéramens prend le nom de tempérament *chaud*, ou *froid*, ou *sec*, ou *humide*, selon que l'une de ces qualitez se rend plus sensible que les autres. Les quatre dernieres especes de tempéramens résultent de la combinaison des qualitez dont on vient de parler, & sur ce pied-là, il y a un tempérament *chaud & sec*, un tempérament *chaud & humide*, un tempérament *froid & humide*, & un tempérament *froid & sec*. Ce sont là, comme on l'a dit, les principales differences des tempéramens, lesquelles peuvent être subdivisées à l'infini, selon les divers degrez de froid, de chaud, &c. sans compter certaines proprietez inexplicables de la constitution de quelques particuliers, lesquelles n'ont aucun rapport aux qualitez que l'on a désignées, mais dépendent de causes *occultes*, ou *cachées*. On appelle cette proprieté de tempérament *idiosyncrasie*. C'est par cette idiosyncrasie que quelques-uns ont de l'aversion pour une sorte de viande, quelques autres pour une autre, que les uns ne peuvent souffrir l'odeur d'une rose, les autres celle d'une autre fleur, &c.

Mais quoi que les huit derniers tempéramens, que l'on a décrits, déclinent de la perfection du premier, il ne s'ensuit pas que les corps qui sont de quelcun de ce tempéramens soient mis pour cela au rang des corps malades. Ils demeurent compris sous la latitude des corps sains, tant que l'intempérie qui les éloigne de la perfection n'empêche pas l'action des parties; mais dès que cette action les empêche, le corps n'est plus sain, il est malade. C'est donc proprement *l'empêchement de l'action des parties* qui établit la *maladie*, ou c'est par cet empêchement que finit la santé, & que la maladie commence. Tout ce qui est entre-deux est appellé un état neutre, c'est à dire, un état où l'on n'est ni malade ni en santé. On n'est pas encore malade, parce que les actions ne sont pas encore sensiblement empêchées; & l'on n'est pas sain, parce que ces mêmes actions sont dans le penchant à ne se faire plus comme il faut.

Galien décrit aussi fort au long les signes de la bonne, & de la mauvaise constitution du corps, aussi bien que de celle qu'il a appellée neutre. Tous ces signes sont tirez des qualitez premieres, comme du chaud, du froid, &c. lors qu'il s'agit des parties similaires. Ils se tirent d'ailleurs de la juste proportion, & de la disproportion par rapport à la grandeur, figure, situation, &c. lors qu'il s'agit des parties organiques. Notre Auteur passe enfin aux causes de ces trois differentes constitutions, & il les tire des mêmes sources d'où il a tiré les signes. On supprime ici ce qu'il dit d'ailleurs dans le Livre d'où est tiré la plus grande partie de ce que l'on vient de lire. Ce qui manque à l'explication de son système se trouvera dans les Chapitres suivans, où l'on examinera ce même système par un autre, ou sous un autre côté.

CHAPI-

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

CHAPITTRE III.

Suite, ou Explication du Syſtème de Galien, tirée de divers endroits de ſes Ecrits.

POur développer un peu mieux l'idée générale que nous venons de donner de la Médecine de Galien, ſans entrer dans un trop grand détail, nous remarquerons premierement, qu'il établiſſoit avec Hippocrate trois principes du corps animé, les *parties*, les *humeurs*, & les *eſprits*. Il n'appelloit proprement parties que les parties *ſolides*, & il les diviſoit, comme on l'a dit, en ſimilaires, & en organiques. Il reconoiſſoit auſſi les quatre humeurs dont on a parlé dans la Médecine d'Hippocrate, le *ſang*, la *pituite*, la *bile*, & la *mélancholie*, & il en avoit la même idée qu'en avoit eu cet ancien Médecin, par rapport au chaud, au froid, au ſec, & à l'humide, &c. C'eſt à dire, qu'il regardoit le ſang comme une humeur rouge, chaude, & humide; la pituite comme une humeur blanche, froide, & humide; la bile comme une humeur jaune, chaude, & ſeche; la mélancholie comme un ſuc noir, froid, & ſec. Quant aux eſprits, Galien en faiſoit trois eſpeces differentes, les eſprits *naturels*, les eſprits *vitaux*, & les eſprits *animaux*. Les premiers ne ſont autre choſe, ſelon lui, qu'une vapeur ſubtile qui s'éleve du ſang, & qui tire ſon origine du *foye*, comme du lieu où ſe fait le ſang. Ces premiers eſprits, après s'être portez dans le *cœur*, deviennent, conjointement avec l'air que nous attirons par les poumons, la matiere des ſeconds, c'eſt à dire, des eſprits vitaux, qui ſe changent en eſprits animaux dans le *cerveau*, comme on le verra plus particulierement ci-après.

Galien ſuppoſoit que ces trois ſortes d'eſprits répondent, & ſervent d'inſtrumens à trois ſortes de [1] *facultez* qui réſident dans les parties où l'on a dit que ſe forme chaque ſorte d'eſprit. La faculté *naturelle* eſt la premiere. Il la plaçoit dans le foye, & il croyoit qu'elle préſidé à la nutrition, à l'accroiſſement, & à la génération de l'animal. Il logeoit la faculté *vitale* dans le cœur, & il concevoit qu'elle communique à tout le corps, par le canal des arteres, la chaleur, & la vie. La faculté *animale*, qui eſt la plus noble des trois, & avec laquelle ſe joint la faculté *raiſonnable*, ou la faculté *régente*, a, ſelon lui, ſon ſiege dans le cerveau; elle diſtribue a toutes les parties le ſentiment & le mouvement, par le moyen des nerfs, & préſide ſur toutes les autres facultez. Galien ſuppoſoit enfin trois ſortes *d'actions*, produites par ces trois facultez, les actions *naturelles*; les actions *vitales*, & les actions *animales*. Il diviſoit derechef chacune de ces actions en *internes*, & *externes*. Les actions internes de la faculté animale ſont l'imagination, le raiſonnement, la memoire; & les actions externes ſont les cinq ſens naturels, & en général le ſentiment, & le mouvement Les actions internes de la faculté vitale ſont les paſſions violentes, comme la colere; les

1 On a parlé ſi au long des *facultez*, & de la *Nature* qui les fait agir, dans la Médecine d'Hippocrate, que l'on ne redira pas ici ce qui a été dit en cet endroit. *Voyez ci-deſſus, Part. 1. Liv. 3. Chap. 2.*

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

les externes ſont le mouvement, ou la pulſation des arteres, & la diſtribution du ſang arteriel par tout le corps, pour lui communiquer la chaleur, & la vie. Les actions internes de la faculté naturelle ſont la ſanguification, la coction des alimens, & ce qui en dépend, & même la cupidité; les externes ſont la diſtribution du ſang veineux dans toutes les parties, pour nourrir, augmenter, & conſerver le corps, & pour la propagation de l'eſpece. Outre ces facultez générales, Galien en admettoit de particulieres, qui reſident, à ce qu'il croyoit, dans chaque partie du corps, & qui pourvoïent aux beſoins de ces parties, ou aux offices auxquels ces mêmes parties ſont deſtinées. Le ventricule, par exemple, cuit les viandes par le moyen de ſa faculté *concoctrice*; il les attire par ſa faculté *attractrice*; il les retient quelque temps par ſa faculté *retentrice*; & il s'en décharge enfin par ſa faculté *expultrice*. 1 Si l'on demandoit quel eſt le premier mobile de toutes ces facultez? Galien répondoit, avec Hippocrate, que c'eſt la Nature.

Il a été néceſſaire de rapporter toutes ces diſtinctions, & tous ces termes, parce que c'eſt ſur ce fondement que roule preſque tout le raiſonnement de Galien ſur les cauſes, & ſur la nature de la ſanté, & des maladies. Ce Médecin croyoit que l'on joüit de la ſanté tant que les facultez ſont en état de produire leurs actions ordinaires, ou que ces actions ſont entieres, & parfaites; & au contraire que ces mêmes facultez étant empêchées dans leurs actions, ou les actions ne ſe faiſant pas comme il faut, c'eſt ce qui fait la maladie. Or comme les actions ne ſauroient être libres, ou entieres, que les parties, auſſi bien que les humeurs, ne ſoient bien diſpoſées, on peut dire que la *ſanté* dépend en premier lieu de la ſymmetrie des parties organiques, & de l'union, ou de la liaiſon des unes, & des autres. Tant que les humeurs, & les parties demeurent en cet état, les eſprits, qui ſuivent la nature des humeurs, ne peuvent qu'être bien conditionez, & par conſéquent les actions (qui ſe font par l'organe des eſprits, leſquels ſont eux mêmes dirigez par les facultez) ne peuvent qu'être entieres. Au contraire lors que les humeurs, & les parties s'alterent, ſe dérangent, ſe deſuniſſent, les eſprits ne peuvent qu'être en déſordre, & les actions qu'interrompues.

Sur ces principes, Galien définiſſoit la maladie *une diſpoſition, ou une* 2 *affection, contre nature, des parties du corps, qui empêche premierement, & par elle-même leur action.* Il établiſſoit, comme on l'a vu au Chapitre précedent, trois principaux *genres* de maladies. Le premier regarde les parties ſimilaires; le ſecond les parties organiques; le troiſième eſt commun aux unes, & aux autres de ces parties. Le premier genre de maladies conſiſte en *l'intempérie* des parties ſimilaires; & cette temperie ſe diviſe en *intemperie ſans matiere*, & *intempérie avec matiere*. La premiere ſe fait appercevoir lors qu'une partie a plus, ou moins de chaleur, ou de froid qu'elle n'en doit avoir; ſans que ce changement

1 *Ibidem.*

2 Le mot Grec πάθος que les Latins ont rendu par *affectus*, & que nous traduiſons *affection*, déſigne également une maladie, un ſymptome, & la cauſe d'une maladie, qui ſont trois choſes également contre nature, deſquelles on parlera dans ce Chapitre. On trouve dans Galien deux définitions de la maladie; en un endroit il employe le mot *diſpoſition*, en l'autre le mot *affection*; Le premier rend la définition plus juſte.

ment de qualité dans la partie ſoit ſoûtenu par quelque matiere. L'on a, par exemple, la tête échauffée, & malade, pour avoir été expoſé à l'ardeur du Soleil, ſans que cette chaleur ſoit appuyée par l'abord, ou le ſejour de quelque humeur chaude dans cette même partie. La ſeconde ſorte d'intempérie paroît lors qu'une partie eſt non ſeulement échauffée, ou réfroidie, mais qu'elle eſt encore chargée d'une humeur chaude, ou froide, qui entretient la chaleur, ou le froid que l'on y reſſent. Galien reconoiſſoit de plus une intempérie *ſimple*; lors que l'une des qualitez premieres excede ſeule, comme la chaleur, ou l'humidité ſéparément; & une intemperie *compoſée*, lors qu'il y a deux qualitez jointes, comme de la chaleur, & de la ſechereſſe tout enſemble, ou du froid, & de l'humidité. Il poſoit enfin une intemperie *égale*, & une intemperie *inégale*. La premiere eſt celle qui eſt également dans tout le corps, ou dans une partie, & qui ne cauſe aucune douleur, parce qu'on s'en eſt fait une habitude; comme la chaleur, & la ſechereſſe dans un corps hectique. La ſeconde ſe diſtingue en ce qu'elle n'eſt pas également attachée à toute une partie, ou à tout le corps, parce qu'elle commence ſeulement à ſe faire; ou en ce que le corps eſt dérangé par des cauſes contraires, comme par le froid, & par la chaleur qui ſe font ſentir tous deux enſemble. On a des exemples de cette ſorte d'intempérie dans certaines fiévres où le froid, & la chaleur attaquent également, & preſque en même temps une même partie; ou dans d'autres fiévres qui rendent le dehors du corps froid comme glace, pendant que le dedans brûle; ou enfin dans les cas où l'eſtomac eſt froid, & le foye chaud.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

Le ſecond genre de maladies, qui regarde les parties organiques, réſulte des irrégularitez de ces parties par rapport à leur *nombre*, à leur *grandeur*, à leur *figure*, à leurs *cavitez*, à leur *ſituation*, & à leur *liaiſon*, comme quand on a ſix doigts, ou que l'on n'en a que quatre; quand on a quelque partie plus groſſe, ou plus petite qu'il ne faut; ou qu'elle n'eſt pas bien formée; ou que les trous dont elle doit être percée, ſont, ou bouchez, ou trop ouverts; ou qu'elle eſt mal ſituée, & hors de ſon lieu naturel; ou enfin ſéparée des autres auxquelles elle devroit être jointe, ou même jointe à celles dont elle devroit être ſéparée.

Le troiſième genre, qui eſt commun tant aux parties ſimilaires qu'aux parties organiques, c'eſt la *ſolution de continuité*, qui arrive lors que quelque partie, ſimple, ou compoſée, eſt coupée, rongée, meurtrie, rompue, étendue violemment, ou brûlée.

On n'expliquera pas ici les autres diſtinctions que Galien faiſoit des maladies après Hippocrate; comme lors qu'il les diſtinguoit, par rapport à leur *mouvement*, en maladies *aiguës*, & maladies *chroniques*; & par rapport à leur *naturel*, en maladies *benignes*, & maladies *malignes*; & enfin à d'autres égards, en maladies *épidemiques*; *endemiques*, *ſporades*, &c. parce que tout cela a été ci-deſſus expliqué dans la Médecine d'Hippocrate.

Après avoit établi les genres des maladies il faut examiner leurs *cauſes*. Galien les diſtinguoit premierement, en *externes*, & en *internes*. Il regardoit comme

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

me cauſes externes des maladies, [1] ſix choſes dont on ne peut point ſe paſſer, & qui ſervent à la conſervation de la ſanté, lors qu'elles ſont bien diſpoſées, & que l'on en fait un bon uſage; mais qui font un effet contraire lors qu'on n'en uſe pas bien, ou qu'elles ſont mal diſpoſées. Ces ſix choſes ſont *l'air que nous reſpirons*; le *manger*, & le *boire*; le *mouvement*, & le *repos*; le *ſommeil*, & les *veilles*; ce que *nous retenons* dans notre corps, & ce qui *en ſort*; & enfin les *paſſions*.

Toutes ces cauſes externes des maladies ſont appellées cauſes *procatarctiques*, ou *commençantes*, parce que ce ſont elles qui mettent en mouvement les cauſes *internes*, qui ſont de deux ſortes, la cauſe *antécedente*, & la cauſe *conjointe*. La premiere ne ſe découvre que par le raiſonnement. Elle conſiſte pour l'ordinaire au vice des humeurs, qui péchent en deux manieres, en produiſant, ou la *pléthore*, c'eſt à dire, la plénitude, ou la *cacochymie*, c'eſt à dite, mot à mot, le mauvais ſuc. Lors que les humeurs ſont en trop grande quantité, cela s'appelle *pléthore*. Sur quoi il faut remarquer que l'on appelle également pléthore la trop grande abondance de *toutes les humeurs enſemble*, & l'abondance *d'une humeur en particulier*, laquelle prédomine ſur les autres. Selon ces principes il doit y avoir quatre ſortes de plénitudes; plénitude ſanguine, plénitude bilieuſe; plénitude pituiteuſe; & plénitude mélancholique. Mais il y a cette difference entre la plénitude ſanguine, & les trois autres, que le ſang, qui eſt la matiere de la premiere, peut paſſer de beaucoup les autres humeurs; au lieu que ſi l'une des trois dernieres humeurs excéde notablement par deſſus les autres, on n'appelle plus cela plénitude c'eſt alors cacochymie, parce que ces humeurs étant plus abondantes qu'il ne faut, elles corrompent d'abord le ſang. Galien diviſe encore la plénitude, en plénitude *par rapport aux vaiſſeaux*, & plénitude *par rapport aux forces*. La premiere a lieu lors que les humeurs ſont ſi abondantes, que les vaiſſeaux, c'eſt à dire, les veines, & les arteres, ont peine à les contenir. La ſeconde ſorte de plenitude ſe meſure par les forces du malade, leſquelles ne peuvent pas ſupporter une certaine quantité d'humeurs, quoi que médiocre. Le ſecond vice des humeurs, que nous avons appellé *cacochymie*, ou mauvais ſuc, vient de ce que les humeurs dégenerent en devenant plus chaudes, ou plus froides, plus ſeches, ou plus humides, plus acres, plus aigres, plus douces, plus ſalées qu'elles ne doivent être; en un mot, en acquerant des qualitez étrangeres & nuiſibles qu'elles n'avoient pas auparavant Mais il ne faut pas oublier d'obſerver ici, qu'encore que Galien reconût que les humeurs peuvent acquerir toutes les qualitez que l'on vient de déſigner, & dont une partie ſont differentes du chaud, du froid, du ſec, & de l'humide, qui ſont les quatre qualitez que notre Auteur donne aux humeurs, ce

[1] L'Auteur du livre *de Oculis*, attribué à Galien, dit qu'il y a ſept choſes *naturelles*, ſix *non naturelles*, & trois *contre nature*. Les ſept premieres ſont les *élemens*, les *tempéramens*, les *parties*, les *humeurs*, les *eſprits*, les *facultez*, & les *actions*. Les ſix autres ſont celles que l'on déſigne ici. Elles ſont appellées non naturelles parce qu'elles ne compoſent pas notre nature, ou notre être, comme les premieres. Les trois dernieres ſont les *maladies*, leurs *cauſes*, & leurs *ſymptomes*. La *Phyſiologie* traite des premieres. Cette Partie de la Médecine que les Grecs nomment *Hygiene*, c'eſt à dire, qui regarde la conſervation de la ſanté, regle l'uſage des ſecondes. Quant aux troiſiémes, la *Pathologie* en recherche la conoiſſance; & la *Thérapeutique* s'occupe à y apporter du remede.

ce qu'on a dit ci-deſſus, qu'il conſideroit toutes les cauſes des maladies, par rapport à ces quatre qualitez, ne laiſſe pas d'être veritable. La raiſon de cela eſt qu'il croyoit que l'*aigre*, le *ſalé*, l'*acre*, le *doux*, l'*amer* &c. 1 tirent leur origine du chaud, du froid, du ſec, & de l'humide. Lorſque l'une des trois humeurs differentes du ſang prédomine conſiderablement, cela fait auſſi une eſpece de cacochymie, parce que ces humeurs ne ſont pas ſi familieres à la nature que le ſang, ou parce qu'elles corrompent incontinent le ſang. A cela près, c'eſt à dire, lorſque l'excès de l'une de ces trois humeurs eſt médiocre, il eſt plûtôt regardé comme une plénitude, que comme une cacochymie, ainſi qu'on l'a déja remarqué. La ſeconde des cauſes internes, que l'on a appellé cauſe *conjointe*, eſt celle qui eſt le plus prochainement attachée à la maladie, & qui l'entretient immédiatement, enſorte que cette cauſe étant préſente, la maladie ſubſiſte toûjours, & étant abſente, ou ôtée, la maladie ceſſe d'abord. L'exemple ſuivant fera voir en quoi conſiſte la difference qu'il y a entre cette cauſe, & la cauſe antécedente. Dans la pleuréſie, la cauſe conjointe c'eſt cette portion d'humeur, qui eſt attachée à la pleure, & qui fait l'inflammation de cette partie; la cauſe antecédente c'eſt la maſſe de cette même humeur conſiderée comme répandue dans tout le corps, ou contenue dans les vaiſſeaux, d'où elle s'eſt verſée ſur la partie malade.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An. cc.

Quant aux cauſes particulieres des maladies des parties conſiderées comme ſimilaires, ou comme organiques, il eſt aiſé de les découvrir par ce qui a été dit de la nature de ces maladies. Il eſt, dis-je, aiſé de concevoir que les maladies, qui conſiſtent en une intemperie chaude, ou froide, doivent être cauſées par tout ce qui peut échauffer, ou réfroidir; & que de même celles qui dépendent de la mauvaiſe conformation des parties, ſont cauſées par tout ce qui peut faire cette mauvaiſe conformation. Les reins, par exemple, ou les ureteres, qui doivenent être ouverts, pour donner paſſage à l'urine, pouvant être bouchez par du gravier, par du ſang caillé, ou par quelque autre humeur épaiſſie, ou par une tumeur, qui comprime, & étrécit le paſſage; la tumeur, le ſang, le gravier ſont les cauſes de cette maladie.

2 Galien diviſe enfin les cauſes des maladies, en cauſe *manifeſtes*, ou évidentes, en cauſes *non manifeſtes*, & *cauſes cachées*. Les premieres ſont celles, qui ſont ſenſibles, ou qui tombent ſous les ſens par elles mêmes, lors qu'elles agiſſent. Les ſecondes ne ſont pas ſenſibles par elles mêmes, mais on les découvre par le raiſonnement. Toutes les cauſes dont on a parlé ci-devant, ſont de la nature des deux que l'on vient d'expliquer. La troiſième ſorte de cauſes, qui ſont les cauſes *cachées*, ne ſe découvrent, ni par elles mêmes, ni par aucun autre moyen. 3 Il ſemble que Galien met en ce rang la cauſe de l'*hydrophobie*, ou de la rage, lorſqu'il dit que les remedes, qui ſervent à guérir cette maladie, agiſſent *par une proprieté, qui eſt attachée à toute leur ſubſtance*; d'où il s'enſuit

1 Il n'y a que quelques cas rares où Galien eſt contraint de reconoître certaines qualitez *occultes*, ou cachées, comme on le verra à la fin de ce diſcours des cauſes des maladies. On dira encore un mot ci-après de la plénitude, & de la cacochymie, en parlant des ſignes par leſquels on les découvre.

2 *In Lib. Hipp. de Alimento. Commen.* 3.

3 *De Simplic. Medicament Facultat. Lib.* 11.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

s'enſuit que la cauſe de cette même maladie agit par une proprieté, qui n'eſt pas moins cachée que celle du remede. Lorſque je dis que cette proprieté eſt cachée, je m'explique en termes differens, en apparence, de ceux de Galien, mais qui reviennent à la même choſe; car dire qu'un remede agit par une *proprieté de toute ſa ſubſtance*, c'eſt comme ſi l'on diſoit qu'on ne ſait pas comment il agit. C'eſt auſſi ce que Galien reconoit lui-même, lors qu'il cenſure Pélops de ce qu'il entreprenoit de rendre raiſon de l'effet du remede en queſtion, qui ſe fait avec la poudre, ou la cendre d'écreviſſes de riviere. Voici les propres termes de Galien. *Mon maître Pélops*, dit-il, *voulant rendre raiſon de l'effet des écreviſſes dans la rage, prétendoit que l'écreviſſe eſt utile dans cette maladie, parce que c'eſt un animal aquatique, & que la rage dépend d'une extreme ſéchereſſe, qui fait que ceux qui en ſont atteints ont peur de l'eau. Il ajoûtoit que les écreviſſes de riviere ſont plus propres en cette occaſion que celles de mer, parce que ces dernieres participent du ſel dont l'eau marine eſt chargée, & qui eſt d'une nature fort ſéche. Mais quelcun lui ayant fait cette objection; ſi ce que vous dites eſt vrai, d'où vient que tous les animaux aquatiques, ne ſont pas également propres contre ce mal? il répondoit, que c'eſt parce qu'ils n'admettent pas tous la même preparation que les écreviſſes, dont on reduit la coquille en une cendre, qui etant deſſechante conſume, & abſorbe le venin de la rage. Pelops*, pourſuit Galien, *tomboit dans ces contradictions par la vanité qu'il avoit de vouloir rendre raiſon de tout; mais moi, ſi je ne ſuis perſuadé que je ſai parfaitement une choſe, je n'entreprends pas d'en convaincre les autres.* Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Médecins ſuiviſſent cette maxime de Galien; mais la crainte que l'on a de paſſer pour ignorant, fait que l'on veut parler à quelque prix que ce ſoit, quoi que ſouvent l'on ne s'entende pas ſoi-même. Au reſte, notre Auteur traite auſſi, en quelque endroit, de ces cauſes des maladies, où Hippocrate reconoiſſoit quelque choſe de *divin*. On peut voir dans la premiere Partie de cette Hiſtoire ce qui a été dit là-deſſus,

Après avoir parlé des differerences, & des cauſes des maladies, il faut en examiner les *ſymptomes*, c'eſt à dire, [1] les accidens. Galien définiſſoit le ſymptome, *une affection contre nature, qui depend de la maladie, ou qui la ſuit comme l'ombre ſuit le corps.* On voit par cette définition, que le ſymptome convient avec la maladie, en ce que l'un & l'autre ſont une affection contre nature; mais ils different en ce que la maladie précede, & que le ſymptome la ſuit, la maladie tenant lieu de cauſe à l'égard du ſymptome. Galien reconoiſſoit trois ſortes de ſymptomes, dont les premiers, & les plus conſiderables conſiſtent en l'*action léſée*, ou *empêchée*, des parties. Les ſeconds en ce que les parties *changent* ſeulement *de qualité*, leur action ſubſiſtant toûjours. Les troiſiémes concernent *les vices d'excretion, ou de retention.* Les ſymptomes de la premiere ſorte different en particulier de la maladie, en ce que la maladie conſiſte, comme on l'a dit ci-deſſus, en une certaine diſpoſition des parties, qui empêche leur action; au lieu que le ſymptome de cette eſpece eſt ſeulement une ſuite de la diſpoſition dont on vient de parler. L'exemple ſuivant rendra cette difference plus ſenſible, & fera voir d'ailleurs la difference qu'il y a entre la maladie,

[1] Galien diſtingue en quelque endroit l'*accident*, τὸ συμβεβηκὸς, d'avec le *ſymptome*, mais cette diſtinction eſt peu eſſentielle, & il ſe ſert ailleurs de ces deux termes indifferemment.

ladie, & la cauſe de la maladie. Dans la pleureſie la maladie conſiſte en *une inflammation de la pleure*, laquelle inflammation change la diſpoſition naturelle de cette membrane, en ſorte que ſon action, qui eſt de ſervir à la reſpiration, conjointement avec d'autres parties, ſe trouve empêchée. Le ſymptome c'eſt *la difficulté de reſpirer*, qui eſt une ſuite de l'inflammation, & un empêchement qui ſurvient à l'action de la pleure. La cauſe, ſoit antécedente, ſoit conjointe, ce ſont *les humeurs*, qui ſont mal conditionnées, & dont une partie ſe verſe ſur la pleure, & fait l'inflammation. Cette premiere eſpece de ſymptomes varie, ſelon que les actions, ou les facultez, deſquelles ils dépendent, varient elles mêmes. Ainſi il y a des ſymptomes de la faculté naturelle, de la faculté vitale, & de la faculté animale. *La mauvaiſe digeſtion* eſt un ſymptome de la faculté naturelle, & elle conſiſte en la léſion, ou en l'empêchement de l'action naturelle de l'eſtomac, & des inteſtins, qui eſt de digerer, & cuire les alimens. La *ſyncope* eſt un ſymptome de la faculté vitale, & elle conſiſte en la léſion de l'action vitale du cœur, qui eſt de communiquer la vie à toutes les parties. L'*apoplexie* eſt un ſymptome de la faculté animale, & elle conſiſte en la léſion de l'action animale du cerveau, & des nerfs, qui eſt le mouvement, & le ſentiment. La *folie*, & la *phrenéſie* ſont des ſymptomes de la faculté régente, qui eſt jointe à l'animale, & elles conſiſtent en la léſion de l'action de cette faculté, qui eſt le raiſonnement. Sur quoi, il faut remarquer, que ſous ces trois facultez génerales ſont compriſes les diverſes facultez particulieres, dont il a été parlé ci-deſſus, & qui ſouffrent chacune leurs ſymptomes. Il faut d'ailleurs ſavoir que les actions ſont léſées, ou empêchées en trois manieres, lorſqu'elles ſont *abolies*, ou qu'elles ceſſent entierement; lorſqu'elles ſont *diminuées*, ou qu'elles ne ſe font qu'en partie; & enfin lorſqu'elles ſont *dépravées*, ou qu'elles ne ſe font pas comme il faut. *L'aveuglement*, par exemple, ou la perte de la vuë, eſt un ſymptome de l'action abolie de l'œil. Le défaut de ceux *qui ne voyent que de fort près*, ou *qui ne voyent qu'au grand jour*, eſt un ſymptome de l'action diminuée, & le défaut de ceux qui voyent les objets *d'une autre couleur* qu'ils ne ſont, ou *dans une autre ſituation* que celle qu'ils ont, eſt un ſymptome de l'action dépravée.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

La ſeconde eſpece de ſymptomes, qui conſiſte dans *le changement de qualité* des parties du corps, tire ſes differences du nombre des ſens, qu'on appelle externes. Les qualitez changées, qui ont du rapport au premier des ſens, qui eſt *la vuë*, ſont les couleurs extraordinaires que prend le corps dans certaines maladies, comme eſt la couleur jaune dans ceux qui ont la jauniſſe. Ce changement de couleur n'eſt pas une action empêchée; c'eſt pourtant un accident, ou un ſymptome d'une maladie. Il arrive de ſemblables changemens à l'égard des ſons, des odeurs, du goût, & du toucher.

La troiſième ſorte de ſymptomes regarde *les vices d'excrétion, ou de rétention*, ou les defauts des choſes qui ſortent du corps, & de celles qui y ſont retenues. Ces choſes péchent, ou à l'égard de *toute leur ſubſtance*, comme *les vers*, & *les pierres*, qui ne doivent jamais ſe trouver dans un corps ſain; ou à l'égard de leur *ſortie*, comme *les excrémens*, qui, encore qu'ils ſoient naturels, ſortent *par des voyes extraordinaires*; ainſi que cela ſe voit dans l'ileus, où l'on rend la fiente par la bouche. Il arrive auſſi que des matieres, qui ſont *diſtinguées des*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

excrémens, se vuident au lieu qu'elles doivent demeurer dans le corps. C'est ce que l'on voit tous les jours dans les hemorrhagies, lorsque le sang sort par le nez, par la bouche, par les selles, ou de quelque autre maniere que ce soit, à la reserve du flux menstruel des femmes. Un autre défaut des choses, qui se vuident, ou qui se retiennent, regarde leur *quantité*; comme lorsque les excremens du ventre sont retenus en tout, ou en partie, ou lorsqu'ils se vuident trop abondamment; lorsque l'on urine trop, ou trop peu, ou que l'on n'urine point du tout; lorsque le flux hémorrhoïdal, ou le flux menstruel, ne reviennent pas dans le temps ordinaire, ou lorsqu'ils sont trop abondants, &c. Enfin le dernier défaut concerne *la qualité* des mêmes matieres; comme lorsque les excrémens sont ou durs, ou trop liquides, ou d'une couleur, ou puanteur extraordinaire; que les femmes ont des pertes blanches; que la salive est, ou amere, ou salée, &c. Quelques uns des symptomes que l'on a décrit dans ce troisiéme article, ont du rapport avec ceux du premier, qui regardent les actions empêchées. On peut consulter là-dessus les Institutaires. Il faut d'ailleurs observer à l'égard des matieres, qui sortent du corps dans quelques maladies, que l'excrétion de ces matieres n'est pas toûjours un symptome, quoi qu'elles sortent quelquefois très-abondamment. Les hémorrhagies, par exemple, les sueurs, les diarrhées, qui terminent heureusement les maladies, ne sont pas des symptomes. Ces sortes d'évacuations sont considerées par Galien, comme un ouvrage de la Nature, qui a surmonté la maladie, & qui la finit par une *crise*, comme cela a été expliqué dans la Médecine d'Hippocrate.

Après avoir parlé des maladies, de leurs causes, & de leurs symptomes, il faut maintenant parler de leurs *signes*. L'Auteur des *Définitions*, attribuées à Galien, dit que l'on appelle un signe, *ce qui fait conoître une chose, qui étoit auparavant inconue*. Galien lui-même distingue les signes, comme on l'a vu ci-dessus, en signes *sains*, signes *non sains*, & signes *neutres*. Pour abbreger on ne s'attachera ici qu'aux signes non sains, ou aux signes des maladies. Galien en faisoit deux genres principaux. Il appelloit les premiers *diagnostiques*, & les derniers *prognostiques*. Les signes diagnostiques sont ainsi appellez, parce qu'ils servent à conoître les maladies, & à les distinguer les unes des autres. Il y en a de deux sortes, les uns que l'on appelle *pathognomoniques*, qui sont propres à une maladie, qui en font conoître precisement l'espece, & qui accompagnent toûjours cette maladie, en sorte qu'ils commencent, & finissent avec elle; les autres, que l'on nomme *ajoints*, sont communs à diverses maladies, & servent seulement à faire conoître la difference qu'il y a entre deux maladies de la même espece. Dans la pleurésie, par exemple, les signes pathognomoniques sont la toux, la difficulté de respirer, la douleur de côté, la fiévre continue: les signes ajoints sont les crachats, qui sont quelquefois sanglans, quelquefois bilieux, quelquefois blancs, écumeux, épais, clairs, &c. Notre Auteur tiroit les signes diagnostiques premierement, de l'essence, ou de la nature même de la chose, c'est à dire, de la constitution lésée, ou dérangée des parties, ou des maladies elles mêmes; secondement, des causes des maladies, & en troisième lieu, de leurs symptomes, du nombre desquels sont le pouls, & les excremens changez. Il les tiroit enfin des dispositions particulieres de chaque corps, qui sont quelquefois héréditaires, ou que l'on a tirées de ses pere & mere, des choses

choſes qui nuiſent, & de celles qui ſont du bien; & des maladies épidemiques. *Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.*

Pour tirer des ſignes de la conſtitution léſée des parties, il faut premierement ſavoir quelles ſont ces parties, qui *ne ſont pas dans une bonne diſpoſition*, ou qui *ſont affectées*, ſi c'eſt le pied, ou la main, le foye, le poumon &c. Celles qui ſont extérieures ſe découvrent par la vuë, & par le toucher, & l'on peut juger par les mêmes moyens de l'eſpece de maladie qu'elles ont. Mais il n'en eſt pas de même des parties internes. Il y a bien plus de peine & de ſcience à les découvrir, ou à les diſcerner. Pour en venir à bout Galien faiſoit attention à ces cinq choſes, à *l'action qui eſt léſée*, à *la nature*, ou à *l'eſpece de la douleur que l'on ſent*, à *la ſituation du lieu où l'on apperçoit de la douleur, ou quelqu'autre choſe d'extraordinaire*, aux *accidens propres à chaque partie*, & enfin *aux excrémens qui ſont particuliers à ces mêmes parties*, ou *que certaines parties ont accoûtumé de rendre*, & à *la maniere dont certaines matieres ſortent*. La conoiſſance que l'on a de l'*action*, ou de l'*uſage naturel des parties*, ſert beaucoup pour découvrir celles qui ſont affectées; car comme toutes les actions, ſoit animales, ſoit vitales, ſoit naturelles, ſont produites chacune par quelques organes, ou par quelques parties du corps, toutes les fois qu'une action eſt empêchée, il faut que la partie, qui la doit produire, ſoit affectée. Ainſi la difficulté de la coction des viandes marque que l'eſtomac eſt affecté, parce que c'eſt l'eſtomac qui doit cuire les viandes; la difficulté d'uriner indique l'affection de la veſſie, ou des reins, & des parties qui en dépendent, parce que l'action de ces parties eſt de contenir l'urine, de lui donner un paſſage libre &c.; l'alteration du pouls eſt un ſigne de l'affection du cœur, & des arteres, parce que le pouls eſt une action du cœur, & des arteres; l'aveuglement eſt une marque certaine que c'eſt l'œil qui eſt atteint, parce que l'œil eſt l'organe de la vuë; l'immobilité de quelque partie, ou de tout le corps inſinue néceſſairement que les nerfs ſont affectez, parce que les nerfs ſont les premiers organes du mouvement. Mais comme une partie peut être affectée en deux manieres, ou *en premier lieu*, & *par elle même*, ou ſeulement *par conſentement*, c'eſt à dire, par la dependance où elle eſt à l'égard d'une autre partie, & par la communication qu'elle a avec cette partie, on diſtingue ainſi ces deux affections. On conoit la propre affection de la partie, ſi cette affection eſt ſeule, & ſi elle continue long-temps, ſi elle ne s'augmente pas à meſure qu'une autre s'augmente, ſi elle dure, toute autre affection ceſſante, & ſi les remedes qu'on a accoûtumé de faire pour cette affection, ou à cette même partie, produiſent leur effet ordinaire. Au contraire l'affection qui n'eſt que par conſentement, augmente, ou diminue à meſure qu'une autre augmente, ou diminue, & on n'en eſt point ſoulagé par les remedes propres à cette affection, ou à la partie affectée. Ainſi le vomiſſement; qui eſt une affection de l'eſtomac, arrive quelquefois par le conſentement, ou le rapport qu'a cette partie avec les reins; enſorte que les reins étant premierement affectez, l'eſtomac ſouffre par conſentement, quoi qu'il ne ſoit pas affecté par lui-même, ou par une maladie, qui agiſſe premierement, & immédiatement ſur lui. En ce cas les remedes pour l'eſtomac ſont inutiles, il faut s'attacher à guérir les reins; au lieu que ſi l'eſtomac étoit proprement, & premierement affecté, il faudroit travailler à le ſoulager en particulier. *La nature*, ou *l'eſpece de la douleur*, indique

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

dique la nature de la partie qui souffre. Si la douleur est accompagnée de pulsation, ou de battement, c'est signe qu'il y a quelque artere dans la partie douloureuse, ou tout auprès. Si la douleur est poignante, c'est une marque que la partie affectée est une membrane; si elle est convulsive, ce sont les nerfs qui souffrent. *La situation du lieu où l'on souffre*, indique pareillement la partie affectée. La douleur profonde, & interne, la tension, & la tumeur de l'hypochondre droit marque que le siege du mal peut être dans le foye, qui est situé en cet endroit. Les mêmes accidens font conoître que c'est la rate qui peut souffrir, quand ils paroissent dans l'hypochondre gauche, qui contient la rate. Mais si la douleur, & la tumeur dont on vient de parler, sont extérieures, elles ont leur siége dans les muscles, qui couvrent les mêmes parties. *Les accidens propres à chaque partie* servent aussi à discerner celles qui sont affectées. Le vomissement, par exemple, le hocquet, le dégout, marquent que l'estomac souffre; le délire est un signe certain de l'affection du cerveau, & l'enroueure de l'affection de l'âpre-artere. *La nature des excremens* sert de même à découvrir la partie affectée. Les petites chairs que l'on rend quelquefois en urinant marquent que les reins sont affectez; les écailles qui sortent par la même voye, sont un signe que c'est la vessie qui souffre, parce que les petites chairs, dont on parle, sont des parties, qui se détachent de la substance des reins, & les écailles une portion du corps de la vessie. Les chairs molles, que l'on appelle des champignons, & qui naissent, en peu de temps, dans les fractures du crane, marquent que la membrane du cerveau est affectée. L'urine qui sort d'une playe du bas-ventre, est un signe certain que la vessie, ou les ureteres sont blessez. Si c'est la fiente qui sorte par une playe de cette nature, les gros boyaux sont nécessairement percez. Les menstrues sortent de la matrice; la semence des vaisseaux spermatiques; les vers viennent des intestins; le gravier, & les pierres, des reins, & de la vessie. *La maniere dont certaines matieres sortent*, indique aussi quelle est la partie d'où elles sortent. Le sang qui sort d'une playe comme par sauts, ou par divers jaillissemens, vient d'une artere ouverte. Le sang qui sort de la bouche lorsque l'on tousse, vient du poumon, &c. Il est si important à un Médecin de conoître quelle est la partie, où la maladie a son siége, que cela a obligé Galien à composer exprès six livres sur ce sujet particulier, & ces livres sont des meilleurs ouvrages qu'il ait faits.

Ayant une fois bien connu quelle est la partie affectée, on recherche ensuite quelle est l'affection, ou la maladie de cette partie; & cela, comme on l'a dit, en tirant des signes soit de la maladie elle-même, soit des causes de la maladie, soit de ses symptomes. A l'égard des signes qui se tirent *de la maladie*, comme les deux principaux genres de maladies sont l'intempérie & la mauvaise conformation, cette intempérie & cette mauvaise conformation se découvrent quelquefois d'elles mêmes, lors qu'elles sont venues à certain degré, & en ce cas les sens en peuvent juger. Mais lors que ces deux defauts ne sont pas si sensibles, on employe, pour les découvrir, à peu près les mêmes moyens dont on se sert pour discerner la partie affectée. *Les causes des maladies* fournissent aussi divers signes pour faire conoître la nature de la maladie. On juge, par exemple, qu'une maladie causée par la bile noire est maligne, & qu'une autre qui est produite par le sang, est benigne. Si quelcun a pris un médicament

fort

fort acre, ou du poiſon, on juge de l'eſpece de maladie que ce médicament, ou ce poiſon, ont cauſée, par la conoiſſance que l'on a de la nature de cette cauſe. Mais *les ſymptomes des maladies* ſont la ſource la plus féconde des ſignes ; & comme il y a trois ſortes de ſymptomes, chaque ſorte fournit ſes ſignes particuliers. Les ſymptomes des actions, ſoit animales, ſoit vitales, ſoit naturelles, ſont les premiers. Le délire, par exemple, qui eſt un ſymptome de l'action animale léſée, s'il eſt accompagné de fureur, indique une intempérie chaude du cerveau ; mais s'il eſt accompagné de crainte & de triſteſſe, il marque une intempérie froide. Le ſommeil exceſſif, qui eſt un autre ſymptome de la même action, déſigne une intempérie froide & humide de la même partie ; & les inſomnies déſignent tout le contraire. La privation du mouvement dans quelque partie fait conoitre que les nerfs qui vont à cette partie, ſont ou bouchez, ou relâchez, ou coupez, On tire auſſi des ſignes conſiderables de la léſion de l'action vitale. Les diverſes alterations du pouls, qui ſont des ſymptomes dépendans de cette léſion, fourniſſent divers ſignes. Le pouls grand & fréquent marque une intempérie chaude, au lieu que le pouls petit & rare indique une intempérie froide. On pourroit apporter ici divers autres exemples ſur ce ſujet ; mais comme les principaux ſignes que l'on tire du pouls, ſont des ſignes prognoſtiques, nous aurons ci-après occaſion de parler plus amplement de toutes les variations du pouls, en traitant de cette derniere ſorte de ſignes. Les ſyptomes, qui viennent de la léſion de l'action naturelle, ne ſont pas moins remarquables en matiere de ſignes diagnoſtiques, ou qui indiquent l'eſpece de la maladie. L'appetit languiſſant accompagné d'une ſoif ardente, marque une intemperie chaude ; le grand appétit ſans ſoif déſigne au contraire une intempérie froide. On tire enfin divers ſignes des ſymptomes qui conſiſtent aux choſes qui ſortent du corps & aux qualitez changées. Le ſang, par exemple, qui ſort en abondance par la bouche en touſſant, marque la rupture de quelque vaiſſeau du poumon ; mais le ſang que l'on crache, & qui eſt en petite quantité & mêlé de pus, deſigne une exulceration de la même partie. Les alimens que l'on rend par le bas, dans le même état qu'ils étoient lors qu'on les a pris, marquent une lienterie. La couleur changée de la peau marque auſſi diverſes maladies. On en a un exemple dans la couleur jaune de ceux qui ont la jauniſſe, cette couleur étant un indice de l'obſtruction de la veſſie du fiel.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

Les mêmes ſources d'où Galien tiroit les ſignes des eſpeces de maladies, lui ſervoient auſſi pour en découvrir les *differences* ; pour diſtinguer, par exemple, une maladie maligne d'une maladie benigne, une maladie aiguë d'une maladie chronique &c.

Enfin la derniere ſorte de ſignes diagnoſtiques ſont ceux des *cauſes des maladies*. On donnera des exemples de la maniere dont on tire cette eſpece de ſignes par rapport à la *pléthore* & à la *cacochymie*, qui ſont, comme on l'a vu ci-deſſus, les deux cauſes les plus ordinaires des maladies. La *pléthore*, qui eſt une trop grande abondance de toutes les humeurs également, mais principalement du ſang, ſe conoît, ſelon notre Auteur, par les ſignes ſuivans. L'on a un embonpoint extraordinaire, & l'on groſſit plus que de coutume ; les vaiſſeaux s'enflent ; le pouls eſt fort, il eſt grand & plein ;

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

la reſpiration n'eſt pas bien libre, parce que le poumon & le diaphragme ſont preſſez; on dort beaucoup, ou l'on a du penchant au ſommeil; le corps eſt peſant & engourdi; l'on a quelquefois des pertes de ſang conſiderables par le nez, ou par d'autres conduits. La pléthore, ou plénitude, ſe conoît encore par les cauſes qui ſont capables de la produire, comme ſont une vie oiſive & ſédentaire, un uſage de viandes ſucculentes, un exercice ordinaire interrompu, une évacuation accoutumée qui s'arrête à contretemps. La *cacochymie*, qui eſt une dépravation des humeurs, ou une trop grande abondance de celles qui ſont differentes du ſang, varie, comme on l'a dit ci-deſſus, ſelon la difference qu'il y a d'une humeur à l'autre; en ſorte que comme il y a trois principales ſortes d'humeurs ſans compter le ſang, il y a auſſi trois eſpeces de cacochymie; l'une qui eſt produite par la bile, l'autre qui a pour principe le phlegme, ou la pituite, & la troiſième qui doit ſon origine à la mélancholie. On ne parle pas de cacochymie ſanguine, parce que le ſang ne ſe dépraye qu'en dégenerant en l'une des trois autres humeurs. Pour commencer par la cacochymie *bilieuſe*, on la découvre premierement, par des ſignes tirez des effets ordinaires de la bile. Or la bile étant une humeur jaune, amere, chaude, & ſeche, ou propre à deſſecher, elle produit des effets ou des accidens qui ont du rapport aux qualitez dont on vient de parler; tels que ſont la couleur jaune de tout le corps, ou de quelques parties, comme des yeux, ou de la langue, une chaleur acre & deſſechante, une amertume de bouche, des décharges de matieres jaunes, ameres, & acres, par le haut, ou par le bas, de la ſoif, du dégoût, des maux de cœur; on a peine à ſupporter le jeûne; on eſt promt & colere; on a de la vivacité, on a le pouls vîte &c. Toutes les cauſes qui peuvent produire une bile abondante, ſervent d'ailleurs à découvrir cette eſpece de cacochymie. Ces cauſes ſont le tempérament chaud & ſec de tout le corps, la jeuneſſe, l'eſté, la chaleur du climat, la chaleur du foye en particulier, l'uſage de viandes échauffantes, le grand travail ou l'exercice violent, les veilles, l'abſtinence, certaines paſſions, comme la colere, le dépit, &c. Il y a auſſi des maladies qui marquent la cacochymie bilieuſe, parce qu'on a d'ailleurs des indices qu'elles ſont cauſées par la bile. Ces maladies ſont la fievre tierce, l'éryſipele &c. Les diverſes dépravations de la bile ſe découvrent auſſi par les changemens de couleurs qui arrivent quelquefois à cette humeur, comme lors qu'elle prend un jaune plus éclatant, ou plus tirant ſur le rouge, ou le roux, lors qu'elle devient verte, lorſqu'elle devient noire. Ces changemens ſe découvrent eux-mêmes ſoit par les maladies qu'ils ont accoutumé de produire, ſoit par la couleur des excremens que l'on rend. Sur quoi il faut remarquer que la bile noire, ou l'atrabile, eſt celle qui produit les plus fâcheux accidens. La cacochymie *mélancholique* ſe conoît auſſi premierement par les effets de la mélancholie. Comme cette humeur eſt froide & ſéche, & d'ailleurs aigre, noire, & épaiſſe, elle produit des maladies & des ſymptomes qui ont du rapport à ces qualitez. Les excremens noirs, par exemple, que l'on rend dans quelques maladies, & la maladie qu'on appelle Icterus noir, ſont des productions de la mélancholie. Les hémorrhoïdes, qui ſont des tumeurs de l'anus, par leſquelles ſe vuide un ſang groſſier & épais, viennent de la même ſource; auſſi bien que les varices, la lepre, le cancer &c. L'aigreur de la mélancholie

ſe

ſe donne à conoître par les dépravations d'appetit, qui obligent à manger des choſes qui ne peuvent point nourrir, telles que ſont du charbon, de la craye, du plâtre, &c. & quelquefois par une eſpece de faim qu'on appelle faim canine, dans laquelle on ne peut ſe raſſaſier. Cette aigreur ſe découvre d'ailleurs par des rapports aigres, & des vomiſſemens de matieres du même goût. Enfin la froideur de la mélancholie & ſa ſechereſſe ſont indiquées par la quantité de vents que l'on rend, & qui déſignent la foibleſſe de la chaleur & le peu d'humidité Le pouls petit & tardif, la triſteſſe, la crainte, la taciturnité marquent la même choſe. Les ſignes de la cacochymie melancholique ſe tirent en ſecond lieu, de la conoiſſance que l'on a des cauſes qui peuvent produire la mélancholie. L'automne, par exemple, l'âge viril, & un tempérament froid & ſec produiſent la mélancholie La nourriture groſſiere & ſéche fait le même effet; mais cette humeur s'augmente principalement lors qu'on méne une vie triſte & chagrine. Les ſignes de la cacochymie *pituiteuſe* ſont les ſuivans. On a la couleur pâle, le corps gros & peſant, froid au toucher, & ſans poils, l'urine eſt blanche; on eſt ſujet aux fluxions, & à des tumeurs œdemateuſes. On n'eſt point alteré; on a le pouls petit, lent, & mol. On craint beaucoup le froid. Les cauſes qui engendrent la pituite, la font auſſi découvrir. Ces cauſes ſont un tempérament froid & humide; un pays & un temps où le froid & l'humidité dominent; une nourriture cruë & aqueuſe; une vie ſédentaire; un ſommeil trop long, &c. Lors que la pituite, qui eſt naturellement douce, ſe rend aigre ou ſalée, on le diſcerne par la ſalive qui a auſſi de l'aigreur & de la ſalure. On a de la demangeaiſon & des puſtules en divers endroits; on a plus d'appetit qu'il ne faut. On eſt ſujet à des douleurs de ventre, à des rheumes, à des caterrhes acres &c.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

Voilà quels ſont les ſignes des trois eſpeces de cacochymie, qui répondent aux trois ſortes d'humeurs, la bile, la pituite, & la mélancholie. Galien comptoit auſſi les vents entre les cauſes des maladies; mais comme les vents ſont, ſelon lui, la production d'une humeur pituiteuſe, ou mélancholique, qui ſe réſout en vapeurs, par une chaleur trop foible pour diſſiper entierement ces humeurs, on peut dire qu'ils ſont une ſuite, ou une dépendance de la cacochymie pituiteuſe, & de la cacochymie mélancholique.

Après avoir parlé des ſignes diagnoſtiques des maladies, il faut voir maintenant quels ſont les ſignes *prognoſtiques*. Notre Auteur donnoit ce nom aux ſignes qui ſervent à découvrir par avance ce qui doit arriver par rapport à l'iſſue d'une maladie, au temps de ſa durée, & à la maniere dont elle doit ſe terminer. Il jugeoit de *l'iſſue que devoit avoir une maladie* principalement par l'eſpece de cette maladie, par ſa grandeur, & par ſon propre naturel. Les fiévres continues, par exemple, & les fiévres malignes ſont toutes dangereuſes, au lieu que les fiévres intermittentes ſont, pour l'ordinaire, ſans danger; une grande inflammation eſt plus à craindre qu'une petite, une fiévre maligne donne plus d'appréhenſion qu'une continue ſimple. La partie malade, le tempérament & la diſpoſition du corps, la cauſe, l'âge, le temps, & le lieu font d'ailleurs que l'on guérit, ou que l'on meurt. Pour ce qui eſt *du temps de la durée d'une maladie*, on en juge par le mouvement de cette même maladie. Si ce mouvement eſt prompt, la maladie ſe termine plûtôt; s'il eſt lent, elle finit plus tard;

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

le naturel & la grandeur de la maladie servent à découvrir la même chose. Ainsi l'on void les fiévres éphémeres, & les continues simples se terminer heureusement en peu de jours, & les continues putrides, ou malignes tuer le malade en aussi peu de temps; une maladie simple se guérit aussi plus promptement qu'une maladie compliquée. La cause des maladies fait pareillement varier cette espece de prognostique; car les maladies causées par la chaleur, ou par le froid, durent moins long-temps que celles que produit la sechereſſe, ou l'humidité; les maladies que cause le sang, ou la bile jaune, sont aiguës, c'est à dire courtes ; celles qui viennent de la pituite, ou de la mélancholie, sont chroniques, c'est à dire longues. L'âge du malade, la saison, la disposition de l'air, les habitudes que l'on a contractées, le sexe, la maniere de vivre, font de même qu'une maladie finit plûtôt, ou plus tard. Enfin *la maniere dont une maladie se doit terminer*, si elle finira peu à peu, ou tout d'un coup, par une coction lente des humeurs, ou par une crise; ou supposé que le malade meure, s'il mourra par l'oppression ou par la dissipation de ses forces, tout cela dis-je, se conoît par avance, en examinant l'état de la maladie & celui du malade. Si la maladie à un mouvement lent, il y a de l'apparence que les humeurs se cuiront peu à peu; mais si son mouvement est promt & violent, elle pourra se terminer par une crise. On juge d'ailleurs qu'il y aura bien-tôt crise lors qu'à l'approche des jours marquez pour cela, le malade se trouve plus inquiet qu'à l'ordinaire, & que les accidens semblent augmenter, &c. On prédit même l'espece de la crise par l'examen de quelques accidens particuliers. Si le pouls est grand & prompt, & qu'il soit en même temps mol & ondoyant, la crise se fera par une sueur. Si le ventre est élevé & fait beaucoup de bruit, elle se fera par une diarrhée. Si le malade a une grande rougeur au visage, ou s'il croit voir quelque chose de rouge, quoi qu'il n'y ait rien de semblable devant lui, il aura bien-tôt une hémorrhagie critique. Galien faisant un jour attention à ce dernier signe, qui a été marqué par Hippocrate, trouva par là une occasion de se faire beaucoup considerer à Rome. Un jeune homme étant dans le cinquième jour d'une maladie aigue, alloit être saigné par l'avis de ses Médecins, si notre Auteur qui survint ne s'y fût opposé. Les indications, leur dit-il, que vous avez suivies pour vous déterminer à faire une saignée sont fort justes; vous avez raison de croire que ce malade a trop de sang; mais vous ne prenez pas garde que la nature est sur le point de faire d'elle même ce que feroit l'ouverture de la veine. Comme Galien parloit encore, le jeune homme se leva tout d'un coup, & voulut se jetter hors du lit criant qu'il voyoit au plancher un serpent rouge qui s'approchoit de lui. Les autres Médecins ne faisant pas plus de compte de ce nouvel accident, que de l'avertissement de Galien, persistoient toujours à soûtenir la nécessité de la saignée; mais le sang que le malade commença, en ce même moment, à perdre, leur fit conoître que notre Anteur étoit plus savant qu'eux. Ce qui le porta à faire ce prognostique, c'est qu'il avoit observé que le malade avoit une rougeur, qui tenoit depuis le côté du nez jusques à la jouë, & qui alloit toujours en augmentant par rapport à l'éclat de la couleur, ce qu'il prit pour un indice certain d'une hémorrhagie par la narine du même côté. Cet indice fut encore plus fortement confirmé par le serpent rouge que le malade avoit cru voir. Galien ajoûte que l'hémor-

l'hémorrhagie fut si grande qu'il fallut quelque temps après travailler à l'arrêter. Pour ce qui est des signes qui font conoître si l'on mourra par épuisement, ou par oppression, ils se tirent particulierement de l'état où se trouve le malade, & de la nature de la maladie. Si un malade à été long-temps languissant; s'il a eu quelque grande hémorrhagie, ou diarrhée; s'il n'a pas pris de la nourriture, &c. & qu'il y ait d'ailleurs des signes de mort, il peut mourir par épuisement; mais si un malade menacé de mort prochaine n'a point été affoibli par des évacuations de cette sorte, ou qu'il soit dans le commencement de sa maladie, il est aisé de voir qu'il meurt par oppression. *Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.*

Voilà pour les trois sortes de signes prognostiques dont on a parlé. Notre Auteur en faisoit encore trois autres especes, par rapport à trois autres choses qui sont aussi la matiere de tous les prognostiques. *Il y a*, dit-il, *trois sortes de signes prognostiques. Les uns regardent la coction, ou la crudité des humeurs, les autres la mort ou la guérison du malade; les troisièmes sont pour les crises en particulier.* Tous les prognostiques en géneral se tirent de trois sources differentes; la premiere sont les trois sortes de *facultez*, ou *d'actions*, c'est à dire, l'action naturelle, l'action vitale, & l'action animale; la seconde sont *les excrémens*, ou les choses qui sortent du corps; la troisième sont les *qualitez changées*. Nous ne ferons pas ici un détail de tout ce que Galien dit à l'égard de ces divers signes, & de leurs diverses sources. Nous supprimerons premierement tout ce qui concerne les signes tirez des excrémens, qui sont ceux qui indiquent principalement la *coction*, & la *crudité*; & nous ne parlerons point des *crises*, ni des *jours critiques*, parce que notre Auteut ne s'éloigne point à cet égard de ce qu'enseigne Hippocrate, & que l'on a vu assez au long dans la premiere Partie de cette Histoire. Par la même raison nous ne dirons rien non plus des prognostiques tirez des qualitez changées, ni de ceux que fourniſſent l'action naturelle, & l'action animale; en sorte qu'il ne nous restera que les signes qui se tirent de l'action, ou de la faculté *vitale*, dont la bonne, ou la mauvaise disposition se découvre principalement par *le pouls*. Nous sommes d'autant plus obligez de parler du pouls, qu'Hippocrate n'a touché cette matiere que fort superficiellement, & qu'au contraire Galien l'a traitée à fond. Le *pouls est*, selon lui, *une action particuliere du cœur, & des arteres, qui sert à entretenir la chaleur du corps.* Il décrit ailleurs plus particulierement le pouls, en disant que le pouls est un mouvement du cœur, & des arteres; qui se fait lors que le cœur, & conséquemment les arteres, se dilatent, & se resserrent successivement, & cela par une même vertu, qui venant du cœur se communique ensuite aux tuniques des arteres; d'où il s'ensuit qu'il y a dans le pouls deux mouvemens opposez, l'un qui est la *diastole*, ou la dilatation, l'autre la *systole*, ou la contraction; & que ces deux differens mouvemens sont suivis chacun d'un repos, l'un qui suit la diastole, l'autre qui suit la sistole. A l'égard de l'usage du pouls, notre Auteur prétend que le pouls sert à entretenir la chaleur, à attirer l'air froid, & à chasser les excrémens fuligineux du sang. [1] Voilà l'idée génerale qu'il avoit du pouls, ou de la maniere dont se fait le pulsation tant du cœur que des arteres.

[1] On parlera encore du mouvement du cœur, & des arteres, dans le Chapitre dernier où l'on traitera de l'Anatomie de Galien.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

terés. Nous ne ferons pas ici un extrait de tout ce que Galien dit d'ailleurs sur ce sujet; cela nous meneroit trop loin. Nous prendrons seulement ce qu'il y a de plus essentiel par rapport aux diverses dispositions du pouls, & aux signes que l'on en tire; & nous remarquerons premierement, que le pouls étant, comme on l'a dit, une action de la faculté vitale, c'est par le pouls que l'on juge de la force, ou de la foiblesse de cette faculté, & que l'on établit par conséquent les présages les plus certains de la vie, ou de la mort. La nécessité d'examiner le pouls étant ainsi prouvée, il faut voir comment se fait cet examen. Quoi que le pouls s'apperçoive extérieurement en plusieurs endroits du corps, on le découvre en la partie intérieure du [1] *carpe* plus commodément qu'ailleurs. Il faut pour cela appliquer sur cette partie les quatre doigts qui suivent le pouce, afin de juger de toute la longueur que peut avoir le pouls en cet endroit, & il est absolument nécessaire que le Médecin ait l'extremité des doigts d'un sentiment fort exquis pour appercevoir toutes les *differences* du battement de l'artere. Ces differences procedent en géneral de l'état où se trouve *la faculté vitale*, la *disposition de l'artere*, & *l'usage du pouls* comme on le verra ci-après. Galien envisageoit d'ailleurs le pouls, c'est à dire, le mouvement de l'artere, ou *absolument*, & en lui-même, ou *rélativement*, selon les rapports qu'il y a entre les diverses manieres du battement de l'artere comparées les unes avec les autres. Il distinguoit derechef le pouls, consideré absolument, en pouls *simple*, & en pouls *composé*. Il y a, disoit il, cinq differences de pouls *simples*, qui se tirent de ces cinq choses, de l'espace que parcourt l'artere dans son mouvement, de la qualité de ce mouvement, ou du temps qu'il prend, du temps du repos de l'artere, de l'effort que fait la faculté vitale dans la pulsation, & enfin de la disposition où se trouve l'artere. *L'espace que l'artere parcourt* fournit trois differences de pouls, qui répondent aux trois dimensions de cet espace, la longueur, la largeur, & la hauteur, ou la profondeur. La premiere difference est celle qu'il y a entre le pouls long, & le pouls court; la seconde est celle du pouls large, & du pouls étroit, la troisième du pouls haut, ou élevé, & du pouls bas, ou abbaissé. Le pouls *long* frappe plusieurs doigts, ou les frappe tous quatre, le *court* n'en frappe qu'un, ou deux. Le *large* est celui, où l'artere s'étend selon sa largeur, *l'étroit* est celui où l'artere est resserrée au même égard. Le pouls *élevé* frappe sensiblement les doigts; le pouls *bas* s'apperçoit à peine. De ces trois differences il en naît encore une quatrième, qui est celle du *grand*, & du *petit* pouls. Le premier vient de ce que l'artere s'étend beaucoup par rapport aux trois dimensions dont on a parlé; le second de ce qu'elle se resserre aux mêmes égards. *La qualité*, ou *le temps du mouvement de l'artere* fournit la difference qu'il y a entre le pouls *vîte*, ou précipité, & le pouls *tardif*. Pour que le pouls soit vîte, il faut que l'artere se meuve promptement, ou que le coup qu'elle donne en se dilatant soit prompt, & qu'elle se resserre de même avec viteſſe, le pouls tardif bat au contraire lentement. *Le temps du repos de l'artere* donne lieu au pouls *fréquent*, & au pouls *rare*. Si l'artere ne demeure pas long-temps en repos, ou qu'elle batte

[1] On appelle *carpe* l'extremité du bras, ou l'endroit, où les os du bras se vont joindre à ceux de la main.

batte fréquemment, cela fait le pouls fréquent; s'il y a un long intervalle entre ces battemens, cela fait le pouls rare. De *la faculté mouvante* dépendent le pouls *véhement*, ou fort, & le pouls *languiſſant*, ou foible. Le pouls véhément frappe fortement les doigts, & les repouſſe vigoureuſement; le pouls foible les frappe foiblement. Enfin *la diſpoſition de l'artere* fait la difference qui ſe trouve entre le pouls *mol*, & le pouls *dur*; ſelon que l'artere eſt molle, ou dure. On peut encore rapporter à la differente diſpoſition de l'artere le pouls *plein*, & le pouls *vuide*. Le premier préſente aux doigts une artere pleine, & qui reſiſte au toucher; le ſecond en préſente une qui cede aux doigts, & qui n'a rien de ſolide. Il faut enfin remarquer à l'égard des pouls ſimples, que chaque difference de pouls ſuppoſe une troiſième ſorte de pouls qui tient le milieu entre les deux extrêmes que l'on a décrits, & qui s'appelle pouls *moderé*, Entre le pouls fort, & le pouls foible, par exemple, il y a un pouls qui eſt moderé par rapport à la force, & à la foibleſſe; entre le pouls grand, & le pouls petit il y a un pouls qui eſt médiocre, par rapport à la grandeur, & à la petiteſſe, & ainſi des autres. Voilà pour ce qui eſt des pouls ſimples. A l'égard des compoſez, il y en a autant de differentes ſortes qu'il peut y avoir de differentes combinaiſons des eſpeces de pouls ſimples les unes avec les autres; ce qui va fort loin. Le pouls *grand*, par exemple, peut être en même tems *vîte*, *fréquent*, *véhément*, il peut être auſſi *lent*, *rare* & *foible*. Il en eſt de même de tous les autres que Galien decrit avec beaucoup d'exactitude.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An ce.

Les pouls *rélatifs* ſont conſiderez par rapport à *l'égalité*, ou à *l'inégalité*, à *l'ordre*, ou au *deſordre*, & à *la cadence*, *bien*, ou *mal reglée*, qu'ils obſervent dans leur battement. Le pouls *égal*, abſolument parlant, eſt celui qui va également ſon train, par rapport à la grandeur, à la viteſſe, à la fréquence, à la force, &c. Le pouls *inégal* abſolu ne garde aucune regle à tous ces égards. Il y a une autre ſorte de pouls égal, & de pouls inégal, qui n'eſt pas abſolument tel, mais ſeulement par rapport à quelques-unes des qualitez que l'on a déſignées. Les principales eſpeces de pouls *inégaux* ſont celles-ci; le pouls appellé *myurus*, qui va inſenſiblement en diminuant comme une queuë de rat, en ſorte que le ſecond battement eſt plus petit que le premier, & ainſi des autres. Le *myurus défaillant*, qui diminue à un tel point qu'il ceſſe tout à fait. Le *myurus qui va en baiſſant de côté & d'autre*, c'eſt à dire, qui frappe moins ſenſiblement le premier, & le dernier doigt que celui, ou ceux du milieu. Le pouls *intermittent*, c'eſt à dire, qui ceſſe de battre pendant le temps de quelques pulſations, & qui ſe remet enſuite. Le pouls *intercident*, dans lequel après quelques pulſations il y en a une, ou pluſieurs qui viennent à la traverſe. Le pouls *défaillant*, qui ceſſe tout à fait. Le pouls [1] *caprizant*, qui eſt interrompu au milieu de ſon mouvement de diaſtole, & qui enſuite l'acheve plus promptement qu'il ne l'a commencé; en ſorte que dans ce mouvement on apperçoit, ou l'on diſtingue deux coups, dont le dernier eſt plus vîte que le premier. Le pouls *dicrotus*, c'eſt à dire, qui frappe deux fois, à peu

1 Ce terme avoit été inventé par Hérophile, qui avoit beaucoup écrit, & fort curieuſement ſur la matiere des pouls, comme on l'a vu ci-devant. Le pouls *caprizant* eſt ainſi appellé par comparaiſon au ſaut des chevres, qui s'élevent premierement, ſur leurs pieds de derriere, & ſautent enſuite tout d'un coup.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An. cc.

peu près comme un marteau que l'enclume renvoye, & qui retombe presque en même temps par son propre poids, en sorte qu'il frappe deux coups pour un. Le pouls *ondoyant*, dans lequel l'artere ne s'éleve pas tout à la fois, mais le commencement s'éleve premierement, puis le milieu, & ensuite la fin, à peu près comme font les ondes. Le pouls *vermiculant*, & le pouls *formicant* sont ainsi appellez par rapport à la marche des vers, & des fourmis; ces pouls ne different de l'ondoyant que du moins au plus. Le pouls *tremblant*, & *palpitant* est celui où l'artere tremble, & palpite. Le pouls *convulsif* dépend de la tension de l'artere qui se roidit, & qui est comme une corde que l'on auroit fortement tendue. Le pouls *serrin* frappe les doigts plus sensiblement en quelques endroits qu'en d'autres, comme si l'artere étoit disposée en forme de scie. Enfin le pouls *dardant* est ainsi appellé, parce que l'artere s'éleve comme en pointe, & frappe fortement & promptement les doigts. *L'ordre* se rencontre toujours dans les pouls égaux. Mais il n'est pas de même des pouls inégaux; quelques-uns de ces pouls observent un certain ordre dans leur inégalité; les autres n'en observent aucun. Ce qu'on appelle 1 *Cadence*, par rapport au pouls, c'est la proportion que l'on remarque dans l'ordre que tiennent les deux sortes de mouvemens de l'artére, & des intervalles qui les suivent; & cela par rapport au tempérament, à l'âge, & au sexe des personnes. Un enfant, par exemple, & une femme n'ont pas le battement de leur pouls réglé comme une grande personne, & comme un homme. Le pouls d'un homme bilieux est different de celui d'un homme phlegmatique. Il s'ensuit de là que tant que le pouls observe dans ses battemens la juste mesure qui convient au tempérament, à l'âge, &c. il est en sa cadence naturelle; mais lors que l'on n'y remarque plus cette même mesure, comme lors que le pouls d'un enfant bat à la maniere de celui d'un vieillard, ce pouls sort de la cadence.

Après avoir parlé des differences des pouls, il faut dire un mot des *causes* de ces differences. Elles se tirent principalement de *la faculté vitale*, de *la disposition de l'organe*, c'est à dire, de l'artere, & de *l'usage naturel du pouls*, qui est, comme on l'a remarqué, de communiquer de la chaleur au corps, d'éventer, pour ainsi dire, le sang, & de le décharger de ses excrémens fuligineux. La faculté est, ou forte, ou foible, ou médiocre; l'artere est, ou molle, ou dure, ou elle tient un milieu entre ces deux extrémitez; l'usage du pouls augmente, ou diminue, ou ne change point. Selon ces principes il est aisé de voir que si la faculté se trouve forte elle produit un pouls véhément, ou fort; si elle est foible, elle donne un pouls languissant, qui peut être en même temps petit, & tardif, ou fréquent. Si l'artere est molle, le pouls sera mol, & pourra être en même temps grand, & vîte, ou rare; si elle est dure, le pouls sera nécessairement dur, & il peut se faire qu'il sera d'ailleurs petit, & tardif. Si l'usage, ou la nécessité, du pouls augmente, c'est à dire si la chaleur du sang, & de tout le corps est plus grande qu'il ne faut, &c. le pouls devient premierement grand, & si cela ne suffit pas pour le reffraichissement du sang, le pouls se rendra en même temps vîte,

1 *Rhythmus.* Ce terme qui est emprunté de la Musique, est aussi de l'invention d'Hérophile, comme on l'a remarqué dans la seconde Partie.

vîte, & fréquent; mais si la chaleur, & par conſequent l'uſage, diminuent, on aura un pouls plus rare, & enſuite plus tardif, & moins grand. S'il arrive que la faculté étant robuſte, ou foible, l'uſage augmente, ou diminue, à proportion, & en même temps; & enfin ſi la diſpoſition de l'artere ſe trouve telle qu'elle concoure avec la faculté, & l'uſage, le concours de ces trois cauſes des differences des pouls fait un grand nombre de combinaiſons des pouls ſimples dont on vient de parler. A l'égard des pouls inégaux, ils ſont cauſez par la foibleſſe de la faculté, & par la mauvaiſe diſpoſition de l'organe. La faculté ſe trouve forte, ou foible par ces deux cauſes; tantôt elle eſt accablée par l'abondance des humeurs, & par leur corruption; tantôt elle eſt comme diſſipée, ou épuiſée par l'intempérie du corps, par la véhémence, ou par la longueur d'une maladie, par des évacuations trop abondantes, par l'abſtinence, par les paſſions, &c. Lors que la faculté eſt accablée, ou oppreſſée, elle produit des pouls inégaux, mais qui ne laiſſent pas d'être quelquefois grands, & véhemens; au lieu que ſi elle eſt épuiſée, le pouls devient premierement petit, languiſſant, fréquent; & ſi l'épuiſement eſt grand, le pouls devient encore inégal. Pour ce qui eſt de l'organe, c'eſt à dire, de l'artere, elle devient mal diſpoſée par compreſſion, par obſtruction, par replétion. La compreſſion ſe fait par une inflammation, & par une tumefaction des parties contigues à l'artere; l'obſtruction ſe forme par quelques humeurs groſſieres, & gluantes qui s'engagent dans l'artere, & qui empêchent le cours du ſang, & des eſprits; la replétion dépend d'une trop grande abondance, ou d'une plenitude, de ſang, ſoit dans les veines, d'où s'enſuit auſſi la compreſſion des arteres, ſoit dans les arteres elles-mêmes. C'eſt ſur ces deux principes, je veux dire ſur la foibleſſe de la faculté, & ſur l'inaptitude de l'organe que notre Auteur explique toutes les manieres de pouls inégaux dont nous avons parlé. Le pouls appellé *myurus*, & toutes les eſpeces de pouls défaillans, ſont une ſuite de la foibleſſe de la faculté. Le pouls *intermitent* vient en partie de cette même foibleſſe, & en partie de l'obſtruction, ou de la compreſſion de l'artere. On ſe contentera de ces deux exemples par leſquels le Lecteur pourra juger de la maniere dont Galien s'y prenoit pour expliquer les autres irrégularitez de pouls.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

Juſques ici nous avons vu quelles ſont les premieres cauſes des pouls, & de leurs variations. Il faudroit entrer dans le détail des autres cauſes que notre Auteur appelle ſecondes, & qui contribuent de leur côté aux variations dont il s'agit. Mais, pour abreger, on ſe contentera de les indiquer. Ces cauſes ſont, ou [1] naturelles, ou non naturelles, ou contre nature. Les cauſes non naturelles du pouls ſont le tempérament, l'âge, & le ſexe. Les cauſes non naturelles ſont l'air, le boire, & le manger; l'exercice, & le repos; le ſommeil, & les veilles; ce qu'on retient dans le corps, & ce qui en ſort, & enfin les paſſions. Les cauſes contre nature ſont les maladies, leurs cauſes & leurs ſymptomes. Il eſt aiſé de juger que toutes ces choſes changent le pouls, & comment elles peuvent le changer, ſelon les principes de Galien.

Il

1 Voyez la note qui eſt au bas de la page, dans ce même Chapitre, à l'endroit où nous avons parlé des *cauſes* des maladies.

Depuis l'An exl. de J. C. juſques à l'An ec.

Il ne nous reſte plus qu'à voir de quelle maniere il tiroit des ſignes prognoſtiques des differentes eſpeces de pouls. L'importance de ces ſignes ſe fera d'abord ſentir, ſi l'on conſidere que l'on a, par le moyen du pouls, des indices certains de la force, ou de la foibleſſe de la faculté vitale, & par conſequent de ce que l'on peut eſperer, ou craindre touchant la vie, ou la mort d'un malade. Galien diſoit premierement, par rapport aux plus ſimples differences des pouls, que *la grandeur* du pouls, accompagnée de véhémence, marque la vigueur de la faculté, & que ſi le pouls eſt d'ailleurs mol, cela vient de ce que l'artere eſt molle; mais que s'il n'y a ni véhémence ni molleſſe, la grandeur ſeule déſigne que l'uſage eſt augmenté, c'eſt à dire, que la chaleur du ſang eſt plus grande qu'à l'ordinaire. Il remarquoit enfin que cette même grandeur, lors qu'elle vient de cauſe externe, comme de s'être échauffé immédiatement auparavant par quelque exercice, il remarquoit, dis-je, qu'en ce cas cette grandeur dure peu, au lieu que ſi elle eſt l'effet d'une maladie, elle ſubſiſte long-temps. *La petiteſſe* avec langueur eſt, ſelon lui, une ſuite de la foibleſſe de la faculté; & la petiteſſe avec dureté vient de la diſpoſition de l'artere qui ne peut pas ſe dilater ſuffiſamment; mais s'il n'y a ni langueur, ni dureté, c'eſt ſigne que l'uſage eſt diminué. *La viteſſe* indique, ou la faculté robuſte, ou la molleſſe de l'artere, ou même l'uſage augmenté; mais elle ne dépend jamais de la ſeule augmentation de l'uſage; car en ce dernier cas, ou la grandeur ſe joint à la fréquence, ſi les forces ſont grandes, ou la fréquence ſe trouve ſeule, ſans grandeur, s'il y a quelque defaut de la part de la faculté, ou de l'organe. Car quoi que l'uſage augmente, le pouls ne ſe fait pas grand, lors que la faculté y repugne, mais la fréquence ſurvient pour ſuppléer à la grandeur; c'eſt pourquoi la fréquence ſans grandeur marque une maladie chaude qui a épuiſé les forces; & quant au défaut de l'organe qui eſt en obſtacle à la grandeur, c'eſt la dureté, qui ſe conoît par le toucher. *La tardiveté*, ſi elle eſt ſeule, indique l'uſage diminué; ſi elle eſt avec dureté, elle dure long-temps; & ſi elle eſt avec langueur, c'eſt ſigne que les forces ſont abbatues. *La frequence* qui vient de l'uſage augmenté, dans les fiévres ardentes, eſt moins dangereuſe que la tardiveté qui ſuit les maladies froides; mais celle qui eſt une ſuite de la faculté débile, laquelle ne peut pas produire des mouvemens grands, & prompts, & qui eſt d'ailleurs jointe à la foibleſſe, & à la petiteſſe, eſt beaucoup plus pernicieuſe, & marque la défaillance prochaine. Quant à celle qui vient de l'organe qui ne peut pas s'étendre comme il faut, ſi on la compare avec *la rareté* qui procede de l'uſage diminué, ou avec la molleſſe de l'organe, elle paſſe auſſi pour plus mauvaiſe. A cela près la rareté eſt toujours ſuſpecte dans les maladies; & quand elle eſt aſſociée avec la petiteſſe, elle eſt mortelle, parce qu'elle déſigne un grand refroideſſement du cœur. *La véhémence* eſt toujours attribuée à la vigueur de la faculté; plus le pouls eſt véhement, plus il marque de forces, & par conſéquent il ſert de garant pour l'heureuſe iſſue d'une maladie. Néanmoins ſi cette véhémence paſſe les bornes, elle ne marque pas tant la vigueur de la faculté que les efforts que fait la nature pour ſe défaire de quelque matiere irritante. *La langueur* annonce toujours la foibleſſe de la faculté, & lors que la faculté ſe trouve un peu plus épuiſée, cette langueur ſe change en petiteſſe. *La molleſſe* indique ordinairement l'humidité de l'artere; & lors qu'elle

eſt

eſt exceſſive, elle accompagne, ou elle préſage des maladies ſoporeuſes, des hydropiſies, & autres maux qui viennent de la ſuperfluité des humeurs pituiteuſes, & aqueuſes. *La dureté* eſt un indice de ſechereſſe, d'aſtriction, & de tenſion; la ſechereſſe eſt un ſigne de fiévre ardente, ou hectique, de mélancholie, &c. la tenſion eſt cauſée par des convulſions, des inflammations, des ſcirrhes des viſceres, &c.; la moleſſe a ordinairement avec elle la grandeur, la tardiveté, & la rareté, comme la dureté a la petiteſſe, la célérité, & la frequence. *Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.*

Quant aux prognoſtiques tirez de l'inégalité du pouls, comme les cauſes de cette inégalité dependent en partie de la faculté, & en partie du défaut de l'organe, lequel défaut conſiſte, comme on l'a dit, en une obſtruction, une compreſſion, ou une plénitude, ces trois choſes ſont plus ou moins fâcheuſes par rapport à leur grandeur, à leur matiere, & au lieu qu'elles occupent. Une grande obſtruction, une grande compreſſion, & une grande plénitude ſont plus dangereuſes qu'une petite; celles qui ſont produites par des humeurs groſſieres, & gluantes ſont plus difficiles à ſurmonter que celles qui ſont produites par le ſang; enfin les obſtructions, les compreſſions, & les plénitudes, qui affectent les grandes arteres, voiſines du cœur, ſont beaucoup plus à craindre que celles qui occupent les petites arteres des extrémitez. Il faut faire à peu près le même raiſonnement à l'égard de la faculté; comme elle ſe trouve débile par oppreſſion, ou par épuiſement, l'inégalité de pouls qui vient de la premiere cauſe, n'eſt pas d'une ſi grande conſéquence que celle qui part de la derniere; parce qu'on eſpere que la faculté ſe débarraſſant de ce qui la charge, le pouls ſe retablira; au lieu que ſi la faculté eſt épuiſée, elle ne peut pas ſi aiſément ſe remettre. Le pouls appellé *myurus*, eſt une marque de cet épuiſement. Le pouls *intermittent* peut dépendre de l'une ou de l'autre de ces deux cauſes. Le *manquement total* du pouls eſt un indice de défaillance, ou de mort. Le pouls *dicrotus*, ou qui frappe deux fois, déſigne, ou une intempérie inégale du cœur, ou une abondance de vapeurs fuligineuſes; mais il marque en même temps que la faculté eſt forte, & qu'il y a quelque reſiſtance de la part de l'artere. Le pouls *ondoyant* accompagne les fiévres pituiteuſes, ou s'il paroît tel dans une fiévre aiguë, c'eſt un préſage de ſueur, ſuppoſé qu'il ſoit en même temps élevé & fort. Le pouls *vermiculant*, & le *formicant* marquent la molleſſe, ou la flaccidité de l'artere, & en même temps la foibleſſe de la faculté, c'eſt pourquoi ils ſuivent les grandes évacuations, & lorſqu'ils paroiſſent dans les fiévres qui ont cauſé un grand épuiſement par leur durée, ils ſont des préſages de mort. Le pouls *caprizant* indique l'embarras & la force de la faculté, qui fait tous ſes efforts pour ſe dégager. Le pouls *en maniere de ſcie* déſigne une grande inflammation, & une tenſion inégale de l'artere. Le pouls *tremblant* accompagne les grandes foibleſſes. Le pouls *convulſif* eſt fort dangereux s'il ſe rend tel après de grandes évacuations, mais il n'eſt pas ſi mauvais au commencement d'une maladie. Enfin le pouls *dardant* eſt un indice de grande inflammation, mais il marque d'ailleurs des forces de la part de la faculté, ou de la nature.

Voilà un extrait fort abregé de ce que Galien dit de plus remarquable touchant le pouls dans ſeize, ou dix-ſept livres qu'il a écrit ſur cette matiere ſeule. Il l'a traitée ſi amplement, & avec tant d'exactitude, ou de ſubtilité, que cela

a fait

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

a fait croire qu'une bonne partie du détail, où il entre à cet égard, vient plus de ſa méditation, ou de ſon calcul, que de ſes obſervations. C'eſt la penſée de quelques Modernes; & il ſemble que notre Auteur en convienne lui-même en quelque maniere, ou du moins qu'il ait ſenti ce qu'on pouvoit lui objecter touchant la difficulté, ou l'impoſſibilité qu'il y a d'apprendre à bien diſcerner toutes les differences de pouls, dont il fait mention, lorſqu'il dit, *qu'il faut toute la vie d'un homme, pour en acquerir une conoiſſance entiere. Néanmoins*, ajoûte-t-il, *la pratique, & l'exercice aſſidu, vous en apprendront aſſez, pour en tirer une grande utilité, quoi que vous ne poſſediez pas parfaitement tout ce qu'il faudroit ſavoir ſur ce ſujet.*

CHAPITRE IV.

Maximes génerales concernant la Pratique de Galien, ou ſa méthode de traiter les maladies; avec quelques réflexions ſur la difference qu'il y a entre ſon ſyſtème, & celui d'Hippocrate.

APrès avoir vu ce que c'eſt que les maladies, leurs cauſes, leurs ſymptomes, & leurs ſignes, nous venons enfin à la *méthode* que l'on doit ſuivre pour les traiter. Cette méthode eſt établie ſur ces deux maximes fondamentales que l'on a déja rapportées ci-devant, que la maladie, qui eſt quelque choſe de contraire à la nature, doit être ſurmontée par ce qui eſt contraire à la maladie elle même, & que la nature doit être conſervée par ce qui a du rapport avec la nature. C'eſt de ces deux maximes que naiſſent les *indications*, qui ſont la baſe de toute la pratique de la Médecine. Ce que Galien appelloit *indication*, eſt [1] *une inſinuation*, pour ainſi dire, *de ce qui doit être fait par rapport à quelque choſe, tirée de la propre nature, ou du propre état de cette choſe.* Les deux maximes que l'on a poſées, fourniſſent, ſelon notre Auteur, deux indications générales, dont la premiere eſt priſe de *l'affection contre nature*, laquelle affection indique, ou demande, qu'on l'ôte, c'eſt à dire, qu'on la ſurmonte; la ſeconde ſe tire de *la conſtitution naturelle*, & *des forces*, qui inſinuent qu'on les conſerve. Il y a, comme on l'a remarqué ci-devant, trois ſortes d'affections contre nature, la *maladie*, la *cauſe* & le *ſymptome*. De ces trois la maladie étant la principale, ou étant premierement, & par elle même contraire à la ſanté, c'eſt *la maladie* que l'on ſe propoſe de guérir, & par conſéquent c'eſt elle qui fournit proprement la principale indication curative, laquelle, comme on l'a dit, ſe tire de ce qui eſt contraire, ou oppoſé à la maladie. Que ſi l'on employe quelquefois des choſes ſemblables, & non des contraires, c'eſt à dire, ſi l'on employe un remede chaud dans une maladie chaude, cela arrive ainſi par accident, par l'intervention de quelqu'autre choſe qui eſt directement oppoſée à la maladie. Au reſte, il faut prendre garde que l'agent ſoit proportionné au patient, & que les contraires dont on ſe ſert, le ſoient dans un degré, égal au degré

[1] Le raiſonnement agit ſeul dans l'indication, l'expérience n'y a nulle part, comme Galien le marque lui-même.

degré de la maladie, de peur que s'il ſont trop foibles, ils ne ſervent de rien, & s'ils ſont trop forts, ils n'aillent à l'excès oppoſé. C'eſt à dire, que ſi un remede que l'on employe dans une intemperie chaude, ſe trouve trop froid, il ne corrige pas ſimplement cette intemperie, mais il produit une intempérie froide, qui eſt l'excès oppoſé, & qui n'eſt pas moins contre nature, que celui qu'on a voulu corriger. Il faut encore remarquer que les contraires, dont il s'agit, doivent être employez par degrez, parce que la nature ne ſupporte pas les changemens ſubits; en ſorte qu'il faut commencer par les plus foibles, & ne venir pas tout d'un coup aux plus forts. D'ailleurs comme il y a pluſieurs genres de maladies, il y a auſſi divers genres de remedes, une maladie ſimple indique un remede ſimple, une maladie compoſée, ou compliquée veut un remede compoſé, ou qui ſerve à diverſes fins; mais il faut obſerver qu'en cette rencontre, c'eſt à dire, en cas de complication, il faut premierement s'attacher à la maladie principale, ou à celle qui en cauſe d'autres, & qui empêche, tant qu'elle ſubſiſte, que les autres ne puiſſent être guéries. Cette regle doit toûjours être ſuivie, ſi ce n'eſt en quelques cas, où le Médecin eſt contraint de pourvoir à la maladie qui preſſe le plus, ou qui met le malade en plus grand danger, comme lorſqu'il y a de la malignité dans une maladie; lorſqu'elle attaque quelques parties conſiderables, ou qu'elle empêche quelque action principale.

Depuis l'An cxl. de J.C. juſques à l'An 66.

Mais quoi que la premiere indication curative ſe tire de la maladie, comme on ne peut pas guérir parfaitement cette maladie tant que *ſa cauſe* ſubſiſte, il faut néceſſairement commencer la cure en ôtant, ou en ſurmontant cette cauſe. Et s'il y a pluſieurs cauſes, il faut les ôter l'une après l'autre, chacune dans leur ordre; ſur quoi Galien avertit, que l'on doit commencer par celle qui eſt, pour ainſi dire, née la premiere, mais qui ſe trouve la derniere, en procedant par la méthode analytique. Cette maxime eſt ſur tout néceſſaire à l'égard de *la précaution*, par laquelle on s'attache à éloigner les cauſes des maladies, ſoit pour empêcher par ce moyen que les maladies ne naiſſent, & qu'elles ne prennent accroiſſement, ſoit pour pouvoir les guérir plus aiſément dès qu'elles ſont formées.

Les *ſymptomes*, conſiderez comme tels, ne demandent point de cure particuliere, parce que la maladie, de laquelle ils dépendent, étant ſurmontée, ils diſparoiſſent en même temps. Néanmoins il arrive quelquefois que le Médecin eſt contraint d'abandonner la maladie, pour courir au ſymptome, lorſque le ſymptome peut produire une plus grande maladie, que celle qu'il accompagne, ou lorſqu'il abbat conſiderablement les forces. Mais il faut remarquer, que dans le premier de ces deux cas, le ſymptome eſt conſideré comme une cauſe, & que dans le ſecond ce n'eſt pas du ſymptome qu'eſt tirée l'indication, mais des forces.

En effet *les forces*, & *la conſtitution naturelle du corps*, ſont la ſeconde ſource d'où nous avons dit que ſe tirent les indications. A l'égard des *forces* elles n'enſeignent pas ce qu'il faut faire pour guérir une maladie; elles n'indiquent pas non plus la qualité des remedes qu'il y faut employer, mais elles en reglent la quantité. Lors, par exemple, qu'elles ſont trop foibles, elles diſſuadent l'uſage d'un remede vigoureux que la grandeur d'une maladie demanderoit d'ail-

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

leurs néceſſairement. C'eſt pourquoi Galien dit que l'*indication vitale*, où l'indication tirée des forces (car des forces dépend la vie) doit être la premiere de toutes les indications, & aller devant l'indication curative. Selon cette maxime, il faut avant toutes choſes examiner ce que les forces d'un malade peuvent ſupporter, & l'on eſt ſouvent obligé de donner les remedes, qui ſont contraires au but que l'on ſe propoſe dans la cure d'une maladie, lorſque l'état des forces l'indique. Cela eſt d'autant plus néceſſaire, que des remedes ne peuvent produire leur effet que par l'aide des forces du malade, qui doivent être tellement ménagées qu'elles puiſſent reſiſter à la maladie, & ſubſiſter pendant tout ſon cours. Cette maniere de conflict qu'il y a quelquefois entre deux indications, & la contra-indication donne beaucoup de peine au Médecin, mais il faut, comme on l'a dit, qu'il ſuive celle qui preſſe le plus. Sous la *conſtitution naturelle du corps*, on comprend le tempérament, la coûtume, l'âge, le ſexe des perſonnes, & l'état de chaque partie. Toutes ces choſes, auſſi bien que les forces, fourniſſent chacune des indications particulieres, pour leur conſervation. Le tempérament, ſoit naturel, ſoit acquis, demande qu'on y ait égard dans la cure d'une maladie, & la coutume exige la même choſe; parce qu'un corps malade & foible ſupporte difficilement les incommoditez que l'on reçoit lorſque l'on eſt obligé à changer ſes manieres; les perſonnes délicates doivent auſſi être traitées differemment de celles qui ſont robuſtes, les enfans, les adultes, les vieillards, les femmes demandent pareillement que l'on ſuive à leur égard les indications particulieres priſes de leurs diverſes conditions. Pour ce qui eſt de l'état des parties, on y conſidere ces ſept choſes, premierement leur *tempérament*; une partie chaude, par exemple, qui eſt attaquée d'une maladie chaude, ne demande pas un remede autant puiſſant qu'une partie froide qui ſeroit atteinte de la même maladie; parce que la premiere de ces parties s'éloigne moins de ſon tempérament naturel par cette maladie, & que la ſeconde s'en éloigne davantage. On conſidere en deuxième lieu, l'*importance* d'une partie. Les parties nobles veulent des remedes plus doux, & qui ſoient néceſſairement fortifians, parce qu'elles ſont d'un uſage commun à tout le corps, & qu'il importe beaucoup de les conſerver. Le foye, & l'eſtomac, qui ſont de ce nombre, doivent toûjours être fortifiez; & ſuppoſé que ces parties ayent beſoin d'être raffraichies, ou ramollies, il faut mêler des remedes aſtringens, & médiocrement échauffans, avec les raffraichiſſans, & les émolliens, depeur qu'elles ne ſe réfroidiſſent, & ne ſe relâchent trop. Pour prouver d'autant mieux la néceſſité de cette pratique, notre Auteur fait une aſſez longue narration de ce qui arriva de ſon temps au Médecin Attalus, qui tua, dit-il, un Philoſophe Cynique nommé Théagene, pour avoir continué de lui appliquer des cataplâmes relâchans ſur la région du foye, où il avoit une inflammation; nonobſtant l'avis que lui Galien avoit donné à ce Médecin de mêler des aſtringens avec les relâchans. On a égard en troiſième lieu, au *ſentiment* d'une partie. Plus ce ſentiment eſt fin, & délicat, moins la partie peut ſupporter des remedes acres, ou violens; & il arrive qu'une même maladie demande des médicamens differens ſi elle a ſon ſiege en des parties differentes. L'œil qui eſt atteint d'inflammation ne ſouffre pas les mêmes remedes que ſouffre une autre partie enflammée; l'huile, par exemple, qui adoucit les phlegmons, ou les

tumeurs

tumeurs inflammatoires qui ſurviennent aux bras, ou aux jambes, augmente les inflammations des yeux. On regarde en quatrième lieu, à la *conſiſtence* d'une partie; ſi une partie eſt denſe ou épaiſſe, & dure, il faut des médicamens plus pénétrans, & plus forts que ceux que l'on applique ſur une partie rare, & molle. La *figure* fournit une cinquième indication; car on voit par la figure d'une partie, par quel endroit elle peut être plus commodément déchargée de ce qui lui nuit. La *ſituation* en fournit une ſixième; plus une partie eſt cachée, ou ſituée en un lieu profond, & plus elle eſt éloignée du lieu, où l'on peut appliquer un médicament, plus il faut que ce médicament ait de force pour pénétrer juſques-là. Enfin le *voiſinage* d'une partie fournit quelquefois des indications qui font varier la cure. C'eſt à dire, qu'il ne faut pas ſeulement avoir égard à la partie malade, mais qu'il faut encore examiner celles qui lui ſont voiſines; parceque ces dernieres parties ſont ſouvent plus délicates, & plus ſenſibles que la premiere, en ſorte qu'elles reçoivent de l'incommodité des médicamens que l'on applique ſur celle-ci, lors-qu'ils ſont trop forts, ou trop pénétrans. *Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.*

Outre les deux ſources génerales des indications dont nous avons parlé, qui ſont l'affection contre nature, & la conſtitution naturelle, Galien en compte une troiſième, qui eſt *l'air qui nous environne*, ou l'air que nous reſpirons, & qui demande en particulier que l'on y ait beaucoup d'égard dans la cure des maladies.

Toutes les indications, de quelque nature qu'elles ſoient, ſe rempliſſent par la *Diéte*, la *Pharmacie*, & la *Chirurgie*; qui ſont les trois moyens generaux que les Médecins employent pour ſecourir les malades. Il y auroit bien des choſes à dire ſur la maniere dont Galien s'y prenoit à cet égard; mais comme il ſuivoit les principales maximes qu'Hippocrate avoit enſeignées ſur le même ſujet, on renvoye le Lecteur à ce qui a été dit ci-deſſus touchant la pratique de ce dernier. On remarquera ſeulement en peu de mots, premierement à l'égard de la Pharmacie, que comme cette partie de la Médecine avoit été fort cultivée, depuis le temps d'Hippocrate, juſques à celui de Galien, les médicamens, tant ſimples que compoſez, s'étoient beaucoup augmentez. C'eſt ce que l'on peut recueillir de ce que nous avons dit dans le Livre précedent, & qui eſt en partie tiré de ceux que Galien lui même avoit écrit ſur cette matiere. Ces livres ſont en grand nombre. Il y en a pluſieurs ſur les proprietez des *médicamens ſimples*; & il y en a encore davantage ſur la *compoſition des médicamens*. Mais il ne faut pas oublier de remarquer, à l'égard des médicamens en général, que les proprietez que Galien leur attribue, ſont tirées des qualitez appellées *premieres*, le chaud, le froid, le ſec, & l'humide, & que chacune de ces qualitez a, ſelon lui, quatre degrez; c'eſt à dire que ce qui eſt chaud, par exemple, l'eſt au premier, au ſecond, au troiſième, ou au quatrième degré; la chicorée eſt froide au premier degré, le poivre eſt chaud au quatrième. C'eſt, ſelon notre Auteur, par ces qualitez & par leurs differentes combinaiſons que la plûpart des médicamens operent; & quoi qu'il reconoiſſe qu'il y a des médicamens aigres, ſalez, acres &c. il tâche de prouver que ces dernieres qualitez dépendent des premieres; en ſorte que le ſalé, par exemple, a la chaleur pour principe de ſa ſalure, que l'amer dépend du ſec, que l'acre eſt très-

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

chaud, que l'aigre est froid &c. Il remarque en second lieu, que tout ce qui est chaud, froid, &c. est tel, ou *actuellement*, ou *en puissance*; la glace est froide actuellement, la mandragore, ou la cigue, sont froides en puissance; le feu est chaud actuellement, le poivre l'est en puissance. Les matieres qui n'agissent point par les qualitez que l'on a désignées agissent *par toute leur substance*. Tels sont les remedes appellez *spécifiques*, & certains *poisons*, & *contrepoisons*. Tels sont encore les *purgatifs*; ils agissent par une proprieté particuliere de toute leur substance, en attirant chacun une certaine humeur, comme cela a été expliqué dans la Médecine d'Hippocrate. Il a été nécessaire de toucher ce qui regarde ces diverses manieres dont les médicamens operent, parce qu'il n'y a rien de plus souvent rebattu dans les livres des anciens Médecins.

La Chirurgie avoit aussi été poussée un peu plus loin, par rapport au temps d'Hippocrate. L'on en peut juger par ce que nous avons dit sur ce sujet dans la fin de la seconde Partie, en parlant de *Celse*, qui vivoit déja plus de cent cinquante ans avant Galien. Au reste ce dernier exerçoit lui-même la Chirurgie, aussi bien que tout le reste de la Médecine. Nous avons encore plusieurs de ses livres concernant la Chirurgie en particulier, sans compter ce qu'il enseigne sur le même sujet en d'autres endroits. Il parle même des cures chirurgicales qu'il a faites, comme nous l'avons vu dans sa vie.

Après avoir fait ces trois, ou quatre remarques sur la Pharmacie & sur la Chirurgien de Galien, nous n'avons plus qu'un mot à dire sur l'usage qu'il faisoit des remedes generaux les plus communs, tels que sont la *saignée*, les *ventouses*, la *purgation*, les *somnifères*, & les autres que nous avons spécifiez dans la pratique d'Hippocrate. Galien suivoit cet ancien Médecin à l'égard de l'emploi de ces remedes, ou du moins il retenoit ses principales maximes. Toule la difference qu'il y avoit, premierement à l'égard de la *saignée*, c'est qu'il semble que Galien pratiquoit un peu plus souvent ce remede qu'Hippocrate. Il pouvoit suivre en cela les Médecins plus modernes, qui avoient rendu la saignée si commune, que Celse disoit, comme on l'a vu ci-dessus, qu'il n'y avoit presque point de maladie dans laquelle on ne saignât de son temps. Galien tiroit plus, ou moins de sang, selon les forces du malade. Il croyoit qu'il est certaines occasions où l'on en peut tirer jusques à ce que le malade tombe en défaillance; & il dit en avoir tiré dans un même jour jusques à six cotyles, c'est à dire cinquante-quatre onces. Il tiroit cette quantité de sang principalement dans les commencemens des fiévres aiguës, lors qu'il y avoit plénitude d'un sang bouillant, étant dans la pensée qu'en ces cas-là il faut, le plûtôt qu'on peut, faire une grande évacuation d'un tel sang pour arrêter promptement la fiévre. A cela près il ne conseille pas de telles saignées; & il remarque même, pour détourner ceux qui voudroient faire ce remede sans une necessité pressante, ou sans avoir bien examiné les forces, [1] qu'il a vu deux personnes qui en sont mortes. Il est, dit-il, plus à propos de réiterer la saignée le même jour, ou les jours suivans, que de tirer trop de sang d'une seule fois. Galien prenoit d'ailleurs toutes les precautions qu'Hippocrate avoit prises pour saigner, & qu'il avoit tirées de l'âge, de la saison, du climat,

[1] *De curandi Ratione per sanguin, missionem. Cap. 12.*

climat, des forces, du tempérament &c. mais il faiſoit encore beaucoup de fond ſur ce que lui indiquoit le pouls. Quand le pouls étoit vigoureux il tiroit plus hardiment du ſang, & en laiſſoit couler la quantité qu'il avoit jugée néceſſaire, tant que le pouls ſubſiſtoit dans la même force. Lors qu'il s'agiſſoit d'une ſaignée ordinaire, il ſemble que le plus qu'il tiroit de ſang alloit à une livre & demie, c'eſt à dire dix-huit onces, & que le moins ne deſcendoit pas au deſſous de ſept, ou huit onces. Il rapporte lui-même 1 l'exemple d'une femme qui n'avoit pas ſes ordinaires depuis huit mois, à laquelle il tira le premier jour une livre & demie de ſang, le ſecond, une livre, & le troiſième huit onces. C'eſt ici, à mon avis, le premirr exemple que l'on ait de la quantité préciſe du ſang tiré par une ſaignée. Hippocrate, ni Celſe ne ſont point entrez dans ce détail, & Cælius Aurelianus, qui décrit ſi exactement tous les remedes des Médecins Méthodiques, n'a jamais marqué la meſure, ou le poids du ſang qu'ils tiroient. Aretée eſt auſſi dans le même ſilence à cet égard; & l'on ne trouve aucun fragment des ouvrages des autres Médecins plus anciens que Galien, qui nous apprenne combien ils laiſſoient couler de ſang lors qu'ils ſaignoient quelcun. C'eſt ce que notre Auteur ſemble inſinuer lors qu'il dit au même endroit, *qu'aucun des Grecs n'a jamais parlé de livres ni d'onces*, ce qui ſe doit entendre par rapport au poids du ſang, que l'on peut tirer; autrement ce diſcours n'auroit point de ſens. Il y a de l'apparence que Galien ne faiſoit pour l'ordinaire guere plus de trois à quatre ſaignées. C'eſt ce que l'on peut inferer d'un paſſage où il dit 2 que ſi rien n'oblige à tirer tout d'un coup une grande quantité de ſang, il faut, par une premiere ſaignée, en tirer moins qu'il ne ſeroit néceſſaire ſi l'on vouloit tirer d'une ſeule fois la quantité que la maladie demande que l'on tire. Il faut, ajoûte-t-il, faire enſuite une ſeconde ſaignée, & même, ſi l'on veut, une troiſième. Il faiſoit quelquefois les deux premieres ſaignées dans le premier jour; quelquefois il attendoit le ſecond pour faire la ſeconde, & il tiroit encore du ſang le troiſième jour, même deux fois, ſi la néceſſité le requéroit, comme on le recueille du paſſage que l'on vient de citer. Il tiroit du ſang à toutes heures, de jour & de nuit; mais il prenoit pour cela le temps du plus grand relâche que la fiévre donnoit, & il obſervoit, autant qu'il étoit poſſible, que la digeſtion fût faite. Il avoit pour maxime de tirer du ſang de la veine qui étoit du côté où l'on avoit du mal, ou qui y répondoit le plus directement. Il ouvroit toutes les veines qu'Hippocrate avoit ouvertes, & d'autres encore. Il ouvroit trois veines au pli du coude, celle qui eſt en dehors, celle qui eſt en dedans, & celle du milieu. Lors que ces veines n'étoient pas apparentes, il ſaignoit au milieu du bras. Il ſaignoit auſſi au deſſus de la main, entre les trois plus gros doigts & les deux petits, auſſi bien qu'entre le pouce & le doigt ſuivant. Il ſaignoit encore vers les grands angles des yeux, & derriere les oreilles. Il ouvroit auſſi les veines jugulaires, & même les arteres en diverſes parties du corps. Il cautériſoit enfin, tant les veines que les arteres, lors qu'il étoit néceſſaire. Il ne ſaignoit

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An ce.

1 *In Lib. de Morb. Vulgar. 6. Comment. 3. Vers 29.*
2 *De Curat. per ſang. miſſ. Cap. 12.*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

saignoit point les enfans avant l'âge de 1 quatorze ans; mais quand ils étoient un peu plus âgez il commençoit par leur tirer neuf onces de sang au plus, & s'il falloit venir à une seconde saignée, il la faisoit plus grande de quatre, ou cinq onces. Mais s'il craignoit de saigner les enfans, il ne se faisoit pas le même scrupule à l'égard des vieillards, supposé qu'ils fussent robustes. Les vuës qu'il avoit pour saigner étoient les mêmes qu'Hippocrate s'étoit proposées; c'est à dire qu'il saignoit pour *diminuer la plénitude*, pour *faire diversion*, & pour *faire révulsion du sang*. Lors que la cacochymie se joignoit à la plénitude, ce qui indiquoit également la purgation & la saignée, il commençoit toûjours par la saignée

On n'a rien de particulier à remarquer touchant l'usage que notre Auteur faisoit des *ventouses*, qui étoit le même qu'Hippocrate en avoit fait; & pour ce qui est des *sansues*, il ne paroît pas qu'il s'en servît. On peut voir là-dessus ce qui a été dit dans la seconde Partie, au sujet de la pratique de Thémison.

Nous n'avons pas non plus beaucoup de choses à dire sur *la purgation*, parce que Galien observoit aussi à cet égard les plus importans preceptes d'Hippocrate, avec beaucoup d'exactitude. Nous remarquerons seulement, que comme il saignoit principalement dans la vuë de diminuer la plénitude, il purgeoit pour *évacuer la cacochymie*. Il conoissoit d'ailleurs un plus grand nombre de purgatifs qu'Hippocrate n'en avoit conu, & il semble qu'il purgeoit plus souvent que cet ancien Médecin.

Les somniferes, & les *anodyns* étoient aussi en plus grand usage du temps de notre Auteur. Il enseigne lui même la maniere de faire le *Diacodion*, qui est un médicament fait avec la decoction de *pavot blanc* & le miel. Il décrit aussi diverses compositions où il entre de *l'opium*; mais il semble qu'il employoit plus souvent ces mêdicamens pour arrêter les fluxions & pour appaiser les douleurs, que pour remédier aux insomnies, qui sont un symptome des fiévres, & de plusieurs autres maladies.

Galien ne donnoit pas plus souvent des *sudorifiques*, du moins interieurement. 2 On trouve dans ses écrits quelques compositions en forme d'antidote, qui servent, dit le titre, pour exciter les sueurs; mais on ne voit point que notre Auteur les ait mises en usage pour procurer des sueurs critiques, & il ne propose aucun remede de cette nature dans sa méthode de traiter les maladies. Le moyen que l'on employoit le plus communément en ces temps-là pour faire suer, c'étoit le *bain* & les frictions, remede que Galien pratiquoit fort, & avec lequel il guérissoit souvent des fiévres qui étoient causées par le froid, & des continues simples.

Il donnoit aussi quelquefois des *spécifiques*, témoin la cendre d'écrevices que l'on a dit qu'il employoit contre la rage; mais ce n'étoit que dans les maladies qui viennent de causes occultes, telle qu'est celle dont on vient de parler; car pour toutes les autres il s'en tenoit aux remedes que les indications ordinaires lui fournissoient.

On

1 Artémidore, qui vivoit à peu près du temps de Galien, dit que les Médecins ne saignent personne de deux âges, c'est à dire de deux fois sept ans, ou de quatorze ans, parce qu'à cet âge-là on a plutôt besoin de sang qu'on n'en a du superflu. *Lib.* 2. *Cap.* 75.

2 *De Compos. Medicam. Local. Lib.* 8. *Cap.* 7.

On peut juger, par tout ce que nous avons dit de la Médecine de Galien dans les Chapitres précedens & dans celui-ci, que cette Médecine avoit beaucoup de rapport avec celle d'Hippocrate. Il y a neanmoins en premier lieu, cette difference eſſentielle entre leurs deux ſyſtèmes, que l'un n'eſt preſque appuyé que ſur *l'expérience*, & ne conſiſte qu'en des obſervations, au lieu que l'autre roule tout ſur le *raiſonnement*. La Médecine d'Hippocrate eſt un recueil de ce que lui, ou d'autres ont vu, & ſur quoi il raiſonne peu, du moins le plus ſouvent; celle de Galien n'eſt preſque autre choſe qu'un tiſſu de raiſonnemens & de diſputes. Or comme il eſt plus aiſé de ſe tromper en raiſonnant qu'en faiſant des expériences, les raiſonnemens étant ſujets à être conteſtez, au lieu que les experiences bien faites ſont admiſes de tout le monde, il eſt arrivé que le ſyſtème du premier a donné très-peu de priſe aux Médecins qui ſont venus après lui, pendant que celui du dernier a été fort expoſé à la cenſure. Pour entendre ce que nous venons de dire, il faut ſe reſſouvenir de ce qui a été remarqué dans la premiere Partie; que les livres d'Hippocrate où il y a le plus de raiſonnement ont été regardez déja anciennement, comme ſuppoſez. Quelques Auteurs modernes, qui prétendent que Galien ne s'eſt jamais éloigné des principes d'Hippocrate, veulent que le livre intitulé *de l'ancienne Médecide*, ſoit du nombre de ceux dont nous venons de parler. A cela près ils ne trouveroient par leur compte, parce que l'Auteur de ce livre eſt d'un ſentiment qui établit une ſeconde difference entre le ſyſtème du premier de ces deux grands hommes & celui du dernier, qui ne frappe pas moins que celle que l'on a touchée. *Les Anciens*, dit l'Auteur dont il s'agit, *n'ont pas cru que le* ſec, *le* froid, *le* chaud, *ou* l'humide, *ni aucune autre qualité ſemblable, cauſât quelque incommodité à l'homme; mais leur penſée a été, que ce qu'il y a de plus fort, ou d'exceſſif, en chacune de ces qualitez, & que la nature humaine ne peut point ſurmonter, eſt ce qui incommode; & c'eſt ce qu'ils ont tâché d'ôter, ou de corriger. Or entre les choſes* douces *ce qui eſt* très-doux *eſt le plus fort, comme entre les* ameres *& les* aigres, *ce qui eſt* très-amer *&* très-aigre; *en un mot ce qui tient le plus haut degré en chaque choſe. Ce ſont*, continue cet Auteur, *ces dernieres choſes que les Anciens ont cru qui ſe trouvent dans le corps de l'homme, & qui lui ſont nuiſibles. En effet il ſe rencontre dans notre corps de* l'amer, *du* ſalé, *du* doux, *de* l'aigre, *de* l'âpre, *de* l'inſipide, *& une infinité d'autres choſes, qui ont diverſes facultez, ſelon qu'elles ſont abondantes, ou qu'elles ſont fortes. Ces differentes qualitez ne s'apperçoivent point, & ne font de mal à qui ce ſoit tant que les humeurs ſont mêlées, & que par ce mêlange elles ſe temperent l'une l'autre. Mais s'il arrive que les humeurs ſe ſeparent, & qu'elles demeurent à part, alors leurs qualitez deviennent ſenſibles, & incoommodes en méme temps.* On peut recueillir de ce paſſage que cet Auteur n'entendoit pas que les humeurs, dont il parle, agiſſent plûtôt par leurs premieres qualitez qui ſont celles qu'il déſigne au commencement, que par les autres qu'il indique enſuite. Bien loin de là, il dit un peu plus bas, *que ce n'eſt pas le* chaud *qui a une grande force, mais* l'aigre, l'inſipide *&c. ſoit dans l'homme, ſoit hors de l'homme; ſoit à l'égard de ce que l'on mange, ou de ce que l'on boit, ou de ce qu'on applique au dehors, de quelque maniere que ce ſoit*; & il conclud, *que de toutes les facultez il n'y en a point qui ait moins de pouvoir que* le chaud, *& le* froid. Voilà qui ne s'accorde pas avec le ſyſtème de Galien, qui eſt preſque

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

presque tout fondé sur l'action des quatre qualitez premieres, le *chaud*, le *froid*, le *sec*, & *l'humide*; & où les qualitez secondes, comme *l'aigre*, *l'amer*, &c. ne sont regardées que comme des productions & des suites des autres Cependant il n'y a point d'apparence que le livre en question soit une piece supposée. On y reconoit trop sensiblement & le stile d'Hippocrate, & sa maniere de raisonner. Nous n'avons point de commentaire de Galien sur ce même livre. Peut-être n'en a-t-il point fait, parce qu'il ne savoit comment concilier ce sentiment d'Hippocrate avec le sien, quoi qu'il ne manquât pas d'expédiens pour tirer cet ancien Médecin de son côté, lors qu'il le trouvoit à propos. Car il faut savoir que notre Auteur, quoi qu'il se dise le seul qui ait bien entendu, & bien expliqué Hippocrate, ne laisse pas de donner souvent à ses paroles un sens qu'elles n'ont point, comme on l'a déja remarqué ci-dessus, & comme il seroit aisé de le prouver. Mais quoi que ces deux illustres Médecins ne soient pas d'accord en tout, ils ne laissent pas d'être à plusieurs égards dans les mêmes principes, comme on l'a remarqué ci-dessus. Ils admettent tous deux le principe commun de la *Nature* & de ses *facultez* attractrices, expultrices, &c. Ils conviennent pour ce qui regarde les *signes des maladies*, les *crises* & les *jours critiques*. Enfin la *pratique* de l'un se trouve fort approchante de celle de l'autre, ce qui est le principal.

Voilà ce que l'on avoit à dire touchant le système de Galien. Les défauts que l'on y peut remarquer, si on l'examine par rapport à la Philosophie Cartésienne, ou de celle de Démocrite, d'Epicure, & d'Asclépiade, n'empêchent pas qu'on ne doive du moins convenir qu'il est fort ingénieux, & parfaitement bien suivi. 1 On y trouve d'ailleurs parmi quelques questions d'Ecole, que l'on peut laisser si on les juge inutiles, on y trouve, dis-je, bon nombre de choses qui servent beaucoup pour former un Médecin, & pour lui frayer le chemin à la pratique. Cela se découvriroit avec plus d'avantage pour notre Auteur, si, au lieu que nous nous sommes contentez de donner une idée fort generale de sa Médecine, nous avions fait un extrait de tous ses ouvrages; mais cela auroit été trop long, & auroit d'ailleurs passé les bornes que nous nous sommes prescrites dans cette Histoire. Nous avons même retranché tout ce qui regarde *la conservation de la santé*, qui est un sujet que Galien n'a pas traité moins amplement que le reste de la Médecine, parce que ce qu'il dit se rapporte assez à ce qu'Hippocrate a enseigné sur la même matiere. Nous nous dispenserons aussi de faire une énumeration de tous ses Ecrits, & de distinguer ceux qui sont légitimes d'avec ceux que l'on a supposez, parce que c'est une choses assez connue. Tout ce qui nous reste à faire c'est de voir dans les Chapitres suivans jusques où notre Auteur a poussé l'Anatomie.

1 *Vid. Conring. Introduct. in Art. Medic. Cap. 2. paragraph. 16. & potissimum Clariss. Schelhammeri Additamenta in eundem paragraphum.*

CHAPI-

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

CHAPITRE V.

Remarques préliminaires concernant l'Anatomie de Galien.

NOtre Auteur prétendoit, comme on l'a vu dans la premiere Partie, que les Aſclépiades, ou les deſcendans d'Eſculape, juſques à Hippocrate, qui étoit de ce nombre, avoient parfaitement poſſedé l'Anatomie; mais qu'aucun de cette famille, à la reſerve du dernier, n'avoit rien écrit ſur cette matiere. La raiſon qu'ils avoient pour ne point écrire, c'eſt que leurs enfans, qui étoient les ſeuls à qui ils faiſoient part de leur ſcience, apprenoient l'Anatomie chez eux, preſque en même temps que les lettres de l'alphabet; & cela en voyant faire, & en faiſant eux-mêmes des diſſections; en ſorte qu'ils n'avoient pas beſoin de lire des livres pour s'inſtruire à cet égard. Il arriva dans la ſuite, ajoûte le même Auteur, qu'Hippocrate ayant écrit ſur l'Anatomie, auſſi bien que ſur tout le reſte de la Médecine, & ayant fait le premier des diſciples étrangers, l'Anatomie commença auſſi-tôt à décheoir, parce que les Médecins qui vinrent après lui, ſe contentérent de lire ſes livres, & ne ſe donnerent point la peine de diſſéquer eux-mêmes. *Diocles* qui vint preſque immédiatement après Hippocrate, écrivit auſſi ſur le même ſujet, mais aſſez groſſierement.

Les choſes demeurérent en cet état juſques à la mort de Diocles, qui fut à peu près le temps auquel *Hérophile* & *Eraſiſtrate* parurent. Ces deux Médecins s'attacherent fortement à diſſéquer, & eurent même pour cela des corps humains autant qu'ils en ſouhaiterent; en ſorte qu'ils rétablirent bien-tôt l'Anatomie, qui avoit été négligée pendant l'intervalle que l'on a marqué. Nous avons parlé fort amplement de toute cette affaire dans la ſeconde Partie, & nous avons fait voir qu'il eſt probable que ces deux Médecins, Hérophile & Eraſiſtrate, ſont les premiers qui ont anatomiſé des hommes. Nous avons inſinué en même temps, que peu d'autres Médecins de l'Antiquité avoient eu la même liberté après eux. C'eſt ce qu'il faut maintenant examiner. Riolan rapporte fort au long les raiſons qui faiſoient que les anciens Anatomiſtes ne pouvoient pas aiſément avoir des corps humains pour les diſſéquer. On brûloit, dit-il, la plûpart des corps des hommes, auſſi-tôt après leur mort. On avoit fait une Loi à Rome, en vuë des déſordres qui accompagnoient la guerre civile du temps de Marius, & de Sylla, qui défendoit de faire aucun outrage aux corps des morts. On ſait d'ailleurs que l'on avoit anciennement horreur de toucher des cadavres, ou ſeulement d'en approcher; & par cette raiſon 1 ceux qui enterroient les morts, & même 2 ceux qui préparoient les cuirs des bêtes demeuroient hors de la ville de Rome. Les bourreaux n'y avoient point non plus d'habitation; & les Romains étoient ſi délicats ſur ce chapitre, qu'ils ne pouvoient pas même ſouffrir que l'on ſuppliciât quelcun dans l'en-

1 *Veſpillones.*
2 *Coriarii Les écorcheurs. Vide Riolan. Anthropograph. Lib. I. Cap. 12.*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

l'enceinte de leurs murailles. Les loix des Juifs au sujet de ceux qui touchoient à des cadavres sont conues de tout le monde; mais chacun ne sait pas que les Grecs étoient à cet égard dans les mêmes sentimens que les Juifs; c'est ce que Riolan prouve par un passage 1 d'Euripide. *Si quelcun*, dit ce Poëte, *souille ses mains par un meurtre; ou si quelcun touche un cadavre, ou une femme accouchée, le Dieu lui interdit ses autels comme à un impie.* La difficulté qu'il y avoit autrefois de trouver des corps humains, pour en faire la dissection, paroît encore d'un passage de Pline, qui confirme la même chose, lors qu'il dit 2 *qu'il étoit defendu de regarder les entrailles des hommes.* Mais toutes ces autoritez, & quelques autres, que le même Riolan rapporte, n'empêchent pas qu'il ne croye que les Médecins ont de tout temps trouvé des moyens d'avoir quelques corps humains pour les disséquer. Il le prouve premierement, par un autre passage de Pline qui dit, 3 *que les Rois d'Egypte ouvroient autrefois les corps des morts pour connoître quelles avoient été leurs maladies.* Les mêmes Egyptiens avoient d'ailleurs la coutume d'embaumer les cadavres, ce qui ne se pouvoit faire sans les ouvrir. 4 On avoit, à Alexandrie, des squelettes d'hommes sur lesquels les jeunes Médecins apprenoient à conoître les os. Nous lisons dans Rufus, Ephesien, que les Médecins plus anciens que lui avoient appris l'Anatomie sur des corps humains; & ce que l'on a dit ci-dessus d'Hérophile & d'Erasistrate ne permet pas que l'on en doute. Galien rend encore témoignage au premier des Médecins que l'on vient de nommer, 5 *qu'il avoit acquis une conoissance tres-exacte de l'Anatomie, en disséquant des hommes, & non pas des bêtes, comme le pratiquent la plûpart des autres Médecins.* Seneque dit 6 que les Médecins ont ouvert les entrailles des hommes pour decouvrir la cause des maladies; & que de son temps on disséquoit les membres des cadavres pour voir la situation des nerfs & des jointures. Or Seneque, dit Riolan, vivoit du temps d'Auguste, de Tibere, & de Néron. Il étoit permis d'anatomiser les cadavres des ennemis, & c'est ce que firent les Médecins Romains pendant les guerres de l'Empereur Marc Aurele contre les Allemans, comme on l'apprend de Galien. On pouvoit aussi avoir assez facilement les corps de ceux que l'on faisoit mourir à Rome, qui demeuroient sans sépulture hors de la porte Esquiline; & les corps des enfans que l'on avoit exposez. Enfin comme l'on avoit anciennement un grand nombre d'esclaves: qui empêchoit leurs maîtres de faire sur les cadavres de ces malheureux tout ce qu'ils trouvoient à propos? Riolan pouvoit ajoûter à toutes ces preuves ce que dit Ciceron, 7 *que nous ne*

1 *In Iphigenia.*
2 *Lib.* 28. *Cap.* 2.
3 *Lib.* 19. *Cap.* 5.
4 *Galen. Administrat. Anatomic. Lib.* 1. *Cap.* 2.
5 *De Dissect. Vulvæ, Cap* 5.
6 *Medicos, ut vim ignoratam morbi cognoscerent viscera rescidisse, hodie cadaverum artus rescindi, ut nervorum articulorumque positio cognosci possit.* Voilà ce que Riolan fait dire à Seneque; mais je n'y trouve pas tout cela. Dans l'edition que jai entre les mains il n'y a que ceci, *Medici, ut vim ignotam morbi cognoscerent, viscera hominum resciderunt.* Declamat. Lib. 10. Controvers 5
7 *Corpora nostra non novimus, qui sint situs partium, quam vim quæque pars habeat ignoramus. Itaque Medici ipsi, quorum intererat ea nosse, aperuerunt ut viderentur; nec eò tamen, ajunt Empirici,*

ne connoissons point notre corps, ni quelle est la situation & la nature de ses parties; que les Médecins, qui ont eu interêt de connoître tout cela, ont ouvert des corps, afin que l'on crût qu'ils s'étoient instruits par ce moyen. Mais, ajoute-t-il, les Empiriques soutiennent que l'on n'en est pas plus savant, par ce qu'il se peut que les parties changent de nature dès qu'elles sont découvertes. Le même Riolan ayant prouvé en général que les Médecins anciens disséquoient quelquefois des hommes, tâche de faire voir en particulier, qu'Hippocrate, Aristote, & Galien en ont disséqué. Nous avons vu ci-devant que les raisons dont il se sert pour soutenir son sentiment, à l'égard des deux premiers, ne sont pas fort convaincantes. Il s'agit d'examier s'il est mieux fondé en ce qui regarde Galien, pour lequel il a principalement entrepris de prouver le fait en question, contre quelques Modernes qui ont soutenu le contraire. *C'est injustement*, dit-il, *que l'on accuse Galien de n'avoir jamais disséqué d'homme, & d'avoir enseigné l'anotomie du singe pour celle de l'homme. Je prouverois aisément par une infinité de passages de cet Auteur qu'il à disséqué des singes, & des hommes, mais qu'il n'a enseigné que l'anatomie de l'homme.* Il cite là-dessus deux ou trois passages de Galien, par lesquels il paroit veritablement que celui-ci ne traite, ou dit ne traiter, que de l'anatomie de l'homme; & même il promet en un endroit de donner un jour séparément l'anatomie de divers autres animaux. Voici les propres termes de Galien dans ce dernier passage. 1 *Je n'ai pas fait dessein de marquer ici le nombre des lobes du foye des autres animaux, parce que je n'ai décrit jusques à present la construction particuliere d'aucun de leurs organes, si ce n'est en quelques endroits, où j'ai été obligé de le faire, afin que l'on comprît mieux ce que je dis de l'homme. Mais, si je vis, je décrirai quelque jour la structure du corps des bêtes, & je ferai une anatomie exacte de toutes leurs parties, comme je fais maintenant* 2 *celle des parties de l'homme* Le même Auteur cite enfin un autre passage de Galien où celui-ci dit, en parlant de quelques Anatomistes de son temps, *qu'il n'est pas surprenant s'ils se sont trompez, parce qu'ils n'ont disséqué que des cœurs, & des langues de bœufs, ne sachans point que ces parties ne sont pas le mêmes dans ces animaux qu'elles sont dans les hommes.* On peut bien juger que si Galien n'avoit pas examiné ces mêmes parties sur des hommes, il n'auroit eu garde de censurer ceux qui ne l'avoient pas fait. Le passage que nous avons rapporté cidessus, où le même Galien, après avoir loué Hérophile de ce qu'il avoit appris l'Anatomie en disséquant des hommes, ajoûte, que *la plûpart des autres Médecins ne disséquoient que des bêtes*, ce passage, dis-je, prouve aussi qu'Hérophile n'avoit pas été tout à fait le seul qui eût disséqué des hommes. Si personne

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

rici, notiora esse illa, quia fieri possit ut patefacta, & detecta mutentur. Academic. Quæst. Lib 4.

1 *De Usu Part. Lib. 6. Cap. 4.*

2 Voici de quelle maniere Galien s'exprime dans la derniere période de son discours: ἐξηγησόμεθα ποτὲ καὶ τὴν ἐπείνων κατασκεύην, ἐπὶ λεπτὸν ὕτω κατατέμνοντες ὥσπερ καὶ τὴν ἀνθώπων. L'Interprete Latin traduit ces paroles mot à mot de cette maniere. *Illorum etiam constructionem membratim, quomodo nunc hominem, dissecantes, aliquo tempore explicabimus.* Riolan y change quelque chose. Voici sa version: *Illorum etiam constructionem membratim, quomodo nunc hominem dissecantes, aliquo tempore explicabimus*; par où il semble qu'il veuille insinuer que Galien disséquoit actuellement un homme dans le temps qu'il écrivoit ce que l'on vient de lire; mais il est aisé de voir qu'il ne s'agit dans ce passage que d'une dissection qui se fait avec la plume.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

sonne n'en avoit disséqué que lui, notre Auteur, au lieu de ces mots, *la plûpart des autres Médecins*, auroit dit, *tous les autres Medecins*. Or si quelques Médecins de son temps faisoient des dissections de corps humains, il est fort probable qu'ayant autant d'ardeur pour l'Anatomie qu'il paroit en avoir eu, il ne demeuroit pas à cet égard les bras croisez, tandis que les autres travailloient.

Je crois donc avec Riolan, que Galien a pu disséquer des corps humains; mais il y a de l'apparence que ce n'a été que fort rarement qu'il l'a fait, & peut-être assez imparfaitement. Ce que l'on a dit au commencement de ce chapitre prouve que la chose ne se pouvoit entreprendre qu'avec beaucoup de difficulté; & Galien le confirme lui-même par la peine qu'il se donne de parler de divers autres moyens par lesquels il juge que l'on peut apprendre l'Anatomie. Il conseille premierement [1] que l'on choisisse cette espece de singes qui ressemblent le mieux à l'homme; ou s'il ne s'en trouve pas, il faut, *dit-il*, disséquer de ceux qui ont comme une tête de chien, ou des [2] satyres, ou des lynx. Si l'on manque encore de ces animaux, il faut prendre des ours, ou des lions, ou des belettes, ou des chats, parce que ces animaux ont des especes de doigts comme les hommes. *Il continue ensuite de cette maniere:* Je n'ai jamais entrepris d'anatomiser des fourmis, des cousins, ni des puces, ni aucun autre de ces menus insectes; mais j'ai souvent disséqué des belettes, des rats, des serpens, & plusieurs sortes d'oiseaux, & de poissons; par où j'ai appris qu'une même Intelligence a formé tous les animaux, & que chaque animal a le corps disposé selon que son naturel le demande. Il paroit d'ailleurs que Galien disséquoit quelquefois des [3] *pourceaux*, & des *chevres*; il parle aussi d'un [4] *élephant* qu'il avoit anatomisé à Rome, ou dont il avoit disséqué quelques parties. On dira, sans doute, que notre Auteur conseilloit de commencer par disséquer des bêtes pour achever ensuite de s'instruire sur des hommes. Cela est vrai; mais voyons de quelle maniere il parle de cette derniere affaire. [5] Je vous conseille, *dit-il*, de vous bien exercer premierement sur des singes, afin que si vous trouvez jamais quelque corps humain dont vous puissiez faire la dissection, vous soyez en état de découvrir promptement chaque partie; ce qui n'est pas une affaire, où l'on puisse réussir, si auparavant l'on ne s'est souvent exercé sur d'autres sujets. Faute de s'être exercez de cette maniere, ceux qui ont disséqué les corps des Allemands, pendant la guerre que ces peuples avoient entrepriſe contre Marc Aurele, n'ont rien appris si ce n'est à conoître la situation des visceres. Mais un Médecin qui aura premierement travaillé sur d'autres animaux, & prin-

1 *Anatomic. Administr. Lib.* 6. *Cap.* 1.

2 C'étoit apparemment une troisième espece de singes, tels que ceux que Pline décrit sous le nom de Satyres, ou ceux dont Tulpius & Bontius parlent, & que l'on appelle *hommes sauvages*.

3 Galien ne dit point qu'il ait disséqué des *chiens*, qui sont des animaux des plus communs. Peut-être qu'un scrupule de religion empêchoit qu'on ne les disséquât, parce qu'on en sacrifioit à plusieurs divinitez; qu'Anubis, Dieu des Egyptiens, étoit représenté avec une tête de chien: que l'on juroit par *le chien*, ou parce que les chiens sont fort amis des hommes, ou enfin parce qu'on pouvoit se faire plus d'horreur de toucher un chien mort, qu'une autre bête. Aristote décrit néanmoins quelques parties des chiens.

4 *Anatomic. Administr. Lib.* 7. *Cap.* 10. *De Usu Part. Lib.* 17. *Cap.* 1.

5 *Administr. Anatom. Lib.* 3. *Cap.* 5.

„ principalement ſur des ſinges, voit d'abord ce qu'il y a à voir ſur les parties qu'il diſſéque. Il eſt plus aiſé à un homme qui a de l'adreſſe, & la pratique de l'Anatomie, de s'inſtruire d'un coup d'œil ſur un cadavre d'homme, touchant ce qu'il a déja vu ailleurs, qu'à un autre qui n'eſt pas exercé, de trouver tout à loiſir, même les choſes les plus évidentes. Pluſieurs des premiers dont je viens de parler, ont découvert fort vîte ce qu'ils ont voulu voir ſur les corps de ceux que l'on a condamnez à la mort, ou que l'on a expoſez aux bêtes farouches, ou ſur les cadavres des voleurs qu'on laiſſe ſans ſépulture. D'ailleurs les grandes playes, ou certains grands & profonds ulceres ont découvert à ces gens-là pluſieurs parties du corps, qu'ils ont trouvées ſemblables à celles qu'ils avoient vuës dans les ſinges; mais ceux qui n'avoient jamais travaillé ſur ces animaux, n'ont point pu profiter de ces occaſions. Ceux qui diſſéquent ſouvent des enfans expoſez, ſavent auſſi que le corps de l'homme, & celui du ſinge ſont très-ſemblables. Il ne faut pas douter que Galien n'eût employé quelques uns de 1 ces moyens, ou d'autres approchans, pour s'inſtruire Il le dit lui-même en un autre endroit, où, après avoir conſeillé aux jeunes Médecins d'aller à Alexandrie, pour y voir des ſqueletes, & de ne ſe contenter pas de ce qu'ils liſoient à cet égard dans les livres, il continue de cette maniere. 2 Que ſi vous ne pouvez pas aller en Egypte, pour „ apprendre à bien conoître les os, faites du moins ce que j'ai auſſi fait moi-„ même. J'ai ſouvent examiné des os d'hommes, lorſque j'ai trouvé des ſépul-„ cres, ou des monumens ruinez. Un ſépulcre bâti négligemment ſur le „ bord d'une riviere avoit été détruit par l'eau de cette même riviere qui avoit „ paſſé par deſſus; en ſorte que le corps que l'on avoit mis dans ce ſepulcre ayant „ été emporté par le courant, s'étoit enfin arrêté en un lieu diſpoſé comme une „ maniere de port dont les bords ſe trouvoient aſſez élevez. J'eus occaſion „ de voir ce corps dont les chairs étoient déja pourries, mais dont les os te-„ noient encore les uns aux autres. Ont eût dit que c'étoit un ſquelete pré-„ paré pour inſtruire de jeunes Médecins. Je vis auſſi un jour le cadavre d'un „ voleur ſur une montagne en un lieu aſſez écarté du chemin. Un voyageur „ que ce voleur avoit attaqué, l'avoit tué, & perſonne de ce pays-là n'ayant „ voulu l'enterrer, parce qu'on étoit bien aiſe que ce méchant homme fût la „ pâture des vautours, deux jours après ſes os furent tout à fait décharnez, „ & ſe trouverent ſecs comme ceux qui ſont préparez pour l'inſtruction des „ Médecins. Galien parle auſſi dans le même chapitre d'une maladie accompagnée de *charbons*, qui avoit eu cours dans la plûpart des villes de l'Aſie, & qui lui donna occaſion d'examiner la diſpoſition des muſcles de diverſes par-

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

1 L'Anatomie que l'on apprenoit par les moyens, dont il s'agit ici, s'appelloit Ἀνατομὴ κατὰ πεῖρατσιν, c'eſt à dire, *Anatomie de hazard.* C'étoit la ſeule Anatomie que les Empiriques approuvoient, comme on l'a vu dans la ſeconde Partie. C'eſt de Galien de qui l'on apprend ce terme.

2 *Anatomic. Adminiſtrat. Lib.* 1. *Cap.* 2. Du Laurens infere de ce paſſage, que Galien avoit chez lui les deux ſqueletes, dont il eſt ici parlé, & Riolan, qui a ſans doute copié du Laurens, dit la même choſe; mais Galien ne dit point qu'il eût enlevé ces ſqueletes; il paroît au contraire par toute la ſuite de ſon diſcours, qu'il ſe contenta de les examiner ſur le lieu. Après cela, fiez vous aux citations.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

parties dont la peau, & une partie des chairs avoient été emportées.

Si notre Auteur s'en étoit tenu aux moyens qu'il indique, on ne peut pas appeller cela des dissections completes, & régulieres du corps humain. De tous les sujets sur lesquels il dit qu'on peut s'instruire, il n'y a que les enfans exposez qui semblent lui avoir fourni de quoi faire une Anatomie entiere, par la facilité qu'il y avoit d'emporter quelques uns de ces petits corps, & de les disséquer ensuite avec tout le loisir nécessaire. C'est, à mon avis, ce qu'il fait conoître en quelque maniere lorsqu'il dit, comme on l'a vu ci-dessus, *que ceux qui disséquent souvent des enfans exposez, savent que le corps de l'homme, & celui du singe sont fort semblables.* Si ces dissections se faisoient souvent du temps de Galien, comme on le recueille de ce passage, il y a de l'apparence qu'il en avoit fait aussi bien que les autres, quoi qu'il n'osât pas s'en vanter ouvertement à cause de l'aversion que l'on avoit alors pour ces sortes de choses. On dira qu'il ne lui étoit guére plus difficile de faire enlever quelques corps des criminels que l'on avoit exécutez; mais il ne dit en aucun endroit que personne entreprît rien de semblable. S'il parle de ce que l'on apprenoit en examinant les corps des voleurs, ou tous les autres cadavres que l'on pouvoit trouver sur les champs, il fait conoître que cet examen, ou cette recherche ne se faisoit que sur le lieu même où se rencontroient ces coprs, en tâchant de voir fort vîte ce que l'on avoit dessein de voir. C'est ce que l'on recueille du passage que l'on a cité, où il dit que ceux qui auront disséqué des figues pourront *promptement* s'instruire, par les cadavres qu'ils trouveront à la campagne, touchant la disposition des parties qu'ils auront vuës auparavant en disséquant de ces sortes de bêtes. Il repete trois ou quatre fois dans le reste de ce passage ce mot *promptement*, qui marque le peu de temps que l'on avoit, ou qu'il avoit eu lui-même, pour considerer les cadavres dont il s'agit; de crainte sans doute qu'on ne le surprît dans cette occupation, qui auroit donné de l'horreur aux spectateurs, & qui n'étoit pas agreable d'elle-même. Au fond le soin que Galien prend d'indiquer tous les autres moyens d'apprendre l'Anatomie dont on a parlé, marque assez, comme on l'a déja dit, que l'on ne pouvoit faire alors des dissections regulieres de corps humains que très-rarement, & très-difficilement. Une autre preuve de cela c'est qu'il ne s'en faisoit point en public dans les Ecoles des Médecins. S'il y a un lieu au monde où ces dissections eussent dû être en usage, c'est à Alexandrie, capitale de l'Egypte. * La coûtume que l'on avoit en ce pays-là d'ouvrir les corps morts,

* Il ne faut que consulter Diodore de Sicile, (*Liv. 2 Chap. 5.*) pour être convaincu que la coutume qu'avoient les Egyptiens d'embaumer les corps des morts, ne leur rendoit pas pour cela l'Anatomie plus familiere. *Il y a*, dit cet Auteur, *parmi les Egyptiens trois manieres d'ensevelir les corps morts, ou de les preparer, avant que les mettre dans le tombeau: la premiere est d'un prix fort haut, & coûte jusqu'à un talent*, (six cens écus). *La seconde coûte vint mines* (huit cent livres, monoye de France, ou environ). *Les frais de la troisième sont petits. Ceux qui ont le soin des funerailles, & qui exercent ce métier de pere en fils, s'adressent aux parens des défunts, & leur ayant fait voir l'état de la dépense que chacune de ces trois manieres demande, conviennent avec eux de la somme qu'il s'agit de donner. Cela étant fait, les parens remettent le corps à ces personnes là pour l'ensevelir, ou le préparer, selon qu'on en est convenu. Celui qui est le premier entre ces mêmes personnes, s'apelle* Γραμματικὸς, (du mot Grec γράμμη, qui signifie une ligne) *parce qu'ayant placé le corps à terre, il tire une ligne du côté gauche du ventre, pour marquer jusques où l'incision doit aller. Ensuite celui qu'on apelle* le Dissécteur, *prenant une pierre Ethiopique*, (trenchante) *ouvre le côté, selon qu'il*

morts, pour les embaumer, sembloit devoir inspirer moins d'horreur pour les dissections completes. Mais on ne voit pas que l'on y eût pratiqué rien de semblable depuis le temps d'Hérophile & d'Erasistrate, ou des anciens Rois de ce pays. Tout ce que l'on faisoit à cet égard dans cette fameuse Ecole de Médecine, du temps de Galien, c'est que l'on y enseignoit l'Osteologie sur des squeletes d'hommes, qui étoient peut-être fort anciens. Si l'on y avoit d'ailleurs montré sur des corps humains tout le reste de l'Anatomie de l'homme, le même Galien, & cent autres Auteurs, n'auroient pas manqué de le dire en cent endroits. Quant aux passages de divers Auteurs, que l'on a rapportez après Riolan, pour prouver que l'on faisoit anciennement des dissections d'hommes, il seroit aisé de faire voir qu'ils regardent presque tous ce qui s'étoit passé long-tems avant le temps que ces Auteurs écrivoient; & que le fait seul d'Hérophile & d'Erasistrate pouvoit avoir donné lieu à tout ce qui s'étoit écrit sur ce sujet. Enfin, pour revenir à Galien, rien ne le rend mieux convaincu qu'il n'a pas disséqué autant de corps humains qu'il auroit été nécessaire, supposé qu'il en ait disséqué quelques uns, que ce qu'il décrit en divers endroits les parties du corps des singes, ou de quelques autres bêtes, en croyant décrire celles de l'homme. C'est ce que

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An. cc.

Vé-

qu'il lui a été prescrit; & aussi tôt après il s'enfuit, pour se mettre à couvert des coups de pierres que les assistans ne manquent point de lui jetter, en faisant en même temps contre lui mille imprécations, dans l'opinion où ils sont, que c'est une action odieuse de violer le corps d'un ami par une blessure. Mais ceux qui travaillent sur ce corps mort, après le Disséteur, & qu'on appelle, en Grec comme s'ils le saloient, *pour le conserver, sont au contraire honorez & considerez de tout le monde; ils fréquentent les Sacrificateurs, & ont la liberté d'entrer dans les temples. Ceux-ci prenant le cadavre, l'un d'eux pousse plus loin l'incision qui a été faite, en sorte qu'elle s'étend jusqu'aux reins & au cœur, qu'un autre lave fort exactement avec du vin de Palmier, auquel on a joint des drogues odoriférantes. Après cela il lave de même tout le corps avec une liqueur huileuse, ou resineuse qu'on appelle* Cedria, *& d'autres préticux baumes, & cela pendant plus de trente jours, l'oignant enfin avec de la* myrrhe, *du* cinnamome, *& autres aromates exquis, qui servent non seulement à sa conservation, mais qui lui donnent encore une très bonne odeur. Tout cela étant fait ils remettent le corps aux parens, si bien embaumé que toutes les parties en sont conservées parfaitement entieres, jusqu'aux poils des sourcils & des paupieres, en sorte que l'on diroit, en voyant ce corps, qu'il n'est pas d'un mort, mais d'un homme qui dort d'un doux sommeil.*

Voila ce que dit Diodore de Sicile. Le Traducteur Latin commence ainsi, *Sepulcrorum tres habentur species.* Ce n'est point des *sépulcres*, ni des *enterremens*, dont il s'agit ici, c'est de la maniere *d'ensevelir*, c'est à dire de mettre un corps en état d'être porté au sépulcre, ce qui se fait aujourd'hui simplement en l'envelopant dans un drap, & l'enfermant dans une biére. Il n'y a que les Princes, & autres grands Seigneurs, pour qui on y aporte plus de façon, en embaumant leurs corps avant que les mettre dans leurs tombeaux. Cette derniere maniere semble avoir été en usage pour tout le monde indifferemment, parmi les anciens Egyptiens, & c'est ainsi que notre Auteur entend qu'ils préparoient les corps morts. La seconde remarque que j'ai à faire sur cette traduction, c'est qu'au lieu de ces mots, *ex cedro*, il faut qu'il y ait *ex cedria*. Dioscoride, Galien, & d'autres Auteurs nous apprennent que ce qu'on appelloit *cedria* étoit une liqueur résineuse tirée du *Cedre*, & que cette liqueur servoit, entr'autres usages, à *conserver les corps morts.* On la tiroit de Syrie, & des autres endroits du Levant, où les Cédres sont abondans; mais je ne sache pas qu'on y en prépare encore aujourd'hui, ni qu'on nous en aporte: Au reste on voit par ce passage de Diodore, que la pratique des embaumemens, quelque fréquente qu'elle fut chez les Egyptiens, ne devoit pas les rendre plus hardis à faire des dissections de corps humains. Si ceux qui étoient apellez par leur profession à en faire l'ouverture, dans la vuë de les conserver, étoient régalez de coups de pierres par les assistans, à quel peril n'auroient pas été exposez ceux qui auroient entrepris de déchiqueter ces mêmes corps depuis la tête jusqu'aux pieds, comme il auroit fallu nécessairement le faire pour s'instruire à fond de la nature de toutes les parties, de leur situation, connexion, &c.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

Véſale fait toucher au doigt, & ceux qui ont voulu ſoutenir le contraire, ſe ſont aveuglez eux-mêmes par la prévention qu'ils ont euë pour Galien.

Mais quoi que notre Auteur ait quelquefois confondu les parties des bêtes avec celles des hommes, ſon Anatomie ne laiſſe pas d'être un très-bel ouvrage, & Véſale lui-même l'a beaucoup eſtimé Cet ouvrage feroit d'autant mieux conoître le mérite de l'Auteur, s'il étoit vrai, comme il le dit, que perſonne avant lui n'avoit bien écrit ſur l'Anatomie, & qu'il a fait à cet égard pluſieurs découvertes fort importantes. Il eſt probable qu'étant auſſi attaché à cette affaire qu'il l'étoit, il a pu effectivement découvrir quelque choſe de ſon chef, quoi que le penchant qu'il avoit à ſe louër doive rendre un peu ſuſpect ce qu'il dit de lui-même. Mais au fond, qu'il ſoit le premier qui ait mis l'Anatomie ſur un bon pied, ou qu'il ſe glorifie du travail d'autrui, dont il n'a pas même toûjours profité autant qu'il ſeroit à ſouhaiter, comme on le verra 1 ci-après, il n'y a pas de doute que ſi ſes Livres Anatomiques avoient tous été perdus, ce ne fût une très-grande perte. Ce ſont les ſeuls qui nous ſont reſtez de tous ceux que les Anciens ont écrit ſur cette matiere; car ce qu'il y a d'ailleurs ne vaut preſque pas la peine d'être compté, ſi on en excepte ce que nous avons d'Ariſtote. Il eſt vrai que Galien n'a pas atteint la perfection; mais on ne l'a pas encore atteinte aujourd'hui; & il y a bien de l'apparence que ſans les lumieres qu'il a données à ceux qui l'ont cenſuré, nous ſerions encore à découvrir une bonne partie de ce qu'il a clairement démontré. Les deux principaux Traitez de Galien ſur la matiere, dont il s'agit, ſont celui *des Adminiſtrations Anatomiques*, & celui *de l'Uſage des Parties du corps de l'homme*. Le premier contenoit quinze livres, dont les ſix derniers ne ſe trouvent plus Le ſecond, que nous avons complet, en contient dix-ſept. Nous avons encore un livre qui traite *des os* en particulier, un autre *de la diſſection des muſcles*, un troiſième *de la diſſection des nerfs*, qui eſt imparfait; un quatrième *de la diſſection des veines & arteres*; un cinquième, où l'Auteur prouve *que les arteres contiennent du ſang*, contre le ſentiment d'Eraſiſtrate; un ſixième *de l'anatomie de la matrice*; un ſeptième *de l'organe de l'odorat*; un huitième & un neuvième *de l'utilité*, & *des cauſes de la reſpiration*; un dixième & un onzième *du mouvement des muſcles*; un douzième *de la formation du fœtus*; & deux autres enfin qui traitent *de la ſemence*, ſans compter ce que l'on trouve concernant l'Anatomie dans ſes livres *des facultez naturelles*, & ailleurs. Galien en avoit écrit pluſieurs autres qui ſe ſont perdus. Dans quelques-uns de ces livres, il traitoit *de l'Anatomie d'Hippocrate*. Dans d'autres *de l'Anatomie d'Eraſiſtrate*. Dans un troiſiéme ouvrage, il traitoit *de l'Anatomie des corps morts*; dans un quatrième *de l'Anatomie des animaux vivans*, &c. 2 Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions encore tout cela, particulierement ce qui concerne l'Anatomie d'Hippocrate, & celle d'Eraſiſtrate, auſſi bien que l'abregé que notre Auteur avoit fait des Livres Anatomiques de *Lycus*, & de ceux de *Marinus*. Ce dernier avoit écrit vint livres, qui ſont ceux que Galien avoit abregez, & dont il nous a conſervé les titres, qui font beaucoup regretter la perte de ce grand ouvrage. Nous avons déja

1 *Voyez ſur la fin du Chap.* 8.

2 On ne parle pas ici de quelques pieces ſuppoſées, qui ſe trouvent dans le recueil des œuvres de Galien.

déja parlé ci-devant de ce même Marinus, & nous en dirons encore un mot à la fin de l'Anatomie de Galien.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An. cc.

Mais quoi que l'on n'ait pas tous les livres de notre Auteur, il se trouve heureusement que ceux que l'on a, renferment à peu près toute l'Anatomie; & si les *Administrations Anatomiques* ne sont pas entieres, les autres livres dont on a parlé, & sur tout ceux *de l'Usage des Parties*, suppléent ce qui manque aux premiers. Ces mêmes livres de l'Usage des Parties sont un chef-d'œuvre qui a été admiré de tout temps, & qui fait le mieux voir 1 l'étendue du genie de son Auteur. Il y a là dedans dequoi satisfaire les Médecins & les Philosophes. Mais ce qui a fait l'admiration des Chrêtiens en particulier, c'est que Galien, tout Payen qu'il étoit, y reconnoît un Dieu tout sage, tout bon, & tout puissant, qui a formé l'homme, & tous les autres animaux. Les termes qu'il employe en un endroit des livres dont il s'agit, sont très-remarquables. 2 *En écrivant*, dit-il, *ces livres, je compose un veritable hymne à* 3 *celui qui nous a faits, & j'estime que la solide pieté ne consiste pas tant à lui sacrifier plusieurs centaines de taureaux, ni à lui présenter les parfums les plus exquis, qu'à reconoître & faire ensuite reconoître aux autres, quelle est sa sagesse, sa puissance, & sa bonté. Car enfin ce qu'il a mis toutes choses dans l'ordre, & dans la disposition la plus convenable pour les faire subsister, & qu'il a voulu que tout se ressentît de ses bienfaits, cela, dis je, est une grande preuve de sa bonté, qui demande que nous la célébrions par nos hymnes. Ce qu'il a trouvé tous les moyens qu'il falloit pour établir cette belle disposition, marque d'ailleurs sa sagesse; comme ce qu'il a fait tout ce qu'il lui a plu, marque sa toute-puissance.* Ce n'est pas en cet endroit seul que Galien parle de ce cette maniere. Il est si fort persuadé de cette verité, qu'il ne perd point d'occasion de l'insinuer, & de combattre en même temps les Epicuriens qui vouloient que la formation du Monde fût un effet du concours fortuit des atomes. Il est vrai que n'étant pas parfaitement instruit, 4 il dispute d'ailleurs contre *Moïse*, sur ce que ce dernier suppose la volonté, ou le seul commandement de Dieu, comme l'unique cause de toutes choses. Galien n'admet ce principe de Moïse qu'en joignant à la volonté de Dieu le choix que ce même Dieu a fait de la matiere la plus propre, pour toutes les fins particulieres qu'il s'étoit proposées, après avoir conu ce qui étoit le mieux par rapport à l'arrangement de chaque corps. Car enfin, dit notre Auteur, Dieu n'a pu faire un homme avec une pierre, ni un bœuf, ou un cheval, avec de la cendre. Galien ne savoit pas que Dieu étant le maître de la matiere, sa volonté a suffi pour faire prendre à cette matiere la forme, & toutes les autres modifications qu'elle a dû recevoir. Si Epicure, en retenant ses atomes, avoit reconu la Cause suprême de leur arrangement, il auroit mieux raisonné que Galien sur le sujet dont il s'agit. Mais Galien suivoit 5 Platon, ou Aristote, & non pas Epicure.

CHA-

1 On ne veut pas dire par là, qu'il n'y a point de défaut dans cet ouvrage; il y en a plusieurs; mais cela n'empêche pas que l'ouvrage ne soit d'ailleurs excellent, sur tout pour le temps auquel il a été composé.

2 *De Usu Part. Lib.* 3. *Cap.* 10.

3 *Il l'appelle* Dieu *en divers endroits.*

4 *De Usu Part. Lib.* 11. *Cap.* 14.

5 Voyez dans la premiere Partie, Livre quatrième, l'idée que Platon avoit de la formation du corps des animaux.

Depuis l'An cxl. de J.C. jusques à l'An cc.

CHAPITRE VI.

Diviſion génerale des parties du Corps de l'homme. Anatomie du Ventre en particulier.

LA conoiſſance des parties du corps de l'homme étant la baſe de la Médecine de Galien, il ne pouvoit qu'il ne recommandât fortement l'étude de 1 l'*Anatomie*, par laquelle on acquiert cette conoiſſance. C'eſt auſſi ce qu'il fait en cent endroits. Voici l'idée générale qu'on peut ſe faire du corps, ſelon les principes de notre Auteur. On peut le diviſer en quatre parties, *le ventre*, *le thorax*, ou *la poitrine*, *la téte*, & *les extremitez*. Pour commencer par *le ventre*, dont la cavité renferme les organes de la faculté naturelle, on y diſtingue les parties *contenantes*, d'avec celles *qui ſont contenues*. Les parties contenantes du ventre, qui ſont en même temps *communes* à tout le corps, ſont la peau, couverte de l'épiderme, ou petite peau, la membrane qui eſt ſous la peau, & enfin la graiſſe. Les parties *propres*, ou particulieres au ventre, ſont les muſcles de cette partie, & le péritoine, ſans compter les os, comme les vertebres des lombes, l'os ſacrum, les os des hances, du pubis, & les fauſſes côtes Sur quoi il faut remarquer, premierement, à l'égard de *la peau*, que notre Auteur la regardoit comme un corps nerveux, ou membraneux, dont le principal uſage eſt de revêtir l'homme, & de le garantir des injures du dehors. Il ajoûtoit que la peau reçoit des veines, des arteres, & des nerfs; qu'elle eſt d'ailleurs toute percée de petits pores, ou trous, pour ſervir à l'évacuation de la ſueur, & à la tranſpiration des vapeurs, & qu'elle eſt, en divers endroits, couverte de poils qui y ſont enracinez, comme les dents dans les gencives. Il diſoit enfin que la peau eſt immediatement formée de la ſemence, auſſi bien que toutes les autres membranes, comme on le remarquera plus particulierement ci-après, & qu'elle eſt la partie la plus temperée du corps, quoi que la plus foible, & la plus expoſée. Il appelloit *épiderme*, comme qui diroit *ſurpeau*, une pellicule déliée qui couvre la peau, & qui s'en ſépare quand on s'eſt brûlé. Il trouvoit d'ailleurs ſous la peau 2 *une membrane*, qu'il dit y être collée. Quant à la *graiſſe*, il croyoit qu'elle ſe forme de la partie la plus chaude des alimens, qui ſe ramaſſe, & ſe fige autour des membranes, qui ſont plus froides, pour les échauffer, & les humecter, ou les rendre plus ſouples. On ne décrira pas ici *les muſcles* du ventre,

1 Le mot *Anatomie* eſt Grec. Il ſignifie proprement l'action de *couper*, ou *découper*. Nous n'avons point de mot François qui y réponde, que celui de *diſſection*, qui eſt demi Latin. Mais on appelle en un autre ſens *Anatomie*, cette Partie de la Médecine, ou cet Art particulier qui conduit à la conoiſſance de toutes les parties du corps par le moyen de la diſſection. On peut dire avec l'Auteur de l'*Introduction*, livre attribué à Galien, que l'Anatomie eſt *une contemplation des parties cachées du corps, par l'aide de la diſſection.*

2 Cette membrane que Galien dit être immédiatement ſous la peau, ne ſe trouve dans les hommes que ſous la graiſſe, comme Veſale l'a remarqué. C'eſt ici l'une des preuves que ce dernier Auteur apporte, pour faire voir que Galien n'a diſſéqué que des bêtes. *Voyez le Chapitre précedent.*

ventre, ni les muſcles, & *les os* d'aucune autre partie, pour les raiſons que nous dirons ci-après. La derniere des parties contenantes propres du ventre c'eſt *le péritoine*, qui eſt une membrane, ou une peau très-déliée, mais forte, qui environne intérieurement de tous côtez la cavité du ventre. C'eſt de cette membrane que tirent leur origine toutes les membranes extérieures des viſceres qui ſe trouvent dans la cavité dont nous venons de parler. *Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.*

Après avoir levé la peau, la graiſſe, les muſcles, & le péritione, on rencontre 1 *l'épiploon*, qui eſt une membrane double, comme une maniere de ſac ou de coiffe, & qui eſt chargée de graiſſe, dont l'uſage eſt de réchauffer les parties qui ſont au deſſous, particulierement le ventricule. Elle a des veines, des arteres, & des nerfs, & elle eſt attachée à la rate, au pancreas, au premier boyau, au colon, au ventricule, & au méſentere. Voilà la premiere des parties contenues du ventre. On trouve après cela, les unes après les autres, le ventricule, ou l'eſtomac, les boyaux, le méſentere, le foye, la rate, les reins, les uretéres, la veſſie de l'urine, & enfin les parties qui ſervent à la generation dans l'un & dans l'autre ſexe; ſans compter divers vaiſſeaux conſiderables qui aboutiſſent au ventre, ou qui ſe font paſſage au travers de cette cavité.

Le *ventricule* eſt placé au milieu & au plus haut du ventre. Il eſt compoſé de deux fortes membranes, collées l'une ſur l'autre, & dont l'intérieure a des fibres *droites*, ou qui tirent du bas en haut; & l'extérieure des fibres *qui vont en rond*, & qui coupent tranſverſalement les premieres; outre une troiſiéme membrane qui eſt par deſſus les deux premieres, qui tire ſon origine du péritoine, & qui ſert à attacher le ventricule à l'épine du dos. Ces membranes, en ſe rapprochant par leurs extrémitez, forment une cavité dont la figure ſeroit ronde, ſi elle ne s'allongeoit un peu du côté de l'entrée & du côté de l'iſſue de cette même cavité. On appelle l'entrée *orifice ſupérieur*, & l'iſſue *pylore*, c'eſt à dire *le portier*. Par la premiere de ces ouvertures, qui eſt continue à un canal nommé *l'œſophage*, & qui répond à la bouche, les alimens tombent & ſont reçus dans le ventricule, par le moyen des fibres droites de la tunique interne qui les attirent. Par la ſeconde, qui eſt attachée aux boyaux, ils paſſent dans les boyaux, par l'aide des fibres tranſverſes de la tunique externe, qui les pouſſent embas. Mais avant que les viandes ſortent de l'eſtomac, elles s'y cuiſent par le moyen de la chaleur qui eſt communiquée à cette partie par le voiſinage du foye, de la 2 rate, & de l'épiploon, qui la couvrent, ou qui l'environnent preſque toute. Les viandes cuites comme il faut, ſont réduites en partie en un ſuc blanchâtre qu'on appelle *Chyle*, c'eſt à dire *ſuc*; après quoi elles deſcendent dans *les boyaux*, qui ſont des canaux compoſez, comme le ventricule, de deux membranes propres, & d'une troiſième qui vient auſſi du péritoine; mais avec cette difference que les fibres de l'une & de l'autre des premieres membranes ſont tranſverſes; parce que les boyaux n'ont que faire d'attirer la nourriture, que le ventricule leur fournit ſuffiſamment, mais la doivent ſeulement pouſſer plus bas. Le ventricule a d'ailleurs quel-

1 Ce mot vient d'un verbe Grec qui ſignifie *ſurnager*, parce que cette partie ſurnage en quelque maniere ſur les boyaux. On l'appelle en Latin *Omentum*.

2 *Voyez ci-après ce que l'on dit d'un ſuc qui ſe porte de la rate au ventricule.*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

quelques veines, quelques petites arteres, & des nerfs considerables. On divise les boyaux en *minces* & *crasses*. Il y en a trois d'une sorte, & trois de l'autre. Le premier des minces, qui commence à la sortie du ventricule, s'appelle *exphysis*, c'est à dire *production*, ou appendice, parce qu'il nait, ou sort du ventricule. Hérophile l'avoit aussi appellé 1 *duodenum*, parce qu'il a, à peu près, douze pouces de longueur. Le second s'appelle *jejunum*, parce qu'on le trouve toujours vuide. Le troisième *ileum*, parce qu'il fait divers contours, étant le plus long de tous. Le quatrième, qui est le premier des crasses, s'appelle *cæcum*, c'est à dire *aveugle*, parce qu'il est comme un cul de sac, ou qu'il n'a point d'issue, en sorte que ce qui y entre, ressort par la même embouchure par laquelle il étoit entré. Le cinquième est nommé *colon*. C'est le plus gros, ou le plus large de tous les boyaux. Le sixiéme est appellé *rectum*, c'est à dire *droit*, parce qu'il ne fait point de contours. Il va se terminer à *l'anus*, & son extremité est entourée d'un muscle appellé *sphincter*, c'est à dire qui *resserre*, dont les fibres vont en rond, en sorte qu'en se resserrant, ou s'accourcissant, elles empêchent que les excremens ne sortent involontairement. La masse des alimens étant arrivée dans les boyaux, rencontre de lieu en lieu l'embouchure des veines que l'on appelle *mésaraïques*, qui ont la faculté d'attirer le chyle mêlé parmi cette masse, comme les racines des plantes attirent le suc de la terre, & de commencer à le changer en sang, pour le porter au foye d'où elles sont sorties. Après que le chyle a été séparé de cette masse, ce qui reste sont les excrémens qui se vuident par l'anus. Il faut enfin remarquer que Galien parle, 2 après Marinus, de certaines glandes qui repandent une humeur pituiteuse dont le dedans des boyaux est enduit. Les boyaux tiennent presque tous à une membrane qu'on appelle *le mésentere*, comme qui diroit *le milieu des boyaux*. Cette membrane, qui a son origine du péritoine auprès de l'épine du dos, est faite pour attacher fortement les boyaux, en sorte qu'ils ne puissent point changer de situation, & pour conduire les veines mésaraïques, qui descendent du foye, & qui en remontant des boyaux, le long du mésentere, vont toujours en grossissant, jusques à ce qu'elles se réduisent à un seul tronc, qu'on appelle la *veine porte*, parce qu'elle est à l'entrée du foye. On trouve aussi dans le mésentere un corps charnu, ou glanduleux, appellé 3 *pancreas*, c'est à dire *tout de chair*, qui sert à appuyer dans leur chemin les veines dont on vient de parler, & à les affermir. Il s'y trouve d'ailleurs des arteres & des nerfs, mais ces vaisseaux sont fort petits.

Le *foye* est un corps rougeâtre, composé d'une infinité de veines, dont l'extremité, & les intervalles sont garnies d'une espece de chair molle, qu'Erasistrate a appellée 4 *parenchyme*, comme pour marquer que ce n'est autre chose qu'une masse appliquée contre les veines. Il est d'ailleurs composé d'une mem-

1 *Dodecadactylon*.

2 *Galen. de Semin. Lib.* 2. *Cap.* 6. *Voyez ci-dessus, Part.* 3. *Lib.* 2.

3 Galien ne distingue pas bien le *pancreas*, qui est vers le duodenum, d'avec le *pancreas*, qui est au milieu du mésentere, ou du moins il ne dit pas qu'il y ait deux pancreas, quoi qu'il semble parler de l'un & de l'autre en differens endroits.

4 *Parenchyma*, ce mot vient d'un verbe Grec, qui signifie *répandre tout à l'entour*.

membrane qui le couvre de tous côtez, de la veſſie du fiel, avec ce qui en dépend, de quelques petites arteres, qui lui communiquent la chaleur neceſſaire, & de quelques petits ramaux de nerfs, qui lui donnent du ſentiment. Sa figure eſt à peu près ronde ; il eſt convexe par deſſus, & concave par deſſous. Il ſe trouve dans quelques ſujets partagé en deux, & quelquefois en trois ou quatre 1 *lobes ;* en d'autres il n'eſt point partagé. Il eſt placé dans la partie ſupérieure du ventre, du côté droit ; en ſorte que ſa partie convexe touche le diaphragme, auquel elle eſt attachée par une forte membrane ; & ſa partie concave couvre le ventricule. De cette même partie concave ſort le tronc de *la veine porte*, qui ſe diviſe enſuite en pluſieurs branches, appellées les veines méſaraïques, qui vont juſques aux boyaux, & qui y ſuccent le chyle, comme on l'a vu ci-deſſus. Quelques-unes de ces veines s'étendent même juſques à l'eſtomac, & en tirent le même ſuc. La veine porte a auſſi d'autres branches qui s'étendent dans le foye, & qui ſe croiſent avec celles d'une autre veine qui vient ſortir par la partie convexe. Cette derniere veine s'appelle *la veine cave*. Elle eſt la plus groſſe, & la plus conſiderable de toutes les veines, ou pour mieux dire, le tronc qui fournit les divers rameaux qui ſe répandent par tout le corps ; la veine porte ne fourniſſant rien qu'aux boyaux, à l'eſtomac & à la rate. Le principal uſage du foye c'eſt de *faire le ſang*, & d'être *l'origine de toutes les veines*. Voici de quelle maniere ſe fait le ſang. Le chyle étant arrivé, ou attiré dans le foye par le canal des veines méſaraïques, il s'y change en ſang par le moyen du parenchyme dont on a parlé, qui eſt proprement l'organe de la ſanguification (laquelle n'a été qu'ébauchée par les veines méſaraïques) & en même temps le lieu où toutes les veines prennent leurs racines. On touchera un autre uſage du foye en traitant des uſages du cerveau. Il y a encore à conſiderer dans le foye la *veſſie du fiel*, qui eſt attachée à ſa partie cave, & qui attire par le moyen d'un canal, qui ſort du foye même, le *fiel*, ou la *bile*. Ce que l'on appelle bile, eſt un ſuc jaune, amer &c. & un excrément du ſang, comme on l'a vu dans les chapitres précedens, qui eſt enſuite porté par un autre canal, dépendant de cette même veſſie, dans le commencement du ſecond boyau, où il entre par une petite ouverture qui ſe trouve en cet endroit. La bile étant reçue dans le boyaux ſert à irriter leur faculté expultrice, en ſorte qu'ils ſe déchargent plus facilement des autres excrémens qui viennent des viandes, leſquels ſans cela y demeureroient trop long-temps.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

La bile jaune n'eſt pas le ſeul excrément du ſang. Il s'en ſépare encore un autre qu'on appelle 2 *bile noire*, ou *mélancholie*, qui eſt regardé comme la lie du ſang, & ce qu'il a de plus groſſier, de plus âpre & de plus aigre. Ce dernier excrément eſt attiré dans la rate par le canal d'un rameau qui vient du foye,

1 Le mot Grec λοβὸς, ſignifie diverſes choſes. Il ſignifie quelquefois *le bas de l'oreille*, ou cette partie que l'on perce pour y mettre une boucle. Le meme mot déſigne auſſi *une phaſeole*. Ici il ſignifie ſimplement *une portion* ; mais une portion qui eſt à peu près ronde & épaiſſe, comme une phaſeole, ou le bas de l'oreille.

2 On a vu ci-devant la difference qu'il y a entre la bile noire, qui ſe fait de la bile jaune brûlée, & la bile noire autrement appellée mélancholie

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

foye, ou de la veine porte. La *rate* est aussi un tissu de vaisseaux comme le foye, qui sont pareillement garnis d'un parenchyme. Mais il y a cette difference, que les vaisseaux de la rate sont la plûpart des *arteres*, au lieu que ceux du foye sont des *veines*. La raison pourquoi la rate est plûtôt composée d'arteres que le foye, c'est, premierement, afin que la rate se nourrissant d'un sang plus délié, ses chairs soient plus poreuses, & plus spongieuses, & par conséquent plus propres à attirer le sang melancholique du foye; secondement, afin que ces arteres subtilisent, attenuent, & préparent, comme il faut, ce sang, par la chaleur que le cœur leur communique; en troisième lieu, afin que ces mêmes arteres par leur dilatation attirent la fraicheur nécessaire pour la conservation de la rate, & que par leur contraction elles chassent les vapeurs fuligineuses que fournit la melancholie. La rate tire sa nourriture du plus pur de ce sang mélancholique, & envoye le plus grossier dans le ventricule, par une veine fort courte, qui a retenu pour cela le nom de *vaisseau court*. L'usage de la reception de cet excrément dans le ventricule c'est de l'aider par son aigreur & par son âpreté à se resserrer & à embrasser plus étroitement les alimens, par un effet tout opposé à celui de la bile jaune qui par son acreté, ou par sa pointe oblige les boyaux à lâcher prise. La rate est située au côté gauche de la partie supérieure du ventre, au-dessous du ventricule. Elle a quelque rapport avec le foye, à l'égard de sa figure, mais elle est beaucoup plus petite, plûtôt longue que ronde, & de couleur noirâtre. Elle a communication par sa partie cave avec le foye par l'entremise de la veine porte; elle communique aussi avec le cœur par ses arteres. Elle est d'ailleurs attachée à l'estomac par la veine dont on a parlé, & à l'épiploon par d'autres petites veines. Sa partie convexe, qui ne reçoit aucuns vaisseaux, regarde les fausses côtes, ou les flancs. La rate a aussi quelques petits nerfs.

Au dessous du foye & de la rate sont les deux *reins*, qui outre leur tunique propre, ou interne, sont couverts extérieurement d'une membrane chargée de graisse. Ils sont situez sur le derriere du ventre, à droite, & à gauche du tronc descendant de la veine cave, & de la grande artere. Ils sont attachez par leur partie concave à l'un & à l'autre de ces grands vaisseaux, chacun par une veine, & par une artere, qui sortent de ces mêmes vaisseaux. C'est par cette veine, & par cette artere que les reins attirent l'humidité superflue du sang, & ils la séparent ensuite par une faculté qui leur est particuliere. Cette humidité, ou cette humeur étant séparée, elle se ramasse dans une cavité membraneuse qui se trouve au milieu du rein, & qui sert d'embouchure à un canal blanc de la grosseur d'une petite plume d'oye, & qu'on appelle *uretere*, comme qui diroit *le canal de l'urine*. Les deux ureteres viennent se rendre par des trous obliques dans la *vessie de l'urine*. Cette vessie est une grande cavité, composée d'une seule membrane, (si l'on en excepte l'enveloppe que lui fournit le péritoine) & destinée à contenir l'urine jusques à ce qu'il y en ait une assez grande quantité pour irriter la faculté expultrice de cette partie. En ce cas, & supposé d'ailleurs que la volonté y concoure, la vessie se resserre de toutes parts, aidée par la compression des muscles du ventre, en sorte que le muscle qui tient le col de la vessie fermé, se relâche pour laisser sortir l'urine. Ce muscle est appellé *sphincter*, c'est à dire, *qui resserre*. Il est contigu,

dans

dans les hommes, à un autre muſcle du même nom, & qui a le même office à l'égard du dernier des boyaux pour empêcher la ſortie involontaire des excrémens, comme on l'a dit ci-devant. *Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.*

Les dernieres des parties contenues dans le ventre, ſont celles qui ſervent à la *géneration*, dans l'un & dans l'autre ſexe. Les *parties des hommes* ſont *la verge*, & les *teſticules*, avec les *vaiſſeaux*, qui en dépendent. Ces vaiſſeaux ſont premierement une veine, & une artere de chaque côté, qu'on appelle *veine*, & *artere ſpermatique*, & qui vont ſe rendre à chaque teſticule. La veine vient de la cave, & l'artere de l'aorte. Mais il y a cette difference entre le côté droit, & le côté gauche, que les vaiſſeaux qui vont au teſticule gauche, ne tirent pas leur origine immédiatement du tronc de la cave, & de celui de l'aorte, comme cela ſe voit dans le côté droit, mais des vaiſſeaux que cette veine, & cette artere envoyent aux reins, & dont nous avons déja parlé La differente origine de ces vaiſſeaux ſpermatiques ſe trouvant également dans les deux ſexes, faiſoit croire à Galien que les uns ſervent à la géneration des mâles, les autres à celle des femelles. Le ſang, diſoit-il, qui eſt attiré dans les vaiſſeaux ſpermatiques du côté droit, fournit la matiere dont ſe forment les mâles, parce qu'il ſort immédiatement du tronc de la cave, & de celui de l'aorte, & qu'il eſt par conſequent plus pur, plus chaud, & moins chargé d'humidité ſuperflue. Au contraire celui qui ſe porte dans les vaiſſeaux ſpermatiques, ſortant de l'artere, & de la veine qui vont aux reins, & qui attirent l'humidité ſuperflue dont ſe fait l'urine, ſert par cette raiſon à la géneration des femelles, c'eſt à dire, parce qu'il eſt plus aqueux & plus froid. Ceci ſert encore à rendre raiſon d'une obſervation d'Hippocrate, qui prétend qu'on trouve les mâles dans le côté droit de la matrice, & les femelles dans le gauche. Au reſte ces vaiſſeaux deſcendent, comme on l'a dit, juſques aux teſticules, & s'y viennent rendre par un canal que forme de chaque côté, au bas du ventre, une production du péritoine. Mais ils n'y viennent pas en droite ligne, ils ſe croiſent & s'entrelacent en cent manieres, à peu près comme les branches du lierre, & forment une maniere de tiſſu de leurs rameaux, particulierement à leur approche du teſticule. L'uſage de ces entrelacemens eſt d'empêcher que le ſang ne paſſe trop vîte au teſticule, afin que par ſon ſéjour dans ces replis, il commence à ſe blanchir, & à ſe préparer pour être changé en ſemence.

Les *teſticules* ſont des corps glanduleux, de figure ovale, renfermez dans une tunique membraneuſe qui les enveloppe immédiatement, & qu'on nomme la tunique *erythroide*, c'eſt à dire, *rougeâtre*. Sur cette tunique il y en a deux autres; la premiere qui eſt charnue, s'appelle *dartos*, d'un nom qui ſignifie *écorcher*; la ſeconde, qui eſt compoſée de la peau & de l'épiderme, s'appelle *ſcrotum* en Latin. L'uſage des teſticules eſt de perfectionner, ou d'achever de former la ſemence, qui a été comme ébauchée dans les veines, & arteres ſpermatique, ce qui ſe fait ainſi, parce que les glandes qui compoſent le teſticule, & qui ſont blanches, changent le ſang qu'elles reçoivent, & qui ſe trouve de reſte après qu'elles en ont été nourries, en une ſubſtance de la même couleur. Sur quoi il faut remarquer que les veines, & arteres ſpermatiques avoient déja commencé ce changement par la même raiſon, c'eſt à dire, parce que leurs membranes ſont blanches, & que le ſang y ſéjourne plus long-temps, à cauſe des replis dont on a parlé.

La

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

La semence, sortant des testicules, entre dans deux corps qu'on appelle 1 *épididymes*, qui sont comme une excrescence des testicules, formée de l'entrelacement des vaisseaux des mêmes testicules, pour fournir un moyen de communication entre ces parties, & les deux *pores*, ou *canaux spermatiques*, dont l'office est de porter la semence dans la verge. Ces canaux sont très-forts, & de couleur blanche. Ils remontent des épididymes jusques vers le col de la vessie par la même production du péritoine, qui a reçu & enveloppé la veine & l'artere spermatique à leur descente. Ils se dilatent ensuite vers leur extrémité, & forment en cet endroit diverses petites cellules qui sont les reservoirs de la semence, laquelle se vuide enfin par une ouverture que l'on trouve auprès du col de la vessie, à la racine de la verge. Herophile est le premier qui a appellé ces cellules *paraſtates variqueuſes*. Elles sont nommées *paraſtates*, c'est à dire, *assistantes*, parce qu'elles assistent, ou se tiennent à chaque côté de la verge, & *variqueuſes*, parce qu'elles ressemblent aux varices, qui sont des veines enflées. Elles sont d'ailleurs nommées variqueuses pour les distinguer des *paraſtates glanduleuſes*. Le même Hérophile appelloit ainsi deux glandes qui sont tout proche des reservoirs dont on vient de parler, & qui versent une liqueur huileuse & gluante dans le canal de la verge, par la même ouverture qui sert pour la décharge des paraſtates variqueuses. L'usage de cette liqueur est d'humecter, ou d'enduire ce canal pour le garantir contre l'acreté de l'urine, & de causer le chatouillement que l'on sent dans le coït. Galien, qui se dit le premier Auteur de ce sentiment, ajoûte que jusques à lui l'opinion génerale étoit que les dernieres paraſtates contiennent aussi de la semence, mais il apporte diverses raisons pour prouver le contraire.

La verge est proprement composée de *l'urethre*, c'est à dire, du canal de l'urine, du *gland*, couvert de son *prépuce*, & de deux 1 *corps nerveux*. Ces corps sont composez d'une substance toute particuliere, & qui n'a pas sa semblable dans tout le reste du corps. Elle est plus forte que les nerfs, & même que les muscles. S'il y a quelque chose à quoi on la puisse comparer, c'est à la substance des ligamens, ou des tendons qui sortent des muscles. Ce mêmes corps sont d'ailleurs creux, ou caverneux, & par consequent propres à se remplir des esprits nécessaires à l'érection de la verge. Ils sont joints par dessus; mais par le bas ils sont entr'ouverts pour former le canal de l'urine, que nous avons appellé *urethre*. La verge a de plus quatre *muscles*, deux qui servent à son érection, & deux à sa retraction, & des *arteres* fort considerables, accompagnées de leurs *veines* & d'un *nerf*. Galien ne dit pas grand' chose touchant le gland en particulier, le frein qui l'attache au prépuce, & les membranes, ou la peau de la verge.

Les *parties des femmes* sont la matrice, avec ses ligamens, ses vaisseaux, & ses testicules. La *matrice* est située entre la vessie de l'urine, & le dernier boyau, & elle tient à ces deux parties, sur tout à la premiere, par des fibres qui naissent de son col. Elle est d'ailleurs attachée à l'os sacrum, & aux vertebres des lom-

1 C'est à dire, *qui est sur le testicule.*

lombes par de forts ligamens. Elle eſt compoſée 1 d'une ſeule tunique, dure, & nerveuſe, tiſſue de toutes ſortes de fibres, dont les unes ſervent à attirer la ſemence dans le coït, les autres à la retenir; auſſi bien qu'à retenir le fœtus, & à mettre hors l'enfant, lors que le terme eſt venu. Cette tunique a pluſieurs veines, pluſieurs arteres, & quelques nerfs, & elle eſt couverte d'une envéloppe que lui fournit le péritoine. La figure de la matrice eſt à peu près ronde, à la réſerve de deux enfonçures qui ſe trouvent à droite, & à gauche dans ſon fond, & qui forment au dehors deux petites éminences que l'on nomme *cornes*, où viennent aboutir deux *canaux ſpermatiques*, dont la cavité eſt ſenſible du côté de leur partie ſupérieure, par laquelle ils répondent à deux *teſticules* qu'on trouve un peu au deſſus. Ces teſticules, qui ſont plus petits que ceux des hommes, reçoivent auſſi un tiſſu de veines, & d'arteres des mêmes endroits d'où viennent les *arteres*, & les *veines ſpermatiques* dans les hommes. Voila l'état de la matrice du côté de ſon fond. A meſure qu'elle s'avance ſur le devant elle s'étrécit, & forme un canal qu'on appelle *col*, qui eſt dur & nerveux. L'embouchure de ce col eſt étroitement fermée, enſorte qu'on auroit de la peine à y introduire une ſonde; mais elle s'ouvre d'elle-même dans le temps de la conception, & de l'accouchement, & pour laiſſer ſortir le ſang menſtruel. Le col de la matrice vient aboutir à un autre canal qui ſe termine à la *vulve*, & qui a vers ſon orifice une caruncule, ou maniere de chair que Galien appelle *la nymphe*. L'ouverture de *l'urethre*, ou du canal de l'urine qui vient de la veſſie, ſe trouve proche de cette caruncule. Il faut enfin remarquer que la matrice a de la communication avec les mammelles par des veines qui vont reciproquement de l'une de ces parties à l'autre.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An &c.

On voit en conferant cette deſcription des parties des femmes avec celle des parties des hommes, qu'elles ont quelque rapport les unes avec les autres. C'eſt ce qui faiſoit dire à Galien, que tout ce qui ſe trouve dans les hommes à cet égard, ſe trouve auſſi dans les femmes, & que toute la difference qu'il y a, n'eſt que la ſituation. Les parties des femmes, ajoûte notre Auteur, ſont placées au dedans du corps, au lieu que celles des hommes paroiſſent au dehors. A cela près, ſi on les renverſoit les unes & les autres, on verroit que c'eſt la même choſe. Le col de la matrice, & la verge tiendroient réciproquement lieu l'un de l'autre, de même que la matrice, & le ſcrotum. Les teſticules, & les vaiſſeaux ſpermatiques ſe recontrent d'ailleurs également dans les deux ſexes; les femmes ont même des 2 *paraſtates glanduleuſes*; il n'y a que les paraſtates variqueuſes qui leur manquent. La raiſon que Galien rendoit de cette differente ſituation, c'eſt que les mâles étant d'un temperament plus chaud que les femelles, leurs parties ſe pouſſent au

1 Galien dit ailleurs, que la matrice a deux tuniques, l'une extérieure, qui eſt nerveuſe, l'autre interne, qui eſt veineuſe. Il ajoûte même que cette derniere eſt double. *Vid. Lib. de Diſſectione Vulvæ.*

2 Galien parle de ces paraſtates des femmes, & leur attribue le même uſage qu'ont celles des hommes, mais il ne décrit pas préciſement leur ſituation. *Vid. Lib. 14. de Uſu Part. Cap. 11.*

Depuis l'An. cxl. de J. C. jusques à l'An. cc.

au dehors, dans le temps de la formation du corps, au lieu que celles des femmes demeurent au dedans par la raison contraire, c'est à dire, parce que les femelles n'ont pas assez de chaleur. Il y a du rapport non seulement à l'égard de la figure de ces parties des deux sexes; l'usage même de quelques-unes, comme sont les dernieres qu'on a nommées, savoir les vaisseaux spermatiques, les testicules, & les paraſtates, est à peu près le même dans l'un & dans l'autre sexe. Les arteres, & les veines spermatiques tirent leur origine des mêmes troncs, & servent également, aussi bien que les testicules, à préparer une semence qui concourt avec celle du mâle à la formation du fœtus, quoi que l'une y contribue plus que l'autre.

Voici de quelle maniere Galien concevoit que la chose se fait. La matrice ayant reçu, dans le temps du coït, la semence de l'homme, & celle de la femme, ces deux semences se mêlent; mais celle-ci ne sert qu'à nourrir l'autre, qui est la principale, & à produire d'ailleurs une des enveloppes du fœtus dont on parlera dans la suite. A l'égard de celle du mâle, peu de temps après qu'elle a été reçue dans la matrice, elle se change presque toute en *membranes*. Quelques-unes de ces membranes demeurent toujours membranes. Quelques autres s'épaississent ensuite, & se durcissent peu à peu; en sorte qu'elles deviennent des *cartilages*, & enfin des *os*, qui servent de fondement à tout le corps. Quelques autres se plient, ou se rendent creuses, à mesure qu'elles s'alongent, & forment des tuyau qu'on appelle des *veines*, & des *arteres*. Il y en a d'autres enfin qui en s'étendant en filamens produisent des *fibres*, & des *nerfs*. Le corps de l'animal ayant été ourdi de cette maniere, chaque partie attire ce qui lui est nécessaire. Les veines attirent du sang veineux, dont se forme ensuite le *foye*; les arteres, du sang artériel, dont se forme le *cœur*. Pour la formation du *cerveau*, il se fait premierement une concentration de la partie la plus subtile de la semence; & il arrive ensuite que la partie la plus grossiere, se portant vers le dehors, produit une membrane qui se change peu à peu en un os qu'on nomme le *crane*, qui empêche l'évaporation de la partie subtile. Les *chairs* se forment enfin du sang le plus épais, & le plus grossier, lequel vient remplir les espaces vuides qui se trouvent entre les vaisseaux, & les membranes, aussi bien qu'entre les diverses fibres qui partent des nerfs, & des tendons. La *peau* se forme la derniere de la même matiere qui a produit les autres membranes.

Mais laissons ce raisonnement de Galien, qui n'est appuyé que sur des conjectures, & revenons à ce qui regarde proprement l'Anatomie. Comme le *fœtus*, ou *l'enfant*, tant qu'il est dans la matrice, n'a pas de lui-même tout le sang, & tous les esprits nécessaires pour la formation, & l'accroissement de ses parties, & pour l'entretien de sa vie, il a fallu que ses vaisseaux eussent communication avec ceux de sa mere. Pour ce sujet il tient à la matrice par un grand nombre de veines, & d'arteres, comme par autant de racines qui viennent s'abboucher avec d'autres arteres qui sont propres à cette partie, & par où le sang menstruel s'écouloit avant la grossesse. Il se forme, dis-je, autant de nouveaux vaisseaux dans la matrice d'un femme grosse, qu'il s'y trouve 1 d'orifices de veines, & d'arteres, chaque orifice de veine produisant

1 Ces orifices sont appellez *cotyledons*, en Grec, & *acetabula* en Latin, parce qu'en se dilatant ils

ſant une veine, & chaque orifice d'artere produiſant une artere; en ſorte que les vaiſſeaux qui ſe forment de nouveau, ſont égaux en nombre aux orifices de ceux qui viennent de plus haut ſe terminer dans la matrice. Chacun de ces nouveaux vaiſſeaux eſt fort délié au ſortir de la matrice, mais ils ſe groſſiſſent peu à peu à meſure qu'ils ſe joignent, & que de deux, ou de pluſieurs il s'en fait un ſeul. De cette maniere ils ſe trouvent à la fin tous réduits à deux groſſes veines, & deux groſſes arteres, qui viennent ſe rendre dans le corps du fœtus par ſon *nombril*. En cet endroit les deux veines commencent à ſe joindre, & en forment une ſeule qui s'inſere dans le foye, mais les arteres demeurent diviſées, & entrent dans d'autres arteres qui viennent du tronc commun de l'aorte du fœtus. L'uſage des veines dont on vient de parler, eſt d'apporter au fœtus du ſang pour la formation de ſes parties, & pour leur nourriture, pendant que les arteres lui fourniſſent un ſang ſpiritueux pour l'entretien de ſa vie. Tous ces vaiſſeaux ſont liez enſemble au ſortir de la matrice par une membrane forte & double, qui s'attache à la paroi interne de la même matrice, & que l'on appelle 1 *chorion*. Elle environne intérieurement la matrice de toutes parts, & forme la premiere envelope du fœtus. Elle fournit auſſi une tunique qui couvre, & qui joint les vaiſſeaux dont on vient de parler juſques à ce ce qu'ils arrivent au nombril du fœtus, en ſorte que ces vaiſſeaux liez tous enſemble forment une maniere de *cordon* aſſez gros, & aſſez long. Au deſſous du chorion il y a une autre membrane, ou tunique mince nommée 2 *allantoïde*. Galien prétend que cette ſeconde tunique eſt produite par la ſemence de la femme, parce que cette même tunique ſemble naître des deux cornes de la matrice, où les canaux ſpermatiques des femmes viennent ſe rendre, & où la ſemence de l'homme n'eſt pas directement pouſſée. L'uſage de cette tunique, qui n'enveloppe pas entierement le fœtus, mais ſeulement les parties les plus éminentes, comme la tête, les feſſes, & les pieds, eſt de recevoir, & de contenir l'urine du fœtus, qui ne la rend point par les parties naturelles, tant qu'il eſt dans la matrice, mais par un canal qu'on appelle *ouraque*. Ce canal aboutit dans la membrane allantoïde, & il vient du fond de la veſſie du fœtus, qui eſt percée en cet endroit, en ſorte que la tunique allantoïde eſt jointe, ou communique avec la veſſie, par l'entremiſe de l'ouraque qui eſt au milieu, & qui accompagne les veines & les arteres du cordon, qui va, comme on l'a dit, au nombril. La troiſième, & la plus prochaine tunique du fœtus eſt nommée 3 *amnias*. Elle l'enveloppe tout entier, & elle eſt plus forte que l'allan-

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

ils forment une cavité qui a du rapport pour la figure avec l'une des plus petites meſures dont les Grecs & les Romains ſe ſervoient pour meſurer les liqueurs, & qu'on appelloit *cotyla*, & *acetabulum*. Quelques Anatomiſtes du temps de Galien diſoient que ces cotyledons ne ſe trouvent que dans la matrice des bêtes, mais notre Auteur prétend que les orifices des vaiſſeaux de la matrice des femmes peuvent auſſi être appellez *cotyledons*, pour peu qu'ils ſe dilatent dans le temps de la groſſeſſe.

1 Χωρίον comme qui diroit *petit lieu*, ou *petit eſpace* pour loger le fœtus. D'autres écrivent Χόριον, & prétendent que cette tunique eſt ainſi nommée, parce que ſes vaiſſeaux ſont diſpoſez dans un ordre approchant de celui que tiennent diverſes perſonnes qui ſe joignent pour former un rond en danſant. Elle eſt appellée en Latin *Secundina*, parce qu'elle vient après l'enfant, en François *arrierefais*.

2 Du mot Grec *allas*, qui ſignifie une maniere de *boudin*.

3 L'étymologie de ce mot eſt douteuſe. *Voyez l'Anthropologie de Riolan.*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

lantoïde. On trouve au dedans de cette tunique une *liqueur* claire comme de l'eau, & fort abondante, laquelle Galien croit être formée des vapeurs qui s'élevent du corps du fœtus comme une espece de sueur. Le fœtus nage dans cette liqueur, ce qui empêche qu'il ne souffre par les secousses, & par les violens mouvemens auxquels la matrice peut être exposée. Cette même liqueur, sortant un peu avant l'enfant, sert aussi à humecter, & à ramollir le passage pour rendre l'accouchement plus aisé.

CHAPITRE VII.

Anatomie de la Poitrine.

ON appelle *thorax*, ou *poitrine*, cette cavité qui est immédiatement au dessus du ventre. Sa partie supérieure est bornée par deux os qu'on nomme les *clavicules*; l'inferieure est séparée du ventre par le *diaphragme*. Le devant, le derriere, & les côtez sont entourez du *sternum*, des *côtes*, des *cartilages*, ou *fausses côtes*, de la membrane *qui couvre le dessous des côtes*, *des vertebres* du dos, & de divers *muscles*; à quoi il faut ajoûter les *mammelles*, & les *tégumens extérieurs* qui sont les mêmes que ceux du ventre.

Les *mammelles*, que l'on rencontre les premieres à peu près au milieu, & sur le devant de la poitrine, sont deux corps glanduleux; dans chacun desquels se distribuent des veines, & des arteres. Leur usage, dans les femmes, est premierement, de recevoir le sang qu'elles attirent des veines, & d'achever de le convertir en *lait* pour la nourriture des petits enfans. Je dis que les mammelles achevent de changer le sang en lait, parce que ce changement est déjà commencé dans les veines dont je viens de parler. Ces veines, dit notre Auteur, ne vont pas droit aux mammelles depuis le tronc de la cave d'où elles partent, mais après être montées jusques vers la gorge, elles descendent par deux rameaux considerables dans la poitrine; en sorte que par ce détour le sang y demeurant plus long-temps, commence à se blanchir 1 en prenant la couleur des membranes de ces mêmes veines. Le lait étant ainsi ébauché reçoit sa derniere perfection 2 dans les glandes des mammelles, qui achevent de le rendre blanc en lui communiquant pareillement leur couleur. Les arteres qui accompagnent les veines des mammelles, apportent à ces dernieres parties un sang spiritueux pour les vivifier. Le second usage des mammelles, qui est commun à celles des hommes, est de servir comme de rempart au cœur, qui est directement au dessous. Il faut enfin remarquer, que les mammelles ont une grande sympathie avec la matrice, parce que les veines qui vont aux mammelles, viennent s'abboucher, sous deux des muscles du ventre, avec d'autres veines qui remontent de la matrice le long de ces mêmes muscles. C'est par cette raison que les femmes n'ont pas leurs mois pendant qu'elles sont

1 *Voyez ce qui a été dit ci-dessus touchant la préparation de la semence dans les vaisseaux spermatiques.*

2 *Galen. in Hippocr. Aphor. Comment. 5. Vers. 39.*

ſont nourrices, parce qu'alors le ſang qui deſcendoit à la matrice, remonte par les veines dont on vient de parler, étant attiré par les mammelles, au lieu qu'auparavant la matrice l'attiroit, comme elle l'attire auſſi pour la nourriture du fœtus pendant la groſſeſſe. *Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.*

On ne décrira pas les muſcles ni les os de la poitrine, par la même raiſon qu'on n'a pas décrit ceux du ventre; en ſorte que de toutes les parties contenantes de la poitrine, il ne nous reſte plus que le diaphragme, & la membrane qui revêt le deſſous des côtes. Le 1 *diaphragme* eſt ainſi appellé, parce qu'il ſépare le ventre de la poitrine. C'eſt un veritable muſcle, mais d'une ſorte particuliere; il eſt rond, large, plat, délié, & il a ſon tendon dans ſon milieu. Il naît de la partie intérieure des fauſſes côtes. Sa partie la plus élevée s'attache ſur le devant au cartilage xyphoïde, qui eſt à l'extrémité inférieure du ſternum; ſa partie la plus baſſe eſt adhérente aux vertebres du dos. Il faut encore remarquer que le diaphragme reçoit deux petits nefs, & qu'il eſt percé de deux trous. Par l'un de ces trous, qui eſt ſur le derriére, il donne paſſage aux vertébres du dos, auxquelles on dit qu'il eſt lié au tronc de la grande artere, & à l'œſophage, qui eſt le canal qui porte la nourriture de la bouche au ventricule, comme on le verra ci-après. Par l'autre ouverture, qui eſt ſur le devant, le diaphragme laiſſe paſſer le tronc de la veine cave, qui ſort, comme on l'a dit ci-deſſus, de la partie convexe du foye. On parlera des uſages du diaphragme en parlant de ceux du poumon.

2 La *membrane qui revêt les côtes par deſſous*, eſt fort déliée, quoi qu'aſſez forte. Elle fournit des tuniques aux viſceres contenus dans la poitrine, comme le péritoine en fournit à ceux du ventre.

De cette membrane il en naît deux autres, qui ſont contenues dans la poitrine. Galien les appelle 3 *membranes ſéparantes.* Ces membranes s'élevent depuis le bas & le fond de la poitrine juſques au haut, en ſorte qu'elles la partagent par le milieu, ſelon ſa longueur, comme en deux chambres Ces mêmes membranes ſont jointes, ou collées l'une à l'autre, à la reſerve du lieu, où elles ſe ſéparent pour recevoir le cœur, qu'elles renferment de tous côtez. La raiſon pourquoi elles partagent en deux la cavité de la poitrine, c'eſt afin que la reſpiration ſubſiſte, ou ſe faſſe encore en partie, de l'un, ou de l'autre côté, lors qu'il arrive que l'un de ces côtez eſt ouvert par quelque grande bleſſure. Elles ſervent d'ailleurs à couvrir les viſceres de la poitrine, & à attacher à cette partie les vaiſſeaux qui y paſſent.

Les viſceres dont on vient de parler, ſont le cœur & le poumon. Les *cœur* eſt ſitué au milieu de la poitrine. Il eſt couché ſur le poumon comme ſur une coite. Sa ſubſtance eſt charnue, & plus dure que celle d'aucune autre ſorte de chair. Elle eſt compoſée de toutes ſortes de *fibres*, c'eſt à dire, de fibres droi-

1 Διάφραγμα ſignifie un haye, ou une paroi que l'on met entre deux parties d'un champ, ou d'un bâtiment, pour les ſéparer. *Voyez dans la premiere Partie, Liv. 3. ce qu'Hippocrate dit du diaphragme qu'il appelloit φρένες.*

2 Ὑπεζωκὼς ὑμὴν, *Succingens membrana.* Galien ne lui donne point de nom particulier.

3 Διαφράττοντες, *qui ſéparent.* C'eſt de ce verbe que vient le mot *diaphragme*, qui déſigne, comme on l'a vu, la même choſe.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

droites, de fibres *transverses*, & de fibres *obliques*, en quoi elle differe de celle des muscles, qui n'ont que d'une sorte de fibres. Le cœur est encore different des muscles, en ce que son mouvement ne dépend pas des nerfs, mais lui est naturel, & propre; d'où vient que le cœur étant séparé du corps, il se meut encore pendant quelque temps; ce qui n'arriveroit point s'il se mouvoit par le moyen des nerfs qui ont été coupez lors qu'on a séparé le cœur. Ce n'est pas que le cœur ne reçoive quelques nerfs, mais ils sont si petits, qu'ils ne servent qu'à lui communiquer du sentiment, à peu près comme ceux qui vont au foye, à la rate, &c. Sa figure est à peu près conique. Il est enveloppé dans une forte membrane, nommée *péricarde*; c'est à dire *qui est autour du cœur*. Cette membrane l'environne de tous côtez, mais elle ne lui est pas contigue; car il y a entre le péricarde & le cœur un espace dans lequel on trouve une liqueur claire comme de l'eau, qui sert à raffraichir ce viscere. Il y a vers la base du cœur deux épiphyses, ou excrescences membraneuses, qu'on appelle *oreilles*, parce qu'elles sont situées à droite & à gauche du cœur, à peu près comme le sont les oreilles à l'égard de la tête, outre qu'il y a quelque petit rapport dans la figure. Ces oreilles sont creuses. Celle qui est du côté droit commence là où finit le tronc de la veine cave, qui apporte le sang dans le *ventricule droit* du cœur. On appélle ainsi une cavité qui se trouve dans le côté droit de ce viscere. L'oreille gauche est continue à *l'artere veineuse*, (dont on parlera plus amplement, aussi bien que de la *veine artérieuse*, en décrivant le poumon) & elle tient le milieu entre cette artere, & une autre cavité qui est dans le côté gauche du cœur, nommée le *ventricule gauche*. La premiere de ces oreilles est placée, comme on vient de le dire, entre le cœur & la veine cave, pour empêcher que cette veine, qui n'est composée que d'une simple membrane, ne se rompe par la violence avec laquelle le cœur 1 attire le sang qui y est contenu; & pour être comme une maniere de reservoir qui fournit du sang au cœur, autant qu'il est nécessaire. L'oreille gauche a le même office à l'égard de l'artere veineuse, qui est aussi mince que la veine cave. Les deux oreilles étant ouvertes ou découvre la cavité des deux ventricules, qui ont chacun deux *orifices*, l'un *pour recevoir ce qui y vient du dehors*, l'autre *pour s'en décharger*. Le premier de ces orifices, dans le ventricule droit, répond à l'oreille droite, & par consequent à la veine cave. Son entrée est garnie de *trois* petites 2 *membranes*, couchées & tournées de dehors en dedans, en sorte qu'il y peut bien venir quelque chose de dehors, mais rien n'en peut sortir par le même endroit. Le second orifice, dans le même ventricule, conduit à l'embouchure de la veine artérieuse. Cet orifice a aussi *trois* 3 *membranes*, mais qui sont disposées du dedans au dehors, tout au rebours des premieres, ce

1 Galien dit que cette attraction est plus forte que celle des soufflets, qui se dilatent pour attirer l'air, que celle de la flamme d'une mêche à l'égard de l'huile d'une lampe, & que celle de l'aiman à l'égard du fer.

2 Ces membranes sont appellées *triglochines*, parce qu'elles ont chacune trois pointes.

3 Celles ci sont appellées *sigmoïdes*, parce qu'elles ont la figure du *sigma* des Grecs, qui étoit anciennement la même que celle du C des Latins. Les membranes du premier orifice du second ventricule sont semblables aux premieres que l'on a décrites; & celles du second orifice du même entricule ont aussi la figure des secondes.

ce qui permet la ſortie & empêche l'entrée. Le premier des orifices du ventricule gauche répond à l'oreille gauche, & à l'artere veineuſe. Ses membranes ſont diſpoſées, comme celles du premier orifice du ventricule droit; mais avec cette difference, qu'il n'y a ici que deux membranes, au lieu qu'il y en a trois à tous les autres. Le ſecond répond à l'embouchure de la grande artere, & ſes membranes, qui ſont au nombre de trois, ſont auſſi tournées à contre-ſens à l'égard du premier, c'eſt à dire, que le premier eſt fait pour l'entrée, & le ſecond pour la ſortie. *Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.*

Galien ayant ainſi décrit les principales parties du cœur, & ayant touché leurs uſages en géneral avec aſſez de clarté; entre enſuite dans un détail dont il ne ſe tire pas ſi bien. Il croyoit, à la verité, que le ventricule droit ſe décharge du ſang qu'il a reçu de la veine cave, par la veine artérieuſe qui conduit au poumon; mais il prétendoit que cet abord du ſang dans le poumon ne ſert que pour la nourriture de ce viſcere, & ſur ce pied-là il aſſuroit que le ventricule droit n'eſt fait que pour le poumon. Il ajoûtoit que le cœur des poiſſons en eſt une preuve; car, diſoit-il, ces animaux n'ayant point de poumon n'ont auſſi qu'un ſeul ventricule dans leur cœur. Il ſemble, d'autre côté, qu'on peut inferer de 1 quelques paſſages de notre Auteur, qu'il croyoit que le ſang qui vient dans le poumon par la veine artericuſe, ne pouvant plus rentrer dans le ventricule droit du cœur, il en paſſe de néceſſité une partie dans les extrémitez de l'artere veineuſe. Mais comment accorder cela avec ce qu'il dit 2 ailleurs, que les extremitez de l'artere veineuſe s'anaſtomoſent, ou s'abbouchent, avec celles de la trachée artere pour en tirer de l'air; Ce n'eſt pas même la ſeule difficulté. Galien croyoit, comme on vient de le dire, que l'artere veineuſe, & le cœur tirent du poumon; & certes la diſpoſition des membranes ne pouvoit qu'elle ne l'en rendît convaincu. Cependant il paroit d'ailleurs qu'il prétendoit que le poumon tire à ſon tour de l'artere veineuſe & du cœur. La difference qu'il trouvoit, comme on l'a vu, entre les membranes qui ſont à la ſortie de l'artere veineuſe, & celles des autres orifices du cœur, lui faiſoit croire que ces membranes n'étant qu'au nombre de deux au premier de ces endroits, au lieu qu'il y en a trois par tout ailleurs, cela eſt fait exprès pour laiſſer remonter certaines fumées du cœur qui paſſent de l'artere veineuſe dans la trachée artere. Tous les Anatomiſtes qui ont retenu le ſyſtème de Galien ont même cru que l'artere veineuſe communique au poumon un ſang ſpiritueux pour le vivifier, ce qui eſt, ſelon Galien, l'office que toutes les autres arteres rendent aux autres parties du corps. A la verité je trouve que notre Auteur fait ſortir l'artere veineuſe du ventricule gauche du cœur, & non du poumon. Je trouve même qu'il dit que cette artere contient beaucoup d'un ſang vaporeux & ſubtil, mais il ne marque point en termes exprès d'où ce ſang vient. Peut-être a-t-il craint de s'expliquer là-deſſus, de peur de s'embaraſſer en donnant à cette artere prétendue tant d'uſages oppoſez l'un à l'autre; car enfin il eſt difficile de comprendre comment il ſe peut faire qu'un même canal ſerve à charrier quatre ſortes de matieres, dont il y en a deux qui deſcendent,

1 *Lib. de Uſu Part. 6. Cap. 10. & 11.*

2 *De Hippocr. & Platonis Decretis, Lib. 2. Cap. 4.*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

dent, & deux qui montent, & cela dans le même temps. Les deux matieres qui descendent, sont le sang qui vient dans l'artere veineuse par les extrémitez de la veine artérieuse, & l'air qui vient dans la même artere par la trachée artere. Celles qui montent, sont le sang qui doit passer par cette même artere pour aller vivifier le poumon, & les fumées qui s'élevent du cœur pour sortir par ce même canal, je veux dire par l'artere veineuse. On pourroit dire que le sang subtil & vaporeux que Galien dit être renfermé dans l'artere veineuse est le même qu'il a dit y être apporté par les extrémitez de la veine artérieuse. Mais il semble qu'il ne comptoit pas beaucoup sur le sang qui vient de ce côté-là, puisqu'ils s'imaginoit que la plus grande partie de celui qui est attiré dans le ventricule droit, passe immédiatement dans le gauche par 1 certains petits *trous*, qu'il supposoit être dans la *paroi mitoyenne*, qui sépare ces deux ventricules. Le seul moyen qu'il pouvoit avoir pour se tirer d'affaire, c'étoit de dire ici, comme il le dit effectivement en mille autres endroits, que toutes les parties du corps *attirent*, quand il est nécessaire, le sang, & les autres choses dont elles ont besoin. Cette *attraction*, & *la prévoyance de la nature*, pour fournir à toutes les néceſſitez de l'animal, lui étoient d'un merveilleux secours; car ces deux principes supposez il n'avoit que faire de se mettre en peine si le sang a un cours réglé ou non, & il lui étoit aisé de faire monter, & descendre toutes sortes de matieres par un même canal.

Au reste, il prétendoit que le sang qui est dans le ventricule gauche du cœur, se mêlant avec l'air qui y est apporté du poumon, devient plus spiritueux, & fournit la matiere des *esprits vitaux*, qui s'élaborent dans ce ventricule, & qui se portent ensuite dans toutes les parties du corps, conjointement avec le sang arteriel, par le canal de l'artere appellée *aorte*. Cette artere est l'origine, & le tronc de toutes les autres arteres, lesquelles se rempliſſent de sang à mesure que l'artere leur envoye celui qu'elle reçoit du cœur qui est en continuel mouvement pour cela. Notre Auteur appelle ce *mouvement du cœur*, aussi bien que celui *des arteres*, qui en est une suite, un mouvement *naturel*, pour le distinguer du mouvement *animal* & *volontaire* des autres parties, qui se meuvent par le moyen des muscles & des nerfs, selon notre volonté. Il prétendoit, comme on l'a dit ci-dessus, que le cœur ne se meut point par l'aide des nerfs, mais qu'il se meut par lui-même, selon que ses fibres se retirent, ou se racourciſſent, ce qui se fait de cette maniere. Lorsque les fibres longitudinales, ou droites, se racourciſſent, cela fait que la pointe du cœur s'approche de sa base, & par consequent qu'il a sa *diastole*, c'est à dire, qu'il s'élargit; & alors il se remplit de sang. Mais lorsque les fibres transverses se racourciſſent il a sa *systole*, ou il s'écrécit, en éloignant sa pointe de sa base, & alors il pousse fortement dans l'aorte, le sang qu'il contient. Cette pulsation du cœur étant communiquée à l'aorte, & consequemment à toutes les arteres, fait qu'elles ont aussi leur diastole, & leur systole; sur quoi Galien remarque que les arteres *se dilatent, parce qu'elles se rempliſſent*, contre la pensée de quelques anciens Médecins qui avoient soutenu le contraire, c'est à dire, que la replétion suit la dilatation, & non la dilatation la repletion. Voilà de quelle maniere le sang artériel

1 *De Naturalib. Facultatib. Lib.* 3. *Cap.* 15.

tériel eſt porté à toutes les parties pour les vivifier. Le ſang des veines, qui eſt plus groſſier, s'y porte auſſi d'un autre côté pour les nourrir. Ce ſang leur vient en partie du tronc *aſcendant* de la veine *cave*, & en partie de ſon tronc *deſcendant*. Galien appelloit tronc aſcendant cette partie du tronc de la veine cave qui eſt au deſſus du foye, & qui monte le long de la poitrine juſques au haut. Il appelloit tronc deſcendant, la partie du tronc de la même veine qui eſt au deſſous du foye, parce qu'il ſuppoſoit que le ſang deſcend de là dans toutes les parties les plus baſſes du corps, comme le ſang contenu dans le tronc aſcendant monte juſques aux parties les plus hautes. Il faut encore remarquer à l'égard de la veine cave, que notre Auteur lui aſſigne ſon origine au foye, comme on l'a vu ci-deſſus, & non au cœur, quoi que le plus gros du tronc de cette veine ſoit attaché au ventricule droit du cœur, comme le tronc de l'artere aorte eſt attaché au ventricule gauche. Cette grande artere, & cette grande veine fourniſſent tout le ſang que reçoivent les parties, à la reſerve de quelque portion qui va aux parties du ventre par le canal de la veine *porte*, qui tire auſſi ſon origine du foye, comme on l'a vu au chapitre précedent. Outre tous les vaiſſeaux que nous avons dit être de la dependance du cœur, Galien reconnoiſſoit encore une *petite veine*, & une *petite artere* qui ſe portent dans la ſubſtance de ce viſcere pour le nourrir, & pour le vivifier. Il parle auſſi d'un petit *os* qui ſe trouve attaché au cœur vers l'embouchure de la grande artere. Le cœur eſt, ſelon le même Auteur, la ſource de la *chaleur naturelle*, & des *eſprits vitaux*, & d'ailleurs le ſiége de la *colere*, & des *paſſions violentes*.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

On comprendra encore mieux quelle eſt la nature de ce viſcere quand nous aurons décrit le poumon qui lui eſt contigu. Mais avant que d'en venir là il faut remarquer avec Galien, une difference notable qui ſe trouve entre les vaiſſeaux du cœur d'un homme, ou d'un enfant, dès qu'il eſt venu au monde, qui ſont tels qu'on les a décrits, & ceux du cœur d'un autre enfant qui eſt encore dans le ventre de ſa mere. Dans celui-ci il y a un *paſſage*, ou un *trou* aſſez large dans la veine cave, à l'endroit où elle vient ſe joindre à l'oreille droite du cœur, par lequel trou cette veine communique immédiatement avec l'artere veineuſe. Ce trou a une *membrane* couchée du côté de l'artere, pour empêcher que le ſang qui eſt entré par là dans cette artere, ne retourne en arriere; mais dès que l'enfant eſt venu au monde cette membrane ſe releve, & s'attachant de tous côtez à la veine, bouche entierement le trou. Il y a pareille communication entre la grande artere, & la veine artérieuſe, par le moyen d'un petit *canal* qui joint ces vaiſſeaux l'un à l'autre, & qui ſe reſſerrant après la naiſſance de l'enfant, ſe trouve dans la ſuite tout à fait bouché. La raiſon que Galien rend de cette difference, c'eſt que le poumon de l'enfant qui eſt dans la matrice, ne ſervant point encore à la reſpiration, doit ſeulement être nourri, & recevoir l'accroiſſement néceſſaire. C'eſt pourquoi il reçoit ſa nourriture pendant ce temps-là par des vaiſſeaux qui n'ont qu'une tunique aſſez mince, telle qu'eſt la tunique de l'artere veineuſe, & qui par conſequent [1] fourniſſent cette

1 Il faut ſavoir que Galien prétendoit que les parties ſe nourriſſent par le ſang qui exude, ou qui paſſe inſenſiblement au travers des membranes des vaiſſeaux, enſuite de la forte attraction des mêmes parties.

Depuis l'An cxl. de J.C. jusques à l'An cc.

cette nourriture en plus grande abondance. Mais dès que l'enfant est né, comme son poumon sert à la respiration, & se meut continuellement, il doit être nourri d'un sang plus subtil, qui le rende plus leger, & plus propre au mouvement, tel qu'est le sang que le poumon peut attirer au travers des tuniques épaisses de la veine artérieuse. De là vient que le poumon des embrions est rouge, au lieu que celui des enfans qui sont venus au monde, ou des adultes, est blanchâtre. L'artere veineuse servant donc de veine au poumon des embrions, il a fallu de nécessité, que l'autre vaisseau, qui est la veine artérieuse, lui servît d'artere, c'est pourquoi elle a dû avoir communication avec la grande artere, comme l'artere veineuse l'a dans la suite avec cette derniere artere.

Le *poumon* est tissu de plusieurs vaisseaux dont les interstices sont remplis d'une chair molle, comme une maniere de bourre, qu'on appelle parenchyme, aussi bien que celle du foye, & de la rate. Il est partagé en deux parties, selon sa longueur, & chacune de ces parties est derechef partagée transversalement, en sorte qu'il se trouve quatre parties, qu'on appelle des 1 lobes, sans compter un cinquième petit lobe, par dessus lequel passe la veine cave. Le poumon est enveloppé extérieurement par une membrane déliée, qui reçoit quelques rameaux des nerfs, qui vont au ventricule. Les vaisseaux, dont on a dit qu'il est composé, & qui se répandent dans toute sa substance, sont au nombre de trois. Le premier c'est la *veine artérieuse*, dont on a déja parlé, & qui part du ventricule droit du cœur. Elle est ainsi appellée parce que les Anciens ont cru que c'étoit veritablement une veine, quoi qu'elle ait la tunique d'une artere. Le second c'est l'*artere veineuse*, qui part du ventricule gauche, & qui a pareillement eu ce nom, parce qu'on s'est imaginé qu'elle fait la fonction d'une artere, quoi qu'elle ait une simple tunique comme les veines. Hérophile, qui a ainsi nommé les deux vaisseaux dont nous venons de parler, jugeoit que la proportion qu'il y a entre l'épaisseur de la tunique d'une artere, & celle de la tunique d'une veine est à peu près de six à un. Galien remarque d'ailleurs que les veines n'ont qu'une simple tunique, au lieu que les arteres en ont deux, une extérieure, qui est assez mince, & une intérieure, qui est cinq fois plus épaisse, & qui a des fibres transversés, au lieu que l'autre les a droites. La raison de cette difference c'est que comme les arteres doivent contenir un sang plus spiritueux que celui des veines, & même servir de canal pour la distribution des esprits vitaux dans tout le corps, elles ont dû avoir une tunique fort épaisse, afin que les esprits ne transpirent pas si aisément. Il n'en est pas de même des veines, comme elles charrient un sang moins subtil, il n'a pas été nécessaire qu'elles eussent une tunique si forte. Si l'on demande maintenant pourquoi cet ordre a été renversé à l'égard du poumon? Galien répond que la tunique de la veine qui porte la nourriture à ce viscere, a dû être plus dure que celle des autres veines, afin que les differens mouvemens du poumon, dans la respiration, n'empêchent pas que le sang ne passe librement, c'est pourquoi cette veine a eu la tunique d'une artere. Quant à l'artere, comme son principal usage est d'apporter au cœur l'air qu'elle reçoit du poumon, & de remporter

1 *Voyez dans le Chapitre précedent ce qui est dit à l'occasion des lobes du foye.*

porter les fumées qui s'élevent du cœur, il a fallu que ſa tunique fût plus mince, afin de s'enfler plus aiſément, dans l'inſpiration, & dans l'expiration. *Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An co.*

Le troiſième des vaiſſeaux du poumon c'eſt la *trachée artere*, ou *l'âpre artère*. Il n'eſt pas difficile de voir pourquoi on l'a nommée âpre, *aſpera*, en Latin, τραχεῖα, en Grec, puiſque ce vaiſſeau eſt effectivement âpre, c'eſt à dire raboteux, & inégal, particulierement par rapport aux autres arteres, que l'on a appellées *læves*, unies, pour les diſtinguer de celle dont il s'agit ici. Mais on ne comprend pas ſi aiſément pourquoi on l'a appellée *artere*, la difference qu'il y a entre les arteres unies, & celle-là paroiſſant fort grande à tous égards. Pour en trouver la raiſon il faut ſavoir que les Anciens, juſques au temps d'Hippocrate, ne donnoient le nom d'artere qu'à celle qu'on a depuis appellée âpre artere, ce mot [1] *artere* déſignant, par rapport à ſon étymologie, un vaiſſeau propre à *contenir l'air*. Mais peu de temps après, les Anatomiſtes ayant cru que l'uſage de ce que nous appellons aujourd'hui des arteres, où l'uſage du pouls, eſt preſque le même que celui de la reſpiration, & que ces dernieres arteres contienent auſſi bien de l'air que la trachée artere en contient, cela les a obligez à appeller ces parties du même nom, dans la ſuppoſition qu'elles contiennent également de l'air, quoi que les arteres unies contiennent plus de ſang que d'air.

La trachée artere eſt un canal qui va du goſier au poumon, & qui ſert à porter, & à rapporter l'air qui y entre, & qui en ſort, lors que nous reſpirons. Le canal eſt formé de *cartilages*, qui ſont mis les uns ſur les autres, & qui forment chacun un cercle, ou plutôt un demi cercle; car ſur le derriere, du côté où l'âpre artere eſt contigue à l'œſophage, elle n'eſt que membraneuſe; ce qui a été diſpoſé de la ſorte, afin que l'œſophage ſe pût commodément dilater, ſans être comprimé, lors qu'on avale de gros morceaux. Tous ces cartilages ſont liez enſemble par de forts ligamens, & outre cela par une membrane qui revêt intérieurement la cavité de l'âpre artere, & qui a des fibres droites. L'âpre artere ſe diviſe par le bas en deux branches qui ſe répandent de part & d'autre dans le poumon, & dont les extrémitez, qui ſont toutes cartilagineuſes, vont s'abboucher, comme il a été dit, avec celles de l'artere veineuſe. Le deſſus, ou l'embouchure de l'âpre artere s'appelle *larynx*. Il eſt compoſé de trois grands cartilages dont la figure eſt fort differente de celle des cartilages que nous venons de décrire. Le premier qui eſt ſur le devant, reſſemble à un écu, ou à une maniere de bouclier que portoient les Anciens. Le ſecond eſt placé un peu au deſſous, & plus en arriere du côté de l'embouchure de l'œſophage; il ſacheve ce qui manque au premier pour faire le cercle entier. Le troiſième s'articule avec le premier, & le ſecond dans leur partie poſtérieure. Il eſt compoſé de deux petits cartilages qui ſont joints enſemble, & qui finiſſent en pointe, à peu près comme le goulet d'une aiguiere, que les Grecs appelloient *arytæna*, d'où vient qu'on l'a appellé le cartilage *arytenoïde*. Outre ces trois cartilages, dont l'aſſemblage forme le larynx, il y en a un quatrième nommé *l'épiglotte*, qui couvre l'ouverture du larynx, & qui empêche que la nourriture ne tombe dans l'âpre artere, ſans

[1] Ἀρτηρία, παρὰ τὸ τὴν ἀέρα τηρεῖν.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

sans empêcher que l'air n'y entre, & n'en sorte librement, par les côtez de l'ouverture Tous ces quatre cartilages se meuvent par plusieurs muscles, lors que nous 1 parlons, & que nous respirons. On ne décrira pas ici ces muscles, non plus qu'on n'en a décrit aucun ci-devant.

Voilà quelle est la composition du poumon, & de ce qui en dépend. Le poumon est un des principaux organes de la *respiration*, mais il n'est pas le seul, presque tout le thorax entre en part avec lui pour cela. Galien croyoit que dans la respiration le thorax, ou la poitrine se meut avant le poumon par le moyen du diaphragme, des muscles intercostaux, de certains autres muscles particuliers à la poitrine, & des muscles du ventre. Il y a deux parties dans la respiration, l'une qu'on appelle *inspiration*, par laquelle nous attirons l'air du dehors au dedans ; l'autre qu'on nomme *exspiration*, par laquelle nous le renvoyons du dedans au dehors. La premiere se fait par le moyen des muscles dilatateurs de la poitrine, qui sont les intercostaux externes, & six autres qui descendent des épaules, & du col pour venir s'inserer à la poitrine. Tous ces muscles, conjointement avec le diaphragme, qui est aussi un muscle, comme on l'a vu ci-devant, élevent en haut les côtes, & rendent la cavité de la poitrine plus dilatée, en sorte que le poumon, trouvant un plus grand espace qu'il n'avoit, se dilate à son tour, & se gonfle par l'attraction de l'air exterieur. Par cette dilatation du poumon, l'espace dont on vient de parler, se remplit, ce qui évite le vuide, qui sans cela se trouveroit entre les côtes & ce viscere. L'expiration se fait au contraire par l'aide des muscles qui resserrent la poitrine. De ces muscles les uns sont propres à la poitrine, sçavoir les intercostaux internes, dont les fibres coupent en travers celles des externes ; les autres sont propres au ventre, sçavoir les obliques, les droits, & les transverses. Tous ces muscles, & le diaphragme avec eux, abbaissent les côtes, & rétrécissent la cavité de la poitrine, ce qui oblige le poumon à se vuider de l'air qu'il avoit reçu. On voit par ce que nous venons de dire, que le diaphragme éleve, & abbaisse successivement les côtes pour dilater, & pour rétrécir la poitrine, au lieu que les autres muscles sont employez séparément les uns au premier de ces offices, les autres au second. Ce n'est pas la seule difference qu'il y a entre l'office du diaphragme, & celui de ces muscles. On distingue deux sortes de respiration, l'une qui est *naturelle*, l'autre qui est *violente*, ou forcée. C'est par l'organe du diaphragme seul que la premiere se fait, & ce sont les autres muscles qui servent dans la seconde. Le diaphragme sert encore, dans les temps qu'il s'abbaisse, à comprimer les boyaux, conjointement avec les muscles du ventre, pour pousser les excrémens vers le bas. Quant à *l'usage de la respiration*, Galien croyoit que le poumon attire l'air du dehors, premierement, pour temperer la grande chaleur du cœur ; secondement, afin que ce même air procure de la transpiration à tout le corps ; & en troisième lieu, afin qu'il contribue, conjointement avec le sang, à la production des esprits vitaux, & des esprits animaux. Ce sont là les plus importans usages de la respiration ; & le cœur reçoit, ou attire pour ce sujet la plus pure, & la plus subtile partie de l'air. La plus grossiere, ou ce qu'il y a de superflu dans cet

1 On parlera de la maniere dont se forme la voix, en parlant des usages de la respiration.

cet air, se joignant aux fumées qui sortent du cœur, sert, en remontant du poumon, à former *la voix*. Galien disoit que la voix est un air battu, ou agité par la faculté animale, qui se sert pour cela du ministere des nerfs, & des muscles. Les muscles qui ont cet office, sont ceux du larynx, qui se meuvent par le moyen des *nerfs recurrens*. Sur quoi il faut remarquer que notre Auteur s'attribue la découverte de ces nerfs, quoi que *Rufus* d'Ephese, qui a vécu avant lui, en eût déja fait mention, comme nous l'avons vu 1 ci-dessus. *Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.*

C'est là l'idée que Galien avoit de la respiration, de ses usages, & des organes par lesquels elle se fait. Il mettoit, comme on l'a remarqué, le cœur au nombre de ces mêmes organes, & il croyoit que ce viscere, ayant de la communication avec le poumon, attire par ce moyen un air subtil qu'il distribue à toutes les parties du corps par le canal des arteres. Cela supposé, le poumon est à peu près à l'égard du cœur, ce que les arteres sont à l'égard de tout le corps. Le poumon, après s'être rempli d'air dans l'inspiration, & après en avoir fourni suffisamment au cœur, renvoye par l'expiration le reste qui est inutile à cet usage. De même les arteres, après s'être remplies, dans leur diastole, d'une certaine quantité de l'air que le poumon a apporté au cœur, & après en avoir fait part à tout le corps, se déchargent, dans le temps de leur systole, du superflu de ce même air par les pores de la peau. On voit par là que l'usage de la respiration, & celui du pouls, ont beaucoup de rapport ensemble, selon les principes de notre Auteur.

On trouve enfin dans la poitrine une glande nommée *thymus*, qui est assez grande & molle. Elle a été placée sous le milieu de la partie supérieure de l'os *sternum*, afin d'empêcher que cet os ne touche la veine cave, & d'ailleurs pour affermir le cours de cette veine qui se divise en cet endroit en plusieurs branches.

Le *col* est de la dépendance de la poitrine par rapport à ses principales parties, qui sont la *trachée artere* & *l'œsophage*. Nous avons déja parlé de la premiere. La seconde, qui lui est contigue, & qui se trouve immédiatement au dessous, ou au derriere, est un conduit membraneux qui commence au gosier & qui porte la nourriture de la bouche au ventricule. Ses tuniques, & ses fibres sont semblables à celles de cette derniere partie, à laquelle il est attaché. Il n'y a rien d'ailleurs à considerer dans le *col* que les veines *jugulaires*, & les arteres *carotides* & *vertebrales*. Tous ces vaisseaux portent le sang, & les esprits au cerveau, comme on le verra plus particulierement dans la suite. Il y a encore les *vertebres*, qui servent au mouvement du col; mais comme nous n'avons pas décrit les os des autres parties, nous ne décrirons pas non plus ceux ci.

CHA-

1 *Voyez le Livre précedent.*]

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

CHAPITRE VIII.

Description de la Tête, & quelques remarques concernant les Os, & les Muscles en géneral.

APrès avoir parlé du ventre, & de la poitrine, il faut examiner la *tête*, qui renferme les organes de la plus noble des facultez, savoir la faculté animale. Les *cheveux*, qui couvrent le dessus, le derriere, & les côtez de la tête, sont engendrez des vapeurs fuligineuses qui s'élevent de cette partie. Ils ont leurs racines dans la peau, qui est dure, épaisse, & seche. Cette peau est adherente à la membrane commune qui couvre tout le reste du corps, comme on l'a vu ci-dessus, & qui a sous elle, en cet endroit une autre membrane assez forte, que l'on appelle *péricrane*, & qui est une production de la membrane du cerveau dont on parlera ci-après. Le péricrane est ainsi nommé, parce qu'il enveloppe extérieurement le *crane*, qui est comme une maniere de [1] casque, composé de divers os, dont le cerveau est couvert de tous côtez. Nous ne décrirons pas ici ces os, nous remarquerons seulement qu'ils sont joints par cinq *sutures*, en sorte qu'on diroit qu'ils ont été cousus ensemble. Les deux premieres coupent transversalement le crane, l'une au devant de la tête, l'autre au derriere. La troisième est longitudinale, & tombe perpendiculairement de l'une des premieres au milieu de l'autre. La premiere s'appelle *coronale*, parce qu'elle est à l'endroit, où l'on met les couronnes; la seconde *lambdoïde*, parce qu'elle a la figure du Δ des Grecs; la troisième est nommée *moyenne*, ou *droite*. Il y a outre cela deux autres sutures vers les os de l'oreille, qui sont differentes des premieres. On les appelle sutures *écailleuses*, parce que les os du crane se joignent en cet endroit les uns aux autres, comme feroient deux rangs d'écailles de poisson appliquez l'un contre l'autre, ensorte que chaque écaille entrât dans l'espace vuide qui se trouveroit entre celles du rang opposé. L'usage des sutures est de donner passage aux vapeurs qui montent du cerveau, & aux fibres qu'envoye la membrane dure, comme on le verra dans la suite.

La *membrane dure*, ou *épaisse*, est ainsi appellée par opposition à une autre membrane mince, qui est immédiatement au dessous, & que l'on décrira dans la suite. La premiere de ces membranes se présente à la vuë, après que le dessus du crane a été enlevé. Elle enveloppe le cerveau de tous côtez, & se repliant sur le sommet de la tête, elle forme un *sinus*, ou une maniere de sac, qui suit le cours de la suture moyenne sous laquelle il se trouve, & qui descend quelque peu entre les deux hémisphéres du cerveau. Ce même sinus s'étend aussi sur le derriere, entre le cerveau & le cervelet, par deux branches, ou jambes, qui s'écartent l'une à droite l'autre à gauche, selon le chemin que tient la

[1] Κράνιον vient de κράνος, qui signifie un casque. *Voyez Galien de l'Usage des Parties, Lib. 8. Chap. 9.*

la future lambdoïde; en ſorte qu'il y a comme trois ſinus dans cette membrane: Ces ſinus ſont un reſervoir, dont l'uſage eſt de contenir le ſang, qui y eſt apporté d'embas par les veines *jugulaires*, & de le diſtribuer enſuite au cerveau par diverſes petites veines. Sur quoi il faut remarquer qu'entre ces veines il y en a particulierement une qui ſort de l'endroit, où les trois ſinus ſe joignent, & où il ſe trouve un petit eſpace qu'Hérophile appelloit le 1 *preſſoir*, ou la *citerne*, ſuppoſant ſans doute que le cerveau tire de là la plus grande quantité du ſang qu'il reçoit. Cette veine eſt plus groſſe que les autres, & elle deſcend dans les ventricules du cerveau, où elle forme, par l'entrelacement de ſes rameaux, un tiſſu appellé 2 *choroïde*. Les autres veines qui ſortent de toute la longueur des ſinus, s'inſinuent dans la membrane mince, & paſſent en d'autres endroits du cerveau pour lui fournir une partie de la nourriture. Il y en a même quelques-unes qui montent, & qui traverſent les ſutures du crane pour aller dans le perioſte. Voilà de quelle maniere, & par quels chemins le ſang des veines ſe diſtribue dans le cerveau. Celui des arteres s'y verſe par un chemin oppoſé; car au lieu que les veines deſcendent des ſinus de la membrane dure juſques au milieu, & au fond du cerveau, les arteres, après avoir percé cette membrane en ſa partie inférieure, ou à la baſe du cerveau, vont toûjours en montant, juſques à ce qu'elles parviennent au ſommet, & voici quel eſt leur cours. Deux branches des arteres *carotides*, qui montent du col au cerveau, ſe diviſent, avant que d'y entrer, en un grand nombre de petits rameaux qui forment comme 3 un *rets*. L'uſage de ce rets, que Galien appelle *merveilleux*, ou *admirable*, eſt, ſelon lui, de préparer le ſang arteriel, & les eſprits vitaux pour la formation des *eſprits animaux*, qui reçoivent la derniere perfection dans les ventricules du cerveau. De ce rets s'élevent enſuite deux rameaux auſſi gros que ceux des carotides, deſquels il eſt compoſé, & qui ſe diviſent derechef en divers autres petits rameaux, qui montent au cerveau, & viennent s'entrelacer avec les veines du plexus, ou tiſſu choroïde. Mais il faut remarquer que les deux rameaux dont on vient de parler, ne ſont pas uniquement employez à compoſer ce tiſſu. Ils envoyent d'ailleurs un grand nombre d'autres petits rameaux qui ſe répandent en pluſieurs endroits du cerveau; ſans compter ceux qui viennent de *deux arteres* qui traverſent les apophyſes des vertebres du col, & qui ſe jettent dans le cerveau, auſſi bien que les carotides. On parlera plus particulierement de la ſituation, & des uſages du tiſſu choroïde, & du rets merveilleux, en examinant les ventricules du cerveau. Il faut de plus remarquer que la membrane dure envoye des fibres très-déliées au travers des ſutures du crane,

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An. cc.

1 Après Galien parle ſi obſcurément de cette citerne, & du lieu où elle ſe trouve, que l'on a peine à ſavoir préciſément ce que c'eſt & où elle eſt.

2 Il a ce nom, parce qu'il reſſemble au *chorion*, dont on a parlé ci-deſſus, par le nombre & par l'arrangement des vaiſſeaux dont il eſt compoſé, & qui ſont en partie des veines, en partie des arteres, comme ceux du chorion.

3 La deſcription que Galien donne de ce rets, confirme la penſée de ceux qui diſent qu'il n'a diſſequé que des bêtes, ce même rets ne ſe trouvant que dans les têtes des bœufs, des moutons, & de quelques autres bêtes, & nullement dans celles des hommes. *Voyez ci-deſſus Chap. 5.*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

crane, lesquelles fibres sont l'origine du perioste; & enfin qu'elle est percée de divers petits trous à l'endroit, où elle se joint à l'os cribreux, duquel on parlera ci-après.

Sous la membrane dure se trouve une autre membrane appellée *membrane mince*, & membrane 1 *choroïde*. Ce dernier nom lui est donné par Galien, parce qu'elle est toute remplie de petite veines, & de petites arteres, qui sont ces dépendances des vaisseaux dont on a parlé dans l'article précedent. Elle enveloppe immédiatement le cerveau, & elle y est si fortement attachée, qu'on a beaucoup de peine à l'en séparer. Elle s'insinue même profondément dans ses replis, & jusques dans ses ventricules, l'embrassant étroitement, & empêchant par ce moyen que sa substance, qui est molle, & sans consistence, ne s'écoule, ou ne s'étende de tous côtez. Cet usage de la membrane mince, & celui que notre Auteur lui donne d'ailleurs de lier ensemble toutes les veines, & toutes les arteres du cerveau, de peur qu'elles ne soient ébranlées, ou dérangées, font qu'il la compare à cet égard au mésentere, qui rend le même office aux vaisseaux des intestins.

Il y a, selon notre Auteur, comme deux cerveaux, le cerveau de devant, ou le *cerveau* proprement dit, & le cerveau de derriere, ou le *cervelet*. Le premier est partagé par dessus, selon sa longueur, en deux hémispheres. Il est d'une substance molle, & qui cede facilement aux doigts, sur tout en sa superficie qui est grisâtre, & compartie par un grand nombre de rayes, ou de sillons, dans la profondeur desquels nous avons dit que penetre la membrane mince. Cette premiere substance ayant été enlevée par tranches, on en trouve une autre qui est blanche, & que Galien appelle *calleuse*, parce qu'elle est un peu plus dure que la précedente. Celle-ci étant pareillement ôtée, on rencontre dans le centre du cerveau une cavité considerable, qu'on appelle les *ventricules du cerveau*. Le dessus de cette cavité est soutenu par une portion de la substance calleuse appellée *la voute*. Mais cette voute n'étant pas d'une matiere assez solide pour soutenir toute la partie du cerveau qui est au dessus des ventricules, la Nature y a pourvu d'ailleurs, en attachant fortement la membrane dure au crane, par sa partie supérieure, comme on l'a remarqué ci-dessus; ce qui empêche que le cerveau, qui est attaché à cette membrane par ses vaisseaux, ne s'affaisse sur les ventricules.

Ces mêmes ventricules se divisent en quatre. Les *deux plus grands* sont sur le devant, & sont séparez, selon la longueur du cerveau, par une *paroi* extrémement déliée, tendre, & transparente, qui est formée de la substance calleuse. Ces deux ventricules vont abboutir par leur partie antérieure vers un os du crane, qui est au dessus du nez, & qu'on nomme l'os *ethmoïde*, ou *cribreux*, parce qu'il est percé d'une infinité de petits trous, comme les cribles. Galien croyoit que le cerveau a une espece *d'inspiration*, & *d'expiration*, c'est à dire, qu'il attire l'air du dehors, & qu'il le renvoye, à peu près comme le poumon, par les petits trous dont on vient de parler; d'où il s'ensuit que le cerveau a un *mouvement* qui lui est particulier, par lequel il se dilate, & se resserre successivement. Notre Auteur ajoute que ces mêmes trous sont fort petits,

1 *Voyez la note pénultieme.*

tits, & traverſent toute l'épaiſſeur de l'os cribreux, en ſorte que l'air qui y entre, eſt par ce moyen retenu quelque temps dans ſon paſſage, afin qu'il ne réfroidiſſe pas le cerveau, comme il feroit, s'il y abordoit tout d'un coup, ou par un chemin plus court, & plus ouvert. Ces trous ſervent encore, ſelon lui, à un autre uſage, qui eſt l'évacuation d'une partie des excremens du cerveau, qui ſortent avec l'air dans le temps de l'expiration, & ſe vont rendre dans le nez. On trouve enfin ſur le devant des mêmes ventricules deux *éminences* rondes, d'où ſortent les nerfs optiques, comme on le verra ci-après.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An. cc.

Voilà quelle eſt la diſpoſition de la partie antérieure des deux premiers ventricules du cerveau. Au milieu, & en la partie inférieure de ces deux ventricules il y a une fente, qu'on appelle le *troiſième ventricule*. Cette fente tirant ſur le derriere conduit à une autre cavité qui ſe ferme, & s'ouvre par l'allongement, ou le reſſerrement d'une production du cerveau, qui a la figure d'un petit *ver*. Cette même cavité va enſuite ſe rendre ſous le cervelet, & s'étend juſques au commencement de la mouëlle de l'épine du dos. On l'appelle le *quatrième ventricule*. 1 Hérophile diſoit que l'extrémité poſterieure de ce ventricule reſſemble à celle d'un roſeau dont on ſe ſervoit autrefois pour écrire. La même fente, dont on vient de parler, a directement ſous elle une autre petite cavité nommée *l'entonnoir*. Cet entonnoir eſt poſé ſur une petite glande appellée *glande pituitaire*, qui eſt ronde, & entourée de toutes parts du rets merveilleux, & qui repoſe ſur un os de la baſe du crane, qu'on oppelle l'os *ſphénoïde*, qui eſt percé de divers trous, comme l'os cribreux, par leſquels le reſte des humeurs ſuperflues du cerveau ſe déchargent dans le palais. On trouve d'ailleurs dans les deux premiers ventricules du cerveau le *plexus choroïde*, dont on a parlé en décrivant la membrane dure. Ce plexus eſt couché de côté & d'autre dans ces mêmes ventricules, & il eſt attaché à une glande qui ſe trouve au deſſus de l'extrémité poſterieure du troiſième ventricule, & qui eſt appellée *conarium*, d'un nom Grec qui ſignifie *une petite pomme de pin*, ou *un petit cone*, parce qu'elle eſt de figure conique, ou qu'elle reſſemble à une pomme de pin. Cette glande ſert à affermir le plexus choroïde, afin qu'il ne ſoit pas ébranlé, ou qu'il ne change pas de ſituation. Elle eſt placée au milieu de quatre petites éminences, appellées, à cauſe de leur figure, 2 *nates* & *teſtes*, qui ſont de la même ſubſtance que le corps calleux.

Après avoir décrit le cerveau & ſes ventricules, il faut voir quels ſont leurs uſages. On a déja touché quelques-uns de ceux des ventricules, lors qu'on a dit qu'ils reçoivent les humeurs ſuperflues du cerveau, & qu'ils s'en déchargent par les voyes que l'on a marquées. Ces humeurs viennent en partie des veines du plexus choroïde, & en partie de toute la ſubſtance du cerveau, qui ſe décharge d'ailleurs de ſes excremens vaporeux par les ſutures du crane. Un autre uſage des ventricules, que l'on a auſſi indiqué, c'eſt de recevoir l'air du dehors. Cet air ſe chargeant des odeurs, les apporte vers les extremitez des deux ventricules anterieurs, leſquelles extrêmitez ſont, par cette raiſon, regar-

1 *Voyez ci deſſus, Part. 2. Liv. 1. Chap. 6.*
2 Galien ne marque pas l'uſage de ces éminences.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

gardées comme *l'organe de l'odorat*. Mais ce n'eſt pas là le ſeul ſujet pourquoi l'air eſt attiré juſques au centre du cerveau. Il s'y inſinue particulierement pour raffraichir & conſerver *les eſprits animaux*, qui ſont le principal & le plus grand ouvrage que la nature s'eſt propoſé dans la formation des ventricules. Voici de quelle maniere ces eſprits ſe produiſent. Les rameaux des arteres carotides, avant que de monter dans le cerveau, forment premierement le *tiſſu merveilleux* dont on a parlé. Dans ce tiſſu les eſprits vitaux mêlez avec le ſang arteriel, commencent à ſe ſubtiliſer, & ils ſe ſubtiliſent encore davantage quand ils ſont parvenus dans le *plexus choroïde*, qui eſt en partie formé des arteres qui viennent du même tiſſu. Ces arteres chargées des eſprits vitaux ſubtiliſez, les laiſſent échapper dans les ventricules antérieurs, où ils ſont changez en *eſprits animaux*, qui acquierent enfin leur derniere perfection, après qu'ils ſont arrivez dans le quatrième ventricule. Mais il faut remarquer que les eſprits qui paſſent des premiers ventricules dans ce dernier, n'y entrent pas tout d'un coup. Il n'y en coule qu'une certaine quantité par intervalles, à meſure que la production vermiforme, dont il a été parlé, ſe reſſerre pour ouvrir le paſſage. De là ces eſprits ſe communiquent à tout le cerveau, & au cervelet, par l'entremiſe deſquels ils ſe portent enſuite vers les *nerfs*, qui ſont les premiers organes du *ſentiment* & du *mouvement*. On parlera encore des eſprits animaux dans l'article ſuivant.

Quant aux uſages du *cerveau* en particulier, il a été fait tendre & mol pour recevoir plus aiſément les impreſſions des objets exterieurs qui frappent les ſens. Auſſi eſt-il *l'origine des nerfs* qui vont aux organes des ſens, ou le lieu d'où ces nerfs ſortent, comme on le verra ci-après; & ces mêmes nerfs ſont pareillement mols & tendres. Notre Auteur reconoît d'ailleurs le cerveau pour être *le ſiege de l'entendement*, ou de *l'ame raiſonnable*. Ce n'eſt pas ici le lieu de parler de la nature de cette ame. On remarquera ſeulement en paſſant, que Galien ſemble quelquefois la regarder comme un principe *ſpirituel*, ou different de la matiere. En un endroit, après avoir dit que ſi les eſprits animaux ne ſont pas la propre ſubſtance de l'ame, ils en ſont du moins les organes immédiats, il ajoûte que ces eſprits peuvent être mus par une faculté *qui n'a rien de commun avec le corps*. Mais ailleurs il fait l'ame *corporelle*, comme lors qu'il dit, en refutant 1 Eraſiſtrate, que l'entendement ne dépend point de la compoſition artificieuſe du cerveau, ni de la varieté de ſes replis, comme l'avoit cru ce Médecin, mais qu'il dépend de la bonne diſpoſition 2 *du corps qui penſe*, quel que puiſſe être ce corps. Une autre choſe qui ne mérite pas moins d'être remarquée, c'eſt que Galien, qui plaçoit l'ame raiſonnable dans le cerveau, & qui reconoiſſoit le cerveau pour le lieu d'où ſortent les nerfs, & où ſe forment les eſprits animaux, qu'il appelle les organes de l'ame, ne laiſſoit pas de loger la concupiſcence dans le foye, & la colere, ou l'appetit iraſcible, dans le cœur, ſelon les idées qu'en avoient euës les Anciens

Le *cervelet* ſe trouve derriere, & deſſous le cerveau. Il eſt quatre fois plus petit que le cerveau, duquel il eſt ſéparé par la membrane dure; mais il a com-

1 *Voyez ci-deſſus, Part. 2. Liv. 1.*

2 Σώματος νοοῦντος. *Vid. Lib. 8. de Uſu Part. Cap. 13. & de Utilitat. Reſpirat. Cap. 5.*

communication avec lui par le moyen du troiſième ventricule, qui conduit au quatrième, que nous avons dit être ſous le cervelet. Il ne paroit pas en ſa ſuperficie des ſillons accompagnez & couverts de la membrane mince, comme il y en a au cerveau ; mais il eſt compoſé d'un grand nombre de petits corps griſâtres, entre leſquels il y a des intervalles, ou filamens blancs, qui lient les parties du cervelet, & qui ſervent pour le paſſage des eſprits. Le cervelet eſt d'ailleurs plus dur que le cerveau, & il en ſort des nerfs qui ſont auſſi preſque tous plus durs que ceux qui viennent du cerveau. La raiſon de cette difference c'eſt que les nerfs du cervelet étant deſtinez à ſervir pour le *mouvement*, au lieu que les autres ne ſont que pour le ſentiment, ils ont dû être les plus durs, pour avoir plus de force. Au reſte le cervelet a, à peu près, les mêmes uſages que le cerveau. Il n'eſt pas moins rempli d'eſprits animaux, & il n'eſt pas moins le ſiege de l'ame. *Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.*

La mouëlle de l'épine du dos eſt une dépendance du cervelet. Elle eſt enveloppée de deux tuniques qui tirent leur origine de la membrane dure, & de la membrane mince dont le cerveau & le cervelet ſont revêtus. Elle eſt plus dure que le cervelet, & elle produit auſſi pluſieurs nerfs qui ſont durs à proportion. Galien dit que la mouëlle de l'épine eſt comme un autre cerveau, au deſſous de l'autre, mais il remarque qu'elle n'a pas un mouvement comme le cerveau.

Après avoir donné la deſcription du cerveau, du cervelet, & de la mouëlle de l'épine, il ne nous reſte plus qu'à parler des *nerfs* qui ſortent de ces trois parties. Les nerfs ſont des corps blancs, ronds, longs, comme une maniere de filaments, ou de filets d'une differente groſſeur, & dont les uns ſont auſſi tendres que la ſubſtance du cerveau, les autres plus durs. 1 *Chaque nerf*, dit notre Auteur, *eſt compoſé d'une triple ſubſtance, la premiere de ces ſubſtances, qui occupe le milieu du nerf, & qui a beaucoup de rapport avec la mouëlle des arbres, vient de la ſubſtance du cerveau ; la ſeconde, & la troiſième ſont deux enveloppes que le nerf tire de la membrane dure, & de la membrane mince du cerveau.* Les nerfs ſont les premiers organes du *ſentiment*, & du *mouvement* dans toutes les parties du corps. On a une preuve de cela, en ce qu'on ne ſauroit couper un nerf, que la partie où il va ſe rendre, ne ſoit d'abord privée de mouvement & de ſentiment. 2 On prouve d'ailleurs que ce ſont les eſprits animaux qui communiquent aux nerfs cette faculté, parce que les eſprits, étant évacuez par une ouverture que l'on fait aux ventricules du cerveau, l'animal ceſſe à l'inſtant de ſentir, & de ſe mouvoir, tout de même comme ſi on avoit coupé tous les nerfs. A cette évacuation, ou à cette ouverture près, quelque inciſion que l'on faſſe au cerveau, l'animal a toûjours le mouvement & le ſentiment, pourvu que l'inciſion ne penetre pas dans les ventricules ; mais ſi elle y penetre, les eſprits qui s'évaporent par l'ouverture, cauſent d'abord la privation du mouvement & du ſentiment. Or comme tous les nerfs viennent du cerveau, & de ſes dépendances, & qu'il eſt lui-même rempli d'eſprits, il paroît que ces eſprits doivent agir ſur les nerfs, & leur communiquer la faculté

1 *De Hippocr. & Platon. Decret. Lib.* 7. *Cap.* 3.
3 *Ibidem.*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

té de nourrir les parties, & de les faire sentir ; mais on ne void pas si aisément comment se fait cette communication, ou quelle est précisement l'action des esprits sur les nerfs. Ce qui fait de la peine c'est que tous les nerfs, à la reserve des nerfs optiques, étant des corps solides, ou qui n'ont point de cavité sensible, on ne conçoit pas comment les esprits peuvent s'insinuer dans toute leur longueur pour passer du cerveau aux extrémitez du corps. Galien convient que les nerfs optiques, qu'il suppose être creux, contiennent des esprits animaux, qui descendent du principe de ces nerfs au lieu où ils se terminent, qui est l'œuil ; mais il ne croit pas que l'on ne doive conclurre que la chose se passe de la même maniere dans les autres nerfs. Il dit 1 en un endroit, que la substance des esprits ne va pas jusques aux parties où les nerfs viennent se terminer, que ce n'est que la vertu, ou la puissance de ces esprits qui s'étend jusques-là. Il dit encore 2 ailleurs que la faculté animale se porte vers les parties pour donner du sentiment, & du mouvement, & qu'elle s'y porte sans l'essence, ou la substance des esprits ; mais on trouve 3 quelques autres passages où il semble laisser cette question en suspens.

Notre Auteur comptoit sept conjugaisons, ou paires de nerfs, qui sortent du cerveau, & du cervelet, dont voici en gros l'origine, & la distribution. La *premiere paire* sont les *nerfs optiques*. Ces nerfs naissent de deux éminences qui se trouvent dans la partie anterieure des deux premiers ventricules du cerveau, lesquelles éminences sont appellées, à cause de cela, *les lits des nerfs optiques*. Ces mêmes nerfs, qui sortent assez loin l'un de l'autre, viennent ensuite se joindre (sans néanmoins se croiser) près de l'endroit d'où ils sont sortis ; & de là se séparant derechef, ils passent l'un dans le fond de l'œuil droit, l'autre dans celui de l'œuil ganche. Ils sont les plus gros & les plus tendres de tous ceux qui dépendent tant du cerveau que du cervelet Hérophile avoit cru que ces nerfs ont une cavité sensible, & les avoit appellez par cette raison *pores*, ou *canaux optiques*. Galien soutient la même chose, comme on l'a vu ci-dessus, mais il avertit que cette cavité ne se découvre qu'avec peine. On verra quel est l'office de ces nerfs en parlant de l'œuil.

La *seconde paire* sort à un travers de doigt près de la premiere, en tirant sur le derriere du cerveau. Elle est plus déliée, mais plus forte & plus dure que la première. Son usage est de servir aux *mouvemens* de l'œuil, dans les muscles desquels elle envoye diverses fibres

La *troisième paire* prend son origine à l'endroit ou le cerveau se joint au cervelet, vers 4 la base du cerveau. Elle se partage de chaque côté en deux branches, avant que de sortir du crane. Chacune de ces branches envoyent ensuite des rameaux aux temples, aux muscles de la mâchoire superieure, aux gencives, aux racines des dents, & en divers endroits du visage, mais sur tout à la *langue*, dont la tunique est formée par la dilatation de ces mêmes rameaux, pour être *l'organe du goût*. Cette paire est aussi fort dure.

La

1 *Lib. de Oculis.*

2 *De Locis affect. Lib.* 1. *Cap.* 9.

3 *Vid. Lib.* 7. *de Hippocr. & Platon. Decretis.*

4 Ce que Galien appelle ici *la base du cerveau*, c'est une continuation de la mouëlle de l'épine du dos, ou le commencement de cette même mouëlle qui est contenue dans le crane.

La *quatrième paire*, encore plus dure que la précedente, ſort de la baſe du cervelet, en tirant toujours plus ſur le derriere, comme toutes les ſuivantes. Elle eſt petite, & ſort par le même trou que la troiſième, pour ſe rendre au *palais*, dont elle forme la tunique, qui ſert auſſi à l'organe du *goût*, ou qui compoſe en partie cet organe. Il y a de l'apparence que Galien regardoit cette paire comme la premiere, ou comme la ſeconde de celles qu'il dit ſortir du cervelet, & qui ſont plus dures que les précedentes qui viennent du cerveau. A cela près il ſe trouveroit que tous les nerfs qui ne ſortent pas de l'épine du dos, tireroient leur origine du cerveau, à l'excluſion du cervelet. Ce qui fait ici de l'obſcurité, c'eſt que notre Auteur comprend le cervelet, qu'il appelle, comme on l'a vu, le cerveau poſtérieur, ſous le nom de *cerveau*. *Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.*

La *cinquième*, qui eſt auſſi aſſez dure, ſort à quelque petite diſtance derriere la quatrième. Elle s'en va à *l'oreille*, c'eſt pourquoi on l'appelle *la paire de l'ouïe*. Elle a deux branches à chaque côté, qui s'inſinuent dans deux trous des os du crane, nommez les os *petreux*, dont on parlera ci-après en décrivant l'oreille.

La *ſixième*, encore plus dure que les précedentes, vient après. Elle ſe partage en pluſieurs rameaux qui vont au goſier, au ventricule, au méſentere, aux boyaux, aux reins, &c. C'eſt de cette paire que viennent les nerfs récurrens dont on a parlé en décrivant le larynx. Elle s'étend plus bas, & va en plus d'endroits qu'aucune des autres paires.

Enfin la *ſeptième*, qui eſt la plus dure de toutes celles dont on a parlé, naît de l'endroit où finit le cervelet, & où commence la mouëlle de l'épine. Les nerfs de cette paire font pendant quelque eſpace le même chemin que ceux de la paire précedente, auxquels ils ſe joignent; mais enſuite ils les quittent, & envoyent leurs plus conſiderables rameaux à la *langue* pour la faire *mouvoir*, le reſte ſe diſtribuant aux muſcles du larynx.

Outre ces ſepts paires de nerfs Galien reconoît une certaine *production nerveuſe*, qui naît de la partie anterieure du cerveau, & ſe va rendre vers l'os cribreux; mais comme il croyoit que cette production ne ſort pas hors du crane, il ne la met pas au nombre des nerfs.

De la *mouëlle de l'épine du dos* naiſſent environ *ſoixante paires de nerfs*, qui ſortent de côté & d'autre par les trous des vertebres, & par ceux de l'os ſacrum. Ces nerfs ſont encore plus durs que ceux du cervelet, & ſe diſtribuent à toutes les parties qui ſont au deſſous de la tête, pour leur communiquer le *mouvement*, & pour ſervir au ſens du *toucher*, qui eſt commun à toutes les parties du corps.

Après avoir parlé du crane, & de ce qu'il contient, il faut examiner la *face*, ou cette partie de la tête qui n'eſt pas couverte de cheveux. Dans cette derniere partie ce qu'il y a de plus conſiderable ſont *les organes des ſens*. Le premier de ces organes, ou celui de la *vuë*, c'eſt *l'œuil*, qui eſt placé dans deux enfonçures du crane, nommées *orbites*, qui eſt de figure ronde, & compoſé de diverſes tuniques, humeurs, &c. comme on le verra plus particulierement. Nous commencerons à le décrire par ſa partie de derriere, qui eſt l'endroit où le nerf optique le vient joindre. Ce nerf forme, par la dilatation de ſa ſubſtance

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

ſtance intérieure, ou mouëlleuſe, la premiere tunique qui ſe trouve au dedans de l'œuil, appellée tunique *reticulaire*, parce qu'elle reſſemble à un rets de pêcheur. Cette tunique, qui eſt molle, & facile à ſe diſſoudre, garnit interieurement tout le fond de l'œuil, mais elle ne paſſe pas la moitié du globe. Elle renferme dans ſa cavité une humeur qu'on appelle *vitrée*, parce qu'elle eſt comme du verre fondu. Cette humeur eſt ronde, ou convexe par derriere, & platte par devant. On remarque d'ailleurs dans le milieu de ſa ſurface anterieure une petite cavité, laquelle reçoit une ſeconde humeur, qui eſt à peu près groſſe comme une lentille, de la figure d'une moitié de globe, & qui a plus de ſolidité que la vitrée. On la nomme *cryſtalline*, parce qu'elle eſt ſolide, tranſparente, & blanche comme du cryſtal, ou de la glace. Galien la regardoit comme la principale partie de l'organe de la vuë. Elle eſt couverte par devant d'une tunique tranſparente, ou luiſante comme un miroir, & beaucoup plus déliée que la reticulaire, ce qui avoit obligé Hérophile à la nommer tunique *arachnoïde*, pour marquer qu'elle eſt auſſi fine qu'une toile d'aragnée. L'humeur cryſtalline eſt d'ailleurs retenue en ſa place par un *cercle* qui l'environne extérieurement, & qui ſert en même temps à retenir la partie de l'humeur vitrée qui déborde, ou qui s'étend au delà de l'eſpace qu'occupe l'humeur cryſtalline. Ce cercle eſt compoſé d'un grand nombre de filamens qui ont du rapport avec les *cils*, ou les poils du bord des paupieres, & qui naiſſent de la tunique *uvée*.

Nous avons dit que la tunique reticulaire ne paſſoit pas la moitié du globe de l'œuil, mais la tunique *rhagoïde*, ou *uvée*, dont nous allons maintenant parler, l'environne preſque tout entier. [1] Cette derniere tunique, ainſi nommée, parce qu'elle eſt ſemblable à la peau d'un grain de raiſin, eſt plus mince, mais plus ſolide, que la réticulaire, noire ſur le devant, bleuâtre ſur le derriere, & remplie de veines & d'arteres. Elle prend ſa naiſſance de l'enveloppe intérieure du nerf optique, laquelle on a dit être une production de la membrane mince du cerveau, & elle renferme immediatement la réticulaire par derriere. De là s'étendant plus avant elle ſert à contenir une troiſième humeur qui remplit tout le devant de l'œuil, & qu'on appelle l'humeur *albugineuſe*, ou *aqueuſe*, parce qu'elle eſt claire, & coulante comme le blanc d'un œuf, ou comme de l'eau. Galien joint à cette humeur une *ſubſtance ſpiritueuſe*, qui remplit, à ce qu'il croit, conjointement avec la même humeur, tout l'eſpace qui eſt depuis l'humeur cryſtalline juſques à la prunelle, mais qui occupe particulierement l'endroit le plus voiſin de la prunelle, & qui ſert à la dilater, & à la rétrecir. Il faut encore remarquer que la tunique uvée eſt immediatement jointe à une autre tunique appellée *cornée*, qui la couvre par derriere. Ces deux tuniques ne ſe ſéparent point ſi ce n'eſt vers ce cercle de l'œuil que l'on nomme *l'iris*, & que l'on décrira plus particulierement. En cet endroit l'uvée ſe retire un peu en dedans, & l'on obſerve à ſon extremité antérieure un petit trou rond qu'on appelle la *prunelle*.

La tunique *cornée*, dont on vient de parler, environne entierement l'œuil par

[1] Galien l'appelle encore tunique *choroïde*, par la même raiſon qu'il a appellé membrane choroïde la membrane mince du cerveau. *Voyez ce qui en a été dit ci-devant.*

par dehors, se joignant, comme il a été dit, à l'uvée, & s'y attachant par divers vaisseaux. Cette tunique, qui prend son origine de la premiere enveloppe du nerf optique, produite par la membrane dure du cerveau, est appellée *cornée*, parce que sa dureté a du rapport avec celle de la corne, ou parce quelle est même transparente comme de la corne depuis l'iris en tirant sur le devant de l'œuil. On la nomme aussi *sclérotique*, d'un mot Grec qui signifie *dur*. *Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.*

Outre ces trois principales tuniques de l'œuil, c'est à dire, la réticulaire, l'uvée, & la cornée, & outre l'arachnoïde, Galien en compte encore une cinquième, *formée des tendons des muscles qui font mouvoir les yeux*. Cette tunique vient se joindre extérieurement à la cornée vers le cercle de l'œuil que nous avons nommé *iris*, & par dessus elle, il s'en trouve enfin une sixième *qui naît du périoste*, & qui, attachant tout le globe de l'œuil avec l'os dans lequel il est enchassé, couvre même les muscles des autres parties. On pourra nous objecter que Galien compte en tout *sept tuniques*, au lieu que nous n'en avions mis que *six*; mais il parle si obscurément sur cette matiere qu'il est difficile de le bien entendre. 1 On trouvera les sept tuniques dont il s'agit, si l'on distingue la tunique sclérotique de la tunique cornée, c'est à dire, la portion opaque de la tunique qui a été décrite ci-dessus, d'avec sa portion transparente, & si l'on donne d'ailleurs le nom de tunique *choroïde*, au fond de l'uvée, pour en faire aussi deux tuniques differentes. Il se peut que notre Auteur ait fait ces deux distinctions, quoi qu'il ne se soit pas clairement expliqué là-dessus; & en ce cas la tunique arachnoïde sera même supernumeraire; mais il se peut qu'il ne la mît pas au rang des autres.

De toutes les parties de l'œuil il ne reste plus que *l'iris*, autrement appellé *la couronne*. Cette partie est composée, à ce que dit Galien, de sept cercles posez les uns sur les autres, Le premier de ces cercles est formé du tour de l'humeur crystalline; le second de la circonference de l'humeur vitrée; le troisième du bord de la tunique réticulaire; le quatrième naît de l'endroit où la tunique uvée se joint à la circonference de l'humeur vitrée, au bord de la tunique réticulaire; le cinquième se forme de l'adherence de la tunique cornée à l'uvée; le sixième de la jonction des deux autres tuniques externes à l'endroit de cette même adherence. Les differentes couleurs des divers corps qui composent ces sept cercles donnent lieu à la varieté de celles que l'on observe dans l'iris, qui a ce nom à cause de cette varieté approchante de celle de l'arc-en-ciel que l'on appelle en Latin *iris*.

Quant aux usages des diverses parties de l'œuil, l'humeur crystalline est, comme on l'a dit, la principale, & c'est pour elle que tout le reste a été fait Elle reçoit les impressions des couleurs des objets extérieurs; & selon qu'elle en est differemment émue, ou alterée, elle altere differemment la tunique réticulaire, qui communique cette alteration au nerf optique, & con-

1 Il paroit par le livre *de Oculis*, attribué à Galien, que les Anciens ont été assez embarassez, ou partagez, sur le nombre des tuniques des yeux; & que les uns en ont fait sept, d'autres six, d'autres cinq, d'autres quatre, d'autres trois, d'autres seulement deux, sans que la tunique arachnoïde soit même comptée entre les tuniques.

Depuis l'An cxl. de J.C. juſques à l'An cc.

& conſéquemment au cerveau. L'humeur vitrée eſt faite pour nourrir l'humeur cryſtalline. La tunique réticulaire nourrit auſſi l'humeur vitrée, & elle eſt nourrie elle même par la tunique uvée, qui eſt d'ailleurs la ſource de l'humeur aqueuſe. L'uſage de cette derniere humeur eſt d'humecter la cornée; & l'uvée, pour empêcher qu'elles ne ſe deſſechent, & de rompre la force des rayons de la lumiere qui viennent à l'humeur cryſtalline, ou à la tunique arachnoïde, qui entre en part avec cette humeur par rapport à l'alteration qui s'y fait dans l'acte de la viſion. La tunique uvée eſt percée ſur le devant, là où eſt la prunelle, pour donner entrée à ces mêmes rayons, & pour laiſſer ſortir les eſprits viſuels; & elle ſert enfin à contenir les humeurs dont on a parlé. La cornée, qui eſt par deſſus, eſt encore un plus fort rempart, & cette tunique eſt tranſparente par devant, par la même raiſon que la tunique uvée à été percée, c'eſt à dire pour donner paſſage aux eſprits, & aux rayons dont on vient de parler. Les deux autres tuniques externes ſervent à attacher extérieurement l'œuil aux parties voiſines; comme les cercles de l'iris affermiſſent la ſituation des humeurs, & lient les tuniques les unes aux autres.

Pour ce qui eſt de la maniere dont ſe fait *la viſion*, Galien croit qu'elle ſe fait par l'émiſſion des eſprits viſuels qui viennent des nerfs optiques, & qui, après être ſortis de l'œuil, ſe joignent à l'air extérieur, qui leur ſert comme d'un inſtrument par lequel ils diſcernent les objets viſibles; en ſorte que l'air eſt en cette occaſion aux eſprits viſuels, ou à l'œuil, & au cerveau d'où ils partent, ce que les nerfs ſont au cerveau. 1 Comme le cerveau, dit notre Auteur, ſent, par le moyen des nerfs, les affections des parties les plus éloignées, telles que ſont les doigts des pieds, il voît pareillement les objets externes par le moyen de l'air qui les environne, ſuppoſé que ces objets ſoient à une diſtance proportionnée pour être vus, & que l'air ſoit éclairé. L'air dont on vient de parler, étant mêlé, & confondu avec les eſprits viſuels, communique enſuite l'impreſſion, que les objets ont faite ſur lui, à la portion de ces mêmes eſprits qui eſt reſtée dans l'œuil. Et comme ces eſprits environnent de toutes parts l'humeur cryſtalline, qui eſt pure, & tranſparente, ils lui communiquent auſſi l'impreſſion qu'ils ont reçue, en ſorte que cette humeur étant altérée, la tunique réticulaire, les nerfs optiques, & conſéquemment le cerveau ſont alterez de la même maniere. Les couleurs ſont ce qui fait premierement, & particulierement l'alteration dont il s'agit, parce qu'elles ſont à l'égard de la vuë ce que les ſaveurs ſont à l'égard du goût. La perception des coulenrs eſt enfin ſuivie de celle des corps colorez, c'eſt à dire de la perception de la grandeur, de la forme, &c. de ces mêmes corps. Mais il faut de plus remarquer que la viſion ſe fait encore, ſelon Galien, par *réflexion*, lors que les eſprits viſuels mêlez avec l'air tombent ſur un corps uni ou luiſant qui les réflechit, ou les renvoye vers l'œuil. Cette hypotheſe de la viſion eſt conforme à celle de Platon, & contraire à celle d'Ariſtote, qui vouloit que la viſion ſe fît par *réception*, & non par *émiſſion*. On peut conſulter notre Auteur ſur tout

1 *In prim. Hippocr. Prognoſt. Comment*, 1. *verſ.* 23. *Vide præterea Lib.* 7. *de Hippocr. & Platon. Decret. Cap.* 5. *Lib.* 10. *de Uſu Part. & Lib. de Oculis.*

tout ce qu'il dit d'ailleurs pour expliquer, & pour appuyer ſon ſyſtème, à quoi il employe quelques preuves tirées des Mathematiques.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An. ca.

Les yeux ſont couverts chacun de deux *paupieres*, qui different entr'elles en ce que la paupiere inférieure n'a point de mouvement, au lieu que celle d'enhaut ſe hauſſe, & ſe baiſſe, ſelon que nous le voulons, par le moyen des petits muſcles dont elle eſt compoſée. Les bords de chaque paupiere ſont garnis de *cils*, c'eſt à dire d'un rang de *poils*, qui ne deviennent jamais plus grands, ou qui croiſſent peu, parce qu'ils ſont plantez dans une maniere de cartilage qui forme le bord de la paupiere. L'uſage de ces poils eſt d'empêcher qu'il n'entre dans les yeux de la poudre ou quelqu'un de ces petits inſectes qui volent en l'air. Il faut encore remarquer qu'il y a dans le coin de chaque œuil, du côté du nez, une *caruncule*, ou petite chair qui ſert à recevoir les humiditez & les excremens qui s'écoulent des yeux, & qui de cette caruncule paſſent dans une cavité qui va aux narines. De là vient, dit notre Auteur, que pluſieurs perſonnes font ſortir par le nez, en ſe mouchant, les médicamens qu'on leur a mis dans les yeux, ou par la bouche, en crachant; car, ajoute-t'-il, ce canal qui va du coin de l'œuil dans le nez, répond à un autte qui va du nez à la bouche. Galien parle encore de deux 1 *glandes*, qu'il dit être en chacun des *yeux*, & répandre, *par des conduits ſenſibles*, une humeur qui facilite leur mouvement; mais il ne déſigne pas préciſément le lieu où ſont ces glandes: il dit ſeulement qu'elles ſont l'une dans les parties ſupérieures de l'œuil, l'autre dans les inférieures.

S'il paroit aſſez d'exactitude dans cette deſcription de l'œuil, on ne trouvera que quelques géneralitez touchant *l'organe de l'ouïe*. A la verité les Anciens ſe ſont fort appliquez à décrire les parties qui compoſent le dehors de l'oreille. Ils ont donné à chacune de ces parties des noms dont la plûpart expriment en quelque maniere la figure qu'elles ont. Ils ont appellé la partie inferieure & charnue 2 *lobe*; celle d'enhaut, qui eſt cartilagineuſe, *pterygion*, qui ſignifie, *ailes*; le bord qui environne cette aile par dehors, *helix*, c'eſt à dire *le tendron d'une vigne*, ou de quelque herbe; le bord de dedans, oppoſé au premier, *anthelix*. Ils ont nommé *tragus*, ou *bouc* cette petite éminence de l'oreille qui regarde les temples, parce qu'il y croît du poil; & *antitragus* l'autre éminence qui eſt vis à vis. Ils appelloient 3 *concha*, c'eſt à dire *coquille*, la cavité qui forme l'entrée de l'oreille, & qui meine dans le *pore*, ou le *canal* de l'ouïe. Mais s'ils ont été ſi exacts pour le dehors, ils ont fort négligé le dedans; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'il ſemble que les plus anciens, comme Hippocrate & Ariſtote ont ſu davantage ſur ce ſujet que ceux qui ſont venus après eux. Le premier a parlé d'une petite *membrane* déliée, qui eſt dans l'oreille; le ſecond a fait mention d'un *conduit* qui va de l'oreille à la bouche, comme on l'a vu dans la premiere Partie de cette Hiſtoire. Galien ne parle de rien de ſemblable. Voici tout ce qu'il dit de l'oreille interieure en divers endroits. 4 *La Nature*, dit-il, *a formé dans le canal de l'ouïe, tout le long de l'os*

1 *De Uſu Part. Lib.* 10. *Cap.* 11.

2 *Voyez ci deſſus Chap.* 6. *à l'endroit où il eſt parlé du foye.*

3 On trouve encore divers autres noms des parties de l'oreille externe dans l'Onomaſticon de Pollux.

4 *De Uſu Part. Lib.* 11. *Cap.* 12.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

l'os petreux, dans lequel cet organe eſt renfermé, un conduit oblique & plein de détours, afin qu'il n'y puiſſe rien entrer, ou tomber de dehors, qui faſſe de l'empêchement, & il ajoute *qu'il a ſuffiſamment parlé ailleurs de ces détours* Il ſemble que l'on doit recueillir de ces derniers mots, que ſi notre Auteur ne s'eſt pas davantage étendu ſur l'organe de l'ouïe en cet endroit, ce n'a été que pour éviter de redire ce qu'il avoit déja dit en quelqu'autre lieu. En effet il avoit dit auparavant, 1 dans le même Ouvrage, *que l'Ouvrier qui a fait notre corps, ayant placé un os fort dur & fort ſolide au devant des nerfs de l'ouïe, il l'a percé de trous obliques, & y a fait des détours, en forme de labyrinthe; afin de rompre, ou d'affoiblir peu à peu par ce moyen la violence & le froid de l'air, & d'empêcher que des matieres plus groſſieres n'y entrent.* Nous avons vu ci-deſſus ce que le même Auteur a écrit touchant l'origine de la cinquième paire des nerfs du cerveau, qui vont à l'oreille par les os pétreux. Il ajoûte 2 *que ces nerfs ſe diviſent chacun en deux rameaux, dont l'un va dans le conduit de l'ouïe, l'autre dans le trou appellé aveugle*, c'eſt à dire, ſans iſſue. *Ce trou*, pourſuit notre Auteur, *n'eſt pas véritablement aveugle; mais j'eſtime que ceux qui lui ont les premiers donné ce nom, ayant eſſayé d'y introduire un fil, ou une ſoye de porc, & ayant vu qu'elle ne pouvoit paſſer outre, ont cru que ce trou finiſſoit là, où la ſoye s'arrêtoit. Mais la cauſe pour laquelle cette ſoye ne paſſe point, n'eſt pas la cécité du trou, c'eſt ſon obliquité. Si vous coupez peu à peu tout l'os pétreux, & que vous découvriez le nerf dont il s'agit, vous trouverez les détours, & les labyrinthes qui ſont dans cet os; & il vous paroîtra clairement que ce nerf va vers le dehors de l'oreille.* Galien dit encore 3 ailleurs, *que des deux racines du nerf de la cinquième conjugaiſon, l'une qui eſt plus ſur le devant, & qu'on appelle le nerf auditoire, ſont enveloppée de la membrane dure, & après être tombée dans le conduit de l'ouïe, ſe dilate, conjointement avec la membrane pour tapiſſer ce conduit; l'autre racine, qui eſt plus ſur le derriere, ſe jette dans un autre trou de l'os pétreux, qu'on nomme le trou aveugle.* On trouve enfin deux autres paſſages dans Galien, où il parle de l'oreille interne. 4 Dans l'un il dit, *que le conduit de l'ouïe ne s'étend pas ſeulement juſques à la membrane dure du cerveau, mais qu'il va juſques au nerf qui deſcend du cerveau dans ce conduit.* 5 Dans l'autre il parle de cette maniere: *La fin, ou l'extremité du conduit de l'ouïe, qui eſt à l'endroit où ſe dilate le nerf qui deſcend dans ce conduit, eſt, à l'égard de l'oreille, ce que l'humeur cryſtalline eſt à l'égard de l'œuil.*

On a déja parlé de *l'organe de l'odorat* en traitant du cerveau; & l'on a vu que Galien place cet organe à *l'extrémité des ventricules antérieurs du cerveau.* Ces ventricules vont aboutir à l'os cribreux, & cet os, qui eſt percé de divers trous, & placé au deſſus du nez, reçoit par ce canal les exhalaiſons qui s'élevent des matieres odorantes, & les porte aux extrémitez des ventricules; ou plûtôt ces mêmes ventricules, qui ont, comme on l'a dit, une inſpiration & une expiration comme le poumon, attirent les exhalaiſons dont on vient de parler.

Notre

1 *Lib.* 8. *Cap* 6.
2 *Ibid. Lib.* 9. *Cap.* 10.
3 *De Nervor. Diſſect. Cap.* 6.
4 *Method. Medend. Lib.* 6. *Cap. ultimo.*
5 *De Symptomat. Cauſis. Lib.* 1. *Cap.* 3.

Notre Auteur remarque à l'égard de la *langue*, qui eſt *l'organe du goût*, qu'elle reçoit, auſſi bien que l'œuil, deux ſortes de nerfs, les uns durs, les autres mols. Les premiers ſe diſtribuent dans les muſcles qui la font mouvoir; les ſeconds ſe repandent dans la tunique dont elle eſt revêtue, & c'eſt par leur moyen, ou par le moyen de cette tunique nerveuſe, que la langue diſtingue les ſaveurs. On ne rapportera pas ici ce qu'il dit de la maniere dont elle ſe meut, & dont elle eſt attachée. Mais il eſt eſſentiel de ne pas oublier ce qu'il obſerve 1 en divers endroits touchant des *conduits*, dont la cavité eſt, à ce qu'il dit, fort évidente, qui viennent de deux *glandes* ſpongieuſes placées de chaque côté de la racine de la langue, & qui apportent la *ſalive* dans la bouche. On voit par là que les Anciens n'ont pas entierement ignoré l'uſage des glandes. Nous avons parlé ci-deſſus de celles des *yeux*, de celles des *inteſtins*, & de la *racine de la verge*. Galien nous indique encore des glandes 2 *qui arroſent toute la gorge*; & il ajoûte, *que Marinus en avoit trouvé quelques autres qui ſervent auſſi à arroſer d'autres parties; mais que lui Galien ne déſigne pas, parce que la démonſtration n'en eſt pas*, à ce qu'il dit, *entierement évidente ou certaine*. Ce dernier paſſage de notre Auteur fait ſoupçonner qu'il ne s'eſt pas aſſez prévalu des lumieres des Anatomiſtes qui l'ont précedé, ou qu'il a négligé diverſes choſes que ces Anatomiſtes avoient découvertes, telles que ſont ces dernieres glandes dont parloit Marinus. On dira que ces glandes, ou les uſages que leur donnoit celui qui les avoit décrites, étoient peut-être imaginaires, & que c'eſt pour cela que Galien n'en a rien voulu dire Mais ce qui appuye le ſoupçon que nous avons, qu'il n'a pas laiſſé ces glandes en arriere par cette raiſon, c'eſt qu'il a traité de chimériques d'autres découvertes très-réelles, comme eſt entr'autres celle qu'Eraſiſtrate avoit faite de certains 3 *vaiſſeaux blancs* dans le méſentere des chevreaux. Eraſiſtrate ſe trompoit quand il prenoit ces vaiſſeaux pour des *arteres*, & quand il diſoit qu'ils étoient *pleins d'air*; mais ces mêmes vaiſſeaux n'en étoient pas moins réels, & c'eſt ce que Galien n'a pas ſu trouver, & que l'on n'a decouvert que pluſieurs ſiecles après lui.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

Notre Auteur ne s'eſt pas toûjours expliqué de la même maniere ſur l'organe du cinquième des ſens, qui eſt *le toucher*. Il ſemble ſuppoſer en un endroit, que *les nerfs* eux-mêmes ſont cet organe, lors qu'il dit, 4 que *de ce grand nombre de nerfs dont les rameaux ſe diviſent, & ſe diſtribuent dans toutes les parties du corps, il n'y en a aucun qui ne ſoit doué du ſens du toucher*. Mais il attribue la même choſe aux *membranes* dans un autre paſſage. 5 *Ariſtote*, dit-il *établit le ſens du toucher dans la* chair; *mais moi je le place dant les* membranes, *ou pellicules qui ſont comme entrelacées avec la chair*.

Pour achever ce qui concerne la tête, il faudroit inſerer ici la deſcription du *nez*, des *levres*, des *machoires*, des *dents*, du *palais*, & de tout le reſte de la face. Mais comme ces parties ne ſont preſque compoſées que d'os, de muſcles, & de cartilages, nous n'entreprendrons pas de les décrire. Nous remarquerons ſeu-

1 *De Uſu Part. Lib.* 10. *Cap.* 11. *Lib.* 11. *Cap.* 10. & potiſſimùm *Lib.* 2. *De Semine, Cap.* 6.
2 *Ibidem.*
3 *Voyez ci deſſus, Part.* 2. *Liv.* 1.
4 *De Locis affectis.*
5 *De Utilitate Reſpirationis.*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

seulement, à l'égard du *palais*, que l'on trouve à son fond un conduit par lequel il a communication avec le nez. Galien prétend d'ailleurs que le palais *communique avec le cerveau*, ou qu'il reçoit par sa partie supérieure les humeurs superflues qui viennent de la base du cerveau, & qui passent de *l'entonnoir* dans les trous de l'os *sphénoïde* placé immédiatement au dessus du palais. On trouve encore au fond du palais, ou à l'entrée du gosier, une certaine chair ronde & longue, grosse comme une petite olive, qui pend justement à l'extremité du palais. L'usage de cette chair, qu'on nomme la *luette*, est, selon notre Auteur, d'empêcher que l'air n'entre tout d'un coup dans le poumon, ce qui le refroidiroit trop, & d'ailleurs de modifier la voix. A droite & à gauche de la luette sont placées deux glandes, nommées par les Anciens *paristhmia*, comme qui diroit *voisines de l'isthme*, par où l'on voit qu'ils ont comparé la luette à un *isthme*, ou à une langue de terre qui est entre deux mers. [1] Ces glandes, & *deux autres* qui sont tout auprès, un peu plus en dedans, servent à humecter toutes les parties qui dépendent du pharynx, ou du gosier, & du larynx, dont il a été parlé ci-dessus.

Ce que l'on a vu dans ce chapitre, & dans les deux précedens, concernant l'Anatomie de la *tête*, de la *poitrine*, & du *ventre*, peut suffire pour donner une idée generale de ces parties qui renferment les principaux organes de notre corps. Il s'agiroit maintenant de traiter des *extrémitez*, c'est a dire des bras, & des mains, des cuisses, des jambes, & des pieds, qui font la quatrième partie du corps selon notre division. Mais nous n'entrerons pas dans ce détail, premierement, parce que l'on peut se faire un plan de ce qu'il y a de plus essentiel, ou de plus difficile à découvrir, dans l'œconomie animale, sans examiner particulierement ces dernieres, dont l'usage est connu de tout le monde, du moins en général. La seconde raison que nous avons pour nous abstenir de cet examen, c'est que pour le faire il faudroit décrire un grand nombre *d'os*, de *cartilages*, & de *muscles*, & parler de tous les *vaisseaux* qui les accompagnent, ce qui seroit d'autant plus ennuyeux, que cette matiere est, de toute l'Anatomie, celle sur quoi il y a eu le moins de disputes entre les Anciens & les Modernes. Ce n'est pas qu'elle ne soit très-importante, ou qu'un Médecin la doive négliger, mais nous supposons qu'on s'en instruira d'ailleurs, & nous croyons qu'il suffira, pour notre dessein, de faire ici les remarques suivantes, par lesquelles on verra en gros ce que c'est qu'un os, & ce que c'est qu'un cartilage, & un muscle, selon les principes de notre Auteur.

J'avois promis, dans la premiere Partie, Liv. 3. Chap. 3. de donner un Abregé complet d'Anatomie, où l'Osteologie seroit jointe, quand j'en serois à Galien. Les raisons que je viens d'apporter, font voir ce qui m'empêche de tenir ma promesse, du moins pour ce qui concerne l'Osteologie.

Il faut savoir premierement, à l'égard des *os*, que Galien les regardoit comme des corps durs, secs, terrestres, & froids, qui n'ont aucun sentiment par eux-mêmes, parce qu'ils ne reçoivent point de nerfs, mais seulement par la mem-

[1] *De Usu Part. Lib.* 7. *Cap.* 17. L'Auteur du livre intitulé *l'introduction*, attribué à Galien, dit que les glandes appellées *paristhmia*, sont au nombre de quatre, dont il y en a deux que l'on voit vers la racine de la langue, & deux autres plus profondes.

membrane qui les enveloppe, appellée 1 *périoſte*. Il les met au rang des parties *ſpermatiques*, c'eſt à dire, qui ſont produites immédiatement de la ſemence, comme on l'a vu ci-deſſus; & l'uſage qu'il leur donne, c'eſt d'être comme le *fondement*, qui ſoutient toute la maſſe du corps. Les os ont, la plûpart, de la *mouëlle*, qui leur ſert de nourriture. *Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.*

Ils ſont joints les uns aux autres de pluſieurs manieres, qui ſe réduiſent à ces deux générales, la *ſymphyſe*, & *l'articulation*, leſquelles contiennent chacune diverſes eſpeces que notre Auteur a très-bien décrites. Par la *ſymphyſe* deux os ſont joints, ou collez fortement enſemble, en ſorte que ni l'un ni l'autre ne ſe peut mouvoir, au lieu que ceux qui ſe joignent par *articulation*, ont chacun leur mouvement. Pour ſoutenir & affermir ces articulations la nature a produit des *ligamens*, qui ſont des corps blancs, plus durs, & plus épais que les membranes, par leſquels la tête d'un os eſt retenue dans la cavité d'un autre os qui reçoit cette tête, enſorte qu'elle ne peut ſortir de la cavité. On parlera encore d'une autre ſorte de ligamens en décrivant le muſcle.

Les *cartilages* ſont des corps plus mols que les os, mais plus durs que toutes les autres parties. Ils ſont formez de la ſemence, & ſont ſans ſentiment auſſi bien que les os, ils ſe changent même quelquefois en os. Leur uſage eſt de joindre en quelques endroits deux os enſemble, & de contribuer à la formation, ou à la perfection de quelqnes parties, comme du nez, des oreilles, de la trachée artere, & de quelques autres.

Les 2 *muſcles* couvrent tous les os, & s'y attachent fortement. Ils ſont proprement compoſez de *chairs*, & de *fibres*. Ils reçoivent de plus des *veines*, & des *arteres* comme des manieres de ruiſſeaux, qui ne compoſent pas tant la ſubſtance des muſcles, qu'ils leur fourniſſent de quoi ſe nourrir, & être vivifiez. Les *fibres* ſont des filamens plus ſubtils que les filets d'aragnées, qui partent également des *nerfs*, leſquels entrent par la tête des muſcles, & des *ligamens* qui ſont à la tête des mêmes muſcles, ou qui compoſent cette tête. Entre ces fibres il reſte divers interſtices, qui ſe rempliſſent de chair. Cet aſſemblage étant d'ailleurs couvert, & entrecoupé de membranes, eſt appellé un *muſcle*, dont l'extremité, ou la queuë, qui eſt formée par le rapprochement des fibres nerveuſes & ligamenteuſes, prend le nom de *tendon*. L'autre extrémité, ou la tête, ſe nomme le *ligament* du muſcle, & le milieu *ventre*. La tête, ou le ligament eſt toujours immobile, mais la queuë, ou le tendon doit ſe mouvoir, parce qu'il eſt inſeré, ou attaché immédiatement à la partie que le muſcle meut. Le ligament eſt inſenſible, mais le tendon a du ſentiment, parce que les fibres qui le compoſent ſont, en partie, nerveuſes.

L'uſage du muſcle eſt d'être *l'organe*, ou *l'inſtrument du mouvement volontaire*,

1 Nôtre Auteur dit (*de Loc. affect. Lib.* 2. *Cap.* 7.) que les os ſentent quelquefois de la douleur, ou que la douleur paroît être dans les os, *lors qu'elle eſt dans les membranes qui environnent les os.* Par ces membranes il ſemble qu'il ne peut entendre que le *périoſte*, dont il ne fait d'ailleurs mention qu'en un endroit ou deux de ſes ouvrages, & cela en un mot, ſans s'expliquer ſur la nature de cette membrane. Il eſt vrai que dans le livre des *Définitions*, celle du périoſte y eſt contenue; mais ce livre n'eſt pas de Glien.

2 Ainſi appellez du mot *mus*, qui en Latin & en Grec ſignifie *un rat*, parce qu'un muſcle ſéparé d'un autre reſſemble à un rat écorché.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

re, ce qui se fait de cette maniere. Les esprits fournis par le cerveau, meuvent le nerf, ou lui portent la faculté de mouvoir les parties où il se distribue. Le nerf meut ensuite le muscle, & le muscle ou son tendon, meuvent l'os auquel ils sont attachez ; comme, par exemple, le grand os de la jambe. Cet os étant mu, il faut que toute la jambe, & par consequent le genouil, où est l'articulation, se meuvent.

On doit enfin remarquer que les muscles ont quatre sortes de mouvemens, un mouvement de *contraction*, un mouvement *d'extension*, un mouvement de *translation*, & un mouvement *tonique*. Le premier se fait lors que le muscle se retire vers la tête, ou s'accourcit, & s'enfle; le second lors qu'il s'étend, ou s'allonge; le troisième lors que le muscle se relâche, ou tombe en quelque maniere à cause de la pesanteur de la partie, parce que la faculté motrice n'agit pas; le quatrième lors que le muscle demeure dans la contraction, ou qu'il demeure tendu comme s'il n'agissoit point. C'est par ce dernier mouvement que les oiseaux demeurent quelquefois suspendus en l'air, sans se remuer d'une place; ensorte qu'il semble que leurs muscles ne se meuvent point, quoiqu'ils se meuvent effectivement; puis qu'à cela près ces oiseaux tomberoient en terre. Tel est aussi le mouvement des muscles d'un homme qui se tient debout sans se remuer. De tous ces mouvemens dépendent ceux des parties, lesquels se distinguent, ou par le *lieu*, comme quand une partie se meut en avant, en arrière, vers le haut, vers le bas; ou par la *figure* qu'ils font faire à la partie, en la fléchissant, en l'étendant, en la tournant obliquement, & en rond, en la renversant, &c. La premiere cause de tous ces mouvemens paroît à notre Auteur une chose fort difficile à trouver, & il est enfin obligé d'avouer ingénument, que ni lui ni les autres Philosophes, dont il rapporte les opinions, n'ont pu découvrir cette cause. La difficulté consiste en ceci, qu'il ne semble pas que les petits enfans, & les bêtes, qui ne savent point quels sont les offices des muscles, puissent faire mouvoir plûtôt un muscle qu'un autre. On ne sait point, par exemple, pourquoi les bêtes, ou les enfans remuent plûtôt les levres que les pieds, lors qu'il faut manger, car enfin le mouvement des muscles est *volontaire*, comme on l'a dit, & comme l'experience nous en rend convaincus, & la volonté suppose une conoissance qui n'est ni dans les enfans ni dans les bêtes. On peut voir tout ce que dit notre Auteur sur ce sujet dans le chapitre 1 cité au bas de la page.

On a pu voir, par ce que l'on a dit ci-devant, ce que c'est qu'une *veine*, une *artere*, & un *nerf*; & à quoi sont destinez ces trois sortes de vaisseaux; que les nerfs portent à toutes les parties la faculté de sentir, & de se mouvoir; que les veines & les arteres contiennent également du sang, qui va également *du centre du corps à la circomference*; que le sang des veines, qui est le plus grossier, y va pour nourrir les parties, & que le sang artériel étant plus subtil, sert à vivifier ces mêmes parties, &c. Nous ne décrirons pas plus particulierement le cours de ces vaisseaux, & nous ne rapporterons pas les noms que Galien donne à divers rameaux de veines, & d'arteres, selon les parties où ils se vont rendre, comme nous n'avons nommé ni les os, ni les muscles par leurs noms particuliers.

1 *De Formatione Fœtus.*

ticuliers. Mais on ne peut pas se dispenser de remarquer que par la description que notre Auteur fait, tant du cours de plusieurs vaisseaux, que de la figure, & de la situation de chaque os, & de chaque muscle, il paroît, aussi bien que par quelques autres endroits de son Anatomie, que l'on a indiquez ci-devant, qu'il confond quelquefois le corps des singes, ou des autres bêtes, avec le corps de l'homme, [1] comme Vésale, & d'autres l'ont soûtenu. *Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.*

Nous finirons en avertissant le Lecteur, que dans ce chapitre, & dans les précedens nous n'avons prétendu donner qu'un petit abrégé de l'Anatomie de Galien, concernant principalement *l'œconomie animale*, comme nous l'avons déja insinué. Cet avertissement est nécessaire pour aller au devant de ce qu'on pourroit dire, que nous n'avons pas fait sentir toute l'exactitude que notre Auteur a apportée dans ses descriptions des parties du corps. Nous convenons qu'il ne faut pas juger du prix de son Anatomie par l'extrait que nous en avons fait, ni de tout ce qu'il y a de bon dans le reste de son Systeme de Médecine, par ce que nous en avons dit ci-cessus. Si l'on avoit voulu entrer dans un détail qui eût renfermé tout cela, il auroit fallu faire un gros livre; à moins de quoi il auroit été impossible de rendre exactement raison de tout ce qu'il y a de remarquable dans six volumes in folio que nous avons de Galien.

Liste des Livres de Galien, tirée de l'édition de Chartier.

Galien, de ses propres livres 1.
De l'Ordre de ses livres, 1.
Harangue de Galien de Pergame, Paraphraste, fils de Menodotus, pour exhorter à apprendre les beaux arts. 1. *Il est visible que c'est un autre Galien.*
De la meilleure Doctrine, 1.
De l'Histoire Philosophique, 1.
Fragment de Galien, tiré de Jean le Grammairien. Livre attribué à Galien, intitulé, Que les qualitez sont incorporelles. 1.
Fragment de Galien, tiré de Simplicius.
Autre, tiré d'Averrhoës.
Notes de Galien sur Hippocrate, tirées de Stobée.
Des Sophismes dans les mots, 1.
Explication des vieux mots d'Hipporate, 1.
De l'Etablissement de l'Art de la Médecine, 1.
L'Art de la Médecine, 1.
Définitions Médicinales, 1.
De Parties de la Médecine, 1. L.
Des Sectes, à ceux qui commencent à étudier, 1.
De la meilleure Secte, 1.
Discours contre les Empiriques, Fragment attribué à Galien. L.
Exposition du Systeme des Empiriques. L.
Qu'un bon Médecin doit aussi être Philosophe, 1.

Intro-

1 *Voyez ci-dessus Chap. 5.*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

Introduction à la Médecine, où le Médecin, livre attribué à Galien, 1.
Des Elémens, selon Hippocrate, 2.
Des Temperamens, 3.
Commentaires sur deux livres d'Hippocrate. De la Nature de l'homme, 2.
Des Humeurs, 1.
S'il y a naturellement du sang dans les artéres? 1.
De la Bile noire, 1.
De la Semence, 3. De la Semence, petit livre, L.
Des Os, à ceux qui apprennent l'Anatomie, 1.
Des Administrations Anatomiques, 9.
De l'Anatomie des Corps vivans, attribué à Galien, 1. L.
De la petite Anatomie, attribué à Galien, 1. L.
Dissection des Organes de la voix, 1. L.
De l'Anatomie des Yeux, attribué à Galien, 1. L.
De la Dissection des Veines, & des Arteres. 1.
De la Dissection des Nerfs, 1.
Des Muscles, tiré des livres d'Oribase, 1.
De la Dissection de la Matrice, 1.
De l'Usage des Parties, 17.
De l'Ame, Fragment tiré du livre de Nemesius, intitulé de la Nature de l'homme.
Autre Fragment tiré du chap. 20 du même Nemesius, touchant la Peur.
De la Substance des Facultez Naturelles, fragment.
Des Facultez qui gouvernent notre corps, attribué à Galien, 1. L.
Des Facultez Naturelles, 3.
Des Sentimens d'Hippocrate & de Platon, 9.
Fragment sur le Timée de Platon. L.
De la Formation du Fœtus, 1.
Si toutes les parties de l'animal se forment en même temps? L.
De la nature, & de l'ordre de chaque corps, attribué à Galien, 1. L.
De la Liaison des parties, ou de la Nature de l'homme, attribué à Galien, 1. L.
Si ce qui est dans la matrice est un animal? 1.
De l'Enfant qui naît le septième mois, 1.
De l'Organe de l'Odorat. 1.
Du Mouvement des Muscles, 2.
Des Mouvemens manifestes, & obscurs, attribué à Galien, 1. L.
Fragment, tiré de cette même paraphrase du quatrième du livre *de Physica Auscultatione.*
Autre Fragment, tiré de cette même paraphrase.
Autre, tiré du livre des Songes, de Michel Ephésien.
Du Mouvement de la Poitrine, & du Poumon, Fragment. L.
De l'Usage de la Respiration, attribué à Galien, 1. L.
De l'Usage de la Respiration, reconnu pour être de Galien, 1.
Des Causes de la Respiration, 1.

De

De la Voix, & de la Reſpiration, attribué à Galien, 1.
De l'Uſage des Pouls. 1.
Que les qualitez de l'eſprit ſuivent le temperament du corps, 1.
De la bonne Conſtitution du corps, 1.
De l'Embonpoint, 1.
Si l'Art qui regle l'uſage des choſes qui regardent la ſanté, dépend de la Médecine, ou de la Gymnaſtique? 1.
De la Conſervation de la ſanté, 6.
Des Facultez des Aliments, 3.
Du Flux continuel de la ſubſtance du corps, ou Quatrième Livre des Alimens, attribué à Galien, 1. L.
De la Maniere de vivre attenuante, 1. L.
Des bons & des mauvais Sucs des alimens, 1.
Préceptes touchant la conſtitution du corps; touchant la diète convenable dans les quatres ſaiſons, & dans les douze mois de l'année, 1.
De l'Uſage des choſes liquides, 1.
De la Maniere de vivre de ceux qui ſe portent bien, 3.
Des Eaux, Fragment tiré de Galien, Oribaſe, &c.
Des Vins, autre Fragment tiré d'Oribaſe.
Autre Fragment ſur le même ſujet, tiré du même.
Autre Fragment ſur le même ſujet, tiré d'Athénée.
Du Pain, Fragment tiré d'Athénée.
De la Ptiſane, 1.
De l'Exercice de la petite paume, 1.
De l'Acte Vénérien, Fragment.
De la Conoiſſance des maladies, tirée des Songes, 1.
De la Conoiſſance, & de la Cure des paſſions de l'ame, 1.
Autre livre dont le titre eſt preſque ſemblable.
De la Coutume, 1 L.
Des Differences des Maladies, 1.
Des Cauſes des Maladies, 1.
Des Differences des Symptomes, 1.
Des Cauſes des Symptomes, 3.
Des Differences des Fiévres, 2.
De l'Intempérie Inégale, 1.
Du Maraſme, ou de la Conſomption, 1.
Des Tumeurs contre nature, 1.
De la Plénitude, 1.
Des Cauſes Procatarctiques, 1. L.
Du Tremblement, de la Palpitation, de la Convulſion, du Friſſon, 1.
Du Coma, 1.
De la Difficulté de reſpirer, 3.
Des Temps des Maladies, 1.
Des Caracteres des Fiévres, 1.
Contre ceux qui ont écrit des Caracteres des Fiévres, 1.
De la Soif, Fragment.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

Depuis l'An cxl. de J.C. jusques à l'An cc.

De la Fiévre Hémitritée, 1.
Des Parties affectées, 6.
Des Maladies des Femmes, 1.
Des Maladies des Femmes, Fragment. L.
Des Pouls, à ceux qui commencent d'étudier, 1.
Des Differences des Pouls, 4.
De la Conoissance des Pouls, 4.
Des Causes des Pouls, 4.
Des Présages tirez des Pouls, 4.
Abrégé des seize livres des Pouls, 1. L.
Abrégé des Pouls, attribué à Galien, 1.
Des Pouls, petit livre, addressé au Philosophe Antoine.
Des Urines, attribué à Galien, 1.
Abrégé des Urines. 1.
Petit livre des Urines, tiré d'Hippocrate, de Galien, & de quelques autres.
Des Crises, 3.
Des Jours Critiques, 3.
Trois Commentaires sur le Livre d'Hippocrate, des Humeurs. L.
Trois Commentaires sur les Prognostiques d'Hippocrate.
Trois Commentaires sur les Prédictions d'Hippocrate.
Du Prognostique, à Posthumus, 1.
Du Prognostique, petit livre.
Vrai, & expérimenté Prognostique.
De la Saignée, Fragment.
Prognostique sur la maniere dont un malade est couché, tiré des Mathematiques, 1.
Comment on découvre ceux qui feignent une maladie, 1.
Questions sur Hippocrate, attribuées à Galien 1. L.
Trois Commentaires sur le premier des Epidémiques d'Hippocrate.
Un Commentaire sur le second des Epidémiques.
Fragment de Commentaire sur le même livre.
Trois Commentaires sur le troisième des Epidémiques.
Six Commentaires sur le sixième des Epidémiques.
Sept Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate.
Qu'Hippocrate n'a point erré dans l'Aphorisme, qui commence ainsi : *Ceux qui croissent ont le plus de chaleur naturelle*, contre Lycus.
Contre ce que Julien a écrit contre les Aphorismes d'Hippocrate.
Fragmens de Galien, tirez des Aphorismes de Rabbi Moïse.
Fragment tiré de Rhasis.
De la Méthode de traiter les maladies, 14.
L'Art de guérir les maladies, addressé à Glauq, 2.
De la Saignée, contre Erasistrate, 1.
De la Saignée, contre les Sectateurs d'Erasistrate qui sont à Rome, 1.
De la maniere de guérir par la Saignée, 1.
Des Sansues, de la Révulsion, des Ventouses, & de la Scarification, 1. L.

Des

Des Facultez des médicamens purgatifs, 1.
Des Médicamens purgatifs, attribué à Galien, 1. L.
Qui ſont ceux que l'on doit purger, par quels médicamens, & quand on le doit faire.
Conſeil pour un jeune garçon Epileptique.
De la Mélancholie, Fragment tiré d'Aëtius.
Des Yeux, attribué à Galien. 1. L.
De la Colique, 1. L.
De la Jauniſſe, attribué à Galien, 1. L.
Des Maladies des Reins, livre ſuppoſé.
De la Pierre, attribué à Galien. L.
De la Sciatique, & de la Goutte, 1.
Des Remedes expérimentez, attribué à Galien, 1. L.
Livre des Secrets, à Monteus, attribué à Galien, 1. L.
De l'Incantation, de l'Adjuration, & de la Suſpenſion, attribué à Galien, 1. L.
De la Cure Homerique, Fragment tiré de Trallian.
Des Remedes aiſez à faire, 1.
Des Remedes aiſez à faire, addreſſé à Solon, Chef des Médecins, ſuppoſé, 1.
De Dynamidiis, c'eſt à dire, des facultez des médicamens, ou des médicamens efficaces, attribué à Galien. *On croit que ce livre eſt de Gariopontus.* L.
Quatre Commentaires ſur le livre d'Hippocrate, de la Diète dans les maladies aiguës.
De la Diète dans les maladies aiguës, petit livre. L.
Trois Commentaires ſur le livre d'Hippocrate, de la Boutique du Médecin.
Trois Commentaires ſur le livre d'Hippocrate, des Fractures.
Quatre Commentaires ſur le livre d'Hippocrate, des Articulations.
Des Bandages.
Des Facultez, & Temperamens des Médicamens ſimples, 11.
De la Compoſition des Médicamens, conſidérez par rapport aux parties du corps, 10.
De la Compoſition des Médicamens conſiderez par rapport à leurs genres, 7.
Des Antidotes, 2.
De la Thériaque, à Piſon, 1. Ce livre paroît à quelques-uns ſuppoſé.
De la Thériaque, à Pamphilianus, attribué à Galien.
Des Médicamens Succédanées. 1.
Des Poids, & des Meſures. 1.
Des Médicamens ſimples, à Paternianus, attribué à Galien. L.
Des Plantes, attribué à Galien. L.
Des Facultez de la Centaurée, attribué à Galien.
Des Clyſteres, 1. L.

Depuis l'An ex. de J. C. juſques à l'An ce.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

Trois Commentaires sur le livre d'Hippocrate, de l'Air, des Lieux, & des Eaux. L.

De l'Anatomie des Muscles, à ceux qui apprennent, 1. L.

La lettre L, qui est ajoutée à la fin de quelques-uns des titres des livres de Galien, marque que ces livres ne se trouvent qu'en Latin. René Chartier donne une autre liste des livres de Galien, qu'on n'a plus ni en Grec ni en Latin, ou qui sont cachez dans quelques Bibliotheques, & qui ne sont connus que par le titre. La plus grande partie de ces livres ne regardent pas la Médecine.

CHAPITRE IX.

Médecins qui ont vécu en même temps que Galien.

LUCIUS APULE'E, de *Madaure*, ville d'Afrique, vivoit sous les Empereurs Adrien, Antonin le Débonnaire, & Marc Aurele, comme on le recueille de ce qu'il fait mention dans son Apologie, d'un *Lollianus Avitus*, & de quelques autres, comme de personnes qui vivoient lors qu'il a écrit cette Apologie, & de ce qu'on apprend d'ailleurs que ces mêmes personnes ont vécu sous les Empereurs qu'on a nommez. Son pere, qui s'appelloit *Thésée*, avoit possedé la charge de Duumvir, & avoit été fort consideré dans sa patrie. Sa mere, nommée *Salvia*, étoit de la famille de Plutarque, & de celle du Philosophe Sextus.

Apulée avoit étudié à Carthage, puis à Athenes, où il s'attacha beaucoup à la Philosophie de Platon, & enfin à Rome, où il étudia la Jurisprudence, & s'acquit même une grande réputation dans la Barreau. Mais il quitta ensuite ce métier pour reprendre la Philosophie, qui étoit mieux de son goût Et comme il voulut entrer dans ce que la Physique renferme de plus particulier, par rapport à la conoissance des proprietez de tous les corps, il ne se contenta pas de lire les livres des Philosophes qui en ont écrit, il trouva à propos de faire lui-même des expériences pour avoir une plus grande certitude. Il s'appliqua particulierement à découvrir la nature & la dipositon des parties des animaux, à l'imitation d'Aristote; il entreprit même de 1 critiquer les écrits de ce Philosophe, concernant *l'Anatomie*, & d'y faire des additions. Il composa en Grec des livres de 2 *Questions Naturelles*, dans lesquels il traitoit fort amplement des *Poissons*. Il en composa encore d'autres intitulez, *Questions Médicinales*, & il dit en quelque endroit, 3 *qu'il n'est ni ignorant, ni même sans expérience, en fait de Médecine*, c'est à dire, qu'il avoit joint la pratique à la théorie. C'est ce qui paroît encore par ce qu'il ajoûte en un autre endroit du même ouvrage, *qu'on lui avoit amené une femme atteinte du mal caduc, afin qu'il la guérit.*

On

1 Libros ἀνατομῶν Aristotelis explorare studeo, & augere. *Apolog.* 1.

2 *Ibidem.*

3 Medicinæ neque instudiosus, neque imperitus. *Ibidem.*

On met entre les Ecrits d'Apulée un livre intitulé, *Des remedes tirez des plantes*, qui nous eſt reſté, & qui eſt écrit en Latin, mais on n'eſt pas certain qu'il ſoit de lui. Quelques-uns le donnent à *Apulée Celſe* dont il a été parlé ci-devant, quoi qu'il porte le nom d'Apulée de Madaure; d'autres prétendent que ce livre n'eſt, ni de l'un ni de l'autre des deux Apulées. Il n'eſt pas, diſent-ils, du premier, parce que le langage ne ſent pas le ſiécle de Tibere, dans lequel ce premier Apulée vivoit; il n'eſt pas non plus du ſecond, parce que le ſtile n'eſt ni abondant ni fleuri comme celui de cet Auteur. Mais cette derniere raiſon n'eſt pas, à mon avis, aſſez forte; car quelle occaſion pouvoit avoir Apulée d'étaler ſon éloquence dans un livre où il n'y a rien d'Hiſtorique, & où il n'y a point de raiſonnemens, mais une deſcription nue des proprietez des plantes. 1 Il ſe peut d'ailleurs que ce livre ne ſoit qu'un fragment, ou un extrait d'un plus grand ouvrage compoſé par notre Auteur, & que les Copiſtes peuvent même avoir alteré, & corrompu; ou enfin que ce ſoit une traduction faite ſur le Grec d'Apulée, dans les ſiecles de la baſſe latinité, comme quelques-uns l'ont ſoupçonné. Quoi qu'il en ſoit, ſi le livre en queſtion n'eſt pas d'Apulée de Madaure, ceux qui ont emprunté, ou ſuppoſé ſon nom ont apparemment cru que cette ſuppoſition ſeroit couverte par le rapport qu'il y a entre les matieres qui ſont traitées dans ce livre, & celles qui ſe trouvoient dans les ouvrages légitimes du même Apulée. Le livre qu'on lui attribue eſt un recueil de remedes, dont pluſieurs ſont entierement *ſuperſtitieux*; & il y a bien de l'apparence qu'il avoit donné dans ces ſortes de remedes. Il dit lui-même, 2 dans l'un de ſes plus beaux ouvrages, 3 *que les anciens Médecins ont employé les charmes, ou les vers, pour la gueriſon des playes, comme on le recueille de ce qu'Homere, dont le témoignage eſt autant certain que celui d'aucun autre Auteur de l'Antiquité, nous dit qu'on arrêta par enchantement le ſang qui couloit de la playe d'Uliſſe*; & immediatement après il ajoûte, 4 *qu'il n'y a rien de tout ce qui ſe fait en vûe de la ſanté, qui puiſſe être criminel*; par où l'on voit qu'il approuve, & qu'il tâche de juſtifier ce procedé des Anciens.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

On trouve dans le prétendu livre d'Apulée les noms de pluſieurs plantes Médicinales, en diverſes langues, en Grec, en Latin, en Egyptien, en Punique, en Gaulois, en la langue des Daces, &c. On y trouve même les noms que les *Prophetes*, comme l'Auteur les appelle, c'eſt à dire les *Magiciens*, Zoroaſtre, Oſthanes, & d'autres, donnoient à ces plantes. On y voit enſuite la deſcription de ces mêmes plantes, par rapport à leur figure, au lieu où elles naiſſent, & celle de leurs proprietez par rapport à la guériſon des maladies. Ces proprietez ſont de deux ſortes; les unes ſont *naturelles*, & les mêmes que celles qui ont été indiquées par Dioſcoride, & les autres Herboriſtes dont on a parlé ci-devant; les autres n'ont de fondement que ſur une tradition *ſuperſtitieuſe*, & dépendent autant, ou plus de certaines *céremonies* que

1 *Vide Fabricii Centur. Plagiar. & Bibliothec. Latinam.*

2 *Apolog.* 1.

3 *Veteres quidem Medici etiam carmina remedia vulnerum norant; ut omnis vetuſtatis certiſſimus Auctor Homerus dixit, qui ſecit Uliſſi de vulnere ſanguinem profluentem ſiſti cantamine.*

4 *Nihil enim quod ſalutis ferendæ gratia fit, criminoſum eſt.*

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

que l'on joint à l'uſage d'une plante, que de la nature de la plante même. Notre Auteur recommande, par exemple, une herbe qu'il appelle *pied de lion*, & une autre nommée *ariſtoloche*, comme étant propres pour ceux à qui l'on a 1 *noué l'éguillette*, & voici de quelle maniere il les employe. *Prenez*, dit-il, *ſept tiges de pied de lion ſéparées de leurs racines, & faites les bouillir dans de l'eau, au déclin de la Lune. Lavez le patient avec cette eau, à l'entrée de la nuit, devant le ſeuil de ſa porte, hors de ſa maiſon; & lavez vous en auſſi vous même qui lui rendez cet office. Brûlez enſuite de l'herbe d'ariſtoloche, parfumez en l'homme, & rentrez tous deux à la maiſon, ſans regarder derriere vous, & il ſera incontinent délié, ou délivré.* Ceux qui voudroient eſſayer ce remede, ſe trouveroient embaraſſez par les differens noms qu'Apulée donne à la premiere des plantes dont il s'agit. Il l'appelle *pied de lion*, ou *leontopodion*, *leontopetalon*, *leontoſpermon*, *lychnys agria*, *lathyros*, *cacalia*, *flammula veneris*, *brumaria*, *papaverculum*, *prapedilon*, *leuceron*, *platyphyllon*, *æthopon*, *leheribethron*, *gudubbal*; ce dernier nom eſt Punique, ou Carthaginois. Il eſt vrai que la deſcription qu'il en donne, convient, en quelque maniere, au *leontopetalon* de Dioſcoride. Apulée confond de même diverſes autres plantes, par la multitude de ſes ſynonymes. Entre les uſages qu'il attribue à la *mente ſauvage* il prétend qu'elle ſert à découvrir *ſous la protection de quelle étoile on eſt.* On peut le conſulter ſur la maniere dont il veut que l'on s'y prenne pour cela, & ſur les autres choſes de cette nature que nous ne rapportons pas ici.

On compte auſſi entre les livres du même Apulée, un dialogue Latin intitulé *Hermes Triſmégiſte*, ou *Aſclépius*, que l'on prétend qu'il ait traduit du Grec, ou de quelqu'autre langue; mais les Savans ne reconoiſſent pas ce livre pour être de notre Auteur, parce qu'il n'eſt pas aſſez bien écrit. On a vu dans la premiere Partie de cette Hiſtoire, à l'endroit où il eſt parlé d'*Hermes*, un paſſage tiré de ce même livre, dans lequel il eſt fait mention de certaines *ſtatues magiques* qui *donnent des maladies*, & qui *en guériſſent.* On peut auſſi avoir attribué la traduction de ce livre à notre Apulée, dans la prévention où l'on a été que ces ſortes de curioſitez étoient de ſon genie, ou de ſon goût. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il a été accuſé de *Magie*, & qu'il a été obligé de ſe défendre à cet égard par deux Apologies qui nous ſont reſtées. Il eſt vrai que la principale cauſe de cette accuſation fut le mariage, qu'il avoit contracté avec 2 une riche veuve, nommée *Pudentilla*, dont les parens de cette Dame n'étoient pas contens; ce qui fit qu'ils s'aviſerent de publier qu'Apulée l'avoit forcée par des ſortileges à lui donner la main, & qu'il avoit même fait mourir un fils de cette même Dame. Mais il y a bien auſſi de l'apparence qu'il avoit d'ailleurs donné lieu à des ſoupçons de cette nature, par les experiences qu'il faiſoit tous les jours pour découvrir les proprietez des plantes, des animaux, &c. en quoi il avoit, ſans doute, pouſſé un peu trop loin ſa curioſité. Quoi qu'il en ſoit, il fut abſous de cette accuſation; mais cela n'a pas empêché que la poſterité ne l'ait mis au rang des Magiciens, & qu'il n'ait été comparé à *Apollonius*

1 *Si quis devotus defixuſque fuerit in ſuis nuptiis, ſic eum reſolvas.*

2 Elle avoit quatre millions de petits ſeſterces, *H. S. quadragies*, qui font environ quatre cent mille livres monoye de France. *Vid. Apolog.* 2.

lonius de Tyane, comme on le recueille des écrits de Lactance, de St. Auguſtin, & de quelques autres Peres. Son livre de *l'Aſne d'or*, qui eſt tout plein de contes magiques, peut auſſi avoir donné lieu à cela, quoi que ce ne ſoit qu'un jeu d'eſprit, & que le ſujet ne ſoit pas de l'invention d'Apulée. *Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.*

1 Quelques uns attribuent enfin à Apulée de Madaure le livre intitulé *Sexti Platonici Medicina ex animalibus*, dont nous avons parlé ci-devant. Nous laiſſons à part les autres livres de cet Auteur, qui ne regardent pas la Médecine. Apulée avoit un eſclave nommé *Themiſon*, qui étoit Médecin, dont nous avons auſſi fait mention ci-deſſus, quand il s'eſt agi des Médecins Eſclaves.

J'ai vu cinq éditions du livre *des Vertus des plantes*, qui porte, comme je l'ai dit, le nom d'Apulée. Les deux plus anciennes ſont celle de Paris de 1528, in folio, ſur un manuſcrit de Jean Philippe *de Lignamine*, & celle de Bâle, de la même année, auſſi in folio, que l'on doit aux ſoins d'Albanus Torinus. La troiſième eſt celle de Zurich, de 1537, in quarto, à laquelle eſt joint un commentaire de Gabriel Humelbergius. La quatrième eſt celle de Veniſe, chez les Heritiers d'Aldus, de 1547, in folio, qui ſe trouve dans un recueil qu'ils ont fait des écrits de tous les anciens Médecins Latins. La cinquième eſt celle de Lyon, de 1587, dans un volume, in octavo, de toutes les œuvres d'Apulée de Madaure. Il y a encore une édition du même livre, de Paris en 1543, que je n'ai pas vûë.

C'eſt une choſe remarquable qu'il y ait de ſi grandes variations dans le texte de la plûpart de ces éditions. Rhodius (*in Scribon. Larg. in addendis ad compos.* 130) dit que celle de Paris, en 1528, eſt plus ample que les autres, ou que celle d'Aldus. Ce qui l'a porté à le croire, c'eſt que dans l'édition de Paris, le petit livre *de Betonica*, attribué par d'autres à Antonius Muſa, s'y trouve joint au commencement, & qu'il y a à la fin un chapitre de la *mandragore*, qui n'eſt pas ailleurs. Il y a outre cela un traité qui ſuit, intitulé *des herbes de chaque ſigne du Zodiaque, & de chaque Planete*, quoi que celui qui a fait imprimer ce traité, n'ait pas dit qu'il fût d'Apulée. A cela près ſi l'on examine le texte de l'Herbier d'Apulée, il ſe trouvera qu'il y a dans les autres éditions un très-grand nombre de mots, & de périodes entieres, qui ne ſont point dans celle de Paris, & par conſequent que celle-ci eſt plus défectueuſe que les autres, qui eſt le contraire de ce qu'a cru Rhodius. Celle de Torinus, & celle d'Humelbergius ſont à peu près auſſi amples l'une que l'autre : mais outre que le titre de la premiere eſt, *L. Apuleii Madaurenſis de Herbarum virtutibus Hiſtoria, &c.* & que la ſeconde eſt intitulée, *Apuleii Liber de medicaminibus Herbarum*, on pourroit faire une fort grande liſte des diverſes leçons de ces deux éditions, dans tout le corps de l'ouvrage. Ce qui fait cette difference, du moins en partie, c'eſt que Torinus a ſuivi plus exactement, & plus fidelement ſes manuſcrits (dont il marque les diverſes leçons) que Humelbergius n'a ſuivi les ſiens. Ce dernier avouë qu'il a beaucoup donné à la conjecture, & qu'il s'eſt ſouvent reglé ſur ce qu'il a trouvé, qui faiſoit à ſon ſujet, dans Dioſcoride & dans Pline. L'édition d'Aldus ſuit celle de Torinus, ſi ce n'eſt qu'il n'y a point de diverſes leçons marquées à la marge de la premiere. Celle de Lyon eſt auſſi faite ſur celle d'Humelbergius.

Ce

1 *Vide Fabricii Centur. Plagiar.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Ces derniers, ni Torinus non plus, ne disent point d'où ils ont eu leurs manuscrits, mais J. Philippe *de Lignamine* nous apprend que le sien avoit été trouvé depuis peu au Mont Cassin Il est visible que le livre *de Betonica*, que celui-ci met à la tête de l'Herbier d'Apulée, comme si c'étoit le premier chapitre, est en effet du même Auteur, comme Barthius, & d'autres l'ont cru. On est du moins sûr qu'il n'est point d'Antonius Musa, comme nous l'avons remarqué ci-devant. Je laisse à part la préface barbare de ce petit livre, qui a été faite par quelque Moine, des plus ignorans.

ALEXANDRE, d'Aphrodisée, ce fameux Commentateur d'Aristote, vivoit aussi du temps de Galien. On le peut compter entre les Médecins pour avoir traité dans ses *Problemes* diverses questions qui concernent la Médecine, & pour avoir écrit en particulier sur *les fiévres.*

MARCELLUS, de Seide en Pamphilie, vivoit sous Marc Aurele, & avoit écrit quarante-deux livres en vers héroïques touchant la Médecine, dans l'un desquels il traitoit de la 1 *Lycanthropie*, comme on l'apprend de Suidas. Ceux qui sont atteints de cette maladie, qui est une espece de *mélancholie*, croyent être changez en loups. 2 On a du même Auteur un petit poëme sur les poissons, qui est dans quelque Bibliothéque d'Italie

Il y avoit, sous le même Marc Aurele, un Médecin nommé POSIDIPPUS 3 que l'on accusa d'avoir tué *Lucius Verus*, qui étoit Empereur avec Marc Aurele, en le faisant saigner mal à propos. Verus fut atteint d'une apoplexie, qui est une maladie, dont on meurt presque toûjours; & il se peut que cet Empereur mourut peu de temps après la saignée; ce qui donna occasion de blâmer ce remede; & le Médecin qui l'avoit ordonné, quelque raison qu'il eût euë pour cela.

Je trouve les noms de deux autres Médecins du même temps, dans 4 une lettre de l'Imperatrice Faustine à Marc Aurele son époux; l'un s'appelloit SOTERIDAS, l'autre PISITHEUS

JULIUS POLLUX, de qui nous avons une maniere de Dictionaire Grec dédié à l'Empereur Commode, peut être regardé comme ayant écrit de la Médecine, parce qu'en rapportant les noms de toutes les parties du corps, il marque leur situation, & quelquefois leurs usages, ce qui concerne l'Anatomie. Il dit, entr'autres choses, en parlant des *arteres*, qu'elles sont *les chemins, ou les canaux de l'esprit, comme les veines sont ceux du sang;* & en parlant du *cœur*, il dit aussi, que le cœur a deux cavitez, l'une pleine de *sang*, l'autre pleine *d'esprits*, que l'une de ces matieres est de là envoyée dans les arteres, l'autre dans les veines; par où l'on voit que Pollux suivoit Erasistrate. Il touche d'ailleurs les noms des maladies, & ceux des instrumens des Médecins.

ATHE-

1 Il y a dans Suidas περὶ λυκάνου, mais il est visible que c'est une faute; car on trouve dans Aëtius un fragment touchant la Lycanthropie, qu'il dit être des livres du Médecin Marcellus, qui ne peut être que celui dont parle Suidas.

2 *Vide Schenckii Biblia Jatrica.*

3 *Julius Capitol. in M. Antonin. Cap.* 15.

4 *Soteridam* Medicum in Formianum ut dimittas rogo; ego autem *Pisitheo* nihil credo qui puellæ virgini curationem nescit adhibere. *Vide Vulcatii Gallicani Avid. Cassium, Cap.* 10.

Athenée, qui peut passer lui même pour Médecin, en introduit deux autres, dans son *Festin des Philosophes*, conjointement avec Galien. Le premier est Daphnus, d'Ephese; le second Ruffin, de Nicée. *Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An ce.*

On doit joindre à tous ces Médecins ceux dont Galien parle lui même comme de ses contemporains, tels que sont un 1 Demetrius, & un 2 Magnus, qu'il dit avoir été les premiers Médecins des Empereurs Antonin le Pieux, & Marc Aurele; un Antigenes, qui tenoit aussi le premier rang dans la Médecine sous le second de ces Empereurs; un Martialis, ou *Martianus*, Sectateur d'Erasistrate, avec lequel Galien eut quelques disputes sur des matieres Anatomiques; un 3 Antipater, de la même Secte Méthodique, qui mourut, comme le croyoit Galien, d'un tubercule crud formé dans les arteres du poumon, & qui avoit rendu le pouls de ce Médecin, inégal, & intermittent, pendant quelques mois; un Julien, & un Attalus, de la même Secte, & desquels nous avons parlé dans la seconde Partie; un 4 Antiochus, qui alloit à pied assez loin pour voir ses malades, quoi qu'il eût plus de quatre vints ans, & qui atteignit presque l'âge de cent ans, ayant toûjours joüi d'une parfaite santé, le tout parce qu'il usoit d'un régime de vivre convenable. Ce Médecin mangeoit trois fois le jour dans la vieillesse, mais peu à chaque fois. Le matin il se faisoit frotter, après avoir été à la selle. Sur les neuf ou dix heures il mangeoit du pain, & du miel d'Attique. Depuis ce temps là jusques à midi il étudioit. Il se baignoit ensuite, se faisoit frotter; & après avoir pris quelque petit exercice il commençoit son diner par des viandes propres à relâcher le ventre, & le finissoit en mangeant un peu de bon poisson. Enfin à souper il prenoit un bouillon simple, ou un bouillon où l'on avoit délayé de la farine, & du 5 *mulsum*. Il étoit d'ailleurs logé dans une petite maison, mais fort commode, & bien située. Cet Antiochus auroit pu être mis avec les Maîtres de Galien, par rapport au temps, aussi bien qu'un autre vieux Médecin nommé 6 Eudeme, que le même Galien dit avoir connu, & qui est par conséquent different des autres Eudemes, dont on a parlé ci-dessus.

On doit aussi mettre au rang des Médecins contemporains de Galien, ceux à qui il a dédié quelques-uns de ses livres; 7 un Glauco, ou *Glaucus*; un 8 Hieron; & un Eugenianus, qui étoient de ses disciples. Si le livre *des Remedes aisez à préparer*, étoit de Galien, on joindroit aux Médecins précedens un Solon, Archiatre, auquel il le dédie, mais ce livre est visiblement supposé. Il y avoit aussi au même temps un Médecin Oculiste nommé Justus, qui gueriſſoit la maladie appellée *Hypopion*, en faisant asseoir les

1 *Lib. de Antidotis.*
2 *Lib. de Theriaca.* Nous avons parlé ci-devant de ces deux Médecins, & du suivant, en traitant des Archiatres dans le Livre précedent.
3 *Lib. 4. de Locis Affect. Cap. ultimo.*
4 Lib. 5. de Sanitate tuenda, Cap. 4.
5 C'est du miel que l'on préparoit avec du vin, sur quoi on peut consulter *Pline.*
6 *Method. Medend. Lib. 6. sub finem.*
7 *Lib. de Arte Curativa.*
8 *Method. Medend. Lib. 1. & 7.*

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

les malades sur une chaise, & en leur tenant la tête de châque côté, & la branlant ou secouant fortement, jusques à ce que le pus descendît au bas de l'œil, à cause de sa pesanteur, ce que Galien 1 dit avoir vu lui-même. Galien parle enfin d'un Médecin nommé THEOPHILE qui eut une maladie fort particuliere. Il croyoit voir & entendre des joueurs de flute, qui étoient, disoit-il, en un coin de sa chambre, & qui jouoient jour & nuit Il ne cessoit de crier qu'on les fît sortir. A cela près il raisonnoit juste sur toutes sortes de sujets. Il se souvint même, étant guéri, de tout ce qu'il avoit dit, & fait pendant sa maladie, & particulierement des joueurs de flute. Mais il se peut que cette histoire, que Galien raconte, regarde un fait arrivé quelque temps avant lui.

Il y avoit apparemment plusieurs Médecins Chrétiens, du temps du même Galien; mais nous n'en conoissons que trois, dont les noms se sont conservez, parce qu'ils ont souffert le martyre. Le premier est PAPILE, Diacre, qui fut martyrisé à Pergame, dans la persécution que firent les Empereurs Marc Aurele, Lucius Verus, & Commode. Le second est ALEXANDRE, qui mourut à Lyon pour la foy de Jesus Christ, sous les mêmes Empereurs. Le troisième est SANCTUS, que l'on fit aussi mourir d'une maniere fort cruelle à peu près dans le même temps, & pour le même sujet. Ils ont tous trois été mis au nombre des Saints.

1 *Voyez le dernier Chapitre du quatorzième Livre* Methodi Medendi *de Galien.*

Fin de la Troisième Partie.

ESSAI

D'un Plan pour servir à la Continuation

DE

L'HISTOIRE

DE LA

MEDECINE,

Depuis la fin du siècle second de J. C. jusqu'au milieu du dix-septième.

J'Ai fini la troisième Partie de l'Histoire de la Médecine par l'article de Galien & de quelques uns de ses Contemporains, qui vivoient dans le second siècle de J. C. Pour en reprendre le fil, je commencerois par dire un mot de *Stephanus Athenienſis*, qui a commenté un des livres du même Galien, & que 1 l'on compte pour le dernier des anciens Médecins Grecs. N'en trouvant point qui ait vécu dans le troisième, à moins que l'on n'y place celui dont je viens de parler, je passerois à ceux qui ont écrit dans le quatrième. 2 Tels sont *Oribase*, *Aëtius*, *Alexander Trallianus*, & *Paul Eginete*. Il nous est resté de fort grands ouvrages de ces Médecins, particulierement d'Oribase & d'Aëtius. Nous avons du premier, outre les neuf livres qui contiennent un *Abregé de toute la Médecine*, qu'il avoit addressez à son fils *Eustathe*, dix-sept autres livres de *Recueils*. Ces derniers sont les seuls qui soient demeurez de reste de soixante & dix, que cet Auteur avoit écrit sur la même matiere. Ils sont dédiez à l'Empereur Julien, par ordre duquel Oribase les avoit

Des Médecins Grecs qui sont venus apres Galien, depuis le troisième Siecle de J. C. jusqu'au trèzieme.

1 Voiez René Moreau *de Missione Sanguinis in Pleuritide.*
2 Voiez au même endroit.

avoit compilez, comme il le dit lui-même. Il ajoûte que ces Recuils ſont tirez des écrits de tout ce qu'il y avoit eu d'excellens Médecins avant lui, & principalement de ceux de Galien. Il marque une grande eſtime pour ce dernier, qu'il préfére à tous les autres, & il aſſure qu'il n'a rien omis de ce qui pouvoit être tiré de ces Ouvrages.

Aëtius a fait la même choſe; il a pareillement recueilli tout ce qu'il a trouvé de meilleur dans les livres des Médecins qui l'avoient précedé. Les noms de la plus grande partie de ces anciens Médecins ſe trouvent dans ce que j'ai écrit ci-devant de l'Hiſtoire de la Médecine. On y voit auſſi en quel ſiècle ils ont vêcu, de quelle ſecte ils étoient, les livres qu'ils ont compoſez, & quelle réputation ils ont euë. Mais outre ce que nos deux Compilateurs ont tiré de ceux-ci, ils ont encor profité du travail de quelques autres dont je n'ai pas parlé, parce qu'on ne ſait ni quand ils ont écrit, ni aucune autre circonſtance qui ſerve à faire connoître ce qu'ils étoient. On peut, dans la ſuite de cette Hiſtoire, dire à quelle occaſion ils ſont nommez par Aëtius, & chercher s'il n'en eſt point fait mention ailleurs. L'ouvrage d'Aëtius eſt complet, & contient ſeize livres, qui font un volume encore plus gros que celui d'Oribaſe.

On trouvera dans ces deux Auteurs tout ce qu'il y a de plus eſſentiel dans la Theorie & la Pratique de la Médecine en général, & dans celle de la Chirurgie en particulier; & de plus ce qui regarde l'Anatomie, la Botanique, & la connoiſſance des drogues qui étoient alors en uſage. On y entre auſſi dans un grand détail ſur les qualitez de l'Air, des Eaux, des Alimens, ſur toutes ſortes de Bains, ſur les Exercices utiles pour la conſervation de la ſanté, &c. On y donne un très-grand nombre de deſcriptions de Médicamens compoſez, pour toutes les ſortes de maladies auxquelles les hommes ſont ſujets, avec la maniere de préparer ces médicamens.

Les Ecrits d'Alexandre de Tralles, ni ceux de Paul Eginete, ne ſont pas ſi étendus que les autres dont je viens de parler. Le premier de ces deux derniers Auteurs s'eſt borné à compoſer une Pratique de Médecine, où il traite de toutes les maladies, à la reſerve de celles qui demandent le ſecours de la Chirurgie. Il parle, en peu de mots, des cauſes de ces premieres maladies, & de leurs ſignes, & il vient enfin aux remedes qui leur ſont propres. Entre ces remedes il s'en trouve quelques uns de ſuperſtitieux, mais il y a d'ailleurs pluſieurs bonnes compoſitions, & l'on peut dire en général, que l'ouvrage que nous avons de cet Auteur, eſt un des meilleurs qui nous ſoient reſtez de tous ceux des anciens Médecins. Il a plus l'air original qu'Oribaſe, & Aëtius, quoiqu'on ne puiſſe pas douter qu'il n'ait en partie copié ceux qui l'ont précedé. Il en cite même quelques-uns, & entr'autres Aëtius, ce qui eſt une preuve qu'il a écrit après ce dernier.

Paul Eginete eſt auſſi du nombre des Compilateurs. Il s'étend ſur beaucoup d'autres choſes que ſur la Pratique, & ſon but a été de donner un Abregé de toute la Médecine, qu'il avoue avoir tiré principalement d'Oribaſe, pour la commodité de ceux qui n'étoient pas en état d'acheter le grand Ouvrage de ce dernier, qui contenoit, comme on l'a vu ci-deſſus, ſoixante & dix livres.

Ces

Ces quatre Auteurs, je veux dire Oribsſe, Aëtius, Alexandre de Tralles, & Paul d'Egine, renferment toute l'ancienne Médecine Grecque, & en ſont, pour ainſi dire, la clôture. On y peut donc chercher, outre la plus grande partie de ce qui eſt déja dans les livres des Médecins précedens, diverſes choſes qui ne s'y trouvent plus, & que le temps nous a ravies, ſans compter ce que ces derniers Auteurs peuvent avoir fourni du leur. Cela ſuppoſé, il faut voir l'uſage qu'en peut faire notre Hiſtoire, dont le but eſt de faire connoître les progrès que la Médecine a faits de ſiècle en ſiècle, ou les changemens qui y ſont arrivez. On n'en trouvera pas ici de fort conſiderables. Les principes généraux de cet Art y ſont les mêmes qu'Hippocrate & Galien ont poſez. Les regles pour la conſervation de la ſanté, & ce qu'il y a à dire ſur les qualitez & le choix des alimens, étant un ſujet où il y a le moins de variations depuis les tems les plus anciens juſqu'au nôtre, on peut ſe paſſer de faire ici des réflexions ſur ce qu'en ont écrit nos Compilateurs. Ce qu'ils nous ont laiſſé ſur l'Anatomie eſt auſſi à peu près la même choſe que ce qu'on trouve là-deſſus dans Galien, & dont j'ai donné ci-devant un Abregé. Néanmoins comme je n'ai touché que quelques generalitez de ce qui concerne les *Os* & les *Muſcles*, on pourroit examiner s'il ne ſeroit point à propos d'entrer dans un plus grand détail à cet égard, & c'eſt à quoi pourroit ſervir ce qu'en diſent les Auteurs dont il s'agit, & dont il faudroit auſſi faire un extrait, auſſi bien que de leur Chirurgie. Comme j'ai donné ci-devant une liſte de toutes les maladies décrites par Hippocrate, on ne feroit pas mal auſſi d'en donner une de celles dont ces Auteurs traitent, & dont le nombre eſt beaucoup plus grand, afin qu'on puiſſe comparer ces deux liſtes l'une à l'autre, & réfléchir là-deſſus. Cela pourra ſervir à faire voir l'exactitude des anciens Médecins à obſerver juſqu'aux plus petites incommoditez auxquelles les hommes ſont ſujets; enſorte que s'il y en a dont ils n'ayent pas fait mention, comme il s'en trouvera quelques-unes dont nous aurons occaſion de parler dans la ſuite, on doit croire qu'elles n'avoient pas encor paru de leur tems, ou dans les pays qu'ils habitoient.

Il ſemble qu'il faudroit joindre en même tems à ce catalogue une deſcription de ces maladies, de leurs ſignes, cauſes &c. Mais ce ſeroit un ouvrage long & ennuieux, qui tiendroit ici trop de place, & que peu de gens liroient. Il vaut mieux, à mon avis, renvoier à nos Auteurs eux mêmes, ceux qui ſeront curieux d'être inſtruits à fond ſur tout cela. Alexandre Trallian pourra mêmes, ſi l'on veut, ſuffire ſeul, pour donner une juſte idée de la Pratique de ces tems-là, & ſon livre ne ſera pas d'une ſi longue lecture que ceux des autres. Je dis la même choſe des médicamens tant ſimples que compoſez. Les premiers ne ſont pas indiquez par les Auteurs ſeuls dont je viens de parler. Dioſcoride qui a vêcu long-temps avant eux, & qui eſt entre les mains de tout le monde, en avoit déja traité avec exactitude; il ſuffira donc auſſi de le conſulter. Les derniers de ces médicaments décrits par nos Compilateurs, & tirez en partie des livres de Galien, feroient ſeuls un gros volume. & l'on peut dire qu'il n'y en a que trop. Ils ſont aujourd'hui hors d'uſage, excepté [1] un

1 *La Thériaque, le Mithridat*, quelques eſpeces de *Hieres*, *le Philonium*, dont la deſcription ſe trouvoit déja dans Galien, ſont de ce nombre.

petit nombre qu'on en a retenu, & qui ſont décrits dans nos *Pharmacopées* modernes. Ce n'eſt pas qu'entre ceux qu'on a rejettez, il n'y en ait pluſieurs qui pourroient être utiles; mais il eſt arrivé, à cet égard, ce qui arrive quand il y a trop de mets dans un repas, l'abondance donne ordinairement du dégoût. Il n'y a rien d'ailleurs à remarquer ſur la préparation de ces médicamens, qui étoit fort ſimple, & differente de celle des autres que l'on a compoſez dans la ſuite.

Après avoir parlé des Médecins Grecs, dont les derniers ont vécu dans le quatrième ſiécle, comme nous venons de le voir, il faut faire remarquer le grand vuide qui ſe trouve dans les ſuivans par raport à notre Hiſtoire. On n'a point d'Ecrit d'aucun Médecin de cette nation plus ancien que ceux de *Nonus*, qui vivoit dans le dixième ſiècle, & qui a compoſé une Pratique de Médecine, tirée des Auteurs nommez ci-deſſus. *Simeon Sethi*, qui a écrit des qualitez des Alimens, eſt à peu près du même tems, & peut-être auſſi *Theophilus Protoſpatharius*, de qui nous avons un cours abregé d'Anatomie, tiré des livres des Médecins précédens. Il faut lui joindre *Meletius*, qui a traité le même ſujet, & *Palladius*, de qui l'on a quelques Commentaires ſur des ouvrages d'Hippocrate, & quelque choſe ſur les Fievres. *Actuarius* & *Nicolaus Myrepſus* ſont un peu plus nouveaux: Le premier vivoit environ l'an onze cent, & l'autre cent ans après, ſelon le calcul de 1 *René Moreau*. Celui-ci nous a laiſſé un fort gros ouvrage ſur les Médicamens, dont il décrit un grand nombre de compoſitions. Nous aurons occaſion de dire encore un mot ci-après d'Actuarius, en parlant des Medecins Arabes. Il n'y a rien dans les autres qui merite qu'on s'y arrête beaucoup.

Auteurs Grecs qui ont écrit de la Chimie.

En finiſſant ce qui regarde les Médecins Grecs, il ne faut pas oublier de remarquer ici qu'il ſe trouve quelques Auteurs de la même nation, plus anciens même que les précédens, qui ont écrit de la *Chimie*. On a donné le nom de *Chimie* à un Art qui enſeigne principalement à réſoudre les mixtes en leurs principes, ou à ſeparer & épurer les diverſes ſubſtances dont ils ſont compoſez. Ces mixtes ſont les mineraux, les végétaux, les animaux, en un mot tous les corps, tant fluides que liquides. Ces mêmes corps ſont le ſujet de cet Art, ou la matiere ſur laquelle il travaile. La difference qu'il y a entre ces matieres, n'en fait, à proprement parler, aucune, par raport à l'Art en general, qui eſt toujours le même, quoique ceux qui s'y occupent ſe propoſent des fins fort différentes les uns des autres. Ainſi, pour commencer par les mineraux, ceux qui les manient, au ſortir de la miniere, n'ont ordinairement point d'autre but que de ſéparer ce qu'il y a de terre, ou d'autres impuretez, d'avec ce qui eſt métallique, & en ſecond lieu de ſéparer auſſi les metaux les plus vils, comme le plomb, le cuivre, d'avec les plus précieux, comme l'argent & l'or, ce qui ne ſe peut faire ſans l'aide de la Chimie, qui leur fournit l'induſtrie neceſſaire pour cela. J'ai remarqué ci-deſſus dans la troiſième Partie de cette Hiſtoire, que du tems de Dioſcoride, qui vivoit dans le premier ſiècle de J. C on ſavoit déja tirer, par *ſublimation*, le Mercure, ou le Vif argent, du Cinnabre, par le moyen d'un vaiſſeau appellé en Grec ἄμβιξ, d'où les

1 *De Sanguin. Miſſione in Pleuritide.*

les Arabes, en y ajoutant l'article *al*, ont formé le mot *Alambic*.. Il eſt vrai que j'ai fait voir en même tems, que l'on ne ſavoit pas encor alors ſe ſervir de ce vaiſſeau pour les *diſtillations* à l'uſage de la Médecine. On ne ſauroit s'empêcher de mettre au rang des Chimiſtes, ceux qui faiſoient cette operation dont parle l'Auteur que je viens de citer.

Il en eſt d'autres qui ne ſe contentent pas d'épurer l'or & l'argent, mais qui ſe propoſent d'en *faire*, en changeant les métaux qu'ils croient les moins parfaits en ceux qui ſont les plus parfaits, comme les deux que je viens de nommer. Ceux qui ont les premiers entrepris cela, ſe ſont crus les ſeuls Chimiſtes, & ont donné à leur art la nom *d'Art Divin*, *d'Art Sacré*, & ſe ſont vantez de poſſeder ce qu'ils ont appellé la *Pierre Philoſophale*. Selon cette idée, Suidas a dit que 1 la Chimie n'étoit autre choſe que la *compoſition de l'argent & de l'or*, ou qu'elle enſeignoit à compoſer & à faire ces précieux métaux. L'unique but de ces Chimiſtes étoit de chercher à acquerir des richeſſes. Il en eſt enfin venu d'autres qui, en travaillant comme les premiers, à ſéparer les diverſes ſubſtances des corps mixtes, pris tant des végetaux, des animaux, que des mineraux, ſe ſont principalement attachez à la recherche des uſages que peuvent avoir ces diverſes ſubſtances, pour l'entretien de la ſanté, ou pour la guériſon des maladies, qui eſt une choſe à laquelle il ne paroit pas que les premiers euſſent penſé. Sur ce pied-là, il ſemble que ce qu'ont fait les premiers Chimiſtes ne regardant point la Médecine, il doit être inutile de parler dans notre Hiſtoire de ce qu'ils ont écrit là-deſſus. Mais comme les derniers ont profité de leurs découvertes, en ce qu'il y a de plus eſſentiel par raport à *l'Analyſe des mixtes*, & que la Chimie qui cherche à faire de l'or, par la *transmutation des métaux*, auſſi bien que celle qui ſe borne à les épurer, ſont les premieres en date, il faut néceſſairement faire mention, en peu de mots, de ce qui ſe trouve ſur ce ſujet dans les écrits des Anciens.

Le mot 2 *Chimie* eſt, comme le croyent quelques uns, Egyptien d'origine, l'art qu'il déſigne ayant commencé en Egypte. Il ſeroit extrémement ancien s'il étoit vrai qu'il eût été inventé par *Hermes*, dont il a été parlé dans la premiere Partie de cette Hiſtoire. Ceux qui ſont de ce ſentiment, comme 3 Olaus Borrichius, ſe fondent ſur ce qu'il y a encore aujourd'hui divers écrits de Chimie d'Hermes, principalement dans les cabinets des Princes. L'Auteur que je viens de nommer, en cite quelques uns, & donne d'ailleurs une liſte des titres de pluſieurs autres livres Grecs qui traitent de ce même art. Il y en a un qui porte le titre *d'Iſis*, intitulé *Iſis la Propheteſſe à ſon fils Horus*;

1 Χημεῖα ἡ τοῦ ἀργύρου καὶ χρυσοῦ κατασκευή. *Voiez Suidas au mot* Χημεῖα. *Ce mot doit être prononcé en Grec* Chimia, *comme on l'écrit & le prononce en Latin, parce que la lettre η, & la diphtongue ει, ont le même ſon chez les Grecs modernes, que la lettre ι: & peut-être que l'on prononçoit déja ainſi du temps des anciens Grecs. Voiez Weſtein de la Prononciation de la Langue Grecque.*

2 *On tire ce mot de celui de* Cham, *qui eſt le nom que les anciens Egyptiens donnoient à l'Egypte en leur langue. Voiez Conringius* de Hermetica Medicina. *D'autres, comme Golius, dans ſon Lexicon Arabe, dérivent ce même mot d'un verbe Arabe qui ſignifie* céler, cacher, *la Chimie étant un art que peu de gens ont connu, & que l'on doit tenir caché & ſecret.*

3 *Hermetis, Ægyptiorum & Chemicorum Sapientia vindicata* &c.

rus; d'autres qui portent celui de *Démocrite*, & un autre encore ſous ce titre, *de l'Art Divin, par Theophraſte le Philoſophe.* Pour peu d'uſage que notre Hiſtorien faſſe ici des regles de la bonne Critique, il ſaura bien diſcerner le faux d'avec le vrai. Il conviendra aiſément que la Chimie, qui n'a pour but que la ſeparation & la purification des métaux, ou même la Chimie qu'on appelle *transmutatoire*, ſont anciennes, mais il remarquera en même tems, qu'il ne s'enſuit pas qu'il faille remonter juſqu'à Hermes, ou à Iſis pour en trouver le commencement. Rien n'eſt plus trompeur que les preuves qui ſe tirent des titres des Livres; on ſait que les Copiſtes anciens faiſoient tous les jours métier d'en ſuppoſer, pour mieux vendre leurs copies. On peut voir auſſi, dans la premiere Partie de cette Hiſtoire, ce que j'ai dit d'un grand nombre d'autres écrits que l'Antiquité a attribuez à Hermes.

Joſeph Scaliger a remarqué que Julius Firmicus Maternus, qui vivoit au commencement du quatrième ſiècle de J. C. ſous Conſtantin le Grand, eſt le plus ancien de tous les Auteurs que nous avons aujourd'hui qui ait fait mention de *l'Alchimie.* C'eſt ainſi que les Arabes ont appellé la Chimie, en ajoutant à ce mot l'article *al* tiré de leur langue. Quoique Firmicus ait écrit en Latin, rien n'empêche qu'il n'ait pu ſe ſervir du même mot que les Arabes employoient, l'ayant trouvé ainſi écrit dans quelque Auteur Arabe, ou qui avoit copié les Arabes. Mais ſuppoſé qu'il ſoit vrai qu'aucun des Auteurs anciens qui nous ſont reſtez, n'ait parlé de la Chimie avant le même Firmicus, il ne s'enſuit pas qu'on n'ait pu compoſer des livres ſur cet Art long-tems auparavant, quoi qu'ils ne ſoient pas venus juſqu'à nous. On ne peut pas douter qu'il n'y en eût déja du tems de Dioclétien, qui vivoit ſur la fin du troiſième ſiècle, s'il eſt vrai, comme on l'apprend de Suidas, à la fin du paſſage que nous avons cité, que cet Empereur fit brûler tous les livres de Chimie, qui ſe purent trouver en Egypte, pour ôter aux peuples de ce pays-là les moiens de penſer à ſe rebeller que leur fourniſſoient les richeſſes qu'ils acqueroient, (*ou plutôt qu'ils eſperoient pouvoir acquerir*) en travaillant à cet Art. Si ce fait n'eſt pas faux, comme on ne ſauroit prouver qu'il le ſoit, quoi que Conringius le ſoupçonne, il s'enſuivra qu'on ne doit pas même fixer au regne de Dioclétien le tems auquel les livres de Chimie ont commencé de paroître, puiſque rien n'empêche que ceux dont il fit brûler les exemplaires, n'euſſent été compoſez pluſieurs années, & peut-être pluſieurs ſiècles, auparavant. J'ai remarqué ci-deſſus, que du tems même de Dioſcoride, qui vivoit ſous Neron, plus de deux cens ans avant Dioclétien, on ſavoit déja tirer par *ſublimation*, le vif argent du cinnabre, ce qui étoit une operation de Chimie. Mais quoique l'on doive convenir que les livres de cette ſorte peuvent être aſſez anciens, il ne faut pas pour cela pouſſer cette antiquité juſqu'au tems fabuleux ſans avoir aucun bon garant d'un pareil fait. On ne doit pas auſſi donner dans l'extremité oppoſée, en faiſant les écrits dont il s'agit plus nouveaux qu'ils ne ſont. [1] Deux ſavans Médecins ont beaucoup diſputé l'un contre l'autre ſur ce ſujet, auſſi bien que ſur le tems auquel vivoient quelques Auteurs dont les écrits Grecs de Chimie ſe trouvent encor aujourd'hui dans les Bibliotheques, comme ſont ceux de *Zozi-*

1 *Hermannus Conringius, & Olaus Borrichius.*

Zozime Panopolitain, & de quelques autres, ſavoir s'ils ont vécu avant Conſtantin ou après.

Cette queſtion eſt peu importante pour notre Hiſtoire. Il y en a une autre qui l'intereſſe de plus près, c'eſt celle qui regarde le tems auquel la Medecine a commencé à ſe prévaloir des découvertes de la Chimie. Cela n'étoit pas encor arrivé quand Galien vivoit, puiſqu'il n'en fait point de mention, quoiqu'il eût voiagé & fait du ſéjour en Egypte, comme je l'ai remarqué ci-deſſus, au troiſième Livre, ni au tems d'Oribaſe, d'Aëtius, d'Alexandre Tralian, & de Paul Eginete. Il s'eſt même encor écoulé pluſieurs ſiècles après celui où ces Medecins ont écrit, pendant leſquels il ne paroît pas qu'on eût aucune connoiſſance de la Chimie Médicinale. C'eſt ce que nous verrons plus clairement dans la ſuite.

Des Médecins Arabes qui ont vécu depuis le ſeptième ſiècle juſqu'au douzième.

L'ordre des tems veut qu'après avoir parlé des Médecins Grecs nous venions maintenant aux *Arabes*. Les premiers de ceux-ci ſont *Iſâc Iſraëlite*, fils adoptif de Salomon Roi d'Arabie, *Sérapion*, & *Avenzoar*. Le premier, ſelon le calcul de 1 René Moreau, a fleuri dans le ſeptième ſiècle, environ l'an DCLX. de J. C. Le ſecond dans le huitième, environ l'an DCCLXII. Le troiſième dans le neuvième, environ l'an DCCCXXVII; ſur quoi il faut remarquer que d'autres Chronologiſtes ne le font paroître que trois cens ans plus tard. On ne parle pas ici de *Geber*, autre Arabe, qui vivoit dans le ſiècle huitième, cent ans après Mahomet, parce qu'il n'a pas été Médecin, quoiqu'il tienne un haut rang entre les Alchimiſtes. Les autres Médecins Arabes, qui ſont venus enſuite, ſont *Rhazes*, *Avicenne*, *Méſué*, *Rabbi Moïſe*, *Averroës*, *Hali Abbas*, *Alſaravius* & quelques autres. Les deux premiers ont vécu dans le dixième & l'onzième ſiècle ; les autres dans le douzième ſelon René Moreau. J'aurai ci-après occaſion de dire encore un mot ſur le temps auquel Méſué vivoit.

Les ouvrages de ceux que je nomme ici ont tous été traduits en Latin, & imprimez, mais il y en a un grand nombre d'autres qui ne ſe peuvent trouver que manuſcrits, & qu'on ne s'eſt pas encore aviſé de traduire. Notre Hiſtorien, en raportant en tout ou en partie les titres de ces ouvrages, n'oubliera pas de remarquer qu'il y en a un intitulé 2 *Hiſtoire des Médecins & de la Médecine*, compoſé par Scrigiah Al-Malathi, ce qui fera voir que ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on a penſé à compoſer une Hiſtoire de cette ſorte. Il y a pluſieurs de ces Manuſcrits Arabes dans les Bibliotheques des Princes & de quelques Savans.

Les Arabes ont introduit dans la Médecine pluſieurs nouveaux médicamens, &

On peut dire, en premier lieu, des Médecins Arabes en général, que la Médecine a été fort enrichie par la connoiſſance qu'ils ont euë, & qu'ils nous ont communiquée, de pluſieurs médicamens ſimples dont les Grecs n'ont point parlé. Tels ſont, entr'autres, divers *purgatifs*, tirez des plantes, comme la *Manne*, le *Senné*, la *Rhubarbe*, les *Tamarins*, *la Caſſe*, *les Mirobolans*, qui ſont beaucoup plus doux que ceux dont les Grecs ſe ſervoient. Ils ont encore rendu plus commun dans la Médecine l'uſage du *ſucre*, au lieu qu'auparavant on

1 *De Miſſione Sanguinis in Pleuritide.*
2 *Voiez la Bibliotheque Orientale d'Herbelot.*

entr'autre des médicamens Chimiques.

on n'employoit presque que le *miel*. A la vérité les Grecs connoissoient une espece de sucre, qu'ils appelloient Σάκχαρον, d'où les Arabes ont formé le mot *Suchar* ou *Zuchar*, d'où vient le François *Sucre*, 1 mais c'étoit une espece differente. La découverte du sucre a donné lieu aux Arabes d'inventer un grand nombre de compositions où il entre, & que les Grecs n'avoient point. C'est avec le sucre qu'ils ont fait leur *Sirops* & leurs *Juleps*, par le moien desquels ils ont cherché à joindre l'agréable à l'utile. C'est encore avec le sucre qu'ils se sont avisez non seulement de confire des fruits de toutes sortes, mais de faire ce que nous appellons des *Conserves*, en mêlant du sucre avec des fleurs, & des parties de quelques fruits, comme, par exemple, avec des *roses*, avec des *violettes*, avec de *l'écorce de citrons*. Le sucre entre aussi dans plusieurs de leurs *Electuaires*, ou *Confections*. Entre ces dernieres compositions, l'une des plus remarquables & des plus excellentes c'est la *Confection Alkermès*. La base de ce médicament est le suc d'une petite coque appellée *Graine de Kermès*, ou *Graine des Teinturiers*, produite par de très-menus vers. C'est un des meilleurs cordiaux que nous ayions. Je laisse à part un grand nombre d'autres compositions décrites par les Arabes, & en particulier par Mésué.

On doit d'ailleurs leur tenir compte de ce qu'ils nous ont les premiers indiqué plusieurs sortes d'Aromates, comme *le Musc*, *la Noix Muscade*, *le Macis*, *les Clous de Girofle*, & autres dont les Grecs n'ont fait aucune mention. Les Arabes ont aussi introduit dans la Médecine les *Pierreries*, & *l'Or* & *l'Argent*, en feuilles, en les faisant entrer dans diverses compositions. Ceux qui croient que cela n'est que pour la pompe n'en feront pas grand cas.

Mais les plus considerables de tous les médicamens dont les Arabes ont parlé les premiers, & dont la nouveauté demande que notre Histoire y fasse une particuliere attention, ce sont ceux qui sont tirez de la Chimie.

Avicenne, à ce que dit Sorsanus, son disciple, & qui a écrit sa vie, avoit composé un livre où il traitoit de *l'Alchimie*. Ce mot ne differe de celui de *Chimie* que par l'addition de l'article Arabe *al*, comme je l'ai déja remarqué ci-dessus, & il semble par consequent que ces deux mots devroient designer la même chose, cependant l'usage veut aujourd'hui que l'on entende par ces deux mots deux choses fort differentes. On ne se sert que du dernier lorsqu'il s'agit de la *Chimie Médicinale*, au lieu qu'on employe le premier, quand on veut parler de la *Chimie Transmutatoire*. On ne sait pas si Avicenne avoit traité de toutes les deux dans ce livre. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il ne fait mention d'aucun médicament Chimique dans tous les Ecrits que nous avons de lui, à la reserve de 2 *l'Eau-rose* seule, dont il ne dit même 3 qu'un mot en passant.

Mésué parle aussi de *l'Eau-rose*, & distingue expressément celle que l'on tire

1 *Voiez notre Histoire de la Médecine, Partie III, à l'article de Dioscoride*, pag. 640.

2 *Avicenne parle bien* de l'argent vif & de l'arsenic sublimé, *mais ce n'est que pour marquer leurs qualitez nuisibles, & pour indiquer les remedes que l'on peut faire à ceux qui ont eu le malheur d'en prendre.*

3 *Voiez le Livre* de Viribus Cordis, *& le Chapitre où il est traité de la cure de la Pleuresie.*

tire par *la ſublimation* ou par *la diſtillation*, d'avec celle qui ſe faiſoit de ſon tems *par la ſimple infuſion* des Roſes dans de l'eau commune. Mais comment Méſué n'auroit-il pas eu connoiſſance de cette eau diſtillée, & des autres, puiſqu'il connoiſſoit d'autres préparations de Chimie plus difficiles, telles que ſont les *Huiles tirées par la diſtillation*, & [1] qu'il renvoie ſon Lecteur aux Chimiſtes, l'exhortant à les frequenter, & à prendre de leurs leçons. Il enſeigne même dans la douzième Partie de ſon Antidotaire, la maniere de faire quelques unes de ces Huiles, comme entr'autres celle de *Briques*, qu'il appelle *l'Huile des Philoſophes*, *l'Huile Divine*, *Bénite* &c. par où l'on voit qu'il n'ignoroit pas le jargon des Chimiſtes.

L'Auteur du Livre intitulé *Liber Servitoris*, ou *Livre XXVIII. Bulchaſim Benaberazerin*, duquel je dirai encore un mot ci-après, ne ſe contente pas de faire mention de l'Eau-roſe diſtillée, il enſeigne de plus la maniere de la faire, & décrit les fourneaux & les vaiſſeaux dont on ſe ſervoit pour cette diſtillation. Il ajoute que la maniere de faire cette même eau, étoit déja connuë de ſon tems chez pluſieurs peuples: *Aquæ roſarum operatio ſcita eſt apud multas gentes.* Il enſeigne auſſi à tirer *l'Huile de Briques*, & même *l'Huile de Camphre.*

Comme il n'eſt fait mention d'aucun *médicament Chimique* dans tous les Ecrits des Médecins précédens, & que les trois que je viens de nommer, ſont les premiers qui en ayent parlé, on doit, ce me ſemble, fixer au ſiècle où vivoit le plus ancien qui eſt Avicenne, *l'Epoque de l'Introduction de cette ſorte de remedes dans la Médecine.* A la verité il ſe peut qu'une partie de ces remedes euſſent déja été découverts avant ce tems-là par les *Alchimiſtes*, & peut-être auſſi par un petit nombre de Médecins curieux, qui avoient profité de leur travail; mais comme ils n'ont rien écrit là-deſſus qui ſoit venu à notre connoiſſance, nous n'avons rien à en dire, & l'on ne peut rien établir de certain ſur un fait incertain en lui-même. Il faut de plus remarquer que, ſuppoſé que cette découverte ſe ſoit faite avant le tems marqué ci-deſſus, il ne s'enſuit pas que cela puiſſe être arrivé pluſieurs centaines d'années auparavant. On n'en trouve du moins ni traces ni veſtiges dans les livres de Galien, qui vivoit au ſecond ſiècle de J. C. ni dans ceux d'Aëtius, d'Oribaſe, & des autres Médecins Grecs dont j'ai parlé, & qui ont vécu dans le quatrième, quoiqu'ils ayent donné des deſcriptions d'une trés-grande quantité de médicamens. Il n'y a même rien de ſemblable dans les livres des premiers Arabes, écrits dès le ſeptième ſiècle, comme il a été remarqué. On répondra que le ſilence de tous ces Médecins n'eſt pas une preuve ſuffiſante que les médicamens dont il s'agit fuſſent inconnus de leur tems, & que la raiſon pour laquelle ils n'en font aucune mention, c'eſt parce que les Alchimiſtes en faiſoient myſtere, & les ont toujours tenus fort ſecrets. Je conviens qu'ils pouvoient cacher ſoigneuſement la maniere de les préparer; mais autant qu'ils devoient être reſervez à cet égard, autant devoient-ils s'empreſſer à publier qu'ils avoient découvert de tels médicamens: autrement ces remedes leur auroient été inutiles; & s'ils avoient pris ce dernier parti, ſeroit-il poſſible qu'il n'en eût rien tranſ-

Epoque de l'Introduction des remedes des Chimiques dans la Médecine.

[1] *Voyez la Préface du Livre où il traite des Huiles.*

tranſpiré, & que, pendant tant de ſiècles, tant de Médecins qui ont fait de fort gros ouvrages, n'euſſent pas dit un mot d'une pareille découverte?

Avicenne, que je ſuppoſe être le premier qui ait dit quelque choſe des médicamens Chymiques, vivoit, comme je l'ai remarqué, dans le dixième & l'onzième ſiècle; nous parlerons encore plus particulierement de lui ci-après. 1 René Moreau ne fait paroître le Méſué dont nous avons les ouvrages, qu'au douzième ſiècle, environ l'an MCLVIII. Ce Médecin Arabe s'appelle lui-même, au commencement de ſon Livre, *Jean, fils de Méſué, fils de Hamech, fils de Heli, fils d'Abdela, Roi de Damas.* On pourroit croire que c'eſt le même dont parle 2 d'Herbelot, & dont le nom Arabe étoit *Johanna Ben Maſſoviah*, qui ſignifie auſſi *Jean fils de Méſué*, mais on ſe tromperoit, comme nous le verrons dans la ſuite. L'Auteur que je viens de nommer, fait le Méſué dont il parle, contemporain & Médecin du Calife *Haroun Al-Raſchid*, & il met le commencement du regne de ce Calife en l'an 170. de l'Hégire, qui revient à l'année 780. de J. C. Mais dans un autre endroit il ne place Méſué qu'au tems du Calife *Vathek Billah* petit fils du précédent, qui ne commença à regner qu'en l'an 227. de l'Hégire, enſorte qu'à ce compte-là ce Médecin auroit vécu cinquante-ſept ans plus tard; car ce dernier Méſué eſt le même que le premier On ne peut pas douter qu'un Méſué n'ait précedé Avicenne, puiſque celui-ci cite un Médecin de ce nom en parlant du bois appellé Santal. *Galien*, dit-il, *& Ben Maſuia diſent que le rouge eſt le plus fort, d'autres diſent que c'eſt le citrin, ou le jaune, d'autres enfin aſſurent que celui de Macaſſar eſt le meilleur de tous.* Ces mots *Ebn Maſuia* ſignifient en Arabe le fils de Méſué. Il faut neceſſairement que celui-ci, qui eſt cité par Avicenne, ſoit le même qui vivoit ſous Haroun Al-Raſchid, ou ſous ſon petit-fils, ou 3 ſous *Imin* ou *Amin*, pere de ce dernier. Ce ne peut du moins pas être celui dont nous avons les ouvrages, quoique d'Herbelot l'ait cru, puiſque celui-ci cite lui même non ſeulement Avicenne, mais encore des Médecins qui ſont venus long-tems après lui, comme *Akindus* & *Johannitius*. Sur ce pied-là, on voit qu'il y a eu deux Médecins du nom de Méſué. André Alpagus, qui a fait des notes ſur la verſion Latine d'Avicenne par Gérard de Crémone, & qui avoit fait un fort long ſéjour en Levant, dit que les ouvrages du prémier Méſué n'ont pas encore été traduits, & qu'il n'a point pu trouver chez les Arabes ceux du dernier. 4 Ces Médecins étoient tous deux Chrêtiens, le prémier Jacobite, & l'autre Neſtorien.

Je ne ſache pas que perſonne ait rien dit de particulier de *Bulchaſim Benaberazerin*, qui faſſe conoître ce qu'il étoit, ni quand il vivoit. Je hazarderai ici une conjecture ſur ce ſujet. Les noms des Médecins Arabes ayant été ſouvent ſi fort corrompus par leurs Traducteurs, qu'ils ſont méconnoiſſables, ne ſe pourroit-il point que *Balchaſim* fût le même que celui qu'on nomme communément *Albucaſis*, qui a fait un Traité de Chirurgie que nous avons, & dont le veritable nom eſt *Abulcaſim*, comme on l'aprend de 5 Velſchius?

Si

1 *De Miſſione Sanguinis in Pleuritide.*
2 *Voiez la Bibliotheque Orientale.*
3 *Voiez Conringius de Hermetica Medicina.*
4 *Voiez Velſchius de Vena Medinenſi.* 5 *Ibidem.*

Si ma conjecture eſt fondée, il ſe trouvera que Bulchaſim eſt venu avant le dernier Méſué, ſi l'on s'en tient au calcul de Wolfgangus Juſtus, qui place Albucaſis, & par conſéquent Bulchaſim, ſi ces deux n'en font qu'un, dans l'onzième ſiècle, & le fait contemporain de l'Empereur Henri quatrième. Il paroîtra que Bulchaſim avoit beaucoup écrit, ſi l'on conſidere que le livre qui porte ſon nom, & que j'ai cité, eſt appellé dans le titre, *Le Livre vingt-huitième de Bulchaſim.* Celui qu'Albucaſis a compoſé ſur la Chirurgie eſt auſſi appellé ſon *trentième Livre*, ce qui fait voir qu'il avoit à peu près autant écrit que l'autre, & je ne ſai ſi cette conformité n'eſt point encore une eſpece de preuve que l'on a fait deux hommes d'un ſeul. Je ſoumets tout ceci au jugement de ceux qui ſont plus verſez que je ne le ſuis, dans la lecture des Arabes.

On pourroit aſſocier aux trois Médecins de cette nation dont je viens de parler, & qui ont les préniers fait mention de quelques médicamens Chimiques, un Médecin Grec, qui a dit quelque choſe de ces mêmes médicamens. Je l'ai déja nommé ci-deſſus, & j'ai marqué le tems auquel il a vécu, qui eſt à peu près le même que celui où vivoit Méſué. C'eſt *d'Actuarius* dont il s'agit. Langius avoit remarqué que ce Médecin avoit eu connoiſſance des *liqueurs diſtillées*, & il ſe fondoit ſur ce qu'on trouve dans les écrits d'Actuarius les mots *Rhodoſtagma* & *Intyboſtagma*; mais Geſner a cru que par ces mêmes mots il falloit entendre le *Sirop roſat* & le *Sirop d'endive*, & non pas l'Eau diſtillée de roſes, & celle d'endive. Il appuie ſon ſentiment ſur ce que 1 Paul Eginete appelle *Rhodoſtacton* une compoſition qu'il décrit de cette maniere: *Prenez deux ſétiers de ſuc de roſes mondées, & un ſétier de miel. Faites cuire cela enſemble, en l'écumant, juſqu'à la conſomption de la quatrième partie.* Il décrivoit auſſi une autre compoſition à peu près ſemblable, qu'il appelloit *Hydroroſatum*, où il entroit quatre livres de roſes, cinq ſétiers d'eau, & deux ſétiers de miel. Il eſt clair que l'une & l'autre étoient des eſpeces de Sirop roſat, & par conſequent quelque choſe de fort different de l'Eau-roſe diſtillée. Cela ſuppoſé, Geſner, perſuadé qu'il ne devoit y avoir aucune difference entre *Rhodoſtacton* & *Rhodoſtagma*, en concluoit que Langius s'étoit trompé. Mais quoique ces deux mots doivent, ce ſemble, déſigner une même choſe, ſi l'on s'en tient à l'étymologie, il n'eſt pas impoſſible qu'on eût attaché à châcun de ces mots des idées differentes en des ſiècles differens, & que du tems d'Actuarius on appellât l'Eau-roſe *Rhodoſtagma*, quoique ſix ou ſept cens ans auparavant on eût donné, dans la même langue, un nom preſque ſemblable au Sirop roſat. Si l'on conſidere l'uſage que fait Actuarius du *Rhodoſtagma* on verra clairement que cette compoſition ne devoit pas être la même que le Sirop roſat décrit par Paul Eginete, & qu'on ne peut entendre par là que notre Eau-roſe. Le Traducteur Latin d'Actuarius eſt de ce ſentiment: voici comme il traduit le paſſage où il eſt parlé du *Rhodoſtagma: Zulapium contra tuſſim* &c. *Sacchari libræ quinque, aquæ libræ decem bulliant uſquedum in conſiſtentiam coaluerint. Stillatitii roſarum liquoris libra una cum iis ferveat; atque ubi refrixit, caphuræ grana quinque adjice.* On ne peut pas douter que l'Auteur

1 *Liv.* 7.

teur Grec n'ait voulu décrire ici la compoſition du *Julep Roſat*, ainſi appellé par Méſué, qui le préparoit en mêlant trois livres d'eau roſe avec deux livres de ſucre, & qui eſt fort different du Sirot roſat. Les Arabes, & Actuarius, avoient été dans une même Ecôle, où ce dernier avoit profité de leurs lumieres. Il n'y aura pas lieu d'en douter, ſi l'on conſidere prémierement, qu'il conoiſſoit à peu près tous les mêmes médicamens, tant compoſez que ſimples, que nous avons dit avoir été indiquez par les Arabes, & dont les Grecs n'ont point parlé. Ajoûtez à cela qu'il s'attache à des principes particuliers aux premiers, comme lorſqu'il traite en deux livres qui ſont à la tête de ſes ouvrages, de la nature des *Eſprits*, & des moyens qui ſervent à les conſerver, à les reparer, & à remedier aux desordres qui y arrivent. Avicenne avoit traité avant lui cette matiere, à laquelle il ſemble que les Grecs n'ont touché qu'aſſez légerement. Actuarius nous aprend lui-même que ſon pere s'appelloit Zacharie, ce nom pourroit marquer qu'il étoit Juif, ou peut-être Chrêtien.

De qui les Arabes avoient apris ce qu'ils ſavoient de Chimie.

L'Ecôle où les Arabes avoient apris ce qu'ils ſavoient de Chimie, c'eſt l'Egypte, où nous avons dit ci-devant que cet art avoit pris naiſſance. 1 Conringius a cru que ce même art avoit paſſé des Egyptiens aux Grecs, & de ceux-ci aux Arabes. Je conviens que ces derniers pouvoient avoir tiré la connoiſſance qu'ils en avoient, d'Auteurs qui avoient écrit en Grec, mais qui probablement étoient nez en Egypte, pour la plus grande partie, & y faiſoient leur demeure. Tel étoit 2 *Zozime*, fameux Alchimiſte, dont j'ai dit un mot ci-deſſus. On ſait que depuis l'établiſſement de la Monarchie des Grecs fondée par Alexandre le Grand, la langue Grecque s'introduiſit peu à peu dans tout l'Orient, enſorte que du tems de nos Arabes, & même dès pluſieurs ſiècles avant eux, cette langue étoit autant ou plus en uſage en Egypte que l'ancienne langue du Pays.

Les Arabes ont auſſi parlé de quelques maladies inconues aux Grecs.

Après avoir parlé de ce qu'on peut tirer des Ecrits des Arabes, par raport à pluſieurs médicamens, tant compoſez que ſimples, dont les Grecs n'ont rien dit, & en particulier par raport aux médicamens Chimiques, il ne faut pas oublier de remarquer ici, que les premiers ont auſſi parlé de certaines maladies dont il n'eſt fait aucune mention dans les livres des derniers. Entre ces maladies celle qui demande que l'on y faſſe le plus d'attention, c'eſt *la petite Vérole*, dont 3 Avicenne traite fort au long, auſſi bien que de la *Rougeole*. Il les décrit ſi clairement par les accidens qui les accompagnent, qu'on ne peut pas les méconnoitre; il diſtingue avec ſoin les bons ſignes d'avec les mauvais; il en propoſe fort exactement la cure; & il finit en enſeignant des moiens pour prévenir les marques, ou foſſetes, qui reſtent au viſage dans la premiere de ces maladies, ou pour les effacer.

A quoi peut-on attribuer le profond ſilence des Médecins Grecs ſur une maladie de cette ſorte, dont preſque perſonne n'eſt aujourd'hui exempt, & qu'il faut avoir du moins une fois en ſa vie? Il y a d'autant plus de ſujet d'être ſurpris

1 *De Hermetica Medicina* &c.
2 *Le titre de ſon livre marque qu'il étoit de* Panopolis, *ville d'Egypte.*
3 *Canonis Lib.* 4. *Fen.* 2. *Tractatu* 4.

pris de ce qu'ils n'en ont rien dit dans tous leurs écrits, qu'on eſt d'ailleurs convaincu de leur exactitude à tout obſerver. Si l'on examine la liſte des maladies dont ils ont parlé, on en trouvera un ſi grand nombre, qu'il ſemble qu'il ne peut y avoir rien d'omis, & qu'ils n'ont rien négligé. On y trouve décrites & nommées par leurs noms toutes les differentes eſpeces de ces maladies, entre leſquelles il y en a de ſi petite importance, qu'elles meritent à peine qu'on en parle, toutes les ſortes de tumeurs, de tubercules, de puſtules, d'élevures, qui ſe forment ſur la peau; on n'y oublie pas même les ſimples taches telles que ſont les *lentilles*. Pourquoi donc laiſſer en arriere la petite Vérole? On ne peut aporter que ces deux raiſons d'une pareille omiſſion: l'une c'eſt que la maladie en queſtion pouroit avoir ſeulement commencé à paroitre pendant l'intervalle qu'il y avoit eu entre le tems où les Auteurs Grecs que j'ai nommez ci-deſſus, avoient écrit, & le tems des Médecins Arabes, intervalle qui étoit de pluſieurs ſiécles. La ſeconde raiſon qu'on peut alléguer, c'eſt que, ſuppoſé que cette maladie fût plus ancienne, & même fort connue dès longtems dans l'Aſie, & dans l'Arabie en particulier, il ſe peut qu'elle ne ſe fût pas encore communiquée aux Grecs, ni aux autres Européens, dans le temps ou vivoient les Médecins dont j'ai parlé. Je croi cette derniere raiſon plus probable que l'autre. C'eſt ainſi que l'on prétend qu'une honteuſe maladie, fort differente de celle dont nous recherchons l'origine, quoiqu'en François elle porte à peu près le même nom, fut aportée du nouveau Monde en Europe environ le tems de l'expedition de Naples, où l'on en vit paroitre les premieres étincelles. Les Médecins Arabes ont auſſi décrit une eſpece de *Lépre*, commune dans leur pays, quoiqu'elle fût pareillement inconnue aux Grecs; ce qui confirme ce que je viens de dire, qu'il y a des maladies que l'on voit ſouvent en de certains pays, & que l'on n'a jamais vu ailleurs. Une autre maladie dont les mêmes Arabes ont parlé, & dont les Grecs n'ont rien dit, c'eſt celle qu'on appelle *Epine venteuſe*, qui eſt une corruption des os, qui les fait enfler ou groſſir extraordinairement. Albucaſis, Avenzoar, & Alſavavius, font auſſi mention d'une maladie inconnue aux Grecs, cauſée par un petit Ver, qui naît entre cuir & chair, & qui s'y proméne, parcourant toutes les parties du corps. Ils ont appellé cette maladie *Affectio Bovina*. Il s'en trouvera encore quelques autres dont je laiſſe la recherche au Continuateur de cette Hiſtoire.

Les Arabes ont copié les Grecs pour ce qui regarde la Théorie de la Médecine, & les fondemens de la Pratique.

Voilà ce que l'on trouve dans les écrits des Arabes de plus que dans ceux des Grecs. Ceux-ci ont été leurs maîtres pour tout le reſte. Les Arabes les ont ſuivis, & n'ont preſque fait autre choſe que les copier pour tout ce qui regarde la Théorie de la Médecine, & les fondemens de la Pratique. Cela ſuppoſé il ſemble qu'on ne devroit entrer ici dans aucun détail de ce que contiennent leurs livres à cet égard; mais on peut tenir un milieu, & il n'eſt pas néceſſaire de ſuivre en cette rencontre la maniere dont j'en ai uſé ci-devant en parlant des Médecins plus anciens. Le reſpect que l'on a pour l'Antiquité a fait que j'ai ſouvent recueilli, dans les trois prémieres Parties de cette Hiſtoire, juſqu'aux moindres lambeaux qui nous ſont reſtez de leurs écrits, comme quelque chpſe de prétieux; & l'on trouvera peut-être que je devois les regarder ſur ce pied-là, ſi l'on conſidere que ces Auteurs ayant jetté les prémiers fondemens de la Médecine, dont je me propoſois d'écrire l'Hiſtoire, il étoit impor-

important de ne négliger aucun des materiaux qu'ils y ont emploié. Il n'en eſt pas de même des Arabes, comme ils ont été les copiſtes des Grecs, ainſi que je viens de le remarquer, & que ce qu'ils ont ajoûté du leur n'eſt pas fort conſiderable, il ſuffira de choiſir *Avicenne*, qui a paſſé pour le Prince, ou le plus excellent, des Médecins de cette nation, pour donner un extrait de ſes Ouvrages, dans la ſuppoſition qu'ils contiennent ce qu'il y a de plus eſſentiel dans ceux des autres. On pourra ſeulement, ſi l'on veut, dire un mot de ces derniers, & ſur tout de *Rhazes*, & de *Méſué*, qui ſont les plus conſiderables, mais ſans s'y arrêter beaucoup.

Avicenne, le plus conſiderable des Médecins Arabes.

Nous avons vu ci devant en quel tems vivoit Avicenne. Il étoit Perſan, & de la Secte de Mahomet. 1 Son véritable nom, comme on l'aprend d'Alpagus, étoit *Haſon*. Son pere s'appelloit *Hali*, & ſon ayeul *Sina*. Avicenne eut auſſi un fils nommé *Hali* comme ſon grand-pere. C'eſt ce qu'exprime le titre ſuivant que les Arabes mettent à la tête des œuvres de ce Médecin. *Alrajis Abuhali*, *Alhaſen*, *Ebenhali*, *Ebenſina*, c'eſt-à-dire, le Prince, pere de Hali, *Alhaſen*, ou *Haſen*, fils de Hali, fils de Sina. Pour entendre mieux ceci, il faut ſavoir que les Arabes donnent ſouvent à un homme le titre de *pere* d'un tel. Sur ce pié-là Méſué, & d'autres appellent ſimplement Avicenne *Abuhali*, c'eſt-à-dire le *pere d'Hali*, quelquefois auſſi ils le nomment plus naturellement *Ebenhali*, c'eſt-à-dire *le fils de Hali*, d'autres fois enfin ils ont égard au nom que portoit ſon ayeul, & alors ils l'appellent *Eben Sina*, ou *le fils de Sina;* & c'eſt de ce dernier nom, qui eſt le plus commun, que s'eſt formé le mot corrompu *Avicenna*. Voilà ce que dit André Alpagus; mais je ne ſai s'il ne s'eſt point trompé. L'Ancien Traducteur de Méſué, auſſi bien que Jaques Sylvius traduiſent les mots *Abu Hali*, par ceux-ci, *Hali Senex*, c'eſt-à-dire *le Vieillard Hali*. Selon cette explication, il ſe pourroit que le ſurnom de *Vieillard* donné à Avicenne fût un titre d'honneur, comme quand on appelle Hippocrate *le Divin Vieillard;* & de cette maniere il ſe trouveroit que *Hali* ſeroit le nom d'Avicenne lui-même, & non pas celui de ſon fils. Ceux qui entendent l'Arabe ſe tireront mieux que moi de cette difficulté.

On pourroit pardonner aux prémiers Traducteurs d'Avicenne d'avoir ainſi déguiſé ce nom, s'ils avoient expliqué, comme il faut, le texte de l'Auteur, mais c'eſt ce qu'ils n'ont pas fait. Leurs traductions ſont ſi barbares & ſi fautives qu'elles ſont inintelligibles en divers endroits, & qu'on ne ſauroit les lire ſans un grand dégout, quoique le langage de l'original ſoit très-pur. 2 Des Savans qui entendoient fort bien la langue Arabe, ont aſſuré qu'Avicenne avoit écrit auſſi purement & auſſi élégamment en cette langue, que Ciceron écrivoit en Latin, ou Bocace en Italien. Il eſt facheux qu'un Auteur comme celui-là ait été ſi fort défiguré par ces mauvais Traducteurs, & qu'il ne ſe ſoit trouvé aucun habile homme qui ait depuis entrepris de le traduire de nouveau 3 tout entier.

Notre

1 *Voiez la Préface d'André Alpagus ſur ſon explication des mots Arabes, qui eſt à la fin des Oeuvres d'Avicenne de l'édition des Jontes*, 1608.

2 *Voiez la Préface du livre de Velſchius* de Vena Médinenſi.

3 *Plempius & Deuſingius, ont traduit quelques pieces des ouvrages d'Avicenne, mais ils n'ont pas touché au reſte. Velſchius a traduit le Chapitre, où il eſt traité du Ver appellé* Veine de Médine.

Notre Hiſtorien pourra, s'il veut, raporter, en prémier lieu, quelques circonſtances de la vie d'Avicenne, tirées de ce qu'a écrit ſur ce ſujet *Sorſanus*, Arabe, ſon diſciple. Après cela il faudra donner un Abregé de ſon Syſtème de Médecine, mais ſans s'étendre fort là-deſſus, puiſque, comme on l'a remarqué, les Arabes ont preſque tous ſuivi les Grecs, & les ont copiez, enſorte que le ſyſtème des uns eſt peu different de celui des autres. Si les derniers venus ont ajoûté quelque choſe à celui des premiers par raport à la Théorie, ce n'eſt rien de fort conſiderable, & pour ce qui regarde *l'Anatomie* en particulier, ils n'ont rien dit non plus qu'on ne trouve dans les écrits des Grecs. Il en eſt à peu près de même de la Pratique, du moins en ce qui concerne les indications generales tirées des maladies, ou de leurs cauſes, & des autres ſources d'où les Grecs les tiroient. Les uns & les autres convenoient de tout à cet égard, ou s'ils ne s'acordoient pas enſemble ce n'étoit que pour des choſes que l'on regarde aujourd'hui comme étant de très-petite importance, ou même entierement indifferentes; j'en donnerai ici un exemple tiré de la ſaignée. Galien vouloit que dans la pleuréſie on ouvrît la veine du bras du même côté où étoit la douleur, ſuivant en cela le precepte d'Hippocrate, qui dans les douleurs ordonne d'ouvrir le vaiſſeau qui ſe trouve le plus proche de l'endroit douloureux. Avicenne au contraire prétend que l'on doit prendre la veine du côté oppoſé. La diſſention de ces deux Chefs de Parti ſur cet article faiſoit autrefois grand bruit dans les Ecôles; les Médecins du penultième ſiècle, & ceux du commencement du dernier écrivirent ſur ce ſujet des livres entiers les uns contre les autres; mais depuis la découverte de *la Circulation du ſang* cette diſpute s'eſt évanouïe. Pour ce qui eſt de la *purgation*, les Arabes s'en ſervoient auſſi dans les mêmes occaſions où les Grecs l'auroient employée. Mais il faut remarquer qu'ils avoient trouvé, comme nous l'avons déja dit ci-deſſus, de plus doux remedes purgatifs que ceux qui avoient été auparavant en uſage, quoiqu'ils ne rejettaſſent pas ceux-ci; & cela établit quelque difference entre la pratique des uns & celle des autres. Dans la cure de la pleuréſie, par exemple, Avicenne ordonne la *pulpe de caſſe*; Méſué qui eſt venu long-tems après lui, s'en ſervoit auſſi dans la même occaſion, & y joignoit encore *la manne*. La découverte qu'avoient faite les Arabes de divers autres médicamens, tant ſimples que compoſez, faiſoit auſſi qu'ils avoient plus de moiens de ſécourir les malades que n'en avoient eu les Grecs. Ils auroient, ce ſemble, pu encore ſe prévaloir mieux qu'ils n'ont fait, de l'invention des *remedes Chimiques* dans leur pratique, mais on ne voit pas qu'ils les ayent beaucoup mis en uſage; & tout ce qu'ils ont dit de cette ſorte de médicamens, ſe réduit à peu près à ce que nous en avons raporté ci-deſſus, qui eſt très-peu de choſe.

Des Livres d'Avicenne.

Pour revenir à Avicenne en particulier, il faudra commencer par donner une idée generale de ſes Ouvrages, qui ſont tous compris, à deux ou trois petits Traitez près, dans ce que les Traducteurs ont appellé *Canon Medicinæ*, c'eſt-à-dire le *Canon*, ou la *Regle* de la Médecine, & qui eſt diviſé en cinq Livres, qui ont auſſi châcun leurs diviſions & ſubdiviſions. Le premier de ces

1 *Voiez encore ſur ce ſujet la Bibliotheque Orientale d'Herbelot.*

ces Livres contient *les Principes generaux de la Médecine*, qui ſont à peu pres les mêmes que ceux que l'on trouve dans les *Inſtituts* compoſez par des Médecins Galeniques. Avicenne y donne, en prémier lieu, la définition de la Médecine, & il explique enſuite quel en eſt le ſujet. De là il paſſe aux élémens, aux qualitez premieres, ſecondes &c. aux humeurs, aux temperamens; il parle auſſi des choſes naturelles, des choſes non naturelles; des facultez, naturelle, vitale, & animale, des facultez attractive, retentive, expulſive, &c. du pouls, des urines, des maladies, de leurs cauſes, de leurs ſymptomes, des ſignes &c. Il y diviſe les parties du corps en ſimilaires & en organiques. A cette occaſion il fait premierement mention des os, & des articulations en general; après quoi il donne l'Anatomie du crane, des os des machoires, & des dents, des os du nez, des oreilles, des vertebres du col, & du dos, de l'os ſacrum, de l'os coccyx, des côtes, des clavicules, des omoplates, de l'os humerus, de l'os cubitus, & de tous les autres os; & il finit par les nerfs, les muſcles, les tendons, les ligamens, les arteres, & les veines. Il propoſe trois differens moiens de guérir les maladies; le premier, qui ſert auſſi à la conſervation de la ſanté, eſt le régime de vivre, le ſecond l'uſage des médicamens, le troiſième l'opération manuelle. Il enſeigne quand & comment il faut évacuer, & donne des regles pour ſe bien conduire par raport à l'exhibition des vomitifs & des purgatifs, & par raport à la ſaignée, & à l'application des ventouſes, & des ſanſues, & à quelques operations generales de Chirurgie. En un mot il n'omet rien de ce qui peut rendre ces Inſtituts complets.

Le ſecond Livre traite des *Médicamens ſimples*, tirez des mineraux, des vegetaux, & des animaux. Nous avons parlé ci-devant de l'Ouvrage de Dioſcoride ſur la même matiere, & nous avons dit que nous ne croyions pas qu'il fut neceſſaire de donner une liſte des ſimples qu'il décrit, parce que cet Ouvrage eſt entre les mains de tout le monde, en ſorte que châcun peut aiſément le conſulter. Les Ecrits d'Avicenne n'étant pas ſi communs, il faudra donner un catalogue de tous les médicamens ſimples dont il fait mention, qui n'ont point été connus de Dioſcoride, ni des autres Grecs. Cela ſervira pour faire voir d'un coup d'œil, combien la Médecine a été enrichie à cet égard du tems des Arabes; & comme Serapion & Méſué ont écrit ſur le même ſujet, on joindra à ce catalogue ce qu'ils ont auſſi dit de leur côté, & qui peut avoir été omis par Avicenne.

Le troiſième Livre du Canon d'Avicenne, qui eſt preſque auſſi gros que tous les quatre autres enſemble, contient une *Pratique de Médecine*, ou un Traité de toutes les maladies que l'on regarde comme ayant leur ſiege en quelque partie du corps: ainſi *la pleureſie* & la *péripneumonie* ſont conſiderées comme des maladies de la poitrine, *la colique* & *la dyſſenterie* comme des maladies du bas ventre, & des inteſtins en particulier, &c. Notre Auteur ne ſe contente pas de décrire exactement ces maladies, d'en raporter les ſignes, & les cauſes, & d'enſeigner la maniere de les guérir, pour inſtruire à fond ſon Lecteur, & pour le mettre encore mieux au fait, il n'entre en matiere ſur ce qu'il a à dire de châque maladie, qu'après avoir donné une deſcription Anatomique de la partie affectée, méthode qui paroît très-utile. Si l'on

joint

joint à ce que l'on trouve ici à cet égard, ce que nous avons dit qu'il y a, ſur le même ſujet, dans le premier Livre, on aura un corps complet d'Anatomie.

On aura pareillement un corps très-complet de Médecine Pratique, en joignant à ce que contient le troiſième Livre ce que renferme le quatrième, qui en eſt une ſuite. Dans ce dernier, qui eſt pour les maladies qu'on ne peut pas dire affecter en particulier certaines parties du corps humain, comme celles dont on vient de parler, Avicenne débute par traiter de toutes les ſortes de *Fievres*, au nombre deſquelles il met les Fievres *Peſtilentielles*, & parle enſuite de la petite *Verole*, & de *la Rougeôle*. De là il paſſe aux *Criſes*, & aux *Jours Critiques*, puis aux *Tumeurs* & aux *Puſtules*, comme ſont le *Pleg-mon*, *l'Eryſipele*, *les Dartres*, & toutes les ſortes *d'Elevûres* qui viennent ſur la peau, & enfin à la *Gangrene*. Il parle enſuite des *Glandes*, & des inflammations, & des apoſtumes qui y viennent; des *Abſcès*, des *Oedemes*, des *Scrophules*, des *Scirrhes*, *du Cancer*, de la *Lepre*. Avicenne traite après cela des *Playes*, des *Excoriations*, *Contuſions* &c. de la *Brûlure*, *des Pertes de ſang*, *des Ulceres*, de la *Solution de continuité des Nerfs*, de *l'Epine venteuſe* &c. Puis il vient aux *Diſlocations*, & aux *Fractures*; s'étendant enſuite beaucoup ſur les *Venins* & *Poiſons*, & finiſſant ce Livre en propoſant les moyens dont on ſe ſert pour la *Décoration* du corps, comme ſont ceux que l'on emploie pour guérir de l'*Alopecie*, ou de la chute des cheveux, & pour en *faire naître*, pour les *teindre*, auſſi bien que pour *faire tomber les poils*; pour *conſerver la peau* contre les injures du ſoleil, du vent, du froid, & enfin pour remedier à toutes *les maladies & alterations*, auxquelles elle eſt ſujette, & enfin pour *redonner de l'embonpoint* à ceux qui en manquent, & en *ôter* à ceux qui en ont de trop, &c.

Le cinquième & dernier Livre du Canon eſt appellé *Antidotaire* par les Traducteurs, qui eſt ce que nous appellons aujourd'hui une *Pharmacopée*, c'eſt-à-dire un Livre où ſont contenues les deſcriptions de divers *Médicamens compoſez*.

Entre les petits Traitez d'Avicenne qui ſont à la ſuite du Canon, on trouve celui auquel les Traducteurs ont donné le nom de *Cantiques*, qui eſt comme un Abregé des Inſtituts contenus dans le premier Livre. *Deuſingius* a traduit ce Traité mieux qu'il ne l'étoit auparavant, & Plempius a auſſi de ſon côté traduit le Livre dont je viens de parler.

On pourroit, en retranchant encore une grande partie de cet Abregé, s'en ſervir pour donner un précis du Syſtème de Médecine *Théorétique* d'Avicenne; & il faudroit enſuite en donner auſſi un de la *Pratique* de ce Chef des Médecins Arabes. J'avoue que ce ſera une entrepriſe penible, mais on ne peut guere, à mon avis, ſe diſpenſer de marquer du moins ce en quoi cette pratique differe de celle des Grecs, & d'entrer dans quelque détail à cet égard, ſans s'étendre trop là-deſſus.

On dira peut-être que c'eſt peine perdue, parce qu'on ne lit preſque plus aujourd'hui les Ecrits de ces Médecins. Mais ſi l'on refléchit ſur la figure qu'ils ont faite dans la Médecine pendant trois ou quatre cens ans, comme on le verra ci-après, on conviendra que notre Hiſtorien eſt obligé

d'ajoûter à ce que j'en ai dit jusques ici, quelque chose qui fasse un peu plus particulierement connoître ce qu'on peut tirer de leurs Ouvrages. Il est vrai qu'ils étoient chargez des dépouilles des Grecs, qu'ils citent même souvent, & principalement Hippocrate & Galien; mais cela n'empêche pas qu'ils ne les ayent presque effacez pendant le tems que je viens de marquer, en sorte que dans toute la Partie Occidentale de l'Europe que nous habitons, on ne lisoit ni en particulier ni en public que les Arabes. On sait que tant que durerent les *Croisades*, que l'on avoit commencé à publier dès la fin de l'onzième siècle, un très-grand nombre de Chrêtiens de toutes les nations ne cesserent de passer d'Europe en Asie & de se rendre dans la Syrie, pour faire la guerre aux Mahométans; & que les Empereurs & les Rois s'y trouvoient en personne, & y commandoient leurs armées. Il y a apparence que le long séjour que quelques-uns des Médecins qui suivoient ces armées firent en ce pays-là où la langue Arabe est en usage, leur ayant facilité les moyens de l'apprendre, ils eurent occasion de lire les livres qui traitoient de leur Art, écrits en cette langue. Il arriva même que par les soins de l'Empereur Frideric Second, qui regnoit dans le treizième siècle, & qui avoit été du nombre des Croisez, l'on traduisit en Latin plusieurs manuscrits Arabes de toutes sortes, qu'il avoit fait venir de Syrie. Ce Prince entendoit diverses langues & entr'autres le Grec & l'Arabe.

Comment & quand les Livres des Médecins Arabes se sont introduits dans la Partie de l'Europe que nous habitons.

Voilà comment les Ouvrages des Arabes furent introduits dans l'Europe. Nos Médecins les goûterent fort, comme cela paroît par le grand nombre de ceux qui ont écrit depuis le treizième & le quatorzième siècle jusqu'au commencement du seizième, & qui tous n'ont fait que commenter les Arabes, ou que composer des Livres selon les principes qu'ils avoient emprunté d'eux. Voici une liste des noms de ces Médecins raportée par 1 René Moreau, qui marque aussi le tems auquel chacun d'eux a vécu. *Constantius Afer* est le premier de tous. Il a écrit sur la fin de l'onzième siècle, il étoit Moine du Mont Cassin, & savant en diverses langues. *Platearius*, qui est du treizième, vient après, puis *Petrus Aponensis; Gordonius; Nicolaus Florentinus*; *Gentilis; Villanovanus; Guido de Cauliaco; Valescus de Tarenta*; *Matthæus de Gradibus*; *Galeatius*, *Jacobus de Partibus*; *Arculanus*; *Hugo Senensis*; *Gattinaria*; *Montagnana*; *Guaynerius*; *de Tornamira*; *Savonarola*; *Sillanus de Nigris*; *Alexander Benedictus*; *Clementius Clementinus*. Le même Moreau en nomme encore un peu plus bas à peu près autant, qu'il dit avoir été pareillement Sectateurs des Arabes; comme 2 *Joannes de Sancto Aegidio*, *Anglus*, qui vivoit au commencement du treizième siècle; *Joannes de Ketam*, *Germanus*; *Geraldus de Solo*, *Gallus*; *Joannes de Sophia*, *Patavinus*; *Joannes de Sancto Paulo*, *Salernitanus*; *Petrus Antonius Rusticus*, *Placentinus*; *Hannibal de Nicolinis*; *Gulielmus Placentinus de Saliceto*; *Christophorus de Barziziis de Bergamo*; *Apollinaris Cremonensis*; *Joannes Jacobus*, *Cancellarius Monspelienſis*; *Guillelmus Varignana*;

Noms des principaux Médecins qui ont été Sectateurs des Arabes depuis le treizième siècle jusqu'au commencement du seixième.

1 *De Sanguinis Missione in Pleuritide.*

2 *On peut joindre à celui-ci* Thaddeus Florentinus, *qui a aussi vécu dans le même siècle, & dont nous aurons encore à parler dans peu.*

rignana; *Alexander Trajanus Petronius*: *Nicol. Hoſtresham Anglus*; *Jacobus de Dondis*; *Joannes Bruyerinus Campegius*. Il y en a eu encore pluſieurs autres.

Voici de quelle maniere 1 Cornarius parle de ce qui ſe paſſoit dans les Ecôles de ſon tems, c'eſt à dire au commencement du ſeizième ſiècle, & qui n'étoit pas different de ce qui s'étoit déja pratiqué long-tems avant lui. *On liſoit*, dit-il, *& on expliquoit* Avicenne, *qui étoit regardé comme le Prince, ou le plus excellent de tous les Médecins. On expliquoit* Raſes, *ſur tout le neuvième livre de cet Auteur, dédié au Roi Almanſor, dans lequel on prétendoit trouver tout ce qui peut regarder la maniere de guérir les maladies. On y citoit auſſi des Praticiens plus modernes, comme un* Bertrucius, *un* Gatinaria, *un* Guaynerius, *un* Valeſcus, *& un grand nombre d'autres; on comptoit ſur tout entre les principaux* 2 *un certain* Arculanus *que d'autres appelloient Herculanus. Mais on ne tenoit pas plus de compte des Médecins Grecs que s'il n'y en avoit jamais eu, ſi ce n'eſt qu'il arrivât quelquefois que l'on fît mention* d'Hippocrate, *de* Galien *& de* Dioſcoride, *& cela comme en paſſant. Les autres étoient entierement inconus, & leurs écrits ne ſe trouvoient ni en Grec ni en Latin. On avoit ſeulement des traductions Latines très-corrompues & très-barbares de quelques uns des ouvrages de Galien, que ceux qui les avoient gardoient ſoigneuſement comme quelque choſe de fort prétieux. Il ne paroiſſoit auſſi d'Hippocrate que quelques petits livres comme celui des Aphoriſmes, & des Prognoſtics auſſi mal traduits & auſſi fautifs que les précedens. On liſoit dans les Ecôles quelques endroits de ces derniers Auteurs, lorſque les Princes Arabes étoient d'humeur de leur ceder la place, mais cela ne ſe faiſoit que rarement.*

Introduction des Livres Grecs dans notre Occident dès le milieu du quinzième ſiecle.

Ce ne fut proprement qu'après que la ville de Conſtantinople eut été priſe par les Turcs, en l'année 1453, que l'on commença à voir plus communément dans notre Occident des livres Grecs. *Theodore Gaza*, *Argyropile*, *Laſcaris*, & d'autres, qui ſe retirerent alors de cette ville, & vinrent ſe refugier en Italie, en avoient aporté pluſieurs. Il faut leur joindre *Emanuel Chryſoloras*, qui étoit ſorti un peu avant eux de cette même ville, & qui avoit déja commencé à enſeigner la langue Grecque à Veniſe. Ce n'eſt pas qu'il n'y en eût dès avant ce tems-là quelques uns dans des Bibliotheques, mais on les tenoit cachez, & preſque perſonne ne les liſoit, ni ne les entendoit. Ces Grecs firent peu à peu pluſieurs diſciples, & leurs manuſcrits commencerent à ſe répandre, juſques à ce que *l'Art de l'Imprimerie*, inventé tout nouvellement environ ce tems-là, put fournir à tout le monde un moien facile d'avoir des copies de ces manuſcrits, ſans que l'on fût obligé de les tranſcrire, ce qui arriva dès la fin du même ſiècle, & dès le commencement du ſuivant. Pour nous renfermer dans les livres Grecs de Médecine, qui ſont les ſeuls dont nous devons

1 *Voiez la Préface de cet Auteur ſur la Traduction Latine qu'il a faite des Oeuvres de Paul Egînete.*

2 *Arculanus étoit de Vérone. On a de lui un Commentaire ſur le neuvième Livre de Rhaſes à Almanſor. L'Editeur appelle cet Ouvrage.* Excellentiſſimi tam Theoricæ quam Practicæ Phyſicorum Principis Jo. Arculani Opus doctiſſimum.

devons ici parler, 1 Aldus fut, je penſe, le premier qui en imprima. Il commença par *Dioſcoride*, qui parut en 1506; il mit ſous la preſſe en 1525 les Oeuvres de *Galien*, & en 1526 celles *d'Hippocrate*, puis en 1528 celles de *Paul Eginete*. Il ſe fit après cela diverſes traductions Latines de ces Auteurs, & il s'en étoit déja fait quelques unes auparavant ſur les manuſcrits Grecs. Je n'entre dans tout ce détail, qui ſemble m'avoir un peu éloigné de mon premier ſujet, que pour faire voir pourquoi les Médecins Arabes ont tenu ſi longtems le haut bout, & ont eu, au préjudice des Grecs, des Sectateurs depuis le trèzième ſiècle, inclus, juſqu'au commencement du ſèzième. Il eſt aiſé de comprendre que c'eſt parce que pendant tout cet eſpace de tems la langue Grecque étoit comme inconnue dans cette partie de l'Europe que nous habitons, qu'on n'avoit aucun livre en Médecine écrit en cette langue, ou que s'il s'en trouvoit quelques uns, ils étoient très-rares, & qu'on n'en avoit pas même des traductions. Cela ſuppoſé, il paroit que ſi l'on s'attachoit aux Arabes plûtôt qu'aux Grecs ce n'étoit pas par préference pour les prémiers, c'étoit parce que l'on ne conoiſſoit gueres ceux-ci. Mais dèsque leurs livres ſe rendirent communs on les reçut avec empreſſement, à l'excluſion de ceux des Arabes, qui ne laiſſerent pourtant pas d'avoir encore des partiſans, comme on le verra ci-après.

De ce que l'on trouve dans les Livres des Sectateurs des Arabes concernant la Médecine Chimique.

Il ſemble que c'eſt deſormais aſſez parlé des Médecins de cette nation, & de leurs Sectateurs, d'autant plus qu'il n'eſt pas queſtion de donner ici un précis de ce que contiennent les Ouvrages de ces derniers, ce qui ſeroit fort ennuieux, parce que ce ne ſont que des Copiſtes d'autres Copiſtes. Cependant avant que de les quitter, notre Hiſtoire demande que l'on diſe encore un mot ſur leur compte, pour faire honneur à pluſieurs d'entr'eux de ce qui ſe trouve dans leurs livres concernant la *Médecine Chimique*. Nous avons vu ci-deſſus que les principaux Arabes, comme Avicenne, Méſué, & d'autres, avoient déja touché cet article, quoi qu'aſſez ſuperficiellement. Ceux de leurs Sectateurs qui en ont parlé, n'en ont pas dit non plus grand' choſe; mais pour peu que ce ſoit, cela ſuffit pour faire voir que cette partie de la Médecine a continué d'être cultivée pendant tout l'eſpace de tems qui s'eſt écoulé depuis Avicenne, qui vivoit dans le dixième & l'onzième ſiècle, juſqu'au commencement du ſèzième, où ſon parti étoit encore fort ſuivi, comme nous venons de le voir. La même choſe eſt arrivée par raport à l'Alchimie, qui des Egyptiens & des Arabes a paſſé enſuite à tous les autres peuples, s'eſt toujours ſoutenue, & ſe ſoutient encore par tout le monde.

On ne peut pas douter que *Thaddée Florentin*, qui vivoit dans le trèzième ſiècle, n'ait eu connoiſſance de la Médecine Chimique, puiſque dans ſes Conſeils il fait mention d'une *Eau contre la difficulté d'uriner*, tirée par le moien de la Chimie, & qu'il recommande l'uſage de *l'Eſprit de vin*. *Albert le Grand*, Evêque de Ratisbonne, qui étoit du même ſiècle, a laiſſé des écrits qui font con-

1 *Quoique l'Art de l'Imprimerie eût été, à ce que l'on croit, inventé dès l'an 1440. il ſe paſſa un aſſez grand nombre d'années avant qu'on put l'amener à quelque perfection; en ſorte qu'il n'y a pas lieu d'être ſurpris qu'avant Aldus perſonne n'eût encore entrepris d'imprimer les Livres dont il s'agit ici, ce qui étoit un ouvrage qui demandoit beaucoup d'exactitude, d'induſtrie, & de tems.*

connoitre ſon ſavoir en Médecine auſſi bien qu'en Alchimie. On trouve auſſi dans les Ecrits de *Pierre de Apono*, ou *Abono*, la deſcription d'un excellent *Baume*, & de quelques autres médicamens Chimiques. Ce Médecin qu'on appelle autrement *le Conciliateur*, & dont il y auroit bien d'autres choſes à dire, que celui qui continuera cette Hiſtoire pourra toucher en paſſant, ce Médecin, dis-je, a vêcu depuis l'an 1250. juſqu'à l'an 1306. On trouve pareillement dans les ouvrages de *Guillelmus de Saliceto*, qui vivoit à peu près au même tems que le précedent, quelques remedes, mais en petit nombre, préparez chimiquement. *Guillaume Varignana*, qui a écrit dans le commencement du quatorzième ſiècle, en a fait autant, auſſi bien que *Gentilis de Fulgineo*, qui eſt venu peu de tems après; & l'on peut dire la même choſe d'une grande partie de leurs contemporains.

Mais le plus fameux des Médecins de ce même ſiècle, & qui a ſurpaſſé de beaucoup tous les autres, ç'a été *Arnaud de Villeneuve*. Il étoit grand Chimiſte, comme quelques livres qui portent ſon nom, le témoignent, ſi tant eſt qu'ils ſoient de lui. On a dit *qu'il ſavoit faire de l'or*, & qu'il en avoit fait en préſence de *Raymond Lulle*. Cependant il ne paroit pas qu'il ſe ſoit beaucoup prévalu de la connoiſſance qu'il avoit de l'Alchimie pour en tirer des remedes pour la conſervation de la ſanté, & pour la gueriſon des maladies. Les remedes qu'il propoſe ne ſont point differens, par rapoit à la maniere dont ils ſont préparez, de ceux que l'on trouve décrits dans les livres de Galien & des autres Grecs, à la reſerve de 1 l'Eau tirée du vin, *Aqua vini*, que quelques uns, dit-il, appellent *Eau de vie*, *Eau qui ſe conſerve toujours*, *Eau d'or*. C'eſt avec raiſon, ajoute-t-il, qu'on lui donne le nom d'Eau de vie, parce qu'elle fortifie les membres & tout le corps, & qu'elle *prolonge la vie*. Il indique d'ailleurs les maladies auxquelles elle eſt propre, ſoit ſeule, ſoit chargée des vertus des herbes que l'on y joint, comme du romarin, & de la ſauge, ce qu'il donne pour un excellent remede pour fortifier les nerfs. L'Eau de vie, dit-il encore, à cauſe de ſa ſimplicité, reçoit les impreſſions de toutes les ſaveurs, odeurs & qualitez. On peut voir ce que contient le reſte de cet article, qui n'eſt pas long. Il y a de l'apparence qu'Arnaud de Villeneuve connoiſſoit divers autres médicamens Chimiques, dont il n'a point voulu parler; & la Lettre 2 *de Sanguine humano ad Jacobum Toletanum*, ne permet pas que l'on en doute. Il paroit auſſi avoir fait un grand cas de *l'Aſtrologie*, & avoir été fort prévenu pour l'influence des Aſtres ſur les choſes d'ici bas. Je laiſſe à part les livres d'Alchimie attribuez à cet Auteur, tels que ſont *Theſaurus Theſaurorum*, & *Roſarius Philoſophorum*, *Novum Lumen* &c. comme n'apartenant pas à la Médecine,

Raymond Lulle a été un des diſciples d'Arnaud de Villeneuve. On a un grand nombre de livres qui portent ſon nom. Il paroit par celui qui eſt intitulé *de Quinta Eſſentia*, qu'il ne s'en tenoit pas aux médicamens Chimiques

1 *Lib. de Conſervanda Juventute.*

2 *J'ai tiré ceci de Conringius. Cette Lettre ne ſe trouve point dans l'Edition que j'ai des Oeuvres d'Arnaud de Villeneuve, imprimées à Bâle, l'an 1585. in folio. Elle eſt jointe aux ouvrages de Joannes de Rupeſciſſa, imprimez dans la même ville en 1597.*

miques ordinaires, mais qu'il s'occupoit principalement à chercher un *Remede Univerſel à toutes les maladies.* Il attribuoit ſes découvertes ſur ce ſujet, & ſur d'autres, à une *Révélation divine.* On peut lui joindre *Joannes de Rupeſciſſa*, dont on a auſſi un Ouvrage intitulé *De conſideratione Quintæ Eſſentiæ rerum omnium*, & qui ſe vantoit pareillement d'avoir des 1 révélations.

Trois autres Alchimiſtes, ſavoir *Rogerius Baco*, *Jo. Iſaacus Hollandus*, & *Baſilius Valentinus*, ont auſſi indiqué & décrit des médicamens Chimiques. Ce dernier étoit un Moine Allemand de l'Ordre de St. Benoit, qui a vêcu ſur la fin du quinzième ſiècle; les deux autres l'ont précedé. Il ne faut pas oublier, à cette occaſion, de raporter ici ce que dit 2 Guainerius, qui vivoit dès le commencement du même ſiècle, qu'un certain Hermite, grand Alchimiſte, après avoir travaillé pluſieurs années, ayant enfin reconnu qu'il n'y a rien de ſi vain que les promeſſes que fait l'Alchimie, ſe mit à préparer des médicamens & ſe fit Médecin. Guainerius ajoûte qu'il avoit lui même beaucoup profité des bons remedes découverts par cet Hermite, & qu'il lui avoit communiquez. Il eſt arrivé dans la ſuite que pluſieurs autres à ſon exemple, deſeſperant auſſi de réuſſir dans la recherche de la *Pierre Philoſophale*, ſoit qu'ils euſſent fait tout ce qu'il falloit faire pour cela, ſoit qu'il s'y fuſſent mal pris, ont mis à profit les remedes qu'ils avoient trouvé, chemin faiſant, ſans les chercher, & que tous les autres Médecins s'en ſont enſuite prévalus.

Voilà quels furent les progrès de la Médecine Chimique, depuis ſon commencement juſqu'au tems que l'on vient de marquer. Ils s'étendirent encore beaucoup plus au long dans la ſuite comme nous verrons, après avoir parlé d'une nouvelle maladie qui commença à ſe faire ſentir & à ſe répandre dans l'Europe ſur la fin du quinzième ſiécle. Cette maladie eſt celle que l'on apelle en Latin *Lues Venerea*, & en François *la groſſe Vérole.* On la nomme en Italie *le Mal François* & en France *le Mal de Naples*, par les raiſons que nous verrons ci-après.

Digreſſion au ſujet d'une nouvelle Maladie aportée des Indes en Europe ſur la fin du quinzième ſiècle.

Les Médecins de ce tems-là furent fort partagez ſur la nature & les cauſes de ce mal extraordinaire. Les uns le regardoient comme une eſpece de maladie Epidémique, aprochante d'une dont parle 3 Hippocrate, dans laquelle cet ancien Médecin remarque qu'il vient des 4 *ulceres aux parties honteuſes.* Ceux qui étoient de ce ſentiment attribuoient la principale cauſe de cette maladie à un grand débordement d'eaux, qui ſous le Pontificat d'Alexandre VI. & dans le tems que Charles, Roi de France, vint en Italie, avoit failli à inonder tout ce pays-là, principalement Rome, la Campanie, & le Royaume de Naples. Ils prétendoient le prouver par quelques exemples, & entr'autres par ce qui étoit arrivé du tems du Pape Pélage, où après un debordement du Tybre on avoit vu l'été ſuivant ſortir à diverſes perſonnes des puſtules malignes que les Médecins ne connoiſſoient point, & qu'ils ne ſavoient pas

1 *Voiez Conringius* de Hermetica Medicina, &c.
2 *De Paralyſi*, cap. 7.
3 *Aphoriſm.* 21. *Lib.* 3.
4 Αἰδοίων σπιδόνες. *Voyez ci-deſſus Hiſt. de la Med. premiere Part. Liv.* 3.

pas guérir. D'autres vouloient que la cauſe de cette même maladie fût l'effet du malin aſpect de certains aſtres.

Mais 1 Gabriel Fallope ne fait point de difficulté de regarder la *Verole* comme un mal nouveau, & montre clairement quelle en a été l'origine. Je vais traduire mot à mot la plus grande partie de ce qu'il en dit. *Cette maladie* dit-il, *commença dans ce fâcheux tems où le feu d'une grande guerre étoit allumé dans toute l'Italie occupée par une Armée* 2 *barbare; car*, ajoûte-t-il, *Charles Roi de France, dit le Boſſu, y étoit venu avec de grandes troupes. Il commença par ſoumettre le Milanois & la Toſcane, & vint enſuite fondre ſur le Royaume de Naples, qui étoit alors gardé par les Eſpagnols. Ceux-ci étant fort preſſez par les François, & voyant qu'ils ne pouvoient pas leur réſiſter par la force, eſſayerent de ſe tirer d'affaire par la ruſe. Quelques Auteurs ont écrit que les Eſpagnols convinrent avec ceux qui fourniſſoient du pain à l'Armée de France, qu'ils mêleroient du plâtre avec la farine, ce qui fit périr pluſieurs François, auſſi bien que le poiſon que les Eſpagnols avoient jetté dans les puis & les fontaines. Mais voyant que cela ne faiſoit pas aſſez, ils s'aviſerent d'un autre moyen; ils avoient chez eux pluſieurs garces infectées du mal François, & comme ils ſavoient combien ce mal eſt dangereux & facile à ſe communiquer, n'ignorant pas d'ailleurs le panchant que les François ont pour le ſexe,* 3 *ils envoierent ces femmes débauchées dans leur armée. Ce ſtratageme réuſſit; les ſoldats François ne tarderent pas à avoir commerce avec ces vilaines, & à prendre le mal dont il s'agit, de ſorte qu'en fort peu de tems toute l'Armée en fut preſque infectée; & ce fut alors que cette même maladie commença à être manifeſtement connue & à ſe repandre dans toute l'Italie, ce qui arriva en* 1494. *Voilà quelle a été l'origine du Mal François; & quoi que je vienne de dire qu'il ne parut pour la premiere fois qu'en l'année que je marque ici, cela ne ſignifie autre choſe, ſi ce n'eſt que ce fut ſeulement alors qu'on commença à en avoir une pleine connoiſſance; car il étoit déja un peu auparavant en Italie, mais caché & tout nouveau, ayant été depuis peu aporté d'ailleurs par la Nation Eſpagnole. Voici*, continue Fallope, *ce qu'on apprend ſur ce ſujet de Pierre Martir, celui qui a compoſé l'Hiſtoire de Milan. Chriſtofle Colomb s'étant mis en mer le premier de Septembre de l'année* 1492. *avec quatre vaiſſeaux, fit tant, après une longue navigation, qu'il arriva enfin dans ces terres qu'on apelle les Indes Occidentales.* Martir ajoûte *que Colomb trouva là beaucoup d'or & d'argent, des perles & autres pierres précieuſes, diverſes ſortes d'arbres tout particuliers, diverſes eſpeces d'animaux inconnus, diverſes nations étranges, diverſes choſes propres à manger que nous n'avons point chez nous, en un mot toutes choſes nouvelles par raport à nous, & entr'autres* un nouveau genre de maladie *que nous appellons* le Mal François, *lequel* étoit commun dans ce pays-là, *& contagieux comme la gale dans les pays que nous habitons. Les matelots & les ſoldats ayant eu ſans aucune pudeur un commer-*

1 *Voyez ſon Livre* de Morbo Gallico.

2 *Plena erat Exercitu barbaro. Le bon Fallope trouvoit à propos de donner ce nom-là à l'Armée de France. On ſait de quel œuil une partie des Italiens regardent ceux qu'ils appellent* Oltramontani.

3 *Le ſejour que les François firent dans la ville & dans le Royaume de Naples après s'en être rendus les maitres, quoi qu'il ne fût pas long, leur donna d'ailleurs aſſez de tems pour y prendre ce vilain mal.*

merce brutal avec les femmes qu'ils y trouverent, prirent la maladie qu'elles avoient. L'année suivante Christofle Colomb revint en Europe, & ramena des Indes plusieurs de ses soldats, & même quelques Officiers d'importance, chargez la plûpart d'or & d'argent, & sur le tout du beau present que leur avoient fait les Indiennes. Ces mêmes soldats ayant su qu'il y avoit alors guerre entre les François & les Espagnols, vinrent à Naples joindre l'armée de ces derniers, & apporterent dans cette ville la maladie qu'ils avoient gagnée dans les lieux d'où ils venoient. Voilà quelle a été l'origine du mal en question. Il fut premierement apporté des Indes Occidentales en Italie & à Naples, d'où il fut semé parmi les François comme il a été dit, & ensuite il se répandit non seulement dans toute l'Italie, mais encore en France, en Allemagne, & par toute l'Europe. Gabriel Fallope, dont nous aurons encore à parler ci-après, étoit de Modéne, & a écrit vint-cinq ou trente ans, au plus, après le tems où la Verole avoit commencé; il étoit né en 1490. trois ou quatre ans avant que ce mal parut. Il parle des François d'une maniere qu'il n'est pas probable qu'il les ait voulu épargner, & s'il a chargé les Espagnols d'avoir aporté des Indes en Europe ce vilain mal, il faut que cela fût très-veritable; cependant il n'a pas laissé de l'appeller *Mal François*, parce que dès qu'un nom se trouve établi par l'usage, on ne se met plus en peine s'il a été bien ou mal imposé. Pierre Martir étoit d'Anghiera dans la Milanois, & Conseiller de Ferdinand Roi d'Espagne, sous le regne duquel les Indes Occidentales furent découvertes. Il pouvoit être parfaitement informé de ce qui arriva aux premiers qui y allerent, en sorte que ce n'est pas sans raison que Fallope se sert de son témoignage. Ce dernier remarque encore en un autre endroit, *que le* Guayac *qui sert à guérir la Verole, est appellé* Bois des Indes, *parce qu'il a été apporté des Indes Occidentales d'où la Verole est venuë, en sorte que le mal & le remede sont venus du même lieu. Tous ceux*, ajoute-t-il, *qui ont écrit de la maladie Françoise, & des Indes dont nous venons de parler, assurent que cette maladie y est très-commune, à peu près comme la gale l'est chez nous. Il s'y trouve peu d'hommes & de femmes qui n'en soient infectez, mais ils savent s'en guerir promtement, & avec beaucoup de facilité, parceque le medicament qu'ils emploient pour cela, croît chez eux, & qu'ils l'ont tout frais quand ils veulent &c.* Il me semble qu'il n'y a plus aucun lieu de douter, après ce qu'on vient de lire, que la Verole ne soit un mal nouveau, & qu'il ne tire son origine d'un pays dont les Anciens n'avoient pas plus de connoissance, qu'ils n'en avoient de ce mal même. Si les Medecins Grecs & Latins, ou Arabes, l'avoient connu, ou qu'il se fût fait sentir dans l'Europe ou dans l'Asie & l'Afrique, seroit-il possible qu'ils n'en eussent rien écrit, ou que l'on n'en trouvât pas un mot dans aucun des livres que nous avons d'eux, où nous voyons l'exactitude qu'ils ont euë d'ailleurs à décrire jusqu'aux plus petites maladies? Comment auroient-ils laissé en arriere celle dont il est question, qui est si considerable? J'ai employé ci-dessus un pareil argument pour prouver que la *petite Verole* n'avoit point encor paru du tems des plus anciens Médecins tant Latins que Grecs dans les pays qu'ils habitoient; mais à l'égard de *la grosse* ce n'est pas seulement du silence des Auteurs dont je viens de parler que l'on peut conclure que l'Antiquité n'en a point eu de connoissance. Si cette honteuse maladie avoit eu anciennement cours en Grece ou en Italie, se pourroit-il que dans tant d'écrits satiriques qui nous sont restez des Poëtes de

ce

ce tems-la, il n'y eût pas un seul trait piquant, lancé contre quelcun, soit homme, ou femme qui auroit été atteint d'un pareil mal? Le silence des Poëtes à cet égard me paroit du moins d'un aussi grand poids pour la preuve du fait dont il s'agit, que celui des Médecins. Quelcun dira peut-être qu'Horace parle d'une maladie qu'il apelle *morbus Campanus*, que l'on pourroit soupçonner avoir été la Vérole, à cause que les peuples de la Campanie passoient pour fort débauchez; mais ce soupçon seroit apuyé sur une conjecture trop legere, puis que ce Poëte ne fait que nommer cette maladie sans en marquer les signes, & qu'on n'en trouve rien ailleurs. On pourroit aussi nous objecter ce que 1 Martial dit dans une de ses Epigrammes, de certaines excrescences de chairs, appellées en Latin *Fici* ou *Mariscæ* qui viennent à l'anus & ailleurs, & qui sont mises aujourd'hui entre les signes de la Vérole. Mais il faut remarquer qu'elles n'en sont qu'un signe équivoque auquel on ne s'arrête point, quand il n'y en a pas d'autres plus exprès qui l'acompagnent. Les excrescences qui font le sujet de la raillerie de ce Poëte, pouvoient venir d'une infame débauche, sans être pour cela des marques du mal en question. On peut voir ci-dessus (Hist. de la Med Part. 2. Liv. 4. Sect 1. Chap. 6.) ce qui a été dit de ceux que les Latins appelloient *molles* & *subacti*.

Il faut encore répondre aux objections que l'on pourroit faire contre ce que j'ai dit du silence des anciens Médecins sur l'article de la Vérole. On soutiendra 2 qu'ils en ont fait mention en décrivant clairement non seulement les excrescences dont parle Martial, mais divers autres signes de ce mal, tels que sont les *ulceres*, & le *chancre*, *les tubercules* soit *verrues* ou *porraux*, qui viennent aux parties naturelles des hommes & des femmes. Après cela, dira-t-on, pourquoi nier qu'ils ayent connu la Vérole, puis qu'ils ont décrit une partie des accidens qui l'accompagnent? Mais quoi que ces accidens soient souvent joints aux autres qui caractérisent plus expressément cette maladie, il ne s'ensuit pas qu'étant seuls ils en soient un indice certain. Ils peuvent venir d'un sang acre, ou pour s'être trop échauffé dans l'acte vénérien, sans qu'il s'y soit joint aucun venin vérolique; ils pouvoient d'ailleurs être communs dans ces anciens temps où la débauche étoit extremement grande. Il faut bien d'autres accidens que ceux dont les Anciens ont fait mention pour pouvoir en inferer que les personnes en qui ils se trouvent ont le mal en question. La *gonorrhée virulente* en est un des plus decisifs, cependant les Anciens n'en ont point parlé, quoi qu'ils ayent connu la gonorrhée simple ou *le flux de semence involontaire*. A la verité ils ont aussi parlé de certains *ulceres du canal de l'urine*, mais qui n'étoient pas d'une nature differente de celle des autres ulceres qu'ils avoient vu au dehors. Ils ne proposent pour les guerir que de faire

1 *Vocamus* ficus *quas scimus in arbore nasci*,
Vocamus ficos *Cæciliane tuos.*

Juvenal a dit aussi,
Cæduntur tumidæ, *Medico ridente*, mariscæ.

2 *Voyez Celse, Aëtius* &c.

re dans la verge quelques injections adouciſſantes, déterſives, aſtringentes; ils ne parlent d'aucun remede à prendre interieurement, ce qui eſt une preuve certaine que ces ulceres n'étoient pas de la même ſorte que celui qui cauſe aujourd'hui la gonorrhée virulente, puis que ſi l'on s'y prenoit de cette maniere pour traiter ce dernier, on cauſeroit de beaucoup plus grands maux que celui auquel on prétendroit remédier. Ils ne connoiſſoient point non plus les *bubons vénériens* qu'on appelle en François *des poulains*. Ils n'avoient aucune connoiſſance des autres accidens de la Vérole, dont les derniers & les principaux ſont des *tumeurs dures*, des *nœuds* dans les os, de *grandes douleurs* qui ſe font ſentir en tous les membres, & qui ſe reveillent particulierement la nuit, & enfin *la carie des os*, ſur tout de ceux du crane, du nez & du palais. Si ces terribles ſuites d'une maladie qui n'eſt que trop commune aujourd'hui, avoient paru du tems des anciens Médecins, & qu'ils en euſſent connu la cauſe la plus ordinaire, qui eſt le commerce charnel que l'on a avec des perſonnes qui en ſont déja infectées, ſeroit-il poſſible qu'ils n'en euſſent pas dit un mot? Seroit-il poſſible qu'ils n'euſſent pas fait tous leurs efforts pour chercher des remedes à un mal de cette conſequence, & que, s'ils en avoient decouvert quelques uns, il n'en parût rien dans leurs écrits? ou ſeroit-il poſſible enfin, s'ils n'en avoient point trouvé, que cette affreuſe maladie n'eût pas fait perir de leur tems un nombre innombrable de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, ſi on n'avoit pas ſu les en delivrer, comme cela arriveroit aujourd'hui ſi on ne ſecouroit pas efficacement les malheureux qui en ſont atteints?

En écrivant ceci j'ai jetté les yeux ſur un endroit de l'onzième Chap. du troiſième Livre de la Chirurgie de Lanfranc où, parlant des ulceres de la verge, il dit qu'ils ſont une ſuite des puſtules chaudes qui ſe forment ſur cette partie, & qui ſe ſont crevées, ou de quelque humeur acre, ou enfin du commerce qu'un homme a eu avec une femme ſale, (*cum fœda muliere*) qui a pris elle même un pareil mal d'un autre homme qui en étoit atteint. Lanfranc a écrit, comme il le dit lui même, en 1296, c'eſt à dire environ deux cens ans avant le tems où j'ai marqué que la Vérole s'étoit introduite en Europe. Je ne ſache pas que les Auteurs dont je viens de parler, ni d'autres autant ou plus anciens qu'eux, ayent fait une remarque pareille à celle de Lanfranc ſur la cauſe des ulceres de la verge, mais il ne s'enſuit pas de là qu'il ait connu la Vérole, puis qu'il ſe contentoit d'emploier pour la cure de ces ulceres des remedes extérieurs, ſans dire un ſeul mot des intérieurs, non plus que les premiers Médecins que j'ai citez, quoi que ces derniers remedes euſſent été d'une neceſſité indiſpenſable, ſuppoſé que ces ulceres euſſent été Veroliques. Entre les médicamens dont Lanfranc ſe ſervoit pour guérir ces mêmes ulceres, on en trouve un qui eſt compoſé avec une once ou (comme il y a dans l'ancienne traduction Françoiſe de cet Auteur) une chopine de *vin blanc*, une dragme de *vert de gris*, & deux dragmes *d'orpiment*. On appelle cela *le Collyre de Lanfranc*; & comme on s'en ſert aujourd'hui pour les ulceres des Verolez, en pourvoiant d'ailleurs au dedans, quelques Medécins, comme entr'autres 1 *Charas*, ont cru que l'Auteur l'avoit inventé exprès pour

1 *Voyez ſa Pharmacopée.*

pour cela. Je me ſuis un peu étendu ſur ce qui regarde l'origine de cette maladie, parce qu'il importe beaucoup à l'Hiſtoire de la Médecine, qu'un fait de cette nature ſoit bien éclairci.

Jean Gonſalve d'Oviedo, comme on l'aprend de Fallope, fut le premier qui ſe ſervit, dans la Vérole, du bois de Guayac, dont j'ai déja dit un mot ci-devant. Etant à Naples quand cette maladie commença à s'y faire ſentir, & s'en trouvant lui même atteint, il s'imagina que comme elle étoit venue des Indes Occidentales, on devoit avoir en ces pays-là des remedes propres pour s'en délivrer. Dans cette penſée il entreprit d'y aller, & y étant arrivé, il aprit qu'on y employoit avec ſuccès le bois de *Guayac* pour le mal dont il s'agit, & en même tems la maniere dont on s'en ſervoit; il en fit l'expérience ſur lui même, & fut heureuſement gueri. De là il revint en Eſpagne ſa patrie, & s'érigea en *Médecin de la Vérole*, continuant à employer le Guayac, à quoi il fit un ſi grand profit qu'il devint fort riche en peu de tems, & laiſſa beaucoup de biens à ſes enfans.

Mais ſoit que ce remede ne réuſſît pas toujours, ou ne deracinât pas entierement le mal, les Médecins & Chirurgiens qui vivoient alors, en chercherent & en trouverent un autre beaucoup plus puiſſant. Ce fut le *Mercure* ou le *Vif-argent*, dont ils s'aviſerent de faire des onguens pour oindre les Verolez. Fallope croit que la penſée leur en vint ſur ce qu'ils avoient vu dans Méſué, & les autres Arabes, des compoſitions où entroit le Vif-argent, & dont ces Anciens ſe ſervoient pour les maladies de la peau. Comme ils voioient que les ouguens que l'on employe ordinairemenr dans la cure des ulceres, n'étoient d'ancun effet ſur les ulceres Véroliques, & ne ſachant plus de quel côté ſe tourner, ils eurent enfin recours à des onguens *Mercuriels*, & par ce moyen ils vinrent à bout de guérir non ſeulement ces ulceres malins, mais encore la Vérole même, à quoi ils ne s'étoient pas attendus. 1 *Jaques de Carpi*, Chirurgien, fut un de ceux qui commencerent à mettre en uſage ce remede, il guérit avec ces onguens pluſieurs perſonnes atteintes de cette maladie. A la verité il en tua d'autres, mais ceux-ci furent en beaucoup plus petit nombre que les premiers. Voilà ce qu'en dit Fallope, qui ajoûte que ce Chirurgien gagna à ce metier plus de cinquante mille ducats d'or. On lui a imputé d'avoir diſſequé vifs à Bologne, où il profeſſoit la Chirurgie avec beaucoup de réputation, deux pauvres Eſpagnols, malades de la Verole, ce qui ajant été découvert il fut obligé de ſe ſauver à Ferrare, où il mourut. Il avoit, dit-on,

1 *Il étoit de Carpi, dans le Modénois, & a vécu à la fin du quinzième ſicle, & au commencement du ſeizième. Fallope, dans l'endroit que je cite ici, l'appelle ſeulement* Chirurgus Carpenſis, *omettant ſon nom de batême & celui de maiſon. Il s'appelloit* Jacobus Berengarius, *comme on l'aprend de lui même, dans la dédicace qu'il a faite de ſon Abregé d'Anatomie, imprimé à Bologne en* 1524. *au fameux Albert Pio, Comte de Carpi, qu'il appelle ſon Seigneur. Cependant le titre de ce même Livre le nomme* Jacobus Carpus, *apparemment parce qu'on le nommoit ainſi commnnement. Il étoit citoyen de Reggio, en Lombardie, & de Bologne, & Profeſſeur en Chirurgie dans cette derniere ville. Il ſe vante, dans l'Epître dédicatoire dont je viens de parler, d'avoir diſſequé pluſieurs centaines de cadavres,* quamplurima centena cadaverum. *Les deux noms que l'on donnoit à ce Chirurgien ont cauſé une équivoque, & ont trompé quelques Auteurs, qui d'un ſeul homme en ont fait deux, dont ils ont appellé le premier* Jacobus Carpus, *& l'autre* Jacobus Berengarius, *Carpenſis.*

on, choisi des Espagnols, plûtôt que d'autres, pour les anatomiser, parce qu'il haïssoit fort cette nation. Mais cela a tout l'air d'une fable. Avant Jaques de Carpi, l'Anatomie avoit été fort négligée pendant plusieurs siecles; comme il fut le premier qui entreprit de la rétablir, & qu'il faisoit, comme nous venons de le remarquer, plusieurs dissections de cadavres humains, ce qu'on n'avoit pas vu auparavant, il y en eut assez là pour faire dire au peuple, qui grossit toujours les objets, qu'il anatomisoit des hommes vifs. On peut voir 1 ce que j'ai dit d'Erasistrate & d'Hérophile, qui ont été accusez de la même chose. Je parlerai encore ci-après de Jaques de Carpi.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire la maladie dont je viens de rechercher l'origine; tous les livres des Médecins en sont pleins. Je remarquerai seulement que depuis plus de deux cens ans qu'elle a commencé de paroitre en Europe, on a fait tous les efforts imaginables pour découvrir la méthode la plus sûre, & les remedes les plus efficaces pour la guérir. Il y a peu de maladies sur lesquelles on ait autant écrit qu'on a écrit sur celle-là. On trouve dans *Mercklin* qui a travaillé il y a plus de trente ans à continuer le Livre de *Vander Linden des Ouvrages des Médecins*, les noms de plus de cent Auteurs, qui ont traité en Latin cette matiere; si on leur joint ceux qui en ont écrit depuis, & principalement ceux qui l'ont fait en d'autres langues, le nombre sera infiniment plus grand. *Jerôme Fracastorius*, fameux Médecin, Poëte & Astrologue, duquel j'aurai peut-être occasion de dire encor un mot dans la suite, & qui 2 a pu écrire peu après que ce mal eut commencé à se repandre en Italie, s'avisa de faire sur ce sujet un Poëme Latin intitulé *Syphillis, sive de Morbo Gallico*, dont les vers sont excellens, & furent si fort estimez du célebre Sannazar, qu'il les préferoit aux siens propres. Fracastorius dédia ce Poëme au Cardinal Bembo. Revenons aux Médecins Chimistes.

De la nouvelle Medecine de Paracelse.

Nous avons remarqué ci-devant, que les Médecins Arabes avoient retenu tous les principes generaux de la Médecine des Grecs, ou que s'ils y avoient fait quelques changemens, ils étoient peu considerables. Leurs Sectateurs en userent de la même maniere, quoiqu'ils se servissent, comme nous l'avons vu, de *Médicamens Chimiques*, ainsi qu'Avicenne & Mésué avoient commencé de le faire.

Il n'en fut pas de même de Paracelse, celui-ci n'oublia rien pour tâcher d'établir une Médecine toute nouvelle sur les ruines de l'ancienne, qu'il s'efforça de renverser de fond en comble.

Il nâquit à 3 *Einsidlen* dans la Suisse, en l'année 1493. Il se faisoit appeller *Aureolus Philippus Theophrastus Paracelsus Bombast, ab Hohenheim.* Des trois

1 *Voyez Hist. de la Médecine, 2 Part. Liv. 1.*

2 *Fracastorius étoit né en* 1483.

3 *Il y a, à une petite journée de Zurich, un ancien Monastere bien renté, appelle* l'Abbaye d'Einsidlen, *c'est à dire* l'Abbaye du désert ou de l'hermitage. *Il y a aussi tout contre, un petit bourg qui porte le même nom* d'Einsidlen, *& dont les habitans ne font presque autre chose que loger les Pelerins qui vont là par dévotion, c'est là le lieu de la naissance de Paracelse. On a nommé ce lieu en Latin* Helvetiæ Eremus, *d'où vient que Paracelse s'appelle* Eremita. *Voyez ci-après le titre de la lettre qu'Erasme lui écrit.*

trois premiers noms ils y a de l'apparence, comme le remarque Conringius, que *Philippus* étoit le ſeul qu'on lui avoit donné en le batizant, les deux autres ſervoient à lui donner plus de relief, auſſi bien que le quatrième qui eſt comme un ſurnom ; on pretend que le cinquième eſt un nom de famille, & le dernier celui d'une terre. Cependant *Theophraſte* étoit celui de tous ces noms qui lui plaiſoit le plus, & qu'il prend ſouvent ſeul. Il aſſure que c'étoit ſon veritable nom, qui lui appartenoit par droit de nature & de batême. *Et naturæ & baptiſmatis jure Theophraſtus nominor.* Voyez ſon Livre intitulé *Paragranum.*

Il dit lui même que ſon pere s'appelloit *Guillaume de Hohenheim*, & qu'il étoit Médecin. Mais *Thomas Eraſtus* né à Baden, petite ville qui n'eſt éloignée que de dix ou douze lieues d'Einſidlen, dit qu'il a peine à croire que Paracelſe fût de ce pays-là, & il ſe fonde ſur ce que de ſon tems il ne ſe trouvoit perſonne dans toute la Suiſſe, qui ſe dît parent ou allié de cet homme. Paracelſe, ajoûte-t-il, aſſure qu'il eſt d'Einſidlen, & veut paſſer pour noble, mais il n'y a dans ce lieu ni des Paracelſes, ni des Hohenheim, ni des Bombaſt, enfin ni nobles ni roturiers qui le reconnoiſſent pour leur parent &c.

Il y a de l'apparence qu'Eraſte n'avoit pas pris la peine de s'informer aſſez exactement de ce qui regarde cette affaire. On trouve dans le recueil des Actes qui ſont joints au Teſtament de Paracelſe fait à Saltzbourg, que *Michel Toxitès* a fait imprimer, une quittance d'un nommé *Pierre Weſner* Procureur de l'Abbé d'Einſidlen, par laquelle il confeſſe avoir receu, pour les plus proches parens de Paracelſe demeurans à Einſidlen en Suiſſe, dix florins que celui-ci leur avoit leguez.

Il faut de plus remarquer que dans cette quittance, Weſner appelle le Teſtateur *ſon très-cher Oncle.* Voilà donc quelques parens de Paracelſe, qui vivoient au tems de ſon décès, & dans le lieu de ſa naiſſance, ce qui n'auroit pas dû être inconnu à Eraſte, qui étoit du voiſinage, & qui n'a écrit que trente ans après la mort de Paracelſe. La mere de celui-ci avoit été Supérieure de l'Hôpital de l'Abbaye d'Einſidlen, comme on le recueille de cette même quittance. Ce Teſtament, dont nous parlerons encor ci-après, & les autres piéces qui y ſont jointes, n'ont nullement l'air d'avoir été ſuppoſées. Toxitès aſſure auſſi que le Reverendiſſime Prince & Seigneur George, Grand-Maître de l'Ordre de St. Jean, étant à Eitersheim en Brisgau, avoit declaré en preſence de gens de conſideration, *que le Pere de Theophraſte* (c'eſt le ſeul nom que prend Paracelſe dans ſon Teſtament) *étoit fils de ſon Oncle, mais né hors de mariage.* Le même Toxitès conclut de là, *que Paracelſe n'étoit point fils d'un payſan, ni d'un Moine, ou d'un Prêtre, mais qu'il étoit veritablement iſſu de la très-noble famille des Bombaſt de Hohenheim*, ce qui ſuppoſe que l'Oncle du Prince dont il a parlé, portoit ce nom, quoi que Toxitès ne le diſe pas. Dans l'atteſtation que le Magiſtrat de la ville de Villach, en Carinthie, donne de la vie & mœurs du pere de Paracelſe, il eſt appellé *Guillaume Bombaſt de Hoh. Licentié en Médecine*, & il eſt ajoûté qu'il avoit demeuré en cette ville-là pendant environ trente ans, & y étoit mort. Eraſte raporte que Paracelſe gardant un troupeau d'oyes dans ſon enfance, un ſoldat l'avoit mutilé : d'autres ont dit que c'étoit par la morſure d'un pourceau que ce malheur lui

étoit

étoit arrivé. Eraſte ajoûte que le viſage de Paracelſe & d'autres indices, marquoient qu'il étoit Eunuque, à quoi il faut joindre qu'il avoit une très-grande averſion pour les femmes, comme l'a temoigné Oporinus, dont il ſera ſouvent parlé ci-après. (*Voyez Eraſti Diſput. contra Paracelſ. Part.* 1. *pag.* 237.

Mais quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt pas ce qui feroit le plus de tort à Paracelſe, quand le fait ſeroit auſſi certain qu'il eſt douteux. On lui a reproché d'autres choſes qui intereſſent davantage ſa memoire. On l'a accuſé d'être un impie, & *Jean Oporinus*, qui avoit demeuré deux ans avec lui, qui étoit ſon Secretaire, & qui le ſervoit comme auroit fait un Valet, dans l'eſperance d'apprendre ſes ſecrets de Chimie, dit que pendant tout ce tems-là il ne l'avoit jamais vu ni entendu prier Dieu. On l'a auſſi accuſé de *Magie*; & certes ſes écrits font voir qu'il n'étoit que trop adonné à cette ſcience autant vaine qu'elle eſt condamnable, dont beaucoup plus de gens étoient entêtez dans ces ſiècles d'ignorance, qu'il ne s'en trouve aujourd'hui, que l'on eſt plus éclairé. Il dit 1 *que Dieu avoit donné au Démon la connoiſſance de la Magie, & qu'il l'y avoit rendu fort expert; mais qu'on pouvoit la lui arracher, qu'il faloit après cela ſe ſervir de cet art, & laiſſer là le Diable.* Il dit ailleurs, 2 *que la Magie eſt en elle même un art très-occulte, & que c'eſt la ſouveraine ſcience des choſes ſurnaturelles; que tout ce qu'on ne peut pas comprendre par la raiſon humaine peut être connu par la raiſon de la Magie. Qui eſt-ce*, dit-il, *d'entre les Theologiens qui a jamais pu ſans Magie chaſſer le Démon ou évoquer un eſprit, ou l'éloigner de ſoi? Qui eſt jamais venu à bout de guerir un malade ſans être inſtruit dans la Magie?* Il avoit encore dit, dans un autre endroit, *que la Magie étoit l'art des arts, qu'elles les avoit tous inventez, & qu'il faloit puiſer la connoiſſance de la Médecine, non pas dans les livres de Galien, d'Avicenne & de leurs ſemblables, mais dans la Magie.* Il faiſoit gloire de paſſer pour Magicien, & il ne fait point difficulté de ſe vanter 3 dans ſes écrits; *d'avoir reçu des Enfers des lettres de Galien, & d'avoir diſputé dans le veſtibule de ces lieux tenebreux avec Avicenne, de ſon Or potable, de la Teinture des Philoſophes, de la Quinte eſſence, de la Pierre Philoſophale, du Mithridat, & de la Thériaque.* Avec cela il fait le Theologien, mais quelle étoit ſa Theologie? Un amas de monſtreuſes erreurs. Henri Bullinger qui l'avoit vu à Zurich, & qui avoit eu divers entretiens avec lui ſur divers ſujets, même de Theologie & de Religion, dit qu'il ne lui avoit trouvé aucun ſentiment de pieté, mais bien un grand attachement à je ne ſai quelle Magie. Il ajoûte que cet homme ſe plaiſoit beaucoup à la compagnie des Chartiers, & autres ſemblables gens, & qu'il mangeoit & buvoit avec eux juſques à l'excès, ajant lui même plûtôt l'air d'un homme de cette ſorte que d'un Médecin. (*Voyez Thomas Eraſtus, Part.* 1. *pag.* 239.) 4 Le même Eraſtus trouve dans les écrits de Paracelſe les ſept propoſitions qui ſuivent. La premiere eſt, dit-il, *qu'il feint, avec Arius, que*

1 *Lib.* 5. *de Morbis Inviſibilibus.*
2 *Vid. Labyrinthum Medicorum errantium.*
3 *In Præfat Libri Paragranum, & Theſauro Alchimiæ.*
4 *Part.* 1. *pag.* 24.

que le verbe, par lequel Dieu a créé toutes choſes, a une eſſence differente de celle de Dieu, qu'il a été créé, qu'il eſt ſujet à corruption, & par conſequent à être jugé. La ſeconde eſt qu'il établit pluſieurs Dieux d'un ordre inférieur, par le moien deſquels le Dieu Souverain a bâti le monde. Il nie, en troiſième lieu, que Chriſt ſoit le Createur, lui attribuant ſeulement d'avoir ſéparé les differens êtres qui étoient confondus dans 1 *le Chaos, & cela avec l'aide de pluſieurs compagnons. Il nie, en quatrième lieu, qu'au commencement Adam ait été créé parfait, diſant qu'il n'avoit atteint* 2 *la perfection qu'après avoir mangé de la pomme, pouſſé à cela par le Demon. Il ajoûte que Satan avoit fait entrer dans ce fruit toute ſa ſcience, & y étoit entré lui-même; & enfin que la* 3 *lumiere de la nature n'étoit née dans Adam que lors qu'il fut chaſſé du Jardin. Sa cinquième propoſition eſt que l'homme n'a pas été créé libre, & qu'il eſt contraint à faire le mal, & à commettre des crimes, par les Dieux inférieurs dont on a parlé. La ſixième conſiſte en ce qu'il ôte à Chriſt le pouvoir de juger, que toute l'Ecriture lui attribue ſi clairement. La ſeptième enfin, en ce qu'il fait Chriſt pécheur, & croit qu'étant tel il eſt obligé d'attendre quelle ſera la ſentence de Dieu au dernier Jugement.* Cependant il paroît en quelques autres endroits avoir de meilleurs ſentimens. Il s'y exprime du moins dans les mêmes termes que les Orthodoxes, comme quand 4 il reconnoit *un Dieu en trois perſonnes*; mais il ſemble n'avoir pas entendu par là ce que ceux-ci entendent.

5 En un autre lieu il aſſure que *les maladies ſont envoiées de Dieu comme des fleaux, & pour ſervir aux hommes d'exemples & d'avertiſſemens. Un malade*, ajoûte t'il, *qui a de la foi pour les médicamens n'eſt pas Chrêtien. Un vrai Chrêtien met toute ſa confiance en Dieu; il ſe repoſe ſur lui par raport aux moyens qui peuvent ſervir pour ſa guériſon, ſoit que cela ſe doive faire miraculeuſement, par l'aide des Saints, ſoit par ſa propre induſtrie, ſoit par les Médecins, ſoit enfin par quelque vieille femme. Les Chrêtiens doivent reconnoitre que Dieu eſt le Souverain Médecin, les Payens n'avoient recours qu'aux hommes, mais les Chrêtiens doivent recourir à Dieu ſeul.*

On a dit de lui qu'il penſoit à forger une nouvelle Religion à ſa mode. Thomas Eraſte aſſure que dans un écrit Allemand, qui avoit couru entre les mains des

1 *In magno myſterio.*

2 *Voyez le Livre* de Vermibus. *Paracelſe parle auſſi beaucoup d'Adam & même d'Eve dans le Livre intitulé* Azoth, ſeu de Linea Vitæ. *Adam*, dit-il, *n'avoit au commencement rien qui marquât ſon ſexe; auſſi Eve n'avoit elle pas beaucoup d'empreſſement pour lui. Mais Satan s'aviſa d'une ruſe; il ſe preſenta un jour à elle ſous la forme que devoit avoir Adam après ſon péché; & dès-lors Eve prit de l'amour pour ce premier homme.* Paracelſe dit un peu plus bas, *qu'Adam & Eve avoient été creez ſans aucune marque qui diſtinguât leur ſexe, & que ce ne fut qu'après leur chute que leurs parties naturelles commencerent à paroître comme on voit venir le gouëtre à de certaines perſonnes pour avoir bu de certaines eaux. Voyez*, ajoûte-t'il, *une grenouille; elle naît ſans pieds, & le betail ſans cornes, mais tout cela pouſſe avec le tems.*

3 *Lib. de Morbo Caduco.*

4 *Dans ſa Préface ſur le Livre* de Philoſophia Sagaci. *Voici ſes propres termes:* In creatione duo ſunt qui crearunt, quilibet trinus in perſona, ſed unus Deitate. Primus, ut Pater, hominem creavit ab infra. Alter ut Filius à ſupra. Jam quomodo hi duo creati ſunt? Primum per Deum Patrem, vi Spiritus Sancti, conſtitutum eſt lumen naturæ &c.

5 *Paramirum Tract. 5. Capit. 5.*

des diſciples de Paracelſe, ce dernier ſoutenoit *que de toutes les Religions qui étoient alors établies, il n'y en avoit aucune de veritable.* Il ajoûtoit *qu'il ne faloit lire que le ſeul texte de l'Ecriture, ſans admettre aucune explication, parce que dans peu on verroit naître une nouvelle & vraie Religion.* Ceci ſemble confirmé par ce que dit Jean Oporinus, *que ſon Maître Paracelſe menaçoit de mettre un jour le Pape & Luther à la raiſon, comme il en avoit uſé à l'égard d'Hippocrate & de Galien.* Il ajoûtoit *que de tous ceux qui juſqu'à ſon temps avoient travaillé ſur l'Ecriture Sainte, il n'y en avoit aucun qui en eût ſu tirer le noyau, mais que les uns & les autres n'avoient pas penétré plus avant que l'écorce.* D'autres lui font dire, *qu'il s'étonnoit que les écrits de Luther & de Zwingle fuſſent reçus avec tant d'aplaudiſſemens; que ces écrits-là étoient de vrais ouvrages de Bacchantes, & que ſi lui Paracelſe daignoit mettre la main à la plume, il renvoieroit ces Meſſieurs, auſſi bien que le Pape, tout droit à l'Ecole.* Voyez Freheri *Theatrum Virorum Erudit.*

Au reſte il n'y avoit point de contes ſi abſurdes que Paracelſe ne crût, ou qu'il ne fît ſemblant de croire. Il parle des *Silphes*, des *Gnômes*, des *Salamandres*, des *Nymphes*, des *Fées*, &c. comme d'êtres réellement exiſtans. Il regardoit *le ſang* 1 *menſtruel des femmes comme le plus grand de tous les venins.* Il diſoit que le Diable avoit produit les *araignées* en l'air avec ce venin chaud & aërien. 2 Il ajoûtoit que comme quelque partie de la ſemence des femmes ſe trouve toûjours mêlée avec leurs menſtrues, de-là s'engendroient toutes les *puces*, les *araignées*, les *eſcarbots*, les *chenilles*, & *autres inſectes* de toutes les ſortes.

Voilà ce grand Philoſophe qui aſſure qu'il n'a point étudié la Nature dans les livres, qui ſe vante hardiment de l'avoir conſultée elle-même! Mais que dirons-nous de la production de *ſon petit homme artificiel* qu'il fait naître *ex ſpermate virili*, renfermé dans un vaſe de verre que l'on bouche & que l'on ſcelle exactement, le couvrant enſuite de fumier de cheval, où on le laiſſe pendant un certain tems, juſques à ce que le contenu dans le vaſe commence à ſe mouvoir & à avoir vie. Paracelſe ajoûte qu'il faut alors nourrir ce petit homme, avec ce qu'il appelle *arcanum ſanguinis*, & cela pendant quarante ſemaines. Cela fait on débouche le vaſe, & il en ſort un veritable enfant vivant, tout ſemblable aux autres qui naiſſent des femmes, à la reſerve qu'il eſt d'une beaucoup plus petite ſtature. L'Auteur conclut que c'eſt là un des plus grands ſecrets que Dieu ait découvert à l'homme mortel & pécheur. Je laiſſe à part ce qu'il dit encore ſur la maniere dont s'engendrent les *Incubes* & les *Succubes*, où il n'y a pas moins d'ordures. On ne peut pas douter que Paracelſe ne fût fort ſujet au vin, quoi qu'il n'eût commencé à en boire qu'à l'âge de vint-cinq ans. Nous venons déja de voir ce qu'en diſoit Bullinger. Voici encore là-deſſus le témoignage de Jean Oporinus ſon Secretaire. 3 *Pendant environ deux ans*, dit-il, *que j'ai demeuré avec Paracelſe, il a toûjours été ſi fort adonné à l'yvrognerie & à la crapule, qu'à peine pouvoit-on le voir une heure ou deux dans tout un jour, ſans qu'il fût plein de vin, principalement après ſon depart de*

1 *Ibidem Lib.* 4.

2 *De Peſtilitate.*

3 *Vid. Jo. Oporini de vita & moribus Paracelſi, ad Solenandrum & Wierum Epiſtolam, Sennerti libro de Conſenſu & Diſſenſu Chimicorum cum Gal. & Ariſt. inſertam.*

de Bâle pour l'Alſace, où cela n'empêcha pas qu'il ne fût admiré de tout le monde comme un autre Eſculape. Cependant, tout yvre qu'il étoit, il ne laiſſoit pas de me dicter quelque choſe de ſa Philoſophie, étant de retour au logis. Pendant tout le tems que j'ai vécu avec lui, pourſuit le même Oporinus, *je n'ai jamais vu qu'il ſe deshabillât pour ſe coucher, mais étant bien yvre, & la nuit fort avancée, il ſe jettoit ſur un grabat, comme il ſe trouvoit, aiant à ſon côté un ſabre qu'il ſe vantoit d'avoir eu d'un bourreau. Il arrivoit ſouvent qu'il ſe levoit au milieu de la nuit, & qu'il tiroit ce ſabre, dont il faiſoit le moulinet, & en frapoit à grands coups le plancher & les murailles, en ſorte que je craignois à tout moment qu'il ne me cōupât la tête.* Cette épée lui ſervoit, dit-on, à plus d'un uſage, il tenoit renfermé dans le pommeau un Démon familier, ou ſon Azoth, le plus précieux de ſes remedes. 1 Geſner parlant du même Paracelſe, comme d'un homme qui avoit vécu de ſon tems, dit *qu'il alloit courant deça delà, tantôt en Suiſſe, tantôt en Allemagne, tantôt en Pologne, pour y exercer la Médecine, & cela quand il manquoit d'argent, mais qu'en aiant ramaſſé quelque peu, il ne faiſoit que boire & joüer, ſans ſe ſoucier de voir des malades, tant que duroit cet argent.* Il ajoûte *que Paracelſe avoit un Démon familier, ſur ce qu'il en avoit ouï dire à un diſciple de ce dernier.* Il entend Oporinus. Celui-ci parlant de ſon maître, dit en un endroit de la Lettre que l'on a citée, *qu'il étoit un prodigue, ce qui faiſoit que bien ſouvent il ne lui reſtoit pas une obole; mais que dès le lendemain il montroit ſa bourſe bien garnie d'argent.* Oporinus donne cela pour un fait très-certain, & il ajoûte *qu'il s'étoit ſouvent étonné d'où cet argent pouvoit venir.* Ces dernieres paroles ſemblent marquer que le bon Oporinus ſe doutoit de quelque Diablerie, & penſoit à ce prétendu Démon familier dont il avoit parlé à Geſner, ſoupçonnant que ce même Démon prenoit ſoin de remplir de tems en tems la bourſe de Paracelſe. Mais ſans qu'il ſoit neceſſaire de recourir à un pareil Tréſorier, n'eſt-il pas plus naturel de ſuppoſer que le maître d'Oporinus pouvoit recevoir quelque ſomme à ſon inſçu, que l'imagination de celui-ci, qui apparemment n'avoit jamais guére vu d'or ou d'argent en un monceau, groſſiſſoit comme il vouloit. Les partiſans de Paracelſe ont ſoutenu que ſachant faire l'or, il en faiſoit quand il en avoit beſoin; mais Oporinus, ſon fidèle compagnon, ne dit rien de ſemblable, & il ne paroit pas qu'il le crût.

On peut enfin reprocher à Paracelſe ſon orgueil & ſa vanité. Nous avons déja vu ci-deſſus le peu de cas qu'il faiſoit d'Hippocrate, de Galien, & d'Avicenne. Il traitoit auſſi tous les autres Médecins qui l'avoient précedé, & ceux de ſon tems qui ne ſuivoient pas ſes principes, avec le dernier mépris. Il les appelloit par deriſion *Humoriſtes*, parce qu'ils cherchoient les cauſes des maladies dans les humeurs. Il s'attribuoit la *Monarchie de la Médecine*; je raporterai ici, pour divertir le Lecteur, une partie du paſſage où il en parle. 2 *Vous me ſuivrez*, dit-il, *& je ne vous ſuivrai point. Vous me ſuivrez, dis-je, vous Avicenne, vous Galien, vous Rhaſes, vous Montagnana, vous Meſué.*

Ce

1 *Tractat. de Chirurgiæ Scriptoribus.*

2 *Voyez la Préface de Paracelſe ſur ſon Livre intitulé* Paragranum.

Ce ne ſera pas moi qui vous ſuivrai, mais vous me ſuivrez; vous, dis-je, Meſſieurs de Paris, Meſſieurs de Montpellier, vous Sueves, vous Miſniens, vous de Cologne, vous de Vienne, & tous tant que vous êtes que le Danube & le Rhin nourriſſent, vous que les Iles de la mer enferment, vous auſſi Italie, vous Dalmatie, vous Athenes, toi Grec, toi Arabe, toi Juif. Je ſerai le Monarque, la Monarchie m'appartiendra, &c. Je laiſſe le reſte, où il y a pour le moins autant d'impertinences; je remarquerai ſeulement, que ce qui avoit ſi fort échauffé Paracelſe, c'eſt que quelques Médecins de ſon tems l'avoient apellé *Cacophraſtus*, au lieu de *Theophraſtus*, qui étoit celui de ſes noms qui lui plaiſoit le plus. Qui auroit jamais attendu d'un Suiſſe une pareille rodomontade? Mais s'il s'élevoit lui-même ſi haut, ſes Sectateurs ont encor plus outré les louanges qu'ils lui ont données. L'un a dit 1 *que depuis Noé juſqu'à nous il ne s'étoit trouvé perſonne qui égalât Paracelſe ou qui en aprochât, qu'il étoit le vrai Monarque de la Médecine, &c.* 2 Un autre a ſoutenu que Paracelſe, *aiant été inſtruit de Dieu*, ſavoit tout ce qui peut être ſu des choſes de la nature; *ſcivit quicquid in rerum natura fuit ſcibile.*

Lui-même fait auſſi entendre en quelques endroits, qu'il tient toute ſa ſcience *de Dieu ſeul.* Nous avons vu ci-deſſus que Raymond Lulle, & Jean de Rupeſciſſa croyoient avoir des revelations; pourquoi Paracelſe n'en auroit-il pas eu auſſi-bien qu'eux. Les *Adeptes*, dont il parle dans le paſſage que je vais citer, & du nombre deſquels il étoit lui-même, ſont tous gens de bien, gens pieux, s'il en fut jamais, autrement ils ne poſſéderoient pas le tréſor qu'ils ont trouvé, & que Dieu ne communique qu'à ceux qui ſont tels. De ce nombre étoient auſſi *les Freres de la Roſe-Croix.* C'eſt le nom que portoient certains fanatiques, membres d'une Societé de Médecins Chimiſtes qui parut en Allemagne au commencement de dix-ſeptième ſiécle. *Voyez Naudé, Sponde* &c. *& le Dictionaire de Morery.* Cependant ailleurs Paracelſe ne fait pas difficulté de parler des maîtres qu'il a eus. 3 *J'ai travaillé*, dit-il, *dès mon enfance ſous de très-bons maîtres, qui avoient aprofondi ce qui concerne la Philoſophie des* 4 Adeptes, *& poſſedoient l'art en perfection. Le premier a été Guillaume de Hohenheim, mon Pere, avec qui j'ai lû tout ce que les Anciens & les Modernes ont laiſſé par écrit ſur cette matiere, comme l'Evêque Scheit de Settgach, l'Evêque Erhart, & les prédéceſſeurs de Lavanntal, l'Evêque Nicolas d'Yppon, l'Evêque Matthieu Schacht, Suffragant de Phreiſingen, & pluſieurs Abbez, comme celui de Spanheim, & autres, auſſi bien que des Docteurs. J'ai acquis auſſi dès long-tems une grande expérience; après avoir vu beaucoup d'Alchimiſtes, qui ont fait diverſes recherches ſur cet Art, & principalement l'illuſtre Sigiſmond de Fuger de Schwats, qui faiſoit travailler avec lui un bon nombre de perſonnes. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner*

1 *Crollius dans la Préface qu'il a faite ſur ſa Chimie.*

2 *Scheunemannus, in Hydromant. Paracelſica, Cap.* 1.

3 *Præfat ad Tomum ſecundum Chirurgiæ magnæ. Cette citation eſt tirée du Livre de Conringius* de Hermetica Medicina, *qui raporte le paſſage entier en Allemand, qui eſt la langue en laquelle Paracelſe a écrit; mais je n'ai pas ſu le trouver dans l'Edition Latine de Geneve.*

4 *Paracelſe, & tous les Alchimiſtes entendent par ce mot Latin* Adeptos, *qui ſignifie* ceux qui ont trouvé, *ils entendent, dis-je,* ceux qui ont trouvé la Pierre Philoſophale.

ner ſi j'ai tant fait de changemens & de nouvelles découvertes dans l'Art, quoique je n'en marque qu'un très-petit nombre, pour éviter la longueur. Il faut remarquer que Paracelſe ne fait point mention ici, ni ailleurs, de *Baſile Valentin*, ni de *Iſaacus Hollandus*, dont nous avons dit un mot ci-deſſus, & deſquels on prétend qu'il ait tiré beaucoup de choſes, & entr'autres ce qu'il a écrit des trois principes, *le Sel*, *le Soufre*, & *le Mercure*. Il y avoit alors dans les Monaſteres & ailleurs pluſieurs Manuſcrits concernant la Chimie, que l'on tenoit cachez, & dont Paracelſe a pu auſſi avoir communication. Conringius dit 1 qu'un nommé *Hieronymus Brunſvigus* eſt le premier de tous les Chimiſtes qui ont écrit en Allemand; ce qui ſuppoſe qu'il a precedé Paracelſe, qui a auſſi écrit en la même langue.

Le même Paracelſe a eu encore une autre occaſion de s'inſtruire dans la Médecine en frequentant, 2 comme il dit qu'il l'a fait, les Académies d'Allemagne, d'Italie & de France, pendant pluſieurs années. Il ajoûte qu'il a voyagé en Eſpagne, en Angleterre, dans la Marche, en Pruſſe, en Pologne, en Lituanie, en Hongrie, en Valachie, Tranſylvanie, Croatie, Illyrie, & autres pays; & qu'il s'eſt entretenu ſur le fait de la Médecine non ſeulement avec les Docteurs, mais encore avec les Chirurgiens, les Baigneurs, les femmes, les Magiciens, les Alchimiſtes, les Nobles & les Payſans.

On a remarqué qu'il ſavoit peu de Latin, & beaucoup moins encore de Grec, & qu'il mépriſoit fort la Logique. Cependant la reputation qu'il s'étoit acquiſe dans la Médecine fit 3 qu'en l'année 1527 il fut appellé à Bâle par le Magiſtrat, avec promeſſe d'un bon gage, pour y enſeigner publiquement cet art, ou du moins pour y expliquer ſa Phyſique, & les livres qu'il avoit écrits ſur la Chirurgie, ſur quoi il faiſoit tous les jours pendant deux heures des leçons partie en Allemand, partie en Latin. Il traita avec ſuccès en cette même ville *Jean Frobenius*, ſavant homme & fameux Imprimeur, qui étoit fort tourmenté d'une douleur au talon du pied droit. Paracelſe vint 4 à bout de le guérir d'une façon particuliere. Il trouva, à ce qu'on dit, le moien de faire paſſer le mal du talon aux orteils, en ſorte que Frobenius ne put jamais les fléchir depuis, quoi qu'il n'y ſentît pas de la douleur, & qu'il ſe portât bien d'ailleurs: mais peu de tems après 5 il mourut d'apoplexie, ce qu'on attribua à ce qu'il prenoit trop de *Laudanum*. On ne ſait s'il faut entendre celui de Paracelſe, qui préparoit un *Laudanum* particulier, dont il n'a jamais voulu enſeigner la

1 *De Hermetica Médicina.*

2 Préface ſur ſa grande Chirurgie.

3 *Voici comme in parle lui-même de cette affaire dans une eſpece de Programme qu'il publia après ſa réception.* Ego amplo Dominorum Baſilienſium ſtipendio invitatus, duabus quotidie horis tum activæ tum inſpectivæ Medicinæ, & Phyſices & Chirurgiæ Libros, quorum ipſe auctor, magno auditorum fructu publicè interpretor. *La date eſt du mois de Juin 1527, à Bâle. Il prend dans ce Programme le titre de* Utriusque Medicinæ Doctor ac Profeſſor; *cependant il avoit ſeulement la permiſſion d'exercer la Médicine en cette ville-là, par le Magiſtrat, ſans avoir, du moins à ce qu'il m'en paroit, été reçu Profeſſeur dans l'Univerſité.*

4 *Melchior Adamus in Vita Paracelſi.*

5 *Ce fut au mois de Novembre de la même année, comme on l'aprend de Paracelſe lui même, qui donne avis de cette mort à ſes amis de Zurich, (qu'il appelle* combibones) *dans une lettre qu'il leur écrivit de Bâle.*

la compoſition à perſonne, ou s'il s'agit du *Laudanum* de nos Apoticaires, qui eſt une préparation *d'opium*. Nous dirons encore quelque choſe de ce médicament dans la ſuite.

Pendant que la cure, dont on vient de parler, faiſoit le plus de bruit, Frobenius étant encore en vie, Paracelſe écrivit à *Eraſme*, qui ſouffroit beaucoup de la gravelle il y ayoit long-tems, pour lui offrir ſon ſecours, & ce dernier accepta ſes offres. Le Lecteur ne ſera pas fâché de trouver ici la lettre de l'un & la réponſe de l'autre, & de voir un échantillon du ſtile de Parcelſe.

Theologorum Patrono eximio D. Eraſmo Roterodamo doctiſſimo ſuoque optimo, Theophraſtus Paracelſus.

Quæ mihi ſagax Muſa & Alſtoos tribuet Medica: candidè apud me clamant: ſimilium judiciorum manifeſtus ſum auctor: Regio Hepatis pharmacii non indiget, nec aliæ duæ ſpecies indigent laxativis. Medicamen eſt Magiſtrale, arcanum potius ex re confortativâ, ſpecificâ, & melleis abſterſivis, id eſt conſolidativis. In defectum hepatis eſſentia eſi ſecunda, quæ de pinguedine renum, medicamina regalia ſunt peritæ laudis. Scio corpuſculum Meſuaticas tuum non poſſe ſufferre coloquintidas, nec aliud thurbidatum, ſeu minimum de pharmaco. Scio me aptiorem, & in arte mea peritiorem, & ſcio quæ corpuſculo tuo valeant in vitam longam, quietam & ſanam, non indiges vacuationibus. Tertius morbus eſt (ut apertius loquar) quædam materia, ſeu ulcerata putrefactio, ſeu natum phlegma, vel accidentale colligatum, vel ſi fæx urinæ, vel tartarum vaſis, vel mucilago de reliquis ex ſpermate, vel ſi humor nutriens viſcoſus, vel bituminoſus; pinguedo reſoluta, vel quicquid hujuſmodi ſit, quando de potentiâ ſalis (in quo coagulandi vis eſt) coagulabitur, quemadmodum in ſiliee, in berillo potius: ſimilis eſt hæc generatio. Hæc non in te nata perſpexi. Sed quicquid judicavi, de minerâ fruſticulatâ marmoreâ exiſtente in renibus ipſis, judicium feci, ſub nomine rerum coagulatarum.

Si Optime Eraſme mea praxis ſpecifica T. Excellentiæ placuerit, curo ego ut habeas & Medicum & Medicinam. Vale

Theophraſtus.

Rei Medicæ peritiſſimo Doctori Theophraſto Eremitæ Eraſmus Roterodamus S.

Non eſt abſurdum Medico, per quem Deus nobis ſuppeditat ſalutem corporis, animæ perpetuam optare ſalutem. Demiror unde me tam penitus nôris ſemel duntaxat viſum. Ænigmata tua, non ex arte Medicâ, quam nunquam didici, ſed ex miſero ſenſu veriſſima eſſe agnoſco. In regione hepatis jam olim ſenſi dolores, nec divinare potui, quis eſſet mali fons. Renum pinguedines ante complures annos in lotio conſpexi. Tertium quid ſit, non ſatis intelligo, tamen videtur eſſe probabile mihi, id moleſtare, ut dixi. Hiſce diebus aliquot nec medicari vacat, nec ægrotare, nec mori, tot ſtudiorum laboribus obruor. Si quid tamen eſt, quod citra ſolutionem corporis mihi poteſt lenire malum, rogo, ut communices: Quod ſi diſtraheris, pauciſſimis verbis ea, quæ plus quàm laconicè notaſti, fuſius explices, aliaque præſcribas remedia, quæ, dum vacabit, queam ſumere. Non poſſum polliceri præmium arti tuæ, ſtudioque par, certè gratum animum polliceor. Frobenium *ab in-*

inferis revocaſti hoc, eſt, dimidium mei; ſi me quoque reſtitueris, in ſingulis utrumque reſtitues. Utinam ſit ea fortuna, quæ te Baſileæ remoretur. Hæc ex tempore ſcripta vereor, ut poſſis legere, Bene Vale.

Eraſmus Roterodamus
ſuapte manu.

Ces lettres ne ſont point datées, mais Eraſme n'eut pas le ſoulagement qu'il attendoit, ſon mal empira plutôt qu'il ne diminua, comme cela paroit par quelques une de ſes lettres. Ces mots de la réponſe, *vous avez rapellé du tombeau Frobenius, c'eſt à dire la moitié de moi même*, font voir que cet ami du grand Eraſme vivoit encore quand celui-ci écrivoit, & la ſuite prouve auſſi que Paracelſe étoit toûjours à Bâle. Il n'y fit pas long ſejours depuis, car on voit qu'il en étoit déja ſorti, & s'en étoit allé en Alſace au mois de Juillet de l'année 1528, puis qu'il date de Colmar, du huitième de ce mois, la dédicace qu'il fit du troiſième livre de ſa grande Chirurgie à un Conſul de cette Ville-là. On a dit qu'il avoit quitté Bâle de dépit, 1 parce qu'aiant fait aſſigner un certain Chanoine, qu'il avoit guéri d'une maladie, & qui refuſoit de lui payer cent florins dont ils étoient convenus auparavant, le Juge ne lui accorda pas tout ce qu'il demandoit. Theodore 2 Zwinger confirme cela, diſant que Theophraſte Paracelſe indigné de ce que les Juges vouloient taxer ſon induſtrie, s'emporta fort contr'eux, & ſortant incontinent de la Cour, ſe retira en même tems de la Ville de Bâle. Ce fut alors que Jean Oporinus, aiant laiſſé ſa femme, accompagna Paracelſe allant en Alſace, & fut enſuite toûjours auprès de lui, pendant deux ans entiers, en qualité de Secretaire ou de valet, ſur l'eſperance qu'il avoit d'aprendre bien-tôt la Médecine, que ſon nouveau maître s'étoit engagé de lui enſeigner parfaitement dans l'eſpace de ſix mois.

Après cela Paracelſe aiant couru divers pays, vint enfin à Saltzbourg, où il mourut le 24. du mois de Septembre de l'année 1541, âgé d'environ 48. ans. Quel dommage qu'un auſſi habile homme, Chef d'une ſi fameuſe Secte, ſoit mort ſi jeune, & n'ait pas eu le même bonheur qu'eut 3 Aſclépiade, qui en ſon tems avoit auſſi fondé une nouvelle Secte de Médecine, laquelle fit pareillement beaucoup de bruit! *Aſclépiade*, dit Pline, *aiant défié la fortune, en diſant qu'il conſentoit qu'on ne le crût point Médecin, s'il étoit jamais attaqué de quelque maladie que ce fût, demeura victorieux, ou gagna cette eſpece de gageure, car il ne mourut que dans une extrême vieilleſſe, & encore fut-ce par accident, pour être tombé d'un eſcalier.* Crollius pour ſauver l'honneur de ſon maitre Paracelſe, dit que ſes ennemis l'empoiſonnerent. Il y a plus d'apparence que ce fut ſon meilleur ami, je veux dire le vin qui lui joua ce mauvais tour. Voici l'épitaphe que l'on fit à Paracelſe.

Epi-

1 *Ibidem.*
2 *Ad Librum tertium Politicorum Ariſtotelis.*
3 *Plin. Hiſtor. Natur. Lib. 7. Cap. 37. Voiez auſſi la ſeconde Partie de mon Hiſt. de la Médecine; Liv. 3. Chap. 9.*

Epitaphium Philippi Theophrasti Paracelsi, Philosophi Germani Excellentissimi, & utriusque Medicinæ Doctoris Incomparabilis. Quod Salisburgi apud S. Sebastianum ad Templi murum erectum, lapidique insculptum.

Conditur hîc Philippus Theophrastus insignis Medicinæ Doctor, qui dira illa vulnera, Lepram, 1 *Podagram, Hypodrisim, aliaque insanabilia corporis contagia, mirifica arte sustulit, ac bona sua in pauperes distribuenda collocandaque honoravit. Anno MDXLI. Die XXIV. Septembris vitam cum morte commutavit.*

L'Auteur de cette Epitaphe étoit apparemment quelque pauvre Prêtre. On la trouve à la fin du recueil que Michel Toxites a fait imprimer, contenant le Testament de Paracelse, & quelques autres pieces, entre lesquelles est l'inventaire de ses biens. Il ordonne par ce Testament que l'on dise quelques Messes pour lui après sa mort, ce qui marque qu'il mourut dans la Communion de l'Eglise Romaine. Cependant il semble que pendant qu'il étoit en Suisse, il faisoit extérieurement profession de la Religion reçüe alors tout nouvellement dans les Cantons Evangeliques. Ce qui me le fait croire, c'est ce que Bullinger ajoûte à la fin du passage que j'ai cité ci-dessus, & que je n'ai pas raporté tout entier. Bullinger, après avoir dit qu'il y avoit peu de pieté dans les discours de Paracelse, finit en remarquant, qu'étant à Zurich, 2 *il n'assistoit presque jamais aux saintes Assemblées.* Ces assemblées étoient en ce tems là celles des Evangeliques. Il s'agit seulement ici d'une profession extérieure. En quelques endroits, il parle tantôt comme Catholique Romain, tantôt comme Protestant (Voyez Paracelsi fragmenta &c. au Tome premier pag. 174.) Nous avons vu d'ailleurs ci-dessus, qu'il declaroit ouvertement qu'aucune des Religions reçûës n'étoit de son goût, & il seroit assez difficile de savoir ce qu'il croioit dans le fond. Paracelse fait dans ce même Testament quelques petits legs qui en argent montent en tout à seize florins. 3 Il donne tous ses livres en Médecine, & ceux qui traitent des autres Arts Liberaux, avec ses onguens, à un certain Chirurgien de Saltzbourg. Il dispose enfin du reste de ses biens en faveur des pauvres, qu'il institue ses heritiers; mais il paroit par son Inventaire qu'il étoit assez pauvre lui-même, & que s'il savoit faire de l'or comme ses partisans l'ont publié, il ne s'étoit pas beaucoup prévalu d'un pareil moien de s'enrichir promtement.

Ce que j'ai raporté jusqu'ici de Paracelse ne lui est pas avantageux. Cependant il faut avoüer qu'il s'étoit acquis de bonne heure une très-grande réputation

1 *Il ne sut pas se guérir soi-même de la goute, comme nous le verrons un peu plus bas.*

2 *Raro aut nunquam ingrediebatur Cœtus sacros, & visus est Deum & res divinas leviter curare.* Bullingerus apud Erastum.

3 *Tous les livres specifiez dans l'Inventaire sont les suivans*, Concord. Bibliorum. Biblia in parva forma; Novum Testamentum; Interpretationes Hieronymi super Evangelia; Liber Medicus impressus, & septem manuscripti, aliaque similia Collectanea; præterea Collectanea Theologica, quæ à Theophrasto concepta dicuntur.

tion par ſa Médecine. On a dit qu'étant allé voir, avec *Albert Baſa* Médecin du Roi de Pologne, un malade que l'on croioit qui alloit expirer, il commença par inviter ce malade à diner pour le lendemain, & lui donna en même tems trois goutes d'un élixir dans du vin; ce qui lui fit paſſer une très-bonne nuit, & le mit en état de ſe trouver le jour ſuivant à l'aſſignation. On a dit auſſi qu'en Baviere il avoit guéri un Gentilhomme d'une hydropiſie en lui donnant un remede qui lui fit vuider tant d'eau que la chambre où il étoit en fut preſque inondée. On ajoûte que ce Gentilhomme vêcut encore dix ans après ce tems-là. (*Voyez Freheri Theatrum Virorum Erudit.*) Quelques-uns même de ceux qui ont parlé le plus ouvertement de ſes défauts, ont d'ailleurs reconnu qu'il avoit eu du bonheur dans pleuſieurs des cures qu'il avoit entrepriſes. 1 *J'aprens*, dit Geſner, *que Paracelſe a guéri beaucoup de gens de maladies deſeſperées, & traité avec ſuccès divers ulceres malins.* A l'égard de ce dernier article, on convient généralement que c'étoit là ſon fort; & ſes livres de Chirurgie ont été eſtimez. Oporinus dit de lui, *qu'il guériſſoit fort promtement & fort heureuſement toutes ſortes de maladies.* Il ajoûte *que Paracelſe faiſoit des miracles en traitant les ulceres les plus deſeſperez*, &, ce qu'il y avoit de plus particulier, *ſans preſcrire à ſes malades aucun régime de vivre, mais au contraire bûvant avec eux jour & nuit, & ſe glorifiant après cela, de les avoir guéris aiant tous le ventre plein.* Son épitaphe porte comme on l'a vu, qu'il guériſſoit *la lepre, la goute, l'hydropiſie, & autres maladies incurables.* Mais ceux qui l'ont faite ont pu y mettre tout ce qu'ils ont voulu, & leur temoignage n'eſt pas une preuve ſuffiſante des faits qu'ils poſent. Pour ce qui eſt d'Oporinus, quoiqu'il diſe en général que ſon Maître venoit à bout de toutes ſortes de maladies, il apuie beaucoup plus ſur ce qui concerne la cure des *ulceres* en particulier, diſant qu'à cet égard Paracelſe *faiſoit des miracles.*

Il fait même entendre ailleurs fort clairement, qu'il ne réuſſiſſoit pas ſi bien quand il entreprenoit de traiter d'autres maladies. *Paracelſe*, dit-il, *lors qu'il étoit appellé quelque part, pour traiter des maladies internes, ne pouvoit jamais y demeurer plus d'un an, & il avoit coutume de dire qu'il ne faloit pas qu'il continuât plus long-tems d'exercer ſon métier dans un même lieu.* La condition d'un Charlatan eſt, à certain égard, beaucoup plus heureuſe que celle d'un bon Médecin. Si par malheur celui-ci eſt ſoupçonné d'avoir fait quelque groſſiere faute en traitant un malade, dans la ville où il eſt établi, ſur tout ſi le malade meurt, il y en a aſſez là pour effacer tout le mérite de pluſieurs belles cures que ce Médecin peut avoir faites auparavant, auxquelles on n'a point fait attention, il eſt décrié pour toûjours. Il n'en eſt pas de même d'un Charlatan qui court d'un pays à l'autre; ſi par hazard il traite quelcun d'une maladie que l'on regardoit comme très-difficile à guérir, c'eſt un Dieu dans l'eſprit de tout le peuple; & s'il en tue pluſieurs autres, & commence à être connu pour ce qu'il eſt, il en eſt quitte pour changer de lieu, & aller ſe préſenter ailleurs, où il ne manque pas de trouver de nouvelles dupes.

Il ſemble qu'Oporinus avoit la même penſée ſur la conduite de ſon Maître; s'il en faloit croire celui-ci, il ſe glorifie d'avoir guéri par le moien de ſa *Teinture*

1 De Scriptor. Chirurg.

ture (qui est la même chose que la Pierre Philosophale) la grosse verole, la lepre, l'hydropisie, la colique, l'apoplexie, les ulceres appellez esthiomenes, le cancer, les fistules, les scirrhes, & généralement toutes les maladies internes. Mais 1 André Libavius en parle bien autrement : pour ce qui est, dit-il, du remede universel, c'est en vain que l'on a voulu soutenir que Paracelse avoit guéri toutes sortes de maladies *par ce moien, ou par celui de la* Pierre; *on n'en donne aucune preuve suffisante. Il a abusé plusieurs de ses malades, & ne les a pas guéris ; il en a tué un grand nombre, ou du moins les a mis en pire état qu'ils n'étoient, & il n'a pas su se guérir soi-même de la toux, de la goute, & d'un retirement de nerfs.*

Ce que dit Libavius mérite d'autant plus qu'on y fasse attention, qu'il étoit lui-même un grand Chimiste; nous en dirons encore un mot ci-après. Crato, qui estimoit aussi beaucoup la Chimie, n'a pas plus épargné Paracelse. On peut voir ce qu'il en écrit à Zwinger, dans une lettre raportée par 2 Conringius. En voilà assez & peut-être trop sur ce sujet ; il s'agira maintenant de parler du Système de la Médecine de notre Auteur, ce que j'ai dit ne regardant que le caractere de ce personnage, qu'il étoit important de faire connoitre. Ce n'est pas une chose aisée de donner le précis de ce Système, à cause de l'obscurité qu'il a par tout affectée, & parce qu'il se contredit souvent. Cependant il sera nécessaire que celui qui continuera l'Histoire de la Médecine tâche de surmonter ces difficultez ; & en attendant, pour ne pas laisser en cet endroit tant de vuide, j'essaierai de donner un petit échantillon de ce qu'il y a de plus général dans les principes sur lesquels ce même Système étoit fondé.

Je commencerai par dire un mot de l'obscurité dont Paracelse s'envelope par tout. La parole sert à l'homme pour se faire entendre, mais Paracelse a trouvé à propos de parler ou d'écrire pour n'être entendu de personne. Il s'est plu à forger des noms barbares qui ne sont tirez d'aucunes des langues connues, & dont personne ne sauroit montrer l'origine, tels que sont ceux de *Paramirum*, de *Paragranum*, qui sont les titres qu'il donne à quelques-uns de ses livres. On trouve encore dans ses écrits les mots suivans, *Iliadus* ou *Iliadum*, *Iliaster*, *Idechtrum*, *Domor Cagastrum*, *Cagastricum*, *Pagoycum*, *Relolleus*, *Cherionius*, *Evester*, *Ylech*, *Trarames*, *Turban*, *Leffas*, *Stannar*, *Perenda*, *Zenda*, *Dualech*, & d'autres semblables en grand nombre. S'il expliquoit clairement ce qu'il entend par ces noms, on pourroit lui pardonner de les avoir inventez, mais l'explication qu'il en donne, ou que l'on en trouve dans les écrits de ses Sectateurs, est le plus souvent aussi obscure qu'ils sont barbares & inintelligibles. Si, par exemple, vous voulez savoir ce que Paracelse entendoit par *Evestrum*, l'Auteur du petit Dictionnaire, qui est à la fin de ses Oeuvres, vous dira *que c'est l'esprit prophétique qui est en nous*,

1 *Hist. Panac. Anwald.* Voici ses propres termes : *Vim universalem quod attinet, ajunt quidem Paracelsum omnes morbos sanasse* Lapidis *præsidio. Sed cùm nihil demonstrati dicant, ipseque magister plurimos deceperit, nec curaverit, multos interfecerit, aut certè pejus affecerit, nec sibi ipsi tussim & arthritidem, contracturamque, adimere potuerit, vanitatis coarguitur assertum.*

2 *De Hermetica Medicina &c.*

nous, ou le corps céleſte de l'homme, qui nous préſage notre mort, ou quelqu'autre mal; ou que c'eſt enfin la perpétuelle ſtabilité du firmament. Ce qui eſt dit ici du *corps céleſte de l'homme*, eſt fondé ſur ce que Paracelſe croyoit que châque homme a deux corps, l'un phyſique & élémentaire que l'on voit, que l'on touche, & qu'Adam a tiré de la terre, l'autre inviſible & céleſte, qui tire ſon origine des aſtres. Quelques uns de ſes diſciples diſent que ce dernier corps eſt le *Génie de l'homme*, ſon *Lare domeſtique*, ou ſon *Eſprit familier*. J'aurai ci-après occaſion de raporter l'explication de quelques-uns de ces autres noms dont je viens de parler.

Paracelſe ne ſe contente pas de ſe ſervir de mots qui n'ont aucun ſens par eux-mêmes, il en employe auſſi dont la ſignification eſt très-connuë, mais en leur en donnant une autre toute différente. Les mots *Anatomia*, *Aſtrum*, *Manna*, *Eſſentia*, *Ens*, en fourniſſent des exemples. On ſait ce que les Médecins ont entendu par *Anatomia*; Paracelſe le ſavoit bien auſſi, & ne faiſoit pas grand cas de cet art. 1 Il fait mention de deux ſortes d'Anatomie, dont l'une eſt *locale*, & l'autre *materielle*. Dans la premiere, dit-il, qui conſiſte à diſſéquer des hommes, on ne voit que de la chair, des os; des veines, & on ne regarde qu'à leur ſituation, ce qui eſt peu de choſe. La ſeconde eſt la principale, elle examine la nature du ſang, auſſi bien que le ſoufre, le mercure, & le ſel qui s'y rencontrent; elle examine encore quel eſt le cœur, & de quel ſel, de quel ſoufre, de quel mercure il eſt compoſé; & elle fait la même choſe à l'égard du cerveau & de tous les autres membres; voilà quelle eſt la vraie Anatomie. 2 Ailleurs il en indique une autre ſorte, qui conſiſte à connoitre les raports des choſes qui ſe doivent joindre, & qui procede, dit-il, de la *Chiromantie*, & de la *Phyſionomie*. Ailleurs encore il parle de quelques autres eſpeces d'Anatomie, & entr'autres de celle *de la Médecine*, qui traite, dit-il, du corps autrement conſtitué qu'il ne doit être. En d'autres endroits il attache à ce même mot des idées differentes des premieres, & ſes diſciples y ont auſſi donné divers ſens. 3 Il explique ainſi ce qu'il entend par *Aſtrum*: voici ſes propres termes: *Quid ſcientia aliud quàm Aſtrum? Si ergo Aſtrum baſis ſapientiæ cœleſtis eſt, debet Medicus ejus peritus eſſe.* Il appelle 4 *Manne* tout ce qui eſt doux, de quelque choſe qu'on le tire; & ſur ce pied-là il parle de trois ſortes de Manne fort differentes de celle de Calabre. La premiere eſt la manne du *Vitriol*; la ſeconde eſt la manne de *l'Ortie*; la troiſième celle de l'*Aiman*. Ces trois eſpeces de manne ſont des *baumes* qui reſiſtent à la pourriture. La doſe de celle de vitriol eſt d'une ſeule goute qu'il faut prendre tous les jours dans de l'eau de veronique. Paracelſe eſt moins à blâmer d'avoir emploié dans cette occaſion le terme de *manne* par la raiſon qu'il en rend, tirée de la douceur qu'il attribue à ſon médicament qu'il concevoit avoir, à cauſe de cela, quelque analogie, ou raport avec la manne ordinaire qui eſt une choſe fort douce. On voit du moins qu'il a eu quelque ſujet apparent pour donner ce nom

1 Paramirum Lib. 1.
2 *De Podagr. morb. Lib.* 2.
3 *Paragrani Tract.* 2. *de Aſtronomia.*
4 *De Morb. Metall. Lib.* 1.

nom au remede dont il s'agit, & nous verrons encore dans la ſuite qu'il a donné aux mots *Ens* & *Eſſentia*, un ſens qui peut avoir quelque eſpece de raport avec la ſignification que les Philoſophes leur ont donnée. 2 Mais il n'en eſt pas de même des noms barbares dont j'ai parlé en premier lieu ; on ne peut découvrir aucune raiſon pour laquelle il les ait ainſi forgez, il n'y en a point d'autres que ſon ſeul caprice, & la penſée qu'il a euë 1 que moins on les entendroit, plus les gens ſimples, qui font toûjours le plus grand nombre, ſe perſuaderoient qu'ils renfermoient de grands myſteres.

Le premier des principes de Paracelſe roule ſur l'attention que les Médecins doivent avoir à l'anàlogie qu'il ſuppoſe être entre le *grand monde*, ou le monde entier, & le *petit monde* ou le corps de l'homme. Il ne s'en tient pas aux comparaiſons que l'on a faites & que l'on fait encore communement aujourd'hui ſur ce ſujet ; il y decouvre des choſes infiniment plus merveilleuſes. Il trouve dans l'homme 2 *les mouvemens des aſtres, la nature de la terre, de l'eau, & de l'air, tous les vegetaux, tous les mineraux, toutes les conſtellations, les quatre vents.* Il dit encore 3 ailleurs, que le Médecin doit ſavoir ſur le bout du doigt, ce qu'on apelle dans l'homme *la Queuë du Dragon, le Belier, l'Axe Polaire, la Ligne Meridionale, le Levant & le Couchant ;* & s'il l'ignore, ajoute notre Auteur, qu'il s'aille promener. C'eſt auſſi du même Auteur & de ſes diſciples qu'eſt venue l'opinion d'une prétendue convenance des principales parties du corps de l'homme avec les planétes : comme du *Cœur* avec le *Soleil*, du *Cerveau* avec la *Lune*, de la *Rate* avec *Saturne*, du *Poumon*, avec *Mercure*, des *Reins* & des *Teſticules* avec *Venus*, du *Foye* avec *Jupiter*, du *Fiel* avec *Mars*, comme il ſe trouve pareillement ſept métaux, ou mineraux qui conviennent avec les ſept mêmes planetes. 4 Dans un autre endroit Paracelſe aſſure que dans *notre Limbe* (c'eſt-à-dire dans notre corps animé) *ſont le Ciel & la Terre & les proprietez de tous les Animaux ;* & il en tire 5 ailleurs cette conſéquence, que pour un vrai Médecin il faut pouvoir dire, *Voilà qui dans le corps de l'homme eſt un ſaphir, voilà du mercure, voilà un cyprès, voilà une fleur de violier jaune* Il forme de même du raport entre les maladies & les plantes, d'où vient qu'il parle d'une maladie qu'il apelle 6 *Morbus Acorinus*, maladie de l'*Acorus*, à laquelle il en joint d'autres qui tirent leur nom de quelques autres plantes ou parties de plantes, comme de l'*Anthera*, du *Pouliot*, de la *Méliſſe*, de la *Sabine*, de la *Térébentine*, du *Siler montanum*, de l'*Hellebore*.

Voici ce que dit Paracelſe de la matiere premiere. 7 Il veut que toutes les choſes créées ſoient venues d'un ſeul principe, d'une ſeule matiere. Il apelle cette matiere le *grand Myſtere*. Ce n'eſt, dit-il, rien de perceptible, rien de ſenſible

1 *Omnia enim ſtolidi magis admirantur amantque*
Inverſis quæ ſub verbis latitantia cernant. Lucretius Lib. I.

2 *De Origine Morborum Lib.* 4.

3 *In Medico autem, citra omnem defectum hoc conſiſtere debet: ut ſciat in homine caudam Draconis, & Arietem, & Axem Polarem, & Lineam Meridionalem, & Ortum & Occaſum. Quæ ſi ignorat apage talem ad Pilatum.* (*Paragrani Tract.* 2.

4 *Libr. de Lunaticis.*

5 *Labyrinth. Medic. errantium.*

6 *Paragran. Tract.* 2.

7 *Archidoxorum Lib.* 4.

ſenſible, rien qui paroiſſe ſous quelque forme, ou qui ait quelque proprieté ou couleur, ou qui tienne de la nature élémentaire. Autant qu'a d'étendue toute la region du Ciel, autant en a la ſphére du grand Myſtere. Ce même Myſtere eſt la mere de tous les Elemens, la grand'mere de toutes les Etoiles, de toutes les créatures; car toutes les choſes créées ſont nées du grand Myſtere, tout comme l'enfant naît de ſa mere. De ce Myſtere enfin ont tiré leur origine, non pas ſucceſſivement, mais par une ſeule création, la ſubſtance, la matiere, la forme, l'eſſence &c.

De cette matiere premiere, ſelon l'opinion de Paracelſe & de ſes Sectateurs, ſont ſorties entr'autres choſes les *ſemences des Animaux*, *des Vegetaux* & *des Mineraux*, & toutes ces ſemences ont été cachées dès le commencement dans le ſein de cette même matiere comme dans les tenebres, ou dans ce qu'il nomme l'Abîme, d'où elles ſe tirent par la voye de la *Génération*.

Selon cette idée les Paracelſiſtes croient que ce qu'on apelle generation ne conſiſte que dans la ſortie ou le paſſage de châque ſemence ou de châcun des individus qu'elles contiennent, des tenebres à la lumiere, en ſorte que d'inviſibles qu'ils étoient, quoi qu'ils aient toujours exiſté, ils deviennent viſibles. Sur ce pied-là ce qui naît aujourdui n'eſt pas proprement nouveau, quoi qu'il ſemble l'être, puis qu'auparavant il exiſtoit dans l'Abîme d'où il ſort; & de même une choſe qui paroit ſe corrompre ne perit point pour cela ou ne ceſſe point d'être, elle retourne ſeulement dans les ſources d'où elle a été tirée, après avoir rempli les fonctions auxquelles elle étoit deſtinée. Les Sectateurs de Paracelſe fondent ce ſentiment ſur [1] un paſſage d'Hippocrate, où cet ancien Médecin dit que *rien ne perit dans la Nature*, *comme auſſi il ne s'y produit rien de nouveau*; C'eſt à dire *qu'il n'y naît rien qui ne fût auparavant*, &c. Mais les ſemences ne ſortent pas d'elles mêmes du lieu où elles ont pris leur origine, & ne ſe développeroient pas comme il faut, ſi elles n'étoient aidées par une puiſſance ou une vertu celeſte qui y eſt renfermée, & que Paracelſe apelle *Archée*, c'eſt à dire, comme l'expliquent ſes Commentateurs, un *Eſprit Architecte*. 2 Cet Archée ſépare les divers élémens & tout ce qu'ils contiennent, plaçant châque choſe en ſon lieu; & pour ce qui regarde le corps des animaux, il y ſépare le pur de l'impur, comme *le feu*, *ou l'antimoine*, *purifient l'or*. *A la vérité il arrive qu'il opére imparfaitement; & c'eſt pour cela que l'on a de temps en temps quelque maladie; mais ce qui conſole c'eſt que ces ſortes de maladies ne ſont pas mortelles comme les autres.* De Morbis Tartareis, Cap. 4. Paracelſe ne reconoit pas pour de vrais *Elemens* les quatre dont on eſt toujours convenu dans les Ecôles, ſavoir *le feu*, *l'air*, *l'eau* & *la terre*. Il dit que ce ſont des corps morts, qui ne poſſedent que des qualitez inefficaces, impuiſſantes, leſquelles ne ſauroient rien produire, & qui ſont purement paſſives (*relollaceas & paſſivas qualitates poſſidentia.*) Il attribue une force beaucoup plus grande à trois Principes qu'il dit ſe trouver dans tous les corps naturels, même dans les Elemens & dans châcun d'eux en particulier. Ces Principes ſont le *Sel*, le *Soufre* & le *Mercure*. Pour faire ſentir en quelque maniere ce que ſont ces trois Principes, il dit qu'il ne faut

1 *Voyez le premier Livre de la Diète.*
2 *Paracelſ. de Elemento aqua Philoſ. Lib.* 4.

faut que voir brûler du bois; ce qui s'enflame est du soufre, ce qui s'éleve en fumée est du mercure; ce qui se reduit en cendres est du sel. On trouve déja quelque chose de ces trois mêmes principes dans les écrits d'*Isaac Hollandus*, & de *Basile Valentin*, desquels j'ai dit un mot ci-dessus; en sorte que Paracelse n'en semble pas avoir été le premier Inventeur. Je laisse à part la distinction que lui & ses Sectateurs font entre les Elemens visibles, & les invisibles; ils ne s'entendent pas trop bien là-dessus ni les uns ni les autres, & on les entend encore moins.

Outre les Elemens ordinaires, & les Principes, Paracelse croioit qu'il se trouve dans tous les corps naturels je ne sai quoi de *celeste* qu'il désigne par le nom de *Quinteſſence*, & qu'il décrit ainsi. 1 *La Quinteſſence*, dit-il, *est une matiere qui se tire corporellement de toutes les choses qui croissent, & de tout ce qui a vie; & cette matiere est degagée de toute impureté & mortalité; elle est de la derniere subtilité, & séparée de tous les élemens.* Il ajoûte un peu plus bas, *que* 2 *cette quinteſſence n'est pas proprement outre les élémens, parce qu'elle même est un élement.* Il dit ensuite sur ce sujet quelque chose où il paroit se contredire, ou qu'il est difficile d'entendre. Il donne aussi à cette quinteſſence le nom de *Teinture* ou *Pierre des Philosophes*, de *Fleur*, de *Soleil*, de *Ciel*, d'*Esprit étheré*, &c. 3 *Cette Médecine*, dit-il, *est un feu invisible qui dévore toutes les maladies. J'ai gueri avec ce remede la Vérole, la Lepre, l'Hydropisie, la Colique, l'Apoplexie, les Ulceres malins, le Cancer, les Fistules, les Scirrhes, aussi bien que toutes les maladies du dedans.* Il cite un exemple fort particulier pour faire voir quelle est la merveilleuse vertu de cette médecine. *Quelques uns*, dit-il, *aiant fait la Teinture, & ne sachant pas comme il faloit s'en servir, la négligerent, d'où il arriva que des poules l'ayant trouvée dans un lieu à l'écart, la mangerent ou la burent, & que les plumes leur étant tombées, il leur en revint d'abord d'autres, ce qui fit connoitre à ces gens-là que c'étoit un effet de la médecine.*

Il semble que si Paracelse avoit ce remede universel, il n'avoit que faire d'en chercher d'autres. Severinus, l'un de ses principaux Sectateurs, *dit qu'il seroit à souhaiter qu'on l'eût*, & il avouë *que peu de gens ont eu cet avantage.* On ne feroit peut-être pas grand tort à son Maître, si l'on disoit qu'il n'en savoit pas plus que les autres sur ce sujet. Quoi qu'il en soit, ni lui ni ses Disciples ne se sont pas tenus à cela; ils reconnoissent qu'il y a des remedes particuliers, & ils en proposent un grand nombre. Ils disent que comme châque sorte de maladie tire son origine d'une semence particuliere, il y a pareillement un remede secret approprié à châcune d'elles; & ils parlent de ce remede comme s'il avoit de l'intelligence, s'il savoit ce qu'il fait, ou même s'il en savoit plus que le Médecin qui l'ordonne. Si l'on demande à Paracelse pourquoi son remede universel & ses remedes particuliers, qui, les uns & les autres, sont infaillibles, ne font pas toujours l'effet qu'on en doit attendre, & n'empêchent pas qu'on ne meure, il vous répondra 4 qu'il faut s'en prendre à la *destinée*, à laquelle nous ne saurions résister. C'est sans doute par la même raison que ce Prince des

1 *Archidoxorum Lib. 4.*
2 *Quinta essentia non est quinta essentia ultra elementa, quia est elementum.*
3 *Lib. de Tinctura Physicorum.*
4 *De Membris contractis, Cap. 9.*

des Chimiſtes n'a pu, avec tous ſes beaux ſecrets qu'il appelle *Magnalia Dei*, trouver le moien de ſe guerir de la goute & de quelques autres fâcheuſes maladies, & de vivre au delà de quarante ſept ou quarante-huit ans.

En d'autres endroits, parlant des ſemences des maladies, Paracelſe en fait deux genres principaux, l'un qu'il apelle *Iliaſtrum*, & l'autre *Cagaſtrum* Le premier tire ſon origine d'une matiere qui eſt dès le commencement, comme les pommes, les poires, les noix, & les autres fruits qui viennent châcun de la ſemence qui eſt deſtinée à la produire. Les maladies dependantes de ce premier genre ſont l'hydropiſie, la goute, la jauniſſe, &c. Le ſecond genre procede de la corruption de quelque choſe, & la peſte, la pleuréſie, la fievre, &c. en ſont le produit. Paracelſe & ſes Sectateurs parlent auſſi de l'Iliaſtrum & du Cagaſtrum à l'occaſion de la génération équivoque des *Rats*, qu'ils croioient être engendrez tantôt de la pourriture, tantôt de la ſemence de leurs peres. La premiere eſt apellée une generation ex *Cagaſtro*, & l'autre ex *Iliaſtro*.

1 Ailleurs il conſidere les cauſes des maladies ſous d'autres relations ; il donne à ces cauſes le nom d'êtres (*Entia*), & il en fait de cinq ſortes. Le premier de ces Etres eſt *Ens Dei* ou Dieu lui même qui envoie aux hommes des maladies comme il lui plaît. Il apelle le ſecond *Ens Auſtrale*, croiant que pluſieurs maladies viennent tant des Aſtres qui ſont au Ciel, que de ceux qui ſont dans l'homme. Le troiſième apellé *Ens naturale*, regarde les maladies qui viennent de quelque vice de nature. Le quatrième de ces Eſtres eſt *Ens ſpirituale*, ou *Pagoycum*, auquel Paracelſe raporte les maladies qui ſont l'effet de notre propre imagination ou de celle d'autrui, qui agit ſur nous ; & ſous ce genre ſont compriſes les maladies qui viennent de malefice, ou d'enchantement. Le cinquième eſt nommé *Ens Veneni*, & comprend tous les venins ou poiſons, tant artificiels que naturels.

Paracelſe fait auſſi venir en general toutes les maladies de ce qu'il apelle *Iliadus*, & cela lors qu'il s'eſt fait quelque ſéparation ou quelque corruption dans le corps. Pierre Severin l'un de ſes Sectateurs les plus eſtimez dit que ce qu'Hippocrate a apellé *Orcus*, & ce que d'autres entendent par *Nox Orphei* & *Abyſſus*, eſt la même choſe que ce que Paracelſe apelle *Iliadus*.

Enfin notre Auteur paſſant des cauſes generales des maladies aux particulieres, dit 2 *que le corps de l'homme n'eſt autre choſe que* Soufre, Mercure, & Sel ; *qu'en ces trois choſes qu'il nomme* les trois premieres ſubſtances, *conſiſtent la ſanté auſſi bien que la maladie qui en dépend. C'eſt dans ces trois choſes ſeules*, dit-il encore, *qu'il faut chercher les cauſes des maladies, & non dans les* Humeurs *ou dans leurs* Qualitez, *dont les Médecins font tant de bruit ;* il ajoûte un peu plus bas, *que toutes les maladies dépendent des trois ſubſtances qu'il vient d'indiquer, & non pas des quatre Elemens.* Il dit encore, dans le même Livre, qu'il ne faut point s'arrêter aux temperamens, ni aux quatre humeurs comme ont fait ceux qui ont répandu tant d'obſcurité ſur la Médecine. Une maladie, ajoûte-t'il, eſt ou chaude ou froide, mais cette chaleur ou ce froid *n'en ſont*

1 *Lib. Paramirum, de quinque Entibus morborum.*
2 *Paramirum, Lib. 1. De Origin. Morb. ex tribus primis ſubſtantiis.*

sont pas la cause, ils n'en sont que les signes. Qu'un homme ait le front chaud, que sa tête & tout son corps soient enflammez, que son urine soit rouge, son pouls frêquent &c. tout cela sont des signes de la maladie, mais il en faut chercher ailleurs les causes. Dans une colique, par exemple, qui vient de constipation, que sent-on? De cruelles douleurs de ventre, une grande ardeur, acompagnée de soif, de vomissemens, & quelquefois de paralysie. Otez la constipation, tous ces accidens cesseront d'abord. Considerez la pierre de la vessie, & les symptomes qui l'accompagnent. Voulez-vous les ôter? Otez la pierre. Vous ne vous servirez pas en cette occasion de médicamens chauds, ni de médicamens froids; vous ne parlerez ni d'humeurs ni de temperamens, le couteau seul l'ôtera; le couteau est l'*arcanum* ou le secret de la pierre.

1 Ailleurs Paracelse entre dans quelque détail sur la nature des maladies causées par les trois substances dont on vient de parler, & sur la maniere dont cela se fait, & premierement il remarque, à l'égard du *Mercure*, que celui qui est dans le corps des animaux, & qui a beaucoup de raport avec le mercure ordinaire, ou le vif argent, cause par sa volatilité *la manie*, les *mortifications des ligamens*, *les tremblemens*, &c. Que s'il se joint à cette volatilité de l'acrimonie, ou que le mercure se spiritualise trop, alors il produit & la *manie*, & la *phrénésie*, & la *folie* &c.

Il ajoûte que ces maladies sont causées par l'esprit du mercure qui en s'élevant & cherchant quelque issue, blesse le cerveau & particulierement les endroits qui sont le siege de la memoire & du jugement. Si en descendant, il pénétre jusqu'aux nerfs, & s'attache fortement au cerveau, alors il produit l'*apoplexie*; s'il touche la nuque il fait la *paralysie*. Mais s'il se refroidit dans son cours, il cause des *tremblemens des mains* & *des pieds*, ou de *la tête seule*; il cause pareillement la *lethargie*, la *contorsion de la bouche*, & des *yeux*, &c.

Les maladies produites par le *soufre* sont diverses sortes de *fievres*, les *apostemens*, ou les *phlegmons*, la *jaunisse*, &c. Que si le sel se sépare du soufre, ce dernier se pourrit, & se versant sur la poitrine, il cause la *pleurésie*; dans l'estomac & dans le foye il allume *la fievre*; dans la tête il produit la *migraine*, & les autres douleurs de cette partie, les douleurs des *yeux*, les maux de *dents*, *d'oreilles*, &c.

Plusieurs maladies tirent aussi leur origine du *sel*, comme entr'autres la *colique*. Du même principe viennent la *pierre*, & le *gravier*, & les autres congelations qui se font dans les veines & dans les cavitez, aussi bien que la *goute* des mains & des pieds, la *sciatique* &c. La cause de ces maux est l'*esprit de sel* qui se mêle avec le corps du sel, & le coagule dans la vessie, les reins, les jointures. Le sel produit aussi les *flux de ventre*, toutes les fois qu'il vient à se resoudre. Il fait des *duretez* & des *obstructions* lors qu'il se coagule & se durcit; & ces maladies se guérissent en travaillant à resoudre, & à fondre les sels qui les ont causées. Que si le sel se subtilize trop, il cause les *ulceres*, la *gale*, la *demangeaison* & autres maladies du dehors. L'*éryspele*, les *ulceres malins*, le *cancer*, viennent de la même origine.

1 *Fragmenta Medica Tomi primi.*

ne. Enfin, ſi le ſel a plus de force, il produit le *Feu Perſique*, & les grandes inflammations. Ces trois Principes ont, dans le corps de l'homme, auſſi bien que dehors, châcun leurs differentes eſpeces qui produiſent auſſi de differentes ſortes de maladies. Le *Vitriol*, par exemple, que l'on compte entre les ſels, produit une ſorte d'éryſipele. 1 La matiere peccante dans la fievre, en general, n'eſt autre choſe que le ſoufre & le *ſalpêtre*; & ſur ce pied-là Paracelſe veut qu'on donne à la fievre le nom de *maladie du ſalpêtre & du ſoufre enflammez.* Ailleurs il dit de la fievre intermittente en particulier, que c'eſt un mouvement du nitre, qui cauſe, au commencement, du froid, & de la chaleur à la fin.

Outre les cauſes des maladies tirées des trois principes, le ſel, le ſoufre, & le mercure, Paracelſe en cherche d'autres qui tirent leur origine du Tartre, & auxquelles il attribue preſque tous les mêmes effets qu'il a attribués à ces premiers principes, & pluſieurs autres, ſur quoi il faut remarquer à l'égard du nom de Tartre, qui n'eſt autre choſe que cette matiere aigre & dure qui s'amaſſe, comme il le dit lui même ailleurs, dans les côtez du tonneau de vin, au lieu que la lie va au fond, en Latin *Tartarum*, que c'eſt aparemment lui qui en eſt l'inventeur. Il prétend que la *pierre de la veſſie*, & le *gravier des reins* ſont produits par ce qu'il nomme Tartre, & voici la raiſon qu'il rend de cette dénomination.

2 J'apelle, dit-il, la pierre ou le calcul, la maladie du Tartre, *Tartareus morbus*, à cauſe du 3 *Tartare* proprement dit. Or ce Tartre eſt ainſi nommé, parce qu'il contient une huile, une eau, une teinture, & un ſel, qui enflamment & brûlent le malade comme feroit le feu d'Enfer. Notre Auteur en ſon jargon Chimique, donne encore un autre nom au calcul, il l'apelle *Duelech.* On peut voir ce qu'il dit des autres maladies, cauſées, à ce qu'il prétend, par le Tartre ſur lequel il a beaucoup écrit.

A l'égard des *ſignes des maladies*, on ne trouvera pas grand' choſe ſur ce ſujet dans les écrits de Paracelſe; il en parle en peu de mots dans quelques endroits, & en d'autres il témoigne en faire peu de cas. 4 Il établit diverſes eſpeces de *Pouls*, qui ont toutes du raport aux diverſes Planetes. Il y en a deux aux pieds, qui ſont attribuées à *Saturne* & à *Jupiter*; deux au col, qui dependent de *Venus* & de *Mars*; deux aux temples, qui ſont reglées par la *Lune* & par *Mercure*, le pouls du *Soleil* eſt au côté gauche ſous le cœur. De là il s'enſuit, dit-il, que ſi le pouls bat plus vîte qu'à l'ordinaire, les ſept principaux membres ſoufrent, ſavoir le Cœur, le Cerveau, le Foye, le Fiel, les Reins, la Râte, le Poumon. Si quelqu'un de ces membres en particulier eſt accablé par la maladie, le pouls bat plus foiblement, & cela vient de ce que l'air, ou l'eſprit de vie, n'y trouvent pas un paſſage libre.

Paracelſe s'étend plus ſur *l'Urine*, comme on le peut voir dans ce qu'il a écrit des jugemens tirez des Urines. Il dit que l'urine eſt un ſel reſout, avec quel-

1 *De Peſtilitate, Tract.* 1.
2 *De Morbis Tartareis, Cap.* 1.
3 *C'eſt à dire du lieu des tourmens que les Poëtes Payens ont nommé le Tartare.*
4 *Lib. de Peſtilentia, Tract.* 1.

quelque mêlange de ſoufre & de mercure. Je ne perdrai pas du tems à entrer ici dans un détail des ſignes & des connoiſſances qu'il prétend tirer de l'urine pour juger de la nature d'une maladie, & des ſuites qu'elle doit avoir. Ces connoiſſances ou ces lumieres doivent être fort grandes, s'il eſt vrai, comme le dit [1] un de ſes Sectateurs, que tout ce qu'il y a de bon ou de mauvais à attendre de l'iſſuë d'une maladie ſe découvre clairement dans l'urine comme dans un miroir.

J'ai remarqué ci-deſſus que les plus habiles des Paracelſiſtes ne faiſoient pas difficulté d'avouer que la Quinteſſence ou le remede univerſel dont parle leur Maître, & qu'il ſe vantoit de poſſeder, eſt quelque choſe de très-rare. Cela l'a obligé lui même, & eux auſſi, à chercher & à propoſer pluſieurs remedes particuliers. L'un des moiens dont ils prétendent que l'on doit ſe ſervir pour en faire la découverte, c'eſt d'obſerver ce qu'ils appellent la *ſignature des choſes*. Ils croient que certaines differences qui ſe rencontrent par raport à la couleur, à la figure, & autres marques exterieures, dans les animaux, les végétaux, les mineraux, ou leurs parties, ſont autant d'indices des qualitez que châcun d'eux a pour guérir telle ou telle maladie.

Ils veulent, par exemple, que *l'Eufraiſe* porte une marque qui indique la vertu qu'elle a pour les maladies des yeux, & cela fondé ſur une petite figure noire que l'on voit au dedans de la fleur, qui repréſente, diſent-ils, celle de la prunelle. Une des eſpèces de *Dentaria*, dont la racine reſſemble à une chaine de dents enfilées les unes avec les autres, montre, par cela même, qu'elle nous offre un médicament propre pour les maux de dents, & pour le ſcorbut. Les *ſemences de Grenades*, les *Pignons*, aiant auſſi la forme des dents, on doit en inférer qu'ils fourniſſent des remedes qui conviennent à ces parties. La *Pulmonaire* ſert aux indiſpoſitions du poumon, parce qu'elle eſt legere & ſpongieuſe comme le poumon, & qu'elle en a en quelque maniere la figure. Les *Citrons* ſont bons pour le cœur, auſſi ont-ils la forme d'un cœur; & comme ce viſcere a du raport avec le Soleil, ainſi que nous l'avons déja remarqué, la couleur jaune du citron qui répréſente en quelque ſorte celle de cet aſtre, marque pareillement que ce fruit eſt cordial. *L'Or* aiant auſſi la même couleur, & de plus l'éclat du Soleil, pourroit-on douter qu'il ne ſoit le plus excellent de tous les remedes cordiaux ? La racine de la plante appellée *Satyrium* indique encore plus ſenſiblement par ſa figure, qu'elle eſt deſtinée à fortifier les parties qui ſervent à la génération. *L'Aſarum* qui reſſemble ſi bien à une oreille, eſt par cela même un médicament pour les oreilles. Si on en veut ſavoir davantage ſur ce ſujet, on peut conſulter *Crollius*, qui en a écrit amplement, & d'autres Auteurs. Mais *Libavius*, quoique grand Chimiſte, ne laiſſe pas d'avouer franchement, que c'eſt à un pur effet du hazard qu'il faut attribuer la conformité qu'il y a entre la figure de certains ſimples & les vertus qu'ils poſſedent.

Il faut obſerver que nonobſtant toutes les ſignatures dont on vient de parler, Paracelſe & ſes diſciples comptent beaucoup plus ſur les médicamens *métalliques* que ſur les autres que fourniſſent les animaux & les végetaux, en

[1] *Vidè Jo. Rhenani Urocriterium Chimiatricum.*

en quoi ils different des anciens Médecins qui ne connoiſſoient preſque aucun autre uſage de ces premiers médicamens que celui que l'on en peut faire en les appliquant extérieurement. Les Paracelſiſtes exigent d'ailleurs que les médicamens, d'où qu'on les tire, ſoient tous préparez chimiquement, parce que ſans cela, bien loin d'être utiles, ils ſont nuiſibles, à cauſe qu'on n'en a pas ſéparé je ne ſai quoi de *venimeux*, qui eſt naturellement mêlé dans tous les ſimples.

Paracelſe croioit auſſi qu'on pouvoit guérir par des *paroles* & par des *caracteres* certaines maladies qui ne cedoient point aux autres remedes, pas même à *l'or potable*, ou à la *quinteſſence d'or*, ou à celle *d'antimoine*. Il dit 1 que la Nature a mis ſes propres vertus, ou fait part de ſon pouvoir, aux paroles, ou aux pierres gravées, auſſi bien qu'aux herbes & aux racines. Nous avons vu ci-deſſus, dans l'abregé de ſa vie, qu'il prétendoit qu'on pouvoit outre cela avoir recours à la *Magie*.

Cependant il ne négligeoit pas les deux remedes qui ſont les plus communs, ou d'un uſage le plus univerſel, dans la Médecine, je veux dire la *Saignée* & la *Purgation*, mais il croioit que l'on pouvoit ſe paſſer de *Lavemens*, & il dit qu'il n'en a rien écrit, parce qu'il les regarde comme un très-vilain & très-abſurde remede. (*De Tartaro, Lib* 1.) Sur la ſaignée il a écrit cinq Traitez, ce qui fait voir qu'il ne la deſaprouvoit pas, quoi qu'il crût qu'on ne s'en ſervoit pas comme il faut, & qu'il l'aſſujettît à diverſes regles tirées de la diſpoſition des *Aſtres*. Je fais cette remarque, afin que l'on voie que les Chimiſtes qui ſont venus après lui, & qui ont la plûpart rejetté ce remede, n'ont pas ſuivi en cela le ſentiment de leur Maître. Il emploioit auſſi les purgatifs, mais il préferoit à ceux dont les Grecs ou les Arabes s'étoient ſervis, ceux qui ſont tirez de la Chimie. 2 Oporinus dit que quand Paracelſe purgeoit ſes malades, il ſe ſervoit pour cela, dans quelque maladie que ce fût, de *Mercure précipité*, qu'il reduiſoit en pilules, en y mêlant un peu de Thériaque ou de Mithridat, ou du ſuc de ceriſes, ou du raiſiné.

Ce Diſciple de Paracelſe n'explique pas de quelle ſorte de précipité ſon Maître ſe ſervoit. Les Empiriques donnent principalement aux verolez, du précipité rouge, qui eſt un purgatif & même un émétique très-violent dont Paracelſe 3 a enſeigné la compoſition. Il veut qu'on prepare ce médicament en diſſolvant du mercure avec de l'eau forte, & en la retirant par la diſtillation, faiſant la même choſe cinq fois plus ou moins juſqu'à ce que le mercure précipité ait acquis une belle couleur rouge, & que l'on verſe enfin ſur cette poudre de l'eſprit de vin, le retirant auſſi par la diſtillation, & faiſant la même choſe ſept fois ou neuf fois, ou même plus ſouvent, juſqu'à ce que le précipité *blanchiſſe* dans le feu; & *ne ſoit plus ſujet à s'enfuir*; il ajoûte qu'on aura alors un mercure précipité diaphorétique. Ceux qui préparent aujourd'hui le précipité rouge font

1 *Natura vires ſuas in verba imponit ſicut in herbas & radices, ita in Gamahæos*; & paulo poſt; *Imagines & Characteres ſunt pixides in quibus Magus ſiderum vires aſſervat.* Philoſophiæ Sagacis Lib 1

2 *In Epiſtola ad Solenandrum & Wierum.*

3 *De Morbis Rerum Naturalium. Lib.* 5.

font tout ce que Paracelſe preſcrit ; ils ſe ſervent premierement d'eau forte, puis d'eſprit de vin, mais ils ont beau verſer & reverſer cet eſprit ſur leur poudre, & le retirer autant de fois, jamais elle ne devient *blanche*, & encore moins s'y fait-il un tel changément qu'elle devienne *fixe*, comme parlent les Chimiſtes, c'eſt-à-dire qu'elle ne puiſſe plus s'enfuir ou s'évaporer, & qu'il ſoit impoſſible de la pouvoir jamais reduire en mercure coulant. On voit par là ſi l'on doit beaucoup compter ſur ce que dit Paracelſe. Ici, comme en toute autre occaſion, il fait ſemblant de vouloir enſeigner la maniere de compoſer un excellent remede, qui paſſe de beaucoup le précipité commun, mais on ne ſauroit y réuſſir, quoi qu'on ſuive tout ce qu'il ordonne.

Ne ſeroit il point permis de douter s'il poſſedoit lui-même le ſecret de ce précipité diaphoretique, ou ſudorifique dont il feint de décrire la préparation? Quoi qu'il en ſoit, celui dont Oporinus parle, étoit donné pour purger, & non pas pour faire ſuer; & il eſt aſſez problable qu'il aprochoit beaucoup du précipité rouge ordinaire, ſi ce n'étoit pas tout à fait la même choſe. Ce n'eſt pas que Paracelſe ne connût d'autres médicamens purgatifs, tirez des minéraux; & il ne faut pas, à mon avis, prendre à la lettre ce que dit ici Oporinus, comme ſi ſon Maître n'avoit jamais purgé perſonne qu'avec du mercure précipité. Il n'eſt pas poſſible qu'ayant autant travaillé qu'il l'avoit fait ſur l'antimoine, qu'il regarde comme le mineral qui fournit les plus excellens remedes, il n'eût découvert auſſi que l'on en pouvoit tirer entr'autres choſes diverſes matieres purgatives. Il dit prémierement 1 que comme l'antimoine eſt plus propre que le feu, ou quelqu'autre choſe que ce ſoit, à purifier l'or & l'argent, il purge pareillement le corps humain, & le nettoye de toutes impuretez; il eſt vrai que comme il ajoûte immédiatement après, que le *magiſtere d'antimoine* chaſſe la lepre, le nom ſeul de magiſtere, comme nous le verrons bientôt, ſemble marquer que Paracelſe n'entend pas ici parler d'un médicament purgatif ordinaire. Si vous voulez ſavoir ce qu'étoit ce magiſtere, cette *eſſence*, cet *arcanum*, cette *vertu* de l'antimoine, (tous ces noms ſignifient la même choſe) & comment on le prépare, notre Auteur vous l'aprendra. *Voici ce que c'eſt*, dit-il, *que la* Vertu de l'Antimoine, *dont vous ne trouvez pas un point, pas un iota, dans tous vos livres de Médecine. Prenez garde au commencement qu'il ne ſe corrompe rien de l'antimoine, mais qu'il demeure tout entier ſans perdre rien de ſa forme; car c'eſt ſous cette forme qu'eſt caché l'*arcanum *de l'antimoine. On doit le pouſſer par la rétorte ſans qu'il reſte aucune tête morte, & le réduire, par une troiſième cohobation en une troiſième nature. Alors cet* arcanum *ſort, dont la doze eſt de quatre grains pris avec de la quinteſſence de méliſſe.* Nous voilà bien plus ſavans que nous ne l'étions! On ne voit pas que Paracelſe faſſe ſouvent mention de quelque purgatif proprement dit venant de l'antimoine. 2 Il parle en un endroit des fleurs que l'on en tire, mais il n'en dit qu'un mot en paſſant, ſans marquer la maniere dont elles ſe font; il indique ſeulement une préparation dont ces fleurs ſont la baſe, & qu'il dit être un excellent remede contre le mal caduc, mais il ne l'a pas décrit non plus. Il en marque cependant la doſe, qui eſt

1 *Archidoxis, Lib. 6. & de Vita longa Lib.* 3.
2 *De Caducis, Paragr.* 4.

eſt de neuf grains, devant le paroxyſme, & dixhuit dans le paroxyſme même. Ailleurs il dit auſſi quelque choſe du *mercure de vie* Il n'avoit pas manié moins ſouvent le *Vitriol* que l'antimoine, & il parle d'un *arcanum* qu'il en tiroit, & qu'il préferoit à celui qui ſe tire de l'or. Il ne paroit pas faire à peu près autant de cas d'un autre médicament que fournit le vitriol, quoi que ce médicament ait peut-être plus de réalité que le précédent; je veux parler d'un purgatif qui ſe fait en épurant le vitriol blanc par une préparation fort ſimple. Ce purgatif eſt un des plus doux & des plus innocens de tous ceux qui ſe tirent des mineraux. Il ne ſeroit pas même néceſſaire, ſi l'on ſuivoit mot à mot ce que dit Paracelſe, de purifier le Vitriol. 1 Il prétend que le vitriol crud, 2 *vitriolum crudum*, mis en poudre eſt très-bon pour purger dans de grandes & fâcheuſes maladies de l'eſtomac, dans des fievres, des diſſenteries, &c. & pour tuer les vers. *La doſe de ce remede*, ajoûte-t'il, *eſt de la quantité que l'on peut en prendre ſix fois avec la pointe d'un couteau.* On donne juſqu'à une dragme du vitriol blanc purifié.

Ce médicament opere aſſez doucement, comme je l'ai déja remarqué, quoi qu'il purge par deſſus & par deſſous, ce qui fait voir que ſa douceur ne doit pas être miſe en parallele avec celle de la *Caſſe*, de la *Manne*, du *Sené*, de la *Rubarbe.* Il ne faut donc pas croire ce que diſent 3 quelques Chimiſtes, que ſi l'antimoine & les médicamens métalliques, operent quelquefois fort violemment, cela n'arrive ainſi que par la faute & l'ignorance de ceux qui les ont préparez, ou par l'imprudence de ceux qui les donnent; & que s'ils ſont bien faits & bien adminiſtaez, ils ſont auſſi benins que les autres dont je viens de parler. 4 Il n'y a pas de doute qu'étant bien préparez ils ne puiſſent agir avec moins de violence que l'*Ellebore*, la *Coloquinte*, & quelques autres purgatifs tirez des plantes, mais il ne s'enſuit pas qu'ils ſoient jamais auſſi doux que la Manne, la Rubarbe, &c. Ce n'eſt pas que les médicamens pris des mineraux, quelque force qu'ils ayent, doivent toûjours être laiſſez en arriere; il eſt des occaſions où l'on doit même les préferer à ceux que fourniſſent les végétaux.

En voila aſſez pour les purgatifs. Je ne m'arrêterai pas ici à parler des *Eſſences*, des *Magiſteres*, des *Elixirs*, & des autres grands ſecrets que notre Auteur appelle *Magnalia Dei*, tels que ſont la *Quinteſſence*, dont j'ai déja dit un mot ci-deſſus, le fameux remede nommé *Azoth*, que Paracelſe portoit toûjours avec ſoi, ſon 5 *Laudanum*, &c. Je dirai ſeulement, à l'égard de ce dernier médicament, que je ne ſaurois m'empêcher de ſoupçonner que ce n'étoit peut-

1 *De Rebus Naturalibus Cap.* 8.

2 *Il dit que le vitriol eſt appellé allégoriquement* Gryllus, *c'eſt-à-dire* un Grillon. *Nos Pharmacopées ont donné le nom de* Gilla Theophraſti, *au Vitriol blanc purifié, ou ſéparé d'un peu de terre qui y eſt mêlée. On a ſans doute mis* Gilla *pour* Gryllus. *Ce que Paracelſe nomme* Gilla *ſemble être quelqu'autre choſe. Voyez le Livre ſecond*, de Viribus Membrorum, Cap. 4.

3 *Martinus Rulandus junior, in Progymnaſm. Alchim.*

4 *Vide* Sennertum *de Chimicorum cum Ariſtotelicis & Galenicis Conſenſu ac Diſſenſu.*

5 Laudanum Theophraſti Paracelſi, *dit l'Auteur du petit Dictionaire mis à la fin de ſes œuvres*, eſt Medicina laude digna, ex duabus tantùm rebus conſtans, quibus excellentiores in mundo reperiri nequeunt, qua morbos omnes ferè curabat. *On dit qu'il en emporta avec lui la recette en l'autre monde, ſans avoir jamais voulu la communiquer à perſonne.*

peut-être qu'une compoſition dont l'opium faiſoit la plus grande partie, s'il n'en faiſoit pas le tout. En effet cette drogue eſt excellente quand on ſait s'en ſervir à propos, & bien des gens croient qu'il n'eſt pas fort néceſſaire de ſe donner tant de peine à la préparer, puiſque les préparations que l'on en fait avec le plus de ſoins & de dépenſe, ne valent pas beaucoup mieux que les plus ſimples, ou que la drogue, telle qu'on nous l'aporte du Levant, & que les Turcs la prennent tous les jours. Je ſai bien que Paracelſe aſſure 1 que les médicamens où il entre de *l'opium*, ſont *venimeux*, & qu'il ne faut ſe fier ni au *pavot* ni à la *juſquiame*, ni à la *mandragore ;* que nous n'avons aucun anodin, ni ſomnifere, qui opere ſûrement & ſans trouble, que le *ſoufre qui ſe tire du Vitriol*, & qui ſert auſſi contre le mal caduc, ſans compter ſes autres uſages. Cependant 2 ailleurs il ne fait pas difficulté d'avouer que les adouciſſans, tels que l'opium, ſont un effet merveilleux pour la cure du même mal ; & immediatement après il propoſe une formule de médicament où il joint à l'Opium Thébaïque, la Canelle, le Muſc, l'Ambre &c. Il eſt vrai qu'il y ajoûte auſſi à la fin *l'Arcanum de Vitriol*, qui eſt la même choſe que le *ſoufre*. Mais ſi ce ſoufre eſt ſeul un ſi excellent anodin, & ſi propre même pour guérir l'épilepſie, comme notre Auteur l'aſſure, pourquoi lui aſſocioit-il l'Opium ? Il ſentoit bien qu'on pouvoit lui faire cette objection, il tâche d'y repondre par avance, en diſant qu'il peut ſe rencontrer par hazard quelque défaut dans le vitriol dont on ſe ſert, & que les Artiſtes font quelquefois des fautes en travaillant, ce qui eſt cauſe que le remede que l'on a prétendu en tirer ne fait pas ſon effet. Cette réponſe laiſſe entrevoir que Paracelſe ne comptoit pas tellement ſur ſon ſoufre de Vitriol, qu'il ne cherchât à en apuier les effets par l'opium comme par un médicament, dont la vertu n'etoit pas ſi équivoque ; & ceci ſemble confirmer mon ſoupçon touchant ſon Laudanum. Je ne ſai ſi quelcun a aujourd'hui le ſecret de ce merveilleux ſoufre, ou de cet *Arcanum* de Vitriol, que notre Auteur préfere à tous les remedes qui ſe tirent de l'or, & duquel il vante ſi fort les grandes vertus en plus d'un endroit. Le ſecret ſera ſans doute du nombre de ceux qui ne ſont connus que de bien peu de gens, & deſquels notre même Auteur dit 3 que ſi Dieu les communique à quelcun ils ne ſe rendent pas pour cela publics, parce que Dieu donne à ceux à qui il en a fait part, aſſez de prudence pour les tenir cachez, comme ils le ſeront juſqu'à la venue *d'Elie l'Artiſte*, qui eſt le tems auquel tout ce qui eſt maintenant le plus inconnu ſera mis en lumiere.

Je finirai en diſant un mot de la Chirurgie de Paracelſe, qui a été aſſez eſtimée de quelques uns, comme je l'ai déja remarqué ci-deſſus. Il a compoſé deux ouvrages ſur ce ſujet, l'un appellé *la grande Chirurgie*, l'autre la *petite*. Ces deux ouvrages, joints enſemble ſont aſſez gros ; cependant il n'y eſt preſque traité que des *Playes* & des *Ulceres*. Pour les guérir il ne s'en tient pas aux remedes tirez des plantes, ou aux remedes ordinaires, il emploie auſſi des médicamens Chimiques, entre leſquels il s'en trouve de bons ;

1 *De Rebus Naturalibus, Cap. 7. ubi de Sulphure.*
2 *De Morbis Amentium, Cap. 1. ubi de cura Caduci.*
3 *Lib. de Tinctura Phyſicorum, Cap. 4.*

bons; mais si cela ne suffit pas, il ne fait aucune difficulté en certains cas de se servir de *caracteres*, *de paroles* &c. Il dit à l'égard des playes, qu'on tire de deux manieres le fer d'un dard, ou d'une fleche, qui est demeuré dans une playe; que cela se fait ordinairement ou en l'arrachant, & en l'attirant par des médicamens, s'il n'est que pointu & long, ou en le poussant plus avant, & tâchant de le faire sortir par la partie opposée s'il est fait en forme de croc; & il remarque qu'il faut faire la même chose si une bâle de mousquet se trouve engagée entre des os. Il ajoûte que si on ne peut pas en venir à bout en se servant d'herbes & de racines, qu'il avouë être le plus souvent inutiles, il faut en ce dernier cas, c'est-à-dire lors qu'il s'agit de fers crochus ou de bâles engagées dans des os, avoir recours à certaines paroles constellées, (*verba constellata.*) Il assure hardiment que par la force de ces paroles on peut, sans se servir d'autre chose que de ses doigts, tirer fort aisément toutes sortes de dards d'une playe. Mais, dit il, l'envie des Sophistes a cherché à rendre cet art infame, en faisant faire des defenses de l'exercer sous peine d'anatheme & d'être brûlé. Je ne laisse pas, dit-il, de le faire, sachant qu'il n'y a rien que de naturel. Paracelse dit peu de choses des *tumeurs*, des *fractures*, & des *dislocations*; & l'on ne trouve rien du tout dans sa Chirurgie, concernant *l'amputation des membres*, & les operations qui se font *par le fer* & *par le feu.* Il paroit même qu'il ne vouloit pas qu'on se servît de ces derniers moiens; cependant il aprouve dans le passage que j'ai cité ci dessus, l'usage du couteau, comme étant le seul remede de la pierre.

Notre Auteur s'étend fort sur la *Vérole*; il en examine les causes, les signes, il propose un grand nombre de remedes pour la guérir, dont les principaux sont diverses préparations de *mercure*, mais décrites a sa mode, & selon sa coutume, c'est-à-dire de maniere que peu de gens sont en état d'y entendre quelque chose.

Jugement sur Paracelse, où à son occasion, on dit aussi un mot de quelques autres Médecins accusez de Magie.

Voilà ce que j'avois à dire sur la Médecine de Paracelse, pour donner une legere idée de ses principes, en attendant que quelcun ait la patience d'entrer dans un plus grand détail de ce qu'on peut recueillir de deux gros volumes in folio que contiennent ses Oeuvres. Je ne repeterai pas ici ce que j'ai dit ci-devant de ses mœurs & de sa conduite. Je remarquerai seulement qu'on ne sauroit lire ses écrits sans s'apercevoir aussi-tôt qu'il avoit l'imagination fort vive, mais en même tems fort déréglée, & le cerveau plein d'idées des plus creuses. Avec cette disposition d'esprit, il n'y a pas lieu d'être surpris qu'il eût donné dans toutes les vanitez de *l'Astrologie*, de la *Geômance*, de la *Chiromantie*, de la *Cabale*, rien n'étoit plus ordinaire & plus commun dans ces tems d'ignorance. Il assuroit même qu'il faloit nécessairement joindre la *Magie* à la *Médecine*, si l'on vouloit réussir en cet art, & cela ne doit pas s'entendre seulement de la Magie naturelle; il ne faisoit pas difficulté de dire qu'on pouvoit sans scrupule tirer du Diable certains secrets de Médecine, il se vantoit même de s'être entretenu avec Galien & Avicenne dans le vestibule de l'Enfer, comme nous l'avons vu ci-dessus. En un mot il n'a rien omis de ce qu'il pouvoit faire & de ce qu'il pouvoit mettre dans ses écrits pour persuader à tout le monde, qu'il étoit véritablement Megacien, en sorte que s'il n'y avoit pas réussi, il auroit, pour ainsi dire, joué de malheur. C'a été aussi l'opinion commune, mais pour

moi

moi je suis du nombre de ceux qui croient qu'il étoit plus grand fourbe que grand Sorcier.

Quoi qu'il en soit, Paracelse n'étoit pas le premier Médecin qui se fût attaché à la Magie, ou qui en eût eu la réputation. *Arnaud de Villeneuve*, & *Raymond Lulle*, de qui j'ai dit un mot ci-dessus, ont passé pour Magiciens, aussi bien que *Pierre d'Apono*, qui est un peu plus ancien qu'eux, & qui étoit un très-savant homme pour son tems. On peut voir de quelle maniere 1 Naudé a entrepris leur défense aussi bien que celle de Paracelse. *Henri Corneille Agrippa*, plus âgé de sept ou huit ans que ce dernier, a aussi été mis au même rang, son livre *de la Philosophie Occulte*, qu'il avoit composé en sa jeunesse, ayant donné occasion à cela, & au conte que l'on a debité, qu'il menoit toûjours avec lui un Démon, sous la forme d'un chien noir. C'est ce que dit Paul Jove, dans ses Eloges des Hommes Savans, mais que Wierus traite avec raison de fable. Melchior Adam qui a écrit un abregé de la vie d'Agrippa, dit de lui entr'autres choses, qu'il avoit pratiqué la Médecine à Geneve, à Friburg en Brisgau, & en France. Je ne sai pas s'il demeura long-tems à Geneve, mais il 2 paroit par les Regîtres du Conseil de cette ville, qu'il y fut reçu Bourgeois gratis, l'onzième Juillet de l'an 1522. Il y eut bien du haut & du bas dans sa vie; il commença, à ce qu'on dit, par être Secretaire de l'Empereur Maximilien Premier, puis Conseiller & Historiographe de Charles-Quint; & il fut ensuite reçu Docteur en Droit & en Médecine. Il eut même un emploi honorable à la guerre, & s'en acquita bien, & de là aiant passé en France, après avoir exercé la Médecine en divers lieux, & entr'autres en ceux que j'ai marquez ci-dessus, il vint enfin mourir à Grenoble dans une extrême pauvreté, âgé de 48. ans.

Paracelse & Agrippa peuvent être mis en parallele, à l'égard de diverses choses qu'ils ont tous deux faites, ou qui leur sont arrivées à l'un comme à l'autre. Tous deux se sont attachez à la Médecine, à l'Astrologie & à l'Alchimie; tous deux ont été entêtez de la Magie; tous deux ont couru divers pays; tous deux ont su faire de l'or, & ont possedé cette fameuse Pierre qui guérit de tous maux, cependant ils sont morts, l'un fort pauvre, & l'autre rien moins que riche, & tous deux à l'âge de 48. ans.

Pour finir les réflexions que j'avois à faire sur Paracelse, & sur ses écrits, je remarquerai que parmi tant de mauvaises choses dont ils sont remplis, il s'en trouve quelques unes de bonnes, & qui ont servi à l'avancement de la Médecine. On ne peut disconvenir que ce qu'il a dit contre le sentiment qui avoit eu cours depuis le tems de Galien, touchant les effets des qualitez premieres de tous les corps, le *chaud*, le *sec*, le *froid* & *l'humide*, n'ait commencé à ouvrir les yeux aux Médecins. Hippocrate, ou l'Auteur du livre *de la Diète*, avoit déja dit avant Paracelse, 3 que ce n'est pas le *chaud* qui a une grande force, mais *l'aigre*, *le salé*, *l'amer*, &c. & que de toutes les qualitez, il n'y en a point qui ait moins de pouvoir que le *chaud*, & le *froid*; mais l'opinion de Galien, &

1 *Apologie pour les grands hommes accusez de Magie.*

2 Voici les propres termes du Regître de cette année-là; *Spectabilis Dominus Henricus Cornelius Agrippa, Artium & Medicinæ Doctor, de Colonia super Rhenum, fuit admissus Burgensis gratis.*

3 Voyez ci-dessus Hist. de la Médecine, Premiere Partie, Liv. 3. Chap. 4.

& de tous les Arabes, n'avoit pas laiſſé de prévaloir. Ceux-ci avoient tous ſuivi la Philoſophie d'Ariſtote que notre Auteur apelle *un fondement de bois ;* il auroit dû en ſubſtituer une autre meilleure ; mais s'il ne l'a pas fait lui même, il a du moins donné aux Médecins & aux Philoſophes occaſion de le faire, en découvrant le peu de ſolidité de cette vieille Philoſophie. Son ſentiment touchant les *ſemences*, qu'il ſuppoſe avoir toutes exiſté dès le commencement, en quoi il a auſſi ſuivi Hippocrate, comme je l'ai deja remarqué, ce ſentiment, dis-je, eſt reçu aujourdhui par les plus habiles gens, qui l'ont ſeulement un peu mieux expliqué.

Ce qu'il a dit du *ſel*, du *ſoufre*, & du *mercure*, principalement ce qui regarde les deux premiers, a bien ſes uſages dans la Phyſique & dans la Médecine. Si on ne les regarde pas comme de veritables Elémens, on les conſiderera du moins comme ce qu'il y a de plus actif, & qui a le plus de force, ſoit dans nos corps ſoit dehors. On ne peut pas non plus douter que Paracelſe n'eût une grande connoiſſance de ce qu'on apelle *la Matiere de la Médecine*, & qu'il n'eût employé bien du tems à travailler ſur les animaux, les végétaux, & les minéraux d'où elle ſe tire. Il ſemble qu'il a fait toutes les operations de Chimie qui ſe peuvent faire, ou du moins qu'il en a fait un très-grand nombre ; mais il a eu ce grand defaut qu'il a caché, de tout ſon pouvoir, ce qu'une longue experience lui avoit apris ſur ce ſujet. C'eſt de quoi ſe plaignoit Jean Guntherius d'Andernac : [1] J'avouë, dit-il, que Theophraſte Paracelſe eſt un très-habile Chimiſte, & qu'il a mis dans ſes livres pluſieurs excellentes choſes, mais il eſt fâcheux d'un autre côté qu'il y en ait mêlé un grand nombre de frivoles & de fauſſes, ſans compter qu'il a répandu une ſi grande obſcurité ſur les meilleures, qu'il n'y a preſque perſonne qui puiſſe entendre ce qu'il en dit & en profiter. Cette critique eſt fort courte & en même tems fort judicieuſe. Le même Guntherius diſoit auſſi, que ſi les médicamens tirez des métaux, & particulierement de l'or & de l'antimoine étoient auſſi excellens que les Chimiſtes voudroient le faire croire, Paracelſe leur maître auroit dû s'en contenter, & n'en point chercher d'autres, &c. Il dit encore ailleurs, que ſi ceux qui ſe vantent de poſſeder cette fameuſe *Teinture des Phyſiciens*, ou le *Mercure de quelque métail*, comme des *Remedes Univerſels*, ſavoient ſeulement guérir la Fievre, ils devroient être pour cela fort conſiderez de tout le monde, & mériteroient que les Princes leur fiſſent de bonnes penſions ; mais, dit-il, quand on les met à l'épreuve on reconnoit bientôt leur ignorance. Il conclut de là que ſi leur Maître n'a pas fait tout ce qu'il ſe vantoit de pouvoir faire avec ſon Azoth, ou avec quelqu'autre ſemblable ſecret, nous ferons mieux de nous en tenir aux remedes que nous connoiſſons, que de chercher à guérir les maladies avec ceux que nous ne connoiſſons point, & qui pourroient faire plus de mal que de bien. Ce que Guntherius dit ici ne regarde que les prétendus remedes univerſels. Il eſtimoit beaucoup les autres médicamens Chimiques propoſez pour des cas particuliers, & qui avoient été pluſieurs fois experimentez avec

[1] *De Veteri & Nova Medicina tum cognoſcenda, tum faciunda &c. Tom. 2. pag. 651. Guntherius étoit né en 1497, quatre ans après Paracelſe, mais il lui ſurvécut de plus de trente ans, n'étant mort qu'en 1574.*

avec ſuccès. Je ſouhaiterois, dit-il, que Galien eût été moins diffus & plus exact dans ce qu'il a écrit, & que Paracelſe ſe fût moins caché, & en eût uſé avec plus de candeur : mais comme chacun a ſes défauts, auſſi bien que ſes bonnes qualitez, il faut retenir ce qui nous paroit le meilleur, & laiſſer le reſte. Dans cette vuë il entreprit de mettre à part ce qu'il croioit qu'on devoit choiſir des principales matieres que ces deux autres avoient traitées, & il en compoſa un livre en deux volumes in folio, intitulé, *De la maniere d'aprendre & de pratiquer tant la vieille que la nouvelle Médecine.* Dans ce même livre il conſeille aux jeunes Médecins de commencer par celle-là, & de finir par celle-ci, & il en rend cette raiſon, c'eſt que ſi l'on débute par celle de Paracelſe, avant que d'avoir apris l'ancienne, on conçoit mal à propos du mépris & du dégout pour la méthode ordinaire de traiter les maladies, & l'on ſe met hors d'état de pouvoir jamais profiter de ce qu'elle a de bon. Ce conſeil eſt encore aujourd'hui fort de ſaiſon pour les jeunes Etudians, qui croient preſque tous qu'il eſt inutile de jetter les yeux ſur les ouvrages des anciens Médecins, & qui comptent pour rien ce qui n'eſt pas le plus nouveau en fait de livres ou de médicamens.

Thomas Eraſte, ſavant Médecin, duquel j'ai déja fait ci-devant mention dans la vie de Paracelſe, n'en uſa pas à ſon égard avec tant de modération que Guntherius. Il écrivit contre lui quatre gros volumes in quarto; où il ne l'épargne pas. Le premier ne roule tout entier que ſur les remedes ſuperſtitieux & magiques de Paracelſe; il me ſemble qu'il n'étoit pas néceſſaire de tant écrire pour en faire voir la vanité. Le deuxième contient une ample réfutation des principes de ſa Philoſophie. Dans le troiſième il établit les fondemens de ce qu'il croit être la veritable Médecine, c'eſt à dire de l'ancienne, en renverſant ceux qu'avoit poſé Paracelſe. Dans le quatrième enfin il enſeigne la meilleure maniere de guérir l'Epilepſie, la Lepre, l'Hydropiſie, la Goute & autres pareilles maladies, & refute ce que ſon adverſaire en avoit écrit. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on pût compter ſurement ſur les moiens qu'Eraſte indique pour la guériſon de ces maladies, mais par malheur ni ſes remedes ni ceux de Paracelce n'ont pas empêché qu'elles n'ayent toujours été, & ne ſoient encore aujourd'hui le plus ſouvent incurables. Eraſte, nonobſtant ſes diſputes contre ce dernier, ne deſaprouvoit pas entierement les medicamens Chimiques. Il étoit né en 1523. à Baden en Suiſſe, comme je l'ai dit ci-deſſus, mais ſes livres, dont je viens de parler, ne furent imprimez qu'en 1572.

AVIS

AVIS

DES

LIBRAIRES.

LE celebre Auteur de cette Hiſtoire de la Medecine avoit promis, dans ſa Preface, d'en donner la continuation, ſi ſa ſanté & ſes affaires le lui permettoient. Mais la Charge de Conſeiller de la République de Geneve, qu'il remplit avec tant de diſtinction depuis pluſieurs années, & ſes autres occupations ne lui ont point donné le loiſir d'executer ſon deſſein. Aiant été averti l'année derniere qu'on avoit commencé d'imprimer en ce pays ſon Hiſtoire, il envoia quelques additions & quelques corrections, & en même temps, pour ſuppléer, en quelque maniere, à ſon premier projet, il penſa à donner l'Eſſai d'un Plan pour cette Continuation depuis la fin du ſiécle ſecond juſques au dixſeptième. Il a pouſſé cet Eſſai juſques à Paracelſe inclusivement. Mais de facheuſes incommoditez qui lui ſont ſurvenues, l'ont empêché de l'achever. Comme cette Hiſtoire manque depuis long-temps, & qu'elle eſt demandée de toutes parts, on a trouvé à propos de la publier telle qu'elle eſt, ne doutant point que Mr. Le Clerc ne finiſſe bientôt ce qu'il a commencé, ſi ſa ſanté ſe rétablit, comme il y a lieu de l'eſperer.

TABLE
DES
MATIERES
Contenues dans l'Hiſtoire de la Médecine.

A.

Aceſias, Médecin, malheureux dans ſa pratique. 254
Aceſo, fille d'*Eſculape*. 58
Achille, inventeur de pluſieurs remedes. 32
Achromos, femme habile dans la Médecine. 435
Acia, ce que c'eſt dans *Celſe*. 541
Accouchemens, moyens que *Celſe* propoſe pour cela. 536
Acron, fameux Médecin. 103, 104
Actius (Aulus) Archiatre. 592
Actuarius, Medecin. 768. 775
Adrien Empereur, habile dans la Médecine. 657
Ægimius, Médecin, le premier, ſelon *Galien*, qui ait écrit touchant le pouls. 105
Aeglé, fille d'Eſculape. 58
Aelius Promotus, Médecin. 428
Aelianus Meccius, maître de *Galien*. 658
Æmilius Macer, de Verone, Poëte fameux, joint aux Médecins, & pourquoi. 559
Æſchrion, Empirique, dont Galien fait mention, & qu'il apelle ſon concitoyen, remede contre la morſure des chiens enragez, qu'il avoit appris de lui. 379
Aetius, ſes Ouvrages. 765, 766
Africana, habile dans la Médecine. 435
Agameda, ce qu'en dit Homere. 73
Agatharchides, Hiſtorien & Philoſophe, pourquoi on le met au rang des Médecins. 387
Agathinus. diſciple d'*Athenée*. 506
Agnodice, femme habile dans la Médecine. 432
Air, combien il contribue à la ſanté, ſelon *Hippocrate*. 146, 147
Albert le Grand, a écrit de la Medecine & de l'Alchimie. 785
Albutius, Medecin. 576
Alcmæon, diſciple de Pythagore, ſon ſentiment touchant pluſieurs choſes qui concernent la Médecine. 94
Alcon, fameux Chirurgien, ce qu'en dit *Pline*. 33. il étoit très-expert à traiter les hernies. 581
Alembic, d'où vient ce mot. 641
Alexandre, *Philalethe*, Sectateur d'Herophile. 323
Alexandre, de Laodicée, Sectateur *d'Aſclépiade*. 423
Alexandre, Médecin du temps de *Lucien*. 656
Alexandre, d'Aphrodiſée, Médecin du temps de *Galien*. 762
Alexandre, Martyr, Médecin. 764
Alexander Trallianus, ſes Ecrits. 765. *& ſuiv.*
Alexion, Médecin. 427
Alexippus, Médecin d'Alexandre. 277
Alipilarii, ce qu'ils faiſoient. 573
Alipta, ce que c'étoit. 572
Alſaravius, Medecin Arabe. 771
Athæa, remarques ſur cette plante. 631
Ambroſia, Antidote dont parle *Galien*. 391
Ammonius, ſurnommé *Lithotome*, le premier qui s'aviſa de rompre les pierres dans la veſſie pour les tirer. 339
Amomum des Anciens & des Modernes different. 635
Amputation des membres gangrenez, ou pourris, comment elle ſe fait ſelon *Celſe*. 536
Amulettes, ſortes de Charmes, matiere dont on les tiroit, caracteres dont on ſe ſervoit, maniere de s'en ſervir, 40, 41
Anaxilaus, de Lariſſa, Philoſophe Pythagoricien, & Médecin, accuſé de Magie, & pourquoi. 561
Ancyloblepharon, maladie des yeux, comment on la gueriſſoit, ſelon *Celſe*. 546
Andreas, Archiatre. 591
Andreas, Médecin, ce qu'en dit *Galien*, titre qu'il donna à un de ſes livres, dont les Médecins qui le ſuivirent, ſe ſervirent auſſi. 324
Androcydas, Médecin dont parle *Pline*. 277
Andromachus, Médecin, vivoit ſous Néron, eſt le premier qui ait été appellé *Archiater*. 585. Galien le met au rang des Auteurs qui ont le mieux

mieux écrit des médicamens, 598. deſcription de ſon Antidote, maux où il étoit propre, & de quoi il étoit compoſé. 599, 600
Angitia, fille d'*Æëta*, Roi de Colchide, eſt celle qui a découvert la maniere de charmer les ſerpens. 72
Anticlea, femme de Machaon, & fille de Diocles Roi de Meſſénie. 53
Antidote, à quoi l'on donnoit particulierement ce nom, remarques ſur ce mot. 600. *& ſuiv.*
Antidote d'Hippocrate. 216
Antidotes, il y en avoit pour toutes ſortes de maladies, maniere dont on faiſoit prendre ce remede aux malades, differens noms que l'on donnoit à ces Antidotes. 603, 604
Antigene, Médecin. 105
Antigenes, Médecin ſous Marc-Aurele. 763
Antigonus, Médecin du temps de Lucien. 656
Antiochus, amoureux de ſa belle mere Stratonice, comment Eraſiſtrate le découvrit. 294
Antiochus, Médecin, ſa maniere de vivre. 763
Antiochus, Martyr, Médecin. 659
Antiochus, Médecin du temps de Galien. 763
Antipater Médecin Méthodique. 763
Antiſtius, Medecin qui vivoit ſous le Regne de *Jules Ceſar.* 555
Antonius Caſtor, Medecin, ce qu'en dit *Pline*, 577. le Pere *Hardouin* le confond avec un autre. *ibid*
Antonius Muſa, fameux Medecin. 555. conſeil qu'il donna à l'Empereur *Auguſte*, ce qu'en dit *Suetone.* 556. avoit inventé une maniere de baigner. 557. gueriſſoit des ulceres très-fâcheux, & comment. 558
Anubis, étoit le même que *Mercure.* 15
Apœmantes, Medecin. 314
Apollodore, Medecin dont Strabon fait mention. 327
Apollon, étymologie de ce nom. 19
Apollon premier Médecin Oculiſte, ſelon *Hyginus.* 19
Apollon, Inventeur de la Medecine, combien Ciceron prétend qu'il y en ait eu. 18
Apollonides, Medecin de Cos, particularité de ſa vie qui lui cauſa la mort. 104
Apollonides de Cypre, Medecin Méthodique, ſes Livres contre les Aphoriſmes d'*Hippocrate*, 489. fragment d'un de ſes Livres. *ibid.*
Apollonius, ſurnommé *Mus*, condiſciple d'*Héraclide*, de la Secte d'*Herophile*, ſes livres. 325
Apollonius, de Memphis, Medecin. 313
Apollonius, le premier des Empiriques après Serapion. 370. il y en a eu plus d'un de ce nom, Auteurs qui en ont parlé. 371, 372
Apollophanes, Medecin, 313
Apomeli, ce que c'étoit. 607
Apulée Celſe, fameux Medecin, temps auquel il vivoit, & ce qu'en diſent quelques Auteurs. 561
Apuleius (Lucius) Medecin. 571
Apulée (Lucius) de *Madaure*, Medecin, temps auquel il a vecu, 758. ſes études, & à quoi il s'eſt le plus appliqué. *ibid.* ſes livres quels. *ibid.* ſi celui *des Remedes tirez des plantes*, eſt de lui, ou d'un autre. 759. il a employé les remédes ſuperſtitieux. *ibid.*
Arabes, les Medecins Arabes ont introduit dans la Medecine pluſieurs medicamens nouveaux, entr'autres les medicamens Chimiques. 771. de qui ils avoient pris ce qu'ils ſavoient de Chimie. 776. ont parlé de quelques maladies inconnues aux Grecs. *ibid.* ont copié les Grecs pour ce qui regarde la Theorie de la Medecine & les fondemens de la Pratique. 777. Comment & quand les livres des Arabes ſe ſont introduits dans la Partie de l'Europe que nous habitons. 782. leurs principaux Sectateurs depuis le treiziéme ſiécle juſqu'au commencement du ſeizième. *ibid.* ce que l'on trouve dans les livres de ces Sectateurs concernant la Medecine Chimique. 784
Arabus, Inventeur de la Medecine. 21
Archagathus, fût le premier Medecin qui vint à Rome, 382
Archelaus, Egyptien. 329
Archiater, differens ſentimens ſur la ſignification de ce titre. 585. *& ſuiv.*
Archiatres, qu'il eſt ſurprenant que *Galien* qui vivoit dans ce temps là ne l'ait pas été. 593. ſentiment de *Pline*, & de quelques autres ſur cela. 595. *& ſuiv.*
Archibius, Medecin qui dédia un Livre de Medecine au Roi *Antiochus.* 329
Archidamus, Medecin. 254
Archigene, Medecin *Eclectique*, ou Choiſiſſant, ce qu'en diſent *Suidas* & *Juvenal.* 502. *& ſuiv.*
Archigene, diſciple d'*Athenée.* 506
Arcion, Medecin qui a vécu ſous l'Empire de Caligula, ce qu'en dit *Joſeph.* 579
Aretée, le ſeul des Pneumatiques dont on ait des Ecrits complets. 508. ſa pratique dans la Medecine. 510. *& ſuiv.* ce qu'il avoit de commun avec les Methodiques, & en quoi il differoit. 511. il ſaignoit tout autrement qu'eux. *ibid.* étoit fort exact, & bon Praticien. 514. preuves que l'on en donne, ſon Anatomie. *ibid.* difficultez ſur le temps auquel il a vécu. 515. erreur de Voſſius ſur cela. 516
Ariſtarque, Medecin de Berenice fille de Ptolomée Philadelphe. 327
Ariſtée, Roi d'Arcadie, ce qu'il a inventé. 32
Ariſtogene, Médecin du Roi Antigonus Gonatas, ce qu'en dit Suidas. 292

Ariſtogenes, Thaſien, a beaucoup écrit en Médecine. 292
Ariſton, Auteur du livre de la Diéte. 253
Ariſtophane, de quelle maniere il parle d'Eſculape, & de ſes Prêtres. 69
Ariſtote, ſes fautes dans l'Anatomie. 269. particularitez de ſa naiſſance & de ſa vie. 276
Ariſtoxene, Médecin qui a écrit touchant le pouls. 325
Arnaud de Villeneuve, grand Chimiſte. 785. on a dit qu'il ſavoit faire de l'or. *ibid.*
Arruntius, Médecin. 576
Artapanus, prétend que Moïſe eſt celui qui a enſeigné aux Egyptiens à bâtir des vaiſſeaux, & autres machines. 10
Artémidore, de Sidé, Médecin. 313
Artemiſe, Reine de Carie, habile dans la Médecine. 432
Artere ſpermatique. 721
Arteres, leur origine, ſuivant *Hippocrate*. 120
Arteres, leur uſage, ſelon *Eraſiſtrate*. 301
Artorius Sectateur d'Aſclepiade. 423
Arytenoide, ce que c'eſt ſelon *Galien*. 733
Aſclapo, Médecin. 428
Aſclepiade, fameux Novateur entre les Médecins Dogmatiques, a rétabli la Médecine à Rome, comment il s'y prit pour cela. 392, 393. rejettoit tous les remedes violens, & n'en admettoit que de faciles. *ibid.* ſon ſyſteme Philoſophique, ce qu'en dit Galien. 395, 396. difference qu'il y a entre ſon ſyſteme & celui d'Epicure & de Democrite. 397. ſon ſyſteme touchant les cauſes de la ſanté & de la maladie. 399. ſa pratique. 400. s'il ſe ſervoit de remedes. 404. ce qu'il jugeoit de la purgation. *ibid.* de la ſaignée. 405. ſon Anatomie. 407. particularitez de ſa vie. 408
Aſclepiades, deſcendans d'Eſculape. 77. Ecoles qu'ils ont fondées. 78. découvertes qu'ils ont faites dans l'Anatomie. 80, 81
Aſclepiades, Médecins, combien il y en a eu. 417. *& ſuiv.*
Aſpaſie, habile dans la Médecine, 433
Athenée, Chef de la Secte des *Pneumatiques*. 504. ſon ſyſteme Philoſophique. 505. comment il l'appliquoit à la Médecine. *ibid.*
Athénée, Médecin. 763
Atheneum, ce que c'eſt. 593
Athenodorus, Médecin contemporain de *Plutarque*. 654
Athotis, Roi d'Egypte, a entendu la Médecine, & compoſé des livres d'Anatomie. 24
Attalus, Philometor, dernier Roi de Pergame, aimoit beaucoup la Médecine, & vouloit ſavoir les choſes par lui même, ce qu'en dit *Plutarque*. 388
Attalus, Médecin Methodique, diſciple de *Soranus*. 491, 763
Attius (*Publius*) *Atimétus*, Médecin Oculiſte. 570. autres du même nom. 571
Atryilatus, Médecin contemporain de *Plutarque*. 654
Atyr, Médecin, ce qu'en dit Silius Italicus. 387
Avenzoar, Médecin Arabe. 771
Autolycus, Médecin qui ſe ſervoit des enchantemens. 33
Avicenne, Médecin Arabe. 771. 778. eſt le premier qui a dit quelque choſe des remedes Chimiques. 774 a fort bien décrit la petite verole. 776. ſes Ouvrages. 780

B.

Bacchara, Médecin. 653
Bacchius, Médecin, livre qu'il a écrit. 325
Bacchus, ſelon quelques-uns, Inventeur de la Médecine. 8
Bains, néceſſaires, ſelon *Hippocrate*. 193
Baſilius Valentinus, Moine de l'Ordre de St. Benoît. 786
Bile, ſon uſage. 719
Bochart, ſon ſentiment ſur Cronos, ou Saturne. 9
Boiſſon ordonnée par *Hippocrate* aux malades. 193
Balnei Procurator, ce que c'étoit. 572
Botaniſtes anciens, fautes qu'ils ont faites. 626. 629
Boucle, ce que c'eſt ſelon *Celſe*, de quoi on les faiſoit, & à quelle occaſion on s'en ſervoit. 540, 541
Boyaux, ce que c'eſt ſelon Hippocrate. 136
Boyaux, leur diviſion. 718
Bulbes, differentes ſortes de Bulbes, 634. *& ſuiv.*
Bulchaſim Benaberazerin, 773. conjecture ſur cet Auteur. 774

C.

Cacochymie, ce que c'eſt ſelon *Galien*. 688
Cadmus, Inventeur de la Médecine chez les Tyriens. 36
Celius Aurelianus, remarques touchant ſa perſonne & ſes écrits. 455, 456. s'il n'a été que le Copiſte de Soranus. 456, 457. reduction qu'il fait de chaque maladie ſous le genre qui lui convient. 459. *& ſuiv.* ſa pratique. 467. *& ſuiv.*
Callianax, Médecin, Sectateur d'Hérophile, ce qu'en diſent Galien & Palladius, réponſe qu'il fit

fit à un de ſes malades. 325
Calligenes, Médecin de Philippe, dernier Roi de Macedoine. 331
Callimorphus, Médecin du temps de *Lucien*. 656
Calliſthene, Auteur qui a écrit touchant les Plantes. 277
Calpetanus, Médecin. 576
Camelus, ou *Camelius*, Médecin, ce qu'en dit *Pline*. 559
Canelle, que ce n'eſt pas la même choſe que le *Cinnamomum* des Anciens. 635
Cantharides, ce que c'eſt, & à quel uſage *Arétée* s'en ſervoit. 513, 514
Cardiaca Paſſio, ce que c'eſt ſelon *Celius*. 466. rapport qu'elle a avec d'autres maladies. *ibid.*
Caridemus, Médecin. 313
Carmione, femme de chambre de *Cleopatre*. 573
Carotides, arteres, d'où nommées. 657
Cartilage, ce que c'eſt. 751
Carus, Médecin. 653
Caſſius Dionyſius, d'Utique, Médecin Méthodique. 490
Caſſius, divers Médecins de ce nom. 423
Caſſius, Médecin Philoſophe, & ſes ſentimens. 423. *& ſuiv.*
Catalepſis, ou *Apprehenſio*, ce que c'eſt ſelon *Celius Aurelianus*. 465. Auteurs qui ont traité cette matiere. *ibid.*
Cataplâmes, pratiquez par *Hippocrate*. 214
Cataplâmes, comment on les faiſoit. 611
Caton, approuvoit les remedes ſuperſtitieux, ceux dont il ſe ſervoit, ſentiment de Plutarque touchant ſa Médecine. 384. ſi les Médecins ont été bannis de Rome de ſon temps. 385
Cauterizations d'*Hippocrate*. 229
Celſe, difficultez qui ſe rencontrent ſur le temps auquel il a vécu, differens ſentimens ſur cela. 517. ſur ſon nom, ſa Patrie, & ſa Profeſſion. *ibid.* pluſieurs Savans l'ont cru Médecin, ce qui ſe conoit par ſes Livres. 518. jugement qu'en font les Anciens & les Modernes. 548, 549. s'eſt le plus attaché à *Hippocrate* & à *Aſclépiade*. 519. en quoi il s'éloignoit de l'un pour s'attacher à l'autre. 520. moyens qu'il donne pour remedier à l'irritation que cauſent dans l'œuil les poils des paupieres. 537. ce qu'il dit des luxations, & des fractures des os. 538. régles génerales qu'il donnoit touchant le manger, & le boire qu'il faut donner aux malades. 522. medicamens dont il ſe ſervoit, tant pour le dedans, que pour le dehors. *ibid.* ſa Chirurgie, 533. d'où il la faiſoit dépendre, 534. comment il s'y prenoit pour rétablir le nez, les oreilles, ou les levres qui avoient été coupées. *ibid.* comment il ſe conduiſoit dans la fracture des os, & quand ils étoient diſloquez, en particulier dans la diſlocation de l'*humerus*, 538. *& ſuiv.* comment il veut qu'on réuniſſe les parties diviſées. 540. ſon jugement ſur la Diſpute des Empiriques & des Dogmatiques. 353. additions au ſyſtéme des prémiers. 355. *& ſuiv.*
Cérat recommandé par *Hippocrate*. 214
Cercles, ce que c'étoit dans la pratique des Méthodiques, & comment ils les diſtinguoient. 478. *& ſuiv.*
Ceropiſſus, ce que c'étoit, & à quoi on s'en ſervoit. 610, 611
Cerveau, ce que c'eſt ſelon Hippocrate. 129
Cerveau, ſon principal uſage, ſuivant *Eraſiſtrate*. 299
Cerveau, ce que c'eſt ſelon *Ariſtote*. 271
Cerveau, ſon uſage particulier. 740. eſt l'origine des nerfs, & le ſiege de l'Entendement ſelon *Galien*. *ibid.*
Chairs que mangeoient les Anciens. 185
Charbon, maladie à laquelle la Province Narbonnoiſe étoit ſujette. 581
Charicles, Médecin Grec qui vivoit ſous le Régne de *Tibere*, ce qu'en dit *Tacite*. 576
Charlatans, ſorte de gens fort ancienne. Inſcription où il eſt parlé d'un Charlatan. 336
Charmes, la maniere dont ils ſe ſont introduits dans la Médecine. Eſculape, auſſi bien que toute l'Antiquité s'en ſont ſervis, la Religion Payenne en autoriſoit l'uſage, exemples tirez de l'Hiſtoire Sainte, maniere de charmer les maladies. 38. *& ſuiv.*
Charmis, Médecin de Marſeille, ſa pratique. 584
Chimie Médicinale, n'eſt pas fort ancienne. 644
Chimie, Auteurs Grecs qui en ont écrit. 768. ce que c'eſt. *ibid.* ſon origine. 769. 776. en quel temps les livres de Chimie ont commencé de paroître. 770. ſi *Julius Firmicus Maternus* eſt le premier qui en ait écrit. *ibid.*
Chinois, ont attribué à quelques-uns de leurs Rois pluſieurs découvertes dans la Médecine, particulierement à *Ciningo*, ou *Xin-nun*, & *Hohami*, 24. leur ſyſteme different de celui des Grecs. 25
Chiron, Centaure, Médecin. 30. raiſons pour leſquelles on lui donna ce nom. *ibid.* on prétend qu'il entendoit auſſi la Chirurgie, & diverſes autres ſciences. 31. noms des Heros qu'il a inſtruits. 32
Chironomie, exercice des Anciens. 187
Chirurgie, noms de pluſieurs Médecins qui ont écrit ſur cette matiere. 339
Chirurgie, a été plus réellement ſeparée de la Médecine que la Pharmacie. *ibid.*
Chirurgiens, leurs Boutiques, comment elles s'appelloient chez les Grecs. 338
Cholera, maladie, comment traitée par Hippocrate. 108

Chryſermus, accident qui lui arrivoit toutes les fois qu'il mangeoit du poivre. 325
Chryſippe, Medecin. 314
Chryſippe, Medecin Cnidien, il y en a eu pluſieurs qui ont porté ce nom. 290. quel étoit celui duquel il eſt fait mention. 291. ce qu'en dit Diogene Laërce. *ibid.*
Chryſippe, Sectateur d'*Aſclépiade*. 423
Chyle, deſcription du chyle. 717
Cianus, ou *Cienus*, Medecin. 414. *& ſuiv.*
Ciceron, ce qu'il dit de ceux qui ont porté le nom de *Mercure*, ou *Hermes*. 10
Cinnamologus, Oiſeau fabuleux. 645
Cinnamomum, que ce n'eſt pas la même choſe que notre canelle. 635
Circé, ſavante dans la connoiſſance des Plantes. 72
Circonciſion, comment les Juifs la cachoient. 535
Citrus, remarques ſur ce nom. 633
Claude, Empereur, entendoit la Medecine, & vouloit même que tout le monde en fût inſtruit. 582
Claudianus Solen, Archiatre. 598
Claudius Agaternus, Medecin. 585
Clemens Alexandrin, ce qu'il dit d'*Hermes*. 10
Cleomenes, Medecin contemporain de *Plutarque*. 654
Cleopatre, Reine d'Egypte, habile dans la Medecine. 431. Livres qui portent ſon nom. *ibid.*
Cleophantus, Medecin. 428
Cleophantus, Medecin, qui écrivit un Livre de l'*uſage du vin dans les maladies*. 328. a eu pluſieurs diſciples, noms de quelques-uns. *ibid.*
Clinici, ceux qui étoient nommez ainſi. 574
Clinique, Medecine Clinique, pourquoi ainſi nommée. 42
Clodius, Sectateur d'*Aſclépiade*. 423
Cnidiens, leur maniere de pratiquer la Medecine. 79, 80
Cocyte, ce qu'en dit *Ptolomée*. 35
Cœur, ſa deſcription par Hippocrate. 122. *& ſuiv.* ce qu'en penſoit Ariſtote. 270. ſa ſituation & ſon office ſelon Galien. 727. *& ſuiv.*
Coït, utile, ſelon *Hippocrate*. 188. s'il doit être frequent. 533
Col, ce qui en depend, ſelon *Galien*. 735
Colique, *Celſe* en a fait la deſcription. 531. ſentiment de pluſieurs Auteurs ſur cela. *ibid.* c'eſt un mot nouveau par rapport à la Medecine d'*Hippocrate*. *ibid.*
Colomnes en Egypte, ce qu'en diſent *Jamblichus*, & autres. 11, 12
Collyre, ce qu'en dit *Oribaſe*. 612
Collyre pratiqué par *Hippocrate*. 214
Commotique, ou Art d'embellir le corps. 433. 574
Comotria, ou *Comptria*. 574
Comtes, titre que l'on donnoit aux *Archiatres* du Palais. 590. pouvoir que cela leur donnoit, & quand cet établiſſement ſe fit. *ibid.* & 591
Conception, comment elle ſe fait ſelon Ariſtote. 273
Concoction, comment elle ſe fait ſelon *Ariſtote*. *ibid.*
Convulſions, comment traitées par *Hippocrate*. 221
Corps humains, les Anciens faiſoient ſcrupule de les ouvrir, ils le faiſoient néanmoins quelquefois. 707, 708
Corps humain, ſes élemens ſelon *Hippocrate*. 116. *& ſuiv.*
Corycus, exercice des Anciens. 187
Crachats, quels ils doivent être pour ſoulager. 161
Craterus, Medecin, medicamens dont il ſe ſervoit. 426
Cratevas, Medecin, habile Herboriſte. 429, 430
Craton, Medecin contemporain de *Plutarque*. 654
Crinas, Medecin de Marſeille, comment il fit pour s'acquerir une grande réputation à Rome. 584
Criſe, ce que c'eſt ſelon Hippocrate. 151. *& ſuiv.*
Critiques, Jours Critiques, ce qu'en dit Hippocrate. 153. *& ſuiv.*
Crito, Medecin Empirique. 377
Critobule, Medecin de Philippe Roi de Macedoine, auquel il tira une fléche de l'œuil. 267
Critodéme, de la race des Aſclépiades, Medecin des armées d'Alexandre. 277
Criton, Medecin. 652
Cteſias, Medecin Cnidien, contemporain de Xénophon, ce qu'en dit Galien. 260
Cycles, voyez Cercle.
Cybele, Mere des Dieux. 71
Cyrus, Medecin de *Livie*, femme de *Druſus*. 578

D.

Diphnus, d'Epheſe, Medecin. 763
Daſius, Medecin. 652
Decimius (Publius) Eros, Medecin Oculiſte. 569
Démétrius, Archiatre. 591
Démétrius, Medecin. 325
Démétrius, Medecin contemporain de *Galien*. 763
Démocede, fameux Medecin, ce qu'en dit *Hérodote*. 79
Démocrite, ſa naiſſance, quelques particularitez de

ſa vie, des remedes dont il ſe ſervoit dans certaines maladies, & ce qu'en diſent Diogene Laërce, Pline, Tatien, Petrone, & autres. 96. *& ſuiv.*
Démoſthene, diſciple d'*Alexandre*, de la ſecte d'*Herophile*, a écrit des livres ſur les maladies des yeux. 323
Denys, Tyran de Syracuſe, Médecin. 267
Deſcription d'une maladie qu'*Hippocrate* guerit, & que l'on prétend qui a été ajoutée au texte par *Memnon*. 328, 329
Dexippus, ou *Dioxippus*, diſciple d'Hippocrate, ce qu'en diſent Suidas & Aulu Gelle. 260
Diacodium, *Themiſon* eſt le premier qui en ait donné la deſcription. 444
Diagoras, Médecin & Poëte. 101
Diaphragme, ſon uſage ſelon *Ariſtote*. 275. pourquoi ainſi nommé, ſon uſage ſelon *Galien*. 727
Diarrhée, comment traitée par *Hippocrate*. 225
Diatritos, ce que c'eſt ſelon les méthodiques. 473
Diéte d'*Hippocrate* quelle. 190
Dieuches, a écrit un Livre de la vertu des choux. 327
Diocles, ſurnommé par les Atheniens *le ſecond Hippocrate*, ſa Lettre contenant divers préceptes pour la conſervation de la ſanté. 278. ſes Livres. 279. *& ſuiv.* ſes remarques ſur le fêtus, 280. ſes ſentimens ſur le nombre ſeptenaire, à l'égard de la vie humaine. 281
Diodore, de Sicile, ſon ſentiment ſur *Hermes*. 10
Diodotus, Médecin. 421
Dionyſius, Médecin Empirique. 377
Dionyſius, Médecin méthodique, 490. pluſieurs autres Médecins ont porté ce nom. *ibid.*
Dioſcoride, ſurnommé *Phacas*, Gloſſateur d'Hippocrate. 326. 429
Dioſcoride, quatre Médecins de ce nom. 621
Dioſcoride, (*Pedanius* ou *Pedacius*) en quel tems il a vécu. 622. s'il a écrit avant Pline. *ibid.* ſujet de ſes livres. 624. 625. remarques ſur ſon livre de la matiere Médicinale. 625, 626. faute qu'il a faite en parlant de la Syrie & des Indes. 640
Diſtillation inconnue aux Anciens. 641
Diuretiques, ordonnez par *Hippocrate*. 208
Dogmatiques, Médecins Dogmatiques, leur raiſonnement pour défendre leur méthode contre celle des Empiriques. 348. *& ſuiv.*
Draco, fils d'*Hippocrate*. 256
Dropaces, ou *Dropaciſtæ*, leur office. 573
Droſomeli, ce que c'eſt. 637
Druïdes, Médecins des anciens Gaulois. 29
Dyſenterie, ſi *Hippocrate*, a dit qu'elle peut être guerie par la fornication. 241

E.

Eau, laquelle eſt la meilleure. 185
Eaux minerales, connues aux Anciens. 643
Eclectique, Secte *Eclectique*, d'où elle tire ſa ſource. 502
Ecole de Cnide, méthode qu'on y ſuivoit, rapportée par Hippocrate. 79
Elephantiaſe, quand elle a été connuë. 407
Elephantis, habile dans la Médecine. 434
Empedocle, ſon ſentiment touchant la formation de l'Enfant, & en géneral de tous les animaux, ſa naiſſance, & ſa mort. 93, 94
Empiryques, étymologie de ce nom. 343. leur ſyſteme. 344. comment ils nommoient leurs differentes manieres de faire des experiences. *ibid.* leur méthode, comment ils ſe ſervoient de l'hiſtoire. 345. ils n'ont pas changé les noms des maladies connues. 345, 346. en quoi ils convenoient avec les Dogmatiques. 347. leur réponſe aux Médecins *Dogmatiques*. 350. *& ſuiv.* s'il y en a eu de cette Secte long-tems après *Galien*, ou *Æſchrion*, 379, 380. réflections d'un Auteur moderne ſur le jugement de *Celſe*, touchant la diſpute des Empiriques & des *Dogmatiques*. 365. *& ſuiv.*
Emplatres, ce que c'étoit, & à quoi on s'en ſervoit. 609
Empyème, comment traité par *Hippocrate*. 222. 231
Enfans qui naiſſent à ſept, & à huit mois, ce qu'en penſoit *Hippocrate*: 141, 142
Enone, ce qu'en dit Ovide. 73
Epicharme, Médecin & Phyſicien. 95
Epididymes, ce que c'eſt. 722
Epiglotte, ce que c'eſt ſelon *Galien*. 733
Epimenide, Cretain, ſavant dans la Politique, & mis au rang des Médecins. 90
Epione femme d'Eſculape, 58
Epiploon, ce que c'eſt. 717
Epiſynthetique, Secte *Epiſynthetique*, ce que c'eſt, & d'où elle tiroit ſa ſource. 501. *& ſuiv.*
Epitheme, ce que c'étoit. 610
Eras, femme de chambre de *Cleopatre*. 573
Eraſiſtrate, diſciple de *Chryſippe*, ſuivant le témoignage de *Pline* & de *Galien*. 293. ce qu'en dit *Sextus Empiricus*. *ibid.*
Eraſiſtrate, le lieu de ſa naiſſance, difficulté qui ſe trouve touchant le tems auquel il a vécu, ce qu'en dit *Euſebe*. 293. ſa mort. 312. comment il découvrit la maladie d'Antiochus. 294. ſon Anatomie, ce qu'en dit Galien. 296. il eſt certain qu'avant Eraſiſtrate & Hérophile on n'avoit pas oſé anatomiſer des

Corps humains, quels ſont les Princes qui l'ont permis. 298, 299. ſes livres dont *Galien* fait mention. 312. ſes idées touchant la cauſe des maladies. 302. ce qu'il dit de la reſpiration. 303. ne s'eſt pas mis en peine de rendre raiſon des cauſes de certains effets ; preuve de ſon ingenuité. 303, 304. ſon ſentiment ſur la maniere dont les alimens ſe preparent dans l'eſtomac. 303. ſa Pratique. 304. ſa méthode de traiter les maladies, & de les prevenir. 307. admettoit dans ſa pratique l'uſage des cataplâmes, des fomentations, & des onctions. 309. étoit ennemi des remedes trop compoſez, auſſi bien que des raiſonnemens ſuperflus. *ibid.* ne s'eſt pas moins appliqué à la Chirurgie que les Medecins qui l'ont precedé, maniere qu'il obſervoit pour guérir les ſcirrhes du foye. 311. il n'approuvoit pas la paracenteſe, non plus que d'arracher les dents qui ne branlent point. 311

Eraſiſtratéens, ou Sectateurs d'Eraſiſtrate, prétendent *qu'Eraſiſtrate* n'a pas entierement rejetté la ſaignée. 305. leur Ecole à Smyrne. 313

Eribotes, Medecin, ou Chirurgien, ce qu'en diſent *Apollonius* de Rhode, & *Hyginus*. 34, 35

Eriopis, Sœur d'Eſculape. 58

Eros, Medecin de *Julie*, fille d'*Auguſte*. 560. Inſcriptions qui le regardent. *ibid.*

Erotianus, Medecin, Auteur d'un Gloſſaire d'Hippocrate. 585

Eryximachus, fameux Medecin. 254, 255

Eſclaves qui ont pratiqué la Medecine. 565. *& ſuiv.*

Eſculape, Egyptien, éleve d'*Hermes* Inventeur de la Medecine. 21. de quelle maniere les Anciens le répreſentoient. 59. *& ſuiv.* Medailles en ſon honneur, ſentiment de *Patin* & de *Selden* au ſujet d'une de ſes medailles. 60. comment il étoit adoré. 61. *& ſuiv.* de quelle maniere il a été déifié, les temples qu'on bâtit à ſon honneur, vœux & ſacrifices qui lui furent offerts. 59. *& ſuiv.* ce que *Galien* dit de ſes cures merveilleuſes. 65, 66. s'il y a eu deux Eſculapes, l'un Egyptien, & l'autre Grec, conſequence qu'on en tire. 51. toute ſa Medecine ſe réduiſoit preſque à la Chirurgie, comme quelques-uns l'ont cru. 44

Eſculape, Grec, le plus fameux de tous les Inventeurs de la Medecine. 36. Ce qu'en dit *Galien*. 37. Sa naiſſance, & ce qu'en rapportent *Pindare* & *Lactance ibid.* Sortes de maladies dont il gueriſſoit, & remedes dont il ſe ſervoit. 37

Eſculape, conciliation du ſentiment de ceux qui ne lui attribuent que la connoiſſance de la Chirurgie, avec ceux qui lui attribuent toute la connoiſſance de la Medecine. 48. *& ſuiv.*

Eſculape, ſavoit toutes les parties de la Medecine. 42. on prétend qu'il a été l'Inventeur de la Medecine Clinique, & pourquoi elle eſt ainſi appellée. *ibid.* guériſſoit les maladies deſeſperées, & même reſuſcitoit des morts. *ibid.* exemple d'Hippolyte rapporté par *Pindare*. 43

Eſculape, combien *Ciceron* prétend qu'il y en ait eu, & ce qu'il en dit. 22

Eſſeniens, Secte parmi les Juifs, qui étoient ſurnommez *Gueriſſeurs*, ce qu'en dit Joſeph. 87

Eſophage, ce que c'eſt ſelon *Hippocrate*. 136

Eſprits Animaux, comment ils ſe forment dans le cerveau ſelon *Galien*. 737

Eſprits, leur mouvement ſelon Hippocrate. 126

Eſprits, ce que c'eſt dans *Hippocrate*. 146

Eſquinancie, comment traitée par *Hippocrate*. 221

Evax, Roi des Arabes, ce qu'en dit Pline. 584

Eudeme, Medecin, comparé par *Galien* à *Herophile*, pour l'exactitude de l'Anatomie. 327

Eudeme, diſciple de *Themiſon*. 444. faiſoit donner des lavemens d'eau froide. *ibid.* il y en a eu pluſieurs de ce nom. *ibid.*

Eudeme, Philoſophe Peripatecien. 662

Eudeme, Medecin, contemporain de *Galien*. 763

Eudoxe, diſciple de *Pythagore*. 95

Evelpiſtus, Chirurgien, qui vivoit ſous l'Empereur *Auguſte*. 564

Eugenianus, Medecin, diſciple de *Galien*. 763

Eunomus, Sectateur d'*Aſclepiade*. 423

Euphorbus, frere de *Muſa*, & Medecin de *Juba*. 558

Euryphon, Medecin Cnidien. 80. ce qu'en dit Platon le Comique. 105

Exercice, néceſſaire ſelon *Hippocrate*. 186

Excremens, leurs bonnes & mauvaiſes qualitez, ſelon Hippocrate. 159. *& ſuiv.*

F.

Fabianus Papirius, Medecin, ce qu'en diſent *Pline & Seneque*. 577

Fabulla, de Libye, habile dans la Medecine. 434

Flavius (*Titus*) *Olenus*, Directeur d'un bain. 572

Femmes qui ont exercé la Medecine. 431. *& ſuiv.*

Fetus, ſon état dans l'uterus ſelon Galien. 724

Fibres, ce que c'eſt ſelon Hippocrate. 135

Fiévres, à combien de differentes eſpeces *Celſe* les

les réduit. 523. maxime génerale ſur laquelle il fonde la cure de toutes les fiévres. *ibid.* il répond à la queſtion, quand il faut donner de la nourriture aux febricitans. *ibid.* il ſe moque des jours de Criſe. 524. ce qu'il dit à l'égard de la boiſſon. *ibid.*
Fiévres peſtilentielles, de quelle maniere *Celſe* veut qu'on traite les malades qui en ſont attaquez. 526
Fiévre ardente, comme *Celſe* traitoit les malades qui en étoient attaquez. 526
Fiévre hémitritée, ce que c'eſt, & comment il la faut guerir ſelon *Celſe*. 527
Fiévre lente, ce qu'il faut faire pour la guérir ſelon *Celſe*. *ibid.*
Fiévre quotidienne, ce qu'il faut faire pour la guérir ſelon *Celſe*. 528
Fiévre tierce, & autres fiévres intermittentes, ce qu'en dit *Celſe*. 528
Fiévre quarte, de quelles ſortes de remedes *Celſe* veut que l'on ſe ſerve pour la guérir, auſſi bien que pour la fiévre double quarte. 528, 529. dans quel tems de l'année ces ſortes de fiévres ſe gueriſſent. 530
Fiſtules de l'*anus*, comment il les faut guérir ſelon *Celſe*. 542, 543
Fiſtules lacrymales, comment il les faut guérir, ſelon *Celſe*. 544
Firmicus (*Julius Firmicus Maternus*) s'il eſt le plus ancien Auteur qui ait écrit de la Chimie. 770
Fléche, comment on les tiroit d'une playe ſuivant *Celſe*. 537
Fluxions ſur les yeux, comment *Celſe* les guériſſoit. 46, 47
Fomentations, ordonnées par *Hippocrate*. 212
Fomentations, que les Méthodiques s'en ſervoient, de quelles ſortes, & à quelle occaſion. 477
Foye, ce que c'eſt ſelon Hippocrate. 137
Foye, ſon uſage ſelon *Ariſtote*. 272
Foye, ſa deſcription ſelon *Galien*. 718
Fricatores, leur office. 572
Friction, par qui, & quand employée. 401

G.

Gajus, Medecin. 325
Galien, ſa vie, & ſa maniere d'écrire. 660. éloges qu'on lui a donnez. 667. idée génerale qu'il avoit de la Medecine. 670. *& ſuiv.* devoirs d'un Medecin. 672. il ſe loüe lui-même. 668. s'il étoit ennemi des Chrétiens 670. en quel état il trouva la Medecine. *ibid.* quelle étoit ſa pratique. 698. difference de celle d'Hippocrate. 702. 705. *& ſuiv.* ſes remarques ſur les Os. 750, 751. ſur les cartilages & ſur les muſcles. 751, 752. s'il avoit ouvert des corps humains. 709. remarques génerales ſur ſon Anatomie. 707. *& ſuiv.* ſon éloge. 714. paroles remarquables de cet Auteur touchant la création de l'homme. 715. particularitez de ſon Anatomie. 716. liſte de ſes livres. 753. *& ſuiv.*
Gargariſmes pratiquez par *Hippocrate*. 213
Garofalo, Extrait de ſa lettre touchant un buſte d'*Aſclepiade*. 410. *& ſuiv.*
Génération, comment elle ſe fait ſelon *Hippocrate*, & ce qui eſt cauſe de la difference des ſexes. 139. *& ſuiv.*
Génération, comment elle ſe fait ſelon Galien. 724
Gentilis de Fulgineo. 785
Geſtation, par qui introduite. 400. ſon utilité. 401. pratiquée par les Methodiques. 477
Gland de la verge trop découvert, comment on y remedioit. 535
Glaucias, Medecin d'Alexandre, qui le fit crucifier. 277
Glaucias, Empirique que Galien dit avoir commenté quelque livre d'Hippocrate. 372
Glaucus, Medecin contemporain de *Plutarque*. 654
Glycon, Medecin. 428
Goût, organe du goût. 749
Grecs, introduction des livres Grecs dans notre Occident. 783. *Aldus* eſt le premier qui en imprima. 784
Guillaume Varignana. 785
Guillelmus de Saliceto. 785
Guimauve, remarques ſur cette plante. 631
Gymnoſophiſtes, qui ſe mêloient de la Medecine. 29

H.

Hali Abbas, Medecin Arabe. 771
Hammon, habile en Medecine. 9
Harpocrate, Jatralipte. 654
Harpocrate, Medecin cité par *Galien*. 654
Helene, médicament dont elle a eu connoiſſance. 73
Helenium, remarques ſur cette plante. 629
Helvius (*Cneus*) Medecin Oculiſte. 569
Heraclianus, Maître de *Galien*. 658
Heraclide, diſciple d'Hiceſius. 313
Heraclide, de Pont, Philoſophe. 333
Heraclide, diſciple de *Chryſermus*. 325
Héraclide, ſe ſervoit du pavot & de l'opium en divers cas. 373
Héraclide, Tarentin, le plus conſiderable de tous ceux de la Secte Empirique. 372. s'attacha avec ſoin à la matiere de la Medecine. 372. ſes Livres. 373
Héraclide, a écrit contre *Hérophile* touchant le pouls. 373

Héraclide, de quels remedes il se servoit dans le cholera & dans l'esquinancie. 375
Héraclide, médicament singulier dont Galien fait mention. 374
Héraclide, n'étoit pas moins entendu dans la Chirurgie que dans toutes les autres parties de la Médecine. 376
Héraclite, Médecin, quelques particularitez de sa vie, & de sa mort. 95
Heras, Cappadocien, Médecin, ce qu'en dit Galien. 578
Hermanubis, étoit le même que *Hermes* ou *Mercure*. 15
Hermes, habile en Médecine. 9. Auteur de la Médecine chez les Egyptiens, a vécu longtemps avant Moïse. 11
Hermocrate, Médecin. 653
Hermogenes, Médecin dont *Galien* parle comme d'un des plus zélez Sectateurs d'*Erasistrate*. 313
Hernies, maniere de les traiter selon Celse. 544. il y en a differentes especes. *ibid.* de celle du nombril. 545. espece d'Hernie que Celse appelle le *nerf durci*, ou la *dureté du nerf*. *ibid.*
Herodes, Médecin. 653
Herodicus, Inventeur de la Médecine Gymnastique. 106. ce que c'est que cette sorte de Médecine. 107
Herodote, Médecin Empirique. 378
Herodote, Médecin Pneumatique, disciple d'*Athenée*. 506. ce qu'en dit *Galien*. *ibid.*
Heron, Oculiste dont parle *Galien*. 570
Hérophile, fameux Médecin, le temps auquel il vivoit, réponse plaisante qu'il fit à un Philosophe qui soutenoit qu'il n'y a point de mouvement. 315
Hérophile, comment il définissoit la Médecine. 316
Hérophile, a été le premier qui a découvert les nerfs, il en faisoit de trois sortes. 319
Hérophile, possedoit toutes les parties de la Médecine, aussi bien que la Chirurgie, & la Botanique. 321
Hérophile, il y en a eu d'autres de ce nom, *Hyginus* parle d'un Hérophile, qui enseigna la Médecine à une sage-femme 323
Hérophile, sa doctrine, a fait bruit long-temps après sa mort, & s'étoit étendue jusqu'en Phrygie, où il y avoit une Ecole d'Herophiliens, ou Zeuxis présidoit. 323
Hérophile, & *Erasistrate*, ce qu'ils ont eu de commun ensemble; ce que Tertullien dit du premier; sont les premiers qui ont disséqué des corps humains. 316, 317.
Hesiode, rangé entre les Médecins. 89
Hicesius, fameux Médecin, qui presidoit dans l'Ecole des Erasistratéens. 313
Hiera, composition purgative, inventée par Thémison. 444
Hieron, Médecin, disciple de *Galien*. 763
Hippo, & *Ocyroé*, filles du Centaure Chiron, savantes dans la Physique. 36
Hippocrate, sa naissance, ses études, ses maîtres; est le premier qui ait rétabli la Médecine après Esculape, & ses fils. 113
Hippocrate, est le premier qui a joint le raisonnement à l'experience. 114
Hippocrate, sa Philosophie. 115. *& suiv.*
Hippocrate, des moiens de conserver la santé, maximes qu'il donne pour cela. 185. *& suiv.*
Hippocrate, ce qu'il dit des Enfans qui naissent à sept, & à huit mois. 141, 142
Hippocrate, croit la connoissance de l'Astronomie nécessaire à un Médecin, & pourquoi, 148. distinction qu'il fait entre les maladies. 150, 151
Hippocrate, ce qu'il dit des changemens qui arrivent dans les maladies, des crises, & des jours critiques, & comment ils les distinguoit. 151. *& suiv.*
Hippocrate, des maladies dont les noms Grecs se sont conservez, & ont toûjours été à peu près les mêmes, rangées par ordre Alphabetique. 166. *& suiv.*
Hippocrate, des maladies qui n'ont pas conservé les noms qu'il leur donne, mais qu'on reconnoit par les accidens qu'il leur attribue. 176
Hippocrate, des maladies qu'il n'a point designées, mais qu'on croit reconnoître sur la description qu'il en donne. 177. *& suiv.*
Hippocrate, des maladies qui n'ont point été reconnuës par les Médecins qui l'ont suivi. 180. *& suiv.*
Hippocrate, des remedes diuretiques, & des sudorifiques, maladies, où il s'en servoit. 208
Hippocrate, des médicamens simples. 209
Hippocrate, sa génealogie. 78. 287
Hippocrate, est le premier qui ait séparé la Médecine de la Philosophie. 113
Hippocrate, especes de maladies qu'il a conuës, nommées, ou décrites. 166
Hippocrate, des remedes qui se font par l'application exterieure de certaines matieres sur diverses parties du corps; des médicamens composez en général; de sa Pharmacie. 212. *& suiv.*
Hippocrate, maladies dont on ne peut parler que par conjecture. 184
Hippocrate, ses Ecrits ont toûjours été en grande estime; on distingue les véritables d'avec les faux. 237, 238. Auteurs qui en ont parlé. 238, 239. son stile, son langage, obscurité qui s'y rencontre. 240. *& suiv.*
Hippocrate, de ses Lettres, & autres pieces qui sont ajoutées à la fin de ses Oeuvres. 243. *& suiv.*
Hippocrate, son Anatomie. 118. *& suiv.*
Hippocrate, sa Pratique, ou sa maniere de traiter les maladies, maximes générales sur lesquel-

quelles elle eſt fondée. 188, 189
Hippocrate, remedes qu'il mettoit en uſage, & premierement de la Diéte qu'il faiſoit obſerver exactement à ſes malades. 190. *& ſuiv.*
Hippocrate, de la purgation, remedes dont il ſe ſervoit pour cela, & les maladies où il faiſoit un plus frequent uſage des purgatifs. 194. *& ſuiv.*
Hippocrate, des accidens qui accompagnent, qui précedent, ou qui ſuivent les maladies; ſignes par leſquels il les diſtinguoit, & connoiſſoit ſi elles ſeroient mortelles. 155. *& ſuiv.*
Hippocrate, de la purgation de la Tête en particulier, & de celle du Poumon. 199, 200
Hippocrate, s'il a mis en uſage les purgations, ou les purifications ſuperſtitieuſes. 200, 201
Hippocrate, ſon ſentiment touchant les cauſes de la ſanté & des maladies. 143. *& ſuiv.* comment il diſtingue les humeurs, qualitez qu'il leur attribue, & leurs uſages particuliers. 144. *& ſuiv.*
Hippocrate, de la ſaignée, & de l'application des ventouſes; but qu'il ſe propoſoit dans l'uſage de ces remedes; maladies où il s'en ſervoit, & raiſons que rend Galien de la conduite de ce Médecin. 202. *& ſuiv.*
Hippocrate, des remedes appropriez à chaque eſpece de maladie, de l'effet deſquels il ne rend point de raiſon. 211
Hippocrate, des médicamens ſomniferes, dont il ſe ſervoit, & dans quelles occaſions il les donnoit. 210
Hippocrate, qu'il poſſedoit bien la Pharmacie, preuve que Galien en donne. 216
Hippocrate, liſte des médicamens ſimples dont il eſt fait mention dans ſes écrits, rangez par ordre Alphabetique. 217, 218
Hippocrate, des maladies particulieres aux femmes, la maniere dont il les traitoit, & les remedes dont il ſe ſervoit. 225. *& ſuiv.*
Hippocrate, de la cure particuliere de quelques maladies, tant aigues que chroniques, comment il traitoit ces maladies, & les remedes dont il uſoit. 219. *& ſuiv.*
Hippocrate, ſa Chirurgie, préceptes qu'il a donnez, & operations qu'il faiſoit faire en certaines occaſions. 228. *& ſuiv.*
Hippocrate, ſes ſentimens, & ſes maximes concernant la Médecine & les Médecins en général. 233. *& ſuiv.*
Hippocrate, quelques particularitez de ſa vie, écrite par Soranus, & la maniere dont on le répréſentoit. 248, 249
Hippocrate, pluſieurs particularitez concernant ſes voyages. 250, éloges qu'on lui a donnez, ce qu'en diſent pluſieurs Auteurs. 251. ſerment qu'il exigeoit de ſes diſciples. *ibid.* ce dont on l'accuſoit. 252
Hippocrate, de ſes deſcendans. 256. erreur de Meibomius ſur cela. 257
Hollandus (*Joannes Jacobus.*) 786
Homere, a été rangé parmi les Médecins. 88
Horus, Inventeur de la Médecine. 18
Huiles de differentes ſortes, à quelle occaſion on s'en ſervoit. 607
Hydromel, comment il ſe faiſoit. 606, 607
Hydromelon, ce que c'étoit. 607
Hydrophobie, quand elle a été conuë. 407
Hydrophobie, quelle maladie c'eſt ſelon les méthodiques. 460. quand elle a été conuë. 461. ce qui la cauſe, & les accidens dont elle eſt accompagnée. 462. comment il la faut traiter. 465
Hydropiques, moyens que *Celſe* propoſe pour les guerir. 537
Hydropiſie comment traitée par *Hippocrate*. 223. 231
Hydropiſie, de quelle maniere *Cœlius* veut qu'on la traite. 471
Hydroroſatum, ce que c'étoit. 607
Hygieia, femme d'*Eſculape*. 58
Hymenée, affranchi de *Claude*. 581
Hypopyon, comment gueri par *Juſtus* Médecin Oculiſte. 763
Hyſſope, remarques ſur cette plante. 627, 628.

I.

Jachen, habile Médecin, ce qu'en dit Suidas. 88
Japis, ce qu'en dit Virgile. 35
Jaques de Carpi, eſt un des premiers qui commencerent de ſe ſervir du mercure dans la groſſe verole. 791
Jaſo, fille d'Eſculape. 58
Jaſon, Médecin renommé. 32
Jatraliptæ, leur office. 573
Iccus, Médecin. 109
Ichor, ce qu'Hippocrate entendoit par là: 146
Ileus, comment traité par *Hippocrate*. 221
Illyrius, Médecin Oculiſte. 568
Impair, nombre impair, opinion des Anciens là-deſſus. 154
Incubo, ou *Incubus*, ce que c'eſt. 466
Indication, ce que c'eſt ſelon Galien. 698
Inflammations, comment traitées par *Hippocrate*. 219, 220
Jollas, ou *Jolaüs*, Médecin. 329
Joannes de Rupeſciſſa. 786
Iris, ce que c'eſt, & de quoi cette partie eſt compoſée ſelon *Galien*, 745
Iſaac Iſraëlite, Medecin Arabe. 771
Iſis, inſcription remarquable qui la regarde. 15. ce qu'en dit *Diodore*. 16. ouvrages qu'on lui attribue. 17
Juba, Prince qui ſe plaiſoit à la Médecine, & qui avoit écrit pluſieurs choſes curieuſes con-

cernant l'Hiſtoire naturelle de la Lybie & de l'Arabie. 558
Julia Sabina, inſcription remarquable qui la concerne. 435
Julien, Medecin methodique. 489. 763
Julien (Marcus) Eutichus, Archiatre. 592
Julius Baſſus, Medecin, Sectateur d'Aſclepiade. 421
Julius Pollux, ſon Dictionaire, quelques particularitez de ce qu'il contient. 762
Juſtus, Medecin Oculiſte. 763

L.

Lais, habile dans la Medecine. 434
Lait, à quelle occaſion *Hippocrate* l'ordonnoit, & quelle quantité. 198
Langue, remarques de *Galien* ſur cette partie. 749
Larynx, ce que c'eſt ſelon *Galien*. 733
Laſer, remarques ſur cette plante. 633
Latone, mere d'Apollon, a découvert quelques herbes. 71
Lavemens mis en uſage par *Hippocrate*. 199
Leonides, Medecin Epyſynthetique. 502
Lin crud, ce que c'eſt. 229
Linus, Poëte, mis au rang des Medecins, & pourquoi. 34
Livius (Marcus) Celſus, Medecin. 592
Livre des *trente ſix Herbes ſacrées des Horoſcopes*, attribué à *Mercure*. 14
Luc, *S. Paul* parle d'un Medecin de ce nom. 582
Lycus, Empirique cité par Galien. 659
Lyrius, (*Titus*) Eſclave de Tibere, Medecin Oculiſte. 568
Lyſo, Medecin. 428

M.

Machaon, fils d'Eſculape, 52. cures merveilleuſes qu'il a faites. 53
Magnus, diſciple d'*Athenée*, & Archiatre de l'un des Antonins. 506. 591
Magnus, Medecin contemporain de Galien. 763
Maladies attribuées á la colere des Dieux. 148. 178
Maladies connuës & nommées par *Hippocrate*. 167. & *ſuiv.*
Maladies, leur diviſion ſelon Galien. 678. *& ſuiv.*
Maladies, leurs cauſes génerales ſelon *Hippocrate*. 143. *& ſuiv.*
Maladies qui ont changé de nom. 170
Maladies ſans nom dans *Hippocrate* 177. *& ſuiv.*
Maladies dans *Hippocrate* inconnues aux ſiecles ſuivans. 180
Maladie épaiſſe, ce que c'eſt ſelon *Hippocrate*. 181
Maladies, dont les Medecins Arabes ont parlé, & qui étoient inconnues aux Grecs, 776, 777
Malagmes, ce que c'étoit, & de quoi ils étoient compoſez. 610
Mammelles, comment elles ſont diſpoſées, & leur uſage, ſelon Galien. 726
Manne, remarques ſur la manne. 636. *& ſuiv.*
Mantias, Medecin, ce qu'en dit *Galien*. 325
Marcellus, Medecin ſous Marc-Aurele, Livres qu'il a écrits. 762
Marjolaine, remarques ſur cette plante. 630
Martial, Sectateur d'*Eraſiſtrate*, qui vivoit du temps de Galien. 313
Martialis, ou *Martianus* Sectateur d'Eraſiſtrate, & contemporain de Galien. 763
Marus, Peruſin, Soldat, & Medecin. 387
Matrice, maux qui dependent de la matrice comment traitez par *Hippocrate*. 225
Matrice, ſa deſcription ſelon *Galien*. 722, 723
Mécon, nom du pavot chez les Grecs. 210
Méconium, remede ſomnifere. *ibid.*
Medecine, ſa neceſſité. 1. ſi elle eſt venue de Dieu, & comment elle a été inventée. 3. *& ſuiv.* comment les plus anciens peuples l'ont pratiquée. 5. quel a été le plus ancien Medecin. 7
Medecine, eſt demeurée dans les ténebres pendant long-temps. 75. intervalle qu'il y a eu entre Pythagore & Hippocrate. *ibid.* ce qu'en diſent Celſe & Pline. 75, 76
Medecine, meditation de la mort, en quel ſens ſelon *Aſclépiade*. 398
Medecine, & Medecins, remarques génerales d'Hippocrate là-deſſus. 233. *& ſuiv.*
Medecine, combien les Grecs étoient prévenus en faveur de cet Art. Loi que firent les Athéniens à cette occaſion. 386
Medecine, ſi elle n'étoit exercée à Rome que par des eſclaves. 565. *& ſuiv.*
Medecine, temps auquel elle fut partagée en trois parties. 334. noms que l'on donna à ces differentes parties, & ce qu'en dit Celſe. *ibid.*
Medecine, dans quel temps elle s'eſt introduite à Rome, & ce qu'en diſent Pline & Denys d'Halicarnaſſe. 382, 383
Medecine, ceux qn'en appelloit Medecins avant le partage, rempliſſoient ſeuls tous les devoirs des trois profeſſions. 335. comment on les diſtinguoit. *ibid. & ſuiv.*
Medecine, enrichie par les Arabes de pluſieurs nouveaux medicamens, & entr'autres des medicamens Chimiques. 771
Médée, remedes dont elle ſe ſervoit pour faire des gueriſons. 72
Mediaſtini, quel étoit leur office. 571
Medius, Medecin, diſciple de Chryſippe, ce qu'en dit Diogene Laërce. 292
Meges, regardé par *Celſe* comme le plus habile de tous ceux qui ont exercé la Chirurgie. 564

Mélampe, Poëte, & Medecin. 26. ſa maniere d'exercer la Medecine. 27,28
Meletius, Medecin. 768
Membrane appellée *Phrénes*, ce que c'eſt ſelon Hippocrate. 138
Membranes, qui ſont vers les orifices du cœur, leur uſage, ſelon *Eraſiſtrate*. 300
Membranes ſeparantes, ce que c'eſt ſelon Galien. 727
Menecrate, de Syracuſe, Medecin, contemporain de Philippe Roi de Macedoine. 267. affronts que ce Prince lui fit. *ibid.* autres particularitez de ſa vie. 268. lettre qu'il écrivit au Roi Philippe. *ibid.*
Menecrate, Medecin qui vivoit ſous le Regne de Tibere, ce qu'en dit *Galien*. 578. il eſt fait mention de lui dans une Inſcription qui eſt à Rome. *ibid.*
Menemachus, Medecin methodique. 490
Menodore, Medecin dont parle *Athenée*. 314
Menodote, Medecin Empirique. 377
Menon, diſciple d'*Ariſtote*, ce qu'en dit *Plutarque*. 333
Mentagra, nouvelle eſpece de maladie en Italie. 580. methode de la guérir. *ibid.*
Mercure, nommé par les Grecs *Hermes*, eſt le même que Chanaan fils de Cham, ſelon quelques Savans. 9. Auteur de la Medecine chez les Egyptiens. 11. les Payens ont cru qu'il avoit inventé tous les arts & toutes les ſciences. *ibid.* livres qu'on lui attribue. 12. *& ſuiv.* de quels remedes il ſe ſervoit. 14
Mercure, *Ciceron* veut qu'il y ait eu cinq hommes qui ayent porte ce nom. 10
Meſué, Medecin Arabe. 771.774
Meſaraïques, veines ainſi nommées. 718
Métal, préparations métalliques dans Dioſcoride. 642
Metaſyncriſe, ſon uſage ſelon les méthodiques. 478
Metaſyncriſe, ce que c'eſt ſuivant *Theſſalus*. 450, 451
Metaſyncritique, remedes mētaſyncritiques, quels ſuivant *Theſſalus*, & ce qu'en dit *Cœlius Aurelianus*. 450
Métaux, leur uſage Medicinal inconnu aux Anciens. 643
Methodiques, ce que les Medecins *Dogmatiques* leur objectoient. 498,499
Methodiques, de quels remedes ils ſe ſervoient, banniſſoient les ſpecifiques, auſſi bien que les purgatifs; raiſons pour leſquelles ils les banniſſoient. 469. *& ſuiv.*
Methodiques, doivent tous être regardez comme Sectateurs de *Themiſon*. 444
Methodiques, maximes qu'ils obſervoient pour traiter les maladies. 467. *& ſuiv.* maniere de ſe coucher qu'ils preſcrivoient aux malades. 469
Meton, fameux Aſtronome Athénien, qui paſſoit auſſi pour Medecin. 254
Metrpium, onguent. 214
Metrodore, Philoſophe, de l'Ile de Chio, diſciple de *Démocrite*, & précepteur d'*Hippocrate*. 292
Metrodore, diſciple de *Sabinus*, & un des anciens Commentateurs d'*Hippocrate*. 292
Metrodore, précepteur d'Eraſiſtrate, & mari de Pithias fille d'Ariſtote. 295
Metrodore, Sectateur d'Aſclepiade. 422
Miel ſauvage dont vivoit S. Jean Baptiſte, ce que c'étoit ſelon *Saumaiſe*. 636
Miel de l'air, ce que c'étoit. 637
Mithridate, Roi de Pont, s'étoit accoutumé au poiſon par le moien d'un Antidote, qui a porté ſon nom. 390
Mnéſithée, il y en a eu deux de ce nom, temps auquel ils pouvoient vivre. 327
Mois, leur ſuppreſſion, & leur trop grande quantité, ce qu'en dit *Hippocrate*. 226. *& ſuiv.*
Moïſe, le Prophete, a eu connoiſſance de la Medecine. 11
Moſchion, ſurnommé le Correcteur, diſciple d'Aſclepiade. 423
Moſchion, il y a eu pluſieurs perſonnages de ce nom. 493. on a de la peine à diſtinguer le véritable. 494
Mouëlle de l'épine du dos, nerfs qui en ſortent ſelon *Galien*. 743
Mulſa, breuvage, ce que c'étoit. 607
Muſcles, ce que c'eſt ſelon *Hippocrate*. 136
Muſcles, leur mouvement ſelon *Galien*. 751, 752
Muſée, diſciple d'*Orphée*. 34
Mutius Fontejus Nicander, Medecin. 331
Myrepſus (*Nicolas*) ſon livre ſur les Medicamens. 768
Myrtites, ce que c'étoit. 607
Myſtion, Auteur d'un manuſcrit intitulé *Myſtionis Smyrnæi Gynecia*, qui eſt dans la Bibliotheque de Florence. 495

N.

Nera, femme de chambre de *Cleopatre*. 573
Narciſſinum, onguent. 213
Nature, ce qu'en diſoit *Hippocrate*. 115
Nature, ce qu'en dit *Aſclépiade*. 398
Nechepſus, Roi d'Egypte, ce qu'en diſent Galien, & quelques autres. 87
Nerfs, *Hippocrate* en dit peu de choſe, il donne ce nom à diverſes parties. 129. *& ſuiv.*
Nerfs, d'où ils tirent leur origine ſelon *Ariſtote*. 271
Nerfs, leur principal uſage ſelon Eraſiſtrate. 299
Nerfs recurrens, quand decouverts. 657
Nerfs, leur uſage, leur figure, & de quoi ils ſont

ſont compoſez ſelon Galien. 741, 742. leur diviſion. 742, 743
Neteopum, onguent. 214
Neurologie, ou diſſection des Nerfs, *Herophile* a été le premier qui a traitté exactement cette matiere. 319
Nicander, de Colophon, Poëte & Médecin, temps auquel il a vécu, ſes ouvrages qui nous ſont reſtez. 330
Niceratus, Sectateur d'Aſclepiade. 421
Nicias, de Soli, Médecin de *Pyrrhus*. 330
Nicias, de Nicopolis, Médecin contemporain de *Plutarque*. *ibid.*
Nicias, Médecin contemporain de *Plutarque*. 654
Nicomachus, pere d'Ariſtote, de la race des Aſclépiades, Médecin du Roi Amyntas. 267
Nicomède, Roi de *Bythynie*, mis au nombre des Médecins. 391
Nicon, Sectateur d'*Aſclepiade*. 423
Nicon, Médecin dont parle *Ciceron*. 428
Nicon, pere de *Galien*. 661
Noms des plantes, comment impoſez. 627. ils ont varié. 628
Nonus, Médecin Grec. 768
Nourriture, comment elle ſe digere ſelon *Eraſiſtrate*. 303
Nourriture des malades comment réglée par *Aſclepiade*. 403
Nourriture que les méthodiques donnoient à leurs malades. 469
Numeſianus, Maître de *Galien*. 658
Nutrition, comment elle ſe fait ſelon *Aſclepiade*. 408

O.

Odorat, comment ſe fait ſelon *Hippocrate*. 133
Odorat, ce qui le cauſe ſelon *Galien*. 748
Oeuf, qui tomba à une Muſicienne en danſant. 140
Oeuil, ſa deſcription ſelon Hippocrate. 133
Oeuil, ſa deſcription ſelon *Ariſtote*. 275
Oeuil, ſa deſcription ſelon Galien. 743. *& ſuiv.*
Oeſophage, ce que c'eſt. 717
Oignemens pratiquez par *Hippocrate*. 213
Olearii, ce que c'étoit. 572
Olympias, de Thebes, habile dans la Médecine. 434
Olympicus, de Milet, Médecin methodique. 489
Olympus, Médecin de *Cleopatre*. 429
Omphacomeli, ce que c'étoit. 607
Onguens, eſpece de remedes externes, leur uſage. 607, 608
Onirogonos, ou *Onirogmos*, ce que c'eſt ſelon Cœlius. 466
Oreille, ſa deſcription, ſelon *Hippocrate*. 133
Oreille, comment elle eſt faite ſelon *Ariſtote*. 274
Oreille, ſa deſcription ſelon *Galien*. 747. noms des differentes parties dont elle eſt compoſée. 747, 748
Oribaſe, Archiatre. 591. ſes Ecrits. 765. *& ſuiv.*
Orphée, Médecin, ſon voiage. 33. qualitez qu'on lui attribue. 34
Os, leur nature & leurs articulations. 751
Oſiris, inſcriptions remarquables qui le concerne. 15

P.

Pæon, nom que quelques-uns donnoient à Apollon, d'autres à Eſculape. 20
Palais, remarques de *Galien* ſur cela. 750
Palamede, ce qu'en dit *Philoſtrate*. 33
Palladius, ſes Ecrits. 768
Pallas, Deeſſe qui a découvert la vertu de quelques plantes. 71
Pamphile, Médecin dont parle *Galien*. 579. il y en avoit encor un qui étoit Droguiſte. 580
Panaceia, fille d'Eſculape. 58
Papile, Médecin contemporain de *Galien*, & Martyr. 764
Paracenteſe, approuvée par *Aſclepiade*. 406
Parabolani, ce que ce mot ſignifie, differentes explications qu'on y a données. 575
Paracelſe, ſon hiſtoire. 792. *& ſuiv.* reproches qu'on lui a faits. 794. étoit adonné à la magie. *ibid.* ſa Théologie. *ibid. & ſuiv.* ſes ſentimens abſurdes. 796. étoit fort ſujet au vin. *ibid.* ſon orgueil. 797. ſa lettre à Eraſme. 800. ſa mort. 801. ſon Epitaphe. 802. quelle étoit ſa Religion. *ibid.* s'étoit acquis une grande reputation. 803. ſyſteme de ſa Médecine. 804. écrit fort obſcurement, & ſe plaît à forger des mots nouveaux. *ibid.* principes ſur leſquels ſon ſyſteme eſt fondé. 806. ſa Chirurgie. 816. jugement ſur cet Auteur. 817
Paralyſie, ce que c'eſt ſelon *Theophraſte*. 332
Paraſtates variqueuſes. 722. glanduleuſes. *ibid.*
Paraſtates variqueuſes dans les femmes. 657
Parfums pratiquez par *Hippocrate*. 212
Parthenius, de Nicée, Poëte Grec, mis au nombre des Médecins, parce qu'il avoit écrit un livre des maladies d'amour. 391
Parties qui diſtinguent les ſexes, ce qu'en dit *Hippocrate*. 139
Parties honteuſes des hommes décrites ſelon *Galien*. 721. comparées avec celles des femmes. 723
Paſithemis, Médecin qui vivoit en même tems que *Midias*. 327
Paſſion Cœliaque, ce que c'eſt. 466

Patrocle, a eu quelque connoiſſance de la Médecine, & de la Chirurgie. 32
Paul Eginete, ſes Ecrits. 765. *& ſuiv.*
Pauſanias, Médecin d'Alexandre le Grand. 277
Pelée, Médecin. 31
Pelops, Maître de *Galien*. 658. 682
Periander, habile Médecin, & méchant Poëte. 267
Péritoine, ce que c'eſt. 717
Perſea, ou Pêcher, remarques ſur cet arbre. 632
Peſſaires, ce que c'eſt, & leur uſage. 226. 613
Petoſiris, Egyptien, ſavant dans la Médecine, & l'Aſtrologie. 88
Petronius, Médecin. 421
Phœon, Médecin qui vivoit du temps d'*Hippocrate*. 253
Phagedæna, ce que c'eſt ſelon *Hippocrate*, ce qu'en dit *Cælius*. 466
Pharmaceutæ, quel étoit leur emploi chez les Anciens. 335
Pharmacopœus, mot qui ſe prenoit en mauvaiſe part. *ibid.*
Pharmacopolæ, ce que marquoit ce terme chez les Anciens. 336
Pharmacotribæ, à quelles gens les Anciens donnoient ce nom. 337
Phecianus, Maître de *Galien*. 658
Phenicie, maladie de *Phenicie*, dans *Hippocrate*. 184
Pherecyde, Philoſophe, mis au rang des Médecins. 90
Pherecydes, Médecin, contemporain d'Hippocrate. 253
Phidippus, Médecin, & Eſclave, contemporain d'*Aſclepiade*. 565
Phidippus, Médecin. 428
Philetas, Médecin, dont parle *Galien*. 254
Philinus, Chef de la Secte des Empiriques auſſi bien que *Serapion*. 342
Philippe, Acarnanien, Médecin d'Alexandre le Grand, qui avoit une grande confiance en lui. 276
Philiſtion, Médecin qui vivoit du temps d'*Hippocrate*. 253
Philon, Médecin contemporain de *Plutarque*. 654
Philon, de Tarſe, le temps auquel il vivoit eſt incertain. Médicament qu'il a inventé, & qui porte ſon nom, ce qu'en dit *Galien*, qui fait encore mention d'un autre *Philon*. 562, 563
Philonides, Médecin. 423
Philotas, d'Amphiſſa, Médecin, quelques particularitez qui le regardent. 561
Philotime, diſciple de Praxagore, ſon ſentiment ſur le Cerveau, ce qu'en dit *Galien*. 326
Philoxene, fameux Chirurgien, un des premiers qui écrivit ſur cette matiere. 339
Phocus, pourquoi il eſt mis au rang des Médecins. 33
Phrénes, quelle eſt cette partie. 138
Phrénétiques, de quelle maniere *Héraclide* les traitoit. 376
Phthiriaſe, ce que c'eſt ſelon *Cælius*. 464
Phthiſiques, comment traitez par Hippocrate. 222
Pierre de la veſſie, de quelle maniere *Celſe* veut que l'on en faſſe l'extraction. 536. comment il la faut faire aux vierges, & aux femmes. *ibid.*
Pierre de Apone, a décrit quelques remedes chimiques. 785. en quel temps il a vécu. *ibid.*
Piſitheus, Médecin. 762
Pittalus, ou *Spittalus*, fameux Médecin d'Athenes, contemporain d'Hippocrâte. 254
Platon, Médecin & Philoſophe, le temps auquel il vivoit, ſes deux principes géneraux, ce qu'il avoit de commun avec les Pythagoriciens, ſes opinions particulieres, comment il croyoit que le corps humain eſt compoſé, & les cauſes de ſa deſtruction. 261. *& ſuiv.*
Platon, obſervations ſur ſon ſentiment touchant l'aigreur & la ſalure des humeurs. 265, 266
Platon, ſes ſentimens touchant la Médecine d'Eſculape. 44. *& ſuiv.*
Playes, maniere de les coudre ſelon *Celſe*. 540
Plenitude, cauſe la plus generale de toutes les maladies, ſelon *Eraſiſtrate*. 306
Plethore, ce que c'eſt ſelon *Galien*. 687
Pline, ſon ſentiment ſur la decouverte de la ſaignée. 57. s'il a écrit avant *Dioſcoride*. 622. *& ſuiv.* ſa patrie, ſes emplois, ſes ouvrages, ſon but. 644. debite des fables. 645. a manqué d'exactitude, ſes ſentimens ſur la Médecine & les Médecins. 646. *& ſuiv.* diverſes éditions de ſes ouvrages. 648
Plinius Valerianus. 648. *& ſuiv.*
Pliſtonicus, Médecin, diſciple de *Praxagore*, ſes ſentimens touchant la coction des alimens, ſes livres. 326
Plutarque, ſon ſentiment touchant les temples d'Eſculape. 61
Plutarque, ſes ſentimens ſur la Médecine. 654
Pnigalion, eſpece de maladie. 466
Podalire, fils d'Eſculape, fameux Médecin. 53
Poiſons dont *Nicander* fait mention. 330
Poitrine, ſon Anatomie ſelon *Galien*. 726. *& ſuiv.*
Polybe, gendre d'*Hippocrate*, habile Médecin dont on voit encore pluſieurs ouvrages. 257
Polydamna, femme de Thon, entendoit la Médecine. 73
Polyide, Médecin & Devin. 433

Polype, ce que c'eſt, & comment *Celſe* veut qu'on le gueriſſe. 537
Polyſarcia, ce que c'eſt. 466
Poſidippus, Médecin ſous Marc-Aurele, de quoi accuſé. 762
Pouls, *Hippocrate* en avoit peu de connoiſſance; il en examinoit pourtant l'état; quelques preceptes qu'il donne ſur ce ſujet. 162
Pouls, *Herophile* eſt le premier qui en a traité avec exactitude. 321
Pouls, ſon battement, ce qu'en dit *Celſe*, difficultez qu'il trouve à juger de la fiévre par là. 524, 525
Pouls, doctrine de *Galien* là-deſſus. 692. *& ſuiv.*
Poumon, ce que c'eſt ſelon *Hippocrate*. 137
Poumon, ſon uſage ſelon *Ariſtote*. 274
Poumon de quoi il eſt compoſé, ſes differentes parties, ſon uſage ſelon *Galien*. 732. *& ſuiv.*
Praxagore, Médecin, ſa vie, & ſes ſentimens. 283, 284
Præfecti balneis, leur office. 572
Prêtres d'Eſculape, de quelle maniere ils agiſſoient avec les malades. 64. *& ſuiv.*
Priapiſme, ce que c'eſt ſelon *Calius*. 464
Proculus, diſciple de *Themiſon*. 444
Prodicus & *Herodicus*, ont été confondus enſemble, on prétend que le premier a inventé la Médecine onguentaire. 259
Prognoſtiques, ſelon *Hippocrate*. 156. *& ſuiv.*
Prognoſtiques, ſelon *Galien*. 689. *& ſuiv.*
Promethée, Inventeur de la Médecine; ce qu'en dit Bochart; ſelon quelques-uns c'eſt un perſonnage imaginaire. 23
Protoſpatharius (*Theophilus*) ſon Abregé d'Anatomie. 768
Pſecas, Coiffeuſe. 574
Pſilothra, onguent qui faiſoit tomber le poil. 573
Ptiſane d'*Hippocrate*, quelle elle étoit. 191
Ptolomée, Médecin. 313
Purgatifs, ſont fort anciens, quels étoient en uſage autrefois. 55, 56
Purgatifs, quels on emploioit du temps d'*Hippocrate*. 194 il n'en donnoit point dans la Canicule, ni preſque jamais aux femmes groſſes. 195. le principal uſage qu'il en fit, c'étoit dans les maladies chroniques; precautions qu'il veut qu'on apporte, lorſqu'on en donne dans les maladies aiguës. 195, 196
Purgatifs, *Eraſiſtrate* ne s'en ſervoit que très-rarement. 306. comment il croioit qu'ils agiſſent. *ibid.*
Purgatifs, condamnez par *Theſſalus*, raiſons qu'il en allegue. 451
Purgation, ſentiment d'*Hippocrate* ſur ce ſujet. 194. *& ſuiv.*
Purgation de la tête, de quels remedes *Hippocrate* ſe ſervoit pour cela, & pour quelles maladies. 199
Purgation du poumon, quels remedes *Hippocrate* emploioit pour cela. 200
Purifications ſuperſtitieuſes, ſi *Hippocrate* les a miſes en uſage. 200. preuves que l'on apporte pour faire voir le contraire. 201
Pylore, ce que c'eſt. 717
Pythagore, Médecin & Phyſicien. 90. ce qu'il croyoit de la conception & de la formation de l'Enfant, & des cauſes des maladies. 90, 91. preceptes qu'il donne pour ſe conſerver en ſanté. 91
Pythocles, Médecin. 253

Q.

Qualitez premieres, ce qu'*Hippocrate* en dit. 144
Quarte, fiévre quarte, comment traitée par *Hippocrate*. 224
Quintus, Médecin. 653

R.

Rabbi Moïſe, Médecin Arabe. 771
Racines, leur diſtinction dans les anciens Herboriſtes. 634
Raimond Lulle, diſciple d'Arnaud de Villeneuve, cherchoit un remede univerſel à toutes les maladies. 786. attribuoit ſes découvertes à une révélation divine. *ibid.*
Rate, ce que c'eſt ſelon *Hippocrate*. 137
Rate, ſon uſage ſelon *Ariſtote*. 272
Rate, ſa deſcription, ſelon *Galien*. 720
Regime de vivre qu'*Eraſiſtrate* ordonnoit à ſes malades. 308
Reins, ce que c'eſt ſelon *Hippocrate*. 138
Reins, leur uſage ſelon *Ariſtote*. 272
Reins leur deſcription ſelon *Galien*. 720
Relâchans, remedes ainſi nommez par les Méthodiques, de quelle ſorte ils étoient, & à quelles maladies ils les appliquoient. 475
Relâché, maladies compriſes ſous ce genre ſelon les Méthodiques. 460. *& ſuiv.*
Remedes Chimiques, par qui introduits dans la Médecine. 772, 773
Remedes Superſtitieux, pratiquez par tous les anciens Médecins, & encore aujourd'hui par les Empiriques. 41
Remedes, ſi l'on peut rendre raiſon de la maniere dont ils agiſſent. 682
Reſſerrans, remedes reſſerrans, quels ſelon les Méthodiques

Méthodiques, & à quelles maladies ils s'en servoient. 477
Resserré, quelles maladies sont compriſes sous ce genre, tant celles qui sont longues que les autres. selon les Méthodiques. 459, 460
Respiration, ce qu'en pensoit *Asclepiade*. 407
Rets merveilleux, ce que c'est, & son usage selon *Galien*. 737
Reunctor, ce que c'étoit. 572
Rhazes, Médecin Arabe. 771
Rhodacina, Pêcher. 632
Rhoites, ce que c'étoit. 607
Riolan, raisons dont il se sert pour prouver qu'*Hippocrate* a disſequé des corps humains. 318
Rogerius Baco. 786
Romains, ils n'ont pas été absolument sans Médecins au commencement de leur Rêpublique. 384
Romé, fille d'Esculape. 58
Rubrius, Médecin. 576
Ruffin, de Nicée, Médecin. 763
Rufus Ephesien, Médecin. 656

S.

Sabinus, Médecin. 653
Sages-femmes des Grecs & des Romains, habiles dans la Médecine. 432
Saignée, premier exemple de la saignée, reflexions sur l'antiquité de ce remede; qui sont ceux qui s'en sont servis les premiers. 53. & *suiv.*
Saignée, usage qu'en faisoit *Hippocrate*. 202. & *suiv.*
Saignée. *Eraſiſtrate* l'avoit bannie de la Médecine, à ce que dit *Galien*, remedes dont il se servoit pour y suppléer. 304, 305. raisons contraires à la saignée. 305
Saignée, à quelle occasion les Méthodiques s'en servoient. 475. ils condamnoient l'ouverture des veines qui sont sous la langue, ce qu'en dit Cælius. *ibid.*
Saignée, de quelle maniere *Aretée* vouloit qu'on la fît, quand, & pour quelle maladie. 511
Saignée pratiquée plus frequemment par *Galien* que par *Hippocrate*. 702. comment il en usoit. *ibid.*
Saignée, dans quel cas *Celse* la jugeoit nécessaire. 520. il ne vouloit pas qu'on la fît passé le quatrième jour de la maladie, non plus que dans un redoublement. 521
Salluſte, de Mopsueste, Médecin, qui vivoit du tems de *Tibere*. 578
Salomon, Roi de Judée, savant dans la Médecine. 83. ce qu'en dit Joseph. *ibid.* ce qu'en disent les Rabbins. 84. on réfute le sentiment de ceux qui disent qu'il s'est servi de remedes superstitieux. 84. & *suiv.*
Salpé, habile dans la Medecine. 434
Salviana, ou *Salvina*, femme qui se mêloit de la Médecine, citée par *Priſcianus*. 435
Salus, femme d'Esculape. 58
Sampſuchum, remarques sur cette plante. 630
Sanchoniaton, ce qu'il dit d'Hermes. 9
Sanctus, Martyr, Médecin contemporain de Galien. 764
Sang, son mouvement selon *Hippocrate*. 126
Sanſues, qui sont ceux qui s'en sont servis, & pourquoi on s'en servoit. 442, 443
Santé, ses causes selon *Hippocrate*. 143. & *suiv.* conseils qu'il donne pour la conserver. 185. & *suiv.*
Satyriaſe, ce que c'est selon *Cælius*. 464
Satyrus, Maître de *Galien*. 658
Saumaiſe, (Claude) Extrait de son livre des Homonymes de la matiere Médicinale. 627. & *suiv.*
Scordolaſaron, remarques sur cette plante. 634
Scribonius Largus, Médecin, Affranchi de *Claude*, sous le regne duquel il vivoit, ce que quelques Savans ont cru de ses écrits. 579
Scrigiah Al-Malathi, Médecin Arabe, Auteur d'une Histoire des Médecins & de la Médecine. 771
Scythes, sujets à une étrange maladie. 178
Sectateurs, ou disciples d'*Herophile*, dont les noms se sont conservez. 323
Secunda, inscription qui la concerne. 435
Sel Theriacal des Anciens. 643
Seleucus, Médecin. 652
Semence, si les femmes en ont. 273
Semence, comment elle se forme, & son mouvement. 722
Sens, leurs Organes selon *Hippocrate*. 133. & *suiv.*
Sentia Ælis, inscription qui la concerne. 435
Sept, superstition des Anciens concernant ce nombre. 142
Serapion, Alexandrin, Chef de la Secte des Empiriques. 342
Serapion, Médecin Arabe. 771
Serapis, le même qu'Osiris. 16
Sethi (*Simeon*) a écrit des qualitez des alimens. 768
Sextia Tertia, Tondeuse. 574
Sextius Niger, Médecin. 422
Sextus, surnommé l'Empirique, disciple d'Herodote, ses livres, s'il a été attaché à la Secte Empirique. 378. comparaison qu'il fait de la Secte des Philosophes Pyrrhoniens avec celle des Médecins Empiriques, & celle des Méthodiques. 491, 492

Sextus de Cheronée, Philoſophe Platonicien. 378
Signes des maladies, doctrine d'*Hippocrate* là-deſſus. 155. *& ſuiv.*
Signes des maladies ſelon *Galien*. 684. *& ſuiv.*
Silphium, remarques ſur cette plante. 633
Simon, Médecin. 327
Simon, l'Athenien, Philoſophe. *ibid.*
Simon, ſon livre de la Médecine des chevaux. 328
Smegma, quelle compoſition c'étoit, & à quoi elle ſervoit. 611, 612
Solon, Archiatre. 763
Songe Venerien, maladie décrite par Cælius. 466
Soranus, Médecin très-habile, étoit d'Epheſe, en quel tems il vivoit, ſes Ecrits. 452, 453
Soranus, autre Médecin d'Epheſe, ſon traité des *Maladies des femmes*, Auteur de la vie d'*Hippocrate*. 453
Soranus, ſurnommé *Mallotes*. *ibid.*
Soteridas, Médecin. 762
Sotira, femme qui ſe mêloit de la Médecine. 434
Spermatiques, vaiſſeaux, leur uſage. 721
Speuſippus, Médecin. 325
Spodium, ce que c'eſt. 639
Squille, remarques ſur cette plante. 630
Statius Annæus, Médecin ſous *Neron*. 583
Stephanus Athenienſis. 765
Stertinius, Médecin. 576
Stomachici, ce que c'eſt. 466
Stratocles, Médecin. 652
Straton, ſucceſſeur de *Theophraſte*, ſon livre concernant la *Médecine*, & *l'Hiſtoire Naturelle*. 333
Straton, Médecin. 314
Stratonicus, Maître de *Galien*. 658
Sucre, remarques ſur le ſucre. 637. 639
Sudorifiques ordonnez par *Hippocrate*. 208
Suffuſion, ou Cataracte, comment il faut la guérir, ſelon *Celſe*. 537
Suppoſitoires, *Hippocrate* les admettoit, de quoi il les compoſoit. 187. 199
Suſinum, onguent. 213
Symmachus, Médecin. 652
Symptomes, doctrine de *Galien* là-deſſus. 682. *& ſuiv.*
Synalus, Médecin d'Annibal, ce qu'en dit Silius Italicus. 386

T.

Tabularii, leur office. 593
Telamon, Médecin diſciple de Chiron. 32
Temple de la paix, lieu où s'aſſembloient les Savans. 592
Terres priſes interieurement. 642
Teſticules, leur uſage ſelon *Ariſtote*. 273
Teſticules des hommes, leur deſcription ſelon *Galien*. 721
Teſticules des femmes. 723
Tête, mal de tête, comment les Méthodiques le gueriſſoit, remedes pratiquez pour cela. 479. *& ſuiv.*
Tête, ſa deſcription, differentes parties dont elle eſt compoſée; leur nom, & leur uſage particulier ſelon *Galien*. 736. *& ſuiv.*
Tetragonon, ce que c'eſt dans *Hippocrate*. 199
Teucer, Médecin, diſciple de Chiron. 32
Thaddée Florentin, a eu connoiſſance de la Médecine Chimique. 784
Thales, Mileſien, mis au nombre des Médecins. 89
Themiſon, Chef de la Secte méthodique. 439. en quoi il convenoit avec les Empiriques & les Dogmatiques. 440. difference entre ſon ſyſteme & celui d'Aſclepiade. *ibid.* fautes qu'il avoit commiſes contre les loix de la méthode. 441. il n'eſt pas le premier qui ait appliqué des ſanſues. 442
Themiſon, Médecin dont parle *Martial*. 653
Theodas, ou *Theudas*, Médecin Empirique. 377
Theodore, Médecin dont parle *Diogene Laërce*. 507.
Theodorus Priſcianus, Médecin Méthodique, ſes livres. 495, 496. temps auquel il vivoit. 496, 497
Theomedon, Maître d'Eudoxe. 260
Theon, Alexandrin, Archiatre. 591
Theophile, maladie particuliere qu'il eut, décrite. 764
Theophraſte, fameux Philoſophe, ſucceſſeur d'*Ariſtote*, ſes écrits qui ſont venus juſqu'à nous. 331. dans quelle vuë il a parlé des plantes. *ibid.*
Theriaque, d'Andromachus, en quoi elle differoit de celle de Mithridate. 599. eſtime qu'en faiſoit l'Empereur Antonin. *ibid.* ſes proprietez & de quoi elle étoit compoſée. 599, 600
Theriaque, maniere de la compoſer. 603
Theſée, Diſciple de Chiron le Centaure, Plante dont parle Theophraſte, & qui portoit ſon nom. 32
Theſſalus, fils d'Hippocrate, Médecin. 256
Theſſalus, Courtiſan d'Alexandre, qui eut part à l'empoiſonnement de ce Prince. 277
Theſſalus, Médecin méthodique, temps auquel il a vécu. 445. maniere dont il traitoit ſes malades. 445, 446. ſon extrême impudence, & ce qu'en diſent Galien & Pline. 446. il attira une grande foule de monde, & particuliere-

ment de disciples. 447. difference de ses sentimens à ceux d'Asclepiade & de Themison. *ibid.* s'il étoit l'auteur des convenances qui regardent les maladies, & de quelles. 448,449. il fut le premier qui introduisit l'abstinence de trois jours. 450. avoit composé plusieurs gros volumes. 452

Thoth, ou *Thoüth*, nommé Hermes par les Grecs, & par les Latins Mercure, Inventeur de la Médecine. Voiez *Mercure.*

Thua, sorte d'arbre. 633

Thymus, glande. 735

Timée, Médecin. 95

Timon, Phliasien, Médecin, Poëte, & Philosophe de la Secte de *Pyrron.* 334

Timothée, Médecin de Mithridate, dont *Appian* fait mention. 391

Titus Anfidius, Sectateur d'*Asclepiade.* 423

Tonsores, Barbiers. 573

Tonstrices, leur office. *ibid.*

Tosorthros, ou *Sesorthros*, habile Médecin. 24

Toucher, son organe selon *Galien.* 749

Trachée Artere, ce que c'est selon *Galien.* 733

Tractatores, qui l'on nommoit ainsi. 573

Tractatrix, qui l'on nommoit ainsi. *ibid.*

Trépan, employé par *Hippocrate.* 231

Trépan, comment *Celse*, se conduisoit dans cette operation. 538. remedes qu'il appliquoit, & instrumens dont il se servoit. 538, 539

Trichosis, maladie, comment traitée par *Hippocrate.* 232

Troisiéme jour, pourquoi attendu par les méthodiques pour donner de la nourriture aux malades. 474. ils attendoient aussi le troisiéme pour leur faire les plus grands remedes. *ibid.*

Trota, ou *Trotula*, habile dans la Médecine. 435

Truffes, remarques sur les truffes. 634

Tryphon, Chirurgien. 564

Tumeurs, maniere dont les méthodiques les traitoient, remedes dont ils se servoient. 478

Typhus, ce que c'est selon *Hippocrate.* 180

V.

Valgius (*Caius*) Romain, Médecin, a écrit un Livre des proprietez des plantes. 559

Vectius Valens, Médecin, ce qu'en dit *Pline.* 445

Veines, leur origine, selon *Hippocrate.* 120. prises pour des arteres par le même. 130

Veines, ce qu'en dit *Erasistrate.* 301

Veine spermatique. 721

Ventouses, usage qu'en faisoit *Hippocrate.* 207

Ventouses, les Méthodiques s'en servoient fréquemment, sur quelles parties du corps ils les appliquoient, & à quelle occasion. 476

Ventouses, étoient fort en usage du temps de *Celse*, & comment elles étoient faites. 521

Ventre, ses parties, selon *Galien.* 716

Ventricule, ce que c'est selon *Hippocrate.* 136

Ventricule, sa description. 717

Verge, sa description. 722

Verole (petite) les Arabes sont les premiers qui en ont parlé. 776. Avicenne l'a fort bien décrite. *ibid.* inconnue aux Grecs. *ibid. & suiv.*

Verole (grosse) Digression sur cette maladie. 786. *& suiv.*

Vertiges, ce que c'est selon *Theophraste.* 331

Vessie, ce que c'est selon *Hippocrate.* 139

Victoria, habile dans la Médecine. 435

Vif argent, la maniere de le tirer du Cinabre. 641

Vin, comment il en faut user, selon *Hippocrate.* 186

Vin, comment employé dans les maladies. 402

Vindicianus, Médecin méthodique, titre qu'il prend dans une de ses Lettres, ce qu'en dit S. *Augustin.* 495

Violettes, les Grecs en faisoient deux especes. 630

Visage Hippocratique, ce que c'est. 157

Visceres, ce que *Galien* comprend sous ce nom. 727

Vision, comment elle se fait selon *Galien.* 746

Ulceres, comment *Thessalus* veut qu'on les gueriſſe, au rapport de Galien. 449

Ulceres, maniere de les guerir selon Celse. 542

Ulysse, mis entre les Médecins. 33

Unctores, ce que c'étoit. 572

Unguentarii, ou *Ungentarii*, leur emploi. 572

Vomissement, maniere de purgation dont *Hippocrate* se servoit, de quelle sorte, & à quelles maladies on s'en servoit. 197, 198

Vomitifs, les méthodiques s'en servoient. 472. 484

Vomitifs, *Aretée* les mettoit aussi en usage, de quelle sorte. 512

Ureteres, ce qu'en dit *Hippocrate.* 139

Urine, signes qu'Hippocrate en tire. 160

Urine, maniere dont elle se separe selon *Erasistrate.* 304

Urine, par où elle passe selon *Asclepiade.* 407

X.

Xanthus, Médecin, fils de *Timon*. 334
Xénophon, disciple d'Erasistrate, qui avoit écrit un livre touchant les noms des parties du corps. 313
Xénophon, Médecin de *Claude*, Edit que cet Empereur fit faire en sa faveur. 580

Z.

Zachalias, ou *Zacharias*, Médecin dont Pline fait mention. 391
Zamolxis adoré par les Getes comme leur Dieu. 92
Zenon, de la Secte des Hérophiliens, a écrit sur les médicamens. 324
Zenon, Médecin contemporain de *Plutarque*. 654
Zopyrus, Médecin, dont *Galien* parle, qui avoit composé un Antidote contre toutes sortes de poisons. 391
Zopyrus, Médecin contemporain de *Plutarque*. 654
Zoroastre, Roi des Bactriens, Médecin. 9
Zozime, Panopolitain, fameux Alchimiste. 771. 776